This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

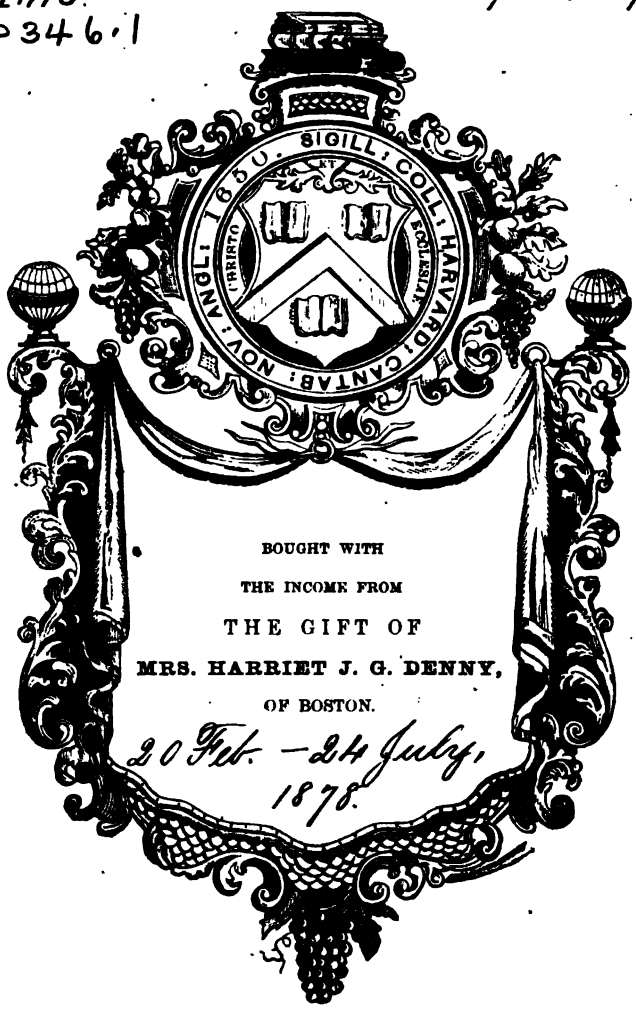
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3½.110.
BP346.1

Bd. April, 1879.



BOUGHT WITH

THE INCOME FROM

THE GIFT OF

MRS. HARRIET J. G. DENNY,

OF BOSTON.

20 Feb. – 24 July, 1878.

A7218 FEB 20 1878

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME. — XXIIe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON — JANVIER

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. FIRMIN BOISSIN.

II. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — S. Clement of Rome : An Appendix containing the newly recovered portions. Wit introduction, etc., by J.-B. LIGHTFOOT (p. 46). — S. Isaaci Antiocheni, doctoris Syrorum, opera omnia, etc., edidit D' GUSTAVUS BICKELL (p. 47). — Prières des Falashas ou juifs d'Abyssinie, texte éthiopien publié pour la première fois et traduit en hébreu par J. HALÉVY (p. 49).

Sciences & Arts. — HERBERT SPENCER : De l'éducation intellectuelle, morale et physique (p. 49). — M. BLUMTSCHLI : Théorie générale de l'Etat (p. 50). — S. MONY : Etude sur le travail (p. 53). — ADOLPHE JULLIEN : La Cour et l'Opéra sous Louis XVI ; Marie-Antoinette et Sacchini ; Salleri, Favart et Gluck (p. 54).

Belles-Lettres.—Recueil général des fabliaux, des treizième et quatorzième siècles, etc., publiés par ANATOLE DE MONTAIGLON (p. 55). — ERMOLAO RUBIERI : Storia della poesia popolare italiana (p. 57). — L. BERTRAND : Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc (p. 58).

Histoire. — GEORGE SMITH : Ancient History from the Monuments. The History of Babylonia (p. 60). — R. P. Dom FRANÇOIS CHAMARD : Les Eglises du monde romain (p. 61). — J. VALFREY : La Diplomatie française au dix-septième siècle. Hugues de Lionne, etc. (p. 62). — Mémoires du duc de Saint-Simon, publiés par MM. CHÉRUEL et AD. RÉGNIER fils (p. 64). — ALFRED DE BESANCENET : La Portefeuille d'un général de la République (p. 65). — ERNEST DAUDET : Le Procès des ministres [1830] (p. 66). — BÉLISAIRE LEDAIN : La France archéologique, la Gâtine historique et monumentale (p. 67). — R.-F. LE MEN : Monographie de la cathédrale de Quimper (p. 68).

III. — BULLETIN. — Abbé J. VERNIOLLES : La Lecture ou le choix des livres (p. 69.) — La Franc-Maçonnerie, révélations d'un rose-croix à propos des élections générales de 1877 (p. 69). — G. CALMETTE : Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales (p. 70). — F. MAURY : Le Monde où nous vivons, leçons de biographie (p. 70). — L. SIMONIN : L'Or et l'argent (p. 71). — Petit romancero, choix de vieux chants espagnols traduits et annotés par le comte DE PUYMAIGRE (p. 71). — Mme JULIE FERTIAULT : Le Bonheur au foyer, lettres d'une mère à sa fille (p. 72). — FERNAND PETIT : Notes sur l'Espagne artistique (p. 72). — JULES LECLERCQ : Un été en Amérique (p. 73). — CHAILLÉ-LONG : L'Afrique centrale, expédition au lac Victoria Nyanza, etc., traduit par Mme FOUSSÉ DE SAGY (p. 71). — DELAVILLE LE ROULX : La Domination bourguignonne à Tours et le siége de cette ville (p. 74). — L. BRUGUIER-ROURE : La Chartreuse de Valbonne, chronique (p. 74).

IV. — VARIÉTÉS. — Les Publications de la Camden Society (4e article), par M. GUSTAVE MASSON (p. 75).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Boutaric, Hippolyte-Jules Demolière, Emile Bères, Thomas Wright, le R. P. Joseph Dugas, etc., etc. — Institut. — Faculté des lettres. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Découverte du texte original du Livre de Tobie. — Corpus inscriptionum græcarum de Boeckn. — L'Etablissement de l'imprimerie dans le Vivarais. — Les Origines linguistiques de l'Aquitaine. — Trois brochures de M. Tholin. — Le Droit du seigneur. — L'Inventaire de la collection Payen. — Bibliographie et iconographie des Œuvres de J.-F. Regnard. — Un petit-neveu de Chateaubriand. — Un nouveau catalogue de vente à prix marqués. — Faits divers. — Publications nouvelles.

VI. — CORRESPONDANCE. — Bibliographie de Galilée.

VII. — QUESTIONS & RÉPONSES. — QUESTIONS : Murat, roi de Naples. — Les Rossett. — Vie de Louis XVII. — Un livre du Père Coyssard. — Parisiens célèbres. — RÉPONSES : Annales breves Ordinis Præmonstratensis. — Tribunaux de basse loi. — La Dépopulation. — Le Poëte N. Fonteny.

NOTA. — Conformément à l'usage adopté, la livraison de janvier a été envoyée à tous nos abonnés; ceux qui ne voudraient pas continuer à recevoir le *Polybiblion* sont priés de nous la retourner; l'acceptation sera considérée comme un renouvellement d'abonnement.

Le montant de cet abonnement devra être adressé dans le plus bref délai, en un mandat sur la poste, à l'ordre du Gérant.

La *Partie technique* ne sera pas distribuée avec la présente livraison; elle sera expédiée dans quelques jours seulement.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1878. T. XXII, 1.

SAINT-QUENTIN

IMPRIMERIE JULES MOUREAU

POLYBIBLION

24/48
3

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME

(VINGT-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

BP 346.1

1878, Feb. 20 – July 24.
Denny fund.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ŒUVRES de PAUL FÉVAL, soigneusement revues et corrigées : *Les Etapes d'une conversion*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 270 p. Prix : 3 fr. *Les Contes de Bretagne*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 284 p. Prix : 3 fr. (édition illustrée, in-8 de 300 p. Prix : 9 fr.) *La Fée des grèves*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 362 p. Prix : 3 fr. *L'Homme de fer*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 353 p. Prix : 3 fr. *Châteaupauvre*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 314 p. Prix : 3 fr. *Frère Tranquille*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 412 p. Prix : 3 fr. *Le dernier chevalier*. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 336 p. Prix : 3 fr. *La Belle-Étoile*. Paris, Lecoffre. 1877. In-18 j. de 325 p. Prix : 2 fr. *La Reine des épées*. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 365 p. Prix : 3 fr. — *La première tache de sang*, par A. LABUTTE. Paris, Dillet, 1877. In-18 de 280 p. Prix : 2 fr. — *Les Causes sacrées, le Roi*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Téqui, 1877. 2 vol. in-18 de 300-310 p. Prix : 4 fr. — *L'Affiquet de la marquise*, par A. de BARTHÉLEMY. Paris, J. Féchoz, 1877. In-12 de 230 p. Prix : 2 fr. 50. — *Marcie*, par CHARLES DU BOISHAMON. Paris, Téqui, 1877. In-12 de 274 p. Prix : 2 fr. — *Le Secret du château de Rocnoir*, par J. GONDRY DU JARDINET. Paris, aux bureaux de l'*Economiste*, 1877. In-12 de 284 p. Prix : 2 fr. — *Pour la patrie*, par ETIENNE MARCEL. Paris, Lethielleux, 1877. In-12 de 286 p. Prix : 2 fr. — *La Foi jurée*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-12 de 295 p. Prix : 2 fr. — *Les Héritiers de Judas*, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-12 de 430 p. Prix : 3 fr. 50. — *L'Honneur du nom*, par CHARLES BUET. Paris, Th. Olmer, 1877. In-12 de 390 p. Prix : 3 fr. — *Corbin et d'Aubecourt*, par LOUIS VEUILLOT. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 230 p. Prix : 3 fr. — *Les Ronces du chemin* par CLAIRE DE CHANDENEUX. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-18 j. de 233 p. Prix : 2 fr. — *Sabine de Rivas*, par Mlle MARIE MARÉCHAL. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-18 j., de 276 p. Prix : 2 fr. — *Jacques Bernard*, par Mlle GUERRIER DE HAUPT. Poitiers, Oudin, 1877. In-12 de 325 p. Prix : 2 fr. — *Première et dernière dette*, par Mme GABRIELLE D'ARVOR. Paris, Tolra, 1877. In-12 de 250 p. Prix : 1 fr. 50. — *Le Supplice d'une mère*, par J. GONDRY DU JARDINET. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 270 p. Prix : 2 fr. — *Nouvelles et récits villageois*, par JEAN LANDER, avec une préface de M. Ernest Hello. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 360 p. Prix : 2 fr. — *Marguerites en fleur*, avec une préface de M. Ernest Hello. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 280 p. Prix : 2 fr. — *Les Soirées du château de Kerilis*, par J. DE LAUNAY-OVERNEY. Paris, Bray et Retaux, 1877. In-12 de 400 p. Prix : 3 fr. 50. — *Les Neiges d'antan* ; Légendes et Chroniques, par Mme JULIE LAVERGNE. Paris, Palmé, 1877. In-12 de 398 p. Prix : 3 fr. — *Les Amours de Philippe*, par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1877. In-18 j. de 340 p. Prix : 3 fr. 50. — *Samuel Brohl et Cie*, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1877. In-18 j. de 330 p. Prix : 3 fr. 50. — *Daniel de Kerfons*, par ERNEST DAUDET. Paris, E. Plon, 1877. 2 vol. in-12 de 308 et 379 p. Prix : 6 fr. — *Le Nabab*, par ALPHONSE DAUDET. Paris, Charpentier, 1877. 13e édition. In-12 de 508 p. Prix : 3 fr. 50. — *Oblomoff*, par IVAN GONTCHAROFF ; Scènes de la vie russe, traduction de Piotre Artamoff, édition revue, corrigée et augmentée d'une notice sur l'auteur, par CHARLES DEULIN. Paris, Didier, 1877. In-12 de 298 p. Prix : 3 fr. — ŒUVRES de Mme HENRI GRÉVILLE : *Dosia*. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 320 p. Prix : 3 fr. *L'Expiation de Savoli*. Paris, E. Plon, 1876. In-18 de 273 p. Prix : 3 fr. *La Princesse Ogheroff*. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 372 p. Prix : 3 fr. 50. *A travers champs*. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 300 p. Prix : 3 fr. *Les Koumiassine*. Paris, E. Plon, 1877. 2 vol. in-12 de 318 et 340 p. Prix : 7 fr. *Sonia*. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 310 p. Prix : 3 fr. *La Maison de Maurèze*. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 306 p. Prix : 3 fr. 50. *Suzanne Normis* (*le Roman d'un père*). Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 320 p. Prix : 3 fr. 50. — *Flora Bellasys*, par G.-A. LAURENCE ; traduit de l'anglais par CH. BERNARD-DEROSNE. Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-18 j. de 275 et 259 p. Prix : 2 fr. 50. — *Sans issue*, par ELISABETH STUART PHELPS. Paris, Grassart, 1877. In-12 de 290 p. Prix : 3 fr. (roman traduit de l'anglais). — *Le Baiser de la comtesse Savina*, par A. CACCIANIGA ; traduit de l'italien par Léon Dieu. Paris, Hachette, 1877. In-18 j. de 252 p. Prix : 1 fr. 25. — *Sous le grand hêtre*, par A. SNIEDERS. Paris, Palmé, 1877. In-18 j. de 210 p. Prix : 2 fr. — *Jean Dagoury*, par CH. CANIVET. Paris, E. Plon, 1877. In-12 de 279 p. Prix : 3 fr. — *La Veuve*, par LOUIS ENAULT. Paris, Hachette, 1877. In-18 j. de 340 p. Prix : 3 fr. 50.

— *Un Amour de grande dame*, par ALFRED DE BESANCENET. Paris, Librairie générale. 1877. In-12 de 238 p. Prix : 1 fr. — *Le Mari de la vieille*, par GABRIEL PRÉVOT. Paris, Librairie générale, 1877. In-12 de 250 p. Prix : 1 fr. — *Une femme à bord*, par RENÉ DE MARICOURT. Paris, Librairie générale, 1877. In-12 de 202 p. Prix : 1 fr. — *La grande falaise*, nouvelle édition, par ALBERT SOREL. Paris, même librairie, 1877. In-12 de 320 p. Prix : 1 fr. — *Près du gouffre*, par SAINT-PATRICE. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 206 p. Prix : 3 fr. — *La Bâtarde*, par XAVIER DE MONTÉPIN. Paris, Dentu, 1877. 2 vol in-18 j. de 314 et 320 p. Prix : 6 fr. — *Le Numéro 11 de la rue Marlot*, par RENÉ DE PONT-JEST. Paris, Dentu, 1877. In-12 de 366 p. Prix : 3 fr. — *Kousouma*, roman javanais, par MARIE BOGOR. Paris, Sandoz, 1877. In-12 de 266 p. — *Dona Maria;* Chronique du temps de Philippe II, par L. CAMBIER. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 306 p. Prix : 3 fr. — *Les Diables de Loudun*, par JEAN DE POITIERS. Paris, A. Ghio, 1877. In-18 de 271 p. Prix : 2 fr. — *Elisée ;* Voyage d'un homme à la recherche de lui-même, par EUGÈNE PELLETAN. Paris, Germer Baillière, 1877. In-12 de 345 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Dégrossi*, roman rural, par VICTOR LE FEBVRE, laboureur. Paris, Sandoz, 1877. In-12 de 350 p. Prix : 3 fr. 50. — *Maître Guillaume*, par CHARLES DESLYS. Paris, Ch. Blériot, 1877. In-12 de 280 p. Prix : 2 fr. — *Pauvres et mendiants*, roman de questions sociales, par G. DE LA LANDELLE. Paris, Didier, 1877. In-12 de 452 p. Prix : 3 fr. 50. — *Deux croisières*, histoire d'une légende navale, par le même. Paris, E. Dentu, 1877. In-18 j. de 332 p. Prix : 3 fr. — *Hector Servadac*, par JULES VERNE. Paris, Hetzel, 1877. 2 vol. in-18 j. de 314 et 320 p. Prix : 7 fr. — *L'Ame de Beethoven*, par PIERRE CŒUR. Paris, E. Plon, 1876. In-12 de 222 p. Prix : 3 fr. — *Une rivale de Marguerite*, par le baron DE FAUCONNET. Pau, Léon Ribaut, 1877. In-12 de 292 p. Prix : 3 fr. — *Un mélange diabolique*, par LE MÊME. Paris, Schulz, 1877. In-12 de 257 p. Prix : 3 fr. — *Contes tristes*, par LOUIS HAUMONT. Paris, Dentu, 1877. In-18 j. de 273 p. Prix : 3 fr. — *Trois contes*, par GUSTAVE FLAUBERT. Paris, Charpentier, 1877. 1 vol. in-12 de 300 p. Prix : 3 fr. 50.

« M. Paul Féval s'est converti, avons-nous lu dans quelques journaux parisiens, adieu son esprit, sa bonne humeur, sa verve et sa gaieté ! Il va devenir ennuyeux comme la pluie. » Eh bien, les Cassandres de mauvais augure en seront pour leurs pronostics malveillants et ridicules, lesquels, soit dit en passant, contiennent une injure toute gratuite à l'adresse de la littérature catholique. M. Paul Féval s'est converti, mais, pour nous servir d'un mot très-pittoresque attribué à une femme du monde, il s'est converti de tout, excepté de son talent. Il avait l'invention, la vigueur, le mouvement, le feu sacré ou le feu profane, le diable au corps, l'originalité, la passion, la science dramatique et un excellent style. Tout cela lui est resté avec cette heureuse modification que ses qualités exubérantes dégénéraient facilement en défauts, tandis qu'aujourd'hui sa bonne humeur s'est nuancée d'émotion, sa verve s'est augmentée d'un sincère sentiment d'indignation contre les hypocrisies et les turpitudes sociales, son imagination a gagné en profondeur et en élévation, sa forme, sans cesser d'être pittoresque et primesautière, s'est débarrassée des scories de mauvais goût et des broussailles encombrantes. Bref, c'est toujours Paul Féval, mais un Paul Féval retrempé, renouvelé. Il faisait rire ou pleurer, il fait encore pleurer ou rire, mais il fait penser aussi. La sève en lui coule plus riche, plus féconde, plus généreuse. On l'attendait à son premier roman, — seconde manière. Ce roman a paru, et c'est un chef-d'œuvre. *Les Étapes d'une conversion*, tel est le titre, un titre franc qui n'y va pas par quatre chemins. On devine que cette « conversion » est celle de l'auteur. Ce mot pourtant me semble

un peu fort. Même au temps de ses plus bruyantes incartades, Paul Féval n'a jamais cessé d'être chrétien ; il est vrai qu'il l'était platoniquement. A l'heure actuelle, il est non moins fervent et non moins pratiquant que son saint patron après la vision de Damas. Paul Féval, qui écrit un peu son autobiographie, nous introduit, sans crier gare, dans la maison paternelle. Ils sont là huit : le père, la mère, la domestique et les cinq enfants. C'est lourd pour un seul, car le chef, un magistrat de province, n'a que de faibles émoluments. La considération dont il jouit ne donne pas de pain à la famille. Et ce père fait des prodiges de fatigue, des débauches de travail pour procurer ce pain à ses enfants. Un jour vient cependant où le cerveau surmené refuse d'obéir à la volonté. Le dévoué sublime tombe comme foudroyé ; il se couche pour ne plus se relever, lui qui ne se couchait jamais. Le médecin et le prêtre accourent : ils viennent aider un juste à mourir. Ce chapitre : *la Mort du père*, est saisissant. Paul Féval n'a rien écrit de plus beau, et cela sans phrases, sans effets cherchés, tout simplement, tout véridiquement, avec l'esprit de son cœur. Tout y est : la prière qui est un espoir, le viatique qui est une fin, l'épouse dont le cœur se déchire, les petits enfants qui ne comprennent pas et qui sentent passer dans leurs fibres l'effroi de l'inconnu, du mystérieux et du terrible. Les personnages secondaires sont admirablement esquissés : la vieille bonne est vraiment touchante dans ses bougonnements où perce l'affection la plus intense ; la pauvre femme du mourant nous apparaît comme une Niobé chrétienne ; le docteur Ollivier n'a de matérialiste que l'écorce ; il n'est pas jusqu'à ce « jésuite » de Charles, le fils aîné, devant lequel il ne faille s'incliner comme devant un modèle d'abnégation et de dévouement. Mais la figure principale des *Étapes d'une conversion*, celle qui domine tout le volume, c'est la figure de Jean. Qui ça, Jean ? Jean est celui dont Dieu s'est servi pour « convertir » Paul Féval. Dans les épisodes de la mort du père, Jean n'est autre chose que Paul Féval lui-même ; mais, dans l'ensemble de l'œuvre, Jean est un homme dont le monde catholique n'a pas oublié et n'oubliera pas de longtemps le souvenir. « Il y avait dans cet homme, a dit M. Barbey d'Aurevilly, du Thomas d'Aquin et du Shakespeare, du Diderot et de l'O'Connel. » C'était un semeur d'idées, un accoucheur d'âmes, quelque chose comme un Diogène catholique et romantique. Il avait passé par tous les systèmes ; il avait scalpé Saint-Simon, Fourier, Cabet, Proudhon, et, voyant, qu'ils n'étaient que sépulcres blanchis, il les avait « plantés là, » épouvanté, et en était revenu tout d'une traite à la foi de son enfance, gardant de ses pérégrinations libre-penseuses un certain amour du paradoxe qu'il se faisait un devoir de mettre quotidiennement au service de la vérité. A ces indices, qui n'a reconnu Raymond Brucker ? Paul Féval, dans ses

Étapes, nous le montre avec ses impétuosités d'homme de génie mâtiné d'un brin de folie, avec ses mépris du qu'en dira-t-on, avec ses brusqueries tendres d'ancien gamin de Paris, avec ses trivialités adorables, avec sa bonhomie malicieuse, son ironie mordante, son éloquence indéfinissable, — dans sa vie privée enfin, mélange d'austérité, de sauvagerie et de mysticisme. C'est peint sur le vif. Et, comme cadre au portrait, s'accumulent tout autour des esquisses ravissantes sur la littérature contemporaine.

— Les *Étapes* sont le premier ouvrage publié par Paul Féval depuis sa conversion. Cet ouvrage n'est pas terminé : ce n'est qu'un épisode. M. de Pontmartin a reproché à l'auteur d'avoir, dans les dernières pages du livre, un peu trop prodigué les élans mystiques, les aspirations religieuses : « Est-ce bien, dit-il, servir l'idée qu'on aime de lui donner une place telle qu'elle absorbe tout ? » Cette critique nous paraît exagérée. Nous venons de lire les *Étapes* d'un bout à l'autre, et l'idée chrétienne est loin d'y « tout absorber. » Elle ne devient réellement « absorbante » que dans la scène de la mort du père, et c'est de circonstance. Néanmoins, il y a ici un écueil à éviter. Un roman n'est pas un livre de messe, et, en cherchant le mieux, on pourrait risquer de gâter le bien. En outre, dans une œuvre d'imagination, parler comme sainte Thérèse ou saint Bonaventnre, ce serait s'exposer à rebuter certains lecteurs. Nous faisons ces réflexions, afin que les œuvres nouvelles de Paul Féval se popularisent le plus possible et balancent ainsi, dans l'esprit des masses, l'influence des romans ignobles et délétères. M. Paul Féval l'a, du reste, si bien compris que, dans l'édition expurgée de ses publications, il n'a éloigné que des détails répréhensibles, sans les surcharger de périodes sermonneuses. Il a voulu que, désormais, ses romans, tout en offrant le même intérêt, pussent devenir lectures de famille. Et il a réussi. Ont paru déjà, dans la nouvelle édition, *les Contes de Bretagne, la Belle-Étoile, la Fée des grèves, l'Homme de fer, Frère Tranquille, le Dernier chevalier* et *Châteaupauvre,* — sept volumes que tout le monde peut lire sans remords.

— Breton bretonnant, Paul Féval aime le pays des dolmens et des chênes tordus, et se plaît à y placer l'action de ses drames. Dans les *Contes de Bretagne,* il nous raconte les légendes de la vieille Armorique; il évoque le prêtre des îles, Joël Bras, qui conjurait la tempête à l'aide de la neuvième corde de sa harpe, et chevauchait sur un bois de lance pour aller rendre visite aux esprits de l'air; il nous dit comment la fille du druide d'Ouessant se convertit au christianisme et civilisa le Finistère; il reconstruit, détail par détail, la sanglante histoire d'Ermengarde de Malestroit, la Femme blanche des lacs armoricains; il énumère les malices des laveuses de nuit, démons-femelles qui

blanchissent au clair de lune le suaire des morts ; il réédite les chansons du peuple, tout en ridiculisant ses travers, stigmatisant ses vices et rendant hommage à ses vertus. — Dans la *Belle-Étoile*, c'est la Bretagne du moyen âge que ressuscite M. Paul Féval. Il paraît, à ce propos, que notre siècle n'a inventé personne, pas plus les coquins que les jocrisses. Le jocrisse breton du temps de saint Louis avait nom Goïon de Ploéméné, écuyer de noblesse, jureur, vantard, gourmand, peureux, et... d'une bêtise incomparable. Les coquins, c'étaient les frères Mahaut, qui assassinaient les voyageurs dans leur auberge ; c'était leur mère, la vieille Gote, qui s'adonnait à la magie noire et avait à son service le diable Voramus ; c'étaient encore les faux ermites, les pastoureaux, les malandrins et les truands de toute catégorie. Mais il y avait aussi de bien braves gens, témoin le jeune étudiant en droit Yvon Hélory, qui sera un jour le grand saint Yves :

Sanctus Yvus erat Brito,
Advocatus et non latro,
Res miranda populo.

— Le surnaturel domine dans la *Belle-Étoile*. Cela se conçoit : nous sommes au beau milieu de la forêt de Brocéliande, la grande, la noble Brocéliande, sous les futaies de laquelle les légendes courent en foule, drapées comme de blancs fantômes et abritant sous leurs voiles enchantés le roi Arthur et Angélique, Médor et Fleur d'Épine, les Douze Pairs, le traître Ganelon, les Sept-Géants, la fée Viviane préposée à cette fontaine de Barenton dont la margelle devient, la veille de Noël, une émeraude énorme, le Grand-Huant, le Grand-Veneur, condamné à toujours courir, sans jamais le forcer, un cerf diabolique, enfin le prophète séculaire Merlin, lequel dort sous l'herbe jusqu'à ce qu'il soit réveillé par la parole divine de l'Enfant vêtu de blanc et couronné d'aubépine. C'est merveilleux : on croirait lire les *Mille et une Nuits* du moyen âge féodal et catholique. Est-ce tout ? Non. Voici la fée des grèves, l'être bizarre dont le nom revient sans cesse dans les épopées bretonnes, le lutin caché dans les grands brouillards, le feu follet des nuits d'automne, l'esprit qui danse dans la poudre éblouissante des rayons du soleil, la Mélusine, qui glisse sur les sables de la mer aux heures nocturnes, la fée des grèves enfin avec son manteau d'azur et sa couronne d'étoiles ! Cette fois, nous sommes dans la Bretagne du quinzième siècle, et la fée des grèves n'est autre que la belle Renée. Elle profite, la noble demoiselle, d'une superstition populaire, pour sauver son fiancé Aubry de Kergariou et son vieux père Hue de Maurever, lesquels ont tous les deux encouru la colère du duc de Bretagne. Il est vrai qu'elle est vigoureusement secondée dans sa tâche par une foule de braves gens, les Lepriol, les Mathurin, les Joson, les Gothon, les Catiche, les Scholastique et

Jeannin le pasteur, et frère Bruno, religieux converti de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Intarissable conteur d'histoires qu'il recommence toujours et ne finit jamais, bon vivant, bon enfant, fort comme Hercule, frère Bruno soutient, sur le mont Tombelaine, un siége en règle contre les bandes du chevalier Meloir, le traître du drame. Les quartiers de roche sont lancés sur les assaillants avec une vigueur homérique ; l'assiégé se multiplie, se dédouble, réconforte les amis dont il a pris la défense, rit aux éclats, chante un refrain, riposte au reîtres qui ont fait de sa cagoule une cible, et trouve encore le temps de sortir une anecdote du grenier d'abondance de sa mémoire. Ce frère Bruno est une création des plus originales et des plus réjouissantes.

— Nous le retrouvons dans l'*Homme de fer*, qui forme le complément de la *Fée des grèves ;* mais, si frère Bruno est toujours Bruno-la-Bavette, il n'a plus son esprit d'autrefois et se laisse bel et bien berner dans sa cellule par un visiteur supérieurement intéressé à faire parler à tort à travers le pauvre moine. La scène est d'un comique achevé et elle a ceci de piquant que l'interlocuteur de frère Bruno, maître Gillot de Tours, est tout uniment le roi Louis XI en personne. Nous retrouvons aussi la fée des grèves, mais cette fée a pris de l'âge, a perdu un peu de sa poésie et est devenue une veuve excessivement raisonnable. La vraie fée des grèves maintenant, c'est Jeannine, la fille du pâtre Jeannin, éprise du fils de Reine de Maurevert et d'Aubry de Kergariou. A coté de l'idylle, l'historique et le fantastique : l'historique, c'est Louis XI cherchant à s'emparer du duché de Bretagne ; le fantastique, c'est Otto de Beringhem, un autre Barbe-Bleue, un second Gilles de Retz, terreur de la contrée, habitant la nuit la ville mystérieuse d'Hélion, bâtie en plein Océan, et venant le jour éblouir ou terrifier les Bretons par son faste, sa prodigalité, sa beauté satanique, ce qui, à une heure donnée, ne l'empêche pas de subir le sort de son modèle Gilles de Retz. Dans la *Fée des grèves* et l'*Homme de fer*, Paul Féval est monté sur l'hippogriffe de l'imagination et s'est donné libre carrière. Mais tout est si bien amené, si bien agencé, qu'on arrive à la fin des deux volumes sans fatigue aucune, intéressé, saisi, totalement sous le charme.

— *Châteaupauvre* est encore une histoire bretonne, de la Bretagne contemporaine. Cela commence par un éclat de rire et cela se termine par des larmes. Un Parisien, Edmond Durand, achète à maître Le Hervageur, notaire royal, une gentilhommière rurale, dernier débris de l'immense fortune des Bryan et des Coatmeur. Le Parisien va prendre possession de son domaine et se met en relations avec ses tenanciers. Quel n'est pas son étonnement de voir que la race des Bryan et des Coatmeur n'est pas éteinte ! Il reste de ces deux antiques et puissantes familles le jeune Guy et la petite Rosane, sans parler du fermier perpétuel Yaume Bodin et de la vieille Metô, autrefois dame de compagnie

de la marquise douairière de Coatmeur, maintenant vieux meuble de Châteaupauvre. Au fond, Metô est la vraie maîtresse de la gentilhommière et Monsieur le Parisien ne peut s'y installer qu'avec sa permission. Type étrange que cette Metô, visionnaire, fière comme une reine, ratatinée comme un palimpseste, un peu sorcière, bonne chrétienne, plus que centenaire, bref une apparition de l'autre monde. Rosane se fait sœur de charité, Guy passe en Angleterre appelé par un de ses oncles et se fait protestant. Deux destinées aux antipodes l'une de l'autre ! Pourtant, cette fois, les extrêmes se rencontrent : la guerre de Crimée éclate. Guy et Rosane se retrouvent dans une ambulance ; ils sont victimes de la guerre, mais Guy de Bryan meurt catholique. L'action est intéressante sans doute : néanmoins l'intérêt du roman n'est pas là ; il est dans la peinture des mœurs bretonnes au dix-neuvième siècle, peinture vraie comme une photographie et attrayante comme une fiction. Les paysans mis en scène par Paul Féval ne sont point inventés : rien qu'à la façon dont ils disent : l'*argien* (l'argent), on voit qu'ils ont posé devant le peintre. Ce ne sont pas des gredins comme les paysans de Balzac ; ce ne sont pas non plus des héros et des saints. Rien de plus curieux que le mauvais accueil fait à « Monsieur l'achetoux » de Châteaupauvre par les gars et les donzelles de Saint-Juhel ! Mais quand on apprend que « Monsieur l'achetoux » possède une malle pleine d'écus, la froideur se change en enthousiasme et les rebuffades en triomphes. Tout le monde veut voir la fameuse malle, on la contemple, on la soupèse, on la porte comme un cercueil. Et les à-parté et les réflexions et les exclamations que l'événement provoque ! Il faut entendre ! Jamais on n'avait tiré meilleur parti de la note comique. Ce n'est pas tout : Paul Féval, dans *Châteaupauvre*, a ressuscité le vieux parler gallo, qui n'est pas le breton (le *Vrezonnec*), mais une sorte de patois très-pittoresque composé de français, d'anglais, de latin et d'une foule d'expressions venues l'on ne sait d'où. Sous ce rapport, *Châteaupauvre* est une curiosité philologique.

— Nous aimons beaucoup moins *Frère Tranquille* et le *Dernier chevalier*. Le premier de ces romans est un roman de cape et d'épée dont l'action se passe sous la régence d'Anne de Beaujeu et le règne de Charles VIII. Il y a trop de duels, de guet-apens, de substitutions d'enfant, de complots, de péripéties et de combinaisons. On s'embrouille à lire les aventures mirifiques de Jean le Blond et de Jean le Brun ; on se perd dans le chassé-croisé de leurs bonnes actions et de leurs fredaines. Çà et là, cependant, des tableaux ravissants, des éclaircies lumineuses qui nous font comprendre que Jean le Blond n'est autre que le fils d'Isabelle de Nemours et de Jacques d'Armagnac, dépossédé de ses titres et de sa fortune par le sire de Graville. Du milieu de ces batailleurs et de ces ferrailleurs, émerge la figure indéfinissable de

Frère Tranquille qu'on croit l'ennemi des d'Armagnac et qui leur est dévoué jusqu'à la mort : vieille carcasse de savant qui, plus profondément que Nicolas Flamel, Raymond Lulle et Albert le Grand, a pénétré dans les secrets de l'œuvre hermétique ! On dirait que la recherche de la pierre philosophale a desséché le cœur du bonhomme. Détrompez-vous ! Frère Tranquille, malgré sa laideur et ses allures grotesques, a un cœur des plus aimants. Sur son front pâli par les veilles et par la souffrance, rayonne l'auréole des sublimités chrétiennes. Mais, sans diminuer en rien cette originale physionomie, le roman gagnerait encore à être émondé. *Frère Tranquille* est trop touffu, et le *Dernier Chevalier* ne l'est peut-être pas assez. Ce livre-ci est moins un roman qu'un panorama historique. Paul Féval nous montre successivement les petites intrigues de M. de Choiseul, les efforts héroïques du Dauphin pour conserver la conquête des Indes, l'indomptable persévérance de Dupleix, l'embuscade allemande de Klostercamp et la mort glorieuse du « dernier chevalier », le chevalier d'Assas. C'est intéressant et instructif ; mais il n'y a pas d'action romanesque, à moins qu'on ne la place dans les chastes amours (indiqués à peine) du « dernier chevalier » et de Jeanneton de Vandes, la nièce de Dupleix, la belle des belles. Il faut se résigner, d'autant que Paul Féval nous promène très-pittoresquement dans les coins et recoins du dix-huitième siècle ! Voici le maréchal de Richelieu dont M. de Voltaire disait : « C'est de la quintessence de Français, » et que Beaumarchais appelait : « une fleur de décrépitude. » Le vieux galantin mourut la veille de la Révolution qui l'aurait gêné dans ses habitudes. Voilà M. de Choiseul, déjà nommé, insatiable vampire, suçant le meilleur sang de la France, se servant de nos écus pour solder les appointements de sa famille, faire de petits cadeaux aux philosophes, payer les frais de la guerre contre les jésuites et entretenir le bain d'or où pataugeait la Pompadour. Ici, des savants de ruelles donnant à Dieu de méchants coups d'épingle ; là des rimeurs de boudoir faisant des vers honteux ou de lamentables tragédies ; plus loin, Paris s'amusant de la désastreuse défaite de Rosbach ; ailleurs, Dupleix, Labourdonnaye, Montcalm, ces « anachronismes, » gênant tout le monde ou mourant de misère. Sur les trônes, pas un homme ; Louis XV n'était plus qu'un roi de cire, les rois d'Angleterre équivalaient à des employés bien rétribués, les rois d'Espagne ressemblaient à d'ambulantes momies. Marie-Thérèse était le seul, le vrai roi de l'époque, et ce roi portait des jupes. Quel siècle ! il fut si sensuel, si voluptueux, que l'héroïsme et la vertu y faisait tache. Remercions M. Paul Féval d'avoir énergiquement flétri certains parasites qui, dans ces derniers temps, n'ont eu que trop de panégyristes.

— Avant de quitter, pour cette fois, l'auteur des *Étapes d'une con-*

version, il nous reste à saluer, en passant, la *Reine des épées*. Ce roman (propriété de l'éditeur) ne fait point partie de l'édition expurgée. Mais, quand viendra le jour du conseil de révision, Paul Féval n'aura qu'à remédier à quelques légères difformités et à estomper quelques touches trop criardes pour rendre la *Reine des épées* digne de la *Fée des grèves*. L'histoire de la *Reine des épées* ressemble un peu à celle de la « Fille du Régiment. » Chérie Steibel, unique enfant d'un étudiant de la noble Université de Tubingue tué en duel par le major Hausen, a été adoptée par les camarades de son père. On la dorlotte, on la surveille, on la nourrit, on la fait élever. Les étudiants qui s'en vont transmettent à ceux qui arrivent le gracieux héritage, si bien que Chérie Steibel, d'abord fille de l'Université, en devient ensuite la reine. Ce roman offre un tableau coloré, animé, quoique fort idéalisé, des mœurs allemandes et des universités d'outre-Rhin à l'époque de la Restauration. Il contient de curieux détails sur la vie des étudiants, sur leurs associations, leurs statuts, leurs priviléges qui datent du moyen âge, leurs jeux, leurs fêtes particulières, leurs chants variés depuis le lieb du *Papillon*, de Lapsand, jusqu'au classique *Gaudeamus juvenes dum sumus*. Mais nous devons à la vérité de déclarer que le type de la vierge-étudiante, si original soit-il, est passablement invraisemblable.

— Le roman historique est un genre très-délicat. Il s'agit de résoudre ce double problème : intéresser vivement sans mentir à l'histoire. Bien des romanciers se brisent contre l'écueil, principalement des romanciers catholiques. L'histoire, certes, est par eux scrupuleusement respectée, mais l'intérêt languit alors dans leurs œuvres. Nous avons là sous les yeux les *Causes sacrées de* Mme Raoul de Navery ; la *Première tache de sang*, de M. Labutte ; l'*Affiquet de la marquise*, de M. A. de Barthélemy ; *Marcie*, de M. du Boishamon ; le *Secret du château de Rocnoir*, de M. Gondry du Jardinet; *Pour la patrie*, de Mme Etienne Marcel : tous romans historiques, excellents comme enseignement, pleins de bonnes intentions, mais qui laissent un peu à désirer comme œuvres d'art et de littérature. Un mot toutefois sur chacun d'eux par acquit de conscience. Procédons chronologiquement. — Le sujet de la *Première tache de sang* est tiré des annales du Portugal. Il s'agit de la condamnation à mort et de l'exécution de l'infant don Fernand, accusé d'avoir voulu assassiner son frère le roi Jean, fils et successeur du vieux don Pedro II. Ce Fernand ne vaut pas cher et il a pour compagnons des bandits et des coupe-jarrets de la pire espèce ; mais ce n'en est pas moins une tête royale qui tombe, et cette exécution épouvante Jean de Bragance. A côté du drame une idylle chaste dont la vertueuse Maria Stella de Mendoça est l'héroïne. Voilà le livre. — Du Portugal transportons-nous en Angleterre avec Mme Raoul de Navery pour cice-

rone. La « cause sacrée » qu'elle met en scène est la cause même de Charles Ier, abandonné par le Parlement, trahi par ses soldats et exécuté par Cromwel. Près du Roi, les sympathiques épées de douze Irlandais fidèles, fils du vieux chef de tribu Fin-Barr, vaillants comme les douze pairs de Charlemagne et poétiques comme les héros d'Ossian. Il y a aussi Jenny O'Connor, la fille des grandes races, la dernière descendante des rois de la verte Eryn, qui fait dans le roman bonne figure. N'importe! l'action est trop décousue, trop éparpillée. Nous ne pouvons louer que les caractères : ils se soutiennent parfaitement. La mort du vaincu de Nottingham est bien présentée, grâce, il faut l'avouer, à l'*Histoire d'Angleterre racontée à mes petits-enfants*, par M. Guizot. Le portrait de Cromwel mérite aussi nos éloges : c'est bien là ce presbytérien fataliste et sanguinaire qui écrivait un jour à sa femme : « Il fait sombre dans mon âme et je sens que je suis damné. » Mais la figure la mieux réussie du roman est celle de cette sympathique Henriette-Marie de France, énergique, passionnée, persévérante, dévouée, qui fut si grande dans le malheur et qui mérita d'avoir Bossuet pour panégyriste. — C'est le propre des révolutions d'enfanter les crimes inexpiables et de susciter les vertus surhumaines. Voyez la Révolution française : quel inépuisable sujet de contrastes! Ici, dans l'*Affiquet de la marquise*, Henri de Vareilhes, Madame de Kergoson et sa fille, le fermier Nicolas, le droguiste Tourneux et l'excellent Saubert, ancien agent de police de M. Lenoir, la crême des honnêtes gens, sont constamment aux prises avec tout ce qu'il y a de plus crapuleux dans la capitale, notamment avec un faux monnayeur, terroriste et ami de Fouquier-Tinville, qui a jeté son dévolu sur Jeanne de Kergoson. — Là, dans *Marice*, deux femmes vertueuses sont vilipendées, calomniées, persécutées par un tartufe du nom de Léonnais qui, sous ses dehors hypocrites, cache l'âme d'un Robespierre et ne vise à rien moins qu'à épouser Mlle de Bini et à s'emparer du château de la Bouyère. Ailleurs, dans le *Secret du château de Rocnoir*, c'est un misérable intendant qui trahit ses maîtres, ameute contre eux toute la canaille jacobine, s'empare de leurs biens et jouit du fruit de ses rapines jusqu'au jour où les victimes, miraculeusement sauvées, reviennent lui faire rendre ses comptes. A coup sûr, l'*Affiquet de la marquise*, *Marcie* et la *Secret du château de Rocnoir* inspirent pour la Révolution une horreur salutaire et, sous ce rapport, on ne saurait trop les propager; mais les sujets qu'ils traitent sont ressassés, rabâchés, rebattus, répétés sur tous les tons et dans toutes les gammes. Combien de choses neuves il y aurait pourtant à dire sur cette formidable époque! Que si l'invention vous fait défaut, sachez au moins donner à vos pastiches tout l'intérêt que la situation comporte. — Il y a des drames historiques qui ne souffrent pas la médiocrité, par ce qu'ils ont

pour eux la grandeur, la passion, l'idée, le mouvement, l'enthousiasme. Par exemple est-il rien de plus vivant et de plus mouvementé que la dernière insurrection polonaise? Un Kamienski ou un Mickiewitz en eussent tiré des chefs-d'œuvre. L'auteur de *Pour la patrie* n'a su y voir que l'indécision rêveuse de Thaddée Osiersko, l'agitation inconsidérée de Witold Turno, la trahison de quelques gitanes, l'amour indéfini d'une vierge veuve qui se consacre au culte d'une tombe. Ce n'est point assez. Disons pourtant, à la décharge de Mme Etienne Marcel qu'elle a décrit avec un relief saisissant les mœurs polonaises et qu'il s'en faudrait de peu pour que son Alexandra Netuboff, dont les passions ont parfois des éclats d'aurore boréale, ne devînt une véritable création.

— Il ne se peut rien lire de plus émouvant, de plus empoignant, de plus exquis, que la *Foi jurée* de Mme Raoul de Navery. Il s'agit d'un Régulus chrétien. Nicolas Compian, de Marseille, capitaine du vaisseau le *Centaure*, est attaqué par des corsaires, capturé avec ses hommes et vendu comme esclave sur le marché de Tripoli. Son maître, *rara avis*, est un musulman éclairé, tolérant, bienfaisant, point du tout fanatique. Compian s'attache à Osmanli, lui sauve la vie et celle de sa fille. Dès lors, il est considéré comme l'enfant de la maison ; la servitude lui est douce; l'existence n'a pour l'esclave que des charmes. Mais le pain de l'étranger a toujours des amertumes. Compian se ressouvient qu'il a laissé dans sa patrie une femme bien-aimée, des enfants chéris. La nostalgie (*ripæ ulterioris amore*, comme dit Virgile) le reprend. Il prie Osmanli de le laisser retourner à Marseille, non pour se soustraire à ses nouveaux devoirs, mais pour rétablir sa fortune et gagner de quoi payer sa rançon. Compian demande six mois seulement. Si, au bout de ces six mois, le sort ne lui a pas été favorable, il reviendra, parole d'honnête homme et, ce qui vaut mieux, parole de chrétien. Osmanli consent au départ. Compian s'embarque pour Marseille. Il revoit sa femme, il revoit ses enfants et se remet ardemment au travail. Les six mois expirent : hélas ! le pauvre capitaine n'a pas de chance; rien ne lui a réussi, il est plus pauvre que jamais. Le voilà donc reprenant la mer sur un vaisseau marchand. Le soir du dernier jour des six mois accordés par Osmanli, Compian reparaît devant son maître. Étonnement de celui-ci : il ne peut croire à tant d'héroïsme, à tant de courage. Ses sympathies ne tardent guère, du reste, à se changer en admiration et en reconnaissance. Compian guérit d'une maladie mortelle la femme d'Osmanli, la belle et bonne Ayesha. Le musulman n'y tient plus ; il donne à Compian non-seulement la liberté, mais un superbe vaisseau, parfaitement équipé, qui dédommage amplement l'ancien navigateur de toutes ses pertes. Pendant son esclavage, Compian a fait connaître la loi chrétienne à

Fatmé, la fille d'Osmanli. Un beau jour, il voit arriver à Marseille la houri d'Orient qui demande à recevoir le baptême et entre comme novice chez les Filles du Saint-Sauveur. Fatmé n'a pas voulu d'autre époux que le Sultan des Fleurs : c'est ainsi que Jésus-Christ est désigné dans une légende arabe, en mémoire des roses rouges teintes du sang de l'Agneau sur la montagne du Calvaire et qu'il a offertes (toujours d'après la légende) à Marie-Madeleine, le matin même de sa résurrection. De cette poétique donnée Mme Raoul de Navery a tiré le meilleur parti possible. — Ce qu'elle a fait pareillement de la légende des trente deniers de judas. On sait que Judas, après son crime, jeta dans le temple le prix de sa trahison. Avec les trente deniers, les princes des prêtres achetèrent à un potier un champ qui servit de cimetière et qui fut appelé « Haceldama. » Le potier légua les trente deniers à sa famille ; puis, ces deniers maudits se dispersèrent et devinrent la propriété de plusieurs maisons juives. La tradition veut que les deniers de Judas aient porté malheur à leurs possesseurs; tous seraient morts de mort violente ou auraient commis quelque action criminelle assez grave pour attirer sur leurs têtes un châtiment terrible. L'un des héritiers de Judas, au dix-neuvième siècle, est un israélite nommé Éphraïm qui a l'idée fixe de faire rebâtir le temple de Jérusalem. Qu'arrive-t-il à Éphraïm? Nous le saurons probablement dans un autre volume, car l'histoire des *Héritiers de Judas* n'est pas terminée. A côté de la légende, Mme Raoul de Navery a placé tout un drame très-réaliste et très-moderne où se voient les choses les plus noires du monde : fourberies, captations de fortune, emprisonnements, meurtres, trames infernales pratiquées par un certain Jude Malœuvre qui triompherait, le coquin! sans son fils Cœlio, un ange cul-de-jatte, le brave chien Morse et le bon nègre Pampy. Par-ci par-là, quelques longueurs ; mais, en somme, roman d'un intérêt très-soutenu, bien écrit et d'une richesse d'imagination étonnante.

— Cette richesse d'imagination sans laquelle le conteur ne peut distiller que l'ennui, nous la retrouvons dans la dernière production de M. Charles Buet, l'*Honneur du nom*. La noble et puissante famille des Vigord de Hauteluce (*vigor atque lux ab alto*) n'a plus que deux représentants mâles. L'un, perdu de débauches et de dettes, aigri contre Dieu, contre les hommes, contre la société, se cache sous le pseudonyme d'Anthelme Rochey dans les ruines du château de Miolans; il a fait de ses ruines redoutées son antre et son repaire. Anthelme Rochey, ou plutôt l'aîné des Hauteluce, est affilié aux illuminés d'Allemagne, aux carbonaris d'Italie, aux communeros d'Espagne, aux withe-boys d'Irlande, aux néo-templiers, aux francs-maçons de tous les pays et de tous les rites. L'autre, le cadet des Hauteluce, resté

. comme disent
ıdriaque de ne
ı grotesque, si
la dignité, la
ırs bien fait de
Rivas racontée
ptivant. C'est
ulente maison
ires, finit par
ciers et prin-
de ces rabâ-
les Zaccone,
nent ce que
rs d'enfants,
ages, il y a
ıe sera pas,
française.
rd est très-
ıe Blanche
naissance,
es, l'œuvre
. Il en est
l'analyser.
gniflante ;
les ; tous,
rgée des
ıs, sinon
prendre

Philippe,
tégorie.
llaume,
ı est de
ne con-
tes des
le con-
ntion-
ond et
es, ce
pplice
. *Mar-*
s, par
gne.

Louis Veuillot se mit à l'œuvre et, dans une semaine, composa ce délicieux livre qui a nom *Corbin et d'Aubecourt*. Cela est d'une simplicité élémentaire. La fière marquise d'Aubecourt veut faire épouser à sa nièce Stéphanie Corbin le frivole, le fat, le volage marquis de Sauveterre. Stéphanie n'entend pas de cette oreille ; elle préfère à tous les marquis du monde le bon, l'honnête, le savant Germain Darcet. Et elle manœuvre si bien (avec son ingénuité, sa naïveté, sa droiture) que l'intraitable tante est la première à mettre la main de sa nièce dans la main timide du modeste égyptologue qui a écrit la *Vérité sur les Pharaons*. Mais le roman de M. Louis Veuillot est trop connu pour nous attarder à en faire ici l'analyse. Disons seulement que la nouvelle édition est enrichie d'une très-intéressante préface consacrée à la mémoire du vicomte Théodore de Bussière, l'auteur des *Fleurs dominicaines*, de la *Guerre des paysans*, de l'*Histoire de sainte Rose de Lima*, de l'*Empire mexicain* et de plusieurs autres ouvrages d'érudition, de polémique et de littérature.

— Le titre n'est pas tout dans un roman, certes non. Mais cependant un titre est quelque chose, et ne réussit pas qui veut à en trouver un bon. En voici un, les *Ronces du chemin*, qui, le sujet étant donné, a tout ce qu'il faut pour plaire aux âmes désillusionnées. Et ces âmes, par ces temps hybrides, sont nombreuses. Qui de nous, en effet, peu ou prou, n'a laissé de sa toison aux ronces de la vie moderne, si fiévreuse, si agitée, si orageuse, si précaire, si nerveuse? L'héroïne de Mme Claire de Chandeneux s'appelle Thérésine Saint-Brisson, mais elle s'appelle aussi Légion. Fille d'un artiste, elle a été adoptée par la baronne d'Aubray. Vous la croyez désormais à l'abri du malheur. Détrompez-vous, sa protectrice meurt, son père perd la voix, sa belle-mère veut battre monnaie avec elle par des moyens déshonnêtes ; la haine, les perfides conseils, la misère, rien de douloureux n'est épargné à la pauvre Thérésine. Heureusement son éducation chrétienne l'aide à triompher de toutes les épreuves. Le thème ici n'a rien de neuf ; mais Mme Claire de Chandeneux a su le rajeunir par les détails, les caractères, les traits de mœurs. La mort chrétienne de Paola, la mère de Thérésine, est une belle page, et c'est un type très-réussi que celui d'Évariste Normand, le vieux maître de chapelle, dont la perruque d'un noir de corbeau contraste étrangement avec sa barbe blanche et longue comme celle d'un patriarche. Mme Claire de Chandeneux réussit moins bien les tableaux de famille, les scènes de ménage, la description des mœurs bourgeoises. Est-ce parce qu'elle ne s'est appliquée jusqu'ici qu'à peindre les « ménages militaires? »

— Semblable reproche, par exemple, ne saurait s'adresser à Mlle Marie Maréchal. Elle excelle à faire ressortir les ridicules d'une certaine bourgeoisie provinciale. Nous ne disons pas qu'il n'y ait dans ses

satires un peu de malice et d'exagération; mais enfin, comme disent les peintres, *ça y est*. Je défie l'homme le plus hypocondriaque de ne pas rire devant le couple Laperche, si prétentieux, si grotesque, si ignare, si prudhommesque avec cela posant pour la dignité, la gravité, l'intelligence. M. et Mme Laperche ont d'ailleurs bien fait de naître, car, s'ils n'avaient pas existé, la vie de *Sabine de Rivas* racontée par Mlle Marie Maréchal n'aurait eu rien de bien captivant. C'est l'éternelle histoire de l'orpheline recueillie dans une opulente maison et qui, après diverses péripéties plus ou moins ordinaires, finit par épouser un fils de famille ! Il serait temps que les romanciers et principalement les romancières sortissent de ces ornières et de ces rabâchages sans toutefois tomber dans les défauts contraires des Zaccone, des Gaboriau, des Ponson du Terrail. Et c'est précisément ce que fait Mme Guerrier de Haupt, dans *Jacques Bernard*. Voleurs d'enfants, voleurs de grandes routes, assassins, captateurs d'héritages, il y a un peu trop de tout cela dans son dernier ouvrage, qui ne sera pas, comme un de ses devanciers, couronné par l'Académie française. Hâtons-nous d'ajouter que le dénoûment de Jacques Bernard est très-originalement amené, que les coupables sont punis, que Blanche Muller, l'enfant volé, redevient ce qu'elle est par droit de naissance, Mlle Blanche d'Ortigny, et que, malgré ses invraisemblances, l'œuvre de Mme Guerrier de Haupt peut être lue par tout le monde. Il en est de même, du reste, de tous les romans que nous venons d'analyser. Dans le nombre, certains ont une valeur littéraire insignifiante; mais, tous sont religieusement et moralement irréprochables; tous, sauf la *Reine des épées*, qui n'appartient pas à l'édition expurgée des romans de Paul Féval et qui est une œuvre de jeunesse; tous, sinon par leur intérêt, du moins par leur bon esprit, méritent de prendre place dans les bibliothèques paroissiales.

—Les romans dont l'analyse va suivre, tels que les *Amours de Philippe*, le *Nabab*, *Samuel Brohl*, etc , appartiennent à une tout autre catégorie. Il en est (sauf *Sous le grand hêtre*, d'Auguste Snieders, *Maître Guillaume*, de Charles Deslys, et *Pauvres et mendiants*, de la Landelle), il en est de dangereux et de malsains; il en est d'autres qui, sans être mauvais, ne conviennent, comme lecture, qu'aux âmes expérimentées, instruites des choses de la vie, aptes au discernement, capables de réflexion et de contrôle. Mais, avant d'aborder la seconde partie de cette étude, mentionnons encore, pour mémoire, quelques productions qui rentrent, fond et forme, dans la catégorie des œuvres moralement irrépréhensibles, ce sont : *Première et dernière dette*, par Mme Gabrielle d'Arvor; le *Supplice d'une mère*, par G. Gondry du Jardinet; *Nouvelles et récits villageois*, *Marguerites en fleur*, par Jean Lander; les *Soirées du château de Kérilis*, par J. de Launay-Overney, et les *Neiges d'antan*, par Mme Julie Lavergne.

Première et dernière dette nous montre : d'un côté, un espiègle, Roger Dublanc, que son bon cœur et de bons exemples ramènent au devoir ; d'un autre côté, un garçon sournois, méchant, têtu, Jules Dervieux, qui finit par la honte et le suicide. Le *Supplice d'une mère* est un pastiche chrétien d'une comédie plus que mondaine d'Émile de Girardin, le *Supplice d'une femme;* la première entrevue de la mère repentante et de la fille innocente est fort bien racontée ; il y a aussi des descriptions qui ne sont pas sans charme ; par contre, que de détails inutiles ! On ne voit pas non plus la raison pourquoi l'auteur, sous le voile transparent de rédacteur en chef du *Pèlerin*, se met si souvent en scène. Est ce pour faire savoir *urbi et orbi* qu'il est allé à Naples étudier le miracle de saint Janvier. Très-respectable voyage, assurément ! mais qui n'avait ici que faire. Revenons à nos moutons. Éloges très-sincères à Jean Lander ! *Nouvelles et récits villageois*, *Marguerites en fleur* dégagent, comme le dit M. Ernest Hello dans la préface qu'il a écrite pour un de ces volumes, la poésie latente qui se trouve au fond des actes les plus humbles. C'est salubre, c'est fortifiant : les idées sont vraies, le style aussi. Rien de fade, rien de faux, rien de mièvre. Les vertus et les vices vivent et agissent dans un milieu réel. Comme Brydaine, Jean Lander aime à parler aux paysans, à parler d'eux et à décrire les choses qui leur tiennent à cœur. Ses « moissons » et ses « vendanges » sont des paysages ensoleillés que domine la croix rustique. *Marinette*, le *Mariage de ma tante Nicole* et les *Amours de Fanchonnette* débordent de grâce naïve, de christianisme vrai, d'observation réelle, d'idéal fécond. Il y a moins d'art, moins de profondeur et moins d'élévation dans les *Soirées du château de Kérilis*, de M. de Launay-Overney. Mais les comédies, les proverbes et les contes, écrits à la bonne franquette, qui forment le fond de ces *soirées* ont bien leur mérite : tel le *Coffret d'ébène*, un coffret rempli de perles, soit dit sans calembour. A parler juste, cependant, les *Neiges d'antan*, de Mme Julie Lavergne, ont beaucoup plus d'intérêt et de variété que les *Soirées du château de Kérilis*. Voici l'hiver, chers lecteurs, aimables lectrices, le noir hiver à barbe de neige, embusqué à tous les carrefours, cinglant de son fouet de glace les passants qui grelottent ! Qu'il est doux, par ces jours brumeux, de se réfugier en rêve dans les temps qui ne sont plus. Le poëte l'a dit :

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé ;
Quand, seul, dans un ciel pâle, un peuplier s'élance ;
Quand sous le manteau blanc, qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout d'un long clocher.

Eh bien ! allumez un bon feu, prenez les *Neiges d'antan*, et lisez, page à page, l'*Hôpital de Bruges*, le *Clocher d'Harfleur*, *Une nuit pendant la Fronde*, le *Mendiant de la Reine*, le *Clair de la lune*, le *Masque d'or*, je vous donne ma parole d'honneur que vous ne languirez pas une seconde. La féerie, la fantaisie, l'histoire, sous la baguette d'ivoire de l'imagination de Mme Julie Lavergne, se marient ici très-agréablement. Échos des chants de Mozart et de Lully; reflets des peintures d'Hemling et de Lesueur; hommages rendus à Jeanne d'Arc dans la personne de Catherine d'Estouteville; tableaux des malheurs de Louise d'Orléans, reine d'Espagne et de Marie-Antoinette, reine de France; aventures de Fleur-de-Lin, la gentille fileuse; rêves innocents du savant Hormisdas, l'amoureux dont l'esprit plane au-delà des étoiles et jouit de cette mystérieuse harmonie des sphères dont un écho parvint à l'oreille de Pythagore, vous trouverez tout cela dans ces *Neiges d'antan*, dont le titre seul est emprunté à Villon, mais dont les histoires, « compagnons de voyage au pays de l'idéal, » ne laissent dans l'esprit que des impressions riantes et salutaires.

— Quittons la légende : le réalisme nous réclame. Piron, en son temps, s'est beaucoup moqué des Quarante de l'Académie française. Ils les appelait les « Invalides du bel esprit; » il disait d'eux : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre; » la mort même ne désarma pas le satirique, et il voulut, dit-on, que l'on gravât sur sa tombe ce distique :

Ci gît Piron qui ne fut rien.
Pas même académicien.

Je soupçonne un brin de dépit dans l'hostilité de Piron. Car, enfin, si l'Académie française ne donne ni le génie ni le talent, elle n'en a pas moins réuni sur ses fauteuils trois fois séculaires les gloires les plus incontestées de notre littérature. Aujourd'hui, par exemple, le titre d'académicien, quoi qu'en ait pensé Piron, est très-certainement quelque chose : c'est, en tous cas, le véhicule du succès. Voyez M. Octave Feuillet. Les *Amours de Philippe* ne valent certes ni l'*Iliade*, ni la *Divine Comédie*, ni la *Chanson de Roland*, ni *Manon Lescaut*, ni *Eugénie Grandet*, ni l'*Ensorcelée*, ni le *Marquis de Villemer*, et pourtant les voilà (ils ne sont que d'hier) à leur septième édition. Je ne crois pas que les *Amours de Philippe*, œuvre d'un débutant, obtinssent un tel engouement. Car, enfin, il n'y a rien d'absolument extraordinaire dans le dernier livre d'Octave Feuillet. L'affabulation est celle-ci : Philippe de Boisvilliers et sa cousine Jeanne de la Roche-Ermel sont destinés l'un à l'autre par leurs parents; mais cela ne fait pas l'affaire de Philippe à qui la vie de province ne plaît guère et qui trouve la petite Jeanne gauche, désagréable, anguleuse, sans goût, sans grâce, ayant des cheveux en broussailles, des ongles en demi-deuil, des

jambes trop longues, des bottines trop larges et de l'encre aux doigts. Philippe va à Paris. Sous prétexte de faire son *droit*, il fait son *travers*, s'amourache d'une actrice en vogue, qui le quitte sans le moindre remords, écrit une tragédie : *Frédégonde*, qui est sifflée scandaleusement, s'engage en 1870 dans un régiment de zouaves, sauve un commandant de mobiles, le marquis de Talyas, s'éprend de la femme de celui-ci, revoit sa cousine Jeanne, laquelle n'est plus, tant s'en faut, la déplaisante et mal fagotée pensionnaire d'autrefois, se dégoûte de sa honteuse liaison avec la marquise de Talyas, sauve de la mort Jeanne de la Roche-Ermel, noyée par la marquise, rompt enfin définitivement avec la syrène parisienne et épouse sa chère fiancée. C'est par là qu'il aurait dû commencer : il est vrai qu'alors adieu le roman ! Prenons-le tel qu'il est, et constatons un progrès moral dans la manière de M. Octave Feuillet. Bien des pages sont encore sujettes à caution, mais nous sommes loin des théories de *Monsieur de Camors* et de *Julia de Trécœur*. L'action dans les *Amours de Philippe* est peu ; l'exécution est presque tout; le fond est insignifiant, les broderies sont ravissantes. Les personnages ont grand air et, même dans leurs folies, gardent la distinction aristocratique. Le portrait de la marquise de Talyas est une eau-forte burinée à la moderne. Il y a, dans cette femme sans religion et sans principes, du chat et du tigre. Une fois possédée par les furies de la passion effrénée, elle ne recule devant rien, et cette courtisane titrée, cette Circé blasonnée fait involontairement songer à la Marguerite de la *Tour de Nesle*. On a beaucoup reproché à M. Octave Feuillet cette seconde édition des « amours » de Philippe. Ses fugues avec l'actrice Mary Gérald se comprennent sans s'excuser. Mais sa liaison adultère avec la femme de l'homme dont il a sauvé la vie offre quelque chose d'odieux et de répugnant. Ajoutons que la situation qui sert de cadre à ces relations coupables est des plus scabreuses, et les restrictions de style qui l'atténuent ne sont propres qu'à éveiller les pensées boiteuses et qu'à faire travailler les imaginations sans lest. Certes les tableaux ne sont point obscènes, mais la gaze dont, à dessein, l'auteur enveloppe certaines scènes, offre une amorce de plus. Sachons gré pourtant à M. Octave Feuillet d'avoir su éviter le goujatisme de la littérature démagogique et le fleuve de fange du réalisme bestial. Jeanne de la Roche-Ermel, quoiqu'un peu cousine à la mode de Bretagne de la Geneviève des *Inutiles*, de M. Édouard Cadol, est une charmante et poétique figure. Son Philippe lui-même, comme le Jean de Thommeray de Jules Sandeau, a d'énergiques et fiers retours sur lui-même. Le père de Philippe et le père de Jeanne sont des gentilshommes de vieille roche, dignes, bienfaisants, bienveillants, aimés de tous, de vénérables autorités sociales (pour parler comme M. Le Play, l'éminent économiste). Le

comte de Boisvilliers dit à son fils : « Il est bon, en ce temps-ci plus que jamais, que des gens comme nous demeurent dans leur pays natal, ville ou campagne, et s'y fassent respecter. A part les services pratiques qu'ils peuvent rendre autour d'eux, il y a, dans leur présence seule, dans la supériorité de leurs connaissances, dans la dignité de de leur vie, dans les grands souvenirs que leur nom réveille, il y a un enseignement, il y a un exemple, il y a une autorité. Ils sont comme ces vieux clochers qu'on aperçoit çà et là dans les campagnes, qui font rêver le passant dans le chemin, le paysan sur sa charrue, et qui rappellent les foules, malgré elles, à de hauts sentiments, à de respectueuses pensées. » Et ailleurs : « Il y a du bien et du mal à dire de la vie de province. Nous n'en dirons que le bien. Le bien, c'est avant tout la maison de famille qui n'existe guère à Paris; c'est le vieux nid héréditaire que les générations successives réparent, mais ne changent pas, où le parent principal, à défaut du père, se fait un devoir pieux de résider et où les envolés reviennent se retremper de temps à autre dans les sensations salubres de leur enfance. Quand on rentre fatigué de la vie et désenchanté des passions, dans ces chers asiles, avec quel sentiment de paix et de bien-être on y respire les odeurs d'autrefois, avec quelle douce mélancolie on écoute les bruits familiers de la maison, ces voix mystérieuses, ces murmures, ces plaintes, qu'ont entendus nos ancêtres et que nos fils entendront après nous ! Il vous semble, au milieu de ces traditions continuées, que votre propre existence se prolonge dans le passé et dans l'avenir avec une sorte d'éternité. » Aussi bien pensé que bien dit. Restons sur ces bonnes paroles.

— Samuel Brohl, fils d'un misérable gargotier allemand, est un intrigant très-habile qui vise à épouser une riche héritière. L'existence de ce Brohl offre une chaîne ininterrompue de vilenies, d'escroqueries, de ruses et de stratagèmes. Alors qu'il était encore laveur de casseroles dans la taverne de son père, il est acheté par la cynique princesse Guloff, une de ces femmes russes comme les fait l'horrible nihilisme. Un bracelet de grand prix sert à payer le jeune Samuel qui, dégrossi, instruit, éduqué tant bien que mal, devient (pour ne pas dire autre chose) le secrétaire de ladite Guloff. Cependant ce joug lui pèse : il s'échappe, recueille en passant l'héritage de son père défunt et va se fixer à Bucharest. Là, il devient l'ami intime d'un proscrit polonais, grand patriote et savant des plus distingués, le comte Abel Larinski. Le comte ayant péri dans une insurrection polonaise, Samuel Brohl lui vole son nom, ses titres, ses papiers, ses inventions, notamment la découverte d'un fusil à jet explosible. A dater de ce jour, Samuel Brohl n'existe plus : il s'est incarné dans la peau de Larinski, et l'incarnation est si bien réussie que le gredin

fait illusion à tout le monde. Il gagne l'affection de Mlle Antoinette Moriaz qui déclare ne vouloir d'autre époux que le comte Abel Larinski. Il dissipe même les préventions du vieux Moriaz, le père d'Antoinette, un chimiste de premier ordre; il se met dans les petits papiers de la gouvernante Moisseney; il est à tu et à toi avec le bon abbé Miollens. Deux personnes cependant ont des méfiances: la tante d'Antoinette, madame de Lorcy, et Camille Largis qui, lui aussi, aimait l'héritière et avait demandé sa main. Méfiances fondées et justifiées! car l'arrivée à Paris de la Guloff fait évanouir comme un château de cartes le château en Espagne édifié dans l'imagination perverse du faux Larinski. Ce nouveau roman de M. Victor Cherbuliez fait honneur au talent et à l'imagination du conteur génevois. Cette fois, du reste, l'auteur a évité toute raillerie malséante contre le catholicisme. Il ne s'est pas attardé dans des scènes trop risquées. Il n'a pas affecté de prêcher ni de professer. Son œuvre est pure de toute thèse. Les caractères qui se meuvent dans l'action ont du relief. Le vieux Moriaz, entiché de ses cornues et de ses alambics; la gouvernante Moissenay, qui se perd en bêtise et en points d'admiration; le naïf abbé Miollens, qui vit comme Louis XVIII dans la perpétuelle fréquentation du poëte Horace; Mme de Lorcy, un Desgenais femelle qui en sait peut-être un peu trop long pour son sexe; le timide, mais honnête et intelligent Camille sont des types inoubliables. Nous ne parlons pas de la princesse Guloff, qui ne croit à rien, qui étudie la physiologie, qui jacasse comme une pie borgne, qui glapit des crudités à faire rougir un dragon; elle est tellement effrontée qu'elle en devient invraisemblable. Le style de *Samuel Brohl* a mille facettes agréables. Nous lui reprocherons seulement d'être trop cherché, trop léché, avec une tendance au pédantisme. Lorsque le grammairien Saumaize sortait du salon des Précieuses, il éprouvait, dit-on, le besoin de parler patois avec sa cuisinière. C'est un peu cela. On a surnommé M. Victor Cherbuliez le « romancier des érudits et des gourmets. » Il est clair qu'il court après la petite bête. Voici quelques-uns de ses aphorismes: « Le riche qui travaille, c'est la pauvreté volontaire. » « L'arithmétique est la plus belle des sciences et la mère de la sûreté. » « Les partis-pris sont les cachots de la volonté; elle n'en peut plus sortir. » « Dans les affaires de ce monde, il faut avoir pour soi sa conscience et son concierge. » En somme, quoiqu'il ne vaille pas le *Comte Kostia*, *Samuel Brohl* est une des meilleures productions de M. Victor Cherbuliez. Décidémemt cet auteur a plus de succès comme romancier que comme écrivain politique. Rappelons que son dernier ouvrage, écrit pour démontrer la solidité de la République espagnole parut (ô ironie du sort!) le jour même de l'avénement d'Alphonse XII. C'est évidemment ne pas avoir de chance!

— Le *Nabab!* Qu'est-ce que le nabab? est-ce un prince indien qui arrive des bords du Gange avec une cargaison de diamants et de pierres précieuses? Non : celui-ci est le fils d'un pauvre cloutier du Bourg-Saint-Andéol. Il a été porte-balles à Marseille dans sa jeunesse; puis, un jour, il s'est embarqué pour Tunis et a gagné une fortune colossale au service du bey. Des millions à Tunis, à quoi cela peut-il servir? Bernard Jansoulet se le demande. Le voilà sur la route de Paris. A peine installée, place Vendôme, Dieu sait combien de chacals s'abattent sur la riche proie qui leur arrive. Comprenant que l'argent n'est rien sans la notoriété, sans la considération, le nabab est mordu de la tarentule politique ; il veut être député. C'est ici que commencent ses épreuves, ses revers, ses infortunes. Exploité par tous les vautours qui picorent son or de leur bec vorace, Jansoulet ne rencontre partout que haines, trahisons, déceptions et déboires. Élu député de la Corse, son élection est cassée par la Chambre, à la suite d'ignobles calomnies dont le rapporteur de cette élection se fait l'écho. Le bey se saisit des comptoirs tunisiens du nabab, les œuvres fondées par celui-ci dégringolent, les huissiers se présentent à chaque heure du jour aux portes de son hôtel, ses amis l'abandonnent. Finalement, le pauvre Jansoulet meurt dans le foyer d'un petit théâtre qu'il avait subventionné de ses malheureux écus. Telle est la destinée du nabab. Autour de cette originale personnalité, M. Alphonse Daudet a groupé avec un art admirable, mais avec une exactitude de fantaisie et une invraisemblance parfois choquante, tous les types, toutes les physionomies, toutes les notoriétés de bon et de mauvais aloi qui composaient le centre social parisien des dernières ann ées du second Empire. Voici le duc de Mora, le vrai héros du livre; Monpavon, Bois-Landry, gentilshommes ruinés, corrompus, sceptiques, mais toujours irréprochables sur le point d'honneur; le petit Paganetti directeur de nous ne savons quelle *Caisse territoriale;* le baron Hémerlingue, le financier-pieuvre; Cardaillac, l'impresario cynique ; Schwalbach, le brocanteur; Jenkins, le médecin-inventeur des perles arsenicales; le Merquier, l'avocat tartufe ; Moëssard, le scribe des journaux à scandales. Toutes ces sangsues parisiennes (sauf le duc de Mora) évoluent autour du nabab pour pomper ses trésors. Il n'y a pas, dans cette œuvre, d'action proprement dite. C'est une série de tableaux qui sont, comme description, d'un incontestable attrait : visite à l'hôpital des enfants en nourrice, visite à l'Exposition, fêtes à Saint-Romain de Bellaigue en l'honneur du bey de Tunis; tournées électorales en Corse; bal chez le docteur Jenkins; mort du duc de Mora, ses funérailles; séance de l'invalidation de Jansoulet à la Chambre des députés; pique-nique des domestiques du grand monde dans les combles de l'hôtel de la place Vendôme ; première représentation de *Révolte*, tout autant de scènes

animées, vivantes, intéressantes. La mort du duc de Mora est une page de toute beauté : elle renferme des détails d'un sinistre, et pourquoi ne pas le dire ? d'un comique qui fait froid dans le dos. La consultation suprême vient d'avoir lieu : « Eh bien, Messieurs, que dit la faculté ? demande le malade. » Et naturellement, on lui ment, on veut le tromper, car il est condamné à jamais, ce viveur infatigable. Mais quand Monpavon, son ami — quelque chose comme le Montrond de Talleyrand — entre dans la chambre, il l'appelle : « — Oh ! tu sais, lui dit-il, pas de « grimaces, de toi à moi, la vérité... Qu'est-ce qu'on a conclu ? Je suis « bien bas, n'est-ce pas ? » Devant cette interrogation à brûle-pourpoint, Monpavon espace sa réponse d'un silence significatif ; puis, brutalement, cyniquement, de peur de s'attendrir aux paroles, il lance ce mot digne d'un *Assommoir d'un certain grand monde :* « F... ! mon pauvre Auguste ! » Le duc reçut cela en plein visage sans sourciller : « Ah ! » dit-il simplement. Il effila sa moustache d'un mouvement machinal ; mais ses traits demeurèrent immobiles. Et immédiatement, son parti fut pris, il se prépara à mourir convenablement, décemment, en homme comme il faut. Tout cela est peint de main d'ouvrier, et c'est un morceau de maître. Un morceau de maître aussi, c'est la séance de l'invalidation. Le nabab est accusé de mille infamies qu'il n'a pas commises, car les méfaits que ses adversaires lui attribuent sont imputables à son frère aîné. D'un mot, il pourrait écraser la calomnie. Mais en se retournant du côté des tribunes, il aperçoit sa vieille mère, sa brave « mama, » comme il l'appelle dans son patois méridional. Elle ignore le déshonneur de la famille. Si Jansoulet parle, cette femme toute de vertu et de probité peut en mourir. Alors, ce nabab, ce « monstre » à qui tout le monde jette la pierre, pour ne pas briser le cœur de sa mère, sacrifie tout son avenir d'homme politique. Il se tait sachant que le silence c'est l'invalidation, et se contente de terminer son discours par cette éloquente péroraison contre les inconvénients de la richesse : « Oui, Messieurs, dit Jansoulet, j'ai connu la misère, je me suis pris corps à corps avec elle, et c'est une atroce lutte, je vous prie. Mais lutter contre la richesse, défendre son bonheur, son honneur, son repos mal abrités derrière des piles d'écus qui s'écroulent, c'est quelque chose de plus hideux, de plus écœurant encore. Jamais, aux plus sombres jours de ma détresse, je n'ai eu les peines, les angoisses, les insomnies dont la fortune m'accable, cette horrible fortune que je hais et qui m'étouffe. » Paroles vraies, d'une vérité cruelle ! Il est très-sympathique au fond, ce nabab. Il a pu gagner de l'or à la manière orientale ; mais c'est un homme primitif, bon, pleurant comme un enfant en recevant des nouvelles de sa mère. Supplicié de son opulence même, il est livré sans défense avec la bonté de son cœur expansif à toutes les sangsues pari-

siennes Le livre renferme aussi d'autres types véritablement purs : le père Joyeuse, l'honnête comptable, avec ses quatre filles dont l'aînée, celle qu'on appelle « Bonne Maman, » remplace si bien la vraie maman défunte ; André Maranne, le photographe-poëte ; la douce fée Cremnitz, une ancienne danseuse, qui se dépouille pour sa fantasque pupille, Félicia Ruys; Paul de Géry, le secrétaire de Jansoulet, si dévoué, si raisonnable; la mère du nabab enfin, cette vieille paysanne du Bas-Vivarais, qui aime tant son Bernard, qui ne s'est pas laissée éblouir par ses millions, qui a conservé son bonnet de tulle et son fichu d'indienne et qui n'a pas voulu habiter le château de Saint-Romain de Bellaigue, trouvant cela trop beau pour elle et se contentant d'habiter la ferme avec les domestiques. Que voilà de loyales, franches et aimables natures ! Et comme leur vue vous repose de toute cette meute de parasites, d'aigrefins, de filous acharnés contre Jansoulet, qui ne sait plus à quel saint se vouer sur le radeau flottant de cette Méduse inassouvie et toujours famélique ! Évidemment. M. Alphonse Daudet, marchant sur les traces de M. Émile Zola, a voulu, lui aussi, essayer du roman politique et peindre les mœurs de la société française sous le second Empire. Cela n'est pas défendu ; mais, à la condition de ne point forcer la note et de rester dans l'appréciation exacte. Certes, il y avait alors, en trop grand nombre, des agioteurs, des spéculateurs, des charlatans, des empiriques de la haute bohème, des « manieurs d'argent, » pour parler comme M. Oscar de Vallée; il y avait des docteurs Jenkins et des barons Hémerlingue ; il y avait des valets dépravés qui calomniaient leurs maîtres en siffiant leur champagne. Et aujourd'hui donc? Mais il n'y avait pas que cela. L'époque ne fut pas précisément vide de personnalités inattaquables, éclatantes et sympathiques. Alors, sans doute, les mœurs électorales laissaient beaucoup à désirer. Mais qu'étaient-elles, comparées aux mœurs électorales que viennent de nous montrer les dernières saturnales du suffrage universel? Un reproche plus grave que nous avons à adresser à M. Alphonse Daudet, c'est d'avoir présenté sous un jour odieux certains hommes et certaines choses du catholicisme. En faisant de le Merquier, député de Lyon (de Lyon qui en est à Bonnet-Duverdier), un clérical hypocrite comme le Tartuffe de Molière, vénéneux et mieilleux comme le Rodin d'Eugène Sue; en méconnaissant les grands services rendus par la Société de Saint-Vincent de Paul ; en présentant sous les traits de petits monstres gourmés et ridicules les élèves des pensionnats ecclésiastiques ; en donnant un caractère religieux à un établissement aussi barbare que celui de l'*Œuvre de Bethléem* qui, s'il existait, relèverait de la police correctionnelle, M. Alphonse Daudet a jeté au Minotaure de la libre-pensée les croyances de son enfance, lui, fils de Nîmes, appartenant à une fa-

mille de croyants et de catholiques. Ah ! que nous préférons le Daudet sceptique, mais respectueux du *Petit chose*, des *Lettres de mon moulin* et de l'incomparable *Tartarin de Tarascon*. Pourtant n'exagérons rien. M. Alphonse Daudet n'a pas de fiel ; ce n'est pas un sectaire, systématiquement hostile à la foi de ses ancêtres. La preuve, c'est qu'il a fait de la bonne Cremnitz une petite vieille très-gaie et très-pieuse ; c'est qu'il a buriné la mère du nabab dans tout le zèle et toute la naïve sincérité de son catholicisme primitif et rustique. Mais M. Alphonse Daudet a sacrifié aux dieux du jour ; il a voulu plaire aux lecteurs du *Temps* où son *Nabab* a paru en feuilleton. Un mot encore. Le *Nabab* est un livre à clef. Ouvrons-en quelques portes. Le duc de Mora, inutile de le dire, est M. de Morny, que l'auteur ne rabaisse pas trop ; Monpavon représente deux types en un seul, dont M. de Montguyon avec ses façons de zézayer et de porter beau ; le nabab, c'est François Bravay, qui fut député du Gard et non de la Corse. Félicia Ruys, la belle statuaire, serait un composé de la duchesse Colonna (en sculpture Marcello) et de Mlle Sarah Bernhardt ; enfin, pour ne pas allonger ces révélations, M. la Perrière est tout simplement le comte de Laferrière, ancien chambellan de Napoléon III, parfait gentilhomme de nom et de manières, dont tout le monde n'eut qu'à se louer pendant qu'il était en fonctions, et que M. Alphonse Daudet, lui, un décoré de l'Empire, a eu le tort de caricaturiser au point d'en faire un vieillard gâteux et stupide. Le romancier n'est pas historien, sans doute ; mais la fantaisie doit tout de même avoir des bornes.

— On a dit : « Les deux Corneille. » On dira, probablement un jour, toute comparaison écartée : « Les deux Daudet. » En effet, nous avons Alphonse et Ernest. Incontestablement, Alphonse a plus de talent qu'Ernest ; mais Ernest a plus de savoir, plus d'acquis, plus d'érudition qu'Alphonse. Ernest n'est pas seulement romancier ; il est aussi historien et écrivain politique. Comme romancier, Ernest manque d'originalité ; il s'efforce, à l'instar d'Alphonse, de peindre les mœurs mondaines ; mais il y réussit moins bien. Il faut cependant lui rendre cette justice qu'il ne recherche pas les applaudissements de la presse révolutionnaire et ne fait rien pour les mériter. Ce qui ne veut pas dire que ses romans doivent être donnés en étrennes aux élèves du Sacré-Cœur. Oh ! Dieu, non ! les mœurs mondaines qu'il décrit ne sont rien moins qu'édifiantes. Son Daniel de Kerfons, qui raconte lui-même sa confession, la confession d'un enfant du siècle, n'a ni tué, ni volé, ni forfait à l'honneur. Mais quelles misères dans sa vie, quelles défaillances, pour ne pas dire quelles hontes ! D'une très-ancienne famille normande, ses ancêtres ont assisté aux croisades ; un d'eux fut le

compagnon de Bertrand du Guesclin ; un autre est mort à Austerlitz ; lui, passe sa vie ennuyée à courir de la blonde à la brune, épouse une brune qui est le contraire d'une femme de foyer, devient veuf et retourne à la blonde qui valait beaucoup mieux — quoiqu'ancienne danseuse. Le seul épisode louable de l'existence de Daniel de Kerfons, c'est son engagement comme volontaire en 1870. Seulement, nous trouvons que les romanciers commencent à abuser un peu de la guerre contre les Prussiens : Jean de Thommeray, Philippe de Boisvilliers, Daniel de Kerfons. Quand nous serons à dix, nous ferons une croix. — Donc, rien d'original dans les aventures de Daniel de Kerfons. Le roman de M. Ernest Daudet n'a de la valeur que par les portraits des « grandes dames » dont il raconte les défauts mignons : la duchesse de Châteaufort, la baronne Amalti, la marquise de Chanzay, lady Hackwoods, la vicomtesse d'Athol, Suzanne de Quesnay, une virago indéchiffrable qui nage, monte à cheval, parle cinq langues, dessine, fait des vers et joue de la harpe. Inutile de dire que toutes ces « grandes dames » ont un pied dans le demi-monde. Signalons aussi le portrait du duc de Gramont-Caderousse, qui fit tant parler de lui, il y a quelques années. Il est peint sous le nom de Jacques de Chanzay. On dirait un seigneur du temps des Valois, maigre, élancé, distingué, capable de toutes les folies et de tous les héroïsmes, une volonté de fer dans un corps anémique, des yeux de fauve, inquiétants comme un problème insoluble, renfermant des passions ardentes et peu scrupuleuses sous les formes aristocratiques et froides d'une irréprochable mondanité. L'esquisse est tellement ressemblante qu'il n'y a pas moyen de s'y méprendre.

— La Russie continue d'être à la mode. C'est grâce à cet engouement qu'*Oblomoff*, une œuvre beaucoup trop vantée d'Ivan Gontcharoff, a pu trouver chez nous un éditeur. *Oblomoff* est fait pour renverser toutes nos idées sur le roman: On donne *Oblomoff* comme une des plus remarquables productions de la nouvelle école naturaliste. Tant pis pour la nouvelle école ! Mais, si elle ne cherche pas à intéresser davantage elle n'aura pas longue vie. Quand Balzac et Henri Monnier (deux réalistes déterminés) écrivaient leurs études sociales, ils faisaient une large part à l'imagination et à l'idéal. Ici, rien de pareil; les personnages sont calqués sur nature; ils viennent à la queue leu-leu visiter l'indolent, le nonchalant, le paresseux Oblomoff, qui ne peut jamais se déterminer à sauter du lit ou à quitter sa robe de chambre; ils débitent chacun leur petit boniment et ne reparaissent plus. Que le bon Dieu les accompagne ! car ils sont tristes comme la porte d'une prison. Il paraît cependant qu'en Russie, *Oblomoff* est universellement considéré comme un chef-d'œuvre. Le fait est que ce roman a vingt pages : *Le songe d'Oblomoff*, qui sont de toute beauté et

qui méritent de figurer dans tous les *Morceaux choisis* à l'usage de la jeunesse. Mais le reste! Le reste, à notre avis, ne vaut pas le diable. Ce far-niente continuel, ce nivarna boudhique, cet omphalo-psychisme qui revient à toutes les lignes, est d'une monotonie désespérante. Le domestique d'Oblomoff, Zakhare, malgré ses bizarreries, sa mauvaise humeur, ses grognements, ses cancans, ses larcins et son dévouement bourru de scapin sauvage, ne parvient pas à la détruire, cette monotonie, — pas plus que les entrées en tempête du tumultueux pique-nique Tarantaïeff. La vraie cause du succès d'*Oblomoff* en Russie serait dans le symbolisme de l'œuvre. Une idée politique et sociale aurait été intercalée entre les lignes. Gontcharoff, dit-on, a voulu symboliser l'état passif de la noblesse russe sous le règne du tsar Nicolas. L'*oblomovisme* est devenu proverbe; il désigne là-bas l'indécision invincible et la paresse rêveuse. Au surplus, le nom du romancier n'est pas non plus étranger au succès moscovite de son œuvre. Gontcharoff est très-peu connu en France; mais son bagage littéraire est fort considérable. On en trouvera les détails dans l'*Histoire de la littérature russe contemporaine*, de Courrière. *Oblomoff* a été traduit en français par Piotre Artamoff et le regretté Charles Deulin.

— Nous sommes encore en Russie, avec Henry Gréville (lisez: Mme Durand). Henry Gréville, retour de Russie, s'est mis à écrire en français des romans russes. Immédiatement des portes qui s'entr'ouvrent à peine pour nos plus remarquables talents indigènes se sont devant elle ouvertes toutes grandes. La *Revue de Deux Mondes*, le *XIXe Siècle*, le *Journal des Débats* ont accueilli avec enthousiasme la nouvelle venue. On a vanté partout, trop vanté son originalité. La *Revue de France* (quel blasphème!) ne comparait-elle pas, tout récemment, Mme Henry Gréville à Georges Sand? Il en est résulté que cette plume taillée dans le pays des neiges a percé tout de suite « la neige épaisse et glacée de l'indifférence publique. » Et elle en a profité pour pondre, pondre sans cesse, pondre encore. Nous avons en ce moment une véritable avalanche de romans signés : Henry Gréville. Écoutez-en la nomenclature : *Dosia*, l'*Expiation de Saveli*, *La princesse Ogheroff*, *A travers champs*, les *Koumiassine*, *Sonia*, la *Maison de Maurèze*, *Suzanne Normis*. Avant tout, il faut être juste. Deux de ces romans, *Dosia* et l'*Expiation de Savely*, sont vraiment supérieurs. *Dosia* ressemble beaucoup au *Major Franz*, de Mme Boosboom-Toussaint, et à la *Renée Mauperin*, d'Edmond et Jules de Goncourt. C'est une jeune fille indisciplinée, indomptable, aux allures émancipées, volontaire, capricieuse, pareille à un diamant brut, dont l'amour se fait le lapidaire, dans la personne du sage officier Platon. L'*Expiation de Saveli* est beaucoup plus dramatique. Saveli, un serf, a tué le barine Bagrianoff, une espèce de Barbe-Bleue

qui lui avait ravi et déshonoré sa fiancée. Bien des années après, le fils du serf, affranchi, s'éprend de la fille du boyard assassiné, et Saveli, auquel cette union inspire une horreur bien légitime, se trouve entraîné à faire le malheur de son fils en lui révélant pourquoi ce mariage est impossible. L'*Expiation de Saveli*, sous une couleur à la fois sobre et originale, offre de saisissants tableaux des mœurs, des superstitions et des passions de la classe rurale en Russie, — de même que, dans *Dosia*, les *Koumiassines* et la *Princesse Ogheroff*, sont photographiées les mœurs bizarres de la noblesse et de la riche bourgeoisie. Ce qui fait le charme de *Dosia* et de l'*Expiation de Saveli*, c'est la constante limpidité du style, une pointe de gaîté qui amène le sourire et un parfum littérairement exotique, auxquels les gourmets intellectuels sont toujours sensibles. Mais le succès très-légitime de *Dosia* et de *Saveli* a grisé Mme Henry Gréville. Elle a, comme on dit vulgairement, pressé jusqu'à l'écorce l'orange russe.

Aimez-vous la muscade? On en a mis partout.

Ah! c'est ainsi; eh bien, sortons du portefeuille la *Princesse Ogheroff*; racontons, chose déjà connue, les intrigues de l'institutrice envieuse et cupide; mettons en scène des veuves inconsolées qui rendraient des points à Artémise; décrivons de pied en cap des Minerves impeccables qui, par amour du martyre, épousent des infirmes et des poitrinaires; faisons, dans *A travers champs*, verser un pleur, sur le sort de deux jeunes gens dont un seul est libre et qui, sentant que la grande route de l'amitié où ils marchent ensemble va dévier du côté de l'amour, se séparent douloureusement sans retourner la tête; apitoyons, dans nos *Koumiassine*, les bonnes âmes sensibles sur les malheurs de la jeune Vasilissa, pauvre jeune fille noble, en butte à toutes les avanies et à toutes les rebuffades de l'orgueil aristocratique ; enfin, essayons, dans *Sonia*, d'intéresser les lecteurs bénévoles aux aventures d'une fille sauvage, mais pudibonde, qui s'éprend d'amour pour un archéologue de Moscou, dont elle cire les bottes et raccommode le linge. Et si tôt dit, si tôt fait. Par malheur, la fécondité a nui à la qualité. Dans les lettres, comme dans les arts, comme en toutes choses, c'est un tort très-grave de surmener son talent, de le prodiguer. Ceux-là seuls peuvent renouveler intellectuellement les douze travaux d'Hercule qui ont reçu du Ciel l'étincelle divine, le génie. La production trop rapide, à force de devenir banale, enraye le succès. Et, c'est probablement ici le cas. Je doute fort, par exemple, que les deux dernières œuvres de Mme Henry Gréville, la *Maison de Maurèze* et *Suzanne Normis* (dont l'action, entre parenthèses, se passe en France) obtiennent de la critique le même accueil que *Dosia* et l'*Expiation de Saveli*. Il faut dire aussi que Mme Henry Gréville s'est faite, en ces derniers

temps, de singulières idées sur la morale. Qu'on en juge par cet échantillon : « La marquise de Maurèze, ayant failli, s'arrête à un moyen terme. Elle consacre sa vie, sauf les heures qui *appartiennent* à son amant, à préserver ses enfants des piéges où elle est tombée. Si sa conduite est coupable, au moins son enseignement sera irréprochable. » C'est déjà quelque chose. Mais, quelle drôle de casuistique ! Le même manque de sens moral apparaît, çà et là, dans *Suzanne Normis*, où nous voyons un père d'une faiblesse déplorable, élever sa fille en dépit du bon sens, la marier aveuglément à un butor et s'arracher ensuite les cheveux de désespoir. Il y a, du moins, dans *Suzanne Normis*, quelques caractères fort avenants, notamment, la cousine Lisbeth, vieille fille sexagénaire qu'on a surnommée la « bête à bon Dieu, » parce que, dans sa naïveté sublime, elle est la providence de tout un village. Mais, dans la *Maison de Maurèze*, nous ne trouvons rien d'attrayant. Cette histoire d'adultère, traitée par l'auteur avec une certaine délicatesse, offre ce côté pénible que « les deux enfants de l'épouse coupable se trouvent mêlés à sa faute et réduits à mentir, à s'accuser eux-mêmes pour sauver leur mère. » En outre, l'intendant Robert est un type faux pour l'époque. Il se pend de désespoir en apprenant que l'honneur de la maison de Maurèze a été souillé. Si le type était réel, les cordiers du XVIIIe siècle, comme on l'a dit plaisamment, auraient fait des fortunes invraisemblables. Dans ses romans russes, Mme Henry Gréville vivait à peu près en-dehors des idées religieuses. C'était une source de moins d'inspiration. Mais, esthétiquement, elle ne donnait prise à aucun reproche d'hostilité ou de haine. Dans ses romans français, elle montre un bout d'oreille qui sent le roussi. Ainsi, nous la voyons, dans *Suzanne Normis*, attribuer à l'éducation des religieuses du Sacré-Cœur des conséquences qu'un cas exceptionnel ne saurait logiquement justifier. Elle plaisante sur l'acte de la première communion, et trouve le catéchisme « une chose par trop absurde. » Ce sont là des notes absolument discordantes et... complétement inutiles.

— Puisque nous voilà jusqu'au cou dans la littérature étrangère, n'en sortons pas sans dire un mot de quelques romans anglais, italiens et flamands, que les traducteurs viennent de livrer à la publicité. Nous avons *Flora Bellasys*, par G. A. Laurence ; *Sans issue*, par Élisabeth Stuart Phelps ; le *Baiser de la comtesse Savina*, par A. Caccianiga ; *Sous le grand hêtre*, par Auguste Snieders. *Flora Bellasys* est le complément de *Guy Livingstone*. Après la mort de Guy, Flora, épouse, sans l'aimer, sir Marmaduke Dorillon. Le vieux lord n'est qu'une sorte de chaperon pour la coquette et provocante Flora. La coquetterie de lady Dorillon occasionne le suicide du peintre Fleming et la paralysie de sir Marmaduke. Ce nouveau roman de l'auteur de

Guy Livingstone se perd dans les détails et les épisodes. On finit par ne plus s'y reconnaître. Il faut louer pourtant l'introduction, tableau très-fouillé, très-naturel, très-pittoresque du marché de Torrecaster dans le comté de Marshire. On dirait une de ces ducasses wallonnes ou de ces kermesses flamandes dont Téniers et Breughel le Drôle, nous ont si bien décrit les côtés réjouissants, tumultueux et grotesques. *Sans issue*, de Mme Élisabeth Stuart Phelps, rentre dans un tout autre ordre d'idées. C'est un terrible réquisitoire contre la philanthropie anglaise et le *cant* britannique. Il s'agit d'une fille-mère qui, tant qu'elle a son enfant sur les bras, voit tous les yeux se baisser devant elle, toutes les mains se retirer, toutes les bourses se cacher, toutes les maisons se fermer. Nixy Trent, ainsi se nomme cette infortunée qui a failli sans presque en avoir conscience, serait devenue une fille perdue, n'était une bonne samaritaine, une vraie chrétienne, Marguerite Purcell, qui la recueille chez elle, l'instruit, la moralise et finalement en fait une honnête femme. Alexandre Dumas fils a traité une pareille thèse dans les *Madeleines repenties* et dans les *Idées de Madame Aubray*, avec cette différence, que l'écrivain français disserte moins que l'auteur anglais. Mme Élisabeth Stuart Phelps abuse des citations de l'Écriture. Un roman n'est pas un sermon, ni un prêche, puisque nous avons affaire cette fois à une œuvre protestante, œuvre, du reste, bien conduite, profondément fouillée, quoique un peu nerveuse. Il est instructif de passer sans transition aucune de la littérature anglaise à la littérature italienne. On voit de suite les dissimilitudes du Nord et du Midi. Ici, l'analyse des sentiments intimes, l'observation psychologique, les minuties du *at home*, les mélancolies du brouillard; là, les joies bruyantes des jours ensoleillés, les descriptions anthropomorphes, l'emphase des choses extérieures. Sont-ce des défauts? Non : ce sont des expressions et des impressions inhérentes à la race et au tempérament. On les retrouve, franches et peu déguisées, dans le *Baiser de la comtesse Savina*. Ne vous creusez pas cependant l'imagination. Malgré ce titre guilleret, sauf une escapade indiquée à peine, le *Baiser de la comtesse Savina* n'a rien d'immoral. L'histoire de ce « baiser » est celle-ci : un pauvre orphelin, Daniel Carletti, habite à Milan, avec son oncle le chanoine, une maison qui fait face au somptueux hôtel des comtes de Brisnago. De sa petite fenêtre, Daniel aperçoit presque tous les jours, se promenant dans les jardins de l'hôtel, une fée si ravissante, que le pauvre garçon en perd le boire et le manger. Amour tout platonique d'ailleurs! La seule licence qu'il s'accorde, c'est d'envoyer à la fée un baiser avec la main. Puis, il part pour la Valteline, où il exerce les fonctions de maître d'école, — tout en travaillant à une tragédie légendaire, dont il avait conçu le plan sur les bancs du collége. Peu à peu, la poésie et le rêve font place à la

raison et au bon sens. Daniel Carletti épouse la fille d'un riche fermier, Agathe Bruni. Le bon chanoine meurt sur les entrefaites. Ils héritent et reviennent habiter Milan. Agathe et Daniel ont une fille charmante. De son côté, la fée d'autrefois, la comtesse Savina s'est mariée avec le marquis de Montegaldo. Un fils est issu de cette union. Or qu'arrive-t-il? C'est qu'un beau matin, Daniel Carletti aperçoit le jeune Saverio Montegaldo envoyer de la main un baiser à sa chère Giuseppina. — Vous voyez d'ici la coïncidence! Mais, comme dit Shakespeare, tout est bien qui finit bien, et l'amourette, cette fois, finit par un bon et honnête mariage. Le *Baiser de la comtesse Savina* a un autre mérite à nos yeux : il fait aimer la vie rurale, la vie agricole. Et, par ces temps d'absentéisme à outrance, il faut encourager toutes les tentatives de nature à inspirer aux masses rurales l'amour du sol natal et le respect du foyer paternel. C'est pour cela que nous recommandons, comme un excellent livre de propagande, *Sous le grand hêtre*, de M. Auguste Snieders. Il fut une époque, pas bien éloignée, où la découverte des placers aurifères de la Californie fit perdre la tête à bon nombre de paysans. Ils vendirent leurs champs et émigrèrent en Amérique, croyant y ramasser l'or à pleines mains. Ils n'y ramassèrent que la misère. Tel fut du moins le sort d'Hubert Bronke, dit Bert le Roux. Il quitta son village où il avait tout à souhait, abandonna son vieux père aveugle et s'embarqua pour la Californie avec sa femme Monique et sa fille Héva. Les déceptions, les maladies, les souffrances, eurent bientôt raison de Bert le Roux et de Monique. Héva revint seule au village et y retrouva son fiancé Daniel, son aïeul, ses amis du Grand-Hêtre et le bonhomme Évrard Krans, enragé marmotteur de proverbes. Parmi les adages de Krans, prenons-en seulement deux qui sont toute la morale de cette histoire : Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; — Qui a un chez soi est plus riche qu'un roi.

— Si nous rentrions en France! Il nous semble que nous avons un peu longuement voyagé hors de la « doulce » terre des Gaules, d'autant que M. Charles Canivet nous attire en pleine Normandie, dans le Cotentin. C'est là, entre Criquebec et Valognes, dans la ferme de la Boulottière, près du pont de Négreville, que son Jean Dagoury fait ses tristes fredaines. Ce Dagoury est une bête brute qui met à mal une jeune orpheline qu'on appelait indistinctement Jeanne, Jeannette, Jeanneton, Jeannetonnette, et par abréviation Tonnette. Bourrelé de remords, le cœur ulcéré d'envie, l'âme desséchée par l'avarice, Dagoury se noie dans la Douve, et Tonnette épouse en secondes noces le brave et honnête meunier Mesnilgrand. Les paysans de M. Charles Canivet ne sont pas poétisés et floriannisés comme ceux de George Sand ; ils ne sont pas non plus caricaturisés et enlaidis comme ceux de

M. Léon Cladel. L'auteur des *Scènes du pays bas-normand* a su éviter ces deux extrêmes. Il a été vigoureux sans violence, exact sans exagération, quoique certains de ses portraits soient un peu poussés au noir. En somme, au point de vue purement littéraire, œuvre consciencieuse et méritante. Nous en dirons autant, au même point de vue, de *la Veuve*, de M. Louis Énault. Le sujet des deux romans n'a toutefois aucun rapport. Dans *Jean Dagoury*, M. Canivet ne met en scène, sauf un jeune étudiant, que des gens de la campagne : Dagoury, Mesnilgrand, le mendiant Tintin, l'abbé Dumatel. M. Louis Énault ne sort pas des salons aristocratiques. Mais, des deux côtés, il y a le même soin de la forme. *La Veuve* vaut surtout par la peinture élégante et distinguée de la vie de château et des mœurs du vrai grand monde. Mme d'Avray, la veuve, — une veuve charmante, — est une seconde Artémse. Sa douleur est profonde, éternelle, sans ostentation. Cela ne l'empêche pas de mener une existence conforme à son rang : il le faut bien, à cause de sa jeune belle-sœur Valentine qui, elle, ne demande pas mieux que d'allumer les flambeaux de l'hymen. M. de Kermoine serait bien l'homme de la circonstance ; mais ne voilà-t-il pas que ce gentilhomme n'a des yeux que pour Mme d'Avray. Artémise se montre inflexible. Alors M. de Kermoine se ravise, et, ne voulant pas revenir bredouille de ses galanteries, il épouse Valentine. Mme d'Avray prend le voile chez les Dames Bénédictines. Tout cela est très-finement analysé, en-dehors de quelques longueurs et de quelques haltes trop longues dans les situations secondaires. On lira avec plaisir dans ce livre un portrait bien réussi de l'auteur de la *Marche funèbre*, Frédéric Chopin, la physionomie la plus originale peut-être de l'art musical contemporain, talent recherché et mystique, âme profonde, abîme couvert de fleurs, rêveur sérieux voilant sa pensée grave sous une forme exquise.

— Les Bibliothèques spéciales sont à l'ordre du jour. Il y a les Bibliothèques militaires, les Bibliothèques de la jeunesse, les Bibliothèques de l'enfance, les Bibliothèques des chemins de fer. Voici qu'un éditeur de Paris vient de fonder la Bibliothèque des bains de mer. Nous avons là sous les yeux quatre romans faisant partie de cette nouvelle Bibliothèque. Ce sont : *Une femme à bord*, *Un amour de grande dame*, *le Mari de la vieille*, et *la Grande Falaise*. Le premier est insignifiant. La « femme à bord » est une nouvelle mariée, capricieuse, coquette, folâtre, que son mari, par condescendance, emmène avec lui sur le *Triton*, vaisseau dont il est le commandant, ce qui ne lui porte pas bonheur ; car, par ses agaceries, ses minauderies, ses imprudences, madame trouble la tête à tout le monde, provoque un suicide et fait mourir l'homme dont elle porte le nom de douleur et de désespoir. Dans un « Amour de grande dame, »

œuvre mieux réussie, il y a quelque chose d'identique. La comtesse Isabelle inspire de l'amour à un honnête homme. Elle est veuve, elle est libre, elle aime au fond celui qui lui a sauvé la vie aux eaux de Plombières ; mais elle n'en brise pas moins la vie et le cœur de Derfaut, — tout simplement parce qu'il est roturier et que l'orgueilleuse Isabelle tient moins à son bonheur qu'à sa couronne de comtesse. Quant au *Mari de la vieille*, c'est une production plus que légère. Elle roule sur un quiproquo dont le chaste dénoûment pallie un peu les passages scabreux. Néanmoins, nous ne conseillons pas à la mère d'en permettre la lecture à sa fille, si excellentes soient les intentions d'une aimable vieille du faubourg Saint-Germain, et si légitimes soient les droits que sa gentille nièce peut avoir sur le libertin Gaston de Presmes. En résumé, des quatre romans parus dans la Bibliothèque des bains de mer, le seul qui ait vraiment de la valeur, nous l'avons réservé pour la bonne bouche. Il a pour titre : *la Grande Falaise*. Drame émouvant dont l'action absolument historique se passe pendant la Révolution, de 1785 à 1799. Robert Marnier, fils d'un homme taré, perdu de dettes, sauve un jour de la mort la fille du marquis de Traynières, Charlotte, qui s'était imprudemment aventurée sur la grande falaise de la Hague. Un ruban est tout ce qui reste à Robert de ce sauvetage. La Révolution éclate. Robert s'engage et, après divers actes de bravoure, devient général. Le marquis de Traynières est proscrit. Charlotte, se ressouvenant de Robert, va lui demander de sauver son père. Le général Robert acquiesce à la demande de la jeune fille ; mais à quel prix ? Au prix de l'honneur de Mlle Traynières. Il a voulu se venger d'une insulte jadis faite à sa pauvreté. Dès ce moment, le remords s'empare du général. Charlotte se présente à lui avec un vieux prêtre et dit à Robert Marnier : « Mon devoir est d'être votre femme. » Le mariage s'accomplit et Robert part pour l'Égypte. Le souvenir de Charlotte et de son indigne attitude envers elle le poursuit partout. Il cherche la mort, la mort ne veut pas de lui. De retour en France, il ne cherche pas à voir sa femme, mais il s'applique, par une conduite exemplaire, à mériter son pardon. Il profite de son influence pour rendre aux amis de Charlotte et à M. de Traynières lui-même des services qui ne s'oublient pas, si bien qu'un jour Charlotte ouvre ses bras à son mari, et, pardonnant le crime expié, s'écrie les yeux pleins de douces larmes : « Maintenant, je suis vraiment votre femme ! » Dans la *Grande Falaise* M. Albert Sorel met en présence des républicains et des royalistes. On voit de suite qu'il est girondin ; mais nous devons lui rendre cette justice, qu'il ne représente pas ses adversaires politiques sous des couleurs ridicules et odieuses. Au contraire ! En outre, il ne se fait pas faute, à l'occasion, de flétrir comme ils le méritent les Carrier, les Fouquier-Tin-

ville et les Robespierre. Le fond du roman, avons-nous dit, est historique. Voici, en effet, ce qu'on lit dans la *Biographie générale :* « A la Restauration, le général Robert se retira dans sa famille. Il est mort au château de Malesville (Manche). Il avait épousé Mlle Charlotte de Traynières, fille du marquis de Traynières, député de Normandie aux États généraux de 1789. »

— *Près du gouffre*, de M. Saint-Patrice, ne fait pas partie de la Bibliothèque des bains de mer; mais ce roman a toutes les « qualités » requises pour figurer dans la collection. L'intrigue serait bien déduite si l'auteur ne courait pas si visiblement après l'esprit. Il a aussi des théories passablement risquées sur les moyens de vengeance que doivent employer les femmes jalouses. Pour avoir employé un de ces moyens, l'héroïne du livre, Mme de la Role, s'approche tellement du gouffre que, si elle n'y tombe pas, c'est par des prodiges d'équilibre à empêcher Blondin de dormir. Passons outre et arrivons à la *Bâtarde*, de M. Xavier de Montépin. Ce roman débute par un viol, un duel suivi de mort et un adultère. Puis vient une substitution d'enfants, des combinaisons à n'en plus finir et des péripéties à vous rendre fou. Au dénoûment, il y a encore un crime, un assassinat; la fille légitime meurt en pardonnant à ses ennemis, l'expiation, une expiation terrible, atteint les coupables; la morale est sauve. Mais si la morale est sauve au dénoûment, elle ne l'est pas toujours dans les situations. La *Bâtarde* appartient à ce genre de romans dont *Rocambole* offre le plus parfait spécimen. Au même genre et au genre Gaboriau simultanément, appartient le *Numéro 13, de la rue Marlot*, par René de Pont-Jest. Habituellement, dans de semblables œuvres, il s'agit d'un crime dont on soupçonne d'abord tout autre que le vrai coupable. Cette fois, les apparences existent, les recherches se poursuivent, les imbroglios naissent à chaque pas; et il se rencontre finalement qu'il n'y a eu ni meurtre, ni suicide, bien que, dans un escalier, un cadavre ait été trouvé, atteint de deux graves blessures. Le prétendu assassin s'est enfui ; mais sa prétendue complice est devant les assises et va être condamnée à mort, quand arrive juste à point d'Amérique un détective ramenant l'inculpé. Celui-ci, péremptoirement, démontre que le cadavre trouvé dans l'escalier du numéro 13 de la rue Marlot est celui de M. de Rumigny, lequel s'était tué lui-même par accident en tombant sur un couteau ouvert qu'il tenait à la main. Ο μυθος δήλοι, cette fable montre que la justice ne saurait s'entourer de trop de précautions en traduisant quelqu'un à sa barre.

— Nous connaissions le roman judiciaire; mais le roman javanais avait complétement échappé à nos investigations. Aujourd'hui nous découvrons ce phénix; il a nom *Kousouma* et pour auteur Mme Maria

Bogor. *yousouma*, en javanais, veut dire « fleur. » Cette Kousouma est, en effet, bien nommée. C'est une fleur des tropiques, d'une beauté étrange, mais fort dangereuse. Séduite par un certain Hugo de Voss, la Javanaise se venge en faisant assassiner la fiancée de ce capitaine de vaisseau. Il y a, dans *Kousouma* des pages chaudes et passionnées, trop passionnées même. Néanmoins Mme Bogor n'a pas su tirer de son sujet tout le parti qu'il comporte. Sous la plume de Méry, par exemple, *Kousouma* fût devenu un chef-d'œuvre. L'auteur de la *Guerre du Nizam* nous aurait donné de ces paysages splendides dont sa plume enchanteresse avait le secret; il eût passé en revue les mœurs pittoresques, les coutumes étranges, les féeriques panoramas dont Java offre le spectacle ; il nous eût décrit cette riche flore javanaise qui n'a pas d'analogue : les cocotiers aux panaches multiples; les flamboyants dont les fleurs écarlates éblouissent la vue ; les bananiers aux feuilles vertes, de grandeur extraordinaire; les arbres à coton, chargés de flocons blancs comme la neige ; les palmiers du voyageur, éventails gigantesques d'une forme et d'une élégance admirables ; les banyans immenses, dont un seul forme un bois tout entier où ne pénètrent jamais les rayons du soleil; les vaniliers s'enlaçant autour des fontaines, tapissant les murs des vérandahs et mêlant leurs parfums pénétrants à la brise caressante des montagnes. Mme Bogor s'est contentée de nous parler, à la hâte, du nénuphar, de l'ylang-ylang, du pukul-ampat et d'une fleur des tombeaux que les esprits des morts protègent ; elle a préféré s'égarer dans les plates-bandes d'une fausse sentimentalité. Chacun son goût.

— Le drame de *Patrie*, de Victorien Sardou, a très-certainement inspiré l'auteur de *Dona Maria*. Celle-ci comme Dolorès, hait d'une haine indomptable Guillaume le Taciturne. Elle se croit une nouvelle Judith destinée par Dieu même à tuer « le nouvel Holopherne. » La chose étant un peu difficile, Dona Maria d'Alastro arme le bras de divers personnages qui, tous, sauf le dernier, Balthazar Gérard, échouent dans leur criminelle entreprise et périssent sur l'échafaud. Inutile de dire que les moyens employés par Dona Maria pour mettre le poignard aux mains de Juan de Terranova, d'Alphonse de Guevara, de Hans Hamburger, de Nicolas de Salcède et de Gérard le Lorrain, sont les mêmes que ceux dont se seraient servis les chefs de la Ligue pour déterminer Jacques Clément à tuer Henri III. M. Cambier, l'auteur de ce roman qui a des prétentions historiques, traite l'histoire par dessous jambe. Il prétend que la Judith belge — une Judith peu scrupuleuse, en tout cas — aurait été fanatisée par une amie de sainte Thérèse, supérieure du couvent de San-Miguel, par le dominicain Timmermann et par le prince-évêque de Cologne. Tout cela est de pure fantaisie, et l'on ne voit que trop à quoi tendent, malgré cer-

taines déclarations respectueuses, de semblables imputations. C'est de la chronique inexacte mise en mauvais roman. Nous pouvons en dire de même, et avec beaucoup plus de raisons encore, des *Diables de Loudun*, par Jean de Poitiers. Les faits inexplicables observés à Loudun, le procès d'Urbain Grandier et son exécution capitale veulent être traités avec toute la gravité de l'histoire. Ces faits ont passionné toute une génération. Les possessions étaient-elles réelles? Le pour et le contre ont eu leurs partisans. Grandier était-il sorcier? La question est toujours controversée. Ce qui est admis par tout le monde, c'est que sa vie était scandaleuse. Assurément il n'y avait pas là motif suffisant pour faire brûler ce malheureux prêtre. Mais, en bonne justice, on ne peut admettre, comme s'évertue à le prouver l'auteur des *Diables de Loudun*, que cette mort fut une vengeance de Richelieu. Richelieu, tout-puissant ministre, ne prenait pas des chemins si détournés. D'ailleurs, Richelieu n'avait point pour habitude de venger ses injures personnelles. Son bras ne s'appasantissait que sur les ennemis de l'État. Ceux qui ont condamné Grandier croyaient réellement à la réalité des possessions, et, en toute bonne foi, lui ont fait appliquer par Laubardemont les peines édictées contre les sorciers par un Code qui, évidemment, n'est plus dans nos mœurs, mais dont la légitimité était alors reconnue de tout le monde. Jean Bodin, lui-même, l'auteur éclairé et libéral, d'un traité sur la *République*, n'a-t-il pas, sous ce rapport, approuvé et partagé, dans sa *Démonomanie*, toutes les idées de son temps? Il est donc souverainement injuste de rendre le catholicisme responsable de la mort d'Urbain Orandier. C'est pourtant ce que fait Jean de Poitiers (un pseudonyme évidemment) dans ses *Diables de Loudun*. Comme roman, d'ailleurs, c'est piètre. L'auteur n'a d'original que la couverture fantastique et lugubre de ses *Diables*. Les caractères d'impression (têtes de clou sur du papier à chandelle) et la justification typographique du volume indiquent suffisamment que les *Diables de Loudun* ont paru en feuilleton dans quelque succursale poitevine du *Réveil* et de la *Lanterne :* cela dit tout. Quant aux détails historiques, ils ont été copiés dans l'*Histoire des diables de Loudun*, du calviniste Aubin. Le récit de la mort de Grandier est pâlement et maladroitement imité des premières pages du *Cinq-Mars*, d'Alfred de Vigny.

— *Élisée*, par Eugène Pelletan, quoique de forme romanesque, n'est pas précisément un roman. C'est un prétexte à pompeuses et poétiques déclamations contre l'ancien régime, la papauté, la noblesse et les jésuites. Élisée pourrait bien être M. Pelletan lui-même. Fils d'un paysan de la Saintonge, il est élevé dans un collége de Poitiers, en sort ni catholique ni protestant, arrive à Paris, fait son droit, voyage en Italie, revient en France et se marie avec la fille d'un charpentier. Cela tiendrait bien en vingt lignes — et le livre a pourtant 450 pages.

Voici pourquoi : Élisée se demande : « Qu'est-ce que l'homme en général, et que suis-je en particulier ? » Et il va chercher la réponse dans Hégel, Darwin et Buchner. Il n'avait, comme Jouffroy, qu'à ouvrir le catéchisme. Plus loin, il se pose cette question : « Que faut-il penser de la papauté ? » Et, au lieu de consulter l'histoire de l'Église catholique qui est l'histoire même des papes, il s'en remet à la *Question romaine* d'Edmond About. Ailleurs, il dit de la théologie : « C'est une couturière qui habille Dieu à sa convenance. » Plus loin, il s'épuise en quolibets sur Marie Alacoque, fait assassiner le maréchal Brune par Trestaillons, et appelle Chateaubriand le « hableur de la mélancolie. » Pour Élisée, la noblesse est une « élite de coquins, » et, voulant naturellement prouver son dire, il énumère les tristes exploits de ces louveteaux d'Auvergne que Louis XIV fut obligé de réduire — comme si tous les gentilshommes français avaient eu maille à partir avec les *Grands-Jours*. De Louis XIV, Élisée ne voit que le mal. Il dit à ce roi dont les fautes sont réelles, mais dont les grands actes, chantés ou décrits par Voltaire, sont indéniables : « Sire, ôtez votre manteau fleurdelysé, il pue l'abattoir. » Puis, triomphalement, Élisée s'écrie : « Je crache sur l'histoire. » Crachat ridicule qui retombe sur le nez du pamphlétaire ! Çà et là pourtant, le prophète blasphémateur émet quelques vérités. Celle-ci entre autres : « Un jour, la main tragique de 93 passe sur la France, et, depuis ce moment, on la cherche et elle se cherche elle-même ; elle tourne de la monarchie absolue à la monarchie constitutionnelle ; de la monarchie constitutionnelle, elle bondit dans la République ; de la République elle plonge dans le despotisme ; elle avance, elle recule, elle vacille sans cesse d'un règne à l'autre. » Élisée, parlant du pape Grégoire XVI, en fait un portrait qu'il a eu l'intention de rendre burlesque, mais qui n'amène qu'un aimable sourire. On lira avec intérêt quelques pages bien écrites sur le mouvement intellectuel de 1830, et le récit fort bien fait d'un touchant épisode de la vie du peintre Léopold Robert. C'est tout ce que nous pouvons louer de ce livre. Par exemple, dans le *Dégrossi* de M. Victor Le Febvre, qui s'intitule *Laboureur*, un laboureur en chambre, probablement, nous ne pouvons rien louer du tout. Sous des airs de fausse bonhommie, M. Le Febvre souffle la haine contre le clergé, contre les nobles, contre toutes les supériorités sociales, une haine aveugle, systématique, acharnée, frénétique, inspirée d'Eugène Sue dont il se réclame et s'alimentant dans le *Dictionnaire* de Maurice Lachâtre. Sauf une dizaine de pages ayant trait à des notions agricoles et un chapitre où l'auteur démontre l'ignorance des rhabilleurs, le *Dégrossi* n'est qu'une invective, assaisonnée de calomnies grossières et de plaisanteries ordurières contre les choses les plus respectables, amalgamées à dessein avec les superstitions les plus ridicules. M. Le

Febvre veut que les ouvriers s'instruisent, et il propose comme modèle son « dégrossi, » enfant trouvé qui finit par épouser une riche paysanne de la Touraine. Nous voulons, nous aussi, que les ouvriers s'instruisent ; mais c'est par des moyens différents de ceux que préconise M. Le Febvre. On a vu ce que les ouvriers beaux parleurs qui lisent Proudhon sans le comprendre ont été capables de faire pendant la Commune. Enfin, M. Le Febvre intitule son *Dégrossi* « roman rural. » Non ! Le vrai roman rural, c'est celui que vient de publier M. Charles Deslys, c'est *Maître Guillaume*. M. Roselly de Lorgues, après le succès de son *Christ devant le siècle*, fit paraître un autre ouvrage intitulé : *le Livre des communes ou la Régénération de la France par le presbytère, la mairie et l'école*. Il est à supposer que M. Charles Deslys s'est inspiré de ce livre dans son *Maître Guillaume*. En effet, le prêtre, le maire et l'instituteur qu'il met en scène semblent s'être donné le mot pour transformer et améliorer leur commune, et ils y parviennent, malgré les obstacles que suscitent à leur œuvre évangélique quelques méchants piliers de cabaret. Oui, le bon curé Denizet, le brave maire Martin Fayolle et le sympathique instituteur Guillaume sont vraiment les « trois amis du village. » C'est aussi un ami du village que Gordien du Hêtre, un des principaux personnages de *Pauvres et Mendiants*. Il pense, avec raison, que l'ouvrier a du bon et qu'il faut savoir dégager la perle de sa gangue. L'essentiel est de bien s'y prendre pour que l'opération n'amène pas un résultat contraire. Gordien du Hêtre estime que l'homme de condition, tout en conservant sa dignité, mais se départant de cette politesse glaciale qui repousse le pauvre monde, doit montrer à l'ouvrier une affection sincère, lui venir généreusement en aide et, sans discuter aucun de ses droits légitimes, l'éclairer sur ses devoirs. Tout autour de Gordien évoluent l'excellent docteur Delcambre, Manuel de Sardagne dont la frivolité n'est qu'apparente, Mlle Flavienne, une sainte vieille fille, Mme Vaurant, Laure, Noélie, qui sais-je encore ? Le pauvre Colas, retour de Paris, où il a suffisamment mastiqué de la vache enragée — tous, braves gens, prêchant d'exemple et faisant du vrai socialisme. *Pauvres et Mendiants* a pour auteur M. G. de la Landelle, dont la thèse se réduit à cette formule : « Soulageons la pauvreté, extirpons le paupérisme. » M. de la Landelle s'était jusqu'ici distingué dans le roman maritime. Il vient de prouver qu'il a plusieurs cordes à son arc. Cependant, on en revient toujours à ses premières amours. En même temps que *Pauvres et Mendiants*, paraissaient, en effet, du même auteur, les *Deux croisières*. C'est la légende historique de la *Cléopâtre* et de l'*Uranie* qui, en 1793, se mesurèrent avec tant de courage et de succès contre deux frégates de l'escadre anglaise. A cette chronique, célèbre dans les fastes maritimes de la France, M. G. de la Landelle

a brodé une intéressante fable se rattachant aux plus dramatiques événements de la période terroriste de la Révolution. Pour égayer le récit, des types très-amusants, tels que la femme de l'héroïque Tartu, Boulinette Langue-d'Or, sardinière à Lorient, taillée en lougre avec des biceps d'hercule et une vertu de vestale ; le bonhomme Anastase, le patron de la *Marsouine ;* Muscadot-que-rien-n'étonne, beau diseur, beau chanteur, insouciant enfant de la Saintonge. Tout à côté, comme contraste, les silhouettes sanglantes de Laignelot, de Lequinio et de l'infâme Ance, le Fouquier-Tinville des Charentes. Drame enfin où le plaisant se mêle au sévère, le comique au tragique !

— M. Jules Verne, l'inventeur du roman scientifique, est infatigable. Après les *Indes noires*, voici *Hector Servadac.* Ce roman commence à la fin du monde ou plutôt de notre monde. L'auteur suppose que la rencontre d'une comète fait éclater le globe terrestre comme une noisette. Un des fragments de la machine ronde s'en va à la dérive à travers les espaces, emportant avec elle quelques rares humains échappés par miracle au cataclysme. Parmi eux se trouvent des Français, des Anglais et des Russes. Le récit de leurs mésaventures est des plus gais, lorsque le chef avéré, le capitaine reconnu de la tribu voyageuse rencontre son vieux professeur de physique à Charlemagne. Dès lors, les conversations, sans cesser d'être attrayantes, deviennent sérieuses. On s'entretient des phénomènes atmosphériques, de l'astronomie, de la cosmographie, des monstres célestes, desméteores, de Jupiter et de Vénus, de Mercure et de la Lune — le tout de temps à autre interrompu par les réflexions cocasses de l'ordonnance Beni-Zouf. Et le fragment file toujours ! Où iront-ils donc échouer, bon Dieu ? C'est ce que nous ignorons encore.

— A quel genre pourrions-nous bien rattacher l'*Ame de Beethoven*, de Pierre Cœur ? Au genre psychologique, s'il existait. Un jeune paysan des Vosges ressemble trait pour trait au grand Beethoven, et a, comme Beethoven, un vrai génie musical. Après quelques études chez le curé de son village, le paysan débarque à Paris, étonne tout le monde, devient la coqueluche des artistes, se voit trahi par ceux qui lui manifestaient le plus d'enthousiasme, assiste à une séance de spiritisme où un Mozart de contrebande achève de troubler sa pauvre cervelle, se croit très-sérieusement Beethoven et achève ses jours dans une maison d'aliénés aux environs de Dôle. Ce roman, d'un tour un peu hoffmannesque, sert de cadre à une thèse fort bien déduite sur le traitement des maladies mentales par la musique. A l'*Ame de Beethoven* se rattache une petite nouvelle, dont la pensée ne se dégage pas très-nettement. Un gamin de seize ans s'enferme dans la Bibliothèque de son oncle et s'empiffre de Rousseau, de Diderot et de Voltaire, au point de s'en donner une indigestion. La morale de cette

bluette est probablement contenue dans ces paroles de l'oncle du gamin : « A tous les fatras philosophiques, sociaux et humanitaires, je préfère la *Fée aux miettes* du bon Nodier. » Et nous aussi. — Pierre Cœur est un pseudonyme : l'auteur de l'*Ame de Beethoven* se nomme de son vrai nom Anne-Caroline-Joséphine de Voisins d'Ambre, née Husson. Les femmes de lettres ont un faible pour les pseudonymes. Puisque nous y sommes, dévoilons-en quelques-uns. La comtesse d'Agout, née de Flavigny, signait : Daniel Stern; Aurore Dudevant, née Dupin, signait : George Sand; l'auteur des *Enchantements de prudence*, Mme de Saman, s'appelle Hortense Allart; Andréo Léo est Mme Champceix; Jean Lander est Mme Hello; Claire de Chandeneux a nom Emma Bailly; Henry Gréville, comme nous l'avons dit, cache le nom peu poétique de Mme Durand. L'auteur de *Vertu* et du *Bleuet* n'est autre que Mme Gustave Fould. On pourrait aisément augmenter cette nomenclature.

— Nous voici revenus aux *Contes* et *Nouvelles*. Le premier conteur qui nous tombe sous la main est M. le baron de Fauconnet. Conteur médiocre. Il nous est avis que M. de Fauconnet doit savoir mieux se servir d'un fusil de chasse que de sa plume, si nous en jugeons du moins par les deux recueils qu'il se donne l'aristocratique plaisir de livrer à la publicité. Dans *Une rivale de Marguerite* et *Un mélange diabolique* (c'est le titre des deux recueils en question), nous ne voyons qui vaille la peine d'être cité que le *Sabre enchanté* (histoire fort drôle et assez drôlement racontée) et *Une cause célèbre*, dans laquelle un médecin de Paris se fait assassin pour étudier *in anima vili* la circulation du sang. Les autres nouvelles de M. de Fauconnet, sauf le récit des amours d'Henri IV, sont de simples faits divers. Il est même tels de ces contes qui n'ont pas dû coûter à M. de Fauconnet un bien grand travail. Ainsi, la *Duchesse d'Auribeau* n'est autre chose que l'histoire bien connue de la belle marquise de Ganges, assassinée par ses deux beaux-frères, l'abbé et le chevalier de Ganges. On n'a, pour se convaincre de la chose, qu'à lire les *Histoires tragiques de notre temps*, de François de Rosset (Lyon, Benoist Vignieu, 1721, in-8). Il est vrai que ce bouquin, fort rare, n'est guère feuilleté que par les bibliophiles.

— Les *Contes tristes* de M. Louis Haumont se bornent à deux récits d'une certaine longueur. Le premier est l'histoire sempiternelle de l'orpheline séduite sous promesse de mariage par un libertin et qui se noie quand son infidèle lui préfère une sous-préfecture. Il n'y a d'original, dans ce conte : *Le dernier rendez-vous*, qu'un type d'ouvrière parisienne fort réussi. Nous voulons parler d'une certaine Léontine, habile à l'ouvrage, dure à la fatigue, riant à propos de tout, pleurant à propos de rien, croyant à l'existence de Rocambole, prenant la mule du pape pour une ânesse et se vantant d'avoir été une « salubrité »

de l'Élysée-Montmartre. Le second des *Contes tristes*, de M. Louis Haumont, est, de tous les points, supérieur au dernier *Rendez-vous*. Ce conte a pour titre : *la Mort de M. de Pralong*, et l'action se passe par là-bas du côté d'Embrun ou de Briançon. Histoire étrange, d'ailleurs, pleine de piquant et de saveur, racontant dans ses détails la terrible légende des seigneurs de Pralong, qui, tous, meurent de mort violente en expiation d'un crime épouvantable commis par le chef de cette antique et puissante famille. Jacques de Pralong s'est battu comme un lion en 1870. Il a la foi d'un enfant, le courage d'un héros; c'est un individualiste très-accentué, un politique à la façon de Joseph de Maistre — avec cela, il est visionnaire, halluciné à ses heures, croyant à la fatalité, aux influences astrales, aux pressentiments. Jacques de Pralong n'échappe pas à sa destinée. Par malheur, M. Louis Haumont gâte tout le plaisir que son récit peut causer à un gourmet littéraire en voulant expliquer naturellement une mort dont il s'est absolument efforcé de décrire les préliminaires comme surnaturels et mystérieux. A quoi bon l'intervention saugrenue des agents de la bande noire ? Cette intervention est une faute contre l'art que se seraient bien gardé de commettre Charles Nodier, Hoffmann et Edgard Foë, de vrais maîtres dans le genre fantastique. Pour ne pas rester sur une critique, louons sans réserves les premières pages de la *Mort de Jacques de Pralong*. Cela forme un tableau des déboires et des tribulations d'un journaliste de province qu'Édouard Ourliac eût signé avec bonheur.

— Encore Quatrelles ! Quatrelles est le pseudonyme de M. Ernest Lépine, ancien secrétaire de M. de Morny, aujourd'hui un des collaborateurs assidus de la *Vie parisienne*. Quatrelles vient de donner un pendant à l'*Arc-en-ciel*. Ce sont les *Mille et une nuits matrimoniales*. Ces *Mille et une nuits* n'ont rien de commun avec les fameux et merveilleux contes arabes. Elles se composent de cinq récits on ne peut plus modernes et réalistes, faits en chemin de fer par cinq voyageurs, une Dame à la robe gris-de-poussière, une Dame au voile épais, une Dame au bas de soie bleu-de-chine, un vieux Monsieur et un jeune homme de Washington. Quatrelles, dans la préface du livre, dit : « Malgré ses dehors cavaliers, ce livre est un livre moral. Il va droit au but. Il traite certaines questions brûlantes qui ne regardent ni les demoiselles ni les petits jeunes gens. » L'auteur a voulu, ce sont du moins ses prétentions, réagir contre cette école abjecte et malsaine, qui, sous prétexte de combattre l'adultère, le discipline. « La femme mariée, dit-il, a deux missions; elle est épouse et elle est mère. On ne peut pas la détourner de l'une sans compromettre l'autre. » Enfin, Quatrelles déclare avoir écrit ces *Mille et une nuits* pour « opposer aux folies criminelles des époux malfaisants la tendresse sacrée des

époux respectueux. » C'est parler d'or, mais..... dans une préface. Nous doutons fort que le but louable de l'auteur soit atteint par le livre lui-même, recueil d'anecdotes pimentées et visant à un réalisme de situation qui constraste avec les précautions de langage.

— Pour la première fois, nous pouvons louer à peu près sans restrictions M. Gustave Flaubert. Ses *Trois contes* (sauf, dans un *Cœur simple*, un couple d'énormités qui ne tirent pas cependant trop à conséquence) n'attaquent et n'offensent rien de ce que nous aimons et respectons. Voici les titres des *Trois contes : Un cœur simple, Hérodias, l'Histoire de saint Julien l'Hospitalier ;* les temps modernes, l'antiquité hébraïque, le moyen âge catholique. Le « cœur simple, » c'est une pauvre servante de Pont-Levêque qui est née pour se dévouer à quelqu'un, qui se dévoue à ses maîtres jusqu'à l'anéantissement, puis à des animaux domestiques, puis à un perroquet et qui meurt de ces dévouements. *Hérodias* est une évocation grandiose de la Judée à l'époque la plus solennelle de l'humanité. Le monde ancien agonise; c'est l'heure du *novus ordo rerum* prédit par le poëte. La scène se passe dans la citadelle de Macheron, construite sur une montagne rocailleuse. Les acteurs sont le tétrarque Hérode Antipas; Jean-Baptiste le Précurseur (que Gustave Flaubert, nous ne savons trop pourquoi, appelle « Joakanan »); l'altière et violente Hérodias; Salomé, l'almée impie des saints livres; des esséniens, des pharisiens, des sadducéens, des légionnaires de Rome, des esclaves nègres, des Arabes nomades, la population hybride de la Galilée. Le tout dominé par la divine figure de Celui qui va renouveler la face du monde. C'était le sujet d'un poëme. M. Gustave Flaubert n'en a fait qu'un tableau, mais il est splendide avec des couleurs trop crues cependant. Delacroix, c'est très-beau; mais ce qui serait encore plus beau, ce serait Ingres et Delacroix équilibrés dans une juste mesure. En tous cas, *Hérodias*, malgré ses qualités descriptives, ne vaut pas l'*Histoire de saint Julien l'Hospitalier*. A notre avis, c'est la perle du volume. Julien est le fils de nobles et puissants seigneurs. Enfant, un bon ermite lui prédit qu'il deviendra un grand saint, mais seulement après avoir versé beaucoup de sang. Le père de Julien veut faire de son fils un guerrier, et il lui apprend à manier les armes, à forcer le sanglier, à lancer la flèche meurtrière. Sa mère veut en faire un homme d'Église, et elle lui apprend à prier Dieu, à chanter des hymnes, à secourir les pauvres. De là, deux tendances dans l'âme de Julien. D'abord, l'éducation paternelle prévaut. Julien devient un chasseur féroce; il massacre tout. Un cerf qui portait une croix sur le front, comme le cerf de saint Hubert, annonce à Julien qu'il tuerait un jour son père et sa mère. Julien s'enfuit pour échapper à la prédiction. Il devient roi d'un grand peuple et conquérant fameux. La prédiction s'accomplit quand

même. Julien tue, sans les reconnaître, les auteurs de ses jours. Dès lors, il quitte tout, ses palais, ses richesses, son empire, et, s'en allant mendiant par les chemins, il arrive près d'un fleuve sans pont dont la traversée était fort dangereuse. Une idée subite inspire Julien. Il répare une vieille barque, se construit sur la rive une cahute, et, pendant des années et des années, s'impose l'obligation de passer les voyageurs. Une nuit, nuit d'horrible tempête, Julien s'entend appeler. Il démarre sa barque et aborde la rive opposée. Un lépreux est là, hideux, plein d'ulcères, la face rongée, un trou au milieu du nez. Julien ramène le lépreux dans sa cabane. Celui-ci dit : « J'ai faim, » et Julien lui donne son écuelle. Il dit : « J'ai soif, » et Julien lui donne sa cruche. Il dit encore : « Je suis las, » et Julien lui donne son lit. Le lépreux dit enfin : « J'ai froid, » et Julien se couche près de lui pour le réchauffer. Alors, le lépreux se transfigure, ses yeux prennent des clartés d'étoiles, le souffle de ses narines a la douceur des roses, le toit de la cabane s'envole et Julien monte vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qui l'emportait dans le ciel. — « Et voilà, dit M. Gustave Flaubert, l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve sur un vitrail d'église, dans mon pays. » N'est-ce pas que c'est ravissant ? N'était la forme volontairement savante, on dirait une page détachée de le *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Souhaitons que M. Gustave Flaubert nous donne dorénavant beaucoup de récits de ce genre. Ce sera le moyen de se faire pardonner le réalisme peu moral de *Madame Bovary* et de l'*Éducation sentimentale*. FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

S. Clement of Rome. *An appendix containing the newly recovered portions. With introduction, notes, and translations,* by J.-B. LIGHTFOOT, D. D. Lady Margaret's, professor of Divinity, Cambridge, Canon of S. Paul's. London, Macmillan, 1877, in-8 de 250 p.

M. Lightfoott un des savants qui connaissent le mieux les Pères apostoliques, a publié, en 1869, une excellente édition des lettres grecques de saint Clément de Rome. Cette édition est incomplète, puisqu'elle a paru sept ans avant que les lacunes du manuscrit de Cyrille Lucaris, d'où dépendaient jusqu'alors toutes les éditions, eussent été comblées par la découverte du manuscrit de Constantinople, publié en 1875, par le métropolite Bryennios. M. Lightfoot a voulu donner à ses lecteurs l'œuvre entière de saint Clément, et il l'a fait dans un appendice dont la pagination continue celle de sa première publicatien. Cet appendice renferme le texte grec des fragments nouvellement découverts, une traduction anglaise complète des deux

lettres ou plutôt de la lettre de saint Clément aux Corinthiens et de l'homélie qui porte son nom, des notes et enfin la collection des variantes qui existent entre le manuscrit de Cyrille Lucaris et celui de Bryennios et une traduction syriaque récemment découverte. C'est M. Lightfoot qui fait connaître le premier des variantes de la version syriaque. Les derniers éditeurs allemands de saint Clément, Hilgenfeld, Oscar de Gebhardt et Harnack, ne les ont pas connues. Le syriaque offre, dès le premier chapitre, une variante importante pour déterminer la date de la composition de l'Épître : il représente les souffrances dont parle saint Clément, non comme passées, mais comme présentes, et suppose en grec la leçon γινομένας au lieu de γενομένας qu'on lit dans les deux manuscrits d'Alexandrie et de Constantinople. Il s'ensuivrait donc que la lettre fut écrite pendant la durée de la persécution de Domitien, non après (voir p. 267). Le syriaque confirme aussi une variante importante du manuscrit de Constantinople au chapitre II. On lit, dans le manuscrit d'Alexandrie : παθήματα αὐτοῦ, c'est à-dire Θεοῦ. Le premier éditeur de l'Épître, Junius, trouva cette expression si forte qu'il proposa de lire μαθήματα au lieu de παθήματα. Le codex de Constantinople prouve bien que c'est le mot « souffrances » et non « enseignements » qu'il faut lire, mais au lieu de Θεοῦ, il porte Χριστοῦ. Hilgenfeld s'est prononcé pour cette dernière leçon, mais M. Lightfoot, comme M. Harnak, gardent la première, qui est importante pour l'histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. (Voir p. 400-403, la savante et intéressante discussion de M. Lightfoot.) — Tout, dans son édition, est étudié avec le même soin et la même science. Il est seulement à regretter qu'il n'ait pas reconnu le véritable sens des chapitres LVIII-LIX. Nous admettons avec lui la supériorité du manuscrit d'Alexandrie sur celui de Constantinople, mais nous ne sommes pas de son avis quand il fait l'auteur de l'Épître d'origine juive. Quelques-unes de ses assertions sur ce qu'on appelle la seconde Épître, qui est une homélie, sont douteuses. M. Harnack la fait émaner de Rome, et M. Lightfoot, de Corinthe. Il en rapporte la composition entre 120-140. G. L.

S. Isaaci Antiocheni, doctoris Syrorum, opera omnia, *ex omnibus, quotquot exstant, codicibus manuscriptis cum varia lectione syriace arabiceque primus edidit, latine vertit, prolegomenis et glossario auxit* D' Gustavus Bickell, in universitate Œnipontana, S. Theol. Prof. Giessen, Ricker, 1873 et 1877, 2 vol, in-8 de IX-307 et 353 p.

Les deux volumes jusqu'ici parus de saint Isaac d'Antioche contiennent le texte syriaque de trente-sept poëmes avec les variantes et la traduction latine. Ce n'est qu'après avoir terminé la publication du texte, qui doit renfermer cent soixante dix-huit poëmes, avec vingt-deux

fragments, que le Dr Bickell nous donnera l'histoire de saint Isaac. Il l'a cependant déjà fait connaître à grands traits dans le volume de morceaux choisis des Pères syriens qu'il a publié, en traduction allemande, dans la *Bibliothèque des Pères de l'Église*, de Kempten. Isaac était né à Amida, en Mésopotamie, il fut élevé à Édesse et devint abbé d'un monastère d'Antioche, où il mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 460. Assemani a parlé d'Isaac d'Antioche dans sa *Bibliothèque orientale*, mais son éditeur actuel a connu plusieurs écrits importants ignorés du docte maronite et qui établissent l'orthodoxie de saint Isaac.

La plus grande partie des œuvres de l'abbé syrien étaient encore inédites. M. Bickell, pour les publier, a visité toutes les bibliothèques de l'Europe qui les possèdent en manuscrit et les a soigneusement compulsées. On voit qu'il est loin d'avoir achevé son entreprise, puisqu'il a encore à éditer plus de cent trente poëmes, et, pour la mener à bonne fin, il a besoin d'être soutenu et encouragé par l'appui de tous ceux qui s'intéressent aux études patrologiques et à l'histoire du dogme.

Nous n'avons pas à insister sur le mérite du savant éditeur et traducteur de saint Isaac d'Antioche. Tous les orientalistes savent que le Dr Bickell est un des meilleurs syriacisants contemporains. Aussi a-t-il publié le texte syriaque avec beaucoup de correction et l'a-t-il traduit avec exactitude. Saint Isaac n'était pas précisément un grand poëte, quoiqu'il ait écrit en vers, ordinairement de sept syllabes. On trouve quelques beaux passages dans ses œuvres; on y rencontre aussi des endroits faibles, des longueurs, des répétitions, des hors-d'œuvre; ce n'est pas, en un mot, un saint Éphrem. Mais on le lit néanmoins avec beaucoup d'intérêt et de fruit. Il est souvent mordant, et critique quelquefois les défauts des prêtres et des moines avec des traits qui font penser à un autre temps. Les neuf premiers poëmes (le Ve excepté, qui est un fragment sur le char d'Ézéchiel) ont pour objet la foi et l'incarnation; le dixième, la puissance du démon pour tenter l'homme; le onzième et le douzième, le siége de Bethcar; le treizième, le jeûne quadragésimal; le quatorzième, le jeûne en général; le quinzième, les vigiles d'Antioche; les seize premiers poëmes du tome second sont dirigés contre ceux qui négligent le banquet eucharistique; le trente-deuxième loue la virginité; les trente-troisième et trente-quatrième contiennent des exhortations; les trente-cinquième et trente-sixième s'élèvent contre ceux qui vont consulter les devins; le trente-septième et dernier fait, en 1924 vers, l'éloge de la pénitence.

L. M.

Prières des Falashas ou Juifs d'Abyssinie, *texte éthiopien, publié pour la première fois et traduit en hébreu* par J. Halévy. Paris, J. Baer, 1877, in-12 de 58 et 28 p.

Les Falashas sont des nègres d'Abyssinie, sur la religion desquels les voyageurs n'étaient point d'accord. Les uns affirmaient, les autres niaient qu'ils étaient juifs. Le Comité de l'Alliance israélite universelle chargea, en 1867, un intrépide voyageur, M. Joseph Halévy, juif originaire d'Andrinople, d'aller résoudre la question sur place. Il en a rapporté la conviction que les Falashas pratiquent réellement la religion mosaïque, et les prières qu'il vient de publier en fournissent la preuve. Il en donne le texte éthiopien, accompagné d'une bonne traduction en hébreu. Ces prières, malgré quelques particularités qui leur sont propres, sont tout à fait israélites. Le monothéisme y est exprimé d'une manière très-énergique, spécialement sous forme de litanie : « Son nom est Un. — Adonaï est un. — Adonaï, notre Dieu, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre roi, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre créateur, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre gardien, est un Adonaï unique. — Adonaï, notre pasteur, est un pasteur unique, etc. » Ce monothéisme n'offre d'ailleurs aucune trace de christianisme.

Les Falashas sont les seuls hommes pratiquant la religion juive qui ne se servent point de la Bible hébraïque, mais d'une traduction des livres saints, la traduction éthiopienne. On ne peut guère l'expliquer que par des conjectures plus ou moins plausibles. Nous savons, par le huitième chapitre du livre des Actes des Apôtres, qu'il y avait des juifs en Assyrie. Saint Luc nous raconte, en cet endroit, qu'un Éthiopien, eunuque de la reine Candace et son trésorier, était allé adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et qu'il fut converti au christianisme par le diacre saint Philippe, qui lui expliqua le prophète Isaïe. Les Falashas se rattachent-ils à la communauté juive dont l'eunuque de la reine Candace faisait partie ? Nous ne saurions le dire, mais il y a là un fait qui peut servir à éclaircir le mystère de leur origine. N. O.

SCIENCES ET ARTS.

De l'éducation intellectuelle, morale et physique, par Herbert Spencer. Traduit de l'anglais. Paris, Germer-Baillière, 1878, in-8 de 303 p. — Prix : 5 fr.

Il faut un certain courage pour achever la lecture d'un ouvrage qui débute par des raisonnements aussi étranges que celui-ci : les sauvages préfèrent la parure au vêtement; donc l'homme a naturellement plus de goût pour l'agréable que pour l'utile. Et cependant, on lit ailleurs que la voix de la nature est le meilleur guide à suivre : les sauvages ont donc raison. Quelques pages plus loin, il est dit que

l'étude des langues anciennes est une affaire de mode parce qu'elle ne conduit personne à les lire et à les écrire couramment; ce qui n'empêche pas de dire fort bien dans un autre endroit que le but de l'instruction est d'apprendre à apprendre, c'est-à-dire qu'elle se propose moins d'inculquer la science que de donner les moyens de l'acquérir. Que de points soulèveraient les plus vives contradictions! Nous ne pouvons les signaler tous : il suffit que nous ayons prémuni les lecteurs. Ils trouveront quelque dédommagement dans les observations de l'auteur, dont ils tireront souvent d'autres enseignements que lui.

Dans le premier chapitre intitulé : « Quel est le savoir le plus utile, » il recherche quel est l'utilité de chaque genre de connaissance, pour nous guider dans la vie. La conclusion est bien vague : le savoir le plus utile, c'est la science! Autant vaudrait dire c'est la vérité, et il n'était pas besoin d'un gros livre pour faire cette découverte. Dans les trois chapitres consacrés à l'éducation intellectuelle, morale et physique, il y a des remarques de détail très-judicieuses et très-pratiques, dont on peut faire l'application dans certains cas donnés, mais qui, servant de règle générale, produiraient des effets déplorables. M. Herbert Spencer est pour la science facile, pour la morale agréable, pour la vie sans effort. Il faut beaucoup s'abandonner à la nature : « Depuis le berceau jusqu'à l'âge adulte, le procédé d'instruction doit être spontané, comme il devra l'être plus tard, dans l'âge mûr. L'activité mentale produite doit toujours être accompagnée de plaisir. » Ceci, pour l'instruction. Pour l'éducation, il faut guérir les enfants de leurs défauts en leur en faisant sentir les inconvénients : un enfant perd son couteau, il faut lui en laisser longtemps désirer un autre. Nous ne sommes point partisan du système de contrainte, d'études hérissées à plaisir de difficultés, d'un régime invariable, sans considération des aptitudes physiques ; mais il est bien certain aussi que, si l'on cédait trop à la nature, on agirait souvent contre ses propres intérêts : le gourmand, le voluptueux obéissent à la nature. L'inconvénient d'un défaut n'est pas uniquement ce qui doit nous le faire éviter. M. Herbert Spencer ne donne pas au devoir la place importante, prépondérante même, qu'il doit avoir dans l'éducation.

RENÉ DE SAINT-MAURIS.

Théorie générale de l'État, par M. BLUNTSCHLI, professeur ordinaire à l'Université d'Heidelberg, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, etc., etc., traduit de l'allemand et précédé d'une préface par M. ARMAND DE RIEDMATTEN, docteur en droit, avocat à la Cour de Paris. Paris, Guillaumin, 1877, in-8 de XXXVII-478 p. (Collection des économistes et publicistes contemporains.) — Prix : 8 fr.

M. Bluntschli, professeur à l'université d'Heidelberg, est un des hommes qui occupent dans le nouvel empire allemand une place con-

sidérable par l'influence de leur enseignement sur le monde lettré et par les services qu'ils rendent à la politique habile, qui a su se les attacher.

Le volume dont la traduction vient de paraître n'est pas purement une œuvre de science, malgré la méthode soutenue, l'*apparatus* considérable de faits et de citations, et le calme dont l'auteur ne se départ jamais.

Sa théorie de l'*État moderne*, tel que le comprend et l'exalte M. Bluntschli, n'est pas autre chose que la théorie de l'empire prussien, que M. de Bismarck a réalisé et qui a été préparé depuis longtemps par un mouvement moitié occulte, moitié public, s'étendant depuis les intrigues de cour jusqu'à l'enseignement donné systématiquement dans les universités.

Nous ne croyons pas que M. Bluntschli se défende d'avoir été depuis de longues années un des promoteurs de ce mouvement.

Quoi qu'il en soit de ces circonstances extérieures, importantes à connaître cependant pour apprécier la portée de cet ouvrage, voici les titres des sept livres entre lesquels le volume se divise. Ils donneront une idée des grandes questions qui y sont abordées.

Livre I. *Notion de l'État*. — Livre II. *Conditions fondamentales dans la nature de l'homme et de la nation*. — Livre III. *Les Bases de l'État dans la nature externe; le pays*. — Livre IV. *Naissance et mort de l'État*. — Livre V. *But de l'État*. — Livre VI. *Les Formes de l'État*. — Livre VII. *Souveraineté de l'État, ses pouvoirs ; service public et fonctions publiques*.

Ce vaste cadre est rempli par un singulier mélange d'erreurs et de vérités. On peut cependant remarquer que les erreurs abondent, surtout dans les parties où l'auteur traite les questions fondamentales; au contraire, quand il arrive aux applications, des considérations pratiques viennent singulièrement modifier les conséquences qui découleraient logiquement des principes posés, et l'on sent l'influence du milieu dans lequel il écrit.

Pour M. Bluntschli, la vie nationale et l'État ne sont pas des institutions ordonnées par la Providence pour faciliter aux hommes l'obtention de la fin pour laquelle ils ont été créés, en garantissant certains droits et en satisfaisant certains besoins communs. Cette notion, qui donne à l'État sa place naturelle dans l'ensemble de l'ordre des choses et du même coup délimite sa sphère d'action, et pose le fondement du principe d'autorité qui est essentiellement en lui, cette notion, disons-nous, est dédaigneusement rejetée parmi les conceptions *théocratiques* et idéologiques.

L'État, selon l'auteur, est un organisme vivant, ayant une *âme* et un

corps dont les organes sont les pouvoirs publics ; c'est le peuple non-seulement *vivant*, mais encore arrivé à ce degré parfait d'organisation qui a nom *la nation* et qui comporte à la fois des hommes unis par des relations sociales et un territoire.

La pensée de l'auteur se précise un peu mieux, quand il dit que l'État est du *sexe masculin*, tandis que l'Église est du *sexe féminin*. Ce point posé et admis (?), il va de soi que ce sera à l'État à *contenir* l'Église dans le domaine qu'on veut bien lui laisser.

M. Bluntschli a, du reste, le mérite de préciser nettement ce qu'il entend par *État moderne* dans une série de propositions dogmatiques (page 50 à 51). Elles peuvent toutes se résumer dans cette idée que l'État est une conception purement *humaine* qui rejette l'influence de toute considération et qui, notamment, hait la *théocratie* (*sic*).

Le véritable *État moderne* doit embrasser l'*humanité entière*. Ce but se réalise peu à peu par la disparition des petits États et par la constitution des *puissances du monde*, portées généralement à adopter la *forme impériale* qui comporte quelque chose de plus que la *forme royale*.

Quand même on ne saurait pas d'où vient M. Bluntschli, cela suffirait à indiquer le but pour lequel il a écrit.

Après cette élaboration des principes essentiellement contraires à la loi divine, sur lesquels repose tout l'édifice de l'empire de M. de Bismarck, l'auteur réfute avec une grande abondance de preuves historiques la plupart des erreurs de la démocratie moderne, notamment la souveraineté du peuple. On y trouve une critique très-judicieuse du *régime parlementaire*, tel qu'une certaine école veut l'introduire dans les États de l'Europe continentale et de fort judicieuses réflexions sur la convenance qu'il y a pour les peuples modernes à conserver des éléments aristocratiques dans leurs institutions.

En résumé, ce livre est surtout intéressant comme une des manifestations de la direction qui est donnée à l'esprit public depuis de longues années dans les principales universités allemandes, et comme un curieux reflet de l'état social du monde germanique, encore si différent du nôtre; mais l'originalité des pensées et la sincérité des conceptions lui font défaut.

Quant à la traduction, elle est parfaite dans son genre et mérite d'être proposée comme modèle. M. de Riedmatten n'a rien épargné pour éclaircir autant que possible la forme parfois nuageuse de son auteur, et il a su rendre élégant le style d'un livre allemand traduit en une langue étrangère. Enfin, nous devons constater que, dans l'*introduction*, qui est son œuvre propre, il a tenu à se dégager, au moins sur quelques points, de ce que les théories de M. Bluntschli ont de plus hostile au dogme chrétien. C. J.

Etude sur le travail, par S. Mony. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 552 p. — Prix : 6 fr.

La position importante qu'occupe, dans la grande industrie, M. Mony, président du comité de direction de la Société houillère et métallurgique de Commentry-Fourchambault, suffirait, indépendamment de tout autre mérite, à donner de l'importance à cet ouvrage.

M. Mony a voulu résumer les vérités fondamentales que démontre l'économie politique sous une forme accessible à tous les esprits, en employant, non pas seulement les raisonnements scientifiques, mais encore ces hautes considérations qui s'adressent au cœur et sont d'autant plus puissantes qu'elles font sentir les harmonies de l'ordre social avec la nature humaine dans ce qu'elle a de plus intime.

Envisageant les choses à ce large et fécond point de vue, M. Mony commence son livre par un chapitre sur *l'esprit chrétien*, et montre comment, seul, il peut donner la solution des problèmes que soulève la question ouvrière, d'un côté en rendant au travail sa dignité, de l'autre en inspirant la charité sociale et la charité privée, l'une et l'autre également indispensables dans une société conforme au véritable ordre naturel.

De tous les chapitres qui suivent, les plus remarquables assurément sont ceux consacrés au *salaire*, au *budget des ouvriers*, aux *perturbations des salaires*. Il y rectifie plus d'une idée fausse sur la détermination des salaires accréditée par les économistes qui font de la science une série de déductions systématiques, sans tenir compte des faits. Le grand mérite de M. Mony, dans ces chapitres, est de s'appuyer toujours sur des faits qu'il connaît fort bien. L'un des morceaux les plus intéressants du livre est une monographie de l'ouvrier mineur de Commentry, établie d'après la méthode si précise de M. Le Play.

M. Mony se rend très-bien compte que les problèmes économiques sont dominés par les conditions de stabilité et d'ordre dans l'État. Dans cette pensée fort juste, il a voulu conclure par un chapitre de *Considérations politiques*. Est-il toujours allé au fond des questions ainsi soulevées? S'il n'y a pas été, est-ce par défaut de précision dans la pensée, ou plutôt par un sentiment de réserve inspiré par les profondes divisions du public auquel il a voulu être utile? Nous n'essayerons pas de le dire ici, quoique nous soyons sûrs que ce sentiment de réserve est la vraie cause de ce qui peut paraître insuffisant dans ce chapitre. Nous préférons rendre un plein hommage à la pensée généreuse d'union et de rapprochement des classes qui a inspiré ce livre et l'anime d'un bout à l'autre. C. J.

La Cour et l'Opéra sous Louis XVI ; Marie-Antoinette et Sacchini, Saliéri, Favart et Gluck, d'après des documents inédits conservés aux Archives de l'État et à l'Opéra, par Adolphe Jullien. Paris, Didier, 1878, in-12 de IX-370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout le monde connaît la grande lutte entre Glück et Piccini, et la part qu'y prit Marie-Antoinette. Ce qu'on connaît moins, ce sont les efforts de la reine pour donner des successeurs à son maître favori. Nature essentiellement délicate et distinguée, facilement impressionnable et enthousiaste de tous les genres de beauté, Marie-Antoinette, artiste et musicienne elle-même, aimait passionnément la musique. Elle l'avait cultivée à Vienne, elle la cultivait et la protégeait en France. Lorsqu'après l'échec d'*Echo et Narcisse*, Glück fut retourné en Autriche, ses partisans cherchèrent quelqu'un à opposer à Piccini qui restait seul; ils jetèrent les yeux sur Sacchini, qui avait à ce moment d'éclatants succès à Londres et dont deux pièces avaient réussi à Paris. La reine approuva ce projet et donna l'ordre à Amelot, ministre de la maison du roi, d'attacher Sacchini à l'Opéra; des propositions furent faites et, après quelques hésitations, acceptées. Mais ce n'était pas tout d'avoir la protection de la reine, l'appui du ministre de la maison du roi; restait encore à conquérir les bonnes grâces du comité de l'Opéra. La tâche était difficile. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Jullien le récit des intrigues qui s'agitaient dans ce comité ; il faut voir quelle malveillance y rencontra le malheureux compositeur, quelle basse envie le poursuivit, quels piéges insidieux furent tendus sous ses pas, quelle peine enfin, malgré la haute faveur dont il jouissait à la cour, quelle peine il eut à faire jouer son opéra de *Renaud*, et plus encore celui de *Dardanus*. Il finit par y succomber. Lorsqu'il eût composé son *Œdipe*, la reine, qu'on ne cessait d'accuser de favoriser les étrangers au détriment des Français, se vit obligée de lui demander d'en ajourner la représentation. Le coup était trop fort ; Sacchini se crut disgracié et mourut de chagrin.

Saliéri fut plus habile ; il sut mieux se diriger sur ce terrain glissant de l'Opéra; aussi bien, était-il quelque peu intrigant lui-même et eut-il pour collaborateur, dans la seconde de ses pièces, un des plus habiles intrigants de l'époque, Caron de Beaumarchais. Les *Danaïdes* établissent du premier coup sa réputation; *Tarare* la consolide, en dépit ou peut-être à cause même des défauts du livret et de la musique. Mais Saliéri n'attendit pas que la faveur du public fût lassée; il retourna à Vienne et ne revint pas.

C'est aux Archives nationales et aux archives de l'Opéra que M. Jullien a rencontré les éléments de ces deux études. Publiées d'abord dans le *Correspondant* et dans la *Gazette musicale*, il les réunit aujourd'hui en volume; elles n'auront pas moins de succès sous cette forme que

lors de leur première apparition. Les amateurs de musique y retrouveront le critique compétent et ingénieux ; les historiens y salueront l'écrivain distingué dont les érudites recherches ont jeté un jour si curieux et si complet sur l'histoire du théâtre au dix-huitième siècle.

M. DE LA ROCHETERIE.

BELLES-LETTRES

Recueil général des fabliaux des treizième et quatorzième siècles, imprimés ou inédits, publiés d'après les manuscrits par ANATOLE DE MONTAIGLON. Paris, librairie des Bibliophiles, 1877, 2 vol. in-12 de XX-329 et VII-360 p. — Prix : 10 fr.

Nous ne croyons pas devoir envisager ici, au point de vue littéraire, les fabliaux qui, selon la remarque de leur nouvel éditeur, ont été, après les grandes chansons de gestes, pendant deux siècles au moins, une des formes les plus importantes et les plus personnelles de l'ancienne littérature française. Ce qu'on pourrait énoncer de plus complet, de plus judicieux à leur égard, a déjà été dit dans les meilleurs termes par un maître éminent, par M. Victor Le Clerc (voir la notice insérée dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XXIII, p. 69-215) ; nous tenons seulement à indiquer ce qui forme la publication nouvelle que nous avons sous les yeux, ce qui la distingue de celles qui l'ont précédée.

Le premier recueil de fabliaux fut publié par Barbazan, en 1756, à une époque où les productions littéraires du moyen âge étaient encore bien imparfaitement connues. En 1779-1789, Legrand d'Aussy en mit au jour un recueil, en 4 volumes in-8, réimprimé en 1781 (5 vol. pet. in-12), où les analyses figurent en plus grande abondance que les textes, et sont loin d'être exemptes d'erreurs (voir les *Notices et extraits des manuscrits*, t. IX, part. II, p. 6). Le travail de Legrand a été réimprimé en 1829 (5 vol. in-8). En 1808, un philologue laborieux, mais médiocrement instruit, Méon, avait réimprimé le recueil de Barbazan, avec des augmentations considérables (4 vol. in-8), qui eurent plus tard un supplément en deux volumes, mis au jour en 1828, et une autre collection également en deux volumes, dont M. Achille Jubinal fut l'éditeur, en 1839 et 1842. Il faut y joindre quelques pièces publiées séparément.

Dans ces diverses collections, figurent bien des compositions qui ne rentrent point dans la classe des fabliaux : miracles, petites chroniques rimées, lais, petits romans d'aventures, débats, dits, pièces morales, etc. M. A. de Montaiglon a voulu se montrer plus sévère au point de vue du genre. « Un fabliau, dit-il, est le récit d'une aventure toute particulière et ordinaire ; c'est une situation, et une seule à

la fois, mise en œuvre dans une narration plutôt terre à terre et railleuse qu'élégante et sentimentale. Tout ce qui est invraisemblable, tout ce qui est historique, tout ce qui est pieux, tout ce qui est d'enseignement, tout ce qui est de fantaisie romanesque, tout ce qui est lyrique ou même poétique, n'est à aucun titre un fabliau. »

L'édition nouvelle retranche donc une forte quantité de ce que contenaient ses devancières; en revanche, elle ajoute notablement. Elle reconnaît d'ailleurs que les fabliaux inédits sont loin d'être meilleurs; mais elle se propose d'être complète, de donner tout ce qui existe en ce genre, bon ou mauvais, spirituel ou maladroit, bien ou mal écrit, amusant ou ennuyeux, court ou long.

Les textes déjà imprimés ont été revus sur les manuscrits : tâche périlleuse, mais d'ailleurs assez facile, car les manuscrits de ce genre sont fort rares, et, à l'exception de celui de Berne, ils se trouvent tous à notre Bibliothèque nationale.

L'intelligent et actif éditeur de la Bibliothèque elzévirienne, P. Jannet, avait, il y a plus de dix ans, conçu avec M. de Montaiglon le projet de publier le recueil des fabliaux. Sa mort, survenue pendant le siége de Paris, en novembre 1870, arrêta l'entreprise; les matériaux déjà réunis furent dispersés et détruits. Après un long intervalle, M. de Montaiglon s'est courageusement remis à l'œuvre, avec le concours de M. Léopold Pannier, et, après la mort de ce jeune érudit dont le zèle permettait de beaucoup espérer, avec l'aide de M. Gaston Reynaud.

Il expose, dans un avant-propos succinct et judicieux, quelle est la marche qu'il a cru devoir suivre; il n'y a pas de variantes dans le premier volume, parce que les pièces qui y sont contenues ne se trouvent que dans un seul manuscrit; dans le suivant, selon que les fabliaux se trouvent dans deux ou trois manuscrits (circonstance peu commune), les variantes sont recueillie. Il a paru inutile de joindre aux textes un commentaire d'histoire littéraire. « Être complet est impossible, être incomplet serait inutile. »

Le premier volume du recueil en cours de publication contient vingt-neuf fabliaux ; on connaît les noms des auteurs de sept d'entre eux ; dans le second volume, nous rencontrons vingt-cinq fabliaux, tous anonymes, à l'exception de six. Sur ces cinquante-quatre fabliaux il y en a six qui étaient restés inédits.

A partir de la page 257 du second volume, on trouve, avec les variantes, l'indication des divers ouvrages dans lesquels chaque fabliau a déjà paru ; quelques-uns ne figurent que, dans les publications récentes, telles que la *Romania*, les *Trouvères belges*, du douzième au quatorzième siècle, par M. Aug. Scheler (1873), la *Revue historique de l'ancienne langue française*, etc.

Quant à l'impression, il suffit de dire que cette publication sort

des presses de M. Jouaust; c'est une garantie complète de correction et d'élégance. B.

Storia della poesia popolare italiana, da Ermolao Rubieri. Florence, Barbera, 1877, in-12 de VIII-686 p. — Prix : 6 fr.

Depuis quelque temps, il a été publié en Italie tant de recueils fournis par la poésie populaire, que le moment d'écrire l'histoire de cette poésie dans cette féconde contrée peut sembler être arrivé. C'est ce qu'a pensé M. Ermolao Rubieri. L'auteur commence le gros volume qu'il a consacré à cette histoire par des considérations générales quelquefois peu nécessaires. Il était inutile, peut-être, de remonter jusqu'aux époques bibliques; mais son introduction renferme de précieux renseignements sur les très-nombreuses collections récemment éditées en Italie. Parmi elles, toutefois, nous n'avons trouvé indiqués ni les *Canti popolari di Noto*, publiés par Avolio, ni ceux du comté de Modica, de Guastella. Il est vrai que, dans le courant de l'œuvre, ce dernier oubli a été réparé. En revanche, M. Rubieri nous a appris les titres de plusieurs livres qui nous étaient restés inconnus, il donne notamment une ample bibliographie de *Proverbi*.

L'histoire de la poésie populaire est divisée en trois parties : dans la première, M. Rubieri traite de cette poésie considérée intrinsèquement dans ses types, ses formes, ses origines, ses phases; dans la seconde, il l'examine dans ses caractères psychologiques; dans la troisième, il en étudie ce qu'il appelle les caractères moraux. Peut-être aurions-nous préféré une classification moins savante, moins méthodique, d'autant plus que, dans un sujet pareil, il est difficile qu'il n'y ait pas quelquefois un enchevêtrement d'une partie dans une autre et que cette ordonnance rigoureuse n'amène forcément certaines répétitions. Quoi qu'il en soit, M. Rubieri a mis tous ses soins à bien approfondir la matière dont il s'est occupé; il n'a, on le voit, négligé ni recherches, ni lectures. Ce qui étonne, c'est qu'avec l'érudition dont il fait preuve, il n'ait pas aperçu, ou plutôt pas voulu apercevoir que beaucoup des chants dont il s'occupe ne procèdent pas d'une inspiration réellement nationale. Si *Donna Lombarda,* souvenir de la tragique et lointaine histoire de Rosemonde, peut appartenir au nord de l'Italie, quantité d'autres chants sont d'origine française, ou, du moins, se retrouvent dans trop d'autres contrées pour que l'on puisse leur assigner une source piémontaise. Pour ne parler que de quelques-uns : *le Comte Anzolin*, qui est l'imitation de notre belle ballade de Renaud, si répandue dans toutes les provinces de France, existe aussi dans les Asturies et en Catalogne; la *Sposa del crociato*, c'est *l'Épouse du croisé* du *Barzas Briez*, le *don Guillermo*, de la Catalogne la *Germaine* de la Normandie, la *Germine* de la Lorraine. Il n'est

presque pas de chants auxquels M. Rubieri paraisse vouloir assigner une origine italienne que l'on ne découvre dans bien d'autres contrées. Et il ne s'agit pas seulement de chants épiques, mais même de petites pièces lyriques. C'est ainsi qu'en Toscane, comme en Sicile, on chante une stance qui se termine ainsi : « L'amour commence avec de la musique et des chansons, et finit avec des douleurs et des larmes. » Un poëte populaire andalous a dit la même chose. On pourrait à l'infini rappeler des analogies de ce genre dont M. Rubieri a eu tort, selon moi, de ne pas tenir compte. Il est impossible pourtant que M. Rubieri n'ait pas lu l'article que M. Nigra a donné à la *Romania*, article si plein de curieux renseignements, mais dont on peut contester les conclusions. En tous cas, l'auteur connaissait les parallèles que M. Nigra a joints aux chants populaires du Piémont, insérés dans la *Rivista contemporanea* et ils suffisaient pour le mettre sur la voie de ces rencontres qui montrent si bien les liens des langues néo-latines.

M. Rubieri termine son volume par une conclusion où l'on pouvait s'attendre à voir nettement résumée la marche entière du livre. Mais il n'en est pas ainsi. Cette conclusion n'est guère qu'une sorte d'appendice servant à émettre des idées oubliées dans le cours de l'ouvrage. Parmi ces idées, il en est qu'on s'étonne de rencontrer là. M. Rubieri en veut aux superstitions, qui ont une si grande part dans les traditions et les poésies du peuple. Ces superstitions, il les attaque avec indignation. Il loue Vigo, Pitrè, Guastella de les avoir combattues ; — ils les ont plutôt racontées qu'attaquées, ce nous semble. — Il s'écrie : « Où est la populace (*la plebe*), là est l'erreur ; mais où est la civilisation, là est l'école. Que les amis de la civilisation soient les premiers à combattre l'erreur de toutes les manières, » etc., etc. Mais, du même coup, ils porteront une rude atteinte à la poésie populaire. Ce n'est pas de cette manière que Fernan Caballero, qui la comprenait si bien, dans son charmant volume *Cuentos y poesias populares andaluces*, traitait les vieilles légendes. Si M. Rubieri les envisage en penseur, en philosophe, en philanthrope, c'est très-bien, il peut avoir raison ; mais c'est là un tout autre ordre d'idées avec lesquelles la poésie populaire n'a, ce nous semble, rien à démêler. TH. P.

Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc, par L. BERTRAND, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Techener, 1878, in-8 XII-352 p. (Tiré à 250 ex.) — Prix : 10 fr.

Le savant prêtre auquel M. l'abbé Bertrand vient de consacrer un volume n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être et qu'il le sera désormais, grâce à son patient biographe. Laurent Josse Le Clerc fut le troisième enfant du célèbre graveur messin, Sébastien Le Clerc. Entre l'année 1679, qui fut celle de sa naissance, et l'année 1722, qui

fut celle de sa mort, il n'y a pas eu pour lui de ces grands événements faits pour donner quelque chose d'un intérêt romanesque à la vie d'un homme. Prêtre attaché à la compagnie de Saint-Sulpice, envoyé au séminaire de Tulle, à celui d'Orléans, directeur de celui de Saint-Irénée, à Lyon, Le Clerc eut une de ces pieuses existences dont le récit tiendrait en quelques pages, si la vie d'un érudit n'était pas surtout dans ses œuvres. Ces œuvres, M. Bertrand les a étudiées avec un grand soin et d'une manière attachante. Les *Remarques sur le dictionnaire de Moréri*, la *Lettre critique sur le dictionnaire de Bayle*, la *Bibliothèque de Richelet* ont fourni à M. Bertrand le sujet d'intéressants chapitres. Malheureusement tous les écrits de Le Clerc ne nous sont point parvenus. Vainement M. Bertrand s'est adressé au *Polybiblion* et à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* pour savoir ce qu'était devenu le *Traité du plagiat littéraire* qui contient sans doute des détails fort piquants. Les relations de Le Clerc avec divers hommes célèbres, avec La Monnoye, D. Piron, le poëte Senécé, le président Bouhier, l'abbé Papillon, le P. Oudin, Marais, le fanatique admirateur de Bayle, donnent, par la manière dont elles ont été racontées et par de nombreux fragments de correspondances, beaucoup d'attrait et de variété au livre de M. Bertrand. Offrant de menus détails, de petites anecdotes littéraires, ce livre eût été accueilli avec empressement par Sainte-Beuve, auquel il eût apporté de nouveaux renseignements sur l'avocat Marais, sur le président Bouhier et bien d'autres de leurs contemporains. Sans avoir voulu écrire une apologie, M. Bertrand fait aimer et estimer Le Clerc. Il n'est peut-être pas hors de propos de dire comment le savant sulpicien comprenait la critique : « J'aime à voir faire la guerre de bon jeu, il faut laisser les injures aux harengères et aux crocheteurs. Vive un fait bien établi, appuyé sur des preuves bonnes et bien mises en œuvre; de solides réponses, sans mélange de paroles hautes, méprisantes, dures, insultantes. Tout cela est pourtant un mal commun dans la république littéraire et apparemment je n'en arrêterai pas le cours. » Cet esprit de charité que Le Clerc, — chose assez méritante, — montrait à ses émules, le poussait non-seulement à faire d'abondantes aumônes où disparaissaient les bénéfices, d'ailleurs modestes, produits par ces ouvrages, mais le faisait écouter et conseiller avec une patiente bienveillance toutes les personnes qui s'adressaient à lui, fût-il dans la retraite sacrée de sa chère bibliothèque. A propos de cette bibliothèque, M. Bertrand a, sur les livres, une jolie page où se révèle l'homme qui les aime. On reconnaît, du reste, le bibliophile aux soins donnés à l'exécution typographique de ce beau volume, comme on reconnaît le littérateur érudit et délicat à la manière dont tout ce livre a été écrit.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Ancient History from the Monuments. The History of Babylonia. By the late George Smith, Esq., of the Department of oriental antiquities, British Museum. Edited by Rev. A. Sayce, assistant professor of Comparative Philology, Oxford. Published under the direction of the Comittee of general Literature and education appointed by the Society for promoting christian Knowledge. London, Society for promoting christian Knowledge (1877), in-16 de 192 p.

Le célèbre assyriologue anglais, M. George Smith, avant de partir pour son dernier voyage d'exploration en Asie, d'où il ne devait point revenir, avait écrit une histoire de la Babylonie qu'il laissait à peu près achevée. M. Sayce a publié ce précieux travail où, dit-il, il n'a eu à peu près rien à changer. Il a rédigé seulement la plus grande partie du chapitre qui sert d'introduction et qui n'avait été qu'ébauché par M. Smith. Il y a ajouté une table des rois babyloniens et un appendice où il explique la signification des noms propres accadins, élamites, cassites et sémitiques. Dans le cours de l'histoire, il a inséré quelques notes, toutes signées de son nom. Enfin M. Greenwood Hird a rédigé une table par ordre alphabétique des matières contenues dans le volume : elle est complète et très-commode.

L'*Histoire de la Babylonie* n'est pas aussi riche en renseignements et en documents que l'*Histoire d'Assyrie*, composée également par M. Smith, pour la même *Society for promoting christian Knowledge.* Babylone, excepté du temps de Nabuchodonosor, n'a pas joué un rôle aussi important et aussi prépondérant que pourrait le faire supposer la célébrité de son nom. Son rôle politique, dans ce qui nous est connu d'elle, a généralement été secondaire. De plus, l'histoire des basses régions de l'Euphrate n'a pas fourni aux chercheurs les mêmes ressources que celles de l'Assyrie. On n'a pas découvert à Babylone et en Chaldée de grandes inscriptions historiques, dans le genre de celles des monarques ninivites. Nabuchodonosor lui-même ne nous a pas laissé le récit de ses campagnes. La plupart des documents découverts ne contiennent guère que des noms propres et des détails peu importants. Presque tout ce que nous savons d'un peu plus précis sur cette région de l'Asie ne nous est connu qu'indirectement par les inscriptions assyriennes. Le travail qu'a exécuté M. Smith était donc aride et plein de difficultés. Il les a heureusement surmontées. Il a réuni et groupé tous les renseignements connus. De nouvelles découvertes compléteront peu à peu son œuvre. Un nouveau nom de roi d'Agadé, Anseganiésarlu, a été retrouvé déjà depuis la publication de cette histoire. Mais elle n'en est pas moins, à l'heure présente, ce que nous possédons de plus complet, et ce livre est indispensable à tous ceux qui veulent étudier la Babylonie et la Chaldée. Quelques gra-

vures sur bois augmentent l'intérêt de cette publication. Signalons entre autres une statuette très-antique, en bronze, du roi Gudea et un torse en marbre noir du même roi; une tablette de contrat de Marudik-Nadin-Ahi et des sceaux cylindriques. L. M.

Les Églises du monde romain, *notamment celles des Gaules pendant les trois derniers siècles,* par le R. P. Dom François Chamard, bénédictin de l'abbaye de Ligugé, de la Congrégation de France. Paris, Palmé, 1877, in-8 de 439 p. — Prix : 5 fr.

L'opinion qui place au premier siècle de l'ère chrétienne l'évangélisation de la Gaule a repris faveur de nos jours; je ne sais si elle a jamais été soutenue avec plus de science et d'habileté que dans l'ouvrage du R. P. Dom Chamard. Le docte bénédictin a voulu ne faire dans sa démonstration aucune place à l'élément légendaire ; il a prétendu bâtir son édifice sur des bases qui ne pussent être aisément ébranlées. Ces bases, il les emprunte à des témoignages qui, tout généraux qu'ils sont, n'en ont pas moins une haute valeur. Lorsqu'Eusèbe, Lactance et, avant eux, saint Irénée, affirment que, dès la période apostolique, le christianisme se répandit dans tout l'empire romain et en franchit même les limites, peut-on supposer que, seule, la Gaule ait échappé à la bienfaisante invasion de la doctrine nouvelle et des conquérants qui l'apportaient? Ou bien, est-il vraisemblable que les missionnaires qui l'ont visitée au premier siècle n'aient pas songé à y asseoir le christianisme sur le fondement de la hiérarchie; qu'ils n'aient point assuré la perpétuité de leur œuvre en y établissant des évêques, comme on l'a fait ailleurs avec une surabondance dont les preuves sont partout? Enfin, s'il a fallu que, vers l'an 250, le pape saint Fabien envoyât des apôtres à la Gaule, et si les plus anciens siéges épiscopaux de notre patrie datent seulement de cette époque, ne s'étonnera-t-on pas de voir, au siècle suivant, nos Églises nombreuses et florissantes ?

A ces arguments, on oppose des arguments de plus d'une sorte. On invoque un texte de Sulpice-Sévère qui paraît contredire l'antiquité presque apostolique de nos Églises, et un passage célèbre de saint Grégoire de Tours qui la nie formellement. On allègue encore le petit nombre de noms que présentent, avant Dioclétien, les catalogues épiscopaux de la Gaule, le silence des martyrologes, et l'absence d'inscriptions chrétiennes remontant à l'âge primitif. Dom Chamard discute le texte de Sulpice-Sévère et l'interprète dans un sens favorable à sa thèse; sans méconnaître l'autorité de Grégoire de Tours, il montre que le père de notre histoire s'est mépris plus d'une fois, et que, sur le point qui nous occupe, outre qu'il s'est inspiré d'un apocryphe, il semble ne s'être pas toujours accordé avec lui-

même. La Gaule n'est pas la seule contrée dont les catalogues épiscopaux contiennent peu de noms antérieurs à Constantin; le même phénomène se rencontre dans l'histoire des Églises d'Orient, d'Italie, d'Afrique, dont l'origine n'est pas douteuse, et s'explique par les ravages que les persécutions de Dèce et de Dioclétien, et plus tard les invasions barbares, portèrent dans les archives ecclésiastiques. La vraie notion des anciens martyrologes dissipe l'objection qu'ils semblent fournir, et les principes formulés par M. de Rossi aident à éclaircir les difficultés qui naissent de l'épigraphie. Comme l'indique le titre de son livre, Dom Chamard ne s'est pas enfermé dans l'histoire ecclésiastiqne des Gaules; il a élevé et élargi le débat, et nous lui devons, entre autres, une très-remarquable étude sur les chorévêques dans le monde romain et dans les Gaules en particulier. Je doute fort que les contradictions tombent devant son livre et que l'école *grégorienne* désarme; je ne doute pas que tous ne reconnaissent au bénédictin qui l'a écrit, avec une rare compétence historique, l'art de mener une controverse et d'édifier une démonstration.

H. A.

La Diplomatie française au dix-septième siècle. Hugues de Lionne, *ses ambassades en Italie* (1642-1656), d'après sa correspondance conservée au ministère des affaires étrangères, par J. Valfrey. Paris, Didier, 1877, in-8 de xcvi-360 p. — Prix : 7 fr. 50.

Hugues de Lionne, l'un des plus actifs coopérateurs de la politique de Mazarin et des plus habiles diplomates du dix-septième siècle, était le disciple et le neveu d'Abel Servien, marquis de Châteauneuf et de Sablé, qui fut, sous Richelieu, ambassadeur extraordinaire en Italie, secrétaire d'État de la guerre et membre de l'Académie française, et, sous Mazarin, négociateur des traités de Westphalie, ministre d'État et surintendant des finances. Nous avons accueilli avec d'autant plus d'empressement cette étude sur le neveu, que nous parcourons depuis quelques mois dans la *Revue historique du Maine*, la carrière littéraire et politique de l'oncle : préparé par les missions diplomatiques de Servien, nous pouvons d'autant mieux apprécier celles de son élève.

Le volume qui nous occupe ne comprend que la première partie de l'histoire d'Hugues de Lionne, celle de ses deux séjours en Italie pour la mission de Parme, de 1641 à 1644, et pour l'ambassade de Rome, de 1645 à 1656. M. Valfrey nous en promet un second qui résumera l'histoire du ministère qu'exerça Lionne pendant neuf ans, de 1663 à 1671, lorsqu'il fut nommé secrétaire d'État des affaires étrangères, après l'avoir été déjà de la marine et du commerce. Mais il indique, dès à présent, les traits principaux de cette laborieuse carrière, dans une

substantielle notice qui nous donne pour la première fois une biographie complète de l'illustre Delphinois, même après les travaux de MM. Mignet, Réal, Rochas et Chevalier. Nous y suivons, sans interruption et presque d'année en année, le fils du conseiller Artus, depuis le jour où son père l'envoya comme secrétaire à Servien, en 1631, pour entrer lui-même dans les ordres ecclésiastiques et devenir bientôt évêque de Gap, jusqu'à cette date fatale du 1er septembre 1671 où Lionne mourut à soixante ans accomplis, dans la plénitude d'une situation éminente, qu'il avait illustrée pas les plus brillants services. Cette vie est incontestablement une des mieux remplies que nous offre l'histoire politique du dix-septième siècle; et dans le même ordre, les quarante années de travaux d'Abel Servien peuvent seules lui être comparées. Elle ne présente pas d'autres lacunes que sa brièveté même, remarque pittoresment M. Valfrey; et elle semble être, dans ses développements, le résultat exclusif du travail, de l'intelligence et du patriotisme le plus épuré. Sa naissance et sa fortune n'ouvraient à Lionne que des horizons très-étroits, et s'il parvint aux charges les plus élevées ce fut uniquement par la supériorité de ses aptitudes. Il est vrai que la voie lui fut ouverte par des protecteurs puissants et qu'il s'attacha dès les premiers jours à la fortune de Mazarin : mais il ne put acquérir et conserver ces appuis que par un discernement et une dextérité remarquables dans le maniement des choses et des hommes. Malheureusement, ce ne fut pas toujours avec une impartialité parfaite, et nous regrettons que M. Valfrey n'ait pas insisté davantage sur le rôle que joua Lionne dans la triste affaire des démêlés de Servien et du comte d'Avaux pendant les négociations des traités de Westphalie. Nous accordons qu'il ne faut pas ajouter trop de créance au manifeste accusateur et passionné, rédigé par Chavigny pendant les troubles de la Fronde ; mais la correspondance officielle de Lionne avec son oncle suffit pour attester qu'il ne se conduisit pas dans cette affaire avec une très-grande délicatesse : les extraits qu'en a donnés le P. Bougeant, dans son *Histoire des traités de Westphalie*, sont fort caractéristiques et l'on doit reconnaître qu'il y a là une véritable tache dans l'histoire de Hugues de Lionne. Elle n'a pas été suffisamment remarquée.

Les documents sur lesquels M. Valfrey a pu reconstituer toutes les phases délicates des missions de Hugues de Lionne en Italie n'ont pas encore été utilisés par les historiens qui se sont occupés du dix-septième siècle; ils sont tous manuscrits et appartiennent au riche dépôt des archives du ministère des affaires étrangères; aussi lui ont-ils permis d'exposer sous un jour nouveau ces inextricables difficultés diplomatiques qui signalèrent d'un côté la ligue des princes d'Italie contre les papes à propos de l'occupation d'une partie du duché de Parme, de l'autre la session du conclave qui suivit la mort d'Innocent X, et qui dura

quatre-vingts jours, agité par d'ardentes factions contraires. Le récit de M. Valfrey, appuyé sur des pièces et correspondances absolument authentiques, est d'autant plus intéressant que de fréquentes allusions à notre état politique actuel y sont habilement ménagées. Si la France doit avoir quelque influence dans le prochain conclave qu'on doit malheureusement prévoir, nous souhaitons qu'elle puisse y envoyer pour soutenir ses intérêts un ministre aussi habile et aussi adroit que celui qui sut si bien se détacher à point nommé du cardinal Sachetti, pour faire élire à l'unanimité le médiateur des traités de Munster, Fabio Chigi. Mais, hélas! quelles traditions possède maintenant notre diplomatie sans cesse agitée par des courants rapides et contraires!

RENÉ KERVILER.

Mémoires du duc de Saint-Simon, publiés par MM. CHÉRUEL et AD. RÉGNIER fils. Tome vingtième. Table analytique rédigée par l'auteur lui-même et imprimée pour la première fois d'après son manuscrit autographe. Paris, librairie Hachette, 1877, in-18 j. de IV-637 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai dit ici (n° d'août 1873, p. 99 du tome X) que la nouvelle édition des *Mémoires* du duc de Saint-Simon, comme reproduction du texte original, ne laisse absolument rien à désirer. Au moment où s'achève cette importante publication, j'aime à répéter que le plus éloquent de nos chroniqueurs a été traité avec tous les égards et, pour ainsi dire, avec tout le culte que l'on doit à un auteur classique. Malheureusement M. Ad. Régnier fils n'est plus là pour recevoir de nouveau les éloges si bien mérités par son incomparable zèle, et l'on ne lira pas sans émotion le passage de l'*Avertissement* dans lequel son malheureux père nous dit (p. IV) : « Mon fils n'a pu achever sa tâche par la publication de ce vingtième volume. Il terminait la correction du dix-neuvième, quand Dieu l'a enlevé, par une mort prématurée, à un père, à une mère, à qui il eût dû survivre, à sa femme, à ses enfants. Sa veuve, qui l'avait assisté dans le minutieux travail de révision du texte des *Mémoires*, a, sous ma direction, et aidée, à l'occasion, par M. Chéruel pour la recherche des références, collationné le manuscrit inédit, corrigé les épreuves, avec cette attention scrupuleuse dont son mari lui avait donné l'exemple, et ce qu'il y avait à dire au sujet de cette table, je me suis fait un triste et pieux devoir de le dire ici pour lui. »

Des éditeurs tels que MM. Chéruel et Ad. Régnier fils ne pouvaient se dispenser de reproduire la table analytique rédigée par le duc de Saint-Simon. En exauçant le vœu du grand historien, ils ont aussi exaucé les vœux de tous les sérieux lecteurs des *Mémoires*. Cette table complète admirablement l'œuvre immense de Saint-Simon, et elle

offre diverses sortes d'intérêt. C'est avec raison que M. Ad. Régnier père y signale (p. 22), à côté de quelques additions au contenu de l'ouvrage, de quelques nuances de jugement, de quelques petits faits, « des traces de cette hardiesse et de cette vigueur de mots, de traits, d'expressive appréciation qui distinguent Saint-Simon entre tous nos écrivains. » M. Ad. Régnier insiste sur certaines curiosités et singularités de langage, telles que *infamement*, *trébuchement*, deux mots dont M. Littré ne donne que des exemples antérieurs au dix-septième siècle, *ingratement*, dont il ne donne qu'un exemple de Malherbe, *abyssal* qu'il ne mentionne même pas (remarquons, en passant, que le mot *abyssalis*, d'où vient *abyssal*, se trouve dans le chapitre XXII du livre IV de l'*Imitation de N.-S. J.-C.* avec le sens de profond comme l'abîme).

Dans l'article que je citais tout à l'heure, j'avais exprimé le regret de ne pas voir, au bas de pages dont la réimpression est parfaite, les notes critiques qui me paraissaient indispensables pour éclaircir, compléter, rectifier les récits de Saint-Simon. Ces notes, je suis tout joyeux de l'annoncer, nous les aurons prochainement, abondantes, excellentes, dans une édition qui fera partie de la *Collection des grands écrivains de la France* et qui sera l'édition savante, l'édition des travailleurs, tandis que l'édition en vingt volumes in-18 sera celle de tout le monde. Il ne faut pas moins que l'association de deux érudits tels que M. Chéruel et que M. A. de Boislisle pour nous donner, sous l'inappréciable direction de M. Ad. Régnier, un Saint-Simon définitif.

Veut-on une autre bonne nouvelle ? On sait que, parmi les manuscrits autographes de Saint-Simon non encore publiés, qui sont conservés aux Archives du ministère des affaires étrangères, il en est de bien autrement importants que la table des *Mémoires* qui vient d'en être tirée. M. P. Faugère ne tardera pas à mettre entre nos impatientes mains quatre volumes qui renfermeront tout ce qui reste de pages inédites de Saint-Simon. Heureuses les bibliothèques où ces quatre volumes seront rapprochés des trente ou trente-cinq volumes que préparent avec tant de conscience et tant d'activité MM. Chéruel et de Boislisle !

T. DE L.

Le Portefeuille d'un général de la République, par ALFRED DE BESANCENET. Paris, Plon, 1877, in-8 de 296 p. — Prix : 5 fr.

Voilà plusieurs années déjà que M. Camille Rousset a détruit la légende des volontaires de 92. M. A. de Besancenet vient en faire justice à son tour, et montre que la première République a désorganisé l'armée comme elle a désorganisé tous les services. — Ces malheureux soldats que la Convention enrôlait souvent de force dans ses levées en

masse, elle les envoyait se battre sans vêtements, sans nourriture, sans munitions. Et cette opinion de M. de Besancenet n'est point une opinion de fantaisie, appuyée sur des souvenirs plus ou moins exacts. Elle repose sur les documents les plus authentiques, les ordres donnés ou reçus par un général de la République, une belle et sympathique figure, le général de Dommartin, ordres inscrits jour par jour par le général sur un registre qui a été conservé. « Ce registre, dit justement l'auteur, est une chronique dont la vérité ne peut être récusée. » On y verra à quel degré de misère l'armée d'Italie était réduite avant que Bonaparte en vînt prendre le commandement. Le désordre, le vol, l'indiscipline étaient partout. On trouvera là aussi de curieux détails sur le 18 fructidor, la campagne d'Allemagne en 1796 et 1797, et l'expédition projetée en Angleterre. Quant à l'expédition d'Égypte, il n'en est que sommairement question, M. de Besancenet l'ayant racontée dans un précédent travail, sous ce titre : *Un officier royaliste au service de la République*. C'est là, à Rosette, en 1799, que le général de Dommartin mourut, à trente ans, non pas, comme le dit très-bien son biographe, pour la République, mais pour la France.

M. DE LA R.

Le Procès des ministres [1830], par ERNEST DAUDET. Paris, Quantin, 1877, in-8 de XIV-317 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur raconte comment les ordonnances de juillet 1830 ont été décidées, préparées et reçues; il dit le départ du roi, la fuite des ministres, leur arrestation. Dans la seconde partie, l'auteur raconte la mise en accusation et les diverses phases du procès des ministres. Le rapport de M. de Chantelauze qui précéda les ordonnances, un récit de ce qui se passa à Bâville lors de la fuite de MM. de Montbel et Capelle, des lettres de M. Molé et de Louis-Philippe à Casimir Périer forment un appendice. On lira avec intérêt les détails sur l'arrestation des ministres; car, tandis que MM. d'Haussez, de Montbel et Capelle pouvaient gagner la frontière, MM. de Chantelauze et Guernon-Ranville étaient arrêtés à la Membrolle, près de Tours, et M. de Peyronnet dans cette ville même. Le récit de la fuite de M. de Polignac est donné ici avec des détails nouveaux et précis, grâces aux renseignements fournis à l'auteur par M. de Semallé, fils du comte de Sémallé, auquel Charles X avait confié le soin de faire évader son ancien ministre. M. Daudet, après avoir rappelé les scènes émouvantes de l'audience où MM. de Martignac, Sauzet, Hennequin obtinrent plus d'un triomphe, montre très-bien — et c'est là la morale du livre — que l'attitude énergique du ministre de l'Intérieur devant les passions soulevées lors

du procès des ministres fut une victoire remportée par le nouveau gouvernement sur l'esprit révolutionnaire, qui lui avait donné naissance et le menait à sa perte. H. DE L'É.

La France archéologique, *la Gâtine historique et monumentale*, par M. BÉLISAIRE LEDAIN. Paris, Claye, 1876, gr. in-4 de 410 p., 26 pl. et nombr. grav. intercalées.

Au concours de 1876 des antiquités de la France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres décernait la troisième médaille à l'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre. Cette récompense méritée nous dispense, jusqu'à un certain point, de faire l'éloge de ce livre; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage au zèle intelligent avec lequel l'auteur a su recourir à toutes les sources qui pouvaient lui fournir quelques renseignements. Après avoir feuilleté *la Gâtine*, on est étourdi de la quantité de documents consultés et mis à contribution par M. Ledain, au profit de l'histoire, comme au profit de l'archéologie.

Il faut avouer aussi que Parthenay, à lui seul, est un des échantillons les plus intéressants de l'art du moyen âge; que les familles qui ont tenu ce fief ont rempli, dans l'histoire, les rôles les plus importants. Donnez ces deux sujets à traiter à un enfant du pays d'un goût sûr et bon critique, et vous ne pouvez manquer d'avoir un ouvrage qui peut hardiment servir de modèle.

La Gâtine est une circonscription dont Parthenay est le centre, et qui se trouve entre le Haut et le Bas-Poitou; elle s'étend sur 15 lieues de longueur et 10 de largeur, comprenant soixante paroisses. L'histoire de Parthenay commence véritablement vers l'an 1000, avec Josselin Ier, le plus ancien seigneur connu; on a des traces éparses de l'existence de ce pays auparavant, mais c'est seulement avec le onzième siècle, que débutent ses annales suivies. Les successeurs de Josselin, qui prirent le surnom de *l'Archevêque* à cause de Josselin II, archevêque de Bordeaux, conservèrent Parthenay pendant 500 ans; M. Ledain retrace la vie de chacun, les événements contemporains accomplis dans la Gâtine, les faits archéologiques appartenant à chaque seigneur. Le dernier des l'Archevêque, Jean II, mourut en 1427, après avoir aliéné la nue-propriété de son fief au régent qui le donna à Arthur de Richemond à la condition d'acquitter les frais d'acquisition. A la mort de Richemond, qui ne laissa pas d'héritier, Parthenay fut attribué à Dunois par Charles VII, et resta aux Longueville jusqu'en 1641, date de la vente au maréchal de la Meilleraye, qui transmit cette baronnie à ses descendants.

Sans nous arrêter, ce qui serait trop long, à toutes les pages qui, sans sortir du sujet principal, retracent l'histoire du Poitou et de la

France dans laquelle les barons de Parthenay jouèrent un rôle considérable, nous appellerons l'attention sur l'histoire des La Porte, très-probablement bourgeois de Parthenay à la fin du quatorzième siècle, dont les descendants furent ducs de la Meilleraye et de Mazarin. Les mérites des La Porte, alliés des Richelieu, firent qu'à la troisième génération, après un clerc apothicaire, nous voyons paraître un duc et pair et un grand prieur de Malte ; encore une preuve, entre cent, que jadis le vrai mérite pouvait se faire une place et franchir lestement les échelons qui existaient et existeront toujours dans la société. C'est à Charles Ier de La Porte, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, oncle par alliance du cardinal de Richelieu, et à Charles II, maréchal de France, que l'on doit la construction du château de la Meilleraye, d'abord simple fief relevant de la baronnie de Parthenay ; c'était une somptueuse résidence, que M. Ledain nous fait connaître dans tous ses détails. Délaissée dès le commencement du dix-huitième siècle, la Meilleraye n'est plus aujourd'hui qu'une ruine.

Nous ne touchons ici qu'à un point, mais nous recommandons tout l'ouvrage, écrit dans un esprit excellent qui ne nuit pas à l'impartialité, complet dans son ensemble comme dans ses détails, et qui est de nature à intéresser tout les lecteurs. — Nous ne regrettons qu'une chose, c'est l'absence de tables des noms d'hommes et de lieux qui auraient permis de recourir plus facilement aux nombreux renseignements contenus dans ce beau volume. A. DE B.

Monographie de la cathédrale de Quimper (treizième et quinzième siècle), avec un plan, par R.-F. LE MEN. Quimper, Jacob et Mme Lemercier, 1877, in-8 de 364 p.

M. Le Men, archiviste du Finistère, vient de publier une excellente étude sur la cathédrale de Quimper. La description architectonique du monument, des vitraux, des peintures héraldiques tient naturellement la place la plus large dans le volume ; mais il y en a un bon tiers consacré aux détails de la construction, aux architectes, aux artistes et aux ouvriers qui ont concouru aux travaux et à l'ornementation de l'édifice ; ici, ce sont les documents d'archives qui ont fourni une ample moisson de renseignements à l'auteur. On y trouve les éléments d'une étude des plus intéressantes sur l'histoire de l'art dans cette partie de la Bretagne.

La cathédrale de Quimper fut commencée en 1239 et terminée en 1515 ; le chevet, le chœur et les bas-côtés sont de 1234 à 1245. Un détail nous a quelque peu surpris, c'est que l'infatigable archiviste du Finistère, à qui on devra bientôt la publication du cartulaire de Landevennec, n'ait pu retrouver trace des cathédrales qui précédèrent celle qui fut commencée sous l'épiscopat et les auspices de Rainaud.

A. DE B.

BULLETIN

La Lecture ou le choix des livres, *conseils à un jeune homme qui termine ses études*, par M. l'abbé J. Verniolles, chanoine honoraire de Tulle, supérieur du petit séminaire de Servières. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de x-410 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Verniolles sera, en quelque sorte, le complément, comme le dernier chapitre, des différents traités élémentaires qui ont créé à leur auteur une juste réputation dans les colléges. Né d'une correspondance, il en a conservé, avec la forme, la libre allure et la simplicité. Ces lettres, au nombre de quarante, traitent successivement du charme que procurent les livres, de l'abus trop fréquent qu'on en fait, des notions que chacun doit posséder en religion, en philosophie, en histoire, dans les belles-lettres. Les dernières pages sont consacrées à des conseils extrêmement judicieux sur l'exercice de la plume, le calme, l'ordre, la sobriété dans les lectures, comme moyens nécessaires pour donner une direction et une utilité au travail. De plus, l'auteur ne se désintéresse nullement des questions du jour. Le libéralisme religieux, en particulier, cette hydre sournoise frappée d'un grand coup, mais encore vivante et agissante à l'ombre, trouve en M. Verniolles un implacable adversaire. Toutes sommaires qu'elles sont, ces indications suffisent. Elles éveillent l'esprit du jeune lecteur, lui impriment une direction et, au besoin, lui font éviter l'écueil où sa vertu irait sombrer. Inspirer à la jeunesse de nos écoles le goût des études sérieuses, lui montrer que ce qu'il y a de plus reposant dans la vie, de plus puissant, après la prière, contre les tristesses de l'âme, les découragements et les affaissements de toutes sortes, c'est encore le travail, l'amour de l'étude : tel est le but élevé que s'est proposé le digne supérieur de Servières. Augustin Thierry, brisé de fatigues, accablé d'infirmités toutes contractées au rude service de la science, disait : « Aveugle et souffrant, sans espoir et sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. » Cette parole est allée réveiller et échauffer bien des courages. Le livre qui nous occupe aura le même honneur. Écrit avec cette simplicité et cette lucidité qui est, d'après Joubert, l'apanage de l'éméritat, il réunira les suffrages de tous ceux qui ont souci de donner une direction à l'esprit du jeune homme, lorsqu'il quitte le collége.

C. Artiges.

La Franc-Maçonnerie, *révélations d'un rose-croix à propos des élections générales de* 1877, nouvelle édition. Bar-le-Duc, typographie Bertrand. Paris, Bloud et Baral, 1877, in-8 de 107 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur anonyme de cette brochure démontre, par des citations extraites des principaux écrivains maçonniques, que la franc-maçonnerie s'attaque à tout principe religieux, qu'elle mine toutes les bases sur lesquelles repose la société et que, notamment, elle fait fi du patriotisme et n'hésite jamais à sacrifier son pays à ses passions. C'est là, dit-il, l'esprit et le but de la maçonnerie, telle qu'elle est dirigée par les *arrière-loges*. « Quant à la *tourbe maçonnique*, croire sans preuves, obéir aveuglément, se compromettre au besoin, en se faisant l'instrument passif de la puissance supérieure qui la dirige, tel est le rôle humiliant qu'elle est condamnée à jouer. »

Les citations contenues dans cette brochure sont fort bi n choisies et très-concluantes. L'auteur y ajoute quelques informations nouvelles sur certains points. Il nous dit notamment qu'en décembre 1851, Louis-Napoléon avait donné à un de ses partisans, comme lui carbonaro, la mission d'acheter le chef des organisations militantes et qu'en conséquence, au coup d'État, des ordres contradictoires furent donnés aux diverses sections de façon à faire avorter l'insurrection. « Je puis, dit-il, en garantir l'authenticité, ayant eu à jouer un rôle actif dans ce drame déplorable. Je dois ajouter que, quinze ans plus tard, je me liai avec l'administrateur qui paya 300,000 francs la conscience de notre chef. »

Écrivant après le 16 mai, à la veille des élections, l'auteur se demandait comment le gouvernement se refusait à toute répression, et s'il n'y avait pas dans les régions du pouvoir une mystérieuse influence capable d'arrêter le bras de la justice. Il a cru devoir maintenir dans la nouvelle édition ce point d'interrogation. C.T.

Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales, par G. Calmette. 2e édition. Paris, Gaume, 1877, in-12 de xvi-412 p. — Prix : 4 fr.

Ce petit livre, écrit par un homme mûri dans l'administration, comprend deux parties. La première, sur les associations religieuses, se divise en six sections : organisation (p. 1 à 40), administration des biens (41 à 111), associations hospitalières de femmes (p. 111 à 139), associations religieuses de femmes enseignantes (p. 139 à 173), associations religieuses d'homme (p. 173 à 195), associations religieuses non autorisées et confréries (p. 195 à 212); la seconde, sur les fabriques paroissiales, comprend également six sections : Organisation et attributions (p. 213 à 234), revenus ordinaires (p. 235 à 275), revenus extraordinaires (p. 275 à 319), dépenses ordinaires (p. 319 à 840), dépenses extraordinaires (p. 341 à 360), comptabilité (p. 361 à 368). Suivent en appendice : 1° la liste complète, par ordre alphabétique, des congrégations religieuses autorisées; 2° un formulaire administratif. On voit par ce coup d'œil l'utilité de l'ouvrage; c'est un manuel où puiseront des renseignements sûrs et précis les curés, les fabriciens, les supérieurs de communautés religieuses. — Entre les associations autorisées et non autorisées, l'auteur paraît préférer la situation des premières (p. 195). Sans doute, elles sont capables de recevoir, mais c'est au prix de l'indépendance. Sans doute aussi, on peut dire, ce qui en droit est fort contestable, que le décret du 3 messidor an XII, menace l'existence des secondes; mais c'est une exception, et le gouvernement qui leur appliquera ce décret, trouvera vite un prétexte pour rappeler l'autorisation des premières. De cette double observation, il faut conclure, se semble, que les deux conditions ont chacune des avantages et des inconvénients : ce sont les circonstances, plutôt qu'un principe général, qui doivent déterminer les communautés, tantôt à rechercher, tantôt, au contraire, à éviter l'autorisation. J.-A. de Bernon.

Le Monde où nous vivons. *Leçons de géographie*, par M. F. Maury. Traduction de l'anglais par Zurcher et Margollé. Paris, Hetzel, 1877, in-12 de 302 p. — Prix : 3 fr.

Excellent résumé, destiné à présenter aux élèves, sous une forme intéressante et simple, les premières notions de géographie. Pour atteindre ce but,

l'auteur les conduit autour du monde, par un double voyage, une fois par mer, une fois par terre. La relation de ces voyages imaginaires forme un récit familier, dans lequel l'élève saisira facilement et progressivement les traits caractéristiques de la surface terrestre et des différents peuples qui l'habitent. Cette instruction élémentaire préparera sans fatigue à une étude plus détaillée. A chaque leçon est jointe une étude de la carte, ayant pour but de familiariser l'élève avec l'usage des cartes, en lui apprenant à les lire et l'accoutumant à les employer avec intelligence. L'ouvrage est orné d'un portrait de l'auteur, et les traducteurs y ont ajouté une notice biographique qui fait bien connaître la vie et les travaux du célèbre commandant Maury.

F. DE ROQUEFEUIL.

L'Or et l'argent, par L. SIMONIN (*Bibl. des merveilles*). Paris, Hachette, 1877, gr. in-18 de 294 p., orné de 67 grav. intercalées. — Prix : 2 fr. 25.

Le livre de M. Simonin apprend beaucoup de choses à ses lecteurs; la découverte de l'or et de l'argent de la Californie; les procédés employés pour recueillir les métaux précieux; l'histoire générale des mines d'or et d'argent de toutes les parties du monde, depuis les temps antiques; l'histoire de la monnaie; ajoutons qu'il consacre un certain nombre de pages à exposer ses idées personnelles sur cette grave et peut-être insoluble question de l'usage simultané de l'étalon d'or et de l'étalon d'argent. Tout ce vaste programme est traité dans un style attachant par un auteur qui a consulté tous les ouvrages publiés sur la matière et qui est allé voir de ses yeux, ce qu'il décrit. Dans l'histoire de la monnaie, on devine que M. Simonin n'est pas numismatiste : il laisse échapper parfois de petites hérésies ; mais ce sont là des détails peu importants auxquels il lui sera facile de remédier dans une autre édition. Au point de vue des opinions économistes, l'auteur soutient une thèse qui nous semble fondée ; les faits eux-mêmes viennent la justifier; comme l'affirme M. Simonin, les pays qui ont adopté un étalon unique en sont aujourd'hui tous à le regretter.

A. DE B.

Petit Romancero, *choix de vieux chants espagnols*, traduits et annotés par le comte DE PUYMAIGRE, membre correspondant de l'Académie royale d'histoire de Madrid et de l'Académie royale des belles-lettres de Barcelone. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-18 de 179 p. (*Classiques pour tous.*) — Prix : 50 cent.

Ce volume sera certainement l'un des plus goûtés et des plus recherchés de la collection des *Classiques pour tous*. Notre éminent collaborateur, M. le comte de Puymaigre, dont l'autorité est si bien établie en matière de littérature espagnole, offre ici au public français un choix de ces vieux chants appelés *Romances* qui forment l'un des genres les plus curieux de cette littérature dont ils ne sont pas, sans doute, exclusivement l'apanage, mais où ils ont pris une importance toute particulière. Après en avoir déterminé la nature et les diverses origines, dans un court avant-propos, suivi d'une très-utile bibliographie des recueils cités dans l'ouvrage, M. de Puymaigre donne la traduction de cinquante-huit chants, partagés en trois groupes : *Romances sur l'histoire d'Espagne, Romances carlovingiennes, Romances chevaleresques détachées*. Parmi les romances sur l'histoire d'Espagne, un certain nombre forment des cycles. Le savant auteur a choisi les cycles relatifs au roi don Rodrigo, à Bernardo del Carpio, aux sept infants de Lara, et enfin au Cid, et, sur chacun de ces sujets, représentés dans son recueil par quelques-uns de

leurs meilleurs chants, M. de Puymaigre a écrit une brève et substantielle notice. Il a traduit, en outre, quelques romances historiques isolées, sur divers sujets. La traduction, simple et accessible à tous, a conservé pourtant le caractère de l'original, et réussit à donner même, çà et là, une légère idée du rhythme. M. de Puymaigre a indiqué dans quelques notes les rapprochements qui s'offraient à sa mémoire, si riche en pareille matière, avec les chants populaires d'autres pays, et renvoyé aux recueils où ces chants sont contenus, de telle sorte que son *Petit Romancero*, tout en demeurant parfaitement propre au public étendu auquel s'adresse la collection des *Classiques pour tous* sera en même temps d'une utilité très-grande pour initier un certain nombre d'esprits, en qui peut-être une vocation sommeille, aux études d'histoire littéraire et de poésie comparée. M. S.

Le Bonheur au foyer. Lettres d'une mère à sa fille, par par Mme Julie Fertiault: Paris Didier, 1877, in-12 de xi-345 p. — Prix : 3 fr.

C'est le secret du *Bonheur au foyer* que Mme Fertiault veut donner aux jeunes femmes. Elle fait parler une mère qui répond aux consultations de sa fille, jeune mariée, par des lettres où elle lui expose dans un style un peu délayé et quelquefois prétentieux, la conduite que doit tenir une bonne maîtresse de maison, pour rendre son intérieur agréable à son mari, d'abord, et ensuite à toutes les personnes avec lesquelles elle est en relations. Une union bien assortie est la base du bonheur du foyer; mais ce n'est qu'une base sur laquelle il faut construire. Elle aborde un peu tous les sujets : le choix et l'ameublement d'un appartement, les domestiques, les réceptions, les fêtes, les devoirs maternels, la toilette, les sciences utiles, les arts qui répandent un si grand charme dans la vie. Sur de tels sujets, il serait difficile de ne pas trouver quelques opinions contestables, d'autant que, dans beaucoup d'occasions, il n'y a pas de règles fixes. Mais, en général, les avis sont très-sages. L'auteur ne paraît point éloigné des idées religieuses, mais on est en droit de s'étonner qu'elle ne semble point compter la religion et ses pratiques parmi les éléments du bonheur du foyer. Dans un petit récit qui termine ce volume, l'auteur a voulu mettre la pratique à côté de la théorie, en montrant, sous le titre de *Famille et patrie*, l'heureuse influence morale que peut exercer une femme exacte à ses devoirs dans la plus large acception du mot. R. S.

Notes sur l'Espagne artistique, par Fernand Petit, docteur en droit. Lyon, N. Scheuring, 1878, in-8 de 138 p., tiré à petit nombre.

Peu de personnes entreprennent le voyage de l'Espagne sans faire paraître, à leur retour, leurs impressions de voyage. M. Petit a cédé au même sentiment; mais son excursion, entreprise dans un but exclusivement artistique, donne à son livre un caractère particulier ; ses *Notes sur l'Espagne artistique* sont surtout un livret des œuvres d'art qui lui ont paru remarquables dans les diverses villes, musées, collections particulières et églises qu'il a visitées. Ses appréciations nous ont, en général, semblé justes et établies sur des comparaisons intéressantes avec les chefs-d'œuvre des maîtres qu'il a eu occasion d'admirer et d'étudier dans les diverses galeries d'Europe. Les amateurs trouveront dans ce livre la trace de mainte œuvre peu connue et cependant digne d'attirer l'attention ; nous avons également remarqué des rapprochements curieux entre diverses toiles analogues (copies ou répliques)

et quelques attributions qui nous semblent certaines. Il serait superflu de louer l'exécution matérielle du volume, on sait assez que tout ce qui sort des presses de Scheuring peut figurer avec honneur dans toutes les bibliothèques. Les *Notes sur l'Espagne artistique* seront un complément indispensable aux guides qu'emporte tout voyageur « entreprenant le pèlerinage artistique du voyage d'Espagne; » elles seront également consultées avec fruit par quiconque aime les arts et s'occupe de les étudier. J. D. L. R.

Un été en Amérique, par M. Jules Leclercq; ouvrrge enrichi de seize gravures. Paris, Plon, 1877, in-12 de 416 p. — Prix : 4 fr.

Qui n'a fait aujourd'hui une excursion en Amérique. C'est une promenade plus facile et moins longue que ne l'était pour nos pères le voyage de Paris. M. J. Leclercq a voulu faire, lui aussi, comme jadis Maurice Sand, ses six mille lieues à toute vapeur, et il a profité de l'exposition de Philadelphie pour aller passer deux mois aux États-Unis. Il a visité tout l'Est, puis, s'avançant vers l'ouest jusqu'à Chicago, il est remonté sur le nord et a regagné l'Océan par le Canada. Il a admiré ces puissantes métropoles de New York, Philadelphie, Baltimore, Saint-Louis, et cette étonnante reine des lacs qui, brûlée en 1871, s'est relevée de ses ruines plus grande et plus riche. La force d'extension des Américains est véritablement surprenante. Leur hardiesse et leur esprit d'initiative ne le sont pas moins, sans oublier leur talent à organiser le confort dans les chemins de fer. Mais, à côté de ces qualités réelles, que de misères. Et qu'on est loin aujourd'hui de l'enthousiasme de Toqueville pour la démocratie américaine. M. Claudio Jannet, dans son beau livre sur les *États-Unis contemporains*, a porté un rude coup à la légende. M. G. Leclerq, sans faire un livre didactique, mais en racontant simplement ses souvenirs de voyage, partage l'opinion de M. Cl. Jannet. Il signale les mêmes travers et les mêmes vices; il prévoit les mêmes dangers. L'Américain, taciturne et mal élevé, ne lui est pas sympathique, et il ne se sent en pays de connaissance qu'au Canada, où il retrouve les traditions et le langage de la mère-patrie. Ses lecteurs, il peut en être sûr, auront la même impression que lui.

Seize jolies gravures ajoutent encore à l'intérêt très-réel de ce livre. Nous nous permettrons seulement de signaler à l'habile et consciencieux éditeur quelques fautes d'impression qui, nous n'en doutons pas, disparaîtront à la prochaine édition. M. de la R.

L'Afrique centrale, *expédition au lac Victoria Nyanza et au Makraka Niam-Niam, à l'ouest du Nil blanc*, par le colonel Chaillé-Long, de l'état-major égyptien; traduit de l'anglais par Mme Foussé de Saye; ouvrage enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois, d'après les croquis de l'auteur. Paris, Plon, 1877, in-12 de viii-352 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume contient le récit d'une double expédition au lac Victoria d'abord, chez les Niam-Niam ensuite. Le colonel Chaillé-Long, au service de l'Égypte, avait résolu de savoir si le lac Victoria Nyanza était en communication avec l'Albert Nyanza. Il partit avec quelques hommes seulement, arriva à la cour du roi d'Uganda, le roi M. Tsé, gagna les bonnes grâces du monarque africain, et, avec une escorte fournie par lui, voulut poursuivre sa route. Mais la mauvaise volonté de cette escorte, les difficultés qu'il rencontra, le mauvais temps, les maladies, les embûches qui lui furent dressées par un autre potentat noir, Keba Rega, ne lui permirent pas de pousser son entreprise jusqu'au bout : il découvrit un nouveau lac, le lac Ibrahim; puis, ar-

rivé à Fouiéra, il ne put aller plus loin, et revint à Gradakora. Bientôt après, il repartit pour le pays des Niam-Niam, explora ces tribus encore peu connues, étudia la race des Akkas, et, à la tête d'une colonne égyptienne, à laquelle s'étaient joints les Niam-Niam, infligea une punition exemplaire aux Yanbani, qui avaient cherché à l'arrêter.

Un fait capital ressort des récits du colonel Long : les efforts considérables du Khédive pour assurer son autorité sur les peuplades noires qui habitent le voisinage des lacs; déjà des ports militaires ont été établis sur plusieurs points, et plusieurs tribus sont soumises. Mais quand seront-elles civilisées? Le colonel Long ne semble pas concevoir de grandes espérances à ce sujet; il est peu enthousiaste de la race noire et du climat équatorial, et les détails qu'il donne détruisent bien des légendes répandues par ses prédécesseurs. Est-ce une raison de se décourager? Non; mais de procéder avec une extrême prudence dans ce climat malsain et avec ces peuples sans loyauté.

M. DE LA R.

La Domination bourguignonne à Tours et le siége de cette ville (1417-1418), par M. DELAVILLE LE ROULX, élève de l'École des chartes. Paris, Menu, in-8 de 71 p. (Extrait du *Cabinet historique*, t. XIII.)

Ce mémoire, d'une érudition profonde, est le résultat de longues recherches aux archives de la Touraine et dans les collections de la Bibliothèque nationale. M. Delaville Le Roulx relève les erreurs accréditées jusqu'à ce jour relativement à la domination bourguignonne à Tours, sous Charles VI. Il raconte l'entrée dans cette ville des alliés de la reine Isabeau de Bavière; il fixe la date du siége d'Azay-sur-Indre, et il parvient à faire le dénombrement des forces qui vinrent assiéger Tours et rendre cette ville au dauphin Charles. Ce chapitre entièrement inédit de l'histoire de la capitale de la Touraine fait honneur à son auteur, un des plus brillants élèves de l'École des chartes.

ER. B.

La Chartreuse de Valbonne (*chronique*), par M. L. BRUGUIER-ROURE, membre de la Société française d'archéologie, etc. Tours, P. Bouserez, 1877, in-8 de 102 p.

Après avoir donné un aperçu rapide de l'histoire des chartreux depuis la création de l'ordre par saint Bruno, M. Bruguier-Roure raconte la création de la chartreuse de Valbonne par l'évêque d'Uzès, au commencement du treizième siècle. Pauvre et de peu d'importance à son origine, le nouveau monastère ne tarda pas à prendre une extension rapide, grâce à la libéralité des vicomtes d'Uzès et d'autres bienfaiteurs. L'auteur fait le récit des procès des moines avec leurs voisins, les droits féodaux qui leur étaient dus, l'extension de leur juridiction. La guerre de Cent ans arrêta la prospérité de la paisible colonie; sous la Réforme, le couvent fut dévasté et incendié. Il ne fut restauré que pour subir bientôt le contre-coup de la Révolution. Tel est le cadre que développe M. Bruguier-Roure. Cette notice trop courte est ornée de notes nombreuses puisées aux meilleures sources. La chartreuse de Valbonne a été restaurée de nos jours; dépendant autrefois de l'évêché d'Uzès, elle est aujourd'hui comprise dans le diocèse de Nîmes et le département du Gard.

ER. B.

VARIÉTÉS.

LES PUBLICATIONS DE LA CAMDEN SOCIETY

Quatrième article [1].

LXXII. — *The Romance of Blonde of Oxford and Jehan of Dammartin*, by Philippe de Reimes, a Trouvere of the thirteenth century. Edited, from the unique ms. in the imperial library at Paris, by M. Leroux de Lincy. 1858, xxvii-214 pages.

Ce roman d'aventures est tiré d'un volume qui contient également le *Roman de la Manekine*, édité en 1840 par M. Francisque Michel pour le *Bannatyne Club*. M. Leroux de Lincy a donné, dans sa préface, une analyse du poëme, où l'on trouve une intéressante peinture de la société au moyen âge.

LXXIII. — *The Camden Miscellany, volume the fourth*, 1859. — Contient sept articles, dont voici la description sommaire :

1. *A London chronicle during the reigns of Henry the seventh and Henry the eighth*. Edited from the original ms. in the Cottonian library of the British museum, by Clarence Hopper. 21 pages.

Cette chronique n'a guère d'autre mérite que celui de l'inédit. Elle commence en 1500 et se termine en 1545.

2. *The expenses of the judges of assize riding the Western and Oxford circuits, temp. Elizabeth*, 1596-1601. *Edited from the ms. account-book of Thomas Walmysley, one of the justices of the common pleas, by W. Durrant Cooper*. 60 pages. — Ce petit travail est curieux, parce qu'il nous donne une idée des épices que recevaient autrefois les juges des assises en Angleterre. On y voit aussi leur itinéraire et les noms des personnes qui les hébergeaient.

3. *The Skryveners play, the incredulity of saint Thomas, from a ms. in the possession of John Sykes, M. D. of Doncaster*. Edited by J. Payne Collier. 18 pages.

On connaît plusieurs suites de mystères et moralités en langue anglaise. Un des plus importants de ces recueils est une série de cinquante-sept pièces représentées jadis à York le jour de la fête de Corpus-Christi. Malheureusement, ce recueil fait partie aujourd'hui de la bibliothèque de lord Ashburnham, c'est-à-dire qu'il est inaccessible ; il a appartenu successivement à Thoresby, Horace Walpole et M. Heywood Bright. La moralité publiée par la *Camden Society* est une des pièces jouées sous le patronage de la corporation des écrivains (*Skryveners*) ; le manuscrit qui a servi à la présente édition est, selon toute probabilité, l'exemplaire du *souffleur ;* il a fait partie des archives de la ville d'York, et fut publié pour la première fois, avec beaucoup de négligence, en 1797, par M. Croft, dans ses *Excerpta antiqua*.

4. *The Childe of Bristowe, a poem, by John Lydgate*. Edited from the original ms. in the British Museum, by Clarence Hopper. 28 pages. — Ce poëme contient l'histoire supposée d'un jeune homme restituant à diverses personnes de l'argent que son père, usurier infâme, leur avait arraché. M. Orchard Halliwell a déjà publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Cambridge, une autre version de la même légende. On sait que Lydgate, né en 1380, mort vers 1460, et moine de l'abbaye de Bury, était un des poëtes les plus distingués de l'école de Chaucer.

5. *Sir Edward Lake's account of his interviews with Charles I. On being*

1. Voir tome X, p. 234 ; tome XII, p. 244 ; et tome XIV, p. 448.

created a baronet, and receiving an augmentation to his arms. Edited by J. P. Langmead, esq. 20 pages. — M. Lake, avocat général en Irlande, ayant été chassé par les rebelles, revint en Angleterre, joignit l'armée royale, et reçut, au service de Charles Ier seize blessures à la bataille d'Edgehill. Le jour du premier anniversaire de cet événement, il eut une entrevue avec le roi à Oxford, et, l'été suivant, il en eut une autre à Worcester. La plaquette où il décrit ces deux conférences est intéressante pour l'histoire de la guerre civile de 1640-41.

6. *The letters of Pope to Atterbury, when in the Tower of London.* Edited by John Gough Nichols. 22 pages. — Les lettres de Pope ne sont pas inédites, mais la copie sur laquelle M. Nichols a publié le texte dont je parle ici contient de curieuses variantes qui leur donnent une certaine importance. On sait qu'Atterbury, chapelain du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et évêque de Rochester en 1713, se déclara pour le Prétendant et fut enfermé dans la Tour de Londres en 1722. Condamné à l'exil par la Chambre des Lords, il se réfugia en France et mourut à Paris en 1732.

7. *Supplementary note to the discovery of the Jesuit's college.* Voyez le n° LV, tome XIV, p. 449.

LXXIV. — *Diary of the marches of the Royal army during the great civil war;* kept by Richard Symonds. Now first published from the original ms. in the British Museum. Edited by Charles Edward Long. 1859, xiv-296 pages.

Richard Symonds était un des officiers de la cour de la chancellerie lorsque la guerre civile éclata. Prenant le contre-pied du fameux adage *cedant arma togæ*, il s'enrôla dans la cavalerie royaliste, et servit sous lord Bernard Stuart, créé plus tard comte de Lichfield. Le journal publié par M. Long forme quatre petits volumes, et, outre des particularités historiques sur la marche des troupes de Charles Ier, on y trouve quantité de notes sur les églises du Leicestershire et du Dorsetshire. Plusieurs de ces *memoranda* avaient déjà vu le jour. Richard Symonds a laissé beaucoup de manuscrits qui mériteraient d'être édités, surtout les recueils faits par lui pendant ses nombreux voyages en France, en Italie et en Angleterre. Ces ouvrages, conservés au *British Museum*, sont analysés par M. Long dans sa préface.

LXXV. — *Original papers illustrative of the life and writings of John Milton, including sixteen letters of State, written by him, now first published from mss. in the State paper office, with an appendix of documents relating to his connection with the Powell family.* Collected and edited, with the permission of the master of the rolls, by W. Douglas Hamilton. 1859, viii-139 pages. — M. David Masson, le docte biographe de Milton, a fait bon usage de ce volume, qui est édité avec le plus grand soin, et qui contient, sur le poëte, de précieux détails. Le nom de sa femme était, on se le rappelle, Mary Powell.

LXXVI. — *Letters of George Lord Carew to sir Thomas Roe, ambassador to the court of the Great Mogul.* 1615-1617. Edited by John Maclean. 1860, xiv-160 pages. — George Lord Carew, nommé, par la suite, comte de Totnes, était grand maître de l'artillerie et chambellan du roi Jacques Ier à l'époque où il écrivit ces lettres. Son ami, sir Thomas Roe, occupait le poste d'ambassadeur près la cour de l'empereur de Mongolie, aux frais de la compagnie des Indes-Orientales; mais il faut voir là plutôt une simple mission qu'une ambassade proprement dite. De 1621 à 1628, Roe fit un nouveau voyage diplomatique au même pays, et le récit des négociations qui résultèrent de cette seconde mission fut publié, en 1740, par l'historien Carte,

en un volume in-folio. Les lettres dont il est question ici se trouvaient, à l'origine, dans la bibliothèque de Carte, avec le reste des papiers de sir Thomas Roe, et on ne sait comment elles ont enfin été remises aux archives de l'État. Voici la description qu'en donne l'historien : « Journal d'événements qui se sont passés de 1613 à 1617, tant en Angleterre que dans d'autres pays de l'Europe. » Les extraits sont concis, comme le sommaire que Camden nous a laissé du règne de Jacques Ier. En réalité, les lettres de lord Carew peuvent passer pour de véritables gazettes, et c'est là le nom que leur donne, en plusieurs endroits, Carew lui-même (voir pages 54, 80, 139) ; les incidents y sont relatés au fur et à mesure que le chambellan les observait ou qu'ils les apprenait de ses correspondants à l'étranger ; il les laissa ensuite s'amasser et les expédia à son ami l'ambassadeur en quatre livraisons successives, savoir : avril 1615, janvier 1616, janvier 1617 et janvier 1618. Sir Thomas Roe envoya à Carew un journal du même genre et qui, en raison du pays d'où il était daté, devait offrir le plus piquant intérêt.

LXXVII. — *Narratives of the days of the reformation, chiefly from the manuscripts of John Foxe the martyrologist, with two contemporary biographies of archbishop Cranmer.* Edited by John Gough Nichols. 1859, xxvii-366 pages. — Les deux principaux historiens qui ont traité de la réforme en Angleterre sont Foxe et Strype. Le premier, né en 1517 et mort en 1587, embrassa les opinions puritaines, écrivit, sous le nom d'*Actes et monuments*, un recueil qui devint bientôt très-populaire, précisément à cause de la violence avec laquelle le catholicisme y était attaqué, et laissa derrière lui une quantité de manuscrits maintenant conservés au *British Museum* et qu'il ne mit pas tous en œuvre. Le second, né en 1643 et mort en 1737, consacra, à écrire l'histoire de la Réforme, tout le temps que lui laissaient ses devoirs de *clergyman*, et profita, pour ses nombreuses et indigestes compilations, des documents réunis par Foxe. Cependant, il restait encore passablement de textes à publier, soit qu'ils eussent été entièrement négligés, ou imprimés d'une manière défectueuse ; ce sont ces pièces que M. Nichols a annotées pour la *Camden Society ;* en voici le relevé : *a.* Souvenirs de John Louth, archidiacre de Nottingham. — *b.* Autobiographie de Thomas Hancock, ministre de l'église de Poole. — *c.* Défense de Thomas Thackham, ministre de l'église de Reading, contre Julius Palmer. — *d.* Anecdotes d'Édouard Underhill. — *e.* Les Épreuves de Thomas Mowntayne, recteur de la paroisse de Saint-Michel, racontées par lui-même. — *f.* Une chronique s'étendant de 1532 à 1538, écrite par un moine de l'abbaye de Saint-Thomas, à Cantorbéry. — *g.* Sommaire des événements relatifs à l'Église anglicane pendant l'année 1554. Citons aussi un recueil d'anecdotes sur l'archevêque Cranmer, par son secrétaire, Ralph Morice ; elles sont tirées de la bibliothèque du collége de Corpus-Christi, à Cambridge.

LXXVIII. — *Correspondence of King James VI of Scotland with sir Robert Cecil and others in England, during the reign of Queen Elizabeth ; with an appendix containing papers illustrative of transactions between King James and Robert earl of Essex.* Principally published for the first time from mss. of the most the marquis of Salisbury, preserved at Hatfield. Edited by John Bruce, esq. 1861.

En 1766, lord Hailes publia, sous le titre de *Secret correspondence of sir Robert Cecil with James VI, King of Scotland*, un petit volume de lettres écrites par lord Henry Howard ou adressées à lui par ses amis. Ces pièces faisaient partie d'une correspondance beaucoup plus étendue dont M. Bruce

a publié le reste dans le volume édité ici; l'impression a été faite d'après une copie collationnée sur les originaux à Hatfield.

LXXIX. — *Letters written by John Chamberlain during the reign of Queen Elizabeth.* Edited from the original by Sarah Williams. 1861, de XII-188 pages.

On trouvera, dans la préface de ce volume, des détails biographiques relatifs à Chamberlain, fils d'un *alderman* de la ville de Londres. C'était un homme d'un esprit cultivé, écrivant à merveille, curieux de nouvelles, et qui aurait mérité de remplir la place de rédacteur en chef d'une gazette. Comme le journalisme n'existait pas du temps de « Queen Bess, » Chamberlain s'en dédommageait, de même que lord Carew (voyez plus haut, n° LXXVII), en remplissant ses lettres de bavardages sur les événements dont il était le témoin, et, dans ce genre de littérature, il s'est fait, en Angleterre, une réputation justement méritée. Nombre d'extraits de la correspondance de Chamberlain ont été déjà imprimés par des éditeurs de recueils archéologiques; les lettres publiées par miss Williams sont écrites à M. Carleton, plus tard vicomte de Dorchester.

LXXX. — *Proceedings principally in the county of Kent, in connection with the Parliaments called in 1640, and especially with the committee of Religion appointed in that year.* Edited by the Rev. Lambert B. Larking from the collections of sir Edward Dering, Bart. 1626-1644. With a preface by John Bruce, 1861; LI-248 pages. — Ce volume est plein de particularités curieuses sur l'histoire de l'Église anglicane et sur l'administration du célèbre Laud, archevêque de Cantorbéry. Voici une liste des principaux documents : 1. Trente-cinq pièces relatives au Parlement de 1648. 2. Recueil de notes prises par sir Édouard Dering pendant qu'il exerçait les fonctions de président du comité d'enquête sur la religion. 3. Pétitions adressées contre le clergé par diverses paroisses du comté de Kent; réponses à ces pétitions et pièces y relatives. La préface de M. Bruce est un tableau intéressant de la vie publique et privée de sir Édouard Dering, bien connu à la fois comme orateur politique et comme antiquaire.

LXXXI. — *Parliamentary debates in 1610. Edited from the notes of a member of the house of commons*, by S. R. Gardiner. 1861, XX-184 pages. — On sait l'importance des débats qui eurent lieu au parlement de 1610. C'est là que commença, à propos des impôts, la lutte entre le roi et la Chambre des communes. Les registres de la session d'hiver de cette année n'existent plus, de sorte que les comptes rendus imprimés des séances fourmillent d'inexactitudes. M. Gardiner a réussi à corriger ces erreurs et à combler les lacunes, en grande partie du moins, par des notes prises de divers côtés.

LXXXII. — *Lists of Foreign Protestants and aliens, resident in England*, 1618-1688. *From returns in the State paper office.* Edited by William Durrant Cooper. 1862, XXXII-149 pages. — Ces listes se rapportent en partie au règne de Jacques Ier, et en partie à celui de Charles II. L'éditeur les a commentées par des documents précieux sur l'histoire des réfugiés huguenots, leur installation en Angleterre et les manufactures qu'ils établirent ou développèrent. M. King, héraut d'armes, ajoute plusieurs listes de familles émigrées, extraites des recensements de 1634, 1664 et 1687; enfin des notices biographiques et des pièces justificatives complètent le tout. (Pour la suite du travail publié par la *Camden Society* sur les réfugiés huguenots, voir un article dans le *Herald and genealogist*, vol. I, pp. 159-174.)

(*La fin prochainement.*) Gustave Masson.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'érudition française vient de faire une perte sensible dans la personne de M. Edgard-Paul Boutaric, membre de l'Institut, chef de section aux Archives nationales, professeur à l'École des chartes. Né à Châteaudun (Eure-et-Loir) le 9 septembre 1829, il fut successivement élève de l'École des chartes et de l'École d'administration et entra aux Archives de l'Empire comme archiviste le 6 octobre 1852; nommé sous-chef de section en 1866, il devint chef de la section administrative le 11 février 1873. Membre de la Société des antiquaires de France depuis le 4 janvier 1860, élu président de cette société en 1872; membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes en 1865; chevalier de la Légion d'honneur le 15 août de cette même année, il fut nommé professeur d'institutions politiques, administratives et judiciaires de la France à l'École des chartes, en remplacement de M. F. Bourquelot, le 1er février 1869. Plusieurs fois lauréat de l'Institut (prix à l'Académie des inscriptions en 1858, 1861 et 1863; prix à l'Académie des sciences morales et politiques en 1860; grand prix Gobert à l'Académie des inscriptions en 1871); auteur d'ouvrages très-estimés, archiviste sagace et laborieux, doué d'une mémoire étonnante et d'une merveilleuse aptitude pour la découverte et la mise en lumière des documents, professeur savant et zélé, il était digne de prendre place à l'Institut; mais, au moment même où l'Académie des inscriptions l'appelait dans son sein, le 25 février 1876, à la place de M. Molh, il était frappé de la terrible maladie qui l'a emporté le 17 décembre dernier, à l'âge de 48 ans, et quand on espérait encore de lui de nombreux et excellents travaux. « Pour ce chrétien convaincu, pour cette conscience pure, a dit de lui M. Alfred Maury, directeur des Archives, la mort n'a été que le suprême élan de l'âme vers le mystérieux auteur de toutes choses. » On jugera de ce qu'il a fait et de ce qu'il lui restait encore à faire par la liste sommaire de ses ouvrages : — *La France sous Philippe le Bel*, étude sur les institutions politiques et administratives du moyen âge, d'après un mémoire couronné par l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres, Paris, H. Plon, 1861, in-8, VIII et 468 p.); — *Notices et extraits de documents inédits relatifs à l'histoire de France sous Philippe le Bel* (extrait du t. XX, 2e partie des *Notices et extraits des Mss.* publiés par l'Académie des inscriptions, Paris, impr. imp. 1861, in-4, 155 p.); — *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes*, suivies d'un aperçu des principaux changements survenus jusqu'à nos jours dans la formation de l'armée (Paris, Plon, 1863, in-8, VIII et 489 p., ouvrage récompensé à l'Académie des sciences morales et politiques); — *Actes du Parlement de Paris*, 1re série, t. Ier, 1254-1299, t. II, 1299-1328 (Inventaires et documents publiés par les Archives de l'Empire (Paris, H. Plon, 1863 et 1867); cet inventaire est précédé d'une préface par M. L. de Laborde, accompagné d'une notice sur les Archives du Parlement de Paris, par M. A. Grün, et suivi de la restitution d'un volume des *Olim* perdu depuis le seizième siècle, par M. L. Delisle; — *Correspondance secrète inédite de Louis XV sur la politique étrangère avec le comte de Broglie, Tiercier*, et autres documents relatifs au ministère secret publiés d'après les originaux conservés aux Archives de l'Empire et précédés d'une étude sur le caractère et la politique personnelle de Louis XV (Paris, H. Plon, 1866, in-8, 2 vol. IV-501 et 527 p.); — *Mémoires de Frédéric II, roi de Prusse*, écrits en français par lui-même, publiés conformément aux manuscrits originaux conservés aux Archives du cabinet à

Berlin, avec des notes et des tables (en collaboration avec M. E. Campardon), (Paris, Plon, 1866, in-8, 2 vol. VIII-543 et 513 p.); — *Saint Louis et Alfonse de Poitiers*, étude sur la réunion des provinces du Midi et de l'Ouest à la couronne et sur les origines de la centralisation administrative, d'après des documents inédits (Paris, Plon, 1870, in-8, 550 p.); ouvrage couronné par l'Institut (prix de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1861) et qui a obtenu le grand prix Gobert à la même Académie en 1871.

Indépendamment de ces ouvrages importants et qui ont révélé des faits et des personnages nouveaux, comme Alfonse de Poitiers, M. Boutaric a fourni à diverses revues des articles variés, intéressants et quelques-uns fort étendus. — A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES : *Compte des dépenses de la chevalerie d'Alfonse, comte de Poitiers* (juin 1241) XIVe année, 1852-1853, p. 22-42 ; — *Organisation judiciaire du Languedoc au moyen âge*, ibidem, XVIe année, 1854-55, p. 201-230 et 532-550; XVIIe ann. 1855-56, p 97-122 (c'est la thèse que M. Boutaric avait soutenue à l'École des chartes pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe); — *Les premiers États généraux* (fragment d'un mémoire couronné par l'Académie des inscriptions), (ibidem, XXIe ann., 1859-60 p. 1-37, tiré à part, Paris, F. Didot frères, 1860, in-8, 37 p.); — *Organisation militaire de la France, sous la troisième race*, avant l'établissement des armées permanentes (ibidem, XXIIe ann. 1860-61, p. 1-30, 481-504); — *La Saint-Barthélemy*, d'après les Archives du Vatican (ibidem, XXIIIe ann., 1861-62, p. 1-27); — *Les Archives de l'Empire*, à propos d'un rapport de M. F. Ravaisson (ibidem,, XXIVe ann., 1862-63, p. 252-264). Enfin de nombreux comptes rendus qu'il a fournis au même recueil pendant plus de vingt ans, de 1853-1875, sur l'histoire générale, les institutions, etc. — AUX ANTIQUAIRES DE FRANCE : nous n'avons relevé qu'un seul mémoire, mais fort important : *Recherches archéologiques sur le palais de justice de Paris*, principalement sur la partie consacrée au Parlement, depuis l'origine jusqu'à la la mort de Charles VI (1422). Ce mémoire a paru dans le XXVIIe volume des Mémoires de la Société imp. des antiquaires de France, et a été tiré à part (Paris, 1862, in-8, 70 p.). On trouve dans le *Bulletin* de la même Société les communications suivantes de M. Boutaric : 1861, p. 67, *Inventaire de plusieurs reliques de saint Louis;* — p. 100, *Plaintes de Fréminet, premier peintre de Louis XIII*, au sujet de dégâts commis aux peintures de la chapelle de Fontainebleau ; — 1862, p. 66 et 79, *Monogrammes et signatures de rois de France ;* — p. 85, *Note sur les portefeuilles de la collection Gaignières transportés à Oxford ;* — 1864, p 51 et 92, *Note sur le tableau de le Grand'chambre du Parlement de Paris*. On remarque encore dans le *Bulletin* de 1873 l'allocution prononcée par M. Boutaric, président sortant, p. 35. — AUX ANNALES DU BIBLIOPHILE, DU BIBLIOTHÉCAIRE ET DE L'ARCHIVISTE pour 1862, publiées en 1863, M. Boutaric a fourni une suite d'articles intitulés : *Les livres condamnés*, relevé général d'après les documents originaux, p. 3, 35, 55, 82 et 172. — A LA REVUE CONTEMPORAINE : *Les idées modernes chez un politique du quatorzième siècle, Pierre Du Bois*, 2e série, tome. XXXVIII, no du 15 avril 1864, pages 417-447. — A la REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES : *Marguerite de Provence, femme de saint Louis, son caractère, son rôle politique* (1er octobre 1867), tiré à part, in-8, 46 p. 1868; — *Clément V, Philippe le Bel et les Templiers* (1er octobre 1871 et 12 janvier 1872); tiré à part in-8, 78 p. 1872; — *Le Vandalisme révolutionnaire : les archives pendant la Révolution française* (1er octobre 1872); — *Vincent de Beauvais et la connaissance de l'antiquité classique au seizième siècle* (1er janvier 1875); tiré à part, in-8, 55 p.; — *Des origines et de l'établissement du régime féodal et par-*

ticulièrement de l'immunité (1er octobre 1875); tirage à part, in-8, 56 p. Dans les *Mélanges* de la même Revue : *Marie-Thérèse, Joseph II et Madame d'Herzelle* (1er juillet 1868); — *Les États généraux de France*, à propos du livre de M. Georges Picot (1er janvier 1873); — *La Chambre des comptes de Paris* (à propos du livre de M. A. de Boislisle) (1er avril 1874); — *Un mémoire inédit du duc de Saint-Simon* (1er octobre 1874).

M. Boutaric avait pris une part importante à la publication de l'*Inventaire sommaire et tableau méthodique des fonds conservés aux Archives nationales*, 1re partie, régime antérieur à 1789, Paris, impr. nat., 1871. Il avait collaboré à la publication du *Musée des Archives nationales, Documents originaux de l'histoire de France...* publié par la direction générale des Archives nationales, Paris, H. Plon, 1872, in-4, ouvrage auquel il a fourni la notice des Capétiens (987-1328), p. 49 à 184 de ce volume.

On trouve dans les Archives des missions, 2e série, deux rapports de M. Boutaric : *Rapport sur une mission en Belgique*, à l'effet de rechercher les documents inédits relatifs à l'histoire de France, au moyen âge, t. II, p. 231-319; — *Rapport sur une mission ayant pour objet de recueillir dans les Archives du royaume de Belgique, les papiers d'Etat des seizième, dix-septième, et dix-huitième siècles, relatifs à l'histoire de France*, t. VII, p. 1-23.

M. Boutaric avait, en outre, fourni quelques articles au *Journal officiel*, pendant la direction de M. Ernest Daudet. Il avait proposé, vers 1860, au Comité des travaux historiques de publier divers documents relatifs aux négociations entre la France et la Castille. Depuis qu'il faisait partie du Comité, c'est-à-dire depuis l'année 1865, il avait fourni de nombreux rapports sur les publications projetées et les communications des correspondants.

Les nouveaux éditeurs de l'*Histoire générale du Languedoc de D. Vaissète* avaient recherché sa collaboration et le prospectus publié par M. Privat, libraire à Toulouse, annonçait que M. Boutaric traiterait l'histoire du Midi au treizième siècle, et en particulier sous l'administration d'Alphonse de Poitiers, héritier des comtes de Toulouse. M. Boutaric avait encore en préparation : *Le grand miroir de Vincent de Beauvais*, étude sur l'érudition au treizième siècle, ouvrage couronné en 1863, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — *La Correspondance administrative d'Alphonse, comte de Poitiers* (1249-1271) qui devait paraître dans les *Documents inédits*, et quelques travaux de moindre importance.

Nous ne devons pas oublier la collaboration qu'il a donnée au *Polybiblion* dans quelques articles sur des ouvrages historiques signés de ses initiales E. B. A. B.

M. Hippolyte-Jules Demolière, romancier et auteur dramatique, plus connu sous son pseudonyme anagrammatique de Molèri, vient de mourir; il était né à Nantes, le 3 août 1802. Après avoir étudié le droit à Rennes et la médecine à Paris, il débuta dans les lettres vers 1837. Lors de la Révolution de 1848, il fut attaché, comme secrétaire au Gouvernement provisoire, et resta au secrétariat de la Présidence sous le général Cavaignac. Il avait donné au théâtre, en 1843 : *La Famille Renneville*, et *Tôt ou Tard*, et, en 1845 : *Le Gendre d'un millionnaire*, joué au Théâtre-Français; ces trois pièces avec la collaboration de M. Léonce Laurencot. En 1849, il donna *La Famille*; en 1852, *La Tante Ursule*; en 1861, *Le Revers de la médaille*. Ses débuts dans la littérature romanesque furent postérieurs à ses premières œuvres dramatiques; *Iambo* parut en 1848, dans l'*Écho des feuilletons*; le *Marquis de Monclar* est de 1851. Un recueil de ses nouvelles, en deux volumes, *Petits drames bour-*

geois, suivit, en 1856, puis, en 1858, *Fièvres du jour*, ses deux meilleures œuvres dans ce genre ; enfin, *la Traite des blanches*, en 1863, et *Or et Misère*, en 1864 ; l'*Amour et la Musique*, en 1866 ; *Terre promise*, en 1867. M. Moléri était aussi l'auteur d'un *Dictionnaire*, *Manuel du jardinier amateur* (1866), et des « guides-itinéraires » *De Paris à Strasbourg*, et *De Paris à Corbeil et à Orléans*.

— M. Émile Bères, né à Castelnau-d'Anzac (Gers), en 1801, est mort récemment ; c'est en concurrence avec M. Bères que Blanqui obtint en 1832 sa chaire au Conservatoire des arts et métiers. M. Bères, avait déjà publié à cette date un *Essai sur les moyens de créer la richesse territoriale dans les départements méridionaux* (1830), dont les tentatives d'application pratique furent ruineuses, mais lui valurent cependant d'être nommé, vers 1848, rapporteur au bureau de l'industrie parisienne. En 1831, la Société agricole de Châlons avait couronné ses *Éléments d'une nouvelle législation de chemins vicinaux, grandes routes, chemins de fer ;* et la Société de Mulhouse, en 1832, ses *Causes du malaise industriel* ; en 1836, l'Institut insérait dans le Recueil des savants étrangers son *Mémoire sur les causes de l'affaiblissement du commerce à Bordeaux ;* mais son ouvrage le plus complet, qui fut couronné par l'académie de Mâcon, par la Société morale chrétienne et par l'Académie française, est celui qu'on connaît sous le titre : *Les Classes ouvrières ; moyen d'améliorer leur sort* (1836, in-8). On doit encore à M. Émile Bères : *Les Sociétés commerciales ;* un *Manuel de l'actionnaire*, un *Manuel de l'Emprunteur et du Prêteur aux caisses du Crédit foncier*, un *Compte rendu de l'Exposition de* 1849, etc. ; enfin, des notes géographiques et commerciales pour une édition en 7 vol. de l'*Histoire ancienne* de Rollin.

— M. Thomas Wright, antiquaire anglais, l'un des fondateurs de *la Camden Society* et de la *British archæological institution*, et, depuis 1842, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de mourir à l'âge d'environ soixante-sept ans. C'est surtout comme éditeur d'auteurs anglais anciens que M. Th. Wright était connu : le *Critical dictionnary* de Sir Austin Allibone ne cite pas moins de soixante-dix-huit articles de ce genre, sous son nom, parmi lesquels on ne trouve qu'un ouvrage original, écrit d'ailleurs en français, ayant pour titre : *Coup d'œil sur le progrès de la littérature anglo-saxone en Angleterre*, par MM. Th. Wright et Francisque Michel (Paris, 1836, in-8). Les historiens français trouveront d'amples renseignements dans ces précieuses collections de documents. C'est à M. Th. Wright qu'on doit la découverte, en 1856, au *Hunterian Museum* de Glasgow, d'un manuscrit inconnu des *Cent nouvelles nouvelles* dont il voulut être l'éditeur pour la Bibliothèque elzévirienne (1858). Sa dernière œuvre est intitulée : *Les Femmes en Occident* in-4). (1869,

—Le P. Joseph Dugas, de la Compagnie de Jésus, né à Lyon le 30 septembre 1843, entré dans la compagnie le 11 novembre 1871, vient de mourir à Alger. Docteur en théologie, élève au séminaire français à Rome, il avait été un des secrétaires du concile du Vatican. En 1873, il écrivit dans l'*Univers* des lettres sur les pèlerinages de Paray-le-Monial qui ont été réunies sous ce titre : *le Pèlerinage du Sacré-Cœur en* 1873, *histoire et documents ;* il a publié dans les *Études religieuses : La Moricière* (5e série, t. V, p. 838) ; — *Le Christianisme et les familles patriciennes de Rome aux premiers siècles* (t. VI, p. 716) ; — *Le Paganisme romain dans ses rapports avec le christianisme aux deux premiers siècles* (t. VII, p. 481) ; — *L'Association des jeunes ouvrières, dite de Notre-Dame de Fourvière* (t. VIII, p. 561 ; tirage à part : Lyon, imp. Pitrat, 1875, in-8), — *La Kabylie et le peuple kabyle* (t. VIII, p. 693 ; t. IX, p. 502 ; t. X, p. 29,

426, 850). Le P. Dugas venait d'achever la publication de ces derniers articles en un volume.

— On annonce encore la mort : de Mme la baronne de Barante, la femme de l'historien des ducs de Bourgogne, et auteur elle-même d'un livre recommandable : *La Présence de Dieu rappelée par les passages des livres saints, à l'usage des écoles et particulièrement des écoles de campagne* (Tours, Mame, 1868, in-32); — de M. le général d'Aurelle de Paladines, né à Malézieux (Lozère), en 1804, l'illustre vainqueur de Coulmiers, ancien membre de l'Assemblée nationale, sénateur inamovible, et dont l'œuvre : *Campagne de 1870-1871*, publiée en janvier 1872 (in-8, avec 3 cartes et 1 fac-simile) arrivait trois mois après à sa 3e édition; — de M. le docteur J.-B. Philippe Barth, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu; ancien président de l'Académie de médecine, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, né à Sarreguemines, en 1812, et auteur d'ouvrages estimés sur le *Choléra morbus épidémique;* — la *Dilatation des bronches;* — la *Rupture spontanée du cœur;* et d'un *Traité pratique d'auscultation*, qui en était à sa huitième édition en 1874; — de M. Herson-Macarel, avocat à la Cour d'appel de Paris, qui avait publié, en 1842 : *De l'expropriation pour cause d'utilité publique*, commentaire sur la loi du 3 mai 1841; — de M. Ch. Piel de Troismonts, gérant du *Constitutionnel* depuis 1861, et auteur de publications bonapartiste, entre autres : deux Mémoires sur l'*Hérédité napoléonienne* (1852); — de M. le docteur Jules Roux, premier chirurgien en chef de la marine de Toulon, et membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, que son mémoire : *De l'ostéomyélite et des amputations secondaires*, lu à l'Académie de médecine en 1860, mit au premier rang des illustrations de l'art médical; — de M. Gustave Courbet, le peintre trop connu, né à Ornans en 1819, mort à Genève; membre de la Commune de Paris en 1871, et auteur de *Lettres... à l'armée allemande et aux artistes allemands*, lues à l'Athénée, dans la séance du 29 octobre 1870; — de M. Alfred Deberle, l'un des principaux rédacteurs et plus tard directeur du *Grand Dictionnaire universel* de P. Larousse, conseiller municipal de Paris, et auteur d'un *Théâtre... recueil spécial de pièces pour théâtres d'enfants* (1868), mort à quarante-deux ans; — de M. Adolphe Benoist, mort le 5 décembre à Châlon-sur-Saône, à soixante-quatorze ans, auteur de : *Lettre d'un contribuable à M. le Préfet de Saône-et-Loire, relative au projet d'établissement de deux chemins de fer départementaux* (in-8, Châlon-sur-Saône, 1865), et collaborateur de plusieurs journaux de province : la *Décentralisation*, le *Conservateur*, etc.; — du poëte autrichien Ritter-Adolf Von Tschabuchnigg, mort à Vienne le 2 novembre, à l'âge de soixante-huit ans : il avait occupé des postes éminents dans son pays, entre autres, le ministère de la Justice en 1870; — du romancier hollandais G.-E.-C. Croiset, mort à Amersford le 22 octobre, à l'âge de soixante ans; — du général Charles-Guillaume-Marie-Apollinaire-Antoine Cousin-Montauban, comte de Palikao, ancien sénateur de l'Empire et ancien ministre, mort à Paris le 8 janvier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, auteur d'*Un ministère de la guerre de vingt-quatre jours* (1874).

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a renouvelé son bureau pour le premier trimestre de 1878; il se trouve ainsi composé : M. de Loménie, directeur; M. Mézière, chancelier.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie, dans sa séance du 28 décembre, a élu correspondants : MM. Arcoli, à Naples, et Witney, à New Haven (Connecticut), en remplacement de MM. Conestabile et Herculano de Carvalho, décédés.

— Dans la séance du 4 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se

trouve ainsi composé : M. Édouard Laboulaye, président ; M. de Rozière, vice-président.

Académie des sciences. — Dans la séance du 13 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un correspondant pour la section de minéralogie, en remplacement de M. d'Omalius d'Halloy ; M. Cailletet a été nommé par 33 suffrages, contre 19 donnés à M. James Halès.

— Dans la séance du 3 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un associé étranger, en remplacement de M. de Baer. M. William Thomson a été élu par 27 voix, contre 25 données à M. Van Beneden.

— Dans la séance du 7 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 : M. Fizeau, président ; M. Daubrée, vice-président.

Académie des beaux-arts. — L'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 : M. Louis François, président ; M. Muller, vice-président.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 15 décembre, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres dans la section de philosophie et dans la section de législation, en remplacement de MM. Lélut et Cauchy, décédés. Ont été nommés, dans la section de philosophie, M. Louis Peisse, par 22 voix, contre 18 données à M. Charles Waddington ; dans la section de législation, M. Aucoc, par 24 voix, contre 6 données à M. Rodolphe Dareste, et 1 à M. Colmet d'Aage.

— Dans la séance du 29, l'Académie a élu associés étrangers : MM. le baron de Hübner, à Vienne, et Emerson, à Boston, en remplacement de lord Stanhope et de M. Motley, décédés ; — correspondants, dans la section de morale, M. Olivecrona, de Stockolm, en remplacement de M. Charton, nommé académicien libre ; dans la section d'économie politique M. Émile Worms, professeur à la faculté de droit de Rennes, en remplacement de M. Scialoja, décédé.

— Dans la même séance, sur le rapport de M. G. Massé, au nom de la section de législation, l'Académie a remis au concours pour 1880 le sujet proposé pour le prix Bordin en 1877, qui n'a été traité que d'une façon tout à fait insuffiante par les concurrents. Il s'agissait d'exposer les modifications introduites depuis le commencement du siècle dans les lois relatives aux titres négociables.

— Dans la séance du 5 janvier, l'Académie a renouvelé son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 ; M. Michel Chevalier, président ; M. Vacherot, vice-président.

Faculté des lettres. — M. Debibour, ancien élève de l'École normale supérieure, a soutenu, le 3 novembre, à Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Theodora Justiniani Augusti uxore ; — La Fronde angevine.*

— M. Lichtenberger a soutenu, le 4 janvier, à Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De carminibus Shaksperi ; — Étude sur les poésies lyriques de Gœthe.*

Bureau des Longitudes. — L'administration du bureau des Longitudes vient d'être ainsi constituée pour l'année 1878, par décret du 10 janvier : président, M. Faye ; vice-président, M. Janssen, secrétaire-trésorier, M. de la Roche-Poncié.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 novembre, M. Edmond Le Blant a communiqué une note sur une épitaphe du cloître de Saint-Sauveur à Aix. Il a été donné lecture d'une lettre de M. Ernest David sur un médaillon de bronze conservé au Cabinet

des médailles, portant une inscription bilingue et le nom de Grazia Nassi. — Dans les séances des 2, 9 et 16, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture de son mémoire sur le dieu Satrapès et l'influence des Phéniciens dans le Péloponèse; M. Ernest Desjardins a achevé la lecture du mémoire de M. Ch. Tissot relatif à l'exploration de la voie romaine de Carthage à Thevesti; M. le docteur Lagneau a lu un mémoire sur l'usage des armes empoisonnées chez les anciens peuples de l'Europe. — Dans la séance du 9, M. Léopold Delisle a communiqué une note sur un manuscrit français des *Grandes chroniques* conservé au British Museum; M. Renan a présenté un mémoire de M. Philippe Berger sur un ex-voto du temple de Tanit à Carthage. — Dans les séances du 16 et du 23, M. Gaston Paris a lu un mémoire sur la date d'une chanson de geste relative au pèlerinage de Charlemagne en Orient. Dans la séance du 30 novembre, M. Maximien Deloche a continué la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. — Dans la séance du 14 décembre, M. Edmond Le Blant, a fait sur un sarcophage chrétien d'Arles, une communication qui a provoqué des observations de MM. Ravaisson et le baron de Witte; M. Michel Bréal a présenté des observations sur deux inscriptions en langue osque. — Dans la séance du 21, M. Michel Bréal a fait une communication sur une inscription pélignienne trouvée près de Sulmone; M. Gaston Paris a communiqué un renseignement fourni par M. Célestin Port au sujet d'un manuscrit de la bibliothèque d'Angers, contenant un fragment de Saxon le Grammairien; M. le Président a donné lecture d'une lettre de M. Ferdinand Delaunay au sujet de la communication faite précédemment par M. le Blant sur un sarcophage d'Arles.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 29 octobre et 17 novembre, M. Bertold Zeller a continué la lecture de son mémoire sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. — Dans les séances des 29 octobre, 3, 17 et 23 novembre, M. Ch. Waddington a donné lecture d'un mémoire sur la renaissance des lettres et de la philosophie au quinzième siècle. — Dans les séances des 3 et 10 novembre, M. Félix Rocquain a donné lecure d'un fragment de son ouvrage sur l'esprit révolutionnaire avant la Révolution. — Dans les séances des 1er et 22 décembre, M. Berthold Zeller a continué la lecture de son mémoire sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. — Dans la séance du 8, M. Charles Lévêque a lu une notice sur les *Essais de critique et de littérature* de M. E. Garsonnet; M. le Secrétaire perpétuel a lu une notice de M. Drouyn de Lhuys sur une maison de refuge en Pensylvanie. — Dans la séance du 15, M. Gaberel de Rossillon a lu un mémoire sur la comdamnatiou de l'*Émile* du « Contrat social » de J.-J. Rousseau, à Paris et à Genève, en 1762. — Dans la séance du 29, M. Félix Rocquain a commencé la lecture d'un nouveau fragment de son ouvrage sur l'esprit révolutionnaire avant la Révolution, consacré au parti des philosophes.

Découverte du texte original du Livre de Tobie — On vient de faire, en Angleterre, une découverte importante pour la littérature biblique. M. Neubauer, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Bodléienne, a retrouvé, dans un manuscrit hébreu récemment acquis, le texte chaldéen du livre de Tobie. Saint Jérôme, dans la préface de sa traduction de ce livre, adressée aux évêques Chromatius et Héliodore, leur dit : *Exigitis enim, ut librum! chaldæo sermone conscriptum, ad latinum stylum traham, librum utique Tobiæ.* Il est à croire que le texte découvert par le Dr Neubauer est celui-là même qu'a traduit saint Jérôme, à part quelques différences et peut-être des retouches. Le style du Tobie chaldéen indique que c'est

la l'original du livre. — Le Tobie de la Vulgate diffère de celui des Septante en plusieurs points, mais surtout parce que le Tobie grec parle à la première personne, tandis que le Tobie latin parle à la troisième. Dans le chaldéen, il parle aussi à la troisième personne. Sur d'autres points, le chaldéen se rapproche plus des Septante que de la Vulgate. — Un certain nombre de mots douteux, qui ont embarrassé les critiques dans les versions de Tobie, sont éclaircis dans le chaldéen. Le chien n'est pas mentionné dans le texte de M. Neubauer. La fin du livre, à partir de XI, 20, manque. La conclusion est plus courte et différente. Elle paraît avoir été abrégée. Ce n'est, du reste, que quand le manuscrit aura été publié qu'on pourra l'étudier sérieusement. — (*Univers*).

Corpus inscriptionum græcarum de Boeckn. — Depuis longtemps, l'Académie de Berlin avait décidé que le C. I. G. ne pouvait être continué d'après le plan conçu par Boeckn. Aussi avait-elle ordonné la publication d'un nouveau Corpus. Deux volumes de cette publication ont déjà paru, sous le titre de *Corpus inscriptionum atticarum*. Le premier contient les inscriptions antérieures à l'archontat d'Euclide, et est dû à A. Hirchhoff. Dans le second (II). M. Borhler a réuni les inscriptions qui se rapportent à l'époque comprise entre Euclide et Auguste. Mais, aussi longtemps que ce nouveau Corpus ne sera pas complet, l'œuvre de Boeckn continuera à être d'un usage journalier pour tous les savants qui s'occupent de l'antiquité grecque. Malheureusement, aucune table ne facilitait les recherches dans ces quatre immenses in-folios. Depuis 1859, époque de la publication du dernier fascicule du tome IV, on réclamait en vain des tables analogues à celles qui se trouvent dans chaque volume du C. I. D. M. Herm. Roehl vient enfin de combler cette lacune, et l'on ne peut que le remercier du service qu'il a rendu par là à la science; car, par suite de cette lacune, l'œuvre de Boeckn était jusqu'à ce jour inabordable. (Berlin, Reimer, 1877, in-fol. de 167 p., 15 fr.)

L'Établissement de l'imprimerie dans le Vivarais. — M. Henry Vaschalde, administrateur de l'établissement thermal de Vals, officier d'Académie, membre de plusieurs sociétés savantes, s'est fait connaître, en ces dix dernières années, par une vingtaine de publications, presque toutes consacrées au Vivarais. Les plus récentes de ces publications sont : *Croyances et superstitions populaires du Vivarais* (1876); *Histoire des poëtes du Vivarais* (1877); *Une inscription languedocienne du quinzième siècle à Largentière* (1877); enfin *Établissement de l'imprimerie dans le Vivarais, illustré de marques typographiques* (Vienne, 1877, grand in-folio de 33 p.). Toutes les publications de M. Vaschalde sont recommandables à divers titres, mais cette dernière mérite, — surtout dans une revue bibliographique, — une recommandation particulière. C'est un tirage à part très-soigné (à cent exemplaires) de savants articles qui ont paru dans la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*. M. Vaschalde s'occupe successivement des premiers livres imprimés à Tournon (seizième siècle), à Bourg-Saint-Andéol (dix-septième siècle), à Privas, à Viviers, à Annonay, au Camp de Jalès (dix-huitième siècle), à Largentière et à Aubenas (dix-neuvième siècle). L'auteur a réuni avec beaucoup de zèle et discuté avec beaucoup de sagacité tous les renseignements qu'il a pu se procurer sur les productions des presses du Vivarais. Sa notice, que complète à merveille, comme il nous en avertit avec une aimable modestie (p. 10, note 1), un travail sur l'*Imprimerie à Tournon*, que M. A. de Gallier publie présentement dans le *Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme*, sa notice, dis-je, où les marques typographiques de Thomas Soubron, de Claude Michel, de Guillaume Linocier, de Thomas Bertrand, de Michel

(Estienne), etc., sont admirablement reproduites, doit être mise, dans toute collection de bibliophile, à côté du *Manuel du libraire*, avec ces autres excellents recueils dont on a dit ici tant de bien, les *Origines de l'imprimerie en Guyenne*, par Jules Delpit, et l'*Établissement de l'imprimerie dans la province de Languedoc*, de M. Desbarreaux-Bernard. — T. DE L.

LES ORIGINES LINGUISTIQUES DE L'AQUITAINE. — M. A. Luchaire, ancien élève de l'École normale, professeur d'histoire au lycée de Bordeaux, avait traité, dans sa thèse latine pour le doctorat ès lettres un sujet aussi difficile qu'intéressant (*De lingua Aquitanica*, Paris, Hachette, 1877, in-8 de IV-65 p.). Il a traduit, en la développant, sa remarquable thèse (Pau, 1877, gr. in-8 de 72 p.). Le travail de M. Luchaire avait été, sous sa première forme, fort apprécié par les professeurs de la Sorbonne, comme par un de nos plus savants archéologues, M. Desjardins, qui présenta la brochure à ses confrères de l'Académie des Inscriptions. Maintenant que ce travail, mis en bon français, a, de plus, été revu, amélioré, augmenté, il trouvera auprès de tous les lecteurs le plus favorable accueil. L'auteur, après avoir exposé, dans son *Avant-propos* la question ibérienne, s'occupe dans quatre chapitres excellents : 1° de la langue des Aquitains, d'après le témoignage des auteurs anciens et les monuments épigraphiques de la région pyrénéenne; 2° de la langue basque et du dialecte gascon; 3° du lexique basque et du lexique gascon; 4° des noms de lieux du pays basque et de ceux de la région pyrénéenne. De la savante et habile discussion de M. Luchaire, il résulte (j'emprunte ceci à sa *Conclusion*, p. 68) que la langue, des Aquitains était, comme l'idiome ibérien de l'Espagne, de la même famille que celle des Basques actuels; que son domaine s'étendait à peu près, du temps de César et de Strabon, sur la même région que celle où l'on parle aujourd'hui le dialecte gascon ; que cet ancien idiome, supplanté par le latin populaire, a laissé des traces de lui-même dans les noms propres que les anciens ont cités, dans le vocabulaire et la constitution phonique du gascon, et dans les noms des lieux de la région pyrénéenne. J'espère bien que M. Luchaire, continuant des travaux si bien commencés et qui font autant d'honneur à sa critique qu'à son érudition, éclaircira, autant qu'elle peut être éclaircie, la question des origines de la partie sud-ouest du continent européen.

TROIS BROCHURES DE M. THOLIN. — De tous les anciens élèves de l'École des chartes, M. Georges Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, est un de ceux qui travaillent le plus et le mieux. Aussi c'est avec une entière confiance que j'appelle l'attention des lecteurs du *Polybiblion* sur les trois brochures que nous donne à la fois le jeune lauréat de l'Institut : *Aperçus généraux sur le régime municipal de la ville d'Agen au seizième siècle* (Agen, 1877, in-8 de 37 p.); *Notes sur les stations, les oppidum, les camps et les refuges du département de Lot-et-Garonne* (Agen, 1877, in-8 de 38 p.); *Notes sur la chasse dans l'Agenais* (Agen, 1877, grand in-8 de 36 p.). Les deux premiers mémoires sont tirés du *Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen;* le dernier est extrait de la *Revue de l'Agenais*. Tous les trois sont pleins d'intérêt. Dans le premier, apparaît surtout le paléographe, qui a patiemment dépouillé et clairement analysé les documents de l'hôtel de ville d'Agen, documents dont le plus important, un code municipal de 1609, en 52 articles, est reproduit *in extenso* (p. 21-37); dans le second, apparaît surtout l'archéologue, qui a exploré avec un zèle infatigable toutes les communes du département de Lot-et-Garonne et qui a très-habilement décrit les stations, oppidum, camps, refuges dont jusqu'à ce jour aucun antiquaire du pays ne s'était pour ainsi dire occupé ; dans le

troisième mémoire, nous avons devant nous un homme à l'érudition variée, qui met dans sa causerie le même entrain qu'il apporte à la chasse, et qui mêle à d'amusants récits d'instructifs renseignements. — T. DE L.

LE DROIT DU SEIGNEUR. — Un beau et bon recueil qui paraît en Italie, sous ce titre : *Curiosita e ricerche di storia subalpina*, contient, dans sa huitième livraison et sous la rubrique *Tesoretto d'un bibliofilo*, un article dans lequel M. Antonio Manno réfute énergiquement les contes qui ont été débités sur de prétendus droits du seigneur. Dans ce même article M. Manno restitue une pensée, attribuée parfois à Voltaire,— qui savait bien la mettre en pratique, du reste — à son véritable auteur. C'est Bacon qui a dit : *Audacter calumniare, semper aliquid hæret*, et c'est Beaumarchais qui a répété : « Calomnions : il en restera toujours quelque chose. »

L'INVENTAIRE DE LA COLLECTION PAYEN. — M. Léopold Delisle (*La Bibliothèque nationale en 1876, Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique*, Paris, Champion, 1877) annonçait (p. 12) que le classement des livres et documents rassemblés sur la vie et les ouvrages de Montaigne ayant été achevé, l'inventaire en avait été dressé par M. Richou, bibliothécaire de la Cour de cassation, et que cet inventaire avait été imprimé à Bordeaux par les soins de M. Jules Delpit. Voici le titre complet du volume mentionné par l'administrateur général de la Bibliothèque nationale : *Tablettes des Bibliophiles de Guyenne. Tome II. Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel de Montaigne, réunis par le Dr J.-F. Payen et conservés à la bibliothèque nationale, rédigé et précédé d'une notice par Gabriel Richou*, archiviste-paléographe, conservateur de la bibliothèque de la Cour de cassation (Bordeaux, 1877, in-8 de XVII-396 p.) L'inventaire occupe 279 pages : le reste du volume est rempli par vingt-trois lettres inédites de Françoise de la Lachassagne, veuve de Michel Eyquem de Montaigne, découvertes aux archives départementales de la Gironde par M. Roborel de Climens et publiées par M. Jules Delpit, par une table chronologique des faits contenus dans l'inventaire et dans les lettres, enfin par une table alphabétique des matières. Le Dr Payen n'avait pas seulement rassemblé toutes les éditions des *Essais*, toutes les traductions qui en ont été faites en allemand, en anglais, en hollandais, en italien, un assez grand nombre d'ouvrages ayant appartenu à Montaigne, portant sa signature ou quelques lignes de sa main, la plupart des ouvrages des parents, amis et contemporains de Montaigne, un nombre encore plus considérable d'ouvrages se rapportant spécialement ou incidemment à Montaigne, à ses parents, à ses amis ; il avait aussi rassemblé près de trois cents portraits de son écrivain favori et, ce qui est particulièrement précieux, une foule d'autographes de personnages célèbres, contemporains de Montaigne, autographes parmi lesquels je me contenterai de citer ceux du duc d'Albe, de saint Charles Borromée, d'Antoine de Bourbon, de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, des ducs de Guise, des cardinaux de Lorraine, des princes de Condé, de Catherine et de Marie de Médicis, de Charles-Quint et de Philippe II, des papes Clément VII, Clément VIII, Innocent IX, Grégoire XIII et Grégoire XIV, d'Élisabeth, reine d'Angleterre, etc. Tous ceux qui auront à consulter l'*Inventaire de la collection Payen* loueront le soin extrême avec lequel M. Richou l'a rédigé, et la patriotique générosité avec laquelle M. Jules Delpit l'a fait imprimer. — T. DE L.

BIBLIOGRAPHIE ET ICONOGRAPHIE DES ŒUVRES DE J.-F. REGNARD. — Sous ce titre vient de paraître (Paris, Rouquette, 1877, in-18, de 61 p, prix : 5 fr.) un

ouvrage qui mérite d'être signalé à nos lecteurs. Les éditions isolées et orignales des diverses pièces de théâtre sortîes de la plume de l'auteur du *Joueur* et du *Légataire universel* sont décrites minutieusement et *de visu*; les éditions collectives sont ensuite signalées depuis celle de 1698, jusqu'à celle publiée en 1876 par la Librairie des Bibliophiles; les compositions destinées au théâtre italien, les œuvres diverses et voyages sont, de même, l'objet d'indications scrupuleuses. Un travail de ce genre se refuse à l'analyse; nous noterons seulement, en passant, une supercherie ou un trait d'ignorance de libraires hollandais (coutumiers de faits semblables) qui publiaient hardiment les *Folies amoureuses* et le *Légataire universel* sous le nom de Dancourt. Dix pages du petit volume que nous signalons sont consacrées à l'iconographie de Regnard, à la description de ses portraits, au nombre de treize (tous ceux qui sont sérieux paraissent avoir été faits d'après un tableau de H. Rigaud), à l'énumération des suites de figures d'après Borel, Moreau, Marillier, Desenne et Dévéria. Les bibliophiles ne sauraient manquer de faire le meilleur accueil à l'étude dont nous avons transcrit le titre; elle est annoncée comme devant être suivie de recherches analogues relatives aux grands écrivains qui font l'orgueil de la France : Fénelon, Bossuet, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, La Fontaine, Boileau. On ne saurait trop encourager ces recherches patientes, inspirées par un dévouement sincère et qui rendent modestement de très-utiles services. L'auteur de la *Bibliographie de Regnard* a gardé l'anonyme, mais on nous a confié son nom, et nous ne croyons pas être indiscret en le trascrivant ici : M. Compaignon de Marcheville, maître des requêtes au Conseil d'État.

Un petit-neveu de Chateaubriand. — Sous ce titre, M. Louis Audiat a consacré une spirituelle et attachante notice biographique (Agen, 1877, gr. in-8 de 35 p.) à M. de Blossac (né le 20 août 1789, dans l'arrondissement de Saint-Malo, mort à Saintes, le 29 mai 1877). Michel-Édouard-Marie Locquet de Blossac descendait, du côté maternel, de la famille de Bédée, et ce fut le comte de Bédée, son grand-père, qui bâtit, à peu de distance de Plancouët, le château de Monchoix, dont il est si agréablement parlé dans les *Mémoires d'outre-tombe*. La mère de Châbeaubriand était une Bédée, et c'est ainsi que M. de Blossac se trouvait le petit-neveu du grand écrivain. M. Audiat, mêlant à ses propres souvenirs les souvenirs d'un intime ami de M. de Blossac, M. Hippolyte Violeau, raconte avec autant de fidélité que de talent la vie de cet homme de bien qui, sous la Restauration, fut un administrateur des plus distingués et qui, noblement tombé en 1830, passa le reste de sa vie dans une retraite que charmèrent l'amitié et la poésie. M. Audiat cite bon nombre de vers de M. de Blossac, les uns fort jolis, les autres fort beaux. A côté de ces citations heureusement choisies, on trouve de piquantes anecdotes vivement racontées. — T. de L.

Un nouveau catalogue de vente a prix marqués. — Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots des catalogues de livres rares et précieux, à prix marqués, publiés par la librairie Morgand et Fatout, fort connue dans le monde de la bibliophilie, et nous pourrions ajouter dans celui de la bibliomanie. Ces messieurs viennent de faire paraître un nouveau catalogue, d'une étendue fort respectable, et qui mérite l'attention des amateurs (384 pages, 2705 numéros). Certains articles sont notés à des prix qui attestent la hausse extraordinaire qui s'est manifestée depuis quelques années sur le marché des livres précieux; nous citerons, à peu près au hasard, les *Horæ beatæ*

Virginis, petit volume grec imprimé par Alde Manuce, à Venise en 1497, 3,000 fr. (n° 31); les *Essais* de Montaigne, Paris, 1588, in-4, 4,000 fr. (n° 155); une autre édition des *Essais*, Paris, 1669, 3 vol. in-12 (exempl. du bibliophile Longepierre, fort admiré aujourd'hui), 6,000 fr. (n° 161); *Théâtre* de P. et Th. Corneille (*Hollande*) 1664-1678, 9 vol. pet. in-12,5,000 fr. (n° 1434); *Œuvres* de Molière, Paris, 1666, 2 vol. in-12, 6,000 fr. (n° 1458) (c'est la première édition des Œuvres collectives avec pagination suivie). Quant aux éditions originales des comédies, l'*Avare* est offert à 1,700 fr.; les *Fourberies de Scapin* à 2,200, ainsi que les *Femmes savantes*. Ce qui, aux yeux du bibliographe sérieux, donne un prix spécial au catalogue dont nous parlons, c'est que certains articles sont accompagnés de notes parfois étendues, et renfermant des détails intéressants et peu connus. C'est ainsi qu'au sujet de l'édition originale de *Sganarelle* (Paris, 1660, n° 1491), dont on ne connaît que huit exemplaires (dont trois à la Bibliothèque nationale), les différences qui, circonstance singulière, existent entre ces divers exemplaires, sont minutieusement relevés.

Indiquons aussi (n° 2446) la note relative à un fort rare et curieux volume: *La Joyeuse et magnifique Entrée de Monseigneur Francoys fils de France, duc de Brabant et d'Anjou, en sa renommée ville d'Anvers* (Anvers, 1582, in-folio); n'oublions pas ce qui concerne un opuscule satirique de 1617 : les *Figures de la Paulette* (n° 2470), et un autre plus récent, daté de 1783 : *Les petits soupers de l'hôtel de Bouillon* (n° 2187). Il serait facile de multiplier ces citations; mais il nous reste à dire un mot de l'avant-propos, lequel renferme des considérations intéressantes sur les variations qu'a éprouvées en France le goût pour les livres. Au siècle dernier (avant les orages révolutionnaires) et jusqu'en 1825 environ, les incunables, les belles éditions des classiques grecs et latins, étaient surtout recherchés. Le moyen âge vient à la mode; on s'attache aux gothiques français, aux éditions de nos vieux rimeurs, aux romans de chevalerie; les éditions originales de nos classiques, longtemps délaissés, deviennent ensuite l'objet d'un engouement dont Charles Nodier et Armand Bertin donnent le signal, et qui a toujours été en se développant. En 1854, la vente de Bure donne aux amateurs un goût très-vif pour les vieilles reliures; l'auteur du *Manuel du Libraire*, J.-Ch. Brunet donne en ce genre l'exemple d'une passion violente; plus tard commence la vogue des ouvrages illustrés du dixième-huitième siècle : Eisen, Marillier, Gravelot, ont donné un prix exorbitant aux volumes (souvent dénués de tout autre mérite) que recommandent les figures, les vignettes gravées d'après leurs dessins. MM. Morgand et Fatout sont donc autorisés à demander 3,000 fr. pour une collection des *Œuvres* de Dorat en 18 volumes, et 1,000 fr. pour le volume des *Fables* de ce fade rimeur.

Encore un mot : c'est une erreur qu'il faut relever; on trouve au n° 216 l'ouvrage de Raoul Spifame : *Dicærchix Henrici regis Progymnasia;* il est en français, quoique le titre soit en latin: c'est un recueil d'édits supposés, révélant des idées neuves et hardies pour l'époque, prophétisant d'utiles réformes qui se sont parfois accomplies, mais, ajoute le catalogue, « il en coûtait cher en ce temps pour avoir trop d'esprit; livres et auteurs furent brûlés en place de Grève en 1557.

Heureusement pour Spifame, il ne fût nullement brûlé; il mourut tranquillement à Melun, en 1563; c'était un avocat dont le cerveau ne fut pas toujours très-lucide.

Il n'est pas inutile de relever cette assertion, car elle a déjà figuré sur d'autres catalogues, notamment sur celui de M. Henri Bordes; elle se re-

produit de confiance et elle peut très-bien être encore copiée bien des fois. Peut-être Raval a-t-il confondu avec son frère Jacques-Paul Spifame qui, devenu évêque de Nevers, abjura le catholicisme, fut condamné par contumace a être pendu (arrêté du Parlement de Paris, 13 février 1562) et qui, condamné à Genève, fut conduit au supplice le 25 mars 1566. (Voir la *Nouvelle Biographie générale*, Paris, Didot, tome XLVI, col. 329.)

— Nous sommes heureux d'annoncer la publication d'une 2e édition des *Études historiques et critiques sur le rationalisme contemporain* de notre éminent et si regretté collaborateur le R. P. Hyacinthe de Valroger (Paris, Lecoffre). La 1re édition était épuisée depuis longtemps. Nous devons cette réimpression aux soins pieux du frère du défunt, M. Achille de Valroger, prêtre de Saint Sulpice. Le volume est augmenté de divers opuscules et spécialement d'un grand nombre de pensées inédites du savant oratorien.

— M. Adrien Arcelin a publié récemment dans la *Revue des questions scientifiques* une remarquable étude qui se recommande à l'attention de tous les hommes sérieux. Elle a pour titre : *La famille et l'hérédité naturelle*. Il recherche l'influence de la loi de l'hérédité au point de vue physique, moral et social. Il s'adresse pour cela aux hommes de science et aux hommes pratiques. Il montre que l'hérédité sagement appliquée est un élément essentiel du progrès dans la famille et dans la nation ; c'est elle qui a puissamment contribué à la prospérité de l'ancienne société française, et c'est à son abandon systématique, et dans la théorie et dans les faits, qu'il faut attribuer la décadence dont nous sommes les tristes témoins.

— Une nouvelle *revue pédagogique* est annoncée comme devant paraître, chez l'éditeur Delagrave, sous la direction de M. Ch. Hanriot. Nous lisons dans son prospectus, que « c'est de J.-J. Rousseau surtout que dérivent les théories modernes d'éducation. » Cette phrase permet de préjuger dans quel esprit la *revue* sera rédigée et quelles idées elle tendra à propager.

— Nous avons déjà parlé d'un gracieux usage, des publications que provoque en Italie le mariage d'un ami et qui deviennent des cadeaux de noces, en attendant qu'elles soient l'objet des convoitises du bibliophile. Nous avons dit que le mariage de Giuseppe Pitrè, le correspondant italien de la *Revue des questions historiques*, et l'auteur de tant de livres justement estimés sur la littérature populaire sicilienne, avait été le motif de l'impression de plusieurs opuscules tant au-delà des Alpes qu'au-delà des Pyrénées. Un des rédacteurs de la *Renaixensa* a voulu aussi faire son cadeau au jeune et savant écrivain; il lui a adressé de curieuses recherches sur les cérémonies nuptiales au quatorzième siècle en Catalogne. L'auteur, M. Andrea Balaguer y Marino, a fait profiter la revue barcelonaise de cette étude, qui y a paru sous ce titre : *De las costums nupcials catalanas en lo segle XIV*, et qui a été tirée à petit nombre, brochure de 20 pages in-8, imprenta de la *Renaixensa*, 1877.

— Le roi de Suède a mis la dernière main à un drame lyrique de sa composition. Ce sujet est tiré de l'histoire de sa nation ; la scène se passe successivement dans la cathédrale d'Upsal, dans le bosquet d'Odin, et dans le vieux palais d'Upsal. Ce drame, dont la musique est d'Ivar Hallstrom, est actuellement en répétition, et sera prochainement représenté.

— Le Dr de Villiers, qui prépare à Londres la reproduction en fac-simile par la gravure et la photographie de l'édition de la Bible de Gutenberg, en deux volumes in-folio, vient de découvrir la signature du père de l'imprimerie au dos d'une lettre d'indulgences portant la date de 1454.

—*Les Hymnes de l'Église d'Irlande* viennent de paraître en un vol. in-4.

Cette publication intéresse à la fois la liturgie catholique et la musique du moyen âge. Elle est suivie d'un index bibliographique donnant l'historique de chaque pièce et de chaque auteur.

— La Société méckhitariste de Saint-Lazare, à Venise, vient de publier le texte arménien des *Assises d'Antioche*, avec une traduction française. M. Beugnot, en publiant les *Assises de Jérusalem* dans les *Historiens des croisades*, supposait qu'un recueil identique de lois avait du être fait pour Antioche; nous en avons la preuve aujourd'hui dans le texte arménien qui vient de paraître. Le manuscrit des *Assises d'Antioche*, est du quatorzième siècle; il a été trouvé dans une bibliothèque particulière d'un Arménien demeurant à Constantinople. Cette publication est du plus grand intérêt pour l'histoire des croisades.

— M. Ambroise Tardieu vient de publier un ouvrage de luxe et d'érudition tout ensemble, sous ce titre : *Grand Dictionnaire biographique du Puy-de-Dôme avec une galerie da 160 portraits*, Moulins, C. Desrosiers, (gr. in-4), avec frontispice gravé, planche de fac-simile, de signatures des hommes célèbres. — Cet ouvrage est du prix de 25 fr.

— M. Vincenzo di Giovanni, dont le *Polybiblion* a tant de fois entretenu ses lecteurs, a fait paraître deux œuvres intéressantes : *Prelezioni di Filosofia* (Palerme, 1 vol. in-12 de 333 p., prix 4 fr.), et une étude sur Hartmann et Micelli (Palerme, même adresse, 1877, in-12 de 80 p.). Nous ne faisons qu'annoncer ces deux publications dont sans doute il sera ici même rendu compte avec le soin que méritent tous les travaux du savant professeur.

— La *Revista historica* de Barcelone fait l'éloge d'une vie de Cervantes écrite par Don Ramon Léon Mainer, ouvrage remarquable par sa forme littéraire comme par les nombreux documents qu'il renferme.

— La même revue parle aussi d'un volume intéressant, composé par Don Enrique de Legnina, sur Juan de la Cosa, pilote et compagnon de Christophe Colomb.

Publications nouvelles. — *La sainte Bible : Les prophètes. Isaïe*, par l'abbé Bayle (in-8, Lethielleux). — *Les Enchantements du monde animal dans les temps géologiques, mammifères, tertiaires*, par A. Gaudry (in-8, Savy). — *La Monnaie dans l'antiquité*, par Fr. Lenormant (2 vol. in-8, A. Lévy). — *Histoire de sainte Geneviève, et de son culte*, par un serviteur de Marie (in-8, Plon). — *Un nouveau docteur de l'Église, saint François de Sales*, par un ecclésiastique (in-8, Lyon, Josserand). — *Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau*, par R. Chantelauze (2 vol. in-8, Didier). — *Le Roy des ribauds*, par Lud. Pichon (in-8, Claudin). — *La Cour et l'Opéra sous Louis XVI*, par Adolphe Jullien (in-18, Didier). — *Souvenirs et Mélanges*, par le comte d'Haussonville (in-8, C. Lévy). — *La Question de Galilée, les faits et leurs conséquences*, par Henri de l'Épinois (in-12, Palmé). — *Histoire de la persécution religieuse à Genève* (in-12, Lecoffre). — *Le Dissentiment moderne entre l'Église et l'Italie*, par l'ex-père Curci (in-8, Amyot). — *La Guerre aux Jésuites*, par le R. P. Félix (br. in-12, Roger et Chernoviz). — *Le R.-P. A. de Ponlevoy*, par le R. P. de Gabriac. II, *Opuscules et lettres* (in-12 Roger et Chernoviz). — *Une martyre*, poëme, par l'abbé Buis (in-8, Olmer). — *Des bienséances sociales*, par le R. P. Champeau (in-18, Palmé). — *Les Bas-Bleus*, par J. Barbey d'Aurevilly (in-18, Palmé). — *Le Maréchal de Montmayer*, par Ch. Buet (in-18 j., Olmer). — *Les Étapes d'une conversion, Pierre Blot*, par Paul Féval (in-12, Palmé). — *Correspondance* de Jules Janin (in-18, lib. des Bibliophiles). Visenot.

CORRESPONDANCE

Bibliographie de Galilée

(SUITE ET FIN).

ANONYME. *Galilée et l'Inquisition romaine, dans l'Église* des 12 et 19 février 1863. — BARTHÉLEMY (Charles). *Erreurs et Mensonges historiques*. Paris, 1863, in-12. — CANTOR (Moritz). *Galileo Galilei*, dans *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, déc. 1863. — SUELL (Carl). *Ueber Galilei als Begründer der Mechanischen Physik und über die Method ederselben* (Sur Galilée, fondateur de la physique mécanique et sur la méthode de cette Physique). Iéna 1864. — SELMI. *Nel trecentesimo natalizio di Galilei*. Pisa 1864. — ANONYME. Dans *Unita cattolica*, 10 et 17 mars 1864. *Civiltà cattolica*, 5e série, t. IX, p. 722. — CANTOR (Moritz). *Galileo Galilei dans Zeitschrift für Mathematik und Physik* (9 Jahrgang, 3 Heft. Leipzig, 1864). — HEISS, dans *Literarischer Handweiser* 1864, p. 127. — CARUSO (Abbé). *La Verità su Galileo*. Napoli, 1864, in-8. — ARDUINI (Carlo). *La Primogenita di Galileo Galilei rivelata delle sue lettere edite ed inedite*. Firenze, 1864. — CANTOR. *Galileo Galilei* dans *Die Grenzboten*, 1865, t. II, p. 435. — BERTRAND (Joseph), *Galilée et ses travaux*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1864, p. 41-74, et dans *les Fondateurs de l'astronomie moderne*, in-8, Paris, 1865, p. 177-267. — VOSEN (Christ.-Herm). *Galileo Galilei und die romische Berurtheilung des Copernicanischen Systems*, (Galilée et le jugement à Rome du système de Copernic), publié par *Broschürenverein*, no 5. Francfort-sur-le-Mein, 1865. — TROUESSART. *Galilée, sa mission scientifique, sa vie et son procès*. Poitiers, 1865. — WARD. Art. dans *Dublin Review*, sept. et oct. 1865. Traduit par M. Belamy dans les *Archives théologiques*, mai-octobre 1866. — BOUIX (abbé). *La Condamnation de Galilée*, dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, février et mars 1866. Tirage à part, in-8 de 64 pages. Arras 1866. — WAGENMANN. Art. dans *Jahrbücher für deutsche Theologie*, 1866. 11 dec. 2 Heft, p. 381. (C'est une critique du docteur Herman Vosen). — MORIN (Frédéric). Sur le procès de Galilée, dans l'*Avenir National* et l'*Observateur* (soi disant) *catholique*, 1er déc. 1866. — PARCHAPPE. *Galilée, sa vie, ses découvertes et ses travaux*, in-12 de 404 p. Paris, 1866. — VALSON (Adolphe), *Galilée*, dans la *Revue d'économie chrétienne*, décembre 1865, janvier et février 1866. — PONSARD. *Galilée*, tragédie. Paris, 1866. — CHALLEMEL-LACOUR. Article dans la *Revue des Deux Mondes*. mars 1867. — CHASLES (Philarète). *Revue des cours littéraires*, 23 mars et 13 avril 1867. — BRAGHIROLLI. *Due lettere Galileo Galilei*. Mantova, 1867, in-8. — GABRIAC (R. P. de). *Galilée devant la science, la religion et la littérature*, dans les *Études religieuses, historiques et littéraires*, avril 1867, p. 528-568. — GAIDOZ (Henri), dans *Revue de l'instruction publique*, 16 et 22 mai 1867. — BLANC (Abbé), dans l'*Opinion du Midi*, du 29 mai au 7 juin 1867. — L'ÉPINOIS (Henride). *Galilée son procès et sa condamnation*, d'après les documents inédits conservés dans les archives du Vatican, dans la *Revue des questions historiques*, 1er juillet 1867 (et tirage à part, Palmé, 1867, in-8). — ALLEMAND. Le *Galilée* de M. Ponsard. Nîmes, 1867. — RALLAYE (L. de la). *Galilée, la science et l'Égtise*, dans la *Revue du Monde catholique*, 10 juillet 1867. — ANON. Signé (Tau.), dans *The Month*, sep. 1867. — ANON. Dans *Literaturblatt*, 1867, p. 756. — DORET (R. P.). Art. sur *Galilée* dans les *Études religieuses*, juillet 1868. — HEIS. *Das unhistorische des dem Galilei in den Mund gelegten : E pur si muove*. (Parole non historique mise dans la bouche de Galilée). Munster, 1868, in-8. — MARTIN (Th.-H.). *Galilée, les droits de la science et la*

méthode des sciences physiques. Paris, 1868. — L'Épinois (Henri de). *Encore un mot sur Galilée. Revue des questions historiques*, 1er octobre 1868. — Figuier (Louis). *Galilée*, dans les *Vies des savants illustres* du XVIIe siècle. Paris, 1869. — Gilbert. *Le Procès de Galilée*, dans la *Revue catholique de Louvain*, et tirage à part, in-8. Louvain, 1869. — Bondurand. Art. dans l'*Aigle des Cévennes*, 26 juin 1869. — Gherardi. *Il processo di Galileo riveduto sopra documenti di nuova fonte*, dissertation lue à l'Académie des sciences de Cologne, le 20 mai 1869, insérée dans *Rivista Europea*, juin 1870, en brochure, Firenze, 1870, traduit dans *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, 1871. — Wohlwill (E.). *Der Inquisitions process des Galileo Galilei*. (Du procès de Galilée devant l'Inquisition), in-12. Berlin, 1870. — Carbonnelle (R. P.) dans *Études religieuses*, avril 1870. — Govi (Gilberto). *Intorno a tre lettere di Galileo Galilei pubblicate ed illustrate da Gilberto Govi*. Roma, 1870. Extrait du *Bullettino di bibliographia e di storia delle scienze matematiche fisiche*, t. III, juillet 1870. — Anonyme. *The private life of Galileo*, in-12. London, 1870. — Article dans l'*Athenæum* (anglais) du 15 octobre 1870. — Anonyme. *The pontifical decrees against the motion of the earth considered in their bearing on the theory of advanced ultramontanism*. London, 1870. — Castelnau (abbé). *Galilée*, in-8, de 136 p. Alais, 1870. — Delvigne (Ad.). *Galilée et le Saint-Office*, in-18, Bruxelles, 1871. — Cantor (Moritz). *Recensionen über die 1870 erschienenen schriften Wohlwill' and Gherardi's*, dans *Zeitschrift für Mathematik* (16 Jahrgang, 1 Heft) 1 janvier 1871. — Gherardi (Sylv). *Sulla dissertazione der Inquisitions-process des Galileo Galilei del D' E. Wohlwill*, dans *Rivista Europea*, 1 mars 1872, p. 119. — Olivieri (R. P.). *Di Copernico e di Galileo*. Écrit posthume publié avec notes, par le P. Bonora. In 8, Bologna 1872. — Wohlwill (E.). *Zum Inquisitions-process des Galileo Gatilei* (Sur le procès de l'Inquisition de Galilée), dans *Zeitschrift für Mathematik*, 1872, 2 Heft. — L'Épinois (H. de). Dernières publications sur Galilée, dans la *Revue des questions historiques*, 1 juillet 1872. — Friedlein. *Zum Inquisitions-process des Galileo*, dans *Zeitschrift für Mathematik und Physik*, 1872, 3 heft, p. 41-45. — Gilbert. *Galilée*, dans *Revue catholique de Louvain*, déc. 1872. — Govi. *Il Sant-Office. Copernico et Galileo* In-8, Torino, 1872. — Riccardi (R.) *Di alcune recenti memorie sul processo e sulla condanna di Galileo*. In-8, Modena, 1873. — Anon. Dans *Litteraturblatt*, 1873. — Wolynski (Arthur). *Relazioni di Galileo Galilei colla Polonia*, dans l'*Archivio storico italiano*, 1872, 5a et 6a disp. 1873, 1a disp., ou t. XVII p. 131 et t. XVIII, p. 3. Réimprimé dans la *Diplomazia toscana e Galileo Galileio* In-8, Firenze, 1874. — Boncompagni (B.). *Intorno ad alcune note di Galilei. Galilei ad un opera di G. B. Morino* dans *Bullettino di bibliographia e di storia delle scienze matematiche*. In-4, 1873, t. VI. — Guasti (C.). *Le Relazioni di Galileo con alcuni Pratesi*, dans *Archivio storico italiano*, 1a disp., 1873, p. 32-75. L'Épinois (Henri de). Une protestation, dans *Revue des questions historiques*, octobre 1873. — Gerstenberg. *Galileo Galilei*. In-4, Rendsburg, 1874. — Buchmann (J.). Dans *Vermischte Aufsätze*. In-8, Breslavia, 1874. — Porena (Filippo). Dans l'*Archivio storico italiano*, 6a disp., 1875, p. 500-518. — Govi (Gilbert). *Galileo e i matematici del collegio romano nel 1611*. Roma, 1875. Extrait de *Atti della reale Accademia dei Lincei*, série 2, t. II, p. 8. — Reusch. *Der Galilei' sche Process*, dans *Historische Zeitschrift*, 1875, n° 3, p. 121-143. — J. Morel (abbé) dans la *Somme contre le catholicisme libéral*, t. II. — Sante Pieralis (Abbé). *Urbano VIII e Galileo*. In-8, Roma, 1875. — Reitlinger (E). *Galileo Galilei*. Berlin, 1875. — Berti (A). *Copernico e le vicende del sistema copernicano*. In-8, Roma, 1876. — Gebler (Karl von). *Galileo Galilei und die Romische Curie*. In-8, Stuttgart, 1876. — Berti (A.). *Il processo di Galileo*

Galilei. In-8, Roma, 1876. — CANTOR (Moritz). Dans *Allgemeine Zeitung*, 1876, n° 93, et 94. — ANON. Dans *Civiltà cattolica*, 20 mai 1876. — GEBLER (Karl von). *Il processo di Galilei*, dans *Nuova Antologia*, sept. 1876. Tirage à part de 17 pages. — SANTE PIERALISI (Abbé). *Correzioni al libro Urbano VIII, e Galileo Galilei, proposet dall' autore*. In-8, 30 septembre 1876. — MÉZIÈRES (A). *Le Procès de Galilée*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1876, p. 645-663. — G. O. Dans *Archivio storico italiano*, 1876. 5a disp. — COMBES (Louis). *Galilée et l'Inquisition romaine*. Paris, librairie républicaine, 1876, in-32. — REVILLE (Albert). Dans la *Flandre libérale*, 16 octobre 1876. — HEIS, dans *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 2e partie, p. 201. Bruxelles, 1877. — GILBERT. *La Condamnation de Galilée*, dans la *Revue des questions scientifiques*, 1877, avril et juillet. — L'ÉPINOIS (Henri de). *Les Pièces du procès de Galilée*. In-8, Rome et Paris, 1877. — WOLYNSKI (Art.) : *Fr. de Noailles et Galilée*, dans *Rivista Europea*, août 1877. — GEBLER (Karl von) *Die Acten des Galilei'schen Processes*. In-8, Stuttgart, 1877. — DESJARDINS (le P. Eugène). *Encore Galilée*. In-8, Pau, 1877, — Sandret (L.). *Le Manuscrit original du procès de Galilée* dans la *Revue des questions historiques*, octobre, 1877.

H. DE L'ÉPINOIS.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Murat, roi de Naples. — Où trouver des renseignements sur l'histoire des Bourbons de Naples en Sicile, pendant que Murat occupait le trône de Naples? et spécialement sur le projet de nouvelles Vêpres siciliennes, attribué à la reine Caroline et dont les Anglais devaient être victimes ? J. G.

Les Rossett. — Où peut-on trouver des renseignements sur la noblesse du Dauphiné et en particulier sur les *Rossett*, qui ont figuré aux croisades et ont donné un évêque au siége de Grenoble, si je ne me trompe. J. G.

Vie de Louis XVII. — *La Vie de Louis XVII*, par M. de Beauchesne, a-t-elle été traduite en *anglais* et en *allemand* ?

Un livre du P. Coyssard. — Pourrait-on dire s'il existe dans une bibliothèque publique ou privée des exemplaires de cet ouvrage : *Histoire abrégée de Notre-Dame de Vassivières, près du Grand-Mont-Don en Auvergne*, par Le R. P. Michel Coyssard, de la compagnie de Jésus, volume in-12, imprimé à Lyon, en 1615, chez Muguet ? A. T.

Parisiens célèbres. — Quels sont les ouvrages les plus utiles qu'il faut consulter si l'on veut former la suite des *Parisiens célèbres ou dignes de mémoire* (à part les Biographies générales, spécialement celle publiée par Didot en 45 volumes in-8) ? Existe-t-il, notamment, une *Biographie théâtrale*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Quelle est la meilleure et *plus complète* publication sur les *acteurs et actrices de Paris* ? Existe-t-il, actuellement, à Paris, des collectionneurs ou des érudits qui ont formé une suite de *portraits gravés* ou lithographiés re-représentant des *Parisiens* ? A. T.

RÉPONSES

Annales breves ordinis Præmonstratensis (XX, 286, 383). — L'ouvrage ainsi décrit dans le catalogue Secousse, in-8, 1755, n° 1104 : FR. MAURITII DU PRE, *Annales breves ordinis Præmonstratensis*, Ambiani, 1645, in-12, est encore indiqué dans la *Biographie universelle* (de Furne, 1833, t. II, art. 3, DUPRÉ, Maurice), mais il doit être fort rare, car il ne se trouvait pas dans la bibliothèque de l'ancien chef et général de l'Ordre de Prémontré, l'abbé Lécuy, mort à Paris, le 22 avril 1834.

ÉD. SÉNEMAUD.

Tribunaux de basse Loi (IV, 94). Un de nos confrères, directement intérrogé sur cette question,

nous fait remarquer qu'on ne connaît qu'un Neuville, sans épithète, canton du Quesnoy, arrondissement d'Avesnes. Il veut bien ensuite nous donner les renseignements qui suivent :

« Je ne possède aucun document sur ce tribunal, et je n'ai rien trouvé qui confirme son existence. Mais, dans beaucoup de villes du nord de la France, on trouvait, au moyen âge et même jusqu'au XVIIIe siècle, des tribunaux remplissant un rôle analogue. Les juges étaient des *pacificateurs* dont l'origine remontait à la *Paix de Dieu*. L'abbé Dehaisnes, aujourd'hui archiviste du département du Nord, s'exprime ainsi dans son *Essai sur le Magistrat de Douai* (*Coll. des mémoires* lus à la Sorbonne en 1869) : « Dans les siècles encore voisins de la barbarie, lorsque des haines implacables divisaient souvent les familles de la même cité et de la même contrée, la création des *Paiseurs* ou pacificateurs, avait été une institution éminemment utile et chrétienne. Ces sages magistrats ordonnaient à celui dont on redoutait la haine et la vengeance de comparaître devant leur tribunal établi dans la chapelle même de la halle ; et là, au pied de l'autel, ils lui demandaient si nul habitant de la cité n'avait rien à craindre de lui. En cas de division, ils faisaient promettre une trêve, qui était jurée sur l'Évangile ; souvent même ils ménageaient dans le lieu saint une entrevue entre les deux partis, et l'on vit des ennemis irréconciliables se pardonner mutuellement et se donner le baiser de paix en présence de ce tribunal. Des lois sévères avaient été portées contre ceux qui violaient la foi jurée devant les *Paiseurs*. Cette institution devint moins utile lorsque les mœurs s'adoucirent, et nous voyons que, en 1558, très-peu d'affaires furent portées à ce tribunal pacificateur. »

La Dépopulation (XX, 557). — Dans un volume des *Francs propos*, recueil qui parut à Metz, faisant suite aux *Varia*, publiés à Nancy, on peut lire un travail sur la *Dépopulation des campagnes ;* il n'est pas signé, mais nous croyons que son auteur est M. Jules Lejeune. TH. P.

Le poète N. Fonteny (XX, 463). — A défaut de ses poésies, voici les titres de quatre de ses opuscules se trouvant à la Bibliothèque nationale, 1° A Mgr le Chancelier, sur la continuation de la proposition qui lui a été mise en main... par Nicolas Fonteny. Paris, v^e Jean Regnol, 1614, in-8, pièce (23 pp.) ; — 2° Requête présentée à la Cour, sur l'invacance de tous les offices du royaume, proposée au conseil, et ce pour faire voir l'équité de cette proposition, à comparaison de celle qui a été nouvellement mise en évidence. A Nosseigneurs du Parlement (Signé Fonteny). Paris, v^e H. Velat et P. Mansan (s. d., vers 1620), in-8, pièce. — 3° Discours et continuation apologétique de la proposition faite au roi et à Nosseigneurs de son conseil d'État, par Me Nicolas Fonteny, sur l'invacance perpétuelle et successive de tous les offices casuels du royaume, tant de judicature et finances qu'autres, c'est-à-dire sur le fait de l'abolition de la rigueur des 40 jours auxquels lesdits offices casuels ont été assujettis, depuis le règne de François II jusques à maintenant (1621), in-4, pièce. — Enfin, 4° Proposition d'un septiesme admirable, consacré à Mgr l'éminentissimé cardinal duc de Richelieu... Paris, I. Brunet, 1635, in-4 (dernière pièce citée d'après une carte, non *de visu*). SCH.

ERRATA.

Tome XX, p. 524, ligne 20, au lieu de publie, lisez publié ;
— Ligne 34, au lieu de Sahagues, lisez Sahagun.
— Page 554, ligne 24, au lieu de *Revue de philosophie*, lisez *Revue de philologie*

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie JULES MOUREAU.

Le *Polibyblion*, *Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion*.

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société 35, rue de Grenelle.

Publications de la Société Bibliographique

COLLECTION DE PETITS MÉMOIRES
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

publiée sous la direction de M. MARIUS SEPET

1er *volume*

VIE ET VERTUS DE SAINT LOUIS

d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite

TEXTE ÉTABLI PAR **RENÉ DE LESPINASSE**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois.... **3** fr.

2e *volume*

LES DERNIERS CAROLINGIENS

d'après Richer et d'autres sources originales

PUBLIÉS PAR **ERNEST BABELON**, ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES.

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois.... **3** fr.

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE

DES

LTTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES

P. CORNEILLE, éd. annotée par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tomes I et II parus.* (*Les tomes III et IV sous presse.*)

LA CHANSON DE ROLAND, traduite du vieux français par M. Adolphe d'Avril. 1 vol.

CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tome I, paru.* (*Les tomes II, III et IV sous presse.*)

Poëmes bibliques. — PSAUMES, trad. nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, inst. prim. 2 vol.

LE ROMANCERO ESPAGNOL, traduction nouvelle avec notes, par M. de Puymaigre. 1 vol.

Chaque volume in-18 broché..... » 50

Reliure anglaise..... 1 »

Quelques exemplaires de chaque ouvrage sont tirés sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 2 50

Saint-Quentin. — Imp. Jules MOUREAU.

A 72718

6 1878

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME. — XXIIe DE LA COLLECTION

DEUXIÈME LIVRAISON — FÉVRIER

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE FÉVRIER

I. — PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE, par M. C. J.

II. — POÉSIE, par M. JEAN DE VILLEMAURY.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Hermæ Pastor græce, addita versione latina recentiore e codice Palatino, recensuerunt et illustraverunt OSCAR DE GEBHARDT & ADOLPHUS HARNACK (p. 126). — R. P. PETITALOT : Le Syllabus, base de l'Union catholique (p. 128). — Abbé POSTEL : Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire : Espérance et consolation (p. 130).

Sciences & Arts. — J.-J. HOPPE : Das Gewissen, mit Einschluss der Gefühle und Sitten in ihrer Beziehung zum Gewissen (p. 133). — M. V. CANET : Les Eléments de l'ancienne constitution française (p. 136). — M. E. PÉLIGOT : Le Verre, son histoire, sa fabrication (p. 138).

Belles-Lettres. — ANTONIN RONDELET : L'Art d'écrire (p. 140). — Œuvres de Mgr Freppel, évêque d'Angers (p. 141). — MARIUS SEPET : Les Prophètes du Christ, études sur les origines du théâtre au moyen âge (p. 143). — LE MÊME : Le Drame chrétien au moyen âge (p. 143). — A. JOLY : Histoire de deux fables de La Fontaine, leurs origines et leurs pérégrinations (p. 145). — GASTON BIZOS : Etudes sur les œuvres de Jean de Mairet (p. 146). — GUSTAVE MERLET : Tableau de la littérature française, 1800-1815 (p. 147).

Histoire. — Vicomte M. D'USSEL : Essai sur l'esprit public dans l'histoire (p. 149). E. BANNING : L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles (p. 151). — V.-L. CAMERON : A travers l'Afrique voyage de Zanzibar à Benguela (p. 152). — Vie de Mme de la Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth (p. 154). — ALFRED BABEAU : Le Village sous l'ancien régime (p. 155). — ANATOLE DE GALLIER : La Vie de province au dix-huitième siècle (p. 155). — H. WUTTKE : Le Fonds des reptiles, le journalisme allemand et la formation de l'opinion publique (p. 158). — PHILIPPE BERGER : Les Ex-voto du temple de Tanit à Carthage, etc. (p. 160). — Tablettes littéraires des bibliophiles de Guyenne. T. II. Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel Montaigne et lettres inédites de François de Lachassagne (p. 161). — J.-P.-A. MADDEN : Lettres d'un bibliographe, suivies d'un essai sur l'origine de l'imprimerie de Paris (p. 165).— Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale (p. 167).

IV. — BULLETIN. — M. ROZY : Traité élémentaire d'économie politique (p. 170). — A. CAZIN : L'Etincelle électrique (p. 170). — PAUL LAURENCIN : Le Télégraphe terrestre, sous-marin, pneumatique (p. 171). — Souvenirs d'un magistrat : Etudes littéraires, philosophiques et juridiques recueillies par A.-L. MARTIN (p. 171). — Biblioteca della Gioventù (p. 172). — Histoire de la persécution religieuse à Genève. Essai d'un schisme par l'Etat (p. 173). — J. WILLEFRANCHE : Curés et Prussiens (p. 173). — HORACE FABIANI : Souvenirs d'Algérie et d'Orient (p. 173). — GASTON SAVE : La Panagia du dôme de Strasbourg (p. 174). — Abbé LÉON NEVEU : Procès des Templiers (p. 174). — Marquis DE BELLEVAL : Les Lieutenants des maréchaux de France (p. 174). — Abbé J.-B. POULBRIÈRE : L'Eglise de Saint-Pierre de Beaulieu ; Promenade à Gimel ; Servières et son petit séminaire ; Une page ignorée de l'histoire de Tulle [4 brochures] (p. 175). — FRANCESCO RAPISARDI : La Guida del Galantuomo (p. 176).

V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Henri-Victor Regnault, Antoine-César Becquerel, François-Vincent Raspail, Monier de la Sizeranne, Lucien Siemienski, Paul-Henri-Ernest de Royer, l'abbé L.-Claude Pavy, etc., etc. — Faculté des lettres. — Concours. — Société des publications populaires. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Une fête latine à Montpellier. — La Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne. — Bulletin de correspondance hellémique. — Cours d'histoire de France à l'Université catholique de Paris. — La Bibliothèque de l'Université d'Harvard. — Une rectification d'histoire littéraire. — Une fée Mélusine au Dauphiné. — La Gazette russe de Saint-Pétersbourg. — Erreurs de la Revue des Deux Mondes. — Un poëme italien sur Lucifer. — Annaes da Biblotheca nacional de Rio de Janeiro. — Le Contrat de mariage de Racan. — Une encyclopédie chinoise. — Faits divers. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS & RÉPONSES. — QUESTIONS : L'Ophir signalé dans l'histoire de Salomon. — Portrait de Charles de Blois. — Notre-Dame de Garaison. — RÉPONSES : Le Tribunal de la Westphalie. — Les Pêches et le duc de Guienne.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Bibbia Fede e Scienza ossia lezioni bibliche sulla cosmogonia mosaica, del canonico teologo FRANCESCO MIGLIOR, protonotario apostolico, socio academico dell' Arcadia di Roma. Parme, Fiaccadori, 1875-1877, 3 vol. in-8 (t. Ier, 2e édit.) de 232, 317 et 189 p. Prix : 9 fr. pour les souscripteurs ; 15 fr. pour les non-souscripteurs. — *Naturforschung und Bibel in ihrer Stellung zur Schöpfung.* (*Les Sciences naturelles et la Bible dans leurs rapports avec la création*). *Eine empirische Kritik der mosaischen Urgeschichte,* von CARL GÜTTLER, Doctor der Philosophie. Fribourg en Brisgau, 1877, in-8 de VIII-343 p. Prix : 6 fr.50.— *Comment s'est formé l'univers, exégèse scientifique de l'Hexaméron, suivie de Sic itur ad astra, rêverie scientifique, et de deux notices bibliographiques,* par JEAN-D'ESTIENNE. Paris, Gauthier-Villars, 1878, in-8, de 141, 19 et 16 p. Prix : 2 fr. 50. — *Die biblische Schöpfungsgeschichte und ihr Verhaltniss zu den Ergebnissen der Naturforschung.* (*L'Histoire biblique de la Création, dans ses rapports avec les sciences naturelles.*) Von Dr FR. HEINRICH REUSCH. Bonn, E. Weber, 1877, in-8 de VI-198 p. — *Zur Authentie und Integrität des Moesliedes.* (Deut., ch. XXXII.) *De l'authenticité et de l'intégrité du Cantique de Moïse.*) Von dem Religionslehrer Dr Theol. CARL FLÖCKNER (Zehnter Jahresbericht des Städtischen Katholischen Gymnasiums zu Beuthen O.-S. über das Schuljahr 1875-1876.) Beuthen, Goerlich & Coch, 1876, in-4 de 48 et 22 p. Prix : 6 fr. 50. — *La Sainte Bible,* texte de la Vulgate, traduction française en regard, avec commentaires théologiques, moraux, philologiques, historiques, etc., rédigés d'après les meilleurs travaux anciens et contemporains. *Les Juges et Ruth,* introduction critique et commentaires, par M. l'abbé CLAIR, prêtre du diocèse d'Autun, traduction française, par M. l'abbé BAYLE, docteur en théologie et professeur d'éloquence sacrée, à la faculté de théologie d'Aix. Paris, Lethielleux, 1878, in-8 de 184 p. Prix : 3 fr. 60.— *Die Bücher Esdras, Nehemias und Esther,* aus dem Urtexte übersetzt und erklärt (*Les Livres d'Esdras, de Néhémie et d'Esther,* traduits du texte original et expliqués.) Von Dr B. NETELER. Münster, Theissing, 1877, in-8 de VIII-256 p. — *Das Buch Tobias, übersetzt und erklärt.* (*Le Livre de Tobie traduit et expliqué.*) Von Dr C. GUTBERLET. Mit oberhirtlicher Approbation. Münster, Theissing, 1877, in-8 de VIII-355 p. — *Theologie der Propheten des Alten Testamentes.* (*La Théologie des prophètes de l'Ancien Testament.*) Bearbeitet von Dr HERMANN ZSCHOKKE, K. K. Hofkaplan und o. ö. Professor der Theologie an der K. K. Universität in Wien. Mit oberhirtlicher Genehmigung. Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de XIII-624 p. — *Das heiligen* HIPPOLYTUS von Rom *Commentar zum Buche Daniel.* (*Commentaire du livre de Daniel,* par S. Hippolyte de Rome.) Ein literarischer Versuch von OTTO BARDENHEWER, Doctor der Philosophie und der Theologie, Priester der Erzdiöcese Cöln. Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de IV-107 p.— *Einleitung in das Neue Testament.* (*Introduction au Nouveau Testament.*) Von Dr M. V. ABERLE, ord. Professor der katholischen Theologie. Herausgegeben von Dr PAUL SCHANZ, ord. Professor der kath. Theologie an der Universität Tübingen. Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de XII-311 p. — *Les Paraboles évangéliques,* instructions et homélies prêchées à Sens (Yonne), par Mgr PICHENOT, archevêque de Chambéry. Paris, Bray & Retaux, 1877, in-12 de III-483 p. Prix : 3 fr. 50. — *Zur johanneischen Frage.* (*La Question de l'Evangile de saint Jean.*) *Beiträge zur Würdigung des vierten Evangeliums gegenüber den Angriffen der kritischen Schule,* von Dr WILLIBALD BEYSCHLAG. Erweiteter Separat-Abdruck aus den « Theologischen Studien und Kritiken » Gotha, F. A. Perthes, 1876, in-8 de XVI-260 p. — *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ,* par MM. les abbés LÉMANN. Paris, Poussielgue, 1876, in-8 de IV-103 p. Prix : 2 fr. 50. — *Dictionnaire de la Bible, ou explication de tous les noms propres historiques et géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament,* par E. SPOL, de la Bibliothèque nationale. Paris, Gaume, 1877, in-12 de 228 p. à deux colonnes. Prix : 4 fr. — *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte,* par F. de SAULCY, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Vieweg, 1877, in-8 de IV-324 p. Prix : 2 fr.

La question de l'accord de la Bible avec les sciences naturelles est une de celles qui attirent aujourd'hui le plus l'attention dans toute

l'Europe. Un chanoine italien, Mgr Francesco Miglior, vient de l'étudier en trois volumes, qui ont reçu dans sa patrie l'accueil le plus favorable. L'auteur est un orateur connu en Italie. C'est sous forme oratoire et dans des discours réellement prononcés qu'il étudie les rapports de la Genèse et de la science. Le texte sacré est le fondement d'où il part. La foi lui sert de guide et il montre que la science, dans celles de ses découvertes qui sont prouvées et certaines, n'est nullement en contradiction avec Moïse. Parmi les savants qui, de nos jours, ont étudié le premier chapitre de la Genèse, les uns n'admettent pas la concordance des détails contenus dans ce chapitre avec les découvertes scientifiques, tout en admettant l'inspiration et la véracité de Moïse ; ils croient que le tableau de la création génésiaque ne raconte pas l'origine complète des choses, conformément à la manière dont elles ont été produites, d'après les savants et les géologues, mais nous les présentent seulement à un moment donné conformément à la manière dont Dieu a jugé à propos de les révéler soit sous forme de vision, soit par tout autre procédé surnaturel, au législateur de son peuple. La plupart des théologiens soutiennent qu'il y a concordance entre le récit sacré et la géologie et que le premier raconte bien la production des êtres dans leur ensemble, telle qu'elle s'est accomplie en effet. Mgr Miglior est de cette dernière opinion. Il s'étend beaucoup plus sur l'exposition du texte biblique que sur l'exposition scientifique ; il imite même volontiers saint Basile et saint Ambroise dans leur Hexaméron ; il consacre aussi plusieurs discours à des sujets purement théologiques. La lecture des volumes de Mgr Miglior est agréable et facile. Son style est naturel, coulant, orné avec sobriété. Voici l'indication sommaire des sujets traités par Mgr Miglior. Dissertation sur la divinité des Écritures. C'est la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue en 1864 à la faculté de théologie de l'Université de Cagliari. Dissertation sur l'ordre surnaturel. C'est le travail qui a valu en 1866 à l'auteur la dignité de chanoine théologal à la cathédrale de Cagliari. Suivent une exposition du psaume 139 et un sermon pour le concours au canonicat théologique. L'auteur entre ensuite directement dans son sujet. Après quatre discours préliminaires, il consacre le cinquième à la Genèse. C'est là le contenu du premier volume. Tout le second volume est consacré à l'exposition de la création. Le troisième volume traite du repos divin, du paradis terrestre, de l'extase d'Adam, du péché originel, de la promesse de la rédemption, de l'exil, de la mort d'Abel et enfin de la mort d'Adam.

— Le Dr Güttler expose d'une part les idées de la science et de l'autre les données de la Bible, pour en montrer l'accord. Il cite volontiers les savants les plus distingués et les plus compétents ; ses citations sont naturellement empruntées à l'Allemagne. Il étudie succes-

sivement, en autant de chapitres, la formation de l'univers, la formation de la terre, les astres, les plantes et les animaux, l'homme, l'histoire primitive de l'homme, le déluge de Noé et enfin la chronologie. Il prouve fort bien la concordance du récit mosaïque avec les données scientifiques, mais il admet certaines restrictions.

L'auteur connaît très-bien toutes les publications qui ont été faites, au moins en Allemagne, sur les questions dont il s'occupe. (Il ne connait point le Dr Molloy ni M. Pozzy ; il cite Mgr Meignan). Un des points les plus intéressants et les plus instructifs de son ouvrage, c'est l'exposé des opinions des divers savants sur chacun des problèmes qu'il étudie. Grâce à cette exposition, son livre peut être considéré comme une bibliothèque de la matière.

Voici comment il résume l'accord de la science et de la Bible : Au commencement était la matière informe dont se forma le Cosmos. (Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.) Le globe terrestre en liquéfaction était privé de vie organique. (La terre était vide.) Elle était enveloppée de vapeurs et tous les éléments de la matière étaient réduits à l'état gazeux. (Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était sur les eaux.) Les vapeurs diminuèrent, et la lumière diffuse des sphères non-terrestres éclaira la terre. (Dieu dit : que la lumière soit et la lumière fut.) L'air respirable se forma d'une partie des éléments gazeux, pendant que l'autre partie se condensait en masses liquides. (Dieu fit le firmament et sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus du firmament.) La formation des roches azoïques produisit la distinction entre les continents et la mer. (Dieu dit : que les eaux se rassemblent et que l'aride apparaisse !) Le règne végétal se développa tout d'abord. (Dieu dit : que la terre produise des plantes et des arbres.) Pendant ce temps, la lumière trouva dans le soleil et dans les astres les luminaires qui devaient l'émettre. (Et Dieu fit les deux grands luminaires, un grand pour éclairer le jour et un petit pour éclairer la nuit, et les étoiles.) La végétation et les astres préparèrent les voies à la vie animale qui se développa graduellement, de même que les plantes, animaux aquatiques, poissons et plantes acotylédones ; reptiles, oiseaux et monocotylédones ; mammifères et dicotylédones. (Dieu créa les animaux qui vivent dans la mer ; les reptiles et les oiseaux, les quadrupèdes.) Enfin apparaît l'homme.

M. Güttler a dédié son livre au P. Secchi. Son ouvrage est une œuvre remarquable.

— M. Jean-d'Estienne n'étudie pas toutes les questions qui sont traitées dans le livre du Dr Güttler ; il ne s'occupe que de la cosmogonie proprement dite, mais à peu près dans le même sens et dans le même esprit, en se prononçant cependant plus fortement pour

la concordance complète du récit biblique et de la science. *Comment s'est formé l'univers* est le recueil de trois articles publiés dans l'excellente *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles. Ils ont été remarqués lors de leur publication, et l'auteur a été bien inspiré en les réunissant en brochure. Son travail est à la portée de tous les lecteurs et l'on ne saurait trop le recommander. Il suit pas à pas et, pour ainsi dire, mot pour mot le texte biblique, et il le venge d'une manière victorieuse de toutes les attaques des ennemis de la foi. Des tableaux synoptiques, placés à la fin du travail, le résument très-bien et permettent de s'en rendre compte d'un coup d'œil.

— L'*Histoire de la création biblique* du Dr Reusch est aussi un résumé, comme l'opuscule de M. Jean-d'Estienne, mais ce résumé embrasse un plus grand nombre de questions. Il ne se borne pas à traiter la création proprement dite, en l'envisageant dans son sens le plus large et en s'occupant de la théorie des générations spontanées et du darwinisme; mais il consacre aussi un chapitre à l'unité de l'espèce humaine, à l'état primitif de l'homme, à l'antiquité de l'homme et enfin au déluge. Tous ces points sont traités avec une précision, une netteté remarquables. Il est impossible à un auteur de mieux posséder sa matière. La réputation du savant qui a écrit *Bible et nature*, — le présent opuscule n'est guère qu'un extrait de la quatrième édition, — est d'ailleurs européenne. Son livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et a reçu partout l'accueil le plus favorable. Il est difficile de trouver ailleurs des renseignements plus sûrs, des notions plus exactes sur l'état de la science. Il n'en est que plus regrettable que, surtout depuis qu'il a eu le malheur de se révolter contre le concile du Vatican, le Dr Reusch ait atténué outre mesure l'inspiration des auteurs sacrés et se soit rapproché sur ce point des idées de quelques rationalistes. L'auteur n'admet pas non plus maintenant une véritable concordance entre la Bible et la science de la nature ; il admet la théorie idéale, qui consiste à voir dans le premier chapitre de la Genèse une simple manière de se représenter l'acte de la création, non tel qu'il a eu lieu, en effet, mais tel qu'on peut l'imaginer pour faire une description de notre globe. L'hexaméron n'est pour lui qu'une exposition détaillée d'un important article du *Credo* : *Credo in unum Deum, factorem cœli et terræ.* Le premier chapitre de le Genèse est plus que cela, il est aussi l'histoire de l'origine des choses.

Arrivons maintenant aux commentaires proprement dits.

— Le Dr Flöckner, professeur au gymnase catholique de Beuthen, a publié un excellent travail sur l'authenticité et l'intégrité du Cantique de Moïse que nous lisons au chapitre XXXII du Deutéronome. Un professeur de théologie évangélique de Bonn, A. Kamphausen, a publié en 1862, une monographie sur ce même cantique, *das Lied Mosis erklärt,*

dans laquelle il en attaque l'authenticité. Il prétend qu'il est impossible de le faire remonter plus haut que l'an 700 avant Jésus-Christ, et dit qu'il est « très-vraisemblable » qu'il a été composé dans le royaume d'Israël. C'est principalement Kamphausen que M. Flöckner réfute, et il le fait avec succès. Il établit solidement l'intégrité aussi bien que l'authenticité de l'œuvre de Moïse. Il donne du cantique une excellente traduction, qui en fait bien comprendre le sens en même temps qu'elle en fait bien sentir la valeur poétique. Un seul point de son travail nous paraît contestable, c'est l'opinion d'après laquelle le Cantique de Moïse aurait été inséré dans le Deutéronome par Samuel. Nous ne voyons aucune raison péremptoire qui empêche d'admettre que cette insertion soit l'œuvre de Moïse lui-même. Du moins est-il plus vraisemblable d'en attribuer l'introduction dans le Deutéronome à celui qui a raconté la mort de Moïse à la fin de ce livre, et que tout porte à croire être plus ancien que Samuel.

— Le commentaire de la Bible publié par l'éditeur Lethielleux s'est enrichi d'un nouveau volume. Il renferme le livre des Juges et celui de Ruth, expliqués par M. l'abbé Clair. L'introduction, qui est appelée préface, traite, pour le livre des Juges, du sujet, du but et de la division du livre, de son authenticité, de son intégrité et de sa véracité, des principales difficultés concernant la chronologie, l'histoire de Gédéon, le vœu de Jephté (l'auteur admet l'immolation sanglante de la fille du juge d'Israël) et l'histoire de Samson, enfin des commentaires. Pour le livre de Ruth, M. l'abbé Clair examine le sujet et le but du livre, son authenticité, sa véracité et sa canonicité, et il en énumère les commentateurs catholiques, protestants et juifs. Le commentaire qui accompagne le texte est bon, solide et généralement suffisant. Il manque cependant quelquefois d'ampleur, et l'on désirerait en certains endroits plus de développements, par exemple, dans l'appréciation de l'acte de Jahel, tuant Sisara, etc. Plusieurs difficultés du texte, dans le chapitre IX des Juges, ne sont pas touchées. On serait tenté de reprocher au commentateur de supposer trop d'intelligence et de connaissance à ses lecteurs. Ainsi, pourquoi ne pas expliquer directement, Juges VIII, 2 le *Nonne melior est racemus Ephraim vindemiis Abiezer?*

— Le Dr Neteler est un des exégètes catholiques les plus actifs en Allemagne. Il s'est occupé déjà, depuis 1869, des premiers chapitres de la Genèse et de l'Apocalypse. Nous avons rendu compte de son commentaire sur Isaïe. Il vient de publier maintenant un commentaire sur les livres d'Esdras et d'Esther, à la fin duquel il touche, dans un appendice, à presque tous les livres de l'Ancien Testament. On sent, dans ses écrits, une forte sève de jeunesse. Ses opinions sont parfois hardies, peut-être même un peu légèrement aventureuses, mais sans

s'écarter néanmoins du droit chemin. Tout cela donne à ses travaux exégétiques une saveur et un attrait particuliers.

Dans le commentaire d'Esdras, de Néhémie et d'Esther, l'auteur nous donne une traduction du texte original avec un court commentaire. Quelques notes grammaticales et philologiques sont rejetées à la fin du livre, comme dans plusieurs autres volumes appartenant à la série de commentaires catholiques publiés par l'éditeur Theissing, de Münster, et dont cet ouvrage fait partie (ainsi que le Tobie du Dr Gutberlet et le commentaire d'Isaïe du même Dr Neteler).

M. Neteler voit dans Assuérus Xercès Ier. Il discute d'une manière tout à fait satisfaisante les questions qui se rattachent aux parties deutéro-canoniques du livre d'Esther. L'appendice traite aussi plusieurs questions très-intéressantes, entre autres celles des soixante-dix semaines de Daniel. Le commencement en est placé en l'an 454 avant Jésus-Christ, l'année où Esdras est retourné dans sa patrie. L'auteur, dans les points qu'il étudie dans son commentaire, ainsi que dans son appendice, sans s'étendre longuement et sans épuiser le sujet, émet plusieurs idées neuves et ingénieuses.

— Le livre de Tobie est un des plus attachants et des plus édifiants de l'Ancien Testament, mais c'est aussi un de ceux dont l'explication offre au critique le plus de difficultés. Nous en possédons aujourd'hui quatre versions anciennes, indépendantes et toutes considérablement différentes les unes des autres : trois grecques, à l'une desquelles se rattache l'ancienne italique, et la Vulgate latine de saint Jérôme. Le commentaire du livre de Tobie du Dr Gutberlet a paru tout récemment. On a annoncé cependant, depuis sa publication, qu'on avait découvert en Angleterre un texte chaldéen du livre de Tobie que l'on suppose être le texte original. M. Gutberlet, qui ignorait son existence, n'a pu s'en servir, mais il a pu utiliser du moins, pour son travail, un texte important dont aucun exégète, si l'on excepte quelques observations du Dr Reusch, n'avait encore fait usage, celui du *Codex Sinaiticus*, découvert au mont Sinaï par Tischendorf. Ce texte est très-important pour la critique du livre, et il offre, de plus, cet intérêt spécial que c'est de celui-là même qu'a été tirée la traduction de l'ancienne italique, employée dans l'Église latine jusqu'à l'époque de la publication de la version de saint Jérôme. Lorsque le Dr Reusch publia en 1857, son commentaire du livre de Tobie, on n'avait trouvé encore que quelques fragments très-courts du *Codex Sinaiticus*. M. Gutberlet donne, sur les versions anciennes de Tobie, des détails intéressants et instructifs. Il commente ensuite le livre lui-même, chapitre par chapitre, en donnant la double traduction de la Vulgate et du *Codex Sinaiticus*. Le commentaire est tout à la fois critique, littéral, historique et théologique. Comme les théologiens, à l'exemple de saint Thomas,

ont fondé principalement sur le livre de Tobie leur enseignement sur la nature et les qualités des anges, M. Gutberlet étudie ces questions avec un soin spécial. Il n'a pas, bien entendu, négligé le côté apologétique, qui est très-important ici. Il a expliqué d'une manière très-heureuse plusieurs des difficultés historiques du texte. C'est ainsi qu'il montre, par exemple, que lorsqu'on lit I, 24, que Sennachérib fut tué par ses propres enfants, « après quarante-cinq jours, » il ne faut pas entendre ces quarante-cinq jours depuis le retour de Sennachérib de Palestine, comme l'avaient fait les commentateurs, mais depuis la confiscation des biens de Tobie. Les commentateurs avaient ignoré jusqu'ici que Sennachérib avait encore vécu dix-huit ans après sa défaite miraculeuse en Judée. Le Dr Gutberlet ne répond cependant pas à toutes les difficultés. Ainsi il en a oublié une importante. Il n'explique pas comment I, 18, Sennachérib est appelé fils de Salmanasar, lorsqu'il est certain qu'il était fils de Sargon. Le *Codex Sinaiticus* lit Enemassar au lieu de Salmanasar, mais c'est Sargon qu'il faut lire dans les deux, comme nous le remarquerons plus loin à propos du *Dictionnaire de la Bible* de M. Spol. M. Gutberlet dit, dans sa préface, qu'il n'a pas voulu s'occuper des rapports de l'histoire de Tobie avec l'histoire assyrienne. C'est une lacune; mais, malgré cette lacune, son commentaire est de beaucoup le meilleur que nous ayons actuellement sur le livre de Tobie.

— Les protestants ont publié, en Allemagne, un grand nombre de travaux sur la théologie de l'Ancien Testament et de ses diverses parties : leurs travaux sont remplis d'erreurs. Les savants catholiques ont pensé à bon droit qu'il serait utile d'étudier, avec les lumières de la foi orthodoxe, les mêmes questions. De là, le *Manuel de théologie de l'Ancien Testament (Handbuch der Theologie des alten Bundes im Lichte des Neuen)* du P. Scholz, Ratisbonne, 1862, et la *Théologie des Psaumes (Theologie der Psalmen)*, de König, Fribourg, 1857. Nous ne possédions pas encore d'ouvrage catholique spécial sur la théologie si importante à connaître des prophètes. Cette lacune vient d'être heureusement comblée par un savant professeur de l'université de Vienne, le Dr Hermann Zschokke. Il a étudié sa matière d'une manière approfondie et il a condensé dans son livre les leçons de plusieurs années. La *Théologie des Prophètes* est divisée en sept parties : Dieu, les créatures, le peuple de Dieu, la religion et la morale, les païens, le Messie, les fins dernières. Il nous est impossible de faire connaître les subdivisions de chaque partie, ce qui nous entraînerait trop loin, mais nous dirons cependant quelques mots de la première, afin de donner au lecteur quelque idée d'un genre de travaux trop peu connu en France. M. Zschokke examine d'abord la question de l'existence de Dieu dans tous les prophètes, puis les noms de Dieu en général et les noms de Dieu en particulier. Il passe de là aux attributs divins, tels qu'ils

ressortent des écrits prophétiques : l'aséité, la toute-puissance, l'immensité, la personnalité de Dieu, sa spiritualité ; il étudie les anthropomorphismes et les anthropopathismes ; l'unité divine et la Trinité ; les rapports de Dieu avec le monde et enfin l'idolâtrie. Sur chacune de ces questions, l'auteur réunit tous les textes épars dans les livres des grands et des petits prophètes, les coordonne et les explique. Il renvoie soigneusement aux chapitres et aux versets. Ses citations sont faites en allemand, ordinairement, d'après le texte hébreu, parce que, dit-il, dans sa préface, le texte original aide encore mieux que la version latine à exposer le dogme dans toute sa force.

On voit, par ce que nous venons de dire, que la *Théologie des Prophètes* n'est ni une théologie proprement dite ni un commentaire ordinaire. Elle n'expose pas toute la doctrine chrétienne, mais seulement les vérités révélées qui sont contenues dans les livres prophétiques ; elle ne commente pas les prophètes chapitre par chapitre, mais seulement les idées théologiques qu'ils contiennent en les groupant méthodiquement ensemble. C'est donc une exposition en partie historique de la révélation. Dieu a révélé un certain nombre de vérités à Moïse, il en a révélé d'autres aux prophètes ; Notre-Seigneur-Jésus-Christ a complété l'œuvre de la révélation. Pour avoir une véritable histoire de la révélation, dans ses développements successifs, il faut l'étudier, non comme un tout, ainsi que le fait la théologie scolastique, mais dans ses diverses phases : M. Zschokke l'a étudiée pendant la période prophétique avec beaucoup d'érudition, de talent et de succès.

— Saint Hippolyte, entre autres écrits exégétiques, avait composé un commentaire du prophète Daniel, malheureusement perdu. M. Otto Bardenhewer vient d'en étudier les rares fragments épars, qui ont échappé aux ravages des siècles. Après une introduction dans laquelle il esquisse la vie et les œuvres de saint Hippolyte, il recueille les témoignages des anciens écrivains sur le commentaire de Daniel ; il examine ensuite les débris qui nous en restent, le fragment de De Magistris, les deux fragments de Combefis, ceux de Mai, etc. L'œuvre de M. Bardenhewer se termine par quelques mots sur le manuscrit de Munich des *Questions et Réponses* d'Anastase le Sinaïte. — L'opuscule du Dr Bardenhewer est court de pages, mais plus rempli que maint gros volume. C'est d'une érudition du meilleur aloi et une contribution importante à l'histoire des auteurs ecclésiastiques et à l'interprétation de la sainte Écriture. Il nous fait connaître en même temps des passages précieux pour le commentaire du quatrième des grands prophètes.

— « L'introduction au Nouveau Testament, dit Aberle, n'appartient pas aux parties les plus attrayantes de la théologie ; mais, dans les temps présents, elle est devenue une des plus importantes. (p. 3.) »

La plupart des rationalistes battent, en effet, en brèche le Nouveau Testament et en attaquent la crédibilité. De là, la nécessité de défendre particulièrement la place assiégée. Le savant professeur de la faculté de théologie catholique de Tubingue, le Dr Aberle, a consacré exclusivement les dix dernières années de sa vie à l'exégèse et à la défense de ces intérêts sacrés. Pendant un professorat d'un quart de siècle, il a publié de nombreux et remarquables travaux sur la sainte Écriture dans le *Tübinger Quartalschrift*, mais il est mort sans avoir publié de travail d'ensemble. Il avait désigné à l'avance pour éditer son *Introduction au Nouveau Testament*, celui qui est devenu son successeur à l'université de Tubingue, le Dr Schanz. Quoique les manuscrits du maître fussent très-incomplets, son élève s'est chargé de les publier. Il a touché au texte le moins possible, mais il l'a enrichi de nombreuses et précieuses notes.

Le Dr Aberle suit, dans son Introduction, la méthode historique. Convaincu que le lecteur des livres saints n'en pourra bien pénétrer le sens et approfondir la doctrine qu'autant qu'il connaîtra exactement l'histoire de leur origine, l'auteur s'efforce d'étudier cette origine d'une manière complète. C'est surtout au point de vue polémique et apologétique qu'il est utile de suivre cette méthode. Cependant comme la méthode ordinaire qui étudie successivement les livres saints selon l'ordre qu'ils occupent dans nos éditions du Nouveau Testament a aussi son utilité, Aberle a essayé de réunir les avantages des deux procédés en les combinant ensemble dans la mesure du possible. C'est ainsi qu'il étudie successivement les écrits de saint Mathieu, ceux de saint Marc, ceux de saint Luc, en groupant ensemble le troisième Évangile et les Actes, ceux de saint Jean, en examinant en quatre chapitres leur caractère général, le quatrième Évangile, ses trois Épîtres et l'Apocalypse; ceux de saint Paul, en mettant, dans le récit de la vie de l'Apôtre, les Épîtres à leur place chronologique; ceux de saint Jacques, de saint Jude et enfin de saint Pierre. La marche suivie par l'auteur est excellente. En plaçant les écrits inspirés dans leur véritable cadre, l'intelligence en devient plus aisée; beaucoup d'obscurités s'évanouissent et nombre d'objections tombent d'elles-mêmes. Il n'existe pas d'Introduction spéciale au Nouveau Testament composée en français par un catholique; ce genre de travaux est rare, même en Allemagne, parmi les théologiens nos coreligionnaires. C'est là ce qui ajoute un nouveau prix, s'il est possible, au travail d'Aberle, publié et complété par le Dr Schanz, travail qui résume tout ce qui a paru de meilleur et de plus solide depuis longues années sur ces questions vitales pour le christianisme. Nous ne pouvons entrer dans l'examen détaillé des opinions de l'auteur. Signalons seulement son explication du chiffre 666 dans l'Apocalypse : il l'applique à l'empereur Trajan (p. 137-138).

— C'est un livre de piété et d'édification qu'a publié Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry, sur les Paraboles évangéliques. Rien ne montre mieux que les homélies du pieux prélat quel fonds inépuisable renferme la parole de Dieu. Où peut-on trouver des sujets plus intéressants, plus féconds et plus utiles ? L'ouvrage de Mgr Pichenot contient cinquante-trois instructions sur les diverses paraboles de l'Évangile, plus douze instructions sur la parabole si touchante et si instructive de l'Enfant prodigue que l'éminent prédicateur intitule ingénieusement : l'Enfant prodigue ou un petit Carême dans une parabole.

Les homélies recueillies dans ce volume ont été prêchées à Sens, soit au collége, soit à l'église Saint-Pierre et à la cathédrale dont l'archevêque de Chambéry a été successivement aumônier et curé. Elles s'adressent en même temps aux fidèles, qui y trouvent des enseignements solides et des exhortations précieuses, et aux prêtres qui pourront y apprendre comment il faut présenter la parole de Dieu pour la faire pénétrer dans les âmes et lui faire porter des fruits de salut. Chacune de ces homélies est courte, simple, facile à suivre et semée des plus salutaires réflexions. Elles peuvent servir de sujet de méditation aussi bien que de lecture pieuse, et, tout en faisant admirer nos saints Évangiles elles font du bien à l'âme ; elles portent à mieux servir Dieu et à aimer davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— L'Évangile de saint Jean, parce qu'il est celui des quatre qui embarrasse le plus les ennemis de la religion, est, à l'heure présente, le plus attaqué de tous. Le Dr Willibald Beyschlag, l'un des rédacteurs du *Handwörterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser*, dont nous avons eu déjà occasion de parler, a répondu aux objections soulevées contre le quatrième Évangile dans les *Theologische Studien und Kritiken*. Sa réfutation est solide et décisive. Elle méritait d'être publiée en volume. L'auteur l'a donc fait réimprimer avec quelques additions. Il ne laisse rien debout de tout ce qu'ont accumulé de sophismes et d'arguties tous les rationalistes de son pays. Il les suit pas à pas et lutte corps à corps avec eux. Il s'en prend surtout à Baur, Strauss, MM. Keim et Scholten. Son travail est divisé en deux parties. Dans la première, il s'élève contre le procès de tendance que l'école critique de Tubingue fait à saint Jean et montre que les principes de cette école sont faux et inadmissibles. Dans la seconde, il répond en détail aux difficultés qu'on rencontre ou qu'on prétend rencontrer dans la quatrième Évangile. Nous ne pouvons faire ici un résumé, qui serait forcément trop long, des réponses de l'auteur ; il faut aller les chercher dans le livre lui même. Nous ne pouvons qu'indiquer le fond même de sa réfutation. D'après l'école de Tubingue, l'Évangile dit de saint Jean n'est en réalité qu'un roman historique ou une

fiction poétique, le *Logosroman*. ou roman du Logos, du Verbe. Son but est, non d'exposer des faits, mais de développer des théories spéculatives sur l'idée du Verbe : théories dont le germe ou le noyau se trouve contenu dans les premières lignes du premier chapitre. S'il fallait en croire Baur, l'auteur du quatrième Évangile n'aurait donc pas voulu écrire une histoire, mais habiller ses idées et les revêtir de faits fictifs. M. Beyschlag montre parfaitement que cette manière *a priori* d'envisager l'œuvre de saint Jean est tout à fait l'opposé de la vérité : l'Évangile tout entier, observe-t-il avec raison, fait reposer le christianisme, non sur des idées, mais sur des faits, sur la vie de Notre-Seigneur, il se donne comme une histoire, non comme une spéculation. Il impose les dogmes à notre foi, non pas parce que notre raison doit les accepter, mais parce qu'ils ont été promulgués par la bouche de Jésus-Christ. Ses paroles elles-mêmes nous sont données, pour ainsi dire, comme des faits. Et, comme le disait saint Paul en parlant de la résurrection de Notre-Seigneur, si les faits évangéliques ne sont point vrais, notre foi est vaine, il n'y a pas de christianisme.

— M. Salvador publia, en 1822, un livre intitulé *la Loi de Moïse*, dont il donna une seconde édition en 1828, sous le titre d'*Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*. La troisième édition, que nous avons sous les yeux, porte le même titre et est datée de 1862. Le chapitre III du IVe livre du tome Ier est intitulé *Jugement et Condamnation de Jésus*, et a pour objet d'établir que la condamnation de Jésus fut légale. Notons, en passant, que M. Salvador distingue, parmi les soldats qui exécutèrent les ordres de Pilate, les Gaulois (p. 392). Ce chapitre qui tient dix pages dans la troisième édition, existait comme note dans la première édition de 1822. L'opinion de l'auteur excita, on le conçoit sans peine, un grand scandale. M. Dupin aîné publia, en 1828, une série d'articles, dont la réunion forma l'écrit intitulé : *Jésus devant Caïphe et Pilate ou réfutation d'un chapitre de M. Salvador*. La réfutation de M. Dupin est lumineuse et forte, mais il ne révise le procès de Jésus qu'à grands traits et d'une manière rapide, sans entrer dans tous les incidents du procès. Deux Israélites convertis et devenus prêtres catholiques, MM. les abbés Lémann, ont voulu reprendre le procès de Jésus et le réviser dans tous ses détails. De plus, non contents d'approfondir ainsi la question et d'examiner la valeur des *actes* du Sanhédrin qui condamna Jésus-Christ, ils ont entrepris une œuvre qui n'avait jamais encore été tentée par aucun écrivain, juger la valeur des *personnes* qui composaient le tribunal. De là, les deux parties de l'opuscule *Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ*. C'est d'abord la valeur des personnes qu'ont examinée les savants auteurs. Ils commencent par nous faire connaître ce qu'était le Sanhédrin et quelle était sa constitution. Ils nous donnent,

sur ce sujet, des notions claires, précises et justes qui ne sont pas généralement bien connues. Après avoir déterminé ensuite quels étaient les pouvoirs du tribunal suprême des Juifs, à l'époque de Notre-Seigneur, ils recherchent quels étaient les membres qui le composaient à cette même époque, à l'aide des données éparses dans l'Évangile, dans l'historien Josèphe et dans le Talmud, et en indiquant exactement leurs sources. Cette partie de leur travail peut, à bon droit, être appelée originale, puisqu'elle n'avait jamais été faite jusqu'ici, et elle est du plus grand prix. Ils ont retrouvé les noms et en partie l'histoire de dix-huit membres de la Chambre des prêtres, de quatorze de la Chambre des scribes et de dix de la Chambre des anciens, par conséquent de plus de la moitié des soixante et onze membres du Sanhédrin. Les renseignements recueillis sur la plupart d'entre eux nous donnent une idée fâcheuse de leur moralité. Leur caractère nous explique donc en quelque sorte à l'avance l'iniquité et l'illégalité de leur jugement. L'étude du procès de Jésus, révisé d'après la loi hébraïque, y révèle vingt-sept irrégularités, toutes graves. Quelle réfutation de M. Salvador ! Les auteurs annoncent une suite à leur travail. Il aura pour titre : le *Sanhédrin avec le peuple juif devant Pilate.* Puissent-ils nous donner beaucoup de productions semblables !

— Chose rare ! Nous pouvons annoncer aujourd'hui deux publications françaises à la fois, en forme de dictionnaire, sur la Bible : le *Dictionnaire de la Bible ou explication de tous les noms propres historiques et géographiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par M. Spol, et le *Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte*, par M. de Saulcy. Le titre de ces deux ouvrages nous indique ce qu'ils ont de commun et de différent. Le dictionnaire de M. Spol est tout à la fois historique et géographique, celui de M. de Saulcy est exclusivement géographique. Le premier est très-substantiel et donne, sous une forme très-concise, un grand nombre de renseignements précieux. Il s'étend surtout sur les noms peu connus ou omis dans les dictionnaires antérieurs. Les mots sont classés d'après l'orthographe que la langue française a tirée de la Vulgate. C'est avec raison, parce que cette orthographe est de beaucoup la plus connue. M. de Saulcy a fait de même, mais il a fait aussi entrer dans sa nomenclature la forme hébraïque des noms de lieux, en renvoyant pour le développement géographique à la forme vulgaire. M. de Saulcy fait suivre la forme vulgaire du nom hébreu, imprimé en caractères hébreux. M. Spol fait suivre aussi le nom ordinaire du nom hébreu, mais transcrit en caractères latins. Cette transcription pouvait se faire sans inconvénient. Elle est même avantageuse pour la masse des lecteurs, qui ignorent l'hébreu ; il eut été à désirer néanmoins que la méthode de transcription fût plus

constante et plus uniforme. Ainsi la lettre hébraïque *iod* est transcrite dans la seule page 120 sous trois formes différentes *y*, *i*, *j*. La transcription *y* ou *i*, est admissible, pourvu qu'elle soit uniforme, mais la transcription *j*, acceptable en allemand, ne l'est pas en français. A la forme hébraïque, M. Spol joint la forme grecque des Septante, en caractères grecs. Il indique de plus, avec exactitude, les passages de la Bible où se lisent les noms propres dont il rend compte. M. de Saulcy donne aussi les références, mais d'une façon moins méthodique. En général, la manière dont celui-ci a rédigé son dictionnaire est moins uniforme et moins méthodique que celle de M. Spol, — comparer par exemple, l'article Jourdain dans les deux dictionnaires, — mais le savant membre de l'Institut, qui a fait plusieurs voyages en Palestine, donne souvent, *de visu*, des détails intéressants qui ne se trouvent pas dans M. Spol et ne doivent pas d'ailleurs s'y trouver, étant exclus par son plan.

M. de Saulcy, dans un court avant-propos, raconte que c'est en explorant la Palestine que lui est venue la première fois l'idée de rédiger un petit répertoire portatif de toutes les localités de la Terre-Sainte, mentionnées dans la Bible. L'origine même du livre montre quelle en est l'utilité pratique. On ne saurait trop recommander les dictionnaires de ce genre à tous ceux qui, sans se rendre en Palestine, y vivent néanmoins en esprit, dans la lecture de la Bible. Ceux qui en feront usage ne tarderont pas à en reconnaître l'utilité et en retireront de grands avantages pour l'intelligence de l'histoire sacrée. Terminons en demandant à M. Spol, pour une prochaine édition, l'addition des noms propres qui ne se trouvent que dans les Septante, comme Dabéron, Josué, XIX, 20; de ceux qui ont été traduits par des noms communs dans la Vulgate, mais qui n'en sont pas moins connus, comme Moreh, bocage, Gen., XII, 6, et Moreh, colline, Jud., XII, 7; Akrabbim, Num., XXXIV, 4, omis aussi par M. de Saulcy, etc. Le mot Sephela (I Macch., XII, 38) est omis par M. Spol. Il est traité incomplétement par M. de Saulcy. Le lecteur, en lisant ce dernier, ne se doutera point que Séphéla est le nom de la plaine qu'habitaient les Philistins. M. de Saulcy a signalé exactement au mot Gezer l'identification de cette ville avec Tell-Djezer, identification constatée, il y a six ou sept ans, par M. Clermont-Ganneau. M. Spol n'en parle pas. M. Spol, à l'article Sennachérib, dit très-justement qu'il était fils de Sargon. Pourquoi, à l'article Sargon, lisons-nous : « Certains commentateurs prétendent que Sargon n'est autre que Salmanasar; d'autres disent Sennachérib ou Assarhadon; d'après la version la plus commune, Sargon serait le père de Sennachérib ? » Il est tout à fait certain que Sargon fut le successeur de Salmanasar, et qu'il fut le père de Sennachérib et le grand-père d'Assarhaddon. Pourquoi encore, M. Spol, qui dit à bon droit, à l'article de Sennachérib, que Sennachérib était le fils de Sargon, dit-il, à l'article Sal-

manasar, que ce même Sennachérib était fils de Salmanasar? Il est vrai qu'il s'appuie sur Tobie, I, 18; mais, dans ce passage, Salmanasar est une faute de copiste pour Sargon. Une confusion du même genre se remarque encore à l'article Thartan, où Sargon est confondu avec Sennachérib et où Thartan est donné comme un nom propre, tandis que ce n'est qu'un titre signifiant généralissime. A part ces inexactitudes, qui concernent l'histoire d'un peuple étranger et dont la première responsabilité remonte aux anciens commentateurs ou aux sources consultées par l'auteur, le dictionnaire de M. Spol est d'une grande sûreté de renseignements. Ceux qui savent combien il est difficile, dans un travail aussi long et aussi compliqué que la rédaction d'un livre comprenant de trois à quatre mille articles, d'éviter toute erreur, excuseront facilement le si petit nombre de celles qui sont échappées à l'auteur. Le devoir du critique, c'est de les signaler, mais c'est aussi son devoir de répéter que, malgré ces quelques taches, le dictionnaire de M. Spol peut rendre les plus grands services pour la lecture courante de le Bible et l'intelligence de tous les auteurs chrétiens qui se sont inspirés de la Bible. C. J.

POÉSIE.

Le Presbytère de Plouarzel, histoire bretonne, par Mme C.-E. PUISSAN. Paris, Plon, 1877. 2 vol. gr. in-8, de 422 et 466 p. ornés d'eaux-fortes. Prix : 15 fr. — *Un Mariage sous la Terreur*, récit par Ch. YRTAL. Paris, Libr. des bibliophiles, 1877, in-12 de 273 p. Prix : 3 fr. — *Une martyre*, poëme, par l'abbé BUIS. Paris, Olmer, 1878, in-8 de 177 p. Prix : 2 fr. — *Le Siége de Caderousse*, poëme languedocien de l'abbé FABRE, traduit en vers français, par PLACIDE CAPPEAU; Le *Château de Roquemaure*, poëme en 20 chants, par LE MÊME. Paris, imp. de Jouaust, 1876. 2 vol. in-12 de 400 et de 490 p. Prix : 10 fr. — *Quatre ballades*, suivies de notes, par P. RISTELHUBER. Genève, Bâle et Lyon, Georg, 1876, in-8 de 44 p — *A Travers bois, prés et sillons, scènes et esquisses cynégétiques*, par YGER, avec douze dessins, par Ed. Bellecroix. Paris, Didot, 1877, in-12 de 375 p. Prix : 3 fr. 50. — *Notre-Dame de Lourdes*, par M. l'abbé CHAMBAUD. Tours, Catier, 1877, in-32 de 234 p. Prix : 3 fr. — *Pie IX, ses gloires, ses épreuves, ses trois jubilés*, poëmes par l'abbé HOVINE. Lille, J. Lefort, in-8 de 243 p. orné d'une gravure. 2 fr. — *Roma, poésies catholiques*, par VICTOR CHRÉTIEN. Paris, Palmé, 1877, in-12 de 29 p. 2 fr. — *Poésies inédites du comte Lafond*. Paris, Bray & Retaux, 1876, in-8 de 278 p Prix : 5 fr. — *Les deux frères martyrs, ou les Enfants nantais*, drame-mystère en 5 actes et 7 tableaux, par un frère des écoles chrétiennes. Paris, Oudin, 1877, in-12 de 92 p. Prix : 2 fr. 50. — *Nouvelles poésies chrétiennes*, par FRANCIS GOULIN. Paris, Haton, 1877, in-12 de 194 p. Prix : 2 fr. *Les Fleurs de Bretagne*, par ED. FRAIN. Rennes, Plichon, 1877, in-12, de 148 p. Prix : 3 fr. *Au fil de l'eau*, par ALBERT MÉRAT. Paris, Lemerre, 1877, in-12 de 108 p. Prix : 3 fr. — *Les anciens jours*, par H. DE BLAZAC. Paris, Jouaust, 1876, in-8 de 191 p. Prix : 2 fr. 50. — *Les Chants de la montagne*, par ED. SCHURÉ. Paris, Sandoz, 1877, in-8, de 277 p. 5 fr. — *Poëmes dramatiques*, par A. MAUROY. Paris, Jouaust, 1877, in-12 de 60 p. Prix : 2 fr. 50. — *Premiers vers*, par HENRY DE FLEURIGNY. Paris, Jouaust, 1876, in-8 de 60 p. Prix : 2 fr. — *Les Primevères*, par P. MARMOTTAN. Paris, Sandoz, in-18 de 150 p. Prix : 2 fr. — *La Fanfare du cœur*, par L. SOLVAY. Paris, Jouaust, 1877, in-12 de 84 p. Prix : 2 fr. 50. — *Myrtes et Cyprès*. Paris, Jouaust, 1877, in-12, de 190 p. Prix : 2 fr. 50. — *Printemps et Neige*, par L. BEOR. Paris, Chéesé, 1877, in-12 de 118 p. Prix : 2 fr. 50. — *Poésies intimes*, par A. DE LAROCHEFOUCAULD. Paris, Didier, 1877, in-8 de 358 p. Prix : 3 fr. 50 — *Poésies contemporaines*, par DESYR RAVON. Paris, Jouaust, 1876, in-12 de 122 p. Prix : 3 fr. 50. — *Dieu et Patrie; poëmes militaires*, par MARC BONNEFOY. Paris,

Jouaust, 1876, in-12 de 134 p. Prix : 3 fr. — *Rimes de cape et d'épée*, par OGIER D'IVRY. Paris, Jouaust, 1876, in-12 de 228 p. Prix : 3 fr. — *Les Vallonnaises*, par E. VILLARD. Paris, Douniol, 1876, in-12 de 175 p. Prix : 1 fr. 50. — *Ai-je des ailes ?* par ANNA ROBERJOT. Paris, Féchoz, 1876, in-12 de 103 p. Prix : 2 fr. — *Antiques et Modernes*, par GERMAIN PICARD. Paris, Jouaust, 1877, in-12 de 72 p. Prix : 1 fr.50 — *Sœur Marthe*, par LE MÊME. Paris, Jouaust, 1876, in-12 de 31 p. Prix : 1 fr. — *Cent fables nouvelles*, composées par un grand-père, par A. F. THÉRY. Amiens, Delattre-Lenoël; Paris, Hachette, 1877, in-18 de 126 p. Prix : 1 fr. 80.— *Le Livre d'un père*, par V. DE LAPRADE. Nouvelle édition. Paris, Hetzel, 1877, gr. in-18 de 247 p. Prix : 3 fr.

Il faut l'avouer, il est plus agréable de faire des vers que d'en lire, à moins qu'ils ne soient tracés par une de ces plumes comme on n'en compte pas beaucoup par siècle. Voilà ce qui explique que de nombreux volumes rimés continuent de paraître et qu'en les parcourant le critique puisse se répéter un vieux quatrain de Gombauld :

Chacun s'en veut mesler, et, pour moy, je m'estonne
De voir tant d'escrivains et si peu de lecteurs.
Je ne sçay quel espoir a bercé mille auteurs
Tel pense escrire à tous, qui n'escrit à personne.

L'année qui vient de s'écouler et la fin de celle qui l'a précédée n'ont pas été moins fécondes en rimes que des temps plus reposés. On ne peut donc répéter la phrase tant redite : la poésie est morte. Les poëtes du moins ne sont pas morts, et peut-être en aura-t-on trop de preuves tout à l'heure. Il faut convenir, du reste, que si beaucoup de vers fussent, avantageusement pour tout le monde, restés dans les portefeuilles d'auteurs au cœur trop paternel, quelques grandes œuvres ont paru en 1877. On a déjà parlé, dans cette revue, de la *Légende des siècles*, et de *l'Art d'être grand-père*. *Armelle* de M. du Clézieux a aussi été l'objet d'un article spécial et enfin dans l'examen que nous allons commencer, nous aurons à signaler quelques volumes dignes d'être mis en évidence.

De ce nombre, nous paraît l'œuvre d'une femme, Mme Puissan. Grâce aux traditions classiques, pendant longtemps en France, la poésie épique — nous prenons cet adjectif dans sa réelle acception et non dans le sens trop élevé qu'on lui accorde souvent, — la poésie narrative, si on l'aime mieux, ne fut consacrée qu'à de grands hommes ou de grands événements. Nous n'avions pas de poëmes dans le genre d'*Hermann et Dorothée*, par exemple, pas de poëmes racontant des épisodes intimes et mettant en scène des personnages d'une humble condition. *Jocelyn*, autant que je me le rappelle, fut chez nous la première grande œuvre de ce genre, et nous avons contracté si bien l'habitude des vers pompeux que nous avons de la peine à nous faire aux familiarités de l'existence réelle. Malgré les difficultés qu'offre le genre épique appliqué aux peintures et aux accidents de la vie de chaque jour, malgré la facilité trop grande avec laquelle nos vers tombent dans la trivialité en voulant éviter l'enflure et les périphrases, fré-

quemment aujourd'hui on tente d'employer la poésie à des récits familiers. Le *Presbytère de Pouarzel* est une œuvre de cette nature. Deux dates inscrites à la fin du livre : 1860, 1877, nous apprennent que Mme Puissan a mis à la composition de son poëme un peu plus du temps que Tacite considérait comme un long espace de la vie humaine, et il n'y a pas trop à s'étonner de cette persévérante assiduité, quand on songe que le *Presbytère de Plouarzel* contient pour le moins vingt-trois mille vers, vingt-trois mille vers bien faits, bien rimés en général, et qui ont dû nécessiter de fréquentes retouches.

Le défaut de cette œuvre de longue haleine, nous le dirons franchement, est l'absence d'un plan nettement arrêté. Le poëme débute par de touchantes plaintes d'une jeune fille attendant, au bord de la mer, le retour de son fiancé, et l'on ne sait quel est ce fiancé, et l'on n'assiste à son retour qu'à la fin du second volume, qu'après avoir lu environ 800 pages où l'on voit se succéder et se mêler et l'histoire de Reine, jeune Russe qui épouse sans amour Pol, le neveu du curé de Plouarzel, et celle du curé de Plouarzel, et celle de Kerdic, et celle de sa fille Germaine, et celle de Mas et celle de bien d'autres personnages encore, et des traditions, et des légendes, et des tableaux de vieux usages, et des chapitres empruntés à l'histoire même, prenant la Bretagne à l'époque de César, et nous menant par de brillants hors-d'œuvre jusqu'à l'île Sainte-Hélène et à son grand prisonnier. Il semble que Mme Puissan ait voulu donner un cadre à tous ces intéressants et poétiques souvenirs; mais la conception principale manque de clarté, de netteté; l'intérêt s'éparpille sur trop de personnages; il n'y a pas unité d'action, on ne sait à qui accorder ses sympathies parmi toutes ces jeunes filles et tous ces jeunes gens. Enfin au début de l'œuvre, il faut avoir une attention soutenue, il faut relire les mêmes pages — et l'on ne s'en plaint pas trop parce que les vers son beaux — pour tâcher de saisir le fil du récit et le renouer quand il se rompt — ce qui arrive souvent. Or, c'est dans une narration en vers que la clarté est sourtout chose nécessaire. Voltaire disait dans son épître à l'empereur de la Chine :

> Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
> Qui veut que de deux vers côte à côte marchants,
> L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens,
> Si bien que l'on pourrait, en bravant cet usage,
> Supprimer sans regrets la moitié d'un ouvrage?

Il y a un peu de vérité dans cette plaisanterie, les vers forcément délayent l'idée et donnent au récit une certaine obscurité qu'il faut tâcher de détruire ou de diminuer par la netteté du plan.

Si maintenant nous abordons les détails, nous n'avons guère que

des éloges à donner au poëte; il manie bien le vers épique, si difficile dans notre langue. Si nous descendions à un examen minutieux, nous n'aurions à indiquer qu'un bien petit nombre de rimes insuffisantes, nous n'aurions à blâmer qu'un rare emploi de mots un peu déplacés en poésie, tel que le mot *laideron* qui dépare un alexandrin de la page 25 du premier volume ; nous n'aurions enfin à nous choquer que de quelques périphrases contrastant avec le ton ordinairement simple du récit, *les filles d'Arachnée*, *l'art d'Hippocrate*, *l'art de Gallien*. Il faut prendre la loupe du critique pour voir ces petits et inévitables défauts; ils n'empêcheront pas de lire avec plaisir les épisodes si nombreux, si variés que Mme Puissan a enchâssés dans son œuvre. Il y a dans ces épisodes bien des pages qui suffisent certainement pour assigner à leur auteur une belle place parmi nos poëtes contemporains. Nous voudrions donner un spécimen de ce talent très-réel, mais nous serions trop embarrassé dans notre choix. Le ton varie suivant les sujets, le style d'une page n'est plus celui de l'autre, et il faudrait pouvoir donner des échantillons de tous ces genres différents, de ces belles descriptions du printemps, de l'automne, de ces légendes chevaleresques, de ces pages inspirées par l'histoire. et aussi de toutes ces études de sentiments, dont diverses situations romanesques fournissent le motif au poëte.

Le *Presbytère de Plouarzel* a été publié avec un grand luxe : impression, papier, gravures le recommandent aux bibliophiles, autant que de beaux vers et de généreux sentiments le recommandent à la classe moins nombreuse, hélas! des sincères amis de la poésie.

— Le livre de M. Yrtal est encore un poëme ou plutôt un roman poëme. Dès qu'il s'agit d'un *Mariage sous la Terreur*, il doit être question de l'union d'une aristocrate et d'un républicain. C'est là une situation déjà bien des fois exploitée et assez récemment dans un drame joué aux Français, *Jean d'Ascier;* mais le livre de M. Yrtal a la priorité sur cette pièce autour de laquelle on a voulu faire un certain bruit. Mlle de Saint-Bris épouse Jean Lenoir, fils d'un notaire, son ami d'enfance, du reste, pour sauver son père. Le malheureux vieillard meurt peu après cette mésalliance, tandis que Jean Lenoir va combattre à la frontière. Mlle de Saint-Bris, réduite à la misère, est recueillie par Mme de Grandchamp, dont le portrait est bien esquissé et qui appartient encore quelque peu par la facilité de ses principes à la triste époque de la régence. Son fils, qui a de grandes qualités, n'est que trop digne de sa mère par certains côtés. Il devient amoureux de Louise qui, croyant être certaine de la mort de Jean Lenoir, se décide à épouser le marquis. Jean Lenoir lui-même arrive au moment où le mariage va être célébré. Croyant que sa femme — car il me semble que Louise l'était parfaitement devant Dieu, puisque, page 76, un vieux

prêtre a béni son union — croyant donc que Louise aime le marquis de Grandchamp, le fils du notaire n'hésite pas à se sacrifier et s'éloigne. Après ce départ qu'accompagnent divers épisodes, le poëte nous fait assister à un duel bien conté : un mari outragé tue dans ce combat l'amant de sa femme qui n'est autre que M. de Grandchamp ; Louise, restée veuve, et cette fois tout de bon, finit par épouser ou répouser Jean Lenoir, que l'empereur a fait général et marquis de Saint-Bris.

Il y a de l'intérêt dans ce roman. Il est bien entendu, quoique nous ne l'ayons pas dit, que Jean Lenoir a pour sa femme un profond amour et, comme

Amor a nullo amato amar perdona

il y a chez Louise quelque réciprocité d'un sentiment qu'elle ne veut pas s'avouer d'abord. Nos vers, nous le disions tout à l'heure, sont difficilement maniables, dans le genre épique; ils vont aisément d'une pompe traditionnelle à une familiarité qui touche à la prose. M. Yrtal n'a pas su toujours éviter ce mélange de tons disparates. On pourrait aussi lui reprocher des phrases écrites trop vite, quelques rimes mauvaises, telles par exemple qu'*oreilles* et *nouvelles* (p. 57). Il ne faut pas oublier après tout qu'*Un mariage sous la Terreur* est plutôt un roman qu'un poëme. Les caractères y sont du reste bien tracés, mais la Bretagne et la Vendée offraient d'autres types que des personnages tels que la marquise de Grandchamp et son fils. Il serait bientôt temps de renoncer à douer le roturier de toutes les vertus et le gentilhomme de tous les vices. Cette antithèse devient un peu vieille. Le bon Berquin la mettait déjà en œuvre dans les petits drames enfantins qu'il écrivait avant la Révolution. Qu'on ne croie pas, d'après cette observation, que M. Yrtal soit un apologiste d'une sanglante époque; il a, pour la maudire, d'énergiques paroles, et son marquis de Saint-Bris, le père de l'héroïne, est peint très-favorablement. Si M. de Grandchamp ne vaut pas mieux, c'est que, sans doute, c'était nécessaire à l'ordonnance du roman, et j'arrive un peu là comme cet ambassadeur d'Espagne qui, s'opposant à la représentation d'une tragédie sur Don Carlos, s'écriait : mais pourquoi le poëte a-t-il été prendre ce sujet-là ?

— *Une martyre*, de M. l'abbé Buis, nous transporte encore à l'époque révolutionnaire; mais M. Buis n'a pas pris une héroïne imaginaire. La martyre, c'est la reine. On sent, à la lecture de ce poëme, qui n'a pas moins de quatorze chants, assez courts, du reste, que Marie-Antoinette a inspiré à l'auteur une vive admiration et une profonde pitié. Quand on est ému, on émeut. *Si vis me flere*... il y a des passages touchants dans cette œuvre ; mais, si M. Buis avait eu près de lui cet ami sincère dont Horace a parlé, cet ami aurait pu lui donner quelques bons avis. Peut-être lui eût-il démontré toutes les difficultés qu'il y a

à traiter un sujet moderne où les souvenirs d'une histoire récente viennent à chaque instant empêcher le lecteur d'admettre les fictions du poëte. Un Italien d'un beau talent et d'un vilain caractère, Monti, a, il est vrai, raconté, dans la *Basvilliana*, de sanglants épisodes de la Révolution; il a eu, notamment pour la mort de Louis XVI, des vers et des conceptions dantesques; mais le monde merveilleux des âmes où le poëte se transportait lui donnait des libertés qu'il n'aurait pu avoir en restant dans le monde réel, et il n'avait pas à craindre de se voir contredire par l'histoire. Le censeur recommandé par Horace, une fois le sujet admis, aurait sans doute engagé M. Buis a remanier bon nombre de passages : il lui aurait indiqué bien des pages d'un style traînant, des rimes défectueuses, telles qu'*épée* et *portée*, des vers faux comme celui-ci :

Le dévouement pieux que laisse voir l'ouvrière.

— Puisque nous avons commencé par parler de la poésie épique, ou — si de vieilles habitudes donnent à ce mot une acception trop grandiose — de la poésie narrative, ouvrons les deux gros volumes de M. Placide Cappeau, quelle que soit la différence de ton qu'ils offrent avec les livres précédents. L'un de ces deux gros volumes contient le texte et la traduction d'un poëme languedocien de l'abbé Favre, *le Siége de Caderousse*. Ce poëme, dans lequel est traité d'une façon comique un épisode de l'histoire du Comtat, appartient à ce qu'on pourrait appeler la poésie populaire lettrée. Favre, qui vivait au siècle dernier, se place à côté de Rancher, l'auteur niçois de la *Nemaida*, de Brondex qui a écrit, en patois messin, une œuvre charmante, *Chan Heurlin*. Tous ces poëtes, employant des dialectes, à moins de s'appeler Goudoulin, Jasmin, Despourrins, Roumanille, Mistral, n'ont pas vu leur réputation franchir les limites de leurs provinces. On doit remercier M. Cappeau de nous avoir mis à même de comprendre le poëme assez original de Favre. Il l'a bien traduit, dans le même rhythme; mais, il faut l'avouer, souvent ce qui est joli dans le dialecte languedocien devient vulgaire en passant dans nos petits vers français de huit syllabes, qui tombent si aisément dans la prosaïsme et ne conviennent guère qu'à des œuvres de dimensions restreintes. Ces vers sont encore ceux que nous retrouvons dans le second volume de M. Cappeau, où cette fois le poëte a voulu voler de ses propres ailes. Le *Château de Roquemaure*, qui ne compte pas moins de vingt chants, a pour sujet un chapitre de l'histoire de la Provence. M. Cappeau a lu souvent certain poëme fort en vogue au siècle dernier; cela se reconnaît à sa manière et donne à son œuvre quelque chose d'un peu vieillot : on se fatigue de toutes ces petites lignes qui n'ont fréquemment de la poésie que la rime et la mesure. M. Cappeau a aussi pris à ses modèles des préjugés, des incrédulités et des impiétés que, non content d'avoir mis en vers, il s'est complu à délayer dans de longues notes finales. M. Cappeau nous assure pour-

tant, dans sa préface, qu'il est profondément religieux ; il est vrai qu'il ajoute que c'est à la manière de Lamennais, ce qui explique tout de suite que, dans le même paragraphe, il attaque violemment l'Église. Dans cette même préface, M. Cappeau nous apprend encore qu'il n'est qu'un industriel et que, sans plan, sans étude, il a voulu élever un monument à son pays natal. Avec quelques études de plus, il est certain que M. Cappeau n'eût pas répété contre la religion des attaques surannées et n'eût pas raconté qu'au temps de Louis XIV, *les plus grands talents n'étaient rien sans une estampille de noblesse.* Toutes ces ignorances, tous ces préjugés, toutes ces préventions ne nous empêcheront pas de convenir que M. Cappeau n'ait de la facilité souvent, de la verve quelquefois. C'est dans ses poésies provençales qu'il se montre le plus à son avantage. Ce sont de jolies pièces, harmonieuses et pleines de sentiment, que l'*Ana* et *lou Veni* (le Départ et le Retour). L'épître à Mistral et à Roumanille est spirituelle ; dans *lou Rei de la favo* (le Roi de la fève), où les pauvres rois sont d'ailleurs très-maltraités, il y a de l'énergie et du talent. J'aime moins *lou Papaioun* (le Papillon). Quant à la rose, il ne devrait plus être permis d'en parler après les délicieux vers de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait desclose
Sa robe empourprée au soleil.....

— M. Ristelhuber est un érudit; il a donné de bonnes éditions de quelques vieux livres ; il a beaucoup lu les anciens poëtes et a retenu de son commerce avec eux une manière de dire, certaines formes de vers qui peuvent quelquefois déconcerter les lecteurs habitués à plus de pompe et d'harmonie. En 1875, l'Institut génevois offrit un prix à la meilleure traduction en vers français de quatre ballades allemandes : *Die Kraniche des Ibycus*, de Schiller; *Klein Roland*, d'Uhland ; *Der Gerenne Eckart*, de Gœthe, et le *Lied der braven Mann*, de Burger. Ce sont ces quatre belles ballades dont M. Ristelhuber a réuni les traductions dans un joli volume. Elles n'ont pas obtenu le prix proposé, peut-être à cause de cet aspect archaïque dont nous parlions tout à l'heure ; le vers de l'auteur a quelque chose d'un peu rude qui a pu effaroucher des oreilles plus ou moins académiques, mais qui ne messied pas, ce nous semble, dans des sujets empruntés au moyen âge. Dans son *Petit Roland*, notamment, on remarque de bonnes stances, rendant bien l'original et conservant comme l'empreinte un peu abrupte de nos vieux poëmes. Des notes intéressantes terminent ce livre, tiré à petit nombre.

— Pour parler comme on l'eût fait au siècle passé, Apollon et Diane peuvent très-bien marcher de compagnie. De tout temps,

on a vu des chasseurs cultiver la poésie. Le beau Gaston Phébus a laissé de jolis vers en bearnais :

Aqueres mountines
Que ta haüte soun.....

Il a laissé, de plus, tout un poëme sur la chasse. De même a fait le seigneur de Fontaine-Guérin. Le bon Jacques du Fouilloux, dans sa *Venerie*, a donné plusieurs échantillons de sa facilité à versifier, et n'a pas dédaigné de chanter les pastourelles du pays de Gastine en Poitou. Très-longue serait la liste des poëtes chasseurs; elle vient de s'augmenter du nom de M. Charles Yger, qui, dans des vers faits facilement — un peu trop quelquefois — s'est plu à décrire les diverses sortes de chasses, à dépeindre les animaux qui en sont l'objet, et à raconter avec verve divers épisodes cynégétiques. En alexandrins, il nous donne la recette d'un pâté de lièvre, d'une manière si claire, si nette, que tout cordon bleu pourrait sans peine confectionner ce fameux pâté sous sa dictée. J'ai cherché vainement, dans le livre de M. Yger, un chapitre sur la chasse au miroir — qui n'est certe pas à dédaigner, et aussi — allant d'une extrême à l'autre — un chapitre sur le sanglier. Voilà deux lacunes à combler. De très-jolis dessins de M. Eugène Bellecroix, au nombre de douze, accompagnent le texte imprimé chez Didot. Les chasseurs lettrés aimeront à placer cet élégant volume à côté des livres d'Eléazar Blaze.

— Il n'y a pas à chercher une transition entre *A travers bois, prés et sillons* et un poëme sur les miracles de Lourdes. M. l'abbé Chambaud a, dans douze chants, raconté la merveilleuse histoire de Bernadette. Toute intéressante qu'elle soit, elle n'offrait peut-être pas la donnée d'un poëme, et la prose de M. Henri Lasserre est si bonne que je ne sais si les plus beaux vers la pourraient faire oublier. On reconnaît, du reste, que M. l'abbé Chambaud a écrit son livre avec enthousiasme. Cet enthousiasme a même agrandi quelquefois ce qui frappait ses yeux. Je ne reconnais plus le petit fort de Lourdes, sur son petit rocher, dans la *sombre citadelle* comparée à un *nid de vautour*. D'autres descriptions sont mieux réussies, et le poëte a bien peint sa pieuse et modeste héroïne. L'œuvre de M. l'abbé Chambaud est précédée d'une lettre très-flatteuse de Mgr l'évêque d'Angoulême.

— M. l'abbé Hovine a tenté de célébrer le long et glorieux pontificat de Pie IX. Son livre commence par l'avénement du grand pape et suit exactement la marche des événements. Toutefois l'œuvre de M. Hovine n'est pas épique, elle est bien plutôt lyrique. Ces événements que le poëte rappelle, il ne les raconte pas comme le ferait un historien, mais il trouve dans chacun d'eux le motif d'une inspiration

qui tient de l'ode et qui s'exprime dans des rhythmes différents traités d'ailleurs avec habileté. L'auteur, cependant, se permet une licence que je signalerai, sans la lui reprocher. Il n'hésite pas à faire entrer dans son vers le nom de Pie, sans que, comme l'exigent les règles assez absurdes de notre versification, le mot suivant commence par une voyelle ou une *h* muette.

— Avec le livre de M. Hovine nous sommes arrivé à la poésie lyrique, et en nous occupant à présent du volume très-remarquable qui porte le titre de *Roma*, nous nous retrouvons encore dans le même ordre d'idées tout à fait catholiques. M. Victor Chrétien est un poëte énergique ; il rappelle souvent, par la verve, par l'emportement même de ses pensées et aussi par un rhythme ferme, les fameux iambes de M. A. Barbier. La pièce intitulée *Profession de foi* donne, dès le début du livre, une opinion favorable, que ne démentent pas les autres morceaux qui composent le volume. Parmi ceux-ci, nous citerons surtout : *Au roi Galantuomo*, *les Litanies* et *le Festin de Balthazar*. Il y a dans tout ce livre un talent réel, une fougue qui entraîne. Il y a là la promesse, et déjà mieux que la promesse d'un vrai poëte. M. Chrétien ne s'arrêtera pas dans cette bonne voie, et nous espérons bien souvent avoir à parler de lui, car il doit être jeune encore ; aussi ne lui reprocherons-nous pas quelques excès d'indignation : le temps n'atténue que trop tôt ces exhubérances si rares dans notre siècle débile.

— Des parents ont eu la bonne pensée de recueillir les poésies inédites du comte Lafond, ce grand homme de bien, ce catholique si fervent, dont M. Veuillot fait en tête de ce recueil un beau portrait qui doit être très-ressemblant. Pour qu'il occupât une plus grande place dans l'histoire de la littérature contemporaine, il n'a peut-être manqué à M. Lafond que d'en occuper une moins grande dans la société. L'aiguillon de la nécessité lui a manqué comme le dit son biographe. L'humilité chrétienne put aussi empêcher le comte Lafont d'accorder une grande importance à ses plaisirs littéraires. C'était cependant un vrai dilettante en poésie, comme en beaux-arts ; qu'on lise son sonnet *linquenda tellus :*

> Parmi tous les regrets des biens que la Mort prend,
> Horace en oublie un qui n'est pas le moins grand ;
> Le regret en mourant de ne plus lire Horace.

Ce sont de très-jolis vers que ceux que le comte Lafond, au début de son livre, adresse à la Muse, et il y en a bien d'autres encore dans son volume qu'on lira avec plaisir.

Sans doute, si M. Lafond eût publié lui-même ce volume, il y eût fait des corrections et peut-être des suppressions, mais les mains amies qui ont classé ces diverses pièces ne pouvaient se permettre aucun

changement de ce genre. La mort avait fait de ces vers des reliques qu'il fallait respectueusement toucher. Au reste, pour dédommager de quelques stances tombées trop vite d'une plume facile, il y a bien des pensées justes et bien dites, dites vraiment en poëte; il y a aussi de généreux sentiments qui font de ce recueil une saine lecture.

—Bien que *Les deux frères martyrs* soient une œuvre dramatique, il y a certes assez de poésie dans cette œuvre pour que nous puissions et même devions nous en occuper ici. Saint Donatien et saint Rogatien sont les héros de ce drame-mystère qui a obtenu la première mention honorable au Congrès des œuvres catholiques ouvrières, et qui fut représenté par les élèves des Frères avec un succès attesté par une lettre de Mgr Fournier, évêque de Nantes. Ce succès était très-mérité; le modeste auteur anonyme méritait mieux, selon nous, qu'une mention honorable; ses vers sont harmonieux, bien frappés, richement rimés, ses dialogues bien coupés, ses caractères tracés et indiqués avec précision. Dans un passage, le poëte ne nous paraît pas avoir donné à l'un de ses personnages le langage de la situation. Quand le gouverneur de Nantes apprend que son second fils vient aussi d'embrasser le christianisme, il n'y a pas assez de stupeur dans les paroles du père païen. Trois ou quatre mots, un cri même, eussent mieux valu que deux vers d'un ton assez faible. Une observation toute de détail: je crois que Rogatien, Donatien, doivent former quatre syllabes. Ce qui frappe dans cette production dramatique, c'est une intelligence des exigences de la scène faite pour donner à penser que l'auteur eût pu obtenir ailleurs de plus éclatants succès. Au début de la tragédie, cela a été une heureuse idée de faire contraster les chants de l'orgie païenne avec les cantiques des chrétiens. Plusieurs autres fois, l'auteur a employé fort à propos la poésie lyrique qu'il sait manier avec habileté.

— Revenons à nos lyriques, et hâtons-nous, car voilà encore bien des volumes qui attendent une mention. Les *Nouvelles poésies chrétiennes*, de M. Francis Goulin, sont pleines d'excellentes intentions que, malheureusement, les vers ne valent pas. Il y a beaucoup de prosaïsme dans ces poésies, et les sujets traités exigeaient souvent des développements que l'auteur ne leur a pas donnés. Mais, après tout, si quinze vers de cinq syllabes ont suffi à M. Goulin pour célébrer la naissance de M. le comte de Chambord, et si cette petite pièce ne rappelle en rien les belles odes de Lamartine et de Victor Hugo, M. Goulin a, sur les deux grands poëtes, l'avantage d'être resté inébranlable dans ses croyances — ce qui est bien quelque chose.

— *Les Fleurs de Bretagne*, de M. Edmond Frain, sont inspirées par de pieuses et bonnes pensées, mais révèlent quelques inexpériences de versification. Ainsi, le poëte n'hésite pas à faire rimer *temps* avec

sang (p. 1), à mettre de suite des rimes féminines d'espèces différentes (p. 5, 41). A côté de ces négligences, on remarque des tirades écrites avec une certaine ampleur.

— Après le Breton, voici le Parisien. M. Albert Mérat trouve que

> Le ciel le plus doux est encor
> Celui qui brille sur Asnières.

Ce sont les environs de Paris qui lui fournissent ses petits tableaux, tracés souvent avec grâce et vérité, mais qui finissent par sembler un peu monotones. Le poëte ne prend pour tâche que d'esquisser ce qu'il a sous les yeux, *les Trains du dimanche*, par exemple. Plus d'une fois, par la richesse de ses rimes, la facilité de son rhythme, la vérité de ses descriptions, l'originalité de ses images, M. Albert Mérat m'a fait souvenir de Saint-Amand — pour lequel Boileau a été bien injuste. M. Mérat me l'a rappelé non-seulement par les *beaux côtés*, mais aussi par les mauvais; par des comparaisons forcées, par des incorrections.

> La flamme embaume le sapin.

M. Mérat a probablement voulu dire que le sapin embaume la flamme. Ce qui manque surtout dans *Au fil de l'eau*, c'est le sentiment, la pensée, l'âme. M. Mérat n'a voulu faire de la plume qu'au crayon.

> *— Y siempre el pasado*
> *Fue mejor,*

dit un vieux et charmant poëte, George Manrique. Ces vers mélancoliques auraient pu servir d'épigraphe aux *Anciens jours*, de M. Henri de Blazac. Ce sont tous ses souvenirs, souvenirs du pays natal, de l'enfance, de la jeunesse, des voyages lointains, que le poëte se plaît à rappeler dans des vers faits facilement, rimés richement.

> Je lis Gautier, Hugo, Banville,
> Le soir assis au coin du feu....

écrit quelque part M. de Blazac, et on eût deviné sans qu'il nous l'apprît quels sont ses auteurs favoris. Le premier et le dernier semblent surtout avoir eu de l'influence sur lui. C'est à leur école qu'il a appris à manier le rhythme. S'il respecte grandement la rime, il a moins d'égards pour la césure :

> La file noire des — chameaux, les cieux d'airain....

On pourrait citer bien des vers aussi disgracieusement coupés, sans doute par un parti pris plutôt que par négligence.

— M. Arthur Mauroy aime les sujets lugubres. En ouvrant son volume, on trouve une eau-forte représentant une guillotine, et, dès sa première pièce, intitulée *l'Échafaud*, le poëte se complaît dans les détails d'une exécution. M. Mauroy appartient à une école qui pousse trop loin le respect de la rime irréprochable, ce qui fait que le vers l'est quelquefois moins. C'est ce respect de la rime qui a poussé le poëte à qualifier l'amour de *recors* — après tout M. Hugo a bien parlé

d'un *ver chassieux* — et à dire un souvenir *défunt*. M. Mauroy prodigue trop les épithètes et nous semble trop hardi dans ses images, comme lorsqu'il fait d'un nuage un gigantesque éteignoir; trop hardi aussi avec la langue, comme lorsqu'il invente le mot *prostrée*. Nous ne voyons pas pourquoi ce petit volume s'appelle *Poëmes dramatiques*.

— *Les premiers vers* de M. Henry de Fleurigny peuvent faire espérer qu'ils ne seront pas les derniers. Il y a de la facilité et du sentiment dans cet essai. C'est une jolie pièce que celle qui est intitulée *Promenade*, et l'on pourrait emprunter de bons vers à diverses pages de son volume. On pourrait y signaler aussi quelques inexpériences, de mauvaises rimes, telles que *épées* et *trophées*, et quelques fautes de mesure.

— Qu'est-ce que l'auteur des *Primevères ?*

..... C'est un rimeur nouveau,
Dont la muse au printemps de fleur en fleur voltige,
Comme un *tendre* oiseau,

La vérité eût voulu ici un papillon — ce qui, du reste, n'eût pas été bien neuf — mais la rime a voulu un oiseau, et la mesure a voulu qu'il fût tendre. La rime, cette servante maîtresse, a encore bien d'autres fois fait faire ses volontés à M. Marmottan. L'auteur des *Primevères* doit être encore très-jeune; qu'il ne se presse pas trop de produire.

— C'est encore un jeune homme évidemment que M. Solvay. La *Fanfare du cœur* n'est guère qu'un recueil de poésies amoureuses qui ne se distingue pas d'autres volumes du même genre. Le vieux Cupidon, relégué dans les madrigaux du siècle dernier, y refait de fréquentes apparitions; mais, au siècle dernier, on n'eût pas dit :

O marquise, viens-nous-en
Courir à deux la broussaille.

— *Les Chants de la montagne*, de M. Édouard Schuré, auraient pu aussi bien être appelés chants de la vallée. L'auteur débute par une dédicace où la liberté joue un grand rôle, et dans laquelle elle est invitée à rompre la chaîne séculaire :

Que les *noirs* oppresseurs redoublent sans *rougir*.

Appartenant aussi aux idées nouvelles — vieilles comme le monde et remontant au meurtre d'Abel. — M. Éd. Schuré rime néanmoins quelques petites ballades moyen âge, avec pages, châtelaines, croisés. On trouve même, dans son livre, quelques pièces écrites sous une influence religieuse — et ce ne sont pas les plus mauvaises — telle est la *Vierge des Alpes*. M. Schuré, dans les morceaux lyriques, ne manque pas d'un certain élan; son rhythme a de l'harmonie. M. Schuré prend un peu trop ses aises avec la rime et la langue :

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.

Soit, mais pas au point, si elle est *pompées*, de correspondre avec *fagot-*

tées — mot peu poétique, d'ailleurs — ni au point de devenir *langue charlatane*, parce qu'un vers plus haut, on lit *froide courtisane*.

— M. Georges Eckoud, en publiant *Myrtes et Cyprès*, a voulu savoir le nombre de fidèles que la Muse compte encore, s'assurer par lui-même si le siècle est tout à fait indifférent à la poésie. M. Eckoud s'est-il demandé s'il avait toutes les qualités voulues pour faire une telle expérience ? Vraiment son livre ressemble à trop d'autres volumes pour que le public soit fort coupable de rester insensible à son apparition. Dans *Myrtes et Cyprès*, on peut remarquer les traces de nombreuses influences. Le *Chant du gondolier* est un souvenir des tours de force rhythmique des *Orientales*. *Xaviola* est une sorte de conte inspiré par une lecture de Musset ; mais Musset n'aurait pas écrit ce drôle de vers :

Et dit l'abbé *tout chose*.

Il y a d'étranges expressions dans le livre de M. Eckoud ; il parle quelque part d'un couple *folichon*. On peut aussi signaler des rimes qui ne riment pas : *douter* et *baigner*, par exemple ; des oublis des règles de la versification, des vers faux. Dans une ode à la France, M. Eckoud semble ne s'être pas souvenu que le corps de Napoléon n'est plus à Saint-Hélène et s'être figuré que Nancy a été annexé par la Prusse. — C'est bien assez de Strasbourg et de Metz.

— M. Béor, qui a déjà publié plusieurs volumes, est l'auteur de *Printemps et Neige*. M. Béor traite des sujets très-variés ; il affectionne le sonnet qu'il écrit souvent avec facilité. M. Béor a consacré plusieurs petits monuments de quatorze vers à quelques-uns de nos grands hommes et aussi à la célébration de diverses vertus. Ses inspirations sont généreuses, et il n'est pas un de ces libres-penseurs qui, selon l'expression de Gilbert, voudraient faire le ciel vide. Ce qu'on peut reprocher à M. Béor, c'est quelquefois un peu de prosaïsme. En général, ses rimes sont bonnes. Cependant, dans un sonnet où il salue le soleil républicain, il a eu le tort de pousser l'amour de la liberté jusqu'à vouloir faire rimer *sème* avec *promène* (p. 47).

— M. le comte Aymar de la Rochefoucauld a publié un nombre considérable de vers, sous le titre de *Poésies intimes*. M. de la Rochefoucauld fait évidemment les vers avec beaucoup de facilité, avec une facilité dont il devra se méfier. Il semble que la rime mène son imagination et que le plaisir de faire retentir de sonores consonnances lui fasse oublier la pensée. Ce n'est souvent qu'une sorte de musique de mots. Plusieurs sonnets sont indiqués comme traduits de Pétrarque. Nous aurions cru que, là, guidé par le maître, M. de la Rochefoucauld se serait moins laissé entraîner par son imagination et que ses vers auraient offert quelque chose de plus net. Mais nous ne retrouvons rien

du poëte italien dans les quatrains et les tercets mis sous son patronage. Ainsi le sonnet XLIX :

Per mirar Policleto a prova fise
Con gli altri chi ebber fama di quel arte,

n'est certainement pas rendu, pas indiqué même, dans le sonnet :

Ses blonds cheveux étaient tout épandus ;
Les doux zéphyrs en faisaient mille tresses.
Ses yeux, qui n'ont que des regards perdus,
Étaient alors scintillants de caresses.

— Les *Poëmes contemporains* étalent à leur première page une de ces lettres hyperboliques dont M. Hugo a le privilége. M. Desyr Ravon est un reflet du maître ; antithèses gigantesques, trivialités, rhythme sonore, il a cherché à copier M. Hugo et n'y a quelquefois pas mal réussi, surtout quand il a voulu imiter les étrangetés du grand poëte. On pourrait croire alors à une parodie. Le front d'une jeune femme :

Rougit exquisement comme un marbre qui saigne.

A M. Hugo lui-même, M. Ravon dit :

Verse-nous largement le vin de l'idéal
Qui *rosoie* en ta coupe et comme un *rubis luit.*

M. Ravon n'eût pas mal fait de terminer son recueil par un glossaire destiné à l'explication des mots de sa création, tels que *rosoier*, *veule*, *ululler*, etc. M. Ravon est trop révolutionnaire en tout pour s'inquiéter des lois de la grammaire et du goût. En politique, il aime Danton et traite les députés de *séniles caboches ;* en fait de croyance, il est athée et espère que ses restes se confondront dans le grand tout, que son sang servira à colorer les fruits, que ses os feront du marbre, que ses chevaux *blondiront* dans l'or des moissons. — Il eût manqué à ce volume quelque chose, si on n'y eût trouvé une ode à Garibaldi, et il eût manqué quelque chose à cette ode, si on n'y eût trouvé une insulte à notre armée.

— M. Marc Bonnefoy, qui n'est pas resté, comme un trop grand nombre de ses confrères, à l'écart des épreuves et des douleurs de ces derniers temps, a écrit *Dieu et Patrie* sous l'inspiration qui a valu à M. Deroulède une si juste et si prompte renommée. Comme M. Deroulède, il a servi sans doute la France de son épée. Ses vers ont moins d'originalité et de verve que ceux de M. Deroulède, ils ont subi l'influence de traditions plus classiques, mais ils expriment aussi les plus nobles pensées de dévouement et d'abnégation. Comme son émule, il a consacré une pièce à Jeanne d'Arc et s'est encore souvenu en beaux vers de la bonne Lorraine, à la fin d'une épître adressée à M. Deroulède lui-même.

— C'est à M. Deroulède que M. d'Ivry a dédié ses *Rimes de cape et d'épée*. Ce titre seule indique la nature du livre. C'est aussi un

poëte soldat à qui nous avons affaire. Il a des inspirations patriotiques et belliqueuses, mais le souvenir de Musset lui en a donné beaucoup d'autres moins graves. M. d'Ivry a la verve et l'esprit gaulois. On lit volontiers ses vers qui ont surtout la jeunesse pour muse; mais, si le volume eût été moins gros, il eût été meilleur. M. d'Ivry est-il bien sûr que certains mot terminés en *ion* aient été comptés par lui à leur mesure exacte ?

— Nous voyons d'après sa préface que M. Villard s'est reconnu poëte tardivement. Si le proverbe n'était pas si vulgaire, nous dirions mieux vaut tard que jamais, quand on a vraiment reçu l'influence secrète dont parle Boileau. Et M. Villard l'a reçue. Il a la pensée, le sentiment, le rhythme. Il a cette chose de plus en plus rare, une certaine originalité. Il y a dans ses vers un mélange d'inspirations très-élevées et de familiarités empruntées à la vie réelle et même à la vie rurale. Il y a là, tout à la fois, des réminiscences de Virgile et des échos de la poésie populaire. M. Villard a donné à son livre le titre de *Vallonnaises*, du lieu même où elles sont nées, d'un coin du département de l'Ardèche. Les paysages méridionaux ont été rendus avec éclat par M. Villard. Comme partie matérielle, le recueil de M. Villard offre quelques points à la critique. Nous y avons remarqué cet hémistiche impossible :

Il s'élance sur le — pavé cabriolant.

Et cet autre :

..... se tenant par la main,
Ils suivirent pares — seusement le chemin.

M. Villard est content de ce vers; nous le voyons par une note, et trouve que l'irrégularité de la césure donne au rhythme une allure conforme à celle qu'on a voulu exprimer. Nous ne saurions être de son avis et remarquons, en outre, que c'est tout au plus si ce malheureux adverbe paresseusement est français. M. Villard a aussi des vers de treize pieds, nombre fatal, surtout dans des vers qui n'en doivent avoir que douze. Si nous nous montrons un peu sévère pour ces petits détails, c'est justement parce que le talent de M. Villard nous inspire une vraie sympathie.

— Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être encore un romancier, critique à ses heures, qui avait nom Marie Aycard. Ce prénom féminin causa toutes sortes de quiproquos. Je m'en suis souvenu en lisant les noms d'Anna Roberjot. Je pensais avoir affaire à une femme; mais les premiers vers du livre semblent pour le moins d'un mari et même d'un mari fort tendre. Ils sont jolis, ces vers, comme beaucoup d'autres du même volume. Il y a là de l'esprit, du sentiment, des images justes et gracieuses. Ce que j'aime le moins de tout le volume, c'est le titre qu'il porte : *Ai-je des ailes ?* A cette

question, du reste, je réponds : Oui, sans hésiter. Je ne dis pas que ce soient des ailes de grande envergure, des ailes à transporter sur les plus hautes cimes, mais elles sont agiles et diaprées, comme celles d'un papillon.

— *Antiques et modernes* est le titre d'un petit volume où sont tour à tour traités des sujets anciens et contemporains. M. Gustave Picard, qui n'en est pas à ses premières armes, a le vers agréable, aisé, et semble surtout destiné à réussir dans des compositions visant au sentiment et à l'esprit. Il aime assez le vers satirique, mais ne fait pas de longues satires, comme au temps passé. Il se contente de quelques portraits bien touchés, tels que le gommeux, la grisette. Ces deux morceaux sont fort jolis. Le second nous montre d'abord la grisette telle, à peu près, que l'a célébrée Béranger, et ensuite la dame du demi-monde. Il y a de bons traits d'observation et une inspiration morale qu'on peut souvent louer dans les pages de M. Picard. Deux fables bien tournées terminent ce volume.

— M. Germain Picard a encore écrit un petit poëme : *Sœur Marthe.* Les sentiments en sont excellents, les vers en sont élégants et faciles, mais cela manque un peu de relief. M. Picard est porté à un peu de causticité, et, là, il n'y avait pas matière à épigramme. Nous croyons que son genre est ailleurs.

— Puisque nous venons de parler de fables, n'oublions pas celles qu'a fait paraître M. A.-F. Théry. L'auteur les a composées pour ses petits-enfants, et ne s'est que difficilement décidé à les communiquer au public. Il eût été dommage de les laisser en portefeuille. Ces petits apologues bien écrits, bien pensés, offrant une morale saine, seront très-appréciés des jeunes lecteurs, ce qui n'empêchera pas des hommes de tout âge de les lire avec plaisir. Que ceux-ci ne se laissent donc pas influencer par l'apparence de livre scolaire que, trop modeste, l'auteur a donnée à son recueil ; il diffère beaucoup, comme aspect, de la plupart des volumes qui nous ont occupé. Presque toutes les autres publications poétiques que nous avons examinées sont éditées avec luxe, par Lemerre, par la Librairie des bibliophiles, par Didot, ornées quelquefois de gravures. Les poëtes ont toujours aimé à parer ainsi les produits de leur génie. Pour qui donc, au dix-septième siècle, a été fait un joli rondeau ? Il y est question d'un livre imprimé par un Jouaust de ce temps-là ; on en vante le papier, le caractère, les vignettes :

> .....Tout en est beau,
> Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
> A La Fontaine.

— Tandis que les nombreux volumes que nous venons de nommer faisaient pour la première fois leur apparition, la Librairie Hetzel a

publié une nouvelle édition du *Livre d'un père*. C'est une bonne fortune pour nous d'avoir à dire quelques mots de cette grande œuvre. L'amour paternel, l'amour de la patrie, les sentiments les plus doux et tour à tour les plus héroïques ont inspiré ces beaux vers, qui seront lus, admirés, appris dans toutes les familles françaises et chrétiennes. Il est impossible de mieux peindre que ne le fait M. de Laprade les affections qu'on trouve au foyer domestique, les petits épisodes de la vie intime. Quelquefois on a un peu la crainte que le père ne devienne trop tendre pour ses enfants, qu'il ne les amollisse par tant d'amour et de soins; mais, comme tout à coup le citoyen se montre! les nobles conseils que donne le poëte, et quels sacrifices il est disposé à faire pour la France humiliée et meurtrie! Comme tout le ramène à ces pensées de devoir et d'abnégation! Qu'on lise le *Petit soldat*, où elles sont admirablement exprimées, qu'on lise tout le volume, qui se résume dans ces stances :

Ne soupirons plus mollement,
Fuyons toute lyre énervante.
Arrière le faux sentiment;
Place à la foi ferme et vivante.

Il faut de plus mâles sauveurs
Dans l'affreux orage où nous sommes.
Nous avons eu trop de rêveurs;
Soyons des hommes!

On ne trouve pas, dans le livre de M. de Laprade, les mièvreries, les enfantillages, les vers paternes qu'un grand poëte a mêlés à tant de violences et d'indignes personnalités. L'imagination y est moindre, mais combien nous préférons le *Livre d'un père* à *l'Art d'être grand-père!* Ce qui donne au volume de M. de Laprade une si haute portée, ce sont surtout les croyances que M. Hugo a reniées et prises pour objet de ses dérisions. M. de Laprade a fait une œuvre qui honore l'époque où elle s'est produite; il a montré quelle doit être, dans les temps d'épreuves, la mission fortifiante de la poésie. Puisse cet exemple être compris et suivi!

JEAN DE VILLEMAURY.

THÉOLOGIE

Hermas Pastor græce, addita versione latina recentiore e codice Palatino, recensuerunt et illustraverunt OSCAR DE GEBHARDT, ADOLPHUS HARNACK. (Fait partie des *Patrum apostolicorum opera. Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus.* Editio post Dresselianam alteram tertia. Fasciculus III.) Leipzig, J. C. Hinrichs, 1877, in-8 de LXXXIV et 287 p.

Il y a quelques années à peine, on ne possédait que quelques rares fragments du texte original d'Hermas et une vieille traduction latine.

L'édition des Pères apostoliques de M. l'abbé Migne, en 1857, n'a pu reproduire que l'antique version latine, avec quelques lambeaux grecs tirés des citations des auteurs anciens. Les choses ont bien changé depuis. Les bibliothèques de l'Orient sont comme un trésor inépuisable pour l'ancienne littérature chrétienne et celles de l'Occident contiennent aussi, quoique en moindre nombre, des richesses inexplorées. On ne peut plus répéter aujourd'hui, comme l'a fait M. Migne, les paroles de Galland : *quamvis textus Hermæ græcus intercideritt*... Ce texte est là, sous nos yeux, dans la nouvelle édition de MM. Oscar de Gebhardt et Adolphe Harnack et la version latine qui l'accompagne n'est pas l'antique traduction reproduite par M. Migne, mais une autre traduction ancienne, différente, dite Palatine, retrouvée depuis et jugée avec raison préférable. Elle a paru pour la première fois en 1863 dans l'édition de Dressel. Elle est tirée d'un manuscrit du quatorzième siècle qui se trouve actuellement au Vatican. Le manuscrit a une lacune du *Mandatum* XII, 2, 5 à XII, 5, 3. Cette lacune a été comblée dans la présente édition par l'ancienne traduction latine.

La critique possède maintenant deux manuscrits grecs, contenant le texte original du Pasteur d'Hermas, le *Codex Lipsiensis* et le *Codex Sinaiticus*. Le manuscrit de Leipzig se compose de trois feuillets trouvés par le Grec Simonide, au mont Athos, et de la copie du reste de ce manuscrit faite au mont Athos, de la main de Simonide. Ce Simonide était un faussaire habile qui avait fabriqué un faux original d'Hermas, à l'aide de l'ancienne version latine et des citations des Pères grecs Ce faux original fut publié à Leipzig en 1856, *Hermæ Pastor græce. Primum edidit Rudolphus Anger. Præfationem et indicem adjecit Guillelmus Dindorf*. La découverte de cette fraude rendit d'abord très-suspecte l'authenticité de la copie faite par Simonide au mont Athos, mais le *Codex Sinaiticus*, retrouvé plus tard, fit cesser toute inquiétude et prouva l'exactitude de la transcription. Le *Codex Lipsiensis* contient tout le *Pasteur*, à l'exception des sept derniers chapitres seulement, dont nous ne possédons encore que des traductions.

Le *Codex Sinaiticus* est malheureusement plus incomplet encore que le *Codex Lipsiensis*. Il s'arrête à partir du *Mandatum* IV, 3, 6. Outre les manuscrits grecs et les deux traductions latines dont nous venons de parler, les critiques peuvent encore disposer pour l'établissement et l'interprétation du texte d'*Hermas* d'une version éthiopienne. La découverte en est due à un Français, M. Antoine d'Abbadie, qui, pendant qu'il voyageait en Éthiopie, apprit qu'elle existait au couvent de Guindaguinde, et en fit tirer une copie, en 1847. Le texte éthiopien, accompagné d'une version latine, faite par M. Antoine d'Abbadie, a été publié en 1869, à Leipzig. Un Américain, M. G. Schodde, vient de faire paraître, également à Leipzig, en 1876, une étude critique

sur cette version : *Herma Nabi, the Ethiopic version of Pastor examined.* M. d'Abbadie avait cru d'abord que cette version avait été faite directement sur l'arabe. Il est certain et admis de tous maintenant qu'elle a été faite immédiatement sur le grec.

C'est à l'aide de toutes ces ressources et avec l'exactitude scrupuleuse qui les distingue que les nouveaux éditeurs ont publié le *Pasteur*. Il est précédé de Prolégomènes qui donnent au lecteur tous les renseignements désirables sur les sources du texte. Nous avons été surpris seulement de ne pas voir la mention de l'édition de M. l'abbé Migne dans l'énumération des éditions de la version latine ancienne.

M. de Champagny, dans *les Antonins*, a admis deux auteurs du *Pasteur;* il a attribué les visions à Hermas, homme apostolique et les commandements et les similitudes à un autre Hermas, frère du pape Pie Ier. M. Harnack rejette cette opinion comme insoutenable : « *De unitate et integritate Pastoris*, dit-il, *nulla relicta est dubitatio.* » La version éthiopienne attribue à saint Paul la composition du *Pasteur*, en s'appuyant sur *Act.* XIV, 12; mais elle ne peut être contestée à Hermas, qu'il y a tout lieu de croire avoir été le frère du pape saint Pie, comme l'affirme le canon de *Muratori*. Il l'écrivit à Rome entre 130 et 140.

L'édition de MM. de Gebhardt et Harnack reproduit, sur la page de gauche, le texte grec et la version latine, sur la page de droite. Au bas du texte sont reproduites les variantes des manuscrits. Des notes abondantes, placées au-dessous des variantes, forment un véritable commentaire perpétuel et ne laissent rien ignorer au lecteur de ce qu'il est utile de savoir. Quelques-unes d'entre elles sont de véritables petits traités, comme par exemple, celle sur les livres sybillins, page 24. Le volume se termine par un index des passages des livres saints cités par Hermas et par un vocabulaire des mots grecs du *Pasteur*. Comme les éditeurs ont toujours fait usage, non de la langue allemande, mais de la langue latine, leur édition est à la portée de tous les hommes instruits. Il faut observer, néanmoins, qu'on ne peut pas toujours accepter toutes leurs réflexions, en particulier leurs considérations théologiques, comme dans le *Mandatum* XI, par exemple. (Ce *Mandatum*, qui est important, est fort abrégé dans la traduction latine publiée par M. Migne.) G. K.

Le Syllabus, base de l'Union catholique, par le R. P. Petitalot, de la Société de Marie. Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de xv-266 p. — Prix : 3 fr.

Un des hommes qui ont rendu, en notre temps, les plus éminents services à la science sociale disait que le « *Syllabus* est le code le plus

parfait donné à l'humanité. » Mais ce code, invoqué par les uns comme leur loi fondamentale, attaqué par les autres comme le dernier mot d'une réaction impuissante, n'est connu que d'un très-petit nombre. Nous n'avons point encore, en notre langue, un bon commentaire familier du *Syllabus* : ce serait cependant un des livres les plus utiles que pourrait écrire un défenseur du christianisme et de la société. L'œuvre a déjà été tentée ; nous rendions compte ici même de quelques-uns des derniers essais, nous reconnaissions la bonne volonté et le mérite de l'écrivain ; mais nous devions avouer que ce n'était point encore le traité définitif et l'ouvrage parfait.

Le P. Petitalot a compris quel devait être le caractère d'une étude sur le *Syllabus*. Il se propose de faire disparaître les malentendus « devant une explication méthodique, courte, claire, sans autre passion que celle de la vérité, en-dehors de tout parti purement politique et de toute question purement personnelle. » Il a certainement les deux qualités les plus nécessaires pour écrire un tel livre, je veux dire la soumission la plus entière aux doctrines du Saint-Siége et un style clair et facile, qui fait comprendre sans nulle peine les choses les plus abstraites, qui conduit, sans même qu'on le remarque, jusqu'à la fin du livre. La familiarité peut bien dépasser çà et là les limites d'un goût sévère et tomber dans le langage heureusement réservé aux seuls journalistes, mais nous n'en ferons pas une critique trop dure à l'auteur. Des mots qui feraient tache ailleurs passent presque inaperçus dans un écrit populaire. Notre reproche est plus grave. L'écrivain ne s'est pas assez tenu dans ces hauteurs sereines où l'on n'entend plus les bruits d'en bas ; il a trop écouté nos mesquines querelles et mis en avant des personnalités bruyantes. Est-ce bien dans le commentaire d'un acte aussi grave que le *Syllabus*, qu'il convient de dire que « M. de Lacretelle poussa une interruption superbement sotte, » ou d'appeler les radicaux « bons amis des Prussiens (p. 142), » ou de nous montrer « le pacte de Bordeaux et le mariage de M. Thiers avec la France, puis le 24 mai 1873 divorce de ce mariage si bien assorti (p. 182) ; » puis la « République.... menaçant de devenir la Terreur, si le maréchal n'avait enfin, par l'acte énergique et patriotique du 16 mai, muselé le tigre révolutionnaire et délivré la France d'une politique de casse-cou ? » Si nous demandons la suppression de toutes ces choses trop actuelles, nous désirerions que les questions de principes fussent traitées avec plus d'étendue. Il ne suffisait pas d'écrire six pages sur la liberté de la presse et de tonner contre la vénalité des journalistes. L'argument le plus irréfutable, lorsqu'on veut persuader à des lecteurs prévenus que l'Église ne repousse pas la civilisation moderne et accepte même les armes savantes, n'était pas de rappeler que « le pape trouvait bon que le chassepot fît merveille entre

les mains de ses défenseurs de Mentana (p. 252). » Enfin la plus dangereuse erreur condamnée dans le *Syllabus*, le catholicisme libéral, n'a obtenu que sept pages du livre. N'est-ce pas ici surtout qu'il fallait « une explication méthodique, courte, claire, sans autre passion que celle de la vérité, » mais éloquente par cette passion maîtresse ?

E. P.

Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire : espérance et consolation, par M. l'abbé V. Postel, chanoine et vicaire général d'Alger. Paris, Palmé, 1877, in-12 de II-672 p. — Prix : 4 fr.

Écrire « un livre de doctrine et un livre de consolation basée sur la réalité des choses, montrer autant par des faits que par des considérations spéculatives » qu'il ne nous faut point laisser « effrayer aux apparences, là, où Dieu veut surtout qu'on mette en lui une confiance filiale, » tel est le but que s'est proposé M. l'abbé V. Postel en publiant cette nouvelle œuvre. Certe, il y était mieux préparé que personne par une connaissance solide des matières théologiques, par ses vastes lectures et aussi par un talent sérieux d'écrivain. Il a divisé son sujet en trois livres ; le premier présente la « consolation dans la douleur ; » le second, la « consolation en face de la mort ; » le troisième, qui occupe plus de la moitié de l'ouvrage, est un traité très-complet sur le *Purgatoire :* l'existence et la nature du Purgatoire et la prière pour les morts. Comment ne pas être ému, ne fût-on point sous le coup de quelque cruelle épreuve, lorsqu'après les exemples des âmes qui furent les plus fortes au milieu des souffrances, on lit les plus belles pages inspirées par la foi et l'espérance chrétiennes ? Notre auteur a été vraiment heureux dans les citations qu'il a faites. On trouve dans son livre, avec les accents enthousiastes d'un saint Augustin, d'une sainte Thérèse, d'un saint Ambroise, les plaintes plus humaines et non moins vibrantes de ceux que nous avons connus et aimés, de Mgr Gerbet (p. 51), du sympathique abbé Perreyve (p. 37).

La mort est la grande douleur, comme elle est la grande terreur durant la vie, c'est donc pour elle surtout qu'il faut des consolations, particulièrement en notre temps où les convictions chrétiennes s'effacent en ceux mêmes qui se disent chrétiens. M. Postel expose avec ampleur les enseignements de la foi et les pensées des saints ; il y oppose les désolantes rêveries de la science incroyante ou les sombres folies du spiritisme. Il prouve sans peine et par le seul développement de son sujet, que la mort n'est point terrible pour celui qui espère en Jésus-Christ, qu'elle doit même inspirer à nos cœurs de saints désirs.

Après la mort, la justice de Dieu prononce la sentence. Les âmes pures, mais encore imparfaites, sont condamnées à une expiation tem-

poraire, que la tradition chrétienne appelle purgatoire. Ce dogme, un des premiers que les protestants attaquèrent, est défendu par M. Postel avec une abondance de preuves qui emportent la conviction. L'Écriture est invoquée, les Pères de l'Église apportent leur témoignage non pas en quelques mots, comme il se voit dans les traités élémentaires de théologie, mais par d'éloquents discours; voici la série des conciles qui ont enseigné ce dogme, depuis les assemblées du quatrième siècle jusqu'au concile œcuménique de Trente. La raison même ne nous persuade-t-elle pas qu'il existe après la mort une expiation, pour les âmes qui ont quitté la vie sans avoir satisfait à la justice de Dieu ? Nous ne pouvons suivre notre auteur lorsqu'il expose les diverses opinions des théologiens sur la nature du purgatoire, ou l'efficacité de la prière pour les morts.

Répétons que nous ne connaissons pas en notre langue un traité plus complet sur la douleur chrétienne et, en particulier, sur la mort et le purgatoire. La doctrine du théologien est toujours sûre et puisée aux meilleures sources. Le livre est intéressant et, quelque étendue qu'il ait, il ne paraît point long. Nous sommes tous des enfants, nous aimons les histoires et les traits, M. Postel est intarissable quand il faut conter. Qu'il nous permette une seule observation. Il emprunte sans doute ses exemples aux livres les plus autorisés, le plus souvent aux écrits des Pères ou aux vies des saints; mais parce qu'un fait est écrit dans les dialogues de saint Grégoire ou dans un sermon de saint Jean Damascène, il ne s'ensuit pas qu'il soit toujours utilement cité aux hommes de notre âge. Cette accumulation de prodiges, ces apparitions des âmes qui ont quitté le monde peuvent fausser les imaginations égarées par la douleur. On croirait presque que ce qui n'a jamais été qu'une exception, dans la conduite de la Providence, est un fait commun. Nous croyons que les folies du spiritisme nous commandent plus de réserve, même dans les choses qui seraient bonnes en d'autres temps. EUG. POUSSET.

JURISPRUDENCE.

Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime, *contenant la législation, la jurisprudence, l'opinion des auteurs, les usages du commerce, les droits de timbre et d'enregistrement, enfin des modèles de tous les actes qui peuvent être faits soit par les membres des tribunaux de commerce, soit par les commerçants eux-mêmes*, 3e édition, dans laquelle a été refondu l'ancien ouvrage de MM. GOUJET et MERGER, par J. RUBEN DE COUDER, docteur en droit, rédacteur en chef du *Recueil général des lois et arrêts*, et du *Journal du Palais*. T. Ier A-As. Paris, Marescq aîné, 1877, gr. in-8 de 880 p. — Prix : 10 fr.

Le *Dictionnaire de droit commercial* de MM. Goujet et Merger a paru

pour la première fois en 1845, en quatre volumes in-8 de 600 à 700 pages. Il comblait une véritable lacune, en prenant sa place entre les ouvrages méthodiques de doctrine, et les simples recueils d'arrêts. « Dans la pratique des affaires, » disaient ses éminents auteurs, « il faut voir vite et bien. » Ces paroles indiquaient suffisamment leur but. Leur dictionnaire ne devait pas être une œuvre de critique législative, ni même une œuvre principalement doctrinale ; mais, en résumant avant tout le droit et la jurisprudence actuels, en évitant toute expression obscure ou trop savante, il devait former un instrument utile et facile à manier, mis à la portée de tous ceux qui sont dans les affaires. Dès lors, leur travail ne mérite guère que des éloges. MM. Goujet et Merger ont su grouper, sur chaque mot, avec beaucoup d'art et de clarté, et dans des formules brèves et précises, la loi, les systèmes, les arrêts. Leur œuvre s'adresse aussi bien au juriste et à l'avocat, qu'au commerçant et à l'industriel. Ils ont donc pleinement atteint leur but. La faveur du public n'a pas tardé à le leur prouver.

C'est cet important ouvrage, depuis longtemps épuisé et redemandé, que M. Ruben de Couder a eu l'heureuse idée de nous rendre. Il fallait d'abord le remettre au courant de la législation, de la doctrine, et de la jurisprudence nouvelles ; et en présence des nombreuses innovations faites depuis trente ans, c'était là déjà un grand travail. Mais le savant rédacteur du *Recueil des lois et arrêts* ne devait pas s'en contenter. Par la critique sévère à laquelle il soumet les formules de ses devanciers, les corrige et les complète, et par le développement considérable qu'il donne à leur œuvre, c'est une véritable refonte qu'il a entreprise. En effet, le premier volume de l'édition de 1845 comprenait dans 672 pages les deux lettres A et B tout entières. Celui de M. Couder, par contre, en compte 800, et ne va que de A à As. Il contient, dès sa première page, deux mots (*abatellement* et *abbattoir*) dont l'un très-important, qu'on eût en vain cherchés dans l'édition précédente. Ses principaux articles sont d'ailleurs également l'*acte de commerce* (p. 44 à 91), l'*agent de change* (p. 126 à 217), l'*arbitrage* (p. 273 à 390) et les *assurances* (p. 451 à 744). Ils forment chacun de véritables traités pratiques, qui résument complétement, pour l'homme d'affaires, notre droit et notre jurisprudence actuels.

Nous ne hasarderons guère que deux critiques. Il semble que l'auteur eût pu donner quelque place à la législation et à la jurisprudence étrangères. L'extension du commerce moderne en rend la connaissance pratiquement utile, et, dans plusieurs questions de droit maritime traitées dans ce premier volume, elles intéressent presque autant les gens de mer que les applications du droit national. Espérons que l'auteur tiendra un peu compte de cette observation, quand il traitera du droit de change.

En second lieu, l'on rencontre parfois certaines formules un peu négligées ou trop peu précises, au moins au point de vue de la bonne langue du droit. Les définitions de l'*abonnement* (p. 4 et 5), de l'*abus de blanc seing*, et autres ne nous plaisent qu'à demi. Le passage suivant qui commence la matière de l'arbitrage n'est-il même pas un peu fantaisiste : « L'arbitrage est le premier mode que les hommes réunis en société aient employé pour terminer leurs différends, avant l'établissement d'une justice régulière. » Enfin, pourquoi nous dit-il que certains rapports d'arbitres n'ont qu'une valeur *documentaire?* l'expression est-elle correcte ? et d'ailleurs n'y a-t-il pas des *documents* qui ont autant de valeur que les témoignages?

Mais ce sont là des reproches secondaires, qui ne s'attaquent en rien à l'ensemble de l'œuvre. Nous sommes persuadés que le public lui fera le bon accueil qu'elle mérite. A. DE RIEDMATTEN.

SCIENCES.

Das Gewissen, *mit Einschluss der Gefühle und Sitten in ihrer Beziehung zum Gewissen*, von Prof. J.-J. HOPPE, Dr der Medicin und Philosophie. Ratisbonne, Manz, 1875, gr. in-8 de VIII-356 p. — Prix : 6 fr.

En Allemagne, mieux qu'en France peut-être, les défenseurs du spiritualisme ont compris, dans ces dernières années, la nécessité d'appliquer la méthode expérimentale à l'étude et à l'observation des faits de l'âme, et de battre en brèche les prétentions du matérialisme scientifique, si fort en vogue, en retournant contre lui-même ses propres armes.

M. le professeur Hoppe, de l'Université de Bâle, est l'un de ceux qui ont usé dans une plus large mesure de ce procédé. Après l'avoir employé dans un traité de logique et divers essais sur plusieurs questions physiologico-philosophiques, comme *le Vertige*, *les Hullucinations*, *les Perceptions inconscientes* dans la pensée humaine, les procédés logiques de *l'analogie* et de *l'induction*, la formation de la *notion de temps*, etc., il s'en est servi plus récemment dans une importante monographie de la *Conscience morale* (Paderborn, 1868, in-8 de 803 pages).

Au lieu d'insister, comme les écoles spiritualistes, sur la fondement rationnel, mais sans le nier, ni le méconnaître, M. Hoppe s'attache spécialement à décrire le jeu de la sensibilité et à en faire ressortir le rôle et l'importance dans les manifestations de la conscience.

Avec une grande finesse d'observation, il analyse ce fond intime de la sensibilité générale qui pousse l'âme à chercher la paix et le repos dans la possession de son vrai bien, qui n'est autre, psychologique-

certaines idées philosophiques, comme lorsqu'il ne veut pas reconnaître une faculté spéciale dans la volonté, ou qu'il veut que, dans le travail d'analyse et d'induction psychologique, l'on fasse abstraction des résultats antérieurs de la science ; l'on sera tenté de trouver quelque peu exagérée la confiance qu'il a dans les résultats pratiques de son système. Mais ces points de détail écartés, il n'en reste pas moins une foule d'aperçus vrais et féconds.

Dans une sorte d'appendice à son traité *de la Conscience*, M. Hoppe étudie, dans le même esprit, la question de la *Responsabilité*, ou comme on dit en Allemagne, de *l'Imputabilité morale*. En France aussi, nous connaissons cette école, qui, issue des doctrines positivistes, essaie de mettre à la mode le *déterminisme*, en niant la liberté et la responsabilité morales. Tous les mouvements de notre moi, à entendre ces auteurs, ne seraient que les résultantes nécessaires et fatales des « déterminations » physiologiques subies par le tissu cellulaire du cerveau, sous l'influence irrésistible des objets extérieurs sur notre organisme, l'impulsion du motif le plus fort l'emportant toujours avec une nécessité en quelque sorte mécanique. Avec toute la compétence du naturaliste, le professeur de Bâle vérifie les faits physiologiques invoqués en faveur du système : quelques-uns même pourront trouver qu'il fait de trop larges concessions relativement au degré auquel souvent, de fait, la responsabilité morale se trouve atténuée, sous le coup des influences physiologiques. Mais s'il admet ces mouvements dans l'ordre purement physiologique, il montre qu'infidèles à leur méthode, ces prétendus adeptes des sciences naturelles négligent toute une série de faits, non moins expérimentalement constatés, dans le domaine psychologique. Il fait voir que ces derniers, logiquement analysés, supposent une force spéciale et autonome, celle du principe pensant, intervenant, en vertu de son activité propre, dans le jeu des simples déterminations physiologiques et la série des phénomènes qui en résultent, pour les déterminer et les modifier à son tour.

On le voit, c'est l'application de la méthode des sciences expérimentales et positives qui fait ainsi justice des prétentions des docteurs du positivisme. Le mérite particulier des écrits philosophiques du professeur Hoppe est de mettre en relief cette importante vérité. C'est ce mérite considérable, dans l'état actuel des controverses philosophiques et scientifiques qui nous a engagé à les signaler, dans les colonnes du *Polybiblion*, à l'attention du public français. J. Guth.

Les Éléments de l'ancienne constitution française, par M. V. Canet. Castres, Abeilhou, 1877, in-8 de 436 p. — Prix : 6 fr.

M. Victor Canet s'est proposé pour but, non de produire des idées

et des documents nouveaux sur les institutions fondamentales de l'ancienne société française, mais de résumer leurs principaux éléments et les enseignements les plus utiles qu'elles nous ont laissés. Il applique à la plupart de nos contemporains ce mot de La Bruyère : « Ils sont semblables à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, et qui battent leur nourrice. » Leur ingratitude n'a d'égale que leur légèreté : de là leur enjouement pour les nouveautés révolutionnaires, dont ils souffrent cependant d'une manière cruelle. Mais une réaction commence à se faire dans les intelligences éclairées et chez les cœurs sincères ; et c'est pour l'aider à la propager que M. V. Canet publie le fruit de ses observations d'histoire.

L'ouvrage est une synthèse dans laquelle est appréciée la part qu'ont eue dans la formation de notre nationalité « l'Église, » « la Royauté, » la « Féodalité, » le « Peuple. » Un chapitre est consacré à la représentation nationale, au rôle des États généraux et des Parlements. Les « forces morales » qui soutenaient les institutions, à tous les degrés, étaient la foi catholique, le respect des lois, l'autorité des magistrats et surtout celle des pères de famille. « Les forces intellectuelles » avaient, dans les universités et les écoles populaires, des centres de vie qui n'ont été surpassés par aucun peuple. Les « forces énergiques » ont toujours eu une puissance incomparable dans un pays dont le sol et la situation sont vraiment privilégiés.

Rien donc n'a manqué à la France. Lorsqu'on l'étudie dans le cours de son histoire, on reconnaît en elle une mission providentielle ; mais aussi la responsabilité pour elle est plus grande, parce qu'elle se mesure aux dons reçus : de là les terribles épreuves qu'elle a subies chaque fois qu'elle a manqué à ses devoirs, et tous les abaissements qui caractérisent sa situation présente. M. V. Canet ne veut pas cependant désespérer de l'avenir ; il a une foi invincible dans la résurrection de la grande nation chrétienne, si les bons citoyens s'unissent pour faire qu'elle redevienne elle-même, en se retrempant dans ses meilleures traditions.

Lorsque beaucoup se découragent, il est consolant de trouver ce généreux appel. L'auteur donnerait aux conclusions de son livre toute leur efficacité, si, non content d'avoir développé sur un sujet très-vaste des considérations nécessairement un peu trop générales, il abordait par la méthode d'observation les moyens pratiques de relever, au cœur même de notre société, les traditions religieuses, domestiques et nationales, en rétablissant la notion exacte et précise des grands principes sociaux.

CHARLES DE RIBBE.

Le Verre, son histoire, sa fabrication, par M. E. Péligot, membre de l'Institut. Paris, Masson, 1876, gr. in-8 de III-495 p. avec fig. — Prix : 14 fr.

Il est particulièrement difficile de rassembler des documents complets sur l'industrie du verre qui vit de traditions, craint la publicité, et sur laquelle aucun travail d'ensemble n'a été mis au jour depuis le commencement du siècle dernier. Aussi, le savant professeur du Conservatoire des arts et métiers et de l'École centrale a-t-il fait une œuvre éminemment utile en coordonnant tous les éléments de son enseignement scientifique sur l'art du verrier. Bien que cet art, si intimement lié au développement de la civilisation, n'emploie que des matières premières partout répandues, il a été l'heureux apanage de quelques contrées qui en gardaient traditionnellement les secrets : Sidon et Alexandrie, dans l'antiquité; Venise, au moyen-âge; aujourd'hui la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne. Toutefois, la Russie et l'Amérique, l'Espagne et l'Italie, commencent à réaliser dans cette voie d'importants progrès. L'industrie de la verrerie, très-inégalement répartie en France, occupe 182 usines et 26,000 ouvriers qui créent, bon an, mal an, une valeur de 109 millions, dont 63 pour l'exportation. L'importation n'est que de 3 à 4 millions. La production de l'Europe atteint un demi-milliard, et l'Amérique arrive maintenant au chiffre de 100 millions. Suivant les usages auxquels on les destine, les diverses sortes de verres diffèrent entre elles par leur composition chimique et leur mode de fabrication. Le verre à vitres, les glaces, le verre à gobeleterie ordinaire sont formés, en proportions variables, de silice, de chaux et de soude. Le verre de Bohême est un silicate de potasse et de chaux. Le verre à bouteilles, moins pur, contient la silice, la potasse ou la soude associées à la chaux, la magnésie, l'alumine et le fer. Le cristal est un silicate à base de potasse et de plomb; le flint glass et le strass n'en diffèrent que par les proportions. Enfin les émaux renferment, en outre, de l'oxyde d'étain ou de l'acide arsénieux qui les rendent opaques, et les verres colorés s'obtiennent par l'addition de diverses substances (oxydes métalliques, métaux, charbon, soufre, etc.). Formés de ces éléments variables, les verres sont-ils de simples mélanges ou de véritables combinaisons ? La question est loin d'être résolue : il semble qu'on doive se rapprocher pour chaque type d'une composition moyenne en évitant les proportions qui conduiraient à des silicates définis. A la vérité, les silicates de potasse et de plomb empêchent la cristallisation des silicates terreux; celle-ci n'apparaît que dans certains cas, c'est la *dévitrification* dont M. Péligot a fait une étude spéciale. Tous les verres, mais surtout ceux qui sont riches en soude, en chaux ou en magnésie, se dévitrifient lorsqu'on les expose pendant longtemps à une température élevée : leur composition n'est

pas altérée, mais leur texture devient opaque et cristalline. Cette circonstance oblige à travailler très-rapidement certaines variétés de verres.

Fortement chauffé, puis refroidi brusquement, le verre, mauvais conducteur de la chaleur, éclate au moindre choc. Ce curieux effet de la tension moléculaire est surtout visible dans les *larmes bataviques*, gouttes d'un verre très-liquide projetées dans l'eau froide et qui se brisent avec fracas quand on vient à casser leur pointe. Tous les objets, au sortir des fours, doivent donc être soumis au *recuit*, c'est-à-dire placés dans des étuves où leur température ne s'abaisse que très-lentement. Mais, ainsi que l'a montré M. de la Bastie, le verre peut, comme l'acier, acquérir par la trempe des propriétés nouvelles et précieuses : sa structure intime est modifiée, il devient dur, élastique, presque incassable. La lumière exerce aussi une action sur le verre : elle développe parfois des colorations roses dans lesquelles le manganèse paraît jouer un rôle. L'eau fait *ressuer* certaines glaces trop riches en alcalis, et l'humidité enlève peu à peu aux verres la potasse et la soude à l'état de carbonates ou de silicates; l'addition de la chaux dans la composition empêche, au moins à froid, cette altération qui nous a fait perdre tous les vitraux antérieurs au douzième siècle. Les verres à bases multiples, surtout le verre à bouteille, sont plus attaquables par les acides; les cristaux, plus sensibles aux alcalis. Chacun sait comment on utilise l'attaque par l'acide fluorhydrique pour remplacer la *gravure artistique* à la meule par la *gravure chinique*, qui a permis d'exécuter économiquement, avec une extrême variété dans les procédés de calque et de report, les glaces mousselines de nos escaliers, les plafonds lumineux de nos théâtres et jusqu'aux dessins délicats des verres de Baccarat.

Après avoir exposé les méthodes toujours minutieuses usitées pour l'analyse des verres, l'auteur étudie en détail tous les procédés techniques : fabrication des creusets, construction des fours, fusion et manipulation des verres, etc. Fondus au rouge blanc, les silicates acquièrent une fluidité comparable à celle de l'eau; puis, avant que le refroidissement les ait rendus rigides, ils passent par tous les degrés intermédiaires de mollesse et de malléabilité. Par le soufflage, on en fait des objets de gobeleterie, des ballons, des manchons ou des cylindres que l'on développe pour en tirer des carreaux de vitres; par le laminage, on les transforme en plaques dont le polissage fait des glaces; on les moule pour façonner des bouteilles; on les étire pour obtenir des tubes que l'on peut effiler jusqu'à la ténuité d'un cheveu. Nous ne saurions aborder ici la description d'aucun des ateliers où M. Péligot nous fait pénétrer pour suivre les mille péripéties du travail. Bornons-nous à signaler, parmi les perfectionnements nouveaux, l'emploi des

fours Siemens et Boétius, les ingénieuses machines qui donnent aux glaces le *douci*, le *savonnage* et le polissage, la substitution de l'argenture à l'étamage si insalubre, la fabrication des verres de montre, etc.

Si nous ajoutons que le volume contient un chapitre fort curieux sur l'histoire de la verrerie de luxe, depuis les vases antiques du musée de Naples et du British Museum, les aiguières à émaux ou à filigranes de Murano jusqu'aux immenses glaces de Saint-Gobain, nous aurons indiqué du moins les parties essentielles d'un ensemble de leçons qu'il faut lire en entier pour apprécier dans leur variété infinie les ingénieux procédés de l'art du verrier. A. Delaire.

BELLES-LETTRES

L'Art d'écrire, par M. Antonin Rondelet, lauréat de l'Institut, professeur à l'Université catholique de Paris. Paris, Louis Vivès, 1877, in-8 de xii-431 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre, fruit de longues années d'enseignement, renferme des préceptes trop négligés ou trop peu connus. Parmi les innombrables écrivains dont la presse, nouveau Minotaure, dévore chaque jour les travaux, les plus habiles y trouveront des remarques précieuses, les moins exercés des règles et des conseils d'une pratique éprouvée.

L'ouvrage se divise en quatre parties, où l'on apprend successivement à découvrir ses idées, à les ordonner, à les exprimer avec convenance, et enfin, chose plus rare, à se corriger soi-même. Ce que dit l'auteur de l'*invention improvisée* et de *l'invention réfléchie*, de la *méthode d'analyse et de la méthode de synthèse appliquées à l'ordonnance d'un plan*, des *moyens d'enrichir sa langue*, de la *réflexion intermittente* et de l'*inspiration continue* dans le travail de la rédaction, de la *critique immédiate* et de la *critique à distance*, tout nous montre un esprit supérieur, familiarisé depuis longtemps avec les multiples exigences de l'art d'écrire. Nul ne connaît mieux les obstacles extérieurs et intérieurs qui retardent, chez un si grand nombre, les progrès de la pensée. Aussi recommande-t-il partout la méditation, l'effort, la ferme possession de soi-même : il veut armer l'écrivain contre ces défaillances intellectuelles auxquelles il est si aisé de succomber.

Étant donné un travail écrit à faire, « l'aborder de front, sans hésiter, sans revenir sur soi-même, le conduire jusqu'au bout, le traiter dans la pleine et entière mesure de ses forces » : voilà la récompense que M. Rondelet promet à ses studieux lecteurs. Plusieurs, nous n'en doutons pas, seront jaloux de la mériter. C. H.

Œuvres de Mgr Freppel, *évêque d'Angers*. — 1re série : *Œuvres oratoires, Discours, panégyriques*. Paris, Jouby et Roger, 1876, 3 vol. in-8 de 419, 441 et 422 p. — 2e série : *Œuvres pastorales et oratoires* (vol. IV et V des Œuvres complètes). Paris, Roger et Chernowitz, 1877, 2 vol. in-8 de 496 et 377 p. — Prix des 5 volumes : 28 fr.

Quand Mgr Freppel prit possession du siége épiscopal d'Angers, l'heure était grave, à l'horizon s'amoncelaient des nuages précurseurs de prochaines tempêtes, et le pilote commençant la traversée promettait au peuple dont il avait désormais la conduite d'employer à le soustraire au péril tout son zèle, toute son intelligence, toute son activité et tout son courage. « Tout ce que nous avons pu amasser de lumière et d'expérience sur le chemin de la vie, écrivait-il à ses diocésains, nous devrons l'appliquer à la recherche des moyens les plus propres à augmenter votre bonheur. Nos journées ne seront pleines qu'autant que le souci de votre avenir éternel en aura rempli tous les instants ; et nos années ne compteraient pour rien si, du premier jour jusqu'au dernier, votre progrès dans la sainteté ne restait l'objet constant de nos efforts. L'œil fixé sur la devise que vos ancêtres avaient recueillie de la bouche de saint Martin pour la placer dans leurs armes : *Non recuso laborem*, nous n'aurons le droit de reculer devant aucun sacrifice ; et notre vie elle-même ne nous appartiendrait plus s'il fallait la donner pour le salut de vos âmes. » Du haut de la chaire de sa cathédrale, où il montait pour la première fois, il réitéra la même promesse : « Venez en toute confiance à votre évêque dans vos peines et dans vos souffrances : vous trouverez toujours en lui un cœur ouvert à tous vos besoins, le ferme et ardent désir de vous nêtre utile, de travailler au salut de vos âmes, de vous offrir deso mieux ses conseils, ses encouragements, ses consolations. »

Assurément Mgr Freppel a tenu ses engagements. Qui aurait le courage d'en douter n'aurait qu'à jeter un instant les yeux sur les cinq volumes que nous avons l'agréable tâche de présenter aujourd'hui aux lecteurs de cette revue ; il se convaincrait aisément qu'il n'est pas une œuvre charitable à laquelle l'évêque d'Angers n'ait quelque jour donné l'appui de sa parole féconde, pas une entreprise catholique qu'il n'ait encouragée et soutenue, pas une grande cause qu'il n'ait défendue sans prendre souci des colères et des injures dont on l'a plus d'une fois récompensé.

Suivez les événements qui se sont accomplis depuis sept ans, Mgr Freppel ne récuse aucun des devoirs que les circonstances lui imposent. La guerre est déclarée, il demande à ses diocésains de prier pour le succès des armes françaises dans des mandements patriotiques qu'on ne lira pas sans être ému. Les désastres se précipitent, son zèle et son éloquence redoublent ; il multiplie les appels charitables,

ordonne des quêtes pour les blessés, pour les soldats condamnés à pleurer sur la terre étrangère les désastres de la patrie, pour les pauvres enfants que la guerre a faits orphelins ; il pousse ses séminaristes au combat et stimule le zèle pourtant si chaud des prêtres de l'Anjou ; il écrit à l'empereur d'Allemagne pour lui demander de ne pas séparer la Lorraine et l'Alsace de leur patrie française. Puis, quand tout est fini, il essaye d'adoucir leur sort aux pauvres Alsaciens qui préfèrent l'exil à la domination étrangère. Enfin, quand la route s'ouvre de nouveau vers les aventures, il ne ménage pas ses avertissements; il sait à l'occasion faire entendre de ces fortes leçons qui nous eussent sauvés si on y avait prêté une oreille plus attentive. Ses lettres sur l'*éducation*, sur la *famille*, sur le *dimanche*, sur la *presse irréligieuse*, surtout sur les *devoirs du chrétien dans la vie civile*, contiennent de sérieux enseignements dont gouvernants et gouvernés pourraient également tirer profit. Quand nous aurons signalé les discours sur l'*ordre monastique*, sur l'*utilité du vers latin*, sur les *cercles catholiques*, sur la *mission de l'instituteur*, sur l'*œuvre des tombes*, l'*oraison funèbre de Mgr Fruchaud*, nul ne contestera que les œuvres de Mgr Freppel ne présentent la plus grande variété, et n'offrent pour toutes les situations de la vie d'agréables et utiles leçons.

Nous n'avons pas fini encore, puisque nous n'avons parlé que de l'évêque d'Angers, sans dire un seul mot du professeur de la Sorbonne et de son œuvre si intéressante même en-dehors des grands ouvrages où les plus nobles représentants de l'éloquence chrétienne sont loués dans des pages qu'eux-mêmes ne désavoueraient pas. Deux volumes sont remplis de discours prononcés par Mgr Freppel dans cette période de sa vie si active et si féconde. Les panégyriques de saint Ignace, de sainte Clotilde, de sainte Geneviève, l'éloge de Jeanne d'Arc, de la papauté, s'y rencontrent auprès d'études littéraires éloquentes et de considérations élevées sur l'*harmonie des sciences avec la religion*, sur les *avantages et les périls de la civilisation moderne*, sur les *rapports de la religion et de l'art*. De grands enseignements se dégagent de toutes ces œuvres et ce mérite seul suffirait largement à solliciter très-vivement notre plus sérieuse attention. Mais le lettré peut aussi trouver un plaisir délicat à parcourir ces volumes, où le catholique puisera sûrement d'excellentes leçons. Mgr Freppel est un écrivain de bonne école ; il a enseigné l'éloquence et nous donne aujourd'hui l'exemple à l'appui de ses leçons. Ayant longtemps étudié les grands modèles de l'éloquence chrétienne, il n'a pu fréquenter une aussi bonne compagnie sans lui emprunter quelques-unes de ses qualités les plus brillantes. Ce n'est donc pas seulement l'évêque et l'homme de bien que nous recommandons ici : c'est aussi l'écrivain, l'orateur qui possède de quoi satisfaire les plus difficiles et réjouir les plus délicats.

E. DE LA D.

Les Prophètes du Christ, *étude sur les origines du théâtre au moyen âge*, par Marius Sepet, de la Bibliothèque nationale, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. Paris, Didier, 1878, in-8 de 193 p. — Prix : 3 fr.

Le Drame chrétien au moyen âge, par le même. Paris, Didier, 1878, in-12 de xii-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les deux ouvrages que M. Sepet vient de publier seront accueillis avec empressement par les lecteurs de plus en plus nombreux qui s'intéressent à notre ancienne littérature. L'un, *les Prophètes du Christ*, s'adresse surtout à la partie la plus érudite de ce public; l'autre, *le Drame chrétien au moyen âge*, est plutôt destiné aux gens du monde. Nous nous occuperons d'abord du premier de ces livres.

M. Charles Magnin a montré qu'un lien rattachait les mystères à la liturgie catholique. M. Sepet a voulu préciser davantage et faire voir par des faits certains, à l'aide de documents authentiques, que les premiers mystères ont fait partie des offices mêmes. Un sermon du douzième siècle, découvert par l'auteur dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, a servi à cette curieuse démonstration; ce sermon était attribué, au moyen âge, à saint Augustin. L'évêque d'Hippone y interpelle vivement les juifs incrédules, et invoque, en faveur du Christ, le témoignage des prophètes qui défilent, pour ainsi dire, devant lui. Il y a, dans ce discours, où des questions provoquent des réponses, un caractère dramatique incontestable et l'on comprend que le dialogue ait pu assez facilement se détacher du monologue et former un vrai mystère. Le sermon attribué à saint Augustin était une leçon, une partie de l'office de Noël, il n'était pas prêché mais déclamé sur une certaine mélopée, et se changea, par des gradations que M. Sepet indique à merveille, en un petit drame latin, *les Prophètes du Christ*, représenté dans les églises par des ecclésiastiques et ayant, comme le sermon qui l'avait produit, une place dans la liturgie de Noël. De ce premier essai en naquit un second plus étendu, conservant encore son caractère liturgique, mais à un dégré moindre, et ne faisant plus partie obligatoire de la solennisation de la fête.

M. Sepet nous fait voir comment, par une désagrégation, de ce second mystère sortirent d'autres drames distincts, représentés séparément, inspirés par des personnages que l'on trouve déjà dans le sermon, point de départ de ces compositions nouvelles. A ces personnages primitifs, on en joignit ensuite d'autres fournis également par la Bible, tels qu'Adam et Eve, que Caïn et Abel. Mais les œuvres dans lesquelles on les faisait apparaître provenaient directement ou indirectement d'une même origine, du sermon attribué à saint Augustin, là était le germe de tout ce grand développement dramatique dont M. Sepet nous fait si clairement connaître les diverses phases.

M. Sepet termine ces curieuses recherches, dont nous aurions bien

désiré indiquer la marche avec plus de détails, par l'examen d'un *Mystère du vieux Testament* qui appartient aux extrêmes limites du moyen âge. Il fut encore représenté au milieu du seizième siècle, au moment où Jodele, avec sa *Cléopâtre*, allait entraîner les poëtes dramatiques dans l'imitation des tragédies grecques et latines. M. Sepet remarque, toutefois, que, malgré l'influence exercée par les traditions antiques, les poëtes ne furent pas tous infidèles à l'inspiration des mystères et nous cite de nombreuses œuvres dramatiques nées de sujets religieux et qui le conduisent à Athalie. M. Sepet termine cette savante étude par une réflexion purement littéraire qui nous semble juste; il conclut que la perfection de l'esprit français au théâtre, et plus généralement dans les lettres, doit être cherchée dans l'alliance de la tradition chrétienne, la tradition nationale et la tradition classique.

Nous n'avons pu indiquer que très-imparfaitement le plan de cette intéressante étude. Il est bien des points sur lesquels, pourtant, nous aurions voulu nous arrêter. Ainsi, M. Sepet donne de curieux détails sur les représentations, la mise en scène des mystères, et sur *les trucs* assez compliqués qui y étaient employés. Il recherche aussi si les rôles de femmes étaient joués par des hommes et se prononce pour l'affirmative, contrairement à l'opinion de M. Luzarche. M. Sepet reconnaît, du reste, que, dans les mystères représentés par des laïcs au quinzième et au seizième siècle, il put n'en plus être ainsi; c'est ce que suffirait à prouver un passage des chroniques de Metz, où est raconté comment M. de La Tour s'éprit de la jeune fille qui avait rempli le personnage de sainte Catherine dans le mystère de ce nom.

Les recherches que M. Sepet a réunies dans le volume dont nous venons de parler ont d'abord paru dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, où elles ont été justement remarquées. Les matériaux dont se compose *le Drame chrétien au moyen âge* ont aussi été publiés dans différents recueils ou journaux; mais l'auteur a raison de penser que son livre offre néanmoins une réelle unité. Il commence par une étude générale sur la tragédie et le drame français, puis vient l'examen des origines liturgiques du cycle de la Passion, de celui de Noël et de celui de Pâques. L'auteur s'occupe ensuite des *Miracles* ou *Vies des saints*, et finit son livre par un morceau fort animé où il nous décrit une représentation dramatique au quinzième siècle, et par un chapitre où il expose le grand parti que la Renaissance aurait pu tirer du drame religieux.

Il eut été possible à M. Sepet de remanier ces divers articles de manière à donner à son livre une unité plus complète; mais il a préféré ne rien modifier à sa première rédaction. Ce parti a pu avoir l'inconvénient de produire quelques répétitions. Ainsi, le premier

chapitre offre des citations du *Mystère de l'Époux* que nous retrouvons plus loin (p. 113), sans nous en plaindre cependant, car, là, M. Sepet a traduit en bons vers ce qu'il nous a d'abord donné en prose. Ce n'est pas la seule fois, du reste, que M. Sepet a employé la poésie, et nous signalerons encore comme fort bien réussi un cantique des bergers s'avançant vers la crèche (p. 69). — Il y a eu, d'un autre côté, des avantages très-réels à ne pas modifier des pages de jeunesse. Des retouches, en pareil cas, sont difficiles à pratiquer, et font souvent disparaître des traits, des pages très-dignes de regret. M. Sepet a donc respecté sa rédaction primitive — et, selon nous, il a bien fait, — mais, en note, il a rectifié certaines assertions qui lui paraissaient trop absolues, certaines appréciations qui lui semblaient exagérées.

Les deux livres de M. Sepet jettent une grande clarté dans l'histoire de l'art dramatique au moyen âge, et viennent s'ajouter aux nombreux et beaux travaux qu'a inspirés de nos jours une époque si intéressante et si longtemps mal connue. TH. DE PUYMAIGRE.

Histoire de deux fables de La Fontaine, leurs origines et leurs pérégrinations, par A. JOLY, doyen de la faculté des lettres de Caen. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de 156 p. — Prix : 3 fr.

On a souvent cherché à remonter jusqu'à l'origine de quelques-unes des inventions si admirablement développées par La Fontaine, et à les suivre dans leurs multiples transformations. Rien n'est plus piquant, comme le remarque tout d'abord M. Joly (p. 3), que « de voir ainsi un seul et même récit s'en allant à travers les âges, toujours un et toujours divers, se modifiant selon le pays, le temps, le climat, la civilisation, ici perdant quelque chose, là gagnant davantage, changeant de ton, de couleur, souvent même de moralité; que de le retrouver et de le ressaisir sous tous ses déguisements. » Le savant doyen ajoute bien spirituellement qu'il n'est presque pas une des fables de La Fontaine à propos de laquelle on ne puisse ainsi faire, si l'on veut, le tour du monde en quelques heures. Prenant pour exemple les *Animaux malades de la peste* (p. 4-90) et *La laitière et le pot au lait* (p. 91-113), M. Joly prend ces fictions à leur berceau, et, les suivant en toutes leurs migrations, il écrit deux chapitres de littérature comparée, où abonde la plus aimable érudition. De l'Inde, où l'on rencontre le premier germe et la première ébauche des deux fables, l'ingénieux critique nous fait passer en Perse, en Arabie, en Turquie, en Espagne, en Italie, dans presque tout le reste de l'Europe. Il note, plus exactement qu'on ne l'avait jamais fait, les innombrables transformations des deux apologues, groupant les plus curieux rapprochements, et, pour alléger sa marche, renvoyant aux *notes* de la fin (p. 114-154) les textes

empruntés à toutes les littératures, analysés ou traduits dans l'étude même. Cette promenade à travers les récits de l'Asie et de l'Europe est d'autant plus agréable, que le guide que nous suivons a plus de goût et de finesse, et que son langage est meilleur, de même que son savoir. En voyant M. Joly compléter et corriger si bien les travaux de ses devanciers, particulièrement ceux de M. Robert et de M. Saint-Marc-Girardin, on souhaite vivement qu'il se fasse le commentateur de plusieurs autres fables et qu'il nous donne l'occasion de recommencer, à sa suite, ces voyages où chacun de nous, comme l'hirondelle de La Fontaine, pourra se vanter d'avoir « beaucoup appris. »

T. DE L.

Étude sur les œuvres de Jean de Mairet, par GASTON BIZOS, ancien élève de l'École normale supérieure, docteur ès lettres. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de 400 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. Bizos renferme une vie de Mairet, le résumé de l'histoire de la tragédie française avant ce poëte, l'examen de ses premières œuvres (*Chriséide et Arimant ; Silvie*), de ses théories dramatiques, de la *Silvanire*, des *Galanteries du duc d'Ossonne*, de la *Virginie*, de la *Sophonisbe*, de la *Cléopâtre*, etc., de ses dernières pièces, de ses poésies légères, de ses morceaux de prose, etc. A l'étude même sur la vie et les œuvres de Mairet, dans lequel on remarque un travail spécial sur la langue tragique du poëte bisontin, se joignent d'intéressantes pages sur les œuvres de quelques-uns de ses contemporains comme l'*Amaranthe* de Gombauld et les premières pièces de Rotrou, sur les poëtes dramatiques familiers du cardinal (Boisrobert, l'Estoile, Colletet, Desmarets), sur les émules de Mairet (Scudéry, Du Ryer, Tristan l'Hermite et Rotrou). Pour ne rien omettre, indiquons encore (à l'*Appendice*) la liste par ordre chronologique des œuvres de Mairet jouées et imprimées, neuf de ses petites pièces de vers, les unes inédites, les autres qui n'ont jamais été réunies à ses œuvres, deux de ses lettres, la première adressée au cardinal Mazarin (mars 1654), l'autre au Bisontin Aug. Nicolas, l'auteur de *Europa lugens* (1647), enfin le portrait du poëte. D'après cette énumération, on voit quelles richesses M. Bizos a su réunir dans sa thèse pour le doctorat ès lettres. J'emploie le mot richesses avec intention, car récits, analyses, appréciations, tout, de la première à la dernière page est de haute valeur. M. Bizos a été un excellent chercheur, avant de se montrer excellent critique. Il a trouvé, pour écrire la biographie de Mairet, des ressources précieuses dans un travail lu par Rochet de Frasne, en 1754, à l'Académie de Besançon (bibliothèque de cette ville ; recueil manuscrit des travaux de la Compagnie), et dans divers autres documents, tels que les lettres de noblesse accordées au poëte, par l'em-

pereur Léopold (18 septembre 1668) et conservées aux Archives départementales du Doubs. Signalons aux curieux (p. 279), une lettre inédite du poëte Sarrazin à son ami Mairet (Mémoires manuscrits de l'Académie de Besançon). M. Bizos cite et discute, en ce qui touche les œuvres dramatiques de Mairet et de ses contemporains, les opinions de Voltaire, de M. Guizot, de M. Sainte-Beuve, de M. Saint-Marc-Girardin, de M. de Puibusque, de M. Marty-Laveaux, etc., et on peut dire qu'il a parfaitement connu et parfaitement jugé presque tout ce qui a été écrit sur la matière. J'ai très-peu d'observations à présenter à M. Bizos. Je le trouve bien sévère pour Tallemant des Réaux, quand il l'appelle (p. 26) « cette langue de vipère. » Je lui apprendrai que le rarissime pamphlet qu'il a découvert, dit-il (p. 42. note 2), à la bibliothèque de Besançon : *Apologie pour M. Mairet contre les calomnies du sieur Corneille de Rouen* (1637), est aussi à la bibliothèque Sainte-Geneviève (Y 458 réserve). Il a trop facilement accueilli (p. 26) l'erreur de certains écrivains, d'ordinaire mieux informés, en nous montrant le généreux protecteur de Mairet, le comte de Belin « assassiné le 7 décembre 1642, par le marquis de Bonnivet. » François de Faudoas, le fils de l'ancien gouverneur de Paris, était déjà mort avant la fin de l'année 1638. (Voir l'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XVIII, p. 185; M. H. Chardon, *la Troupe du Roman comique dévoilée*, etc., 1876, in-8, p. 37.) Enfin, j'exprimerai le regret que M. Bizos n'ait pas eu connaissance de la correspondance inédite de Chapelain : il aurait trouvé dans le premier volume de cette correspondance léguée par M. Saint-Beuve à la Bibliothèque nationale, plusieurs lettres fort intéressantes écrites à Mairet par Chapelain, qui fut pour le poëte franc-comtois, comme pour presque tous les poëtes et prosateurs de son temps, un excellent conseiller et un dévoué confrère.

T. DE L.

Tableau de la littérature française, 1800-1818, par GUSTAVE MERLET. Paris, DIDIER, 1877, in-8 de 670 p. — Prix : 8 fr.

La littérature de l'époque impériale, si complétement éclipsée par le grand mouvement romantique de la Restauration, est tombée dans une sorte de dédaigneux oubli d'où ne surgissent guère que les noms de Chateaubriand, de Mme de Staël et du comte de Maistre. M. Merlet a pensé qu'il pouvait y avoir, dans cet oubli, sinon une complète injustice, au moins une négligence fâcheuse, et il nous a donné un volume qu'on lira avec autant de profit que de plaisir. Ce volume n'est, du reste, que le début d'une œuvre à vastes proportions. Ici l'auteur ne s'occupe que du mouvement religieux, philosophique et poétique. Le roman, la critique, l'érudition, l'histoire, l'éloquence et la politique auront leur tour plus tard. On tend de plus en plus à amener sur la

littérature comme des reflets des événements, reflets qui l'éclairent et l'animent. M. Merlet a procédé de cette manière. Dans son introduction, il esquisse avec netteté et impartialité l'histoire de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci : et, dans tout le cours de son ouvrage, il ne perd point de vue l'état de la société dans laquelle se meuvent les écrivains qu'il juge. Peut-être y aurait-il eu au début du livre à effleurer une question curieuse : la forme du gouvernement a-t-elle une action sur les manifestations de l'intelligence? Ne sont-ce pas des temps de sage liberté, comme l'époque de la Restauration, qui sont favorables à ces manifestations? Ne sont-ce pas les jours de despotisme qui leur sont le plus nuisibles; témoins la Terreur et l'Empire? Mais, contrairement à cette thèse, on pourrait rappeler le siècle éclatant de Louis XIV. Nous croyons cependant qu'il ne serait nullement impossible d'expliquer cette espèce de contradiction, mais, pour tenter de le faire, il faudrait à coup sûr plus de place que nous n'en avons à donner à tout le livre de M. Merlet, auquel nous nous hâtons de revenir. — Les premiers chapitres sont consacrés à M. de Bonald, à M. de Maistre et à la jeunesse de Chateaubriand. Mme de Stael viendra dans un tome suivant. M. Merlet arrive ensuite à la partie la plus ingrate, à la poésie. Il nous montre, toutefois, quelques vers heureux, quelques inspirations où pouvaient se trouver les germes d'inspirations qui devaient s'épanouir plus tard. Il termine son étude par l'examen des œuvres théâtrales et par un vaste appendice où de courtes notices, fort bien faites, rappellent en peu de mots les littérateurs de l'époque traitée et contiennent une appréciation de leurs œuvres, appréciation écrite avec une conscience dont le scrupule qui a provoqué cet appendice suffirait à donner une très-favorable idée. Pour qu'on lût sans fatigue un fort volume dont le sujet n'a pas toujours un grand intérêt intrinsèque, il fallait que ce gros volume attachât par la vérité des aperçus et par l'agrément du style ; c'est un double mérite qui n'a pas manqué à l'auteur. Peut-être M. Merlet cherche-t-il un peu trop à réveiller l'attention par le chatoiement des images. Souvent il les rencontre bien, quelquefois elles sont un peu trop cherchées ; quelquefois la phrase a des rondeurs trop rhétoriciennes, comme quand M. Merlet compare notre langue « à cet arbre *généreux* dont parlait Horace, et qui renouvelle ses feuilles à chaque retour du printemps. » Outre que la comparaison d'Horace, autant que nous nous en rappelons le texte, n'est pas exactement rendue, l'épithète, *généreux* n'est là qu'une cheville destinée à gonfler la période. On pourrait ainsi croire, dans deux ou trois endroits, à une espèce de contagion du style par trop académique dont M. Merlet fait justice si souvent et avec tant de goût.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Essa sur l'esprit public dans l'histoire, par le vicomte Ph. d'Ussel. Paris, Hachette, 1877, in-8 de 447 p.— Prix : 5 fr.

Ce livre a dans son titre quelque chose de vague qui ne dit point tout d'abord ce qu'il contient. Nous croyons reproduire exactement la pensée de l'auteur en disant qu'il recherche ce qu'est l'esprit public, l'esprit dirigeant, l'idée dominante d'une époque; comment il se forme et se transforme; comment et par quels agents il exerce son influence. Puis il demande à l'histoire la confirmation de ses théories.

Toute société poursuit un idéal dont le type lui est fourni par les hommes de génie et qui des sommités descend aux dernières couches sociales par l'éducation et les différents modes de transmission de la pensée. L'esprit guerrier et l'esprit religieux y jouent un rôle considérable, dans toutes les nations, suivant des lois que M. d'Ussel s'applique à déterminer.

Chez les Hébreux, c'est l'idéal religieux qui prédomine. L'idéal social est celui que poursuivent les Grecs. Chez les Romains, l'idéal social est celui de la première époque; il atteint sa réalisation par le nivellement social et l'établissement de l'Empire, qui conduit à la décadance. L'esprit religieux chrétien survit seul au milieu de toutes les ruines; il caractérise la tendance générale du moyen âge; il élève l'idéal poursuivi à cette époque de transformation à une sublimité qui la préserve de la chute à laquelle elle aurait été entraînée par tous les défauts et toutes les misères importées par les peuples barbares. Avec les temps modernes, l'idéal se modifie surtout par la manière de concevoir l'état social. Dans les temps actuels, c'est le progrès social qui est le but de tous les efforts, mais progrès dont l'élément principal est l'utile. Il a créé le courant démocratique, contre lequel lutte ce que l'auteur appelle « le parti de l'histoire : » avec lui est venu le goût énervant du bien-être, le règne du mercantilisme et de l'intérêt, le morcellement et l'instabillté de la richesse et du pouvoir qui, avec la loi du nombre, entraîne la médiocrité des gouvernants, l'abaissement de l'idéal pourvuivi. C'est le positivisme « qui pourrait bien abaisser les facultés d'une race au-dessous du degré nécessaire pour lui permettre d'exceller même dans les arts pratiques, » et qui n'a de contre-poids que dans la religion.

Cette étude de philosophie historique dénote un sagace et profond observateur, un esprit méthodique et réfléchi, des convictions vives et raisonnées, de nobles sentiments, de généreux instincts, une inspiration toute chrétienne, le tout traduit en un très-bon style.

Dans cette accumulation de jugements et d'appréciations sur les

faits, ce serait une rare bonne fortune de se trouver toujours en complet accord avec l'auteur, quand bien même on serait généralement en parfaite conformité de sentiments avec lui. Si nous avons à le contredire sur plus d'un point, c'est moins pour le fond que pour la forme qui manque quelquefois de précision et est entraînée à une certaine exagération pour concorder avec la théorie ou la rendre plus saisissante. Ainsi, quand il dit que l'idéal, au dix-huitième siècle, c'est le progrès social, le terme est impropre ; car cela ressort clairement de son exposé, c'est un progès matériel, sans idées morales ni religieuses, un progrès qui conduit à la décadence. N'est-ce pas aussi à tort qu'il dit que l'antagonisme entre la religion et la Révolution ne vient pas d'une opposition substantielle entre les principes (p. 306), après avoir montré qu'un des caractères de la Révolution c'était une opposition au principe de l'autorité. C'est aussi faire trop d'honneur à la Révolution que d'en faire la génératrice de l'idée de patrie. Mais il n'est pas besoin de s'arrêter davantage à des critiques sur des points qui ne pourront échapper à tous les lecteurs, à tous les hommes d'étude sérieux, auxquels ce livre est destiné, et que nous n'hésitons pas à leur recommander.

Nous voudrions leur signaler bien des aperçus neufs, bien des considérations élevées, bien des pages vigoureuses. Comme le protestantisme est bien caractérisé : « Cette religion n'impose à l'homme aucun sacrifice ; elle n'en demande ni à sa raison, ni à son bien-être, ni à ses besoins physiques et moraux... Il transige avec la nature humaine sur les principes eux-mêmes qu'il ramène, en les abaissant, à la portée de chacun (p. 48). » Que dira notre mollesse de cette déclaration sur les bienfaits de la guerre. « Il faut admettre que l'état de guerre... est... nécessaire à la conservation de certaines qualités viriles dont la perte conduirait à la décadence morale. Telles sont, par exemple : le courage, l'esprit d'obéissance, de dévouement et de sacrifice,... dont le développement est naturellement si contraire à nos tendances vers le bien-être et l'égoïsme et qui ne peuvent probablement se soutenir sans s'exercer, et ne trouvent d'exercice que par la guerre (35). » M. d'Ussel appelle « parti de l'histoire » le parti qui lutte contre l'esprit démocratique et ses tendances au bouleversement général pour régner sans contradiction ; son expression prêterait à croire qu'il y a un parti dont l'idéal est la pure restauration du passé. C'est une chimère inventée par ceux dont le courage ne recule pas devant une bataille à la façon de Don Quichotte contre des moulins à vent. Nous en avons la preuve dans ce qu'il dit très-bien : « Combien bien peu d'hommes de notre époque consentiraient à devenir barons féodaux au prix des fatigues, des dangers et des misères qui traversaient la vie de ces seigneurs si puissants et si redoutés ? »

VICTOR MORVAN.

L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles. par E. Banning. Bruxelles, 1877, in-8 de 150 p. et 1 carte. — Prix : 3 fr. 50.

Le 12 septembre 1876, le roi des Belges réunit à Bruxelles une conférence composée des principaux géographes de l'Europe, dans le but de rechercher en commun les moyens les plus propres à civiliser l'Afrique centrale. L'appel fait par Léopold II aux sentiments philanthropiques fut entendu; de tous les points de l'Europe, on envoya des adhésions nombreuses, et des souscriptions considérables affluèrent. Depuis quelques semaines, une première expédition belge, composée de trois membres, est partie pour l'Afrique. A l'occasion de la conférence de Bruxelles, plusieurs publications virent le jour. Celle de M. Banning est la plus importante. L'auteur a divisé son travail en deux parties. Dans la première, il s'occupe de l'Afrique au point de vue historique, physique et social. La seconde est consacrée aux travaux de la conférence de Bruxelles. Un appendice nous donne plusieurs pièces justificatives. M. Banning commence par initier ses lecteurs aux principales expéditions africaines de ce siècle et aux résultats obtenus jusqu'à ce jour. Ce résumé est clair, méthodique et exact. Un second chapitre nous fait connaître la géographie physique de l'Afrique. Les deux chapitres suivants nous intéressent davantage. L'auteur y parle de l'ethnographie de l'Afrique et de la traite des nègres. Il nous montre fort bien qu'en général la race nègre n'est pas si inférieure aux autres races qu'on se plaît souvent à le dire. Il nous semble cependant que l'auteur aurait bien fait, dans l'intérêt même de son sujet, de nous parler quelque peu des différences que les voyageurs ont constatées entre les malheureuses peuplades qui sont régulièrement visitées par les marchands d'esclaves et celles qui, jusqu'à ce jour, ont moins souffert de la traite. Les ouvrages de Livingstone pouvaient lui donner d'excellents renseignements à cet égard. C'est ainsi que ces dernières peuplades sont bien plus douces, moins féroces, et accueillent d'ordinaire l'étranger avec une grande bienveillance. Les autres, se trouvant continuellement en légitime défense, regardent tout homme blanc comme un ennemi, et souvent le traitent comme tel.

M. Banning, admettant l'opinion émise par Berlioux dans son ouvrage sur la traite orientale, distingue trois grandes régions de l'Afrique où la chasse à l'homme est régulièrement organisée. La première est le Soudan, dont le marché principal est Kouka, dans le Bornou; la seconde, la vallée du Haut-Nil, avec Khartoum comme point central; enfin le plateau central de l'Afrique, avec Kazeh ou Zaboto comme entrepôt général. On estime de 80 à 90,000 le nombre annuel des victimes de cet infâme trafic, destiné à satisfaire aux demandes de chair humaine de l'Arabie, de la Turquie d'Europe et d'Asie, de la Perse et de Madagascar.

Le but que l'on a actuellement en vue est de travailler d'un commun accord à supprimer la traite des nègres; c'est seulement quand on aura obtenu ce premier résultat que l'on pourra réaliser la pensée de Léopold II, et entreprendre la civilisation de l'Afrique. A cet effet, la conférence de Bruxelles a jugé que les meilleurs moyens à employer étaient l'envoi d'un nombre suffisant de voyageurs isolés — donc pas de grandes expéditions comme celle de Baker, — et l'établissement de stations scientifiques et hospitalières. « Seulement (p. 92) les établissements qu'il s'agit de créer porteront un cachet purement laïque; le concours de toutes les nations n'en comportant pas d'autre; ils ne s'imposent aucune mission religieuse, ils ne représentent aucune confession, aucun culte. » Ici est le point faible de toute l'organisation. Civiliser laïquement un peuple est tout aussi impossible que de supprimer l'esclavage et la castration chez les mahométans, aussi longtemps que ceux-ci resteront attachés à l'islamisme. Il semble que la conférence ait eu bien plus en vue l'intérêt scientifique que le but moral de la civilisation africaine, précisément par suite de l'absence de toute idée chrétienne. Nous comprenons que, du moment que des nations protestantes participent à l'œuvre, les missions ne pourraient pas être exclusivement catholiques. Ce mal, du reste, ne serait pas grand. Il y a trop longtemps, en effet, que la stérilité des missions protestantes est connue, pour que nous ayons rien à craindre à cet égard. Livingstone, qui était lui-même missionnaire, aurait certes protesté contre cette laïcité. Si l'on ne tâche pas d'unir les efforts des missionnaires à ceux des savants explorateurs, toutes ces expéditions pourront être riches en résultats scientifiques, mais ne contribueront pas plus à civiliser les nègres que les institutions européennes introduites d'un seul coup au Japon n'ont pu concourir à ramener le peuple japonais à la vraie civilisation. En-dehors du christianisme, toute vraie civilisation est impossible; et cette vérité ressort avec tant d'évidence des enseignements de l'histoire, que l'on s'étonne de devoir la rappeler. AD. DE CEULENEER.

A travers l'Afrique. *Voyage de Zanzibar à Benguela*, par le commandant V.-L. CAMERON. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par M. H. LOREAU. Avec 130 gravures, 1 carte et 4 fac-simile. Paris, Hachette 1878, gr. in-8 de 559 p. — Prix : 10 fr.

C'est une grande pensée humanitaire qui a conduit le commander Cameron à tenter la traversée de l'Afrique : son premier désir, en effet, était de travailler pour sa part à la suppression de l'odieux commerce des esclaves noirs... Sans doute, comme il est naturel à tout Anglais, la soif des découvertes entrait aussi pour quelque chose dans sa résolution ; mais, il faut le proclamer à son honneur.

ce n'en fut point le premier mobile. — De Bagamoyo, situé sur l'océan Indien, en face de Zanzibar, et qui est le point de départ de toutes les explorations dans le centre de l'Afrique, jusqu'à Benguela baignée par l'Atlantique, son voyage a duré trois ans et cinq mois; la narration qu'il en offre au public est plutôt un journal de marche, un guide pour les voyageurs qui voudront suivre ses pas, que le récit de ses aventures, de ses chasses, etc... Nous ne devons pas nous en étonner. La description de ces régions laisse encore trop à désirer au point de vue pratique, malgré les admirables découvertes et la précision des détails obtenus depuis un quart de siècle, pour que, de longtemps, on ait le droit de réclamer des épisodes de touristes... Il faudra s'en tenir, pendant quelque temps encore, à de véritables *guides*, mentionnant les particularités de la route, les traits du pays, les mœurs, la langue, les coutumes des habitants, les conditions des relations à ouvrir avec eux, etc... Une partie de la carte parcourue par l'intrépide Cameron commence à être assez connue : c'est la région comprise entre le canal de Zanzibar et les grands lacs. Mais le bassin du Congo et tout le plateau de partage entre ce bassin et celui du Zambèse sont à compléter comme données géographiques, hydrographiques, etc... Nul doute que l'avenir ne réserve à quelque émule des Livingstone, des Stanley, des Cameron, l'honneur d'ajouter aux indications qui figurent jusqu'à présent sur leurs cartes.... Le mérite des premiers explorateurs en recevra un nouveau lustre pour avoir ouvert, au prix de difficultés plus grandes, une voie appelée à devenir de plus en plus féconde. On peut se rendre compte, sur la carte jointe au présent volume, de la route suivie par Cameron : à elle seule, elle permet de supposer les épreuves et les difficultés que ce hardi pionnier a dû traverser, et son très-intéressant récit, montrant comment il les a surmontées, confirmera l'admiration pour sa persévérance et son énergie et légitimera la gloire désormais attachée à son nom. Ce voyage s'ajoute avec honneur aux huit ou dix volumes pleins de faits que l'on doit déjà sur ces régions si longtemps inconnues, aux grands explorateurs américains, anglais et français. Outre la question de l'esclavage, qui est prise sur le fait et traitée là *de visu*, il y a des chapitres fort curieux sur le géographie (orographie et hydrographie) de l'Afrique centrale, sur son système lacustre, sur son avenir, etc... Un vocabulaire et une nomenclature botanique complètent en appendice ce volume où nous n'avons pas lu sans émotion le passage dans lequel Cameron, malade lui-même, ainsi que Murphy et Dillon, presque jusqu'à en mourir, raconte comment il apprit la mort de Livingstone et organisa son convoi funèbre...

F. DE ROQUEFEUIL.

Vie de Mme de la Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. Paris et Lyon, Lecoffre, 1877, in-12 de x-345 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50.

La vie de la duchesse de Doudeauville (1764-1849) offre de singuliers contrastes et de fortifiants exemples. Elevée par une mère sans tendresse et dont l'austère vertu avait toute la raideur et l'aspérité du jansénisme, Augustine de Louvois de Montmirail accepta de sa main, avant d'avoir atteint sa quinzième année, un mari un peu plus jeune qu'elle et qui dut la quitter après la cérémonie nuptiale pour achever son éducation confiée à des mains qui conspiraient contre sa foi profondément implantée dans son cœur par sa nourrice, une simple paysanne. Sa nouvelle famille était imbue des idées philosophiques que son beau-père fit tout pour lui inculquer. Elle fut exposée à tous les dangers du monde par un entourage ami du plaisir, par sa position, par tous les charmes séduisants de sa personne. Néanmoins, prévenue dès sa plus tendre enfance par la grâce de Dieu, elle se montra toujours pleine de déférence, de soumission et d'affection pour sa mère, ne se départit jamais d'aucun de ses devoirs ni dans sa famille ni dans le monde, conquit l'estime de ceux qui ne l'imitaient pas par sa scrupuleuse fidélité, sut faire aimer la vertu par la manière dont elle la pratiquait, et exerça, par sa douce influence, un véritable apostolat au sein de sa famille. La religion lui fournit la force pour traverser, loin de son mari émigré, l'époque sanglante de la Révolution. Bien des têtes qui lui étaient chères tombèrent à ses côtés; elle soutenait tout le monde par son courage; plus d'une fois elle tint tête aux bandits; elle toucha même le cœur du sanguinaire Fouquier-Tinville. Son anonyme biographe décrit les scènes les plus émouvantes. Toute sa vertu, sa sagesse, son expérience paraissent dans les conseils qu'elle donne à sa fille, dans l'éducation de ses enfants et petits-enfants qui l'entourent de respect et de vénération et portent dignement son nom parmi nous, dans l'administration de sa grande fortune, dans ses relations avec toutes les personnes de sa maison, dans son intelligente générosité et dans sa charité envers tous les pauvres et les populations au milieu desquelles elle vivait. Elle fonda, à Montmirail, la Société de Nazareth pour l'éducation des jeunes filles. L'histoire de cette œuvre, qui occupe déjà une large place dans cette biographie, recevra de plus grands développements dans la vie, promise par l'auteur, de la mère Bollat, première supérieure. A côté de tableaux saisissants, des traits piquants, des pages d'un intérêt presque historique, sans parler du caractère édifiant de ce volume, nous devons signaler ce qu'il fournit de détails curieux sur les mœurs de la société française avant la Révolution. Nous aurions aimé que l'auteur présentât toujours les acteurs qu'il met

en scène, et qu'il donnât plus de dates. Le nom de l'abbé d'Etyola ne doit-il pas être corrigé en celui de Thiollaz ? R. DE SAINT-MAURIS.

Le Village sous l'ancien régime, par ALFRED BABEAU. Paris, Didier, 1878, in-8 de 368 p. — Prix : 6 fr.

La Vie de province au dix-huitième siècle. — *Les Femmes, les Mœurs, les Usages*, par ANATOLE DE GALLIER. Paris, Rouquette, 1877, in-8 de 128 p. — Prix : 4 fr.

De savantes études ont été publiées dans ces derniers temps sur l'histoire des classes agricoles, sur les communes, les communaux, les associations et les confréries populaires, le régime scolaire avant la Révolution, etc.

Les recherches ont été très-étendues, les matériaux sont nombreux et curieux; mais il ne s'en était pas encore dégagé une œuvre vraiment vivante, qui rendît tout à fait sensible dans leur ensemble les traits essentiels de l'administration des campagnes sous l'ancienne monarchie, et qui nous permît de la voir en action, surtout à une époque rapprochée de la nôtre.

Cette œuvre, M. Babeau vient de nous la donner. Résumant, sur les communautés rurales, la substance de ce qu'ont écrit les anciens jurisconsultes et de ce que nous apprennent les documents originaux recueillis de nos jours par les érudits, il a complété leurs indications par des observations plus particulières sur les villages de la Champagne et de la Bourgogne; et c'est ainsi qu'il a pu retracer un tableau aussi exact que possible, pour les contrées de la France situées au nord et au nord-est de la Loire.

« Mon but, dit-il, n'a pas été de soutenir une thèse; il a été d'exposer les faits. » La précision des faits ! quoi de plus nécessaire en un pareil sujet ! Il s'agit de juger, comme elle le mérite, une des parties les plus importantes et les moins connues de la vieille France.

Pour cela son organisme est à étudier de près; car, en lui se sont concentrés les intérêts communs et la vie publique de millions de familles, dont les besoins, les mœurs, la manière d'être, ont été et seront toujours très-différentes de ceux des villes. Qu'était autrefois un village ? De quels éléments multiples se composait-il ? et comment sous l'influence des changements intervenus dans l'état des personnes, des classes, de la propriété, du gouvernement local et du pouvoir central, ces éléments d'autonomie étaient-ils arrivés au point où nous les trouvons à la veille de la Révolution ? Tels sont l'objet et le cadre des études de M. Babeau.

Le village n'est pas seulement la commune ; c'est aussi la paroisse ; c'était plus anciennement la seigneurie. Au-dessus de lui, il y avait la province et l'État. De là, autant de divisions du livre.

Nous contemplons d'abord la communauté rurale en elle-même. Nous assistons à ses assemblées agricoles qui réalisent l'idéal des libertés populaires : tous ses membres y prennent part ; sous la tutelle et le contrôle des autorités publiques, ils nomment librement leurs syndics, administrent presque souverainement leurs biens, perçoivent leurs revenus, votent les dépenses, présentent leurs comptes, réparent des églises, des ponts et chemins, entretiennent des écoles, etc... Ce qu'il faut pour leurs intérêts temporels, ils le pratiquent avec non moins d'indépendance, comme marguilliers, pour leurs intérêts religieux. Le château est bien là, avec sa suprématie ; mais cette suprématie, il la perd peu à peu : ses tours disparaissent, ses fossés se comblent. Le temps n'est plus où le seigneur était, pour la population, un protecteur, *un chef*, et où sa résidence dans le pays faisait de lui la première des autorités sociales. Il ne garde de son ancien pouvoir que de stériles honneurs et des droits que l'absence de services rendus transforme aux yeux de ses anciens subordonnés en autant d'abus. Le juge seigneurial le remplace avec ses qualités et aussi, hélas ! avec ses défauts ; et lui-même s'efface devant une puissance supérieure qui ne cesse de grandir, l'Etat. L'administration centrale enveloppe de son réseau la petite communauté rurale ; elle ne la détruit pas ; mais elle se sert d'elle, dans un but trop exclusivement fiscal, pour le recouvrement des tailles, pour des corvées royales et le tirage de la milice.

Nous ne pouvons qu'indiquer en quelques lignes le pensée générale du livre. Quant aux détails, ils échappent à toute analyse. M. Babeau prête un véritable charme aux choses les plus sérieuses ; son érudition, aussi variée que profonde, met chaque fait à sa place et dans un relief saisissant. Grâce à lui, nous connaissons mieux, sur bien des points, la vieille France rurale. Nous la voyons grande et prospère, à l'époque où la monarchie la prit des mains de la féodalité ; nous la suivons à travers les siècles ; et elle nous apparaît, soit en progrès, soit paralysée dans son essor, selon les mœurs bonnes ou mauvaises qui prévalent, mais ne désespérant jamais d'elle-même, et, sous l'égide de la monarchie, préparant ces fortes et vaillantes races de paysans qui donnèrent tant de héros à la Vendée, et parmi lesquelles se recrutèrent les intrépides soldats de l'armée du Rhin et de l'armée d'Italie, qui devaient faire la terreur et l'admiration de l'Europe.

L'auteur montre comment ces paysans avaient appris à devenir des citoyens, en administrant leurs affaires locales, comment ils savaient s'imposer des sacrifices pour leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs institutions les plus utiles. Pourquoi a-t-il négligé de mettre en pleine lumière l'institution fondamentale par excellence ? La famille, plus encore que la commune, forme l'homme et le citoyen ; et c'est en elle

qu'il faut chercher la vitalité, le solide point d'appui des libertés populaires. La stabilité est surtout nécessaire à l'ordre moral.

M. Babeau nous permettra d'exprimer le vœu que son beau livre sur le village dans l'ancien régime soit complété par un autre sur le village actuel, au point de vue des réalités sociales du temps présent. Aucune œuvre ne serait plus opportune. Elle seule fournirait l'explication d'un fait très-grave : malgré tous les progrès matériels dont jouissent les campagnes, nos vieilles races de paysans périssent, et il ne s'en crée pas de nouvelles; malgré toutes les écoles dont elles sont dotées par l'État, nos populations agricoles sont de moins en moins aptes à gérer directement *et en paix* leurs intérêts.

— L'objet propre de l'étude de M. de Gallier sur la *Vie de province au dix-huitième siècle* est une intéressante collection de lettres, dont les auteurs n'ont pas de place dans l'histoire, mais en avaient une très-distinguée, il y a un siècle, dans leur province. Les Aymon, seigneurs de Franquières, habitaient sur la rive droite de l'Isère, en face de la Combe de Lancey, un château d'où ils rayonnaient sur tout le Dauphiné et au-delà de Lyon. Ils avaient les plus belles alliances ; de père en fils, ils étaient conseillers au Parlement de Grenoble. Le dernier avait eu la passion des voyages, et ses récits, conservés et copiés par sa sœur, ne manquent pas d'esprit.

On écrivait beaucoup pour l'intimité, et les Franquières en offrent la preuve. Les femmes surtout savaient tenir la plume avec une originalité pleine de charme ; et c'est aussi sur elles que les documents cité par M. Anatole de Gallier fournissent les renseignements les plus particuliers. On les voit, à des âges bien différents, exprimer leur manière de sentir, on assiste à leur conversation. A la différence de ce qui se passait à Paris, on les trouve encore en province inspirant le respect par leur religion et leur piété. Un fait frappe au plus haut point notre observateur dans cette époque singulière : c'est le contraste qu'offrent les mœurs patriarcales, gardées par beaucoup de familles, fidèles au sol natal, avec la corruption raffinée dont font étalage la plupart de celles qui ont émigré de la province.

Nous ne saurions relater ici toutes les curiosités que M. de Gallier nous décrit avec une érudition consommée, et aussi avec les agréments du style le plus délicat. Il y en a sur tous les sujets : d'abord sur les mœurs privées, ensuite sur le monde proprement dit, sur la poésie, la musique, les salons, les bals, les spectacles, sur les rapports de plus en plus difficiles des classes entre elles, sur l'esprit frondeur qui se répandait partout.

M. de Gallier est de l'école qui cherche le vrai dans l'histoire et qui fait servir le passé à l'instruction du présent. Il ne dissimule en rien les côtés défectueux de la vie de province du dix-huitième siècle ;

mais il met en évidence aussi ce qu'elle avait d'excellent, là où subsistaient les principes chrétiens et les traditions du foyer.

CHARLES DE RIBBE.

Le Fonds des reptiles. *Le Journalisme allemand et la formation de l'opinion publique*, par H. WUTTKE. Trad. de l'allemand par B. POMMEROL. Paris, Dreyfous, 1877, gr. in-18 de XXVI-293 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage du professeur Wuttke n'est pas entièrement inconnu du public français. La *Revue des Deux Mondes* en avait déjà parlé dans son numéro du 1er mai 1875; mais, par l'importance même de cet écrit, une traduction française était de la plus grande utilité. Pendant longtemps la presse allemande a gardé le silence sur cet ouvrage, précisément parce qu'il renfermait la condamnation morale d'un grand nombre de journalistes; et ce silence même était une preuve de la véracité des faits que l'auteur a avancés. Son livre est le résultat d'observations et de lectures nombreuses. On ne se fait pas d'idée de ce qu'il a fallu de temps et de tenacité pour réunir les matériaux nécessaires à une pareille étude. Le nombre des révélations contenues dans cet écrit est vraiment prodigieux; et l'on peut dire qu'après avoir achevé la lecture de la dernière page, il n'y a presque aucun journal quelque peu important de l'Allemagne, de l'Autriche, et même d'autres pays qu'on ne puisse estimer à sa juste valeur. Or, il n'y a pas moins de 5,000 journaux imprimés en langue allemande dans le monde entier. L'auteur a examiné son sujet sous toutes ses faces. Il nous montre d'abord comment la réclame naquit en France vers 1821, et comment elle fut exploitée surtout par M. Ém. de Girardin. Il nous fait assister ensuite au développement rapide qu'elle prit au-delà du Rhin. Et, ici, il ne s'agit pas de l'annonce : le lecteur sait alors à quoi s'en tenir, mais de la réclame proprement dite, faisant de la propagande pour telle institution commerciale ou financière, louant ou dénigrant le talent de tel acteur ou de telle actrice; faisant en d'autres termes mousser une affaire d'après la somme plus ou moins grande qui a été versée. L'auteur entre à ce sujet dans des détails qui nous font estimer à bien peu de chose la moralité du plus grand nombre des journalistes. L'intérêt principal de l'ouvrage consiste dans les révélations ayant trait à la propagande politique. Le bureau central de la presse fut fondé en 1851, par Manteuffel, et son premier chef fut R. Quehl. Ce service se trouve actuellement confié à M. Ægidi. Depuis 1851, l'institution n'a fait que prospérer, et le budget en est monté de 31,000 à 70,000 thalers, sans compter les sommes immenses provenant de la spoliation des biens particuliers du roi de Hanovre et de l'électeur de Hesse. Ce bureau envoie des renseignements poli-

tiques à un grand nombre de journaux allemands et étrangers — M. Wutske assure que des reptiles se sont nichés dans l'*Indépendance belge* (p. 218), — paye largement ceux qui veulent bien les insérer dans leurs journaux, et persécute les journalistes assez honnêtes pour s'y refuser. C'est de cette manière que s'est opéré la prussification de l'Allemagne et que l'on a formé l'opinion publique. En d'autres termes c'est enchaîner le plus grande partie de la presse à l'opinion d'un seul homme, qui n'est autre que le prince de Bismarck; c'est former l'opinion publique en corrompant les journalistes avec l'argent des contribuables. Ces moyens inavouables favorisèrent notablement les succès de la politique prussienne; et, grâce aux renseignements fournis par M. Wuttke, les événements de 1866 et de 1870 se présentent à nous sous un jour tout nouveau. Aussi les historiens futurs auront-ils à tenir grandement compte de ce livre, pour s'éclairer sur la validité des sources historiques dont ils auront à se servir. L'intégrité du caractère de l'auteur est une garantie de sa véracité, qui ressort du reste d'une manière évidente de chacune de ses pages. Rarement j'ai lu un livre qui portât ce cachet de véracité au même point. — L'auteur se déclare lui-même démocrate et du parti de la grande Allemagne. Ses opinions personnelles se font assez souvent jour pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur ce point; mais ses appréciations n'entachent en rien la réalité des faits qu'il avance. Maintes fois, ses appréciations sont des plus acerbes pour ne pas dire des plus justes. Il est permis, quoi qu'en dise M. Wuttke, de voir en M. Ebers autre chose qu'un jeune et insignifiant professeur (p. 61); et de ne pas admettre avec lui que M. Mommsen ait pris dans son *Histoire romaine* le contrepied de la vérité (p. 68). Ses appréciations des écrits de Sybel et de Droysen sont aussi exagérées. A maintes reprises, il n'a pour les catholiques que des paroles dédaigneuses; mais jamais on ne trouve la trace du moindre mensonge, et bien souvent il sait rendre justice à ses adversaires politiques ou religieux. C'est ainsi qu'en parlant de la presse catholique, il dit sans détours (p. 201) : « La presse catholique ou ultramontaine est forte, parce qu'elle est convaincue, fermée à toutes les influences, excepté à celle de l'Église. On ne peut l'accuser d'inconstance; elle est aujourd'hui ce qu'elle était à l'origine. » Aussi est-il forcé de constater (p. 203), que la *Germania* est le seul journal qui ait parlé de son ouvrage. Ceci se comprend : elle était du nombre des rares journaux que l'or des corrupteurs ne pouvait séduire. D'autres passages sont non moins favorables au parti catholique (p. 227).

Il serait utile de faire, pour d'autres pays, ce que Wuttke a si consciencieusement fait pour l'Allemagne; de rechercher non-seulement comment certains gouvernement tâchent de façonner l'opinion

publique selon leurs vues; mais d'examiner aussi ce que font certains partis politiques et religieux. Le rôle que jouent les loges n'est pas des moins influents. A certaines époques, les mêmes questions sont traitées dans la presse libérale avec une telle unanimité, que l'existence d'un mot d'ordre est indéniable. Si l'on faisait sérieusement cette étude on serait bien vite convaincu que la majorité de la mauvaise presse n'est pas moins désintéressée et pas moins vénale qu'en Autriche et en Allemagne, et qu'à la presse catholique on pourrait adresser l'éloge que M. Wuttke, un adversaire, a donné aux publicistes catholiques de sa patrie. AD. DE CEULENEER.

Les Ex-Voto du temple de Tanit à Carthage. *Lettre à M. Fr. Lenormant, sur les représentations figurées des stèles puniques de la Bibliothèque nationale,* par M. PHILIPPE BERGER. Paris, Maisonneuve, 1877, petit in-fol. de 31 p. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre nous est parvenu la veille du jour de l'an, comme un livre d'étrennes, enrichi d'illustrations, de nombreuses gravures explicatives venant illuminer un texte qui, — sans elles, — serait peut-être une lecture ardue pour les profanes. On sait, en effet, que la Bibliothèque a recueilli, pour le département des médailles et antiques, la collection d'inscriptions carthaginoises formée en Tunisie par M. de Sainte-Marie, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, comme M. Léop. Delisle l'a récemment rappelé dans son rapport général sur la gestion de la Bibliothèque nationale : « L'explosion du *Magenta,* à bord duquel les pierres de M. de Sainte-Marie avaient été chargées, avait inspiré les craintes les plus sérieuses sur le sort de ces petits monuments. Les pierres elles-mêmes ne sont pas perdues pour la science; grâce aux mesures prises par l'amiral Roze, la plupart ont été retrouvées au fond de la mer et ont pu être envoyées à la Bibliothèque, où M. Philippe Berger les a reconnues et soumises à un classement qui, pour n'être pas encore complet et définitif, n'en permet pas moins d'apprécier l'intérêt des découvertes de M. de Sainte-Marie. Le rapport de M. Berger, dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires,* a très-clairement déterminé la place que les pierres de Carthage doivent occuper dans l'épigraphie sémitique et la nature des renseignements qu'elles fourniront à l'histoire et à la philologie. »

C'est la première partie de ce rapport que l'auteur a reprise en sous-œuvre, en lui consacrant de plus amples développements au point de vue spécial de l'archéologie et de la mythologie. Il démontre d'abord que les inscriptions sont antérieures à la prise de Carthage par les Romains, en 146, il les compare ensuite avec les monnaies puniques, examine les symboles figurés sur ces petits monuments, enfin la

langue et la forme des caractères qui y sont tracés, Puis il met de côté les textes eux-mêmes, très-monotones du reste, qui appartiennent au *Corpus inscriptionum semiticarum* que publiera l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et il va étudier isolément chacun des objets figurés sur les stèles. La dernière série des représentations étudiées est la plus intéressante à notre avis, parce qu'en faisant connaître le commerce et l'industrie des Carthaginois, elle nous initie, jusqu'à un certain point, aux arts de ce peuple (p. 23) qui, jusque-là (p. 7), était réputé n'en point avoir. C'est un élément des plus importants dans l'histoire de la civilisation, et le plus approprié à nous servir de guide dans l'appréciation du rôle de telle ou telle nationalité, suivant la marche de l'humanité. A quoi bon, — sans cette considération, — nous attarder sur l'examen de telle forme de préférence à telle autre ? Combien l'archéologue est consciencieux de nous dire, par exemple, de l'une des stèles, que, « des côtés de l'un des piliers, on aperçoit de petites figurines qui peuvent être des singes, ou des génies, ou peut-être autre chose encore ! » Que d'observations minutieuses ! quel souci des détails ! L'objet principal de cette thèse est d'indiquer ce qu'était Tanit et son culte. Cette déesse était l'Astarté de Carthage ; elle était aussi leur *Virgo cœlestis*, devant réunir les attributs de Diane et de Vénus. C'est l'une des nombreuses formes de la grande déesse syrienne, qui avait pour attributs, comme sa congénère grecque, le disque et le croissant. Le terme même de Tanis provient du grec Anaïtis, et ce premier élément d'analogie mène à d'autres rapprochements. — Quoi qu'il en soit, on peut dire avec l'auteur : ces représentations nous auront mieux fait connaître le génie singulier de ce peuple commerçant, même en religion, qui a été le maître du monde occidental jusqu'à l'arrivée des Romains.

Mes Schwab.

Tablettes littéraires des bibliophiles de Guyenne. Tome II. *Inventaire de la collection des ouvrages et documents sur Michel de Montaigne et lettres inédites de Françoise de Lachassagne.* Bordeaux, imp. Curgy, 1877, in-8 de IV-176 p.

Ce volume, tiré à petit nombre, ne saurait laisser indifférents ni les bibliophiles, ni les admirateurs de l'immortel auteur des *Essais* ; quelques mots d'explication à son égard sont nécessaires. Les amis des études littéraires n'ignorent pas qu'un médecin distingué de la faculté de Paris, le Dr J.-F. Payen (né en 1801, mort en 1870) avait, dès sa jeunesse, voué à Montaigne un véritable culte ; il fit de lui, durant plus de quarante années, l'objet des études les plus persévérantes, les plus infatigables ; il n'épargna ni peines, ni temps, ni sacrifices pour réunir tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à la

personne, aux ouvrages, à la famille de l'illustre philosophe. Mécontent, avec raison, de toutes les éditions jusqu'alors mises au jour, il avait conçu le projet d'en donner une nouvelle, vraiment complète, sévèrement critique, et, dans ce but, il avait réuni une foule de matériaux précieux, mais la mort est impitoyable ; le Dr Payen n'eut pas même le temps d'entreprendre la construction du monument qu'il voulait élever à la gloire de son auteur favori ; il ne publia, dans le cours d'une vingtaine d'années que quelques opuscules, qu'il distribuait à des amis, fragments d'ailleurs du plus vif intérêt pour quiconque s'occupe de Montaigne.

Il eût été déplorable que la collection spécialement *montaignesque*, formée avec tant de soin et de zèle par le docteur, eût été dispersée après sa mort ; c'est ce que comprit très-bien l'administration de la Bibliothèque nationale ; les livres et les papiers laissés par le plus ardent des admirateurs de Montaigne furent achetés, et ils forment, dans les vastes salles de l'édifice de la rue de Richelieu, un fond particulier.

C'était quelque chose ; ce n'était pas tout ; une collection destinée au public ne saurait se passer d'un bon catalogue ; un intelligent employé de la Bibliothèque, M. Gabriel Richard, a rédigé cet inventaire ; un Bordelais, auquel les études historiques doivent beaucoup, et qui, depuis longtemps, s'est fait connaître par d'estimables travaux, M. Jules Delpit, a livré ce catalogue à l'impression ; il y a joint un supplément intéressant.

Une découverte récente a fait trouver, dans un vieux sac de toile noir de poussière et conservé aux archives du département de la Gironde, vingt-trois lettres d'une correspondance entretenue par la veuve de Montaigne, Françoise de Lachassagne, et par sa petite-fille, Marie de Gamache, avec le Père Marc-Antoine de Saint-Bernard, leur cousin, alors un des dignitaires du couvent des Feuillants de Bordeaux ; ce sont ces lettres dont l'existence était complétement ignorée que M. Delpit a publiées, et, ainsi qu'il le dit fort bien : « Tous les lecteurs dont les *Essais* ont fait des amis de Montaigne, tous les penseurs qui cherchent à pénétrer dans les replis du cœur des grands écrivains, aimeront à connaître dans son intimité la femme privilégiée dont la vie a été longtemps associée à celle de Montaigne. Quelques passages de cette correspondance semblent encore imprégnés du style et des pensées de l'écrivain que tant de générations n'ont cessé d'admirer. »

Disons maintenant quelques mots du catalogue dont nous signalons la publication ; il est partagé en dix sections. La première comprend les éditions des ouvrages de Montaigne ; nous croyons qu'elles y sont toutes ; M. Payen avait deux exemplaires de l'édition originale des

deux premiers livres (Bourdeaus, 1580), devenue si rare et si chère (elle a été adjugée, dans ces dernières années, 1420, 1650 et 2020 francs, aux ventes Benzon, Potier et Radziwil); il possédait trois exemplaires de la seconde édition (1582), tout aussi difficile à rencontrer que la première; parmi les éditions modernes, il en avait recueilli quelques-unes que recommandaient des annotations autographes de divers écrivains, tels que Jamet, de Pougens, Naigeon, François de Neufchâteau.

Donnons une attention spéciale aux livres qu'a possédés Montaigne. Le philosophe traçait parfois sa signature sur les livres qui lui appartenaient, et cette circonstance ajoute un prix exceptionnel aux volumes de ce genre; ils sont fort rares; toutefois, à force de vigilance et de recherches, le docteur était parvenu à rassembler vingt et un volumes avec signatures authentiques (nous laissons de côté une signature douteuse et trois décidément apocryphes : l'audace des faussaires s'exerce sur toutes choses); il avait fallu parfois payer cher quelques-uns de ces vieux livres; M. Payen ne se consola jamais de n'être pas resté possesseur d'un exemplaire de l'édition des *Commentaires* de César imprimée à Anvers, par Chr. Plantin, en 1570; Montaigne, indépendamment de sa signature et de nombreuses notes autographes, avait écrit un jugement fort remarquable sur César et Pompée, remplissant deux pages à la fin du livre; cet exemplaire avait été trouvé sur un quai de Paris, confondu avec un tas de bouquins sans valeur; il n'échappa point à la perspicacité d'un bibliophile fervent, M. Parison, qui le paya un franc; en 1856, il passa en vente publique après la mort de son propriétaire, et il fut adjugé à Mgr le duc d'Aumale, à 1,450 francs, plus 5 0/0 de frais. M. Payen eut du moins la satisfaction de pouvoir publier, dans un de ses recueils de *Documents sur Montaigne*, cette appréciation qui a provoqué, de la part de M. Cuvillier-Fleury, deux articles insérés dans le *Journal des Débats* (16 et 23 mars 1856) et reproduits dans le *Bulletin du bibliophile*. La section, consacrée aux ouvrages des parents, amis et contemporains de Montaigne, renferme bien des volumes difficiles à rencontrer; nous y distinguons les anciennes éditions, devenues fort rares, du *Proumenoir* de Mlle de Gournay, la *fille d'alliance* du moraliste périgourdin; notons aussi une réunion, à coup sûr unique dans une bibliothèque particulière, des éditions latines, des traductions en diverses langues de cette *Theologia naturalis* de Raymond Sabon, à laquelle Montaigne rendit hommage en la faisant passer dans notre langue; il lui a consacré un des plus remarquables chapitres des *Essais*. Six éditions successives de cette traduction, mises au jour de 1569 à 1641, attestent l'accueil que lui firent les lecteurs sérieux. M. Payen possédait deux exemplaires de l'édition originale; l'un d'eux lui était bien cher, car il portait la signature de l'illustre interprète des pensées du théologien espagnol.

Une des sections les plus étendues est celle qui énumère, dans l'ordre alphabétique, les ouvrages se rapportant spécialement ou incidemment à Montaigne, à ses écrits, à ses parents, et à ses amis. Tous les *testimonia* relatifs à l'objet de ses préoccupations constantes étaient réunis avec soin par le docteur ; il coupait et il classait les articles de journaux qui se rapportaient à l'objet qu'il ne perdait jamais de vue.

Il est regrettable que les limites imposées au rédacteur du Catalogue ne lui aient pas permis d'indiquer en quel endroit il est fait mention de Montaigne dans les nombreux ouvrages qu'il énumère ; certains d'entre eux étonnent ici par leur présence, notamment l'*Essai* de M.H. Lot : *Sur l'authenticité et le caractère des Olim* (1863), et, parmi les ouvrages anonymes, une notice *Sur les vins de Bordeaux* (1867, in-12), rédigée à l'occasion de l'Exposition universelle et dans laquelle, nous le croyons du moins, il ne se trouve absolument rien concernant Montaigne.

En fait d'autographes, le docteur possédait une lettre écrite de la main de Montaigne et signée (Orléans, février 1588), lettre qui fut acquise par un bibliophile et dramaturge bien connu, Guibert de Pixérécourt, et dont l'authenticité fut contestée, parce qu'elle contenait le mot passeport.

Une quittance, signée Etienne de La Boétie, offre aussi de l'intérêt. M. Payen s'était plu à fortifier cette partie de sa collection en réunissant un grand nombre de quittances, chartes, lettres autographes ou signées de personnages célèbres contemporains de Montaigne, tels que le duc d'Albe, le poëte Baïf, saint Charles Borromée, Charles IX, Henri III, Henri IV, Philippe II, Charles-Quint, Diane de Poitiers, Coligny, Sully et bien d'autres ; on rencontre là une lettre du Tasse adressée au duc d'Urbin ; mais il est sage de faire des réserves à l'égard de l'authenticité de cette pièce.

La section consacrée aux traductions en indique deux en allemand et une en hollandais ; les *Essays*, que divers écrivains ont fait passer dans la langue anglaise, ont été treize fois imprimés à Londres ; nous trouvons en italien, indépendamment d'une version complète (Venise, 1633), un choix des *Discorsi morali, politici et militari del molto illustre sign. Michiel di Montagna*, publié à Ferrare en 1590, peu de temps après la mort du philosophe.

La section qui fait connaître les ouvrages imprimés ou manuscrits du docteur Payen au sujet de Montaigne, est digne d'attention, au point de vue de l'abondance des matériaux dont elle signale la réunion. N'oublions pas un portefeuille contenant 300 portraits environ gravés ou lithographiés de Montaigne, et une cinquantaine d'estampes se rattachant à des événements de sa vie.

L'exécution typographique du volume que nous indiquons est digne de tous éloges ; la correction est très-soignée ; nous n'avons observé

qu'un seul point à relever : M. de Sacy, le sénateur, le membre de l'Académie française, l'auteur des *Variétés littéraires, morales et historiques*, est appelé *Sylvestre de Sacy*, page 135 ; il aurait fallu mettre Silvestre. — N'y a-t-il pas également une erreur dans le nom de *Clergyman* donné, p. 95, comme celui de l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Laconics*, publié en 1826? « *Clergyman* » veut dire : « un membre du clergé, » et, si nous ne nous trompons, l'auteur des *Laconics* était en effet un *révérend* du nom de Cotton. — N'omettons pas de mentionner deux tables fort étendues et très-utiles au point de vue des recherches : l'une des faits énoncés chronologiquement, l'autre des matières par ordre alphabétique. On le voit, rien ne manque à ce volume des *Tablettes des bibliophiles de Guyenne* pour lui assurer l'accueil qu'il ne saurait manquer de rencontrer. G. Brunet.

Lettres d'un bibliographe, *suivies d'un essai sur l'origine de l'imprimerie de Paris* (cinquième série, ornée d'un atlas), par J.-P.-A. Madden, agrégé de l'Université de France, ex-vice-président de la Société des sciences naturelles de Seine-et-Oise. Paris, E. Leroux, 1878, gr. in-8 de xi-284 p. — Prix : 15 fr.

M. Madden a bien voulu rappeler (*Avant-propos*, p. vi), l'article qui a été consacré ici (mars 1876, pages 249-250), à la quatrième série de ses *Lettres*, et, après avoir reproduit nos paroles : « Nous appelons de tous nos vœux la continuation des *Lettres d'un bibliographe*, » il dit de son critique, avec beaucoup de bonne grâce : « Puisse-t-il, en recevant notre cinquième série, s'applaudir de les avoir prononcées ! » Oui, certes, je m'en applaudis, et tous ceux qui liront le beau volume qu'accompagne un remarquable atlas, composé de sept planches et de trois tableaux, joindront leurs applaudissements aux miens. Déjà, du reste, cette cinquième série, qui a paru dans un recueil périodique spécial des plus estimés, la *Typologie-Tucker*, a été non moins goûtée à l'étranger que les séries précédentes, lesquelles ont obtenu, à Londres, à New York, à Vienne, les suffrages des juges les plus compétents, tels que MM. Wyman, Th. de Vinne, Joseph Heim. De tels suffrages sont bien faits pour venger M. Madden des attaques de certains journalistes qui ont parlé de ses méritoires travaux avec une révoltante injustice, attaques auxquelles il répond, d'ailleurs, de la façon la plus piquante, soit dans l'*Avant-propos* (p. vi-viii), soit dans une des notes additionnelles dont il a enrichi son recueil (p. 272-273).

Les deux parties dont se compose le présent volume présentent un égal intérêt. Dans les vingt *lettres* de la première partie, abondent les renseignements les plus curieux et les plus variés, tous puisés aux meilleures sources. Citations tirées de livres rares, surtout d'incu-

nables, traductions de documents peu connus (notamment de trois lettres latines de Robert Gaguin, dont une sur la chute du pont Notre-Dame en 1499), rectifications d'erreurs de tout genre, rendent aussi agréable que fructueuse la lecture de toutes ces lettres écrites avec une verve singulière. M. Madden résout presque à chaque page quelque problème bibliographique. Signalons rapidement, parmi les questions si bien traitées par le sagace critique, les questions relatives à l'*anagnoste* (personnage qui dictait aux compositeurs et dont on avait contesté l'existence), au *Compendium de Francorum gestis*, à l'atelier souterrain de Gutenberg à Mayence, aux Tables de logarithmes, à l'établissement de l'imprimerie dans la province de Languedoc, à la maison de Plantin à Anvers, à William Caxton, au dictionnaire latin-français du seizième siècle de Guillaume Lemoine de Villedieu, à une plaquette latine imprimée par Jacques Kerver, en 1563, au centenaire de J.-J.-Rousseau et de Voltaire, à la plus ancienne imprimerie de Versailles, à l'étymologie du mot tramway, etc.

L'*Essai sur l'origine de l'imprimerie à Paris* complète tous les travaux antérieurs que M. Madden commence par passer en revue et qu'il analyse et apprécie avec une parfaite justesse. Après avoir exposé, discuté, corrigé les indications données par Gabriel Naudé, par André Chevillier, par William Parr Greswell, par A. Taillandier, par Aug. Bernard, par Amb. Firmin-Didot, M. Madden raconte, avec des détails nombreux, précis et parfois nouveaux, l'histoire de l'établissement de la typographie parisienne. Quelques-uns trouveront peut-être que le savant bibliographe, dans le chapitre intitulé : *Paris cité favorite de la Providence*, remonte un peu trop haut, car, à la suite des géologues Élie de Beaumont et Dufrénoy, il remonte... au-delà même du déluge. Mais l'originalité des idées exprimées en ces pages ne doit pas empêcher de reconnaître tout ce qu'il y a d'important et de solidement établi dans tout le reste de l'ouvrage. Il est impossible de ne pas donner raison à l'auteur sur à peu près tous les points, et pourtant Dieu sait combien d'érudits il combat, parmi lesquels je nommerai M. Jules Quicherat, l'académicien Bonamy, l'ingénieur Jollois, l'archéologue Dusommerard, le vieux du Boulay (imprudemment suivi par M. Alfred Franklin), H. Géraud, M. H. Legrand, La Serna Santander, Crapelet, Lacaille, Beuchot, Panzer, P. Dupont, Hain, etc. Nulle part encore on n'avait aussi exactement écrit l'histoire de la vie et des travaux des cinq personnages qui furent les fondateurs de l'imprimerie de la Sorbonne, Jean Heynlin, Guillaume Fichet, Martin Krantz, Michel Friburger et Ulric Gering. Sur ce dernier tout particulièrement, et dont le rôle fut prépondérant, fut un rôle d'initiateur, M. Madden a réuni, au prix des plus pénibles recherches, poursuivies jusqu'à Lucerne, des renseignements de la plus haute valeur.

M. Madden nous annonce que la sixième série de ses *Lettres* paraîtra l'automne prochain. Quoi qu'il fasse, il lui sera difficile de rendre le futur volume plus instructif que celui-ci. T. DE L.

Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale. Complément du catalogue publié par VAN PRAET. Paris, Champion, 1877, in-8, de 174 p. — Prix : 6 fr.

Nulle bibliothèque publique (nous le croyons du moins) n'est aussi riche en fait d'impressions sur vélin que la Bibliothèque nationale (jadis royale ou impériale). Elle ne compte pas moins de 2528 volumes ou plaquettes. Son savant et infatigable conservateur, Van Praet, né à Bruges le 27 juillet 1754, mort à Paris le 5 février 1837, avait pour les vélins un culte véritable; il ne laissa jamais échapper l'occasion d'en acquérir; il consacra beaucoup de temps, beaucoup de soins à en dresser un inventaire raisonné, qu'il remania à diverses reprises; il en fit d'abord imprimer un *Essai* en 1805, in-fol.; il le supprima, et il le remplaça par un catalogue des livres avec date depuis 1457 jusqu'à 1472, qu'il livra à l'impression en 1813, mais qu'il ne tarda pas à abandonner, et dont les exemplaires furent détruits, à l'exception de neuf, dont deux sur vélin (voir le *Manuel du Libraire*, 5e édit. t., V, col. 1078). Enfin, reprenant son œuvre, et dressant une liste complète, il fit paraître, de 1822 à 1828 (6 tomes en 5 vol. in-8), le catalogue de tous les vélins conservés rue de Richelieu.

Les descriptions sont très-minutieuses, les renseignements bibliographiques abondent; mais, en raison même de son étendue, cet ouvrage (tiré seulement à 250 exempl.) est d'un usage fort incommode; les livres sont divisés en plusieurs classes; divers suppléments, répartis dans les tomes V et VI, rendent les recherches compliquées; on y trouve des ouvrages qui, amenés à Paris par la conquête, ont été restitués en 1815; quelques inexactitudes se font observer çà et là, et, depuis 1828, des entrées nouvelles (d'une importance médiocre, il est vrai,) ont eu lieu.

Il était donc nécessaire de mettre au jour un catalogue sommaire, donnant d'un coup d'œil une idée juste de ce que possède la Bibliothèque, une énumération alphabétique réduite à sa plus simple expression. C'est ce qui a été tenté, et l'*Inventaire* que nous annonçons nous semble atteindre fort bien le but proposé. L'*Avertissement* préliminaire fournit, au sujet de la méthode qui a été adoptée, les informations les plus satisfaisantes.

On comprend sans peine qu'il ne saurait être question d'offrir une analyse d'un écrit qui n'est qu'une simple énumération de titres, mais cet *Inventaire* nous autorise à dire quelques mots au sujet des impressions sur vélin.

Non content d'avoir dressé le catalogue des livres de ce genre conservés à la bibliothèque nationale, Van Praet entreprit de rédiger la liste de tous ceux dont il connaissait l'existence dans d'autres bibliothèques publiques, et de ceux qui avaient passé en vente publique, à l'occasion de la dispersion de diverses collections particulières. Le travail auquel il se livra à cet égard, ne remplit pas moins de quatre volumes, publiés de 1824 à 1828; ils offrent de très-utiles renseignements, mais ils sont nécessairement bien incomplets, car, depuis un demi-siècle, que de faits nouveaux se sont produits!

Van Praet n'a connu qu'une faible portion des vélins déposés au British Museum; la très-précieuse collection en ce genre, formée par Sir Thomas Grenville et léguée au Muséum, lui a été inconnue; son catalogue n'a été publié qu'en 1842, dans la *Bibliotecha Grenvilliana*, tome Ier, p. XXXII.

La bibliothèque de la Haye, fort riche en livres anciens, possède des imprimés sur vélin, notamment des fragments de cette grammaire latine, à l'usage des écoliers, connue sous le nom de Donatus. Malheureusement, ces vélins ne sont pas l'objet d'une énumération spéciale dans le très-estimable volume publié par M. J.-C. Holtrop : *Catalogus librorum sæculo XV, impressorum quotquot in Bibliotheca regia Hagana asservantur*. Hagæ Comitum, M. Nijhoff, 1856, in-8, de XXIX et 591 p.

Il faudrait dépouiller patiemment les catalogues imprimés (lorsqu'il en existe) des grands dépôts français et étrangers; ce serait un rude labeur, digne de tenter quelque bibliographe laborieux; nous ne l'aborderons point; mais, sans sortir de notre sujet, nous signalerons ce que trois ventes importantes, opérées à Paris, ont offert à cet égard.

A.-A. Renouard, éditeur actif, bibliographe éminent (ses *Annales des Alde*, dont il existe trois éditions, et celles des *Estienne* sont d'excellents travaux en leur genre), était également un bibliophile des plus fervents; il avait formé une bibliothèque fort précieuse, dont il publia le catalogue en 1819 (4 vol. in-8), accompagné de notes intéressantes; après sa mort, survenue en 1852 (il était né en 1765), la collection encore fort importante de livres qu'il laissait fut livrée aux enchères; la vente eut lieu en novembre 1854; le catalogue, rédigé avec beaucoup de soin par M. Potier, comprend 3,700 numéros; on n'y compte pas moins de 224 ouvrages imprimés sur vélin; on distingue, dans cette réunion, les *Gregorii noni Decretales*, Moguntiæ, 1473; les *Orationes* de Cicéron, Venetiis, Valdapfer, 1471 (adjugé à 9,200 fr.). Parmi les impressions modernes, on remarque les *Analecta græca*, le Sophocle, le Virgile et le Térence, édités par Brunck; le somptueux Virgile de Didot, 1791, in-fol.; celui publié à Parme par Bodoni, 1793, 2 vol. in-fol., et quelques autres volumes mis au jour par cet illustre typographe; *la Religion vengée*, par le cardinal de Bernis, 1795, in-fol.:

l'*Aminta*, 1793, in-4; le *Pastor fido*, 1793, in-fol.; les *Seasons*, de Thompson, 1794, in-fol., etc. Citons aussi, mais seulement à cause du nombre des volumes, la collection des *Décrets* sanctionnés par le Roi, 1790-91, 18 vol. in-4. Renouard avait fait tirer des exemplaires sur vélin de nombreux auteurs dont il avait édité les écrits (Hamilton, Gessner, Legouvé, Demoustier, etc.); ces jolies impressions, fort soignées, furent de la part des amateurs, l'objet d'une lutte animée; les *Œuvres* de Gessner, par exemple, 1810, 3 vol., atteignirent le prix de 905 francs.

La vente de la riche bibliothèque de M. le baron J. P*** (Jérôme Pichon), en avril 1869, a offert quelques beaux livres sur vélin : le *Dialogue Monsieur Sainct-Grégoire*, Paris, Vérard, 1509 (adjugé à 1,760 fr.); les *Ruses et cautèles de guerre*, Paris, 1514 (1,600 fr., non indiqué par Van Praet); la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux (3,000 fr., seul exemplaire connu, il n'en est pas fait mention au *Manuel du Libraire*); le *Roman de la Rose*, 1813, 4 vol. in-8, (2,600 fr.); la *Nef des folles*, Paris, 1520, in-4 (6,050 fr.); les *Œuvres poétiques* de Flaminio de Birague, 1585, in-12 (seul exempl. sur vélin, 3,300 fr.), etc.

Un agent de change parisien, M. Armand Cigongne, avait su, chose des plus rares, conserver un amour passionné pour les livres rares et anciens, au milieu du feu des opérations sur les primes et sur les reports, à travers les négociations au comptant et fin courant.

Après sa mort, survenue le 20 mai 1859, sa riche bibliothèque devait être vendue aux enchères; elle fut achetée en bloc pour la somme de 300,000 francs, dit-on; l'acquéreur fut Mgr le duc d'Aumale, déjà possesseur de tant de trésors. Un catalogue, rédigé avec le plus grand soin, a été publié en 1861 (Paris, Potier, gr. in-8 de XLII-553 p.); on y compte soixante-un ouvrages imprimés sur vélin, presque tous d'impression moderne. Nous mentionnerons le Virgile de Bodoni, 1793, 2 vol. in-fol.; les *Paraboles de maistre Alain*, Paris, Verard, in-fol.; le *Passe-Temps de tout homme*. Paris, Verard (1505) in-4; la *Chasse et le départ d'amour*, par Octavien de Saint-Gelais, 1509, in-fol.; les *Folles entreprises* (par P. Gringore, sans date) in-8; la *Déploration de l'Église militante*, 1512, in-8; le *Mystère de la Passion*. Paris, Verard, 1490, in-fol., et bien d'autres volumes qu'il serait trop long d'énumérer. Toutefois, le *Recueil des histoires troyennes* (par Raoul le Fèvre). Paris, Verard, in-fol., mérite une mention spéciale. Cet exemplaire, orné de 97 miniatures, est un des trois connus sur vélin; les deux autres sont à la Bibliothèque nationale.

Terminons en faisant observer que, tandis que des typographes illustres (les Alde, les Estienne, Bodoni, les Didot) faisaient souvent tirer des exemplaires sur vélin, les Elzevier sont restés étrangers à ce luxe typographique; on ne connaît d'eux, en ce genre, qu'un seul volume insignifiant, dû à Nicolas Heinsius. G. BRUNET.

BULLETIN

Traité élémentaire d'économie politique, par M. Rozy, professeur à la faculté de droit de Toulouse. Paris, Guillaumin, 1877, in-12 de 335 p. — Prix : 3 fr.

Chargé de faire un cours d'économie politique à l'école normale primaire de Toulouse, M. Rozy a résumé son enseignement dans ce petit volume. Il a justement obtenu une récompense au concours ouvert par la Société d'économie politique de Lyon, car il était difficile d'exposer dans une forme plus claire et plus aimable à la masse des lecteurs, les principales démonstrations de la science sur les phénomènes de la production et de la distribution de la richesse.

M. Rozy ne va pas au fond des questions, en ce sens qu'il ne montre pas la liaison que ces phénomènes de production et de distribution de la richesse ont avec les principes fondamentaux de la loi morale et la réaction qu'exercaient sur eux les rapports sociaux existant entre les différentes classes. De là quelques lacunes, quelques *insuffisances* dans ses démonstrations. Notre cadre restreint ne nous permet pas de les discuter ici. Nous nous bornerons à signaler avec grand éloge, sa réfutation très-lucide et très-scientifique des fausses théories sur la population, qui remontent à Malthus. M. Rozy a cru devoir introduire dans ce petit traité son idée favorite sur l'instruction *obligatoire*, mais *non gratuite*. Nos lecteurs pensons-nous ont par devers eux tous les éléments pour apprécier le mérite très-inégal de ces deux idées. Qu'il nous suffise de dire que c'est par l'étude des faits et non par les raisonnements *a priori* qu'il faut les discuter. G.

L'Étincelle électrique, par A. Cazin. Paris, Hachette 1877, in-18 jésus, 315 p. de 76 fig. (*Bibliothèque des Merveilles*). — Prix : 2 fr. 25.

L'un des meilleurs volumes dans une collection qui en renferme d'excellents. L'éminent physicien dont la mort récente est un deuil pour la science, a su retracer, dans un résumé concis et cependant complet, tous les phénomènes, infiniment variés dans leurs causes ou leurs effets, dont l'étincelle électrique est la manifestation. Après avoir nettement défini le rôle de l'hypothèse dans les sciences et avoir rappelé, d'après Newton, que le but de la physique doit être de « faire voir comment les propriétés de tous les corps et les phénomènes découlent de quelques principes généraux de mouvement,... bien que les causes de ces principes restent inconnues, » M. Cazin fait rapidement l'histoire de l'électricité depuis Thalès et l'attraction des corps légers par l'ambre jusqu'aux bobines de Ruhmkorff et aux multiplicateurs de Holz. Il passe en revue les divers appareils qui produisent, soit l'étincelle explosive (machines à frottement et multiplicateurs électro-statiques, appareils d'induction et bobines), soit l'arc voltaïque (piles et machines magnéto-dynamiques). Il étudie ensuite sous ces deux formes la constitution de l'étincelle et donne de curieux détails sur l'analyse spectrale et le méca-

nisme de l'électricité, sur la comparaison de l'arc voltaïque au soleil et la conservation de l'énergie. Enfin il analyse les principales propriétés de l'étincelle et les applications les plus usuelles qui en ont été faites pour les signaux, les amorces et les torpilles, pour l'éclairage et les lampes de sûreté. Il termine en rappelant que l'atmosphère est le siége d'une inépuisable force électrique que l'homme saura, tôt ou tard, non plus seulement conjurer, mais utiliser. A. D.

Le Télégraphe terrestre, sous-marin, pneumatique, par M. Paul Laurencin. Paris, J. Rothschild, 1877, in-18, XII-405 p., 149 fig. et 3 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ce manuel pratique s'adresse à la fois aux hommes de métier pour lesquels il est un memento méthodique, et aux gens du monde qu'il initie aux faits généraux comme aux inventions spéciales de cette branche des sciences. En même temps que chacun peut se rendre compte ainsi des premiers essais de signaux à distance, de la naissance et des progrès de la télégraphie électrique, de l'organisation et des règlements du service, tous suivront avec profit l'exposé des phénomènes et des lois physiques dont l'étude a conduit à cette découverte, et la description des appareils les plus usuels qui en ont réalisé les applications. Après les intéressants paragraphes consacrés aux appareils de Bréguet, de Morse et d'Hughes, citons encore les chapitres sur la télégraphie pneumatique, les câbles sous-marins et la télégraphie militaire A. D.

Souvenirs d'un magistrat. Études littéraires, philosophiques et juridiques recueillies par A.-L. Martin. Paris, Thorin, in-8 de 248 p. — Prix : 4 fr.

M. Martin publie une série d'études trouvées dans les papiers d'un ami qu'il ne nomme pas. Ces études traitent des sujets fort différents; ce sont des notes prises par le défunt pendant l'exercice de ses fonctions de juge de paix et à l'occasion de ces mêmes fonctions. L'auteur était évidemment un esprit élevé, éclairé par les lumières de la religion. Parcourant les diverses attributions des juges de paix, il a soin de faire, à propos des situations souvent si délicates où peut se trouver le magistrat populaire, des réflexions morales du plus haut intérêt. Il ne se contente pas, du reste, de formuler des théories, il cite des faits dont il a été témoin dans sa carrière. C'est ainsi qu'il est amené à raconter (p. 78), une touchante histoire. Il est difficile d'analyser un livre qui embrasse tant de sujets différents; citons seulement les chapitres qui ont trait à la filiation naturelle et à l'interdiction; on y trouvera des idées neuves, des aperçus ingénieux, présentés d'une façon attachante. N'oublions pas de mentionner les pages émues où sont flétries, comme elles le méritent, les doctrines de la libre-pensée et de la morale indépendante (p. 120 et suiv.).

L'auteur s'était proposé de faire connaître et apprécier le véritable caractère du magistrat populaire; son travail réussit à en donner une haute idée. Il serait à souhaiter que tous les juges de paix comprissent comme lui leur mission et la grandeur de leurs devoirs. A. C.

Biblioteca della Gioventù. *Le Grazie*, 1 vol. de 230 p. — *Lettere di Parvaia*, 1 vol. de 618 p. *I Capricci del bottaio*, 1 vol. de 262 p. — *Lettere di santa Caterina di Siena*. 1 vol. de 244 p. — *Proze di Michele Colombo*, 1 vol. de 244 p. Turin, Libreria Saleriana; Nice, San Pier d'Arena ; Paris, Lethielleux. — *Saggaio del giovene studioso delle lingua pura*, par P. Beccaria. Ed. IV. Turin, Libreria Saleriana, 1 vol. in-12 de 444 p.

Ne négligeons pas d'entretenir le jeune public, auquel elle s'adresse spécialement, de la *Biblioteca della Gioventù* et de ses nouvelles publications. Au mois de mai cette intéressante collection s'est augmentée du livre de Cesarè : *Le Grazie*. C'est, sous forme de dialogue, un traité très-bon à étudier si l'on veux parler et écrire avec une réelle correction la langue italienne. Un seul volume mais un gros volume, a paru pour juin et juillet : ce sont les *Lettres d'Al. Paravia* à sa mère et à sa sœur. Pour les mois d'août et septembre, les intelligents directeurs de la collection sont revenus, et nous les en félicitons, à l'ancienne littérature; ils avaient publié précédemment la *Circe ;* ils se sont souvenus d'une autre œuvre de Gelli, *I capricci del bottaio*, et l'ont fait suivre des *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, si intéressantes au point de vue linguistique et si édifiantes à la fois. *Le Proze* de Michele Colombo ont fourni la livraison d'octobre. *Le Proze*, comme *le Grazie*, comme *le Perfette poesia*, forment un livre didactique dont la lecture peut être très-profitable aux jeunes gens. C'est à eux que s'adresse aussi une autre publication de la même société : *Saggio del giovene studioso della lingua pura così italiana come latina*. Cet ouvrage de M. Pietro Beccaria a reçu en Italie de grands éloges des juges et des journaux les plus compétents. Th. P.

Histoire de la persécution religieuse à Genève. Essai d'un schisme par l'Etat. Paris, Lyon, Lecoffre, 1878, in-12 de 540 p. — Prix : 3 fr.

On trouve réunis dans ce volume tous les faits que la presse nous a déjà fait connaître, en grande partie, sur cette persécution inouïe dirigée avec hypocrise et violence contre le catholicisme sur la terre, autrefois classique, de la liberté. L'auteur anonyme remonte au commencement du siècle, pour faire voir dans son entier la trame suivie par les protestants et les libéraux. Les faits parlent assez haut d'eux-mêmes pour qu'il ait pu se dispenser de considérations et de réflexions qui viendront à l'esprit de tous les lecteurs. Il n'a qu'à les grouper pour former le plus écrasant plaidoyer contre la violation de tous les droits faite au nom de la loi, au nom de l'intérêt public. On voit, avec un peu de bonne volonté, où conduit une liberté sans règle : au despotisme le plus injuste et le plus honteux. Est-il besoin de rappeler toutes les avances faites aux catholiques pour les séduire ; les conventions acceptées dont on n'a plus tenu compte, quand on n'en a plus eu besoin; l'exil, l'emprisonnement, les amendes pour le clergé catholique ; l'expulsion des religieux, même des filles de la Charité, des petites-sœurs des pauvres, des carmélites ; la confiscation des églises bâties par les particuliers ; l'intronisation de prêtres scandaleux, rebuts de tous les pays catholiques, singulier contraste avec la faveur dont jouissent certains criminels. Mais à côté de ces scènes scandaleuses, quels beaux exemples de dévouement, de courage, de fidélité et de constance donnent les catholiques soutenus par le clergé, à la tête duquel nous sommes heureux de saluer Mgr Mermillod. Beaucoup d'hommes de notre temps, encore imbus des faux principes du libéralisme, y trouveront matière à réflexions, et tous y puiseront de salutaires renseignements et d'édifiants exemples. Comme le dit le cardinal de Lyon, il était utile et opportun de faire l'histoire de la persécution religieuse à Ge-

nève, foyer des entreprises méditées contre l'Église catholique, et de montrer que cette ville veut absolument interdire au catholicisme, le droit d'exister dans son sein. V. M.

Curés et Prussiens, par J. Villefranche. Bourg, impr. Villefranche, 1877, in-12 de 47 p.— Prix : 75 c.

Montrer jusqu'où va la crédulité du public, tel est le but que se propose M. Villefranche dans cette brochure, dont le titre est emprunté aux deux sujets qui ont été le plus exploités. Il fait remarquer avec raison que l'échec d'un très-grand nombre de conservateurs dans les élections est dû à à cette bourde habilement et effrontément répandue, dans les campagnes et parmi les ouvriers des villes, que les cléricaux, les prêtres, les nobles ramassent l'argent de la France pour l'envoyer aux Prussiens. Et il raconte des anecdotes surprenantes. Son opuscule, vivement et spirituellement écrit, plein de bon sens et de verve, peut rendre de grands services. C'est à ce titre que nous signalons ce petit écrit du remarquable écrivain à qui nous devons la belle vie de Pie IX, qui obtient un succès si légitime. L. A.

Souvenirs d'Algérie et d'Orient, par Horace Fabiani. Paris, E. Dentu, gr. in-18 de 162 p. — Prix : 2 fr.

Ce volume est peu intéressant, d'un style lourd et défectueux. Il pèche encore par la mélancolie dont l'auteur semble avoir voulu revêtir toutes ses pensées. M. Fabiani a cru devoir restreindre son sujet à quelques aperçus qu'il aurait pu développer avec une compétence incontestable. En effet, pendant son long séjour en Afrique, il a dû observer, étudier les diverses races de l'Algérie, et il était en parfaite situation pour nous les montrer telles qu'elles sont. Malheureureusement, l'auteur a banni de ses descriptions le pittoresque et l'originalité qui conviennent à ce genre de récits. Les *Souvenirs* de M. Fabiani manquent de chaleur et de mouvement, d'ordre et de méthode. Tout y est mêlé, enchevêtré, sans suite, sans dates, sans unité de lieu. Le lecteur, constamment ramené d'Alger à Saïgon, de Saïgon à Alger, ne trouve rien à saisir au milieu d'épisodes à peine tracés et de pensées fugitives qui crèvent comme des bulles de savon. Toutefois, malgré ces défauts où se révèle la complète inexpérience de M. Fabiani, son livre possède un grand fond d'honnêteté et témoigne de sentiments religieux auxquels nous rendons un juste hommage. La publication de ce volume pourrait s'expliquer si l'auteur l'avait destiné à ses seuls parents ou intimes; mais, pour le produire en librairie, il eût fallu ne pas s'écarter des règles de l'art, « règles trop nobles pour être sacrifiées même à l'amitié. » Ce jugement, que nous empruntons au livre de M. Fabiani, nous plaît singulièrement; et, puisqu'il déclare aussi lui-même que « c'est une ruse vulgaire d'accommoder la critique avec l'éloge, » il ne s'étonnera pas de nous voir lui appliquer cette double sentence dont il est le propre auteur. G. des Godins de Souhesmes.

La Panagia du dôme de Strasbourg. Étude artistique, par Gaston Save. Strasbourg, Hubert et Haberer, 1877, in-12 de 75 p., avec une lithographie. — Prix : 2 fr.

La *Panagia* est une sculpture en bas-relief au portail méridional de la cathédrale de Strasbourg : le sujet représente la *mort de la sainte Vierge.* M. Save croit que c'est une œuvre byzantine, conçue et exécutée selon les règles

traditionnelles de l'art grec. Après une étude comparative des diverses *dormitions*, soit en bas-reliefs, soit sur les vitraux peints, l'auteur fait, en très-bon style, la description détaillée de toutes les figures de ce groupe admirable: quatorze en tout, d'attitudes très-variées, d'expression noble et naturelle, drapées à l'antique, et disposées sans confusion sur un espace relativement étroit. M. Save prend occasion de ce travail pour achever de détruire la légende de la statuaire Savine de Steinbach, fille d'Erwin, à laquelle une tradition gracieuse et touchante attribue la décoration sculpturale de la façade du portail sud et du pilier des anges dans l'intérieur du transept. M. Save prouve en outre que les mutilations de la cathédrale ont été l'œuvre, non pas de la rage nivelante de la Convention, mais des fureurs iconoclastes de la réforme et du vandalisme classique. Cette brochure, non moins agréable que solide, est faite pour opérer la conviction dans l'esprit du lecteur.

P. M.

Procès des Templiers, *thèse soutenue à l'Institut théologique de Poitiers*, par l'abbé Léon Neveu, licencié en théologie, curé d'Asnières-sur-Oise. Paris, E. Delalain, 1878, in 8 de 53 p. — Prix : 1 fr. 50.

La thèse soutenue par M. l'abbé L. Neveu a pour but d'établir l'opportunité de la suppression de l'ordre du Temple, dont un certain nombre de membres étaient coupables de désordres scandaleux et d'hérésie; la prudence et la sagesse paternelle dont le souverain pontife fit preuve dans cette occasion, en laissant à Philippe le Bel et à ses conseillers la responsabilité des faits arbitraires et inhumains qui se révélèrent dans cette triste histoire. La commission chargée par le pape de juger le grand maître, le visiteur de France et les commandeurs de Guyenne et de Normandie avait conclu à la prison perpétuelle, le 18 mars 1314; Philippe le Bel, le jour même, fit brûler deux d'entre eux, qui persistaient à protester de leur innocence, après avoir eu à plusieurs reprises la faiblesse de se reconnaître coupables. Disons qu'après avoir lu cette thèse on reste convaincu qu'entre les défenseurs et les accusateurs des Templiers, il reste encore à formuler un avis impartial sur ce grand procès. Après l'appréciation du Pape et des conciles, il reste indubitable que l'abolition de l'ordre était nécessaire; mais il serait important de fixer jusqu'à quel point l'ordre était gangrené, et d'examiner les conséquences de l'acte au point de vue des sociétés secrètes.

A. de B.

Les Lieutenants des maréchaux de France, par le marquis de Belleval. Paris, J.-B. Dumoulin, 1877, in-8 du 56 p. — Prix : 3 fr.

En 1651 un édit établit, que dans chaque baillage, un ou deux gentilshommes seraient chargés de connaître des différends qui s'éléveraient entre les nobles aussi bien qu'entre les militaires; ces gentilshommes, d'abord nommés directement par les maréchaux de France, et plus tard par le roi, sur la présentation des maréchaux, formaient le premier degré d'une juridiction du point d'honneur dont le tribunal suprême était la connétablie. M. le marquis de Belleval, grâce à des documents de famille, a retracé d'une manière complète l'histoire de cette juridiction, et il l'a fait suivre d'une énumération alphabétique de tous les lieutenants des maréchaux dont il a pu réunir les noms. Le travail est intéressant, et parce qu'il fait connaître un rouage administratif peu connu aujourd'hui, et parce qu'il touche à un assez grand nombre de familles. Il est à souhaiter que l'on retrouve les registres de quelques-uns de ces lieutenants; on y trouverait des détails piquants

et des anecdotes curieuses sur la société des seizième et dix-septième siècles. A. DE B.

L'Église de Saint-Pierre de Beaulieu (*diocèse de Tulle*) *et son portail sculpté, notice descriptive*, par l'abbé J.-B. POULBRIÈRE, professeur au petit séminaire de Servières (Corrèze). Limoges, imprimerie Chapouland, 1873, in-8 de 67 p. — Prix : 1 fr.

Promenade à Gimel (Corrèze), par LE MÊME. Ouvrage orné de six planches. Tours, imp. Bouserez, 1875, in 8 de 32 p. — Prix : 1 fr.

Servières et son petit séminaire, notice historique, par LE MÊME. Tulle, imp. Mazeyrie, 1876, in-12 de 180 p. — Prix : 1 fr. 50.

Une page ignorée de l'histoire de Tulle. *Marceline Pauper*, par LE MÊME. Tulle, Mazeyrie, 1876, in-18 de 31 p. — Prix : 2 fr.

Dans ces ouvrages, M. l'abbé Poulbrière étudie l'histoire et les monuments de son diocèse d'origine, et enrichit par des documents inédits ou des rapprochements nouveaux les annales des églises de Tulle. Nous ne pouvons qu'indiquer en quelques mots les traits qui nous ont paru caractériser chacune de ces brochures.

L'*Église de Saint-Pierre de Beaulieu* est surtout une description détaillée et complète de l'un des monuments les plus remarquables de l'époque où régnait le style roman. M. l'abbé Poulbrière explique très-clairement le symbolisme que les artistes de cette date recherchaient avec tant de soin, et qu'ils puisaient toujours aux sources pures de l'Écriture sainte et de la tradition (p. 17 et 18). Il insiste avec raison sur les sculptures si riches, mais malheureusement mutilées, du portail, et il relève avec sagacité les méprises de plusieurs archéologues, qui ont voulu interpréter ces figures d'après leurs propres idées (p. 30, 45, 52). Il fait aussi connaître plusieurs saints personnages qui ont vécu dans l'abbaye de Beaulieu (p. 7, 20, 22).

La *Promenade à Gimel* est consacrée en grande partie à la description du sanctuaire de Saint-Etienne de Braguse. Cette modeste église, autrefois très-fréquentée par des pèlerins venus de toute la province du Limousin, est encore très-intéressante, non-seulement par les souvenirs pieux qu'elle conserve, mais sous le rapport de l'art et de l'archéologie. Elle possède d'ailleurs une châsse du douzième siècle et un buste du quinzième, qui ont successivement frappé l'attention compétente de M. Mérimée, de M. Viollet-le-Duc et du regrettable abbé Texier. M. l'abbé Poulbrière ne se contente pas d'en donner la description, il nous offre six planches très-exactes.

L'histoire d'un petit séminaire, situé dans le fond d'une province, et dont la fondation ne remonte qu'à l'année 1816, ne peut pas présenter une suite d'événements d'une importance considérable. Le livre de M. l'abbé Poulbrière se lit néanmoins avec un vif intérêt, à raison du ton de piété filiale avec laquelle il a recueilli tous les faits se rapportant à cette maison, qui est devenue le berceau de toute la tribu lévitique du diocèse de Tulle. On peut le considérer comme le livre de raison d'un établissement qui a déjà rendu tant de services à l'Église, et qui continue à en rendre toujours de nouveaux. En lisant ces pages, où la piété, la reconnaissance pour les services rendus, l'amour de l'Eglise et de la patrie, la vénération pour la vertu de maîtres dévoués, le zèle pour l'étude et la science brillent dans toutes les parties, il est facile de se former une idée de l'accueil que les anciens élèves du petit séminaire doivent faire à cet ouvrage, qui consacre tant de souvenirs précieux. Là n'est pas tout le mérite de ce livre : il renferme un aperçu sur le prieuré de Servières qui fournit des renseignements inédits et utiles à la grande histoire.

Il suffira d'un mot pour caractériser l'opuscule sur Marceline Pauper, et ce

mot c'est M. Poulbrière qui nous le fournit : son travail est une analyse de la vie de cette admirable vierge, publiée il y a un petit nombre d'années par le docteur Dominique Bouix. La ville de Tulle avait été la cité de prédilection de cette grande servante de Dieu qui y mourut, et c'est une pensée aussi louable que pieuse d'y raviver des souvenirs qui sont à la fois une gloire pour le pays et des gages de bénédiction. DOM PAUL PIOLIN.

La Guida del Galantuomo, di FRANCESCO RAPISARDI. Milano, 1877, in-12 de VIII-163 p. — Prix : 2 fr.

Voici un bon livre et qui ne mérite que nos éloges. Le *Guide de l'honnête homme* est un recueil des meilleures maximes des philosophes et des sentences de l'Écriture disposées dans un ordre lumineux. On y lira en peu de paroles des conseils pour toutes les circonstances de la vie. Une trame légère unit toutes les pensées : c'est un beau livre et c'est une bonne œuvre. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE.—M. Henri-Victor REGNAULT, membre de l'Institut, Académie des sciences, depuis 1840, père du peintre Henri Regnault, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810, est mort à Paris le 19 janvier. Élève, puis professeur de chimie à l'École polytechnique (1840); professeur de physique au Collége de France, l'année suivante, ingénieur en chef des mines en 1847, et directeur de la manufacture de Sèvres depuis 1854, il avait étudié particulièrement les lois sur le volume des gaz dans des travaux qui font autorité. On lui doit aussi une *géométrie pratique* (1842, in-8); — *Études sur l'hygrométrie* (1845, in-8); — *Expériences sur les machines à vapeur* (1847-1862, 2 vol. in-4); — *Cours élémentaire de chimie organique*(1847-1849, 2 vol. in-8) dont une cinquième édition a paru en 1859-1860, en quatre volumes in-12 avec figures, et qui a été reproduit dans plusieurs langues de l'Europe; — *Premiers éléments de la Chimie*. abrégé de l'ouvrage précédent, publié en 1850, et qui a eu une sixième édition (1874, in-12); enfin, un grand nombre d'études publiées dans les *Annales de chimie et de physique*, dont quelques-unes ont été données en extraits dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, et le plus grand nombre réunies dans le vingtième volume des *Mémoires de l'Académie des sciences*, sous le titre de : *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le Ministre des travaux publics et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur*... (1 vol. de 748 p.). — M. Regnault avait publié encore, avec la collaboration de M. Reiset, une étude sur *La Respiration des animaux*. Il était correspondant des académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg et autres corps savants.

— Le 18 janvier est mort à Paris M. Antoine-César BECQUEREL. Né à Châtillon-sur-Loing (Loiret), le 7 mars 1788, Il était sorti de l'École polytechnique en 1808, en était devenu inspecteur en 1813, après avoir pris part à la campagne d'Espagne; et, après la campagne de France de 1814, il s'était retiré de la carrière militaire avec le grade de commandant du génie. M. Becquerel avait été attaché au Muséum comme professeur de physique en 1837; il était membre de l'Académie des sciences depuis 1829, et membre correspondant de la Société royale de Londres. L'Académie des sciences lui avait décerné, en 1874, la médaille cinquantenaire, bien qu'il ne fît partie de l'Institut que depuis quarante-cinq ans; il avait obtenu aussi la grande médaille de Capley, que l'Angleterre n'a accordée en France qu'à trois personnes.

En outre d'un grand nombre de mémoires importants, insérés dans les

Comptes rendus de l'Académie des sciences et dans les *Annales de physique et de chimie*, M. Becquerel avait fait paraître : de 1834 à 1840, un *Traité expérimental de l'électricité et du magnétisme* (7 vol. in-8, et atlas); — de 1842 à 1844, un *Traité de physique* (2 vol. in-8 et atlas); — en 1843 : *Éléments d'électro-chimie* (in-8); — puis *Éléments de physique et de météorologie* [avec M. Ed. Becquerel] (in-8 avec pl. 1847); — *Des engrais inorganiques* (1848, in-12); — *Des climats* (1853, in-8); — avec M. Edm. Becquerel encore : *Traité d'électricité et de magnétisme* (1855, 3 vol. in-8 avec pl.); — et avec le même : *Résumé de l'histoire de l'électricité* (1858, in-8). — Voici quelques-uns des titres des travaux insérés dans les recueils que nous avons cités : *Recherches sur la chaleur animale* (1835-36-38); — *Sur la torpille* (1836); — *Recherches sur le dégagement de la chaleur dans les frottements* (1838); — *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839); — *Sur les propriétés électro-chimiques des corps simples* (1841); — *Sur la température des animaux à sang froid* (id.); — *De l'action du sel dans les végétaux, et de son emploi en agriculture* (1849); — *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux à l'aide de courants électriques* (1852). Par des *Mémoires* et des *Rapports* au Conseil général du Loiret, M. Becquerel avait concouru, dans une proportion notable, à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations qui ont donné à la culture une grande partie de la Sologne.

— M. François-Vincent Raspail, mort à Arcueil-Cachan, le 7 janvier, était né à Carpentras (Vaucluse), le 29 janvier 1794. Il avait enseigné la philosophie et la théologie à Avignon pendant un an, de 1811 à 1812, et n'avait que vingt ans lorsqu'il vint à Paris, où il vécut des leçons qu'il donnait, en étudiant les sciences naturelles; décoré après la Révolution de juillet pour la part active qu'il y avait prise, il se vit nommer à une place de conservateur des collections du Muséum créée exprès pour lui; mais des dissentiments avec Cuvier le ramenèrent à la politique et à d'autres études; de cette époque datent ses premiers ouvrages, ayant trait à ses systèmes d'histoire naturelle, à son système médical basé sur le camphre, et dont la popularité le fit nommer, en 1848, membre de la Constituante. Après un long établissement forcé en Belgique, il reparut en France, pour entrer, en 1869, au Corps législatif; il fut aussi nommé député aux élections de 1876 et de 1877. Les plus notables ouvrages que nous devions à M. Raspail, — car la nomenclature complète de ses œuvres publiées représente plus de cent volumes, — sont les suivants : *Sainte Liberté* (1822, in-8); — *Coups de fouet scientifiques* (1830, in-8); — *Cours élémentaire d'agriculture* (1831-1841, 5 vol. in-18); — *Chimie organique*, le plus important de ses travaux, paru en 1833 (3 vol. in-8 et atlas), traduit en allemand, par Wolff (Stuttgard, 1834, gr. in-8), en anglais par Henderson (Londres, 1834, in-8), en italien par Macario (Milan, 1835-1838, 3 vol. in-8); — *Philosophie végétale* (1836, et nouvelle édition à Bruxelles, 1837, gr. in-8); — *Mémoire sur Marie Capelle, veuve Lafarge*, tendant à innocenter celle-ci de l'accusation d'empoisonnement (1840, in-8); — *Histoire naturelle des ammonites* (1842, 2 édit., 1866, in-fol.); — *Histoire naturelle de la santé et de la maladie* (1843, et 3e édit., 1860, 3 vol. in-8 avec fig.); — Son *Manuel annuaire de la santé*, vade-mecum médical populaire, qui forme de 1846 à 1878, 32 vol. in-12; — *Le Fermier vétérinaire*, livre conçu dans la même pensée de vulgariser les éléments de la science médicale à l'usage des agriculteurs (1854 et suiv., en 2 vol. in-18); — M. Raspail avait aussi publié, en 1872, une étude sur les *Réformes sociales* (en 1 vol. in-8). — On trouvera un grand nombre des recherches de M. Raspail sur les sciences

naturelles dans sa *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie domestiques* (du 15 juin 1847 au 15 mai 1849); dans sa *Revue complémentaire des sciences appliquées*, recueil périodique qui a commencé à paraître le 1er août 1854; et sur ses études préliminaires dans les *Annales des sciences naturelles*; les *Mémoires du Muséum*; les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*; le *Répertoire général d'anatomie*; le *Bulletin des sciences* de Férussac; enfin dans les *Annales des sciences d'observation*, fondées par M. Raspail, avec Saigey, en 1829.

— Le 7 janvier est mort à Nice, dans sa 81e année, M. Paul-Jean-Ange-Henri Monier de la Sizeranne, créé comte par décret impérial du 21 mars 1866, ancien député pour l'arrondissement de Die (Drôme) de 1837 à 1848, et de 1852 à 1857, ancien sénateur depuis 1867; il était né à Tain (Drôme), le 31 janvier 1797. Sous le titre de *Mes premiers et derniers souvenirs* (1854, in-8, Lahure), il avait réuni, dans le courant de sa carrière politique, une suite d'études littéraires et dramatiques parues à des époques antérieures, qui ne sont pas dans le commerce, et dont les titres ont leur place marquée ici; ce sont : *Les Eaux d'Aix en* 1825; — *Un auteur dramatique à la Grande-Chartreuse*; — *L'Amitié des deux âges*, comédie en trois actes en vers (1826); — *Une lecture à l'Abbaye-aux-Bois*; — *Corinne*, drame en vers (1830); — *Régine, ou Vienne et Paris en* 1815, comédie en cinq actes et en vers, avec épilogue. Plus tard, il écrivit *Marie-Antoinette*, poëme historique, avec portrait (in-1860), dont il a publié avant de mourir une quatrième édition à Nice (1872, in-8). Nous citerons encore de M. Monier de la Sizeranne : *Le Carlin vengé*, apologue danois (1868, in-8, anonyme) et un certain nombre de *Rapports, Éloges et Discours* publiés à part. En même temps qu'officier de la Légion d'honneur, M. Monier de la Sizeranne était commandeur de Medjidié.

— Le 27 novembre 1877, est mort à Cracovie Lucien Siemienski, l'un des plus élégants écrivains contemporains en Pologne. Né en 1809 à Magierow, en Galicie, il fit ses études, d'abord au lycée de Lublin, et puis à Odessa, à l'Institut portant le nom de lycée Richelieu; il prit une part active à l'insurrection de l'année 1830 et fit dans les rangs de l'armée polonaise toute la campagne de 1831 contre la Russie; réfugié en France, il y passa plusieurs années, vouées aux travaux littéraires; en 1846, il se transporta à Posen, et en 1848 il se fixa définitivement à Cracovie, où il épousa une comtesse de Potocka. Gagné aux idées conservatrices, il consacra à leur défense tout son talent et tous ses loisirs; il fut l'un des fondateurs du journal catholique le *Temps* (*Czas*), auquel il coopéra durant 30 ans, sans relâche. Doué d'une grande facilité de travail, il explorait à tour de rôle tout le domaine de la littérature, de la poésie et même de l'histoire; ses traductions poétiques se distinguent par leur fidélité à l'original et l'élégance exquise de la forme; son *Odyssée* d'Homère, traduite en vers, ne le cède en rien aux meilleures traductions classiques de l'Occident; la finesse de ses critiques le faisait surnommer le Sainte-Beuve polonais, mais il le surpassait, surtout dans les dernières années de sa vie, par un profond sentiment religieux et catholique qui animait tous ses écrits; son histoire de Pologne, publiée sous le titre de *Soirées sous les tilleuls*, fut l'un des ouvrages les plus populaires que recherchaient les jeunes générations polonaises pour apprendre l'histoire de leur patrie; elle eut maintes éditions. Membre actif de l'Académie des sciences de Cracovie, il présidait sa section philologique. Il succomba à une courte maladie, emportant les regrets de ses compatriotes, qui attendaient beaucoup encore de son patriotisme et de son activité. —

Outre une série vraiment innombrable d'articles sur différents sujets et de correspondances insérées dans les journaux et revues polonaises, il publia beaucoup d'ouvrages, dont voici les principaux : *Musamerit, nouvelles au clair de la lune*, 2 vol. Paris, 1843 ; — *Minerve, nouvelle sentimentale en vers*, Vilna, 1858 ; — *Causeries littéraires*, Cracovie, 1855 ; — *Chansons de la Bretagne*, trad. en vers, Posen, 1842 ; — *Chansons scandinaves*, Posen, 1843 ; — *Traductions et légendes polonaises, ruthènes et lithuaniennes*, Posen, 1845 ; — *Le Manuscrit de Kœnigratz*, traduit du tchèque en vers, Cracovie, 1836 ; — *Poésies lyriques de Schiller*, Léopol, 1841 ; — *Bichen et Méniché*, épisode du poëme de Firdusi Schah-Nameh, Varsovie, 1855 ; — *Les poésies de Michel-Ange Buonarotti*, traduites en vers, Cracovie, 1861 ; — *Les Odes d'Horace*, traduites en vers, Cracovie, 1869 ; — *L'Odyssée d'Homère*, trad. en vers, Cracovie, 1876 ; — *Poésies*, édition complète, Leipzig, 1863 ; — *Trois prophéties*, Paris, 1841 ; — *Idées sur les harmonies sociales*, Posen, 1845 ; — *Les saints poëtes, poésies de l'amour mystique*, trad. en vers, Léopol, 1877 ; — *Le Camp classique, épisode de l'histoire des idées littéraires du XIXe siècle*, Cracovie, 1866 ; — *Portraits littéraires*, 4 vol., Posen, 1865-1875 ; — *Critiques et revues littéraires*, Posen, 1869 ; — *Esquisses de la littérature et de la société de* 1848 à 1858, Varsovie, 1859, 2 volumes ; — *Étoiles du soir, nouvelles, biographies, voyages*, 3 vol., Vilna, 1853 ; — *Soirées sous les tilleuls ou histoire de le nation polonaise, racontée par Grégoire de Ratzlawitze*, première édition à Posen, 1845, dernière, refondue et augmentée de beaucoup, à Cracovie, 1873 ; — *Mémoires sur Samuel Zborowski recueillis à la bibliothèque de Kornik*, Posen, 1844 ; — *Dernière année de la vie du roi Stanislas-Auguste*. Cracovie, 1861 ; — *Les deux Jules* tombés sur le champ de bataille en 1831 et 1863 (comte Malachowski et comte Tarnowski), Cracovie, 1869 ; — *Biographie et mémoires du comte Stanislas Malachowski*, Cracovie, 1853 ; — *Souvenirs de Sigismond Krasinski*, Cracovie, 1859 ; — *Souvenirs du castellan Wenzyk*. Cracovie, 1865 ; — *Souvenirs d'Adré Kozmian*, Léopol, 1865 ; — *Vincent Pol et ses poésies*, Cracovie, 1873 ; — *Biographie de Thaddée Kesciuszko*, Cracovie, 1866, tome premier ; — *Le Sentiment religieux et le mysticisme dans la vie et les œuvres d'Adam Mickiewicz*, Cracovie, 1871 ; — *Venceslas Rzewuski et ses aventures en Arabie*, Cracovie, 1878 ; — *Saint François d'Assise*, Léopol, 1873 ; — *Légende lyrique sur saint Stanislas, évêque et martyr*, Cracovie, 1870 ; — La librairie de Zupanski à Posen vient d'annoncer deux volumes de différents articles littéraires de Siemieniski, intitulés : *Varia*.

— M. Paul-Henri-Ernest DE ROYER, premier président à la Cour des comptes, ancien procureur général près de la Cour de cassation et ancien ministre de la justice sous l'Empire, est mort à Paris, le 13 décembre. Il était né à Versailles le 29 octobre 1808, fit son droit à Grenoble et à Paris, et entra, en 1832, dans la magistrature, dont il parcourut avec éclat tous les degrés de la hiérarchie. On lui doit un *Commentaire analytique du code civil* livre Ier, titre II, avec M. Léon Delisle ; des discours de rentrée à la Cour de cassation ; des mémoires *Sur la vie et les travaux de Tronchet ; — Sur les origines et l'autorité de la Cour de cassation*, — *Sur les réformes judiciaires et législatives du règne de Louis XIV*, etc.

— M. l'abbé L. Claude PAVY, ancien vicaire général de Constantine et frère de l'ancien évêque d'Alger, vient de mourir à Cannes. Il était né à Roanne en 1812 et suivit son frère en Algérie, lorsque celui-ci succéda à Mgr Dupuch sur le siége épiscopal d'Alger. Il y resta vingt ans, jusqu'à la mort de son frère. Il vivait dans la retraite aux environs de Roanne, occupé de travaux historiques et religieux. Il a publié la vie de son frère, et divers

opuscules : *Conférence contre le livre de M. Renan* (Constantine, 1863); — *Affranchissement des esclaves*, par l'abbé Pavy, professeur à la faculté de théologie de Lyon (1838-1846), publié en réponse à MM. Louis Blanc, Germain Casse, Jules Simon, etc., par M. L. C. Pavy, ancien vicaire général (Lyon, 1875); — *Les Réclusories* (Lyon, 1875).

— M. Placide CAPPEAU vient de mourir à Roquemaure. C'était le fils d'un agriculteur. Il a publié dernièrement la traduction en vers d'un poëme languedocien, *le Siége de Caderousse*, et un poëme de sa façon, *le Château de Roquemaure* (2 vol. in-12, imprimé chez Jouaust, 1876). Il en est rendu compte dans ce numéro même du *Polybiblion*. M. Cappeau est aussi l'auteur du *Noël* que la musique d'A. Adam a rendu si populaire. Il était devenu libre-penseur; mais, à sa dernière heure, il est revenu aux croyances de sa jeunesse.

On annonce encore la mort : de M. Adolphe DESMOULINS, publiciste, mort à Nice, correspondant de l'*Étoile belge*; — de M. le comte Armand-Just-Eugène DE LA FARE, ancien directeur de la *France centrale*, mort à Onzain, à soixante-sept ans; — de M. Philippe MONTALAND, ancien imprimeur et fondateur du *Drapeau tricolore* et du *Courier de Saône-et-Loire*, mort à Châlon-sur-Saône, le 20 janvier, à soixante-sept ans. — de M. Achille MARTINET, graveur, membre de l'Institut; — de M. le Dr DORAN, rédacteur en chef de *Notes and Queries*, mort le 25 janvier, à Londres; — du comte Alexandre WIELOPOLSKI, marquis de GONZAGA MYSZKOWSKI, ancien gouverneur du royaume de Pologne pour la Russie, auteur de *Lettres d'un gentilhomme polonais au prince de Metternich*, écrites en 1846.

FACULTÉ DES LETTRES. — M. Maillet, ancien élève de l'École normale, professeur suppléant au lycée Saint-Louis, a soutenu à Paris, le 11 janvier, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De voluntate et libero arbitrio in moralibus Aristotelis operibus*; — *De l'essence des passions.*

— M. J. de Crozals, ancien élève de l'École normale supérieure, a soutenu à Paris, le 26 janvier, ses deux thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *Conspectus historiæ Ingolstadiensis Academiæ*; — *Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sa vie, son enseignement, sa politique.*

CONCOURS. — L'Académie de législation de Toulouse a proposé pour 1878 le sujet suivant : « Exposition des principes du droit international et des principes du droit civil, concernant les mariages contractés en pays étranger. » Elle met au concours, pour 1879, le sujet suivant : « Étude sur la vie et les travaux de Dupin, avocat, jurisconsulte et magistrat. » Le prix consistera en une médaille d'or de cinq cents francs. Pour le prix du Conseil général du département de la Haute-Garonne (médaille d'or de cinq cents francs). L'Académie a proposé pour 1878 : « Étude historique, juridique et économique, sur le bail à colonage partiaire, envisagé au double point de vue des engagements entre le propriétaire et le colon et des droits qui s'engendrent, à l'occasion de ce contrat, entre les membres de la famille du colon à la suite d'un état d'association. »

L'Académie met au concours, pour 1879, le sujet suivant : « De la législation et de la jurisprudence en matière de travaux publics, sous l'ancienne monarchie française avant 1789. » L'Académie demande aux concurrents une histoire, aussi complète que possible, pour notre pays jusqu'en 1789, des travaux publics, tels que routes, ponts, canaux desséchements de marais. Cette histoire doit embrasser l'étude des modes d'entreprise, de confection et d'entretien de ces travaux, celle des ressources qui leur étaient affectées, et enfin de l'organisation des différents agents qui y coopéraient.

L'Académie verrait avec plaisir qu'après avoir étudié l'histoire générale des travaux publics, les concurrents voulussent bien s'attacher à celle d'un travail public déterminé, suivant la région qu'ils habitent : par exemple, du canal de Crau, connu sous le nom d'*Œuvre de Craponne*, du *Canal du Languedoc*, ou tout autre.

Les mémoires doivent être adressés au secrétaire-archiviste, rue des Renforts, 15 à Toulouse, avant le 30 avril 1878 ou 1879.

Société de Géographie. — La commission centrale (conseil) de la Société de géographie a procédé au renouvellement de son bureau, qui se trouve ainsi composé pour 1878 : Président : M. de Quatrefages, membre de l'Institut ; — Vice-présidents : M. Daubrée, membre de l'Institut, et M. Henri Duveyrier ;— Secrétaire général : M. Charles Maunoir ;— Secrétaires adjoints : MM. Jules Girard et Julien Thoulet.

Société des publications populaires. — La Société des publications populaires a tenu son assemblée générale annuelle le 24 janvier. Dans cette séance, elle a renouvelé son bureau et complété son conseil. M. le comte de Moustier a été appelé à remplacer comme président M. le vicomte de Melun. M. le baron de l'Espée a été nommé vice-président. MM. Alphonse Dosseur et Edouard Lefébure ont été nommés membres du Conseil. M. le comte de Lauriston-Boubers, secrétaire, et M. Ch. Garnier, trésorier, ont fait connaître la situation de la Société. Son action s'est étendue jusqu'aux pays étrangers ; des commandes lui sont venues de Syrie ; sa commission de lecture a examiné, en 1877, 156 ouvrages dont 98 seulement ont été admis à figurer sur ses catalogues. Elle a vendu pour plus de 34,000 francs de livres, destinés soit à des bibliothèques populaires ou pour l'armée, soit à des distributions de prix. M. le secrétaire a payé un juste tribut d'éloge à deux membres décédés, M. le vicomte de Melun, son président et M. le baron Cauchy, membre de l'Institut, qui ont tous deux pris part à la fondation de la Société.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 janvier, M. Garcin de Tassy a présenté sa revue annuelle de la littérature hindoustane.— Dans la séance du 11, M. Ch. Robert a fait une communication sur des monnaies du treizième et du quatorzième siècle, découvertes à Saint-Vith en 1876, et appartenant presque toutes à la Lorraine et au Luxembourg. — Dans la séance du 18, M. le président a communiqué une note de M. Fernique, adressée par le directeur de l'Ecole française de Rome, sur les fouilles de Palestrina. M. Heuzey a présenté des observations sur des bronzes archaïques de la collection de M. Caropanos. — Dans la séance du 25, M. Heuzey a présenté quelques observations sur un vase sacré du sanctuaire de Dodone. M. Max. Deloche a continué la lecture de son mémoire sur les invasions des Gaulois en Italie. M. Pavet de Courteille a lu une note de M. Dabry de Thiersant, consul de France en Chine, sur la religion de Tamo. M. E. Revillout a lu la première partie d'une étude sur la loi de « bebaiosis ».

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 janvier, MM. Nourrisson, Ch. Giraud, Hippolyte et Frédéric Passy ont présenté plusieurs ouvrages offerts à l'Académie et dont ils ont fait l'analyse. — Dans les séances du 12 et du 17, M. Félix Rocquain a achevé la lecture de son travail sur le parti des philosophes. — Dans la séance du 12, M. Berthold Zeller a achevé la lecture de son mémoire sur la dernière année du duc et connétable de Luynes. — Dans la séance du 26, M. Paul Janet a analysé un mémoire adressé à l'Académie par M. Boussi-

nesy, professeur à la faculté des sciences de Lille, sur la conciliation du véritable déterminisme physiologique avec la vie et la liberté morale. M. Baudrillart a commencé la lecture d'un rapport sur l'état moral, intellectuel et matériel des populations agricoles (Normandie), résultat d'une enquête dont il avait été chargé par l'Académie, en remplacement de M. Louis Reybaud.

Une fête latine a Montpellier. — Des concours internationaux auront lieu à Montpellier, le mardi de Pâques, à l'occasion d'un grand prix, le *Chant des Latins*, fondé et donné à la *Société des langues romanes* par M. de Quintana, aujourd'hui député aux Cortès et commissaire du gouvernement espagnol à l'Exposition universelle de Paris. Il s'agirait d'un chant de race pouvant, au moyen de traductions sur le même rhythme, devenir commun à tous les peuples qui parlent un idiome dérivé de l'ancienne langue de Rome.

Un Comité, composé de membres de la *Société des langes romanes* et des autres associations qui ont décidé de faire coïncider leurs réunions avec celles du concours du *Chant des Latins*, prépare, sous la présidence de M. de Tourtoulon, le programme des fêtes.

La *Société des langues romanes* décernera des prix aux meilleurs travaux philologiques sur les idiomes néo-latins, ainsi qu'aux meilleures pièces de poésie (poëme, drame, comédie, ode, sonnet, etc.) et de prose (histoire, roman, nouvelle, recueil de contes et de narrations, etc.) en langue d'oc, ancienne ou moderne. Tous les dialectes du midi de la France, sont admis à concourir. Les manuscrits devront être adressés *franco*, avant le 1er avril 1878, terme de rigueur, au Secrétaire de la *Société des langues romanes*, à Montpellier. Les travaux inédits seront seuls admis à concourir; toutefois les prix de la section de philologie pourront être attribués à des ouvrages imprimés du 1er janvier 1875 au 1er avril 1878.

La Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne. — La plupart des monuments de l'art antique, qui nous ont été conservés, ont eu gravement à souffrir des injures du temps et des hommes. Depuis peu, on a pris l'habitude de les laisser tels quels, et les musées commencent à se remplir de fragments de statues, que l'on se contente de nettoyer et de placer dans un bon jour, sans s'inquiéter de remettre les nez, les bras, les jambes qui manquent. Autrefois il n'en était pas ainsi : on restaurait. Il y a telle statue célèbre, que l'on a fabriquée de toutes pièces avec une tête de femme, un buste d'homme et des membres empruntés à tous les personnages imaginables. Le tout, bien gratté, ne manque pas de faire « esbaudir » les dilettanti. Un admirateur sérieux a, dans ces cas-là, pour premier devoir de s'informer de l'authenticité et de l'état de conservation de ce qu'il admire.

Il ne faut pas croire que les auteurs classiques, monuments, eux aussi, de l'art ancien, aient échappé au sort commun. Beaucoup, hélas ! nous ont été envoyés par le temps ; ce qui en reste a reçu plus d'un accroc, à travers les longs et rudes sentiers du moyen âge ; en certain cas, le plomb vil s'est glissé sous la même étiquette que l'or pur, comme on voit à Rome des colonnes de faible style porter sur leur socle les noms de Phidias et de Praxitèle. A la renaissance, on en fit un triage sommaire et un nettoyage un peu précipité ; la patrie des Etienne et des Saumaise s'honora dans ces difficiles travaux; mais, depuis longtemps, on s'imagine trop que la besogne est finie et que l'on peut se livrer tranquille aux douces joies de la contemplation littéraire. Les Allemands, secouant ce charme aussi trompeur que délicieux, nous ont laissés à notre dilettantisme et se sont replacés franchement dans la tradition érudite du seizième siècle. D'un autre côté, l'archéologie est

venue, qui a fait revivre sous nos yeux ce monde antique sur lequel les œuvres littéraires ne nous donnaient que des échappées de vue trop incomplètes On a bien vite compris que ce serait s'exposer à mal comprendre et, partant, à mal admirer, à mal aimer Homère, Sophocle, Démosthènes, Plaute, Virgile, Tite-Live, si on persistait à les isoler du monde au milieu duquel ils ont vécu et à ne chercher en eux que les traits par où ils nous ressemblent et ressemblent aux hommes de tous les temps.

L'éducation littéraire du professeur d'abord, de l'élève aussi, bien qu'indirectement, doit donc désormais compter une initiation : 1° *à la critique d'authenticité* qui apprend à distinguer les œuvres sincères des imitations ou suppléments apocryphes ; 2° *à la critique verbale*, c'est-dire aux efforts tentés dans tout le monde savant pour reconstituer à l'aide des manuscrits et de la conjecture les textes qui nous sont parvenus plus ou moins altérés ; 3° *aux procédés généraux du commentaire*, par la comparaison des textes du même auteur ou d'auteurs contemporains, par les rapprochements des monuments épigraphiques ou figurés qui peuvent apporter quelque lumière à l'interprétation.

L'enseignement universitaire avait mis ces études de côté ; elles ont trouvé dans l'École des hautes études de la Sorbonne un sanctuaire où pour le bien général de la science française, on doit souhaiter de voir affluer les adeptes. D'excellents travaux en sont déjà sortis. Plusieurs maîtres de la section de philologie et d'histoire ont fondé cette année la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne*. Les noms de MM. Tournier, Graux et L. Havet (ne pas confondre avec M. Ernest Havet, auteur de livres antichrétiens), directeurs de la Revue, ceux de MM. Weil, Foucart, Thurot, Benoist, Desjardins, Quicherat, qui figurent au bas d'importants articles, suffisent à montrer que l'œuvre est entre les mains les plus autorisées. Nous ne pouvons entrer dans le détail des articles que comprend ce premier volume. Le quatrième fascicule (la *Revue* est trimestrielle) comprend à lui seul plus de 300 pages entièrement consacrées à un dépouillement de tous les travaux relatifs à la philologie, à l'histoire ancienne à l'archéologie qui ont paru l'année dernière dans toutes les revues d'Europe. C'est un travail prodigieux, qui n'a rien d'analogue, pas même en Allemagne. Les travailleurs, auxquels de longues et pénibles recherches sont ainsi épargnées, béniront les courageux éditeurs, et particulièrement M. Ch. Graux ; mais qu'ils seront loin de se faire une idée du travail dépensé dans ce gigantesque compte rendu !

Espérons que cette œuvre sérieuse et française sera accueillie parmi nous comme elle mérite de l'être. Le clergé ne s'est pas désintéressé dans la fondation de l'École des hautes études ; encore maintenant plusieurs ecclésiastiques distingués y vont chercher une formation spéciale que ne saurait donner l'enseignement des facultés, soit de l'État, soit de l'Église. La nouvelle *Revue* permettra aux professeurs de nos colléges et séminaires de provinces de profiter, dans une certaine mesure, de l'enseignement de la haute école parisienne ; ils pourront s'assurer par eux-mêmes de l'esprit exclusivement et sévèrement scientifique qui préside à ses travaux.—L. Duchesne.

— Le Bulletin de Correspondance hellénique. — M. Albert Dumont a fondé, en 1876, à l'École française d'Athènes, dont il est le directeur, un institut de correspondance hellénique. S'il est permis de comparer une œuvre qui commence à un grand établissement de cinquante ans de durée, l'association athénienne est le pendant de l'Institut de correspondance archéologique fondé à Rome par les efforts unis de la France

et de la Prusse, au temps de la Restauration. Son but est de recueillir les renseignements archéologiques épars dans les publications périodiques d'Orient, si peu répandues en Europe, de donner un centre et une direction à bien des efforts qui se perdent dans l'activité à demi éclairée des petites sociétés scientifiques du monde grec, et de porter à la connaissance du public français les principaux résultats des fouilles et découvertes qui s'opèrent chaque jour sur ce sol si fertile en antiquités. L'organe de l'institut hellénique est le *Bulletin*, dont la première année, composée de huit fascicules, a paru tout entière (Paris, E. Thorin; Athènes, Perris, in-8, de 416 pages et 14 planches). Quelques articles rédigés en grec, soit ancien, soit moderne, donnent à cette publication un cachet franco-hellénique qui ne manque pas de pittoresque. Les planches, exécutées avec beaucoup de soin, charmeront plus d'un amateur; mais il va sans dire que le fond prime la forme, si soignée qu'elle puisse être, même dans la simple exécution typographique.

Le philologue y trouve des scholies nouvelles sur Eschine et Démosthènes, avec plusieurs fragments inédits d'orateurs attiques, de bonnes corrections de textes classiques, même de sages observations sur le grec byzantin. L'archéologue s'intéressera aux fouilles tout récemment exécutées sur l'emplacement des sanctuaires célèbres de Délos et de Dodone, à celles qui se continuent encore sur le versant de l'Acropole d'Athènes; on sait que ces dernières ont rendu un nombre prodigieux d'inscriptions importantes, notamment un traité sommairement indiqué par Thucydide; de dédicaces, une statue consacrée par un des fils de Pisistrate et déchiffrée, il y a vingt-trois siècles, par le grand historien athénien; un petit poëme de Sophocle, absolument inédit. L'épigraphie n'est pas seulement représentée par les inscriptions nouvellement découvertes; les manuscrits de Cyriaque d'Ancône, conservés à Rome et à Florence, en ont rendu un grand nombre que le célèbre voyageur pouvait lire encore dans les dernières années de l'empire byzantin et qui maintenant ont disparu. L'archéologie figurée, la numismatique ne sont pas moins bien représentées; la bibliographie a aussi sa place. Parmi les livres analysés, je remarque la grande collection d'hymnes grecs nouvellement publiée par le cardinal Pitra. Il y a même des récits de voyages, de voyages archéologiques bien entendu.

La science des antiquités religieuses est redevable à ce recueil, d'abord d'une inscription relative au célèbre Héliodore du livre des Machabées, d'une inscription chrétienne d'Égypte, intéressante au plus haut degré à cause de ses formules liturgiques, enfin du recueil des inscriptions chrétiennes de l'Attique, publiées, avec fac-simile et commentaires, par M. Ch. Bayet.

La rédaction de cet utile recueil est naturellement placée sous la direction de M. Dumont. Les noms des membres de l'École française s'y rencontrent avec ceux des savants les plus autorisés du monde hellénique. Des articles signés Egger et Foucart achèvent de donner à cette œuvre une recommandation scientifique qui la classe au premier rang de nos publications savantes. — L. Duchesne.

Cours d'histoire de France a l'Université catholique de Paris. — Au mois de novembre dernier, M. Lecoy de La Marche, archiviste-paléographe, deux fois lauréat de l'Institut pour ses ouvrages sur la *Chaire française au moyen âge* et sur *le Roi René d'Anjou*, a inauguré son cours d'histoire de France à l'Université catholique de Paris. Dans sa leçon d'ouverture, qu'il vient de publier (Paris, Poussielgue, in-8 de 31 p.), le savant professeur a exposé l'origine antique et sacrée du sentiment de l'amour de la patrie; il a montré

avec un rare talent comment le paganisme comprenai l'histoire nationale, et comment le christianisme, en renouvelant la face du monde, a transformé et ennobli l'idée de la patrie. Comparant les historiens de l'antiquité avec les chroniqueurs du moyen age, M. Lecoy de La Marche a passé successivement en revue Eginhard, Suger, Orderic Vital, Villehardouin, Joinville, Froissart, Monstrelet, Commines. Il s'est peu arrêté sur le mouvement intellectuel de la renaissance, qui ne fut pas favorable à l'étude du passé de la France; mais, arrivant au dix-septième siècle, il a jeté un regard d'ensemble sur les grandes collections des bénédictins, puis il a analysé rapidement les travaux d'érudition qui se sont produits de nos jours sur le moyen âge. Dans la seconde partie de cette leçon, M. Lecoy de La Marche a exposé le plan de son enseignement. Il se propose d'étudier spécialement le règne de saint Louis, la période de splendeur du moyen âge. L'Eglise, la royauté, la noblesse et la chevalerie, la bourgeoisie et les classes populaires sont les acteurs de ce drame ; le professeur exposera leur rôle, surtout au point de vue social, car il bannit avec raison ce qu'on a appelé l'histoire-bataille. Chaque semaine une leçon sera consacrée à l'explication et au commentaire des sources historiques du règne de saint Louis : Joinville, Geoffroi de Beaulieu, Guillaume de Chartres, le confesseur de la reine Marguerite. Ce cours, qui se rapproche ainsi de la méthode d'érudition de l'École des chartes, sera certainement un des plus originaux de l'Université Catholique. C'est par de telles créations que l'enseignement libre sortira de l'ornière universitaire, et, dans ces voies nouvelles et presque inexplorées, l'Université catholique de Paris ne pouvait choisir un meilleur guide que M. Lecoy de La Marche. — Er. B.

La Bibliothèque de l'Université d'Harvard.—Nous recevons des États-Unis le rapport annuel de l'Université d'Harvard, une des principales de ce pays. A ce rapport est annexé un bulletin périodique indiquant les progrès de la bibliothèque à l'usage du personnel de l'université, tant élèves que professeurs. Ce document est curieux en ce qu'il montre les ressources mise, aux États-Unis, à la disposition des professeurs et des étudiants pour leurs travaux et leurs études.

La collection se compose de 230,000 volumes; elle se divise en plusieurs bibliothèques, consacrées, l'une à la jurisprudence l'autre à la médecine, une autre aux sciences, une quatrième à la théologie, une cinquième à la zoologie, une sixième à la botanique, une septième à l'astronomie, etc. En 1825, le fonds pour achat de livres et pour reliures n'était que de 550 dollars (le dollar vaut 5 fr.) par an ; il est aujourd'hui équivalent à la rente produite par un capital de 170,000 dollars (850,000 fr.) et ce capital ne cesse de s'accroître.

Il y a là une bibliothèque centrale composée de 164,000 volumes, à laquelle ressortissent les bibliothèques spéciales dont nous venons de parler. Il est question actuellement de rendre cette organisation plus compacte encore dans l'intérêt des élèves et des professeurs, et d'installer des téléphones de l'établissement central aux extrémités, comme il a déjà été pratiqué à Boston entre la bibliothèque de la ville et ses succursales, et cela par les soins de M. Justin Winsor, dirigeant alors les bibliothèques de Boston et appelé depuis à la direction de l'inportante et riche bibliothèque de l'Université d'Harvard.—(*Journal Officiel*).

Une rectification d'histoire littéraire. Le Portefeuille de M. L.-D. F****. — M. le docteur Desbarreaux-Bernard vient de publier une brochure, tirée à 150 exemplaires numérotés à la presse, imprimée en beaux caractères sur papier fil des Vosges fabriqué à la main, intitulée : *Le Portefeuille de Monsieur L.-D. F****, attribué à Germain de Lafaille, auteur des Annales de Toulouse* (Toulouse, Édouard Privat, 1877, grand in-8 de 49 pages).

Barbier (*Dictionnaire des anonymes*) a cru devoir, on ne sait pourquoi, donner à l'historien Lafaille (et non La Faille) la paternité d'un bouquin, devenu rare, et qui est le premier livre que l'on ait imprimé à Carpentras: *Le Portefeuille de M. L.-D. F*****, etc. (1694, petit in-12). Les bibliographes, à la suite, comme le remarque le savant docteur, ont juré par le maître, et l'ont tous copié. M. Desbarreaux-Bernard donne du *Portefeuille* une analyse fort détaillée, de laquelle il résulte que le recueil ne renferme pas un seul mot de l'annaliste toulousain. Cette analyse, des plus spirituelles et des plus agréables, ne nous apprend pas seulement qu'il faut renoncer à regarder Lafaille comme l'auteur du *Portefeuille*: le doyen des bibliophiles méridionaux, qui conserve, à quatre-vingts ans, toute la mémoire, comme toute la verve de ses jeunes années, nous donne, chemin faisant, bien des renseignements curieux, notamment (p. 10-17) sur un personnage célèbre du dix-septième siècle qu'ont négligé toutes les biographies, M. Miton ou Mitton, dont il est question dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dans la *Muse historique* de Loret, dans le *Menagiana*, dans les *Lettres* de Bussy-Rabutin, dans les *Pensées* de Pascal, dans les *Œuvres* du chevalier de Meré, dans la *Correspondance* de Mathieu Marais avec le président Bouhier, dans les *Mémoires* du P. Rapin, dans le *Port-Royal* de M. Saint-Beuve, etc. Parmi les choses piquantes qui abondent dans l'analyse du *Portefeuille*, et qui concernent Étienne Pavillon, Chaulieu, Chapelle, Mme Deshoulières, Racine, Boileau, le chevalier de Saint-Gilles, etc., on remarquera (p. 18-19) un portrait satirique de Turenne, tiré, dit-on, du cabinet de Saint-Evremond, mais qui n'a pas été inséré dans ses *Œuvres*, et que, comme M. Desbarreaux-Bernard, je ne crois pas authentique. J'en ai dit assez, je l'espère, pour inspirer aux bibliophiles le désir de posséder une brochure qui, à tous égards, est un si friand morceau. — T. DE L.

UNE FÉE MÉLUSINE AU DAUPHINÉ — Le *Polybiblion* a parlé (t. XX, p. 453) d'une Mélusine normande qu'il compare à la Mélusine du Poitou et des Lusignan. Mais c'est le Dauphiné qui offre la reproduction la plus exacte de cette étrange et mélancolique légende. L'illustre famille dauphinoise des Sassenage prétendait tirer son origine d'une fée, nommée aussi Mélusine, épouse d'un baron de Sassenage auquel elle avait fait promettre, en lui accordant sa main, de la laisser libre de s'enfermer dans son boudoir chaque vendredi et de ne jamais pénétrer auprès d'elle ce jour-là.

L'union fut charmante et féconde; mais, au bout de quelques années, le seigneur de Sassenage s'irrita de ce mystère, et, après avoir vainement prié sa femme de lui révéler ce secret, brisa, un vendredi, la porte du boudoir..... il aperçut Mélusine transformée en sirène, avec une immense queue de serpent, et se livrant à des études de magie. A la vue de son mari, la fée poussa un grand cri, s'enfuit par la fenêtre, et se réfugia dans de vastes grottes, situées en face du château de l'autre côté du torrent du Furon. On ne la revit plus; mais, durant plus de mille ans, quand un Sassenage devait mourir, on entendait le soir les cris de douleur de Mélusine retentir au fond des grottes, annonçant une catastrophe.

C'est en mémoire de cette tradition que le château moderne de Sassenage porte à son fronton deux sirènes à queues de serpent, soutenant les armes de Sassenage et de Bérenger. Au-dessus du bourg de Sassenage, on voit encore, suspendue au-dessus du torrent du Furon, une demeure du seizième siècle, seul reste du château primitif des Sassenage, théâtre de la légende de Mélusine. A l'intérieur, un fragment de mur garde encore une fenêtre ogivale du treizième siècle, marquant, dit-on, les restes de la cham-

bre où vint au monde saint Ismidon, prince de Royans, l'une des gloires de la maison de Sassenage.

En face, sur l'autre bord du torrent, les grottes de Sassenage, l'une des merveilles du Dauphiné, ouvrent encore à l'explorateur leur curieux mais dangereux labyrinthe, d'où le Furon se précipite en mugissant. — A. G.

La Gazette russe de Saint-Pétersbourg. — Au commencement de ce mois, la *Gazette russe de Saint-Pétersbourg* a célébré le 150e anniversaire de son existence. Le journal dont nous parlons est le premier rédigé en russe qui ait paru dans l'empire sous une forme périodique. Dans le numéro qu'a publié à cette occasion le journal actuel, il est dit qu'il existait déjà auparavant en Russie une sorte de journal portant le nom de *Gazette russe* (Russkija Wedemosti). Ce qui est curieux à savoir, c'est que cette feuille avait été fondée en 1703, par Pierre le Grand lui-même, qui, pendant longtemps, en fut le principal rédacteur ; il ne dédaignait pas d'en corriger les épreuves de sa propre main, la plupart du temps.

Le journal dirigé par Pierre le Grand paraissait très-irrégulièrement par numéros de 2 à 7 feuilles, d'un petit format, chaque numéro avec un titre particulier, comme on peut aussi remarquer en d'autres gazettes publiées à cette époque, dans différents pays. En 1703, il parut en tout 39 numéros. L'année suivante, le journal prit un nouveau titre fort allongé.

Cette feuille contenait surtout des nouvelles de l'étranger ; les nouvelles indigènes étaient fort rares. On peut observer le même fait dans l'ancienne *Gazette*, publiée en France au dix-septième siècle par Renaudot. Dans la *Gazette russe* de Pierre le Grand, on trouve un certain nombre d'articles sur la guerre avec les Suédois.

Jusqu'en 1711, la feuille gagna toujours en importance : à partir de cette date, elle parut tantôt à Saint-Pétersbourg, tantôt à Moscou, puis, en 1727, elle cessa de paraître. En 1718, il n'en avait été publié qu'un seul numéro.

Quelques numéros de cette feuille ayant vu le jour sous le nom de *Gazette de Saint-Pétersbourg* (le titre en russe), c'est cette circonstance qui a fait croire à plusieurs personnes que le journal actuel avait été fondé en 1703, de même qu'on a voulu ramener à cette date la fondation de la *Gazette de Moscou* (Mosk-Wedemosti).

Le journal qui vient de célébrer le jubilé de son 150e anniversaire a été fondé, le 2 janvier (ancien style) 1728, par l'Académie des sciences, laquelle, depuis lors, n'a cessé de l'éditer et de le faire imprimer par sa propre imprimerie. — (*Journal Officiel.*)

Erreurs de la Revue des Deux Mondes. — La *Revue* dont il s'agit, indique (on le sait) à la 3e page de la couverture imprimée de chacune de ses livraisons, une liste de quelques ouvrages nouveaux, avec de courtes appréciations. Dans la livraison du 1er décembre, il est dit, à propos de l'édition des *Essais* de Montaigne publiée par le libraire Lemerre, qu'elle a été faite avec le concours de « M. Dereimeris, membre de l'Institut. » Lisez Dezeimeris, qui n'est point membre de l'Institut, mais qui est un Bordelais très au au fait de tout ce qui se rapporte à Montaigne ; il a prouvé par des travaux fort estimés, notamment par le savant commentaire qu'il a joint à une réimpression des œuvres de Pierre de Brach, qu'il connaît à fond la littérature du seizième siècle.

Autre observation, mais portant sur un détail peu important. Dans une notice sur Cervantès (livraison du 15 décembre), production jusqu'ici inédite de Prosper Mérimée, il est question d'un pastiche réussi, du faire de Cervantès, *El Buscapié*, dont l'auteur est *Alphonso* de Castro ; le véritable

nages pieux; — Missions, voyages et géographie; — Romans et nouvelles; — Arts, sciences, industrie, agriculture; — Publications et journaux périodiques; — Opuscules et tracts de propagande; — Manuels et livres de piété. Ce catalogue contient 3,244 numéros pour les livres seulement, avec les indications de titre, format, éditeur, prix, etc., et un signe pour marquer à quelle classe de lecteurs chacun convient plus spécialement.

— Nous recevons de Madrid la *Resena historica del colegio-universitad de San Antonio de Portaceli en Siguenza, con algunas noticias acerca de su fundator D. Juan Lopez de Medina*, por D. José Julio de la Fuente, director y catedratico del instituto de Guadalajara (Madrid, imp. de Alexandro Gomez Fuentenebro, 1877, in-12 de 71 p.). Après une notice biographique sur don Juan Lopez de Medina (xve siècle). M. de la Fuente raconte la fondation du couvent (1436), du collége (1452) et de l'hôpital de Saint-Antoine, fait l'histoire de l'Université de Siguenza, jusqu'à sa suppression en 1807, du collége de Saint-Antoine, supprimé en 1807, rétabli en 1814, puis tombé en 1837. Il donne en appendice plusieurs documents tels que les bulles d'érection.

— M. Saint-Aubin a réuni en brochures d'intéressants articles publiés dans le *Conservateur de Saône-et-Loire*, sur les *Budgets des principales villes du département de Saône-et-Loire, Autun, le Creuzot, Châlon, Mâcon, Tournus* Chalon-sur-Saône, imp. Dejussieu, 1877, in-18 de 124 p.). Ce sont des études d'intérêt local qui révèlent une heureuse tendance bonne à généraliser : celle de s'occuper sérieusement de l'administration de son pays, de la contrôler, et d'y apporter la lumière de l'expérience.

— Voici deux brochures de M. le comte Le Clerc de Bussy, que nous tenons à signaler : l'une (*Notes sur l'histoire d'Abbeville, 1657-1764, tirée d'un manuscrit du* XVIIIe *siècle, suivies de quelques autres et de fragments généalogiques*, Amiens, imp. Delattre-Lenoel, in-8 de 31 p.), donne sur Abbeville des notes relevées dans la *Chronologie de MM. les Mayeurs d'Abbeville* de Nicolas-Abraham-Joseph Blancart, qui fut contrôleur des guerres, manuscrit qui appartient à M. le vicome de Louvencourt. Ces notes sont relatives aux événements passés dans la ville, réceptions de personnages, température, cherté des vivres, élections, etc., et à la police des prisons d'Abbeville. On y trouve aussi la chronologie et l'armorial des mayeurs et plusieurs notices généalogiques. — L'autre brochure est consacrée au bourg et petit port de mer d'Ault (Somme). (*Lettre sur Ault et copie d'une charte royale de* 1382 *instituant un marché dans cette ancienne ville*, Paris, Dumoulin, in-8 de 12 p.), et fait connaître divers fondations d'hôpitaux, maladreries et maisons de charité, dues, à deux de ses seigneurs, Marie, comtesse de Dreux, et Marie de Lorraine, ainsi que l'établissement d'un marché par Charles VI.

— M. L. M. Kertbeny vient de publier le premier fascicule de la *Bibliographie de la littérature hongroise nationale et internationale*.

— M. le chanoine Winterer, curé de Mulhouse, vient de publier en français l'histoire de la *Persécution en Alsace pendant la grande Révolution*.

Publications nouvelles. — *La Raison conduisant l'homme à la foi*, par Ant. Guyot (in-8, Bloud et Barral). — *Précis d'un cours complet de philosophie élémentaire; Grands monuments de la philosophie; Précis théorique et dictionnaire*, par A. Pellissier (2 vol. in-18, Durand). — *Mélanges de mythologie et de linguistique*, par Michel Bréal (in-8, Hachette). — *Les Ages de la pierre; instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne*, par John Evans (in-8, Germer-Baillière). — *La Grèce et l'Orient en Provence*, par Ch. Lenthéric (gr. in-18, Plon). — *Décadence du sentiment moral et religieux*, par J. Tissot (in-8, Marescq). — *Histoire nouvelle des arts et des sciences*, par Alphonse Renaud (in-12,

Charpentier). — *Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile*, tome, IV (in-8, lib. des Bibliophiles). — *La Mission de Jeanne d'Arc*, par Fréd. Godefroy (gr. in-8. Ph. Reichel). — *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours*, par D. Nisard (gr. in-18, Didot). — *L'Astronomie de la jeunesse*, par H. Plessix (in-12, Plon). — *Dictionnaire des termes techniques*, par Alfred Louviron (in-12, Hetzel). — *Manuel pratique des sociétés coopératives de production*, par Schulze-Delitzch (in-12, Guillemin). — *Plaidoyers de Berryer*, tome IV et dernier (in-8, Didier). — *Correspondance de Sainte-Beuve*. tome Ier (gr. in-18, C. Lévy). — *Les Vikings de la Baltique*, par W. Dasent (gr. in-12, Hachette). — *Une fille laide*, par Cl. de Chandeneux (in-18, Plon.) — *En Poitou*, par Mme Ch. Maryan (in-12, Bray et Retaux). — *Histoire d'une conversion, vie de Madame Niconora Izarié*, par le R. P. Lescœur (in-18 j., Sauton.) — *Histoire de la monarchie de Juillet*, par Victor Du Bled, tome Ier (in-8, Dentu). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

L'Ophir signalé dans l'histoire de Salomon. — Quelle est l'opinion des savants modernes les plus autorisés à l'égard de ce pays vers lequel se dirigeaient les navires du monarque hébreu et ceux du roi de Tyr, Hiram, et d'où ils rapportaient, après une navigation laquelle ne durait pas moins de deux ans, de l'or, des pierres précieuses et des bois? D'Anville a écrit une dissertation à cet égard; Bochart croit qu'Ophir était l'île de Ceylan, d'autres pensent qu'il s'agit d'un port de la côte orientale d'Afrique, et cette opinion paraît la plus vraisemblable. F. A.

Portrait de Charles de Blois. — Il a été signalé des recueils de dessins contenant le portrait de Charles de Blois, duc de Bretagne; jusqu'à ce jour, j'ai cherché inutilement ces recueils. Je serais très-reconnaissant envers la personne qui pourrait m'indiquer où il me serait possible de me procurer le portrait le plus authentique de Charles de Blois, d'après un dessin, une peinture ou une sculpture. A. DE B.

Notre-Dame de Garaison. — Quels sont les livres, histoires et manuscrits publiés depuis le XVIe siècle sur Notre-Dame de Garaison (jadis au diocèse d'Auch, aujourd'hui au diocèse de Tarbes)? P.

RÉPONSES.

Le Tribunal de la Westphalie (XX, 382). — Voyez : *Vitrarius illustratus*, IV, 468. — Seckenberg, *Kaiserliche hochste Gerichtsbarkeit*. — Le même, *Corpus juris germanici*, I, 2e partie. — Wigand, *Das Ferngericht Westphalens*. — Usener, *Die frei und heimlicher Gericht Westphalens*. — Voigt, *Die westphalichen Ferngerichte*. — Difenbach, *De Feimeris*, Lipsiae, 1707. — Walter, *De ocultis judiciis Westphalicis*, Argentorati, 1775. — Eichhorn, *Deutsche Staats und Rechtsgeschichte*, § 418. — Zœpfls, *Deutsche Staats und Rechtsgeschichte*, II, 133. — Philips, *Deutsche Reichs nud Rechtsgeschichte*, § 109. — Ungers, *Die altdeutsche Gerichtsverfassung*, p. 103. — Gaupps, *Von Ferngerichten mit besonderer Rucksicht auf Schlesien*. — Véron-Réville, *Les justices vehmiques en Allemagne au moyenâge*, Colmar, 1859, in-8. RISTELHUBER.

Les Pêches et le duc de Guienne (XX, 382). — La pêche est connue et le pêcher est cultivé dans notre pays depuis un peu plus de vingt siècles. Columelle parle de la pêche gauloise, qu'il assure être la plus grosse de toutes celles de son temps. Pline l'Ancien, livre XV, ch. XII, de son *Histoire naturelle* (t. II, de l'éd. *Variorum*, 1669), décrit les différentes espèces de pêches alors connues. On trouve, dans le *Glossaire* de Du Cange, aux mots *Persica*, *Persicum* et *Persicarius*, t. V de la 2e édition, publié en 1734, qui aurait dû être connu de D. Vaissete, dont le 5e vol. de l'*Histoire du Languedoc*

n'a paru qu'en 1745, des citations qui établissent clairement la culture du pêcher au moyen âge. L'article est reproduit dans le t. V du *Glossaire*, éd. Didot, p. 213, où se trouve également cité le *Capitulaire de Villis*, qui fait mention du pêcher au chap. LXX. (V. Dom Bouquet, t. V, p. 657, de l'éd. de L. Delisle.) On peut voir encore au même t. V du *Glossaire*, p. 224, mot *Pesca*, des extraits de deux titres, l'un latin, de 1272, l'autre en langue vulgaire, de 1409, qui nous fournissent de nouvelles preuves de la connaissance de la pêche et, par conséquent, de le culture du pêcher. J'indiquerai enfin, parmi d'autres livres à consulter : le *Lexique roman* de Raynouard, t. IV, p. 527 (*Pesseguier* et *Presseguier*); le *Glossaire occitanien* de Rochegude (*Presega*); le *Catholicum parvum* de 1499, éd. de Lyon, aux mots : *Persicum* et *Persicus*, que l'auteur traduit : une manière de *pesches*, et *peschier*, arbre.

Le duc de Guienne est mort, non pas six mois, mais près de huit mois après l'empoisonnement vrai ou prétendu dont il est parlé par certains historiens ou chroniqueurs, ce qui nous reporterait alors au mois d'octobre 1471, et c'est à cette époque, en effet, que la pêche empoisonnée aurait été présentée par le moine de Saint-Jean-d'Angély, à Colette de Chambes-Monsoreau, dans son château de Saint-Sever, près de Pons, qui lui avait été donné par le prince son amant. Et un jour (dit Jean Bouchet), « que le duc de Guyenne « goûtait avec ladite de Monsoreau, « audit lieu de Saint-Sever, ledit abbé « de Saint-Jean-d'Angély para une « pêche qu'il donna à ladite veuve de « Monsoreau pour boire, dont elle « mangea la moitié, et ledit duc de « Guyenne l'autre en mauvaise heure ; « car, bientôt après, ladite de Monso- « reau alla de vie à trépas, et ledit ne « fit depuis son profit, et l'an 1472, le « douzième jour de mai, mourut à « Bourdeaux. » — La maladie dont le duc fut atteint, après avoir mangé de cette pêche, lui fit perdre en peu de jours les dents, les ongles et les cheveux, et ses membres se contractèrent d'une façon horrible. (V. Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine*; d'Argentré, *Histoire de Bretagne*; Guyot-Desfontaines, *Histoire des ducs de Bretagne*; les frères Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de la maison de France*; Dreux-Duradier, *Histoire littéraire du Poitou*, art. Colette de Chambes ; D. Devienne, *Histoire de Bordeaux*, 1re partie, in-4, 1771; Massiou, *Histoire de la Saintonge et de l'Aunis*, t. III, in-8, 2e éd.).

L'historien Commines (liv. III, ch. IX, de l'éd. Elzévir de 1648) se borne à annoncer la mort du prince qui fut connue par lettre, arrivée le 15 mai, en ajoutant que l'on parlait de cette mort différemment, ce qui semblerait confirmer le récit des historiens et des chroniqueurs du XVIe siècle, qui assignent généralement à cet événement la date du 8 mai, tandis que les modernes adoptent celle du 28 mai. Cette contradiction, du reste, importe peu. Que le duc soit mort le 12, ou le 14, ou le 24, ou le 28 mai, comme il est mort près de huit mois après l'empoisonnement prétendu, c'est donc bien en octobre au plus tard que la pêche lui aurait été offerte, et non point le 28 novembre, pas même le 24 mai, ainsi que l'affirme l'historien (?) Dulaure, t. III, p. 295, de sa *Description historique* des ci-devant villes, bourgs, monastères, châteaux et provinces du midi de la République française. On récolte des pêches en juillet, en août, en septembre, en octobre (V. le *Dictionnaire* de Trévoux; Le Grand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français*, éd. de 1782, in-8); mais on n'en trouve pas encore au 24 mai, et l'on n'en trouve plus le 28 novembre. ED. SÉNEMAUD.

ERRATA.

T. XX, p. 383, 2e col. ligne 15 : L'abbé Lagrange, au lieu de *Lapongié* — p. 464, 2e col., ligne 15 : de Kirwan, au lieu de *Kerwan*.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU

Le *Polibyblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion*.

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 35, rue de Grenelle.

Publications de la Société Bibliographique

COLLECTION DE PETITS MÉMOIRES
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

publiée sous la direction de M. MARIUS SEPET :

1er *volume*

VIE ET VERTUS DE SAINT LOUIS

d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite

TEXTE ÉTABLI PAR **RENÉ DE LESPINASSE**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

2e *volume*

LES DERNIERS CAROLINGIENS

d'après Richer et d'autres sources originales

PUBLIÉS PAR **ERNEST BABELON**, ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE

DES

LITTÉRATURES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

P. CORNEILLE, éd. annotée par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tomes I et II parus. (Les tomes III et IV sous presse)*.

LA CHANSON DE ROLAND, traduite du vieux français par M. Adolphe d'Avril. 1 vol.

CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *t. I, paru. (Les tomes II, III et IV sous presse)*.

Poëmes bibliques. — PSAUMES, trad. nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, inst. primaire. 2 vol.

LE ROMANCERO ESPAGNOL, traduction nouvelle avec notes, par le comte de Puymaigre. 1 vol.

Chaque volume in-18 broché..... » 50

Reliure anglaise..... 1 »

Quelques exemplaires de chaque ouvrage sont tirés sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 2 50

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

A 9 3 ...
No 17

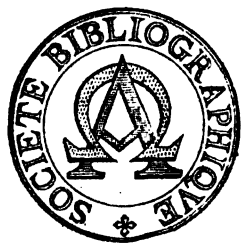
POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME. — XXIIe DE LA COLLECTION

TROISIÈME LIVRAISON — MARS



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MARS

I. — ANCIENNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, par M. TH. DE PUYMAIGRE.

II. — MÉTAPHYSIQUE ET COSMOLOGIE, par LÉONCE COUTURE.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Novum Testamentum græce. Ad antiquissimos testes denuo recensuit, etc., CONSTANT DE TISCHENDORF (p. 219). — Patrum apostolicorum opera Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum, etc., recensuerunt OSCAR DE GEBHARDT. ADOLFUS HARNACK, THEODORUS ZAHN (p. 220). — Dr NIKOLAUS GIHR : Das heilige Messopfer dogmatisch, liturgisch und ascetisch erklärt (p. 221). — ABDON DE PAZ : El Arbol de la Vida (p. 222).

Sciences & Arts. — PH. GILBERT : Cours de mécanique analytique (p. 223). — MAURICE comte DE SAXE : Mes rêveries (p. 225). — Les Comptes des bâtiments du Roi [1528-1571], suivis de documents inédits, etc., recueillis et mis en ordre par le marquis LÉON DE LABORDE (p. 227).

Belles-Lettres. — E. LITTRÉ : Supplément au dictionnaire de la langue française, suivi d'un dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale, par MARCEL DEVIC (p. 229). — LÉON DE ROSNY : Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale (p. 230).—Œuvres complètes de Gringore, réunies pour la première fois par MM. A. DE MONTAIGLON & J. DE ROTHSCHILD (p. 232). — Petite bibliothèque de luxe, éditée par A. QUANTIN : Paul et Virginie, préface de J. CLARETIE; Adolphe, préface de A.-F. Pons; l'Amour et Psyché, notice par A.-F. Pons (p. 233). — LOUIS VEUILLOT : Molière et Bourdaloue (p. 234). — HENRI DE LAPOMMERAYE : Molière et Bossuet (p. 234). — FRÉDÉRIC POULIN : Etude sur Bourdaloue (p. 235). — A. DE PONTMARTIN : Nouveaux samedis (p. 238). — Correspondance de Jules Janin, publiée par M. DE LA FIZELIÈRE (p. 239).

Histoire. — ADOLF HARNACK : Die Zeit des Ignatius und die Chronologie der antiochenischen Bischöfe bis Tyrannus (p. 240). — R. P. ALEXANDRE DE GABRIAC : Le Révérend Père de Ponlevoy, de la compagnie de Jésus (p. 241). — Abbé J.-J.-L. BARGÈS : Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie (p. 242). — M. PAPARRIGOPOULO : Histoire de la civilisation hellénique (p. 243). — FRÉDÉRIC GODEFROY : Le Livre d'or français. La Mission de Jeanne d'Arc (p. 245). — AD. VUITRY : Etudes sur le système financier de la France avant la Révolution de 1789 (p. 246). — Abbé A. HANAUER : Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne (p. 248). — LUDOVIC PICHON : Les Curiosités de l'histoire. Le Roi des Ribauds (p. 250).

IV. — BULLETIN. — M. P. LESCUYER : Recherches sur le dimanche (p. 251). — Mme AUG. CRAVEN : Le Travail d'une âme (p. 251). — Chevalier DE MAYNARD : L'Amour (p. 252). — E. PERTUISET : Le Trésor des Incas à la Terre-de-Feu (p. 252). — M. LEGOYT : Les Forces matérielles de l'Empire d'Allemagne (p. 252). — G. DOMINI DE FERET : L'Evangile interprété selon l'esprit de Jésus-Christ (p. 253). — LUIGI NICORA : Allarme pei catto ici (p. 253). — Comte D'IDEVILLE : Pie IX, sa vie, sa mort, souvenirs personnels (p. 253). — THÉOPHILE HUC : La Martinique. Etudes sur certaines questions coloniales (p. 254). — JULES SAINT-REMY : Petite onthologie des poëtes de la Drôme (p. 254). — R. P. FÉLIX : La Guerre aux jésuites ou les jésuites et la persécution (p. 255).

V. — VARIÉTÉS. — Publications de la Clarendon Press, par M. GUSTAVE MASSON (p. 255).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : S. S. Pie IX, MM. Ernest Vinet, le Dr Elie Gintrac, Auguste-Paul Poulet-Malassis, le Dr Joseph Dietl, Prosper-Jean Levot, le marquis de la Marmora, Jules Brame, Jotterand, Albert Patin de la Fizelière, etc., etc. — Institut. — Ecole des chartes. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Livres à l'Index. — Le Mouvement littéraire en Catalogne en 1877. — Une mystification littéraire. — Index expurgatorius anglicanus. — Querelle littéraire en Sicile. — Une lettre inédite du chevalier d'Eon. — Le Droit du seigneur. — La Revue de l'Instruction publique et les Pensées de Pascal. — La Comedia de Dante en catalan. — Fautes d'impression du Manuel du libraire. — Petit armorial romanais. — L'Education de l'avenir. — Publication des registres de la ville de Tours. — Faits divers. — Publications nouvelles.

VII. — CORRESPONDANCE. — L'Instruction primaire avant 1789, par M. E. ALLAIN.

VIII. — QUESTIONS & RÉPONSES. — QUESTIONS : Les Papiers trouvés aux Tuileries en 1848. — Un bibliophile du siècle dernier : le baron Helfs. — La Canso de S. Gili. — Un sol marqué. — Les Martyrs de la Révolution. — L'Histoire de la ville de Calais pendant la domination britannique. — La Garde écossaise des rois de France. — Traduction de la Bible. — Isabeau et Tallien. — Les Tours de Notre-Dame. — Le Journal de Dubuisson-Aubanay. — L'Histoire n'apprend rien. — Vie des cardinaux. — Vie des fondateurs d'ordres. — Les Mémoires du baron de Gordes. — RÉPONSES : Où et quand mourut Angelo Catho? — Portrait de Charles de Blois. — Proverbes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ANCIENNE LITTÉRATURE FRANÇAISE.

I. **Société des anciens textes.** — *Chansons du quinzième siècle*, publiées par G. Paris. In-8 de xiv-121 p. — *Miracles de Nostre-Dame*, publié par G. Paris et T. Robert. 2 vol. in-8 de 390 et 408 p. — *Deux rédactions du roman des sept sages de Rome*, publié par G. Paris. In-8 de xliii-219 p. — *Brun de la Montagne*, publié par P. Meyer. In-8 de xvi-151 p. — *Guillaume de Palerne*, publié par H. Michelan. In-8 de xxii-180 p. — *Aïol*, publié par J. Normand et G. Renaud. Paris, Didot, 1875-77, in-8 de lxiii-350 p. Prix : 12 fr. le vol.

II. **Publications de l'Académie royale de Belgique.** — *Les Enfances Ogier*, publié par A. Scheler. 1 vol. de xx-322 p. — *Beuve de Commarchis*, publié par le même. 1 vol. de xvi-186 p.—*Li Roumans de Berte aux grans piés*, publié par le même. 1 vol. de xi-190 p. Prix 3 fr. — *Trouvères belges du douzième au quatorzième siècle*, publié par le même. 1 vol. de xxvii-359 p. Prix : 5 fr. —*Li Bastars de Buillon*, publié par le même. Bruxelles, 1874-1877, M. Closson, 1 vol. de xxxiii-340 p. Prix : 6 fr.

Nos lecteurs savent qu'il s'est fondé à Paris, en 1876, une société ayant pour mission de publier des ouvrages appartenant à notre ancienne littérature. Après des lenteurs fort excusables dans les débuts d'une pareille entreprise, un assez grand nombre de volumes se sont succédé pour que nous pensions devoir tenir nos lecteurs au courant de leur apparition. La Société des anciens textes a mis à la fois à la disposition de ses membres un album grand in-folio donnant la reproduction bien exécutée des plus anciens monuments de la langue française, et un volume de chansons du quinzième siècle. Quoique M. G. Paris semble, dans son introduction, les considérer comme populaires, ces chansons ne méritent pas cette qualification, si l'on accepte la définition de chants faits par le peuple et chantés par lui. La plupart de ces poésies sont évidemment artistiques; plusieurs, en Espagne, recevraient même l'épithète de *cortesanas*. La richesse du manuscrit d'où ces pièces ont été tirées suffirait, du reste, pour leur assigner une origine plus relevée. Ce n'est pas dire que toutes ces poésies soient délicates : s'il en est de gracieuses, il en est d'autres assez grossières et qui prouvent une fois de plus quelle était jadis la liberté du langage. Non-seulement, suivant nous, ces chansons n'étaient pas populaires à l'époque où elles ont été recueillies, mais bien peu d'entre elles ont fourni des éléments à une poésie dont depuis quelque temps on rassemble si soigneusement les vestiges. Indiquons quelques-unes des rares pièces auxquelles des recueils récemment publiés pourraient fournir des analogies. Les chansons LIII, LXXX, CXXX ont le rhythme des rondes ou branles, c'est-à-dire que chaque couplet commence par le ou par les vers qui terminent le couplet précédent. La chanson CIV est à refrain, comme plusieurs pièces

populaires. Certaines pièces, la LXXXI, par exemple, contiennent des invocations au rossignol, au rossignolet sauvage, et en font un messager d'amour, comme dans beaucoup de chansons rustiques. La chanson XXIV, sur les ennuis du mariage, a son parallèle dans quantité de rondes. La pièce CXVII :

Nous étions trois jeunes fillettes,

fait souvenir de bien des débuts pareils. La chanson CXXI contient les plaintes d'une nouvelle mariée, plaintes qu'on retrouve partout, et que partout a pu produire une identité de situation trop fréquente. Dans la pièce XLIV, quelques vers ont de la ressemblance avec les couplets qui commencent ainsi :

Ce sont les filles de la Rochelle
Qui ont armé un bâtiment.

On pourrait sans doute indiquer encore quelques autres similitudes, mais trop vagues pour qu'on reconnaisse dans ces chants ceux qui, aujourd'hui, offrent avec eux de lointains rapports. — Remarquons que la chanson CXXVI rappelle beaucoup une romance castillane : *Caballero de lejas tierras*. On pourrait croire que le couplet final, par lequel la ressemblance serait complète, a dû s'égarer.

Ce volume, comme on devait s'y attendre d'après le nom de son éditeur, a été publié avec soin et enrichi de notes offrant d'utiles observations philologiques. M. Gevaert a complété l'intérêt de ce livre en donnant la musique des chansons qu'il contient.

— Il y a, à la Bibliothèque nationale, un manuscrit dont quelques parties ont déjà été publiées, et que la Société des anciens textes a jugé à propos de donner dans son entier. Il contient les *Miracles de Nostre-Dame, par personnages*, et ne formera pas moins de cinq volumes. Deux ont paru; ils renferment seize mystères, dont la copie avait été préparée par un savant mort bien prématurément, M. Léopold Pannier. C'est par M. Gaston Paris et par M. Ulysse Robert que ces deux tomes ont été publiés. Quand l'ouvrage complet aura paru, il sera suivi d'un sixième volume, qui offrira, outre un glossaire, les remarques de tous genres auxquelles le texte aura pu donner lieu. Plusieurs de ces mystères paraissent avoir été tirés d'une œuvre de Gautier de Coincy. Nous y retrouvons l'histoire fort peu édifiante que celui-ci écrivit sous le titre : *De l'Abbesse que Nostre-Dame deffendi d'angoisse ;* nous y remarquons aussi le quarante-sixième miracle de Gautier, qui lui-même avait mis à contribution Hermann et Hugues Farsit, et dont presque toutes les légendes ont été, au quatorzième siècle, imitées en espagnol par Gonzalo de Berceo.

Au nombre des fictions d'origine orientale qui ont eu une longue vogue dans notre ancienne littérature, il faut citer celle qui fit le succès du *Livre de Siadibad*, sur lequel Comparetti a écrit une si

savante dissertation. (Nous avons donné de ce travail une analyse dans le tome VI de la *Revue de l'Est.*) Faussement accusé par sa belle-mère, un jeune prince est condamné à mort par son père. Les apologues que débitent sept sages, et que, dans certaines versions, la marâtre combat par d'autres récits d'une application différente, font tour à tour passer de la mort à la vie et de la vie à la mort le jeune prince, dont l'innocence finit par être reconnue. Ce cadre offrait une large place à des nouvelles variées qui arrivèrent à nos trouvères, à Boccace et à ses nombreux imitateurs, et dont l'une finit par donner à Molière le sujet d'une des scènes les plus plaisantes de son *Georges Dandin*, celle où Angélique feint de se jeter dans un puits. Tantôt les noms de lieux et de personnes ont été changés, tantôt on n'a pris à l'antique fable que le cadre, et on y a placé de nouveaux épisodes ; d'autres fois encore, on a laissé de côté la fiction principale pour s'emparer seulement de quelques-uns des contes et des apologues qu'elle contenait, et qu'on a renoués par une intrigue nouvelle ou même débités sans chercher à les relier. M. Gaston Paris a publié deux ramifications de cet antique roman ; l'une est intitulée *Les sept sages de Rome ;* l'autre, *l'Ystoire des sept sages.* M. Paris les a fait précéder d'une introduction détaillée, qu'il termine ainsi : « Quel que soit le jugement des critiques sur le résultat de mes recherches, ils me sauront gré d'avoir mis sous leurs yeux deux nouveaux textes de cette histoire si souvent et si diversement contée. Ces textes offrent d'ailleurs au public une lecture facile, qui ne demande pas d'explications spéciales et qui n'est pas dénuée d'agrément, sans parler de l'intérêt qui s'attache à une œuvre si extraordinairement répandue. »

Les critiques, certes, rendront justice au travail de M. G. Paris, et le public ne manquera pas de trouver que ce roman, au si long succès, devait trouver place dans les publications de la Société des anciens textes.

— Nous n'en dirons pas autant à l'égard de *Brun de la Montagne,* poëme incomplet qui semble déjà bien long. M. Paul Meyer ne s'abuse pas sur les mérites de cette œuvre : « Le romancier inconnu qui l'a composée ne se recommande, dit-il, ni par la puissance de l'imagination, ni par le brillant du style. Les récits, les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages offrent cette prolixité monotone qui est si fréquente dans les compositions du quatorzième siècle. » La langue de *Brun de la Montagne* ne rachète pas ce défaut d'intérêt ; comme le remarque M. Meyer, ce qu'il y a de plus saillant dans ce roman d'aventures, c'est la forme, qui est celle des chansons de geste, sauf que, contrairement à ce qui se faisait à cette époque et conformément à ce qui a lieu aujourd'hui, le poëte ne termine pas un hémistiche par une syllabe atone, sans la faire suivre d'un mot commençant par une voyelle.

— *Guillaume de Palerne* n'est pas un chef-d'œuvre non plus, et, en relisant les nombreuses aventures qu'il renferme, il semble qu'on les connaît déjà, tant elles sont peu nouvelles; mais du moins, ainsi que le fait observer M. Michelant, il est écrit dans la bonne langue française qu'on parlait dans les provinces du Nord-Est vers le milieu du douzième siècle ou au commencement du treizième. M. Michelant a fait précéder cette production d'une introduction semée d'aperçus intéressants et fait bien connaître tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à ce vieux poëme.

— *Aïol*, le dernier volume paru, offre une lecture un peu plus attachante que *Brun de la Montagne* et *Guillaume de Palerne*, surtout parce qu'il présente plusieurs rapports avec les romances de Montesinos. Dans leur introduction, les éditeurs veulent bien rappeler un de mes livres et disent : « M. de Puymaigre cite parmi les héros des anciennes romances espagnoles n'appartenant pas à nos chansons de geste Grimaltos et Montesinos; il ajoute plus loin : *Dans quelques chants espagnols, un certain don Tomillas est une copie évidente de Ganelon, et Montesinos offre plusieurs points de ressemblance avec Roland ou Renaud ; les circonstances qui accompagnèrent la naissance de Montesinos sont une imitation de ce que nos romans disent de l'enfance de Roland.* Si M. de Puymaigre eût connu l'*Aiol*, il eût sans doute été du même avis que M. G. Paris, qui, le premier, dans son *Histoire poétique de Charlemagne* (p. 212-3), a reconnu l'identité d'Aïol et de Montesinos, d'Elie et de Grimaltos. » Alors, en effet, je ne connaissais pas le roman d'*Aïol*, je ne connaissais pas non plus le livre de M. G. Paris, puisque le mien lui est antérieur; tout en persistant à trouver une ressemblance entre la mort de don Tomillas et celle de Berthelot tué par Renaud, entre certains détails de l'enfance de Roland et celle de Montesinos, j'hésite d'autant moins à me ranger à l'opinion de M. G. Paris, que j'avais pressenti et dit (*Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 303-4-5), qu'une romance de Montesinos devait être d'origine française. — Peut-être les éditeurs d'*Aïol* auraient-ils lu avec intérêt ce que Milà y Fontanals dit de *Grimaltas et de Montesinos* dans la *Poesia popular castellana*, p. 348 et suiv. — Nous le répéterons, cet excellent livre devrait être connu de tous ceux qui traitent des chansons de geste ; car, érudit comme il l'est, Milà ne s'est pas occupé seulement de l'Espagne.

— Ce que la France commence à faire, grâce à la Société des anciens textes, la Belgique, sous les auspices de l'Académie royale de Belgique, le fait pour ses anciens poëtes, qui, par leur langue, sont nôtres aussi. Ces récentes publications, qui ont été bien exécutées, ont droit à une mention qui terminera tout naturellement cet article.

M. A. Scheler s'est placé au premier rang des romanistes par les

éditions qu'il a données de plusieurs anciens poëmes. On est étonné de la rapidité avec laquelle se succèdent des publications si soigneusement et si savamment exécutées. En 1874 seulement, M. Scheler a fait paraître *Les Enfances Ogier, Berthe aux grans piés* et *Beuves de Commarchis*. Ces trois romans sont dus au même poëte, Adenès ou plutôt Adenet li Rois, car le premier nom est mal orthographié; mais on est tellement habitué à le lire de cette manière, que M. Scheler n'a pas osé s'écarter d'un usage invétéré, tout en remarquant que si l'on voulait écrire les noms de l'ancienne langue sous leur forme de nominatif, il faudrait changer Rutebeuf en Rutebeuus, Moske en Mousket. *Les Enfances Ogier* ne sont pas le meilleur livre d'Adenet, c'est un remaniement; il a néanmoins des qualités poétiques relatives qui le rendaient très-digne d'attirer l'attention de la Commission académique chargée de publier les anciens écrivains belges. *Beuves de Commarchis* était aussi inédit et n'est également qu'un remaniement, mais se recommandait par les mêmes mérites que *Les Enfances Ogier:* il forme la sixième branche du cycle fort important d'Aymeri de Narbonne et de ses enfants. Quant à *Berthe aux grans piés*, c'est peut-être la meilleure production d'Adenet; c'est, à coup sûr, la plus intéressante et la plus connue. Dès le siècle dernier, il en parut une analyse dans la *Bibliothèque des romans*. En 1832, M. P. Paris en donna une édition, réimprimée en 1836. Mais, outre que ces deux éditions sont devenues extrêmement rares, le texte pouvait ne plus satisfaire la critique philologique actuelle : M. Léon Gautier, dans un passage que cite M. Scheler, a parfaitement apprécié la valeur littéraire de ce poëme.

M. Scheler a fait suivre ces trois volumes, — qui comprennent, avec *Cléomadès*, publié antérieurement par M. Van Hasselt, l'œuvre connue d'Adenet, — des trouvères belges du douzième au quatorzième siècle. Les Chansonniers ont une large place dans ce nouveau volume : nous y trouvons Quenes de Béthune (dont le vrai nom serait Conon, par les mêmes raisons que nous avons indiquées d'après M. Scheler, au sujet d'Adenet); Guillaume de Béthune; Henri III, duc de Brabant; Gilbert de Berneville; Mathieu et Pierre de Gand; Renaut de Trie; Jean de Tournay; Jehan de Lafontaine de Tournai, et Jocelyn de Bruges. Viennent ensuite des dits et fabliaux de Jacques de Baizieux et de Gaultier le Long. Un certain nombre de pièces qui forment ce volume avaient déjà été publiées, notamment par M. Dinaux. Nous ne savons, du reste, si tous les poëtes dont M. Scheler nous donne ici les vers appartenaient aux contrées dont s'est formée la Belgique. En tout cas, nous avons des doutes, et M. Scheler les a lui-même, à l'égard de Renaud de Trie (p. 147). La chanson mise sous son nom ne lui est attribuée que sur un couplet d'envoi qu'on lit sur un feuillet

intercalé. En admettant qu'elle ait eu pour auteur Renaud de Trie, quel était ce personnage? M. Scheler repousse avec raison l'assertion de l'*Histoire littéraire de France* et de Dinaux, qui veulent voir en lui Renier de Trith, mentionné par Villehardouin, et songe plutôt à un chevalier qui figure sous le même nom dans les tournois de Chauvency. Nous pensons que le poëte pourrait être ce bon amiral de France que nous voyons apparaître dans le *Victorial* de Guttiere Diaz de Games (ch. XLII du livre II), et auquel nous avons cru pouvoir aussi attribuer une pièce de vers qui figure dans le *Livre des cent ballades* (*Victorial*, notes, p. 370).

Le dernier volume de M. Scheler est le *Bastars de Buillon*, faisant suite à Baudouin de Sebourg, publié par M. Bocca, et qui était resté inédit. On ne connaissait guère ce poëme que par ce qu'en a dit M. Paulin Paris, le seul critique, à la connaissance de M. Scheler, qui en ait traité *de lectu*.

M. Scheler, comme il l'a dit, aime à se renfermer dans son rôle d'éditeur, à donner des textes unissant à la fidélité une correction telle que la critique de nos jours peut l'exiger. Les notices dont il fait précéder chacune de ses publications sont courtes et claires, et il ne cherche pas à y examiner la valeur littéraire des œuvres qu'il met au jour avec des soins dont tous les amis des productions médiévistes lui seront bien reconnaissants. Ce qui donne un très-grand intérêt aux publications de M. Scheler, ce sont les pages que, trop modestement, le savant éditeur rejette à la fin de ses volumes; ce sont des notes, des glossaires remarquables et dont la philologie tirera grand parti. M. Scheler a eu aussi une idée heureuse; cela a été de donner la table onomastique des chansons de geste publiées par lui. Une table de ce genre ne manque qu'à *Berte aux grans piés*, où elle n'était d'ailleurs pas trop nécessaire; en revanche, dans *le Bastars de Buillon*, elle a été complétée par l'indication, non-seulement des personnes, mais encore des lieux, des peuples et des armes.

Ce ne sont pas uniquement les poëtes dont l'Académie de Bruxelles tient à mettre les œuvres au jour; les prosateurs ne sont pas négligés: les *Chroniques de Jehan le Bel* ont été suivies des *Lettres et négociations de Philippe de Commines* et des *Chroniques de Froissart*. C'est à M. le baron Kervyn de Lettenhove qu'on doit ces deux publications. Nous espérons bien ici même parler de la dernière.— C'est encore M. Scheler qui a donné les poésies du chroniqueur par excellence.

La littérature du moyen âge est bien vengée du dédain qu'on affichait pour elle. Maintenant on peut presque appréhender que la réaction ne soit trop forte. Est-ce que les philologues ne poussent pas un peu trop à des publications qui, quelquefois, n'ont que le mérite d'avoir pendant longtemps semblé dignes d'être oubliées?

TH. DE PUYMAIGRE.

MÉTAPHYSIQUE ET COSMOLOGIE.

Philosophie de l'Inconscient, par EDOUARD DE HARTMANN, traduit de l'allemand, et précédé d'une introduction, par D. NOLEN, professeur à la faculté des lettres de Montpellier. Paris, Germer-Baillière, 1877, 2 vol. in-8 de LXXI-592 et 618 p. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Prix : 20 fr. — ***Les Causes finales***, par PAUL JANET, membre de l'Institut, professeur à la faculté des lettres de Paris. Paris, Germer-Baillière, 1876, in-8 de 748 p. (*Biblioth. de philos. contemporaine*). Prix : 10 fr. — ***Philosophie de la religion, de Hégel***, traduit pour la première fois et accompagnée de plusieurs introductions et d'un commentaire perpétuel, par A. VERA, prof. à l'Université de Naples, docteur ès lettres de la faculté de Paris. Tome Ier (seul paru). Paris, Germer-Baillière, 1876, in-8 de CLIX-434 p. (*Collection historique des grands philosophes*). Prix : 10 fr. — ***Principes de philosophie***, par A. HARTSEN, traduit de l'allemand, avec le concours de l'auteur, par PAUL REGNAUD. Paris, Savy, 1877, in-12 de VIII-160 p. Prix : 3 fr. 50. — ***Dieu, l'homme et la société. Première partie : Dieu***, par B. SERNIN-CASTEX. Paris, André Sagnier, 1876, in-18 j., de 250 p. Prix : 3 fr. — ***Les Merveilles du cœur. étude religieuse d'anatomie et de physiologie humaines***, par A. RICHE, de la congrégation des prêtres de Saint-Sulpice. Paris, E. Plon, 1877, in-18 raisin de 272 p. Prix : 2 fr. 50. — FERNAND PAPILLON : *La Nature et la vie, faits et doctrines*. Deuxième édition. Paris, Didier, 1874, in-18 j., de 459 p. Prix : 3 fr. 50. — ***Lettre à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent***, par JULES BOITEUX. Paris, E. Plon, 1876, in-18 j., de VIII-516 p. Prix : 4 fr. — ***Sur l'état présent des rapports de la science et de la religion au sujet de l'origine des êtres organisés***, discours prononcé à l'assemblée générale des comités catholiques du Nord et du Pas-de-Calais, tenue à Lille les 16, 17, 18 et 19 novembre 1876, par M. A. BÉCHAMP, doyen désigné de la faculté libre de médecine de l'Université catholique, etc. Lille, L. Quarré, 1877, petit in-8 de 80 p.

M. Nolen, traducteur de cette formidable et déjà fameuse *Philosophie de l'Inconscient*, en a conçu l'idée la plus haute, et il travaille à la communiquer aux lecteurs français dans une longue et remarquable introduction (p. V-LXXI). Nous sommes loin, très-loin, d'en faire la même estime ; mais nous ne trouvons pas qu'il la place trop haut en la déclarant l'œuvre la plus considérable qui ait paru depuis une dizaine d'années dans la littérature philosophique de l'Allemagne. M. Nolen a voulu, sans doute, éviter de placer M. de Hartmann au-dessus de tel écrivain supérieur en science et en critique, par exemple M. Lange, auteur d'une célèbre *Histoire du matérialisme*. Mais, dans l'évolution logique de la pensée réfléchie, au moins sur la voie de l'idéalisme ouverte par Kant et par Fichte, nous sommes prêts à reconnaître que le nouveau philosophe marque une nouvelle étape, la dernière peut-être, par un travail qui restera au moins comme un souvenir précis, une date essentielle de l'histoire de la philosophie contemporaine. Après le *moi* trop étroit de Fichte, l'*absolu* trop mal défini de Schelling, l'*idée* trop vide de Hégel, la *volonté* trop contradictoire de Schopenhauer, M. de Hartmann a bien compris qu'il fallait chercher et trouver une nouvelle conception de l'éternel inconnu. Il a marié l'Idée de Hégel à la Volonté aveugle de Schopenhauer, mais en restant moniste et pessimiste comme ce dernier, quoique avec quelques nuances caractéristiques. Son Dieu s'appelle l'*Inconscient*. Hartmann a transporté dans l'absolu ce que l'observation lui dévoilait dans la nature et dans l'homme, antérieurement à la conscience : cette activité

sourde, et pourtant intelligente à sa manière, qui poursuit et atteint des fins par des moyens proportionnés. L'éternel inconscient est donc à la fois idée et volonté, mais idée et volonté qui saisissent leur objet ou leur terme sans se saisir elles-mêmes. De sorte que l'idéalisme germanique n'a pas fait un pas notable depuis Hégel, si l'on s'en tient à ses conclusions religieuses ; c'est autre chose si l'on considère le travail dialectique auquel il s'est livré et dont les résultats, comme nous tâcherons de le faire comprendre à la fin de notre analyse, sont loin d'être nuls pour la cause de la vraie philosophie.

Quoi qu'il en soit, la *Philosophie de l'Inconscient* ayant produit une grande sensation en Allemagne, même en-dehors du public universitaire, de nombreux disciples s'étant groupés autour de l'auteur, une lutte très-vive s'étant engagée et durant toujours entre ce nouveau parti et les tenants, soit de l'hégélianisme, soit de la philosophie de Schopenhauer, soit du monisme matérialiste, nous aurions le plus grand tort de ne pas prendre au sérieux le gros livre dont M. Nolen nous offre une traduction recommandée aux lecteurs français, avec de justes éloges, par l'auteur allemand lui-même (p. I-IV). Il sera consulté, comme un document essentiel, par ceux au moins qui ont mission d'étudier de près les évolutions de l'erreur en philosophie. La fidélité de la traduction ne peut faire doute pour personne ; elle n'est pas matérielle seulement : l'allure et la couleur très-originales de M. de Hartmann sont passées dans le souple français de M. Nolen, qui a goûté la doctrine et l'expression de son auteur jusqu'à se les approprier dans toute la force du mot. En lui rendant cette justice, nous prétendons énoncer une critique en même temps qu'un éloge. Si nous discutions l'introduction de M. Nolen, nous aurions à plaindre un esprit si distingué d'accepter les pires assertions de M. de Hartmann et de les dépasser quelquefois, en affirmant contre lui ou plus que lui des erreurs destructives de toute saine philosophie : par exemple, que tous les faits même de la conscience, « comportent une explication mécanique, comme ceux de la matière brute (LV) ; » et que l'explication universelle la plus satisfaisante « pour la raison et pour le cœur de l'homme » est celle qui réduit l'absolu à l'idée pure, sans volonté et sans amour (p. LXIV). Mais, sans discuter autrement les opinions personnelles du traducteur, nous lui emprunterons quelques renseignements sur son auteur, avant d'aborder l'exposition des idées de ce dernier.

Une existence douloureuse est d'ordinaire la première explication historique de ces systèmes pessimistes que M. Caro présentait justement naguère comme de vrais cas de maladie intellectuelle : Léopardi et Schopenhauer sont loin de démentir cette vue générale. Ce n'est pas si clair pour Hartmann. S'il a eu à lutter contre la souffrance et

contre quelques difficultés de la vie, il n'en est pas moins arrivé fort jeune à la gloire littéraire et au bonheur domestique. Né à Berlin en 1842, fils unique d'un général d'artillerie, il fit de bonnes études scolaires, où la littérature classique lui agréa d'ailleurs beaucoup moins que les sciences, la musique et le dessin. Dans son volontariat d'un an, à l'École d'artillerie de Berlin, où il passa trois années, et pendant deux ans de carrière militaire, il poursuivit ses études artistiques et philosophiques et publia, dans ce dernier genre, des essais fort remarqués. Il quitta le service en 1864, pour cause de santé ; il était alors premier lieutenant d'artillerie. Depuis cette date jusqu'en 1867, il travailla constamment à l'œuvre capitale qui parut en 1868 sous ce titre : *Philosophie des Unbewusten*, et qui est devenue (ce n'est pas trop dire) populaire en Allemagne. Riche et considéré, il vit à Berlin avec une femme intelligente, un « bel et florissant enfant » et un cercle assidu d'amis choisis, dans une telle joie d'esprit et de cœur qu'on a pu dire de lui et des siens (il nous l'apprend lui-même : « Si l'on veut voir encore des visages satisfaits et joyeux, il faut aller chez les pessimistes. »

Par son sujet et par ses dimensions, son œuvre est effrayante pour un lecteur français. Nous l'avons lue pourtant, non sans fatigue, mais avec des passes de vif intérêt. Avant tout, le livre est aussi clair qu'il peut l'être avec une donnée générale contradictoire et partant incompréhensible, et avec de nombreux détails où l'esprit de système franchit *inconsciemment* de vrais abîmes. Il y a des pages très-animées pleines de finesse et d'esprit ; il y en a même, quoique en bien plus petit nombre, qui offrent de la grandeur et de l'émotion. L'introduction de l'auteur annonce dès l'abord plus de précision et de netteté qu'on n'en rencontrait dans les philosophes allemands des générations précédentes : l'Inconscient (idée et volonté indissolublement unies, malgré leur caractère contradictoire), dont la notion définitive s'est dégagée peu à peu du travail des philosophes antérieurs, va être étudié dans ses phénomènes d'abord, puis dans sa notion intrinsèque ; et il faut procéder à cette étude, d'après la méthode naturelle, en accumulant les faits d'observation, en les analysant et trouvant leur raison dernière par ce procédé de tâtonnement qui a sa formule scientifique dans le calcul des probabilités. De là la division de cette philosophie en deux parties : *Phénoménologie de l'Inconscient*, renfermée dans le premier volume ; *Métaphysique de l'Inconscient*, qui remplit le second.

La phénoménologie de l'Inconscient comprend elle-même deux parties : la manifestation de l'Inconscient dans la vie corporelle, — et dans l'esprit.

Dans le corps, M. de Hartmann montre d'abord la volonté inconsciente dans la vie cérébrale, médullaire, ganglionnaire. Tout

ganglion constitue pour lui un centre volontaire; mais, dans l'organisme humain, le grand sympathique communique aux viscères les mouvements, partis de la moelle épinière. De là, unité de résultat, mais nulle unité substantielle. Ce que nous appelons le moi voulant est une résultante; le libre arbitre est une illusion. Du reste, le mouvement musculaire ne s'explique pas par l'activité seule; il y faut l'idée (chap. II): la volonté ne peut agir sur le muscle qu'elle tend à contracter sans une connaissance inconsciente du nerf moteur, qui lui sert d'intermédiaire. L'instinct des animaux (III) offre un champ encore plus vaste à l'observateur de l'activité intelligente de l'inconscient; M. de Hartmann, malgré trop de propension à accepter des faits douteux, en accumule beaucoup de très-sûrs et de très-démonstratifs pour établir la *finalité* de l'instinct; quant à croire avec lui que l'animal pense et veut la fin qu'il poursuit, tout en l'ignorant (car il faut bien que ce soit là sa pensée), c'est une autre affaire! Sous le bénéfice des mêmes remarques, on peut louer les chapitres suivants, sur les mouvements réflexes (contractions musculaires, dues à un nerf moteur ébranlé par suite de l'action reçue du dehors par un autre nerf et portée par celui-ci à un centre d'innervation), sur la force curative de la nature, sur la force plastique de l'organisme vivant. La finalité se dégage avec certitude, sinon de chaque détail, au moins des lois générales de ces mouvements, que le mécanisme sera toujours impuissant à expliquer : ce n'est que sur sa thèse d'idée non pensée que M. de Hartmann ne gagne pas un pouce de terrain. Il prête encore le flanc à la critique par sa facilité à reconnaître comme naturels des faits, ou douteux, ou faux, ou miraculeux: ainsi, non-seulement les *envies* des femmes grosses, mais le don de *seconde vue*, les extases anesthésiques, les sueurs de sang réglées par un élément intellectuel (il cite Louise Lateau), etc.

Dans l'esprit humain, bien que la conscience, fille de l'Inconscient, ait pris une partie du terrain qui appartenait à son père, ce dernier persiste dans nos instincts, plus nombreux et plus importants que la vanité humaine ne voudrait en convenir : crainte de la mort, pudeur, dégoût (ou plutôt aversion innée) de certains aliments, tendances propres à chaque sexe, sympathie, amour maternel, etc. : tous faits spontanés qui impliquent la finalité, aussi bien que l'amour des sexes, dont M. de Hartmann présente une étude profonde et hardie (p. 245-268). Nous y aurions beaucoup à louer et beaucoup à blâmer, mais nous la recommandons aux ennemis des causes finales, surtout en ce qui concerne ces lois mystérieuses (p. 261) qui soumettent l'attrait sexuel aux conditions mêmes du progrès de l'espèce. Nous goûtons moins le chapitre (III) consacré à la sensibilité, vu la théorie obscure et plus que contestable de l'auteur sur l'essence du plaisir et de la

douleur. Nos difficultés augmentent quand il traite du caractère et de la moralité, réaction de l'Inconscient contre les motifs d'agir; de la faculté esthétique, réaction du même Inconscient contre les perceptions sensibles (que cela est peu clair et peu explicatif !); de l'origine du langage, œuvre collective d'un instinct humain; du mysticisme enfin, que l'auteur étudie avec finesse, mais en confondant des espèces absolument différentes et en exagérant beaucoup la part de l'*inconscience* dans certains états exceptionnels de l'âme. Mais ce qu'il y a de plus attristant dans cette psychologie de l'instinct, c'est son application à l'histoire (ch. x). Ici, Hartmann mérite les mêmes reproches d'immoralité que l'école hégélienne. Le progrès s'accomplit fatalement sous l'action incessante de l'Inconscient, par des luttes, soit guerrières soit industrielles, dont l'issue nécessaire et voulue est la destruction des vaincus. A cette théorie, où la liberté, la moralité, la responsabilité, n'obtiennent pas la moindre place, se rattache bien ou mal une sorte de socialisme industriel, par où le grave philosophe devient un rival de M. Louis Blanc.

Passons à la métaphysique et au second volume. Dans les premiers chapitres de cette analyse subtile de l'Inconscient, les hypothèses et les contradictions abondent, et il ne pouvait en être autrement. Comment amener la réflexion sur ce qui lui échappe par son essence même? Comment prouver que la conscience est la *stupéfaction* de la volonté en face de l'idée, son contraire? et comment saisir cette singulière conception? Dès qu'on admet que la conscience est attachée à l'organisme cérébral, comment attribuer à l'Inconscient la préparation de cet organisme? C'est pourtant tout ce que fait ou tente de faire l'auteur dans ses trois premiers chapitres, en partant de l'unité de la volonté et de l'idée dans l'Inconscient, pour arriver à leur opposition dans le développement de l'activité cérébrale, opposition dont le résultat est la conscience elle-même! Nous allons ensuite d'étonnement en étonnement. La conscience nous apparaît jusque dans les plantes (chap. IV), et l'auteur ne se prive pas de citer à l'appui l'exemple de la sensitive; la limite du conscient et de l'inconscient est près de s'effacer, et l'on se demande si un point de vue nouveau ne menace pas ici de présenter l'envers, je veux dire l'inverse, la contradiction du système. Mais en même temps son essence se montre. L'Inconscient seul est un; il est l'éternelle réalité. Il n'y a ni esprit, ni matière, les forces sont les volontés mêmes de l'Inconscient, dont l'opposition apparente se résout dans l'unité de cet absolu, qui est l'intelligence et la puissance mêmes, dans leur fond éternel. Le darwinisme entre tout entier dans cette conception, en s'adaptant à la notion de l'inconscient, laquelle le soutient et l'éclaire. Après cette cosmologie et cette théodicée, il fallait une morale ou une théorie du

progrès, du processus universel, commme l'auteur aime à parler. C'est l'objet de deux chapitres dont l'un, le plus long, et peut-être le plus curieux de tout l'ouvrage, est l'exposition du pessimisme propre à Hartmann (p. 351-481). Le monde, la vie humaine en particulier sont l'œuvre de la volonté, qui est le contraire de la raison ; de là, déraison et malheur de l'existence. On voit bien le disciple fidèle de Schopenhauer. Il ne s'écarte de son maître qu'en proclamant que le monde, œuvre de l'intelligence absolue, est le meilleur possible ; c'est-à-dire que l'optimisme de Leibniz est concilié avec son extrême opposé : conciliation toute simple pour qui admet que, dans le meilleur des mondes possibles, la somme des maux est nécessairement supérieure à celle du bien. C'est ce que l'auteur s'attache à prouver avec une richesse d'observation digne d'un meilleur emploi. Il y trouve l'occasion d'une synthèse historique assez curieuse : l'enfance du monde, sa jeunesse, sa vieillesse, se caractérisent par leur façon de concevoir le bonheur à réaliser. L'antiquité, en effet, se flatte de le trouver dans les lois mêmes de la vie individuelle, par les plaisirs du corps et de l'âme; le christianisme et le moyen âge le placent dans une vie ultérieure; l'âge moderne dans le progrès social. Hartmann oppose aux illusions contemporaines sur la diffusion du bien-être et de l'art de terribles objections, et l'on voit bien, quand il ne le dirait pas, que sa philosophie « est dure, froide et insensible comme la pierre. » On l'a vu mieux encore quand il éliminait les espérances chrétiennes, « second stade de l'illusion, » par des difficultés cette fois dérisoires. Mais sa longue discussion sur « le premier stade de l'illusion, » ou sur la vanité du bonheur de la vie, est vraiment instructive, malgré son exagération. Il avait été précédé sur ce terrain par un maître éloquent ; mais même après Schopenhauer, qu'il corrige en partie, Hartmannn a porté une incontestable originalité dans cette rigoureuse enquête à laquelle il soumet tous les instincts et toutes les habitudes de l'homme, pour établir partout l'inévitable supériorité de la souffrance sur le plaisir. Que le sophisme se glisse ça et là dans ce formidable réquisitoire, c'est vrai ; mais on y reconnaît assez souvent la profondeur de l'observation et la finesse de l'analyse psychologique; la délicatesse du goût artistique (ce qui ne gâte rien) y éclate aussi dans plus d'un détail, par exemple, dans ces mentions satiriques des pianos sans âmes et des « barbouillages littéraires du jour. » — La philosophie spiritualiste n'a pas besoin de répudier l'ensemble de ce plaidoyer contre l'illusion des bonheurs de la terre ; cette théorie est le fond même d'une preuve de ces destinées immortelles qu'elle promet aux âmes. Le christianisme, fort mal compris par Hartmann, n'a pas à s'inquiéter beaucoup de l'arrêt porté par cet injuste appréciateur contre les promesses de la vie future. Quant au paradis sur la

terre, rêvé par les progressistes de notre temps, ils peuvent eux-mêmes se consoler des rudes coups portés à cette doctrine par le pessimiste berlinois, en considérant les rêves d'avenir social où il se perd à son tour : évolution progressive, où toute activité, non-seulement individuelle, mais collective, tend à réaliser, d'effacement en effacement, ce but universel, l'anéantissement de toute volonté!

Tout l'ouvrage aboutit à un chapitre intitulé *Derniers principes*, qui achève de dégager le concept panthéiste déjà suffisamment indiqué, en le rapprochant des systèmes antérieurs qui lui ont plus ou moins ouvert la voie. Hartmann trouve son explication plus complète, plus nette, plus *explicative* que toute autre ; il a donné la formule de la Substance universelle, que tout phénomène révèle. Il reconnaît que la raison d'être de cette substance lui échappe : mais c'est là un problème essentiellement insoluble. « La terre repose sur l'éléphant, l'éléphant sur la tortue, mais sur quoi repose la tortue ? Il faut savoir s'arrêter dans un mystérieux effroi devant le problème de la Substance absolue, comme devant la tête de Méduse (p. 565). » Ne dirait-on pas le sérieux et l'ironie mariés ensemble dans l'enseigement du philosophe, comme les deux éléments contradictoires dans sa composition de l'absolu ? Mais au lieu de le combattre, il peut être bon de noter ici les secours qu'il apporte sans le vouloir à la cause de la vraie philosophie. La psychologie, la cosmologie et la zoologie rationnelles profiteront des richesses accumulées dans son premier volume. Il n'a compris ni l'unité de la conscience, ni la portée de la raison, ni les prérogatives de la liberté. Mais la part faite à ces éléments essentiels, il y a lieu de le consulter sur ce qui est instinctif et spontané, non-seulement dans la vie organique, mais dans le jeu obscur de la pensée, dans l'épanouissement de l'activité volontaire, dans l'inspiration artistique. D'ailleurs à des faits harmoniques inconscients, à des faits de finalité, le bon sens donne une cause première consciente : dès lors voilà d'immenses matériaux pour la thèse de la divine Providence ! De plus la métaphysique de Hartmann, dépouillée de ses contradictions, est précisément le retour du mouvement hégélien, entièrement achevé, vers la *philosophia perennis*. L'absolu, c'est l'unité essentielle ; mais cette unité est à la fois intelligence et volonté, et voilà le Dieu vivant, intelligent et libre, qui reprend la place des abstractions fantastiques créées par les sophistes. La question divine résolue, la vie retrouve son vrai sens, le pessimisme est vaincu. Le monisme idéaliste subsistera-t-il ? La conscience finie et partielle, qui appartient à l'homme, lui révèle la distinction des substances créées, soit entre elles, soit vis-à-vis de l'absolu, qui est la cause première, comme il est la première substance. Et c'est ainsi que M. de Hartmann a travaillé pour le triomphe de ce « théisme étroit, » dont il parle avec

tant de dédain dans un des plus faibles chapitres et dans beaucoup de tristes pages de son livre.

— A la *Philosophie de l'Inconscient*, nous sommes heureux d'opposer la plus sérieuse étude de théologie naturelle qui soit sortie de l'école spiritualiste française. Le volume auquel l'éminent professeur de philosophie de la Sorbonne a donné ce titre significatif : *les Causes finales*, est presque effrayant par ses dimensions, peu ordinaires à nos essais de littérature philosophique. Mais on ne dira pas de lui : « Encore plus lourd que grave. » Il est rempli par une discussion consciencieuse, attentive et profonde, où l'éloquence n'usurpe jamais la place du raisonnement. Le livre est gros, mais n'oublions pas que la thèse des causes finales, toujours suspecte à certains savants même orthodoxes, souvent compromis par des défenseurs imprudents et fantaisistes, est aujourd'hui plus que jamais décriée par le positivisme et le naturalisme et interprétée à contre-sens par l'idéalisme athée. Il fallait donc et déblayer le terrain des causes finales de beaucoup d'erreurs, et en reprendre la démonstration sur nouveaux frais, et en déduire le sens et l'interprétation légitime, et renverser tous les systèmes qui nient soit la loi même, soit la portée de cette loi. Dans ce travail, en somme réussi, M. Janet est resté fidèle à son esprit de patiente analyse philosophique et scientifique ; mais il a dépassé de plus en plus, à son grand honneur, les limites que s'imposaient presque toujours, jusqu'à ces derniers temps, les philosophes de son école, trop prodigues de rhétorique, trop sobres de raisonnement et trop étrangers aux sciences naturelles.

Dans un chapitre préliminaire, M. Janet établit la position du problème. Selon lui, l'existence des causes finales est une vérité certaine, mais ce n'est pas un principe de la raison, une vérité première ; c'est une loi de la nature, dominant les autres lois sans doute, mais qu'il faut pourtant démontrer, comme celle-ci, par la méthode inductive. Avant lui, la plupart des maîtres évitaient cette question ; beaucoup la résolvaient dans le sens opposé. M. Janet a raison de rejeter la formule de M. Jouffroy et celle de M. Ravaisson, qui, regardant le principe de finalité comme une vérité nécessaire, ont cru en faire saisir l'évidence immédiate par de vraies équivoques d'expression. Mais il n'en reste pas moins fort douteux que l'habile professeur soit allé au fond de la question. Il nous paraît, quant à nous, que la finalité est vraiment un principe nécessaire ; il ne s'ensuit pas que l'expression abstraite et universelle de ce principe soit pour tous les esprits, à tous les moments, d'une évidence immédiate, et c'est pourquoi le travail de démonstration inductive auquel va se livrer M. Janet n'est pas inutile. Mais, d'autre part, il n'est pas sans inconvénient de nier la nécessité intrinsèque de ce principe, pour en faire une simple loi contingente

de la nature. Une analyse exacte montrerait peut-être, au contraire, que le principe de causalité (que M. Janet proclame nécessaire) implique dans son fonds celui de finalité, et que ce dernier est aussi impliqué dans le fondement même de l'induction, dont vous allez vous servir pour le démontrer!

Quoi qu'il en soit, le premier livre de ce gros traité est consacré à prouver ce principe, ou plutôt (pour garder l'expression et l'idée de l'auteur) cette loi. La notion et le critérium de la finalité sont d'abord nettement déterminés. Le hasard ne peut être la raison de l'ordre. De même que chaque phénomène s'explique nécessairement par une cause, de même toute combinaison de phénomènes s'explique par une fin. Plus il y a de causes diverses qui concourent à un même effet, plus la finalité est incontestable. Une rencontre fortuite peut, sans doute, être acceptée comme explication de tel ou tel cas accidentel et peu compliqué. Mais le nombre des éléments concourant à l'effet, la constance de ce concours, la coordination des groupes divers d'effets, concourant encore eux-mêmes comme causes à des effets ultérieurs, constituent non-seulement un indice probable, mais une démonstration évidente de la finalité. Or, dans la nature, cet accord prédéterminé de causes divergentes se constate par des observations qui ont donné lieu à une foule de travaux célèbres; M. Janet les continue à son tour, non sans bonheur. Il trouve d'ailleurs des auxiliaires parfois inattendus. Je ne veux pas parler de Hartmann lui-même, qui est éminemment *cause-finalier*, mais qui, malgré son éloignement de toute préoccupation religieuse, donne quelquefois lieu à ces reproches d'hypothèse et de subtilité si souvent prodigués aux partisans des causes finales; encore M. Janet emprunte-t-il au philosophe berlinois une remarque utile sur la complication de l'organisme de l'œil. M. Claude Bernard lui fournit l'idée de ce singulier problème : comment l'estomac, qui digère la viande, ne se digère-t-il pas par lui-même? C'est que l'action du suc gastrique sur les parois qui le secrètent est empêchée par une sorte d'enduit ou de vernis dont elles sont revêtues et dont la finalité est difficilement contestable. M. Stuart Mill lui-même, ce positiviste intrépide, quoique trop touché des théories purement mécaniques du darwinisme, est forcé de reconnaître que l'explication de l'harmonie universelle par des intentions est beaucoup plus probable. Pour la rendre évidente, M. Janet étudie surtout la coordination des forces, d'abord dans l'organisme et dans les fonctions des animaux (on remarquera surtout ce qui concerne la division des sexes, que le darwinisme a si peu réussi à expliquer); et, en second lieu, dans les instincts qui conservent et propagent la vie animale. Après ces pages, dignes d'être comptées parmi les meilleures de notre littérature philosophique, l'auteur s'attaque directement au mécanisme et le

réduit à l'impuissance d'expliquer les phénomènes de la vie. Il répond ensuite très-longuement, trop longuement peut-être, aux diverses objections. La plus apparente est celle qui repousse la doctrine des causes finales comme entachée d'anthropomorphisme : l'homme a-t-il le droit, parce qu'il reconnaît ses intentions dans le détail de ses œuvres, d'attribuer des intentions à la cause inconnue des phénomènes naturels? La difficulté est d'autant plus sérieuse aux yeux de l'auteur que lui-même n'a établi son critérium de la finalité que sur cette analogie de l'art humain et de l'art de la nature. Aussi répond-il, sans sortir de l'ordre expérimental, que l'induction est légitime de l'homme à la nature, parce que l'homme fait partie de la nature et qu'il n'y a pas, dans l'analogie incriminée, passage d'un genre à l'autre. Cela est juste, sans doute, mais peut-être trop superficiel; il nous semble qu'en établissant la *nécessité intrinsèque* du principe des causes finales, l'auteur aurait repoussé plus catégoriquement cette objection, vieille comme l'athéisme. Nous n'avons garde d'énumérer les autres objections, qui fournissent à M. Janet l'occasion de parcourir presque toute l'histoire de la philosophie, et d'étudier presque toutes les questions d'anomalies biologiques (monstres, membres inutiles, etc.); nous y admirons la patience d'examen et la lucidité d'expression qui le distinguent toujours, en nous permettant de croire que plus de synthèse et moins de discussions incidentes auraient allégé le poids du livre sans nuire à sa solidité.

Il semble que tout est terminé, quand on a démontré les causes finales. Là où il y a des intentions, il y a une cause intelligente, dit le sens commun. Mais on sait que beaucoup de systèmes modernes en ont décidé autrement, de sorte qu'à son premier livre sur *la loi de finalité*, M. Janet s'est cru obligé d'en ajouter un second sur *la cause première de la finalité*. Dans un premier chapitre, il retrace une histoire fort attachante de cette démonstration populaire de l'existence de Dieu que Kant a nommée l'argument *physico-théologique ;* le philosophe de Kœnigsberg, sans accorder à cet argument une portée absolue, l'admettait encore en somme dans la *Critique de la raison pure ;* mais, dans des écrits postérieurs, il paraît n'accorder au principe théologique qu'une valeur purement subjective. Dans le second chapitre, l'auteur démontre que c'est bien une loi réelle de la nature, qui demande, par conséquent, une cause réelle, et que, même en la concevant comme *immanente* aux choses, on n'en donne pas la raison suffisante, si on ne remonte à une cause absolue supérieure à la nature elle-même; ce qui amène l'importante discussion des deux hypothèses contradictoires : finalité instinctive, inconscience de Hégel, de Schopenhauer et de Hartmann; ou finalité intelligente de la tradition chrétienne et spiritualiste (ch. III). Cette dernière est solidement dé-

fendue comme seule intelligible; et, à cette occasion, non content de dauber sur l'idéalisme d'outre-Rhin, l'auteur fait quelques pointes sur les terres d'une école française qui prétend prendre la succession de la sienne. Cette école, qui abaisse volontiers l'intelligence au profit de la volonté, de l'amour, de la liberté, a fait pour le moins de bien dangereuses concessions à la doctrine de l'Inconscient; car il n'est pas d'ailleurs bien facile de dire avec précision ce qu'elle abandonne et ce qu'elle réserve dans le domaine de la théodicée. Il arrive à M. Janet de déclarer à M. Lachelier qu'il ne l'a pas compris : c'est une mauvaise note pour l'un ou pour l'autre; si je ne craignais d'obéir à un mouvement d'amour-propre (car j'ai eu le même malheur que M. Janet), je déclarerais que c'est la faute de M. Lachelier, et qu'il est obligé de se faire comprendre. Un dernier chapitre clôt la discussion par la reconnaissance d'une cause créatrice intelligente, et l'auteur consacre les 140 pages qui suivent à dix appendices, quelques-uns fort étudiés sur diverses questions de théorie ou (plus souvent) d'histoire de la philosophie relatives à certains points touchés dans l'ouvrage : nous avons remarqué surtout un essai sur *Leibniz et les causes finales* et un autre sur l'*évolutionisme* dans Herbert Spencer.

Nous avons exprimé quelques critiques dans cette analyse, d'ailleurs bien incomplète, du grand travail de M. Janet. Une étude plus détaillée en amènerait d'autres; en général, il faudrait constater, çà et là, l'insuffisance ou la timidité de la métaphysique propre à l'auteur. On peut attribuer cette réserve excessive d'affirmation à des égards de bonne guerre pour les adversaires qui ont abjuré tout principe supérieur; mais, parfois, cette interprétation bénigne est difficile à soutenir, et il semble bien que, sur des points essentiels, la création, par exemple, la doctrine de l'auteur garde une fâcheuse indécision. Mais la cause victorieusement défendue par M. Janet n'en est pas moins celle de la vraie philosophie, et nous serions ingrats de ne pas terminer ce pâle et très-insuffisant compte rendu par de vives félicitations. Les *Causes finales* ont leur place marquée, et une place des plus honorables, parmi les meilleures œuvres du spiritualisme français contemporain.

— C'est à peu près uniquement pour mémoire que nous avons inscrit parmi les livres de métaphysique examinés dans ce travail d'ensemble le premier volume de la *Philosophie de la religion;* cette œuvre de Hégel est assurément, malgré son caractère contradictoire, si profondément antipathique à l'esprit français, une de celles qui marquent dans l'idéalisme allemand et dont l'influence s'est fait sentir dans le domaine de la critique religieuse de ce siècle. De plus, le traducteur, M. Véra, professeur à l'Université de Naples, où il entretient le feu sacré de l'hégélianisme, mort ou expirant partout

ailleurs y compris l'Allemagne, M. Véra, dis-je, a fait précéder ce volume d'une longue et assez curieuse introduction : c'est un document à consulter pour l'histoire des formes diverses que l'antichristianisme a revêtues de nos jours. M. Véra, en vrai optimiste hégélien, représente la forme *sympathique*, bien que d'aucuns la puissent juger antipathique à un très-haut degré. Nous avions déjà pris les notes nécessaires pour un compte rendu de ce premier volume (introduction, texte et commentaires), lorsque nous avons appris que le second volume, dont l'apparition longtemps retardée pouvait sembler un peu problématique, allait être publié assez prochainement. Nous réservons naturellement notre travail pour l'époque où nous pourrons mieux juger l'ouvrage qui sera tout entier entre nos mains.

— Les *Principes de philosophie* de M. Hartsen sont principalement et presque uniquement un manuel de métaphysique; d'autant mieux que l'auteur a donné à part les autres parties de sa philosophie : des *Principes de psychologie*, dont nous avons parlé (*Polybiblion*, t. XII, p. 12); des *Principes de logique*, dans le même esprit et les mêmes dimensions, sans compter un ouvrage non traduit, intitulé : *Principes de sagesse pratique*, cité dans le manuel qui est sous nos yeux. M. Hartsen est de ceux qui représentent, dans le pays de la métaphysique la plus nuageuse, le parti de l'expérience timide et du terre à terre scientifique. Ces modestes dispositions ont du bon et nous les louerions volontiers si elles s'alliaient à une provision suffisante de notions bien solidement et bien clairement établies. Mais rien de plus vide et de plus plat que ces essais sur la théorie de la connaissance (p. 36-73), sur les généralités de la métaphysique, sur l'être, les qualités et les relations. « Il y a peu de chose à dire de l'être, » écrit naïvement M. Hartsen (p. 91), et il aurait pu répéter une pareille formule au début et à la fin de chacun de ses chapitres. Il a pourtant le mérite d'avoir gardé, beaucoup mieux que de plus illustres penseurs de son pays et du nôtre, les données élémentaires du sens commun : il s'étonne qu'on ait pu déclarer que l'idée d'être renferme en elle-même une contradiction; il admet le principe de causalité. Mais il lui arrive de faire observer dans une note (p. 85) que Stuart Mill a contesté l'universalité de ce principe, et il n'a rien à dire pour repousser cette doctrine destructive de la raison. Que pourrait-il y opposer, en effet, lui qui ne sort pas, dans ses définitions et ses analyses les plus subtiles, du cercle des objets étudiés par l'observation? Sa métaphysique, « science des choses les plus générales, » ne s'occupe pas de Dieu. Il est fort scandalisé que les théologiens et beaucoup de philosophes se querellent sur les questions de Dieu, du libre-arbitre, de la spiritualité de l'âme, que lui-même n'a garde de toucher, sans doute parce qu'elles ne correspondent à aucun objet nettement déter-

miné pour son intelligence. Est-ce à dire qu'il soit athée? Non; et parmi les conditions du bonheur, conditions d'ailleurs tout expérimentales, il place avant tout le devoir, parce que l'homme doit faire « ce que la puissance suprême (Dieu) exige de lui. » Comment cette assertion, jetée à la fin du livre, s'accorde avec tout le reste, il n'est pas facile de le voir. Il y a de singuliers hiatus dans la construction scientifique de M. Hartsen, malgré le souci très-louable qu'il affiche, partout pour la clarté des idées et du style. Peut-être la traduction française trahit-elle çà et là les intérêts du texte. L'auteur nous apprend qu'il porte sur lui jour et nuit un carnet dans lequel il prend note sur-le-champ de toutes les bonnes expressions qui lui viennent à l'esprit. « C'est une précaution, ajoute-t-il avec une candeur plus que germanique, dont nous avons retiré de très-grands avantages (p. 35). » Ces avantages brillent peut-être dans le texte allemand; les pages françaises de M. Hartsen n'en offrent pas trace. Il a plus d'une expression louche qui prouve que, même avec l'aide de M. Paul Regnaud, il ne manie pas sans peine l'idiome de la France. Dans une série de règles de méthode assez justes, mais fort communes, qu'il a placées en tête de son livre, il recommande, « conformément au proverbe français, » *de juger les écrits d'après leur date;* c'est une règle de bon sens et non pas un proverbe. Le vers cité à la même page : *La critique est aisée, mais...* n'est pas davantage un vers. M. Hartsen choppe également sur le latin : il a écrit trois fois au moins (p. 6, 10, 15) *celer* pour *celeriter*. Mais qu'on lui pardonnerait volontiers ces peccadilles s'il réalisait son programme : résumer sous une forme claire, courte et complète les résultats démontrés de la science philosophique! J'ai dit assez que ce programme reste tout entier à remplir après lui. Je ne puis guère louer dans ces pages que des conseils pratiques pour l'étude en général, pour l'observation physique en particulier; des remarques parfois assez justes sur l'abus des mots et sur l'absence d'idées nettes et bien déterminées; des règles de conduite d'une sagesse toute bourgeoise, mais qui peuvent avoir leur emploi. Quant à la hauteur de la pensée philosophique de M. Hartsen, nos lecteurs pourront la mesurer eux-mêmes sur un léger échantillon pris à peu près au hasard dans son livre. Il s'agit des moyens d'arriver au bonheur. Après neuf indications également profondes, l'auteur établit, en dixième lieu, que les « auxiliaires les plus importants sont les hommes, et surtout ceux qui ont de la puissance. Le moyen de tirer parti d'eux, c'est-à-dire d'obtenir qu'ils travaillent dans notre intérêt, consiste à leur faire accomplir des mouvements appropriés à ce but. Il faut pour cela exciter en eux des motifs d'agir conformes au but que nous avons en vue ou, en d'autres termes, des désirs en harmonie avec nos intentions, surtout

à l'aide de sentiments agréables ou désagréables, et, par conséquent, provoquer en eux certains sentiments. » Je m'arrête; ce court passage montre assez bien l'allure naturelle de l'écrivain et donne une assez juste idée de son inspiration, pour que certains lecteurs curieux sentent le besoin de goûter à même et de s'approprier en son entier le *corpus delicti*, et pour que d'autres s'en croient très-légitimement dispensés.

— Ce serait faire beaucoup trop d'honneur à M. B. Sernin-Castex et à son *Dieu* de les réfuter ou de les exposer sérieusement à cette place. Presque tout ce livre est composé de reliefs mal réchauffés de l'impiété superficielle du dernier siècle contre le Jéhovah de l'Ancien Testament et l'Homme-Dieu du Nouveau. Puis s'ouvre la scène fantasmagorique de l'évolution des forces de l'univers, qui aboutit à cette conclusion triomphante : Après les découvertes de la science moderne, le dieu des siècles d'ignorance et de superstition a fait son temps. Mais sa place ne restera pas vacante : le dieu du monisme matérialiste est là pour l'occuper. Et comme cette doctrine est destructive de tout progrès libre, l'ouvrage (qui n'est que le début d'une série d'études sociales) est dédié « aux hommes de l'avenir, c'est-à-dire à leur esprit de progrès, de vérité et de liberté ! »

— Pendant que les ennemis de toute idée d'ordre et de vertu poursuivent leur œuvre infernale, les ouvriers de Dieu, de leur côté, ne cessent de faire briller aux yeux de leurs frères la lumière qui nous vient du ciel et qui nous y appelle. Un des plus goûtés parmi ces pieux apologistes, c'est M. l'abbé Riche, dont le *Polybiblion* a déjà fait connaître un premier essai de théologie naturelle (t. XIX, p. 212). En vue de donner aux arguments de l'existence de Dieu qui se tirent de l'ordre de la nature une force nouvelle par une étude attentive, minutieuse, rigoureusement scientifique et pourtant facile et populaire, de quelques-unes des merveilles de la création, le savant et zélé sulpicien a ouvert une série de charmants volumes revêtus de cette commune épigraphe : « Le maître de toute science, c'est Dieu. » L'idée nous paraît excellente : c'est le goût, le besoin et le devoir de notre génération de se mettre au courant des merveilleux progrès qui ont renouvelé de nos jours les sciences naturelles. Cette idée est d'ailleurs fort bien exécutée par le modeste écrivain. Il parle au nom de la science ; il étudie, il analyse avec une clarté parfaite. Il ne prêche pas avant l'heure du sermon ; mais après sa leçon d'anatomie, n'ayant pas à craindre de voir fuir le lecteur charmé d'être à si bonne école, il fait sa leçon de catéchisme. Et comme les conclusions religieuses s'imposent à toute raison droite, édifiée par la patiente étude des mille détails d'un organe humain ! On sait que l'*œil* a d'abord attiré l'attention de M. Riche, semblable en ce point au père de la philo-

sophie ancienne. Aujourd'hui, il nous développe les *Merveilles du cœur*. C'est d'abord une étude physiologique du sang, accompagnée de quelques réflexions morales, d'où nous aurions exclu le symbolisme du sucre et du fer — mais d'autres esprits pourront le goûter, et sans préjudice de la science ; — puis l'anatomie du cœur et la description minutieuse de la circulation du sang. On sait que l'exposition de cette fonction si étendue et si multiple n'est pas sans difficulté. M. Riche s'en est tiré mieux que nul auteur élémentaire connu de nous : il n'est rien de plus facile que de suivre avec lui, non sans recourir aux excellentes figures intercalées dans son texte, tous les détails de la grande et de la petite circulation. La conclusion divine, sous le titre de *Sursum corda !* est également éloquente et décisive. Aux textes de Bossuet, je regrette pourtant que l'auteur n'ait pas joint une des plus belles pages du P. Gratry (*Conn. de Dieu*, II, p. 125.) L'ouvrage se termine par une étude religieuse sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dévotion dont M. l'abbé Riche montre fort bien la convenance, sans se départir des idées communément reçues dans la science contemporaine, qui n'attribue au cœur aucune initiative dans l'activité connaissante ou affective de l'homme. En somme, petit livre excellent comme science, comme philosophie, comme théologie, comme forme littéraire ; sans compter que M. Plon en a fait un bijou typographique ; mais M. Plon est si habitué a produire de tels bijoux qu'il est à peine besoin de le dire.

— Si ce n'est pas un chrétien qu'on rencontre dans la *Nature et la vie* de Fernand Papillon, c'est au moins une âme sincère, partie de la négation et du doute, mais s'élevant peu à peu jusqu'à une conception vraiment religieuse du monde. Les morceaux réunis dans ce volume ont été classés par l'auteur lui-même dans un ordre méthodique et très-soigneusement revus. Mais ils avaient été hautement remarqués dans la *Revue des Deux Mondes* et dans les autres recueils qui en avaient eu la primeur, et, en effet, la plupart d'entre eux peuvent être cités comme des modèles, dans l'art si difficile d'exposer en beau et clair langage les théories scientifiques les plus abstruses et de réunir dans un tableau saisissant les mille faits d'observation qu'impliquent de nouvelles théories encore inachevées. C'est surtout le talent d'exposition, uni à une richesse d'informations étonnante chez un travailleur si jeune, qui recommande ces belles et curieuses études sur la vie dans ses rapports avec la lumière, la chaleur, l'électricité, les odeurs ; sur les médicaments et les progrès de la thérapeutique ; sur les greffes animales ; sur les fermentations ; sur les signes de la mort ; sur l'hérédité en physiologie, en médecine et en psychologie. La pensée psychologique de Papillon resta incomplète ; il crut à l'âme immortelle pour d'excellentes raisons morales ; mais la notion du principe

pensant ne se dégagea pas assez nettement pour lui de la notion de la vie. Et cette dernière elle-même garda quelque chose du caractère de multiplicité, de dispersion qu'elle avait dans le vitalisme de Bichat, l'une des admirations de Papillon. Il y a même dans ce volume telle page où l'auteur ne se sépare pas encore assez résolûment des doctrines matérialistes d'où il était parti. Ceci s'applique surtout à la dernière des trois études que je n'ai pas indiquées plus haut et qui, placées en tête du volume, sont assurément les plus remarquables de toutes par les vues philosophiques. Dans cette troisième étude, sur la *constitution des êtres vivants*, le jeune écrivain recommandait une réserve absolue, sur la nature du principe de la pensée, sous prétexte que l'esprit humain « est « également impuissant à comprendre de quelle manière la vie et la pensée peuvent provenir d'une agrégation d'atomes ou d'une cause surnaturelle (p. 121). » Mais des idées spiritualistes bien plus avancées dominent dans les deux morceaux de première importance qui ouvrent le volume : la *constitution de la matière*, vaste et audacieux système de dynamisme universel ; et la *philosophie de la nature dans Leibniz*, origine de ces théories pleines de noblesse, d'une vraie portée religieuse, mais d'un caractère certainement trop exclusif et trop hypothétique. Parti de la matière, Papillon s'était élevé jusqu'à l'esprit ; mais, dans l'éblouissement de cette vision radieuse, peu s'en faut qu'il n'ait méconnu et nié le monde des réalités matérielles. Heureux du moins d'avoir adoré à ces hauteurs, avec une *humble piété* (ce sont ses termes), « la mystérieuse Puissance qui a tout établi (p. IV). » Nous devions ces quelques mots à un volume remarquable qui nous est arrivé beaucoup trop tard ; mais ils suffiront pour dégager notre promesse, à l'égard d'un ouvrage qui n'est plus nouveau. Du reste nous avons jugé ailleurs (t. XIX, p. 289) F. Papillon ; et nous venons de montrer que ce livre même ne peut être recommandé sans réserve à tous les lecteurs.

— Au contraire, c'est avec une sympathie absolue que tous les esprits cultivés doivent accueillir les excellentes *Lettres à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent*. Nous ne connaissons pas M. Jules Boiteux, auteur de ce livre : mais nous nous demandons à quoi tient la fortune des œuvres littéraires, supposé que des pages si sensées et si élevées, si savantes et si claires, si philosophiques et si poétiques, si exactement scientifiques et si hautement religieuses, passent inaperçues, ou du moins ne procurent pas au modeste débutant une réputation supérieure à celle de tels et tels vulgarisateurs de notre époque, devenus populaires avec dix fois moins de conscience et de talent. Peut-être reprochera-t-on à M. Jules Boiteux d'être et de se déclarer, non-seulement théiste, mais chrétien, mais catholique. A part ce reproche, je ne vois pas

que les amis, si nombreux aujourd'hui, des progrès dans l'étude de la nature aient lieu d'être hostiles à un homme qui se place toujours sur le terrain de la science, qui est au courant des théories et des expériences les plus nouvelles et qui a le talent de les faire admirablement comprendre même aux personnes étrangères à ces graves questions. — Donnons une courte analyse de cet ouvrage que nous engageons tous nos lecteurs à étudier par eux-mêmes.

Dès la première lettre, on s'aperçoit que M. Boiteux a bien saisi la vague mais formidable opposition que le progrès scientifique crée dans beaucoup d'esprits contre la religion révélée et même contre la religion naturelle. Le monde est créé pour l'homme et l'homme pour Dieu : cette vérité lumineuse subsistera certes à jamais; toutefois elle a souffert dans beaucoup d'âmes de terribles atteintes, par cela même qui aurait dû l'affermir, je veux dire la connaissance plus étendue et plus profonde des lois de l'univers. C'est que l'éternelle vérité s'était revêtue dans ces âmes des fantômes de la science physique, incomplète ou fausse, de l'antiquité. Ces fantômes se sont dissipés, et la science moderne a mis à leur place les vraies lois cosmiques, poursuivies jusque dans l'immensité, et les vraies lois de la vie, surprises jusque dans l'infiniment petit. Qu'est-il arrivé dès lors dans la sphère des idées religieuses? En voyant tomber l'illusion dont ils avaient inconsciemment affublé leur foi, bien des gens n'ont pas su retenir cette foi elle-même. On les rencontre à chaque pas, ces pauvres raisonneurs qui ne croient plus à la Genèse depuis qu'ils croient à Newton et à Laplace; qui supposent que les dogmes du Dieu personnel et de l'âme immortelle n'ont plus de sens parce que la terre tourne autour du soleil, au lieu d'être le centre immobile des mondes. Camille, l'ami auquel écrit M. Jules Boiteux, et qui n'est pas un personnage fictif, à ce que l'auteur nous déclare lui-même, est entré dans cette voie. Il a rejeté toute croyance religieuse depuis qu'il accepte de la science moderne tout ce qu'elle démontre, et même tout ce qu'elle suppose, rêve ou conjecture : matière cosmique répandue à l'infini, forces de la vie inhérentes à la matière, générations spontanées, transformisme, pluralité des mondes habités. Il est peut-être un peu étrange que l'auteur parte de ce dernier point, qui est loin d'être le plus essentiel. Mais la vérité ni l'intérêt n'y perdent rien.

Lisez, dans la deuxième lettre, les conditions requises pour la vie animale; dans les deux lettres suivantes, les conséquences qui en résultent contre l'hypothèse qui placerait des habitants dans le soleil ou dans la lune en son état actuel (car elle a dû avoir, à une époque antérieure, une atmosphère plus ou moins complète, depuis longtemps absorbée). Vous serez gagné par l'exposition savante et facile de l'auteur, et, pour peu que vous acceptiez avec lui et avec son corres-

pondant, comme avec la plupart des astronomes contemporains, l'hypothèse cosmogonique de Laplace, il vous fera convenir que l'existence d'une atmosphère suffisante à la vie animale ne doit pas être un fait permanent autour d'une planète quelconque; que, par conséquent, la présence d'êtres organisés dans chacune des planètes, y compris la terre, est essentiellement temporaire; que la vie ne saurait d'ailleurs commencer et finir qu'à des dates très-diverses dans les divers mondes; que, pour chacun d'eux, avant et après cette période favorable, il faut admettre des périodes sans vie d'une longueur qui dépasse l'imagination. Vous n'oserez le contredire quand il écrit : « Le règne entier de la vie végétative sur la terre ne m'apparaît plus que comme une fraction minime de la durée totale du globe; que dire de l'espace de temps qui correspondra au passage de la vie pensante ou de l'humanité elle-même ?.:. Je crois pouvoir dire, en ce qui touche spécialement l'espèce humaine, que son règne n'aura pas la longueur de la *dix millième* partie de la durée de notre planète. » Mais de cette théorie, conforme aux données généralement admises, quoique personne peut-être n'en eût encore expressément tiré ces conséquences, voyez ce qui découle relativement à l'habitation des globes célestes : « Supposez qu'on aborde l'un quelconque de ces globes à une époque indéterminée de son existence, il y a *dix mille* à parier *contre un* qu'on n'y rencontrera pas d'êtres raisonnables, soit parce qu'ils n'y auraient point encore fait leur apparition, soit parce qu'ils y auraient déjà fini leur carrière (lettre 6e, p. 104, 105). » Notez que l'auteur n'admet pas même cette chance *d'un* contre *dix mille* comme bien sérieuse, puisque sa troisième partie est employée à soutenir que Dieu a très-bien pu ne placer que sur notre terre des êtres doués de raison.

Séduit par ces curieux détails, j'ai négligé d'analyser fidèlement le contenu des neuf lettres qui constituent la première partie de ce livre. On en voit le résultat en ce qui touche l'habitabilité des astres; pour les recommander encore mieux, je me contenterai d'ajouter qu'elles offrent une très-intéressante exposition de tout le système cosmogonique de Laplace, complété par la démonstration de l'existence d'une cause du monde intelligente et libre. La seconde partie (10e-15e lettres), a une importance encore supérieure, au point de vue scientifique et religieux. L'auteur y étudie les origines de la vie animale, ce qui l'amène à repousser la doctrine des générations spontanées et le darwinisme, particulièrement en ce qui concerne l'espèce humaine, qui forme un règne absolument à part. Ces questions sont traitées avec la même compétence, la même vivacité, la même clarté que les précédentes; elles ont ici le tort d'être un peu diminuées par leur subordination au problème très-différent de la plura-

lité des mondes habités, mais elles n'en reçoivent pas moins leur part suffisante de discussion, et à ce propos encore les lecteurs de M. Boiteux lui sauront gré de l'instruction qu'il leur donne avec tant d'agrément. Je signalerai tout spécialement comme modèle de vulgarisation scientifique, la longue note *sur les générations spontanées* (p. 200-213). — Cette seconde partie se termine, comme la première, par une démonstration de Dieu : la cause première de la vie est *essentiellement libre;* et cette étude de Dieu créateur de la vie et de l'homme ramène la question des mondes habités, au point de vue des êtres doués non-seulement de vie, mais de raison.

En effet, à cette demande : Y a-t-il des êtres raisonnables dans d'autres mondes que celui que nous habitons ? on ne peut essayer de donner une réponse probable qu'en étudiant de près les attributs de Dieu pour y lire les vues de sa Providence. M. Jules Boiteux, dans les cinq premières lettres de cette troisième partie, plaide avec éloquence la cause qui paraît le moins prêter à l'éloquence. Je crois entendre le vénéré P. Gratry développer l'hypothèse de mondes innombrables tous habités par des adorateurs de Dieu. Que dis-je hypothèse ? C'était une certitude pour lui; et il apportait à l'appui, non-seulement des analogies scientifiques et des convenances religieuses, mais même des textes évangéliques qui sont loin, je l'avoue, d'avoir gardé à mes yeux la force probante qu'y attachait ce maître incomparable. Mais, à l'écouter, on ne résistait pas. Eh bien, je déclare que M. Boiteux m'a bien ébranlé, s'il ne m'a pas converti tout à fait. Il est vrai que ce qui me prévient surtout en sa faveur, c'est qu'il ne décide pas, c'est qu'il reconnaît l'impuissance de notre raison dans le domaine du libre arbitre de Dieu. Après avoir résolu de former « une création intelligente et adoratrice, » Dieu « est resté absolument maître de la disperser dans les diverses régions des cieux, comme aussi de la répartir sur un petit nombre de sphères voisines ou même de la rassembler sur une seule (p. 401). » En faveur de ce dernier cas, l'auteur fait voir que ce magnifique spectacle du monde, pour n'être pas du travail perdu, n'exige rien autre chose qu'un ou plusieurs spectateurs dignes de lui. Et il nous montre bien que cette condition peut se réaliser en-dehors de l'hypothèse des humanités multiples, surtout quand il est prouvé que les terres célestes, habitées ou non, sont la moindre partie de la substance cosmique, représentée surtout par d'énormes soleils en continuelle ignition et par d'innombrables comètes toutes fluides et toutes lumineuses. Les lettres suivantes (21 et 22) combattent le matérialisme et le déisme, principalement au point de vue de l'ordre et de la finalité de l'univers, mais aussi à celui de la moralité et de la destinée humaines. La vingt-troisième fait voir que l'hypothèse d'êtres raisonnables répandus dans tous les

mondes n'a rien qui soit contraire au dogme chrétien ; l'auteur, sans sortir de l'orthodoxie catholique, montre ici autant de hardiesse dans l'indication des hypothèses possibles, qu'il a déployé de ferme raison dans la réfutation de l'erreur. Enfin une dernière lettre, rejetée en appendice, présente non une démonstration chrétienne au complet, mais une sorte de préparation évangélique, pleine de noblesse et d'onction. Il était juste que la religion chrétienne apparût, comme la règle de la vérité, au bout de cette carrière que l'auteur a parcourue à sa clarté, mais en n'empruntant ses preuves qu'à la science et à la philosophie.

Et maintenant, inutile d'insister, soit sur le mérite intrinsèque, soit sur l'intérêt actuel et piquant, soit sur les sérieuses qualités littéraires de cet ouvrage. Nous avons assez dit quel succès nous lui souhaitons ; mais il nous reste à remercier l'auteur du plaisir qu'il a procuré à un pauvre critique, habituellement courbé sur des livres abstraits, presque toujours attristants pour sa raison et pour sa foi. Passer des élucubrations malsaines de l'idéal allemand ou du positivisme français à une œuvre si vivante, si pleine d'espoir et d'immortalité, c'est une jouissance pareille à celle du naufragé qui prend terre ou du voyageur mourant de fatigue et de soif qui rencontre une fraîche oasis au milieu des sables du désert !

— J'ai dû insister un peu sur une œuvre de début et sur un nom encore nouveau ; pour les raisons contraires, je n'ai qu'à signaler le *Discours* de l'éminent doyen de la Faculté de médecine à l'Université catholique de Lille, sur les rapports de la science et de la religion en ce qui concerne l'origine des êtres organisés. M. Béchamp se pose admirablement en face de la science qui s'attribue le monopole du courage et de la liberté : il avoue que la science des chrétiens a peur et qu'elle n'est pas libre : elle a peur de l'erreur et du mensonge ; elle n'est pas libre d'aimer le faux et de haïr le vrai. Et puis, après avoir prouvé que la méthode suivie par les matérialistes est en flagrante opposition avec les règles élémentaires de la vraie méthode scientifique, il montre que les résultats obtenus par cette dernière, sur la question de l'origine de l'organisation et de la vie, se trouvent dans leurs traits essentiels, écrits au premier chapitre de la Genèse. Dans ce commentaire, respectueux autant que savant, de la parole révélée, on remarquera les traits dirigés contre les doctrines des générations spontanées, de la variabilité de l'espèce, de la pure animalité de l'homme. A un point de vue plus personnel, on recueillera çà et là de précieuses indications sur un des objets que l'éminent doyen a le plus étudiés, je veux dire les *microzymas*, sorte d'excroissances de la cellule animale, lesquelles, survivant indéfiniment à l'organisme qui les a produites, peuvent devenir des infusoires

agents de ces fermentations où l'hétérogénie a voulu trouver une de ses preuves. On notera aussi (p. 74-75), à propos du *principe vital*, si cher à l'école de Montpellier, une profession de foi d'une modestie vraiment scientifique et vraiment chrétienne.

LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Novum Testamentum græce. *Ad antiquissimos testes denuo recensuit, delectuque critico ac prolegomenis instruxit* CONSTANT DE TISCHENDORF.— Editio critica minor ex VIII majore desumpta. Lipsiæ, Hinrichs, 1873-1877, petit in-8 de 1056 p. — Prix : 15 fr.

La réputation des éditions critiques du Nouveau Testament de Tischendorf est universelle. La première partie de celle-ci, qui comprenait depuis saint Mathieu jusqu'au chapitre XXVI des Actes, avait paru dès 1873. La seconde partie qui embrasse la fin du Nouveau Testament n'a paru que récemment. Quand on voit quelle multitude de manuscrits et de textes imprimés a été collationnée par l'éditeur, on est véritablement stupéfait de la somme de travail qu'a réclamée la publication de ce livre, et l'on ne s'étonne plus qu'il ait fallu plusieurs années pour la mener à terme. Il y manque encore les prolégomènes. On a pu craindre quelque temps, après la mort de Tischendorf, qu'il n'y eût personne d'assez courageux et d'assez au courant des matières si multiples de la critique sacrée pour entreprendre une œuvre aussi considérable et aussi difficile. L'infatigable éditeur, M. Hinrichs, a trouvé dans le Dr Caspar-René Gregory, un savant capable de suppléer le Dr Tischendorf, et il a annoncé pour les Pâques prochaines les prolégomènes de l'*editio major* en même temps que de l'*editio minor*. En attendant, une clef des signes et des abréviations de l'*apparatus criticus*, placée en tête de la seconde partie, permet de se servir facilement de la présente édition. Pour gagner de la place, les indications des manuscrits et des textes sont réduites à leur plus simple expression, généralement à une seule lettre, et, malgré cette simplification, les indications occupent, en moyenne, la moitié de la page. Tischendorf a collationné, pour les Évangiles, *cinquante-deux* manuscrits à lettres onciales, plus *quatre* évangéliaires, datant tous du quatrième au neuvième siècle, sans compter les nombreuses versions, les textes imprimés et les citations des Pères, dont il fait largement usage. On peut juger par là de la richesse de cette édition.

Nous regrettons que Tischendorf se soit prononcé contre l'authenticité de la conclusion de saint Marc. Il fait dire à saint Jérôme

(p. 188 b), plus que ce Père ne dit en réalité. Il avance assurément plus qu'il ne peut prouver, quand il écrit (p. 401) : « *Locum de adultera non ab Johanne scriptum esse certissimum est.* » Les critiques catholiques ont d'excellentes raisons à alléguer en faveur de l'authenticité de ce passage. Nous avons une observation analogue à faire sur *Joan.*, v, 7. Certaines leçons adoptées par Tischendorf sont aussi contestables. Enfin plusieurs lecteurs jugeront qu'il eût été préférable de respecter l'ordre universellement adopté dans la diposition des parties du Nouveau Testament et de ne pas placer les Epîtres catholiques avant celles de saint Paul, mais c'est là une chose peu importante. Malgré ces restrictions nécessaires, il n'y a qu'une voix pour reconnaître la valeur critique du travail de Tischendorf.

La division par versets est conservée, mais le texte ne reprend à la ligne qu'au commencement des alinéas, ce qui facilite l'intelligence du sens. Les caractères grecs sont très-beaux et très-nets ; l'impression d'une correction parfaite. Elle offre cette particularité que le *sigma*, à la fin des mots, n'a pas la forme du sigma final, il est le même que dans le corps des mots. Les références sont indiquées en marge. C J.

Patrum Apostolicorum opera. *Textum ad fidem codicum et græcorum et latinorum adhibitis præstantissimis editionibus,* recensuerunt Oscar de Gebhardt, Adolfus Harnack, Theodorus Zahn. — *Editio minor.* — Leipzig, Hinrichs, 1877, petit in-8 de viii-220 p. Prix : 4 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà fait connaître trois fascicules de l'*editio major* des Pères apostoliques publiés par l'éditeur Hinrichs, et en a apprécié le mérite. Pour que la grande édition soit complète, il ne reste plus à paraître que la seconde partie du second fascicule, qui doit contenir l'Épître de saint Barnabé, les fragments de Papias et l'Épître à Diognète. Mais sans en attendre l'achèvement, les trois savants qui ont revu, collationné et étudié le texte viennent de publier une édition complète de tous les Pères apostoliques, réunis en un seul volume. Ils appellent cette édition *editio minor*, parce qu'elle ne renferme ni les prolégomènes, ni la traduction, ni les variantes, ni les notes qui enrichissent l'édition complète, mais seulement le texte original avec l'indication, au bas des pages, des citations de la sainte Écriture et une table alphabétique des noms propres cités par les Pères apostoliques, à la fin du volume. Elle est principalement destinée aux écoles.

Le texte des Épîtres de saint Clément de Rome est reproduit d'après la grande édition de 1876 ; mais la préface donne quelques nouvelles leçons, tirées des variantes de la traduction syriaque qu'a fait connaître M. Lightfoot et dont le *Polybiblion* a parlé dernièrement. Pour le texte de l'Épître de saint Barnabé, les éditeurs se sont servis des

leçons nouvelles du manuscrit de Constantinople, découvert par le métropolite Bryennios. Elles leur ont été fournies par le Dr Hilgenfeld. Les fragments de Papias sont tous accompagnés des indications nécessaires pour faire connaître leur origine. Ils sont au nombre de dix-huit, quelques-uns en latin. Ils sont suivis de l'Épître à Diognète, qui a été ajoutée à cette édition pour satisfaire à de nombreux désirs, quoique les éditeurs la croient d'une date un peu postérieure à celle des Pères apostoliques. Le volume se termine par les sept lettres de saint Ignace aux Éphésiens, aux Magnésiens, aux Tralliens, aux Romains, aux Philadelphiens, aux Smyrniens et à saint Polycarpe; par la lettre de saint Polycarpe aux Philadelphiens; par les actes du martyre du même saint Polycarpe et enfin par le Pasteur d'Hermas. Le tout est en grec, sauf les quatre dernières pages du Pasteur dont on ne possède encore qu'une traduction latine. La composition du texte est la même que celle de l'*editio major*. L'impression est très-belle et très-correcte. G. K.

Das heilige Messopfer dogmatisch, liturgisch und ascetisch erklart. (*Le saint sacrifice de la messe exposé au point de vue dogmatique, liturgique et ascétique.*) Von Dr Nikolaus Gihr, Spiritual am erzbichoflichem Priesterseminar zu St. Peter. Mit Approbation und Empfelhlung des hochvürdisten Herrn Erzbisthumwesers von Friburg. (Fait partie de la *Theologische Bibliothek.*) Fribourg en Brisgau, Herder, 1877, in-8 de XII-705 p. — Prix : 13 fr.

L'auteur revient plusieurs fois, dans le cours de son livre, sur l'importance de connaître tout ce qui touche au cœur même de la vie catholique, au saint sacrifice de la messe. Rien n'est plus juste. Prêtres et fidèles ne sauraient être trop instruits sur ce grand sujet. Nous aurons fait un éloge bien mérité de l'œuvre de M. Gihr en disant que celui qui saura tout ce qu'elle peut lui apprendre connaîtra tout ce qu'il est bon et utile de connaître sur cet adorable mystère. Rien n'y manque en effet. M. Gihr joint à une piété persuasive une profonde et vaste érudition. Son livre, tout pénétré du plus pur esprit catholique, est en même temps rempli d'une science de bon aloi, le fruit de l'oraison et de l'étude.

L'ouvrage est divisé en deux parties : la partie dogmatique (1-207) et la partie liturgique (208-702). Les considérations ascétiques sont entremêlées dans les deux parties. Dans la première, M. Gihr examine d'abord le sacrifice en général et les sacrifices de l'ancienne loi, puis le sacrifice de la croix et enfin le sacrifice non sanglant de l'autel : il en démontre la réalité et recherche quelle en est l'essence et l'efficacité, ainsi que la place et l'importance qu'il occupe dans l'organisme de l'Église. Dans la théorie du sacrifice de la loi nouvelle, l'auteur suit surtout les idées de Lugo et du cardinal Franzelin.

La seconde partie, la partie liturgique, remplit plus des deux tiers du volume. Une première section s'occupe de tout ce qui est nécessaire pour la célébration du saint sacrifice : autel, nappes d'autel, calice et ce qui s'y rattache, ornements sacerdotaux, couleurs liturgiques, luminaire, langue liturgique. La seconde section est consacrée à l'étude suivie de toutes les parties de la messe, partagée en quatre subdivisions principales : de l'Introït à l'Offertoire, l'Offertoire, le Canon et la Communion. Le Dr Gihr étudie une à une toutes les prières de l'ordinaire de la messe et donne tous les renseignements généraux désirables sur les fêtes et le propre du temps. Le sens mystique des cérémonies de l'Église n'est pas oublié, mais il est exposé sobrement et en l'appuyant sur une autorité irréfragable, celle de l'Église. L'auteur cite volontiers les auteurs français et dans leur propre langue, dans des notes nombreuses, placées au bas des pages. Les passages liturgiques qu'il explique sont cités en latin dans le texte, avec traduction allemande. Le renvoi de la note de la dernière page est inexact. L'auteur termine par une belle prière qui résume très-bien l'esprit de son livre. G. K.

El arbol de la Vida, *estudios fundamentales sobre el christianismo*, par Abdon de Paz. Madrid, Fourquet, 1877, in-8 de 319 p.

M. de Paz s'est proposé de résoudre brièvement toutes les questions et tous les problèmes religieux qui troublent ou préoccupent les esprits à notre époque et de montrer que la foi chrétienne est l'astre qui nous donne la vie et la paix.

Cette apologie du christianisme est l'œuvre de cinq années de travail. Elle a paru par fragments avant d'être réunie en volume.

Après avoir établi que l'accord doit régner entre la raison et la foi, l'auteur expose ce qu'est la Bible. Il montre ensuite que la cosmogonie de la Genèse n'est pas en contradiction avec les données scientifiques. Le monde n'est pas si ancien que le prétendent certains chronologistes plus qu'aventureux et, « dans l'impossibilité de fixer l'âge du monde d'une manière mathématique, le mieux est de dater les événements en les rapportant à la naissance de Jésus-Christ. » L'origine de l'homme est divine ; l'espèce humaine est une. La chute d'Adam a été consolée par l'espérance de la rédemption. La science ne peut rien opposer au récit du déluge. L'homme a été créé avec le don du langage. M. de Paz étudie ainsi successivement l'Ancien et le Nouveau Testament : Nemrod, Israël, Moïse, le livre de Job, les prophètes, la mère de Dieu, Jésus-Christ, le siècle apostolique et l'Église. Il passe ensuite au protestantisme pour en montrer la fausseté. Il cherche à établir après cela que l'autorité et la liberté, la foi et la

raison, la religion et le progrès bien entendus, loin de se contredire, se prêtent un mutuel appui. Enfin il démontre que les récompenses et les châtiments de la vie future sont une conséquence de l'immortalité de l'âme et de l'existence de Dieu.

Tels sont les sujets traités dans l'*Arbre de vie*. M. Abdon de Paz développe ses pensées avec tout l'éclat et la sonorité de la belle langue castillane. Le livre est plein de vie, et la lecture en est par là même très-intéressante. L'érudition de l'auteur est un peu touffue et assez confuse ; il la prodigue à temps et à contre-temps. Il semble que les idées irréligieuses de M. Figuier troublent davantage les esprits au-delà qu'en deçà des Pyrénées ; du moins M. de Paz s'en préoccupe-t-il beaucoup plus qu'on ne le fait en France. Mais c'est là un point dont nous ne sommes pas juges. Ce que nous pouvons apprécier, ce que nous aimons et ce que nous louons surtout dans ce livre, ce sont les pensées profondément chrétiennes dont il est rempli, les réflexions sages, sensées dont il abonde, la sève de l'arbre de vie, en un mot, dont il est rempli. L. M.

SCIENCES ET ARTS

Cours de mécanique analytique, par Ph. Gilbert, professeur à la Faculté des sciences de l'Université catholique de Louvain. — *Partie élémentaire*. Louvain, Ch. Peeters, 1877, in-8 de vii-385 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage, ainsi que nous en informe l'auteur, est principalement destiné à servir de manuel aux élèves ingénieurs qui suivent le cours de mécanique rationnelle professé par lui à l'Université de Louvain. Pour rester dans les limites que lui imposait cette destination spéciale, sans que l'ouvrage cessât d'être utile aux jeunes gens qui désirent pousser plus loin leurs études et aborder les côtés les plus élevés de la science, l'auteur s'est attaché à maintenir l'exposition des théories fondamentales à la hauteur désirable, tout en réservant pour un autre volume le développement de certaines théories plus élevées, sorte de transition entre la mécanique et la physique mathématique.

On sait, que, dans l'enseignement de la mécanique, il était de tradition, il y a quelques années encore, de traiter d'abord complétement la statique, après quoi seulement on s'occupait des corps en mouvement. A la suite de Poncelet, une autre école s'est formée, qui suit la marche inverse, et qui étudie dès l'abord le mouvement, la dynamique, pour traiter l'équilibre comme un cas particulier, celui dans lequel les vitesses sont nulles.

Ces deux manières de procéder ont leur raison d'être. M. Gilbert, à

l'exemple de Bour, adopte une marche intermédiaire, qui semble réunir les avantages essentiels de l'une et de l'autre : ce qu'il y a de rationnel dans la seconde, avec les avantages pratiques de la première. Dans un premier livre, il étudie le mouvement en lui-même et indépendamment de ses causes ; c'est cette étude dont Ampère a montré qu'il convient de faire une science distincte, que l'on nomme après lui la cinématique. Dans le second livre, empruntant à cette science les notions strictement nécessaires pour arriver rationnellement à la composition des forces, l'auteur établit complétement les lois de l'équilibre. Le troisième livre complète, par la dynamique, les généralités de la science. Dans un quatrième livre, ces généralités sont appliquées à l'équilibre et au mouvement des fluides.

L'esprit philosophique qui a présidé à la conception de l'ensemble se retrouve d'une manière non moins remarquable dans le détail de l'exécution. Les questions sont ramenées à leurs véritables principes, leur enchaînement est mis en évidence ainsi que leurs analogies ; les conventions ou les hypothèses admises dans chaque théorie sont indiquées avec soin, condition indispensable d'un enseignement véritablement fructueux. En même temps, l'exposition est simple, claire et élégante, aussi bien dans le texte que dans les formules. Un grand nombre d'exercices indiqués à la fin des chapitres permettent à l'élève ou au lecteur studieux de se familiariser avec l'application des théories, et souvent lui font connaître des théorèmes intéressants.

La qualification de *partie élémentaire* que l'auteur a donnée à son volume ne doit être prise que dans un sens relatif, et par opposition avec la seconde partie qu'il annonce. Si le volume actuel ne suppose chez le lecteur que la connaissance des principes fondamentaux du calcul infinitésimal, il le conduit assez loin et lui expose la science sous une forme analytique assez complète, pour le préparer parfaitement à la lecture des ouvrages les plus élevés. A ce point de vue, il faut louer M. Gilbert d'avoir adopté comme point de départ dans l'exposition de la statique le principe des vitesses virtuelles. L'élève peut ensuite aborder de plain pied la *Mécanique analytique* de Lagrange, dont la notation même lui est déjà familière.

Que l'éminent professeur de Louvain nous permette maintenant de lui soumettre quelques critiques de détail qui lui prouveront l'importance que nous avons attachée à l'examen minutieux de son ouvrage.

Dans le chapitre IX, il définit la masse d'un point matériel comme le rapport constant de la force à l'accélération. Il en conclut logiquement qu'il n'y a pas lieu d'adopter une unité de masse. Non moins logiquement, il pourrait en conclure qu'il n'est pas possible d'évaluer les masses sans avoir, au préalable, adopté des unités et pour les forces

et pour les accélérations. Or, c'est ce qui est évidemment inexact. Les masses sont des grandeurs d'un ordre distinct qu'on peut comparer entre elles et, par conséquent, mesurer, indépendamment de toute convention relative à d'autres grandeurs. Il suffit pour cela de prendre les rapports des forces nécessaires pour imprimer aux diverses masses une même accélération quelconque : on ne fait pas autre chose lorsqu'on les compare au moyen des poids. En réalité, la définition de M. Gilbert implique la convention universellement admise, mais nullement nécessaire, de prendre pour unité de masse celle à laquelle l'unité de force imprime l'unité d'accélération.

Dans l'hydrostatique, M. Gilbert semble donner la loi de l'égalité de pression en tous sens, qu'on appelle quelquefois le *principe de Pascal*, comme un principe distinct, qu'il faut emprunter directement à l'expérience. On l'a cru longtemps. Mais, en réalité, ce prétendu principe n'est qu'un théorème qui découle de l'absence de toute action tangentielle sur un élément de surface quelconque. On le démontre aisément en cherchant les conditions d'équilibre d'un prisme triangulaire infiniment petit ou d'un tétraèdre. C'est une des applications les plus simples de ce mode de raisonnement si fécond que Cauchy a introduit dans la physique mathématique.

Ces petites critiques que M. Gilbert n'est ni le premier, ni le seul, à avoir encourues, n'enlèvent rien à la valeur considérable de l'ensemble de son ouvrage ; on peut le recommander comme un excellent traité de mécanique rationnelle ; il donne l'idée la plus favorable, soit du second volume, que nous attendrons avec impatience, soit du niveau élevé auquel est tenu l'enseignement scientifique à l'Université de Louvain.

E. Vicaire.

Mes Rêveries, *ouvrage posthume du maréchal* Maurice comte de Saxe. Paris, 1877, Dumaine, in-8 de 144 p. avec 10 planches. Publication du *Journal de la Librairie militaire*. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que le *Journal de la librairie militaire*, fondé en 1875 par l'intelligent éditeur du Dépôt de la guerre, comprend dans chacun de ses numéros une feuille de réimpression des meilleurs écrits militaires devenus rares. C'est ainsi que les *Fantaisies militaires*, et les *Préjugés militaires*, du prince de Ligne, et *l'Instruction militaire* du roi Frédéric II à ses généraux ont été mis dans ces dernières années à la portée de tous. Le même mode de publication nous donne aujourd'hui les *Rêveries* du maréchal de Saxe.

On ne peut relire sans intérêt ce curieux ouvrage, fruit d'une imagination si étrange parfois, si originale toujours, et on trouve à cette lecture une nouvelle occasion de constater que si le « métier » a changé, la « partie sublime de l'art » suivant l'expression de Napo-

léon, est restée au-dessus de toutes les modifications des armes et engins de guerre. Les chapitres *De la discipline, Du général d'armée*, entre autres, pourraient aussi bien figurer dans *l'Esprit des institutions militaires* de Marmont que dans le recueil des pensées de Napoléon.

Mais, assurément, si on se reporte à l'époque à laquelle écrivait le maréchal de Saxe (1732), le page la plus remarquable des *Rêveries* est celle qu'il consacre à *la manière de lever les troupes.* « Les levées qui se font par supercherie, dit-il, sont tout aussi odieuses..... Ne vaudrait-il pas mieux établir par une loi, que *tout homme, de quelque condition qu'il fût, serait obligé de servir son prince et sa patrie pendant cinq ans?*..... Pour y parvenir, il faudrait n'en excepter aucune condition, être sévère sur ce point, et s'attacher à faire exécuter cette loi de préférence aux nobles et aux riches : personne n'en murmurerait... insensiblement on se ferait un honneur de servir...» Voilà donc le principe du service obligatoire, avec la durée même que nous avons adoptée en 1872, posé par le maréchal de Saxe.

La chapitre *De la discipline* contient une discussion fort intéressante des punitions usitées chez les Allemands et chez les Français, suivant les différences inhérentes au génie des deux nations et au mode de recrutement de leurs troupes. Maurice de Saxe avait de bonnes raisons d'avoir à cœur tout ce qui tenait à la Pologne ; aussi dessine-t-il un *Projet de guerre pour une puissance qui serait dans le cas de la faire à cette république.* Ce projet est un témoignage de plus du sens militaire du maréchal et de sa profonde connaissance du pays ; tous les postes, en effet, dont il signale l'importance et dont il recommande l'occupation, ont joué un rôle dans la campagne de 1807 et sont maintenant des places fortes prussiennes ou russes, Graudenz, Thorn, Brest-Litowski.

Beaucoup des propositions du maréchal sont singulières, bizarres même; l'accoutrement dont il veut affubler fantassins ou cavaliers, les dénominations même de ses formations, la légion, la centurie, les armées à la légère, peuvent paraître puériles. En tout cas, elles n'offrent plus qu'un intérêt purement rétrospectif. Au contraire, est-ce bien en 1732 qu'a été écrit ce passage : « Il faut que la cavalerie soit leste... et surtout qu'elle ne fasse pas son point capital d'avoir des chevaux gras... Il est certain que l'on ne connaît pas la force de la cavalerie, ni les avantages que l'on en peut retirer. D'où vient cela? de l'amour que l'on a pour les chevaux gras? »

En somme, rééditer un ouvrage tel que celui que nous avons sous les yeux, c'est rendre service aux officiers de notre armée.

J. Gouethal.

Les Comptes des bâtiments du Roi (1528-1571), suivis de documents inédits sur les châteaux royaux et les beaux-arts au seizième siècle, recueillis et mis en ordre, par le marquis Léon de Laborde. Paris, J. Baur, 1877, gr. in-8 de LXI-422 p. — Prix : 12 fr. 50.

Tous les amis de l'histoire des arts, tous les hommes d'étude savent quelle est la haute valeur des ouvrages de M. Léon de Laborde; les circonstances qui se rattachent à la publication du volume dont nous venons de transcrire le titre sont remarquables. Ce livre avait été imprimé depuis une vingtaine d'années; M. de Laborde avait, dès 1856, proposé cette publication; l'impression fut, dans le cours des années suivantes, conduite jusqu'aux dernières pages du second volume; il ne restait plus que quelques feuilles à composer et l'introduction à écrire. Ce travail, qui touchait à son achèvement, fut soudain interrompu et pour de longues années; il y a tout lieu de croire que les nouvelles et importantes fonctions auxquelles fut appelé M. de Laborde, nommé en 1857 directeur des archives générales de France, absorbèrent tous ses instants et ne lui laissèrent pas le loisir de mettre la dernière main à un ouvrage, fort avancé sans doute, mais dont la partie la plus délicate, l'introduction, restait à faire. (Nous empruntons ces détails et ceux qui vont suivre à l'*avertissement* placé par M. J.-J. Guiffrey en tête du volume que nous signalons.

La Société de l'histoire de l'art français s'est rendue propriétaire de tous les exemplaires de l'ouvrage inachevé; elle a eu à sa disposition toutes les notes, tous les documents nécessaires pour le compléter. Le premier volume tout entier et la moitié du second, jusqu'à la page 198, sont consacrés à la reproduction intégrale d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale renfermant les comptes des bâtiments royaux depuis 1528 jusqu'en 1570.

Le second volume se termine par des pièces de diverse nature, empruntées à des sources différentes; le dépouillement d'un certain nombre de documents originaux conservés aux Archives nationales a fourni les matériaux d'un chapitre intitulé : *Dépenses secrètes de François Ier*; un autre chapitre : *Compte de la marguillerie du Louvre*, a une origine singulière; les éléments en sont tirés d'un compte sur parchemin, dont les feuilles détachées et incomplètes avaient servi à relier quelques volumes du *Journal des Débats* de l'an 1794 (alors in-8); un hasard heureux les plaça sous les yeux de M. de Laborde dans une des salles du ministère de l'intérieur; il raconte cette découverte dans une lettre fort piquante, adressée le 12 mars 1850 au directeur des *Débats* (voir p. XXV).

Vient ensuite le *Compte des bâtiments du château de Saint-Germain-en-Laye* pour les années 1548 à 1550; ce n'est qu'un extrait, offrant d'ailleurs tous les articles présentant un intérêt quelconque au point de

vue de l'art et ceux qui donnent un renseignement topographique ou le nom de personnages célèbres; la publication intégrale de ce registre eût ajouté bien peu de chose à l'intérêt de ces extraits.

Le compte suivant : *Payement des ouvriers orfèvres logeant et besongnant dans l'hostel de Nesles*, a fourni matière à une analyse très-suffisante, très-complète qui dispense parfaitement du texte original. Des comptes relatifs au palais et au jardin des *Thuileries*, à l'hôtel de Soissons, au château de Saint-Maur, avaient été examinés et analysés par M. de Laborde, mais ils n'avaient point été publiés; enfin le second volume se termine par le dépouillement des *acquits au comptant* de François Ier, conservés aux Archives nationales (J 960-962). M. de Laborde en avait publié quelques articles, mais il avait dû, faute de temps, s'en tenir à un dépouillement fort incomplet; MM. Cimber et Danjou avaient, de leur côté, dans les *Archives curieuses* exploité ces *acquits*, mais dans une très-faible mesure; le travail a été entièrement repris, et il en résulte la mise au jour, aussi complète que possible, au point de vue de l'art, d'une des séries les plus intéressantes des comptes de François Ier.

Disons maintenant quelques mots des *Comptes des bâtiments* qui occupent le volume dont il est question. C'est un manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale (petit in-fol. de 454 p.); il a été rédigé par André Félibien des Avaux (né en 1619, mort en 1695), qui fut, ainsi que son fils, historiographe des bâtiments du roi; c'est une analyse de comptes aujourd'hui perdus pour la plupart; la possession de ces copies abrégées est du moins une circonstance dont il faut sincèrement se féliciter. Une partie de ces documents avait été insérée par M. de Laborde dans le premier volume de son ouvrage intitulé : la *Renaissance des arts à la cour de France*; mais ce livre est devenu fort difficile à rencontrer, et son auteur avait réservé pour des volumes qui n'ont jamais paru ce qui concernait la sculpture et l'architecture.

M. Guiffrey a eu le soin de donner (p. 49 et 12) une liste bibliographique des ouvrages de M. Léon de Laborde; elle montre suffisamment quelle vive intelligence, quel immense labeur, quelle activité d'esprit ont permis à l'infatigable érudit d'aborder tour à tour les sujets les plus variés, en laissant sur chacun d'eux des travaux d'une incontestable supériorité. Cette énumération, rangée dans l'ordre chronologique, signale soixante-douze productions diverses, mises au jour depuis 1830 jusqu'en 1867; quelques-unes ne sont, il est vrai, que des articles insérés dans les divers recueils périodiques (la *Revue archéologique*, la *Revue de Paris*, la *Revue française*, etc.), et dont il a été fait des tirages à part. D'importants ouvrages sur la Syrie et la Palestine accompagnent de savants travaux sur l'histoire de l'art, objet favori des études de M. de Laborde. Faisons mention d'un volume dont il ne

fut imprimé que 25 exemplaires et qui, distribué en presque totalité à des bibliothèques publiques de Paris ou de l'étranger, est d'une rareté exceptionnelle : *Mémoires et dissertations*, Paris, 1852, in-8, VIII et 306 pages ; c'est la réunion de dix-sept notices fournies à diverses revues.

BELLES-LETTRES

Supplément au dictionnaire de la langue française, de E. LITTRÉ de l'Académie française, suivi d'un dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale par MARCEL DEVIC. Paris, Hachette, 1878, in-4 de 375 et 84 p. — Prix : 12 fr.

La dernière livraison du *Supplément au dictionnaire* de M. Littré vient de paraître. On voit que l'auteur a eu raison de ne pas se laisser décourager par son grand âge et d'être fidèle à ce principe qu'il faut travailler et entreprendre jusqu'au bout. Non-seulement à soixante et seize ans M. Littré a entrepris une œuvre considérable, mais il l'a menée à bonne fin et a donné à la fois à son grand dictionnaire le plus utile complément. Le titre que porte la dernière partie de ce long travail en indique le but. Ce ne sont pas des corrections, ce sont des additions qui forment ce livre. Au premier rang figurent les néologismes. A leur sujet, l'auteur remarque avec raison que, de tout temps, il y a eu néologie. Des situations, des idées, des découvertes nouvelles appellent forcément des paroles nouvelles. Malgré ses scrupules, le dix-septième siècle en accueillit un certain nombre ; au dix-huitième, il y eut une véritable invasion de néologismes ; elle continue aujourd'hui et plus menaçante que jamais. Il n'en peut être autrement. Les journaux rédigés souvent par des *déclassés*, qui prennent la plume comme on prend un outil, mais sans réfléchir que, pour manier utilement un outil, il faut un apprentissage ; des députés auxquels le suffrage universel n'a pu, malgré son omnipotence, donner la science infuse ; la presse et la tribune, répandent incessamment dans la nation un nombre considérable de mots improvisés. A ce point de vue, on éprouve une certaine crainte de l'influence que pourrait avoir le supplément de M. Littré. Nous sommes bien loin du temps où M. de Vaugelas donnait sa parole que tel mot serait français dans un an ; nous ne sommes que trop pressés de répéter et d'écrire ces vocables bâtards nés d'hier, et, en les voyant acceuillis par un savant comme M. Littré, ne serons-nous pas tentés de penser que son autorité change en véritable musée une espèce de salon des refusés ? Mais, il faut le dire M. Littré n'admet pas légèrement tous les néologismes, il les soumet à la critique, il repousse ceux qui n'ont pas été créés

suivant les lois de la composition. Enfin, pour quelques-uns d'entre eux, il retrouve dans notre ancienne littérature des titres oubliés; il les retrouve aussi quelquefois sous les formes des patois qui les ont conservés après en avoir hérité de notre ancienne langue.

Ce ne sont pas seulement les néologismes et un grand nombre de termes d'art, de science, nouvellement créés par de récents besoins qui forment le supplément de M. Littré. Beaucoup de mots accueillis dans le dictionnaire et ayant tous les droits possibles à y figurer, se représentent ici pour recevoir quelques détails nouvellement découverts sur leur histoire, sur leur généalogie. Le supplément proprement dit occupe neuf livraisons. Le dixième fascicule contient des additions survenues pendant l'impression du supplément et le commencement d'un dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale par M. Marcel Devic, dictionnaire qui se trouve complété dans deux autres livraisons, les dernières de l'ouvrage.

Dût Gros-Jean en remontrer à son curé, une remarque : M. Littré écrit dans sa préface les *douzième et treizième siècles*. Dans mon enfance, cette manière de dire était condamnée, elle l'est même encore dans les grammaires, que je viens de consulter. D'un autre côté, l'Académie française, qui devrait s'y connaître, a couronné cette faute de français — si c'en est une — en couronnant l'*Histoire comparée des littératures espagnole et française*. Il est donc possible qu'on ait *changé tout cela*.

Il n'est peut-être pas inutile, à cause des opinions religieuses, ou plutôt antireligieuses de l'auteur, de dire que ce supplément a été rédigé avec autant de circonspection que le dictionnaire dont il est le complément; nous n'y avons rien remarqué qui puisse choquer nos croyances.

TH. DE PUYMAIGRE.

Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale, par LÉON DE ROSNY. Paris, Maisonneuve. — Impression commencée le 22 novembre 1875 et tirée à 200 exemplaires numérotés sur fort papier vergé in-fol. *(publié par la Société américaine de France)*. Deux livraisons ont paru, comprenant ensemble 36 pages et 10 planches coloriées. La troisième et dernière livraison est sous presse. — Prix de la livraison : 25 fr.

Il s'agit, dans ce travail, de l'écriture antique des Yucatèques ou Mayas. Après avoir établi que cette écriture se présente sous trois formes distinctes : l'*écriture hiéroglyphique* ou des monuments, l'*écriture hiératiqae* ou des manuscrits, et l'*écriture démotique* ou vulgaire, l'auteur étudie spécialement l'*écriture hiératique*, en s'aidant de trois manuscrits connus, mais inexpliqués, le Codex de Dresde, que lord Kingsborough a reproduit dans sa magnifique collection, le manuscrit

nº 2 de la Bibliothèque nationale, qui a été photographié en 1864 par ordre du Ministère de l'Instruction publique et que M. de Rosny propose d'appeler *Peresianus*, du nom de Perez, l'un de ses anciens possesseurs, sans doute, et le Codex Troano publié par l'abbé Brasseur de Bourbourg (Imprimerie nationale, 1869-70).

Grâce aux indications contenues dans la *Relacion de los cosas de Yucatan*, par le P. Diego de Landa, les savants sont parvenus à pouvoir affirmer que les trois manuscrits désignés sont écrits dans la langue ancienne des Mayas; mais ces indications fort incomplètes ne se rapportent guère qu'à un dixième environ des signes à connaître. Aussi les interprétations données, d'après Landa, par MM. William Bollaërt, Brasseur de Bourbourg et de Charencey, paraissent à M. de Rosny insuffisantes et sont souvent même peu compréhensibles. L'étude de la paléographie yucatèque est donc à faire, soit pour préciser la signification de chaque signe, soit pour indiquer toutes ses variantes. Lorsque cette nomenclature sera soigneusement établie, la lecture des manuscrits mayas deviendra plus facile et en même temps plus certaine.

M. de Rosny, ayant entrepris cette tâche difficile, expose aujourd'hui les résultats de ses premières recherches en commençant par les signes hiératiques des vingt jours du mois yucatèque. A autant de figures fournies par Landa, Brasseur de Bourbourg avait ajouté dix-neuf identifications tirées du manuscrit Troano. M. de Rosny a élevé ce nombre à cinquante-sept, soit soixante-dix-sept caractères pour vingt mots. C'est un contingent bien considérable et qui s'explique d'autant plus difficilement que les prétendues variantes d'un même signe sont empruntées à un seul manuscrit, le Codex Troano par exemple. Un tel relevé, d'après des textes différents, se comprendrait mieux et rendrait plutôt admissible la possibilité d'identification de plusieurs caractères.

Pour les signes hiératiques des dix-huit mois, celui de l'année et celui du cycle maya de cinquante-deux ans, M. de Rosny se contente de reproduire la liste donnée par Diego de Landa, en faisant remarquer que les signes des mois sont composés de plusieurs signes élémentaires. Au lieu de déterminer ces divers signes et de montrer leur valeur phonétique, l'auteur fait un court exposé de l'année yucatèque et reconnaît bien vite que le calendrier maya présente encore des difficultés très-grandes et presque insurmontables.

Quant au sens dans lequel l'écriture hiératique des Mayas doit être lue, M. de Rosny déclare aussi que, faute de données suffisantes à cet égard, il lui est difficile de formuler aujourd'hui une opinion certaine. D'ailleurs, la connaissance de cet ordre lui paraît être, pour le travail qui l'occupe, d'une importance tout à fait secondaire.

C'est ainsi qu'il passe à l'étude de l'iconographie américaine en général, pour laquelle il fait usage de la méthode de classement adoptée pour les signes de l'écriture hiéroglyphique égyptienne. Il examine successivement les représentations du *ciel*, du *soleil*, de la *lune*, de l'*étoile*, du *feu*, de l'*eau*, de la *terre* et des *animaux*. Là, son cadre s'élargit et embrasse le Yucatan et le Mexique plus particulièrement.

Tel est le résumé rapide de ce qui a paru du livre de Rosny. Lorsqu'il sera entièrement terminé, nous l'examinerons plus à fond et au point de vue critique. A. Siméon.

Œuvres complètes de Gringore, réunies pour la première fois par MM. A. de Montaiglon et J. de Rothschild. — Tome II. *Mystère inédit de saint Louis*. Paris, Paul Daffis, MDCCCLXXVII, in-12 de XXXIX-358 p. (*Bibliothèque elzévirienne.*) — Prix : 6 fr.

Le *Mystère de saint Louis* par Gringore, que vient de publier pour la première fois M. A. de Montaiglon, est un document curieux à plusieurs titres. Il ajoute une preuve à celles qu'on avait déjà de l'influence exercée par les confréries sur le développement du théâtre au moyen âge. Il nous offre, en outre, un exemple de ce genre de transition qui pouvait conduire du drame religieux au drame historique. C'est au théâtre du moyen âge que se rattache la pièce de Gringore, quoique représentée seulement, comme l'établit très-bien M. de Montaiglon, à la fin du règne de Louis XII, c'est-à-dire au XVIe siècle. Mais, pour l'histoire du théâtre, le moyen âge s'étend jusqu'à 1552. Le savant éditeur a établi aussi, avec la sagacité dont il est coutumier en pareille matière, la véritable destination de cette pièce. Elle fut composée à la requête des maîtres et gouverneurs de l'une des seize confréries parisiennes placées sous l'invocation de saint Louis, celle dans laquelle s'étaient réunies les deux communautés, distinctes d'ailleurs, des maçons et des charpentiers, et qui avait son siége dans la chapelle dite de Saint-Blaise et Saint-Louis, rue Galande. C'est dans le chœur de cette chapelle qu'étaient dressés les échafauds pour la représentation du mystère, le jour de la fête patronale. Cette représentation ne se fit pas en une fois, mais en neuf fois, correspondant aux neuf livres qui forment les divisions de la pièce de Gringore. Je ne trouve pas que chacune de ces neuf parties forme un tout aussi net et distinct que le dit M. de Montaiglon. Pour s'expliquer qu'un entr'acte d'une année ait pu avoir lieu entre chacune d'elles, il faut, je crois, admettre que l'histoire de saint Louis était connue des membres de la confrérie, était populaire parmi les maçons et les charpentiers de Paris, comme jadis les légendes d'Œdipe ou d'Agamemnon parmi les auditeurs du théâtre d'Athènes. En tout cas, la façon dont

est composé le drame de Gringore atteste un effort vers des procédés plus savants et plus artistiques, que ceux dont avaient généralement usé les auteurs des mystères, au siècle précédent, et notamment l'auteur d'un mystère de saint Louis publié par M. F. Michel pour le Roxburghe-Club de Londres, à un nombre d'exemplaires tellement restreint, qu'on peut le considérer comme encore inédit. Il ne paraît pas que Gringore ait connu cette pièce, que nous a conservée le manuscrit du fonds français 24331, à la Bibliothèque nationale. Il a composé la sienne d'après les *Chroniques de Saint-Denis ;* M. de Montaiglon en donne des preuves convaincantes. Le drame de Gringore ne nous a non plus été conservé que dans un manuscrit, qui porte aujourd'hui le numéro 17511 du fonds français. Le savant éditeur en reproduisant cette copie, fort éloignée d'être parfaite, a corrigé un certain nombre de fautes de sens ou de mesure. Il aurait pu peut-être l'améliorer encore davantage. Le texte, précédé d'une préface riche en faits nouveaux et d'une érudition aussi abondante qu'ingénieuse, est suivi d'une liste des personnages du mystère, d'une autre liste des leçons du manuscrit corrigées par l'éditeur, d'un sommaire analytique et d'une liste des personnages du premier mystère de saint Louis. Le volume se termine par un petit poëme de Gringore, intitulé *l'Obstination des Suisses*, publié d'après l'édition gothique et d'après le manuscrit 1690 du fonds français. M. de Montaiglon aura désormais pour collaborateur, dans la publication des œuvres de Gringore, M. le baron James de Rothschild, qui vient également d'entreprendre la publication, à ses frais, du mystère du *Vieux Testament*.

MARIUS SEPET.

Petite bibliothèque de luxe. — *Paul et Virginie*, préface de J. Claretie, eaux-fortes de Regamey, Paris, A. Quantin, 1878, in-8 de 249 p. — Prix : 10 fr. — *Adolphe*, préface de A.-F. Pons, eaux-fortes de Regamey. Paris, même éditeur, 1878, in-8 de 228 p.— Prix : 10 fr. — *L'Amour et Psyché*, gravures d'après Natoire, notice de A. Pons. Même éditeur, 1878, in-32 de 138 p. — Prix : 10 fr.

Il est un certain nombre, un petit nombre d'anciens romans qu'on relit avec un vif plaisir. Je viens de l'éprouver moi-même en recevant deux des délicieux volumes édités par Quantin. Cela a été une heureuse idée de publier les chefs-d'œuvre de ce genre littéraire à un prix relativement modéré et avec un luxe typographique qui leur assure une place d'honneur dans les bibliothèques. *Paul et Virginie* méritait d'ouvrir la marche. Du livre même, je n'ai rien à dire, il est dans toutes les mémoires, et son souvenir se lie aux plus douces émotions de la jeunesse. La nouvelle édition de ce roman au si long succès est précédée d'une étude très-intéressante dans laquelle

M. Claretie nous fait bien connaître Bernardin de Saint-Pierre ; mais le montre, non peut-être tel qu'on aimait à se le représenter, mais tel qu'il est.

Le roman de Bernardin de Saint-Pierre a été suivi d'un livre singulier, dont le succès fut d'abord très-vif, mais qui plus tard a été apprécié comme il méritait de l'être, d'*Adolphe*, de Benjamin Constant. On se rappelle le mot de ce juge qui demandait : Où est la femme ? M. Pons, dans une préface curieuse nous a montré, lui, les trois femmes qui eurent une si grande influence sur la vie de Benjamin Constant, Mme de Charrière, Mme de Stael, Mme Récamier ; on pourrait y ajouter encore la femme divorcée de Talma, cette Julie, dont Benjamin Constant a fait un portrait donné à la fin du volume. C'est surtout Mme de Charrière dont on retrouve des traces dans le roman d'*Adolphe*. On peut aisément la reconnaître dans Elénore. *Adolphe*, comme le dit M. Pons, est une impitoyable dissection du cœur humain, sans incidents romanesques, sans aventures, mais grandement intéressante comme étude psychologique et semée de pensées ingénieuses et même profondes. Ce livre a, certes, du mérite ; il offre une peinture saisissante des suites d'une liaison coupable et peut être régardé comme étant, en France, un des premiers modèles de ces études de sentiments, qui depuis ont été tant de fois exécutées et auxquelles se rattachent les *Confessions d'un enfant du siècle*. Des *fac-simile*, des eaux-fortes de Regamey — l'une d'elle est un peu risquée — ornent ces deux volumes admirablement imprimés. Ils sont les premiers d'une collection où paraîtront la *Princesse de Clèves*, le *Diable amoureux*. *Valérie*, et tant d'autres romans qui seront nouveaux pour bien des lecteurs.

A côté de ces romans français, la même imprimerie commence une autre collection de petits romans anciens et étrangers. Elle a débuté par le plus délicieux petit volume que puisse rêver un bibliophile. Ce petit chef-d'œuvre typographique contient l'*Amour et Psyché*, l'épisode si connu raconté par Apulée. Comme illustrations, on y voit huit charmantes vignettes d'après les tableaux en voussure dont Natoire a orné l'un des plafonds de l'hôtel Rohan-Soubise, aujourd'hui les Archives nationales. Ce volume se termine par des notices bibliographiques et artistiques rédigées avec soin par M. Pons.

TH. P.

Molière et Bourdaloue, par M. LOUIS VEUILLOT. Paris, Victor Palmé, 1877, gr. in-18 de 270 p. — Prix : 3 fr.

Molière et Bossuet, *réponse à M. Louis Veuillot*, par M. HENRI DE LA POMMERAYE. Paris, Paul Ollendorff, 1877, gr. in-18 de 173 p. — Prix : 2 fr.

Étude sur Bourdaloue, par Frédéric Poulin, licencié ès lettres. Paris, Téqui, 1876, in-8 de 67 p. — Prix : 80 c.

Une étude sur Molière est toujours d'actualité ; il semble même que ce nom classique obtienne en ce moment un regain d'engouement. Le nouveau livre de M. Louis Veuillot est né d'une polémique commencée dans l'*Univers*, à propos d'une représentation du *Tartuffe* à Londres. L'idée même d'établir une comparaison entre Molière et Bourdaloue n'est pas de M. Veuillot : elle lui a été suggérée par certains parallèles audacieux où Bourdaloue se trouve être un plat courtisan et Molière un hardi réformateur des mœurs. Assez enclin aux vertes ripostes, le rédacteur de l'*Univers* a fait un livre de ces articles interrompus par les affaires quotidiennes. Il examine d'abord la vie privée de Molière, qui ne fut pas d'un moraliste, puis, sa vie publique, ouvertement protégée par la faveur royale. Quelle preuve de ce grand courage dont on lui fait une auréole Molière donnait-il quand il gagnait, à railler marquis et dévots, une pension du roi pour lui-même et le parrainage du roi pour son enfant? Quand Louis XIV faisait jouer le *Tartuffe* malgré Parlement et Archevêque? L'auteur, s'attaquant ensuite au théâtre lui-même et particulièrement à la comédie, démontre que celle-ci n'a pas droit à la devise qu'elle arbore : *Castigat ridendo mores*. Il n'a pas de peine à prouver que la comédie raille les ridicules plutôt que les vices, et ne corrige guère ni les uns ni les autres. Elle est plus puissante au mal qu'au bien, et l'usage qu'on en fait est généralement plutôt nuisible qu'utile ; c'est encore fort possible. On en pourrait dire autant de la musique et de la peinture, car le but immédiat de l'art n'est pas la prédication religieuse. Mais de ce que la comédie n'est pas d'une morale aussi sûre que le catéchisme, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être absolument condamnée. Et ici M. Veuillot, emporté par sa légitime indignation contre une mauvaise pièce, semble, par une trop grande généralisation, avoir dépassé la juste mesure. Il oppose l'enseignement du théâtre aux enseignements de la chaire ; en face de Molière, qui obtient et conserve la faveur du roi en flattant ses passions, il montre Bossuet et Bourdaloue qui ne craignent pas d'affronter sa toute-puissance en lui faisant publiquement de dures leçons. La vie du jésuite, sommairement racontée, n'offre pas les détails croustillants de celle du comédien ; c'est la vie d'un humble et saint religieux, qui ne s'est mêlé aux grands de ce monde que pour les entretenir des choses du ciel. Mais fallait-il, pour la glorification de l'orateur, verser tant de fiel sur les misères du poëte, et l'impitoyable satiriste n'oublie-t-il pas un peu trop que, même dans cette mort si triste de Molière, il y eut quelque chose de touchant et presque de chrétien ? Non, M. Veuillot n'éprouve pas un instant d'indulgente faiblesse devant ce pilori où il flagelle une de nos gloires

nationales. Puis vient une critique de *Tartuffe*, comme M. Veuillot sait en faire, pleine d'esprit mordant, de bon sens et de passion. La parole, laissée un instant au pauvre comique pour se défendre, est bientôt donnée à Bourdaloue pour l'accabler. Le *Misanthrope*, pris à partie, n'a pas beaucoup plus que *Tartuffe* à se louer de M. Veuillot, qui, s'obstinant à la recherche d'un type de parfait chrétien, ne le trouve pas plus dans Alceste ou dans Philinte, qu'il ne l'avait trouvé dans Orgon ou dans Cléante. Et pourtant n'est-ce pas se montrer bien exigeant que de condamner un poëte comique parce qu'il ne met pas de vrais saints en scène ? Ce serait encore ici le lieu de rappeler à M. Veuillot le mot de saint Paul : « *Non plus sapere quam oportet sapere ; sed sapere ad sobrietatem.* » Caractères ou situations, but ou moyens, ensemble ou détails, rien ne trouve grâce devant l'ardent critique, rien, si ce n'est le style. Cette langue du grand siècle, sobre, vigoureuse et de si bonne tenue, M. Veuillot est plus à même que personne de l'apprécier : il en a saisi le ton et la manière, il en a surpris les secrets et a su les approprier à son usage. Il semble presque, en le lisant, que dans cette querelle à la fois morale et littéraire, juge et partie appartiennent à la même époque.

— Une attaque si vive provoquait la réplique : une polémique s'est engagée dans les journaux et même dans les revues. Un agréable conférencier, M. de Lapommeraye, a pris la plume pour défendre Molière par une petite brochure qu'il a intitulée : *Molière et Bossuet*. Selon lui — et la thèse n'est pas neuve — *Tartuffe* ne ridiculise que les faux dévots, ce dont une piété bien entendue devrait lui savoir gré. Malheureusement, vrais ou faux dévots sont unanimes à se plaindre de cette comédie, comme M. de Lapommeraye en convient, et M. de Lapommeraye, bien que le baptême l'ait fait enfant de l'Église, s'il faut l'en croire, ne semble pas un juge suffisamment informé des questions religieuses pour casser cet arrêt de sa propre autorité. Le fait brutal est là, plus fort que les apologies et les commentaires : depuis deux cents ans, *Tartuffe* réjouit l'impiété et afflige la dévotion, résultat dont Molière ne pourrait être innocenté que par une accusation d'impardonnable maladresse.

La condamnation du théâtre par M. Veuillot était trop absolue pour n'être pas relevée. Sans discuter, sans opposer à Bossuet un théologien moins sévère, M. de Lapommeraye se contente de citer l'opinion de M. Dumas, de M. de Girardin, de Georges Sand et même celle de M. Vacquerie : « Le théâtre, c'est le Golgotha de l'idée ! » Si le théâtre n'a pas d'autres moyens de défense, le rigorisme de Bossuet ne semblera plus exagéré à personne. Cependant, n'étant sans doute pas pleinement satisfait de sa démonstration, l'auteur y revient plus tard avec ses propres arguments. « Je n'hésite pas à déclarer.

dit-il, que Corneille, Racine et Molière ont plus fait et font plus pour la moralisation que Bossuet, Bourdaloue et Massillon. » La raison qu'il en donne est que ceux-ci sont peu lus, ce qui ne prouve pas l'influence moralisatrice de ceux-là. Bossuet, Bourdaloue et Massillon n'ont même pas converti le dix-septième siècle, ajoute-t-il : « le carnaval impie de la Régence suit les retraites prêchées par tous ces célèbres apôtres. » La Régence a suivi d'aussi près l'œuvre de moralisation accomplie par Corneille, Racine et Molière ; M. de Lapommeraye semble l'oublier. Mais il ne l'oublie pas : le dix-huitième siècle n'est un carnaval impie que par rapport aux prédications infructueuses des orateurs sacrés du siècle précédent, si l'on considère l'influence du théâtre, c'est, au contraire, paraît-il, une époque de moralisation brillante. « La chaire comique a plus d'efficace, et ce que Voltaire eût... affirmé... c'est le bénéfice que la philosophie tira de la prédication dramatique. Avec ses tragédies, mortes aujourd'hui, Voltaire a plus conquis de lecteurs à l'Encyclopédie que tous les prêtres n'ont ramené d'enfants prodigues au pape... » Le degré de moralisation se mesurant au nombre des lecteurs de l'Encyclopédie, voilà une trouvaille. Celle-ci n'est pas moins précieuse : « Molière, Messieurs, a tout simplement sauvé cette chose sainte qui s'appelle : LA FAMILLE... » Si la thèse de M. de Lapommeraye est mauvaise, si ses arguments sont faibles, sa brochure contient pourtant çà et là quelques bonnes pages, réfutations faciles d'exagérations évidentes; il a trouvé là sa meilleure ressource.

— Venant de parler de Bourdaloue, je puis ajouter ici un mot d'une courte étude sur cet orateur, publiée, l'année dernière, par M. Poulin. Dans son avant-propos, l'auteur définit ainsi son objet et annonce ses divisions : « Après un premier chapitre consacré à étudier *Bourdaloue lui-même*, tel que ses œuvres nous le laissent entrevoir, nous essayerons d'indiquer les *caractères généraux de son éloquence*. Puis, dans deux autres chapitres, nous établirons qu'il fut un maître dans l'enseignement *dogmatique*, aussi bien que dans l'enseignement *moral*. Cela nous amènera à constater ce qu'il y a de *pratique* dans le *but* qu'il se propose, et à caractériser la *méthode* qu'il emploie pour atteindre ce but. » Mais ce que l'auteur n'annonce pas, c'est la connaissance intime qu'il a de son sujet et le soin avec lequel son travail est exécuté. Analyses, appréciations, comparaisons, anecdotes, rien ne manque de ce qui peut renseigner le lecteur ou raviver son intérêt: tout est sommairement indiqué. L'auteur se meut à l'aise dans ce cadre si limité. Ce qu'on ne peut que regretter, car peut-être, s'il se fût trouvé plus gêné pour les développements nécessaires à son vaste sujet, aurait-il pensé à se charger de cette édition historique de Bourdaloue que lui-même réclame quelque part. EMM. DE SAINT-ALBIN.

Nouveaux Samedis, par A. de Pontmartin. Quinzième série. Paris, Calmann, Lévy, 1878, in-18 j. de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Nouveaux Samedis* ne le cèdent à leurs aînés ni en variété attrayante, ni en sûreté de vues critiques, ni en finesse de pensée, ni en élégance de forme. Il y a des pages sur Philarète Chasles qui sont tout une révélation. M. de Pontmartin nous montre ce *déclassé* de première *classe* en flagrant délit de plagiat, enlevant au *Journal des Débats* un article spirituel sans plus de scrupules que n'en mettaient les corsaires des États barbaresques à enlever les femmes de Leucate, d'Agde ou de Maguelonne. Ce qui n'empêche pas M. de Pontmartin de faire ressortir les brillantes qualités littéraires qui distinguaient Philarète Chasles. Il y a aussi, dans ces *Nouveaux Samedis*, des pages ravissantes sur l'auteur de la *Fille d'Eschyle*, Autran, le grand poëte marseillais, un phocéen moderne, fils de Sophocle et de Lamartine. Il y a, pareillement, des pages touchantes sur Marie-Antoinette : les panégyristes de l'infortunée reine de France y sont loués, en excellents termes, de leur dévouement et de leur généreux amour de la vérité; les lâches calomniateurs de la fille de Marie-Thérèse y sont fustigés d'importance. — Signalons, dans un autre ordre d'idées : une étude sur Venise, où revit le pinceau magique de Charles Yriarte; un portrait de Daniel Stern (seconde manière); un très-rigoureux jugement (trop rigoureux peut-être) sur le poëte des *Nuits*, Alfred de Musset; des articles du plus piquant intérêt sur Émile Zola et le réalisme bestial, sur Mario Uchard, Jules Claretie, Gustave Claudin, André Theuriet, Ernest Daudet et les Erckman-Chatrian et les romans soi-disant nationaux qui représentent la littérature d'un parti dont M. Gambetta représente l'éloquence. Mais, à notre sens, les pages les mieux réussies des *Nouveaux Samedis* sont une sorte de récit anecdotique et biographique dans lequel M. de Pontmartin raconte ses relations avec Buloz et la *Revue des Deux Mondes*. C'est écrit à l'emporte-pièce. Mentionnons enfin la mordante critique de l'ennuyeux drame posthume de M. Charles de Rémusat, intitulé : *Abélard*, et une nouvelle étude sur Xavier Doudan, ce « libre-penseur du grand monde » qui n'a eu que la peine de mourir pour devenir célèbre. En résumé, les écrivains qui voudront plus tard écrire l'histoire du mouvement intellectuel français dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle n'auront qu'à se baisser et qu'à prendre. Les *Nouveaux Samedis* leur faciliteront singulièrement la besogne.

Firmin Boissin.

Correspondance de Jules Janin, publiée par M. DE LA FIZELIÈRE, avec le concours de M. CLÉMENT JANIN. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, gr. in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quand on a lu les œuvres d'un écrivain éminent, on ressent le désir très-naturel de connaître leur auteur. Rien ne peut mieux aider à la satisfaction de cette curiosité que sa correspondance; c'est là que, sans préoccupation du libraire et du public, il se peint tel qu'il est et bien mieux qu'il ne le ferait dans des mémoires composés avec une certaine prétention littéraire. La correspondance de J. Janin sera donc très-bien accueillie du public intelligent qui, si longtemps, a lu avec empressement les feuilletons de l'aimable critique et qui a conservé le souvenir de quelques-uns de ses livres. Au reste, le style de J. Janin dans ses lettres ne diffère pas sensiblement de son style comme auteur. L'inépuisable feuilletoniste avait un esprit — si l'on peut allier ces mots — naturellement un peu prétentieux. Ses lettres ne seront donc pas citées, peut-être, comme des modèles épistolaires, parce qu'elles ont, ou plutôt, semblent avoir un certain apprêt. Elles ne contiennent point d'anecdotes contemporaines, elles n'offrent guère de reflets des événements politiques, et cependant, on les lit avec un grand plaisir, parce qu'elles mettent en rapport avec un esprit ingénieux et avec un caractère honnête, elles font aimer et estimer celui qui les a écrites. La première de ces lettres est de 1824, la dernière de 1873. Toute la vie littéraire de J. Janin est comprise entre ces deux dates, et entre ces deux dates se groupent une foule de souvenirs, de noms connus à titres divers, qui font revivre le lecteur dans une longue période de ce siècle. Toutefois, nous l'avons déjà laissé entendre, l'histoire n'aura pas à chercher beaucoup de renseignements dans cette correspondance : Janin vivait trop dans sa bibliothèque pour s'enquérir beaucoup de ce qui se passait au dehors. Cependant, il ressentit vivement le contre-coup du Deux-Décembre, tout en comprenant mieux que ne le feraient ses successeurs actuels au *Journal des Débats*, ce qui avait favorisé l'établissement de l'Empire. Dans une lettre à M. de Lacretelle, l'historien, Janin raconte comment il revit, en 1851, Lamartine en présence de qui il ne s'était plus trouvé depuis le 1er mars 1848, où le poëte s'écriait sous un ciel splendide : « Je vous fais quelque chose de plus beau que le soleil. » Lamartine se montra d'abord, à l'égard de Janin, réservé et froid; il semblait lui garder rancune des malheurs dans lesquels il nous avait jetés. Cette lettre de Janin m'en a rappelé une de Lamartine lui-même, lettre bonne à citer et à méditer, où il écrivait : « Nous avons péché par excès de liberté (je dis nous et non pas moi), en 1848. La démagogie, qui se repent aujourd'hui, a amené cet inévitable châtiment, le despotisme. » (*Correspondance*, t. VI, p. 448.)

J. Janin eût voulu, au prix de dix ans de sa vie (p. 117), que Lamartine et M. V. Hugo fussent restés les *témoins affligés de grandes et inutiles émeutes.* » Qu'eût dit J. Janin, s'il eût vécu jusqu'à nos jours? Mais il en vit bien assez, car il vécut jusqu'en 1874, et trembla pour sa chère bibliothèque, menacée par les communards.

Ce receuil de lettres est impossible à analyser; il faudrait, pour en donner une idée, on extraire quantité de jolis passages, et la place me manque ; mais je crois, par ma propre expérience, qu'on lira avec intérêt tout ce charmant volume, où le traducteur d'Horace montre plus d'une fois la douce philosophie de son poëte bien-aimé.

Une remarque bien minutieuse (p. 44) : J. Janin parle d'un *hasard providentiel;* s'il eût corrigé l'épreuve de sa lettre, il n'eût certainement pas laissé accouplés ces deux mots contradictoires. C'est là une manière de dire que l'on emploie un peu trop souvent, mais il ne faudrait pas pouvoir s'autoriser de l'exemple de J. Janin.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE.

Die Zeit des Ignatius und die Chronologie der antiochenischen Bischöfe bis Tyrannus. (*De l'époque de saint Ignace et de la chronologie des évêques d'Antioche jusqu'à Tyrannus.*) Nach Julius Africanicus und den späteren Historikern. Nebst eine Untersuchung über die Verbreitung der Passio S. Polycarpi im Abendlande. Von ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1878, in-12 de IV et 92 p.

La question de la personne et des lettres de saint Ignace d'Antioche passionne une partie du monde savant en Allemagne. Cet illustre martyr, l'un des premiers écrivains ecclésiastiques, nous fournit des témoignages sur quelques-uns des dogmes et des institutions principales de l'Église. De là son importance et les batailles qui se livrent autour de son nom. Parmi les difficultés qu'on soulève contre l'authenticité de ses lettres, il en est qui sont tirées de difficultés chronologiques. Ce sont celles que se propose de résoudre M. Adolphe Harnack, l'un des savants éditeurs des Pères apostoliques.

Aucune objection sérieuse, dit-il, n'a été élevée jusqu'ici contre l'authenticité de la tradition d'après laquelle un évêque d'Antioche, nommé Ignace, fut condamné au deuxième siècle de l'ère chrétienne au supplice des bêtes et dût être conduit à Rome pour y subir la mort. Les difficultés imaginées par Néander d'abord, et depuis par Volkmar ne méritent pas qu'on s'y arrête. Elles sont toutes sans force

contre le fait que les sept lettres qui portent le nom de saint Ignace sont antérieures à l'époque où vivait saint Irénée. L'éditeur des *lettres* de saint Ignace, M. Zahn, a très-bien montré dans son livre *Ignace d'Antioche* (1873), que les lettres elles-mêmes ne contiennent rien qu'on puisse alléguer avec raison contre leur authenticité. Quant à la difficulté chronologique du martyre de saint Ignace, M. Harnack arrive aux conclusions suivantes. Les dates fournies par Eusèbe, dans sa Chronique, sont empruntées à Jules Africain. Celui-ci avait donné les dates par olympiades, manière de compter qui manque de précision, quand on veut les traduire en années ordinaires, sans renseignements suffisants. Mais, ce qui est bien plus grave, d'après M. Harnack, la chronologie de Jules Africain est artificielle et, par conséquent, ne mérite pas confiance. Il résulte de là que les objections tirées de cette chronologie contre l'histoire de saint Ignace sont sans fondement. L'auteur s'efforce d'établir ses conclusions par une foule de considérations et de rapprochements très-ingénieux, qui montrent sa connaissance profonde de l'antiquité chrétienne. G. K.

Le Révérend Père de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus. *Sa vie*, par le P. Alexandre de Gabriac, de la même Compagnie, avec un choix d'opuscules et de lettres. Tome II. *Opuscules et lettres*. Paris, Baltenweck, 1878, in-18 j. de x-595 p. — Prix : 4 fr.

Dans le premier volume de son ouvrage (t. XX, p. 418), le P. de Gabriac a raconté la vie du P. de Ponlevoy et nous a fait pénétrer dans le secret de cette grande âme par la publication de nombreux fragments de ses écrits. Ici, l'historien s'efface complétement; il devient simple éditeur d'œuvres laborieusement et pieusement recueillies, disposées dans le meilleur ordre et choisies avec un grand discernement. Ce sont des œuvres ascétiques : des ébauches de méditations, des canevas de sermons et de retraites, des avis spirituels, des pensées jetées sur le papier. Ces fragments sont réunis sous le titre de « Mystères » et ont pour objet général les fêtes que l'Église célèbre de la Toussaint au Carême, le Carême et la Passion, Pâques et la Pentecôte, et différentes dévotions. Viennent ensuite l'abrégé d'une retraite sur le Courage, un sermon sur le Mélange des bons et des méchants, et une réimpression de l'intéressante et édifiante notice sur Mme de Saisseval, femme toute dévouée au bien, l'un des soutiens de la belle œuvre des Enfants délaissés, qui a fourni pendant la Commune un si providentiel secours aux otages. A la fin sont les lettres : la correspondance avec la comtesse Chrapowiska, morte en 1876, avec Mme Whately, protestante convertie, dont il est parlé dans la *Vie;* avec M. Antoine de Latour, le traducteur de Silvio Pellico,

avec sa femme et différentes autres personnes. Ces lettres sont suivies de fragments de correspondances qu'il était impossible ou inutile de reproduire intégralement et qui sont classés suivant leurs sujets : La Paix. Moyens de conserver la paix. — Croix. — Vertus. — Devoirs. — Dévotions.

Il nous est difficile de donner autre chose qu'une table des matières. Cette indication suffira à tous ceux qui connaissent le P. de Ponlevoy par ce qu'ils ont déjà lu de lui et pour lesquels notre appréciation aurait peu de portée. Il est, du reste, assez embarrassant de juger sommairement un ensemble d'œuvres aussi variées et traitées si inégalement. On voit qu'elles émanent d'un penseur ; elles font réfléchir et demandent à être méditées. Tous les mots portent ; rien n'est sacrifié à l'agrément ; tout est pour l'utile. Le P. de Ponlevoy a uniquement cherché le bien et il a trouvé le reste par surcroît. Il donne là une nourriture substantielle et fortifiante dont nous dirons volontiers : Goûtez et voyez. Quant à sa doctrine, quant à ses conseils, il serait puéril à nous d'en donner notre avis. Que de belles pensées on pourrait citer, exprimées dans une formule simple, nette, vive, concise qui frappe l'esprit et se grave dans la mémoire. « Plus vous donnerez de bonheur, plus vous en aurez ; plus vous ferez de bien, plus vous en recevrez (419). » — « Dieu frappe pour toucher, blesse pour guérir, mortifie pour vivifier (138). » — « Il y a des choses que je pense savoir, et que pourtant je ne sais pas ; il y a des choses que je sais et que j'oublie ; il y a des choses que je n'oublie pas, mais que je ne veux pas. Afin d'apprendre ce que je pense savoir sans le savoir, je dois écouter. Afin de retenir ce que j'oublie, après avoir entendu, je dois réfléchir. Afin de vouloir, enfin, je dois prier ; la prière est l'auxiliaire de la parole (134). » Dans les lettres, quelle délicatesse de sentiments, quelle finesse d'expression, quelle générosité. Plusieurs contiennent des allusions aux derniers événements. « La justice d'en haut, » dit-il, à propos de la Commune, « n'a qu'à laisser faire, l'iniquité s'exécute elle-même (482). » Après avoir parlé de toutes ses douleurs dans ces tristes jours : « Et cependant, soyons debout, nous avons des martyrs de plus (484) ! »

René de Saint-Mauris.

Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie, par l'abbé J.-J.-L. Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne. Paris, Ernest Leroux, 1878, in-8 de 160 p. accompagné de 8 planches. — Prix : 6 fr.

Après avoir rappelé les colonies fondées par les Phéniciens en Afrique et en Espagne, l'auteur s'arrête successivement à Pyrène ou

Illiberris, Ruscino ou Ruscinus, Narbonne, Heraclea, Nemausus, Heraclea-Caccabaria, Alonis, l'Argentière, Beritini, Portus Herculis Monœci et Portus Herculis. M. l'abbé Bargès décrit chacune de ces villes, donne leur emplacement, explique l'origine de leur nom. C'est à tort qu'on cherche l'étymologie de ces mots dans le grec ou le latin, c'est au phénicien qu'il faut remonter. Ainsi on explique généralement Monaco par μόνος οἶκος, demeure solitaire. Pour arriver à la véritable étymologie, il faut avoir recours à l'hébreu et au phénicien Ménith, *quietem dantem*, qui donne la tranquillité, en remarquant que le C des Latins et le K des Grecs correspond au Heth des alphabets hébreu, chaldaïque, syriaque et phénicien. La partie la plus intéressante de ce mémoire est ce que l'auteur dit de Marseille. S'appuyant sur les nombreux monuments retrouvés dans cette ville, notamment un autel de Baal et la grande inscription phénicienne remise au jour en 1845, M. l'abbé Bargès établit que les Phocéens ne furent pas les premiers habitants de Massalia, ni ses véritables fondateurs, mais qu'il faut reporter la fondation de cette ville à deux siècles auparavant. L'auteur explique le nom de Massalia par un mot d'origine celtique, mas (C. Manere); le nom de cette ville signifie dès lors résidence des Salyens. — L'ouvrage se termine par un chapitre fort intéressant sur le commerce des Phéniciens et des Carthaginois avec les habitants de la Celtoligurie. ARMAND GASQUY.

Histoire de la civilisation hellénique, par M. PAPARRIGOPOULO, professeur à l'Université d'Athènes. Paris, Hachette, 1878. in-8 de 470 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est le produit d'une étude de trente ans et le résumé d'un grand travail qui n'a été publié qu'en grec. L'auteur se propose de montrer l'influence de l'esprit grec sur la civilisation. On croit généralement que l'histoire grecque finit à la bataille de Chéronée. La race grecque n'a jamais cessé de marquer dans l'histoire. Mais jusqu'ici elle n'a pas eu d'historien national; on l'a jugée sévèrement et, pour ainsi dire, par contumace.

Le premier chapitre est consacré aux temps primitifs, aux constitutions d'Athènes et de Sparte. L'auteur donne la supériorité à Athènes sur Sparte. Le génie attique est pour lui la plus haute expression de l'esprit grec. — Supprimez Athènes de l'histoire, dit-il, la splendeur de la Grèce est obscurcie, l'humanité recule. Supprimez Sparte la Dorienne, le nom des Hellènes ne perd rien de son éclat. Les vertus guerrières, ces vertus maîtresses de Lacédémone n'ont pas même été célébrées par les Spartiates; c'est Hérodote, presqu'un Ionien, ce sont les Athéniens Thucydide et Xénophon qui les rappellent au souvenir de la postérité.

La lutte pour l'hégémonie avait livré la Grèce à Philippe; les divisions qui suivirent la mort d'Alexandre préparèrent la domination romaine. Mais, suivant l'expression d'Horace, les vaincus triomphaient de leurs vainqueurs, le génie latin se transforma au contact du génie grec. Le sol de la Grèce fut souvent foulé par les armées étrangères, mais son esprit survit à toutes les ruines et s'empare de tout ce qui cherche à l'étouffer. Le christianisme fit d'abord la guerre aux idées grecques. Dans son discours contre les idoles, qu'il intitule Discours contre les Hellènes, l'évêque d'Alexandrie, Athanase, couvrait leur science de railleries. Clément d'Alexandrie et Justin montraient, au contraire, qu'une alliance était possible entre le monde chrétien et l'hellénisme. Saint Grégoire de Nazianze et saint Basile protestent contre Julien qui veut interdire aux chrétiens les lettres grecques, et font bientôt dans leurs discours revivre l'éloquence antique. Les dogmes de la nouvelle religion se fixent au sein de l'Empire grec, c'est à Constantinople que s'écrit le *Credo*. Si, par leur esprit d'investigation, les Grecs provoquaient les hérésies, ils fournissaient en même temps ceux qui devaient les combattre avec éclat. Justinien essaya vainement de faire revivre à Constantinople le monde romain. Il reconnaissait bientôt lui-même dans ses Novelles que le grec était la langue de la majorité des habitants de l'empire et il cédait lui-même à l'influence grecque. Bâtie par un empereur qui prétendait représenter en Orient le monde romain, Sainte-Sophie devint le principal symbole de l'hellénisme au moyen âge.

Le professeur d'histoire s'attache à faire voir que la période connue sous le nom de Bas-Empire ne mérite pas le mépris où on la tient généralement. Il nous montre l'activité qui règne alors dans l'Orient, il nous fait assister aux disputes religieuses, aux luttes des iconolâtres et des iconoclastes. Au milieu de ces ténèbres, l'esprit grec se dégage et inspire de grands hommes. Démosthènes n'aurait pas renié l'apôtre Paul ou Chrysostome, de même qu'Aristophane aurait trouvé un digne successeur dans Lucien, et Socrate dans Épictète. Peut-être même Agésilas aurait reconnu des émules dans Héraclius et Basile II. M. Paparrigopoulo se montre sévère pour les croisades, entreprises, suivant lui, pour soumettre l'église de Constantinople à celle de Rome. L'empire latin substitué pour quelques années (1204-1261) à l'Empire grec fut une faute politique. Les Turcs allaient se jeter sur Constantinople affaiblie et menacer toute l'Europe.

Sous la domination ottomane, on vit les deux races, celle des oppresseurs et celle des opprimés, rester toujours séparées, ne se mêler en rien : les Grecs, comme les Slaves, n'acceptèrent qu'en frémissant un joug insupportable. Les Turcs furent les seuls vainqueurs que les Grecs ne gagnèrent point à leur civilisation. La guerre de l'indépen-

dance constitua un état insuffisant dans la pensée de l'auteur. De tristes réflexions terminent son ouvrage. Il se plaint de l'Europe qui a permis aux Slaves de s'affranchir peu à peu du joug des Turcs et qui ne favorise pas de même l'émancipation des Grecs.

Le livre de M. Paparrigopoulo se recommande par des vues larges et nouvelles, un style élégant, une conviction éloquente. Si nous pouvons reprocher à l'auteur quelque aveuglement dans son patriotisme enthousiaste, s'il n'a pas la force de reconnaître que les Grecs d'aujourd'hui ne sont pas les véritables héritiers de leurs ancêtres de l'antiquité, sachons du moins gré au professeur de nous avoir montré dans son ensemble le développement de la civilisation hellénique et de nous avoir rappelé qu'Athènes a été l'éducatrice du genre humain suivant le titre que Cicéron se plaisait à donner à cette ville.

ARMAND GASQUY.

Le Livre d'or français. *La Mission de Jeanne d'Arc*, par FRÉDÉRIC GODEFROY, lauréat de l'Académie. Ouvrage illustré d'un portrait inédit de la Pucelle en chromolithographie, de quatorze encadrements sur teinte et quatorze compositions originales imprimées en camaïeu de Claudius Cappori-Puche. Paris, Ph. Reichel, 1878, gr. in-8 de XII-391 p. — Prix : 40 fr.

Pour s'être fait désirer, le volume que nous annonçons, n'en recevra pas moins bon accueil : attendu pour les étrennes, il ne lui manque que le mérite de l'opportunité, trop recherché de nos jours. M. Godefroy ne prétend pas donner une œuvre originale, une étude de première main. « Notre intention, dit-il, n'est pas de refaire dans tous ses détails la vie de Jeanne d'Arc... Nous voulons surtout, en utilisant ce qui a été publié de meilleur sur l'héroïne française, caractériser sa mission religieuse et patriotique et solidement établir qu'elle fut une vraie sainte. » C'est donc un travail de vulgarisation, tendant à faire pénétrer parmi le public lettré, mais non érudit, les véritables notions sur la vie et la mission de Jeanne d'Arc. L'auteur expose cette vie merveilleuse dans un récit intéressant, coupé par des divisions bien claires, embrassant toutes les périodes de sa durée : naissance, vocation, voyages, entrée à Orléans, campagne de la Loire, sacre du roi, siége de Compiègne, captivité, procès, condamnation, réhabilitation, etc., écrit sous l'inspiration du patriotisme le plus ardent et des sentiments religieux les plus accentués. Nous ne le suivrons pas dans sa narration, dont les éléments lui sont fournis par nos meilleurs historiens et par les panégyristes de la Pucelle, aux fêtes du 8 mai à Orléans. Nous devons surtout faire ressortir le cachet particulier de son livre, qui est de montrer la sainteté de la vierge lorraine, caractère que l'Église ne lui a pas encore re-

connu; mais on sait que la cause de sa béatification est introduite devant le Saint-Siége, et M. Godefroy s'en fait l'avocat éloquent et convaincu. Il montre qu'elle a accompli une mission divine, qu'elle a prophétisé, qu'elle a opéré des miracles, qu'elle a subi la mort des martyrs. Ce n'est pas seulement de la sympathie et de l'admiration qu'il nous inspire pour Jeanne d'Arc, ce sont des sentiments de profonde vénération.

Nous ferons suivre nos éloges de quelques critiques. N'y aurait-il pas certains détails qu'on aurait pu atténuer sinon supprimer dans un volume appelé à figurer avec honneur sur la table du salon (p. 42, 196, 369, 384). Nous sommes tout disposé à nous ranger à l'opinion de M. Godefroy sur l'unité de la mission de Jeanne d'Arc et son entier accomplissement,mais nous craignons que les raisons qu'il donne et que la manière dont il les présente ne convainque pas le lecteur un peu récalcitrant. Il énumère, dans un chapitre intitulé « Jeanne d'Arc devant la postérité, » les principaux monuments élevés à l'honneur de la Pucelle par les écrivains et les artistes : nous nous permettons de le trouver trop élogieux pour M. Henri Martin, et de lui reprocher d'avoir donné la tournure affirmative à des faits présentés sous forme dubitative dans un travail de M. de Puymaigre dont il s'est inspiré.

Les éditeurs, compositeurs, artistes et graveurs ont droit à une part d'éloges pour le goût et la beauté des illustrations, l'harmonie et la netteté de la composition qui ajoutent beaucoup au prix de cette œuvre. Notre critique artistique ne serait pas d'un assez grand poids pour qu'il y ait aucun inconvénient à la supprimer; ainsi, sans contester en rien la valeur des compositions originales de M. Cappori, reproduites en tête de chaque chapitre et se rapportant toutes à quelque trait de la vie de Jeanne d'Arc, nous exprimons seulement le regret que l'éditeur se soit écarté de la voie où l'on est si heureusement entré de nos jours et qu'il ait laissé à la fantaisie, si artistique qu'elle soit, l'illustration d'une œuvre qui devrait surtout consister en reproduction de monuments historiques.

René de Saint-Mauris.

Études sur le régime financier de la France avant la Révolution de 1789, par Ad. Vuitry, de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1878, gr. in-8 de xii-540 p.— Prix : 10 fr.

Des deux études qui composent ce livre, la première, celle qui traite des anciens impôts romains dans la Gaule, du sixième au dixième siècle, et de leur transformation en redevances féodales, est déjà connue des lecteurs du *Polybiblion*. L'auteur en avait fait l'objet, en 1874, d'une publication spéciale et nous nous étions empressé dès lors

de la signaler à leur attention (t. XI, p. 14). Nous nous bornerons aujourd'hui à rappeler son titre pour nous occuper particulièrement de la seconde. Aussi bien, est-elle à tous égards la plus considérable. Elle est consacrée au régime financier de la monarchie féodale depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe le Bel.

A toutes les époques, l'examen sérieux des institutions financières d'un pays ne peut se séparer de la connaissance de son état social.

Vraie, au point de vue le plus général, cette observation se trouve d'une exactitude plus rigoureuse encore quand on l'applique à l'époque féodale, qui a pour caractères distinctifs la fusion de la souveraineté et de la propriété, l'attribution au propriétaire du sol, sur les habitants de ce sol, de tous ou de presque tous les droits qui ne sont exercés aujourd'hui que par le gouvernement. M. Vuitry a donc jugé, et avec raison, qu'il convenait de commencer par initier au moins sommairement ses lecteurs à ce qu'était la féodalité. *La condition des personnes et la condition des terres*, *le Pouvoir seigneurial*, *le Pouvoir royal* font l'objet des trois premiers chapitres, dont le savant et consciencieux auteur a su puiser les éléments aux sources les plus autorisées. Abordant ensuite son sujet principal, il constate que, aux onzième, douzième et treizième siècles, le revenu des rois provint presque exclusivement de leur domaine, formé tant des terres dont ils avaient la propriété, que des droits féodaux de toute nature appartenant à la couronne. L'étendue du domaine royal, la nature et l'importance de ses recettes ainsi que leur administration constituèrent tout le système financier de l'époque, de même que l'accroissement de ce domaine en fut le fait le plus considérable, le seul à peu près qui mérite d'être signalé. En 987, les territoires dont Hugues Capet avait la possession directe, ne comprenaient que seize prévôtés groupées autour de la capitale ; à la mort de Philippe le Hardi, le nombre des prévôtés s'élevait à deux cent soixante-trois, répandues des rives de la Manche à celles de la Méditerranée, des bords de l'Océan presque au pied des Vosges. M. Vuitry n'a pas reculé devant l'entreprise ardue de rechercher et d'indiquer, règne par règne, les annexions de fiefs et de seigneuries, les extensions de suzeraineté que les conquêtes, les confiscations, les traités, les contrats, les conventions matrimoniales assurèrent à la couronne et qui, sur la fin du treizième siècle, avaient comme reconstitué l'unité territoriale de la France. Cette partie du livre est, à notre sens, la plus neuve en même temps que la plus complète. L'énumération détaillée des redevances, droits, taxes, perceptions de toute espèce, composant les revenus tant ordinaires qu'extraordinaires du trésor royal, forme le sujet du chapitre v. Le chapitre suivant est consacré aux monnaies, à leur fabrication et à leur administration.

Enfin, dans les trois derniers chapitres, l'auteur étudie le budget de la royauté féodale et arrive à cette conclusion que, tandis que de 987 à 1285 tous ses pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, militaire même s'étaient accrus au point qu'elle jouissait à ces divers égards d'une suprématie désormais incontestée, la situation fiscale seule ne s'était pas sensiblement modifiée et qu'il n'existait pas encore de dépenses générales, de grands services publics, non plus que de contributions destinées à y faire face.

M. Vuitry a pris soin de caractériser et de définir lui-même le but qu'il s'est proposé. Dans la période reculée, qu'embrasse son premier volume et qu'il considère comme appartenant à l'archéologie plus encore qu'à l'histoire, il n'a pas eu la pensée de compléter ni de rectifier les travaux de l'érudition moderne ; ce qu'il a voulu, c'est exposer d'après ces travaux les origines, la formation, les développements de notre régime financier, et chercher à dégager des résultats acquis les principes de ce régime. La haute compétence administrative du savant membre de l'Institut, les qualités de son esprit précis à la fois et méthodique le disposaient plus que tout autre à cette œuvre difficile de synthèse, dans laquelle il nous semble avoir pleinement réussi.

COMTE DE LUÇAY.

Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne, publiées sous les auspices de la Société industrielle de Mulhouse, par l'abbé A. HANAUER. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, 1876-1878, 2 vol. in-8 de 596 et 616 p. — Prix : 18 fr.

M. l'abbé Hanauer, déjà connu par plusieurs ouvrages considérables sur l'histoire d'Alsace, dont l'un a été couronné en 1865 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de terminer un livre qui offre un grand intérêt aux numismatistes et aux économistes.

Le premier volume est consacré à l'histoire des monnaies ; le second aux denrées et aux salaires ; l'un touche surtout à la numismatique, l'autre à l'économie politique.

Il serait difficile de faire un ouvrage plus complet sur l'histoire de la monnaie en Alsace, principalement sur les pièces émises à Strasbourg et à Bâle. M. l'abbé Hanauer dit quelque part que personne ne tentera de refaire son livre et j'estime qu'il a raison. Il ne manque plus que de voir un numismatiste décrire dans un recueil spécial toutes les monnaies qui se rattachent à l'œuvre du savant et infatigable abbé. Nous croyons savoir que l'auteur de cet ouvrage supplémentaire n'est plus à chercher.

Après avoir exposé dans un premier chapitre les notions théoriques indispensables au lecteur et les procédés usités pour déterminer la valeur des monnaies, l'auteur fait un rapide mais complet résumé his-

torique des ateliers alsaciens et de celui de Bâle ; il consacre ensuite un chapitre au personnel préposé à la fabrication, d'abord les monnayeurs, puis à la cour française des monnaies. Je ne crains pas de dire que ce chapitre est un des plus intéressants dans son genre; il fait connaître clairement l'organisation de cette puissante corporation qui disparaît en fait, en 1437, minée par les magistrats municipaux de Strasbourg. — La production des métaux précieux, qui comprend l'histoire des mines d'Alsace, le change et le commerce de ces métaux; la fabrication et le rendage ; la valeur des monnaies d'Alsace et de celles qui étaient reçues dans la province forment autant de questions traitées chacune dans un chapitre spécial avec un véritable luxe de recherches et d'érudition. Le premier volume est terminé par l'histoire des taux de l'intérêt et des banques sous le titre général de *Capital.*

Le second volume est un vaste recueil économique, une statistique de tout ce qui s'échange contre une somme d'argent : les denrées alimentaires, l'éclairage, les vêtements, le bâtiment, les salaires, etc., surtout à dater du quinzième siècle jusqu'à l'époque moderne. M. l'abbé Hanauer a très-judicieusement commencé son enquête par la réduction, suivant le système métrique, de toutes les anciennes mesures de l'Alsace. Et remarquons que nous ne sommes pas ici en présence d'une série de tableaux, d'une sèche énumération; l'auteur a su rendre lisible cette effrayante collection de textes et de citations en faisant sobrement, mais cependant d'une manière complète, l'histoire de chaque objet.

Nous n'avons pas encore dit quel était le but que se proposait le savant auteur de l'*Histoire des paysans d'Alsace* en se livrant pendant plusieurs années aux recherches pénibles et multiples qui l'ont conduit à publier ces deux beaux volumes. Il a voulu arriver à préciser autant que possible les variations du *pouvoir de l'argent* dans sa province. Il a tenté de fournir les moyens de déterminer la valeur d'une somme donnée d'argent, depuis le quinzième jusqu'au dix-neuvième siècle. Il n'y est parvenu que d'une manière approximative, il a fourni les éléments de serrer de près la solution d'un problème qui, nous le croyons échappera peut-être toujours aux recherches des économistes. On arrive à estimer le pouvoir de l'argent dans une localité, à une certaine date sur laquelle on aura assez de données exactes; mais si on généralise, on risque de s'égarer. Ce qui peut être constaté en Alsace diffère de ce qui touche à la Lorraine, à la Bourgogne, encore plus aux provinces plus éloignées. M. l'abbé Hanauer a eu la chance, pour son pays, de trouver un nombre considérable de renseignements statistiques, mais ailleurs il arrive souvent que l'on en manque. Du reste, il semble que l'auteur, à mesure qu'il a avancé dans son travail, a rencontré des difficultés graves qu'il n'avait peut-être pas prévues au

début. Dans ce livre remarquable, qui restera certainement, qui sera souvent lu et relu, on reste surpris de ne pas trouver des conclusions plus précises, mais simplement un tableau final donnant en chiffres, *même approximatifs*, l'énumération des monnaies alsaciennes, avec l'indication de leur valeur, année par année, en ayant égard au pouvoir de l'argent. J. DE M.

Les Curiosités de l'histoire. — Le Roy des Ribauds, dissertation de du Tillet, Claude Fauchet, de Miraumont, Etienne Pasquier, de la Mare, du Cange, Gouye de Longuemare, l'abbé Lebeuf, de Bonnevie, bibliophile Jacob, etc., recueillies et collationnées sur les textes originaux, par LUDOVIC PICHON. Paris, Claudin, 1878, petit in-8 écu de XV-174 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, imprimé avec élégance, n'a été imprimé qu'à 250 exemplaires numérotés, dont 10 sur papier de Chine. Il aborde une question fort curieuse. Qu'était-ce que ce *roi des Ribauds*, exerçant à la cour des rois de France une charge dont les attributions sont restées peu connues? Quelle était l'étendue de son autorité? De quels droits jouissait-il? Il y a là un problème singulier, et quelques chercheurs se sont efforcés de le résoudre. M. L. Pichon a eu l'heureuse idée de réunir ce qui a été écrit de plus sérieux à cet égard; il a remis au jour des dissertations éparses dans des livres rarement feuilletés, dans des recueils qu'il n'est pas toujours facile de consulter. Il a sagement laissé de côté ce qu'ont avancé divers auteurs qui, sans aborder des recherches nouvelles, se sont bornés à reproduire ce qu'avaient dit leurs devanciers; indiquons les témoignages qu'il a reproduits : *Du Prévost de l'hostel du Roy*, extrait de l'ouvrage de Jean du Tillet : *Recueil des roys de France, leurs couronne et maison* (Paris, 1602). — *Du Roy des Ribaux*, emprunté aux *Œuvres* du président Claude Fauchet (Paris, 1610); — *Le Prévost de l'Hostel et grand Prevost de France*, par Pierre de Miraumont (Paris, 1615), livre devenu d'une rareté extrême; — *Le Roy des Ribaux*, extrait des *Recherches de la France*, d'Estienne Pasquier (Paris, 1655); — *Le Roy des Ribaux*, extrait du *Traité de la police*, par de la Marre (Paris, 1705-1738, 4 vol. in-fol.); — *De Rege Ribaldorum*, extrait du *Glossarium* de du Cange; — Les *Éclaircissements sur la charge du Roi des Ribauds*, par Gouye de Longuemarre (1748); — La *Lettre adressée au Journal de Verdun*, par l'abbé Lebeuf (novembre 1751), sur le Roi des Ribauds; deux autres lettres dans le même journal, avril 1752. Le recueil dont il s'agit se termine par des travaux plus récents. Vient d'abord la *Brève dissertation* mise par M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) en tête de son roman intitulé : *Le Roi des Ribauds* (publié d'abord en 1831), roman qui raconte l'avénement de François 1er au trône de France; vient

ensuite le travail bien plus développé dû également à M. Lacroix et inséré dans le volume qu'il a intitulé : *Curiosités de l'Histoire de France* (Paris, 1853).

Après avoir pris connaissance de ces divers écrits, on aura épuisé tout ce qu'il est posible de savoir au sujet de l'étrange monarque qui, pendant plusieurs siècles et à des époques fort éloignées de la civilisation actuelle, exerçait une autorité étrange sur les bas-fonds de la cour de nos rois. B.

BULLETIN

Recherches sur le Dimanche, par M. P. Lescuyer. Saint-Dizier, 1877, in-8 de VIII-253 p. — Prix : 2 fr. 50.

On trouvera dans ce volume la question du repos dominical étudiée sous tous ses aspects. Dans la sphère de l'autorité, la loi divine, les législations humaines, les témoignages des penseurs; dans le domaine de la raison, les besoins du corps et les besoins de l'âme sont tour à tour invoqués. L'auteur demontre combien il est nécessaire à l'homme de secouer parfois le joug du travail servile qui userait ses forces physiques et atrophierait ses forces intellectuelles et morales, pour développer à leur tour les facultés correspondant à ce qu'il y a de noble et d'élevé dans sa double nature.

Après la raison d'être de la loi, viennent les devoirs qu'elle impose et, enfin, des notes et citations nombreuses, défilé des témoins souvent les plus inattendus dont les témoignages font de ce livre non-seulement un chaleureux plaidoyer en faveur du repos du dimanche, mais encore une sorte d'encyclopédie de tout ce qui a été écrit à ce sujet depuis l'antiquité la plus lointaine. G. D'A.

Le Travail d'une âme, par Mme Aug. Craven. Paris, Didier, 1877, gr. in-18 de 135 p. — Prix : 2 fr.

L'histoire que raconte Mme Craven peut se résumer en deux mots : c'est celle d'une jeune fille anglicane, qui fut, comme bien d'autres, touchée de la grâce, en entrant dans une église : craignant de suivre en aveugle ce mouvement du cœur, elle entreprit de raisonner sa foi. Une pensée l'avait frappée : c'est l'absence de l'autorité, dans l'hérésie ; ce fut le point de départ de son travail, qui n'aboutit qu'à une chose, à lui faire voir plus clairement le vide de l'hérésie. Plus d'une fois elle s'arrêta en chemin, attirée par une de ces sectes nouvelles qui se rapprochent du catholicisme, sans oser le reconnaître, puis, frappée de leur insuffisance, elle ne faisait que douter davantage. Il fallut qu'une amie catholique, instruite de son état, la conduisit de nouveau au pied de l'autel. C'est là que Dieu l'attendait. — Les fragments d'écrits de cette jeune fille forment la portion principale du livre, qui doit cependant beaucoup à l'autorité de l'auteur et au mérite de son style. G. P.

L'Amour, par M. le chevalier de MAYNARD, conseiller de préfecture de la Manche, membre de l'Institut des provinces. Paris, Didier, 1877, in-12 de 144 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nous ne voudrions faire aucune peine à M. le chevalier de Maynard. Il a évidemment les meilleures intentions du monde. Mais, avec la prédisposition d'esprit qu'il nous paraît avoir à l'excentricité, nous doutons fort que son livre sur l'*Amour* lui ouvre jamais les portes de l'Académie française, quoiqu'il soit déjà membre de l'Institut..... des provinces. M. le chevalier de Maynard, dans son opuscule, considère l'amour sous tous ses aspects : amour physique, amour sensuel, amour interlope, amour illicite, amour permis, amour conjugal, amour paternel, amour filial, amour fraternel, amour du prochain, amour de Dieu. Certes, M. de Maynard s'élève avec force contre les amours illicites ; mais, sous prétexte de blâmer le vice, on pourra trouver qu'il le décrit un peu trop complaisamment. Il entre même dans certains détails d'une crudité naïve qui, tolérables dans un ouvrage de médecine, ne sont pas de mise dans un livre didactique — lequel (autre manque de tact) se termine par une hymne au Sacré-Cœur. En résumé, l'essai sur l'*Amour* de M. le chevalier de Maynard est un mélange d'aperçus vrais, d'idées bizarres, de pensées profondes, de poésies mirlitonesques, de développements raisonnables, de lubies ridicules, d'observations justes et de descriptions presque indécentes. F. B.

Le Trésor des Incas à la Terre-de-Feu (*Aventures et voyages dans l'Amérique du Sud*), par E. PERTUISET. Avec cartes, portrait et pièces justificatives. Paris, Dentu, 1877, in-18 j. de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pertuiset, le hardi voyageur, inventeur des balles explosibles, a quelques points de ressemblance avec les Argonautes. Comme eux, il s'est mis à la recherche d'une nouvelle Toison d'or. Ce n'est rien moins que le fameux trésor que les Incas auraient enfoui, à l'approche de Fernand Cortez. Devenu la propriété d'un Indien dépositaire des secrets des anciens adorateurs du soleil, le trésor des Incas serait aujourd'hui caché sur la côte de la Terre-de-Feu, au pied du mont Sarmiento, en face de la baie Ville. Inutile de dire que M. Pertuiset n'a pas découvert le mystérieux trésor ; mais, ce qui vaut peut-être mieux, il a très-sagacement exploré un pays curieux, plein de richesses géologiques, où, avant l'Argonaute français, nul voyageur n'avait encore sérieusement mis le pied. De là, le livre que publie aujourd'hui M. Pertuiset : livre intéressant au possible, rempli d'aventures merveilleuses, d'investigations utiles et de renseignements précieux sur la vie, les mœurs, les habitudes des tribus sauvages de l'Amérique méridionale. Évidemment M. Pertuiset a l'imagination ardente d'un Raousset-Boulbon ; il est possédé par l'attrait du merveilleux ; il consulte même sur les trésors cachés la science occulte des somnambules. Mais on lui pardonne aisément ces travers en présence du côté vraiment positif et vraiment profitable de son œuvre. Il ne faut pas oublier qu'au seizième siècle la recherche du fabuleux Eldorado a fourni l'occasion des plus importantes découvertes du Nouveau Monde. F. B.

Forces matérielles de l'empire d'Allemagne d'après les documents officiels, par M. LEGOYT. Paris, Dentu, 1877, gr. in-18 de 500 p. — Prix : 5 fr.

Le livre de M. Legoyt approfondit la situation actuelle de l'Empire allemand dans une série d'études dont les titres : *population*, — *agriculture*, —

industrie, — finances, — forces militaires suffisent pour caractériser le but que s'est proposé l'auteur. Laissant de côté les questions politiques, il donne sur tous les points des éléments très-complets de statistique, et des renseignements de toute nature, suffisants pour bien mettre en lumière le mécanisme des institutions passées en revue : établissements de crédit, chemins de fer, système financier. organisation de l'armée, etc.

Ce livre paraît écrit avec l'idée arrêtée de montrer nettement les choses telles qu'elles sont, sans s'inspirer d'aucune de ces illusions qui, pour avoir souvent leur cause dans un sentiment de patriotisme, n'en sont pas moins dangereuses dans leurs effets. Si les tableaux qui y sont retracés ne satisfont pas entièrement notre amour propre national, ils nous enseigneront, ce qui vaut mieux, ce que nous avons à faire pour ne pas rester, vis-à-vis de voisins redoutables, dans un état de constante infériorité. G. D'A.

L'Évangile interprété selon l'esprit de Jésus-Christ, par G. Domini de Feret. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-12 de 159 p. Prix : 2 fr.

Ce livre est une interprétation symbolique et scientifique de Jésus-Christ. D'après le titre, l'interprétation est faite selon l'esprit de Jésus-Christ; il eût été plus exact de dire selon l'esprit de l'auteur. La pensée de M. de Feret est vague et peu claire ; mais il suffit de rapporter quelques-unes de ses paroles pour dispenser de toute appréciation. Le chapitre premier s'ouvre ainsi : « Livre de la Genèse du Verbe fait homme, du Sauveur et Roi, fils du saint amour, fils de l'Esprit père des peuples.... Voici comme naît le Verbe Sauveur et Roi : L'homme du progrès aime l'Église où réside la science sublime, et il veut, en son âme, la prendre pour fiancée. » La conclusion, c'est encore l'enseignement de la science : « Toute puissance m'est donnée sur le vulgaire et parmi les saints. Allez donc et enseignez toutes les sociétés, les purifiant dans la science de Dieu, Père des Sages! »

C. J.

Allarme pei cattolici, *ossia nella condotta prudente e generosa dei cattolici nella presente lotta della rivoluzione contro la religione* osservazioni di Luigi Nicora. Milano, 1877, in-8 de iv-138 p. — Prix : 1 fr.

Alerte aux catholiques! Ce titre seul dit la pensée de l'auteur. Il discute les prétextes qui conseillent aux catholiques la prudence et l'inaction et les motifs qui doivent leur persuader d'agir. L'argumentation est serrée et fort bien conduite. Il va sans dire que la conclusion finale est qu'il faut agir. L'auteur remarque avec raison que la lutte présente n'est pas locale et politique, mais universelle et sociale. E. P.

Pie IX, sa vie, sa mort, *souvenirs personnels*, par le comte d'Ideville, ancien secrétaire d'ambassade à Rome. Paris, Palmé, 1878, gr. in-18 de 157 p. — Prix : 1 fr.

M. le comte d'Ideville retrace ici, non-seulement la vie et les actes de Pie IX, mais il peint son caractère, il nous montre sa physionomie si pleine de bonté, de grâce, de finesse, à l'aide de souvenirs recueillis par lui, de 1862 à 1866, pendant son séjour à Rome comme second secrétaire d'ambassade. Cet opuscule, écrit d'une plume alerte et expérimentée, sera lu avec

un vif intérêt et on y trouvera plus d'un trait que les historiens du grand et saint Pontife devront recueillir. B.

La Martinique. *Études sur certaines questions coloniales*, par M. Théophile Huc, professeur à la faculté de droit de Toulouse. In-8 de 144 p. Paris, 1877, Cotillon et Challamel. — Prix 4 fr.

M. Huc a deux bonnes intentions : il croit que les colonies comme les Antilles doivent être assimilées à la mère patrie, et il s'indigne contre les tendances séparatistes qu'un écrivain de la *Revue des Deux Mondes* n'a pas craint d'afficher, il y a peu de temps (n° du 1er avril 1877). Son écrit servira-t-il beaucoup la cause des colonies? Nous en doutons, en voyant l'auteur attribuer une influence capitale primant toutes les autres au développement de l'instruction primaire, à la transformation du collége de la colonie en lycée et surtout à la création d'une académie locale. Dans la suite viennent des questions que nous croyons plus importantes, comme celle du travail agricole et du régime des sucres; mais le début enlève singulièrement d'autorité à cet opuscule, qui est fait d'ailleurs exclusivement de seconde main.

Petite anthologie des poëtes de la Drôme, par Jules Saint-Remy. Valence, imprimerie de Chenevier, 1875-1876-1877, 3 fascicules, in-8 de 54, 49 et 45 p.

Il serait à désirer que, dans chaque province de France, on fît un travail analogue à celui que M. Saint-Remy vient d'exécuter pour son pays natal, sous le titre de *Petite anthologie de la Drôme*. M. Saint-Remy a publié trois fascicules intéressants. La premier est consacré aux poëtes qui vécurent du seizième siècle à la Révolution; le second part de la Révolution et va jusqu'à nos jours; le dernier embrasse l'époque contemporaine. Chaque poëte est le sujet d'une notice biographique, critique et bibliographie à la suite de laquelle sont indiqués les ouvrages consultés, viennent ensuite des citations propres à faire bien connaître le genre et le talent du poëte dont il a été parlé. Le premier portrait qu'offre cette galerie est celui d'Antoine le Masson; ni lui ni les autres rimeurs qui se succèdent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle ne peuvent exciter grande admiration; mais enfin ils ne devaient pas être omis. La seconde partie commence par ce Lebrun Tossa qui figure si justement dans le *Dictionnaire des girouettes*, et qui s'attira cette épigramme :

C'est un sot que Lebrun Tossa.
Hélas! oui. Mais le pauvre hère
Se fâche quand on lui dit ça.
Il est donc toujours en colère.

Il ne faudrait pas par ce personnage juger de tous les poëtes qui le suivent; plusieurs d'entre eux ne manquent certes pas de mérite, tel sont Dupré de Loire, auteur d'un poëme sur Charles-Martel; Anne Bignan, à qui une pièce sur l'*Invention de l'imprimerie* valut un accessit de l'Académie française; Antonin de Sigoyet, dont M. Saint-Remy rapporte de fort beaux vers; Mme Genton, s'inspirant un peu trop de gloires impériales; l'abbé de Veyrenc, auteur de jolies fables; Melchior des Essarts, l'un des brillants collaborateurs de la *Revue du Lyonnais*.

La troisième partie commence par une notice sur M. Émile Augier, dont M. Saint-Remy cites de charmantes stances. Après un article sur Charles

Chancel, nous retrouvons le nom de des Essarts qui figure déjà dans le fascicule précédent. Léonce des Essarts, disciple de Théophile Gautier, est le frère de Melchior, mort durant la terrible guerre de 1870. On remarque encore dans cette dernière partie quelques écrivains très-dignes de souvenir: M. Gallet, l'auteur de plusieurs libretti et de divers romans; le comte Monier de la Sizeranne; le commandant Perroussier, souvent couronné aux Jeux floraux; Adèle Souchier, dont Joséphin Soulary remarqua les essais dans la *Revue du Lyonnais*. Le dernier poëte de cette série est M. Morice Viel, dont de jolis vers terminent le travail fort bien fait de M. Saint-Remy.

TH. P.

La Guerre aux Jésuites *ou les Jésuites et la persécution*, par le R. P. FÉLIX. Paris, Roger et Chernovitz, 1878, in-18 de 108 p. — Prix 1 fr.

Dans un discours, dont la publication en brochure est très-opportune, l'éminent orateur considère la Compagnie de Jésus sous l'aspect qui la fait ressembler davantage à l'Église et au divin Maître dont les jésuites ont si fièrement arboré le nom. Comme l'Église et avec l'Église, la Compagnie de Jésus est persécutée *toujours*, *partout* et en *tout*. Le développement de cette triple affirmation remplit la première partie. La seconde partie donne l'explication du phénomène constaté dans la première : *Qui* nous persécute? *Comment* on nous persécute? *Pourquoi* on nous persécute? Telles sont les trois questions auxquelles le P. Félix répond, et d'une façon péremptoire.

E. DE LA D.

VARIÉTÉS.

PUBLICATIONS DE LA CLARENDON PRESS

Pendant que l'*Early Text Society* édite, à l'usage des savants, les anciens monuments de la littérature anglaise, les délégués de la *Clerendon Press* à Oxford ont entrepris, pour les écoles secondaires, une série d'ouvrages destinés à répandre le goût des études philologiques et historiques, en en offrant les résultats principaux, sous une forme agréable et sérieuse à la fois. Ce sont ces petits volumes que je voudrais essayer de faire connaître aujourd'hui.

1. *The philology of the english langue, by John Earle.* In-12 de VIII-679 pages.

Cet excellent ouvrage traite en détail de la formation de la langue anglaise ; il explique la part qu'y ont prise le danois, l'anglo-saxon, l'allemand, le français et le latin; étymologie, syntaxe, prosodie, tout est discuté, éclairci, illustré par de nombreux exemples. M. Earle nous donne d'abord un tableau historique de l'origine et de la formation de l'anglais, faisant ressortir avec soin la révolution introduite par la conquête normande dans le vocabulaire, aussi bien que dans l'administration et les institutions politiques. Le résultat de cet événement fut de réduire l'anglo-saxon au rang d'un dialecte, et d'en faire seulement le langage du peuple; aussi advient-il que, si l'on prend 1100 et 1350 comme dates extrêmes, on verra que les auteurs appartenant à cette longue période n'ont, en fait de style, aucune uniformité, chacun se servant de son patois particulier, si je puis m'exprimer de la sorte. Il est très-intéressant de suivre dans le petit volume de M. Earle les changements successifs qui modifièrent la langue anglaise depuis la poésie tant soit peu barbare de Cædmon jusqu'aux contes de Chaucer.

2. *Typical selections from the best English writers, with introductiory notices.* Vol. I. Latimer, 1490. Berkely, 1684. In-12 de XII-448 pages. — Vol. II. Pope, 1688. Macaulay, 1800. In-12 de XI-464 pages.

Cet ouvrage, destiné à servir de livre de lecture, ne nous arrêtera pas longtemps ; on y trouve des extraits tirés de cinquante-neuf écrivains, précédés de notices biographiques et critiques. Les morceaux sont, en général, choisis avec discernement, et les notices ont été rédigées par des auteurs favorablement connus du public, tels que le doyen de Westminster, le professeur de théologie à Oxford, etc.

3. *Specimens of Early English, with introduction, notes, and glossarial index, by the Rev. Richard Morris, and the Rev. Walter W. Skeat.* Part I, from Robert of Gloucester to Gomer, 1298-1393. In-12 de XL-490 pages.

Les extraits d'anciens auteurs que l'on trouve dans les recueils choisis sont nécessairement très-courts, et, par conséquent, on ne saurait y étudier l'histoire de la langue. Il vaut beaucoup mieux renoncer à ces encyclopédies ou anthologies qui étaient à la mode il y a un demi-siècle, et dont les compilations de Noël et Delaplace sont chez nous les plus connues. Consacrer à chaque époque un volume distinct, de manière à avoir ses coudées franches, à rendre les citations moins écourtées, et à en multiplier le nombre, c'est là le procédé le plus satisfaisant, c'est celui qu'ont adopté MM. Brachet et Réaume en France, et MM. Morris et Skeat en Angleterre.

Le petit volume dont il s'agit ici est un modèle du genre ; il est précédé d'une introduction grammaticale, aussi claire que substantielle, qui résume les principales règles de l'ancienne langue anglaise, et qui permet à l'écolier d'aborder immédiatement les textes du quatorzième siècle ; le glossaire imprimé à la fin du livre explique d'ailleurs tous les mots difficiles, et résout les problèmes étymologiques offerts par le texte. Quant aux passages édités, ce sont des narrations assez étendues et faisant un tout complet, des spécimens de traduction de la Bible, des apologues, des réflexions morales, des homélies, des poëmes descriptifs, des satires. L'extrait du roman de William of Palerne ne comprend pas moins de 380 vers, et Wyclif est représenté par les sept premiers chapitres de l'évangile selon saint Marc. Les notes sont très-intéressantes, et donnent quelquefois des particularités curieuses sur la littérature comparee. Ainsi, à propos du roman de William of Palerne que je viens de citer, il est bon de voir combien la version anglaise est supérieure au texte français, au point de vue de l'imagination, du goût et du talent poétique. Citons un seul passage comme exemple :

Uns vachiers qui vaches gardoit,
Qui en cils forest manoit,
El bois estoit avoec sa proie,
I chien tenoit en sa coroie,
De pasture la nuit repaire ;
Li chiens senti l'enfant et flaire,
Forment abaie, et cil le tue.

Si maintenant on se reporte au volume de MM. Skeat et Morris, on trouvera que cette description assez maigre est développée dans l'anglais de manière à former un petit tableau de trente-trois vers, très-délicatement touché. D'un autre côté, le traducteur, ou plutôt l'imitateur anglais supprime, çà et là certains passages, en abrège d'autres, enfin ne se gêne pas pour traiter à sa guise la légende de Guillaume et du loup-garou.

4. *Specimens of English literature form the Ploughman's Crede to the Shepheardes calender.* 1394-1579, *with introduction, notes and glossarial index, by the Rev. Walter W. Skeat.*

Ce volume fait suite au précédent, et est composé sur un plan exactement semblable. M. Skeat reproche, avec beaucoup de justesse, aux *recueils choisis*, qui étaient naguère si courus, non-seulement de donner des extraits trop insuffisants, mais encore d'habiller les textes des anciens auteurs dans un costume du dix-neuvième siècle. Pourquoi modifier l'orthographe, quand un peu d'habitude suffit à la rendre très-intelligible ? Pourquoi reculer devant deux ou trois lettres, aujourd'hui tombées en désuétude, il est vrai, mais dont on peut apprendre l'usage et la valeur au bout de quelques minutes d'étude? M. Skeat s'attache à prouver qu'il n'y a jamais eu, dans le développement de la langue anglaise, d'interruption brusque, de transformation subite. Le passage de l'idiome du temps d'Alfred à celui de l'époque actuelle s'est fait peu à peu, par l'action naturelle et imperceptible de la civilisation; aussi les limites assignées à la période dont le présent volume s'occupe sont-elles tout à fait arbitraires. M. Skeat commence par le *Credo* de *Piers the Plougman*, tout simplement parce que le recueil précédent se terminait à une date un peu plus ancienne; il termine avec l'année 1579, par la raison que l'*Euphues* de Lily et le *Calendrier du berger* de Spenser virent le jour à cette date précise, et aussi parce que la littérature anglaise entra alors dans une époque de renaissance véritable. Les ouvrages importants publiés entre 1560 et 1580 ne sont pas nombreux; de 1580 jusqu'à la fin du seizième siècle, au contraire, on peut signaler en tout genre des compositions hors ligne: — les drames de Marlowe, la traduction du Tasse par Fairfax, les poëmes de Daniel, l'*Arcadie* de sir Philip Sidney, la *Reine des fées* de Spenser et plusieurs chefs-d'œuvre de Shakespeare. Dès lors, l'époque des *specimens* est passée, et les ouvrages qui réclament notre attention ne peuvent plus se faire connaître d'après des échantillons, même d'une certaine étendue.

5. *The Vision of William concerning Piers the Plowman, by William Langley (of Langland) edited by the Rev. Walter W. Skeat.* In-12 de XLVII-211 pages.

En rendant compte des publications de l'*Early English Text Society*, j'ai déjà parlé des admirables travaux de M. Skeat sur le poëme politico-satirique de William Langley ou Langland. Après avoir écrit pour les archéologues, notre *scholar* s'adresse maintenant aux lecteurs moins accoutumés à la langue du quinzième siècle, et qui demandent, en fait de critique, des notions élémentaires. La préface du volume dont je parle ici dit, en quarante-sept pages, tout ce qu'il est absolument nécessaire de savoir sur la biographie de maître Guillaume, les diverses leçons du texte, son importance grammaticale, sa valeur comme monument historique, et les autres sources, soit contemporaines, soit récentes, qui peuvent aider à le faire comprendre. M. Skeat a eu soin de donner l'analyse du poëme, et il a ajouté des notes détaillées et un excellent glossaire. Il est bon de remarquer ici que le titre du livre de Langley a donné lieu à beaucoup de conjectures, aussi fausses les unes que les autres, et provenant de trois erreurs assez graves. 1° On a cru que *Piers the Plowman* était le nom du poëte, tandis qu'il faut y voir le *sujet* de la vision, le héros, pour ainsi dire; 2° on a confondu deux poëmes tout à fait distincts, savoir : la *Vision* de *Piers the Plowman* et le *Credo* (*Crede*) de *Piers the Plowman*; 3° on a donné, et on donne encore, le nom de *vision* à un ouvrage dont le titre véritable est *Liber de Petro Plowman*, et dont la *vision* forme environ le tiers. Grâce aux explications de M. Skeat, il est impossible maintenant de se tromper sur le plan de la fameuse allégorie, sa portée historique et son mérite littéraire. Malgré le style vieilli de William Langley,

il devrait être aussi populaire que Bunyan et le célèbre *Pèlerinage du chrétien.*

6. *Chaucer : The prologue, the Knighte's, the nonne preste's tale, from the Canterbury tales, a revised text, edited by the Rev. Richard Morris.* In-12 de XLVII-221 pages.

Avec Chaucer, nous sommes sans exagération en pays français ; ce n'est pas seulement la langue, le style qui nous rappellent notre terre natale, mais l'imagination, la verve, le choix même des sujets. Aussi ai-je ouvert avec un singulier plaisir le volume de M. Morris, et y ai-je trouvé à la fois plaisir et profit. La notice biographique nous donne, sur l'auteur, tous les détails les plus certains, et l'introduction grammaticale analyse, avec autant de goût que de science, la grammaire du poëte des *Contes de Canterbury.* On peut dire que Chaucer ouvre la période moderne de la littérature anglaise ; les ouvrages de ses devanciers n'ont guères d'importance qu'au point de vue philologique ; quant à lui, on le goûte aussi facilement que Spenser et Shakespeare. Il offre un petit nombre d'archaïsmes, sa syntaxe ne diffère pas sensiblement de celle en usage aujourd'hui. Les notes de M. Morris expliquent les difficultés grammaticales, les allusions historiques, et contiennent de nombreux rapprochements avec divers écrivains anciens et modernes : signalons enfin le glossaire, riche en particularités sur l'étymologie, les institutions féodales, etc.

6. *Chaucer : The prioreresses tale, sire Thopas, the Monkes tale, the Clerkes tale, the Squieres tale, form the Canterbury tales ; editid by the Rev. Walter W. Skeat.* In-12 de LXXI-302 pages.

La préface de ce volume contient sur Chaucer des détails biographiques dont M. Morris n'avait pas connaissance lorsqu'il édita le choix que je viens d'examiner ; on y trouvera aussi un classement chronologique des *Contes de Canterbury,* la description sommaire des sujets traités dans ces petits poëmes, et l'indication des sources auxquelles l'auteur les a empruntés. La partie grammaticale développe certains points que M. Morris n'avait fait qu'effleurer, surtout en ce qui concerne la prosodie qui, chez Chaucer, est essentiellement française ; les notes fourmillent d'indications très-intéressantes, qui prouvent que M. Skeat a consulté tous les auteurs qui pouvaient servir à élucider le texte du poëte. Ainsi, à propos du mot *Launcegay* employé, non-seulement par Chaucer, mais par Gower, Camden et sir Walter Raleigh, notre critique y voit une corruption évidente de *Lance-Zagay*, mot d'origine arabe tiré de l'espagnol *Azagaya*. Il cite M. Dozy (*Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*) ; plus loin il s'appuie, pour une question d'étymologie, sur le dictionnaire de M. Pavet de Courteille. Une des notes qui m'ont surtout frappé est celle relative à Olivier de Mauny (*the Monkes tale*, v. 3576). *The Wikked nest was werker of this nede*, dit Chaucer ; ou, en français : « le *mau nid* vint à bout de cette tâche. » En effet, Olivier de Mauny est celui qui eut la part principale dans le meurtre de Pierre le Cruel, et M. Skeat peut revendiquer à bon droit l'honneur d'avoir découvert ce jeu de mots *international* que je viens de relever. Chaucer, pour la même raison, donne à Olivier de Mauny le sobriquet de Ganelon, et le compare à l'autre Olivier, le héros de Roncevaux, le paladin ami de Roland.

GUSTAVE MASSON.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le deuil de l'Église catholique ne peut laisser indifférent le *Polybiblion*. Il doit un tribut de pieuse vénération et de douloureux regrets au grand et magnanime Pontife dont la perte ne peut être compensée pour l'Église que par la promesse divine de l'assistance perpétuelle de l'Esprit-Saint et par les espérances que donne sa manifeste intervention dans l'élection de son successeur, Léon XIII, qu'il salue comme son nouveau et vénéré Père, comme la lumière qui doit éclairer ses pas : *lumen de cœlo*.

Pie IX a droit à un hommage particulier de notre part. Qui mieux que lui a compris, défini et proclamé les devoirs de la presse ? qui a plus largement encouragé toutes les œuvres se proposant de la préserver des écarts auxquels elle est exposée, et de lui faire produire des fruits de salut et de régénération. Nous en avons un éclatant témoignage dans notre magnifique bref du 17 mai 1877, publié dans nos colonnes (t. XIX, p. 481).

Nos lecteurs ne s'attendent pas à trouver ici ni l'histoire de Pie IX, ni un jugement sur son long et glorieux pontificat, marqué par tant d'événements considérables. Nous nous bornerons à rappeler les dates et les faits principaux, et, pour rentrer dans notre rôle de *revue bibliographique*, nous les ferons suivre d'une liste, aussi complète que le temps nous a permis de le faire, des documents pontificaux sortis de sa plume et des principaux ouvrages qui lui sont consacrés.

Jean-Marie-Jean-Baptiste-Pierre-Pelegrin-Isidore Mastaï naquit le dimanche 13 mai 1792, à Sinigaglia, du comte Jérôme Mastaï-Ferretti et de la comtesse Catherine Solazzi. Il fit ses études à Volterra, chez les Pères des écoles pies, et à Rome. Il fut promu au sacerdoce en 1819, et célébra sa première messe le jour de Pâques, dans la chapelle des orphelins de l'hospice de Tata-Giovanni, auxquels il a consacré les sept premières années de son ministère : c'est en évangélisant les pauvres et les malheureux qu'il s'est rendu digne de gouverner le monde. Il fut attaché, en 1823, en qualité d'auditeur, à Mgr Jean Muzy, nonce au Chili. De retour à Rome en 1825, il fut préposé à l'hospice apostolique. Léon XII le préconisa archevêque de Spolète en 1827, puis Grégoire XVI le transféra à l'évêché d'Imola en 1832, et le créa cardinal *in petto* le 23 décembre 1839. Élu pape le 16 juin 1846, il prit le nom de Pie IX. Son élection fut saluée avec enthousiasme par le monde entier, et son règne fut inauguré sous les plus favorables auspices. Mais bientôt la révolution fit sentir son influence : est-il besoin de rappeler l'assassinat de Rossi, la fuite à Gaëte et le retour à Rome sous la protection de l'armée française ; plus tard, en 1859, la guerre d'Italie, qui amena l'envahissement des États-Pontificaux, Castelfidardo et Mentana, l'occupation de Rome et la captivité du Vatican, coïncidant avec le retrait de l'armée française au début de la guerre de 1870 ; le courage avec lequel Pie IX a toujours défendu les droits de l'Église et du Saint-Siége et la liberté apostolique avec laquelle il a reproché aux puissants de la terre leurs usurpations sacriléges et leurs attentats contre l'Église ?...

Dans l'ordre purement religieux, nous rappellerons la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, la sollicitude de Pie IX pour ramener à l'unité les Églises d'Orient, son intervention en faveur des catholiques en Russie, son zèle pour dévoiler, réfuter et condamner toutes les erreurs, la publication du *Syllabus*, le rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique en Angleterre et en Irlande, la convocation du concile du Vatican, la procla-

mation du dogme de l'infaillibilité pontificale, la reconnaissance d'un grand nombre d'ordres religieux nouveaux, les encouragements donnés à toutes les œuvres catholiques, onze noms de héros chrétiens inscrits sur la liste des bienheureux et cinquante-deux sur celle des saints, la création de vingt-neuf siéges métropolitains, de cent trente-deux siéges aspostoliques, de trente-trois vicariats apostoliques et de quinze préfectures apostoliques. Seul parmi les papes, il siégea trente et un ans, sept mois, vingt-deux jours sur la chaise de saint Pierre. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 7 février.

Avec Mgr l'archevêque de Toulouse, nous saluons en Pie IX un patriarche, un prophète, un pasteur, un apôtre, un docteur, un confesseur et un martyr, et nous nous plaisons à dire, avec la *Civiltà cattolica*, que celui qui portait le nom du patron de la Société Bibliographique fut Jean de nom et de fait: objet de prédilection de Jésus et de Marie, compagnon inséparable de leurs douleurs et de leur gloire jusqu'au Calvaire. R.

Encycliques, allocutions et autres actes pontificaux émanés de Pie IX.

1846. Première allocution de N. S. P. Pie IX, dans le Consistoire secret du 25 juillet, *Amplissimum concessum;* — Encyclique de Pie IX à l'occasion de son exaltation (du 9 novembre), *Qui pluribus* (Condamnation de l'interprétation libre des saintes Écritures); — Lettre apostolique pour le jubilé (du 20 novembre) *Arcana Divinæ*.

1847. Bref du 8 janvier, à l'évêque de Troyes; — Bref du 25 octobre, au P. Perrone; — Instruction donnée aux prédicateurs et aux curés de Rome, le 11 février; — Lettres apostoliques... touchant les ornements sacrés des cardinaux... et des évêques (1er juin); — Allocution dans le consistoire du 11 juin, *Cum veluti probe*; — Lettre encyclique sur les ordres religieux du 17 juin *Ubi primum arcano;* — Organisation de la Municipalité et du Sénat de Rome : *Motu proprio*, du 1er octobre; — Allocution en consistoire du 4 octobre, *Quisque vestrum* (De la vénération due aux lieux saints; de l'obéissance due aux princes); — *Motu proprio* créant un Consulte d'État (4 octobre); — *Motu proprio* (du 29 décembre), créant un Conseil des ministres.

1848. Lettre encyclique du 6 janvier, aux chrétiens d'Orient, *In suprema*; — Proclamation aux Romains (10 février); *Romani! Ai desiderii vostri;* — Bref au Nonce apostolique (18 mars) au sujet des affaires ecclésiastiques de France; — Allocution dans le consistoire secret du 29 avril; — Lettre encyclique (2 juin) aux archevêques et évêques du domaine temporel du Saint-Siége. — *Motu proprio* (3 juin) sur la presse; — Allocution (13 juillet) sur les affaires de Russie, et concordat avec cette puissance, *Probe noscitis*.

1849. Lettre encyclique... (2 février) *Ubi primum nullis* (Hors de l'Église, point de salut); — Allocution (du 20 avril) dans le consistoire secret de Gaëte (Exposé de la révolution de Rome; — Du pouvoir temporel), *Quibus quantisque;* — Lettres apostoliques... relatives aux chevaliers de première classe de l'ordre de Pie (17 juillet); — Encyclique (8 décembre) aux évêques d'Italie, *Nostis et Nobiscum* (Contre les nouveaux efforts des ennemis de l'Église en Italie).

1850. Allocution du 20 mai 1850, *Si semper antea*, après la rentrée de Pie IX à Rome (remercîments aux armées catholiques); — Allocution du 1er novembre 1850, *In consistoriali*, contre le gouvernement subalpin.

1851. Lettre apostolique du 10 juin 1851... *Multiplices inter;* Condamnation

prohibition d'un ouvrage espagnol : *Defensa... contra las pretenciones de la Curia romana por Fr. de Paulo* (G. Vigil, Lima, 1848); — Lettre apostolique du 22 août 1851, *Ad apostolicæ Sedis*, condamnation et prohibition de deux ouvrages du professeur Nuytz : *Juris ecclesiastici Institutiones* et *In jus ecclesiasticum universum Tractationes*; — Allocution du 5 septembre, *Quibus luctuosissimis* (Convention avec la reine d'Espagne. Concordat avec le grand-duc de Toscane); — Lettre encyclique... annonçant un nouveau jubilé (21 novembre).

1852. Lettre de Pie IX, au roi Victor-Emmanuel du 19 septembre. *La Lettera que M. V.* (Sur le mariage civil et la liberté de la presse); — Allocution du 27 septembre, *Acerbissimum* (Maux de l'Eglise de la Nouvelle-Grenade).

1853. Lettre encyclique aux cardinaux, archevêques et évêques de France (21 mars), *Inter multiplices angustias*, pour les engager à rejeter toutes controverses à l'occasion des écrits publiés contre l'Église; suivie d'une lettre à Mgr Sibour, levant les défenses portées contre le journal l'*Univers*, dans une ordonnance du 17 février 1853.

1854. Bulle *Ineffabilis*, sur la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la Vierge Mère de Dieu (6 décembre 1854). [Traduction en patois gangas et français de la bulle *Ineffabilis*; Saint-Etienne, 1875, in-4; — id., ibid., en patois lorrain, par M. l'abbé Guillaume, Nancy, 1855, in-8; — id., ibid., en grec ancien, par A. F. Maunoury, Paris, 1869, in-4]; — Allocution du 9 décembre, *Singulari quadam* (Contre les sociétés secrètes, et l'ingérance des princes dans les choses sacrées); — Bref (22 décembre), en faveur de l'Association de Paris pour l'observation du repos du dimanche, étendu aux associations des autres villes de France.

1855. Allocution du 22 janvier, *Probe meminerilis* (condamnant la conduite du gouvernement sarde); — Allocution du 26 juillet, *Nemo vestrum* (Empiétements du pouvoir civil; sur la liberté des cultes); — Allocution du 27 juillet, *Cum sæpe*, contre la suppression des ordres religieux par le gouvernement sarde; excommunication).

1856. Encyclique aux évêques d'Autriche (17 mars), *Singulari quidem* (Fausseté de la doctrine de l'*Indifférentisme*); — Allocution du 15 décembre, *Nunquam fore* (Maux de l'Église du Mexique).

1857. Lettre à l'archevêque de Cologne (15 juin), *Eximiam tuum* (Condamnation du rationalisme de Günther, soumission de celui-ci); — Allocution du 25 septembre.

1858. Allocution du 8 février accordant une indulgence plénière en forme de jubilé; — Lettre encyclique du 3 mai, *Amantissimi Redemptoris* (*Parochos diebus festis etiam reductis debere sacrum pro populo celebrare*).

1859. Bref accordant une extension d'indulgence à la Société de Saint-Vincent de Paul (13 septembre).

1860. Lettre encyclique du 19 janvier, *Nullis certe verbis* (Que l'Église doit conserver son domaine temporel); — Lettre apostolique, *Cum catholica Ecclesia* (26 mars), (Congrès de Paris de 1856, excommunication contre le gouvernement sarde); — Lettre à l'évêque de Breslau (30 avril) *Dolere haud mediocri* (Contre l'erreur d'un principe vital distinct de l'âme raisonnable); — Allocution du 28 septembre 1860 *Novus et ante* (Sur l'armée pontificale et contre le principe de non-intervention); — Allocution du 17 décembre, *Multis gravibusque* (contre la doctrine des églises nationales (Livre de M. Cayla); l'Eglise en Chine et en Syrie.

1861. Allocution du 18 mars, *Jamdudum cernimus* (L'Église ne peut

transiger avec les idées modernes); — Allocution du 30 septembre, *Meminit unusquisque* (Maux de l'Église en Italie, au Mexique, dans la Nouvelle-Grenade).

1862. Allocution du 9 juin *Maxima quidem lætitia* (à l'occasion de la canonisation des martyrs du Japon et de Michel de Sanctis ; contre les prétentions de la raison humaine ; des droits des États, etc.); — Lettre apostolique à l'archevêque de Munich-Frisingue, du 11 décembre, *Gravissima inter* (Condamnation des écrits du prêtre Frohschamme; Limites de la vraie philosophie).

1863. — Encyclique aux évêques d'Italie, du 18 août, *Quanto conficiamur* (sur les excès des ennemis de l'Église, l'amour abusif des richesses, l'amitié que les fils de l'Église doivent montrer pour ses ennemis); — Encyclique aux évêques de la Nouvelle-Grenade, du 17 septembre, *Incredibili* (condamnation des attentats commis par le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, contre la Religion); — Lettre apostolique à l'évêque de Munich-Frisingue, du 21 décembre, *Tuas libenter* (relative au Congrès de Munich).

1864. — Lettre à l'évêque de Fribourg-en-Brisgau, du 14 juillet, *Quam non sine* (sur l'enseignement à donner à la jeunesse); — Lettre à l'évêque de Mondovi, du 29 septembre, *Singularis Nobisque* (pour le remercier de ses écrits en faveur de l'Église et de la dernière assemblée pro-synodale tenue); — Encyclique (du 8 décembre), *Quanta cura, et*; — *Syllabus*, contre les principales erreurs du temps.

1865. — Lettre encyclique pour le *Jubilé de l'année* 1865 ; — Allocution du 25 septembre, *Multiplices inter*.

1866. — Allocution du 29 octobre.

1867. — Allocution du 26 février ; — Allocution à l'occasion du centenaire de saint Pierre (Juin) ; — *Pius IX Pope and Patriarch the « Apostolic Letter » to all' Protestant and other non catholics*. Nice, 1867.

1868. — Allocution du 20 octobre.

1869. — Programme du Concile œcuménique de l'an de grâce 1869, et Lettre à tous les Pères du Concile pour servir de documents à la direction des débats.

1870. — *Acta Pii IX... necnon Concilii Vaticani primi Canones et Decreta* (1869-70) ; *Constitutio dogmatica de fide catholica edita in sessione Sti Concilii Vaticani, Pastor Æternus* ; — Lettre encyclique du 20 octobre, portant suspension du Concile, en raison des événements ; — *Constitutio... quæ limitantur censuræ ecclesiasticæ latæ sententiæ*.

1871. — Lettre encyclique du 15 mai ; — Lettre encyclique du 4 juin renouvelant les protestations du Saint-Siége contre les usurpations ; — Encyclique du 8 août, à l'occasion du 26e anniversaire du Pontificat de Pie IX ; — Allocution du 27 octobre sur la situation de l'Église, à l'occasion de la nomination d'un grand nombre d'évêques italiens.

1872. — Pie IX pape, au cardinal Antonelli, sur le projet de spoliation des couvents par le gouvernement de Victor-Emmanuel (16 juin) ; — Allocution du 23 octobre aux cardinaux, sur la situation pénible de l'Église.

1873. — Lettre encyclique au Patriarche de Cilicie (sur l'origine, les progrès, et l'état actuel du schisme arménien (6 janvier) ; — Allocution (25 juillet) aux cardinaux (condamnant la loi sur les Biens ecclésiastiques) — Lettre encyclique (21 novembre) sur la persécution de l'Église en Suisse et l'élection de Jos. Ubert Reinkens.

1874. — Lettre encyclique (7 mars) aux archevêques et évêques du royaume

de Prusse; — Lettre encyclique (24 octobre) *Gravibus Ecclesiæ et hujus sæculi.*

1875. — Brefs et rescrits à MM. les aumôniers militaires (Paris, 1875).

Pour les Lettres, Réponses, Communications autres que les Actes pontificaux proprement dits, on complétera ces indications par les ouvrages publiés sous les titres suivants : *Recueil des Actes du N. T. S. Père le Pape Pie IX.* (Texte et traduction). 1848-1855, Paris, Lecoffre, 3 vol. in-8; — *Pii IX Pontificis Maximi Acta.* Rome, 1855; — *Actes et Paroles de Pie IX captif au Vatican,* publiés par Aug. Roussel. Paris, Palmé, 1873, in-8; — *Discours de N. S. Père le Pape Pie IX, adressés aux Fidèles de Rome et du monde catholique depuis sa captivité...,* publiés par le R. P. Pasquale de Fransiscis. Paris, Le Clere, 1875-76, 3 vol. in-8. En outre, le *Moniteur universel* et le *Journal officiel* de 1846 à 1878, fournissant de nombreuses *pièces diplomatiques et autres.*

Nous ajouterons, pour la biographie de Pie IX, la nomenclature des historiographes ci-après : Berg (Friedrich). *Die beglückte Christenheit an ihren neuerwählten Oberhirten Papst Pius IX.* Augsbourg, 1846, in-8. — Haltaus (Carl), *Papst Pius IX und seine Reformen im Kirchenstaate.* Leipzig, 1837, in-8. — Hulsen (Carl von). *Commentatio de Pio IX.* Gedan, 1847, in-12; — *Histoire populaire et anecdotique de N. S. P. le Pape Pie IX,* traduit de l'italien par M. A. D. Bordeaux, 1847, in-16. — Balleydier (Alph.). *Rome et Pie IX.* Paris, 1847, in-8, portr. Du même : *Histoire de la Révolution de Rome.* Paris, 1851, 2 vol. in-8. — Bretonneau (Henri). *Notice bibliographique sur N. S. P. le Pape Pie IX.* Paris, 1847, in-8. Portr. — Reybert (Antony). *Notice historique sur le pape Pie IX.* Paris, 1847, in-8. Portr. — Boni (Francesco de). *Storia della congiura di Roma contro il papa Pio IX.* Florence? 1847, in-8. — Liancourt (A. C. de Goddes). *Pius IX, or a year in the life of a pope.* Londres, 1847, 2 vol. in-8. — Le Benoist. *Vie de S. S. Pie IX.* Paris, 1848, in-18. Portr. — Clavé (Félix). *Vie et Pontificat de Pie IX.* Paris, 1848, in-8, 5 portr. [Traduit en espagnol, par Luis de Tapia y Seijo. Madrid, 1848, in-8. — Sporschil Johann). *Pius IX und Geschichte aller Vorgänger Seiner Heiligkeit...* Leipzig, 1848, in-8; — *Pius IX, or the first year of his pontificate.* Londres, 1848, 2 vol. in-8. — Balmes (Jaime). *Pio IX.* Paris, 1848, in-16. Portr. [Trad. en français. Paris, 1848, in-8]. — Stupp (Hermann Joseph). *Pius IX und die Katholische Kirche in Deutschland.* Solingen, 1848, in-8. — Maldonaldo y Zabraques (José Munoz). *Revolucion de Roma. Historia del poder temporel de Pio IX, desde su elevacion al trono hasta su fuga de Roma.* Madrid, 1849, in-8. — Clerc (Jean-Baptiste). *Pie IX, Rome et l'Italie.* Paris, 1849, in-8. Portr. — *Flucht und Heimkehr des heiligen Vaters Pius IX.* Lucerne, 1850, in-8; — *Pie IX, exil et retour.* Lille, 1850, in-32. — Niccolini (Giovanni Battista). *History of the pontificate of Pius IX.* Londres, 1851, in-12. — Spaur (née Giraud [Thérèse von] : *Papst Pius des Neunten Fahrt nach Gaëta* (25 novembre 1848). Schaffhouse, 1852, in-8; — *Pie IX. Nouvelle biographie, suivie de la relation du Siége de Rome, en* 1849. Tours, 1852, in-12. — Marchal (Charles). *Histoire de Sa Sainteté Pie IX.* Paris, 1854, 2 vol. in-8. — Saint-Hermel (E. de). *Pie IX.* Paris, 1854, in-12. — Sallior (E.). *Pie IX de 1792 à 1860,* in-12; — *Pie IX jugé par lui-même... Vie publique et privée du Souverain-Pontife.* Toulouse, 1861, in-16; — *Annales ecclésiastiques de 1860 à 1866,* par J. Chantrel. Paris, Gaume, 1867, in-8. — Général Kanzler. *La campagna romano del esercito pontificio, nel* 1868. Bologne, 1868, in-16. — Saint-Albin (Alexandre de). *Histoire de Pie IX et de son Pontificat.* Paris, V. Palmé, 1872, 2 vol. gr. in-8. — Mgr Manning. *Histoire du Concile du Vatican.*

Paris, V. Palmé, 1872, in-12; — *Histoire de l'invasion des États Pontificaux en septembre* 1870, par le comte DE BEAUFORT. Paris, V. Palmé, 1874, in-8; — *Histoire du Concile œcuménique et général du Vatican*, par le R. P. J. SAMBIN. Paris, 1872, Broussais, in-8; — *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, par J. M. VILLEFRANCHE. Paris, 1878, in-8. Portr.; — *L'Episcopat de Pie IX à Spolette et à Imola*, par l'abbé MARGOTTI, traduit de l'italien, par l'abbé Brand. Paris, Olmer, in-18, 1877; — *Les Vivants et les Morts*, par LORD ONE. Paris, Reichel, in-12, 1877; — *Journal d'un diplomate*, par le comte D'IDEVILLE Paris, Hachette, 2 vol. in-12, 1877; — *Pie IX, sa vie et les actes de son Pontificat, d'après des documents étrangers*, par M. l'abbé GILLET. Paris, Reichel 1877 [en cours de publication.]; — *Histoire de Pie IX et de son pontificat*, par l'abbé A. POUGEOIS. Paris, Pougeois, 1877, in-8 (en cours de publ.); *Pie IX, sa vie sa mort. Souvenirs personnels*, par le comte d'IDEVILLE. Palmé, 1878, in-12. — P. ESCARD.

— Le monde de la critique d'art et de l'archéologie vient de faire une grande perte en la personne de M. Charles-Ernest VINET, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, mort à Paris le 10 février. Né dans cette ville le 1er mars 1804, il y fit son droit et débuta dans la magistrature comme juge-auditeur de la cour royale à Pontoise (1826). Nommé substitut du procureur du roi à Mantes en 1830, il ne tarda pas à donner sa démission pour aborder une autre carrière : une vocation irrésistible l'entraînait vers les études de l'antiquité et de l'archéologie d'art, auxquelles il s'était bien préparé par de fortes études linguistiques. Son premier essai fut un *Examen du banquet des savants d'Athénée* (Mémoires de la Société d'agriculture de Valenciennes), tableau aussi fidèle qu'il était possible de le faire à cette époque des mœurs privées des Grecs. L'année suivante, il présenta à la Société royale des Antiquaires de France un essai de traduction du premier livre de l'historien grec Zosime, travail qui a été l'objet d'un rapport très-élogieux. En 1844, il fit insérer dans les Annales de l'Institut archéologique de Rome ses *Recherches et conjectures sur le mythe de Glaucus et de Scylla* (avec planches). Ce mémoire, le premier peut-être où l'on ait essayé d'exposer d'une manière complète de quelle façon la légende et l'art particulièrement s'étaient emparés d'une certaine classe de dieux de la mer, plaça immédiatement M. Vinet parmi les mythographes d'art les plus distingués. Le 9 décembre 1845, l'Institut de correspondance archéologique de Rome l'admit dans son sein en qualité de membre ordinaire, faveur insigne qu'il justifia pleinement. Depuis 1844, il publia de nombreux mémoires d'exégèse mythologique des sujets de peintures de vases, des médailles et des pierres gravées, dans la *Revue archéologique* et la *Revue numismatique*. Doué d'une rare pénétration, M. Vinet eut même la gloire, dans cette spécialité, de prendre quelquefois en défaut la sagacité des plus forts archéologues de l'Allemagne. Nous nous bornerons, à cet égard, à citer ses écrits sur le dieu marin *Aegæon* et sur les *Oiseaux de Diomède*. Attaché au Cabinet des médailles en février 1849, il n'y fit qu'un court séjour. M. Guignaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, s'empressa alors de se l'adjoindre comme collaborateur pour la rédaction des notes et éclaircissements devant servir à compléter la traduction de l'ouvrage célèbre de Fréd. Creuzer sur les *Religions de l'antiquité* (Paris, 1825-51, 4 vol. en 10 part. in-8). Cette collaboration a été très-large et remarquable. En 1855, M. Vinet fut agréé en qualité d'auxiliaire de la commission du *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts*, aux travaux de laquelle il prit part pendant quatre années. A la fin de 1858, il entra au *Journal des Débats*; c'est là que, pendant près de vingt

ans, il publia de nombreux articles sur des questions d'art, d'archéologie et de littérature, articles de fine critique d'érudition sûre et variée, d'une forme exquise. Son style original, et brillant sans affectation, donnait de la vie aux sujets les plus arides. Ces articles, fort goûtés du public, ont été en grande partie réunis en volume sous ce titre : *l'Art et l'Archéologie* (Paris, 1874, in-8, IV-498 p.), ainsi que d'autres, extraits de la *Revue de Paris*, de la *Revue des Deux Mondes*, de la *Revue archéologique*, de la *Revue nationale* et de la *Revue européenne*. On remarque dans ce volume une curieuse étude sur les *Paradis profanes de l'Occident*, des articles sur certains travaux d'archéologues, d'érudits, de littérateurs et d'artistes contemporains les plus distingués, tels que : E. Gerhard, de Saulcy, Egger, A. Maury, Vitet, Renan, G. Perrot, Alb. Dumont, L. Halévy, H. Flandrin, Ch. Garnier, etc., et un charmant portrait du célèbre duc de Luynes. D'autres articles de M. Vinet, sur les peintures d'Eug. Delacroix, d'Ingres, de L. Cogniet, ses amis intimes, sur le salon de 1851, et sur celui de 1861, etc., sont dispersés dans les revues *archéologique*, *contemporaine*, *des Deux Mondes*, *européenne* et *nationale*. Nommé, le 17 octobre 1862, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, dont la bibliothèque n'existait qu'à l'état d'embryon, il parvint, grâce à une persévérance inouïe, à créer, avec un budget dérisoire, une des plus belles bibliothèques de Paris et qui rend des services inappréciables, surtout depuis qu'il en a publié un *Catalogue méthodique* (Paris, 1873, in-8, XV-256 p.). Mais sa sollicitude pour l'enseignement des beaux-arts ne se bornait pas à cela. En mars 1870, il annonça la préparation d'une *Bibliographie méthodique et raisonnée des beaux-arts*, et en fit connaître une classification entièrement nouvelle (Paris, 1870, in-8, 12 p.). Une première livraison de cette bibliographie vraiment critique, indispensable pour l'étude des beaux-arts et qui n'a de précédent dans aucune langue, a paru en 1874 (Paris, Firmin-Didot, in-8); la seconde a vu le jour après le décès de son auteur : elle s'arrête au n° 2362. Deux autres livraisons de cette œuvre si considérable et difficile restent à paraître : elles seront publiées à l'aide des matériaux laissés par M. Vinet. Un des promoteurs de la publication des restaurations des monuments antiques par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome, il fut nommé par le gouvernement secrétaire de la commission chargée de diriger cette publication capitale (1872), et, en cette qualité, il mit en tête de la première livraison : (*Restauration de la colonne Trajane*, par Percier; Paris, Firmin-Didot, 1877, gr. in-fol., avec planches) une introduction historique fort intéressante. Il avait en outre publié : *Amphiaraüs, fragment d'une mythologie d'art* (extrait de la *Revue archéologique*; (Paris, 1872, in-8, 12 p. et 4 pl.; tiré à 50 exempl.); *Esquisse d'une histoire de l'architecture classique* (*ibid.*, 1875, in-8, 33 p.); *Un mot sur l'Alde Manuce de M. Ambroise Firmin-Didot* (extrait du *Moniteur universel*, *ibid.*, 1875, in-8, 15 p., tiré à 100 exempl.). Son dernier article, destiné au *Journal des Débats*, et publié après sa mort, a pour sujet l'étude de l'*Ephébie attique*, à propos de l'ouvrage, récent de M. Albert Dumont, directeur de l'École d'Athènes.— M. Vinet a fondé, avec M. Boutmy, l'École libre des sciences politiques (voir *Quelques idées sur la création d'une faculté libre d'enseignement supérieur*; Paris, 1871, in-8, 38 p.; et *Projet d'une faculté libre des sciences politiques. Programme des cours*; ibid., 1871, in-8, 13 p.). — Il était chevalier de la Légion d'honneur (1869), officier d'académie (1874), membre correspondant de l'Académie d'Herculanum (1849), membre résidant, puis associé-correspondant de la Société des antiquaires de France, etc. — GUSTAVE PAWLOWSKI.

— Le Dr Élie Gintrac, directeur honoraire de l'École de médecine de Bordeaux, né à Bordeaux en 1794, le 9 novembre, vient de mourir. Docteur de la faculté de Paris, professeur de clinique interne à l'École secondaire de médecine de Bordeaux, il a été élu, en 1840, correspondant, puis, en 1854, membre associé de l'Académie de médecine de Paris. Parmi les nombreux ouvrages sortis de sa plume nous citerons : *La Cyanose* (1814), thèse réimprimée en 1824, sous le titre d'*Observations et recherches sur la cyanose, ou maladie bleue;* — *Mémoire sur le diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques* (1826); — *Mémoires et observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique* (1830) ; — *De l'influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse* (1845) ; — *Recherches sur l'oblitération de la veine-porte et sur les rapports de cette lésion avec le volume du foie et la secrétion de la bile* (1856); — *Cours thérapeutique et clinique de pathologie interne et de thérapie médicale* (9 vol., 1853-1872); — *De la méningite rhumatismale* (1865).

— M. Auguste-Paul Poulet-Malassis, ancien libraire-éditeur de la bibliothèque parnassienne de Th. Gautier, Baudelaire, Banville, Leconte de Lisle, etc., et littérateur, né à Alençon (Orne), en 1825, vient de mourir. Il a laissé, entre autres œuvres : *Le Département de l'Orne archéologique et pittoresque*, avec M. de la Sicotière (Laigle, 1845, gr. in-fol.); — *A propos d'une faïence républicaine à la date de* 1868 (in-12, 1868), sous le pseudonyme de Paul Rouillon ; — *Appendice à la seconde édition de la bibliographie romantique, par Charles Asselineau* (in-8, 1874); — *Les Ex-Libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours*, nouvelle édition (in-8, 1875); — *Monsieur Legros au salon de* 1875, note critique et biographique (in-4, 1875); — *Théâtre de Marivaux, Bibliographie des éditions originales et des éditions collectives données par l'auteur* (in-8, 1875); — *La Querelle des bouffons, la Bibliothèque de J.-J. Rousseau*, etc., etc. (in-8, 1875). Il a publié les *Papiers secrets et Correspondance du second Empire*, réimpression complète de l'édition de l'imprimerie nationale, annotée et augmentée de nombreuses pièces publiées à l'étranger et recueillie par A. Poulet-Malassis (in-8, 1875), et il venait de faire paraître une *Correspondance inédite de Madame de Pompadour* avec une *Préface* dont il était l'auteur.

— Le Dr Joseph Dietl est mort à Cracovie, le 18 janvier 1878. Né en 1804 en Galicie, de parents pauvres, il fut vraiment le fils de ses œuvres. Ayant commencé ses études à Sambor et à Léopol, il les termina à Vienne, où il fut reçu docteur en médecine. Attaché à l'Université de cette ville, il ne la quitta que pour une chaire de clinique, à l'Université des Jagellons, à Cracovie. Devenu l'un des premiers praticiens du pays, recteur de l'Université, il prit une part active à sa dernière réorganisation; membre du Reichsrath autrichien, et enfin bourgmestre de la ville de Cracovie, il rendit des services éminents à cette ville et à la Galicie autrichienne en général, et jouissait jusqu'aux derniers moments d'une popularité bien méritée. Les eaux thermales de Galicie lui sont redevables de leur organisation actuelle. Ses principaux ouvrages en allemand et en polonais, sont : *Kritische Darstellung europaischer Kranhenhauser* (Vienne, 1853); — *Klinische Vertrage ueber die Cholera* (Vienne, 1855) ; — *Les Sources de Krinitza dans les Carpathes* (Cracovie, 1857); — *Les Eaux de Bartfeld en Hongrie* (Cracovie, 1858). Différents écrits sur les eaux thermales de la Galicie. *La Plique et les manières de la traiter* (Cracovie, 1862) ; — *Les Universités de Varsovie et Cracovie* (1859 et 1862); — *De la réforme des écoles* (Cracovie, 1865 et 1869). Nommé membre de l'Académie des sciences de Cracovie, et président de la

section des sciences exactes, il prit une part active aux travaux de la docte assemblée. Une foule énorme et recueillie le conduisit à sa dernière demeure, avec l'assistance d'un nombreux clergé qu'il édifia par une mort vraiment chrétienne.

— M. Prosper-Jean Levot, conservateur de la bibliothèque de Brest, vient de mourir le 3 février, à l'âge de soixante-dix-sept ans dans cette ville. Il y était né le 14 décembre 1801. Archéologue et biographe spécial de célébrités maritimes, M. Levot avait été professeur particulier, lorsqu'il fut appelé, le 8 septembre 1831, au poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort; il était l'un des fondateurs de la Société académique de Brest qu'il présidait; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait récompensé d'une mention honorable en 1864, pour une histoire de sa ville natale. M. Levot était aussi correspondant du Ministère de l'instruction publique. Modeste et laborieux comme un bénédictin, écrivain et travailleur infatigable, il a dépensé sa vie dans des recherches historiques et archéologiques de tous genres, et l'a couronnée par une mort chrétienne pleine d'édification. On cite de lui : *Catalogue général des bibliothèques du département de la marine* (1838-43, 5 vol. gr. in-8), dressé par ordre du gouvernement et dont le plan, approprié au service commun des onze bibliothèques de la marine de France, a été adopté par le gouvernement belge pour l'usage de ses bibliothèques; — *Catalogue des livres et des tableaux de feu M. le baron le Gentil de Quelern, précédé d'une notice sur sa vie, ses services et ses travaux* (in-8, 1843); — *Notice chronologique et historique des maires de Brest depuis* 1681 (in-8, 1844); — *Précis de la canalisation de la Bretagne* (in-8, 1845); — *Essais de biographie maritime, ou Notices sur des hommes distingués de la marine française* (in-8, 1847); — *Biographie bretonne* (1852-57, Vannes, 2 vol. in-8); — *Notice sur Landévennec et son abbaye. État ancien et moderne* (in-8, 1858); — *La marine française et le port de Brest sous Richelieu et Mazarin* (in-8, 1859); — *Procès d'Alexandre Gordon, espion anglais, décapité à Brest en* 1769 (in-8, 1861); — *Recherches historiques sur la ville de Brest avant* 1789 (in-8, 1861); — *Histoire de la ville et du port de Brest* (1864-76, 5 vol. in-8); — *Gloires maritimes de la France* avec M. Doneaud (1865, in-12); — *Promenade dans le port de Brest et ses dépendances* (in-8, 1865); — *Excursions dans la rade de Brest et ses environs* (in-8, 1866); — *Récits de naufrages, incendies, tempêtes et autres événements de mer* (1867, in-12); — *Notice sur la vie, les services et les travaux de M. le chevalier de Fréminville* (in-8, 1867); — *Descente des Anglais à Camaret* (in-8, 1872); — *Abbaye de Saint-Mathieu-de-Finsterre* (in-8, 1874); — *Daoulas et son abbaye* (in-8, 1875); — *Participation du deuxième arrondissement maritime à la guerre de* 1870-71 (in-8, 1875); — *Projet de l'enseigne de vaisseau Rivoire contre le port de Brest, sous le consulat* (in-8, 1875). — On trouverait dans les recueils de la Société académique de Brest beaucoup d'autres travaux de lui : nous relevons seulement : *La maison de l'espion à Lannion;* — *Le Pont impérial en* 1861; — *Les Ambassadeurs de Tippou-Saheb en* 1788; — *Le Vaisseau le Véteran à Concarneau;* — *Les Incendies du port de Brest.* — M. Levot s'est fait, en outre, l'éditeur des *Batailles navales de la France*, de O. Troude (1867-1868, 4 vol. in-8), et a souvent donné sa collaboration à l'*Océan* de Brest.

— M. Alphonse Ferrero, marquis de La Marmora, né le 17 novembre 1804, est mort à Florence, le 5 janvier. Ancien ministre de la guerre et de la marine piémontaise en 1854 pendant la guerre de Crimée, et major général de l'armée italienne en 1866, il a publié sur les événements de cette dernière époque plusieurs brochures qui ont eu un grand retentissement. *Quattro*

discorsi ai suoi colleghi della Camera sulle condizioni delle esercito italiano (1872); — *Un peu plus de lumières sur les événements politiques et militaires de l'année* 1866, traduit de l'italien, par MM. Niox et Descoubès (1873); — *Un episodio del risorgimento italiano* (1875); — *I Segreti di Stato del governo costituzionale, les Secrets d'État dans le gouvernement constitutionnel*, traduit de l'italien par MM. Marcel et Savari (2e partie, 1877).

— M. Jules-Louis-Joseph Brame, né à Lille le 9 janvier 1808, est mort à Paris le 1er février. Avocat en 1833, il était entré au Conseil d'État en 1836; il se retira en 1848, pour reparaître sur la scène sous l'empire, comme député et ministre de l'instruction publique. Il a fait partie de l'Assemblée nationale en 1871, et était sénateur du département du Nord. Il a écrit *De l'émigration des campagnes* (1856); — *L'Héritage dévoré par le fisc et la procédure* (1867); — *La Vérité sur le régime économique de la France*. Discours prononcé au Corps législatif (1868).

— M. Lucien-Léopold Jotterand, ancien membre du Congrès national, est mort à Bruxelles, le 10 décembre 1877. Il était né en 1803, à Genappe (Brabant). Il a eu un rôle important dans les affaires de son pays. Il appartenait au parti « unioniste », était un adversaire de l'administration hollandaise, avait peu de sympathie pour la France, et rêvait de bonne foi l'union du libéralisme et du catholicisme. Il a écrit dans un grand nombre de journaux : *le Courrier des Pays-Bas*, la *Sentinelle*, l'*Artiste*, le *Patriote belge*, la *Revue démocratique*, la *Belgique judiciaire*, et a publié un certain nombre de brochures ayant presque toutes trait à la politique : *Guillaume Frédéric d'Orange-Nassau avant son avénement au trône des Pays-Bas* (1827); — *Garanties de l'existence du royaume des Pays-Bas* (1829); — *Les Rapports politiques et commerciaux de la Belgique et de la France*. En flamand (1840); — *Nos frontières du Nord-Ouest*. En flamand (1843); — *La nouvelle constitution de New-York pour* 1847 (1846); — *Le Suffrage universel* (1848); — *Les Églises d'État devenues cause d'intolérance religieuse* (1849); — *Les Lettres belges à propos de la Société des gens de lettres* (1849); — *Londres au point de vue belge* (1852); — *D'Anvers à Gênes par les pays rhénans* (1854); — *Louis de Potter* (1860); — *Lettres unionistes sur la réforme électorale* (1868); — *Du repos hebdomadaire*, ouvrage qui a obtenu la deuxième récompense par la Société génevoise d'utilité publique (1870); — *Charles Louis Spilthoorn. Événements de* 1848 *en Belgique* (1872); — *Études sur les États-Unis*. (Conférence, 1875).

— M. Albert Patin de La Fizelière, né à Marly (Moselle) en 1819, est mort à Paris, le 11 février, à l'âge de soixante ans. Sa vie entière a été consacrée aux lettres. Il a donné sa collaboration au *Journal de Paris*, à *la Presse*, au *Siècle*, au *Courrier de Paris*, au *Petit-Figaro*, où il a été directeur pendant plusieurs années, au *Bulletin du Bouquiniste*, à l'*Artiste*, au *Paris-Journal*. Il a fondé en 1848, une revue sous le titre de *Notre Histoire*. Il s'occupait de la réimpression des œuvres de Jules Janin. Il a écrit : *Les Inondés de la Loire*, scène dramatique en vers (in-8, 1846), avec M. Servais; — *Une famille de la rue Mouffetard*, scène dramatique avec M. de la Jonchère; — *Manuel de l'électeur constituant* (signé Ludovic Marsay) (in-12, 1848); — *Manuel du citoyen* (signé Ludovic Marsay) (in-16); — *Biographie des représentants du peuple à l'Assemblée nationale constituante*, par les auteurs de « Notre Histoire » (in-12, 1848), anonyme en collaboration avec M. Louis Giraudeau; — *Biographie de* 750 *représentants du peuple à l'Assemblée nationale législative*, par plusieurs journalistes (in-18, 1849), anonyme en collaboration avec M. Giraudeau; — *Le Procès des accusés de Strasbourg* (in-8, 1849); — *Salon de* 1850 *à* 1851 (in-8, 1851); — *Félicie*, nouvelle messine (1854); — *Dialogue*

de Thoinettte et d'Alizon, pièce inédite en patois lorrain du dix-septième siècle, publiée avec des notes et un vocabulaire (in-8, 1856); — *Voltaire est-il étranger à la publication des « Mélanges » publiés sous son nom* (in-8, 1858); — *Histoire de la crinoline au temps passé* (in-12, 1859); — *A-Z, ou le salon en miniature* (in-1861); — *Vins à la mode et cabarets au dix-septième siècle* (in-12, 1866); — *Essais de bibliographie contemporaine, I. Charles Baudelaire* (in-12, 1868), avec Georges Decaux; — *Rymaille sur les plus célèbres bibliotières de Paris en 1649, avec des notes et un essai sur les bibliothèques particulières du temps* (in-8, 1869); — *Des émaux cloisonnés et de leur introduction dans la reliure des livres* (in-8, 1870); — *L'Œuvre originale de Vivant Denon, ancien directeur général des musées; collection de 317 eaux-fortes* (2 vol. in-4, 1872-1873); — *Jules Janin et sa bibliothèque; Notice bibliographique* (in-8, 1874); — *La Vie et l'œuvre de Chintreuil* (in-4, 1874) avec MM. Champfleury et Henriet; — *Théâtre du Paravent, I. Récompense honnête*, saynète (in-8, 1874); — *Memento du salon en 1875* (in-16, 1875); — *Correspondance de Jules Janin* (1875).

— M. François-Eugène Janin, était né à Passy (Seine), le 9 mars 1815. Licencié en droit, archiviste-paléographe de la promotion de 1841, il fut chargé du classement des archives de Loir-et-Cher, vers 1844, et attaché à la *Collection des monuments inédits de l'Histoire du Tiers-État*. Il fut nommé auxiliaire de l'Institut le 15 janvier 1847 et employé, sous la direction de M. Pardessus, à l'achèvement du *Recueil des ordonnances des Rois de France*. Il a donné sa démission d'auxiliaire de l'Institut en 1869. Il vécut depuis à Passy, où il est mort le 21 décembre dernier, à l'âge de soixante-deux ans. Il a publié dans la Bibliothèque de l'École des chartes : *Lettre adressée à la commune de Saint-Quentin, par Jean de Ribémont, clerc du Parlement* (2e série, t. III, p. 155, 1846); — *Documents relatifs à la peine de banissement aux treizième et quatorzième siècles* (*Ibid.*, p. 419).

— M. Paul-Antoine Cap, né à Mâcon, le 2 avril 1788, est mort dans le courant de novembre. Il était membre associé de l'Académie de médecine de Paris et membre honoraire de l'Académie royale de médecine de Belgique. Il exerçait la pharmacie en même temps qu'il se livrait à des études scientifiques. On lui doit : *De la classification méthodique des médicaments* (1823), couronné par la Société de médecine de Paris; — *Principes élémentaires de pharmaceutique* (1837); — *Recherches sur les Lactates* (1738), avec M. Henry; — *Traité de pharmacie, traité de botanique* (1847), avec MM. Montagne et Martin; — *Histoire de la pharmacie* (1851); — *Le Muséum d'histoire naturelle* (1853-1854); — *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences*. 2 séries (1856-1864); — *La science et les savants au seizième siècle*, tableaux historiques (Tours, 1867). On lui doit des études biographiques sur *Robert Boyle* (1856), *Philibert Commerson* (1861), *Camille Montagne, botaniste, membre de l'Institut* (1868) et les éloges de *Casimir Delavigne* (1846), de *Benjamin Delessert* (1850), de *Mathieu Bonafous* (1854), de *N. L. Lemery*. Il avait publié en 1844, les œuvres complètes de Bernard de Palissy; en 1856, celles de Senecé, avec M. Em. Chasles. Il a traduit les *Aphorismes de physiologie végétale* de J. Lindley (1838), donné plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités* et publié des articles dans un grand nombre de recueils.

— M. le Dr Pierre Berthier, né à Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire), en 1830, vient de mourir à Bicêtre, à l'âge de quarante-sept ans, au mois de décembre. Il avait fait ses études sous la direction de M. Gérard de Cailleux et était devenu médecin en chef de l'hospice de Bicêtre. Il a écrit plusieurs ouvrages sur les maladies mentales et nerveuses : *Médecine mentale. De l'isolement*

Bourg, 1858); — *Des causes* (Paris, 1860); — *De la folie diasthésique* (1859); — *De la dépopulation des campagnes* (Bourg, 1859); — *De l'imitation au point de vue médico-philosophique* (1861); — *Erreurs et préjugés relatifs à la folie* (Bourg, 1863); — *Excursions scientifiques dans les asiles d'aliénés*, 4 séries (1864-1867); — *Des névroses menstruelles* (1873); — *Des névroses diasthésiques* (1875).

— M. Johan-Erik Rydquist, né à Gothembourg, le 20 octobre 1800, est mort le 15 décembre. Il était directeur de la bibliothèque royale de Stockolm. Il s'était livré au commerce avant d'aborder l'étude des langues. L'académie suédoise l'appela dans son sein pour succéder à Berzélius en 1843, à l'époque où il devenait premier bibliothécaire. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de critique et de philosophie. Voici la traduction des titres de quelques-uns : *Les hauts faits littéraires des jours passés* (1828); — *Les plus anciennes poésies de théâtre du Nord* (1836); — *Les Employés civils en Suède* (1838); — *J. Olof Wallin* (1839); — *Voyage en Allemagne, en France et en Italie* (1838); — *Les Lois de la langue suédoise* (1850-1857), son plus important ouvrage; — *Lumières et erreurs dans le monde du langage*. Il a fait diverses traductions du grec et de l'anglais et écrit dans plusieurs revues, notamment dans *Heimdal*, recueil qu'il dirigeait.

— M. J.-C. Mœrikoser, de Frauenfeld, est mort le 17 octobre à Zurick. Il a composé plusieurs ouvrages historiques : *Études sur la littérature suisse au dix-huitième siècle* (1861); — *Biographie de Zwingle* (1867-69); — *Histoire des réfugiés protestants en Suisse* (1856), dont on annonce une traduction française.

— M. François-Auguste Aubry, libraire-éditeur, bien connu des amateurs, directeur et fondateur du *Bulletin du Bouquiniste* (1857), libraire de la « Société des bibliophiles français, » membre de la Société de l'Histoire de France, de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, est mort à Paris, le 13 janvier. Il était né à Sancheville (Eure), en 1821, le 21 décembre.

— M. Charles de Liltrow, né à Casan, le 18 juillet 1811, est mort à Venise le 16 novembre. Il était directeur de l'observatoire de Vienne, depuis 1842, poste où il succéda à son père; il a porté ses investigations spécialement sur les comètes, et est l'auteur d'une méthode pour déterminer l'heure et la longitude de la mer.

— M. Ralph Wornum, conservateur de la National Gallery à Londres, auteur d'une *Vie d'Holbein* et d'ouvrages sur les galeries de l'Angleterre et de l'étranger. Il venait de publier une seconde série de dix-huit eaux-fortes d'après les tableaux de la National Gallery.

— M. Thomas-William Marshall, sorti de l'Université de Cambridge, entré dans les ordres anglicans, puis converti au catholicisme, vient de mourir; il était auteur de *Notes sur l'épiscopat catholique*, qui ont préparé sa conversion, et en outre d'un bel ouvrage sur les *Missions chrétiennes*, dont M. L. de Waziers a donné une traduction française en 1865 (2 vol. in-8), et collaborateur de la *Dublin Rewiew* et de plusieurs recueils anglais et américains.

— Nous avons également à annoncer la mort de M. Claude Bernard, du R. P. Secchi et de M. de la Saussaye, auxquels nous consacrerons des notices dans notre prochaine livraison; — de M. Pierre-Noël-Jules Lemire, né à Clairvaux (Jura), le 17 mars 1814, mort à Mirevent, grand industriel, homme de bien, artiste, antiquaire et archéologue, correspondant de l'Académie de Besançon depuis 1872; — de M. Eugène Stourm, ancien rédacteur du *Bon Sens* et de la *Démocratie pacifique*; — de M. Huguet Berthier, collaborateur de la *Revue du Lyonnais*, mort à Nice dans le courant de janvier, à l'âge de trente-sept ans.

INSTITUT. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Dans sa séance du 8, l'Académie a nommé académicien titulaire, en remplacement de M. Edgar Boutaric, décédé, M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys. Il y a eu deux tours de scrutin. Les suffrages se sont ainsi répartis : premier tour, M. d'Hervey de Saint-Denys, 17; M. Paul Foucart, 9; M. Weil, 6; M. Barbier de Meynard, 5; bulletin blanc, 1. — Deuxième tour. M. d'Hervey de Saint-Denys, 24; M. Foucart, 8; M. Barbier de Meynard, 4; M. Weil, 1.

— *Académie des sciences.* — Dans la séance publique de l'Académie, tenue le 28 janvier, les résultats du concours de 1877 ont été proclamés par M. le secrétaire perpétuel.

MÉCANIQUE. — *Prix Poncelet.* Décerné à M. Laguerre, commandant d'artillerie, examinateur à l'École polytechnique, pour l'ensemble de ses travaux mathémathiques.

Prix Montyon. Décerné à M. Caspari, ingénieur hydrographe, pour ses « Études sur le mécanisme et la marche des chronomètres. »

Prix Plumey. Décerné à M. de Fréminville, directeur du génie maritime, pour ses études approfondies sur les conditions de distribution des nouvelles machines Woolf employées à bord des navires.

Prix Fourneyron. Décerné à M. Mallet. Le sujet spécial du concours indiqué par l'Académie, conformément aux intentions du fondateur, était cette année : « Machine à vapeur pour tramway. »

ASTRONOMIE. — *Prix Lalande.* Accordé à M. Asaph. Hall pour sa découverte des satellites de la planète Mars.

Prix Vaillant. M. Schulhof, pour son beau mémoire sur les planètes perdues.

Prix Valz. MM. Paul et Prosper Henry, de l'Observatoire de Paris pour leurs cartes des diverses régions du ciel, dressées en vue de faciliter la recherche des petites planètes.

PHYSIQUE. — *Prix Lecaze.* M. A. Cornu, ingénieur des mines, professeur à l'École polytechnique, pour son beau et grand travail relatif à la « Détermination de le vitesse de la lumière, » d'après des expériences exécutées en 1874 entre l'Observatoire et Montlhéry.

STATISTIQUE. — *Prix Montyon* : 1° décerné à M. E. Yvernès pour le travail éclairé et les soins persévérants qu'il apporte aux volumes de la *Statistique civile et commerciale de la France*; 2° le prix réservé de 1876 est donné à M. T. Loua pour la confection des quatre volumes in-folio de la *Nouvelle série de la statistique de France.*

Deux mentions honorables sont en outre accordées : l'une à M. P. Dislère pour la partie statistique de ses mémoires sur la *Marine cuirassée,* in-8, 1873 ; sur les croiseurs, in-8, 1875, et sur la guerre d'escadre 1876 ; l'autre à M. le Dr Puech pour les recherches contenues dans son mémoire sur les « Répétitions des accouchements multiples. »

CHIMIE. — *Prix Jecker.* M. A. Houzeau, en récompense de ses travaux relatifs à la production de l'ozone ainsi que sur le mode d'action de cette substance à l'égard des matières organiques, obtient un prix de 5,000 fr. sur les fonds de l'année 1877, la seconde moitié du prix annuel ayant été réservée pour parfaire le prix de 10,000 fr. décerné à M. Gloez, en 1876.

Prix Lacaze. Décerné à M. Troost, professeur à la Faculté des sciences de Paris, pour ses très-nombreuses recherches de chimie générale et minérale.

BOTANIQUE. — *Prix Barbier.* La commission ne pense pas qu'il y ait lieu de décerner le prix. Elle propose d'accorder, à titre de récompense, une somme de 1,000 fr. à M. Galippe pour ses *Études toxicologiques sur les cantharides ;*

une somme de 1,000 fr. à MM. Lepage et Patrouillard pour leur « Guide pratique pour servir à l'examen des caractères physiques, chimiques et organoleptiques » que doivent présenter les diverses préparations du *Codex*, ainsi qu'à l'essai des médicaments chimiques ; une somme de 500 fr. à M. Manouvriez pour ses *Recherches chimiques sur l'intoxication saturnine locale et directe* et ses « Recherches sur les troubles de la sensibilité dans la contraction diopathique des extrémités. »

Prix Desmazières. La commission accorde sur les fonds de ce prix : 1° un encouragement de 1,000 fr. à M. le docteur Quélet, pour le travail intitulé : *Les Champignons du Jura et des Vosges* ; 2° un encouragement de 600 fr. à M. Bagnis, pour son mémoire intitulé : *La Puccinie*.

Prix Bordin. Le sujet désigné était le suivant : « Étudier comparativement la structure et le développement des organes de la végétation dans les lycopodiacées. Un encouragement de 1,000 fr. est accordé à M. Charles-Eugène Bertrand. La question est retirée du concours.

Prix Bordié. Pour le second prix, le sujet proposé était : « Étudier comparativement la structure des téguments de la graine dans les végétaux angiospermes et gymnospermes. » Décerné à M. Charles-Eugène Bertrand.

Anatomie et Physiologie. — *Prix Thore*. Donné à M. Jousset de Bellesme, pour l'ensemble de ses Recherches sur la physiologie des insectes.

Médecine et Chirurgie. — *Prix Montyon*. L'ensemble des ouvrages, manuscrits et imprimés, qui ont été adressés cette année pour ce prix, ne s'élève pas à moins de cinquante-cinq, sur lesquels un grand nombre étaient dignes d'être remarqués par la commission. Il a fallut néanmoins faire un choix et remettre au concours de l'année prochaine les travaux sur lesquels on ne peut se prononcer définitivement sans plus ample informé.

La commission décerne un prix de 2,500 fr. à M. Hannover, professeur à l'université de Copenhague, pour son livre : *La Rétine de l'homme et des vertébrés*. Un prix de 2,500 fr. à M. Parrot, professeur à la faculté de Paris, pour son beau livre sur l'autopsie. Un prix de 2,500 fr. à M. Picot, professeur à l'École de médecine de Tours, pour ses *Leçons de pathologie générale*. *Mentions honorables* de 1,500 fr. à M. Topinard, *ex æquo* MM. Lassègue et Regnauld et MM. Delpech et Hillairet ; MM. Franck et Oré.

M. Topinard, pour son livre sur l'*Anthropologie*. Ses études sur le crâne dans l'homme et les animaux l'ont conduit à cette conclusion que la capacité du crâne adulte et normal est trois fois plus grande dans la race humaine la moins favorisée que dans le genre d'antropoïde la plus favorisé. Et l'ouvrage entier concourt à établir et à confirmer cette proposition que « l'homme se distingue de la brute, essentiellement par le volume de son cerveau et le développement de ses fonctions cérébrales. »

MM. Lassègue et Regnauld pour « la Thérapeutique jugée par les chiffres. » Les mouvements de la thérapeutique sont ainsi indiqués par des chiffres qui sont l'expression certaine non pas seulement des idées doctrinales, mais aussi des conquêtes définitives.

MM. Delpech et Hillairet, pour leur mémoire sur « les accidents auxquels sont soumis les ouvriers employés à la fabrication des chromates. »

M. Franck, pour son étude sur « Les changements de volumes des organes dans leurs rapports avec la circulation. »

M. Oré, pour ses travaux sur la « Médication intraveineuse et l'emploie du choral. »

Citations. La Commission a distingué, en outre, et croit devoir signaler par des citations les auteurs dont les noms suivent : M. Armingaud : « Né-

vrose vasomotrice. » M. Brouardel « l'Urée et le foie. » M. Burq : « La métalloscopie et la métallothérapie ». M. Couty : « Études sur l'entrée de l'air dans les veines. » M. Desprès : « La chirurgie journalière. » M. Lecomte : « Physiologie mécanique : le coude et la rotation de la main. » M. Megnin : « Monographie de la tribut des sarcoptides psoriques. » M. Peyraud : « Études expérimentales sur la régénération des tissus cartilagineux et osseux. » M. Sabathé : « Recherches sur les mouvements du cerveau. » M. Sanné : « Traité de la diphthérie. » M. Testut : « De la symétrie dans les affections de la peau. »

Prix Bréant. Prix de 5,000 fr. décerné à M. Joanny Rendu pour ses « Recherches sur une épidémie de variole à Lyon, étudiée au point de vue de la contagion, » et pour son travail manuscrit « De l'isolement des varioleux à l'étranger et en France, » à propos de l'épidémie de Lyon pendant les années de 1875, 1876 et 1877.

Prix Godard, porté à la somme de 2,000 fr., décerné à M. Calliat, pour les « Études sur les muscles du périnée et sur l'anatomie normale et les tumeurs du sein chez la femme. »

Physiologie. — *Prix Montyon.* Partagé entre M. Ferrier, médecin de l'hôpital du roi à Londres, pour ses « Expériences sur les effets produits par l'électrisation de la surface du cerveau, » et MM. Carville et Duret, jeunes physiologistes de l'école de Paris, pour leurs « Recherches expérimentales sur les fonctions des hémisphères cérébraux. »

Mention honorable. La commission a regretté de ne pouvoir décerner un second prix à MM. Joly et Regnard, pour leurs belles « Études chimiques de la respiration chez les animaux aquatiques. »

Enfin, la commission croit devoir signaler l'auteur d'un mémoire sur la sensibilité, M. le docteur Charles Richet, jeune physiologiste dont la vive intelligence et le jugement droit promettent beaucoup pour l'avenir.

Prix Lecaze. Décerné à M. Dareste pour ses belles « Recherches sur la production artificielle des monstruosités. »

Prix généraux. — *Prix Montyon.* Arts insalubres. Un encouragement de 2,000 fr. est accordé à M. Hétet, professeur de chimie à Brest, à l'occasion des travaux auxquels il s'est livré dans l'intérêt de la marine pour améliorer la qualité des eaux potables fournies par les condenseurs à surface employés dans la construction des machines à vapeur et pour éviter leurs effets corrosifs sur le fer des chaudières.

Prix Trémont. Décerné à M. Sidot, préparateur du cours de chimie au lycée Charlemagne. M. Sidot, ancien aide du laboratoire de chimie de l'École normale, s'est élevé peu à peu de la modeste position qu'il occupait à celle d'un véritable savant exercé par une pratique assidue à la solution des problèmes les plus intéressants. On peut signaler tout particulièrement ses « Recherches sur la reproduction artificielle de quelques minéraux, la production économique de charbons durs et bons conducteurs de l'électricité ; la formation du monosulfure de carbone, des recherches sur le verre de phosphate de chaux, etc. » En décernant le prix Trémont à M. Sidot, l'Académie veut l'encourager à poursuivre ses travaux et lui donner une preuve publique de l'intérêt qu'elle porte à son zèle et à sa persévérance.

Prix Gegner. Maintenu à l'unanimité pour cette année à M. Gaugain.

Prix de Mme la marquise de Laplace. Les cinq volumes de la Mécanique céleste, de l'Exposition du système du monde, et le Traité des probabilités sont remis à M. Dougados, né à Carcassonne (Aude), le 6 octobre 1855, sorti

le premier en 1877 de l'École polytechnique et entré comme élève ingénieur à l'École des mines.

Par une mesure générale prise en 1865, l'Académie a décidé que la clôture des concours, pour les prix qu'elle propose, a lieu invariablement le premier jour de chaque année. Nul n'est autorisé à prendre le titre de « lauréat de l'Académie, » s'il n'a été jugé digne de recevoir *un prix*. Les personnes qui ont obtenu des *récompenses*, des *encouragements* ou des *mentions* n'ont pas droit à ce titre.

— *Académie des beaux-arts*. Dans la séance du 9 février, l'Académie a nommé membre titulaire, en remplacement de M. Martinet, décédé, M. Bertinot, graveur en taille douce, par 18 voix, contre 16 à M. Oudiné, graveur en médailles, et 1 à M. Blanchard.

Congrès. — Le Congrès des orientalistes doit se tenir à Lyon du 24 au 31 août.

— Le Congrès archéologique de France se tiendra cette année au Mans et à Laval. Il s'ouvrira le 20 mai, au Mans, et aura sa séance de clôture le 28, à Laval.

École des chartes. — Le 21 et le 22 janvier dernier, treize élèves de l'École des chartes ont soutenu, en séance publique, les thèses qui devaient leur mériter le diplôme d'archiviste-paléographe. Plusieurs de ces thèses ont été très-remarquées et ont donné lieu à une soutenance brillante. Nous nous bornerons a mentionner les titres des travaux présentés. C'étaient : *Les Bourgeois du roi au moyen âge*, par Ernest Babelon ; — *Notice sur le bailliage el la prévôté de Vitry-le-François*, par Henry Bouchot ; — *Étude sur l'administration municipale à Tours, sous le gouvernement des élus* (1356-1[illegible]), par Joseph Delaville le Roulx ; — *Essai sur les Revenus d'Enguerrand de Marigny, suivi de son cartulaire*, par Charles Durier ; — *Bernard VII, comte d'Armagnac, connétable de France* (1367-1418). par Paul Durrieu ; — *Essai sur l'histoire de Senlis au moyen âge*, par Jules Flammermont ; — *Les Baillis de Mâcon, sénéchaux de Lyon* (1239-1790). *Contribution à l'extension de l'autorité royale par le ministère des baillis*, par Henri Furgeot ; — *Le Parlement de Paris* (1418-1436), par Armand d'Herbomez ; — *Essai sur l'histoire des relations de la France avec l'Allemagne sous Charles VII*, par Alfred Leroux ; — *La Marine militaire du Ponant entre* 1364 *et* 1374, par Léon Pajot ; — *Étude sur le dialecte lyonnais et des provinces voisines aux treizième et quatorzième siècles*, par E.-P.-L.-Philipon ; — *Étude sur l'administration et les revenus du trésor royal sous Philippe le Bel, d'après le Journal du Louvre*, par Octave Raguenet ; — *Les Institutions municipales de Narbonne au moyen âge*, par Emile Raunié. On peut apprécier la variété et l'importance des sujets traités ; plusieurs ont fourni des aperçus nouveaux et éclairci des points considérables d'histoire. A la suite de ces examens et par décret du ministre de l'Instruction publique en date 30 janvier dernier, les treize candidats ont été nommés archivistes-paléographes dans l'ordre de mérite suivant : MM. Durrieu. Babelon, Delaville le Roulx, d'Herbomez, Furgeot, Raunié, Leroux, Philipon et Durier ; ont été nommés hors rangs, MM. Raguenet, Flammermont et Pajot. On a remarqué que les cinq premiers étaient membres de la *Conférence d'études historiques* établie au siége de la Société Bibliographique ; c'est un succès dont cette conférence, jeune encore et pleine d'avenir, a lieu de s'applaudir. — Er. B.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er février, M. Jules Desnoyer a fait un rapport sur un ouvrage

M. E. Cartailhac, concernant l'âge de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires. M. Edmond Le Blant a fait un rapport sur le second volume des persécutions du christianisme primitif de M. B. Aubé. — Dans la séance du 8, M. de Saulcy a communiqué une note de M. Clermont-Ganneau, signalant, à Jérusalem, la découverte de peintures du douzième siècle, munies de légendes dont l'une porte le nom de Betphagé. M. Derembourg a présenté des observations sur cette découverte. — Dans les séances des 8, 15 et 22, M Deloche a continué la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie. — Dans la séance du 16, M. Edmond Le Blant a communiqué une note sur le texte des actes de sainte Thècle. M. Eugène Revillout a repris la lecture de ses études démotiques. — Dans la séance du 21, M. Geffroy a transmis à l'Académie les résultats des fouilles de Palestrina, par M. Ferniques. M. Michel Bréal a donné lecture d'une lettre de M. B. Mowat sur une inscription chypriote, et M. Siméon Luce a lu un mémoire intitulé « les Juifs sous Charles V et le fonds hébraïque du trésor des chartes, en 1372. »

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 février, M. Hippolyte Passy a fait un rapport sur le traité théorique et pratique de statistique de M. Maurice Block ; M. Ch. Giraud sur une traduction en vers français du *de Natura* de Lucrèce, par M. le premier président Larombière. M. Jules Simon a fait, sur deux ouvrages de MM. Antony Rouillet et Carnot, traitant de l'École d'administration, un rapport au sujet duquel s'est élevé une discussion à laquelle ont pris part MM. Ch. Giraud, E. de Parieu, Levasseur, Hippolyte Passy et A. Franck. — Dans la séance du 9, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur l'état des populations agricoles en Normandie. MM. H. Passy, Ch. Giraud et Kœnigswarter ont, à ce sujet, présenté des observations. — Dans la séance du 16, M. Ch. Lucas a présenté des considérations sur la transportation, à l'occasion d'une notice adressée par le ministre de la marine et des colonies sur la transportation pénale à la Guyane et à la Nouvelle-Calédonie pendant la période quinquennale 1871-1876. M. Jules Zeller a commencé la lecture d'un mémoire sur le schisme qui suivit la mort d'Honorius II en 1130. — Dans la séance du 23, M. Zeller a continué la lecture de son mémoire sur le schisme produit dans l'Église par la double élection de 1130. et M. Baudrillart a repris la lecture de son mémoire sur les populations agricoles de la Normandie.

Livres a l'Index. — Dans sa dernière session, la Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants : Ellero (Pietro) : *Scritti minori*. Bologna, tip. Fava et Garagnani, 1875. *Scritti politici*. Bologna 1876. *La Questione sociale*. Bologna 1877. — Zeller (Eduard), professeur à l'Université de Berlin : *La Légende de saint Pierre, premier évêque de Rome*, traduit par Alfred Marchand. Paris, 1876. Quocumque idiomate. — Renan (Ernest) : *Les Évangiles*, Paris, 1877. — Reinke (Dr Joseph) : *Ueber Einheit der Katholischen Kirche*. Wüszburg, 1877. Latine vero : *De Unitate Ecclesiæ catholicæ*. Opus prædamnatum ex Reg. II. Indicis Tridentini. Decr. S. Off. feria IV, die 19 dec. 1877. *Ist an Christi Stelle für uns der Papst getreten ?* Latine vero : *Estne pro nobis Romanus Pontifex positus Christi loco ?* Opus prædamnatum ex Reg. II. Indicis Tridentini. Decr. S. Off. feria IV, die 19 dec. 1877. — Friedrich (Dr J.) : *Geschichte des Vaticanischen Konzils*. Bonn, 1877. Latine vero : *Historia Concilii Vaticani*. Opus prædamnatum ex Reg. II. Indicis Tridentini. Decr. S. Off. feria IV, die 19 dec. 1877.

Le Mouvement littéraire en Catalogne en 1877. — L'excellente revue

catalane, la *Renaixensa*, publie, dans son numéro du mois de janvier, un intéressant article sur ce sujet. Nous allons tâcher de le résumer en peu de mots. Le nombre d'œuvres catalanes publiées en 1877 s'élève à cent seize, dont soixante-dix-neuf appartiennent au théâtre, ce qui donne une augmentation de vingt-six œuvres sur 1876 et de soixante-deux sur 1875. Parmi ces publications, il en est une qui a fait sensation bien au-delà des limites de la Catalogne; c'est l'*Atlantide*, de Verdaguer, dont le *Polybiblion* a parlé en détail. Il faut citer aussi la *Romancer català* d'Ubach y Vinyeta; le roman de Marti y Folguera, *la Caragirat;* la publication du cinquième tome des *Chansons populaires* de Pelay-Briz ; un livre ancien mais jusqu'ici inédit, *Los colloquès de la insigne Ciutat de Tortosa*, par Derpuig et aussi les *Cortes à la dona*, qui ont paru dans la *Llumanera* de New York, mais qui sont en langue catalane. Le *Polybiblion* a déjà eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs des *Tradiciones religiosas* d'Aqua de Valldanio, du *Mon invisible* de Gayeta Vidal, des *Costums nupcials catalanas* de M. Balaguer y Marino. Plusieurs Catalans écrivent aussi en castillan. C'est ainsi que, dans cette langue, M. Balaguer y Marino a réfuté diverses allégations relatives aux historiens espagnols et vengé le catholicisme d'attaques mal fondées; que Don Joaquim Rubio y Ors, a composé son travail, que nous avons déjà indiqué sur la renaissance littéraire dans sa patrie; que M. Antoni de Bofarull publie l'*Historia critica de Catalona*. Nous pourrions encore retrouver, dans des revues françaises, le nom de M. Milà y Fontanals, le savant et respectable professeur de Barcelone, et celui de M. Balaguer y Marino. Il y a vraiment, dans cette province de Catalogne, une remarquable activité intellectuelle. Mais, nous nous sommes un peu éloigné de la statistique donnée par la *Renaixensa*, nous y revenons et lui demanderons l'indication des périodiques écrits en catalan. Ces périodiques sont : *La Renaixensa; L'Art del paper; La Familia cristiana; La Campana de Gracia; Los Jochs florals; Le Nunci; la Papallona*; *En Banyeta; L'Entretanement; La Brodera catalana; La Llumanera de New York; L'Aurenato de Buenos Ayres*. A cette liste, il faut ajouter encore une nouvelle revue, *Lo Gay Saber*.

Une Mystification littéraire. — M. Célestin Port, le savant archiviste de Maine-et-Loire, vient de dévoiler dans une brochure écrite avec la plus spirituelle vivacité (*Questions angevines. Thomasseau de Cursay*. Extrait de la *Revue de l'Anjou*. Angers, 1878, tirage à part à 50 exemplaires), « une des mystifications les plus audacieuses et, quoique entreprise sans art, le mieux réussies qu'on puisse citer dans la littérature historique, » et dont cette piste a jusqu'à ce jour échappé aux dénicheurs de supercheries littéraires. Il s'agit de la glorification faite par Jean-Marie Thomasseau de Cursay (né à Paris le 25 novembre 1705, mort en cette ville en 1781) de plusieurs de ses ancêtres, lesquels, soit comme savants, soit comme héros, n'ont existé que dans les publications de l'intrépide faussaire. Les plus fameux des personnages inventés de pied en cap, par J.-M. Thomasseau de Cursay sont Joseph Thomasseau de Cursay, médecin de Louis XIV, et surtout ce *guerrier sans reproche* dont tous les derniers historiens de l'Anjou ont admiré le *noble caractère*, dont Voltaire lui-même a célébré avec attendrissement la chevaleresque conduite, ce Louis Thomasseau de Cursay qui aurait refusé de faire exécuter à Angers le massacre des huguenots en août 1572. M. Célestin Port a démoli avec autant de verve que d'érudition le roman dont tant de lecteurs ont été les dupes, et sa brochure n'est pas moins amusante que concluante. — T. de L.

Index expurgatorius anglicanus. — Un bibliophile anglais qui ne se borne pas à réunir des livres plus ou moins curieux, mais en sait tirer parti, M. W.-H. Hart, a entrepris une publication intéressante; il fait paraître, sous le titre d'*Index expurgatorius anglicanus*, un catalogue raisonné des ouvrages qui, dans la Grande-Bretagne, ont été l'objet de poursuites judiciaires. Ce travail, dont il n'a paru jusqu'ici que quatre fascicules, ne dépasse pas encore l'année 1683; la plupart des livres qu'il signale se rapportent aux discussions politiques que provoquèrent des époques troublées; les uns attaquent la reine Élisabeth, d'autres sont hostiles au malheureux Charles Ier, un certain nombre, après la chute de ce roi, se prononcent avec vigueur contre la république et contre les républicains qui, maîtres du pouvoir, entendaient s'y maintenir. Ce qui est crime à telle époque devient vertu quelque temps après, ce qui avait mérité des récompenses se trouve digne de châtiment, c'est l'histoire éternelle des révolutions. Parfois, les punitions furent extrêmement sévères; des catholiques furent pendus pour avoir discuté les droits de la reine; en 1633 un écrivain, William Prynne, s'étant avisé de publier *l'Histrio-martrix; Player's Swurge* (*le Fléau des acteurs*) on y vit des injures adressées à la cour, où avaient eu lieu des représentations auxquelles prenaient part des personnes du rang le plus élevé; Prynne, fut condamné à être mis à plusieurs reprises au pilori, à avoir les deux oreilles coupées, à payer une amende énorme (5,000 livres sterling) et à une détention perpétuelle. Il est à désirer que M. Hart mette avant peu au jour le complément des résultats de ses recherches; elles portent sur une branche de la science bibliographique tout à fait inconnue hors de l'Angleterre.

Querelle littéraire en Sicile. — Le *Polybiblion* a parlé d'observations faites, avec beaucoup de mesure, par M. S. S. Marino, sur la dernière édition des chants populaires siciliens recueillis par M. Vigo. Celui-ci a fort mal pris une critique très-convenable, très-courtoise et a répliqué sous le nom de sa belle-fille avec une grande violence. MM. Pitrè et Marino, pris tous deux à parti par l'irascible Vigo, ont riposté dans une brochure dont nous avons déjà dit un mot: *Qui dit ce qu'il veut entendra ce qu'il ne veut pas.* La guerre ne s'est pas arrêtée là, et la signora Giuseppina Vigo-Pennisi, ou plutôt son beau-père a lancé un nouvel opuscule: *Lumière et vérité* qui a provoqué une seconde brochure de MM. Pitrè et Marino, contenant l'histoire de la querelle et de nombreux fragments empruntés à la diatribe de la signora Vigo-Pennisi. Toutes les bornes d'une discussion permise sont franchies dans l'œuvre de cette dame ou de son-beau père. Les personnalités les plus violentes sont adressées aux deux jeunes et érudits écrivains qui ont rendu tant de services à la littérature italienne et ont provoqué partout tant de sympathies. Un numéro du *Giornale di Sicilia* nous prouve que la polémique a pris un caractère de plus en plus véhément. Nous lisons dans ce journal une sorte de protestation signée par un grand nombre d'honorables Siciliens et contenant un blâme énergique à l'égard de M. Vigo et un témoignage d'estime et de profond intérêt pour les deux littérateurs qu'il poursuit avec une telle acrimonie. Espérons que cette querelle finira bientôt et que MM. Pitré et Marino pourront reprendre en paix le cours de leurs travaux si appréciés du public érudit.

Une lettre inédite du chevalier d'Éon. — La *Revue critique* (9 février 1878) publie une lettre inédite du chevalier d'Éon, adressée, le 17 février 1779, à M. du Pavillon, commandant-major de la flotte d'Orvilliers. Cette lettre n'apprend rien de nouveau. M. Gaillardet, dans son *Histoire du chevalier d'Éon*, a raconté que le chevalier, qui avait pris, une première fois, un dégui-

sement féminin en 1774, et une seconde fois en novembre 1777, par ordre de Louis XVI, demanda à plusieurs reprises la permission de reprendre ses habits d'hommes. Cette nouvelle lettre exprime le même désir, mais elle ne donne pas d'éclaircissements sur les causes qui faisaient interdire au chevalier de porter les habits de son sexe.

Le Droit du seigneur. — Nous avons sous les yeux une plaquette intitulée : *Les Droits du seigneur; recherches sur l'origine et la nature des droits connus anciennement sous les noms de : Droits de premières nuits, de marketta, d'afforage, marcheta, maritagium et bumede,* par J.-J. Raepsaet (Gand, Lemonnier, 1877, in-8 de 57 p. 2 fr. 50). Nous reconnaissons avec empressement que l'auteur a plaidé avec méthode et lucidité une excellente cause; il établit très-clairement l'absurdité de tout ce qui a été dit et répété sur le droit du seigneur, et donne la signification véritable de termes dont l'ignorance et surtout la mauvaise foi se sont fait des armes contre la vérité et le bon sens. Nous serions tenté de faire cependant un reproche à M. J.-J. Raepsaet, c'est de paraître peu au fait de la bibliographie de son sujet. Comment semble-t-il ignorer les travaux si spirituels et si savants de M. L. Veuillot, dont il ne parle pas plus que du travail publié en juillet 1866 dans la *Revue des Questions historiques?* Sa brochure a été imprimée à Gand; mais, à Gand, on sait facilement ce qui paraît à Paris; tous ses arguments ont déjà été employés; s'il n'a pas lu les ouvrages précités, il s'est donné beaucoup de peine pour trouver ce qui était déjà dans le domaine public. Nous ne voyons qu'un avantage dans sa publication, c'est que la brièveté du texte et l'élégance de ce petit volume lui permettront de se répandre facilement parmi les lecteurs qui aiment à s'instruire en quelques instants.

La Revue l'Instruction publique et les Pensées de Pascal. — A propos de la nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, donnée par M. A. Molinier, l'*Instruction publique* a publié (n° du 1er décembre 1877 au 2 février 1878) une intéressante *Étude critique sur le texte des pensées de Pascal.* L'auteur expose les reproches que l'on peut faire aux éditions des *Pensées*, et développe le système qu'il croit devoir être adopté pour la préparation d'une édition définitive. Altérations involontaires et lacunes voulues, telles sont, d'après lui, les principales fautes qui subsistent dans les textes imprimés des *Pensées*, et il prouve la médiocrité de ces textes en les comparant avec les manuscrits originaux de Pascal. Il pense que, pour une nouvelle publication, l'auteur devrait, non pas, comme ses devanciers, diviser les *Pensées* par articles, sous un certain nombre de chefs, mais suivre purement et simplement l'ordre chronologique. Pour déterminer cet ordre chronologique, il faudrait tenir comte de l'esprit même du fragment, de la qualité du papier, des particularités de l'écriture, de la nature de l'encre. — Cette dissertation a soulevé une polémique, et un *universitaire* y a répondu dans la même revue (n° du 26 janvier 1878 et 2 février 1878). Ce nouveau critique ne veut pas de l'ordre chronologique, qu'il croit, du reste, à peu près impossible à déterminer. De plus, dit-il, si l'ordre chronologique est l'ordre véritable, tous les commentateurs de Pascal se sont trompés, car aucun n'en a tenu compte. Pour que cette méthode eût l'importance qu'on cherche à lui attacher, il faudrait que l'on établît que Pascal écrivait sans plan déterminé; mais alors, les *Pensées* ne constitueraient plus qu'une sorte de journal ou de recueil de maximes détachées, ce qui n'est guère admissible. Quoi qu'il en soit de l'une ou de l'autre de ces opinions, cette discussion ne laissera pas que de jeter un certain jour sur la question; et nous souhaitons qu'elle

provoque la publication de l'édition définitive du monument inachevé que Pascal nous a laissé. — Er. B.

La Comedia de Dante en Catalan. — Au quinzième siècle, un Catalan célèbre, Andrea Febret, traduisit la *Divine Comédie* en tercets et avec une très-remarquable exactitude. C'est cette ancienne traduction dont M. Cayetano Vidal y Valenciano a entrepris la publication dans de très-belles conditions typographiques, à en juger par le spécimen que nous avons sous les yeux. Ce spécimen contient le début de l'épisode d'Ugolin ; nous en donnerons le premier tercet qui fera voir combien Febret a été traducteur fidèle :

La boqua suslevà d'aquell fier part
Lo peccador, torquent le osbra aquell
Al pels del cap qu'hevia derrec gart.

Fautes d'impression du manuel du libraire. — J'ai souvent entendu dire que feu F. Ch. Brunet mettait un soin extrême à corriger les épreuves de son précieux *Manuel*. Comment se fait-il qu'il ait laissé passer (t. T. col. 862-864) ces quatre fautes dans trois mots : « *Lassay* (*Amand de Modaillon de Lesperne, marquis de*). Voyez recueil de différentes choses? » Au lieu d'*Amand*, il fallait *Armand;* au lieu de *Modaillon, Madaillan;* au lieu de *Lesperne, Lesparre*.

Petit armorial romanais. — M. le Dr Ulysse Chevalier vient de publier sous ce titre (Vienne, Savigné, imprimeur-éditeur) une brochure de 36 pages gr. in-8, extraite de la *Revue du Dauphiné et du Vivarais*. C'est un travail très-bien fait, comme le sont tous les travaux du savant père de notre collaborateur, M. l'abbé Ulysse Chevalier. L'auteur a mis beaucoup de patience à découvrir et beaucoup d'exactitude à décrire les armoiries des anciennes familles des Romans. Chacun des 300 articles environ de l'armorial comprend une notice biographique très-succincte sur un, deux ou trois personnages les plus anciens ou les plus notables de la famille et la description des armoiries que les familles romanaises ont reçues ou se sont données. L'opuscule fournit de nombreuses additions au beau volume de M. Rivière de la Bâtie : il est précédé de considérations sur l'origine des armoiries qui sont fort judicieuses et fort intéressantes. — T. de L.

L'Éducation de l'avenir. — On nous a adressé le second numéro (février 1878) de l'*École nouvelle*, revue de l'éducation « intégrale, » scientifique, industrielle, artistique et de la réforme pédagogique publiée par une réunion de professeurs, d'instituteurs et de « travailleurs, » dont la publication avait été interrompue par « les événements de l'année 1877. » Son but ne devient réalisable que « sous un gouvernement républicain. » Elle le poursuit avec « l'espoir de fonder une république progressive et durable. » Les rédacteurs de cette nouvelle revue rejettent la vieille formule : obligation, gratuité, laïcité, qui n'est plus en harmonie avec le progrès général : ils lui substituent : assurance contre l'ignorance, crédit à l'enseignement, instruction intégrale, scientifique, industrielle « assimilatrice du passé et créatrice de l'avenir. » « Ils pensent qu'il faut *réviser* toutes les *formules* et toutes les notions qui circulent parmi les républicains au sujet de l'*éducation*. Ils pensent, par exemple, que les *droits de l'enfant*, faible et exploité, doivent être protégés par la société; ils voient bien les *devoirs* du père de famille, ils ne voient pas ses *droits* dont on parle tant (p. 2) ». Cette profession de foi, textuellement extraite du programme, est confirmée par un article sur les *Droits des enfants, les droits des pères* : « Nous reviendrons à loisir sur cet important sujet, mais nous croyons urgent de rappeler que nous voyons bien les *devoirs* du père

envers ses enfants... mais nous ne voyons pas ses *droits*. Et surtout nous ne voyons pas qu'ils doivent primer ceux de l'enfant... Les liens du sang n'autorisent plus les abus de la puissance paternelle admis chez les anciens; il nous reste encore un pas à faire : cette prétendue puissance doit disparaître aussi dans le monde des idées et des croyances. » — *L'École nouvelle* se recommande aux pères de familles !

Publication des registres de la ville de Tours.— La Société archéologique de Touraine vient de prendre sous son patronage une importante publication dont l'initiative appartient à l'un de ses membres les plus distingués, M. J. Delaville Le Roulx, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes. Il s'agit des *Registres des comptes municipaux de la ville de Tours de* 1355 *à* 1462. Il est à peine besoin de faire ressortir l'importance de cette publication qui se rapporte à l'une des époques les plus troublées de notre histoire nationale et à une période particulièrement intéressante de l'administration municipale de Tours. « Le séjour presque continuel de la cour en Touraine, dit M. Delaville Le Roulx, le rôle considérable joué par la ville de Tours à cette époque à cause du pèlerinage au tombeau de saint Martin, sa position sur la Loire, au cœur de la monarchie, produisirent à Tours un grand mouvement commercial, intellectuel et artistique, et firent de la ville un centre de réunion où les intérêts de tout genre, politiques, administratifs, diplomatiques furent souvent débattus. » Tous ces faits se trouvent consignés dans les registres municipaux, et recommandent l'œuvre de M. Delaville Le Roulx à tous ceux qui aiment notre histoire et la France d'autrefois. Les *Registres municipaux de Tours* (1re série) comprendront huit volumes environ in-8 raisin, avec notes, éclaircissements et tables. Un volume d'introduction paraîtra au cours de la publication. Le prix de l'ouvrage est de 15 francs par volume, réduit à 12 francs pour les souscripteurs et à 10 francs pour les membres de la Société archéologique de Tours.

— Sous le titre de *Dictons populaires sur le temps* M. Francis de Roucy, de la Société météorologique, vient de publier (Paris, Plon, in-18 de 24 p.) un petit recueil des proverbes météorologiques seulement, et pour la France, qui expriment souvent, comme il le dit très-bien, le résultat de longues et nombreuses observations. A part les pronostics généraux, ils sont classés par mois, au nombre de 127, avec un répertoire alphabétique permettant de les trouver facilement suivant le sujet auquel ils se rapportent.

— M. H. d'Anselme, ancien officier supérieur, continue dans les « Annales de philosophie chrétienne » la publication de ses lettres au R. P. Brucker de la Compagnie de Jésus sur les traditions comparées. Les treizième, quatorzième et quinzième, que nous avons sous les yeux, ont pour titre : *Dili et aditi des Hindous*; — *de Noé sous le nom de Persée*; — *des Adamites sous le nom de Pélages*.

— Il existe en Angleterre une *Société des index*, qui a pour but de publier des tables ou catalogues d'ouvrages relatifs aux diverses branches des connaissances humaines. Elle a donné les index de la littérature, de l'économie politique; elle prépare ceux des portraits qui se trouvent dans la Grande-Bretagne, des titres d'honneur éteints ou encore existants. Elle publiera dans le courant de l'année un index du grand ouvrage de Kemble sur les Saxons en Angleterre. — (*Athenæum.*)

— On va vendre aux enchères à Londres, dans le courant de mars, la première édition du Pentateuque en hébreu, imprimée à Bologne en 1482, dont Van Praet ne connaissait qu'un exemplaire, quoique Brunet assure qu'il en

existe cinq ou six; les grands et les petits prophètes, aussi en hébreu, imprimés en 1485, en deux volumes.

— M. Armitage publie à Londres un recueil de littérature provençale, qui renferme : des sermons en limousin, d'après un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris, dont M. P. Meyer a déjà publié sept; le sermon de Vincent Ferrier et deux autres sermons tirés d'un manuscrit d'Oxford; la prise de Narbonne par Philomena, d'après la bibliothèque de Paris et celle du *British Museum;* la destruction de Jérusalem, d'après un manuscrit de Paris, décrit par M. P. Meyer, etc. — (*Athenæum.*)

— M. Thomas Chaplin a écrit à l'*Athenæum* (25 février) une lettre dans laquelle il établit, à l'aide d'observations statistiques, que la supputation de l'historien Josèphe, qui évalue à trois millions d'âmes la population juive enfermée à Jérusalem, lors de la prise de cette ville par Titus, doit être admise comme plus près de la vérité qu'on ne l'a souvent supposé.

— Le libraire Gustave Koester, de Heidelberg, annonce la publication d'un *Exempla codicum græcorum*, recueil de fac-simile photographiques de manuscrits grecs en petits caractères. Ce volume fera le pendant de celui qui a déjà paru sous le titre de *Exempla Codicum latinorum*, et qui renferme 50 spécimens, dont 28 ont été dessinés d'après des manuscrits datés. — (*Academy*).

— La *Société des arts et des sciences* de Batavia va célébrer, le 24 avril prochain, le centième anniversaire de sa fondation. C'est la plus ancienne des sociétés qui ont pour objet l'étude des littératures et des antiquités orientales. La *Société asiatique* du Bengale ne date que de 1784.

— La grammaire de l'idiome kiriri, parlé par les Indiens chrétiens de la province de Bahia, au Brésil, vient d'être publiée en portugais, à Rio-Janeiro, aux frais de la bibliothèque nationale. La première édition datait de 1698. — (*Academy.*)

Un travail important pour l'archéologie biblique va paraître prochainement à Londres, sous le titre d'*Études sur les temps d'Abraham*, par H. G. Tomkims. L'auteur a mis à contribution les ouvrages des plus savants assyriologues et égyptologues. Son livre renfermera le tableau le plus exact de la vie sociale et religieuse des populations de la Babylonie 2,000 ans avant Jésus-Christ. — (*Academy.*)

— La décision prise dernièrement par le gouvernement anglais de publier en fac-simile toutes les chartes en anglo-saxon, du *British Museum*, va recevoir son exécution. Le premier fascicule comprend la reproduction photographique des chartes conservées dans la bibliothèque de la Cathédrale de Canterbury, accompagnée de leur copie et de leur traduction. — (*Academy.*)

—Le *Journal officiel* nous apprend qu'une riche collection d'autographes de Gœthe, de Schiller et de Herder vient d'être découverte à Scheubengrobsdorf, par M. Preller, dans des papiers de famille. Les manuscrits de Schiller comprennent le *Rauberbad*, les *Gœtter Griechenlands*, les *Rathsel*; ceux de Gœthe et de Herder renferment des notes très-intéressantes qui offrent quelques variantes des textes primitifs. On remarque aussi dans cette collection plusieurs lettres adressées à Schiller par des amis ou connaissances.

— Le *North China Herald* apprend qu'une bibliothèque d'ouvrages en langue chinoise, comprenant environ 6,000 volumes, vient d'être achetée, par le secrétaire de la légation britannique à Pékin, pour le compte du British Museum. Cette collection, qui doit être expédiée prochainement à Londres, a été préparée sous les auspices de l'empereur Kang-Hi, et imprimée avec des caractères mobiles fabriqués tout exprès, sous la direction

des missionnaires jésuites; cet immense travail a été terminé en 1875. La table des matières contient à elle seule vingt volumes.

— M. Léon Pagés vient de donner une seconde édition de son intéressante étude sur Valmy, à laquelle il a joint une lettre fort curieuse du cardinal Mathieu sur le rôle de la franc-maçonnerie dans les faits dont il nous donne le récit.

— *Lo Gay Saber* annonce l'apparition d'un volume de traditions et contes publié par M. Artui Masiera y Colomar sous ce titre : *Perlas Catalanas.*

— Le même périodique parle de la publication prochaine d'une bibliothèque d'auteurs mayorquins anciens et modernes.

—On a lu, dans une séance de l'Athénée de Barcelone, un chant inédit de l'*Atlantide.* La salle était comble : le fait est digne de mention.

— *La Défensa de la Sociedad* du 1er janvier annonce la publication du tome IX du *Refranero general espanol*, Ce vaste recueil de proverbes n'est tiré qu'à 400 exemplaires. Ce sera bien vite une rareté.

Publications nouvelles. — *Le Christianisme et les temps présents*, par l'abbé F. Bougaud (t. III, in-8, Poussielgue). — *De la démocratie dans ses rapports avec l'économie politique*, par H.-C. Mailfer (in-8, Guillaumin). — *Études sur le rationalisme contemporain*, par le R. P. H. de Valroger (in-8, Lecoffre). — *Traité pratique de l'éducation maternelle*, par Mgr Pichenot (in-12, Bray et Retaux). — *Précis d'histologie*, par H. Frey (in-12, Savy). — *Les Fonctions du cerveau*, par D. Ferrier (in-8, Germer-Baillière). —*Les Causes des phénomènes glaciaires et torrides*, justifications par J. Peroche (in-8, Germer-Baillière).— *Dictionnaire annuel des progrès, des sciences et institutions médicales*, par P. Garnier, 13e année 1877 (in-18, Germer-Baillière). — *La Grèce et la Turquie.* par A. Gillieron (in-12, Sandoz). — *Exposition de* 1878 *et les inventeurs*, par Ambroise Rendu (in-12, Sagnier). — *Vocations agricoles*, par J.-B. Busseuil (in-8, Plon). — *La Philosophie de l'histoire en France*, par R. Flint (in-8, Germer-Baillière). — *Les premiers convertis au christianisme*, par l'abbé A. Laurent (in-8, Lyon, Vitte et Lutrin).— *Le Conclave et le Pape*, par Mgr X. Barbier de Montault (in-12, Oudin). — *Les Évêques et Archevêques de Paris*, par le vicomte G. d'Avenel (2 vol. in-8, Casterman). — *Vie de saint François d'Assise*, par l'abbé H. Cazalis (in-12, Baltenweck). — *Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau*, par R. Chantelauze (2 vol. in-8, Didier). — *Louis XIV, à Strasbourg*, par A. Legrelle (in-8, Gand, Snoeck-Ducaju). — *L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution*, 1715-1789, par Roquain (in-8, Plon). — *Mémoires sur l'Émigration*, par de Lescure (in-12, Didot). — *Fouquier-Tinville et le Tribunal révolutionnaire*, par Demenget (in-8, Paul Dupont). — *Les Convulsions de Paris*, t. I. *Les Prisons pendant la Commune*, par Maxime du Camp (in-8, Hachette).—*L'Année politique* 1877, par André Daniel (in-18, Charpentier).—*Notre-Dame de Marpingen* (in-12, Casterman).— *Le Miracle du 16 septembre* 1877, par H. Lasserre (in-12, Palmé). — *Le Denier du Sacré-Cœur*, par P. Féval (in-12, Palmé). — *Le Chemin de Damas*, par le général Ambert (in-12, Palmé). — *Jules Darbelle*, par J. d'Arsac (in-12, Casterman). — *Où se cache le bonheur*, par H. Roux-Ferrand (in-12, Olmer). — *Vaisseaux brûlés*, par Claire de Chandeneux (in-12, Th. Olmer). — *Notes et documents sur l'instruction primaire en Suisse*, par Henri Maguin (in-8, Delagrave). — *Saint Hubert, sa légende, son histoire*, par Joseph Demarteau (in-12, Liége, imp. Demarteau). — *Vie de M. P.-Fr. Néron, prêtre de la Société des Mission étrangères*, par M. l'abbé Chère (in-12, Lons-le-Saunier, impr. Gauthier). — *La Journée d'une dame romaine sous les Césars. Curiosité historique*, par Fer-

nand Nicolay (in-12, imp. Le Clere). — *Le Recrutement territorial sous l'ancien régime. Étude sur la milice dans la Champagne méridionale*, par Albert Babeau (in-8, Paris, Menu). VISENOT.

CORRESPONDANCE

L'Instruction primaire avant 1789.

(Voir X, 60, 123, 245; XI, 182, 247; — XII, 195.)

DEVALS. *Les Écoles publiques à Montauban du Xe au XVIe siècle.* Montauban, 1873, in-8. — SÉRURIER *L'Instruction primaire dans la région des Pyrénées Occidentales, spécialement en Béarn* (1385-1789) Pau, 1873, in-8. — BABEAU. *L'Instruction primaire dans les campagnes avant* 1789. Troyes, 1875, in-8. — CAUVIN. *Recherches sur les établissements de charité et d'instruction du diocèse du Mans.* Le Mans, 1825, in-8. — BELLÉE. *Recherches sur l'instruction primaire dans la Sarthe, avant et pendant la Révolution.* Le Mans, 1875, in-12. — QUANTIN. *Histoire de l'instruction primaire avant* 1789 *dans les pays formant le département de l'Yonne.* Auxerre, 1874, in-8. — FAYET. *Les hautes œuvres de la Révolution en matière d'enseignement.* Langres, s. d. in-8. — LE MÊME. *Les écoles de Bourgogne sous l'ancien régime.* Langres, 1875, in-8. — LE MÊME. *Comment les cléricaux fondent des écoles, comment les autres les détruisent.* Châteauroux, 1874, br. in-8. — A. DE JUSSIEU. *Histoire de l'instruction primaire en Savoie.* Chambéry, 1875, in-8. — G. BOURBON. *La Licence d'enseigner et le rôle de l'écolâtre au moyen âge.* Paris, in-8 (Extr. de la *Revue des questions historiques*, août 1876). — MANGEONJEAN. *Les Écoles primaires avant* 1789 *dans l'arrondissement de Remiremont.* Épinal, s. d. in-8. — CH. CLAIR, S. J. *Que devons-nous à l'Église et à la Révolution en fait d'éducation publique, spécialement dans le Maine et les provinces voisines.* Le Mans, 1876, in-8. — R. D'ESTAINTOT. *L'Instruction primaire avant* 1789, conférence faite au cercle catholique. Rouen, 1876, in-8. — E. ALLAIN. *L'Instruction primaire avant* 1789 *d'après les travaux récents* (*Revue des questions historiques*, janvier 1875). — E. ALLAIN. *L'Instruction primaire avant la Révolution.* Paris, 1876, in-32 (*Bibliothèque à* 25 *centimes*). — RAMEAU. *L'Instruction primaire à Mâcon avant* 1789 (*Revue de la Société de l'Ain*, juillet, août 1876). — D. P. PIOLIN. *Les petites écoles jansénistes de l'Anjou* (*Revue de l'Anjou*, janvier-juin 1876). — M. DE LA BORDERIE. *Documents inédits sur les écoles de Brest et de Recouvrance* (*Revue de Bretagne et de Vendée*, juin 1874). — *L'Instruction primaire en Languedoc* (*Chroniques du Languedoc*, septembre-novembre 1876. — *Les Précepteurs de la jeunesse de Beauvoisin depuis* 1627. (*Ibid.* 5 août 1874). — CH. LORIQUET. *L'Instruction primaire à Reims.* Note pour servir à l'histoire du progrès de l'instruction primaire en France (*Travaux de l'Académie de Reims*, LIIIe vol. p. 247-264). — *État de l'instruction primaire constaté dans la commune de Châtillon*, de 1668 à 1868, par M. POULLIN, instituteur (*Bulletin de la Société dunoise*, t. I, p. 275 et suiv.) — L'ABBÉ PIÉDERRIÈRE. *Les petites écoles en Bretagne avant la Révolution.* (*Revue de Bretagne et Vendée.* août-septembre 1877). — L'ABBÉ DUBORD. *L'Instruction publique à Gimont.* (*Revue de Gascogne*, mars-juillet, septembre, octobre 1877). — L'ABBÉ DUCRUC. *L'instruction primaire à Caranzon avant* 1790. (*Ibid.* novemb. 1876). — MAGGIOLO. *Pièces d'archives et documents inédits pour servir à l'histoire de*

l'instruction publique en Lorraine (1789-1802). Nancy, s. d. in-8. — Le même. *L'Instruction publique dans le district de Lunéville.* (1798-1802). Nancy, s. d. in-8. — Le même. *Les Archives scolaires de la Beauce et du Gâtinais.* (1560-1808). Nancy, s. d. in-8. — Lucien Merlet. *De l'instruction primaire en Eure-et-Loir avant* 1790. (*Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, VI). — *Archives du département de la Manche.* Rapports annuels de l'archiviste. Session de 1853. Saint-Lô, 1854, in-8, p. 13 et suiv.

On peut encore consulter Malgras. *Le B. P. Fourier et le pasteur Oberlin. notice sur les écoles en* 1620 *et les salles d'asile en* 1770 (Mémoires lus à la Sorbonne en 1865). — Hélyot. *Histoire des ordres monastiques.* — *Remonstrances pour l'établissement des escoles chrestiennes pour l'instruction du pauvre peuple* (par Démia). Lyon, 1668, in-4. Ces *Remonstrances* ont été réimprimées à la suite de la vie de M. Démia par M. Faillon. — *Vie de M. Démia* (par M. Faillon). Lyon, 1829, in-12. — *Vie de M. Olier.* Paris, 1873. 3 vol. in-8 (surtout t. II p. 55, 384-85, 408-10; t. III, p. 150-152, 390). — *Vie de M. Bourdoise*, Avignon, 1774. — *La Vie de Messire Félix Vialart de Herse, evesque et comte de Châlons en Champagne et pair de France*, Cologne, 1738, in-12. — *La Vie de la vénérable mère Jeanne de Lestonnac, fondatrice de l'ordre des religieuses de Notre-Dame.* Toulouse, 1743, in-18. — L'abbé Morey. *Vie de la vénérable mère Anne de Xainctonge, fondatrice de la Compagnie de Sainte-Ursule, en Franche-Comté.* — Siméon Luce. *Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque.* Paris, 1876, in-8, p. 15 et suiv. — *Revue des sociétés savantes*, 1876, t. I, p. 122 : Note sur l'instructiou publique dans une commune du département de Vaucluse (Lagues), par M. l'abbé André, (rapport de M. Jourdain) ; — p. 218 et suiv. Rapport de M. Hippeau sur le concours des sociétés savantes, section d'histoire et de philologie. — Lecture de M. Maggiolo sur l'instruction publique dans les Hautes Cévennes, p. 274. — Lecture de M. Choron sur l'instruction primaire dans le Soissonnais, p. 293. (Comptes rendus de M. Hippeau). — *Cabinet historique*, septembre-décembre 1876 : Rapport de Grégoire sur le vandalisme. Départements du N.-E. — *Revue des Langues romanes.* Avril 1874, p. 424-433. Réponse de la Société des amis de la constitution de Carcassonne à une circulaire de Grégoire sur les patois, du 13 septembre 1790. (Il y est question de l'état de l'instruction primaire avant la Révolution. — F. Rocquain. *L'État de la France au* 18 *Brumaire*, d'après les rapports des conseillers d'État chargés d'une enquête sur la situation de la République. Paris, 1874, in-12. On y peut voir la preuve de l'influence désastreuse de la Révolution sur l'instruction primaire.

On peut également recourir aux almanachs publiés en différentes villes avant la Révolution. On y trouve souvent des listes d'instituteurs et de maîtres de pension.

La plupart des histoires locales et des monographies provinciales publiées dans ces dernières années renferment des documents et des faits concernant la question de l'instruction primaire avant 1789. Nous citerons par exemple :

Histoire de la Ferté-Bernard, par M. D. Charles. Le Mans, 1877 in-8. — *La Ligue à Pontoise et dans le Vexin français*, par H. Le Charpentier. Pontoise, s. d., in-8.

On pourrait grossir indéfiniment la liste des livres de ce genre.

E. Allain.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Les Papiers trouvés aux Tuileries en 1848. — Peu de temps après la révolution de février, M. Taschereau (qui depuis fut directeur de la bibliothèque nationale) publia, sous le titre de *Revue rétrospective*, un recueil d'un grand intérêt historique, contenant de nombreuses lettres du roi Louis-Philippe, de ses ministres et députés. Pourrait-on savoir ce que sont devenus ces papiers confidentiels qui, après l'envahissement et le pillage du château, avaient passé dans les mains de M. Taschereau? Sont-ils entrés aux archives nationales, où ils devraient se trouver? N'y avait-il pas (ce qui est probable) bien d'autres documents du même genre, qui ne sont point venus jusqu'à M. Taschereau ou qu'il n'aura pas jugé à propos de livrer à l'impression? F. D.

Un bibliophile du siècle dernier : le baron de Heifs. — Pourrait-on obtenir quelques informations au sujet de cet amateur instruit et délicat? Son nom indique une origine allemande; son cabinet fut livré aux enchères au mois de mars 1785; le catalogue, rédigé par un savant libraire, De Bure aîné, comprend 1065 numéros. Mon exemplaire contient quelques annotations manuscrites, et il est dit à la fin que 67 articles non enregistrés, ont produit 1,030 livres. Une seconde vente, formée de 431 articles, également dirigée par De Bure, eut lieu le 6 juin 1785. Les deux catalogues indiquent le propriétaire sous le nom de M***; le premier et le plus important est suivi d'une table des noms des auteurs.

Il y avait dans cette vente des manuscrits qui furent cédés à des prix qui, aujourd'hui, paraissent dérisoires : une *Bible* latine, sur vélin, commencement du XIVe siècle, divisée en 4 volumes (reliés en maroquin) : initiales, ornements et miniatures peintes en or et en couleur, 80 livres; de fort beaux manuscrits de *Preces pie*, 150 à 180 livres, le *Roman de Troye*, par Benoit de Sainte-Maure, sur vélin, XIVe siècle, 34 livres.

Parmi les imprimés nous nous bornerons à citer les *Œuvres* de Coquillart. Lyon, François Juste, 1535 in-16, 2 livres; le *Chevalier aux dames*. *Metz*, 1506, in-4, 11 livres; les *Chants royaux* de Cretin, Paris, Galliot du Pré, 1527, in-8, 2 livres; le *Chasteau de Labou* (par Gringore), Paris, Simon Vostre, 1500, in-8, maroquin, 9 livres; les *Divers rapports contenant plusieurs rondeaux*, etc., Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, 1537, in-8, 11 livres (par Eustory de Beaulieu).

Les romans de chevalerie étaient nombreux et furent adjugés à vil prix; un exemple *sur vélin* de *Diolin de Mayence*, in-fol., 25 miniatures, riche reliure, 325 livres (revendu 1,350 francs en 1823 et acquis par la Bibliothèque nationale).

C'était le bon temps; on pouvait alors, avec bien peu d'argent, former un cabinet d'élite. La bibliothèque du baron d'Heifs, si elle était vendue par MM. Labitte ou Techener, telle qu'elle existait en 1785, dépasserait certainement 150,000 francs. T. B.

La Canso de S. Gili. — Dans le tome II, page 12 de l'*Armorial des Croisades*. (*Galeries de Versailles*, texte in-8, VI, p. 2), sont insérés en note environ vingt vers de la *Canso de S. Gili*, avec cette mention que le texte entier *va être publié* (1844) par M. du Mège, dans les *Additions à l'histoire de Languedoc* de Dom Vaissète, d'après un manuscrit provenant des Cordeliers de Toulouse.

En réalité, dans ces *additions*, du Mège n'a fait que donner la traduction française de deux courts passages de la *Canso*. Il serait très-intéressant de connaître le sort ultérieur du manuscrit, qui n'est pas à la Bibliothèque de Toulouse et paraît égaré. R.

Un sol marqué. — Dans un ouvrage du siècle dernier, que je suis sur le point de rééditer avec notes et éclaircissements, je trouve ceci sur un saint personnage : « Il

avait l'habitude de donner un *sol marqué* à tous ceux qui lui demandaient l'aumône? — Est-ce que le sol marqué était différent du sol non marqué, pour la valeur? J'ai rencontré d'autres exemples de cette expression; il me souvient d'avoir lu sur des livres d'écolier.

Si hunc librum par aventure
Reperias en ton chemin,
Redde mihi la couverture
Quæ facta est de parchemin.....
Tibi dabo un *sou marqué*
Ad bibendum à ma santé.

Pourait-on me donner à ce sujet quelques explications? je n'en ai trouvé dans aucun dictionnaire. X.

Les Martyrs de la Révolution. — Y a-t-il des ouvrages nouveaux sur les martyrs de la Révolution, et, parmi les anciens, quels sont les meilleurs. Je connais les ouvrages de M. l'abbé Guillon, de M. l'abbé Barruel, de dom Piolin, de M. l'abbé Durcet sur les martyrs de Séez, le *Martyrologe français*. Quels sont les ouvrages et documents, en dehors de ceux-ci, que je pourrais consulter utilement, surtout en ce qui concerne l'Eglise de Chartres? S.

L'Histoire de la ville de Calais pendant la domination britannique? — Existe-il quelque ouvrage spécial sur ce sujet? Un journal de Londres signalait récemment cette histoire, comme pouvant offrir un intérêt très-réel, et il ajoutait que les anciens livres anglais de jurisprudence (*law books*) renfermaient bien des particularités à cet égard. J. P.

La Garde Ecossaise des rois de France. — Un de mes amis, en Angleterre, me demande s'il existe une histoire spéciale et détaillée de ce corps qui joua, au quinzième et au seizième siècle, un rôle distingué; les documents relatifs à ce corps d'élite se conservent-ils encore dans quelques dépôts d'archives? A Tours ou à Blois, séjour assez habituel de Louis XI et de ses successeurs, n'y avait-il pas des rôles, des quittances et des pièces officielles offrant les bases d'un travail sérieux? C. V.

Traduction de la Bible. — Quelle est la meilleure traduction de la bible dans la langue française? Quel est celui qui en a donné le meilleur commentaire?

UN BORDELAIS.

Isabeau et Tallien. — Existe-t-il un ouvrage ou mémoire, ou un travail quelconque concernant le séjour des représentants du Peuple Isabeau et Tallien à la Réole en 1793?

UN BORDELAIS.

Les Tours de Notre-Dame. — Quel est le premier qui ait proféré ces paroles souvent citées : « Si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je m'empresserais de prendre la fuite ?» N'ont-elles pas été attribuées à Montesquieu ? L. M.

Le Journal de Dubuisson-Aubenay. — Ce *Journal* inédit est signalé par M. Jules Cousin (aujourd'hui conservateur du musée de la ville de Paris), comme se trouvant parmi les manuscrits appartenant à la bibliothèque Mazarine (Voir *l'Hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine*, Paris, 1864, gr. in-8, p. 8). Il se rapporte à l'histoire de la régence d'Anne d'Autriche. Où trouver quelques renseignements sur ce Dubuisson-Aubenay ? Son manuscrit mériterait-il d'être publié du moins en partie?

A ce propos, observons que l'impression du catalogue des manuscrits conservés dans les grandes bibliothèques de Paris serait un grand service rendu aux travailleurs; il existe déjà une excellente publication de M. Léopold Delisle, relative à la bibliothèque nationale; nous avons lieu de croire que M. Paul Lacroix, l'infatigable conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal a rédigé un catalogue très-détaillé (mal-heureusement encore inédit) de ce que possède ce précieux dépôt, mais la bibliothèque Mazarine, celle de l'Institut celle de Sainte-Geneviève, d'autres encore, attendent encore qu'on s'occupe d'elles. *Lyon*, J. V.

L'histoire n'apprend rien. Quel est le « spirituel écrivain allemand, » cité par le *Journal des Débats* (15 février 1878), qui a dit : *Die Geschichte lehrt, dass Man aus der Geschichte nicht lernt* (l'histoire enseigne que par l'histoire on n'apprend rien) ? B.

Vie des Cardinaux. — Quels sont les meilleurs ouvrages, anciens ou modernes, qui donnent la *vie de tous les cardinaux*. X.

Vie des fondateurs d'ordres. — On désire également connaître les meilleures publications donnant la vie des fondateurs et fondatrices d'ordres religieux. X.

Les Mémoires du baron de Gordes. — Bertrand Raimbaud de Simiane, baron de Gordes, chevalier des ordres du roi, lieutenant général au gouvernement du Dauphiné, un des plus vaillants capitaines du seizième siècle, avait laissé des mémoires dont Nicolas Chorier s'est servi dans son *Histoire du Dauphiné* (1661-1672, 2 vol. in-fol.). Pourrait-on me dire si le précieux manuscrit existe encore? T. DE L.

RÉPONSES.

Où et quand mourut Angelo Catho? (XX, 190.) — Angelo Catho, qui partit pour l'Italie vers la fin de l'an 1494, mourut à Bénévent au commencement de 1497, et fut enterré dans l'église des Frères mineurs observantins de la même ville. Dans son testament, daté du 20 janvier de l'année précédente, il est fait mention de Barthélemy Catho, son frère, de Lactance Catho, de Briseïs Catho et de ses fils. Il y est encore parlé de ses pierres précieuses, dont le prix sera employé à la construction de son tombeau. L'archevêque de Vienne n'oublie pas son église; il lègue à sa fabrique mille florins de petite monnaie. Ce prélat, qui avait été marié, avait eu deux fils Lucrèce et Laurent. (V. Chorieri *Nobiliaire de la province de Dauphiné*, Grenoble, 1697, in-12, t. I, p. 326-327.) ED. SÉNEMAUD.

Portrait de Charles de Blois (XXII, 191). — Il existe trois portraits de Charles de Blois :

1° Un portrait en pied, in-8, dans l'*Histoire de la maison de Chastillon*, par André Duchesne, Paris, Sébastien Cramoisy, 1621, in-fol. p. 203. « Cette figure (dit l'auteur), a été tirée sur deux anciens portraits qui se voyent en l'evesché d'Angers, l'un à main droite de l'autel de la chapelle Saint-Anthoine, fondée en l'église de Saint-Jean-Baptiste d'Angers; l'autre en une chapelle de la paroisse de Bourgen Anjou, nommée la chapelle de Janzé. »

2° Un portrait en pied, in-8, *J. Picart, incidit*, reproduction du précédent, au frontispice du même livre.

3° Un portrait en pied, in-8, dans Montfaucon. ED. SÉNEMAUD.

— Le portrait de Charles de Châtillon, dit de Blois, duc de Bretagne, tué à Auray le 29 septembre 1364, se trouve dans le tome II (page 289, planche 52) des *Monuments de la Monarchie française* par le P. de Montfaucon, savant et curieux ouvrage qu'aucune autre publication du même genre n'a remplacé jusqu'ici. Le P. Le Long cite ce portrait dans le tome IV de sa *Bibliothèque historique de la France* parmi les portraits français. En général, lorsqu'on désire un portrait français, gravé ou lithographié, il faut se rendre aux estampes de la bibliothèque nationale à Paris, et demander communication du nom désiré classé dans l'immense collection de portraits, unique en Europe. Il serait beaucoup à souhaiter qu'une liste de ces portraits fût publiée. Elle rendrait un service considérable aux chercheurs, aux érudits, aux amateurs, aux collectionneurs. La liste de portraits francais du P. Le Long s'arrête, en effet, à l'année 1775. Elle a été continuée, il est vrai, mais non publiée, par un savant modeste qui a passé plus de soixante années de sa vie à rédiger cette précieuse liste; nous voulons parler de M. Soliman Lieutaud, habitant Paris, aujourd'hui plus qu'octogénaire, et l'homme de France et de Navarre qui connaît le mieux la suite des portraits français gravés ou lithographiés. M. de Bure, décédé en 1853, avait commencé à l'âge de 15 ans, une collection de plus de 65,000 portraits qui a été acquise par la Bibliothèque nationale après sa mort.

AMBROISE TARDIEU
de Clermont-Ferrand.

Proverbes (XX, 464, 557). — Indications à joindre à la *Bibliographie parémiologique* de G. Duplessis, 1847. L'ouvrage de M. Quitard (*Proverbes sur les femmes, l'amour et le mariage*) vient d'obtenir, en 1877, une édition nouvelle, revue et augmentée. La très-rare collection espagnole des

Comedias nuevas escogidas de los mejores Ingenios de Espana (on n'en connaît aucun exemplaire complet), Madrid, 1652-1704, 48 vol. in-4, renferme diverses pièces ayant pour titre un proverbe; nous citerons (tome I) : *No siempre lo peor es cierto*, de Calderon; *El trato muda costumbre*, d'Antonio Mendoza; (tome IV) : *No ay mal que por bien no venga*, de Ruiz de Alarcon; (t. VI) : *Cado cual à su negocio*, de G. de Cuellar; (tome VII): *A su tiempo el desengano*, de Juan de Matos; (tome XI) : *Contra su suerte ninguno*, de C. Malo de Molina; (tome XIII) : *A ignul agravio no ay duelo*, d'A. de Cuença; (tome XVI) : *Cada uno con su igual*, de Blas de Mesa; (tome XVII): *No ay Cosa como callar*, de Calderon; (tome XIX) : *Zelos aun del ayre matan*; (tome XXVI) : *Todo cabe en lo posible* de F. de Alila; (tome XXXI) : *Pocos bastan si son buenos*, par J. de Matos Fragoso; (tome XXXVII) : *Un Bobo hace ciento*, par A. de Solis; (tome XXXVIII) : *Del mal lo menos*; (tome XLIV) : *Quien habla mas obra menos* de F. de Zarate; (tome XLV) : *Hasta la muerte no ay Dicha*.

Un Proverbe. Besançon, J. Jacquin, 1849, in-8, 4 p. Opuscule, signé C. (Chifflet.) — *Une bataille dans un salon*, proverbe en un acte, en prose, par H. (Alfred Haye, officier tué en 1871, au siége de Paris). Aix, imp. Marius Ibly, 1869, in-16, 16 pages.

Refranes de Luigi Lopez Mendoça (G. Duplessis, n° 472, p. 286). — Salva décrit, dans le *Catalogo de sa biblioteca* (Valencia, 1873, 2 vol.), une édition sans lieu ni date, in-4 de 12 feuillets, qu'il fait remonter au quinzième siècle; il signale, avec de longs détails, celle de Valladolid, *en casa de Francisco Fernandez de Cordova*, 1541, in-4, goth.; la première où se rencontre la *Glosa*. Sanchez en indique une autre, Toledo, Juan *de Ayala*, 1557, in-4; Mayan a réimprimé cet ouvrage dans les *Origines de la langue espagnole*, tome II, mais sans le *Glosa*; il a suivi l'édition de *Séville*, 1508. — *Dictons et proverbes espagnols*, par le baron de Nervo, Paris, Lévy frères, 1874, in-12. — *Une soirée à Fontainebleau*, divertissement (à l'occasion de la naissance du roi de Rome), proverbe et épilogue (par J. J. Valade). Paris, 1812, in-8 de 40 pages. *Le discours* d'Herluison sur *le proverbe*: Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes, publié à Paris en 1810 (in-8, 32 p., cité dans la *Bibliographie parémiologique*, de G. Duplessis, p. 197, n° 338), a été réimprimé à Orléans en 1868, à petit nombre; il en a été tiré un exemplaire sur peau-vélin. — *Proverbes et bons mots mis en action* (G. Duplessis, n° 344, p. 199); il devait y avoir 120 planches, mais la publication n'a pas dépassé la 66e; le texte mis en regard de chacune d'elles, n'est que d'une douzaine de lignes. M. de La Mésangère, dans les *Observations préliminaires*, en tête de la 3e édition de son *Dictionnaire des Proverbes*, p. 23, entre dans quelques considérations au sujet d'une des premières planches représentant un commissionnaire déjeunant à la porte d'un marchand de vin et un ramoneur affamé : *Celui qui s'attend à l'écuelle d'autrui, a souvent mal diné*. — *Proverbes chinois*. M. Lester a publié à cet égard un intéressant article dans le *China Review*; en 1873, M. Scarborough a donné un ample recueil de ces proverbes, plus de cent se retrouvent exactement dans la langue anglaise, et il en est un certain nombre qui ont cours en France : *Les murailles ont des oreilles; la vérité est dans le vin*. (Voir d'autres exemples dans la *Revue politique et littéraire*, n° 23, 21 décembre 1877, p. 586). — *Polyglot of foreign proverbs*, by Henry G. Bohn. London, H. G. Bohn, 1857, petit in-8, 579 pages. Recueil bien fait, comprenant des proverbes français, italiens, allemands, hollandais, espagnols, portugais et danois, rangés, pour chaque nation, par ordre alphabétique, accompagnés d'une traduction en anglais et d'une table générale. — *Choice notes from « Notes and Queries »*. *Folk Lore*. London, Bell and Daldy, 1859, petit in-8, 304 p. Les pages 275-297 sont consacrées aux *Weather Proverbs*, c'est-à-dire aux proverbes relatifs à la météorologie. R.

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imp. J. Moureau.

Le *Polibyblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion.*

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion.*

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 35, rue de Grenelle.

Publications de la Société Bibliographique

COLLECTION DE PETITS MÉMOIRES
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

publiée sous la direction de M. MARIUS SEPET

1er *volume*

VIE ET VERTUS DE SAINT LOUIS

d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite

TEXTE ÉTABLI PAR **RENÉ DE LESPINASSE**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

2e *volume*

LES DERNIERS CAROLINGIENS

d'après Richer et d'autres sources originales

PUBLIÉS PAR **ERNEST BABELON**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE

DES

LITTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES

P. CORNEILLE, éd. annotée par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tomes I et II parus.* (*Les tomes III et IV sous presse*).

LA CHANSON DE ROLAND, traduite du vieux français par M. Adolphe d'Avril. 1 vol.

CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *t. I, paru.* (*Les tomes II, III et IV sous presse*).

Poëmes bibliques. — PSAUMES, trad. nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, inst. primaire. 2 vol.

LE ROMANCERO ESPAGNOL, traduction nouvelle avec notes, par le comte de Puymaigre. 1 vol.

Chaque volume in-18 broché..... » 50

Reliure anglaise..... 1 »

Quelques exemplaires de chaque ouvrage sont tirés sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 2 50

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

A/—) 187

POLYBIBLION

HARVARD COLLEGE LIBRARY.

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME — XXIIe DE LA COLLECTION

QUATRIÈME LIVRAISON — AVRIL

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE D'AVRIL

I. — ROMANS, CONTES ET NOUVELLES, par M. FIRMIN BOISSIN.
II. — JURISPRUDENCE, par M. A. DE CLAYE.
III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — Corpus apologetarum christianorum sæculi secundi; ed. OTTO (p. 315). — Abbé VACANDARD : Saint Bernard orateur (p. 316). — Abbé EM. BOUGAUD : Le Christianisme et les temps présents (p. 318).

Sciences. — EDOUARD ZELLER : La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique (p. 319). — ALBERT GAUDRY : Les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques ; mammifères tertiaires (p. 322). — Dr LOUIS BOUVIER : Flore de la Suisse et de la Savoie (p. 325). — Mme J. LE BRETON : A travers champs (p. 325). — R. P. A. SECCHI : Le Soleil (p. 325).

Belles-Lettres. — Œuvres d'Horace, traduites en vers par CHARLES CHAUTART (p. 327). — Odes d'Horace, traduction en vers français, les trois premiers livres par ETIENNE-AUGUSTIN DE WAILLY; le quatrième et les épodes par GABRIEL-GUSTAVE DE WAILLY (p. 327). — MENENDEZ PELAYO : Horacio en España (p. 327). — Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du paradis terrestre, légende en vers du douzième siècle, publiée par FRANCISQUE MICHEL (p. 330). — ACHILLE MILLIEN : Premières poésies [1859-1863]. La Moisson. Chants agrestes. Les Poèmes de la nuit. Paulo majora (p. 331). — LE MÊME : Nouvelles poésies. Musettes et clairons. Légendes d'aujourd'hui. Lieder et Sonnets. Voix des ruines. Légendes évangéliques. Paysages divers (p. 331). — PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE : Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé Jean-Jacques Boileau (p. 332). — A. DARMESTETER et ADOLPHE HATZFELD : Le seizième siècle en France ; tableau de la littérature et de la langue, etc. (p. 334). — Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi, théatin, etc.; publiée par CH. NISARD (p. 336).

Histoire. — H. FORNERON : Les Ducs de Guise et leur époque (p. 337). — Comte DE COSNAC : Souvenirs du règne de LOUIS XIV (p. 338). — H. TAINE : Les Origines de la France moderne (p. 339). — L. VULLIEMIN : Histoire de la confédération suisse (p. 342). — VICTOR TISSOT : Vienne et la vie viennoise (p. 344). — PIERRE MORAÏTINIS : La Grèce telle qu'elle est (p. 345).

IV. — BULLETIN. — JOSEPH EBOR : Essai sur les réformes des institutions politiques de la France (p. 346). — NUNZOI NASI VIRGILIO : La Teoria del progresso legislativo (p. 347). — J.-B. BUSSEUIL : Vocations agricoles; réflexions sur la situation économique et morale des campagnes (p. 347). — ZURCHER et MARGOLLÉ : Le Monde sidéral (p. 348). — Abbé DURAND : Le Spiritisme (p. 348). — Spiritual Letters of Archbishop Fenelon. Letters to men. Letters to women (p. 349). — Œuvres choisies de F. Ozanam (p. 349). — BARBEY D'AUREVILLY : Les Bas-Bleus (p. 349). — FRÉD. BURNABY : Une visite à Khiva (p. 350). — Baron A. DE WOELMONT : Ma vie nomade aux montagnes Rocheuses (p. 350). — EMILE COLLAS : La Question d'Orient (p. 351).

V. — VARIÉTÉS. — I. Publications de la Camden Society, par M. GUSTAVE MASSON (p. 251). — II. A propos d'américanisme, par M. CHARLES BAUMFELD (p. 357).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : Claude Bernard, le R. P. Secchi, S. E. Mgr Godefroy Brossais Saint-Marc, Mgr Gignoux, MM. François-Augustin Théry, de la Saussaye, Mgr Dours, MM. l'abbé Pierre-Paul Chéruel, le baron Asper de Boaça, le Dr Doran, le comte Rousselin Corbeau de Saint-Albin, Camille de la Berge, Alexandre Donné, Auguste Lamy, Georges Gruikshank, le comte Scolpis de Salerano, J.-E. G. de Los Rios, A. Viollet-Leduc, le vicomte de Ginestous, etc., etc. — Institut. — Faculté des lettres. — Ecole des chartes. — Congrès. — Concours. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — La Commission royale d'histoire de Belgique. — Mandements pour le carême. — Le Vivarais et le Dauphiné aux Jeux floraux de Toulouse. — Statuts de l'université d'Angers. — Le Duc de Saint-Simon et le cardinal de Gualterio. — Un exemplaire unique des fables de La Fontaine. — Le Droit du seigneur. — Vente de la bibliothèque de M. Robert Turner. — M. Taine et la Revue politique et littéraire. — L'Annuaire de l'économie sociale. — La science politique — Faits divers. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS & RÉPONSES. — QUESTIONS : Notice sur Antoine de Govéa. — Feu M. P. Clément et Ondedei. — Les Mémoires du baron de Gordes. — Campagnes du Piémont. — Le Pays d'Andorre. — Sur le mot brillanté. — Dictionnaire des synonymes. — RÉPONSES : Traduction de la Bible. — Un sol marqué. — Un livre du P. Coyssard.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES & NOUVELLES

Un plaidoyer en faveur du vrai roman catholique. Le maréchal de Montmayeur, par CHARLES BUET. Paris, Th. Olmer, 1878, in-18 j. de 322 p. Prix : 3 fr. — *La Circassienne*, par LOUIS ENAULT. Paris, Ch. Blériot, 1878, 2 vol. in-18 j. de 330 et 332 p. Prix : 6 fr. — *La Fée du logis*, par Mme la comtesse DROHOJOWSKA. Paris, Palmé, 1878, in-8 j. de 280 p. Prix : 2 fr. — *En Poitou*, par Mme MARYAN. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-18 j. de 250 p. Prix : 2 fr. — *Les deux clochers*, par J. CHANTREL. Paris, Palmé, 1878, in-18 j. de 420 p. Prix : 3 fr. — *Pierre Blot*, par PAUL FÉVAL. Paris, Palmé, in-18 j. de 288 p. Prix : 3 fr. — *Douze femmes*, par LE MÊME. Paris, E. Dentu, 1878, in-18 j. de 444 p. Prix : 3 fr. — *Le Talisman de Marguerite*, par ALFRED SEGUIN. Paris, Didier, 1878, in-12 de 380 p. Prix : 3 fr. — *La Rose d'Antibes*, par EDOUARD DIDIER. Paris, Calmann-Lévy, 1878, in-18 j. de 330 p. Prix : 3 fr. 50. — *Le Secret des Vatrège*, par CHARLES D'HÉRICAULT. Paris, Didier, 1878, in-12 de 386 p. Prix : 3 f. 50. — *Dolorita*, par le baron de WOGAN. Paris, Didier, 1878, in-12 de 370 p. Prix : 3 fr. — *La Comtesse Damalanty*, par le prince JOSEPH LUBOMIRSKI. Paris, Didier, 1878, in-12 de 394 p. Prix : 3 fr. — *La Maison Vidalin*, par ALPHONSE DE LAUNAY. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de 394 p. Prix : 3 fr. 50. — *La Servante du diable*, par EMMANUEL GONZALÈS. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 384 p. Prix : 3 fr. — *Le plus hardi des gueux*, par ALFRED ASSOLANT. Paris, Dentu, 1878, in-18 j. de 363 p. Prix : 3 fr. — GEORGE SAND : *Œuvres posthumes. La coupe. Les contes d'une Grand'mère* (1re et 2e séries). Paris, Calmann-Lévy, 1878, 3 vol. in-18 j. de 290, 370 et 378 p. Prix : 10 fr. 50. — *Nouvelles russes*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, E. Plon, 1878, in-18 j. de 316 p. Prix : 3 fr. 50. — *Trois nouvelles*, par EMILE BOSQUET. Paris, Didier, 1878, in-12 de 348 p. Prix : 3 fr. — *Contes en l'air*, par GEORGES DE PEYREBRUNE. Paris, Dentu, 1878, in-18 de 370 p. Prix : 3 fr.

Qu'est-ce qu'un bon roman, au triple point de vue du mérite littéraire, du procédé de composition, de la valeur morale? Telle est la question que se pose M. Charles Buet dans la remarquable préface qui sert d'introduction à son *Maréchal de Montmayeur*. M. Charles Buet constate que les romans catholiques les plus vantés ont peu de lecteurs dans le public instruit, distingué, délicat qui fait de la lecture sa distraction favorite. A quoi cela tient-il? A ce que l'on se crée du roman une idée que les romans religieux ne réalisent pas. Le public dont parle M. Charles Buet veut que le roman soit l'étude approfondie du cœur humain, le tableau saisissant de l'âme se débattant sous l'étreinte de la passion. Or, dans quels romans catholiques ce programme est-il suivi de près? *Apparent rari nantes*. M. Buet cite comme remplissant les conditions voulues : l'*Honnête femme*, de Louis Veuillot; l'*Enthousiasme*, de Marie Gjertz, et le *Récit d'une sœur*, de Mme Augustus Craven. La nomenclature est trop resserrée. On pourrait l'élargir et y faire entrer sans conteste tous les nouveaux romans de Paul Féval, le vrai romancier catholique; deux romans de Barbey d'Aurevilly, l'*Ensorcelée* et le *Prêtre marié* (pour les lecteurs seulement

de raison et d'expérience); les *Fiancés*, de Manzoni, sans parler d'une foule d'autres et des romans de M. Charles Buet lui-même. Mais il n'en est pas moins vrai que la généralité des romans dits religieux offre à l'imagination désarçonnée trop d'histoires maussades et puériles, trop de sermons filandreux et douceâtres, trop de personnages aux figures effacées, trop de dissertations dévotieuses. Évidemment, de telles œuvres ne peuvent réussir près des lecteurs sérieux, parce qu'elles ne sont pas vraies. Or, il en est de ceci comme d'une certaine imagerie dont M. Léon Gautier s'est impitoyablement moqué dans ses *Lettres à un catholique*. C'est blasphémer les saints que d'en faire des imbéciles. « Écartons, dit très-bien M. Charles « Buet, ces compositions mièvres et sans saveur qui font de la religion, « la plus grande chose qui soit, une chose pauvre, languissante, fémi- « nisée, hérissée de pratiques minutieuses masquant les principes, les « larges vues, les profonds horizons, et transformant enfin une mer « immense et sans bornes en une flaque d'eau parfumée. » On ne saurait mieux dire. Il s'agit maintenant de conclure.

Quelles sont donc les vraies conditions du roman catholique? D'abord, si c'est un roman d'observation et de mœurs, l'auteur ne doit pas redouter l'analyse fouillée et profonde des émotions d'un cœur que le devoir et la passion se disputent. Il ne doit pas craindre de sonder cet abîme. Il ne doit pas hésiter à produire des types réels et vivants — pourvu que les descriptions et les analyses soient retracées avec une plume absolument chaste, ce qui n'exclut ni la vigueur ni la sincérité. Dans le roman historique, les situations dramatiques, les péripéties empoignantes ne doivent jamais être négligées. Il suffit de respecter absolument la vérité, de ne pas dénaturer l'histoire, de flétrir le vice, de glorifier la vertu et de préparer le triomphe du bien sur le mal. Tout écrivain d'ailleurs, catholique par son éducation et par ses croyances, possède un *criterium* à l'aide duquel il peut juger les hommes et leurs actes. S'il s'en écarte, son œuvre dévie par cela même, et, en ce cas, contrairement à l'intention du romancier, elle peut blesser des susceptibilités respectables, éveiller des curiosités inopportunes et émettre des doctrines blâmables. On juge, du coup, de la hardiesse que l'on peut avoir et des limites raisonnables qu'il ne faut point dépasser. Les romans religieux que nous avons aujourd'hui à analyser remplissent-ils bien exactement toutes ces conditions? Oui, mais avec plus ou moins de talent.

— Voici d'abord *le Maréchal de Montmayeur*. C'est la suite et le complément de *Philippe-Monsieur*, dont nous avons rendu compte. Dans cette œuvre nouvelle, la Savoie, ses anciens ducs, sa féodalité jouent le principal rôle. Nous retrouvons l'ambitieuse et criminelle Gilberte de Miolans, le vieux patriote Fesigny qui meurt

assassiné, Philippe de Bresse et Louis XI en lutte perpétuelle, Donatien de Rochechouart, un sbire gentilhomme — et, dominant le tout, la tragique figure de Jacques de Montmayeur, dont la devise : *Unguibus et rostro*, dit si bien les passions cruelles, le caractère félon et l'orgueil implacable. Au dénoûment, les criminels expient leurs forfaits, et la Savoie, délivrée, en même temps, de l'influence cypriote et des appétits du roi de France, vit heureuse et fière sous le sceptre respecté de Charles-le-Guerrier. M. Buet aime la Savoie, son pays d'origine. Il en décrit avec un amour qui n'est point exempt de partialité le passé glorieux. Pourquoi lui en ferions-nous un crime? Les jugements qu'il porte sur les ennemis de la Savoie ne sont pas ceux de tout le monde. Cela prouve tout simplement que, dans les questions libres, les meilleurs esprits peuvent différer d'opinion. Là n'est pas pour nous le défaut de *Philippe-Monsieur* et du *Maréchal de Montmayeur*. Le défaut de ces deux récits, fort mouvementés du reste, c'est qu'ils accordent trop à l'histoire, pas assez au roman. L'imagination n'y trouve pas suffisamment son compte.

— *La Circassienne*, de M. Louis Enault, pourrait être intitulée : *Une double conversion*. En deux mots, le sujet est celui-ci : Pendant la guerre que firent les Russes à Schamyl, l'Abd-el-Kader du Caucase, un officier moscovite, le prince Imérieff, fut recueilli, blessé et mourant, par un chef de l'armée circassienne. Imérieff mort, la princesse Stella, sa veuve, s'établit, nouvelle Arthémise, dans le Caucase, et c'est le chef circassien Yacoub qui lui donne l'hospitalité. Yacoub a une fille, Rahel, à qui la princesse s'attache comme à son propre enfant. Stella initie Rahel aux beautés du christianisme et la baptise secrètement. Rahel est vendue par son père. On la destine au harem du sultan. Que fait Stella? Elle quitte la maison de Yacoub, et s'attache aux pas de Rahel, bien résolue, quoiqu'il arrive, à veiller sur elle. Ici commence une série d'aventures très-émouvantes, mais dont Rahel se tire avec honneur, intacte et pure. Rachetée enfin à un arabe par sa protectrice, la fille d'Yacoub se fait religieuse dans un couvent de Palestine et la princesse Stella, n'ayant rien qui la rattache au monde, imite l'exemple de la Circassienne. M. Louis Enault a profité des pérégrinations de Rahel pour nous décrire les mœurs orientales. Les paysages et les descriptions dont *la Circassienne* est remplie ajoutent au récit une couleur pittoresque fort attrayante. La dédicace que l'auteur adresse à sa mère dévoile très-bien l'esprit de l'ouvrage : « Depuis vingt « ans, ma chère mère, écrit Louis Enault, j'ai publié beaucoup de « livres, et je n'en ai point composé un seul sans me dire que vous le « liriez et sans souhaiter que l'on y retrouvât la trace de vos leçons. « Aussi, ce sera, je l'espère, la récompense et l'honneur de ma vie « de n'avoir, à l'heure suprême, rien à effacer, rien à regretter dans

« mon œuvre déjà long. Cependant la peinture des passions qui est « l'essence même du roman, vous a semblé parfois trop vive et trop « ardente dans les miens, et vous avez souvent refermé le volume « sans rien dire. J'ai compris qu'il vous avait déplu, et j'en ai souf- « fert, me demandant si je n'avais point mal fait. Les pages que voici « sont plus calmes et plus austères, et je les crois animées de l'esprit « chrétien dont vous avez essayé de remplir mon âme. J'ose donc les « placer sous votre protection. Accueillez avec une indulgente ten- « dresse ma *Circassienne*, cette jeune exilée, perdue dans le vaste « monde, en vous disant qu'elle est la fille de votre fils, qu'elle est « née dans les ténèbres de l'erreur, et que je me suis efforcé de la « conduire par le *chemin royal de la croix*, comme dit le livre que vous « lisez le plus, vers la lumière de la vérité. » Ces quelques lignes sont tout à l'honneur de M. Louis Enault, et nos lecteurs ne nous en voudront pas de les leur avoir fait connaître.

— Ondine, la « fée du logis, » n'est pas une Circassienne; mais elle n'est ni moins belle, ni moins gracieuse, ni moins bonne que Rahel. Qui est-elle? D'où vient-elle? Voici : elle a été pêchée, à la suite d'un naufrage, sur la plage bretonne, par le commandant Bertrand de Penhoer. C'est un vieux loup de mer en retraite que ce Penhoer! Il est bourru, il est fantasque, il est triste. Que voulez-vous? Un homme seul, dans une gentilhommière où toutes les orfraies du canton ont élu domicile. Il y a bien Yvonne, la gouvernante, la femme de la maison (*domestica*, disaient si justement les Romains). Mais Yvonne est, comme son maître et le château de son maître, une vieille ruine. Ne désespérez pas de la Providence, commandant de Penhoer! Cette Ondine sera l'ange consolateur du soir de votre vie. Et c'est ce qui arrive. Avec Ondine reparaissent la gaîté, la joie, le bonheur — Si bien que le commandant meurt de la mort du juste, après avoir adopté la fée du logis, à qui il laisse toute sa fortune. Ondine, élevée un peu à la diable, mais d'une instruction supérieure, grâce aux leçons du recteur de la paroisse, se retrouvant orpheline une seconde fois, prend le parti d'aller rejoindre à Paris son oncle Édouard de Penhoer, le frère du commandant. Ici encore, l'influence de la bonne petite fée se manifeste par des miracles. Édouard, un banquier passablement désséché par les chiffres, devient homme, devient chrétien. Le mystère de la naissance d'Ondine se découvre, et elle épouse le comte de Kersagan, seul et unique descendant d'un de ces Trente Léonidas de Ploermel qui, en 1352, commandés par le brave Robert de Beaumanoir, défendirent si héroïquement contre les Anglais l'indépendance de la terre armoricaine. Mme la comtesse Drohojowska (née Symon de Latreiche) a tiré de la vie d'Ondine, si humble et si régulière, le meilleur parti possible.

— On connaît les *Scènes de la vie de province*, de Balzac. C'est prodigieux comme puissance d'observation. Mais quel réalisme parfois, quelles exagérations de détails presque toujours! Mme Maryan a voulu, elle aussi, nous donner des scènes de la vie provinciale. *En Poitou* n'est pas autre chose qu'une photographie très-exacte des mœurs bourgeoises de l'Ouest. Certes, comme talent, il y a loin de Mme Maryan à l'auteur de la *Comédie humaine*. Et cependant nous n'hésitons pas à qualifier de petit chef-d'œuvre le roman qui porte ce titre significatif : *En Poitou*. C'est simple, naturel, vivant, bien vécu, bien décrit. Robert Varcy, Parisien ruiné, est envoyé comme percepteur à Marsay, — une petite ville quelconque de la Vienne ou des Deux-Sèvres. Il se fait de ce « trou » une idée extravagante. Il se figure qu'on y meurt d'ennui. Il est convaincu que tous les habitants sont des grotesques ou des imbéciles. Eh bien, pas du tout. La ville de Marsay est coquette, propre, avenante; les habitants n'ont rien d'iroquois. Ils sont avenants, affables, civilisés, bons enfants. Varcy trouve là son camarade de collége, M. de Kersal, le maire de l'endroit, un honnête homme et un grand chrétien; le colonel en retraite Bausset, un panier percé, une redoutable fourchette, mais un excellent cœur; Mlle de la Morlière, une sainte vieille fille, qui ne rougit pas pour vivre, — elle dont les ancêtres assistaient aux croisades, — de tenir un magasin de mercerie. Il y trouve encore Gabrielle Bausset, la fille du colonel, si fière et si dévouée, qu'elle en devient héroïque. M. Taine a fait des thèses sur l'influence des milieux sur l'homme. Prises dans leur absolu, ces thèses sont fausses, puisqu'elles sacrifient la liberté humaine à je ne sais quel fatalisme. Mais, relativement considérées, elles ont du vrai, beaucoup de vrai. Cette fois, l'influence du milieu est telle que Varcy, débarqué de Paris, incrédule, sceptique, blasé, devient peu à peu l'homme de foi et l'homme de devoir dont M. de Kersal lui offre l'admirable modèle. Je ne jurerais point que l'amour ne soit pour quelque chose dans sa conversion. Peu importe! sa conversion est très-réelle, et la main de la charmante Gabrielle (rien de celle de Henri IV) en est la juste récompense. Tout à côté se place l'épisode comico-tragique d'Andrée la rieuse, la moqueuse, l'évaporée, et que le malheur transforme au point d'en faire une sœur de Saint-Vincent-de-Paul. A ces divers traits, on pourrait croire que le roman de Mme Maryan est un roman prêcheur, sermonneur, ergoteur. Pas du tout. C'est gai, c'est franc, c'est écrit avec une verve de bon aloi. Excellent livre de propagande.

— Nous en disons autant des *Deux clochers*, de M. J. Chantrel. Les *Deux clochers* dont il s'agit ici sont le clocher de l'usine et le clocher de l'église. La cloche de l'un appelle au travail, la cloche de l'autre appelle à la prière. Le travail, la prière ! Deux choses qui doivent har-

moniquement marcher ensemble et que le prétendu « progrès moderne » s'efforce de séparer et de désunir. Tel n'est pas l'avis de M. Chantrel. Il estime, avec raison, que les dissonnances qui existent entre l'église et l'usine ne sont qu'apparentes — et il le prouve en nous racontant l'histoire d'une famille d'ouvriers dont le chef, Joseph, se laisse griser par les faux docteurs du jour, les apôtres de l'insurrection, les tribuns des sociétés secrètes, pour revenir ensuite, éclairé par une triste expérience, au Dieu de sa première communion. Outre qu'avec la bonne conduite, le bien-être arrive, l'intelligence de Joseph s'améliore aussi, son âme se moralise, son esprit s'éclaire et il finit par comprendre que l'usine a tout intérêt (même au point de vue matériel) à ne pas divorcer avec l'église. *Les Deux clochers* de M. J. Chantrel offrent certaines ressemblances avec le *Pionnier*, de Devoille. Mais le premier de ces écrivains pénètre plus avant dans les questions du jour, et il est moins déclamatoire. Le socialisme de M. Chantrel ne s'abreuve jamais de pétrole. C'est le socialisme de l'Évangile, celui que vient de mettre si dramatiquement en action Paul Féval, dans son *Pierre Blot*.

— *Pierre Blot* (second récit de Jean) forme le deuxième volume des *Étapes d'une conversion*. Le livre s'ouvre par une préface-anecdote sur l'église du Sacré-Cœur. Il y a de tout dans cette préface, du rire et des larmes, de l'admiration et de l'indignation, de la prophétie et de l'histoire, des prières et des invectives. Il y a Jean, le grand bohème catholique, qui attire les ouvriers et les petits autour de la Butte consacrée; il y a un frère des écoles chrétiennes, noble invalide de Buzenval; il y a des mangeurs de prêtres qui finissent par s'incliner jusqu'à terre devant l'héroïque mutilé; il y a enfin Paul Féval qui exprime d'abord ses doutes, puis ses espérances. Paul Féval estime que, malgré les obstacles, l'église de la butte Montmartre doit s'achever et qu'elle s'achèvera. « Elle s'achèvera, dit-il, car c'est plus « qu'un poëme, c'est une expiation monumentale. Le vœu de la « France ne fera pas faillite à Dieu. » Vient ensuite le roman de Pierre Blot, roman du désespoir et de la misère, ces fruits de l'incrédulité et de l'athéisme. Pierre Blot, abruti par l'absinthe, habite un chenil du Mont-Valérien, avec Adèle sa femme, ou plutôt son associée, et un moutard de quatre ou cinq ans. Jean rencontre cette nichée le dimanche, dans une de ses promenades. Jean, vous ne l'ignorez pas, est le « convertisseur » que Paul Féval a mis si originalement en scène dans ses *Étapes*. En voyant cet homme qui blasphème, cette femme phthisique qui va mourir et cet enfant qui se roule dans la boue de la tanière, Jean, comme le bon Samaritain, se sent pris d'une commisération immense. Pauvre lui-même, il adoucit les derniers moments d'Adèle, il la fait convenablement enterrer à Nanterre, il adopte l'en-

fant de Pierre Blot, et, à force de soins dévoués, de paroles consolantes et de vertus en action, il transforme peu à peu le blasphémateur, le prêtrophobe, le clubiste, le faiseur de barricades. Pierre Blot meurt dans les bras de Jean avec le pardon de Dieu. Les accessoires qui entourent cette histoire peuvent être d'invention ; mais le fond de l'histoire est d'une vérité terrible, écrasante. On le sent à la façon dont Paul Féval parle de Pierre Blot. Pierre Blot n'est pas une création de fantaisie : il a posé devant le peintre, et le peintre en a rendu la physionomie complexe avec un relief des plus saisissants. Çà et là, comme entremets, des pages splendides. Citons spécialement une théorie sur le *Tartuffe*, de Molière, qui, pour se rapprocher de celle de l'abbé Davin prétendant que le grand Comique a voulu seulement ridiculiser et flétrir l'hypocrisie des jansénistes, n'en est pas moins intéressante, très-raisonnable et très-vraisemblable. Paul Féval démontre — et il suffit de lire attentivement le *Tartuffe*, sans idée préconçue, pour partager l'avis du romancier — que Molière, en écrivant cette comédie, n'a nullement eu l'intention de tourner en dérision les hommes et les choses du catholicisme. Il n'a voulu que peindre le faux dévot et jeter l'âme de l'hypocrite en pâture au mépris des honnêtes gens de son époque. Malheureusement, Molière a eu le tort de trop spécialiser son type. Il y avait aussi des hypocrites parmi les protestants, parmi les parangons de haute vertu, parmi les gens du monde. S'il avait généralisé, la libre-pensée moderne n'aurait pu dénaturer ses intentions. Au surplus, le *Tartuffe* a fait des petits. Et ce n'est plus aujourd'hui dans les sacristies qu'on les trouve. Il s'en rencontre dans les chaires publiques, dans les assemblées parlementaires, dans la politique comme dans la littérature — et Paul Féval nous en donne de bien vilains échantillons. Il faut lire aussi les pages indignées que Paul Féval consacre à ces bourgeois voltairiens qui professent pour la calotte et le bonnet rouge une égale peur et qui ne voient Dieu qu'à travers les flonflons de Béranger. Tout cela fait de *Pierre Blot* un livre à part, qui pourra enthousiasmer ou irriter, mais que personne (ami ou ennemi) n'accueillera avec indifférence.

— Les romans que nous venons d'analyser, *le Maréchal de Montmayeur*, *la Circassienne*, *la Fée du logis*, *En Poitou*, *les Deux clochers* et *Pierre Blot*, appartiennent à la catégorie des romans religieux proprement dits. Immédiatement à leur suite, il nous semble convenable de placer quatre œuvres, d'une valeur inégale, mais qui, sans procéder spécialement de l'inspiration chrétienne, nous paraissent d'une honnêteté et d'une moralité fort louables. Ce sont : *Douze femmes*, par le même Paul Féval ; le *Talisman de Marguerite*, par Alfred Seguin ; la *Rose d'Antibes*, par Édouard Didier ; le *Secret des Valrège*, par Charles d'Héricault. Les *Douze femmes*, de Paul Féval, se publient sous le pa-

tronage de Mme Jules Sandeau. Dans sa lettre d'envoi, Paul Féval fait à Mme Jules Sandeau cette confession touchante : « Me voilà, chan-« geant de chemin, sur le tard, à l'heure marquée pour le repos, et je « crois que j'irai très-loin sur cette autre route. A la veille d'un grand « voyage, entrepris sans idée de retour, l'habitude est de laisser aux « siens un souvenir. J'ai voulu trier quelques feuillets dans la mon-« tagne des papiers anciennement noircis par moi ; mais il y en a tant et « tant que je m'y serais perdu si la pensée ne m'était venue de faire « un bouquet avec une douzaine de bonnes consciences. » Ces bonnes consciences sont douze femmes : Eve, Gaïte, Fleur-des-Batailles, Francine, Marina, Mariole, Clémentine, Miss Anna, Ernestine, Juliette et Mlle de Presmes. On devine que chacune de ces fleurs du « bouquet » de Paul Féval symbolise une tradition, un conte, une légende ou une histoire. De ces « douzes femmes, » quelle est la plus gracieuse, la plus attrayante ? Est-ce Eve, la blonde Anglaise ? Est-ce Fleur-des-Batailles, ainsi nommée parce qu'elle avait fait le coup de feu contre les bleus dans la guerre des chouans ? Est-ce la brune Marina, le bon génie de Francesco Salviati, un des plus illustres maîtres de l'école florentine ? Est-ce Anna, Claire, Mariole, Juliette, Ernestine, ou Mlle de Presmes, noble incarnation de l'ancien régime ? Nous avouons que le choix, quoique plus moral, est aussi embarrassant que celui du berger Pâris. Néanmoins, tout bien considéré, nous donnerions la pomme de la perfection à Gaïte et à Francine. *Francine*, naïve légende bourguignonne, a des pages exquises où semblent se jouer ces fils d'argent tombés du rouet de la vierge Marie, qui, par les beaux jours d'automne, voltigent dans l'azur du ciel au gré capricieux des brises. Gaïte, la seizième enfant d'un douanier breton, meurt jeune, frappée au cœur. C'est la note mélancolique — note qui deviendrait funèbre sans l'original Kernaor, le poëte rustique de Ploemeur, la grande paroisse. Kernaor, qui a serré la main à Louis-Philippe, se pose des questions de ce genre : « Pourquoi les abeilles « bourdonnent-elles sans cesse ? » Pourquoi ? Kernaor lui-même répond : « C'est parce qu'elles n'ont que des reines et qu'elles demandent un roi ! » Et Kernaor plaint de tout son cœur ces pauvres bestioles. A quoi ce sournois de Paul Féval ajoute, en *à-parte* : « Que ferait-il donc de nous qui n'avons ni l'un ni l'autre ? » Mais je glisse sur des écueils. Je préfère, chers lecteurs, vous parler de Clémentine. Clémentine, la note gaie des *Douze femmes*, est le premier amour de Charles Nodier. L'auteur de la *Fée aux miettes*, affreux collégien en ces temps-là, ose adresser une déclaration à Clémentine, amie de sa mère et respectable notairesse de Besançon. Clémentine répond à Charles par une verte leçon. Cela guérit Nodier radicalement, d'après ce qu'il a raconté lui-même, un soir d'hiver, chez Mme Ré-

camier, en présence de Balzac, de Paul Féval et de Chateaubriand.

— Qu'est-ce que « le talisman » de Marguerite ? C'est une petite médaille, à laquelle se ratachent une bonne et une mauvaise action, un pieux souvenir et un remords. Marguerite la Frileuse a perdu ses parents dans un naufrage. Recueillie par la Bougonne, une vieille mégère qui rappelle trop la fameuse Brocante des *Mohicans de Paris*, d'Alexandre Dumas père, Marguerite est dressée à mendier, à rapiller, à voler. Tous ses bons instincts se révoltent. Hélas ! il faut bien obéir devant le balai de la Bougonne. Un jour, une sœur de charité aperçoit la Frileuse dérobant un pain sur l'étal d'un boulanger. La sainte femme paye le pain volé, prend l'enfant par la main, l'interroge, lui fait promettre de prier Dieu, de ne plus jamais dérober le bien d'autrui et lui donne une médaille bénie en guise de souvenir. De ce jour, la Frileuse ne vole plus. Dieu la récompense. Elle est retirée des mains de la Bougonne par la comtesse de Champbois, qui transforme Marguerite en une demoiselle, accomplie, et qui, après bien des épreuves et bien des vicissitudes, la donne en mariage à son fils. Cela serait passablement excentrique. Mais l'auteur du roman, M. Alfred Seguin, a prévu le cas. Marguerite, l'enfant trouvée, n'est autre que la fille de lord Palmer, un riche armateur anglais dont la femme fut la meilleure amie de la comtesse de Champbois. Le *Talisman de Marguerite* est écrit sans prétentions, sobrement, simplement, quoique non sans grâce ni élégance.

— Il en est de même de la *Rose d'Antibes*. Œuvre charmante, bijou d'artiste, perle fine tombée de la plume d'un homme de cœur et d'esprit. M. Édouard Didier a prodigué dans ce roman l'émotion et la délicatesse— et il a prouvé qu'on peut intéresser sans recourir aux trucs, aux machines et aux invraisemblances d'Émile Gaboriau et de Ponson du Terrail. Rien de moins compliqué que la *Rose d'Antibes*. Le docteur Jean-Baptiste Cochard, élève du célèbre Dupuytren, est venu s'établir à Antibes, ville étrange qui a conservé son ancienne physionomie et qui, placée entre Nice et Cannes, produit de loin l'effet d'une ride creusée au milieu d'un jeune et frais visage. Curieux type que ce docteur Cochard, le vrai type de ces médecins de campagne, comme il en existait autrefois, avec leurs guêtres légendaires, leur montre à breloques, leur chapeau à larges bords et leur jument Cocotte, — braves praticiens, cachant sous des dehors un peu brusques des trésors de bonté et des amas de vraie science ! Aujourd'hui, ce type a disparu, et, à quelques exceptions près, nos jeunes médecins de village font parade de matérialisme et mettent le bistouri au service du suffrage universel. Tel n'était pas le docteur Cochard. Il avait épousé une de ses clientes qu'il avait guérie de la phthisie pulmonaire. Une enfant, Aurore, était le fruit de ce mariage.

Mme Cochard meurt d'une émotion. Aurore tient de sa mère : un rien peut la tuer — et c'est précisément celui qu'elle aime, le jeune docteur Marius, le disciple favori de Cochard, qui, sans le savoir, sans le vouloir, met à deux doigts du tombeau la Rose d'Antibes. Heureusement, le malentendu qui a tant fait souffrir la pauvre sensitive s'explique au moment psychologique, et Marius devient l'heureux époux de la gentille Aurore. M. Édouard Didier a donné pour cadre à cette naïve histoire les paysages de la Provence que Godeau, évêque de Vence, appelait, dans son pittoresque langage, « une gueuse parfumée. » Il a intercalé dans l'idylle un petit drame, dont une famille patricienne de Venise, les princes Varese, proscrits par l'Autriche, lui a fourni les éléments. Il a profité de l'occasion pour mettre en scène des caractères inoubliables : Leroux, le vieil employé, plus sec que ses paperasses ; Ricard, l'ancien cuisinier, un imbécile, mais une âme héroïque ; Paul Moreau, un Mangin de vantardise et de suffisance ; les Varese, si fiers qu'ils préfèrent mourir de faim que d'accepter de qui que ce soit une obole. Tout cela est très-finement rendu, et si c'est un début, ce début est un coup de maître.

— Trop de personnages dans *le Secret des Valrège*, de M. Charles d'Héricault. Nous avons le gredin G. J. Uppermann (l'homme aux cols en papier), le vicomte Richard de Lestorières, le marquis de Valrège, Lucienne de Lestorières, sa femme, la gentille Mary-An, la cousine Marthe, William ou Guillaume Verdès, le grand Émile Mathieu, le beau Gaston Piedebouc, l'ignoble Arthur Planchon, le brave Baptistin, le communard Larose-Lépine, qui sais-je encore ? On s'y perd. Ruiné en France, le marquis de Valrège est allé en Amérique refaire sa fortune. A son retour, il épouse Lucienne de Lestorières et quelque temps après son mariage, il est frappé à mort par Guillaume Verdès qui l'accuse d'avoir déshonoré sa sœur. Il paraît que l'accusation est fausse, Valrège en mourant laisse une lettre expliquant sa conduite et déclarant que Marthe, la fille de Rose Verdès, n'est pas une bâtarde. La lettre contient le secret des Valrège. Guillaume Verdès a tout intérêt à connaître ce secret. Mais les hommes et les événements s'y opposent. Les évènements sont la guerre de 1871 et la Commune. Les hommes s'appellent le Bavarois Meyercrout et le scélérat Uppermann, bras droit de Delescluze. Verdès est emprisonné à la Roquette. Délivré par les Versaillais, il fait le coup du feu, avec Gaston Piédebouc, Richard de Lestorières, Baptistin et d'autres courageux citoyens, contre les bandes de Raoul Rigault. L'insurrection vaincue, Verdès meurt d'une blessure, réhabilité et pardonné. Mary-An épouse le grand Mathieu ; Marthe, le chevaleresque Richard. — et Gaston obtient la main de la marquise veuve de Valrège. Ce roman, quoique bien écrit, plaira peu. D'abord, nous l'avons dit, il y

a trop de personnages ; il y a aussi trop de complications, trop d'incidents, trop de surprises. On oublie une chose pour l'autre. Ce qui peut faire pardonner à l'auteur ses enchevêtrements d'action, ce sont les bons mots dont il émaille son récit. Il prête à Lucienne de Lestorières cette boutade : « De quel droit vous permettez-vous de parler « d'amour ? Une enfant ! Dix-sept ans ! Le bel âge ! Mais, à dix-sept « ans, je n'avais jamais aimé, moi, que Dickens, M. Escande, qui « signait si souvent à la *Gazette de France*, et mon grand chien Sultan ? » Au lieu de : *Il me tarde*, un Américain, moitié Yankee, moitié peau-rouge, dit : *Il m'outarde*. Ce qui amène naturellement l'interlocuteur à répliquer : « De Dijon ? » M. Charles d'Héricault est un homme de trop d'esprit.

— Les romans dont il nous reste maintenant à rendre compte sont : *Dolorita*, par le baron de Wogan ; *la Comtesse Damalanty*, par le prince Joseph Lubormiski ; *la Maison Vidalin*, par Alphonse de Launay ; *la Servante du diable*, par Emmanuel Gonzalès, et *le Plus hardi des gueux*, par Alfred Assolant. Il en est deux : la *Maison Vidalin* et *la Servante du Diable*, qui sont dangereux et malsains. Les autres ne méritent pas ce reproche, mais cependant leur lecture ne convient pas à toute sorte de personnes. Prenons, par exemple, *Dolorita*, du baron de Wogan. Cela commence par un enlèvement d'amoureux, cela continue par un mariage mixte accompli sans le consentement des parents, et cela se termine par la mort d'une pauvre folle. La folle, c'est Dolorita. Elle s'est soustraite à sa famille pour suivre dans ses pérégrinations celui qu'elle aime — et, quand cet appui lui manque, la raison l'abandonne. M. le baron de Wogan a profité des escapades de ses amoureux pour nous faire voyager avec eux dans l'Amérique méridionale. Un proverbe dit : « A beau mentir qui vient de loin » Dieu nous garde d'appliquer cet adage à l'auteur du *Voyage dans le Far-West !* Mais il n'en faut pas moins avouer que l'histoire de l'ermite des Cordilières est passablement fantaisiste, et que la description de la caverne aux pierres précieuses ressemble terriblement à la grotte de Monte-Cristo. M. le baron de Wogan a voulu s'essayer dans un genre où il lui sera difficile d'égaler Gabriel Ferry de Bellemare, le Cooper français à qui l'on doit le *Coureur des Bois* et *Costal-l'indien*.

— Pourquoi faut-il que M. Alphonse de Launay ait accolé, dans le même volume, la *Maison Vidalin* à cette perle de douce poésie, de chaste mélancolie et d'inspiration chrétienne qui a nom *la Solange ?* Dans *la Solange*, nous n'avons qu'à louer. Les souffrances de cette pauvre Berrichonne séduite et abandonnée par un gommeux de village, épousée par le plus honnête et le plus confiant des hommes, saignée à blanc par l'affreuse Toinette, publiquement réhabilitée par

le curé de la paroisse, arrachent des larmes. C'est frais, pur, rustique — une page de George Sand illuminée par les rayons divins dont le foyer est l'Évangile. Dans *la Maison Vidalin*, au contraire, M. Alphonse de Launay nous fait assister à des scènes de passion adultère qu'il décrit de la façon la plus complaisante. S'il a cru par là rendre intéressants l'épicière Vidalin et son premier garçon Cyprien Muret, il s'est trompé. De pareilles descriptions n'inspirent que le dégoût. Il y aurait, dans, *la Maison Vidalin*, un personnage sympathique Ce n'est pas Vidalin, le bellâtre, l'égoïste parvenu, le mari aveuglé et béat qui se sert des beaux yeux de sa femme pour achalander sa boutique, non. C'est le petit bossu Faraud. Ce Quasimodo, ce Fortunio contrefait, aimé maternellement par Madame Vidalin, rend à celle-ci tendresse pour tendresse. Mais voilà qu'Ariel devient tout à coup un affreux gnôme. S'apercevant que Vidalin est un obstacle aux débordements de sa femme, Faraud ne s'avise-t-il pas d'empoisonner son maître ? Puis, comprenant le mal qu'il vient de faire, il s'empoisonne lui-même. M. Alphonse de Launay nous dira qu'au dénoûment les coupables sont punis, que la « Maison Vidalin » dégringole et que l'épicière va cacher sa honte au fond d'un couvent, cela n'ôte rien à ce qu'il y a de malsain dans le sujet du drame, dans ses scènes passionnées et dans ses situations plus que risquées.

— Il y a trois ans, M. Victorien Sardou fit représenter une comédie intitulée : *Dora*, qui eut un grand succès, car on crut y voir la satire de certaines étrangères, femmes-espions, dont la néfaste influence fut, en 1870-71, si fatale à la France. *La Comtesse Damalanty*, du prince Lubomirsky, est la cousine germaine de *Dora*. Mêlée d'abord à toutes nos intrigues et à tous nos malheurs, elle va ensuite *travailler* à Saint-Pétersbourg pour le compte de M. de Bismarck. Cette pieuvre diplomatique s'appelle alors la comtesse de Mahlberg, — et partout où elle pose le pied, le désastre l'accompagne. A Paris, sa beauté fatale, mise au service de la Prusse, amène des duels, des déshonneurs et des suicides. En Russie, l'espionne détruit le bonheur des familles, arme les fils contre leur père, propage le scepticisme, la corruption et l'injustice. Elle est, là-bas comme ici, la vipère enfiellée, la chouette de mauvais augure ! Aussi, lorsqu'à bout de lâchetés et de turpitudes, l'agente provocatrice de Berlin, devenue assassin et désespérant de se faire estimer de Nicolas Talarine (le seul homme qu'elle ait réellement aimé), se tue d'un coup de pistolet, on éprouve comme une sorte de soulagement. Par malheur, morte la bête, mort n'est point le venin. Il paraît que les Dalamanty pullulent, en Europe, par ces temps hybrides. Le prince Lubomirski a soulevé, en passant, un coin du voile de ces harpies. Mais là n'est pas le but de son livre. Il a voulu surtout montrer à la Russie le double cancer qui la dévore :

le germanisme et le nihilisme, Les nihilistes, dans ce pays-là, sont les alliés de M. de Bismarck, lequel trouve aussi dans la bureaucratie russe peuplée d'Allemands, une armée d'auxiliaires. Pour l'auteur de *la Comtesse Dalamanty*, la nation russe, enserrée par le germanisme et désagrégée par le nihilisme, est une nation dont l'autonomie lui paraît compromise, si elle n'extirpe radicalement et à temps les deux ulcères qui la rongent. Les Russes qui liront cet ouvrage comprendront-ils l'invite? Ceci n'est point notre affaire. Bornons-nous à dire que *la Comtesse Dalamanty* est une œuvre hardie, originale et empoignante, sinon irréprochable. Le premier chapitre du livre : *Le Temple de la paix*, est une mordante photographie de Paris pendant l'Exposition de 1867. Le portrait des Talarine est aussi de toute beauté — surtout la physionomie du chef de la famille, du prince Pierre. C'est le vrai Russe, le Russe qui se souvient de Souvarow et de Rostopchine. Superbe vieillard, homme tout d'une pièce, absolument dévoué aux anciennes traditions, aux anciens usages. Jamais le vieux boyard n'a pu s'habituer à dire « vous. » Il dit « tu » à Dieu, à l'empereur et aux serfs de ses domaines, mais avec des intonations différentes. La façon dont il tutoie Dieu est si profondément respectueuse qu'elle en devient un véritable acte de foi. Ce représentant du passé émet des axiomes d'une justesse profonde. Ceux-ci entre autres : « L'éternel bien a pour « base le devoir. La famille forme le premier échelon de l'échelle cé- « leste ; la patrie vient ensuite ; Dieu est en haut. Les novateurs stupides « qui prêchent la fraternité universelle sont les partisans du plus fé- « roce individualisme. Les tigres et les loups n'ont pas de patrie ; « aussi, s'entre dévorent-ils? La patrie, c'est la famille agrandie. » Sages paroles dont la France actuelle serait bien inspirée de faire son profit!

— De la Russie, passons en Sicile. M. Emmanuel Gonzalès, avec *la Servante du Diable*, nous transporte dans une île volcanique. *La Servante du Diable*, la Stregga (strygge, sorcière), est une certaine Fabiana, mère d'un bâtard dont le marquis de Campo-Forte est le père. Ce marquis de Campo-Forte a deux enfants : Giovanni, le fils naturel, et Diodato, le fils légitime. Il y a haine et lutte entre les deux jeunes gens, et tout l'intérêt du roman gît dans cet antagonisme. L'action se passe au dix-huitième siècle. M. Emmanuel Gonzalès nous représente la Sicile comme un pays opprimé, pressuré, peuplé de sbires et de proscrits, de bandits et de tyrans. Fabiana la Sorcière traverse en vengeresse les temples en ruines et les grottes souterraines. Attentive et farouche, elle veille sur son fils Giovanni, favorise l'amour de ce chef de révoltés pour la juive Judith et l'aide à triompher de son rival Diodato. *La Servante du Diable* est un récit coloré, mouvementé. Les mœurs de ces paysans superstitieux qui ont

conservé une foi robuste aux enchantements et aux opérations magiques dont Théocrite et Virgile redisent la formule dans leurs églogues, sont décrits dans un style véhément, imagé, plein d'allure. La Fabiana a quelque chose d'épique. Mais *la Servante du Diable* n'en est pas moins un mauvais livre. Et voici pourquoi : l'auteur — ce qui est une faute à la fois contre la vérité et contre l'esthétique — n'admet la vertu, le dévouement, le courage, la générosité que dans le peuple. Tous les nobles qu'il met en scène sont de fieffés coquins, des monstres sans nom ou des personnalités orgueilleuses et dures; tous les prêtres qui traversent le drame sont grotesques ou implacables. Au contraire, Giovanni, le bâtard, Fabiana la Sorcière, Judith la juive, les proscrits, les bandits même, sont des héros, des cœurs sublimes, de grandes âmes. Évidemment — et sans doute contre les intentions de l'auteur — les esprits ignorants peuvent tirer de ces généralités trop absolues des conclusions fâcheuses. M. Alfred Assolant, lui aussi, dans le *Plus hardi des gueux*, a mis en scène le peuple, le clergé et la noblesse du dix-huitième siècle; mais — quoique son impartialité soit souvent en défaut, — il a su éviter les injustices de M. Emmanuel Gonzalès. A coup sûr, Bernard de Ventadour, duc d'Uzerche, fourbe, cruel, menteur, hypocrite et suborneur de jeunes filles, est un bien triste sire. Ses compagnons de plaisir et les gens qu'il a à sa dévotion sont de vrais chenapans. On crierait à l'impossible, si, comme contraste, comme correctifs, n'apparaissaient les loyales et sympathiques figures du bon curé de Saint-Eustache et de la marquise de Latour-Maubrac, sœur de Bernard de Ventadour, une sorte de fée bienfaisante qui répare les crimes de son frère. Le peuple, dans le livre de M. Assolant, est évidemment trop flatté; mais il n'y a pas que des saints en sarrau dans le *Plus hardi des gueux*. Il y a aussi des coquins. Sous ce rapport, ce serait faire de la critique pointue que d'insister davantage. Là n'est pas le côté damnable de M. Assolant; il est dans les réflexions dont il assaisonne les aventures de Rienquivaille. M. Assolant a trop lu Voltaire. Disons pourtant, à la décharge de l'auteur du *Plus hardi des gueux*, que son voltairianisme est un voltairianisme gouailleur. Il n'a rien de haineux, et sa gaîté en atténue le venin. L'intrigue du roman est celle-ci : Ninon, fille du bonhomme Marteau, est aimée de Jean-de-Dieu Rienquivaille. Mais Bernard de Ventadour essaye pareillement de papillonner autour de Ninon. De là des guet-apens, des bousculades, des estocades, des courses au clocher, des escarmouches, des enlèvements, dans lesquels Rienquivaille, « le plus hardi des gueux, » apparaît toujours comme le *deus ex machinâ*. Finalement, c'est « le plus hardi des gueux » qui triomphe. Il y a dans le livre trois physionomies saisissantes : d'abord Rienquivaille, peintre, poëte, musicien, bohème

avec des airs de gentilhomme, leste, bien fait, le cœur sur la main, héroïque, fou, très-sympathique; puis, Ninon, un petit amour de fillette, avec des yeux que Greuze eût voulu peindre, mais d'une vertu à toute épreuve; enfin, Joseph Théodore Marteau, l'épicier trembleur, possédant pignon et boutique sur rue près la Tour Saint-Jacques la Boucherie, bourgeois tranquille, paisible de caractère, exact aux échéances, homme respecté dans son quartier, homme considérable, homme à l'aise, homme qui... homme que.... bref, malgré ses défauts, un bon homme et un excellent père de famille. Marteau a des successeurs. Ce sont les Jérome Paturot de notre société contemporaine.

— Nous aurions encore à dire un mot d'une douzaine de romans qui viennent de paraître. Mais le temps et l'espace nous manquent. Remettons la chose à notre prochaine revue trimestrielle, et, sans transition, abordons les Contes et les Nouvelles. On publie les œuvres posthumes de George Sand, et ces œuvres posthumes sont des Contes, et des Contes de grand'mère encore. Lélia, grand'mère, voyez-vous cela d'ici? Eh bien! oui, George Sand était, dans ces derniers jours, passée à l'état d'aïeule, et c'est pour ses deux petites-filles, Aurore et Gabrielle, qu'elle a écrit *le Chêne parlant*, *le Chien*, *la Fleur sacrée*, *Ce que disent les fleurs*, *le Marteau rouge*, *le Gnôme des huîtres*, *la Fée Poussière*, *la Fée aux gros yeux*, *le Château de Pictordu*, *la Reine Coax*, *les Ailes de courage*, *le Nuage rose*, *le Géant Yeous* et *l'Orgue du Titan*. Quelques-uns de ces contes, tels par exemple que *l'Orgue du Titan*, *la Fée aux gros yeux*, *le Gnôme des huîtres* et *la Fleur sacrée* (le lotus) laissent passer des bouts d'oreilles sur lesquels on lit : panthéisme, boudhisme, métempsycose et migration des âmes. Mais les autres ne méritent que des éloges, et des éloges sans réserves. Le merveilleux de la narration cache toujours une moralité ou une leçon — et les fées évoquées par George Sand enseignent, celle-ci l'amour du travail, celle-là les avantages de la vertu. D'autres révèlent à la petite Aurore et à la petite Gabrielle les merveilles de la minéralogie, de l'entomologie et de la botanique. *Le Chêne parlant*, *le Géant Yeous* et *le Manoir de Pictordu*, où se marient si harmonieusement le réel et l'idéal, sont des démonstrations on ne peut plus ingénieuses de la puissance moralisatrice de la souffrance et de la supériorité de l'homme sur les forces aveugles de la nature. Il y a, dans *le Manoir de Pictordu*, une touchante théorie sur les rapports du monde visible et du monde invisible. Il y est question des mères mortes qui veillent sans cesse sur leurs enfants confiés aux soins des marâtres. Dans *les Ailes de courage*, George Sand nous présente un jeune Pythagore rural qui, comme saint François d'Assise, comprend et explique le langage des oiseaux — avec cette différence cependant que Clopinet ne sait pas,

comme le séraphique François, idéaliser et déifier les créations du bon Dieu. Dans *la Reine Coax*, la reine des grenouilles, qui se pare d'émeraudes, qui joue de l'éventail, qui danse la sarabande, qui passe la moitié du jour à faire la pecque et la mijaurée et qui crève à la peine, la grand'mère a voulu prouver que la vanité était un vilain défaut et qu'une jeune fille doit chercher à plaire uniquement par ses vraies qualités et non pas des qualités d'emprunt. En résumé, il y a dans les *Contes d'une grand'mère* des pages de toute perfection : « Il ne manque que Dieu à George Sand, » disait Raymond Brucker. En effet, si Dieu, le Dieu vivant—et non le Dieu des philosopheurs, un Dieu qui pue l'encre—apparaissait dans ces Contes, ce seraient d'incomparables chefs-d'œuvre. Aux *Contes d'une grand'mère* se rattache un volume de Nouvelles, comprenant *la Coupe, Lupo Liverani, le Toast* et *la Rêverie à Paris*. On aurait mieux fait de laisser dormir ce volume dans les tiroirs de la châtelaine de Nohant. Il n'ajoute rien à sa gloire. Au contraire ! ce sont, en partie, des conceptions de la George Sand des mauvais jours, des jours d'impiété et de révolte. *La Rêverie à Paris* est un dithyrambe en l'honneur de la ligne droite, de la rue tirée au cordeau, si souvent critiqué par l'école romantique. *Le Toast* est un petit rien, écrit pourtant avec une plume d'or. Restent *la Coupe* et *Lupo Liverani*, sur lesquels portent principalement nos blâmes. *La Coupe* est un poème féerique en prose, nuageux, obscur, monotone, conçu d'après les idées druidiques des Triades bardiques, de Jean Reynaud, d'Henri Martin et de Michelet-Dumesnil. La « Coupe des fées » donne la beauté, la jeunesse, la puissance, l'immortalité — mais elle ne donne pas le bonheur. Si bien que le dernier mot du poème aboutit au dégoût de la vie. Le prince fabuleux dont la fée Zilla s'est constituée la protectrice en arrive à s'écrier : « La mort, c'est l'espérance. » Belle devise, mais seulement dans une bouche chrétienne. Quant à *Lupo Liverani*, drame en trois actes, imité de Tirso de Molina, nous ne pouvons en louer que le style. La donnée est dirigée contre un des dogmes les plus redoutables du catholicisme. L'œuvre de Gabriel Tellez (Tirso de Molina) est la plus hardie création du théâtre espagnol. Mais c'est un drame sincèrement religieux, un véritable *auto*, fait, selon les croyances du temps où il a été écrit, par un moine à qui Dieu avait départi le génie d'un Shakespeare. Cette œuvre effrayante, audacieuse et puissante, a pour titre : *El Condenado por desconfiado*, le *Damné pour manque de foi*. On peut y voir une sorte de parabole destinée à rendre intelligible au peuple la doctrine catholique de la grâce efficace. George Sand a dénaturé la conception rigoureusement orthodoxe de Gabriel Tellez, conception très-large d'allures, ne comportant rien d'étroit, de mesquin, de ridicule. Au dénoûment d'*El Condenado*, tout de réconciliation et de pardon, le dernier mot reste à

Dieu. Dans *Lupo Liverani*, le dernier mot est à Satan, qui dit au héros principal, à Angelo devenu ermite : « C'est au désert que je règne sur « celui qui n'aime que lui-même. Va ! invente des supplices pour ton « corps, et persiste à croire que le sang est plus agréable à Dieu que « les larmes. Je t'aiderai à dessécher ton cœur et à développer par « de fécondes imaginations le précieux germe de férocité qui fait les « saints exorcistes et les inquisiteurs canonisés. » Ne croirait-on pas lire une page du *Réveil* ou de la *Lanterne*.

— Mme Durand (Henri Gréville) arrive encore de Russie, non avec un roman, cette fois, mais avec un stock de Nouvelles : *Stephane Makarieff*, *Vera*, l'*Examinateur*, le *Meunier* et *Anton Massilof*. Trois de ces Nouvelles : *Vera*, le *Meunier* et *Anton Massilof*, mettant en scène, ici une coquette qu'une plaisanterie de son fiancé mène au tombeau, là un rustre comme il y en a tant, ailleurs un secrétaire d'ambassade dont l'indécision est le péché mignon, sont à peu près insignifiantes. Par contre, dans *Stephane* et l'*Examinateur*, nous avons deux joyaux qu'on dirait sortis de la cassette de Mérimée ou de l'écrin de Tourguéneff. L'*Examinateur* pourrait même entrer, sans conteste, dans le petit nombre des contes non fantastiques d'Hoffmann. Les bonnes et braves figures du professeur Maréguine, de sa gouvernante, de son élève — une pauvre orpheline qu'il épouse presque sans s'en douter, — ont une netteté et un charme singuliers, provoquant tour à tour une larme ou un sourire. *Stephane Makarieff* vaut, esthétiquement parlant, l'*Examinateur* ; mais l'histoire de ce paysan russe qui se marie sans amour, qui vit en adultère avec sa voisine et qui tue sa femme légitime, manque absolument de moralité. Or, dans des courts récits de ce genre, le manque de moralité est chose particulièrement choquante. Et c'est précisément le défaut dans lequel sont partiellement tombés M. Émile Bosquet et M. Georges de Peyrebrune. Il y a pourtant dans le recueil de M. Émile Bosquet une petite perle : *les Oiseaux de Berthe*. C'est court, naturel, simple, délicat, ravissant. Que n'a-t-il montré le même tact dans *Séraphine et Léonie* et surtout dans *Une villégiature*, narration passablement leste où se donnent la réplique une Parisienne, un vieux beau et un viveur ? Tous personnages qui sont loin d'être des prodiges de vertu : il est vrai de dire néanmoins que l'expérience les corrige. Aussi lestes sont certains *Contes en l'air* de M. Georges de Peyrebrune : notamment la *Tante Berthe*. Incontestablement la *Tante Berthe* a une réelle valeur littéraire. Il est fâcheux que le côté poétique, spirituel et original (une jeune tante à la mode de Bretagne qui se déguise en petite vieille pour dégoûter son neveu Daniel et qui ne réussit que mieux à lui inspirer de l'amour), il est fâcheux, dis-je, que les qualités sérieuses du récit soient déparées par une tendance visible à prodiguer les descriptions anacréontiques et

les scènes libres (genre Daphnis et Chloé). La *Tante Berthe* a fourni à M. Georges de Peyrebrune l'occasion de célébrer le Périgord, belle province où ne se trouve pas seulement des dindons truffés et des cèpes à la bordelaise, mais où il pousse aussi des Montaigne, grands dénicheurs de paradoxes, des Fénelon, sublimes pêcheurs d'âmes, des Dumesnil, braves plébéiens qui deviennent des héros en défendant la patrie. Mentionnons seulement pour mémoire, comme faisant partie des *Contes en l'air : Sous les branches*, banalité puérile ; *Une fenêtre dans l'autre monde*, qui fait involontairement penser au chien si intelligemment fidèle d'Aubry de Montdidier (voir la *Morale en action*) ; *Une horrible histoire*, laquelle n'est pas du tout une histoire horrible, puisqu'il ne s'agit que de la noyade simulée d'un affreux king-charles ; enfin, l'*Appollon Pythien*, petit poëme mythologique où sont racontées (trop librement) les défaillances de la prêtresse Pamphila. Et voilà tout! On dit que, sous ce nom vraiment romantique de Georges de Peyrebrune, se cache une femme, et une femme de beaucoup d'esprit. L'esprit y est, très-certainement. Mais l'auteur des *Contes en l'air* fera bien — sans devenir pour cela collet-monté — de déshabiller un peu moins son style. Chez une femme, le style trop décolleté déplaît et jure.

FIRMIN BOISSIN.

JURISPRUDENCE

Traité de droit français privé et public, par A. MOULLART, docteur en droit, professeur de droit et d'économie politique à Amiens. Paris, Guillaumin, 1877, in-8 de XXXII-694 p. Prix : 10 fr. — *Manuel de la législation française à l'usage de tout le monde*, par M. EMILE BENOIT, avocat, juge-suppléant à Avignon. Paris, Larose, 1877, in-12 de VII-416 p. Prix : 4 fr. — *Etudes sur la communauté réduite aux acquêts*, par M. CH. PIOLET, docteur en droit. Paris. Marescq aîné, 1877, in-8 de 201 p. Prix : 4 fr. — *De la séparation de biens sous le régime dotal*, par M. VUÉRAT, docteur en droit, substitut à Etampes. Paris, Cotillon, 1877, in-8 de 191 p. Prix : 3 fr.— *Etude sur le caractère et les conditions constitutives du mariage en droit romain et en droit français*, par M. BÉDROS TH. CHACHIAN, docteur en droit. Paris, Blot, 1875, in-8 de 167 p. Prix : 3 fr. — *De la succession légitime et testamentaire en droit international privé*, par M. CHARLES ANTOINE, docteur en droit. Paris, Marescq aîné, 1876, in-8 de XII-180 p. Prix : 3 fr. — *La Faillite dans le droit international privé*, par M. G. CARLE, professeur à l'Université de Turin, traduit et annoté par M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de Nancy. Paris, Marescq, 1875, in-8 de XI-163 p. Prix : 4 fr. — *La Législation de l'Algérie*, par M. JEANVROT, substitut à Ajaccio. Paris, Cotillon, 1877, in-8 de 76 p. Prix : 2 fr. — *L'Egypte et sa réforme judiciaire*. Paris, Auguste Ghio, 1875, in-8 de 174 p. Prix : 2 fr. — *Etude sur l'extradition*, par M. E. DE VAZELHES, docteur en droit. Paris, Pichon, 1877, in-8 de 230 p. Prix : 5 fr. — *Précis d'un cours de droit criminel*, par M. E. VILLEY, professeur à la faculté de Caen. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1876 et 1877, 2 vol. comprenant ensemble 551 p. Prix : 4 fr. — *Code-Manuel du juré d'assises*, par C. FENET, avocat. Paris, Cotillon, in-12 de 317 p. Prix : 1 fr. 25. — *Des excuses légales en droit pénal*, par M. A. de SARRAU DE BOYNET, avocat. Paris, Thorin, 1875, in-8 de VIII-531 p. Prix : 10 fr. — *La Séduction*, par M. ALBERT MILLET, avocat. Paris, Cotillon, 1876, in-12 de 223 p. Prix : 2 fr. 50. — *Dictionnaire de droit électoral*, par M. A. BAVELIER, ancien avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Paris, Paul Dupont, 1877, in-8 de 511 p. Prix : 11 fr. — *Code des*

lois de la presse, par M. ROLLAND DE VILLARGUES. Paris, 1876, 3e édition, Marescq aîné, in-8 de 120 p. Prix : 4 fr. — *De la propriété des mines*, par M. E. CHEVALLIER, docteur en droit. Paris, Marescq aîné et Baudry, in-8 de 201 p. Prix : 4 fr. — *Code des théâtres*, par M. CH. CONSTANT, avocat à Paris. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1876, in-12 de 370 p. Prix : 3 fr. 50 — *Leçon d'ouverture du cours de droit civil approfondi dans ses rapports avec l'enregistrement*, par M. E. DUBOIS, professeur à la faculté de Nancy. Paris, Cotillon, 1876, in-8 de 41 p. 2 fr. 50.

L'année dernière, à cette même place, nous entretenions nos lecteurs des résultats du concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques en 1872, et dont le programme était ainsi formulé : « Exposer avec la clarté nécessaire pour être compris par tous, les règles fondamentales du droit français, et montrer les rapports de ce droit avec les principes de la morale et avec l'utilité générale... » Nous rendions compte à cette époque des deux ouvrages qui avaient valu à leurs auteurs, MM. Jourdan et Glasson, le premier et le second prix. Nous avons à parler aujourd'hui du traité de M. Moullart, que les juges du concours ont placé au troisième rang, tout en lui décernant une *mention très-honorable*. Dès les premières lignes de l'introduction, nous sommes heureux de relever cette phrase qui garantit les sentiments de l'auteur, et qui semble indiquer de sa part une parfaite intelligence des difficultés du sujet : « Mon intention n'a pas été de faire un manuel qui pût prendre sa place dans le cabinet de l'homme d'étude, comme dans la mansarde de l'ouvrier et dans la chaumière du paysan. Je ne connais qu'un livre assez court, assez beau, assez indispensable, assez universel, assez bon marché, car il faut tenir compte de ces nécessités économiques, pour pénétrer partout et s'adresser à la fois à l'ignorant et au savant; mais ce livre, l'Évangile, est un code des devoirs, et il a d'autres auteurs et d'autres vulgarisateurs que des professeurs de droit. »

Cela est bien dit autant que bien pensé. Mais pourquoi faut-il qu'en dépit des promesses de ce début, M. Moullart soit précisément tombé dans l'écueil qu'il signalait lui-même? Il s'est laissé entraîner à composer un véritable manuel. Son livre, nous le craignons, est trop scientifique pour ceux qui ne sont pas initiés à la connaissance du droit, trop superficiel pour ceux qui veulent entreprendre des études sérieuses. Préoccupé à l'excès du désir de ne rien omettre, il accorde trop de place à des détails que son cadre ne comportait pas. Les grandes lignes perdent ainsi de leur netteté; les développements présentent souvent la sécheresse inséparable des nomenclatures; les lacunes pourtant y abondent encore, et la critique y fait parfois défaut. Le lecteur est fréquemment déconcerté par la distribution toute nouvelle des matières. Enfin, si les intentions sont louables, la philosophie n'est pas toujours suffisante. En particulier, les démonstrations du droit de propriété (p. 169), et du droit de transmission par dernière volonté (p. 428), sont loin de nous satisfaire.

— *Le Manuel de la législation française à l'usage de tout le monde*, par M. Émile Benoit, est également une œuvre de vulgarisation, mais les visées sont plus modestes. On y trouvera des conseils pratiques, qu'accompagnent des formules et des modèles d'actes usuels.

— Au contraire, M. Piolet, dans sa monographie sur la *Communauté réduite aux acquêts*, s'est placé à un point de vue surtout scientifique. Cette étude est précédée d'une introduction dans laquelle M. D. de Folleville, le professeur bien connu de la faculté de Douai, fait ainsi ressortir l'intérêt du sujet : « La plupart des auteurs n'ont consacré jusqu'ici à ce sujet que des développements fort courts. Aucune monographie spéciale n'a été, à notre connaissance, publiée et mise dans le commerce. Nous dirions volontiers qu'il y a là une véritable ingratitude en présence des services que rend, dans la pratique, la communauté réduite aux acquêts. » Désormais cette lacune est comblée. Le livre de M. Piolet est un exposé très-complet, très-substantiel, très-compétent.

— Cette matière si vaste et si difficile des conventions matrimoniales a également appelé l'étude de M. Vuébat. *De la séparation de biens sous le régime dotal*, tel est le titre de l'ouvrage que vient de publier ce jeune magistrat, dont le nom a déjà été mis en évidence par le concours de 1876, pour les fonctions d'attaché au parquet. Il témoigne, dans ce sujet un peu aride et très-spécial, de connaissances approfondies et d'une vraie puissance de dialectique.

— Nous sommes redevables à M. Bédros-Th. Chachian d'un excellent traité sur le *Caractère et les conditions constitutives du mariage*. C'est un ouvrage que nous aimons à signaler, parce qu'il dénote un travail consciencieux, des recherches intelligentes, et qu'il s'inspire, dans les grandes controverses soulevées autour de la question, d'un esprit vraiment *libéral*, au sens juste et chrétien de ce mot. L'auteur parcourt les législations de l'antiquité; chemin faisant, il fournit sur les coutumes de l'Arménie des renseignements curieux et nouveaux. Examinant ensuite le droit français moderne, il en fait une exposition très-complète. Non content d'analyser, il apprécie; et nous ne pouvons que partager son sentiment, qu'il résume ainsi : « La loi civile nous paraît avoir commis une double faute : premièrement, le jour où l'Assemblée législative changea la nature du mariage en ne tenant aucun compte du sacrement; secondement, le jour où les articles organiques enlevèrent aux catholiques le droit de recevoir la bénédiction de l'Église, avant de se rendre à la cérémonie civile (p. 89). »

— Nous sommes loin de l'époque où le législateur n'avait à se préoccuper que des seuls habitants de sa cité ou de son empire, et où les jurisconsultes romains ne mentionnaient les étrangers que pour leur dénier toute espèce de droits, en les flétrissant sous la qualifica-

tion de *barbares*. Avec le développement toujours croissant des relations internationales, l'étude du droit international privé prend une importance également croissante. C'est là une branche essentiellement moderne de la science juridique. Déjà des travaux remarquables ont été accomplis; mais le champ est vaste et promet encore d'amples moissons à ceux qui tenteront de l'exploiter. Aussi félicitons-nous M. Ch. Antoine d'avoir pris pour sujet de thèse de doctorat l'examen des conflits qui peuvent surgir en matière de successions entre les diverses législations. D'après lui, les règles que la raison commande sont les suivantes : « Le succession d'une personne est réglée par la loi de la nation à laquelle cette personne appartient. — Il en est ainsi quel que soit le pays où se trouvent les biens laissés par le défunt, quelle que soit la nature de ces biens, meubles ou immeubles, et quel que soit enfin le pays où a eu lieu le décès.... » — Mais M. Antoine ne se borne pas à émettre le vœu que ces règles soient désormais consacrées par le commun accord des législations européennes. Il va plus loin, et c'est ici que nous hésitons davantage à le suivre : il soutient que d'ores et déjà, dans l'état actuel de notre code, « ces mêmes principes peuvent et doivent être suivis en France, aucun texte de la loi française ne s'opposant à ce qu'ils le soient. » Cette opinion est fortement appuyée par M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de Nancy, dans la préface dont il a honoré l'œuvre de son élève.

— De l'ouvrage précédent au volume intitulé : *la Faillite en droit international privé*, la transition est doublement facile : les questions soulevées offrent des analogies, et ici encore nous retrouvons le nom de M. Ernest Dubois. Il est vrai que M. Dubois se présente avec le titre modeste de traducteur du mémoire de M. G. Carle, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques de Naples. Mais l'importance des annotations fait du professeur français un véritable collaborateur de son confrère italien. Ce traité, dont nous regrettons de n'avoir pu parler plus tôt, a déjà eu un grand retentissement dans les facultés et dans le monde judiciaire. La faveur dont il jouit est méritée; car il ouvre, en droit pur, des aperçus trop généralement négligés; et, au point de vue pratique, il fournit des renseignements précieux tant sur la jurisprudence française que sur la jurisprudence étrangère.

— M. Jeanvrot, substitut à Ajaccio, a entrepris de présenter dans un tableau d'ensemble la législation de l'Algérie, en exposant l'état actuel de l'organisation politique, administrative, communale, départementale, judiciaire, etc. Il lui a fallu, pour concevoir simplement l'idée d'un semblable travail, un véritable courage. Comment ne serait-on pas effrayé, en effet, à la vue de ce dédale de lois, de décrets,

d'ordonnances, qui, tour à tour, se sont abrogés, modifiés ou complétés? On l'a dit avec raison, le pire des systèmes successivement essayés eût été préférable, sous la condition d'être appliqué avec esprit de suite, à cette instabilité perpétuelle. M. Jeanvrot s'est appliqué à rechercher dans ces centaines de textes épars les dispositions présentement en vigueur, et à les résumer en quelques pages concises. Nous pourrions sans doute signaler bien des omissions, notamment dans la partie consacrée à l'organisation administrative; mais comment en aurait-il été autrement? Nous préférons reconnaître ce que l'effort tenté offre de méritoire et d'utile.

— *L'Égypte et sa réforme judiciaire*, tel est le titre d'un mémoire consacré à l'étude d'une question plus politique encore que juridique. L'auteur anonyme, qui fait preuve d'une connaissance approfondie de l'Égypte et de ses mœurs, conclut au maintien des anciennes capitulations; il signale les dangers des innovations proposées par le vice-roi dès 1867, dans un but habilement et perfidement dissimulé. Depuis l'époque de cette publication (décembre 1875), des faits nouveaux se sont produits. Nous ne croyons pas cependant que la question soit définitivement vidée; la discussion reste ouverte; et les lecteurs qui voudront suivre ces débats si graves notamment pour les intérêts français, consulteront avec fruit ce travail et les documents nombreux qui y sont reproduits.

— Avec l'*Étude sur l'extradition*, de M. E. de Vazelhes, nous entrons dans le domaine du droit pénal, quoique la question se rattache encore au droit international, et qu'il convienne de se reporter, pour comprendre son intérêt de plus en plus considérable, aux causes indiquées ci-dessus. Le principe remonte à l'antiquité la plus reculée, et notre auteur cite un véritable traité d'extradition intervenu entre Ramsès II, roi d'Égypte, et le prince de Chéta. Mais c'est à notre époque surtout qu'il devient nécessaire de consacrer à ce droit une place et une attention toutes spéciales. L'échange des malfaiteurs, si nous pouvons nous exprimer ainsi, suit la marche ascendante des autres échanges de peuple à peuple. M. de Vazelhes aborde ce sujet délicat avec une préparation très-complète, une forme excellente, des principes que nous sommes heureux d'approuver sans réserve. Il critique, non sans raison, ce qu'il y a d'excessif dans la règle de non-extradition pour faits politiques, — cette formule vague couvrant trop souvent de vrais crimes de droit commun. Il étudie la question éminemment actuelle de savoir quelle forme doivent revêtir les traités d'extradition sous l'empire de la constitution qui nous régit, et il démontre que la sanction législative ne s'impose pas comme une condition essentielle de leur validité. — Quels faits peuvent motiver l'extradition, quelles personnes en sont passibles,

quelle est la procédure à suivre, quelles sont les conséquences légales, — ces diverses questions font l'objet de sa part d'un examen sérieux. Un appendice contient le texte d'un certain nombre de conventions choisies parmi les plus récentes. Notons enfin que notre auteur, dans les préliminaires historiques de son travail, fournit des indications et formule des appréciations équitables sur la nature et l'utilité du *droit d'asile* chez les anciens et au moyen âge.

— Dans la préface de son *Précis d'un cours de droit criminel*, M. Villey prie le lecteur « de croire sur sa parole qu'il n'a eu d'autre prétention que de faciliter à la jeunesse des écoles, par un résumé à la fois succinct et complet, l'étude, trop longtemps négligée, de notre législation criminelle. » Toutefois, ce n'est pas aux étudiants plus préoccupés de l'examen à subir que de la science à acquérir, qu'il convient de recommander cet ouvrage. Ils seraient effrayés par ses dimensions ; ils n'y trouveraient pas ce qu'ils demandent aux *manuels* qui peuvent, à la rigueur, préparer des licenciés en droit, mais qui ne formeront jamais des jurisconsultes. Enfin, ils seraient déroutés par l'ordre plus logique que conforme aux programmes dans lequel M. Villey a classé ses matières. — Mais en constatant que l'auteur n'a pas écrit pour ce public malheureusement trop nombreux sur les bancs des facultés, nous avons la conscience de lui rendre un hommage mérité. S'il n'est pas arrivé exactement au but qu'il affirme s'être proposé, c'est qu'il l'a dépassé. Ceux qui désirent se livrer à une étude sérieuse goûteront ce traité, où ils trouveront, exposés dans la forme la mieux appropriée au sujet, des idées saines et des aperçus profonds.

— Le *Code-Manuel du juré d'assises* est un recueil soigneusement élaboré des prescriptions législatives qui organisent le jury criminel, déterminent sa compétence et réglementent la procédure. Nous faisons les plus expresses réserves sur les théories énoncées dans la première partie, où l'auteur décrit l'histoire et les vicissitudes de cette institution.

— Le volume de M. de Sarrau de Boynet : *des Excuses légales en droit pénal*, est nourri de faits et de textes ; il abonde en citations d'arrêts ou d'auteurs, et nous semble destiné à rendre de précieux services, spécialement dans les parquets.

— Sous ce titre : *La Séduction*, M. Albert Millet examine une grave question morale et sociale. Il constate les progrès effrayants de l'immoralité publique, le nombre croissant des naissances illégitimes, des infanticides, des attentats de toute nature qui, chaque année, appellent l'intervention des tribunaux ; et il s'écrie en face de ces *horreurs sociales* : « Il faut une loi contre la séduction ! » C'est qu'en effet la loi est à faire tout entière, et M. Millet a beau jeu à relever l'incon-

séquence ou l'imprévoyance du code pénal : « S'agit-il de sauvegarder quelques intérêts pécuniaires? Oh! alors le code déploie une prudence admirable! Il prend les plus minutieuses précautions ; il met les mineurs en tutelle... Mais quand il s'agit non plus d'une quittance ou d'un billet à ordre, mais de la vertu d'une jeune fille mineure, le législateur ne dit mot et consent à voir commettre impunément un tel abus de confiance... » — Il ne suffit pas de critiquer l'état de choses existant; il est nécessaire de poser, tout au moins, les bases du droit nouveau que l'on sollicite avec tant de raison. Telle est l'œuvre qu'entreprend notre auteur avec verve et conviction, passant en revue les législations anciennes et étrangères, tantôt leur faisant des emprunts, et tantôt s'inspirant de l'expérience acquise pour prévenir les abus signalés à d'autres époques. Car il importe de ne pas tomber, en voulant supprimer les dangers de l'impunité, dans les dangers qui pouvaient résulter de la *recherche de la paternité* trop facilement autorisée.

Nous nous associons aux vœux de M. Millet. Nous voterions volontiers toutes les modifications qu'il propose d'apporter au texte de la loi. Mais nous croyons fermement que la réforme législative, qui est indispensable, ne sortira son plein effet qu'à la condition d'être précédée ou accompagnée de la réforme morale dont la religion peut seule devenir l'instrument. Voilà la vérité fondamentale que M. Millet ne méconnaît pas, du moins nous l'espérons, mais qu'il a le tort de ne pas proclamer assez haut.

— *Le Dictionnaire de Droit électoral*, de M. Bavelier, n'est pas seulement un ouvrage bien fait et sérieusement travaillé. Cette première condition, assurément nécessaire, n'est pas toujours suffisante pour assurer le succès. Il faut, en outre, qu'un auteur sache arriver à son heure et en temps opportun. Or, le volume dont nous parlons présente essentiellement ce mérite de l'à-propos. Le suffrage universel vient de fonctionner à tous les degrés; partout s'agitent des questions de vérification de pouvoirs ; la Chambre des députés se livre à la besogne des invalidations; les Conseils de préfecture et le Conseil d'État sont tous les jours appelés à statuer sur des élections départementales ou municipales. Dans ces circonstances, la publication d'un recueil qui résume avec clarté et dans un ordre méthodique les dispositions légales et les monuments de la jurisprudence n'offre pas moins d'intérêt pour les juges eux-mêmes que pour les justiciables. Si maintenant nous ajoutons, ou plutôt nous répétons que ce recueil est le fruit de longues recherches et qu'il révèle une science de bon aloi, on reconnaîtra avec nous que l'auteur a rendu au public un véritable service.

— Un honorable magistrat de la Cour de Paris, M. Rolland de

Villargues, a entrepris, il y a quelques années, de *codifier* les lois sur la presse, c'est-à-dire de coordonner, en les éclairant par ce rapprochement et par des relevés de jurisprudence, les textes qui régissent actuellement la matière. La troisième édition, que nous avons sous les yeux, est datée de 1876 et donne, sauf en ce qui concerne le colportage, le dernier état de la législation. Mais on sait que les Chambres sont saisies de propositions modifiant, d'une façon plus ou moins absolue, la loi du 29 décembre 1875. Cette circonstance, qui pourra nécessiter bientôt une édition nouvelle, ne fait qu'augmenter l'intérêt de celle dont nous nous occupons. Quand on veut réaliser des réformes, la condition préalable est de bien connaître ce qu'il s'agit de réformer. C'était justement le point de vue auquel se plaçait la Chambre de 1876 quand elle chargeait une commission de cette même œuvre que notre auteur s'est spontanément imposée. Mais, tandis que le résultat des travaux de la commission est encore à connaître, M. Rolland de Villargue a su mener sa tâche à bien et répandre la clarté sur cette législation de la presse, si mobile et si tourmentée.

— C'est un sujet également à l'ordre du jour des discussions parlementaires que M. E. Chevallier a abordé dans son traité de la *Propriété des mines*. On sait, en effet, que des modifications à la loi de 1810 sont depuis longtemps sollicitées, surtout en ce qui concerne les rapports des concessionnaires et des superficiaires, et que des projets sont mis en ce moment même à l'étude. Ce motif n'est pas étranger, sans doute, au choix que la faculté de Paris a fait de cette question pour le concours de doctorat de 1875. Le prix qu'elle a décerné à M. Chevallier recommande son livre mieux que ne le pourraient faire nos éloges. Pourquoi seulement l'auteur a-t-il pris comme point de départ cette idée, très-répandue il est vrai, que, dans l'esprit du législateur de 1810, la mine non concédée est une *res nullius?* Cette explication, assez commode peut-être pour pallier les incohérences du texte, a le tort de ne rien expliquer du tout. Le trait distinctif des *res nullius* est de donner lieu au droit d'*occupation ;* or, ce droit ne s'applique pas aux mines. Mieux vaut reconnaître franchement que l'on n'a pas suivi en 1810 un système défini, et que les rédacteurs de la loi, divisés entre eux sur la doctrine, ont préféré se mettre d'accord au moyen de concessions partielles, sacrifiant assez volontiers les exigences de la logique pour ne songer qu'aux besoins de la pratique. Telle est la vérité, croyons-nous ; et, somme toute, elle blesse moins le législateur qu'une interprétation qui lui attribue une théorie dont l'énoncé même soulève des contradictions. Surtout faudrait-il se garder de dire « que ce système est le meilleur en raison et en équité (p. 33 et 34). »

— A côté de détails forcément spéciaux et d'un intérêt très-relatif, M. Constant examine, dans son *Code des théâtres*, quelques questions dont l'importance est réelle en droit et en économie. Il retrace notamment l'histoire de l'impôt connu sous le nom de *droit des pauvres ;* il démontre d'une manière péremptoire ses avantages et sa légitimité. Les développements qu'il consacre au droit de propriété littéraire en matière d'ouvrages dramatiques méritent de même d'être signalés et recommandés. Ajoutons que, dans des *annexes* qui occupent près de la moitié du volume, l'auteur a réuni les principaux jugements et arrêts rendus en matière théâtrale, et publié la liste chronologique des lois et décrets concernant les théâtres.

— Nous terminons cette trop rapide revue par la mention d'une brochure de 40 pages, dont l'existence même est un fait important et fécond en conséquences. Elle est intitulée : *Leçon d'ouverture du cours de droit civil approfondi dans ses rapports avec l'enregistrement*, par M. Ernest Dubois, professeur à la faculté de Nancy. — Depuis longtemps, l'absence de cours sur l'enregistrement était signalée comme une lacune des plus regrettables dans l'enseignement des facultés. Les étudiants quittaient ainsi l'école sans être initiés à cette branche du droit, dont la connaissance offre cependant un caractère si incontestable d'utilité, ou plutôt de nécessité. Nulle matière, en effet, ne donne lieu devant les tribunaux à des difficultés plus fréquentes et plus épineuses. D'autre part, le fisc nous enlace tous, à chaque moment et à l'occasion de chacun des incidents de la vie usuelle, dans le réseau serré et parfois presque inextricable de ses droits d'*acte ou de mutation, fixes, gradués ou proportionnels*. Enfin, nous croyons que l'administration de l'enregistrement doit désirer la première une direction scientifique, telle que peuvent la donner des professeurs distingués, empêchant la pratique de dégénérer en routine, et fixant les principes dans ces questions où la doctrine, au sens le plus élevé du mot, trouve une place incontestable.

L'honneur d'avoir réparé cette omission, jusqu'ici, reprochée aux programmes officiels (car les cours de droit administratif ne pouvaient qu'effleurer à peine le sujet), revient à la faculté de Nancy, dont l'exemple mérite d'être suivi partout, et notamment dans nos Universités catholiques. Le professeur du nouveau cours, M. Ernest Dubois, expose le plan auquel il s'est arrêté et en explique les grandes lignes avec une compétence qui nous porte à souhaiter que son enseignement soit bientôt recueilli et publié tout entier.

A. DE CLAYE.

THÉOLOGIE

Corpus apologetarum christianorum sæculi secundi; edidit Jo.Car.Th.eques de Otto. *Justini Philosophi et martyris opera*.Tom. I. Opera Justini indubitata, editio tertia, plurimum aucta et emendata, Ienæ, Hermann Dufft; Paris, Klincksieck, 1875-77, in-8 de 866 p. — Prix: 10 fr.

Il fut un temps où la France était le pays classique des travaux d'érudition religieuse. C'est de chez nous que sont sorties les premières éditions des Pères au seizième siècle, puis, dans les deux siècles suivants, les premières *bonnes* éditions des principaux Pères; les Etienne et les Bénédictins ont présidé à ces deux époques des études patrologiques. Dans ce siècle encore, nous avons produit l'immense collection Migne; c'est le clergé français qui a conçu et soutenu cette œuvre si utile malgré ses défauts. Absorbé dans les soins d'un ministère qui s'étend de plus en plus et par la multiplication des œuvres et par la diminution du personnel, il n'a pas eu jusqu'ici le temps de se consacrer aux longues et minutieuses besognes de la philologie et de l'archéologie. Mais voici venir le moment où la science ecclésiastique est appelée à refleurir sous les auspices d'un Pape savant et par le concours des nouvelles fondations universitaires. Il est temps de ne plus se contenter de réimpressions, et de s'initier aux travaux récents qui ont renouvelé à l'étranger les études de littérature chrétienne; sans exagération de modestie, nous avons en ce genre beaucoup à apprendre et de l'Allemagne et de l'Angleterre.

On a rendu compte ici des nouvelles éditions des Pères apostoliques et notamment de celle de MM. Harnack, de Gebhardt et Zahn. M.Otto nous donne aujourd'hui, pour la troisième fois depuis 1842, une édition des apologistes du second siècle; le premier volume, en deux fascicules, contient les œuvres incontestées de saint Justin, savoir les deux *Apologies* et le *Dialogue avec Tryphon*. Disons d'abord que ces volumes ont sur les in-folio des Bénédictins et même sur les in-4° de Migne l'avantage d'être portatifs. Dans ce temps de perpétuelle circulation, c'est un mérite appréciable; un volume de petites dimensions peut défrayer et occuper bien des loisirs forcés. M. Otto n'a cessé depuis 1842 de perfectionner son texte par la collection désormais complète de tous les manuscrits connus de saint Justin. Hélas! ils sont bien peu nombreux. Jusqu'à lui, on n'avait fait que reproduire la première édition de Robert Etienne (1551); dom Maran lui-même, qui avait eu les manuscrits à sa disposition, n'avait pas osé introduire dans le texte les corrections qu'ils présentaient : il se bornait à en tenir compte dans ses notes et dans sa traduction. Ce scrupule exagéré des anciens éditeurs rend très-difficile à lire le côté grec de leurs

pages. En corrigeant le texte lui-même, M. Otto s'est montré très-discret : il est en critique d'une école fortement conservatrice.

Les notes, rédigées en latin, sont abondantes, souvent empruntées aux anciens commentateurs et mises au courant des travaux les plus récents. Mais je dois avouer que les éditions Harnack-Gebhardt m'ont rendu un peu difficile à ce sujet; j'aurais voulu voir séparer les notes critiques des notes exégétiques, et dans les prolègomènes ; il me semble qu'on aurait pu diminuer la place faite à la description des éditions précédentes au profit d'études plus pratiques. Ainsi pourquoi disposer au bas des pages des questions aussi importantes que celle de la date des apologies, des citations de l'Écriture, des emprunts à la littérature chrétienne antécédente, en particulier aux apocryphes? Un point très-intéressant n'a pas été traité, c'est l'influence de Justin sur les auteurs chrétiens qui l'ont suivi. Dans les vieilles éditions, on avait coutume de mettre en tête un recueil de *testimonia*, grâce auquel le lecteur pouvait s'édifier lui-même sur ce point. Il fallait au moins maintenir cet usage si l'on ne se décidait, ce qui eût valu évidemment mieux, à donner une étude complète sur la question. Les lacunes que je signale ici sont cependant, il faut le reconnaître, en partie comblées par les six *indices* qui terminent le volume, *indices* 1° *verborum*, 2° *rerum*, 3° *locorum Script. S. et aliorum*, 4° *scriptorum qui Justini operibus usi sunt*, 5° et 6° *locorum S. S. et aliorum scriptorum qui in commentario editoris allegantur*.

Aussi bien qu'elle soit encore susceptible d'être rendue plus parfaite, cette nouvelle édition de saint Justin marque un grand progrès sur toutes les autres et notamment sur la première de celles que nous devons à M. Otto lui-même (1842). Quarante ans d'études sur un sujet assez circonscrit n'ont pu manquer d'approfondir les recherches d'un savant consciencieux dont le nom restera désormais attaché à ceux des apologistes auxquels il a consacré des efforts aussi persévérants.

L. Duchesne.

Saint Bernard orateur, par l'abbé Vacandard. Rouen, Montargis; Paris, Bloud et Barral, 1877, in-12 de ix-487 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre qui remplit parfaitement ce que promet son titre. C'est une étude consciencieuse, faite d'après les sources et les travaux antérieurs traitant du même sujet, mais plus complète qu'eux et plus approfondie. Si l'orateur y occupe la principale place, on y retrouve aussi la figure attrayante du saint : les principaux traits de la vie de saint Bernard servent d'encadrement à ce qui constitue le fond du livre, dont la lecture devient ainsi fructueuse, non-seulement à ceux qui ont le saint ministère de la parole pour partage, mais à toutes les âmes capables d'aimer les grandes vertus et désireuses de

les imiter. On doit féliciter l'auteur d'avoir si habilement uni l'élément biographique au sujet principal de son étude ; grâce à cette alliance, il a donné à son exposé un caractère plus animé, plus vivant et d'un intérêt continu que les développements purement didactiques de sa thèse ne font que ressortir davantage.

Le livre de l'abbé Vacandard se compose de trois parties, précédées d'une introduction sur quelques principes et caractères de l'éloquence. Dans la première partie, intitulée les *sources*, l'auteur étudie l'éloquence de saint Bernard dans ses germes et ses premières manifestations; il montre comment le futur orateur se révélait déjà dans l'enfant et le jeune homme, comment il se formait par la méditation, l'étude et la prière, dans le monde d'abord, puis dans la solitude du cloître. La seconde partie initie le lecteur à la méthode, aux procédés et aux caractères distinctifs de l'éloquence de saint Bernard. La troisième partie, enfin, montre son éloquence en action; elle résume, en autant de chapitres distincts, les enseignements sur l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, sur les anges et les saints, sur l'Église et l'amitié. Chacun de ces enseignements est rattaché à l'histoire du temps et confirmé par des passages extraits de ses discours ou instructions.

En définitive, l'auteur reconnaît à saint Bernard orateur une physionomie qui lui est propre et n'hésite pas à lui donner la palme de l'éloquence latine. « Il a comme Augustin, dit-il, les lumineuses intuitions du cœur; de saint Ambroise, il reproduit surtout l'onction pathétique et pénétrante; de saint Grégoire, enfin, il a les vues pratiques et l'accent austère qui semblent plus particulièrement l'apanage de l'orateur formé dans le cloître (p. 455). »

Tous ces grands docteurs lui ont servi de modèles ; mais leurs qualités sont chez lui tellement fondues et réduites à l'unité, qu'il ne semble jamais imiter ses maîtres. On peut en dire autant de son style; sa phrase est tissue des textes et des expressions des livres saints ; et cependant toutes ces citations de la Bible jaillissent spontanément de son âme qui débordait. Ce n'est plus imiter, c'est créer ; c'est faire preuve d'un génie original et parfaitement indépendant.

Toutefois, en plaçant saint Bernard au premier rang des orateurs sacrés, l'abbé Vacandard ne se laisse point égarer par une excessive admiration. Il ne dissimule pas les défauts qui déparent l'éloquence de son héros ; il lui reproche le manque de goût, les vices de sa méthode exégétique, s'attachant trop à l'allégorie, à la signification des mots tirée de leur étymologie, et à ce qu'il appelle fort bien, avec Montaigne, la *piperie des mots*. Aussi, pour lire avec profit les écrits de saint Bernard, le plus mystique parmi les écrivains ascétiques, il faut préparer son âme, en la dégageant d'avance du poids des choses

terrestres. Préparée de la sorte, l'âme se sentira pénétrée davantage de cette suave et douce onction, qui constitue le trait distinctif de l'éloquence du saint abbé de Clairvaux, justement surnommé *doctor mellifluus*. Mais ce sont surtout les prédicateurs qui devraient avoir toujours sous la main, avec les homélies de saint Jean-Chrysostome et les sermons de Bossuet, les pieuses, profondes et touchantes instructions de l'humble moine de Clairvaux. Tel est le conseil que donne l'auteur, en terminant son excellente étude, fruit des rares loisirs que lui laissait le saint ministère. Ce conseil est aussi bien motivé qu'impartial, et le livre de M. l'abbé Vacandard a tout ce qu'il faut pour le faire goûter et mettre en pratique, surtout en ce qui concerne saint Bernard. Quant aux fidèles, ils y trouveront aussi leur part : ils apprendront à admirer en lui davantage les vertus du grand saint et le génie du Père de l'Église. J. MARTINOV.

Le Christianisme et les temps présents, par l'abbé EM. BOUGAUD, vicaire général d'Orléans. Tome troisième. *Les Dogmes du Credo*. Paris, Poussielgue, 1878, in-8 de VIII-647 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Les deux premiers volumes de cet ouvrage n'ont pas eu moins de quatre éditions avant l'apparition du troisième. C'est assez dire combien ils ont été appréciés du public. Le nouveau volume qui vient de paraître ne sera pas moins goûté par les nombreux lecteurs de M. l'abbé Bougaud. Il est divisé en deux parties. La première traite du *Credo* en général : genèse historique du *Credo*, nouveauté hardie de chacune de ses douze affirmations, leur mystérieuse incompréhensibilité en harmonie singulière avec ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'âme humaine ; immutabilité granitique du *Credo* au milieu d'une lutte intellectuelle dix-huit fois séculaire ; son développement divin ; le *Credo* des catacombes. L'auteur a, sur ce dernier sujet, une cinquantaine de pages du plus vif intérêt, dans lesquelles il nous fait visiter les catacombes et nous y montre tous les articles de notre *Credo*, professés par les premiers fidèles et peints par les premiers artistes chrétiens.

La deuxième partie traite successivement les divers articles du symbole, rangés sous les chefs suivants : la trinité, la création, le péché originel, l'incarnation et la rédemption. A propos de la création, M. l'abbé Bougaud explique le premier chapitre de la Genèse : il nous montre dans l'œuvre du premier jour la préparation chimique du globe ; dans celle du second, la préparation atmosphérique du globe ; dans celle du troisième, l'apparition des continents et le creusement des mers ; dans celle du quatrième, l'apparition du soleil ; dans celle du cinquième et du sixième, l'apparition de la vie animale sur la terre. Il conclut en exposant la merveilleuse concordance de la

Bible et de la science dans les grandes lignes de l'organisation générale du globe. M. Bougaud admet, comme on le fait généralement aujourd'hui, que le mot jour dans le premier chapitre de la Genèse, désigne une période d'une longueur indéterminée. Il appuie cette interprétation sur l'autorité des Pères, mais ne leur fait-il pas dire plus qu'ils n'ont dit en effet? Il résume dans les termes suivants le sentiment de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de saint Augustin, de saint Jean-Chrysostome, de saint Athanase et d'une foule d'autres : « Les six jours de la création ne sont pas six jours de vingt-quatre heures. Ce sont six époques longues, indéterminées, d'une durée égale ou inégale, peu importe, mais immense. C'est ce que prouvent, disaient-ils, le langage ordinaire de l'Ecriture, les expressions caractéristiques dont se sert Moïse, le mot de jour, de soir, de matin, appliqué aux trois premières époques où le soleil n'existait pas encore et où, par conséquent, il n'y avait ni soir ni matin. » Les passages des anciens auteurs ecclésiastiques qui font observer que les premiers jours génésiaques ne peuvent être des jours réguliers de vingt-quatre heures méritent assurément d'être relevés et ont une véritable importance, mais aucun de ces passages ne dit que les six jours de la création « sont six époques longues, indéterminées, d'une durée immense. » De plus, ils expliquent le récit de la création d'une manière allégorique, tandis que nous l'expliquons dans le sens littéral.

En traitant de l'incarnation, M. l'abbé Bougaud soutient une opinion qui surprendra la plupart des théologiens : c'est que l'âme de Notre-Seigneur n'est entrée que « peu à peu, successivement et par progrès, dans la vision béatifique qui lui était due. »

Le volume se termine par un épilogue de près de cent pages sur le Christ, par qui tout a été fait et pour qui tout a été fait. C'est le digne couronnement d'une exposition remplie de belles pages et de hautes pensées. Que la religion catholique apparaît grande et admirable, ainsi présentée dans tout son éclat et dans toute sa solidité par un penseur et un écrivain d'un talent supérieur ! G. K.

SCIENCES

La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique, par Édouard Zeller, professeur à l'Université de Berlin. Première partie : *La philosophie des Grecs avant Socrate,* traduite de l'allemand par Émile Boutroux, professeur de philosophie à la faculté de Nancy. Tome Ier. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8 de LXXXVI-478p.

Presque à la même époque, deux chefs d'école d'une trempe d'esprit bien différente, Cousin en France et Hégel en Allemagne, ont remis en honneur l'histoire de la philosophie et les recherches qui s'y rapportent. Chez nous ce mouvement a produit des monographies

extrêmement remarquables sur certaines doctrines et certains philosophes; mais une histoire complète de la philosophie est encore à faire, si l'on entend par là, non pas tel ou tel manuel, d'ailleurs estimable, mais une œuvre vraiment achevée, à la hauteur de l'état actuel de la science. Cette lacune s'explique aisément par l'immensité de la tâche, la multiplicité presque infinie des opinions, et l'obscurité qui plane encore sur certains systèmes même considérables du monde ancien. De l'autre côté du Rhin, au contraire, on n'a, en pareille matière, que l'embarras du choix.

Parmi les œuvres magistrales auxquelles je fais allusion, la critique a depuis longtemps assigné un des premiers rangs à la *Philosophie des Grecs*, de M. Zeller, publication commencée en 1844, terminée en 1852, et notablement augmentée dans chacune des quatre éditions subséquentes. Le monde lettré ne peut que se féliciter d'en voir entreprendre la traduction.

Je ne dis rien de l'*Introduction*, placée en tête de ce premier volume. On se demande pour quel motif M. Boutroux y a soulevé divers problèmes fort ardus de métaphysique; mais chacun voudra lire, soit les règles relatives au rassemblement, à la classification et à l'explication des textes, soit la marche à suivre pour résoudre la question capitale et trop souvent négligée de leur authenticité.

Quant à l'œuvre elle-même, toutes réserves faites sur les tendances de l'auteur, on ne peut que louer l'exactitude et l'étendue de l'érudition qu'il déploie, et, chose plus rare en Allemagne, l'allure en général ferme et précise de son exposition. Point de commentaires oiseux, point de citations inutiles. La discussion des sources et l'examen des jugements d'autrui trouvent leur place dans des notes savantes, d'une longueur discrète, tandis que le texte demeure réservé au développements des différentes doctrines et à l'indication de leur filiation. Cette disposition laisse peut-être à désirer au point de vue de l'art : mais ici, il fallait viser avant tout à la clarté.

L'histoire de la philosophie doit-elle être étudiée avant ou après la philosophie elle-même? Les opinions sont très-partagées. M. Zeller qui a écrit : « Celui-là seul parvient à la vraie philosophie qui y est conduit par l'intelligence de l'histoire, » n'a pu s'empêcher de porter dans son travail les préoccupations particulières de l'école à laquelle il appartient. Partout il poursuit cette succession de la thèse, de l'antithèse, et de la synthèse si chère aux disciples de Hégel. On sait avec quelle ironie mordante Schopenhauer a raillé cette prétendue fatalité qui s'impose comme loi suprême du monde. Or, quelle est, d'après M. Zeller, la tâche de l'historien de la philosophie? « Chercher dans les produits contingents de la liberté la trame de la nécessité historique. » Tout en protestant, comme il en a le droit, contre une théorie qui ne veut re-

connaître dans les divers systèmes qu'une série d'efforts individuels sans aucun lien qui les rattache les uns aux autres, le critique doit prendre garde à son tour de faire violence à la réalité pour la conformer à ses idées.

L'esprit allemand a visiblement moins d'antipathie que le nôtre pour le vague et l'abstraction. Il est évident qu'il ne suffit pas des trois épithètes, « physique », « alogique » et « morale » pour caractériser les trois grandes périodes de la philosophie grecque : mais quand, dans un autre passage, on me parle de les résumer par les mots de « dogmatisme physique » (philosophes antérieurs à Socrate), de « philosophie du concept » (Socrate, Platon et Aristote), enfin de « subjectivité abstraite » (stoïciens, épicuriens et néoplatoniciens), j'avoue que j'ai mille peines à comprendre. Plus d'un germanisme de M. Zeller se retrouve ainsi sous la plume de M. Boutroux, qui ne s'est peut-être pas assez souvenu qu'auprès des lecteurs français son auteur avait parfois besoin non-seulement d'un traducteur, mais d'un interprète.

Voici une courte critique, plus grave. M. Zeller a suivi l'impulsion de Baur et de Strauss, les trop célèbres fondateurs de l'école rationaliste de Tubingue. C'est assez dire qu'à l'origine de la race hellénique il n'admet point l'existence « d'une sagesse supérieure et primitive dont les mythes grecs n'étaient que le voile de plus en plus épais et mensonger » : bien plus, sans respect pour le caractère divin et surnaturel du christianisme, il le met au-dessous de l'hellénisme, comme le montre le parallèle développé avec tant de complaisance à la page 123. Disons tout de suite que les allusions aux questions religieuses sont très-rares, ce qui atténue le péril que je viens de signaler.

L'espace me manque pour entrer dans l'examen des détails. Le chapitre consacré au pythagorisme mérite d'être cité comme modèle, bien que M. Zeller, tout en rejetant comme apocryhes les prétendus fragments de Pythagore et d'Archytas, accepte avec trop de confiance ceux de Philolaüs.

Terminons par une réflexion empruntée au traducteur lui-même. « La philosophie, dit M. Boutroux, a cette infériorité singulière d'en être aujourd'hui encore à chercher sa voie et à attendre une vérité de quelque importance qui soit universellement admise. » En dépit de ce « processus intellectuel, » qu'on nous représente comme devant aboutir à l'établissement du règne de la vérité, « jusque chez les philosophes les plus versés dans les sciences positives et les plus soucieux de mettre leur métaphysique en accord avec les faits, nous voyons se produire aujourd'hui des théories qui, dégagées de leur enveloppe scientifique, ne diffèrent guère des théories antiques que par un degré supérieur de méthode et de développement. » Cette observation très-juste est bien faite, je l'accorde, pour nous intéresser à l'étude des

solutions métaphysiques imaginées jadis par un Pythagore, un Platon et un Aristote : mais, en même temps, elle nous apprend à quelles incertitudes, pour ne pas dire à quelles ténèbres se condamne l'intelligence humaine, lorsqu'elle méprise et repousse le bienfait inestimable de la révélation.

C. Huit.

Les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques ; mammifères, tertiaires, par Albert Gaudry, professeur de paléontologie au Muséum d'histoire naturelle. Paris, Savy, 1878, gr. in-8 de 294 p. avec 312 figures. — Prix : 10 fr.

Depuis le milieu du siècle dernier, bien des systèmes se succèdent dans la science pour tenter d'expliquer, soit dans le règne animal, soit dans le monde végétal, l'origine des espèces. Parmi les nombreuses théories qui considèrent les êtres comme dérivés les uns des autres par voie de transformation, il en est qui font appel à des accidents brusques faisant apparaître tout à coup un type différent de ses ancêtres, tandis que les autres supposent des modifications lentes engendrant toutes les formes par des différentiations successives. On peut dire que les premières n'ont jamais été formulées avec la précision d'une doctrine scientifique ; elles négligent trop souvent d'ailleurs ce qui importe le plus ici, à savoir d'expliquer les liens enchaînant les types et l'ordre maintenu dans cet ensemble depuis le commencement de la vie sur le globe. Les secondes, au contraire, apportent au problème du plan de la création des solutions assez plausibles. Malheureusement, si elles concordent avec nombre de faits certains, elles sont en contradiction avec des phénomènes non moins évidents. L'une des difficultés du sujet n'est-elle pas l'incertitude des termes employés et surtout la définition indécise de l'espèce que chacun comprend à sa façon ? N'a-t-on pas, en outre, quelque peu confondu l'idée de la parenté des espèces et de leur évolution avec les théories diverses qui, groupées sous le nom de darwinisme, se sont ingénieusement efforcées de rendre compte de leur origine ?

Laissant de côté toute interprétation systématique pour s'attacher seulement à recueillir des faits, M. A. Gaudry étudie les enchaînements du monde animal, et il expose aujourd'hui les résultats de ses patientes recherches sur les mammifères de l'époque tertiaire. Disons tout de suite qu'il a voulu ajouter à la valeur scientifique de son œuvre par les solides qualités d'un style toujours choisi, aussi bien que par une exécution typographique d'une élégance rare. Sans pouvoir le suivre dans l'examen minutieux de formes si riches alors dans leur diversité, cherchons du moins à résumer quelques-unes de ses conclusions. Pour le savant professeur, les espèces sont des modes transitoires de types qui, sous la direction du divin Créateur, poursuivent

leur évolution à travers l'immensité des âges. En voyant ces types mobiles, par exemple les éléphants, les tapirs, les chats, les hyènes, les gazelles... à l'état fossile, présenter avec les espèces actuelles des différences qui ne dépassent guère celles des races de même origine, on est porté à leur reconnaître aussi une réelle parenté. De même entre les genres ; si l'hipparion est remplacé par le cheval, le mastodonte par l'éléphant, etc., on ne peut douter de leurs liens étroits, puisque leurs ressemblances l'emportent de beaucoup sur leurs différences. Enfin on est conduit aux mêmes remarques pour les ordres, puisque des ruminants et des solipèdes succèdent à des pachydermes par des modifications continues, sans qu'il soit possible de tracer avec certitude la limite où finissent les uns, où commencent les autres. Ainsi, pour M. Gaudry, à mesure que s'ébranle l'idée de la fixité des espèces, la notion des genres et des ordres prend une réalité plus grande. Ces groupes correspondent à des degrés de parenté et le terme de famille naturelle, au lieu de désigner au figuré des individus qui se ressemblent, peut revêtir son acception propre. Pour bon nombre des paléontologistes des plus éminents, comme pour les réalistes du moyen âge, les genres, les ordres ne sont pas de purs concepts de l'esprit, des noms ; ce sont, au contraire, des unités réelles et objectives. Pour eux, toutes ces unités zoologiques, espèce, genre, ordre, ont leur existence et leur histoire : elles naissent, grandissent et meurent ; et, dans leur évolution, il faut distinguer le commencement où il y a encore union entre les types, et la fin, où il y a divergence et séparation.

Est-ce à dire qu'en retrouvant par des études de détail la trace d'une parenté plus ou moins directe, le savant auteur espère avoir démontré une paternité véritable et avoir reconnu les ancêtres immédiats de telle ou telle espèce? « Dans la plupart des cas, dit-il, nous n'en sommes pas là. Ce que nous savons est peu de chose comparativement à la richesse des formes enfouies dans le sein de notre terre, et ce serait grand hasard qu'ayant encore rassemblé seulement quelques anneaux des chaînes du monde organique, nous ayons justement mis la main sur les anneaux qui se suivent. » Même après avoir ressaisi bien des chaînons pour rattacher des termes trop séparés, il resterait à résoudre la question que M. Gaudry a volontairement laissée à l'écart, celle des procédés que l'auteur du monde a pu employer pour produire les changements dont la paléontologie nous offre le tableau. C'est là surtout la tâche des physiologistes ; mais, en attendant qu'ils puissent nous dévoiler les causes secondes qui ont déterminé la formation des types, n'est-il pas plus satisfaisant de penser que la cause créatrice, quelle que soit son action, pour modeler une espèce nouvelle, s'est servi des formes préexistantes plutôt que de créer de toutes pièces un

type souvent à peine différent de ceux qui l'avaient précédé? Ce que l'on peut du moins affirmer avec M. Gaudry, c'est que la découverte des vestiges enfouis dans l'écorce du globe, mieux encore que l'étude des êtres épars à la surface, montre qu'une constante harmonie a présidé aux transformatios du monde organique et permet d'entrevoir « sous l'apparente diversité de la nature, le plan où l'être infini a mis l'empreinte de son unité. »

A. Delaire.

Flore de la Suisse et de la Savoie, par le Dr Louis Bouvier, président de la Société botanique de Genève, membre de l'Institut national génevois. Paris, Alph. Picard, 1878, in-8 de 790 p. — Prix : 10 fr.

Il nous arrive de Genève, avec ce livre, comme un écho éloigné de l'enseignement fait jadis au Muséum de Paris par Adrien de Jussieu, dont M. le Dr Bouvier s'honore d'avoir été l'élève. Le professeur du Jardin des plantes savait inspirer l'amour de la botanique, non pas seulement de cette science un peu pédante qui se restreint, dans le silence du cabinet, au champ du microscope, mais surtout de celle qui se déploie en pleine campagne au milieu du travail de la nature, et qui, de la répartition locale des plantes, passe bientôt à l'étude des lois de leur répartition générale, pour aborder même celles de leur origine.

Le livre de M. Bouvier vient combler une double lacune dans la littérature botanique et dans celle que l'on pourrait nommer la littérature du touriste. Il n'existait aucun ouvrage qui résumât à la fois la flore de la Suisse et celle de la Savoie, et encore était-on réduit, pour le premier de ces deux pays, à la *Flore* déjà ancienne (et latine) de Gaudin; pour le second au *Flora pedemontana* d'Allioni, et aux documents épars dans le *Bulletin de la Société botanique de France*, la *Flore de France* de MM. Grenier et Godron, à l'époque où elle a paru, n'ayant pas dû comprendre ces deux départements savoisiens. Quant aux touristes, ils étaient encore bien plus pauvres, et deviennent d'autant plus riches, car c'est principalement pour eux qu'est écrite la *Flore de la Suisse et de la Savoie*. Ils y trouveront la liste aussi complète et exacte que possible des végétaux phanérogames de ces deux pays, avec des descriptions succinctes, claires et suffisantes pour les reconnaître, et l'indication de beaucoup de localités, plus précises d'ailleurs pour la Savoie et pour la Suisse occidentale que pour les cantons de l'est, notamment pour celui des Grisons. Mais les savants de profession, ceux qui se complaisent dans la distinction méthodique et précise des tribus, des genres et des espèces, ne seront pas satisfaits de l'œuvre du botaniste génevois; ils le prendraient trop souvent en flagrant délit de négligence dans certains détails de technique descriptive. D'autres lui reprocheront, avec plus de justesse peut-être,

de n'avoir pas recherché dans les auteurs à qui il devait attribuer la priorité de la découverte des plantes rares dans les localités nombreuses citées par lui. Il est vrai que, pour tenir à chacun de ses devanciers cette justice, assez généralement rendue aujourd'hui, il eût fallu, pour la Suisse en particulier, se livrer à de bien longues recherches de bibliographie. Somme toute, M. Bouvier aura fait un livre utile : recommandons-lui, à lui-même, de se chercher chicane quand il en préparera la deuxième édition. EUG. FOURNIER.

A travers champs. *Botanique pour tous. Histoire des principales familles végétales*, par Mme J. LE BRETON. Orné de 588 illustrations. Paris, J. Rothschild, 1878, in-8 de 484 p. — Prix : 7 fr.

Le nombre des livres consacrés à la vulgarisation de la « science aimable » foisonne véritablement. Celui-ci se distinguera dans les autres par le plan comme par le sentiment qui l'anime. L'auteur a suivi le modèle donné par Mme Cora Millet dans sa *Maison rustique*, et met la botanique en action au milieu d'une famille du Dauphiné dont la vie et les promenades suscitent à chaque instant, de la part des parents, les démonstrations les plus instructives. Les principaux faits de la physiologie végétale sont ainsi passés en revue, ainsi que les principales familles dans ce tableau de la nature, où l'auteur fait à chaque instant entrevoir la main du Créateur. Il est regrettable que l'inévitable critique saisisse çà et là, au milieu de tant de marques de bonne volonté, des preuves de l'inexpérience de l'auteur. Il fait sourire quand il affirme (p. 62) que les bourgeons ne possèdent pas de chlorophylle, quand il nous donne dans sa préface la classification d'A.-L. de Jussieu, qu'il adopte comme la plus simple et la plus nouvelle, et quand il nous montre (p. 5) un cèdre croissant par hasard dans les montagnes du Dauphiné. Ces légères taches n'empêcheront pas le livre de servir à l'instruction de la jeunesse, qui en appréciera surtout les illustrations exactes et élégantes. X.

Le Soleil, par le P. A. SECCHI, S. J. 2e édition, 2e partie. Paris Gauthier-Villars, 1875-77. 2 fascicules gr. in-8 de VIII-484 p.— Prix : 18 fr. le vol.

Il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (tome XIV, p. 331) de la 1re partie de cette nouvelle édition du grand ouvrage du P. Secchi, édition tellement augmentée qu'elle constitue, à vrai dire, un ouvrage nouveau. La seconde partie, sous ce rapport, ne le cède en rien à la première. On y remarquera surtout le livre V « Les Protubérances solaires,» qui est presque entièrement nouveau et qui ne comprend pas moins de 223 pages. L'auteur y expose, en grande partie d'après ses propres observations, les résultats obtenus à l'aide de la nouvelle

méthode de MM. Janssen et Lockyer, qui permet d'observer en tout temps ces appendices du contour solaire, qu'on ne pouvait étudier autrefois que pendant les éclipses totales ; il les classe d'après leurs diverses formes et d'après les éléments chimiques qui les constituent, fait connaître leur répartition le long du contour de l'astre et leurs rapports avec les taches et avec les facules.

Tout ce livre est fondamental pour la connaissance de notre astre central. Nous devons faire des réserves cependant au sujet du chapitre VI, dans lequel le P. Secchi cherche à expliquer les taches et les phénomènes connexes.

Nous en aurions de plus complètes encore à faire sur le livre VI, qui traite de la température du soleil; le P. Secchi l'évalue à plusieurs millions de degrés ; nous croyons pouvoir affirmer qu'en France au moins, les savants sont à peu près unanimes à regarder cette évaluation comme tout à fait excessive.

En général, nous devons l'avouer, les vues théoriques de l'illustre auteur nous paraissent grandement discutables; il serait même facile d'y relever des contradictions. Mais le moment serait mal choisi pour la critique : elle doit s'arrêter devant un cercueil à peine fermé. Au reste le P. Secchi est loin de donner ses idées comme définitives, et, en plusieurs endroits, il insiste sur leur caractère hypothétique.

Il y a cependant un point sur lequel nous croyons devoir appuyer, parce qu'il s'agit d'une erreur qui n'est pas particulière au P. Secchi, mais qui est à peu près universellement admise comme une vérité fondamentale et comme une vraie découverte dans la question du soleil; c'est celle qui consiste à expliquer la hautte empérature actuelle de l'astre, par la chaleur développée mécaniquement dans la contraction de la nébuleuse que l'on suppose avoir donné naissance au système planétaire. Que cette contraction ait dû développer une énorme quantité de chaleur, c'est ce qui est certain ; mais ce qui est non moins certain, c'est que cette chaleur, loin de se concentrer dans la masse contractée, pour en augmenter la température, a dû se dépenser au fur et à mesure qu'elle se produisait, et n'a pu avoir d'autre effet que de ralentir le refroidissement, sans même empêcher la déperdition concomitante d'une partie de la chaleur initiale. Quel est, en effet, la cause de cette contraction; c'est précisément le refroidissement; il est impossible d'en trouver une autre ; en tout cas, c'est celle que tout le monde admet, depuis Laplace jusqu'au P. Secchi lui-même (p. 481). De sorte que la grande découverte dont il s'agit pourrait se résumer en ces mots : la nébuleuse se refroidit, donc elle s'échauffe. Ceux qui ne goûteraient pas ce raisonnement sont obligés de reconnaître que, dans l'hypothèse cosmogonique dont il s'agit, le soleil doit être *moins chaud* que la nébuleuse primitive, et le rapport des tempé-

ratures pourrait jusqu'à un certain point s'apprécier par celui des diamètres.

L'ouvrage se termine par un tableau très-beau et très-intéressant de l'ensemble du système planétaire et par un résumé des travaux classiques du P. Secchi sur les spectres lumineux des étoiles,

De magnifiques planches en chromolithographie font connaître les diverses figures qu'affectent les protubérances, celles de quelques nébuleuses et plusieurs spectres d'étoiles.

En résumé, cet ouvrage, dont l'exécution matérielle offre probablement, et c'est tout dire, ce qui est sorti de plus beau des presses de M. Gauthier-Villars, est, pour le fond, un exposé complet, animé et éminemment autorisé de nos connaissances sur le soleil. Il est indispensable à quiconque veut avoir une idée des problèmes que nous présente cet astre, source de toute vie à la surface de notre globe. E. V.

BELLES-LETTRES

Œuvres d'Horace, traduites en vers par Charles Chautard, et précédées d'une étude sur Horace, par V. de Laprade, de l'Académie française. Paris, librairie des bibliophiles, 1877, 2 vol. in-8 de xxxi-501 et 499 p. — Prix : 10 fr.

Odes d'Horace, traduction en vers français, les trois premiers livres par Etienne-Augustin de Wailly ; le quatrième et les épodes par Gabriel-Gustave de Wailly. Paris, Didot, 1878, in-8 de 538 p. — Prix : 5 fr.

Horacio en España par M. Menendez Pelayo. Madrid, Medina, in-12 de xv-479 p. — Prix : 5 pesetas.

« Entre tous les poëtes de l'antiquité, pas un ne jouit en France d'autant de faveur qu'Horace. » C'est par ces mots que M. de Laprade commence l'étude dont est précédée une nouvelle traduction des œuvres du favori de Mécène, traduction qui est une preuve de plus de cette vogue si persistante. C'est Horace tout entier que M. Charles Chautard a voulu nous donner, en vers français. Il a tout traduit, les odes, les satires, les épîtres, l'art poétique, tout, même deux pièces que d'ordinaire on n'ose pas tenter de faire passer dans notre langue ; tout traduit avec une fidélité qui rivalise souvent avec celle que l'on pourrait exiger de la prose. Il a vraiment fallu une admirable persévérance pour mener à fin une telle entreprise, et un vrai talent pour accomplir une tâche pareille d'une manière aussi satisfaisante. Dans la traduction de toutes les odes, et dans celle de plusieurs satires et de plusieurs épîtres, M. Chautard ne dépasse pas le nombre de vers de l'original, et, dans les odes, donne aux siens, par leur coupe, par leur disposition, l'aspect même du texte. Il n'a pas recours à ces épithètes oiseuses si commodes pour allonger un vers boîteux ou pour

fournir une rime. Il nous donne Horace avec sa concision. Nous en voulons offrir un exemple et nous prenons l'ode à Leuconoé, non qu'elle soit une des meilleures, mais parce qu'elle est très-courte :

C'est mal, Leuconoé, de mes jours et des tiens
De rechercher le terme ; aux Babyloniens
Laisse leurs vains calculs ; soumets-toi sans envie !
Que Jupiter te donne encor plusieurs hivers,
Qu'un dernier sur les rocs brise les flots des mers,
Filtre les vins, sois sage ; en cette courte vie.
Renonce aux longs espoirs. Nous parlons, l'heure fuit,
Saisis le temps jaloux, sans croire au jour qui suit.

Voilà les huit vers asclépiades très-exactement traduits. On ne pourrait guère désirer qu'un peu plus d'énergie dans la manière dont est exprimé,

Et spatio brevi.
Spem longam reseces,

surtout si l'on se rappelle le vers de La Fontaine :

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Mais demander au poëte qu'il reproduisît toujours l'expression poétique de son modèle, ce serait évidemment vouloir l'impossible. Quelquefois la stance manque un peu d'harmonie, quelquefois la clarté y fait un peu défaut, et l'on peut se souvenir d'un vers d'Horace lui-même, vers bien traduit par M. Chautard qui a rencontré, d'ailleurs, un hémistiche de Boileau :

Je tâche d'être court et je deviens obscur.

Avec le despotisme de notre versification, on ne pouvait éviter des taches de ce genre et l'on aurait certes bien mauvaise grâce de les reprocher à qui tant de fois a complétement réussi dans une œuvre si difficile, à qui, en général, fait si bien mentir le proverbe : *Traduttore, traditore.* — Quoique sortie des presses de Jouaust, cette édition n'est pas complétement exempte de fautes typographiques; l'une d'elles, assez importante, n'a pas été corrigée dans l'errata : dans l'*Art poétique* (t. II, p. 429, vers 4), au lieu de *à de graves débats*, il faut évidemment lire *à de graves débuts.*

— Nous venions à peine de finir la lecture de l'œuvre de M. Chautard que nous avons reçu une autre traduction d'Horace, des odes seulement. Celle-ci n'est pas nouvelle dans son entier. Les trois premiers livres, traduits par Etienne-Augustin de Wailly, avaient déjà été publiés; mais M. Gustave de Wailly a tenu à compléter l'œuvre paternelle en y ajoutant le quatrième livre et les épodes. Il a, de même que l'avait fait son père, pris avec le texte plus de libertés que M. Chautard. C'est quelquefois moins une traduction qu'une paraphrase. Qu'on nous permette de citer l'ode que nous avons donnée tout à l'heure ; ce sera le

meilleur moyen de faire juger la différence des procédés des deux traducteurs. Ici, je ne sais pourquoi Leuconoé est appelée Chloé :

Pourquoi vouloir connaître à quel instant les dieux
Briseront de nos jours la chaîne si fragile?
Laisse au devin son art futile,
Fais mieux, et, sans le craindre, attends l'arrêt des cieux.
Oui, soit que Jupiter prolonge nos années,
Soit qu'il borne leur cours à ce dernier hiver,
Où le vain courroux de la mer
Use contre le roc ses vagues mutinées ;
Chloé, mets ta sagesse à bien filtrer ton vin.
Bannis d'un long bonheur l'espoir toujours frivole,
Nous parlons et le temps s'envole,
Cueille les fruits du jour sans croire au lendemain.

Dans la traduction de MM. de Wailly, souvent la strophe latine est délayée en deux strophes françaises ; les vers ont de l'harmonie, mais de trop nombreuses épithètes les rendent un peu mous. — Les épithètes affaiblissent la phrase plus qu'elles ne lui donnent de la fermeté ; dans les douze vers qui terminent l'admirable épisode de Françoise de Rimini, il n'y a *qu'une seule* épithète, et comme celle-là est bien à sa place : il *disiato riso*.

— Ce n'est pas seulement en France qu'Horace jouit de tant de faveur ; en Espagne, il était goûté déjà à une époque où ni notre Villon, ni notre Charles d'Orléans ne pensaient à lui. Dès le xve siècle, le docte marquis de Santillana imitait l'ode *Beatus ille*. Un peu plus tard, Garcilaso de la Vega s'inspirait d'Horace dont Hurtado de Mendoza traduisit plusieurs odes. Luis de Léon fut aussi un des traducteurs du poëte latin. Voilà ce que nous rappelle M. Menendez Pelayo dans une étude fort intéressante qu'il ne considère que comme un passe-temps. Dans *Horacio en España*, l'auteur débute par une jolie épître en vers adressée au poëte, puis il étudie ses traducteurs castillans, ses traducteurs catalans, ses traducteurs galiciens. Il s'occupe ensuite de tous ceux qui, dans la péninsule, sans traduire Horace, s'inspirèrent de ses œuvres, et termine ce travail très-bien fait et écrit avec la verve de la jeunesse et l'érudition de l'âge mûr, par un épilogue plein d'aperçus justes et spirituels. Dans ces dernières pages, M. Menendez plaisante agréablement le pédantisme germanique : la *finalité*, la *subjectivité*, l'*objectivité*. Il ne veut pas que l'Espagne aille chercher ses modèles aux bords du Rhin et du Danube. « Le goût allemand ? Horreur ! Il a autant de rapport avec le nôtre que celui du Congo ou de l'Angora. Rien de Heine, de Ulhand ni de Rückert, tout cela peut être, tout cela est très-bon à sa place, mais loin, très-loin d'ici. Point de rêveries humouristiques, point de nébulosités. *Suum cuique*... Aux Latins, poésie latine, aux Germains germanime. » — Ce n'est pas la première fois qu'il est, dans cette revue, parlé de M. Me-

mendez, et ce ne sera pas la dernière. Un si jeune écrivain, qui écrit de tels *Solaces bibliograficos*, doit certes compter sur un bel avenir littéraire.

TH. DE PUYMAIGRE.

Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre. *Légende en vers du douzième siècle*, publiée d'après le manuscrit du Musée britannique, avec introduction par FRANCISQUE MICHEL. Paris, Claudin, 1878, petit in-8° de XXV-96 pages. — Prix : 6 fr. (Tiré à petit nombre.)

La légende de saint Brandan est une des plus curieuses, une des plus intéressantes que nous ait léguées le moyen âge. La vie de ce moine irlandais figure dans l'ample recueil des *Acta Sanctorum*, publié par les Bollandistes (mai, tome III), mais il va sans dire qu'il n'a jamais accompli les étonnantes pérégrinations que relate le trouvère. Brandan part avec dix-sept de ses religieux afin d'aller chercher l'*Ile de Promission*, séjour des bienheureux ; il s'embarque sans provisions sur une chaloupe faite de cuir, et il en abandonne la direction à la Providence ; il aborde successivement à l'*Ile des Brebis :*

« A chacune blanche teisun
« Tutes crent étant grandes
« Cum sunt li cers par ces landes »

Il parvient dans une autre île :

« Tute assise de blancs oiseux,
« Un chez nul homme ne vit tant beus. »

Ces volatiles, rigoureux observateurs d'une règle monastique, ont le don de s'exprimer en langue humaine; Brandan a l'avantage d'avoir avec eux des entretiens fort instructifs.

Continuant sa route, il voit des monstres marins se livrant des combats acharnés, des dragons de feu, un hermite âgé de cent cinquante ans, un palais splendide, sur lequel est un autel d'émeraude; des poissons gigantesques dont le dos énorme offre aux voyageurs un asile paisible; des pays enchantés où l'on ne ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, où les lampes s'allument d'elles-mêmes à l'heure du service divin ; des régions affreuses qui sont la bouche de l'enfer. Il rencontre Judas Iscariote attaché sur un rocher et en proie à de cruelles souffrances qui ne lui laissent de répit qu'à certains jours de fête. Enfin, après des années entières passées à la mer, il revient en Irlande, et rentre dans son monastère, émerveillé de tout ce qu'il a vu.

Un critique moderne ne s'est pas trop avancé en rendant justice à cette topographie étrange, « à la fois éblouissante de fiction et par-

lante de réalité, qui fait du poëme de saint Brandan une des plus étonnantes créations de l'esprit humain et l'expression la plus com plète peut-être de l'idéal celtique. »

La légende dont il s'agit avait déjà été l'objet de diverses publications : M. Achille Jubinal, en 1836 ; M. Thomas Wright, en 1842; M. Herman Suchler, dans la *Romania* (1875), s'en étaient occupés ; mais il restait encore à faire connaître exactement le texte du manuscrit conservé à Londres, texte obscur, parfois défiguré par le copiste. M. Francisque Michel a jugé avec raison qu'il fallait le reproduire sans corrections arbitraires, en se bornant à l'éclairer par une ponctuation sévère qui manque dans l'original. Un glossaire eût été inutile, une analyse du poëme (1834 vers) en fait connaître la marche et le développement. C'est donc un nouveau service que l'éditeur vient de rendre à cette littérature française du moyen âge qui, depuis plus de quarante ans, est de sa part l'objet des travaux les plus persévérants. Ajoutons que ce petit volume est imprimé avec une élégance qui lui donne le droit de prendre place parmi les plus gracieuses productions de la typographie actuelle. B.

Premières Poésies, par Achille Millien (1859-1863). *La Moisson. Chants agrestes. Les Poëmes de la nuit. Paulo majora.* Paris, Lemerre, 1878, in-8 de 391 p., orné de 13 eaux-fortes de Laurent, Rajou, Monteignier, Courty, etc. — Prix : 20 fr.

Nouvelles Poésies, par le même (1864-1873). *Musettes et Cairons. Légendes d'aujourd'hui. Lieder et Sonnets. Voix des ruines. Légendes évangéliques. Paysages divers.* Paris, Lemerre, 1875, in-8 de 404 p., orné de treize eaux-fortes. — Prix : 20 fr.

Nous n'avons pas à parler comme d'œuvres nouvelles des vers dont M. Achille Millien vient de publier un magnifique recueil. Il y a longtemps que le nom de M. Millien a été mis en évidence par la couronne dont l'Académie française a honoré le poëte, presque à ses débuts. Les volumes qu'il a publiés ensuite ont été lus avec empressement. M. Millien y montrait un talent frais et original. Il s'y inspirait fort heureusement des horizons du Nivernais et de toutes les scènes de la vie rurale. Il regardait la nature bien en face, et non à travers Virgile, comme on le faisait dans le siècle dernier, où Saint-Lambert écrivit ce poëme des *Saisons* dans lequel le froid de l'hiver règne d'un bout à l'autre. Lamartine transforma, vivifia la poésie descriptive, par l'introduction d'une pensée religieuse et par l'étude de tous les sentiments propres à l'homme. Dans ses premiers chants, M. Millien n'a pas cherché à s'élever si haut; il s'est plu à dépeindre les paysages dont il était entouré et à les peupler de leurs naïfs et in-

cultes habitants, de leurs moissonneurs de leurs charbonniers, de leurs jeunes filles, de leurs élégants de villages même ; il a créé ainsi une foule de petits tableaux pleins de grâce et de vérité et comme illuminés par un rayon de christianisme. C'est sous cette inspiration qu'ont été composés les deux premiers recueils, et elle se révèle encore dans plus d'une page des *Poëmes de la nuit*, des *humouristiques* et de *Paulo majora*, où le poëte toutefois, prend un plus grand essor.

Ce sont ces cinq premiers recueils, mais émondés d'un grand nombre de vers impitoyablement sacrifiés, que M. Millien a réunis sous ce titre : *Premières poésies*. Il était impossible de loger plus superbement une muse, parfois un peu campagnarde — cette épithète ne renferme pas une idée de critique, au contraire.— D'admirables eaux-fortes ornent ce beau volume. M. Millien a, dans d'aimables vers, remercié les artistes éminents qui ont associé leur talent au sien. Dans ces vers, il compare modestement son œuvre à une pauvre cabane : cette cabane, de généreux amis sont venus et en ont fait un palais splendide :

Et mon modeste édifice
Se trouve — amis grand merci
Par votre habile artifice,
Si bien transformé, qu'ici
Dans ma vanité naïve,
Oubliant tout *décorum*,
Peu s'en faut que je n'écrive :
Exegi monumentum.

Mais non, le monument ne peut être achevé, même avec le magnifique volume qui a paru en 1875, et qui, sous le titre de *Nouvelles poésies*, comprend les divers recueils de M. Millien édités de 1864 à 1873. Depuis cette dernière date, M. Millien a certainement écrit bien d'autres vers : nous nous rappelons avoir lu, dans le *Correspondant*, un épisode de la guerre de 1870, et certes ce petit poëme n'a pas dû rester longtemps seul dans le portefeuille de notre auteur. On me dit, il est vrai, qu'il fait des infidélités à la poésie artistique pour la poésie populaire, et qu'il s'apprête à publier une collection de chants du Nivernais. Nul, mieux que M. Millien, du reste, ne peut apprécier la muse rustique : il en avait déjà reconnu les charmes ingénus à une époque où l'on ne s'occupait guère d'elle, et l'on peut apercevoir dans ses vers plus d'une heureuse inspiration émanée de la poésie populaire, restée si fraîche et si jeune.

TH. DE PUYMAIGRE.

Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé Jean-Jacques Boileau, publiées avec divers documents inédits, par M. PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, Aubry, 1877, in-8 de 152 p. — Prix : 3 fr.

M. Tamizey de Larroque est beaucoup trop modeste. Il intitule *Notes* un travail très-substantiel qui, sous un grand nombre de docu-

ments inédits, nous présente, il est vrai, une foule de notes érudites, mais qui s'ouvre par une étude complète méritant une appellation beaucoup moins humble. C'est la première fois que l'abbé Jean-Jacques Boileau apparaît en public avec la seule parure de ce qui lui appartient en propre. Il est, en effet, fort difficile à ceux qui ne sont pas familiers avec les détails les plus intimes de la biographie du dix-septième siècle de se reconnaître au milieu de tous ces abbés Boileau, qui n'ont de commun que le nom, et qui se sont fait remarquer par leurs contemporains sous des spécialités fort diverses. Il n'est pas de bibliophile qui ne connaisse au moins les titres des curieux ouvrages de l'abbé Jacques, chanoine de la sainte chapelle et frère de Nicolas Despréaux : l'*Histoire des flagellants*, le *Discours sur l'abus des nudités de gorge* lui assurent une place dans la mémoire de tous les amateurs. Ceux qui étudient les annales de l'Académie française connaissent davantage Charles Boileau, abbé de Beaulieu, prédicateur du roi, auteur de *Pensées* fines et délicates, que plus d'un biographe a qualifié à tort de frère du satirique. Enfin les intrépides qui cherchent à débrouiller l'histoire des querelles jansénistes sont plus familiers avec l'abbé Jean-Jacques, chanoine de l'église collégiale de Saint-Honoré, celui auquel M. Tamizey de Larroque consacre aujourd'hui sa plume. Mais on a souvent attribué à l'un ce qui appartenait à l'autre, en sorte que la plus grande confusion règne au sujet de ces trois homonymes. Grâce à M. T. de Larroque, on ne pourra plus les confondre.

Jean-Jacques Boileau naquit en 1649 à Agen, d'un honnête bourgeois de cette ville; il eut un frère, avocat au Parlement de Paris, et un autre lieutenant de vaisseau. D'abord chargé de l'éducation des deux frères cadets du duc de Chevreuse, il fut ensuite curé de Saint-Etienne d'Agen, sous Mascaron; puis il fut appelé à Paris en 1695, par Mgr de Noailles, qui en fit son conseiller intime, en sorte qu'on ne l'appela plus que « Boileau de l'archevêché. » Ce fut lui qui composa en 1696, la fameuse ordonnance et l'instruction pastorale sur le livre de l'*Exposition de la foi :* et ce fut à lui qu'on attribua le nom moins fameux *Problème ecclésiastique*, odieuse satire qui causa un scandale retentissant, et fut brûlée en 1699 par la main du bourreau. M. Tamizey de Larroque se livre pour l'en disculper à une discussion fort savante qui ne laisse aucune place à la réplique : mais l'affaire du *Cas de conscience* décida Mgr de Noailles à se séparer en 1704 de son compromettant conseiller, en le nommant chanoine de Saint-Honoré. L'abbé mourut en 1735 dans son canonicat, avec la réputation d'une piété austère et d'une grande charité, dévoyées malheureusement par le jansénisme. Son principal ouvrage est le recueil de ses *Lettres sur différents sujets de morale et de piété*. C'est là qu'est

racontée pour la première fois l'anecdote de l'abîme sans fond, que Pascal voyait à sa gauche. M. Tamizey de Larroque l'a complété par la publication de vingt-trois lettres inédites et d'une Vie de madame d'Epernon, qui nous font connaître quantité de détails intéressants sur la vie intime du dix-septième siècle. Nous lui demandons maintenant l'histoire du chanoine de la Sainte-Chapelle.

RENÉ KERVILER.

Le seizième siècle en France. *Tableau de la littérature et de la langue, suivi de morceaux en prose et en vers, choisis dans les principaux écrivains de cette époque*, par MM. A. DARMESTETER et ADOLPHE HATZFELD. Paris, Ch. Delagrave, 1878, in-12 de x-301 et 384 p. — Prix : 4 fr.

Le volume de MM. Darmesteter et Hatzfeld est plein de choses, de bonnes choses. Quand on a lu attentivement les 700 pages dont se compose ce volume si consciencieusement et si habilement préparé, on sait tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur la langue et la littérature en France au XVIe siècle. L'ouvrage est du reste tel qu'on pouvait l'attendre de l'association de deux travailleurs, dont l'un a fait une étude approfondie de la philologie et l'autre de l'histoire littéraire. Deux spécialistes aussi distingués que MM. Darmesteter et Hatzfeld nous ont donné, en réunissant tous leurs efforts, un manuel qui ne sera pas moins précieux pour les maîtres que pour les élèves. Tout y est clair, judicieux ; tout m'y paraît louable, la méthode comme l'exécution, et les préceptes comme les exemples.

Après avoir rendu ce juste hommage au *Seizième siècle en France*, j'indiquerai les divisions du recueil et je proposerai ensuite, à propos de diverses notices ou notes, un certain nombre de corrections de détail dont nul ne doit s'étonner, car il est à peu près impossible d'éviter toute erreur dans un travail qui touche à tant de sujets.

On trouve dans la première partie de l'ouvrage (p. 1-182) : 1° le tableau de la littérature française au seizième siècle, en trois sections, section des prosateurs, subdivisée en sept chapitres (théologiens, controversistes, prédicateurs ; philosophes, moralistes, libres-penseurs ; écrivains politiques, pamphlétaires ; historiens, auteurs de mémoires, chroniques, correspondances, etc. ; orateurs judiciaires ; conteurs ; érudits et savants) ; section des poëtes subdivisée en deux chapitres (la fin du théâtre du moyen âge ; l'école de Ronsard) ; 2° le tableau de la langue française au seizième siècle (p. 183-301) avec une introduction et quatre chapitres (vocabulaire, orthographe et prononciation, formes grammaticales, syntaxe).

La deuxième partie est formée de morceaux choisis des principaux écrivains en prose et en vers du seizième siècle, morceaux précédés de courtes et excellentes notices biographiques, entourés de nombreuses

notes explicatives qui, dans leur heureuse concision, ne laissent rien à désirer aux philologues les plus exercés, et suivis d'une table des matières fort bien dressée.

Le livre de MM. Darmesteter et Hatzfeld devant obtenir un grand et durable succès, il sera bon d'en faire disparaître jusqu'aux taches les plus legères. Voici quelques observations, dont la minutie même, prouvera aux savants auteurs du *Seizième siècle en France* combien je tiens à voir devenir irréprochable un recueil qui, pour les appréciations littéraires, est au niveau des meilleurs et qui, pour les questions philologiques est au-dessus de toute comparaison.

Jacques Davy du Perron n'est pas né à Saint-Lô (p. 8, note 2) : il est né à Berne. La coutume italienne de donner aux évêques le nom de *Monseigneur* s'est introduite en France bien avant le règne de Charles X, (p. 9, note 1) car déjà, dans plusieurs documents du dix-septième siècle, notamment dans les *Lettres* de Balzac, tout évêque reçoit ce titre.—Le P. Gaspar de Seguiran est changé en *Sigairan* (p. 13) et l'évêque Ph. Cospeau (*ibid.*) en *Copian*. — Vanini (p. 15) « fut brûlé vif. » Non, car selon un usage presque constant, il avait été préalablement étranglé. — Raymond Sebond (p. 18) n'était pas espagnol, il était toulousain, comme l'a démontré M. l'abbé Reulet (1875). — Bodin (p. 22) naquit à Angers non « vers 1530, » mais en 1529, selon Niceron, dont M. C. Port adopte l'assertion. — Du Bartas (p. 25) publia son poëme de *Judith* non « vers 1575, » mais en 1573, dans un recueil qu'il intitula *la Muse chrestienne* (Bordeaux, in-4.)— Arnaud d'Ossat vint au monde le 20 juillet 1537 à Larroque, canton de Castelnau-Magnoac, et non (p. 43, note 3) en 1536 à Cassagnabère — Amadis Jamyn est si peu mort en 1585 (p. 130), que j'ai publié une lettre de lui écrite le 11 mars 1587 et que M. d'Arbois de Jubainville (Voir le *Polybiblion* de mai 1868, p. 244) a trouvé, dans les archives départementales de l'Aube, un document qui prouve que ce poëte mourut seulement le 11 janvier 1593. — Lancelot de Carle (p. 130) ne mourut pas « *après* 1570, » mais *avant*, en juillet 1568 (*Vies des poètes bordelais et Périgourdins* par Guill. Colletet, 1873, p. 14 et 15.)

Dans la deuxième partie, deux phrases sont à modifier, la phrase (p. 1-59) sur maître Bernard Palissy, né vers 1510 « à la Chapelle-Broin (*sic*, pour la Capelle-Biron), petit village du Périgord, près d'Agen, » et la phrase (p. 249) sur du Bartas : « Il assista à la bataille d'Ivry et mourut en 1590 des suites de ses blessures. » Palissy est né dans l'Agenais : c'est tout ce que l'on sait de son berceau. Quant à l'auteur de la *Semaine*, rien ne prouve qu'il ait assisté à la bataille d'Ivry.

T. DE L.

Correspondance inédite du comte de Caylus, avec le P. Paciaudi, théatin (1757-1765), suivie de celles de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même, publiées par CHARLES NISARD, de l'Institut. Paris, Imp. nationale et lib. Didot, 1877, 2 vol. gr. in-8 de CIII-466 et 495 p — Prix : 20 fr.

Au siècle dernier, une communauté de goût pour l'archéologie fit naître des liaisons plus ou moins intimes entre un érudit italien, le P. Paciaudi, et plusieurs savants français : le comte de Caylus, l'abbé Barthélemy et P. Mariette. Caylus en particulier, qui avait sans cesse besoin de nouvelles pièces pour son *Recueil d'antiquités* et qui ne pouvait s'en rapporter entièrement au zèle et à l'honnêteté des brocanteurs italiens, entretint avec Paciaudi une correspondance active et intéressée. Les lettres de celui-ci ont été depuis longtemps publiées (1802) par les soins de Sérieys ; celles de Caylus, enfouies dans la bibliothèque de Parme, manquaient encore. C'est cette lacune que M. Charles Nisard vient de combler en offrant au public cent quarante-huit lettres de Caylus auxquelles il a joint quarante lettres de Barthélemy et dix-neuf de Mariette. L'ouvrage débute, en forme de préface, par une notice fort développée sur Paciaudi, et le savant théatin est peut-être assez oublié en France, même par les archéologues, pour avoir besoin de cette présentation ; à la suite des lettres de Caylus, viennent celles de Barthélemy et de Mariette, précédées aussi d'avant-propos ; quatre index comprenant ensemble plus de cent pages, permettent de retrouver tous les détails perdus de cette correspondance ; enfin, des notes nombreuses au bas de chaque page forment une sorte de commentaire perpétuel.

Il fallait, pour éclaircir les obscurités de ces lettres écrites à la hâte, pleines d'allusions, d'indications sommaires, répondant souvent à des lettres détruites, une connaissance intime des travaux et des relations de ces érudits, de l'état de la science et de l'époque en général. C'est tout un coin du dix-huitième siècle que M. Nisard a dû reconstruire. Je n'aurai pas la prétention, incompétent comme je le suis en ces matières, de m'établir juge du succès de cette grande entreprise : je ne puis que louer le zèle, le soin, le tact, l'érudition variée et soutenue de l'éditeur. Peut-être, cependant, y a-t-il quelque illusion presque semblable aux illusions d'auteur, dans le fait de M. Nisard, quand il convoque à la lecture de cette correspondance non-seulement « les amateurs de belles antiquités ou de simples bibelots antiques,... les curieux de vieilles faïences, de vieilles verreries, de vieux vases mutilés ou recollés,... les curieux de satires, de médisances,... » mais encore « les littérateurs sans spécialité ; les fidèles à tous les principes, sans en excepter les préjugés des philosophes du dix-huitième siècle ; les hardis penseurs pour qui les jésuites et le clergé sont des loups-garous, etc. Tous trouvent là ce qu'ils aiment.

ajoute M. Nisard, et n'y trouveront rien qui leur soit indifférent. » Il y a certainement bien des sujets effleurés dans ces lettres ; mais elles sont surtout intéressantes pour les archéologues. Si Caylus parle parfois du grand procès des jésuites pour faire plaisir à son ami passionné contre eux, il s'entretient beaucoup plus volontiers de ce qu'il appelle ses *guenilles*, statuettes, médailles, verroterie, pots cassés. M. Nisard est obligé de rectifier à chaque instant les fables que le comte répète sans scrupule au sujet des pauvres religieux, et je dois dire qu'il y met beaucoup d'exactitude et de modération.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE.

Les Ducs de Guise et leur époque. *Étude historique sur le seizième siècle*, par H. FORNERON. Paris, Plon, 1877, 2 vol. gr. in-8 de II-421-449 p. — Prix : 15 fr.

Les documents nouveaux introduits dans cette étude sur les ducs de Guise, dont M. de Bouillé avait donné l'histoire, sont tirés des archives de l'Angleterre, mais ils semblent peu nombreux. Le mérite de cette œuvre est surtout dans la mise en scène et l'auteur y fait preuve d'un véritable talent. Les événements sont bien décrits, les peintures sont vives et ont du relief : seulement le coté faible de l'humanité est surtout présenté, le coté généreux n'apparaît guère. On ne voit qu'une face du seizième siècle, celle où il apparaît galant, batailleur, voluptueux, brutal : on parle beaucoup de femmes violées, de pays rançonnés, de coups d'épée, en un mot des passions qui se donnent libre cours, mais peu des efforts pour sauver le pays de ce débordement sauvage. A force de réalisme, le style, qui a de la couleur, contient parfois de singulières expressions telles que celle-ci : « l'aveu est palpitant de vie, » etc... L'auteur commence son récit à Marignan où Claude de Lorraine se couvre de gloire : il suit les princes de Guise en tous les combats de ce temps où ils furent présents et arrive aux guerres religieuses au milieu desquelles ils occupent le premier rang. Mais le caractère de ces guerres change bientôt, dit M. H. Forneron, il change à partir de 1574, c'est-à-dire à partir du moment où l'évolution des Montmorency donne de la consistance au parti du juste milieu, « prépare la solution et introduit l'habitude de la tolérance dans le parti de la réforme. » Ces affirmations de l'auteur ne sont-elles pas au moins contestables?

La Saint-Barthélemy reste dans l'histoire le point culminant des guerres de religion, comme si ses causes avaient été religieuses. M. Forneron en rejette la responsabilité sur Catherine et le duc de Guise. Il montre très-bien que Catherine, perdue par l'influence prise

par Coligny sur le Roi, a voulu alors se débarrasser de Coligny seul et que le coup ayant en partie manqué et produisant un effet contraire, elle a arraché du Roi l'ordre de tuer les protestants. Cela est vrai, mais dans les détails n'y a-t-il rien à redire? On compte 3 ou 4,000 victimes à Paris, 25 à 30,000 en province : c'est bien exagéré : on dit que Charles IX tira sur les huguenots et on l'affirme sur le témoignage de Brantôme et du duc d'Albe ou plutôt d'Alva comme il est toujours écrit; on écrit qu'Alexandre VI tua dans un festin par un poison foudroyant tous les cardinaux dont il voulait revendre les chapeaux. M. Forneron le croit ainsi assurément, et il veut être impartial et il est persuadé de l'être. « C'est presque de la témérité, dit-il que de trouver de la grandeur dans la Compagnie de Jésus. » Et pourquoi donc? ah! je conçois l'effort fait par l'auteur pour présenter quelqu'éloge, car dit M. Forneron, dans « le savant mécanisme » de cette société, « qui croit aux livres plus qu'aux hommes, » l'homme est devenu un rouage, la religion s'écrase entre les ressorts d'une telle machine et finit par être pétrie, façonnée, dévorée par l'ordre, etc... » Évidemment M. Forneron est ici, comme plus haut, victime de préjugés : il n'a pas étudié cette question, il juge d'après les on-dit et croit aux livres imprimés contre les Jésuites plus qu'aux œuvres de ces hommes. Ce passage, pris entre plusieurs autres, est suffisant pour signaler ce qu'il y a à reprendre dans les deux volumes de M. Forneron. J'ai dit ce qu'il y avait à y louer. H. DE L'É.

Souvenirs du règne de Louis XIV, par le comte DE COSNAC (*Gabriel-Jules*). Tome VI. Paris, Renouard, 1878, in-8 de 476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons, en Gascogne, ce dicton renouvelé des Grecs : *Qui repoun pagou*; celui qui se fait caution est dupe. Je n'ai pourtant pas à regretter d'avoir assuré ici (t. XVII. p. 51) que le tome VI des *Souvenirs du règne de Louis XIV* serait, tant par l'agrément de la forme que par la solidité du fonds, digne de ses aînés. M. de Cosnac raconte aujourd'hui l'histoire des quatre premiers mois de l'année 1653 en s'aidant de tous les mémoires du temps et de la *Gazette*, « source de renseignements dont on fait trop peu d'usage, » selon la remarque de M. Léon de Laborde (le *Palais Mazarin*, notes, p. 281), en s'aidant surtout des manuscrits de nos grands dépôts publics. Fidèle à une habitude qui lui a valu les félicitations des meilleurs juges, l'auteur a eu soin d'encadrer dans ses récits, les plus importants des documents inédits qui lui ont été fournis par la Bibliothèque nationale, les Archives nationales, les Archives de la guerre et des affaires étrangères, documents signés Lenet, Louis XIV, Vivonne, maréchal de camp de Baas, duc de la Rochefoucauld, Gourville, mar-

quis de Chouppes, baron de Vatteville, don Louis de Haro, Abraham Fabert, prince de Condé, duc de Candalle, duc de Saint-Simon, Servien, Olivier Cromwell, etc. Appuyé sur de telles autorités, M. de Cosnac marche en toute assurance au milieu des événements de Bordeaux, de Bourg, de Saintes, d'Agen, de Blaye, du Limousin, du Périgord, de la Gascogne, etc. Son lumineux travail permettra d'améliorer beaucoup les prochaines éditions des mémoires de Balthazar, du P. Berthod, du marquis de Chouppes, de Lenet, etc., ainsi que toutes nos histoires de France, grandes ou petites. L'auteur signale bon nombre de faits nouveaux et rectifie bon nombre d'erreurs consacrées, parmi lesquelles j'indiquerai (p. 215 et 218) deux erreurs commises par M. Guizot dans son *Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell.* Toutes les pages du livre sont très-intéressantes, mais les plus intéressantes sont celles qui roulent sur un des épisodes les plus célèbres de la vie du maréchal Fabert, son généreux refus (en 1653 et non en 1652, comme l'ont dit tous les biographes) du collier de l'ordre du Saint-Esprit (p. 102-107), celles qui roulent sur le combat de Saint-Robert, livré le 13 février 1653 sur un terrain que M. de Cosnac a le premier retrouvé après de longues explorations qu'il décrit avec une heureuse verve (p. 213-229), enfin celles qui roulent sur l'ambassade de M. de Bordeaux en Angleterre, où ce diplomate acheta, pour le cardinal Mazarin, divers objets d'art qui avaient appartenu à Charles Ier, l'amateur et le collectionneur le plus distingué de l'Europe (p. 239-298). Ces dernières pages, où sont tantôt analysées et tantôt reproduites les dépêches que M. de Bordeaux adressait au cardinal Mazarin, sont conservées aux Archives des affaires étrangères; elles abondent en particularités curieuses, non-seulement sur les tableaux, les marbres, les tapisseries qui, après avoir orné les palais du malheureux roi d'Angleterre, vinrent orner l'ancien hôtel — restauré, agrandi par Mansard — du président Tubeuf, mais encore sur les chevaux et les chiens anglais qui furent procurés par l'ambassadeur au premier ministre de Louis XIV. Si j'ajoute que les notes renferment d'excellentes indications (surtout au point de vue généalogique) sur les principaux personnages mentionnés par M. de Cosnac et que l'appendice (p. 415-463) est formé de divers documents qui seront un régal pour les lecteurs, je n'aurai pas encore dit tout le bien qu'il faut dire d'un volume que je voudrais voir suivi de vingt autres volumes de même valeur et de même intérêt.

T. de L.

Les Origines de la France moderne, par H. Taine. *La Révolution*, tome Ier. Paris, Hachette, 1878, in-8 de IV-468 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Taine vient de publier la seconde partie, ou plutôt le premier

volume de la seconde partie de la grande trilogie qu'il a entreprise, sous ce nom : *les Origines de la France moderne ;* il avait traité d'abord l'*Ancien régime ;* il aborde aujourd'hui la *Révolution*. Après la cause, les effets. Et quels effets ! partout le chaos et la confusion. M. Taine a divisé ce volume en trois livres : *l'Anarchie spontanée, l'Assemblée constituante et son œuvre, la Constitution appliquée*. A vrai dire, ces trois livres pourraient se réduire à un seul, sous ce titre : l'*Anarchie*, non pas l'anarchie spontanée, car nous ne croyons pas plus à l'anarchie spontanée qu'à la génération spontanée, mais l'anarchie tout court, dont le dix-huitième siècle tout entier n'a été que la longue préparation, dont les dernières années du règne de Louis XVI ont été comme le prélude.

On a tout battu en brèche, les croyances, les institutions, le gouvernement ; on a fini par tout détruire, et alors le peuple, sans croyances, sans institutions, sans gouvernement, est revenu à l'état de nature, à l'état sauvage, et l'on a pu voir ce que valait cet état de nature si préconisé par Rousseau. « A regarder les trois départements du Gard, des Bouches-du-Rhône et de Vaucluse, dit M. Taine, on se croirait en pleine guerre barbare. » La Constituante, où il y a « trop de talents moyens et trop peu de talents supérieurs, » traite l'homme comme un être abstrait, tel qu'il a été conçu dans les livres des philosophes, la France comme un pays neuf où tout serait à créer. Pour tout créer, elle commence par tout détruire, et il faut convenir que, sur ce point, elle a admirablement réussi ; il n'y a plus ni autorité, ni lien des extrémités avec le centre. Sous prétexte de despotisme, on a supprimé le gouvernement. Et alors rien n'étant plus retenu, tout va à l'aventure. Il n'y a plus d'autre règle que la Déclaration des Droits, et la déclaration des droits, M. Taine le remarque, contient en principe toutes les anarchies. « Toutes les lois de la Convention, dit-il encore, sont en germe dans la Constituante. » Chose remarquable, ceux qui jugent le plus sévèrement l'œuvre des législateurs de 1791, ce ne sont pas les députés du côté droit, ce ne sont pas les partisans de l'ancien régime, ce sont les citoyens des pays libres, habitués de vieille date à une solide et sérieuse liberté, des républicains comme Gouverneur Morris, Mallet du Pan, Et. Dumont, des parlementaires comme Burke.

Et comme la populace, quand elle n'est plus maintenue, trouve toujours l'occasion et le prétexte de faire des désordres, à cette foule ainsi abandonnée sans guides les motifs de soulèvement ne manquent pas. D'abord, c'est le plus palpable de tous, c'est la faim. L'hiver de 1791 a été rude, la récolte mauvaise ; le grain manque. De là des souffrances réelles, habilement exploitées par les meneurs : on voit, ou plutôt l'on fait voir des accapareurs partout, partout des brigands envoyés par les réactionnaires pour ravager les moissons et affamer

le peuple; on court sus à ces ennemis imaginaires, et l'on met en pièces tous ceux que la malveillance désigne à l'indignation, tous ceux plus rares qui cherchent à s'opposer aux attentats contre la vie ou la propriété. Puis, comme les réformes ne donnent pas immédiatement le bien-être qu'on en attend, on suppose qu'il y a des conspirateurs qui entravent la bonne volonté des réformateurs, et ces conspirateurs ne peuvent être que les nobles dont on a détruit les priviléges, que les prêtres qui ont refusé le serment à la Constitution civile du clergé, que les moines dont on a supprimé les couvents; les gazettes l'impriment chaque jour, et la tribune de l'Assemblée retentit de ces accusations. On traque aussitôt ces malheureux, on les massacre, on brûle les châteaux, on pille les monastères, quels que soient d'ailleurs les services rendus par les nobles, les prêtres et les moines. C'est une véritable jacquerie, ou plutôt c'est une succession de jacqueries. M. Taine en compte jusqu'à six, de 1789 à 1792.

Tout ce premier volume n'est qu'un vaste et saisissant tableau des excès commis dans les villes et dans les campagnes, dans la capitale et dans les provinces. Et ce n'est pas un tableau fantaisiste, chargé de couleurs fausses par l'imagination assombrie d'un historien prévenu. Non, M. Taine n'a aucun préjugé contre la Révolution; mais il dit ce qu'il a vu, ce que ses patientes et laborieuses recherches lui ont fait découvrir dans les archives. Pas un trait de ce tableau qui ne soit emprunté aux documents les plus authenthiques : correspondances des intendants ou des commandants militaires, lettres des municipalités, rapports des commissaires envoyés par le pouvoir exécutif ou par l'Assemblée pour faire une enquête sur ces attentats qui se multiplient sur toute la surface du royaume. Ce que l'auteur établit de la façon la plus irréfutable, contre la croyance généralement reçue, c'est que ni les nobles ni les prêtres ne furent provocateurs. Partout ils ont déployé, en face des persécutions dont ils étaient l'objet, la plus inaltérable douceur, la plus patiente longanimité. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils se sont décidés, non pas à résister (car ils ne l'ont fait nulle part pendant cette période, sauf dans le Gard, et le promoteur de cette résistance était un bourgeois), mais à émigrer, lorsqu'ils n'ont plus trouvé de sécurité pour eux ni dans les campagnes où on les égorgeait, ni dans les villes où on les jetait en prison sans motif, souvent pour les livrer aux massacreurs.

On comprend que nous n'entrions pas dans le détail; un tel livre, si nourri, si plein de faits, ne peut s'analyser. Sur quelques points. nous ne serions pas d'accord avec l'auteur, par exemple lorsqu'il pense que les réformes ecclésiastiques doivent se faire sous la direction de l'État. L'Église seule a autorité pour se réformer, pour supprimer, s'il le faut, des couvents devenus inutiles ou modifier des circonscriptions

de diocèses devenues trop étroites. Mais, ces réserves faites, nous ne saurions trop reconnaître le soin scrupuleux que met M. Taine à poursuivre la vérité sans parti pris, et le courage avec lequel il la proclame, quand il l'a découverte, au risque de contredire les opinions reçues et de froisser des préjugés puissants. Jamais l'histoire intime de la France pendant les trois premières années de la Révolution n'a été écrite avec ce luxe de recherches et cette abondance de détails; jamais, il faut bien le dire, réquisitoire plus précis, plus serré, plus complet n'a été dressé contre la Constituante et son œuvre. Ce livre soulèvera bien des colères ; en revanche, il aura pour lui tous ceux qui ne font pas de l'histoire une œuvre de parti, mais une œuvre de bonne foi. Quant au style, nous n'en dirons rien : on connaît depuis longtemps l'éclat séduisant du style de M. Taine, cet éclat qui est une de ses qualités, qui parfois est peut-être aussi un de ses défauts.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la Confédération suisse, par L. VULLIEMIN. Lausanne, Bridel, 1875-77, 2 vol. in-12 de 379 et 403 p. — Prix : 7 fr.

Cette histoire va *des plus anciens âges aux temps de la Réforme* : sujet vaste et complexe qui demandait à être traité avec une sévère méthode. L'auteur y a parfaitement réussi : son livre se lit sans fatigue et même avec plaisir, grâce à l'ordre lumineux qu'il a su mettre dans ses récits. Le style est parfois concis jusqu'à l'obscurité ou élégant jusqu'à la recherche ; en somme, il est correct, naturel et coulant. Quelques expressions, quelques tournures paraîtront, il est vrai, peu françaises ; mais on parle sans doute ainsi dans le pays de Vaud. « Légions romaines *disloquées* sur les bords du Rhin... (p. 31) ; on fit du *gast*... faisant *gast* et butin (p. 91 et 172) ;... ils laissèrent à leurs prêtres le choix de leur *servir la messe* ou de quitter le pays (p. 112)... un *capitulat* (p. 280)... *à tour* (p. 348)... legs *pies* (p. 291)... etc., etc. Un souffle de patriotisme éclairé traverse tout l'ouvrage. On se plaît à relire les pages consacrées à l'abbaye de Saint-Gall (p. 66), à la reine Berthe, *l'humble filandière* (p. 69), au bienheureux Nicolas de Flue (p. 226), à la *légende* de Guillaume Tell (p. 367). Plusieurs erreurs de fait ou de date n'empêchent pas de reconnaître la science de M. Vulliemin, dans ce qui regarde au moins l'histoire politique et littéraire de sa nation ; mais on a peine à comprendre qu'arrivé à soixante-dix-sept ans (avant-propos) il s'exprime comme il fait sur la Papauté et l'Église. Sans sortir de la Suisse, les travaux historiques des vingt dernières années auraient dû apprendre à l'auteur plus de justice et d'impartialité. Je n'ai pas l'honneur de le connaître ; j'ignore s'il est catholique ou protestant ; mais s'il est catholique, comment a-t-il pu laisser échapper de sa plume des phrases comme celle-ci : « L'empire de l'Église reposait (au seizième

siècle) sur l'ignorance des peuples, les rigueurs de l'inquisition et l'active habileté de milices obéissantes (p. 216) ? » Après qu'on a dit en ricanant qu'il « suffit aux Suisses de confesser leurs péchés pour en obtenir l'absolution, » que signifient ces mots : « De l'argent qu'ils venaient de donner pour le rachat de leurs péchés, Sixte IV leur versa des subsides (p. 280) ? » Et puis : « Rome avait fini par prendre *à sa solde* les ordres mendiants, et ils étaient devenus les vendeurs privilégiés de ses grâces spirituelles (p. 371). » Une fois que l'auteur a parlé de *vente d'indulgences*, il ne sort plus de là : « les indulgences *de la religion*, dit-il assez singulièrement, étaient vénales... Rome en avait fait une marchandise... Léon X ouvrit un vaste marché d'indulgences... (p. 374). » Ne parlons pas de « l'adoration de Marie et des saints (p. 373), » ni de « l'hostie sur laquelle le prêtre avait invoqué la présence du Christ ; » M. Vulliemin sait même que le capucin Samson « proclama tous les Bernois... délivrés à jamais (par l'achat des indulgences) de *l'enfer* et du purgatoire (p. 375) etc., etc. » — Il est évident que la lecture d'un tel livre ne peut être conseillée à la jeunesse catholique.

Cette appréciation générale de l'ouvrage M. Vulliemin ne s'est pas modifiée à la lecture du tome II, qui vient de paraître. Il comprend l'histoire moderne, depuis la naissance de la Réforme jusqu'à la Constitution fédérale de 1848, et se divise en trois parties, nettement caractérisées par ces titres : *L'Age de la Réforme* (1517-1648), *Domination de l'aristocratie* (1648-1798), *La Démocratie moderne* (1799-1848). La première partie se subdivise en *Réforme protestante* et *Réaction catholique :* histoire très-incomplète et très-partiale, comme on devait s'y attendre. Calvin est présenté dans un jour absolument faux. L'auteur connaît le nom des Galiffe (p. 346) : comment donc a-t-il pu appeler le réformateur de Genève un *héros* et le comparer tantôt à Grégoire VII (p. 90), tantôt à Borromée (p. 107) ? Et quelle haine contre les catholiques suppose cette réflexion à propos du supplice de Michel Servet : « L'Église romaine *envie* à Calvin L'HONNEUR d'avoir purgé la terre d'un monstre ? » Toute cette partie, qui forme presque la moitié du volume, fourmille d'erreurs déjà vingt fois réfutées. Saint Charles Borromée n'a pu « faire revivre le respect pour les objets d'une antique *adoration* (p. 108) ; » car, dans l'Église catholique, on n'a jamais *adoré* que Dieu, et on n'avait pas cessé de l'y adorer. A la Saint-Barthélemy, « les rues de Paris n'ont pas été *jonchées* de MILLIERS de cadavres, » et « le souverain pontife n'a pas couvert de son approbation ce massacre (p. 129). » Jamais « les jésuites n'ont fait du régicide une œuvre sainte (p. 131). » Les huguenots « réfugiés en Suisse » à la suite de la révocation de l'édit de Nantes (p. 205) n'ont pas été 60,000 : c'est un chiffre dix fois exagéré, comme bien d'autres assertions, comme ce « système qui fait du pape un roi des rois, des

évêques ses ministres, des moines ses milices, et qui leur assigne pour but la conquête de la terre (p. 336). » Le lecteur ne devinerait jamais que ce système était *représenté* par l'humble nonciature de Lucerne.— Tout cela n'est plus de l'histoire, mais pure obstination dans le mensonge et la calomnie.

Quant au style, nous aurions à relever *largition* pour largesse (p. 72), *collature* pour collation (p. 109), *ressortait* pour ressortissait (p. 337), etc., etc.; mais, après les graves erreurs que nous avons signalées, ce serait s'arrêter à des vétilles. Il est regrettable que ces taches déparent un livre qui, du reste, « aurait pu répondre aux sévères exigences de la science (p. 399). » P. M.

Vienne et la vie viennoise, par Victor Tissot. Paris, Dentu, 1873, gr. in-18 de III-476 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. Tissot est le cinquième volume de cette série de voyages et d'études commencée à Berlin, et qui, dans la pensée de l'auteur, doit se continuer à travers la Hongrie, la Transylvanie et la Bohême. Ce livre est divisé en deux parties. Dans la première, l'auteur fait une description rapide des contrées qu'il trouve sur sa route de Venise à Vienne. Il montre d'abord Trieste avec son port tranquille semblable à un canal s'insinuant dans la ville, et où les navires immobiles et rangés face à face « appliquent sur le ciel bleu la broderie capricieuse de leurs cordages et de leurs mâts. » Puis vient Miramar, qui fait tristement souvenir du drame de Quéretaro ; puis Goritz qui « s'épanouit comme une île verdoyante au milieu d'une mer pétrifiée. » Tous près, au couvent de Castanovizza, est enterré le roi Charles X. C'est à Goritz, on le sait, qu'il passa ses années d'exil, et M. Tissot raconte que, lorsqu'à son arrivée dans cette ville, il se rendit pour la première fois à l'église, il trouva en sortant toute la population en habits de fête, faisant respectueusement la haie sur son passage. Devant cette manifestation spontanée, le vieux roi ne put cacher ses larmes. C'est près de là que se trouve le château habité par Mgr le comte de Chambord. M. Tissot eut l'honneur d'être reçu par le prince, et le récit qu'il fait de cette visite, par sa simplicité émue, est une des meilleures pages du livre.

L'auteur, poursuivant sa route, s'arrête à Pola, *cette Toulon autrichienne*, port militaire sur l'Adriatique, jardin délicieux et embaumé par les orangers toujours en fleurs. De là, il nous fait assister au combat de Lissa. M. Tissot se plait à rompre ainsi l'uniformité d'un récit de voyages par des tableaux mouvementés, citations d'histoire, légendes ou anecdotes : il mêle, comme le voulait le poëte latin, le plaisant au sévère. On a fait, à cette occasion, une légère critique que

notre sympathie pour l'auteur nous permet de répéter; il y a peut-être un peu trop de symétrie, d'arrangement préconçu dans le mélange des sujets tristes et des sujets gais. Ainsi, après la bataille de Lissa, vient l'aventure un peu risquée du capitaine et les histoires du comédien polonais, auxquelles succède, comme tableau final, le supplice des conjurés hongrois. On a vu là trop de méthode.

La seconde partie, de beaucoup la plus considérable et la plus attachante, est consacrée à Vienne, ou mieux à la vie viennoise. Nous ne l'analyserons pas, car il faut lire le livre pour connaître cette nation composée de tant d'éléments divers. Là, M. Tissot est un penseur qui étudie un peuple dans sa vie intime, dans sa vie publique, dans ses mouvements et dans son histoire ; il le suit d'un œil observateur à l'église, à la promenade, à la bourse, à la brasserie. Il cherche quelle peut être dans l'avenir sa destinée au milieu des dangers qui le menacent. Il nous le montre dans le passé, et nous recommandons le chapitre consacré à Marie-Thérèse, cette femme héroïque, près de laquelle tant d'hommes, qui se sont crus politiques, auraient dû prendre des leçons; il nous le montre aussi dans le présent, serré de près par l'empire d'Allemagne.

S'il nous fallait faire un classement entre les différents ouvrages de M. Tissot, nous serions fort embarrassé; pourtant, nous dirons, en terminant, qu'il nous a semblé que, dans *Vienne et la vie viennoise*, l'homme sérieux se montrait plus complet, et que, si la manière de l'auteur s'était modifiée sous le rapport de l'ironie, elle avait gagné sensiblement au point de vue des jugements portés sur les hommes et sur les événements.

A. DE BESANCENET.

La Grèce telle qu'elle est, par PIERRE MORAÏTINIS, ancien consul de Grèce, précédé d'une lettre de M. de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Didot; Athènes, Karl Wilberg, 1877, gr. in-8 de XII et 588 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume a été écrit sous l'impression de la crise qui a commencé en Orient l'année dernière et dans la pensée de faire connaître le rôle que doit y jouer la Grèce. L'auteur, fils d'un des hommes d'État les plus recommandables du temps des luttes de l'indépendance et lui-même écrivain distingué, fait sentir avec discrétion l'intérêt que les puissances occidentales ont à assurer à l'élément hellénique un développement parallèle à celui de l'élément slave dans la reconstitution, qui doit suivre la dislocation de l'Empire ottoman.

Le petit royaume de Grèce avec ses 1,500,000 habitants est digne de servir de noyau au groupement national des six millions d'Hellènes, répandus dans les îles et dans les pays au-dessous des Balkans et qui déjà gravitent vers lui avec un patriotisme intelligent, avec une générosité qui honorent à la fois la race et le gouvernement qui en est l'objet.

Cette thèse est démontrée, ce nous semble, d'une façon complète, par M. Moraïtinis et avec d'autant plus d'autorité que l'émotion du patriote n'obscurcit jamais chez lui le ferme jugement du savant.

La Grèce a fait, en effet, des progrès merveilleux depuis les quarante ans qu'elle est sortie des ruines amoncelées par la domination turque et par la guerre. Sa population a presque triplé, son agriculture et ses industries minérales ont grandi rapidement, sa marine et son commerce ont pris une importance européenne; enfin le niveau général de tout ce qu'on peut comprendre sous le nom d'institutions privées s'est considérablement élevé.

L'œuvre de M. Moraïtinis dépasse de beaucoup les proportions d'une publication de circonstance. Par l'abondance des informations statistiques, des notions économiques qu'elle contient, surtout par le ton sérieux qui y règne d'un bout à l'autre, elle restera pendant longtemps l'ouvrage le plus utile à consulter pour l'économiste ou l'homme politique qui aura à étudier la Grèce.

C'est dire que M. Moraïtinis, tout en *expliquant* les défauts des institutions et ceux du caractère de ses compatriotes, les reconnaît franchement. La vie politique a pris en Grèce un développement absolument hors de proportion avec les vraies forces sociales du pays. En lisant ce livre, on se convainct de tout le mal que fait le gouvernement parlementaire aux peuples qui en subissent l'expérience. Mais les Grecs sont-ils bien coupables et ne sont-ce pas les fausses idées de l'Occident qui leur ont inoculé ce terrible *morbus comitialis?*

M. Moraïtinis tourne à bon droit les yeux vers la France comme l'amie la plus sûre et la plus désintéressée de son pays. Il devrait les tourner vers Rome aussi. Il donne sur le clergé grec, sur la situation religieuse de son pays, des détails de fait à l'authenticité desquels on peut d'autant plus croire que l'auteur ne s'identifie pas assez lui-même avec cette situation. Si les six millions d'Hellènes veulent maintenir en Orient leur nationalité, leur identité morale, au milieu de la submersion slave, il est bien évident qu'il leur faut, avec une foi religieuse vivace, un clergé supérieur sur tous les points à celui de la Russie, et cette force, cette vie, où les trouveront-ils s'ils ne vont la redemander à la chaire de Pierre? C. J.

BULLETIN

Essai sur les réformes des institutions politiques de la France, par Joseph Ebor. Paris, Guillaumin, 1877, in-8, de 69 p. — Depuis près d'un siècle, nous avons eu dix-huit constitutions, sans que nous ayons pu en conserver aucune : il est donc probable que toutes ont un vice commun, et c'est à ce vice qu'il faudrait remédier. Nos institutions

politiques sont constituées en vue du gouvernement tyrannique, dit M. Ebor; il faut les établir en vue d'un gouvernement libéral; comme « voies et moyens, » l'auteur demande que l'on conserve aux maires les fonctions administratives, mais qu'on leur enlève leurs fonctions exécutives et judiciaires; qu'on retire aux préfets, dont on peut se passer et dont les fonctions seraient gratuites, comme celles des juges de paix, des procureurs et avocats généraux, les fonctions législatives, judiciaires et administratives, pour faire exercer ces dernières par les conseils généraux; que l'on supprime le budget des cultes, afin que le clergé soit affranchi de la tutelle de l'État, que l'on rende non rééligibles les membres des conseils municipaux sortants à l'expiration de leurs mandats, qui devraient être courts, etc... Je m'arrête car je n'ai pas à copier la brochure de M. Ebor. Qu'il y ait des idées justes, assurément; mais que toutes doivent être approuvées, c'est autre chose.

H. DE L'É.

La Teoria del Progesso legislativo, saggio dell' avvocato NUNZOI NASI VIRGILIO. Trappani-Rizzi, 1875, in-12 de 203 p. — Prix : 2 fr.

Une école, dont l'illustre M. Le Play est le chef, affirme que la vraie science sociale a pour base l'étude des coutumes des peuples prospères, et que, pour arriver à la paix sociale, il faut reprendre les pratiques enseignées par l'expérience. M. l'avocat Nasi enseigne une doctrine contraire. Il s'appuie sur les vérités abstraites et sur les modernes théories de la philosophie et du droit. Il résume toute sa dissertation en ces quelques mots : « Le progrès législatif consiste dans le développement nécessaire et graduel des principes absolus de la justice ; de là se forme le système positif et organisé du droit et de l'État. » Nous n'avons point à discuter les doctrines de ce livre : nous regrettons que l'auteur ait fait servir une science véritable et un talent distingué à défendre les rêves creux de la philosophie incrédule.

Vocations agricoles, *réflexions sur la situation économique et morale des campagnes,* par J.-B. BUSSEUIL, avocat (à Issoire). Paris, E. Plon et Cie, 1878, in-8 de v-98 p. — Prix : 1 fr.

M. Busseuil a intitulé *Vocations agricoles* un opuscule dans lequel, prenant pour point de départ les définitions que le « Vocabulaire social » de M. Le Play donne des mots classe supérieure, classe dirigeante, classe inférieure, il s'est donné pour tâche de rappeler à une portion importante de la classe dirigeante française, aux propriétaires terriers, quelle prépondérance il leur convient légitimement de prendre sur les populations rurales en revenant vivre auprès d'elles, et d'avoir, par elles, sur la suite des destinées de leur patrie. « La question sociale ne restera pas toujours cantonnée dans l'usine et l'atelier. » Le paysan a vu trop de gens « mettre en question ce que les anciens avaient utilement mis en fait, » pour ne pas être prêt bientôt, lui aussi, à courber la tête sous le souffle de l'esprit révolutionnaire, s'il n'est pas aidé à se redresser par les conseils directs et par l'exemple de ses patrons naturels, depuis trop longtemps portés à préférer les loisirs de la ville aux devoirs des champs. — Sur ces données, on lira avec fruit, nous l'espérons, mais aussi avec attrait assurément le passage consacré par l'auteur à la multiplication dangereuse des marchés et des

« foires-fêtes, » et le chapitre piquant dans lequel est étudié l'état « où en sont bien des jeunes filles de la classe agricole. » Bien comprises et écoutées, ces pages, qui sont écrites avec talent et avec une chaleur d'âme vraiment chrétienne, auraient promptement un bienfaisant succès qu'on ne saurait trop leur souhaiter. F. Escard.

Le Monde sidéral. *Description des phénomènes célestes d'après les récentes découvertes de l'astronomie*, par MM. Zurcher et Margollé, Paris, J. Rothschild, 1878, in-18 de vii-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume est un résumé intéressant des principaux faits de l'astronomie physique, et en particulier des importantes découvertes qui ont été faites dans ce domaine depuis quelques années. Nous reprocherons aux auteurs d'accepter trop facilement certains lieux communs dont la banalité ne garantit pas la solidité ou les théories aventureuses d'écrivains qui prennent la haute fantaisie pour de la haute philosophie. Ainsi, nous voyons, à la page 20, le croquemitaine de l'enseignement universitaire, la scolastique, battue en brèche par les alchimistes, précurseurs de la science expérimentale, et ceux-ci représentés par qui? par Albert le Grand et par Saint Thomas d'Aquin! Ailleurs (p. 129), c'est une dissertation un peu emphatique sur la pluralité des mondes habités. Mais ces taches sont en petit nombre et, au total, de peu d'importance. Elles sont même une preuve de l'ordre d'idées élevé et philosophique dans lequel les auteurs ont voulu se placer, et dans lequel il n'est pas facile d'éviter absolument tout abus, alors surtout qu'on rencontre tant de mauvais guides. Il faut les louer grandement de n'avoir pas, comme tant d'autres, évité de nommer le divin auteur de ce qu'ils décrivent, et de lui avoir, en plus d'un endroit, rendu un hommage explicite et même formellement chrétien.

Ajoutons que de nombreuses vignettes, une bonne impression, un format et un cartonnage élégants et commodes, achèvent de faire de ce petit volume un compagnon de voyage aussi agréable qu'instructif. E. V.

Le Spiritisme, par l'abbé Durand, professeur à l'Université catholique de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Victor Palmé, 1778, in-18 de 72 p. — Prix : 50 cent.

Le spiritisme n'est pas mort, comme on pourrait le croire. Il paraît qu'il compte en ce moment à Paris de trop nombreux adhérents, et qu'il fait même des prosélytes parmi des âmes naturellement croyantes, mais faibles d'imagination, d'une foi vacillante et peu éclairée. C'est pour prémunir contre les illusions du spiritisme, dont Allan-Kardec a voulu faire une religion, — que M. l'abbé Durand, professeur à l'Université catholique de Paris, a pris la plume. Son opuscule sur le spiritisme traite de la nature des esprits célestes, des mauvais esprits, des âmes séparées du corps et de leurs manifestations, de la doctrine spirite renouvelée du paganisme, du côté diabolique de cette doctrine, de ses funestes résultats pour le corps et pour l'âme et de sa morale occulte. En quelques pages, M. l'abbé Durand a résumé, avec une grande sûreté de vues, tout ce qu'il est utile à un chrétien de connaître sur la matière. Son opuscule est une excellente brochure de propagande. F. B.

Spiritual Letters of Archbishop Fenelon. *Letters to men. Letters to women.* London, Rivingtons, 1877, 2 vol. in-12 de 352-394 p.

Le savant biographe de Bossuet et de Fénelon dont nous avons plusieurs fois apprécié ici même les travaux, a traduit en anglais les plus belles et les plus caractéristiques parmi les *lettres spirituelles* de l'archevêque de Cambrai, et nous en offre aujourd'hui deux recueils distincts, qu'il a formés en réunissant dans l'un celles qui s'adressent aux hommes, et dans l'autre celles qui s'adressent aux femmes. C'est une idée fort heureuse et dont tous les lecteurs des trois Royaumes doivent lui être particulièrement reconnaissants, car nous n'avons pas à faire, pour des Français, l'éloge de ces précieuses épîtres qui sont connues de toutes les âmes désireuses de la perfection chrétienne. Le choix de ces lettres est très-judicieux et comprend toutes les situations de la vie. La traduction est exacte en même temps qu'élégante, et nous ne saurions indiquer de meilleur livre à ceux qui, voulant se perfectionner dans l'étude de l'anglais, cherchent des ouvrages réunissant l'utile et l'agréable. RENÉ KERVILER.

Œuvres choisies de F. Ozanam. Paris. Lecoffre, 1877, in-12 de 350 p. — Prix: 2 fr.

Nous pensons recommander suffisamment ce livre en citant quelques-uns des morceaux qu'il renferme : *Le Pèlerinage au pays du Cid, le Tableau d'une histoire de la civilisation aux temps barbares, la France chrétienne au cinquième siècle, le Bienheureux Jacopone de Todi*, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, peuvent compter parmi les plus belles pages qu'ait laissées Ozanam. Un recueil ainsi composé ne saurait manquer d'avoir de nombreux lecteurs. G.-P.

Les Bas-Bleus, par BARBEY D'AUREVILLY. Paris, Palmé, 1878, in-18 j. de 346 p. — Prix : 4 fr.

Pour M. Barbey d'Aurevilly, le « bas-bleu, » c'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. Telle est, du moins, la définition qu'il en donne dans la préface de son livre. A ce point de vue, le livre manque de fidélité à la définition. En effet, M. Barbey d'Aurevilly range parmi les bas-bleus Mme la comtesse d'Haussonville, Mme la marquise de Blocqueville, Eugénie de Guérin, Mme Swetchine et la sœur Emmerich. Évidemment, on ne fera jamais croire à personne que les noms illustres que nous venons de citer représentent des « marchandes de littérature. » De plus, M. Barbey d'Aurevilly n'est pas toujours juste. Trois ou quatre femmes seulement trouvent grâce devant sa critique ardente et passionnée. Ce sont Eugénie de Guérin, la sœur Emmerich (déjà citées), Mme de Stael et Mme de Gasparin. Pour les autres, il est moins que tendre ; il est féroce. Et il faut dire que certains bas-bleus, tels qu'André Léo, Louise Colet, Olga de Janina, Mme de Saman, Mme Edgar Quinet et *tutti quanti* ne méritent que trop la volée de bois vert que le redoutable écrivain leur administre. Tout serait pour le mieux (et les *Bas-Bleus* n'en auraient que plus de valeur), si M. Barbey d'Aurevilly s'était montré un peu plus équitable envers ces plumes délicates et distinguées, qui ont écrit : celle-ci, le *Récit d'une sœur*; celle-là *Robert Emmet*; cet autre, les *Soirées de la villa des jasmins*. Dépasser le but n'est pas toujours une preuve de force. Ces réserves faites, nous devons louer sans restriction les pages consacrées à la défense des vérités catholiques attaquées par les mégères du bas-bleuisme, l'étude magistrale sur Mme de Stael, les réflexions profondes sur le mysticisme qui terminent le portrait de la

sœur Emmerich, l'introduction et la conclusion de l'ouvrage, qui sont deux morceaux remarquables. Quant au talent de l'écrivain, il serait oiseux d'en parler. M. Barbey d'Aurevilly est un maître, et son style chaud, fier, coloré, vivant, se passe depuis longtemps des banalités de l'éloge. F. B.

Une visite à Khiva. *Aventures de voyage dans l'Asie centrale*, par Fred. Burnaby, capitaine aux Royal Horse Guards. Traduit de l'anglais par Hephell. Ouvrage enrichi de 3 cartes. Paris, Plon, 1877, in-12 de 464 p. — Prix : 4 fr.

En regardant un jour couler le Nil blanc à Khartoum, l'auteur apprend, par le journal, que les Russes interdisent l'entrée de l'Asie centrale aux Anglais... Il n'en faut pas davantage pour que M. Burnaby, en vrai fils d'Albion, prenne bientôt son parti. Il quitte l'Égypte, retourne en Angleterre pour y faire toutes ses dispositions, et s'embarque le 1er décembre pour... Khiva, résolu à braver l'interdiction moscovite; et, pour mieux étudier la question anglo-russe-asiatique, il commence son voyage par la Russie même et par la Sibérie occidentale qu'il traverse en plein hiver. Après mille péripéties, il entre à Khiva dans les premiers jours de mars. — Son récit est bien celui qu'on pouvait attendre d'un tel touriste; rempli d'énergie et d'humour, bourré d'anecdotes, tout scintillant de couleur locale, mais parfois un peu superficiel et vraiment trop rapide. L'auteur a vu comme il a voyagé, au pas de course; il semble qu'il n'ait qu'une idée : gagner son pari d'aller à Khiva malgré les Russes, et le gagner en moins de temps possible. Néanmoins, il y a là des détails, des aperçus, des notions que nous ne possédons aujourd'hui que grâce à lui. Quant à ses réflexions politiques, elles sont aussi, évidemment, ce qu'on pouvait les attendre d'un capitaine de Horse Guards circulant dans ce milieu, dans ces conditions et avec les dispositions d'esprit traditionnelles aux Anglais vis-à-vis des Russes. Le volume, contrairement aux autres de la collection, ne renferme aucune gravure; mais il est accompagné de trois bonnes cartes, dont la plus petite n'est pas la moins curieuse : elle montre, en effet, d'une manière fort nette les progrès de la Russie dans l'Asie centrale, en donnant les tracés des frontières en 1836, 1863 et 1875. On comprend bien, à cette vue, l'émotion de l'Angleterre et l'entreprise du généreux Burnaby... R.

Ma vie nomade aux montagnes Rocheuses, par le baron A. de Woelmont. Paris, Firmin-Didot, 1878, in-12 de 366 p. — Prix : 3 fr.

Ce récit, fort amusant du reste par son ton alerte et les aventures dont il est parsemé, devrait être dédié aux chasseurs : c'est eux qu'il intéresserait tout particulièrement, et ceci n'est pas une critique de ma part. Je constate. L'auteur, qui doit être d'aimable et facile humeur, a voulu « connaître la vie que l'on mène dans l'extrême ouest des États-Unis, » et il livre au public les feuilles telles quelles du *journal* de sa vie nomade. C'est pris sur le vif, c'est *vécu* pour employer le dialecte moderne; et nous ne doutons pas du plaisir que tout lecteur éprouvera au tableau de cette vie au grand'air, si pleine de contraste et d'imprévu, où le revolver joue un rôle si important, qu'il s'agisse soit de protéger sa vie contre son semblable, soit de la soutenir par des hécatombes de gibier, kanguros, ours, cerfs, etc... Une carte des pérégrinations de l'auteur accompagne le volume, ainsi qu'une gravure, détestable, dit le texte page 99, mais précieuse comme souvenir. Moins sévère que l'auteur nous regrettons qu'il n'y en ait pas d'autres pour compléter les tableaux de mœurs d'un récit déjà plein de traits. R.

La Question d'Orient, par M. Émile Collas. Paris, Challamel, 1878, in-8 de 41 p. — Prix : 1 fr. 50.

La question d'Orient a des causes profondes qui ont dominé jusqu'à ce jour son développement historique et dont l'étude permet de préciser, sinon les diverses phases qu'elle doit traverser encore, du moins, le résultat suprême des événements qui ont, à tant de reprises, ensanglanté la presqu'île des Balkans. Indiquer ces causes d'une part, montrer leurs conséquences légitimes et nécessaires de l'autre, tel est le double but que s'est proposé M. Collas. L'arbitraire et la violence disposant non-seulement de la fortune héréditaire des familles et des biens acquis par le travail, mais encore de la liberté et de la dignité humaines, voilà, selon M. Collas, les causes qui détruisent et anéantissent toute prospérité dans les régions que gouvernent les Turcs ; voilà où il faut chercher les causes des représailles terribles par lesquelles les Chrétiens libérés vengent parfois sur les musulmans quatre siècles d'oppression. Ne soyons donc pas étonnés si les chrétiens de l'empire ottoman veulent se délivrer de la domination des Turcs et reconquérir leur indépendance nationale ? Mais dans ce duel, quelles sont les forces des chrétiens, quelles sont les forces des Turcs ? Les chrétiens, plus nombreux que les Turcs dans la péninsule danubienne, leur sont supérieurs au point de vue moral et intellectuel, dit M. Collas ; ils ont plus d'énergie, plus d'activité. Les musulmans, eux, n'ont su que jeter à tous les vents du ciel la fortune présente et à venir du vaste empire dont ils avaient l'administration : donc le résultat de la lutte ne saurait être douteux. Mais, dira-t-on, c'est vouer à l'exil ou à l'extermination la population musulmane de la Turquie ? Si les chrétiens arrivent à la liberté, répond M. Collas, les Turcs qui accepteront le régime nouveau pourront continuer à résider dans les contrées affranchies de leur domination. La chute de l'Empire ottoman, objectera-t-on encore, ne servira que les ambitions de la Russie ; erreur, s'écrie M. Collas, l'Europe ne permettra jamais à la Russie de s'établir à demeure dans la péninsule des Balkans. L'auteur semble avoir, du reste, dans la sagesse de l'empereur Alexandre une confiance absolue. Puissent les événements ne pas donner dans un avenir prochain un démenti formel aux illusions généreuses de l'*ami* du czar de Russie !

A. Albrier.

VARIÉTÉS.

I

LES PUBLICATIONS DE LA CAMDEN SOCIETY

(5e et dernier article) (1).

LXXXIII. — *Wills from Doctors' commons, a selection of the wills of eminent persons, proved in the prerogative court of Canterbury*, 1495-1695. Edited by John Gough Nichols and John Bruce. 1863, VIII-175 pages. — Il y a quelques années, les bureaux de *Doctors' commons*, près la cathédrale de Saint-Paul, où sont conservés tous les testaments et *actes de la dernière volonté* des sujets de S. M. Britannique, ces bureaux, dis-je, étaient inaccessibles. On n'y pouvait rien étudier, rien copier, et cependant que de noms historiques et de pièces curieuses y dormaient dans la poussière ! Aujourd'hui, tout est changé ; les portes du dépôt s'ouvrent sans difficulté aux travailleurs, et on y transcrit librement ce que l'on veut jusqu'à l'an-

(1) Voir tome X, p. 234 ; tome XII, p. 244 ; tome XIV, p. 448, et tome XXII, p. 75.

née 1700 inclusivement. Ajoutons que, si ce résultat si désirable a été obtenu, c'est grâce à la persistance des membres de la *Camden Society;* aussi ces messieurs, avec un sentiment de légitime orgueil, eurent-ils l'excellente idée de perpétuer le souvenir de leur succès en publiant un volume exclusivement consacré à la reproduction de testaments de personnages distingués dans les annales du Royaume-Uni; la seule condition était qu'ils fussent inédits. Les voici donc; il y en a trente-deux, savoir : *Quatre* provenant de membres de familles royales d'Angleterre : Cecily, duchesse d'York et mère d'Édouard IV; Elisabeth, reine de Bohême et fille de Jacques Ier; le prince Rupert; Marie, princesse d'Orange. — *Trois* de dames illustres : Maude Parr, mère de Catherine Parr, une des femmes de Henri VIII; Elisabeth, duchesse de Norfolk et mère du poëte Surrey; Françoise, duchesse de Suffolk et mère de lady Jane Grey. — *Trois* de prélats célèbres : l'archevêque Wareham; le cardinal Pole; l'évêque Gardiner. — *Quatre* de théologiens bien connus : Casaubon, Brévint, Vossius, Baxter. — *Deux* de courtisans fameux : Charles Brandon, duc de Suffolk; George Villiers, duc de Buckingham. — *Un* homme d'État du règne d'Elisabeth : sir Thomas Walsingham. — *Trois* : de notabilités du temps de la République Hampden, Lenthal, Prynne. — *Quatre* de poëtes : Davies d'Hereford; sir John Denham; le comte de Roscommon; le comte de Rochester. — *Deux* d'artistes : sir Peter Lely; Isaac Oliver. — *Un* de musicien : Purcell. — *Un* d'astrologue : Lilly. — *Quatre* d'individus remarquables à divers titres : sir Thomas Gresham; sir Francis Drake; sir Hugh Middleton; l'évêque Cartwright. On se rappelle que le journal de ce dernier prélat a été publié par la *Camden Society* (voir n° XXII, tome. X, p. 238).

LXXXIV. — *Trevelyan papers*, part. II, *A. D.* 1446-1643. Edited by J. Payne (Collier). 1863, VIII-136 pages. Voir plus haut, n° LXVII, tome. XIV, p. 452. Documents précieux sur la famille Trevelyan et sur l'histoire des comtés de l'ouest de l'Angleterre.

LXXXV. — *The life of Marmaduke Rawdon of York, or Marmaduke Rawdon the second of that name.* Now first printed from the original ms. in the possession of Robert Cook. Edited by Robert Davies. 1863, XIII-204 pages. — Ce volume est un des plus amusants de toute la série, et il est enrichi de notes fort intéressantes. Marmaduke Rawdon avait la passion des voyages, et il nous raconte ici ses pérégrinations, non-seulement en Amérique et sur le continent d'Europe, mais en Angleterre; on ne saurait s'imaginer rien d'aussi attrayant que les détails qu'il nous donne sur la manière dont on entendait, au dix-septième siècle, l'art de la locomotion de l'autre côté du Pas-de-Calais. Il semblerait que sa biographie fut rédigée par une personne de sa famille, ou un de ses intimes amis, sur des mémoires et des journaux qu'il laissa derrière lui; elle embrasse sa vie entière depuis 1610 jusqu'en 1669.

LXXXVI — *Letters of Queen Margaret of Anjou and Bishop Beckington and others. Written in the reigns of Henry V and Henry VI.* From a ms. found at Emral in Flintshire. Edited by Cecil Monro, 1863, XXI-177 pages. — Ce qui fait l'intérêt de ces lettres n'est pas tant le style, qui est officiel et sec, que leur date et la variété des sujets dont elles traitent.

LXXXVII. — *The Camden miscellany*, volume the fifth — Voici le sommaire des articles recueillis dans ce volume :

1. *Five letters of King Charles II*, 16 pages. — Écrites pendant le séjour du roi en Flandre. La première lettre est adressée à la reine Henriette-Marie, veuve de Charles Ier; les autres à lord Jermyn, créé plus tard comte de Saint-Alban.

2. *Letters of the council to sir Thomas Lake relating to the proceedings of sir Edward Coke at Oaklands*, 4 pages.

3. *Documents relating to sir Walter Raleigh's last voyage*, 7 pages. Ces deux documents, surtout le dernier, sont intéressants pour l'histoire des premières années du dix-septième siècle.

4. *A catalogue of early English miscellanies formerly in the Harleian library*, 34 pages. — Liste alphabétique d'ouvrages, maintenant *rarissimes* pour la plupart, et relatifs à la poésie et à la littérature dramatique de l'Angleterre.

5. *Letters selected from the collection of autographs in the possession of William Tite. esq.* 27 pages. — Lettres autographes de Charles Ier, Cromwell, Robert Blake, George Monk, Charles II et Nell Grwnne.

6. *Sir Francis Drake's memorable service done against the Spaniards in* 1587. *Written by Robert Leng, gentleman, one of his co-adventurers and fellow soldiers.* Now first edited from the ms. in the British Museum, together with an appendix of illustrative papers, by Clarence Hopper, 54 pages. — Description fidèle et intéressante, par un des compagnons de Drake; M. Hopper y a ajouté des pièces justificatives tirées de diverses sources. Les exploits de sir Francis Drake, pendant son voyage de 1587, tiennent du merveilleux. C'était l'époque où se préparait l'*Invincible Armada*, et l'Espagne semblait la maîtresse du monde. Il est extraordinaire que les détails de la campagne de l'amiral anglais soient encore si peu connus, surtout quand on songe qu'elle amena la création de la Compagnie des Indes, et, par suite, l'établissement de l'empire britannique sur les bords du Gange.

7. *Inquiry into the genuineness of a letter dated February* 3d 1613, *and signed « Mary Magdaline Davers, »* 30 pages. — Cette pièce n'a d'intérêt que parce qu'on y voit la manière habile dont M. Bruce, le savant archéologue, découvrit, il y a douze ans, un faux presque aussi grossier que les fameuses lettres de Marie-Antoinette et de Louis XVI).

LXXXVIII. — *Letters from sir Robert Cecil to sir George Carew.* Edited by John Maclean, 1864, VII-167 pages.

Pièces extrêmement intéressantes, écrites pendant les années 1600, 1601, 1602, et éclairant du jour le plus vif la politique de l'Angleterre envers l'Irlande à la fin du règne d'Élisabeth.

LXXXIX. — *Promptorium Parvulorum* (voir nos XXV et LIV).

Cette livraison contient la préface de l'ouvrage. L'éditeur y discute les questions suivantes :

1. Biographie de l'auteur du *Promptorium*, Galfridus Grammaticus, né dans le comté de Norfolk, et membre du monastère de Lynn; — ce que l'on sait de son histoire et de ses travaux littéraires.

2. Sources auxquelles Galfridus a emprunté les éléments du *Promptorium*.

3. Description des manuscrits et des éditions imprimées qui ont servi au présent travail.

M. Way a ajouté une analyse de près de quarante ouvrages, anciens et modernes, sur la lexicographie de la langue anglaise. Le volume se termine par un index orthographique du *Promptorium*, et par une liste alphabétique des principaux sujets traités dans les notes.

XC. — *Letters and other documents illustrating the relations between England and Germany at the commencement of the Thirty Years'war. From the outbreak of the Revolution in Bohemia, to the election of the Emperor Ferdinand II.* Edited by Samuel Rawson Gardiner, 1865, XL-212 pages.

Très-intéressant recueil de quatre-vingt-quinze lettres, écrites en 1618 et 1619, et révélant avec détail la politique étrangère de Jacques Ier, roi de la Grande-Bretagne. L'introduction de M. Gardiner est un excellent morceau d'histoire.

XCI. — *Registrum sive Liber irrotularius et consuetudinarius Prioratus Beatæ Mariæ Wigorniensis;* with an introduction, notes and illustrations, by William Hale Hale, Archdeacon of London, 1865, CXXVIII-208 pages.

La plus grande partie de ce volume se compose d'un recensement des biens-fonds de l'église de Worcester vers le milieu du treizième siècle. C'est une pièce curieuse éditée par feu l'archidiacre Hale, comme appendice au travail dont j'ai déjà parlé sous le n° LXIX. On trouvera ici, en outre, nombre de documents précieux, chartes, titres, actes législatifs, précédents, etc.

XCII. — *Pope Alexander the seventh and the college of Cardinals, By John Bargrave, D. D. canon of Canterbury* (1662-1680), *with a catalogue of Dr Bargrave's museum.* Edited by James Craigie Robertson, canon of Canterbury, 1867, XXVIII-164 pages.

Il paraît que le docteur Bargrave avait réuni, pour son usage particulier, une collection de portraits représentant le pape Alexandre VII et les membres du sacré-collége. Au-dessous de chaque gravure, il ajouta des remarques extraites de plusieurs ouvrages italiens, tels que *la Giusta statera di Porporati* (1650), *il nepotismo di Roma* (1667) et *il Cardinalismo di Santa Chiesa* (1668, outre des observations de son propre fonds. Le musée du docteur Bargrave appartient aujourd'hui à la bibliothèque de Christ-Church, Cantorbéry. Comme frontispice à ce volume, on voit la photographie d'un dessin du chanoine, reproduisant le portrait de la reine Christine faisant un pèlerinage à Rome en 1655.

XCIII. — *Accounts and papers relatives to Mary queen of Scots.* Edited by Allan J. Crosby and John Bruce, 1867, XXIII-134 pages.

Ce volume se compose de deux parties; la première, éditée par M. Crosby, se compose des pièces suivantes :

1. Frais d'entretien de Marie pendant son séjour à Tutbury, Chartley et Fotheringay;
2. Dépenses pour les funérailles de la reine d'Écosse à Peterborourgh;
3. Ordre de la cérémonie des funérailles;
4. Frais de nourriture des personnes présentes à l'enterrement.

La seconde partie, dont nous sommes redevables à M. Bruce, est intitulée : *A justification of Queen Elizabeth in relation to the affairis of Mary Queen of Scots.* C'est, comme on le voit, un des innombrables factums publiés par ordre du gouvernement anglais pour justifier la conduite d'Élisabeth vis-à-vis de la malheureuse reine d'Écosse. M. Bruce a ajouté la liste de divers autres pamphlets du même genre. La pièce imprimée ici est tirée de la bibliothèque de sir Thomas Winnington, et collationnée sur deux copies conservées au *British museum.* On a ajouté au volume le fac-simile de l'étendard, des bannières, etc., qui figurèrent à la cérémonie des funérailles de Marie Stuart.

XCIV et XCVII. — *History from marble. Compiled in the reign of Charles II by Thomas Dingley, gent. Printed in photolithography by Vincent Brooks, from the original in the possession of sir Thomas E. Winnington,* with an introduction and descriptive table of contents by John Gough Nichols, vol. 1, 1867; vol. 2, 1868, CCCCXVII-196 pages.

Ces deux volumes renferment non pas seulement des copies d'épitaphes, ainsi que le titre le donnerait à supposer, mais des curiosités de toute

espèce : gravures de sceaux et de médailles, armoiries, vues d'églises, de châteaux, de palais, pièces de vers, etc., etc. Les villes de Bath et d'Oxford, les comtés du Wiltshire et d'Hereford ont défrayé la majeure partie de ces miscellanées d'antiquaire. M. Dingley avait beaucoup écrit, beaucoup annoté. Le journal de son voyage en Irlande a été publié par la Société archéologique irlandaise : et sa *Notitia Cambro-Britannica* (journal d'un voyage dans le pays de Galles) a trouvé, dans le duc de Beaufort, un éditeur aussi judicieux que savant.

XCVI. *Journal of a voyage in to the Mediterranean, by sir Kenelm Digby*, A. D. 1628. Edited, from the original autograph manuscript in the possession of William Watkin E. Wynne, esq. by John Bruce, 1868, XXVIII-106 pages.

M. Bruce consacre sa préface à un récit très-intéressant de la vie de Sir Kenelm Dighy, jusqu'à l'expédition de 1628. « Ce journal, » dit-il, « aidera à corriger bien des erreurs qui existent encore au sujet du voyage dont nous avons ici la narration authentique ».

XCVIII. — *Letters and other documents*, etc. (Voyez, plus haut, le n° XC.) *Second series, from the election of the Emperor Ferdinand II, to the close of the conferences at Mühlhausen.* Edited by Samuel Rawson Gardiner, 1868, XI-194 pages.

Les cent-deux lettres imprimées ici ont pour date les années 1619 et 1620. — Les originaux sont aux Archives et au British Museum.

XCIX. — *Diary of John Manningham, of the middle Temple, and of Bradbourne, Kent, barrister-at-law*, 1602-1603. Edited from the original manuscript, by John Bruce, 1868, XX-188 pages.

Ce journal, conservé au British Museum (fonds Harleien), n'est pas entièrement inédit, car M. Payne Collier en avait donné des extraits dans son *History of the Stage*, et M. Hunter dans ses *Illustrations of Shakespeare*. Également passionné pour le théâtre et pour les *Sermons*, Manningtam est utile à consulter sur les littératures *dramatique* et *homélitique* de son temps. Outre des détails curieux relatifs à la mort d'Élisabeth et à l'avénement de Jacques Ier, il nous fait connaître, par de substantielles notices, bon nombre de personnes illustres, plus particulièrement de célébrités appartenant au barreau et à la magistrature.

C. — *Notes of the Treaty carried on at Ripon between king Charles I and the covenanters of Scotland, A. D.* 1640, *taken by sir John Borough, Garter King at arms.* Edited from the original ms., by John Bruce, 1869, XLI-82 pages.

Document très-intéressant, et que l'éditeur a fait précéder d'une remarquable dissertation historique.

CI. — *El hecho de los Tratados del matrimonio pretendido por el Principe de Gales con la serenissima Infante de Espana Maria, tomadodes de sus principios para maior demonstracion de la verdad, y ajustado con los papeles originales desde consta por el maestro J. Francisco de Jesus, predicador del Rey naestro senor.* Narrative of the Spanish marriage Treaty, edited and translated by Samuel Rawson Gardiner, 1869, X-349 pages.

Ce pamphlet se trouve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques espagnoles ; il est traduit ici d'après un exemplaire appartenant au Bristish museum. Il comprend le récit des événements depuis 1604 jusqu'en 1624, L'étude minutieuse qu'en a faite M. Gardiner établit suffisamment la valeur historique, l'exactitude et la bonne foi du P. François de Jésus, qui juge les incidents du mariage projeté comme le ferait naturellement tout catholique.

CII. — *Churchwardens' accounts of the town of Ludlow, in Shropshire, from*

1540 *to the end of the reign of Elisabeth.* Edited from the original ms. by Thomas Wright, 1869, VII-184 pages.

Ces comptes des marguillers de la ville de Ludlow abondent en détails curieux, non-seulement au point de vue local, mais aussi pour l'histoire de la société anglaise pendant la dernière moitié du seizième siècle.

CIII. — *Notes of the debates in the House of Lords, officially taken by Henry Elsing, clerk of the Parliaments. A. D.* 1621. Edited by Samuel Rawson Gardiner, 1870, IX-158 pages.

Cette publication est la première qui ait été faite des anciens débats dans la chambre des Lords. Les journaux de la Chambre des communes contiennent tous les discours prononcés par les membres ; on ne savait pas jusqu'ici qu'il existât un travail semblable pour l'autre branche de la législature. Recueillis fidèlement par le secrétaire, ces *speeches* nous donnent, sur la situation des divers partis et le caractère des principaux personnages politiques, des détails que nous ignorions encore. Deux des *carnets* de la session de 1621 sont égarés, et ceux que M. Gardiner a édités sont le second et le quatrième; il a ajouté des notes et des documents empruntés aux manuscrits de la chambre des Lords.

CIV. — *The Camden miscellany.* Volume VI, 1871.

Sommaire des articles :

1. *Life of M. William Whittingham, Dean of Durham, from a manuscript in Anthony Word's collection. Bodleian library.* With an appendix of original documents from the Record office. Edited by Mary Anne Everett Green, 1870, IV-48 pages.

Whittingham, puritain renforcé, était doyen de la cathédrale de Durham pendant le règne d'Élisabeth. Le manuscrit ici publié est l'autographe du fameux antiquaire et historien Anthony Wood, mais ce n'est que la copie d'une notice biographique plus ancienne, écrite, peu de temps après l'avénement de Jacques Ier par quelque sous-secrétaire d'État ou autre personnage à même de consulter des documents officiels.

2. *The earl of Bristol's defence of his negociations in Spain.* Edited, from Mss. in the Bodleian library and the public Record office, by Samuel Rawson Gardiner, 1871, XXXIX-56 pages.

Dans sa réponse au septième interrogatoire imprimé par Hardwicke (*State Papers*, I, 494), le comte de Bristol cite un *papier séparé* contenant *toute la suite de l'affaire depuis* 1611 *jusqu'à présent.* C'est ce papier que nous avons ici, et auquel M. Gardiner a ajouté d'autres pièces, tirées des archives de la Grande-Bretagne et de la bibliothèque de M. Digby à Shirborne. Le but de cette publication est de montrer comment lord Bristol fut reçu par Charles Ier et par le duc de Buckingham à son retour d'Espagne.

3. *Journal of sir Francis Walsingham from Dec.* 1570, *to April* 1583. Edited, from the original ms., by Charles J. Martin, 1870, IV-104 pages.

Notes très-succinctes, tant des mouvements de Sir F. Walsingham, que de diverses circonstances importantes pendant l'espace de treize ans.

CV. — *Trevelyan papers.* Part III. Edited by sir Walter and sir Charles Trevelyan, 1871, LV-342 pages.

Les lettres qui composent ce volume appartiennent à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle; elles sont analysées avec soin dans la préface. Voir plus haut, n° LXXXIV et n° LXVII, tome XIV, page 452.

Avec ce cent-cinquième volume se termine la première série des publications de la *Camden Society;* on voit qu'elle ne manque ni de variété ni

d'intérêt. On pourrait répartir ces documents sous sept chefs principaux, dans l'ordre chronologique suivant :

Traités politiques. Volumes L, LV (n° 3), LXI (n° 3), XLV.

Chroniques générales et histoires. Volumes XXXVI, XXXIV, XXVIII, XLVII, XXXIX (n° 1), XV, LXIV, XXXIX (n° 2), X, I, XXIX, LXXIII (n° 1), XXXV, LIII, XLII, XLVIII, VII, LXXXVII (n° 6), XXXIX (n° 4), CI, CIV (n° 2), XXXIX (n° 5), C, LXXIV, XIV (n°s 1 et 2).

Histoire ecclésiastique. Vol. LVII, VIII (n°s 1, 2), XIII, LXIX, XCI, XV (n° 2), XXIV, LXV, XXXVIII, XX, XXVI, LXVII, LV (n° 4), XCII.

Documents historiques. Vol. LXXXIII, XLIX, LX, XXXIX (n° 3), XXI, LXVII, LXXXIV, CV, XII, XCIII, LXXXVII (n°s 3, 4), LXXXI, CIII, LXXX, XXXI, CLXI, (n° 1), LV (n° 4), LXXXII, LII.

Liste de dépenses et inventaires. Vol. LIX, LXII, LV, n° 1), LXI (n° 4), LV (n° 2), LXI, (n° 4), LV (n° 2), CII, LXXIII (n° 2).

Mémoires et journaux. Vol. XL, CIV (n° 1), XIX, CIV (n° 3), LXX, XCIX, XLI, LXVI, XCVI, LXXXV, XXXII, LXXIII (n° 5), XXXIX (n° 6), LV, (n° 6), XXII, LXVII.

Lettres. Vol. IV, LXXXVI, LXI (n° 4), XXIII, XXVII, XLVI, LXXVIII, LXXIX, LXXXVIII, LXXXVII (n° 7), XC, XCVIII, LXXVI, LVI, LXIII, LVIII, LXXV, LXXXVII (n° 5), LXXXVII (n° 1), LXXI, XXXIII, LXXIII (n° 6.)

Voyages et topographie. Vol. XXXVII, LI, XVII, IX.

Généalogie, blason, antiquités. Vol. XLIII, LXXIV, XCIV, XCVII, XLIV.

Poésie et littérature. Vol. XVI, VI, XXVIII, III, LXXII, XXX, XVIII, LXXIII (n° 4), LXXIII (n° 3), II, LXI (n° 2), XI, V, LXXXVII (n° 4).

Philologie. Vol. XXV, LIV, LXXXIX, XCV.

GUSTAVE MASSON.

II

A PROPOS D'AMÉRICANISME

Il a paru dans le dernier numéro du *Polybiblion* de la revue bibliographique, un article sur lequel nous demandons à faire quelques observations. En effet, il nous semble de nature à donner au public certaines idées d'une justesse contestable sur divers points d'archéologie américaine. Nous voulons parler du compte rendu relatif à l'*Essai de déchiffrement* de M. L. de Rosny. Ce dernier aurait, dit-on, constaté l'existence de trois systèmes différents d'écriture chez les anciens Jucatèques, l'une *hiéroglyphique* ou des monuments, l'autre *hiératique* ou des manuscrits, enfin la troisième *démotique* ou vulgaire. L'existence des deux premières semble, sinon prouvée, du moins extrêmement probable ; quant à celle de la troisième, nous persistons à la regarder comme passablement douteuse. On ne concevrait guère une écriture démotique chez un peuple, où, d'après Landa, l'art graphique était considéré en quelque sorte comme sacré et connu presque exclusivement du sacerdoce. Les travaux antérieurs de déchiffrement et des écritures de l'Amérique centrale semblent à M. de Rosny, nous dit-on, insuffisants et même peu compréhensibles. Nous persistons à croire plusieurs des explications de caractères du bas-relief de la croix et du Codex de Troano, données par M. de Charencey, parfaitement claires et satisfaisantes, notamment en ce qui concerne les noms du Dieu *Hunab-ku* et de *Cukulcan*. Nous nous trouvons d'accord sur ce point avec plusieurs savants étrangers parfaitement impartiaux, sans doute, et n'ayant aucun parti pris dans la question. M. le docteur Brinton, dans son opuscule sur l'ancien système graphique du Yucatan,

traite le premier travail de M. de Charencey à ce sujet de *remarkable investigation*. On pourra consulter, du reste, les mémoires insérés par M. de C... dans le 1er vol. des *Actes de la société philologique* et dans la *Revue d'ethnographie et de philologie*.

Il nous serait impossible de regarder comme un véritable déchiffrement l'identification de plusieurs des signes des jours du mois d'après le Codex Troano, avec ceux que donne Landa. Les signes du manuscrit ne sont, en définitive, le plus souvent, que des variantes assez légères de ceux de Landa. D'ailleurs M. de C... avait fourni, dans son Mémoire sur le rangement symbolique des signes du manuscrit, un moyen très-expéditif de les identifier tous.

L'auteur de l'*Essai de déchiffrement* nous semble trop timide en déclarant qu'il juge difficile de déterminer dans quel sens se devaient lire les caractères. Un coup d'œil jeté sur le bas-relief de la croix nous les représente dirigés de droite à gauche ou de gauche à droite, suivant la position du personnage auquel ils appartiennent ; cela n'offre, en définitive, rien que de très-facile à comprendre. Dans ces données générales, l'écriture des Jucatèques rappelait assez celle de l'ancienne Egypte. Or, nous savons que les scribes des rives du Nil pouvaient tracer leurs caractères de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas ou *vice-versâ*.

Il est un fait enfin sur lequel nous devons attirer l'attention du public. M. de Rosny se donne positivement comme ayant découvert le système de numération des Mayas. (Voy. spéc. *Congrès de Nancy*, vol. II.) Cependant l'exposé de ce système se trouve tout au long relaté par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg dans son édition du manuscrit Troano.

On se demandera comment il se fait que deux personnes aient, à plusieurs années d'intervalle, fait *le premier* la même découverte. Nous ajouterons que ce déchiffrement nous semble la seule chose acceptable parmi tous ceux qu'a publié le savant abbé.

Beaucoup d'autres observations resteraient encore à faire relativement à l'*Essai de déchiffrement* en question, mais nous craindrions d'abuser de la patience du lecteur. En dépit de la complaisance que pourront rencontrer, même dans une partie du monde savant, certaines prétentions évidemment peu soutenables, ce que nous venons de dire permettra de juger de la valeur réelle du dernier travail de M. de Rosny, et semble propre à inspirer au public une prudence salutaire.

CHARLES BAUMFELD.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — « Claude BERNARD était placé par son rare génie et par ses brillantes découvertes à cette hauteur où l'on cesse d'appartenir exclusivement à une compagnie, et même à une nation, pour prendre rang dans le concert de la science universelle ; vivant, sa gloire avait franchi l'espace, elle était acclamée dans le monde entier ; mort, elle bravera le temps et ses outrages. Après Lavoisier, Laplace, Bichat, Magendie, qui lui avaient ouvert la route, Claude Bernard a épuisé ses forces à son tour à l'étude du grand mystère de la vie, sans prétendre à pénétrer toutefois son origine et son essence. L'astronome ignore la cause de l'attraction universelle et n'en calcule pas moins avec certitude la marche des astres qu'elle soutient dans l'espace et dont elle dirige le cours. Claude Bernard avait jugé qu'il est permis de même au physiologiste d'expliquer les phénomènes de la vie au moyen de la physique et de la chimie qui exécutent, quoique la vie et la pensée, qui dirigent, demeurent hors de sa portée. » Ainsi s'est exprimé M. Dumas sur la tombe de l'illustre savant que la mort frappait le 10 février. M. Claude

Bernard était né à Saint-Julien (Rhône), le 12 juillet 1813; il vint à Paris en 1834, arrivait à l'internat des hôpitaux en 1839, et obtenait le grade de docteur en 1843 et le doctorat ès sciences en 1853; il était, à cette dernière date, préparateur depuis 1841; en 1855, il succédait à Magendie dans la chaire du Collége de France dont il avait commencé à être le suppléant en 1847; professeur à la Sorbonne, au Muséum en 1867, conseiller de l'Instruction publique, membre des Académies des sciences (1854), de médecine (1861), et de l'Académie française (1868), il avait obtenu trois fois le grand prix de physiologie (1849, 1851, 1853), avant tous ses grades; il a été nommé sénateur en 1869. Enfant de chœur dans son enfance, il n'a jamais renié ses premières convictions; on le retrouve dans les dernières années de sa vie contribuant à la fondation du cercle catholique d'ouvriers de Villefranche, et, à son lit de mort, il fit appeler M. le curé de Saint-Séverin, sa paroisse, pour se préparer au passage de l'éternité. On a cherché vainement à altérer la vérité sur ce fait. Les positivistes auraient voulu s'approprier la gloire de sa science et de ses découvertes. C'est sur leur initiative que l'État a fait les frais de ses obsèques. Mais Claude Bernard appartient incontestablement à la science spiritualiste et catholique.

Nul mieux que le Père Didon ne l'a compris et apprécié. « Dans Claude Bernard, » dit-il dans un article publié par la *Revue de France*, « le génie des découvertes était accompagné de la naïveté de l'esprit et de l'honnêteté de la pensée, mais il a fait plus que faire des découvertes, il a tracé la voie et préparé les conquêtes de l'avenir. — Il est l'organisateur définitif de la physiologie, il en a posé nettement les bornes. Le savant est resté dans les limites précises de sa méthode expérimentale, sans jamais nier ce qui la dépassait, sans jamais affirmer en son nom ce qu'elle ne pouvait saisir. Claude Bernard n'était, comme on l'en a accusé, ni positiviste, ni matérialiste. Cette haute personnification du génie de la physiologie et de la science expérimentale a cru à la matière objet de ses études et à ses lois. Mais il a cru en même temps à l'âme, principe immatériel, et à Dieu, cause première. Il a recherché, étudié, défini expérimentalement les lois et les conditions matérielles des phénomènes de la vie. C'était l'objet de sa science. Lorsqu'il arrive à rencontrer les causes premières immatérielles, la vie, l'âme, Dieu, il ne les nie pas, il les reconnaît; il en constate l'existence, mais il s'arrête là et ne les étudie pas, il laisse cette étude à la philosophie et à la théologie, non par dédain, mais parce qu'elle sort du cadre précis qu'il s'est tracé et du domaine de la physiologie expérimentale. « Jamais, dans ses cours, je n'ai surpris sur ses lèvres la moindre parole qui put blesser ou même seulement inquiéter la foi d'un croyant. »

Qu'il soit permis à l'auteur de ces lignes, qui longtemps a suivi les cours de Claude Bernard et a joui de la faveur d'être admis dans l'intimité de son laboratoire, de joindre sa voix à celle du R. P. Didon, pour rendre à cet excellent et illustre maître le même témoignage.

Ses œuvres, toutes spéciales à la science qu'il a illustrée, se composent presque exclusivement d'études sur la physiologie; les voici dans leur ordre de publication : *Recherches sur le grand sympathique* (1854, in-8); — *Précis de médecine opératoire* (avec Ch. Huette, 1854-57, in-12, avec pl.); — *Leçons de physiologie expérimentale* (1855-56, nouv. édit., 1874, 2 vol. in-8, fig.); — *Mémoire sur le fancéas* (1856, in-4, avec pl.); — *Effets des substances toxiques* (1857, in-8); — *Physiologie et pathologie du système nerveux* (1858, 2 vol. in-8, fig.); — *Propriétés et altérations des liquides de l'organisme* (1859; nouv. éd., 1873, 2 vol. in-8); — *Expériences sur la nutrition* (1864, in-8,

fig.); — *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, propriétés des tissus vivants* (1865, 2 vol. in-8); — *Principes de médecine expérimentale* 1866, 2 vol. in-8, fig.); — *Rapport sur les progrès de la marche de la physiologie générale en France* (1867, in-8), dans le recueil des Rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, réédité en 1872 sous le titre de *De la physiologie générale* (in-8); — *Discours de réception de M. Claude Bernard et réponse de M. Patin, directeur de l'Académie* (1869, in-8); — *Leçons de pathologie expérimentale* (in-8, 1872), cours professé au collége de France en 1859-1860 et recueilli par le docteur Benjamin Ball qui le publia d'abord en anglais dans le *Medical Times and Gazette;* — *Leçons sur la chaleur animale, sur les effets de la chaleur et sur la fièvre* (in-8, 1875); — *Leçons sur les anesthésiques et sur l'asphyxie* (in-8, 1876). On a aussi publié de lui : *Traité complet de l'anatomie de l'homme. Anatomie chirurgicale et médecine opératoire*, par Bourgery, Claude Bernard, Ludovic Herschefeld et Jacob. (8 vol. in-fol., 1re édition de 1832, 1834; 2e édition, 1867-1871). On a publié sur Cl. Bernard : *Travaux de Claude Bernard* (1850-52, 2 vol. in-4).

PAUL DE LORGERIL.

— Le R. P. Ange SECCHI, l'une des gloires de la science catholique, est mort à Rome, le 26 février, d'un squirrhe à l'estomac. Né à Reggio, le 29 juin 1818, il avait été reçu dans la Compagnie de Jésus, le 3 novembre 1833. Professeur de grammaire au collége Romain, il y apprit la physique, qu'il enseigna plus tard à Lorette et à Londres. C'est de là qu'il fut envoyé à l'observatoire de Georges Town d'où il revint en Italie pour être placé à la tête de l'observatoire de Rome. A partir de l'année 1849, où il entra dans la publicité scientifique par un travail inséré, chose assez remarquable, dans le journal américain de Silliman, il donna le spectacle de l'une des carrières scientifiques les mieux remplies qui se puissent rencontrer. Chargé vers cette époque, au collége Romain, de l'enseignement de l'astronomie et de la direction de l'Observatoire, il se livra avec ardeur à l'étude de toutes les questions d'astronomie physique, et l'on peut dire qu'il n'en est aucune sur laquelle il n'ait fait des observations importantes et répandu des lumières nouvelles. Rappelons notamment ses recherches sur la constitution physique du soleil, sur la distribution de la chaleur à la surface de cet astre, sur les étoiles doubles, sur les spectres des étoiles, des comètes, des nébuleuses, sur les étoiles filantes. Le premier, en 1860, il eut recours à la photographie pour enregistrer les diverses phases d'une éclipse de soleil. Il fut aussi l'un des plus prompts à utiliser la belle découverte de MM. Janssen et Lokyer et à étudier assidûment les protubérances que, grâce à elle, on peut observer en tout temps sur le contour du soleil. En 1871, il prit part très-activement à la fondation de la Société des spectroscopistes italiens, qui a pour but de suivre et d'enregistrer jour par jour ces grands phénomènes. Plusieurs années auparavant, il avait émis à Rome, à peu près en même temps que M. Faye en France, l'idée aujourd'hui fort accréditée, quoique discutable, d'après laquelle le soleil serait un corps gazeux dont les éléments sont maintenus à l'état de dissociation par une température énorme. Il a résumé l'ensemble de nos connaissances sur cet astre, dont une bonne partie lui est due, dans un ouvrage important intitulé : *Le Soleil*. (Paris, Gauthier-Villars, 1870, in-8, XVI-422 p.; traduit en allemand pas Schellen, 2e édit. française, 1875 et 1877, 2 vol. gr. in-8, XX-428 p. avec 6 pl. et VIII-484 p. avec 13 pl.)

Physicien savant, habile à disposer les expériences et ingénieux à combiner des appareils qu'il savait faire construire sous ses yeux, sans avoir les ressources qu'offrent les ateliers des grandes capitales, le P. Secchi donna

autour de lui une vive impulsion aux études météorologiques comme en font foi les vingt-cinq volumes du *Bullettino meteorologico dell osservatorio del collegio Romano*, publiés depuis 1851. Ses travaux dans cette direction furent en quelque sorte résumés dans le *Météorographe*, appareil qui intéressa vivement le public français à l'Exposition universelle de 1867, et dans lequel s'inscrivaient automatiquement les variations de la pression barométrique, de la température, de l'état hygrométrique, de la direction et de la force du vent. Après avoir reçu, tant pour cet appareil que pour l'ensemble de ses travaux météorologiques, la grande médaille d'honneur de l'Exposition, le P. Secchi fut nommé officier de la Légion d'honneur.

Depuis longtemps il était membre de l'Académie pontificale des *Nuovi Lincei*, de la Société italienne des sciences, correspondant de l'Académie des sciences de Paris; associé étranger de la Société royale et de la Société astronomique de Londres, membre de la plupart des académies d'Europe et d'Amérique.

Indépendamment d'un nombre considérable de mémoires insérés dans les publications de ces diverses sociétés et dans les journaux scientifiques, le P. Secchi a publié divers ouvrages dont les principaux sont : *Memorie dell' osservatorio del collegio Romano.* (Rome, 1851 à 1863, 5 vol. in-4); — *Descrizione del nuovo osservatorio.* (Rome, 1856, in-4) ; — *Mesure de la base trigonométrique établie sur la voie appienne*, en italien (Rome, 1858); — *Quadro fisico del sistema solare* (Rome, 1859); — *L'Unità delle forze fisiche* (1864, Rome), 1 vol. in-8, XII-511 p., 2 éditions françaises de cet ouvrage, traduit par le docteur Deleschamps ont paru chez Savy; la 1re en 1869, gr. in-18, 699 p. ; la 2me en 1874); — *Catalogo delle stelle fisse di cui si è determinate lo spettro* (Paris, Gauthier-Villars, 1867, in-8, 32 p. et 3 pl.); — *Le Stelle*, Milan, 1878, in-8, 432 p. et 9 pl. (une trad. française se publie en ce moment). Nous sommes obligés, faute d'espace, de renvoyer à la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, pour tous les ouvrages du P. Secchi antérieurs à 1873. La liste en occupe près de deux pages gr. in-4. — E. V.

— Mgr Godefroy Brossais Saint-Marc, cardinal-archevêque de Rennes, est mort dans sa ville archiépiscopale le 26 février. Né à Rennes le 5 février 1805, il fit ses études au lycée de cette ville, puis alla à Nantes pour entrer dans le commerce; il ne fit que passer dans cette carrière se sentant appelé par Dieu et entra au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1831, il revint en Bretagne, d'où il ne devait pas sortir. En 1841, il succéda à Mgr de Lesquen, démissionnaire, sur le siége épiscopal de Rennes qui fut érigé en archevêché en 1859. Il fut revêtu de la pourpre romaine en 1875. Les instructions et lettres pastorales sorties de sa plume durant son long ministère sont nombreuses : Voici le titre de quelques-unes qui montreront qu'il savait bien aborder les sujets les plus utiles aux chrétiens de notre époque : *Nature et droit du ministère évangélique* (1842) ; — *La foi* (1843); — *Les mauvaises lectures* (1845); — *L'Éducation chrétienne* (1846) ; — *La Primauté de Saint-Pierre* (1847); — *Causes des désordres dans la société* (1849); — *Respect et amour pour les pasteurs* (1856); — *Dangers des richesses par rapport au salut* (1857); — *Devoirs des fidèles à l'égard du Pape* (1860); — *La Papauté et ses ennemis* (1861); — *Abaissement des caractères* (1863); — *Danger des cabarets* (1864); — *Dangers que présente la lecture des mauvais journaux* (1867); — *Sur l'ivrognerie* (1868); — *Sur le prochain concile œcuménique* (1869); — *Devoirs des fidèles envers leurs pasteurs* (1871); — *L'affaiblissement du sens moral* (1875); — *Les Cléricaux* (1876); — *Les Anti-cléricaux* (1877) ; — *Les Destinées de l'Église* (1878).

— Mgr Joseph-Armand Gignoux, évêque de Beauvais, est mort dans sa ville épiscopale, le 1er mars. Né à Bordeaux, le 22 juillet 1799, il entra dès 1823 dans le diocèse qu'il devait administrer. Il y arriva comme professeur de théologie au grand séminaire, dont il devint supérieur l'année suivante. Créé successivement vicaire général et chanoine titulaire, sans quitter le grand séminaire, il fut sacré évêque de Beauvais, le 20 mars 1842, et pendant les trente-cinq ans de son épiscopat, il n'a cessé de justifier la belle devise qu'il avait prise en s'asseyant sur le siége de saint Lucien : *Impendam et superimpendar ipse.* On n'a guère de lui que des mandements et des lettres pastorales. Une partie a été publiée sous le titre de : *Principaux discours et mandements* dans le tome XVI, 2e série, des *Orateurs sacrés*, publiés par l'abbé Migne, et dans ses *Œuvres choisies* (Paris, Sarlit, in-8, t. I-IV, 1869-1875).

— M. François-Augustin Théry, est né le 15 octobre 1796, à Paris, où il est mort, le 14 mars 1878. Il fut élevé au lycée de Versailles, entra en 1816 le premier à l'École normale et, à vingt-quatre ans, il était docteur ès lettres et docteur en droit. Il remplit successivement les fonctions de professeur, proviseur, inspecteur d'académie ; en 1844, il fut nommé recteur à Caen, et, quelques années plus tard, inspecteur général de l'Université. Il prit sa retraite en 1868. Il était président de la Société des études historiques et membre de plusieurs autres sociétés savantes. Il a débuté par deux morceaux qui lui ont valu des lauriers académiques : le *Génie poétique*, qui a obtenu le prix d'éloquence en 1821 ; — la *Renaissance*, en vers, qui a eu l'accessit de poésie en 1822. Il a laissé des œuvres nombreuses : *Conseils aux mères sur les moyens de diriger et d'instruire leurs filles* (1838), a obtenu un prix Monthyon ; — *Conseils aux jeunes personnes sur les moyens de compléter leur éducation* (1842, in-8) ; — *Tableau des littératures anciennes et modernes*, ou *Histoire des opinions littéraires chez les anciens et les modernes* (1844, 2 vol.) ; — *Notions de philosophie* (1844, in-8) ; — *Exercices de mémoire et de lecture*, avec M. Dezobry (1844) ; — *Cours de litterature générale* (1847, 2 vol. in-8) ; — *Cours abrégé de littérature* (1850, 2 vol. in-8) ; — *Exercices littéraires* (1851, 2 vol. in-12) ; — *Morceaux choisis des meilleurs prosateurs français du second ordre aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles* (1852, 2 vol. in-12) ; — *Modèles de discours et allocutions pour les distributions de prix dans les pensionnats de demoiselles* (1852, in-12) ; — *Lettres sur la profession d'instituteur* (1853, in-12) ; — *Histoire de l'éducation en France depuis le cinquième siècle* (1858, 2 vol. in-12) ; — *Le Génie philosophique et littéraire de saint Augustin* (1861, in-8) ; — *Lettres sur la profession d'institutrice* (1869, in-12) ; — *Projet d'une réforme dans l'enseignement des langues anciennes* (1872, in-8) ; — *Cent fables* (1877, in-16) dont il a été rendu compte dans la livraison de février. Ajoutons à cette nomenclature : *Précis d'histoire d'Angleterre ;* — *Choix d'oraisons funèbres ;* — *Conciones français*, et une traduction en vers des satires de Perse.

— M. Jean-François de Paul Louis de la Saussaye, né à Blois le 1er mars 1801, est mort à Tronssay (Loir-et-Cher), le 25 février. Il s'adonna de bonne heure à l'archéologie, et débuta par un mémoire manuscrit sur l'*Histoire de la Sologne blaisoise*, qui lui valut, en 1835, une médaille au concours des antiquités nationales. Fondateur, en 1836, de la *Revue numismatique française* qu'il dirigea avec M. E. Cartier jusqu'en 1848, il donna dans ce recueil de nombreux articles sur la numismatique gauloise et du moyen âge. On peut affirmer que cet excellent recueil, auquel travaillèrent tous les numismatistes français et beaucoup d'étrangers, a rendu à l'archéologie les plus grands services. Ses travaux lui ouvrirent les portes

de l'Institut en 1845; dès l'année 1838, il était correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1855, il fut nommé recteur de l'académie de Poitiers et plus tard recteur de l'académie de Lyon. Il a publié : *Histoire du château de Chambord* (1837, in-4); — *Histoire du château de Blois* (1840, in-4); — *La Numismatique de la Gaule Narbonnaise* (1842, in-8); — *Mémoires sur les antiquités de la Sologne* (1845, in-4); — *Histoire de la ville de Blois* (in-12, 1846); — *Guide historique dans le Blésois*, anonyme (1855), réédité sous le titre de *Blois et ses environs*. — *La vie et les ouvrages de Denis Papin*, avec M. A. Pean (1869, in-8). — *Les six premiers siècles littéraires de la ville de Lyon* (1876).

— Mgr Jean-Pierre-Jules Dours, né à Alzonne (Aude), le 4 février 1809, est mort à Bagnères-de-Bigorre le 12 décembre. Professeur de théologie à Aire en 1834, puis à Dax, il fut ensuite principal au collége de Saint-Sever, proviseur de celui de Laval, recteur de l'académie de Clermont et inspecteur de l'Académie de Paris C'est de ce poste qu'il passa, en 1863, sur le siége épiscopal de Soissons où il succéda à Mgr Christophe. Sa santé était tellement altérée qu'il donna sa démission, qui fut acceptée par le Saint-Siége le 20 février 1876, et le 20 avril suivant, il fut nommé chanoine de Saint-Denis. Il a publié durant son épiscopat 109 lettres pastorales ou circulaires. Voici le sujet de quelques-unes : *Connaissance de Jésus-Christ* (1864-1865); — *Indifférence religieuse* (1867); — *Culte de la sainte Vierge* (1868); — *l'Eglise dans sa nature, son but, sa constitution divine et son action sur le monde* (1870); — *Promulgation des constitutions du concile du Vatican*.

— M. l'abbé Pierre-Paul Chéruel, né en 1809 dans le département de l'Eure, est mort le 5 mars 1878, curé de Saint-Germain des Prés, à Paris. Il avait fait ses études à Paris, au collége Henri IV, avait ensuite suivi les cours de l'École de droit, puis en faisant plusieurs éducations avait séjourné assez longtemps en Angleterre et en Russie. Il possédait parfaitement la langue parlée de ces deux pays, et apprit bientôt l'italien, lorsque se sentant appelé au ministère ecclésiastique, il alla à Rome faire ses études théologiques. Il y rencontra l'abbé Gerbet qui, plus tard, évêque de Perpignan, se l'attacha comme grand vicaire. Il y fut ordonné prêtre en 1843. Pendant ses séjours à Rome, il a été correspondant du journal l'*Univers*. Il a édité un ouvrage d'Abelly : *De l'obéissance et soumission qui est due à N. S. P. le Pape en ce qui concerne les choses de la foi* (1870, in-18).

— M. le baron François Asper de Boaça est décédé à Toulouse le 10 mars dans sa soixante-dixième année. Philologue, poëté et romancier, M. de Boaça, quelques jours avant sa mort, mettait la dernière main à un grand ouvrage historique, critique et philologique sur les *Bohémiens* et les *Tsiganes*. On doit à ce modeste et très-méritant écrivain un excellent roman intitulé : *Calby ou les Massacres de septembre*, dont le *Polybiblion* a rendu compte. On lui doit aussi un *Recueil de poésies religieuses* très-estimé. M. de Boaça était originaire de Perpignan, et il collabora longtemps aux journaux conservateurs de la région. Les polémiques ardentes et spirituelles qu'il soutint avec M. Pierre Lefranc, dans l'*Étoile du Roussillon*, sur les questions sociales et religieuses, ont fait sensation.

— M. le Dr Doran, fondateur et rédacteur en chef de la revue critique anglaise : *Notes and Queries*, est mort le 25 janvier, dans sa soixante et onzième année. La première éducation lui avait été donnée en France, puis en Allemagne. Doué d'une facilité prodigieuse, dès l'âge de vingt ans, il était à même de diriger le *Literary chronicle*, et, depuis un quart de siècle, il ne s'est pas écoulé de saison, disent ses collaborateurs, qui ne vît paraître

un ouvrage de sa main. La liste en serait trop longue à reproduire ici: nous devons cependant citer, parmi ses principales œuvres : *Habitudes humaines ; — Les Jours de la chevalerie ; — Reines d'Angleterre de la maison de Hanovre ; — Les Monarques retirés des affaires ; — Les Comédiens de sa Majesté ; — Histoire des fous des rois. — Histoire du théâtre anglais. — Le prince de Galle. — London in the Jacobite times* (1877) sans doute son dernier ouvrage.

— M. le comte Hortensius Rousselin Corbeau de Saint-Albin, né à Lyon, le 20 décembre 1805 et fils du fondateur du *Constitutionnel*, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, ancien député et ancien conseiller général de la Sarthe, vient de mourir. Il était l'auteur de divers ouvrages de droit et de littérature, et avait débuté par un *Éloge funèbre de Barras*, son parent. On cite de lui : *Logique judiciaire ou traité des arguments légaux* (1841, in-18, dont la 2e édition, suivie de *la Logique de la conscience*, est de 1844, in-12, Joubert) ; — une *Histoire de Sulkouski ;* — des *Poésies lyriques* ; deux *Odes* sur Lafayette ; enfin : *Tablettes d'un rimeur. Contes apologues et anecdotes ; Épitres ; Imitations et fugitives ; Premiers essais ; Romances, chansons* (1862 ; 3e édition, suivie de plusieurs lettres à l'auteur, 1869).

— M. Camille de la Berge, attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, est mort, à l'âge de quarante ans, au mois de mars. C'était un des collaborateurs de la *Revue historique* et de la *Revue critique*. On lui doit un *Mémoire sur la flotte romaine*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il préparait la soutenance de ses thèses pour le doctorat ès lettres, déjà imprimées, et qui avaient pour objet : *Byzance sous Constantin* pour la thèse latine, et *Essai sur le règne de Trajan* pour la thèse française.

— M. Alexandre Donné, ancien recteur de l'Académie des sciences de Montpellier, inspecteur général honoraire de l'École de médecine, vient de mourir. Petit-gendre de l'illustre orientaliste Sylvestre de Sacy, et neveu de M. de Sacy, de l'Académie française, M. Donné se rattachait aussi par lui-même aux lettres et aux sciences : il avait été le premier secrétaire de la Commission des « Documents inédits de l'Histoire de France, » fondée par M. Guizot et Villemain, et était l'auteur d'une *Hygiène des gens du monde*, dont il vulgarisa pendant de longues années, dans le *Journal des Débats*, les principales applications.

— M. Auguste Lamy, professeur de chimie industrielle à l'École centrale des arts et manufactures, ancien professeur de physique à la faculté des sciences de Lille, est mort le 20 mars ; il était né à Nevy (Jura) en 1821. — De M. Lamy ont été publiées des *Leçons de chimie* professées en 1863, à la Société chimique de Paris (1864, Hachette, in-18.) On lui doit la découverte du tallium.

— M. Georges Cruikshank, dessinateur-caricaturiste et peintre anglais, collaborateur du *Punch*, et du *Comic Almanach*, est mort au commencement de février dernier. Il était né à Londres vers 1792, et avait été d'abord marin, puis acteur. On connaît généralement ses grandes séries humouristiques : *La Vie à Londres et à Paris, les Anglais peints par eux-mêmes* (1837), *le Dimanche à Londres, le Palais du Gin* et *la Bouteille* ; mais, citer l'innombrable quantité d'albums, de livres d'étrennes, de revues, de journaux où il a semé ses compositions amusantes est presque impossible. De 1815 à 1878, il n'a cessé d'amuser ses compatriotes et l'Europe entière par les mille et une charges morales et politiques, anecdotes, esquisses de mœurs grotesques, légendes comiques, qu'il a prodiguées à tout propos. Citons au moins, de l'époque de ses débuts : *La Maison du marin* ; *l'Homme*

de la lune; le Cordonnier politique; l'Echelle du Mariage; puis, dans un genre plus élevé, et avec non moins de succès : *Légendes allemandes; Contes d'Italie, Types irlandais;* enfin, plus tard encore : *L'Humouriste,* complété par *les Pointes d'Esprit; Tom Pouce;* le conte de *John Gilpin,* qu'a reproduit le *Magasin pittoresque* (Tome X); *Mon portefeuille, la Phrénologie en action* et les *Vieux marins;* n'oublions pas les illustrations de *Robinson Crusoé,* et celles des premiers *Romans* de Ch. Dickens. G. Cruikshank avait exposé pendant quelques années, à l'Académie royale de peinture de Londres, des toiles où son talent de caricaturiste, avait continué de se donner carrière, sous ces titres : *Le Trouble-fête; Une situation imprévue; Costumes à la Mode; Cendrillon,* et, pour la dernière fois : *Un coup de sonnette* (1855). On pourra consulter sur cet esprit original, mais au fond bienveillant : *Genius of G. Cruikshank* (1840, in-8, Londres).

— Le comte Frédéric Scolpis de Salerano, né en 1798, est mort à Turin, le 8 mars, sans laisser de postérité. Docteur en droit à l'âge de vingt ans, il eut un rapide avancement dans la magistrature. Balbo, qui avait deviné sa haute capacité, l'attacha à son cabinet, et le roi Charles-Albert lui confia les postes les plus importants. On le trouve président du Sénat, garde des sceaux, président du congrès réuni à Genève pour la question de l'*Alabama.* Il eut une grande part à toutes les réformes entreprises par le roi, et particulièrement à la rédaction du Code civil sarde. Modéré par caractère et par goût, dévoué à la maison de Savoie, il ne prit point part aux révolutions de 1821 et de 1827, et son attachement à la religion catholique lui fit désapprouver bien des actes du gouvernement italien : depuis l'occupation de Rome, en 1870, il ne parut plus au Sénat. Il a tenu, du reste, à désavouer sur son lit de mort tous ceux de ses actes quiavaient pu porter préjudice à l'Église. Voici la déclaration que l'*Unità cattolica* met dans sa bouche : « En ce « qui concerne les droits de l'Église, bien que je n'aie jamais agi par un esprit « qui lui fût hostile, je voudrais pouvoir effacer et réparer tout ce que j'ai « fait à son détriment; mais cela m'étant impossible, j'en demande publi- « quement pardon à Dieu, voulant mourir dans le sein de cette religion à « laquelle je suis fier d'avoir toujours appartenu. » Homme politique, le comte Scolpis était aussi écrivain et orateur. L'Académie des sciences morales et politiques le comptait parmi ses correspondants depuis 1847, et se l'attacha comme associé étranger en 1869. Il était membre de l'Institut international de droit, fondé en 1873. On lui doit un grand nombre d'ouvrages historiques et juridiques. On peut citer comme son chef-d'œuvre : *La Storia della legislazione antica piemontese* (1833), suivie de *la Storia della legislazione italiana* (1840-1857), traduite en français par M. Charles Scolpis (1861, 2 vol. in-8); — *Essai sur les États généraux et autres institutions politiques du Piémont et de la Savoie* (1851); — *Recherches historiques sur les rapports politiques entre la dynastie de Savoie et le gouvernement britannique* (1853); — *La Domination française en Italie* (1800-1814), (in-8, 1861). — *Le Cardinal Jean Morone. Étude historique* (in-8, 1869); — *Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne* (in-8, 1867-1869). — *Considerazioni storiche intorno alle antiche Assemblee rappresentative del Piemonte e della Savoia,* publiées dans les *Monumenta historiæ patriæ* (in-8, Torino, Bocca, 1878); — *Le Régime politique des anciennes vallées des Alpes* (1878). — Parmi ses rapports à l'Académie des sciences morales et politiques, nous en trouvons un en 1876 sur l'*Histoire de la charité napolitaine de la duchesse Thérèse Filangeri Ravaschieri Fieschi.* Il était un des collaborateurs de la *Revue de législation.*

— M. Joseph-Emmanuel-Gislain Roulez, né à Nivelles (Brabant), le 6 février 1806, est mort le 16 mars 1878. Il fut professeur au collége de Mons, en 1825; professeur de littérature grecque à l'Athénée de Gand en 1832; professeur d'archéologie et de droit romain à l'Université de Gand, de 1831 à 1873; recteur de la même Université, 1846-1847, 1857-1864; administrateur-inspecteur de 1863 à 1873. Il fut nommé membre de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres, le 13 décembre 1837; correspondant de l'Institut de France, Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1850. Il était, en outre, correspondant d'un grand nombre d'académies. Il a publié, en 1834, à Leipzig, une édition de *Ptolémée Hepharition*, mythographe grec, dédiée à son maître et ami, le professeur Georges-Joseph Bekker, avec une préface du célèbre Creuzer (in-8); — *Cours d'antiquité romaine* (1849, Bruxelles); — *Choix de vases peints du musée d'antiquités de Leyde* (1854, Gand, in-folio avec planches en couleur). Il a traduit les *Manuels de l'histoire de la littérature grecque* et *de la littérature latine*, de Schoell (le premier, 1837, à Bruxelles; le second en 1838, à Louvain). Il a donné, en outre, un grand nombre d'articles sur l'archéologie, la géographie ancienne, l'épigraphie dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique et dans ses *Bulletins*, dans les annales et les bulletins de l'Institut archéologique de Rome.

— La *Renaixenza* nous apprend la mort, à Séville, d'un des littérateurs les plus distingués de l'Espagne, don José Amador de los Rios. Il était doyen de la faculté de philosophie de Madrid et membre de l'Académie royale. De los Rios a laissé, entre autres ouvrages : *Études politiques, historiques, littéraires sur les Juifs d'Espagne*. (Madrid, Diaz et Ce, 1848, un vol. in-8); l'*Histoire critique de la littérature espagnole*. Ce livre, écrit d'un style un peu ampoulé, mais très-érudit et plein de recherches fort intéressantes, n'est malheureusement pas terminé. Tel qu'il est, il forme sept gros volumes grand in-8, dont le premier a paru en 1861 (Madrid, imprenta de Jose Rodriguès) et dont le dernier porte la date de 1865 (Madrid, Joaquin Munoz). L'ouvrage s'arrête au règne d'Isabelle la Catholique. De los Rios a aussi écrit dans le *Jahrbüch*. Les *Études sur les Juifs* ont été traduites en français par M. Magnabal; l'*Histoire de la littérature espagnole* ne l'a pas été, mais a fourni le sujet d'un article détaillé dans le *Contemporain* (juillet 1874).

— M. Adolphe Viollet-Leduc, paysagiste distingué et critique d'art du *Journal des Débats*, vient de mourir. Il était l'auteur d'une *Notice sur François Gérard*, publiée en tête de la *Correspondance* de cet artiste.

—M. Marie-Amédée, vicomte de Ginestous, baron de la Liquisse, est mort à Montpellier le 25 janvier 1878, à l'âge de 63 ans. Président du comité catholique, président de la société de secours aux blessés des armées de terre et de mer, il a mérité de son évêque, Mgr de Cabrières, ce magnifique éloge : « Rien ne s'est fait ici pour le bien, aucune entreprise n'a été tentée « dans l'intérêt de la religion sans que M. de Ginestous ne s'y soit associé « également attentif et à donner aux œuvres son concours le plus dévoué, « à se cacher derrière les voiles de l'humilité la plus discrète. » Nous ne saurions dire s'il a beaucoup écrit. Ses œuvres littéraires consistent surtout, croyons-nous, en rapports sur les œuvres dont il s'occupait. Nous signalerons à ce titre ceux qu'il a lus aux congrès des Comités catholiques à Paris : en 1875, *Sur le Congrès régional de Montpellier;* en 1876, *Sur le colportage*.

On annonce encore la mort de M. Henri de Seré, ancien représentant à l'Assemblée législative de 1849, collaborateur de la *Gazette de Bretagne*, fondateur et directeur, en 1845, avec M. de Falloux, de l'*Union de l'Ouest*, dans

laquelle il soutint vigoureusement les droits de la liberté d'enseignement catholique ; — de M. Luciano Scarabelli, mort le 5 janvier à Plaisance, sa patrie, auteur d'une histoire de Plaisance et l'un des collaborateurs de l'*Archivio storico;* — de M. Carlo Minutoli, vice-président de la *R. deputazione, di storia patria*, auteur de divers livres érudits, mort le 6 février ; — de M. Scipion Bichi-Borghiari, de Sienne, qui s'adonna aux recherches historiques ; — de M. Ch.-P. Daubigny, le célèbre paysagiste, et l'un des plus anciens collaborateurs de l'*Illustration* et de l'*Artiste;* — du graveur-géographe Ehrard ; — de l'auteur du livre : *l'Administration prussienne en Alsace-Lorraine*, Dr Gustave Rasch, publiciste allemand, décédé à Schœneberg, près de Berlin; — de M. Filippo Scrugli, ancien directeur de la *Gazette officielle* du royaume de Naples, mort à l'âge de 97 ans, à Naples ; — de M. Eugène Yvert, mort à Amiens, membre de l'Académie de la Somme, journaliste qui a vaillamment défendu les principes conservateurs, auteur de plusieurs ouvrages de poésie; — de M. Leitzmann, qui, depuis 1834, dirigeait le *Journal numismatique* de Weissensee, qu'il avait fondé et n'abandonna qu'en 1870, auteur de nombreuses publications, mort le 23 octobre à l'âge de 80 ans; — de M. Ildefonse Rousset, mort le 31 mars à Alfort (Seine), à l'âge de 61 ans, ancien rédacteur du *Spectateur républicain* et du *Conservateur* en 1848, fondateur de la *Revue comique*, rédacteur financier du *Siècle* de 1849 à 1867, rédacteur en chef du *National* depuis sa fondation (1869) ; — de Mme C. Ruelens, qui a écrit, dans l'*Étoile belge* et la *Revue de Belgique*, sous le pseudonyme de Caroline Gravière, morte à Bruxelles le 20 mars; — du docteur Robert de Mayer, savant allemand, mort à Heilbronn, le 21 mars.

— Une erreur s'est glissée dans la livraison de février du *Polybiblion* (p. 177). Il y est dit que M. Raspail « avait *enseigné* la philosophie et la théologie, à Avignon, pendant un an. M. Raspail n'a jamais appartenu au corps enseignant du grand séminaire d'Avignon; il y a *étudié* pendant quelque temps et c'est tout. Les dates rapportées par le *Polybiblion* rendent d'ailleurs la chose assez claire, puisque le personnage en question n'eût eu alors que dix-sept ou dix-huit ans.

H. Charier,
directeur au grand séminaire.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie française décernera pour la première fois, en 1880, les deux prix suivants : Prix Botta : 20,000 francs au meilleur ouvrage publié en français, dans les cinq années précédentes, sur la condition des femmes. Prix Jules Janin : 3,000 francs, décerné à la meilleure traduction d'un ouvrage en latin.

— L'Académie a décerné le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Buffon*, à M. Narcisse Michaut, licencié en droit, docteur ès lettres, récemment mort à Nancy, et à M. Félix Hemon, professeur de seconde au lycée de Rennes.

— L'Académie a renouvelé son bureau pour le second semestre. M. J.-B. Dumas a été nommé directeur, et M. Camile Rousset, chancelier.

Académie des Sciences. — Dans la séance du 18 mars, l'Académie a nommé à la place vacante dans la section d'astronomie par suite du décès de M. Leverrier, M. Tisserand, directeur de l'Observatoire de Toulouse, par trente-quatre voix, contre dix-neuf à M. Wolf, et deux à M. Tissandier.

— Dans sa séance du 25 mars, l'Académie a nommé M. Duval-Jouve correspondant dans la section de Botanique, en remplacement de M. Holmeister, décédé.

— Dans sa séance du 11 mars, l'Académie a élu correspondant M. Cialdi pour la place vacante dans la section de géographie et de navigation, par suite de la nomination de don Pedro comme associé étranger.

— L'Académie des sciences a reçu d'un anonyme une somme de

6,000 francs, destinée à récompenser la personne qui saura tirer des travaux de M. Pasteur l'application la plus utile à l'art de guérir. Ce prix sera décerné en 1880.

Faculté des Lettres. — M. Person, professeur au lycée Charlemagne, à Paris, a soutenu, à Paris, le 21 février, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De P. Cornelio Scipione Æmiliano ; — Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République.*

— M. Collignon, ancien élève de l'École normale, ancien membre de l'École française d'Athènes, a soutenu, à Paris, le 13 mars, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De collegiis epheborum; — Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché.*

— M. Lionel Dauriac, ancien élève de l'École normale, a soutenu ses thèses pour le doctorat ès lettres, à Paris, le 22 mars. Les sujets étaient : *De Heraclito Ephesio*; — *Des notions de matière et de force dans les sciences de la nature.*

École des chartes. — M. Roy a été nommé professeur d'institutions politiques, administratives et judiciaires de France, en remplacement de M. Boutaric, décédé; M. Giry secrétaire-professeur suppléant, en remplacement de M. Roy.

Congrès. — La réunion des sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne, les 24, 25 et 26 avril.

— Le congrès international des orientalistes se tiendra cette année du 12 au 18 septembre, à Florence.

— Le comité de la Société des gens de lettres a pris l'initiative d'un congrès littéraire international qui se tiendra à Paris pendant l'Exposition universelle. Le programme annonce cinq séances publiques aux dates des 6, 8, 9, 11 et 15 juin, dans lesquelles serontdébattues les questions suivantes : Du droit de propriété littéraire. — Des conditions de ce droit. — De sa durée. — La propriété littéraire doit-elle être asssimilée aux autres propriétés, ou doit-elle être régie par une loi particulière ? De la reproduction. — De la traduction. — De l'adaptation. — Du droit de propriété littéraire. — De l'insuffisance des conventions diplomatiques au point de vue de la protection de ce droit. — Des difficultés qui résultent notamment des formalités d'enregistrement, de dépôt, etc., etc., inscrites dans les conventions actuellement existantes. — Recherche d'une formule précise destinée à être introduite désormais dans les traités de commerce, pour y remplacer les anciennes formules. Proposition d'une formule à accepter par les membres qui prendront part aux travaux du congrès. — Projet de convention littéraire internationale en vertu de laquelle tout écrivain étranger serait assimilé aux écrivains nationaux dans l'exercice de ses droits sur son œuvre. De la condition des écrivains à notre époque. — Des associations littéraires. — Exposé de diverses institutions tendant à amliorer le sort des gens de lettres dans les divers pays.—Vœux à formuler pour l'avenir.— Lecture des propositions adoptées par le congrès. — Clôture des travaux.

— Les médecins vétérinaires de France se réuniront en congrès, à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1878. Le programme des questions qui seront étudiées dans cette réunion scientifique a été établi dernièrement, à Paris, par l'assemblée générale des délégués présidée par M. Henry Bouley, inspecteur général des écoles vétérinaires et membre de l'Institut. Les vétérinaires des diverses régions de la France avaient désigné un des leurs pour les représenter à cette réunion.

— La Société Bibliographique se propose de tenir un congrès, d'une durée de trois jours, pendant l'Exposition universelle. Nous publierons dans notre prochaine livraison le programme de ce congrès.

Concours. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des lettres et des sciences morales et politiques, met au concours pour 1879 les questions suivantes : — 1° Les encyclopédistes français essayèrent, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, de faire de la principauté de Liège le foyer principal de leur propagande. Faire connaître les moyens qu'ils employèrent et les résultats de leurs tentatives, au point de vue de l'influence qu'ils exercèrent sur la presse périodique et sur le mouvement littéraire en général. (Les concurrents trouveront d'utiles documents sur ce sujet dans la bibliothèque d'Ulysse Capitaine, léguée à la ville de Liège.) Le prix est de 600 francs. — 2° Écrire l'histoire de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et dame de Frise. Le prix est de 600 francs. — 3° Faire l'histoire des finances publiques de la Belgique, depuis 1830, en appréciant, dans leurs principes et dans leurs résultats, les diverses parties de la législation et les principales mesures administratives qui s'y rapportent. Le travail s'étendra d'une manière sommaire aux finances des provinces et des communes. Le prix est de mille francs. — 4° Faire connaître l'influence de la poésie néerlandaise (flamande et hollandaise) sur la poésie allemande, et réciproquement, de la poésie allemande sur la poésie néerlandaise au moyen âge. Le prix est de 600 francs. — 5° Faire l'histoire de l'échevinage dans les anciennes provinces belgiques et la principauté de Liège. Rappeler à grands traits ses origines, ses caractères, son organisation, son influence, ses transformations jusqu'à la chute de l'ancien régime. Le prix est de mille francs. — Les mémoires devront être adressés, francs de port, avant le 1er février 1879, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies (ancien Palais Ducal).

L'Académie proroge jusqu'au 1er février 1880 les deux concours de Stassart et de Saint-Genois, savoir : — Grand prix de Stassart. Apprécier l'influence exercée au seizième siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortélius. Donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique qui ont été publiés aux Pays-Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avénement des archiducs Albert et Isabelle. On s'attachera, à la fois, à signaler les œuvres, les voyages, les tentatives de toute espèce par lesquels les Belges ont augmenté la somme de nos connaissances géographiques, et à rappeler les publications spéciales, de quelque nature qu'elles soient, qui ont fait connaître nos provinces à leurs propres habitants et à l'étranger. Le prix est de trois mille francs. — Prix de Saint-Genois, pour le meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante : De betrekkingen aanduiden, die in verschillende tijdperken hebben bestaan tusschen de vlaamsche poëzie en de ontwikkeling van het vaderlandsch en nationaal gevoel, en den invloed bepalen dien zij onder dit opzicht heeft gehad. Indiquer les rapports qui, à diverses époques, ont existé entre la poésie flamande et le développement du sentiment patriotique et national, et déterminer l'influence qu'elle a exercée dans cet ordre d'idées. Le prix est de quatre cent cinquante francs. Les manuscrits devront être envoyés avant le 1er février 1880.

L'Académie propose, pour le concours quinquennal du prix Teirlinck, la question suivante : Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de

Sainte-Aldegonde. Le prix sera de mille francs. Les manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, devront être remis avant le 1er février 1882.

Elle décernera, pour la première fois, en 1887, le prix décennal Anton Bergmann. Un prix de deux mille deux cent cinquante francs à l'auteur de la meilleure histoire ou monographie, qui aura été publiée en flamand, du 1er février 1877 au 1er février 1887, au sujet d'une ville ou d'une commune comptant 5,000 habitants au moins, et appartenant à la province d'Anvers.

La classe des beaux-arts met au concours pour 1879 les questions suivantes : — 1° Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du dix-septième siècle et du commencement du seizième, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, siéges de corporations, de justice, etc. Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période. Le prix est de 1,000 francs. — 2° Faire une étude critique sur la vie et les œuvres de Grétry, étude fondée, autant que possible, sur des documents de première main; donner l'analyse musicale de ses ouvrages, tant publiés que restés en manuscrit; enfin, déterminer le rôle qui revient à Grétry dans l'histoire de l'art au dix-huitième siècle. Le prix est de 800 francs. — 3° Déterminer, en s'appuyant sur des documents authentiques, quel a été, depuis le commencement du quatorzième siècle jusqu'à l'époque de Rubens inclusivement, le régime auquel était soumise la profession de peintre, tant sous le rapport de l'apprentissage que sous celui de l'exercice de l'art, dans les provinces constituant aujourd'hui la Belgique. Examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et au progrès de l'art. Le prix est de 600 francs. — 4° On demande la biographie de Théodore-Victor Van Berckel, graveur des monnaies belges au siècle dernier, avec la liste et la description de ses principales œuvres, ainsi que l'appréciation de l'influence que cet éminent artiste a pu exercer sur les graveurs de son époque. Le prix est de 600 francs. Les mémoires, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin, devront être adressés avant le 1er 1879.

— Le conseil de la Société des arts de Londres décernera un prix de 2,500 francs et une médaille au meilleur mémoire historique sur l'art de l'orfèvre dans le présent et le passé, et les moyens pratiques de le développer et perfectionner. Il faut signaler les chefs-d'œuvre produits dans les différentes contrées, et exposer les obstacles qui ont concouru à retarder les progrès de l'art en Angleterre. Les mémoires devront être adressés au secrétaire de la Société des arts, John street, Adelphi, à Londres.

— Le comité des concours de poésie et de composition musicale vient d'arrêter, de concert avec les fondateurs de prix, le nombre définitif des médailles à décerner en 1878. Pour la poésie : une médaille de 3,000 fr.; une de 2,000 fr.; deux de 1,000 fr.; trois de 500 fr.; quinze de 100 francs. Même nombre et même chiffre pour la musique. Les quatre prix principaux sont attribués à : *l'ode-symphonie, le drame lyrique, le ballet* et *l'oratorio*. Des prix supplémentaires pourront être distribués.

— La Société française d'hygiène met au concours la question suivante : Faire connaître d'une manière succincte, et dans les limites d'une brochure in-12, de 32 pages, les meilleures conditions de l'éducation de la première enfance : 1° Au point de vue de la nourriture, depuis le jour de la naissance, jusqu'au moment où l'enfant peut faire usage d'aliments usuels. Insister

particulièrement sur l'allaitement maternel; démontrer que l'allaitement artificiel ne peut suppléer le premier que dans les cas de nécessité absolue. 2° Au point de vue du vêtement (signaler les pratiques mauvaises et celles qui réalisent les meilleures conditions ; indiquer tous les soins corporels que nécessite le premier âge). 3° Au point de vue de l'habitation (faire connaître les avantages de l'exposition, de l'aération et de la propreté). Dans le développement des différents points du programme, on tiendra compte des conditions actuelles des personnes auxquelles on s'adresse, et l'on évitera surtout les théories purement idéales applicables aux classes privilégiées. Les récompenses consisteront en une médaille d'or et en deux médailles d'argent. — Les mémoires, écrits en français, devront être parvenus au secrétariat de la Société française d'hygiène, 71, rue des Saints-Pères, le 1er juin 1878.

— L'Académie de Mâcon met au concours une pièce de vers sur Lamartine, à l'occasion de l'inauguration de sa statue. Les poëmes ne devront pas contenir plus de deux cents vers. Ils devront être adressés avant le 25 juillet à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans les séances des 2 et 16 mars, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur l'état des populations agricoles en Normandie, au sujet duquel M. H. Passy a présenté des observations. Dans la séance du 2 mars, M. le Secrétaire perpétuel a donné lecture d'une notice sur Laromiguière, par M. G. Compayré. — Dans les séances des 9, 16, 23 et 30, M. Rosseuw-Saint-Hilaire a donné la lecture d'un fragment inédit de son histoire d'Espagne, relatif au drame de l'Escurial (1806). — Dans la séance du 23, M. E. Levasseur a présenté, au sujet d'un ouvrage de M. Himly, sur la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale, des considérations sur les causes qui ont amené les changements successifs dans la carte politique de l'Europe. — Dans la séance du 30, M. L. Aucoc a commencé la lecture d'un mémoire sur les recours pour excès de pouvoirs devant le Conseil d'Etat.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 13 mars, M. Ferdinand de Lasteyrie a fait une communication sur des objets d'orfévrerie trouvés dans un tombeau antique à Ravenne. M. le Président a communiqué une note de M. E. Fernique sur les fouilles faites sous sa direction à Préneste, et une autre note de M. Maurice Albert sur la découverte d'une statue dans le sol de la Piazza di Pietra à Rome. M. Siméon Luce a lu un mémoire sur les juifs sous Charles V et le fonds hébraïque du trésor des chartes en 1372. — Dans les séances du 1er et du 15, M. E. Revillout a continué la lecture de son mémoire sur les études démotiques. — Dans les séances du 8 et du 22, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur le tombeau du Prophète. Dans la séance du 8, M. Léon Renier a communiqué une lettre de M. Cherbonneau relative à une inscription provenant des ruines de Hadjar-er-Roum et remontant au règne de Trasamond, roi des Vandales. — Dans les séances du 1er et du 8, M. Max-Deloche a achevé la lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie. — Dans la séance du 15, M. Dumont, directeur de l'École française d'Athènes, a fait connaître par lettre les résultats de fouilles entreprises à l'Acropole. M. Ernest Renan a fait des observations au sujet d'une inscription en grec et en phénicien, découverte à Délos, par M. Homolle. M. Léopold Delisle a fait une communication au sujet d'une chronique parisienne du temps de saint Louis, qu'il a découverte dans un manuscrit du *British Museum*. — Dans la séance du 22,

M. de Rozière a communiqué la première partie d'un mémoire relatif aux statuts anciens de la ville de Rome. M. le marquis d'Hervey-Saint-Denis fait une communication sur un cachet chinois en jade, qu'il a reçu de M. Léopold Delisle. — Dans la séance du 29, M. Charles Jourdain a commencé la lecture d'un mémoire sur l'Université de Paris au temps d'Etienne Marcel.

La Commission royale d'histoire de Belgique. — La Commission royale d'histoire Belgique, qui a pour président M. Kervyn de Lettenhove, et pour secrétaire M. Gachard, a fait paraître, en 1877, trois volumes in-4. — I. *La Bibliothèque nationale de Paris. Notices et extraits des manuscrits qui concernent l'histoire de Belgique*, tome II, par M. Gachard. Ce volume, de VI et 612 pages, contient l'analyse de quatre-vingt-six manuscrits, rangés sous trois sections : Conférences diplomatiques, Traités, Dépêches des ambassadeurs. La dernière forme la plus grande partie du volume. Elle comprend les correspondances de trois ambassadeurs de France envoyés à Charles-Quint, de cinq ambassadeurs qui représentèrent le même pays à la cour de Philippe II, et de trois diplomates que Charles IX entretint à Bruxelles auprès du duc d'Albe. — II. *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique*, tome V, par M. Alphonse Wauters. Ce tome n'a pas moins de X et 817 pages ; il s'étend de l'année 1251 à l'année 1279. L'époque qu'il embrasse est celle de la guerre des d'Avesnes et des Dampierre ; celle qui vit mourir le roi des Romains, Guillaume de Hollande, le principal protecteur des d'Avesnes, et saint Louis, le médiateur entre ceux-ci et les Dampierre ; qui vit commencer et finir l'interrègne dans l'empire d'Allemagne et se terminer, par l'expédition de Tunis, la période des Croisades. Après Marguerite de Constantinople, que l'âge condamne enfin au repos ; après le duc Henri III de Brabant, le protecteur des lettres ; après l'évêque de Liège Henri de Gueldre, dont l'influence fut longtemps prépondérante dans la Basse-Lotharingie, apparaissent Guy de Dampierre, son neveu Jean d'Avesnes et Jean Ier, dont la personnalité s'affirme plus que celle des autres princes de son temps. Le tome V de la *Table* contient les analyses d'un nombre énorme de documents qui se rapportent, soit aux personnages dont nous venons de parler, soit aux seigneurs, aux ecclésiastiques, aux lettrés ayant été en relation avec eux, soit aux populations et aux communautés de tout genre sur lesquelles s'étendait leur autorité. Des tables très-détaillées des noms des personnes et des lieux y rendent les recherches faciles. Dans l'introduction, M. Wauters, s'appuyant des faits qui ressortent de tous les documents dont il donne l'énumération, montre de quelle importance est le secours que la diplomatique peut apporter à l'histoire. — III. *Chroniques de Liège de Jean de Preis, dit d'Outremeuse*, t. IV, éditeur M. Stanislas Bormans. Ce volume de 824 pages comprend : Le complément du livre II de la chronique commençant à l'année 873 et finissant à la prise de Jérusalem par l'empereur Baudouin 1207 ; La Geste de Liège correspondante à ce complément ; Un glossaire où l'éditeur explique les mots de l'ancien langage wallon qui ne figurent pas dans les lexiques connus. Une table chronologique des matières.

Le tome Ier de la *Correspondance du cardinal de Granvelle* sera prochainement livré au public. M. Edmond Poullet, à qui a été confiée l'édition de ce recueil, n'a rien négligé pour le rendre aussi complet que possible. Le tome qui va voir le jour commence au 20 novembre 1565 (c'est la date à laquelle s'arrêtent les *Papiers d'État du cardinal*, publiés dans la collection de documents inédits sur l'histoire de France) ; il va jusqu'au 29 septembre 1566.

Cinq volumes sont en cours d'impression : — *Les grandes chroniques de Flandre*, éditeur M. le baron Kervyn de Lettenhove ; — un corps de chroniques des Pays-Bas et du Brabant en particulier, écrites en langue flamande, éditeur M. Charles Piot ; — le tome VI de la *Table chronologique des chartes et diplômes concernant l'histoire de la Belgique*, par M. Alphonse Wauters ; le tome III des *Voyages des souverains des Pays-Bas*, éditeur M. Gachard. — *Les grandes chroniques de Flandre* formeront deux volumes.

La Commission a proposé de confier la traduction et la publication d'une histoire inédite des troubles des Pays-Bas, écrite en espagnol, et dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale, à Paris, à M. Alfred Morel-Fatio, attaché à cet établissement, et la publication d'un cartulaire de l'abbaye d'Orval préparée à Arlon par les soins du P. Goffinet, de la compagnie de Jésus. Elle a discuté le projet, qui lui a été soumis par M. Piot, de former et de mettre en lumière un recueil de chartes, keures et règlements des corps de métiers depuis leur origine jusqu'à leur suppression lors de la réunion de la Belgique à la France. Avant de prendre une résolution définitive, la commission a cru devoir prier l'auteur de la proposition de dresser des listes préparatoires des documents qui, selon lui, entreraient dans le recueil dont il a conçu l'idée.

Mandements pour le Carême. — Aire : Les attaques dont le clergé est l'objet. — Aix : Les épreuves et le triomphe de l'Église. — Alby : La nécessité sociale de la religion. — Amiens : L'observation du dimanche. — Angers : La papauté, à propos de l'élection de N. S.-P. le Pape Léon XIII. — Angoulême : L'insuffisance de l'honnêteté naturelle pour le salut. — Annecy : L'enseignement de l'Église. — Arras : Ces paroles de saint Paul : « Vous êtes le temple de Dieu. » — Auch : Le décret pontifical qui décerne à saint François de Sales le titre de docteur de l'Église. — Autun : La tempérance. Avignon : Notre Saint-Père le Pape Pie IX. — Bayonne : L'élection du souverain pontife Léon XIII. — Beauvais : Vicaires capitulaires ; les derniers avertissements de Mgr Gignoux. — Besançon : Le miracle de Faverney. — Blois : L'oubli de Dieu. — Bordeaux : L'élection de S. S. le Pape Léon XIII. — Bourges : Le millénaire de sainte Solange, patronne du Berry. — Cambrai : Les préventions qu'on inspire aux classes populaires contre la religion et ses ministres. — Carcassonne : Le devoir pascal. — Chalons : La charge épiscopale ; Pie IX considéré comme pasteur. — Constantine : L'élection de notre Saint-Père le Pape Léon XIII. — Coutances : Saint Michel, sa nature, ses grandeurs et la place qu'il tient dans le plan divin. — Évreux : Les offices du dimanche. — Gap : L'oubli de la vie future. — Grenoble : Notre-Seigneur Jésus-Christ considéré comme juge souverain. — Langres : La primauté du Siége apostolique. — Laval : L'action de la Providence dans le monde et dans l'Église. — Limoges : Le zèle religieux des laïques. — Luçon : L'autorité paternelle et l'éducation. — Lyon : La prédication et l'observation de la parole sainte. — Le Mans : La mauvaise presse. — Marseille : La conscience. — Montauban : Nos devoirs envers la Papauté. — Montpellier : La vie et la mort de Pie IX. — Nevers : La nécessité de la pénitence. — Nice : La prise de possession de son diocèse. — Nimes : La restauration du dimanche. — Oran : L'ignorance en matière religieuse. — Orléans : Nécessité de la prière. — Paris : La guerre faite à l'Église. — Périgueux : Le mariage au point de vue moral et pratique. — Perpignan : La charité chrétienne. — Poitiers : La papauté, à propos de l'élection du Pape Léon XIII. — Le Puy : La crise morale de l'époque, sa vraie cause et son

remède. — Quimper : L'éducation chrétienne. — Reims : L'Eucharistie considérée comme sacrifice. — Rennes : Les destinées de l'Église. — Rochelle (la) : Les petites sœurs des pauvres. — Rodez : Des progrès de l'impiété contemporaine, et des devoirs des fidèles en face de cette situation. — Rouen : Le culte des morts. — Saint-Claude : Les avantages de la sanctification du dimanche. — Saint-Flour : Le salut. — Toulouse : L'ignorance de la religion. — Tours : La foi. — Valence : Les devoirs des catholiques envers la papauté. — Vannes : L'ignorance en matière de religion. — Versailles : L'amour de l'Église. — Viviers : Du danger des mauvaises lectures.

Le Vivarais et le Dauphiné aux jeux floraux de Toulouse. — Sous ce titre, M. Firmin Boissin nous donne une brochure gr. in-8 de 110 pages (Vienne, Savigné, 1878), qui a très-bonne mine et qui est fort intéressante. L'auteur, dont tous ici connaissent le style si agréable, le goût si pur et le savoir si étendu, a mis ses meilleures qualités dans les notices qu'il consacre aux poëtes et écrivains du Dauphiné et du Vivarais qui ont obtenu des prix devant l'Académie des Jeux floraux : Bernard de Saint-Martin — qui n'est autre que le fameux Gentil-Bernard, comme le démontre M. Boissin, dont la découverte est fort curieuse; — le Père Théodore Lombard, Louis-Etienne Rouchon, Brabant, la marquise de la Gorce, Pierre Espic, Victorin Fabre, Mme Félicie d'Ayzac, Bonnefous de Verdalle, Ernest Perrossier, Léonce Fabre des Essarts, M. Bouvagnet et M. L. Marie. Ces notices, entrecoupées de citations heureusement choisies, sont aussi exactes quant à la biographie que judicieuses quant à l'appréciation littéraire; elles sont suivies de spirituelles *digressions académiques* et d'une éloquente conclusion adressée aux jeunes poëtes, qui y trouveront les plus nobles conseils, et précédées d'un *Coup d'œil historique sur l'Académie des jeux floraux* qui mériterait une approbation sans réserve, si M. Boissin — pour fournir sans doute à ses critiques l'occasion de rompre, par un léger reproche, la monotonie d'un éloge continu — n'avait (note de la p. 3) pris la défense d'une cause insoutenable, celle de l'existence de Clémence Isaure et de Clotilde de Surville, lesquelles ne sont que de gracieux fantômes, comme j'ai cherché à le montrer, pour l'une, dans les *Vies des poëtes gascons* (1866, p. 43-46), et pour l'autre dans la *Revue des questions historiques* (octobre 1873, p. 587-608). — T. de L.

Statuts de l'Université d'Angers. — M. Cél. Port, qui ne se repose des fatigues de la publication des trois gros volumes de son *Dictionnaire de Maine-et-Loire* qu'en nous donnant d'autres excellents travaux, a fait imprimer (Angers, Lachèse et Dolbeau, 1878, petit in-8 de VI-75 p. sur papier vergé, tiré à 200 exemplaires) les Statuts des quatre facultés de l'Université d'Angers (*Statuta Universitatis Andegavensis*, 1464-1494). Ces documents, précédés d'une notice qui dit en peu de mots tout ce qu'il y avait à dire sur leur origine et leur importance, sont accompagnés de courtes et claires notes où se reflète le net et vif esprit de l'auteur. L'opuscule, orné d'une reproduction du sceau du recteur de l'Université d'Angers au quinzième siècle, est d'autant plus digne d'attention que nous possédons moins de statuts universitaires aussi anciens et aussi complets. Les érudits le rechercheront et accueilleront avec joie l'espérance que nous donne en ces termes (p. V) le savant éditeur : « Mon petit recueil, tel quel, s'il est bien venu, pourra former facilement le début d'une collection de *Variétés angevines*. » — T. de L.

Le Duc de Saint-Simon et le cardinal Gualterio. — M. Armand Baschet a donné au *Cabinet historique* (livraison de janvier 1878) un important mémoire sur la recherche de la correspondance du duc de Saint-Simon et du cardinal Gualterio (1706-1728). Le tirage à part forme une brochure de 39 pages (Paris, Alphonse Picard) que je ne saurais trop recommander aux curieux. M. Baschet raconte en un style charmant tout ce qu'il a fait, en France, en Italie et en Angleterre, pour se procurer les *mille et quelques lettres* que le duc de Saint-Simon dut écrire, pendant vingt années, à son ami messire Philippe-Antoine Gualterio. L'ardent chercheur n'a malheureusement rien retrouvé d'une correspondance qui serait si précieuse tant pour l'histoire que pour la littérature, et il a acquis la triste conviction que ce trésor est à jamais perdu; mais nous avons, du moins, gagné à ses infructueuses recherches un opuscule des plus intéressants, où l'on remarquera surtout une savante, lumineuse et complète notice sur le correspondant de Saint-Simon (p. 8-20). Après avoir tracé de l'habile diplomate un portrait en pied qui est d'une ressemblance frappante, M. Baschet nous donne d'abondants détails sur la collection des papiers Gualterio conservés au British Museum. M. Baschet a retrouvé, dans cette collection, 45 lettres inédites de Saint-Simon à l'abbé Gualterio, neveu du cardinal. Il en reproduit une (p. 26), du 30 septembre 1728, qui est des plus curieuses, car elle renferme des renseignements, qui n'existent nulle autre part, sur la destruction de la correspondance de vingt ans, et il laisse le soin de publier les autres à M. de Boislisle, duquel il parle, à propos de l'édition définitive des *Mémoires*, avec une confiance égale à celle que j'exprimais ici l'autre jour. — T. de L.

Un exemplaire unique des fables de La Fontaine. — M. Feuillet de Conches, jadis maître des cérémonies du palais impérial et introducteur des ambassadeurs, est bien connu par son goût éclairé pour les autographes et les raretés; ses *Causeries d'un curieux* (4 vol. in-8, 1864-67) ont obtenu un légitime succès. Il a récemment publié un volume des plus attachants : *Souvenirs de première jeunesse d'un curieux septuagénaire* (in-8, xxi et 423 p.). Cent exemplaires seulement ont été tirés « pour distribution privée, » à ce que nous annonce le frontispice. Il ne sera donc permis qu'à un bien petit nombre de privilégiés de posséder ce livre, abondant en informations piquantes sur les savants, sur les littérateurs des vingt-cinq premières années du siècle. Nous nous bornerons, aujourd'hui du moins, à lui emprunter quelques détails sur un exemplaire des *Fables* orné de dessins effectués dans tous les pays, projet audacieux qui ne pouvait être mené à bonne fin que grâce à la persévérance enthousiaste de M. Feuillet de Conches et aux ressources que lui procuraient ses relations diplomatiques. Le grand papier de l'édition des classiques de Lefebvre fut pris pour base; un autre format que l'in-8 eût rendu le projet d'une exécution à peu près impossible. Des feuillets furent envoyés dans les principales capitales de l'Europe, d'autres à la Chine, au Japon, au Caire; des artistes de Patna et de Cachemire fournirent des dessins en couleur, où les ciels sont d'or et les eaux d'argent, de vrais chefs-d'œuvre; il vint de la Chine de nombreux dessins admirablement réussis et où les mœurs des habitants du Céleste-Empire se développent à plaisir, tout en rendant à merveille la pensée du fabuliste. Le Japon se distingua; ses dessins sont exquis et d'un goût charmant. Les plus étranges de ces illustrations furent celles que l'infatiguable Curieux alla demander à l'Abyssinie; elles sont d'une sauvagerie qui va jusqu'au grotesque.

Indiquons les sujets qu'ont abordés de célèbres artistes européens ayant répondu à l'invitation de M. Feuillet de Conches : Ingres, *Philémon et Baucis;* Descamps, *la Tortue et les deux Canards*, et *le Dragon à plusieurs têtes;* Orsel, *le Vieillard et ses deux Enfants;* Horace Vernet, *le Lion et le Chasseur;* Mlle Rosa Bonheur, *le Loup et le Chien;* Sigalon, *Démocrite chez les Abdéritains;* Eugène Delacroix a traité avec une fierté, une colère de plume inexprimable, *le Lion malade et le Renard*, *le Lion et la Mouche;* Charlet, Granville, les Johannot, Deveria, et bien d'autres.

Parmi les artistes étrangers, nommons Daniel Wilkie, *le Satyre et le Passant;* Edwin Landseer, *le Lion malade entouré de sa cour;* G. Cruikshank, *Un fou et un sage;* Newton Fielding, *les Oreilles du lièvre* (chef-d'œuvre d'une plume jeune et légère.) N'omettons pas le célèbre dessinateur Retzsch, de Dresde, qui, chargé du sujet si connu du *Coup de pied de l'Ane*, trouva que l'Aliboron était trop peu noble : il y substitua un cheval.

Nous en avons dit assez pour montrer quelle est la richesse du monument unique en son genre que le Curieux (c'est toujours ainsi qu'il se désigne) a élevé à la mémoire de l'homme de génie que, dans une lettre, inédite jusqu'ici, Chateaubriand appelle sa divinité favorite : « Je ne puis finir quand « je parle de Jean. Sa réputation, certes, est immense et populaire; eh « bien! je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et bien peu d'hommes « savent ce qu'il vaut. »

Le Droit du seigneur. — Dans le dernier numéro du *Polybiblion* (p. 278), à propos d'une brochure sur le *Droit du seigneur*, nous avons laissé passer, par suite d'une regrettable distraction, quelques lignes qui nécessitent une rectification, et même un acte d'amende honorable. Sans remarquer que la brochure récemment publiée à Rouen, — et non à Gand comme on l'a imprimé, — était la *réimpression* d'une brochure éditée à Gand en 1817, on a fait un injuste reproche à l'auteur d'avoir négligé des travaux qui, par le fait, n'ont paru que plusieurs années après sa mort. Il reste donc acquis que l'étude de J.-J. Raepsaet, telle qu'elle a paru il y a soixante ans, démontrait déjà victorieusement l'absurdité de l'opinion qui soutient l'existence légale du *droit du seigneur;* que les arguments du savant belge sont en partie les meilleurs qui ont été invoqués après lui; que c'est un regrettable oubli, de la part des érudits français, d'avoir omis de citer leur devancier, en s'appuyant sur son autorité. — A. de B.

Vente de la Bibliothèque de M. Robert S. Turner. — Le thermomètre de la bibliomanie monte, monte sans cesse; il a atteint une hauteur que personne n'aurait osé prévoir; c'est avec une ardeur sans exemple que d'opulents amateurs se disputent des livres d'une extrême rareté, des volumes ayant appartenu à des personnages célèbres, d'anciennes et somptueuses reliures; cette faveur ne se porte d'ailleurs que sur ce qui est d'une rareté exceptionnelle, d'une beauté parfaite; les livres ordinaires, en condition médiocre, n'y ont aucune part.

Un riche Anglais, M. Robert Turner, s'était proposé de réunir les monuments les plus précieux, les pièces les plus rares des diverses littératures d'Europe; il s'est trouvé en face de l'encombrement, et il a pris le parti de livrer aux enchères parisiennes ce qu'il possédait de mieux en livres français, en y joignant quelques ouvrages latins.

La vente a eu lieu le 12 mars et les quatre jours suivants. Le catalogue a été rédigé par un libraire fort instruit, M. Adolphe Labitte, en possession de procéder à ces ventes; ce catalogue comprend 774 numéros; et il ren-

ferme quelques notes offrant sur certains ouvrages rares des détails nouveaux et intéressants (voir n° 361, 439, 611, etc,). Plus de 60 articles ont dépassé le prix de 1,000 fr. Nous allons indiquer les plus remarquables de ces adjudications, en mentionnant parfois les prix auxquels ces mêmes exemplaires avaient été cédés dans des ventes précédentes : rien n'atteste mieux la hausse énorme qui s'est produite sur les livres précieux.

Biblia sacra. Parisiis, 1666, in-4, riche reliure ancienne, 5,600 fr. — *Psautier de David.* Paris, 1586, in-4. Exemplaire, richement relié, d'un de ces livres que Henri III faisait imprimer pour sa chapelle et pour l'usage de sa cour, 6,000 fr. — *Le Nouveau Testament.* Mons, 1667, 2 vol. in-8 (impression elzévirienne), 1,430 fr. — *Historiarum veteris instrumenti icones.* Lugduni, 1538, in-4 (volume recherché à cause des 92 gravures d'Holbein), 3,000 fr. — *Annotationes Jacobi Lopidis contra Erasmum.* 1519, in-fol. Exempl. de Grolier, le plus célèbre des bibliophiles du seizième siècle, 3,000 fr. — *Response au livre publié par l'évesque d'Evreux.* Saumur, 1602, in-4. Exempl. de l'auteur Duplessis-Mornay, avec huit vers autographes, 2,000 fr. — *Dialogues de Bernardin Ochin touchant le purgatoire* (Genève), 1559, in-8, 1,500 fr. Exempl. adjugé à 16 fr., vente Mac Carthy, en 1816, et 142 fr. Solar, en 1861. — *Essais de Montaigne.* Bourdeaux. 1580. Édition originale, 1,500 fr. — *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte,* par Bossuet. Paris, 1709, in-4. Très-bel exempl. aux armes du duc du Maine, 2,300 fr. — *De gli habiti antichi et moderni...* fatti da Cesare Vecellio. Venetia, 1590, in-8. 2,480 fr. — *Suite d'estampes pour servir à l'histoire des mœurs et des costumes des Français.* Paris, 1776-1789, in-fol. (38 estampes : 12 par Frendenberg, 26 par Moreau), 3,300 fr. — *Horatius.* Londini, 1733-1737, 2 vol. in-8. Très-belle reliure de Derome, 5,000 fr. — *Le Roman de la Rose s. l. ni d.* (Lyon, vers 1485). In-fol., 2,800 fr. Exempl. d'Heber, 8 l. st. en 1836, mais relié depuis; un exempl. de cette édition n'avait pas dépassé 7 fr. 20 en 1784; un autre, relié en mar., 170 fr., vente Cailhava. — *Le Roman de la Rose.* Paris, 1529, pet. in-8, 1,000 fr. Exempl. Giraud, 299 fr., et Solar, 355 fr. — *Œuvres de Guillaume Coquillart.* Paris, 1529, pet. in-8, 5,450 fr.; ce même exempl., 18 fr., La Vallière, en 1784, et 510 fr., Renouard, en 1853, prix qui avait alors paru fort élevé. — *Le Champion des dames* (par Martin Franc), *s. l. ni d.* (Lyon, vers 1485), in-fol.. 2,900 fr. (Poëme fort ennuyeux à la louange des femmes.) — *Le Temple Jehan Boccace,* de la ruine d'aulcuns nobles malheureux. Paris, 1517, in-folio, 4,000. — *Les premières œuvres de Philippe des Portes.* Paris, 1600, in-8, très-belle reliure. Exempl. de l'auteur et à son chiffre. 3,505 fr. — *Fables de la Fontaine.* Paris, 1677-1694, 5 vol. in-12 (la seule édition complète publiée par l'immortel fabuliste). Fort bel exempl., 11,950 fr. (*Onze mille neuf cent cinquante!*) — *Recueil des plus beaux airs,* accompagnés de chansons à danser. *Caen,* 1615, pet. in-12, 3,000 fr. Le *Manuel du Libraire* cite deux adjudications de ce recueil complet, 70 et 201 fr. — *Orlando furioso.* Birmingham, 1773, 4 vol. in-4, 2,700 fr. — *Oronte gigante.* Vinegia, 1531, in-4. Édition unique de cette épopée chevaleresque. Exempl. de Henri II et de Diane de Poitiers, 4,400 fr. — *Plautus.* Lugd. Batav., 1664, 2 vol. in-8. Exempl. avec la Toison d'or, emblème adopté par Longepierre, auteur d'une tragédie de Médée, fort oubliée de nos jours, 2,500 fr. — *Le Mystère des Actes des Apostres.* Paris, 1537, in-fol., 3,000 fr. — *Œuvres de Molière.* Paris, 1739. 8 vol. in-12, 5,000 fr. Une jolie reliure de Derome, en maroquin vert, est le motif de ce prix énorme. Ce même exempl. avait été adjugé 181 fr., vente Duriez, en 1826, et 169 fr., Pixerécourt, en

1839.— *Daphnis et Chloé*. 1718, pet. in-8, 2,150 fr. — *Méliadus de Leonnois*. Paris, 1539, in-fol., 2,000 fr. (payé 600 fr. à la vente Giraud). — *Faits et prouesses du noble chevalier Jason* (sans lieu, ni date), in-fol.. 7,600 fr. (On ne connaît que trois autres exempl. de ce volume. Voir la note n° 339 du catalogue.) — *Œuvres de Rabelais*. Paris, 1553, in-16 (la première édition qui comprend les quatre livres), 3,000 fr. Le *Manuel* n'indique aucune adjudication. — *Nouvelles récréations de Bonaventure Despériers*. Paris, 1558, pet. in-4, 3,000 fr. Un exempl. relié en maroquin avait été payé 260 fr., Solar, en 1861. — *Ciceronis Opera*. Amstelodami, apud Elzevirios, 1661, 2 vol. in-4. Très-bel exempl., 3,900 fr. (à cause de la reliure). — *Le Livre appelé Mandeville*. Lyon, 1480, in-fol., 6,250 fr. (Voir la note du catalogue, n° 611.) Cet exempl. avait été adjugé à 36 fr. à la vente du duc de La Vallière, en 1783, mais il avait reçu depuis une riche reliure. — *La Mer des histoires*. Paris, 1588, in-fol., 2.800 fr. — *Discours sur l'Histoire naturelle*, par Bossuet, 1688, in-4. Édition originale; très-bel exempl. aux armes du chancelier Le Tellier, 6,400 fr. — *Histoire des variations*, par Bossuet, 1688, 2 vol. in-4. 1,850 fr. — *Chroniques de Monstrelet*. Paris, *s. d.*, 2 vol. in-fol., 3,250 fr. Cet exempl. avait deux fois été adjugé à Londres, 8 l. st.; 12, Roxburghe en 1812; 22 l. st. 10, Heber en 1836. — *La Chronique du roy Louis unziesme*. Paris, 1558, in-8, 2,650 fr. (Exempl. du président de Thou.) — *Recueil des portraits et éloges*, par Mlle de Montpensier. Paris, 1659. Exempl. aux armes de Mademoiselle; ancienne reliure, 14,000 fr. (*Quatorze mille francs!*)

M. Taine et la Revue politique et littéraire. — Dans son nouveau volume sur les *Origines de la France contemporaine*, M. Taine a prouvé par les faits l'enchaînement logique qui lie 89 à 93 : la Révolution, toujours identique à elle-même, sous prétexte de réformer la société, en a dissout tous les liens. M. Gazier est choqué de ce résultat : aux faits, il prétend opposer les faits, qu'il va chercher dans des rapports officiels adressés à l'évêque constitutionnel Grégoire. On ne pouvait être plus heureux : le goût bien connu de M. Gazier pour le *caractère apostolique* du prélat régicide lui a fait publier un document irrécusable sur l'*enthousiasme évident* qu'inspirait aux paysans le nouvel ordre de choses. On trouvera cette pièce jusqu'ici inédite dans la *Revue politique et littéraire* du 30 mars 1878. — J.-A. B.

L'Annuaire de l'économie sociale. — Organe de l'école qui s'inspire de la méthode et des travaux de l'éminent auteur de la réforme sociale, M. Le Play, l'*Annuaire* de l'économie sociale (qui paraît tous les trois mois, Paris, Dentu, 5 francs par an) continue, sous une forme agrandie, ceux de 1875 et de 1876. Nous en parlerons prochainement avec plus de détails, quand la suite aura paru. Bornons-nous à signaler aujourd'hui un travail sur les livres de raison des familles florentines au treizième siècle, dû à notre sympathique collaborateur M. de Ribbe; d'intéressants documents sur la crise des chemins de fer en Amérique, communiqués par M. Jacqmin, directeur de la Compagnie de l'Est ; de curieux détails fournis par M. A. Delor sur une corporation du moyen âge, celle des bouchers, qui subsiste encore à Limoges; etc.

La Science politique. — Sous ce titre, M. Émile Accollas vient de faire paraître, le 1er avril 1878, une nouvelle revue : le nom de l'éditeur en indique assez les tendances. Ce recueil, suivant nous, vient à son heure : il ne faut pas s'en effrayer. On y verra une fois de plus les conséquences du principe libéral : plus logique et peut-être plus franc que les libéraux, M. Accollas pousse ces conséquences jusqu'au radicalisme. On ne peut mieux faire voir

la fausseté du point de départ. Nous accueillons en adversaires, mais sans animosité, une publication qui déclare « avoir à cœur de ne jamais quitter les régions de la science, d'en parler toujours le langage, d'en observer toujours la dignité. » — J.-A-B.

— La *Revue de Champagne et de Brie* a donné, sur une question toute d'actualité, un intéressant et savant travail de M. Albert Babeau : *Le Recrutement de l'armée territoriale sous l'ancien régime, étude sur la milice dans la Champagne méridionale* (Paris, Menu, 1877, in-8 de 47 p.), dont il a été fait un tirage à part. S'appuyant presque toujours sur des pièces tirées des archives de l'Aube, l'auteur traite successivement de l'institution des milices, du recensement, des exemptions, du tirage au sort, des réformés, des fuyards et des substitués, du service et de sa durée, des uniformes et des armes, des régiments de milice de Champagne et de la suppression des milices. Il donne l'état des tirages de 1778 à 1787 et beaucoup de renseignements curieux et précieux sur l'ancienne organisation militaire.

— La Société géologique de Normandie se propose de publier un grand ouvrage donnant la description de la belle collection réunie l'année dernière par ses soins à l'occasion du Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences, qui s'est tenu au Havre. Elle s'est assurée de la collaboration de MM. de Saporta, Cotteau, Hamy, Gaudry, de Fromentel, Gaston de Tromelin, etc.

— A partir du mois de janvier 1878, la *Revue de l'art chrétien*, dirigée depuis vingt et un ans par M. le chanoine J. Corblet, est devenue l'organe de la Société de Saint-Jean pour l'encouragement dans l'art chrétien. Le premier numéro de cette nouvelle série compte parmi ses rédacteurs : MM. Félix Clément, l'abbé Davin, l'abbé Giraud, l'abbé J. Corblet, le Père Germer Durand, Ch. de Linas, Mgr Barbier de Montault, le comte E. de Barthélemy, l'abbé R. Charles, le duc de Brissac, le R. P. Martinov, etc., etc.

— M. Frédéric Mistral entreprend la publication de *Lou tresor dou Felibrige ou Dictionnaire provençal-français*, embrassant les divers dialectes de la langue d'oc et contenant tous les mots usités dans le Midi de la France, avec leur signification française, les acceptions au propre et au figuré, les augmentatifs et diminutifs, et un grand nombre d'exemples et de citations d'auteurs; — Les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes; — Les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies; — La synonymie de tous les mots dans leurs divers sens; — Le tableau comparatif des verbes auxiliaires dans les principaux dialectes; — Les paradigmes des verbes réguliers, la conjugaison des verbes irréguliers et les emplois grammaticaux de chaque vocable; — Les expressions techniques de l'agriculture, de la marine et de tous les arts et métiers; — Les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur traduction scientifique; — La nomenclature géographique des villes, villages, quartiers, rivières et montagnes du Midi, avec les diverses formes anciennes et modernes; — Les dénominations et sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité; — Les noms propres historiques et les noms de famille méridionaux; — La collection complète des proverbes, dictons, énigmes, idiotismes, locutions et formules populaires; — Des explications sur les coutumes, usages, mœurs, institutions, traditions et croyances des provinces méridionales; — Des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au Midi. Ce dictionnaire formera 2 grands volumes in-4. Il

est publié par souscription, à 2 fr. la livraison de 5 feuilles imprimées sur trois colonnes. Le nombre de livraisons s'élèvera de 40 à 45 environ. Les souscriptions doivent être adressées à l'auteur, à Maillane, par Graveson (Bouches-du-Rhône).

— *La France ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce* 1878, vient de paraître (Paris, Plon, in-18 de 800 p. 4 fr.), c'est sa vingt-huitième année. Elle donne comme toujours l'état du ministère de la justice, de la cour romaine (c'est encore Pie IX) et du clergé français par ordre de diocèse avec l'indication de toutes les communautés religieuses qui y ont des établissements et des notices nécrologiques sur les quatorze prélats français morts dans le courant de l'année. On n'y trouve rien sur les aumôniers militaires, malgré l'annonce de la couverture.

— M. Zotenberg, de la Bibliothèque nationale, vient de terminer le catalogue des manuscrits éthiopiens, faisant partie du catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale. Ce fonds comprend aujourd'hui 170 volumes; le catalogue de 1739 n'en comptait que sept. Il n'existe que deux collections plus considérables; celle du *British Museum*, riche de 420 volumes, et celle de M. d'Abbadie, qui en comprend 234.

— M. Ulysse Robert vient de publier l'inventaire des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux archives nationales.

— Le Congrès des États-Unis fait dresser en ce moment la table de sa collection de *State papers*, qui sera imprimée dès qu'elle sera achevée. La Bibliothèque du Congrès, qui est la Bibliothèque nationale, comptait, en 1877, 331,118 volumes, dont 39,796 de jurisprudence et 110,000 brochures.

— Il paraît à Madrid un livre intéressant; c'est le glossaire des mots ibériques et latins usités par les Mozarabes, précédé d'une étude sur le dialecte hispano-mozarabe, par Don Francisco-Xavier Simonet. Cet ouvrage a été couronné au concours de la Royale Académie espagnole aux frais de laquelle il est publié.

— Le *Petit romancero*, traduit par le comte de Puymaigre et publié par la Société Bibliographique, si bien accueilli en France, a été, en Espagne, le sujet de deux articles très-flatteurs, l'un du savant Milà y Fontanals, dans la *Revista historica*, n° XLI, l'autre de M. Balaguer y Merino dans la revue catalane la *Renaixensa* (15 février). En Italie, M. S. Marino a également fait le meilleur accueil à ce livre dans les *Nuove effemeridi siciliane*.

— La *Revista historica* parle d'un livre qui doit être intéressant; il a pour titre *Costumes et armes des Espagnols depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*, et pour auteur Francisco Danvila y Cellado.

— D. Aureliano Fernandez Guerra y Orbe a publié un opuscule intitulé: *Don Rodrigo et la Cava* où il démontre, ce dont on se doutait, du reste, la fausseté de la légende relative aux fatales amours du dernier roi goth.

— L'éditeur bien connu d'Orléans, M. Herluison, annonce une nouvelle édition du *Roman de la rose*. Ce qui la distinguera des précédentes, c'est qu'elle offrira une traduction en vers français octosyllabiques du vieux poëme. Cette publication sera de plus précédée d'une introduction de notices et suivie d'un glossaire, le tout par M. Pierre Marteau. L'ouvrage formera 4 à 5 volumes in-12.

— Il a été plusieurs fois question de *Mélusine* dans le *Polybiblion* soit dans les *Questions et réponses*, soit dans la *Chronique*. Cette légende existe aussi à Hellering, dans l'ancien département de la Moselle. Un jeune archéologue, M. Raymond Dupriez en a fait le sujet d'une brochure récemment publiée

(*Légendes des princesses Mélusine et Mazurine*, Metz, 1877, imprimerie Thomas, in-12 de 10 pages).

—Sous le titre : *Eminencias contemporaneas*, M. Marti Falguera a publié un volume contenant les biographies de Victor Hugo, Fortuny, Rosales et Verdi.

— Nous avions vu disparaître avec regret un excellent recueil italien spécialement destiné aux langues romanes la *Rivista di Filologia romanza*. Nous saluons avec joie le *Giornale di Filologia romanza* qui lui succède sous la même direction, celle de M. Monaci. Le numéro de janvier contient d'intéressants articles, entre autres, des extraits d'un recueil de fables, donné par P. Rajna. Le fascicule est terminé par une revue bibliographique détaillée.

— La *Ciencia cristiana* de Madrid (n° du 29 mars) continue l'étude de la question de Galilée, en s'aidant surtout du travail de notre collaborateur M. de l'Épinois.

— Signalons, dans le n° de février de la *Revue des langues romanes*, les poésies inédites anciennes dues à des poëtes catalans publiées par M. Milà y Fontanals. Le numéro précédent contient, entre autres articles, dans sa partie bibliographique, un examen du *Bréviaire d'amour* et un article sur la *Poésie provençale en Castille*, de Victor Balaguer.

— M. Robert Reboul va publier *les Anonymes, pseudomynes et supercheries littéraires de la Provence ancienne et moderne.*

— Nons venons de recevoir les deux premiers numéros d'une nouvelle revue mensuelle : l'*Ami du soldat*, organe de l'œuvre de Notre-Dame-des-Soldats, qui se publie à Paris, sous la direction de M. Stéphane Dubois, 39, avenue de Ségur.

— Il vient de paraître à la librairie Claudin, un volume d'un vif intérêt, et dont le *Polybiblion* parlera bientôt plus en détail. Ce beau livre est intitulé : *La Famille de Jeanne d'Arc*, documents inédits, généalogie, lettres de J. Hordal et de A. du Lys à Ch. du Lys, publiées pour la première fois par E. de Bouteiller et G. de Braux (in-8 de 295 p.). La publication de ce volume coïncide avec un mouvement très-remarquable qui se produit aux environs de Vaucouleurs. Il se fonde une société pour mettre en honneur, sur une vaste échelle, tous les souvenirs de Jeanne d'Arc. On a commencé par acheter la maison que le sire de Baudricourt habitait à Vaucouleurs. Des projets de même genre s'étendent à tous les lieux où Jeanne d'Arc a laissé trace de son passage. On compte enfin créer un musée-bibliothèque, où seront réunies toutes les œuvres inspirées par la glorieuse Pucelle. On s'occupe en ce moment de recueillir des souscriptions de fondateur à cent francs. Nous reparlerons de cette association.

— La Députation vénitienne pour les études de l'histoire de la patrie, vient de voter la réimpression du *Journal de Marino Sanudo*, si important pour l'histoire de l'Europe au seizième siècle. Il comprend 58 volumes in-folio, et va de 1496 à 1533. Cette réimpression mérite l'attention et l'appui de tous ceux qui s'intéressent aux études historiques.

— Le quatrième volume des disconrs de Pie IX, recueillis par le R. P. de Franciscis, va paraître ce mois-ci en italien.

— M. Charles Jourdain vient de publier une notice sur la taxe des logements dans les Universités de Paris.

— La publication de l'Annuaire du bureau des longitudes, depuis la mort de M. Mathieu, est dirigée par M. Lœwy, de l'Académie des sciences. Le volume de 1878 est augmenté d'une partie géographique et statistique de près de 200 pages, due à M. Levasseur.

— Les mémoires du prince de Metternich vont être publiés simultanément en français, en anglais et en allemand.

— Le tome V du *Corpus inscriptinaum latinarum*, écrit sous les auspices de l'Académie de Prusse, a été complété par les *Inscriptiones Galliæ-Cisalpinæ* publication qui renferme les inscriptions de la IX, et de la XI' régions, correspondant au Piémont et à la Lombardie.

— Un savant celtophile, M. J. Molloy, va publier à Dublin la 1re partie d'un dictionnaire des mots importants de l'idiome irlandais recueillis dans sa *Grammaire celtique*. Il fait appel aux amateurs de ce genre d'études dans toute l'Europe pour l'aider, par leurs souscriptions, à poursuivre une publication si importante pour la reconstruction de cette langue disparue.

— M. Thomas Arnold va publier à Londres un catalogue de sa riche collection d'ouvrages sur le Tabac, son usage, sa culture, sa préparation, etc. Ce catalogue comprendra plus de 500 numéros.

Publications nouvelles. — *Les Psaumes*, par l'abbé Doublet (t. III, in-4, Berche et Tralin). — *Manuale pastorum*, par l'abbé Postel (in-32, Lethielleux). — *Éléments de droit civil russe*, par E. Lehr (in-8, Plon). — *Leçons de législation usuelle*, par H. Viel-Lamare (in-12, Dejey). — *De l'essence des passions*, par Eug. Maillet (in-8, Hachette). — *Le bon sens dans les doctrines morales et politiques*, par A. Clément (2 vol. in-8, Guillaumin). — *Introduction à l'étude de l'économie politique*, par H. Dameth (in-8, Guillaumin). — *Botanique pour tous*, par Mme J. Le Breton (in-8, Rothschild). — *Le Lait, la crême et le beurre*, par C. Husson (in-12, P. Asselin). — *Du vin, ses propriétés, sa composition, sa préparation*, par C. Husson, (in-12, P. Asselin). — *La Vie, études et problèmes de biologie générale*, par E. Chauffard (in-8, J.-B. Baillière). — *Notions pratiques d'hygiène populaire*, par le Dr L. Picqué (in-12, Dejey). — *La Sculpture au salon de* 1877, par Henri Jouin (in-8, Plon). — *Mémoires de Ch. Perrault*, par Paul Lacroix (in-12, librairie des Bibliophiles). — *Le Vieux-Neuf*, par Ed. Fournier (3 vol. in-18, Dentu). — *L'Année scientifique et industrielle*, par Louis Figuier (in-18, Hachette). — *L'Année géographique* 1876, par C. Maunoir et C. Duveyrier (in-18, Hachette). — *Dictionnaire de l'Académie française*, Institut de France, nouv. édit. (2 vol. in-4, Didot). *Le Roland de l'Arioste*, par Marc Monnier (in-8, Sandoz et Fischbacher). — *L'Art de lire et d'écouter*, par Léon Bénard (2 vol. in-12, Picard). — *Œuvres poétiques*, par Louis Veuillot (in-12, Palmé). — *Le Filleul d'un marquis*, par André Theuriet (in-18, Charpentier). — *La Ferme du majorat*, par H. Audeval (in-12, Lecoffre). — *Du grave au doux*, par Paul Collin (in-12, Hachette). — *Les premiers et les derniers*, par Mme Bourdon (in-12, Allard). — *Lettres de la marquise du Châtelet*, par Eugène Asse (in-18, Charpentier). — *Histoire de Montesquieu, sa vie et ses œuvres*, par Louis Vian (in-8, Didier). — *Vie et mort du genie grec*, par Edg. Quinet (in-8, Dentu). — *Le Sénat de la République romaine*, t. Ier *la Composition du Sénat*, par P. Willems (in-8, Louvain, Peeters; Paris, Durand). — *L'Age de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires*, par E. Cartailhac (in-8, C. Reinwald). — *Nouveaux éloges historiques*, par Mignet (in-12, Didier). — *Sainte Monique, modèle et patronne des mères chrétiennes*, par l'abbé A. Legoupil (in-12, Tours, Cattier; Paris, Larcher). — *Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sa vie, son enseignement, sa politique*, par J. de Crozals (in-8, Sandoz-Fischbacher). — *Le Pénitent breton Pierre de Kériolet*, par Hipp. Le Gouvello (in-12, Bray et Retaux). — *La Chapelle Saint-Julien des Ménestriers et les ménestrels à Paris*, par A. Vidal (in-4, Quantin). — *Jean de Vienne, amiral de France*, par le marquis de Loray (in-8, librairie de la Soc. Bibl.). — *Histoire de la Révolution*, tome III, par Emmanuel de Saint-Albin

(*Bibl. à 25 cent.*). — *Louis XVII*, par Maxime de la Rocheterie (*Bibl. à 25 cent.*). — *Essai sur l'Église anglicane*, par l'abbé F. Ségondy (in-8, A. Roger et Chernovicz). — *La Vie de province en Grèce*, par le baron d'Estouville de Constant (in-18, Hachette). — *Victor-Emmanuel, sa vie, sa mort*, par le comte d'Ideville (in-12, Palmé). — *La Captivita de Pie IX*, par Alexandre de Saint-Albin (in 8, Palmé). — *L'Église et la civilisation*, par son Em. le cardinal Pecci (in-8, Palmé). — *Le Pape Léon XIII*, par l'abbé Ant. Ricard (in-12, Palmé). — *Le Pape Léon XIII*, notice biographique (in-32, Lyon Josserand). — *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle*, 6e édition revue et complétée jusques et y compris la mort de Pie IX, par Villefranche (in-8, Lyon, Josserand). — *La Franc-Maçonnerie*, par Mgr Besson (in-18, Bray). — *Notice historique sur l'association des Dames de la Miséricorde de Châlon-sur-Saône 1638-1877, avec documents inédits sur l'assistance publique à Châlon depuis 1466*, par Henri Batault (in-8, Châlon-sur-Saône, Mulcey). — *Documents relatifs à la fondation du monastère des bénédictines de la Paix-Notre-Dame à Namur*, par J. Barbier, curé de Liernu (in-8, de 64 p., Louvain, typ. Ch. Peeters). — *L'Enseignement des grands séminaires. Examen du rapport de M. Guichard sur le budget des cultes* (in-8, Paris, Palmé). — *L'Ami Pierre*, par Mme Edouard de Lalaing (in-8, Lefort). — *Le Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs de Shakespeare*, par Jules Jusserand (in-8, Hachette). — *Tout le monde croit aux miracles*, par le comte de Champagny (br. in-18, Bray et Retaux). — *Les Bienfaits du dimanche* par F.-J. d'Ezerville (in-18, Paris, Haton). — *Les Désordres du lundi*, par F.-J. d'Ezerville (in-18, Paris, Haton). — *Notes et documents sur l'état de l'instruction en Suisse*, par Henri Maguin, (in-8, Paris, Delagrave). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Notice sur Antoine de Govéa. — M. Exupère Caillemer, dans son *Etude sur Antoine de Govéa* (1505-1566), publiée en 1864 (Paris et Caen, brochure in-8 de 46 p.), disait (p. 7, note 3) : « Aucun travail spécial n'a été consacré à notre jurisconsulte par son pays natal. Mais nous sommes heureux d'annoncer, et nous croyons pouvoir le faire sans indiscrétion, que M. Jordao prépare pour l'Académie des sciences de Lisbonne une notice destinée à combler cette lacune. » Je voudrais bien savoir si M. le commandeur Levy-Maria Jordao, « membre du Conseil du roi très-fidèle et avocat général à la Cour de cassation de Portugal, » a publié le travail qu'il préparait déjà il y plus de treize ans, et où et quand il l'a publié. M. J. Quicherat n'a pas cité ce travail dans les pages de son *Histoire de Sainte-Barbe*, où il parle si bien d'Antoine de Govéa, qu'il appelle Gouvéa (t. Ier, 1860, p. 131-134). T. DE L.

Feu M. P. Clément et Ondedei. — On lit dans la note 6 de la page 287 du tome Ier des *Œuvres* du cardinal de Retz (édition Hachette, 1862) : « Joseph Zongo Ondedei, l'un des confidents et des auxiliaires les plus actifs de Mazarin pendant la Fronde. Il fut nommé, en 1654, évêque de Fréjus, et mourut en 1674. M. L. Clément va prochainement nous faire bien connaître cet agent de la politique du cardinal-ministre, dans un volume intitulé : *Zongo Ondedei*. » M. Clément étant mort sans avoir publié un volume qui aurait été des plus curieux, je demande si du moins le manuscrit

[illegible]

Les Mémoires du marquis de Lantenas. — [illegible]

Campagnes du Piémont. — [illegible]

[illegible]

FRANCISQUE SARCEY.

Le Pays d'Andorre. — [illegible]

Sur le mot brillantaise. — [illegible]

[illegible]

Dictionnaire des synonymes. — [illegible]

[illegible]

RÉPONSES.

Traduction de la Bible. — [illegible] de M. de [illegible] 1811-26, 23 vol. [illegible] la version de l'abbé [illegible] 1856.

[illegible] M. [illegible] 29 vol. 1844. [illegible] des ministères [illegible] des bons offices. [illegible] Mais avec [illegible] Travaux des [illegible] [illegible] B. C.

Un sol marqué XIII. — [illegible] de 10 deniers ou deux sous et demi [illegible] deniers. Cet [illegible] [illegible] Je [illegible] [illegible] [illegible]

Le *Polibyblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion.*

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion.*

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr.; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr.; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 35, rue de Grenelle.

existe, et si nous pouvons avoir quelque espérance de le voir, un jour, imprimé par quelque parent ou ami du savant académicien. T. DE L.

Les Mémoires du baron de Gordes. — Bertrand-Raimbaud de Simiane, baron de Gordes, chevalier des ordres du roi, lieutenant général au gouvernement du Dauphiné, un des plus vaillants capitaines du seizième siècle, avait laissé des mémoires dont Nicolas Chorier s'est servi dans son *Histoire du Dauphiné* (1661-1672, 2 vol. in-fol.). Pourrait-on me dire si le précieux manuscrit existe encore?

Campagnes du Piémont. — Pourrait-on me renseigner sur un ouvrage qui porte ce titre : *Campagnes du Piémont* (1744-1745). *Notes, récit et chansons du temps*, par Gille Badin, dit Condé, soldat du régiment de Conti ?

Rome, 8 mars.

FRANCESCO SABATINI.

Le Pays d'Andorre. — Quelles publications à consulter sur le Pays d'Andorre, son gouvernement et ses institutions? G. B.

Sur le mot brillanté. — M. Chésurolles attribue au cardinal de Bernis (*Biographie universelle*, dernière édit., t. IV, 1854, p. 87, note 1) l'introduction dans la langue du mot *brillanté*, auquel l'Académie a accordé droit de bourgeoisie en 1835. M. Littré ne dit rien d'une semblable origine, ne citant que Mirabeau au sujet de ce néologisme. Que doit-on croire ? T. DE L.

Dictionnaire des synonymes.—On demande quel est le meilleur dictionnaire des synonymes français, pouvant servir le plus utilement dans la traduction d'un ouvrage allemand d'un style très-relevé.

DOM GÉRARD VAN C., O. S. B.

RÉPONSES.

Traduction de la Bible (XXII, 286). — On tient, je crois, en médiocre estime la publication de M. de Genoude (1821-24, 23 vol. in-8); la version de l'abbé Delaunay (1856, 5 vol. in-8) s'annonce comm[illegible] d'après le latin; celle de M. [illegible] Jager ne remonte pas ass[illegible] sources. Un travail sérieux, [illegible] M. Cohen (20 vol. in-8), serre [illegible] de plus près; il présente une [illegible] française en regard du texte [illegible]

Quant à un commentaire [illegible] Bible profitant des immenses [illegible] accomplis à l'étranger, il [illegible] pas, et ce serait une œuvre [illegible] tesque et des plus difficiles. Il f[illegible] consulter, mais avec circonsp[illegible] les grands travaux des Alle[illegible] notamment le grand ouvrage [illegible] senmueller (*Lipsiæ*, 1788-1[illegible] vol. in-8), véritable trésor d[illegible] tion, dont l'existence est à [illegible] soupçonnée en France.

Un Sol marqué (XXII, [illegible] Un sol marqué était une très [illegible] monnaie de billon, où un peu d[illegible] était mêlé au cuivre ; sa valeu[illegible] de 30 deniers, ou deux sous e[illegible] Le sou valait 12 deniers. [illegible] monnaie, au lieu d'être plate[illegible] les autres, était tordue av[illegible] pince et relevée d'un côté; [illegible] pouvait pas se tenir en pile. [illegible] vu circuler dans mon enfance; [illegible] rappelle surtout d'en avoir [illegible] ployer à détacher les œufs d[illegible] soie des étoffes de laine où ils [illegible] pondus, étant très-minces, s[illegible] tranchants, et grâce au côté [illegible] qui donnait prise cela pass[illegible] le meilleur râcloir. Il doit se [illegible] beaucoup de ces petites m[illegible] chez les collectionneurs de vie[illegible]

Un livre du P. Coy[illegible] (XXII, 95).— L'ouvrage en q[illegible] ne se trouve pas à la Bibl. na[illegible] Je m'en suis assuré. On y tro[illegible] autre ouvrage sur Vassivièr[illegible] *véritable de quelques miracles [illegible] de Vassivière, envoyés de divers [illegible] à Lyon au P. Michel Coyssar[illegible]* 1616 et 1617, (s. l. n. d.) in-8[illegible]

A[illegible]

employé à la Bibl. nat[illegible]

La *Bibliothèque des écrivai[illegible] Compagnie de Jésus* ne mentio[illegible] l'ouvrage signalé par M. A. [illegible]

Le Gérant : L. SANDRET.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOURREAU.

Le *Polibyblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secré-:aire de la rédaction du *Polybiblion.*

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au ?érant du *Polybiblion.*

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie e l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr.; pour les pays faisant partie de l'Union des ostes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr.; pour les pays faisant partie de Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables ı un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit lumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés ?respondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après ›ir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un ver-ıent de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, rue de Grenelle.

Publications de la Société Bibliographique

COLLECTION DE PETITS MÉMOIRES
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

publiée sous la direction de M. MARIUS SEPET

1er *volume*

VIE ET VERTUS DE SAINT LOUIS

d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite

TEXTE ÉTABLI PAR **RENÉ DE LESPINASSE**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... **3** fr.

2e *volume*

LES DERNIERS CAROLINGIENS

d'après Richer et d'autres sources originales

PUBLIÉS PAR **ERNEST BABELON**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... **3** fr.

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE

DES

LITTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES

P. CORNEILLE, éd. annotée par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tomes I et II parus.* (*Les tomes III et IV sous presse.*)

LA CHANSON DE ROLAND, traduite du vieux français par M. Adolphe d'Avril. 1 vol.

CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *t. I, paru.* (*Les tomes II, III et IV sous presse*)

Poëmes bibliques. — PSAUMES, trad. nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, inst. primaire. 2 vol.

LE ROMANCERO ESPAGNOL, traduction nouvelle avec notes, par le comte de Puymaigre. 1 vol.

Chaque volume in-18 broché..... » 50
Reliure anglaise..... 1 »
Quelques exemplaires de chaque ouvrage sont tirés sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 2 50

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

192,18

1878

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME — XXII• DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON — MAI

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY.

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI

I. — OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET DE PIÉTÉ, par M. l'abbé V. POSTEL.

II. — OUVRAGES POUR LA JEUNESSE, par RAOUL DE NAVERY.

III. — COMPTES RENDUS.

Théologie. — CLEMENTIS SCHRADER : S. J., de theologico testium fonte deque edito fidei testimonio seu traditione commentarius (p. 409). — Son Em. le cardinal PECCI : L'Eglise et la civilisation [trad. de P. Lapeyre] (p. 410). — Le Pape Léon XIII, sa vie, son élection, son couronnement suivi de l'Eglise et la civilisation, etc. trad., par le chanoine ANT. RICARD (p. 410). — L'Eglise et la civilisation, lettres pastorales adressées au clergé et au peuple de Pérouse pour le carême de 1877 et celui de 1878, par Son Em. le cardinal PECCI, aujourd'hui Sa Sainteté le Pape Léon XIII (p. 410).

Sciences & Arts. — EUGÈNE MAILLET : De l'essence des passions, étude physiologique et morale (p. 412). — H. DAMETH : Introduction à l'étude de l'économie politique (p. 414). — EDOUARD FOURNIER : Le Vieux-Neuf (p. 415). — EDMOND BONAFFÉ : Causeries sur l'art et la curiosité (p. 419).

Belles-Lettres. — D. NISARD : Précis de l'histoire de la littérature française (p. 420). — EDGAR QUINET : Vie et mort du génie grec (p. 421). — JUSSERAND : Le Théâtre en Angleterre, depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare (p. 422).

Histoire. — E. MAUNOIR & H. DUVEYRIER : L'Année géographique (p. 422). — VL. MÉJOV : Littérature de géographie, de statistique et d'ethnographie russe pour les années 1874 et 1875 (p. 423). — LENTHERIC : La Grèce et l'Orient en Provence (p. 424). — ARTHUR RHONÉ : L'Egypte à petites journées, études et souvenirs (p. 427). — Sir C. WYWILLE THOMSON : The Voyage of the « Challenger » (p. 429). — Dr ALEXANDER GRILLWITZER : Die bildlichen Darstellungen in den rœmischen katakomben als zeugen für die Wahreit der christ-katolischen Lehre (p. 433). — Der Brief der Julius Africanus an Aristides, kritisch untersucht und hergestellt, von FRIEDRICH SPITTA (p. 433). — Rev. HENRI FORMBY : Five Lectures on the city of ancient Rome (p. 434). — Marquis TERRIER DE LORAY : Jean de Vienne, amiral de France (p. 435). — Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, publ. pour la Société de l'histoire de France, par le marquis DE ROCHAMBEAU (p. 438). — A. LEGRELLE : Louis XIV et Strasbourg, d'après les documents officiels et inédits (p. 439). — FÉLIX ROCQUAIN : L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution (p. 440). — M. DOMENGET : Fouquier-Tinville et le Tribunal révolutionnaire (p. 442). — VICTOR DU BLED : Histoire de la monarchie de Juillet, de 1830 à 1848 (p. 443). — GEOFFROY DE COURLON : Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif. Texte et traduction publiés par M. G. JULLIOT (p. 445). — EDOUARD DE BARTHÉLEMY : Les Comtes et le comté de Soissons (p. 447). — CESARE CANTU : Storia degli Italiani (p. 448). — EMILE CARTHAILHAC : L'Age de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires (p. 449). — EUGÈNE O'CURRY : Lectures on the manuscript materials of ancient irish history (p. 450). — VL. MÉJOV : Catalogue systématique des livres russes pour les années 1875 et 1876 (p. 451).

IV. — BULLETIN. — JULES DE CACHELEU : Aperçu sur la société moderne. Sa maladie, sa guérison. Prochain et complet triomphe du catholicisme (p. 452). — ALFRED BOSSERGENT : Procédure des débats parlementaires (p. 452). — LE P. A. ESCHRACH : L'Embryotomie au point de vue théologique et moral, etc. (p. 453). — F.-A. HARTSEN : Qu'apelle-t-on équivalent chimique? Critique de la chimie actuelle (p. 453). — H. PLESSIX : L'Astronomie de la jeunesse (p. 453) — MAXIME CORDIER : Le Multiplicateur à trois cents carrés (p. 454). — HIPPOLYTE VANNIER : Les Changes et les arbitrages (p. 454). — Dr PICQUÉ : Notions pratiques d'hygiène populaire (p. 454). — HENRI VIEL-LAMARE : Leçons de législation usuelle (p. 454). — J. GHEUR : La Scriptolégie (p. 455). — Baronne A. DE GIRARD-VENEZOBRE : Notice historique sur les terres et seigneuries de la Borde (p. 455). — ANDRÉ MORILLOT : De la protection accordée aux œuvres d'art (p. 455). — LÉON GAUTIER : Vingt nouveaux portraits (p. 456). — XAVIER AUBRYET : Chez nous et chez nos voisins (p. 456). — WILFRID DE FONVIELLE : La Conquête du pôle Nord (p. 457). — ALFRED GILLIÉRON : Grèce et Turquie, notes de voyage (p. 457). — Mme LÉON GAUTIER : La première communion (p. 458). — M. ALLDEL : La Médaille miraculeuse (p. 458). — Comte DE CHAMPAGNY : Tout le monde croit aux miracles (p. 459). — EUG. RÉVEILLAUD : La Question religieuse et la solution protestante (p. 459). — ANDRÉ DANIEL : L'Année politique 1877 (p. 459).

V. — VARIÉTÉS. — Les Bibliothèques des Etats-Unis, par J. VAESEN (p. 460).

VI. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Eugène Belgrand, Jean-Baptiste Huzard, le marquis d'Audiffret, Louis-Léonard de Loménie, le baron de Guilhermy, l'abbé Lacurie Faustin Malagutti, le comte Baudissin, Gabriel-Gustave de Wailly, Guillory aîné, le P. Joseph Romano, l'abbé Pommerais, etc., etc. — Institut. — Faculté des lettres. — Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne. — Congrès. — Société de l'histoire de France. — Association pour l'enseignement des études grecques. — Lectures faites à des inscriptions et belles-lettres. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales l'Académie et politiques. — Bibliographie des beaux-arts. — Les Livres anglais en 1877. — La Presse catholique. — Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne. — Faits divers. — Publications nouvelles.

VII. — QUESTIONS & RÉPONSES. — QUESTIONS : La Fin du Vengeur. — Sur un mot du cardinal Maury. — D'une anecdote napoléonnienne. — Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. — Carcel. — Trois portraits à retrouver. — Une épigramme dirigée contre Napoléon Ier. — Lettres de M. Sylvain, bourgeois de Paris. — RÉPONSES : Les Martyrs de la Révolution.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET DE PIÉTÉ

La Vie chrétienne : lectures pour les familles et instructions pour les paroisses, par l'abbé BERSEAUX, ancien professeur de théologie. Paris (Bibliothèque ecclésiastique, avenue d'Orléans, 32), 1877, 2 vol. in-12 de 400, 428 p. Prix : 5 fr. — *Vie et Œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique le B. Père S. Jean-de-la-Croix, premier carme déchaussé et coopérateur de la séraphique Mère sainte Thérèse de Jésus dans la fondation de la réforme de Notre-Dame du Mont-Carmel* : traduction nouvelle, faite sur l'édition de Séville de 1702 et publiée par les soins des CARMÉLITES DE PARIS ; introduction par le R. P. CHOCARNE; édition ornée de trois gravures sur acier. Paris, Douniol, 1877, 1 vol. in-12 de XXXII-520 p. Prix : 4 fr. — *La Vie de Notre-Seigneur*, par G.-J. HURDEBISE, curé de Louveigné, ancien professeur au collège Marie-Thérèse. 4e édition. Bruxelles, Goemare; Paris, Bray et Retaux (sans millésime), in-12 de XII-352 p. Prix : 2 fr. — *Les premiers convertis au christianisme*, par M. l'abbé A. LAURENT, docteur en théologie. Lyon, Vitte et Lutrin ; Paris. Bloud et Barral, 1877, in-8 de 334 p. Prix : 3 fr. — *Le Missionnaire du jour de la première communion*, renfermant 69 instructions ou allocutions nouvelles, applicables à toutes les circonstances de ce grand jour, par M. l'abbé HÉBERT, chanoine honoraire de Montpellier. Paris, Martin neveu et Audier, 1877. gr. in-8 de 268 p. Prix : 3 fr. 50. — *Les Gloires du Sacré-Cœur*, par S. Em. le cardinal H.-E. MANNING, archevêque de Westminster, traduit de l'anglais par l'abbé A. GOEMAERE, avec l'autorisation de l'auteur. Bruxelles, Goemaere; Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de 314 p. Prix : 2 fr. 50. — *Esther ou quelques mots sur le mystère de la B. Vierge Marie, pouvant servir de méditations pour le Mois de Marie*, par l'abbé PICUS, missionnaire apostolique, ancien professeur de théologie. Rome, imprimerie de la Propagande, 1875, in-12 de 10-656 p. Prix : 3 fr. (au profit du Denier de saint Pierre).— *Heures de tristesse et d'espérance, Entretiens sur la vie et sur la douleur*, par M. l'abbé DE BELLUNE, secrétaire de Mgr l'archevêque de Tours. Seconde édition. Tours, Cattier; Paris, Larcher, 1877, in-18 oblong de 364 p. Prix : 3 fr. — *Tratado de la tribulacion*, compuesto por il P. PEDRO DE RIBADENEIRA. Madrid, imprenta y fundicion de M. Tello, 1877, in-12 de 432 p. Prix : 4 fr. 50, franc de port. — *Les Anges dans la tradition catholique*, par le P. BERTIN HERMANS, de l'ordre des Fr. Mineurs-Récollets. Bruxelles, Goemaere ; Paris, Bray et Retaux, 1877, in-12 de 244 p. Prix : 1 fr. 75.— *Le Livre unique des fidèles*, par l'abbé PEYRE. Seconde édition. Paris, Allard (sans millésime), in-18 de 868 p. Prix : 5 fr. — *Les Excellences du saint Cœur de Marie*, par le P. PINAMONTI, de la Compagnie de Jésus. Bruxelles, Alfred Vromant, 1877, in-18 de 200 p. Prix : 1 fr. — *Soumission du chrétien aux arrêts de la Providence*, par le R. P. ANTOINE TOURON, de l'ordre de Saint-Dominique. Bruxelles, même maison, 1877, in-18 de 128 p. Prix : 1 fr. — *Les secrets desseins de la Providence*, par le R. P. ANTOINE TOURON. Bruxelles, même maison, 1877, in-18 de 111 p. Prix : 75 cent. — *Pratique de la dévotion au sacré Cœur de Jésus*, extraite de divers auteurs. Bruxelles, Alfred Vromant, 1877, in-18 de 136 p. Prix : 75 cent. — *De la paix intérieure ou le sentier du paradis*, par le P. LAURENT SCUPOLI. Bruxelles, Vromant, 1877, in-18 de 56 p. Prix : 40 cent. — *Avantages de la charité envers les âmes du purgatoire*, par le P. JACQUES MUMFORD. Bruxelles, même maison, 1876 ; in-18 de 84 p. Prix : 50 cent. — *Légende de sainte Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre*. Bruxelles, Vromant, 1877, in-12 de 80 p. Prix : 50 cent.— *Le Pape saint Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV*. Bruxelles, même maison, 1877, in-18 de 75 p. Prix : 50 cent. — *Il Maggio in campagna, ossia la vita di Maria esposta al popolo da un buon prete alla buona*. Turin, librairie Salésienne (Don Bosco); Nice, patronage de Saint-Pierre, 1878. in-24 de 395 p. Prix : 75 cent. — *La SS. Communione*, par Mgr DE SÉGUR. 7a edizione. Mêmes maisons, 1877, in-24 de 67 p. Prix : 25 cent. — *Uffizio*

della settimana-santa, con l'aggiunta delle dichiarazioni in lingua volgare. 4e édition. Mêmes maisons, 1878; in-32 de 388 p. Prix : 1 fr. — *La Figlia cristiana provveduta per la pratica de' suoi doveri negli esercizi di cristiana pietà*, pel sacerdote Giovanni Bosco. Mêmes maisons, 1878, in-32 de 488 pages. Prix : 60 cent. — *Explications sommaires du catéchisme*, à l'usage de tous les établissements d'instruction publique, par l'abbé F. Loizellier, inspecteur honoraire de l'Université, avec une *Table questionnaire* formant opuscule à part. Paris, Fouraut. in-18 de 162-40 pages, 1878. Prix : 75 cent. — *Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance*, par M. l'abbé R. Turcan, chanoine honoraire de Seez, directeur du grand-séminaire. 3 vol. in-18 j. de xvii-454-421-467 p. Paris, Bray et Retaux, 1878. Prix : 9 fr.

M. l'abbé Berseaux a fait, dans *la Vie chrétienne*, un ouvrage fort recommandable, non-seulement auprès de ceux qui, ayant la foi, tiennent à mettre leurs actions d'accord avec elle, mais pour ceux mêmes qui ne croient pas encore et que déjà la Providence incline vers les pensées religieuses. Tout homme à son entrée dans la vie, nous dit-il, trouve ouverts devant lui deux chemins : l'un qui est large, l'autre qui est étroit; l'un suivi par la multitude, l'autre fréquenté par un petit nombre d'âmes d'élite; l'un qui paraît uni et bordé de fleurs, l'autre escarpé, hérissé d'épines, raboteux; l'un, finalement, conduisant à l'enfer, à Satan, l'autre au ciel et à Dieu. Or, continue l'auteur, il est de toute évidence que, si l'une de ces routes mène à Dieu, qui est le souverain bien, celle qui éloigne de Dieu conduit au souverain mal. La privation du bien infini, pour lequel il est fait, entraîne fatalement l'homme vers le mal infini, et le malheur des réprouvés sera d'autant plus épouvantable qu'ils étaient appelés à une béatitude plus grande. Bien qu'il s'adresse à toutes classes de lecteurs, M. l'abbé Berseaux envisage plus particulièrement les âmes égarées. Il voudrait les déterminer à rentrer en elles-mêmes, à revenir sur leurs pas, à quitter une bonne fois le sentier de la mort pour retrouver celui qu'elles n'auraient dû jamais quitter, celui où Dieu, en les créant, a placé leur bonheur et leur fin. C'est pourquoi l'estimable écrivain, apôtre des égarés, présente ici la loi divine sous trois points de vue correspondant aux trois classes d'esprits qu'il se propose d'atteindre. D'abord, les *libres-penseurs*, tribu nombreuse, pour qui n'existe aucune obligation d'ordre surnaturel, et qui volontiers diraient que les commandements amoindrissent l'homme; à ceux-là, il faut démontrer rigoureusement que les préceptes chrétiens viennent du Maître souverain, qu'à personne il n'est permis de les écarter, et que d'ailleurs l'expérience nous fait voir toute morale purement humaine bronchant au moindre combat, s'affaissant devant tout obstacle. Puis, les *chrétiens distraits*, qui reconnaissent, il est vrai, dans l'Évangile une loi venue de Dieu, mais qui se dispensent de l'accomplir dans toutes ses prescriptions, soit à cause de l'entraînement des plaisirs, soit par préoccupation d'affaires : à ceux-là il faut inspirer la réflexion, le retour sur eux-mêmes, l'examen de la conscience, où ils pourront s'assurer des dangers de leur état et

prendre de décisives mesures pour en sortir. Enfin, il y a les *chrétiens sans volonté*, mous, inconséquents, toujours en quête de faux prétextes pour s'exonérer du fardeau : il est nécessaire de les secouer dans leur paresse, et de les amener à tendre au port malgré vents et marée, et cela en détruisant les mauvaises raisons qu'ils se donnent à eux-mêmes. Bref. établir la morale quant aux principes, afin de créer des convictions sérieuses; étudier la loi morale relativement aux mœurs du siècle, afin de faire rentrer l'homme en lui-même ; venger la loi morale contre les objections, afin que l'homme ne se laisse arrêter par aucun obstacle : tel est le triple aspect sous lequel M. Berseaux envisage chaque précepte du christianisme, dans ces lectures qui n'ont pas pour objet direct le côté dogmatique de la religion. On y distingue du reste, avec grand soin, ce qui est de rigueur, ce qui n'est que de conseil.—La manière de l'auteur est simple, claire, persuasive. Il renferme son sujet en quarante-huit chapitres, sans autre division, et l'ordre y est fidèlement gardé. Après d'utiles considérations sur la conversion à la vie chrétienne, nous examinons bien en face les obstacles ordinaires qui empêchent d'arriver sincèrement à cette vie, et dont le premier est le plus communément le respect humain. Il en est d'autres dont on aurait pu parler, assez nombreux même, et qui ont été omis. On nous fait voir ensuite certaines négations pratiques de la vie chrétienne, et aussi les œuvres propres de cette même vie, telles que l'aumône, l'amour du prochain, la sanctification scrupuleuse du dimanche. Signalons deux bons chapitres sur les mauvais livres, considérés comme écueils de la vie chrétienne. Voici le luxe, naufrage de la vie chrétienne ; la luxure, tombeau de la vie chrétienne ; les plaisirs, négation de la vie chrétienne; les conversations, pierre de touche de la vie chrétienne, etc.; puis la justice, la douceur, les autres vertus; et enfin le sacrifice de la messe, foyer de la vie chrétienne, le jeûne et l'abstinence qui en sont la thérapeutique. Assurément, ce plan pouvait s'élargir, les entretiens et méditations s'étendre beaucoup plus loin ; mais, tel qu'il est, l'ouvrage de M. l'abbé Berseaux répond d'une excellente manière au but cherché, et il sera précieux aux âmes qui en feront usage.

— *La Vie et les Œuvres spirituelles de saint Jean de la Croix* avaient été déjà publiées, il y a quelques années, par les Carmélites de Meaux, et ce travail fut accueilli avec faveur par les communautés et par les âmes appelées dans la voie de la perfection intérieure. L'édition nouvelle que voici, ou plutôt la publication nouvelle, dont nous n'avons encore que ce premier volume, offre quelques avantages. Nous ne noterons pas celui de voir le nom de sainte *Thérèse* respecté dans son orthographe légitime, ce que n'avait point fait l'édition de Meaux.

Ce qui importe, c'est que le texte de la Vie de saint Jean de la Croix qu'on nous donne ici paraît pour la première fois dans notre langue. Elle est du P. Jérôme de Saint-Joseph, carme déchaussé, qui l'écrivit en 1618, vingt-sept ans seulement après la mort du saint. Or, de toutes les histoires et biographies de Jean de la Croix, si elle est la première en date, elle est certainement l'une des meilleures, et sans comparaison la plus exacte : ce qui lui valut, nous apprend l'éditeur, d'être insérée en tête des œuvres du bienheureux Père dans la grande édition de Séville parue en 1702. Ce choix est à lui seul une recommandation de la part d'hommes qui apportèrent une attention extrême à expurger les écrits de leur illustre réformateur de tout ce qu'il s'y était glissé de fautes, d'additions et de lacunes, au siècle précédent. En outre, celui qui l'a tracée fut contemporain de son héros, et il n'a pu apprendre les faits qu'il rapporte et les détails intimes qu'il révèle, que de la bouche de ceux qui l'ont connu, ont vécu avec lui dans les mêmes monastères, et avaient pu contrôler et réfuter tout récit inexact. On sait également que la vie des saints n'est jamais mieux racontée que par ceux qui partagèrent leur genre d'existence et respirèrent dans le même milieu. Ces histoires-là ne s'écrivent pas comme toutes les autres. Un point relatif à saint Jean de la Croix est expliqué par le P. Jérôme de Saint-Joseph mieux que dans les autres biographies : nous voulons dire les faits inouïs de persécution dont il fut victime de la part de ceux que troublait son œuvre de réforme dans le Carmel. « Nous n'avons pas cru, disent les traducteurs, devoir rien taire de ce que le P. Saint-Jérôme raconte de ces incroyables sévérités, d'abord parce que c'est de l'histoire, et que ce qui se disait et s'imprimait le lendemain de la mort du saint, en Espagne, du vivant même des persécuteurs, doit pouvoir se redire aujourd'hui en France après plus de trois siècles ; et aussi parce que chez nous, où la réforme du Carmel a seule survécu, les descendants de ceux qui ont maltraité saint Jean de la Croix n'existent plus, et que, là où ils existent encore, ils seront les premiers, nous n'en saurions douter, à désavouer leurs ancêtres espagnols du seizième siècle. » Cette Vie se recommande, en outre, par le mouvement, la couleur locale, la physionomie parlante. Notre époque n'admet plus les biographies froides, décolorées et sèches, où le merveilleux, même prouvé par des témoignages indéniables, n'est présenté qu'avec une série de points d'interrogation. On aime à retrouver l'homme sous le saint, mais non pas qu'on efface le saint pour ne laisser voir que l'homme. La manière de l'historien dont nous parlons est simple, claire, intéressante : une vraie œuvre de religieux, voué lui-même à la retraite et aux vertus qu'il décrit. La traduction nous a paru élégante et facile. Quant aux Œuvres, traduites aussi à nouveau, elles sont un répertoire de la vie mystique

qui complète celles de sainte Thérèse. Ce volume ne renferme que les lettres, rapprochées bien à propos de la vie, qu'elles commentent et expliquent mieux que toutes autres pièces justificatives. Il y en a sur tous les sujets, bien qu'elles ne soient qu'au nombre de dix-huit. On les a fait suivre des *Instructions, maximes et avis spirituels*, et de quelques poésies qu'on eût mieux fait, puisqu'on ne les rendait point en vers, d'écrire tout bonnement en prose, à longueur de ligne. La poésie était cultivée des ascètes espagnols, comme on le voit par sainte Thérèse et Louis de Léon, entre autres. — Aux deux volumes suivants on a réservé le traité intitulé *la Montée du Carmel*, celui de *la Nuit obscure*, *le Cantique spirituel* et *la Vive flamme d'amour*. L'introduction dont il est question au titre, par le P. Chocarne prieur des Dominicains, ouvrira le tome second.

— Il ne suffit pas d'étudier la doctrine de Jésus-Christ; ses disciples doivent connaître aussi sa vie, qui en est le divin commentaire. Les pages détachées de l'Évangile lues chaque dimanche à l'église ne donnent point cette vue d'ensemble qui importe tant pour la bonne intelligence des choses ; il faut une histoire en règle, avec une claire disposition des faits, la description des lieux, le tableau des usages, l'interprétation des idiotismes, des notices suffisantes sur les personnages. Tel est le programme que s'est tracé M. l'abbé Hurdebise dans sa *Vie de Notre-Seigneur*, dont le succès a montré qu'elle répondait à un besoin : car cette édition est la quatrième. La carte placée au commencement est bien grossière, bien imparfaite, non-seulement de dessin, mais d'exactitude : comment l'éditeur n'a-t-il pas songé à faire mieux ? Quant à la rédaction du livre, elle répond à ce que peut désirer le commun des lecteurs : récit suivi; notes explicatives partout où elles sont utiles, sur la topographie, les distances, les monnaies, etc.; indication des parties de l'Évangile où l'on puise ; chapitres assez courts, chacun consacré à un seul fait; seulement, nous y remarquons que l'auteur s'attache peu au texte sacré pour le rendre à la lettre, surtout dans les dialogues. La suite des événements, sur laquelle les auteurs varient beaucoup, ne répond pas toujours à ce qui se présente ordinairement dans les livres du même genre, et particulièrement dans l'*Histoire de Notre-Seigneur* du docteur Sepp, qui jouit sur la matière d'un crédit mérité. Ainsi, la veuve de Naïm, Madeleine aux pieds de Jésus, l'élection des apôtres, la prédication à Nazareth, l'entretien avec la Samaritaine, les marchands juifs jetés hors du temple, ne nous paraissent point avoir été placés en leur véritable endroit. Le livre s'arrête aussitôt après l'Ascension, sans conclusion générale, sans résumé, sans un mot de la Pentecôte, d'où va dater la conversion du monde. Nous eussions voulu un chapitre final sur la sainte Vierge et un autre pour les douze apôtres, qui, unis à Jésus

pendant sa carrière apostolique, ne doivent point être séparés de lui dans son histoire. M. l'abbé Hurdebise s'attache volontiers à la traduction de M. Foisset, et nous l'en félicitons. « Nous avons indiqué nos sources évangéliques, dit-il, et fréquemment invoqué d'autres témoignages. Si quelques lecteurs désiraient trouver ceux-ci en plus grand nombre, nous les prierions de considérer que cette Vie du divin Sauveur n'est pas un livre de controverse, et nous ajouterions avec M. Veuillot : J'aurais craint, sur un pareil sujet, de parler de moi-même, et de produire mes idées quand j'avais celles de tant de saints et de grands hommes ; mais je n'ai point voulu charger de notes ces pages, que la bonne foi adresse à la bonne foi (p. VIII). » Du moins l'auteur ne manque-t-il pas d'indiquer, dans un avant-propos assez court, l'histoire des Hérode, si confuse dans l'esprit de la plupart des lecteurs. — La division générale se rattache à ces points successifs : Naissance et enfance de Jésus-Christ ; — Commencements de sa vie publique ; — Première pâque ; — Seconde pâque ; — Troisième pâque, et puis quatrième, qui embrasse la dernière semaine, la passion et la mort. Le dernier chapitre, glorification de Jésus, où l'on expose la résurrection, les apparitions et l'ascension, est un peu abrégé.—Au résumé, on ne peut que recommander l'ouvrage pour les familles et les écoles.

— Les apôtres donc, sur l'ordre de leur Maître, se répandent dans le monde, annonçant partout l'Évangile de la rédemption. Les convertis devinrent foule dès le premier jour, et l'Église catholique était fondée. Quels furent ces premiers adhérents ? à quelle classe appartenaient-ils pour la plupart ? leur témoignage est-il assez éclairé pour faire loi dans une investigation historique aussi grave ? En ce qui touche les Juifs, bien qu'un bon nombre des disciples appartinssent aux conditions inférieures, il n'en est pas moins certain que des esprits distingués se trouvaient parmi eux, des docteurs de la loi, des patriciens, des prêtres même. Pour le paganisme, la Grèce et Rome en particulier, en fut-il de même ? C'est ce qu'étudie M. l'abbé Laurent dans son très-intéressant volume intitulé *Les premiers convertis au christianisme*. Cet écrivain s'est déjà fait connaître et estimer du public par un certain nombre de travaux historiques, descriptifs et apologétiques. On voit qu'il aime à creuser ses sujets. Il nous prouve que ni l'ignorance, ni une transition naturelle, ni des intérêts vulgaires, n'ont amené à l'Évangile les premiers chrétiens. Les meneurs de la conspiration organisée de notre temps contre le christianisme, en-deçà et au-delà du Rhin, s'épuisent à présenter comme acquises les faussetés suivantes : — La religion chrétienne n'a été d'abord qu'une société secrète, composée de gens de la plus basse extraction et dépourvus d'intelligence ; — elle s'est acquis d'obscurs partisans par le seul attrait

de l'inconnu ou de la nouveauté, sans étendre de longtemps ses conquêtes parmi les lettrés et les honnêtes gens ; — confinée dans ses souterrains, réduite à exercer son influence sur un petit nombre d'adeptes, elle s'est développée avec une extrême lenteur jusqu'au jour où le patronage puissant de Constantin lui donna place au soleil; — bref, si la prédication apostolique eut quelque réussite, elle le dut évidemment à l'ignorance, à la grossièreté et à l'esprit superstitieux des couches sociales les plus infimes, auxquelles elle s'adressa d'une manière exclusive et dans les ténèbres. — De telles assertions sont insoutenables; et, fussent-elles vraies, elles ne feraient que corroborer le surnaturel du christianisme, parce qu'il est absurde que l'immense révolution religieuse qui a transformé le monde, englobé les plus beaux génies, résumé la civilisation, ait une telle cause. Ce sont les âmes qui ont été changées, renouvelées, et non pas seulement les institutions sociales. Un fait de cette nature ne s'est vu qu'une seule fois, et par le seul christianisme. L'objection, l'hypothèse, l'assertion étrange, tombe donc d'elle-même, devant tout esprit correct : il n'en est pas moins très-bon de la serrer dans l'étau de la logique, et de manifester combien, à titre de fait, elle est peu résistante. M. l'abbé Laurent y réussit sans trop de peine. Son travail est ferme, savant, bien écrit, plein de chaleur. Peut-être, en certains endroits, donne-t-il à la pure légende plus d'autorité qu'elle n'en comporte. Nous l'aimons mieux dans les notions qu'il va chercher aux Catacombes, ce grand et authentique registre des premiers siècles, ouvert en ce moment par la science. Il y a des chapitres extraordinairement attachants : tels le troisième, sur le christianisme d'après les païens, et les suivants sur les chrétiens de Rome, où apparaissent tout de suite des sénateurs ; sur les conversions à la cour de Néron et à celle de Domitien, et surtout sur les rapports de Sénèque avec saint Paul. M. l'abbé Laurent cite partout les sources : soin dont il faut le féliciter. Les premières églises de France ont aussi leur chapitre. Au fond, c'est une histoire raisonnée de l'apostolat catholique durant les premiers siècles.

— Parmi nous, aujourd'hui, cet apostolat a pris une extension et des formes nouvelles. L'affaiblissement de la foi, l'ignorance générale du catéchisme, les diversions opérées dans la pensée publique par le mouvement fébrile du temps, ont fait de la prédication pastorale une nécessité plus puissante. De là tant de sermons, exhortations, conférences, et tant de livres destinés au clergé pour lui faciliter cette tâche. La librairie Josse réimprimait dernièrement les dix-huit volumes grand in-8 de la *Bibliothèque des prédicateurs* du P. Houdry, monument incomparable de plans, renseignements, citations, conseils, etc. En même temps, M. l'abbé C. Martin publiait une collection non moins précieuse, en vingt-quatre ou vingt-cinq volumes com-

pactes, sur toutes les branches de la prédication catholique et pour tous les temps de l'année chrétienne. *Le Missionnaire du jour de la première communion* fait partie de cette collection. La première communion elle-même a pris dans nos paroisses une importance supérieure, elle est devenue comme le rempart de la religion. La famille, en d'autres temps, instruisait les jeunes âmes ; c'était sur les genoux de sa mère qu'un petit enfant apprenait les principes de la religion et les formules de la piété ; la besogne du pasteur était facile. Bien différents sont maintenant les besoins : ce n'est qu'à l'église, et avec mille difficultés, que la jeunesse entend parler de Dieu, de la vie future, du devoir, des mystères chrétiens ; chacun devra vivre jusqu'à la fin, dans la plupart des cas, sur cette provision de deux ou trois années de catéchisme. Combien importe donc ce catéchisme, combien cette première communion ! M. l'abbé Hébert, auteur du *Missionnaire* dont nous parlons, avait déjà composé un livre sur la retraite préparatoire ; il complète l'œuvre par ce second volume. — Le jour de la première communion, nous dit-il, est d'une si capitale importance pour une paroisse, que le pasteur soucieux du soin des âmes aime à se dépenser pendant toute cette merveilleuse journée. Il multiplie la sainte parole, sans crainte comme sans réserve, et son auditoire, sous les plus douces impressions qu'on ressente jamais ici-bas, se prête toujours avec empressement aux efforts de son zèle. Les enfants disposés et saintement avides, les parents, dont un grand nombre, les pères surtout, ont désappris la parole de vérité, écoutent avec émotion les exhortations du prêtre, ses invitations pressantes, dictées par la sollicitude et les angoisses d'un avenir incertain, que l'expérience apprend à redouter pour tous. Il faut au pasteur la fécondité de l'apôtre, la charité du père, l'ardeur et l'entrain du missionnaire. Mais tous ces devoirs se pressent à la fois en un même jour, et ce jour est précédé des longues fatigues de la retraite préparatoire et des séances prolongées qu'exige, au saint tribunal, la confession des enfants. M. l'abbé Hébert s'est proposé de simplifier pour lui les labeurs d'une telle journée, et de rassembler, à son usage, un livre réunissant des instructions variées pour cette solennité. Ce livre a deux parties. Dans la première se trouve un nombre de discours suffisant pour chacune des circonstances particulières de cette sainte journée, de façon à offrir au pasteur la facilité du choix, suivant son goût ou suivant les besoins de l'auditoire. Dans la seconde, on a rassemblé d'autres instructions sur les mêmes matières ou sur des sujets spéciaux se rattachant à la première communion. De cette façon, observe à bon droit l'auteur, on évite l'inconvénient de présenter à la suite les uns des autres une trop longue série de discours sur un seul point, tout en laissant au prêtre la possibilité de trouver la va-

riété, qui importe beaucoup. — Ces discours sont d'une longueur raisonnable, heureusement divisés, écrits en une langue facile. Ils ont pour sujets : l'importance de la première communion, les dispositions à y apporter, les fruits immédiats à en retirer, les devoirs des enfants et ceux des parents, le renouvellement des vœux du baptême, la grandeur du titre de chrétien, etc., etc. Ajoutons-y quantité d'allocutions avant et après la communion, sur les actes, l'action de grâces, et autres semblables.

— Le développement qu'a pris dans ce siècle la dévotion au Sacré-Cœur tient certainement du prodige. Les livres se sont multipliés aussi; il n'est guère d'année qui n'en voie paraître plusieurs. Son Eminence le cardinal Manning nous offre à son tour *les Gloires du Sacré-Cœur*, et l'on pressent à quelle hauteur s'élève l'illustre prince de l'Église. C'est d'ailleurs un sujet difficile, soit parce qu'il se tient essentiellement dans les régions du pur mysticisme, soit parce qu'on y peut rattacher tous les mystères de la religion, ce qui étendrait son domaine à la théologie entière. C'est la remarque de Mgr Manning. Le culte du Sacré-Cœur, observe-t-il, a deux aspects différents : le premier nous le montre comme le centre de tout le dogme, l'autre comme la source de la plus fervente dévotion. « Je me suis renfermé à dessein dans la partie dogmatique de cette dévotion; et cela pour les raisons suivantes. Je suis fermement convaincu que la vérité divine, lorsqu'elle est pleinement et convenablement admise, engendre d'elle-même la dévotion; qu'une cause du peu de persévérance dans la vie spirituelle est la connaissance superficielle du dogme de l'Incarnation, et que le but divin de l'institution et de la propagation de ce culte, en ces derniers temps, est de réveiller dans l'esprit des hommes la conscience de leur relation personnelle avec le divin Maître (p. IX). » Ceci est donc un livre de doctrine plutôt que de piété proprement dite; ce sont les principes qui illuminent, pour échauffer ensuite. Mgr Manning envisage son sujet et le traite dans l'ordre suivant: — la gloire divine du Sacré-Cœur, comprenant la déification de la sainte humanité, l'adoration de l'humanité déifiée, et l'adoration du Cœur sacré spécialement; le Sacré-Cœur est la voie divine de l'amour; — la science du Sacré-Cœur; — la dernière volonté du Sacré-Cœur, — sa gloire temporelle, — sa gloire éternelle; — le pouvoir qu'il exerce sur les cœurs pour les transformer; — le moyen assuré de lui ressembler, et les signes de cette ressemblance. C'est prendre les choses au plus profond de leur essence, et pour la simple spéculation et pour la pratique. Le livre est plein de citations et d'autorités, Écriture, Pères, théologiens, ascètes. Il peut être lu avec fruit par les simples fidèles, par les religieux, par les ecclésiastiques, par les jeunes gens. Les mères, par exemple, y trouveront

d'engageantes leçons sur leurs devoirs envers les enfants (p. 232). Tout le monde, au chapitre de la ressemblance avec le Sacré-Cœur, verra tracées les règles de la vie chrétienne en général, puisque cette ressemblance n'est autre chose que le travail graduel de la transformation de l'âme, où Dieu et l'homme apportent simultanément leur concours; et tout cela aboutit à la parole de saint Paul : *Ne vous conformez point au siècle présent, mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit*. C'est-à-dire : Quittez le monde, ne suivez point ses maximes : car ceux qui aiment le monde sont en inimitié avec Dieu; soyez transformés, refaits, créés de nouveau ; devenez d'autres créatures. Quant à la traduction de M. l'abbé Goemaere, il nous semble qu'elle eût pu être un peu moins lourde.

— Le livre d'*Esther* a été composé par M. l'abbé Picus pour toutes les solennités de la sainte Vierge, mais plus particulièrement pour le mois de Marie ; pour cela, il se compose de trente et un chapitres. Les sujets de prédication ou de méditation pendant ces quatre ou cinq semaines ne sont rien moins que faciles à trouver. Tantôt on parcourra les invocations des litanies durant toute la station, tantôt on s'attachera à la vie de Marie, ou bien aux diverses prières anciennes, hymnes, invocations, louanges que lui adresse l'Église. Ce sont, évidemment, choses excellentes et louables. M. l'abbé Picus, s'écartant de ces données communes, a conçu un plan neuf, singulier, fécond, et il l'a rempli d'une manière très-remarquable. On y verra, sans doute, des inégalités, des négligences de style, des passages moins travaillés; mais aussi que de pensées vraiment sublimes; quel abondant usage de l'Écriture et des saints Pères! quelle puissance d'images! quels ingénieux rapprochements! quelles excursions dans l'immense champ des desseins du Ciel! M. l'abbé Picus n'est point du tout un penseur ordinaire. Nous nous étonnons qu'un livre comme le sien soit encore aussi peu connu. Il faut choisir dans ces pages inégales, et ce que l'on y recueille peut défrayer de longues journées de méditations, et pour un prêtre de nombreuses et substantielles instructions. Le fond du livre, disons mieux, de ces discours, est de contempler Marie dans Esther, de rapporter sur cette première histoire la seconde, la réalité sur la prophétie. On voit le commencement de toutes choses dans le festin du grand Roi, image du festin de Dieu. Le festin de Dieu! c'est là, en effet, que commence le monde. Là aussi se divise le monde ; là naissent les deux cités. L'une, la cité céleste, se forme autour du Verbe incarné ; l'autre, la cité maudite, se groupe autour de Satan. Jésus, l'adversaire : voilà les deux dragons qui se mesurent du regard et se disposent au combat. Pendant quatre mille ans l'enfer paraît triompher. — Voici Mardochée, image du Sauveur, refusant l'adoration sacrilège. L'ennemi le condamne à mort. C'est

parce que l'humanité, soutenue par le Christ, n'a jamais fait une génuflexion complète devant Lucifer que celui-ci a juré la mort du Christ et de l'humanité. Or, pendant que Satan se gonfle ainsi d'orgueil et de vengeance, une petite fontaine apparaît, sortant du sol; bientôt elle est fleuve, elle répand sur toute la terre ses ondes, eau tout à la fois et lumière : c'est Marie! Marie immaculée, vierge comme la petite fontaine qui sort des flancs de la montagne, et qui reçoit ses flots par les mystérieux chemins que l'Océan s'est faits dans le sein de la terre; Marie dont l'origine est dans le cœur de Dieu; « Marie qui vient à travers les siècles et les générations, qui monte et jaillit enfin à la surface de l'humanité au jour fixé par la Providence. Oui, c'est elle, la petite fontaine, qui va changer la face du monde en changeant la face du grand combat. Le divin Mardochée; le Fils de Dieu, a enfin un aide, le secours sans lequel il n'a pas voulu triompher. Comme Esther l'illustre orpheline, Marie demeure longtemps cachée au milieu des captifs: on la cherche, on la trouve; elle est présentée au roi, elle entre dans le palais, elle monte sur le trône et se met en devoir de sauver son peuple. La fontaine grandit; elle devient bientôt un fleuve immense qui arrosera toute la terre d'Israël. Les flots de Marie, c'est la sainte doctrine...; etc. (p. 7). » Comme Esther, Marie sert deux festins au monarque éternel. Dans le premier, elle traite magnifiquement la bonté et l'amour : c'est l'incarnation. Dans le second, elle dresse avec une égale munificence la table de la justice : c'est le Calvaire.

— *Heures de tristesse et d'espérance!* « Vous qui avez vécu, s'écrie » M. l'abbé de Bellune, à quoi a ressemblé votre vie, la vie intime et » secrète de votre âme? Est-ce à un jour de printemps, radieux, pur, » calme, embaumé? Est-ce à un jour d'automne, mélancolique et » froid? Hélas! vos jours de printemps, vos jours de soleil, comptez-» les! Comptez non pas même vos jours, mais vos heures, et dites-» nous combien de fois le bonheur, mais un bonheur vrai, s'est levé » à l'horizon de vos années, et combien de temps il vous a souri, à » travers l'uniforme tristesse de votre ciel ouvert! Qui de nous ne » connaît cette couleur grise de la vie, qui lasse et qui désenchante? » Qui de nous n'avait rêvé autre chose? Et qui de nous ne s'est dit, » en voyant tomber les feuilles sèches : Voilà comme sont tombés » mes premiers rêves, et comme le vent les a emportés! (p. 7). » Telle est la plainte universelle; il faut souffrir : c'est la loi de cette vie, à laquelle nul ne se peut soustraire. Où trouver des consolations, où puiser la force de supporter l'épreuve? c'est ce qu'indique M. l'abbé de Bellune dans ce volume, écrit avec beaucoup de goût, dicté par la foi, inspiré par de puissantes convictions, rédigé sous une forme agréable dans sa variété, monologues, tableaux, considérations, dialogues entre

l'ange et l'homme, etc. Cette variété, qui ôte à l'ouvrage tout plus régulier, lui communique un charme de lecture particulier. La première partie, composée de neuf chapitres, est intitulée *Heures où la coupe est pleine*, et appelle successivement l'esprit sur la loi, le mystère, l'épreuve de la vie, l'apprentissage, le voyage, le roman, le désert, le combat de la vie, le poëme de la vie. Il faudrait tout citer. *Heures où les larmes sauvent :* c'est la seconde partie, qui vise encore plus directement l'âme. C'est la mourante rappelée à la foi sur son lit d'agonie, repassant avec une amère tristesse sur cette vie qu'elle ne sut pas employer au bien, et pleurant assez maintenant pour que son ange puisse lui dire : « Va, chrétienne : Dieu t'attend ! » C'est l'incrédule entré dans une église de campagne, où il se trouve seul, alors que l'office vient de finir, et repassant, lui aussi, son existence fanée, stérile, coupable : « J'ai perdu le goût du bonheur ! » Et l'ange de la vieille église se fait entendre : « Ta plus grande faute n'est point d'avoir douté ; ta plus grande faute est de n'avoir pas prié. Si tu avais prié, jamais ton cœur et ta raison ne fussent tombés si bas ; jamais ils ne fussent restés si longtemps dans l'abîme où je les vois se débattre encore (p. 221). » — Ce sont les larmes de Madeleine la pécheresse, qui vient de voir passer sous ses fenêtres le Saint-Sacrement. « J'éprouve un dégoût que je ne puis exprimer, une horreur mortelle pour cette boue dans laquelle j'ai roulé mon âme ; et en même temps, en vous regardant sur votre croix, en contemplant vos mains qui m'ont autrefois bénie, vos pieds que je crains de baiser, votre front qui avait mis, en un autre temps, sur le mien quelque chose de sa douceur et de sa pureté, je sens s'allumer en moi un amour dont, en mes meilleurs jours, je n'avais jamais ressenti si irrésistiblement les ardeurs. Seigneur, vous savez tout : vous savez donc que je vous aime (p. 233). » Et l'ange de Béthanie lui apporte du ciel la consolation qui purifie. — Ce sont, ensuite, les larmes de l'enfant prodigue, le chœur des anges qui l'accueillent. Ce sont les pauvres dans les tentations de la misère ; les pauvres dont Mme Swetchine a dit si justement : « C'est par pitié pour les riches qu'il y a des pauvres. » Ce sont des scènes *avant l'orage, après la foudre*, en face des *filets vides*. Ce sont les larmes du prêtre à la vue de tant de malheureux qui se condamnent eux-mêmes au sort le plus cruel. — Le livre de M. l'abbé de Bellune est un livre précieux pour la douleur ; on devient non-seulement plus calme mais meilleur après l'avoir lu. Écrit avec le cœur, il atteint le cœur et lui parle son vrai langage. Ajoutons qu'il est magnifiquement imprimé, avec caractères et papier de choix, filets, format agréable, lettres ornées, têtes et fins de chapitres illustrées. Une telle édition fait grand honneur aux presses de M. Rouillé-Ladevèze, à Tours.

— Belle édition aussi que celle du *Tratado de la Tribulacion* du P. Ribadeneira, non *Rivadeneira,* comme l'imprime l'éditeur de Madrid. C'est ainsi que signait le célèbre religieux. Ribadeneira appartient au seizième siècle. Il publia ce livre en 1589, au milieu des calamités de toutes sortes auxquelles était en butte l'Espagne, et il l'écrivit de ce grand style du temps, celui des Thérèse et des Louis de Léon, qui est resté classique. Le nouvel éditeur nous apprend qu'il a été porté à réimprimer un si noble ouvrage en considérant les maux de l'époque présente, plus intenses et plus graves que ceux dont fut ému l'éminent jésuite. Et parmi ces maux il place à juste titre les ravages de la mauvaise presse. « Lorsque, dit-il, l'imprimerie propage » une infinité de livres dont le luxe de publication contraste avec » l'extrême pauvreté du fond, nous, qui avons pour le P. Ribadeneira » une admiration religieuse (et il la mérite comme l'un des maîtres » de la belle langue castillane), nous avons jugé utile de remettre en » lumière le *Traité des Douleurs de la vie*, cet écrit si estimé, et de lui » ménager les soins typographiques qui plaisent à notre époque. » Et en effet, l'édition, nous l'avons remarqué, est fort élégante, avec un beau portrait de l'auteur et des ornements en tête des chapitres. Pour le texte, on a reproduit l'édition donnée par Sanchez en 1605, édition plus exacte que celles de Valence en 1830 et 1831, et de Palma en 1846. — Le genre de l'auteur est, naturellement, celui de son temps : une marche paisible, beaucoup de piété affective, toutes les considérations subordonnées à la foi, un appel incessant au cœur, la sainte écriture citée à chaque ligne, pour ainsi dire ; rien de tourmenté comme dans la littérature de notre temps. C'est un fleuve paisible dans son cours, un rayon de soleil que rien ne brise. — Souffrances particulières et personnelles, épreuves générales et publiques : telles sont les deux parties qui divisent le traité. Chacune comprend une vingtaine de chapitres. Partant de ce fait que la vie de ce monde n'est qu'une suite de tribulations et de tristesses, le P. Ribadeneira constate que Dieu l'a ainsi réglé dans des vues souverainement sages, toutes pour l'intérêt de sa créature,qui en recueille,si elle est en grâce avec lui, ces trois trésors : la purification du passé, la lumière de l'âme, la perfection de la vertu... Quant aux pécheurs, quelle est leur conduite en pareil cas? que font-ils pour se consoler? Nous, chrétiens fidèles, nous avons la résignation, l'espérance, l'amour du Père qui frappe, même dans les sécheresses et abandonnements intérieurs. Nous savons pourquoi le Ciel ne refuse pas aux méchants les prospérités temporelles. — Pour ce qui regarde les fléaux publics, ils sont un châtiment de Dieu. Le Seigneur permet que le péché soit souvent puni par le péché. L'hérésie peut être rangée au premier rang de ces calamités. — Un chapitre bien consolant est le douzième de la seconde

partie, où il est question des miséricordes du Seigneur à l'égard d ceux qui meurent dans ces circonstances où éclate la justice. Di permet encore que des personnes pieuses, et tenues pour saint tombent dans l'erreur et y induisent les autres : et c'est pourquoi ch cun doit veiller pour n'être point séduit. Et l'auteur termine en conj rant son lecteur de se rappeler que pas un cheveu ne tombe de no tête, pas une feuille des arbres, pas une goutte d'eau, que la Pro dence ne le sache et ne l'ait ainsi réglé : Jésus lui-même nous l' firme. Comment donc perdre courage? comment plutôt ne pas bé toujours un Dieu attentif au bien de sa créature?

— Le traité du P. Hermans sur *les Anges de la tradition catholiq* éclaire un point de doctrine dont s'occupent trop peu les fidèles. L Anges! dit l'auteur : ce seul nom élève nos âmes et les attendrit; réveille les plus aimables souvenirs de notre piété d'enfance. Quand nous est donné de nous trouver en relation avec un être orné de tout ces qualités qui captivent l'esprit, commandent le respect et arrach l'amour, nous ne trouvons pas de terme plus propre à réprimer n sentiments que de l'appeler *un ange*. Or, en un temps où beanco d'hommes affectent de ne plus priser que la matière et les intérêts la vie présente, il convient que le chrétien élève d'autant plus l yeux vers les hauteurs célestes. Il y a là pour le peuple fidèle matiè aux meilleures réflexions, pour les pasteurs à des instructions util et de circonstance. — Ce n'est point, d'ailleurs, un traité théologiq proprement dit qu'a entrepris le pieux écrivain, mais plutôt de fourni un aliment aux sentiments de la ferveur. Dans une matière qui renferm peu de points dogmatiques définis, il est nécessaire de recouri fréquemment aux Pères de l'Église et aux ouvrages des saints. Combi de ces saints qui ont pu jouir familièrement de la présence de le ange gardien! — L'ordre du volume est celui-ci : on traite d'abor des anges en général, de leur existence et de leur nature. Comme cett nature est spirituelle, il faut étudier leur intelligence, leur vouloi leur opération; puis leur histoire, autant que Dieu en a soulevé l voile pour nous. Cette histotre c'est, avant tout, l'épreuve qu'ils eure à subir avant d'être confirmés dans leur félicité. Les uns succombent ils sont condamnés sans espoir de réhabilation, et dès ce moment un féroce jalousie les pousse à persécuter l'homme pour l'attirer dans la mêm déchéance. Les autres, restés fidèles, sont à jamais couronnés, et, au milie de leur bonheur, feront auprès des fils d'Adam une œuvre directem contraire à celle des démons. L'étude que l'on fait de ces esprit sublimes met en présence de leur bonheur, de la hiérarchie qui le partage, de leurs rapports généraux avec nous, des bienfaits que nou recevons d'eux, du culte qui leur revient, des vertus qui leur sont chères. — A qui l'auteur destine-t-il l'ouvrage? il nous apprend qu'il a en vu

les prêtres chargés d'être les anges de la famille chrétienne, aux personnes religieuses de qui la vie doit être angélique, à tous ceux qui s'occupent d'élever l'enfance et de la conduire vers Dieu, aux affligés, à quiconque souffre et gémit, et aussi aux pécheurs puisqu'il n'y a rien que de consolant et d'émouvant dans cette doctrine qui nous assure en haut de si aimables et si puissants protecteurs. — L'enseignement du P. Hermans est substantiel, savant, clair, orné de traits historiques qui soutiennent l'attention et rendent cette lecture fort agréable. Le style, il faut en convenir, est un peu lourd.

— Le *Livre unique des Fidèles* procurera à la fois d'innombrables formules de prières et des instructions religieuses de tout genre. Livre « unique », c'est beaucoup dire, et les choses ne vont point jusque-là ; mettons plutôt livre pratique, manuel, recueil. C'est d'ailleurs un volume fort considérable, de près de 900 pages compactes, où l'on a pu faire entrer beaucoup de matière. La pensée qui l'a dicté est celle-ci : « Le grand moyen de salut, la voie la plus sûre et la plus facile pour arriver au ciel, c'est la sanctification de nos actions ordinaires. » C'est pourquoi cet ouvrage se divise en cinq parties : sanctification de la journée, sanctification de la semaine, du mois, de l'année, de la vie, de la mort. On y a rassemblé les plus belles prières pour toutes les circonstances, des instructions sur les solennités de l'année ecclésiastique, les vies des principaux saints à leur date dans le calendrier, la doctrine sur les sacrements, les offices de l'église, et même, ce qui est une excellente pensée, les cérémonies et oraisons du Baptême, de la Confirmation, de l'Extrême-Onction, afin que le chrétien en puisse profiter lorsqu'il est appelé à y assister. Tout cela est fort sagement rédigé, méthodiquement distribué, et un pareil livre est appelé à rendre au peuple un service précieux.

— Quant aux *Excellences du saint cœur de Marie*, l'opuscule est traduit du P. Pinamonti, auteur ascétique connu et estimé, en Italie surtout, et de qui plusieurs traités ont eu des versions dans toutes les langues de l'Europe. Celle-ci a été faite avec assez d'intelligence. Quelquefois on ajoute un mot pour rendre la pensée avec plus de clarté ; ailleurs, on n'hésite point à retrancher quelques phrases plus conformes au génie exubérant de la langue italienne qu'aux procédés ordinaires de la langue française. Pinamonti, né à Pistoia en 1632, entrait à quinze ans chez les jésuites de Rome, où il devint pendant vingt-six ans le compagnon des travaux apostoliques du célèbre prédicateur Paul Ségneri ; travaux qu'il continua encore douze ans après la mort du saint religieux. Il mourut lui-même en 1705, âgé de soixante et onze ans. Ses œuvres spirituelles ont été plusieurs fois réimprimées, notamment à Venise, 1751, en un gros in-4. — Le sujet est partagé ici en considérations, subdivisées elles-mêmes en articles. A la fin de chaque

considération, l'auteur a pour habitude de suggérer une pratique de dévotion ; et, pour en mieux recommander l'usage, il l'accompagne d'un exemple, ordinairement choisi de nature à exciter une vive impression. En général, le P. Pinamonti est simple, méthodique, onctueux; il est aimé des âmes intérieures, accessible à toutes les autres. Ayant à traiter du cœur de la sainte Vierge, il suit cet ordre: — Le cœur de Marie est un miroir sans tache, le siège d'une pureté souveraine, en tant qu'elle est la fille du Père éternel, la mère du Fils de Dieu, l'épouse du Saint-Esprit; c'est un cœur digne de la Mère de Dieu ; — c'est un abîme de grâces, une copie fidèle du cœur de Jésus; — c'est le foyer du saint amour, et en même temps l'océan des douleurs ; — enfin, c'est un paradis de délices pour le cœur de Dieu.

— Une collection de bons livres, publiée par livraisons, sous la direction du P. Vanderspeeten, de la Compagnie de Jésus, est intitulée *Bibliothèque chrétienne*. Nombre de ces petits livres, bien imprimés, dans un format commode, ont déjà été donnés au public religieux. Tel *la Soumission du chrétien aux arrêts de la Providence* (en deux livraisons), par le P. dominicain Antoine Touron, mort en 1775. En 1752, il avait publié un *Traité historique, dogmatique et moral de la Providence*, divisé en trois parties, dont l'une est cet opuscule. Le mérite, vraiment, n'en est point dans le style ; mais ce défaut se trouve racheté par une parfaite clarté d'exposition, une vigoureuse énergie de foi, une logique frappante de bon sens dans la déduction des idées : d'où résulte pour le cœur un aliment fortifiant, c'est-à-dire une reconnaissance très-vive pour les bienfaits du Créateur ; une filiale confiance en la divine bonté, au milieu des épreuves et des périls ; une conformité de plus en plus parfaite à la volonté du Ciel. C'est donc une lecture à recommander, aussi bien que celle des *Secrets desseins de la Providence*, du même auteur et de la même collection. La prospérité des impies n'est point un argument contre la Providence, qui a des desseins arrêtés dans la distribution des biens et des maux de cette vie, desseins que nous comprendrons un jour, et qui nous porteront à louer davantage la divine sagesse. Telle est la thèse du P. Touron, et il l'établit de manière à porter dans l'âme une sainte et douce conviction.

— De la même collection encore, la *Pratique de la dévotion au sacré cœur de Jésus*, extrait de divers auteurs, et principalement du P. de Gallifet. C'est un petit traité assez complet dans sa brièveté, où se rencontrent à la fois des méditations et des prières, et aussi des renseignements utiles sur les différentes associations en l'honneur du Sacré-Cœur. Bon manuel à conseiller aux personnes qui n'ont pas le temps de faire de longues lectures.

— Le P. Vanderspeeten nous présente enfin, dans sa *Bibliothèque chrétienne*, les *Avantages de la charité envers les âmes du purgatoire*,

et le *Sentier du paradis*. Le premier de ces opuscules est l'œuvre du P. Jacques Munford, jésuite, une des glorieuses victimes des persécutions protestantes en Angleterre, au dix-septième siècle. On n'a pris, au surplus, qu'une partie du volume, celle qui peut le mieux convenir à la généralité des lecteurs ; on y ajoute quelques pratiques et prières en faveur des défunts, ce qui rentre naturellement dans la partie conservée, celle de l'intercession pour les morts. Quant au *Sentier du paradis* ou *Paix intérieure*, l'auteur en est le P. Scupoli, de l'ordre des théatins, à qui nous devons aussi *le Combat spirituel*. C'est en italien qu'avait été composé *le Sentier*, et ceci en est une traduction nouvelle. Elle en fait presque, dit l'éditeur, un livre tout autre, tant la version généralement reçue aujourd'hui est peu conforme au texte original. Pour apprécier le mérite du P. Scupoli, il est bon de se rappeler que le *Combat spirituel* a eu près de quatre cents éditions. En étudiant le sujet de la paix intérieure, le vénérable religieux s'attache à voir quelle est la nature du cœur humain, et comment il veut être gouverné. Or, ce qu'il cherche et poursuit de toutes ses forces, c'est la tranquillité, la calme possession de lui-même. Cet édifice de la paix ne s'élève pas sans quelque soin, sans quelque lutte et quelque peine. C'est ainsi que, s'appuyant exclusivement sur Dieu, l'âme se dégagera volontairement de toute satisfaction purement terrestre, parce qu'ainsi l'exige la véritable humilité et pauvreté d'esprit qui aide à acquérir cette paix. Elle ne se trouve non plus que dans la solitude de l'esprit, qui appelle la présence de Dieu. Les explications de l'auteur sont des plus claires, ses conseils des plus sages et des plus précis. Au fond, c'est toute la perfection intérieure.

— C'est une histoire d'un tout autre genre que la *Légende de sainte Catherine d'Alexandrie* (toujours de la *Bibliothèque chrétienne*). *Légende* est le mot nécessaire, les vrais actes de l'illustre martyre n'étant pas parvenus jusqu'à nous. Le Martyrologe romain fait de Catherine une assez longue mention au 25 novembre, et il est vraisemblable qu'on peut appliquer à cette grande sainte un passage d'Eusèbe de Césarée racontant une partie de ses souffrances sans la nommer. Cette question, et plusieurs autres semblables, sont discutées par l'auteur de l'opuscule avec science et logique ; puis il passe au récit, qu'il fait avec beaucoup d'intérêt en onze petits chapitres. On sait combien est dramatique le tableau de ce martyre, précédé de la lutte victorieuse d'une simple jeune fille contre les plus célèbres docteurs d'Alexandrie.

— L'histoire du *Pape saint Grégoire VII et de l'empereur Henri IV* est un tableau que l'auteur anonyme a jugé utile de faire au moment où l'un des ennemis de l'Église disait avec fierté : « Nous n'irons point à Canossa ! » Il faut lui souhaiter, pour lui et pour le monde, d'avoir été mauvais prophète. L'imprudent ministre a cru, ou fait semblant

de croire, que l'humiliation de Canossa ne fut qu'une victoire remportée sur le César d'alors par l'arrogance pontificale. Il y avait là plus et mieux : les faits, tels que l'historien sérieux les doit savoir, donnent la mesure de ce grand acte. La scène de l'empereur aux pieds du pape est le cauchemar de ceux surtout qui détestent le plus les empereurs. Il y a eu huit cents ans, le 28 janvier 1877, qu'un prince cruel et trompeur, après avoir déshonoré tout ce qui méritait le respect, vint humblement, les pieds nus, en habit de pénitent, implorer le pardon d'un pape qui n'eût jamais demandé mieux que de rester son père et son constant ami. Ces exemples, ces coups de Providence, sont bons à rappeler dans les temps où nous vivons, encore que le Ciel ait plusieurs manières de répondre à ses ennemis.

— Quant au *Maggio in campagna*, ou *Mois de Marie à la campagne*, c'est un très-recommandable ouvrage, rédigé sous forme d'action familière, où l'on raconte en vingt-quatre chapitres toute la vie de la sainte Vierge, avec des pages assez étendues sur son culte. Ce petit livre a été très-goûté en Italie ; on a dû le réimprimer plusieurs fois. Bien qu'il ne porte pas de nom d'auteur, nous croyons y reconnaître la main de don Bosco lui-même ; en tout cas, cette main, quelle qu'elle soit, fut dirigée par un esprit riche de pensées, et encore plus par un cœur plein de la plus touchante piété.

— De la *Santissima communione*, 235e volume imprimé à Turin par les orphelins de don Bosco, le Vincent de Paul de notre temps, nous n'avons rien à dire, puisque c'est la simple traduction de l'opuscule de Mgr de Ségur qui est entre toutes les mains. L'*Uffizio della settimana-santa* n'a pas non plus besoin de compte rendu. Comme il est en latin et dans un format de poche extrêmement commode, il pourrait servir dans tous les pays, n'était cette perpétuelle confusion italienne de l'*i* et du *j*, inconnue des anciens Romains et qui exaspère le lecteur français.

— De don Bosco aussi est le manuel de piété, à l'usage des jeunes filles, qu'il a intitulé *la Figlia cristiana provveduta*. On y trouve instructions, prières, offices de l'Église, cantiques nombreux dont il eût été bon de donner les airs notés. La pratique de cet ouvrage, tout en nourrissant l'âme solidement, habituerait parmi nous les petites pensionnaires à l'usage de la langue italienne.

— Enfin, dans ces ateliers des Orphelinats Salésiens, à Turin, Gênes, Nice, on imprime une série d'opuscules de propagande, à 10 centimes l'un, que nous devons aussi recommander : ainsi le *Pratiche ed orazioni per sanctificare;* le *Quaresima;* le *Culto perpetuo del glorioso patrono della chiesa cattolica San Giuseppe; Un' arma di difesa ai giovani colti;* le *Diario Mariano;* le *Rosario divotamente recitato;* le *Ricordo della prima communione*, etc.

— Terminons par deux ouvrages d'instruction catéchistique. Le premier, *Explications sommaires du catéchisme*, est dû à un membre de la commission d'examen du département de la Seine, M. l'abbé Loizellier. Le respectable auteur est dans la meilleure des conditions pour un travail de ce genre : celle d'une très-longue expérience dans l'enseignement de la jeunesse. Il ne procède point par interrogations, mais par une exposition méthodique. C'est plutôt un livre de lecture pour les familles et pour les classes, mais rédigé de telle sorte qu'il n'y a pas une ligne de trop, pas une expression obscure, pas une chose utile omise. La disposition typographique même facilite beaucoup l'étude de cet excellent résumé, qui, suivi pas à pas, et développé oratoirement, fournirait à tous les catéchistes un plan parfait et tous les matériaux pour un cours complet d'instructions. M. l'abbbé Loizellier a d'ailleurs rejeté dans un autre petit volume, la *Table questionnaire*, la forme interrogative, qui repasse toute la matière et servira aux examens oraux.

— Bien plus étendu est le *Directeur des catéchismes*, par M. l'abbé Turcan. Ici nous avons tout à la fois la méthode pour le pasteur, la substance pour ses leçons, la forme pour cette substance. Ordre, clarté, précision; telles sont les qualités de l'auteur en cet ouvrage considérable, fruit d'un exercice prolongé du ministère pastoral et de l'enseignement de la théologie dans un séminaire. On a pu faire aussi bien que M. l'abbé Turcan, sous une forme ou sous une autre, mais assurément on n'a pas fait mieux. Il procède surtout par interrogations. Chaque chapitre se clôt par une indication de nombreuses histoires à raconter aux enfants, histoires tirées de l'Écriture et des Vies des saints; sans les dire lui-même, ce qui formerait un volume de plus, l'auteur renvoie à l'endroit précis où tout prêtre les trouvera dans sa bibliothèque. Nous signalerons encore les récapitulations fréquentes et les résumés. — Honneur à ces ouvriers zélés de l'heure présente, qui ont compris l'urgente nécessité de multiplier les ressources d'instruction religieuse, alors que la dépravation tient école ouverte, et que l'ignorance des vérités chrétiennes cause autant de ravages que le vice lui-même, dont elle est, d'ailleurs, la fidèle alliée.

V. Postel.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

L'Hôtel Woronzoff, par Mlle Marie Maréchal. Paris, Firmin-Didot, in-12, de 417 p. Prix : 3 fr. — *De Rio-de-Janeiro à San Paulo*, par M. F. Houssay. Paris, Gauthier-Villars, 1878, in-8 de 90 p. Prix : 2 fr. — *Mélanie Gerbier*, par la comtesse de La Rochère. Paris, Dillet, 1878, gr. in-18 de 255 p. Prix : 2 fr. — *Le Monde des jeunes filles*, par Victor Henrion. Paris, Eugène Belin, 1878, gr. in-18, 212 p. Prix : 2 fr. — *Fanette*, par Mme de Stolz. Paris, Perisse frères, 1878, gr. in-18 de 276 p. Prix : 2 fr. 50. — *Paul, souvenir d'Australie*, par Mlle Marie de Besneray. Paris, 1878, in-18 de 139 p. Prix : 1 fr. — *Le Lion de Costavel*, par Mlle Gabrielle d'Étampes. Paris, Putois-Cretté, 1878, in-18 de 330 p. Prix : 3 fr. — *La Fille du Kabyle*, par Mlle Guerrier de Haupt. Tours, Mame, 1878 in-18, de 105 p. Prix : 85 c. — *La Dette du Bon Dieu*, par Mlle Guerrier de Haupt, Tours. Mame, 1878, in-18 de 105 p. Prix : 85 c. — *Où se cache le bonheur*, par M. Roux-Ferrand. Paris, Olivier, 1878, in-18 de 151 p. Prix : 1 fr. 50. — *Les Merveilles du bon Dieu*, par Mme Barbier. Ouvrage orné de 38 gravures. Paris, Plon, 1878, in-18 de 376 p. Prix : 3 fr.

Mlle Marie Maréchal a vite conquis les sympathies d'un public de jeunes filles. Son succès est dû à la facilité élégante de son style, à la grâce de la plupart de ses portraits. Les événements sont rares dans la plupart des livres de l'auteur; mais Mlle Maréchal trouve, à propos des choses familières de la vie, des scènes charmantes et des tableaux d'une grande fraîcheur. Son roman *l'Hôtel Woronzoff*, car il s'agit d'un véritable roman, varie légèrement le cadre habituel des œuvres de l'auteur. Il ne s'agit pas cette fois d'une institutrice admise dans une riche famille, dont elle épouse l'héritier à la dernière page, mais d'une fille pauvre, Bérangère de Pontmore, arrivant à Paris, afin de confier sa jeune sœur malade aux soins d'un prince de la science. Le digne docteur Roland se prend tout de suite d'intérêt pour sa cliente. Ne pouvant parvenir à lui procurer des leçons, il trouve pour elle, chez un de ses amis, une situation suffisamment rétribuée : quatre mille francs par an, en échange de quelques heures de travail quotidien. Bérangère accepte avec joie et reconnaissance. C'est alors que se dessine une situation plus que difficile. Bérangère est belle et jeune, le prince Woronzoff, dont elle devient secrétaire intime est jeune; beau, et séparé de sa femme. L'amour naît lentement dans ces deux cœurs, et le péril deviendrait imminent, si la princesse Woronzoff ne mourait à point pour permettre à Bérangère d'épouser l'homme qu'elle aime. Si la forme de ce livre est très-pure, Mlle Maréchal, avec la plus grande candeur du monde, a écrit un livre dangereux. Il n'est pas sain de laisser croire aux jeunes filles pauvres qu'elles peuvent devenir les secrétaires d'un jeune prince qui les comble de prévenances et de présents, et conserver néanmoins une réputation intacte. Les filles pauvres se marient rarement; quelques-unes trouvent pour maris des hommes vaillants et honnêtes. Quant à celles qui se font lectrices de princes millionnaires séparés de leurs femmes, la société les met à son ban. La femme doit redouter certains périls que le livre de

Mlle Maréchal enseigne à braver. Mais, ce défaut à part, jamais l'auteur n'a fait une œuvre plus soignée dans la forme et plus agréable à lire.

— Les souvenirs de voyage de M. F. Houssay, que l'auteur promet de compléter dans de plus longs récits ont, sur la plupart des romans promenant le lecteur sur les bords étrangers, le mérite d'être d'une vérité absolue. L'auteur, artiste d'un grand talent, décrit avec la plume avec autant de vérité que s'il reproduisait ses sites préférés à l'aide de son crayon. La phrase, d'une singulière énergie, donne du relief aux moindres détails. Ce livre ne se borne pas à de froides nomenclatures, il touche à la science, à l'histoire. Chaque page instruit et charme. Tout y est réel, et enlevé avec une vigueur mêlée de grâce. Il ne nous reste qu'à souhaiter que M. Houssay termine bientôt les grands travaux qu'il vient d'entreprendre sur le Brésil, où il a passé plusieurs années.

— *Mélanie Gerbier,* orpheline et pauvre, réduite à faire l'éducation de jeunes enfants, passe par toutes les phases de la jalousie et de la rancune à l'égard des familles opulentes au milieu desquelles elle vit. Cherchant sans repos le moyen de corriger les erreurs de la fortune, elle commence par essayer de rendre amoureux d'elle, le fils de Mme de Rebours. Ce mariage lui donnerait soixante mille livres de rente ! Mais les coquetteries de Mélanie dépassent le but, et, de la maison de Mme de Rebours, elle se réfugie chez une parente, dont la situation modeste est loin de satisfaire ses vœux. Repoussée par M. de Rebours, Mélanie accepterait d'être la femme de son cousin Maurice ; avant le départ de celui-ci pour son vaisseau, elle lui engage presque sa parole, se réservant de prévenir plus tard la famille qui la traite avec une affection confiante. Peut-être Mélanie se résignerait-elle à trouver la vie supportable, si la visite de la marquise d'Arbauville ne venait de nouveau changer ses plans. Plaire à la sœur de M. Gerbier, se faire amener par elle à Paris, sous le titre de dame de compagnie, tout cela se réalise rapidement pour l'ambitieuse fille. L'hypocrisie, l'ambition, l'avarice, la mèneront bientôt jusqu'au crime. Mme d'Arbauville tombe malade, écrit à son frère, M. Gerbier, pour le supplier de la venir voir, et ne recevant point de réponse, se croyant abandonnée, elle fait, dans un moment de dépit, un testament par lequel elle institue Mélanie Gerbier sa légataire universelle. Cependant la mort s'approche ; un remords traverse l'âme de Mme d'Arbauville : elle annule son premier testament par un second qui rend sa fortune à ses neveux et laisse 80,000 francs à sa dame de compagnie. Mélanie est en possession des deux testaments confiés à sa loyauté ; Mme d'Arbauville morte, elle brûle le second testament et présente le premier, celui qui la met en possession de quatre milions. A Paris, où elle s'installe, Mélanie mène une vie de plaisirs, à laquelle l'arrache le retour

de son cousin. Celui-ci a perdu son père, et vient demander à la légataire de Mme d'Arbauville ce que sa tante laisse aux orphelins. La tendresse se réveille dans l'âme de Mélanie; elle reprend ses premiers projets; son mariage avec Maurice effacera une partie de son crime. Mais révélation de ce crime est faite au jeune homme; le mépris remplace l'amour, et Mélanie, désespérée, s'empoisonne. Sauvée, mais non guérie, elle languit et meurt en léguant les quatre millions de Mme d'Arbauville à ceux qu'elle avait dépouillés. On voit que l'intérêt ne fait pas défaut au volume de la comtesse de la Rochère. Écrit d'une façon rapide, il se fait lire avec un grand plaisir.

— Beaucoup de science dans un petit livre ; de la science facile, en ce sens qu'expliquée clairement elle se grave sans peine dans l'esprit : voilà ce qu'on trouve dans *le Monde des jeunes filles*, de M. Victor Henrion. La forme dialoguée donnée à ces leçons les rend aimables ; sans trouver dans ces pages la sécheresse d'un questionnaire, on y rencontre des enseignements précis sur lesquels la note gaie tranche parfois sans détonner. *Le Monde des jeunes filles* est celui de tous : c'est le monde des phénomènes, des grandeurs, des merveilles de l'univers. Après s'être fixés sur les astres, les regards des élèves descendent sur la terre. Le professeur, qui vient de mettre à leur portée les différents systèmes planétaires, leur explique ensuite la nature des vents, la formation du corail, les drames des avalanches et des tempêtes. La légende met sa grâce au milieu de ces leçons substantielles. On doit apprendre le livre comme une leçon sérieuse, et on en garde le souvenir comme d'un brillant panorama. L'approbation du cardinal Donnet, accordée à cet ouvrage, prouve suffisamment à quel point l'auteur y respecte les idées religieuses, qui font la base de la science.

— *Fauvette*, de Mme de Stolz, est plutôt une suite de scènes et une série de portraits qu'un ouvrage rêvé, cherché, trouvé. On s'aperçoit que, sans avoir tracé de plan, Mme de Stolz a laissé courir sa plume. L'intérêt de ce genre d'écrits s'affaiblit de tout ce qui lui manque en solidité : trop de personnages s'y agitent. Ce sont des ombres qui passent, et non des caractères qui se dessinent. Au premier plan se trouve Thérèse, la *Fauvette*. Son esprit est vif, son cœur dévoué. Elle peut, grâce à sa foi, supporter avec patience, d'abord une longue maladie, ensuite la cécité, enfin la mort. Mais cette Fauvette a beau être souriante et bonne, elle reste peinte en grisaille : la vie vraie lui fait défaut. On dirait une créature privée de vie tangible ou matérielle. L'auteur eût évité ce défaut dans son livre, s'il avait davantage vécu avec ses personnages, afin de les douer d'une vitalité typique. Les pages les mieux réussies de ce volume sont une imitation en vers du *Lépreux* de Xavier de Maistre. Mme de Stolz a suivi pas à pas la

pensée de l'admirable écrivain; mais à quoi bon refaire un chef-d'œuvre? On comprend qu'un prosateur français traduise un prosateur étranger; mais il est plus singulier qu'heureux de refaire en langue rimée une des plus belles compositions de l'auteur du *Voyage autour de ma chambre.*

— Tandis que nous reprochons à certains auteurs la monotonie de leurs récits, nous conseillerons à Mlle de Besneray une plus grande simplicité dans la forme et plus de solidité dans le plan. On devine que l'auteur, pris d'une grande admiration pour les Natchez et pour certaines pages de Bernardin de Saint-Pierre, a tenté d'imiter l'inimitable. Il en est résulté une enflure pénible. Dans *Paul, souvenirs d'Australie*, les choses les plus ordinaires sont exprimées avec pompe, et les sentiments vrais se perdent dans l'exagération avec laquelle ils se traduisent. Ce défaut, que nous signalons à Mlle de Besneray, disparaîtra, nous l'espérons, à son second volume, et nous nous ferons alors un véritable plaisir de l'encourager.

— Le volume de Mlle Gabrielle d'Éthampes, *le Lion de Coëtavel*, marque un véritable progrès dans le talent de l'auteur. La forme est moins molle; on trouve à la fois plus d'intérêt dans le fond et plus de grâce dans la forme. Le lion de Coëtavel est une jeune et charmante fille, à l'imagination ardente, qui a grandi sans mère dans les landes bretonnes, qu'elle aime à traverser seule et à cheval. Yvonne ne prie pas, ne franchit jamais le seuil de l'église, et son indomptable orgueil, doublé d'une rudesse presque cruelle, la rend peu sympathique aux habitants du pays. Une seule personne, nouvellement installée au manoir de Kervillec, voisin du château de Coëtavel, se sent prise de pitié pour cette enfant sans amis et sans guide, et dont l'aïeul pousse plus loin qu'elle encore l'oubli de Dieu et le mépris de la prière. Lors d'une des premières rencontres de Louise de Kervillec avec Yvonne, celle-ci blesse dangereusement un enfant du village et l'abandonne sur la route à la charité de Louise. De cet accident découle tout un drame. Le petit blessé est soigné à la fois par Louise, par son frère Roger et par sœur Marie des Anges, sœur aînée d'Yvonne, dont celle-ci se souvient à peine, et qui entre en religion contre la volonté de son père. Avec une patience et un esprit de charité auxquels rien ne résiste, Louise apprivoise le lion de Coëtavel; mais il faut avouer que le sentiment de naissant amour que Roger éprouve pour Yvonne aide encore plus à cette conversion que le dévouement de sa sœur. Grâce à la double influence du frère et de la sœur, Yvonne, redevenue chrétienne, réconcilie avec Dieu son père agonisant, et sœur Marie des Anges peut s'agenouiller près de sa dépouille. Tel est ce livre, très-sympathique, pour lequel l'auteur ne recueillera que des éloges.

Les petites nouvelles que Mlle Guerrier de Haupt écrit pour les enfants sont, en général, fort simples d'invention. *La Fille du Kabyle* renferme pour toute aventure le mariage d'un jeune officier français avec une jeune fille kabyle dont il sauva jadis la vie, et qui, en mainte occasion, lui rendit en dévouement ce qu'elle devait à sa générosité. Convaincue que la religion de l'homme vers lequel elle se sent entraînée est la seule véritable, la jeune Kabyle se fait chrétienne près du lit de mort de son père qui abjure le mahométisme. Dans son second volume, la *Dette du bon Dieu*, l'auteur cherche à prouver que nous contractons tous envers le bon Dieu des dettes que nous restons impuissants à payer, et nous invite à ne pas trop laisser grossir le chiffre de ces dettes. Fernande Sylvère, enfant charmante qui prétend faire du bon Dieu son débiteur, à force de donner l'aumône et de répandre le bien, supplie sa mère de garder près d'elle une petite vagabonde que nul ne peut discipliner, et qu'elle espère amener au travail et à la prière. Le bon Dieu ne tarde pas à payer au centuple le bien fait à « l'un de ces petits » dont il parle dans l'Évangile. La plus jeune des sœurs de Fernande, la petite Angèle enlevée par des saltimbanques est retrouvée par Thérèse, qu'à partir de ce moment la famille Sylvère adopte d'une façon absolue. Il est à souhaiter que les lecteurs de cette brochure soient entraînés à prêter beaucoup au bon Dieu, dans la personne de ses pauvres. Cette nouvelle n'est point la seule de ce recueil. La *Canne de Fernand* résume les défauts d'un grand nombre de collégiens oublieux de leur âge et de leur condition, et qui s'efforcent d'agir en petits hommes, de s'habiller à l'avenant, et de singer les *gommeux* à la mode. M. Maurin a comblé les vœux de son fils en lui donnant une canne. Cette canne devient l'occasion d'une série de contrariétés pour le jeune garçon; elle blesse un soldat, brise la glace d'une devanture de boutique, et le collégien, honteux de ses sottises, menacé de payer une amende et d'aller en prison, rentre chez son père corrigé de la manie d'essayer à copier les hommes. *Thérèse la fermière* et la *Main de la Providence* terminent cette honnête plaquette. Les sujets traités par Mlle Guerrier de Haupt ne sont pas élevés, et le style manque d'éclat; mais ses livres conviennent parfaitement aux enfants à qui ils sont destinés.

— M. Roux-Ferrand est un aimable moraliste qui, grâce à des convictions alliées à un charmant esprit, parvient à prouver que l'unique moyen de parvenir au bonheur est de se montrer dévoué, charitable, pieux et bon. Le livre intitulé : *Où se cache le bonheur*, qui vient d'obtenir de la Société d'*Éducation populaire*, une médaille d'honneur, est un de ceux que l'on peut mettre dans toutes les mains. N'est-ce pas consolant, pour celui qui n'a jamais voyagé, de se dire que les

hommes revenant de faire le tour du monde s'estiment pour satisfaits le jour où ils reprennent leur place au coin du foyer; que les possesseurs de grandes fortunes sont convaincus que leur félicité dépend du nombre de bienfaits qu'ils répandent? Le style de l'auteur est simple et facile, et l'on regrette seulement en fermant le volume de le trouver si court.

— Un excellent volume de Mlle Barbier, les *Merveilles du bon Dieu*, met à la portée des enfants des notions scientifiques appropriées à leur âge. Grâce à l'auteur, ils posséderont, sur les éléments, les sphères célestes, les saisons, les cinq sens, le corps humain, la respiration, la digestion, la circulation du sang, des notions succinctes, mais très-suffisantes. La fin de ce volume, consacré à des études sur l'esprit, l'intelligence, l'âme et la charité, forme un excellent complément à l'analyse rapide des *Merveilles du bon Dieu*. Trente-huit gravures, faites avec soin et destinées à mieux faire comprendre le texte aux lecteurs, rendent visible ce qu'avait démontré la plume élégante et facile de l'auteur. Il n'est pas une famille, pas une école qui ne puisse trouver dans ce livre d'utiles enseignements. RAOUL DE NAVERY.

THÉOLOGIE

Clementis Schrader, S. J., de theologico testium fonte deque edito fidei testimonio seu traditione commentarius. Opus posthumum. Paris, Lethielleux, 1878, in-12 de 369 p., avec manchettes. — Prix : 6 fr.

Les plus illustres maîtres de la théologie ont particulièrement étudié, en ces dernières années, les traités que l'on appelle les *Lieux théologiques* et qui sont le fondement même de la science sacrée. Le cardinal Franzelin, qui fut et restera une des gloires du Collège Romain, enseignait, il y a douze ans, son beau traité de *Scriptura et traditione*. Il montrait non-seulement l'invincible force de la *Tradition* et de l'*Écriture*, leurs rapports, leur étendue, mais aussi il exposait la théorie catholique sur la raison humaine, la foi, l'acte de foi divine. Le P. Schrader, trop tôt enlevé à la naissante école théologique de Poitiers, a pris un sujet plus restreint, la *Tradition*. L'œuvre est divisée en deux parties : *de Testibus fidei*, — *de Testimonio sive traditione*. Le maître établit d'abord que la foi chrétienne, qui est avant tout un fait, peut être prouvée par des témoins; il démontre ensuite que Dieu a institué des témoins pour affirmer et conserver la foi. Dans la seconde partie, il considère la force et l'essence de la tradition, les moyens par lesquels elle se manifeste infailliblement, les règles à

l'aide desquelles on peut distinguer les traditions vraiment divines, les organes particuliers de la tradition. Une table des matières fort étendue résume tout le traité et en fait voir l'admirable enchaînement.

Nous n'avons point à louer le livre du P. Schrader. Mgr l'évêque de Poitiers l'a fait, avec l'incontestable autorité que lui donnent son caractère de juge de la foi et sa vaste science théologique. Il exhorte tous ceux qui aiment les sciences sacrées « à relire, approfondir et méditer ces pages très-doctes et très-utiles : » *doctissimas utilissimasque paginas*. Ils y trouveront « la solidité de la doctrine, l'ampleur de la science, la pénétration de l'intelligence, l'abondance des développements. » Peut-être que le cardinal Franzelin a plus de profondeur, une connaissance plus variée des Pères et des théologiens, une allure plus hardie, mais il nous semble que le P. Schrader a du moins égalé son ancien collègue au Collége Romain par la concision, la logique la plus rigoureuse dans la marche du traité, la parfaite précision des termes. L'un et l'autre ont travaillé à remettre en honneur l'enseignement scolastique trop oublié dans nos séminaires français. Non, on ne peut faire parler à la théologie le langage vulgaire des sciences humaines. On veut, dit-on, rendre clair ce qui est obscur, se faire comprendre de tous. Notre langue, ou même la langue latine, n'a-t-elle pas assez de mots pour exprimer ces choses, le temps n'est-il pas venu de se débarrasser pour jamais d'un vain appareil et d'un outillage usé ? Nous connaissons toutes ces raisons, nous les avons entendu répéter cent fois : mais plus nous pouvons étudier les œuvres des grands théologiens, plus aussi nous disons que, faire de la haute théologie sans les termes et les procédés scolastiques, c'est vouloir résoudre les plus difficiles problèmes de l'algèbre par les méthodes de l'arithmétique élémentaire.

EUG. POUSSET.

L'Église et la Civilisation, par Son Ém. le cardinal PECCI, archevêque-évêque de Pérouse, aujourd'hui S.-S. le Pape Léon XIII, heureusement régnant; traduit de l'italien, par PAUL LAPEYRE, rédacteur de l'*Univers*. Paris, Palmé 1878, in-8 de 109 p. — Prix : 2 fr.

Le Pape Léon XIII, *sa vie, son élection, son couronnement, suivi de l'Église et la Civilisation*, pastorales adressées en 1877 et 1878 par le cardinal PECCI à ses diocésains de Pérouse, traduites de l'italien par le chanoine ANT. RICARD, directeur de la *Semaine religieuse de Marseille*. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 118 p. — Prix : 1 fr.

L'Eglise et la Civilisation, *lettres pastorales adressées au clergé et au peuple de Pérouse pour le carême de* 1877 *et celui de* 1878, par Son Ém. le cardinal PECCI, aujourd'hui Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Paris, librairie de la Société Bibliographique, in-12 de 76 p. — Prix : 50 c., et 5 fr. la douzaine.

On voit tout de suite, par les énonciations ci-dessus, en quoi cha-

cune de ces trois publications se distingue des autres et se recommande elle-même au lecteur catholique.

La première, qui est aussi la plus chère, est en quelque sorte une édition de luxe, qui reproduit la traduction donnée par l'*Univers* des deux mandements du cardinal-archevêque de Pérouse pour les carêmes de 1877 et de 1878 ; elle ne donne que cela.

La seconde est moins coûteuse et plus complète ; elle donne en plus des pastorales, de courts mais suffisants renseignements sur la vie, les œuvres, l'élection de l'éminent auteur. La traduction est originale et n'a rien de commun avec celle parfois un peu libre de M. P. Lapeyre.

Quant à la troisième, si elle n'a pas comme la seconde le mérite de nous faire connaître, au moins brièvement, ce qu'a été Sa Sainteté Léon XIII avant son élévation au pontificat suprême, elle se recommande par d'autres qualités : d'abord son bas prix, qui en fait réellement une brochure de propagande, puis la fidélité de la traduction qui nous a paru serrer de plus près le texte italien que les précédentes. C'est donc cet opuscule qui nous semble plus spécialement destiné à être répandu à grand nombre dans le clergé, dans les bibliothèques populaires, dans les cercles, etc.

Parlerons-nous du texte en lui-même et de la doctrine de ces pastorales ? Dieu nous garde de porter un jugement sur la parole du Docteur des docteurs ! Qu'il nous soit permis néanmoins d'exprimer ici le sentiment que nous a inspiré cette lecture. Depuis le conclave qui a mis la tiare sur le tête de l'Éminence Pecci, un certain parti, comme obéissant à un mot d'ordre donné dans l'ombre et sous le manteau de la cheminée, mais non moins fidèlement observé, s'est appliqué à insinuer par tous les moyens possibles que Léon XIII serait un pape modéré, conciliateur — on sait le sens qu'une certaine école attache à ces mots — *libéral*, enfin... un pape libéral ! Voilà certes, pour tout *catholique*, des mots qui hurlent de se trouver accolés !... Quoi qu'il en soit, il faut en rabattre, et quiconque aura lu attentivement les deux mandements sur l'*Église et la Civilisation* sera fixé amplement sur la valeur de cette opinion et comprendra avec quel soin Dieu a préparé pour son Église le chef vigilant et ferme dont elle a surtout besoin dans les temps difficiles qu'elle traverse. La doctrine la plus pure s'y allie à la plus douce charité, la vigueur la plus inébranlable à la prudence la moins compromettante, et si l'on sent que le temps des concessions à la Révolution n'est pas encore venu, on éprouve aussi la joyeuse espérance de ceux qui, dans la tempête, aperçoivent la lumière du phare qui indique le port du salut.... En ajoutant à ces deux pastorales, celle de 1860, sur le *Pouvoir temporel* et l'*Encyclique Pontificale* récemment promulguée, que la *Société*

Bibliographique va publier prochainement dans le même format, pour faire suite à cette collection précieuse de *Documents pontificaux et épiscopaux*, dont la série s'ouvre par le *Césarisme et ultramontanisme* du cardinal Manning, on aura la preuve complète et certaine que Léon XIII continuera Pie IX sans plus céder de ses droits, ni biaiser sur les principes que son immortel prédécesseur.

F. DE ROQUEFEUIL.

SCIENCES ET ARTS

De l'essence des Passions. *Étude psychologique et morale*, par Ernest MAILLET, agrégé des lettres et de philosophie, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis. Paris, Hachette, 1878, in-8 de XI-440 p. — Prix : 7 fr. 50.

« En philosophie, plus qu'en toute autre chose, il n'y a de fécondité que par l'union. Donner quelque chose de soi et recevoir largement des autres, telle est la loi de la vie intellectuelle en général, du développement philosophique en particulier. » Ces paroles, extraites de la préface (p. IV), indiquent dans quel esprit l'auteur a conçu son ouvrage. C'est dans le sens d'une large conciliation, dans le désir de faire ressortir la vérité partout où elle est que M. Maillet a écrit son livre sur les Passions. Aussi ne craint-il pas d'éclairer les enseignements de la philosophie ancienne par les lumières de la science contemporaine, de chercher à rapprocher du spiritualisme l'idée de l'*Évolution* et celle de l'*Association*, de faire voir que, dans les différentes écoles et chez les divers philosophes, il y a une part de vrai qu'il faut mettre en relief. Il y a, dans ce livre, à la fois beaucoup de science et beaucoup d'art : les ouvrages de nos médecins les plus illustres y sont mis souvent à contribution, les détails techniques abondent, et, malgré cela, on sent dans tout le livre une émotion secrète qui gagne le lecteur et le charme. L'amour du vrai, du beau, du bien, le culte de l'idéal soutient l'écrivain et nous élève avec lui.

Après avoir présenté des considérations pleines d'intérêt sur la maladie, le sommeil et les rêves, l'illusion et l'hallucination, la folie et ses formes, enfin sur les rapports de la passion avec l'instinct, l'auteur établit que la passion se rapproche de ces différents phénomènes, sans se confondre avec aucun d'eux. Ce trouble profond de notre être se distingue de la maladie, dont les désordres se produisent presque complétement en-dehors de la sphère de la conscience et de la volonté, se distingue aussi de la folie dont les désordres atteignent, au contraire, et détruisent quelquefois la volonté et la conscience. La passion semble avoir un caractère individuel ; elle n'en est pas moins un élément subordonné qui ne compromet en rien l'unité du moi.

Objet des méditations des plus anciennes écoles de la Grèce, de Platon, d'Aristote, des philosophes d'Alexandrie, la passion a été observée par Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibnitz, par tous les grands penseurs des temps modernes.

L'analyse découvre trois éléments essentiels dans nos mouvements passionnés : un élément métaphysique, un élément physiologique, un élément psychologique. L'élément métaphysique consiste dans la manière dont se développe la passion. On retrouve là ce mouvement rhythmique, *ce mouvement d'alternance continue et mesurée* suivant lequel a lieu le développement de toutes choses. Cette théorie, qui ne contredit pas entièrement les théories du *Devenir* et du *Progrès*, a pour auteur Herbert Spencer; mais on pourrait en apercevoir la première idée chez les Héraclite et les Anaxagore. L'histoire de la philosophie suivant Victor Cousin, nous fournit un exemple de cette harmonie éternelle qui préside aussi bien au monde intellectuel qu'au monde physique. On sait, en effet, que les quatre grands systèmes philosophiques se reproduisent successivement, comme si la pensée humaine était enfermée dans un cercle d'où elle ne peut sortir. Dans le développement de la passion, il faut tenir compte de tous les accidents qui la précipitent ou la modèrent, il faut faire la part du tempérament, du caractère, de l'hérédité et surtout de l'innéité.

L'élément physiologique de la passion est l'ébranlement nerveux que cette violente émotion produit dans notre organisme. Qu'on étudie la colère, sous ses deux formes, la colère expansive et la colère spasmodique, et l'on comprendra aisément combien tout notre être est agité par la passion. Les cartésiens n'ont pas fait une part assez grande au système nerveux. — Mais, quelle que soit l'importance de ces deux éléments, ce n'est pas en eux que se trouve l'essence dernière de la passion. S'il en était ainsi, la passion serait fatale. Elle envahirait l'âme et s'en retirerait, comme le flot envahit le rivage et s'en retire à l'heure du flux et du reflux. Il faut, en effet, qu'à ce premier mouvement, à cette *sollicitation*, à cette *tentation* s'ajoute le consentement actif de l'homme qui s'associe avec toutes les forces de sa nature à l'impulsion éprouvée d'abord d'une manière nécessaire. Il y a pour ainsi dire deux phases : le déchirement intérieur et la chute.

Si la passion nous aveugle, elle nous soutient aussi; c'est elle qui nous donne des ailes pour nous élever au-dessus de notre condition. Elle est partout : dans la nature, dont il nous semble sentir parfois tressaillir l'âme, dans l'histoire, dans chacun de nous. Il faut donc savoir diriger les passions, pouvoir les opposer les unes aux autres, employer ces forces vives pour la vertu : c'est, en effet, un art que d'être homme de bien.

L'ouvrage se termine par une classification générale et une descrip-

tion des principales passions. Il y a là une étude très-fine des passions politiques. Enfin l'auteur remarque qu'il se fait dans le monde une création continue de passions nouvelles et insiste, non sans raison, sur les passions factices.

Tel est, d'après un aperçu très-sommaire, ce livre qu'il faut lire en entier. Il se recommande aux personnes qui veulent connaître de quel puissant secours les sciences médicales peuvent être dans l'étude des questions philosophiques, aux penseurs à qui il plaît de pénétrer par une analyse délicate dans les secrets de notre nature, à tous ceux enfin qui, tout en restant fortement attachés aux doctrines spiritualistes, aiment la vérité alors même qu'on la leur montre dans des théories qui paraissaient au premier abord opposées au spiritualisme.

ARMAND GASQUY.

Introduction à l'étude de l'économie politique, cours public professé à Lyon, pendant l'hiver 1864-1865, par H. DAMETH, professeur à l'Université de Genève, membre correspondant de l'Institut. 2e édition, revue et augmentée, avec un appendice sur le *Socialisme de la chaire*. Paris, Guillaumin, 1878, in-8 de XVI-512 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage répond parfaitement à son titre. Il donne une idée générale des phénomènes se rapportant à la production et à la distribution de la richesse, et il expose nettement ce que tout le monde selon l'auteur, devrait savoir au sortir des écoles.

De très-remarquables qualités d'exposition l'élèvent de beaucoup au-dessus des *manuels* et des *traités élémentaires*, dont les librairies sont encombrées et qui vont encore se multiplier avec l'enseignement obligatoire de l'économie politique dans les facultés de droit.

Quant au fond des idées, M. Dameth se borne à reproduire les théories d'Adam Smith, de J.-B. Say, de Rossi, de Bastiat. « Produire et consommer, voilà l'*alpha* et *l'oméga*, le but et le moyen de toutes les opérations et transactions dont le monde industriel est le théâtre » (p. 12); leur étude exclusive constitue « une *science autonome*. » — Cette conception de la science économique, nous n'hésitons pas à le dire, est beaucoup trop étroite ; elle méconnaît à la fois l'action des causes morales et sociales qui déterminent la productivité du travail, l'importance de l'usage qui est fait de la richesse produite, et enfin les phénomènes généraux de progrès ou de décadence qui se produisent dans les sociétés.

Ce caractère tronqué de la science économique, dite *orthodoxe*, est la vraie cause du succès qu'a eu la nouvelle école appelée *Socialisme de la chaire*, qui cherche à combiner les théories évolutionnistes, la méthode historique, la foi en l'*État moderne*, avec les principales démonstrations de l'économie politique, pensée de conciliation qui la

distingue en pratique, sinon en théorie, du socialisme proprement dit.

M. Dameth combat avec une grande force de dialectique cette dangereuse conception de la fausse science germanique, dont d'ailleurs il ne se dissimule pas le succès grandissant. Il établit péremptoirement contre elle l'existence de lois sociales naturelles permanentes qui existent dans tous les états économiques et qui vont en se développant avec une amplitude proportionnée au développement même des sociétés. Il est peut-être moins heureux quand il combat la théorie de l'*État moderne* formulée par l'école novatrice. Le *principe de liberté* que lui oppose M. Dameth est évidemment insuffisant à maintenir l'harmonie dans le monde social. L'activité des forces mises en mouvement par l'intérêt personnel doit être subordonnée à une notion supérieure de *justice* qui a sa source dans la *loi de Dieu,* qui pénètre toutes les relations sociales, et qui doit même, dans bien des cas, aller jusqu'à la *charité*. L'idée de l'*État moderne* n'est pas autre chose que la contrefaçon de cet *empire suprême de la loi divine*, nettement définie et fermement gardée par une autorité infaillible et toujours présente, qui est le premier besoin de l'humanité. Les économistes *libéraux*, auxquels se réfère exclusivement notre auteur, ont peut-être contribué pour leur part à l'en priver. C'est ainsi, par exemple, que l'*argument économique*, exclusivement employé par M. Dameth, démontre l'utilité, la nécessité, même dans les populations denses, de la propriété individuelle du sol, mais ne suffit nullement à établir sa légitimité. Il faut remonter pour cela à un ordre de considérations qu'il a le grave tort de repousser au nom du principe fort discutable de l'*autonomie de la science*.

L'insuffisance du point de vue de l'école à laquelle appartient l'auteur se montre également dans maintes appréciations historiques, comme celle-ci : « Dans l'ancienne organisation de l'industrie en corporations, maîtrises et jurandes, l'ouvrier demeurait éternellement soumis aux caprices et à l'exploitation de ses supérieurs... Il gagnait extrêmement peu et vivait fort mal ; mais cela semblait si naturel et si nécessaire qu'on n'aurait osé en faire un thème d'accusation contre l'ordre social (p. 409). »

Comme on le voit, si le livre de M. Dameth a des mérites remarquables, il a aussi de graves lacunes et comporte de notables rectifications.

C. J.

Le Vieux-Neuf, *histoire ancienne des inventions et découvertes modernes,* par Édouard Fournier. Deuxième édition, refondue et considérablement augmentée. Paris, E. Dentu, 3 vol. in-18 de 414-799. — Prix : 15 fr.

La première édition du *Vieux-Neuf* a été très-goûtée. Cette nouvelle édition, d'une étendue double au moins, sera encore plus goûtée, et,

pour ma part, je connais peu d'ouvrages dont la lecture soit à la fois aussi agréable et aussi instructive. M. Éd. Fournier a beaucoup vu et beaucoup retenu, mais ce n'est pas seulement un érudit fort distingué, c'est aussi un très-aimable écrivain, dont le style a toute la clarté, toute la vivacité, toute la souplesse que l'on peut désirer en un travail de vulgarisation. Comment avec d'aussi heureuses qualités et traitant un sujet des plus intéressants, M. Fournier n'aurait-il pas confiance dans le succès? Et qui pourrait le blâmer d'avoir dit de son livre avec une noble fierté, en terminant l'épître dédicatoire à M. Édouard Dentu : « Il est, je pense, de ceux qu'on peut, sans trop de crainte, présenter à ses amis; j'ajouterais : à ses ennemis, si l'on pouvait en avoir lorsqu'on a consciencieusement travaillé ? »

Un des plus grands charmes du recueil, c'est son extrême variété. M. Fournier touche d'une main légère, délicate, à des milliers de questions. Que l'on jette seulement un regard sur l'*index* mis à la fin de l'ouvrage (p. 729-794) et qui est l'œuvre de M. Gabriel Dentu, le frère de l'éditeur ! On sera étonné du nombre en quelque sorte infini de matières traitées par l'infatigable chercheur. On trouve tout dans les 1,200 pages du recueil, des détails sur l'*acajou* comme sur le *zinc*, sur l'*aconit* comme sur la *vigne*, le *vin* et le *vinaigre*, sur l'*acupuncture* comme sur les *voitures* de tout genre, y compris celle de l'empereur Commode, laquelle marquait les distances et les heures bien des siècles avant que la Compagnie des voitures de Paris eût imaginé son compteur mécanique. Veut-on savoir l'histoire des *aérostats*, des *affiches*, des *agences d'affaires*, des *allumettes chimiques*, de l'*aluminium*, de l'*artillerie*, de l'*ascenseur*, des *assurances*, des *bateaux à vapeur*, des *batteries flottantes*, des *bornes-fontaines*, des *bougies*, de la *boussole*, de la *brouette*, des *cabinets de lecture*, des *cachemires*, du *cadastre*, des *cadenas à combinaison de lettres*, des *calorifères*, des *canaux*, des *charrues*, du *chocolat*, de la *claque au théâtre*, des *cloches à plongeurs*, des *comices agricoles*, (croirait-on qu'ils avaient été recommandés par Xénophon ?) des *conserves alimentaires*, des *crèches*, du *crédit foncier*, du *daguerréotype*, des *dépôts de mendicité*, du *drainage* (connu des moines de Clairvaux et même des Gaulois, de l'*éclairage des rues*, de l'*électricité*, de l'*enseignement mutuel*, des *expositions de l'industrie*, de la *faïence*, des *feux d'artifice*, des *fourneaux économiques* (déjà décrits par Sénèque), des *fusées*, du *gaz d'éclairage*, de l'*hélice*, de l'*homœopathie*, des *horloges*, de la *houille*, de l'*hydrothérapie*, des *impôts*, de l'*imprimerie*, de l'*inoculation*, des *irrigations*, de la décoration des *jardins*, des *journaux*, du *kaléidoscope*, du *libre-échange*, de la *lithographie*, des *literies*, des *lunettes*, du *macadam*, du *magnétisme*, des *montres*, des *moxas*, du *papier*, des *paratonnerres*, du *pétrole*, des *phares*, de la *photographie*, de la *phrénologie*, de la *poste aux lettres*,

de la *poudre à canon*, des *prisons cellulaires*, des *puits artésiens*, de la *rhinoplastie*, du *suffrage universel*, des *télégraphes*, des *télescopes*, de la *vaccine*, des *vaisseaux cuirassés*, etc., l'encyclopédie de M. Fournier renseignera parfaitement sur tout cela et sur bien d'autres choses encore.

Quelques-uns pourraient être tentés de croire que le spirituel écrivain a cherché à rendre son livre plus attrayant, en soutenant çà et là quelques thèses paradoxales. Sans doute, je ne voudrais pas garantir que certaines assertions ne sont pas plus ingénieuses qu'exactes, que certains rapprochements ne sont pas plus piquants que légitimes. Mais le recueil, en son ensemble, est très-sérieusement fait et M. Fournier n'a pas manqué de mettre au bas de chaque page soit des citations justificatives, soit des références dont la précision ne laisse rien à désirer. Dans ses notes comme dans son texte, M. Fournier nous a donné avec mesure, avec bon goût, la quintessence de ses innombrables lectures : livres anciens, livres nouveaux, livres rares, livres étrangers, articles de revues, articles de journaux, documents inédits, autographes, etc., l'intrépide curieux n'a rien laissé échapper de ce qui pouvait l'aider à reconstituer l'histoire du *Vieux-Neuf*, et il a pris beaucoup de peine pour nous donner beaucoup de plaisir. Car, répétons-le, l'ouvrage est charmant d'un bout à l'autre, et c'est en souriant que tous les lecteurs, même ceux que le président Hénault, dans un vers si bien frappé qu'on le lui a pris pour le donner à Horace, appelait *periti*, y feront d'abondantes provisions de savoir.

Mes observations, qui seront assez nombreuses, ne seront pas bien graves. Je ne pense pas que notre mot *ridelle* vienne (t. I, p. 50) de *redha*, « sorte de voiture gauloise fort à la mode chez les Bretons. » Voir le *Dictionnaire de la langue française* par M. Littré. — M. Fournier, déclarant (*ibid.*, p. 975) que « le *Dictionnaire de l'Académie* n'a admis *gaz* qu'en 1802, » invoque là une édition qui n'est connue d'aucun bibliographe. Il a voulu sans doute parler de la 5me édition, qui est de l'an VII (1798). — Dans le passage où il s'écrie si plaisamment (*ibid.*, p. 155) : « Quand nous rendra-t-on ce bailli de Dijon qui, en 1386, fit mettre en prison, avec une amende de cinquante livres d'or, un médecin qui n'avait pas guéri ses malades ? » il aurait pu rappeler, d'après l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, de Grégoire de Tours (liv. V, ch. XXXVI), que le roi Guntchzamm appliqua la peine du talion aux deux mauvais médecins accusés d'avoir causé la mort de la reine Austrechilde. — Le mot *hygiène* (*ibid.*, p. 155) n'est pas seulement dans une des lettres de Guy Patin (9 février 1666) ; il avait déjà été employé, près d'un siècle plus tôt, par Ambroise Paré (*Œuvres complètes*, édition de 1575, in-fol., *Introduction*). — On regrette que, pour écrire le chapitre XXIV, sur l'art d'attirer la foudre chez les

Étrusques et les Celtes, M. Fournier n'ait pas utilisé les révélations d'un livre aussi savant que curieux (qu'il cite pourtant en une autre occasion), *la Foudre, l'électricité et le magnétisme chez les anciens* (1866, in-18), par Th.-H. Martin (de l'Institut). M. Fournier aurait encore consulté avec profit, en quelques autres obscures questions, l'*Histoire des sciences physiques dans l'antiquité*, du même érudit (2 vol. in-8, 1849). — Les *Récréations mathématiques* du P. Leurechon (*ibid.*, p. 192), publiées à Pont-à-Mousson en 1626, avaient été précédées d'une édition intitulée *Récréation mathématique* (1629, in-8). Mais les auteurs de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* ne connaissent pas (t. II, col. 731-733) l'édition latine qui aurait paru, en cette même année 1629, sous le titre de *Hilaria mathematica*. — Les renseignements fournis sur Blasco de Garay, par M. Garay de Monglave au congrès historique de 1838 sont absolument dépourvus de valeur (*ibid.*, p. 216). Ce littérateur, par trop gascon, avait surtout interrogé son imagination pour retracer la biographie de l'inventeur des bateaux à vapeur, comme pour reconstituer les antiques chants basques qu'il a mis en circulation. Étant donné le personnage, il est probable que l'*autographe* du capitaine Blasco de Garay qui paraît si suspect à M. Fournier (p. 219), a été rédigé par l'auteur de *Mon parrain Nicolas*. — J'ai été surpris de voir l'auteur du *Vieux-Neuf*, lui qui rectifie tant d'erreurs en ce qui regarde les découvertes, attribuer à Guillotin (*ibid.*, p. 319) la machine qui porte son nom — aussi injustement que l'Amérique porte le nom de l'indigne rival de Christophe Colomb. Qu'il me soit permis de renvoyer M. Fournier à un article de la *Correspondance littéraire* du 25 septembre 1863, intitulé *M. Legouvé et le docteur Guillotin*, où j'ai rappelé que ce médecin fut le très-involontaire parrain, mais non le père de la terrible machine. Plus récemment, M. le docteur Achille Chéreau a publié une brochure qui ne laisse plus rien à dire sur la non-participation de Guillotin à la construction de l'instrument de mort. — Le livre de M. Perrens sur *Etienne Marcel*, que M. Fournier trouve *remarquable* (*ibid.*, p. 372), n'est guère remarquable que par des erreurs, lesquelles ont été relevées dans la *Bibliothèque de l'Écoles des chartes*, dans *Revue des questions historiques*, etc. — Ce n'est pas de l'excellent copiste Ange Vergèce (t. II, p. 11) que vint l'expression *écrire comme un ange*. J'opposerai à M. Fournier cette note mise dans la *Revue critique* du 9 mars 1872, sous *un document inédit relatif au calligraphe Ange Vergèce* (p. 159): « Presque tous les étymologistes ont adopté l'opinion de Ménage, qui est une subtilité sans fondement. » Au sujet de la *brouette*, dont la découverte a été abusivement attribuée à Pascal, M. Fournier a oublié (*ibid.*, p. 45) de citer un texte célèbre de Bernard Palissy. — Pour ce qui regarde la poste (*ibid.*, p. 115 et suiv.), comment l'auteur du

Vieux-Neuf a-t-il négligé un livre spécial tel que l'*Histoire de la poste aux lettres depuis les origines les plus anciennes jusqu'à nos jours*, par Arthur de Rothschild? (Paris, Hachette, 1873, in-12, 2e édition.) — L'étymologie du mot paletot (de *pallium*) n'est pas la bonne (*ibid.*, p. 224): suivant M. Littré, la vraie étymologie est le hollandais *palstrok*, robe, habit de gros drap, formé de *palster*, pèlerin, et *rok*, robe, habit. — On ne croit plus depuis longtemps aux gants empoisonnés (*ibid.*, p. 257) que René Bianque (au pont Saint-Michel) vendit, d'après Pierre de l'Estoile, à la reine de Navarre, Jeanne d'Albret. M. Lud. Lalanne dit, sur ce point (*Dictionnaire historique de la France*, 2e édition, 1877, p. 1039) : « C'est là une allégation qui, à tous les points de vue, ne mérite aucune créance. » — M. Fournier (p. 473) déclare que la Provence dut, vers 1632, la tubéreuse à Peiresc, qui en avait eu des graines par le P. Minuti, à son retour de Perse. Peiresc n'importa pas seulement chez nous la tubéreuse, mais encore, comme l'a indiqué, d'après les plus sûres autorités, feu M. E.-J.-B. Rathery (*Nouvelle biographie générale*, t. XXXIV, col. 465) : « il acclimata en France le chat d'Angora, le papyrus d'Égypte, le laurier rose, diverses espèces de jasmins, de lilas et de vignes, etc. » M. Fournier aurait trouvé plus d'une addition pour son gracieux chapitre sur les fleurs, dans un discours prononcé, le 10 février 1860, par M. Drouyn de Lhuys, vice-président de la Société d'acclimatation, et où sont condensés en quelques lignes (voir le *Moniteur universel*) bien des renseignements sur les jardins anglais en Chine au onzième siècle, sur la serre d'Albert le Grand à Cologne, sur l'origine des végétaux empruntés par la France aux régions étrangères, etc. — Enfin, il est difficile d'admettre (p. 489) que « Rubens, le grand peintre, fit une machine qu'il crut propre à résoudre le problème du *mouvement perpétuel*, » car M. Charles Ruelens, conservateur des manuscrits à la bibliothèque royale de Bruxelles, me paraît avoir prouvé (*Pierre Paul Rubens, documents et lettres*, 1877, in-8, p. 33-36) que l'illustre artiste ne s'occupa jamais « de cette chimère qui consiste à vouloir trouver le moteur constant, inépuisable ; » mais que le *perpetuum mobile* dont il est question dans sa correspondance n'était qu'un instrument destiné à constater les perturbations atmosphériques, courants, pressions, hygrométrie, etc., c'est-à-dire le mouvement perpétuel qui se produit dans le milieu où nous vivons. » T. DE L.

Causeries sur l'art et la curiosité, par EDMOND BONNAFFÉ. Paris, Quantin, 1878, in-8 de 257 p. et 1 pl. — Prix : 7 fr. 50.

M. Edm. Bonaffé vient de réunir, sous ce titre, en un élégant volume, les intéressants articles qu'il a insérés, dans la *Gazette des beaux-*

arts et dans l'*Art*, sur différents sujets d'art et de curiosité. Voici les titres de ces articles : *Cornélius Saturnius*. — *Maître Pihourt et ses hétéroclites*. — *Les Propos de maître Salebrin*. — *Le Commerce de la curiosité*. — *Le Confort*. — *Suburbanum*. — *Dialogue des morts entre Ducerceau et Dumanet*. — *Les Guenons*. — *La Contrefaçon*. — *Un musée qui ne coûtera rien*. — *Le Pour et le Contre*. Pour les nombreux lecteurs auxquels l'humour et la verve du spirituel écrivain sont depuis long temps sympathiques, c'est une bonne fortune de posséder réunis, dans un format commode, tous ces jolis tableaux, toutes ces vives boutades, tous ces petits morceaux de critique fine et piquante, toutes ces dissertations d'une érudition toujours aimable et coquette. Je n'ose pas trop insister sur la valeur des informations, ni sur le fort et solide canevas de recherches auquel ont été appliquées ces gracieuses broderies. L'auteur me pardonnerait-il de priser le fond de son livre à l'égal de la forme ? En tout cas, je ne veux pas le dénoncer à la méfiance des gens du monde en révélant la haute dose de savoir qu'il a si habilement dissimulée sous de savoureuses apparences littéraires. La lecture des livres de M. Bonnaffé est un enseignement qu'on ne saurait trop recommander à ceux qui ont besoin d'apprendre leur métier de curieux. Pas d'excuses pour les ignorants, puisque cet enseignement est un plaisir. L. C.

BELLES-LETTRES

Précis de l'histoire de la littérature française, depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours par M. D. Nisard, de l'Académie française. Nouvelle édition. Paris, Didot, 1878, in-18 jésus de VIII-415 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre a été publié pour la première fois en 1838 dans le *Dictionnaire de la conversation* et réimprimé en 1841, en un volume ; mais il n'est plus tout à fait tel qu'il s'était présenté dans cette rédaction primitive. M. Nisard a remanié son œuvre sans se cacher les difficultés d'un travail de ce genre. Il y a nécessairement, à la suite d'une pareille refonte, des contrastes de tons et même des espèces de contradictions. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir, dans son introduction (p. 5), déclaré qu'il laissera de côté les épopées du cycle carlovingien, M. Nisard (p. 33 et suiv.) consacre tout un chapitre à la *Chanson de Roland*. M. Nisard n'a été amené que fort tard à un sentiment de justice à l'égard des plus anciens monuments poétiques de notre littérature : « Je n'ai pas peur, dit-il, de montrer une estime médiocre pour les travaux qu'on a faits sur les époques obscures de notre poésie et pour la sagacité patiente des savants qui s'y livrent. Mais ne puis-je pas dire innocemment que le besoin qu'ont tous les érudits d'égaler

à la grandeur de leurs efforts l'importance de leurs découvertes les expose à des erreurs d'appréciation sur les ouvrages? Est-il impossible que leur curiosité ait émoussé leur goût et qu'ayant eu à percer tant d'obscurités, ils se voient enclins à admirer tout ce qui leur a été si difficile de comprendre (p. 93). » Il y a, du reste, un peu de vérité peut-être dans cette phrase épigrammatique. De plus elle précise parfaitement l'esprit dans lequel le livre a été écrit lors du premier jet. M. Nisard, comme on le faisait jadis, avait de la peine à regarder au-delà de Rabelais, de Marot, de Montaigne. Avant le seizième siècle, dans sa première édition, il ne s'occupait avec quelque sympathie que du *Roman de la Rose* et de Villon. M. Nisard a cherché depuis à être plus complet, mais il y a encore bien des omissions dans son volume. Est-ce qu'Alain Chartier n'eût pas mérité quelques pages? Ce livre est moins un précis de l'histoire de la littérature française qu'une série de portraits dont beaucoup sont d'ailleurs peints avec finesse, et que M. Nisard a entrepris moins séduit, quelquefois, par l'importance de ses modèles qu'attiré par une physionomie originale ou peu ou mal reproduite.

On lit avec grand plaisir ces pages si spirituelles et souvent remplies d'observations fort judicieuses. La cinquième partie, consacrée au dix-neuvième siècle, partie toute nouvelle, est particulièrement remarquable; en peu de lignes sont examinés et appréciés les écrivains les plus en vue de notre temps. Mais, là encore, il y aurait à signaler des oublis, dont quelques-uns sont étranges. Comment M. Nisard n'a-t-il pas un seul mot pour le théâtre de son nouveau confrère M. Sardou? pas un mot non plus pour M. de Pontmartin, qui serait, et depuis longtemps, digne de compléter le nombre des quarante?

Une inadvertance assez bizarre a survécu dans cette nouvelle édition. D'Octavien de Saint-Gelais, né vers 1466, et de Mellin de Saint-Gelais, né en 1491, M. Nisard a fait un seul poëte (p. 158). Autant que nous nous le rappelons, cette erreur existe aussi dans l'*Histoire de la littérature française*, du même auteur. TH. P.

Vie et mort du génie grec, par M. EDGAR QUINET, avec des notes de Mme EDGAR QUINET. Paris, Dentu, 1878, in-8 de 226 p. — Prix : 5 fr.

Ce n'est pas ici un livre au sens ordinaire du mot, mais une suite de réflexions sur la Grèce antique et sur les grands hommes qui l'ont immortalisée. Cette publication posthume n'ajoutera pas beaucoup, il faut le croire, à la renommée de l'auteur du *Génie des religions*. Non-seulement le titre promet ce que l'ouvrage ne tient pas, mais la pensée fondamentale est des plus contestables. « L'art grec, dit M. Quinet, est né de la victoire, lorsque l'Hellade a triomphé du

barbare. » Même en accordant que « le ton d'héroïsme auquel était montée l'âme des combattants est resté le ton dominant et comme la région morale des écrivains des grands siècles, » on se dit que, longtemps avant les guerres médiques, au temps d'Homère et d'Hésiode, la poésie grecque faisait déjà assez bonne figure ; que la perfection artistique de la Grèce s'explique par la merveilleuse harmonie qui existe dans cette contrée privilégiée entre la nature et l'art; enfin que le tempérament politique et moral de la race hellénique nous éclaire également sur son développement progressif et sur sa rapide décadence.

M. Quinet compte au nombre des fanatiques de l'antiquité : à le lire, il semble que, depuis deux mille ans, l'histoire du monde ne vaille pas la peine d'être connue. Son aversion pour le présent (je parle de la période antérieure à nos désastres) l'égare et l'entraîne fréquemment à des assertions historiques inexactes et à des rapprochements forcés. Ces réserves faites, il ne m'en coûte pas de reconnaître que l'ouvrage contient sur les plus grands génies de la Grèce, poëtes, artistes et historiens, des réflexions originales et pleines de justesse. « Le calme sourire de Léonidas ou d'Aristide, au matin de la bataille, je le retrouve dans les dialogues de Platon, comme dans les figures du Parthénon. Une grande œuvre d'art à accomplir est aussi une bataille à livrer : les plus belles sont celles où l'homme a été le plus maître de lui. L'héroïsme dans la vie et dans l'art, voilà la Grèce : » et Mme Quinet ajoute dans ses notes : « Tel est aussi l'avenir de la France républicaine. » Beau rêve ! mais quand le verra-t-on se réaliser ?

C. Huit.

Le Théâtre en Angleterre, *depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare*, par Jules Jusserand, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jadis délaissées, les questions d'origine en matière d'histoire littéraire ont éveillé dans notre siècle un intérêt tout particulier. Et c'est justice : l'enfant et le jeune homme n'annoncent-ils pas ce que sera l'homme mûr ?

En ce qui concerne le théâtre anglais, nous possédons déjà d'excellents travaux sur Shakespeare, sur ses prédécesseurs immédiats et ses contemporains : mais toute la période antérieure était fort peu connue. M. Jusserand a eu l'heureuse idée de combler cette lacune : pendant un récent séjour en Angleterre, il a feuilleté, dans les bibliothèques de Londres et d'Oxford, les manuscrits souvent uniques où se sont conservés les essais dramatiques du moyen âge. Les analyses et les citations fort curieuses qu'il en donne constituent

le premier, mais non le seul attrait de son livre. L'Introduction, où l'auteur tend la main avec une égale bienveillance aux classiques et aux romantiques, la comparaison qu'il établit (p. 139) entre les personnages de Molière et ceux de Shakespeare, en qui il salue « l'Aristote des temps modernes, » tout atteste un esprit dont la largeur n'exclut pas la finesse. Aussi bien l'éclectisme lui paraît-il le seul mot d'ordre désormais acceptables dans nos sociétés cosmopolites.

La première chose qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est le peu de rapport de notre théâtre avec le théâtre anglais. En dépit d'une certaine liberté d'allures, notre esprit est fait à l'image de celui des Grecs et des Romains, à l'école desquels il se met volontiers : il se complaît dans la sphère élevée des idées générales et n'admet pas aisément de certaines témérités. L'Anglais, au contraire, ennemi, au moins au théâtre, des théories et des règles, prête ses idées, ses habitudes, même aux héros étrangers : chez lui, la littérature demeure populaire, malgré les tentatives savantes de la renaissance : d'ailleurs, il aime le détail par instinct, et, comme toutes les classes de la société lui paraissent intéressantes, dans ses productions, la fantaisie multiplie les contrastes.

Du simple exposé des faits ressort une autre conclusion non moins remarquable. Parler du moyen âge, c'est évoquer infailliblement chez certains esprits l'idée de siècles d'ignorance et de terreur. Or, nous voyons que les fêtes, et même les fêtes de l'esprit y étaient fréquentes. « Tous les événements heureux de la vie des souverains, couronnements, victoires, mariages, étaient, pour le peuple, des occasions de réjouissances ; » costumes, lances et bannières rivalisaient d'éclat pour rehausser ces processions triomphales, ces brillantes mascarades et ces gracieux tournois. Dans la cour ombreuse des monastères, les mystères mis en action instruisaient la foule et déridaient un instant le front grave des religieux : dans les salles gothiques des donjons, d'autres pièces d'un tour plus profane aidaient le seigneur à repousser les atteintes de l'ennui. Partout, pour piquer et délasser les imaginations, « à côté de l'idée sublime, prenait place la parodie burlesque. »

Plus tard, au quinzième et au seizième siècles, les *moralités* nous révèlent ce que la sagesse des temps passés inspirait à nos pères ; enfin, la *farce*, qui des deux côtés de la Manche fut si longtemps en honneur, montre combien ils aimaient ce rire franc et joyeux qui éclate tout à coup sans que l'on songe à s'en défendre. Sans doute aujourd'hui, certains détails nous paraissent d'une hardiesse intolérable et notre fausse vertu est prompte à s'en effaroucher : mais, sous la rouille, brille le métal pur, et la vie circule à pleins bords dans

cette littérature primesautière, dont M. Jusserand nous fait les honneurs en un style d'un tour alerte et tout juvénile.

Nous ne serions nullement surpris que son livre, chose rare, fût le bienvenu à la fois sur la table de l'homme du monde et dans la bibliothèque de l'érudit. C. Huit.

HISTOIRE.

L'Année géographique. *Revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques.* Deuxième série, par E. Marcou et H. Duveyrier. Tome Ier, 1876. Paris, Hachette, 1878, in-12 de 614 p. — Prix : 3 fr. 50.

La première série de cette publication si utile comprend quatorze années. Elle a été entièrement rédigée par M. Vivien de Saint-Martin, et nous en avons rendu compte ici au fur et à mesure de la publication de chacun des volumes annuels. En donnant celui de 1875, l'auteur prenait congé de ses lecteurs, absorbé qu'il était par le travail considérable de la révision, de la correction des épreuves et de la surveillance de l'impression de son grand *Dictionnaire de géographie moderne*. L'espoir qu'il exprimait alors de voir sa tâche continuée est actuellement réalisé au gré de ses désirs et à la satisfaction de ceux qu'intéressent à juste titre des études qui ont pris de nos jours un si grand développement : la 2e série, après deux années d'intervalle, paraît, en effet, sous la haute direction de MM. C. Maunoir et H. Duveyrier, et dans les mêmes conditions que la première comme format, prix, disposition par région, bibliographie, etc. Le changement dans la rédaction a été cause d'un retard dans la publication : mais les lecteurs n'y perdront rien : les deux années 1876 et 1877 formeront deux volumes, dont nous annonçons le premier, et dont le second est promis pour le mois de juin prochain. Il contiendra les chapitres relatifs à l'*Europe* et aux *Généralités*, tandis que celui qui paraît aujourd'hui contient l'*Afrique* (320 p. et 476 nos de bibliographie), l'*Asie* (190 p. et 471 nos), l'*Océanie* (20 p. et 85 nos), les *Deux Amériques* (20 p. et 113 nos) et les *Régions polaires boréales*. Nous ne croyons plus nécessaire d'insister sur l'importance et le mérite d'une publication remplie de documents aussi précieux à tous les points de vue; disons seulement que M. Vivien de Saint-Martin a trouvé dans les nouveaux rédacteurs d'excellents et dignes continuateurs de ses travaux, et des hommes dont la compétence et le zèle sont bien faits pour assurer à son œuvre la valeur scientifique et de vulgarisation qui l'a classée depuis quinze ans au nombre des recueils les plus estimés. R.

Littérature de géographie, de statistique et d'ethnographie russe pour les années 1874 et 1875, par Vl. Méjov. Saint-Pétersbourg, 1877, t. VI, in-8 de XIII et 279, 7 et 276 p. à deux colonnes. — Prix : 10 fr.

De toutes les sciences qu'on cultive en Russie, il n'est aucune peut-être qui ait fait, de nos jours, autant de progrès que la géographie, en prenant ce mot dans son sens le plus large et en y comprenant la statistique et l'ethnographie. La dernière exposition géographique en a révélé à l'Occident étonné l'éloquente réalité, et le suffrage universel a volontiers décerné la palme aux exposants venus de l'Empire russe. Encore n'avait-on alors devant les yeux que des pièces de choix, les articles les plus importants ; les détails échappaient et cependant ces détails étaient indispensables pour donner une idée plus adéquate des véritables progrès que les études géographiques ont faits en Russie. M. Méjov vient d'en réunir une partie dans le volume cité plus haut ; on y compte 10,299 articles, bien que le livre n'embrasse que l'intervalle de deux années.

Au moment où celui-ci paraissait, la Russie occupait 393,000 lieues carrées, dont 18,000, presque les trois quarts du sol occupé par la France, ont été acquises depuis le dernier quart de siècle.

On peut juger ce que ces immenses territoires doivent contenir de variétés ethnographiques et quelle mine inépuisable ils offrent au géographe et au statisticien. Aussi quelle fécondité et quelle richesse dans cette branche de littérature ! Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir rapidement le volume de M. Méjov. La section d'ethnographie, par exemple, offre une variété si étonnante, un caractère d'originalité tel qu'il serait difficile de trouver ailleurs quelque chose de pareil.

Si l'espace le permettait, j'aurais pu offrir aux lecteurs de la *Revue* des données très-intéressantes, que fournit chacune des trois sections dont se compose le livre, notamment les biographies des membres de la Société géographique, qui en a dans l'univers entier, la statistique des couvents et des églises, des sectes et des confessions étrangères, celle de l'instruction et de la bienfaisance publique, la littérature populaire, comprenant les croyances et les superstitions, les mœurs et les coutumes, etc., etc. Je me borne à les indiquer. Deux index abondants complètent le livre et en doublent la valeur. M. Méjov me permettra cependant quelques observations.

Je ne vois pas pourquoi la géographie mathématique vient se placer entre la statistique et l'ethnographie, et non après la géographie physique, ou pourquoi Meyerberg figure sous la rubrique : *Finlande* (n° 565). Il me semble aussi qu'Antoine, archevêque de

Novgorod, n'a jamais visité l'Asie (n° 788). Son voyage à Constantinople (avant 1200) n'en fait aucune mention.

L'utilité et l'importance de cette publication sautent aux yeux. Si elle témoigne des progrès incontestables de la science géographique en Russie, ainsi que de la savante société qui s'y voue avec tant de zèle et d'intelligence, elle fait aussi honneur au laborieux et zélé bibliographe qui en suit avec attention les moindres mouvements et compte, pour ainsi dire, tous les pas. J. M.

La Grèce et l'Orient en Provence, par M. Lentheric. Paris, Plon, 1878, gr. in-18 de 493 p. — Prix : 5 fr.

M. Lentheric, dans son nouveau livre *la Grèce et l'Orient en Provence*, poursuit ses études archéologiques et topographiques sur le midi de la France et les rives de la Méditerranée ; dans ce volume, qui fait suite à ses *Villes mortes du golfe de Lyon*, il s'occupe plus spécialement d'Arles, de Marseille et du Delta du Rhône. Le principal intérêt du livre est dans les études de l'auteur sur la ville d'Arles et ses environs; elles remplissent les deux tiers du volume, et l'on ne songe pas à s'en plaindre; en effet, si Arles fut inférieure à Marseille au point de vue de l'influeuce commerciale et économique, elle a une tout autre importance que sa rivale phocéenne au point de vue des études archéologiques et artistiques.

On remarque dans le livre de M. Lentheric deux courants d'études parallèlles et d'un ordre très-différent; l'un est le résultat du travail de l'ingénieur, l'autre de celui de l'historien. Nous avouons notre incompétence en ce qui concerne les études topographiques et nous ne saurions nous prononcer sur le mérite de celles dont M. Lentheric a parsemé son ouvrage; nous devons dire seulement qu'elles ont excité à un haut degré notre intérêt. Le recul successif de la mer devant les alluvions du Rhône; la formation par des déluges entraînant les rochers des Alpes des immenses plaines improductives et désolées de la Crau; la contrée autrefois couverte d'étangs navigables peu à peu colmatés par la vase fertilisante du fleuve qui donnait naissance à un sol nouveau d'une richesse extrême; toutes ces questions sont traitées avec une grande autorité et d'une façon toute nouvelle. Suivant l'auteur, la création des digues du Rhône a été une véritable erreur; tandis que le fleuve faisait jusque-là, dans une certaine mesure, l'office du Nil et fertilisait, en l'inondant, le sol de son vaste delta, aujourd'hui il jette chaque année à la mer dix-sept millions de mètres cubes de riches alluvions, qui non-seulement sont perdues pour l'agriculture, mais encombrent ses ouvertures et rendent la navigation impossible. Ces digues, du reste, ne résistent pas aux crues extraor-

dinaires, et alors leur rupture occasionne des désastres effroyables. M. Lentheric croit que cette première erreur est maintenant à peu près irréparable et la navigation régulière du Rhône lui paraît, quoi qu'on fasse, très-compromise dans l'avenir.

L'époque de la fondation de la ville d'Arles est inconnue; d'abord *Emporium* ou marche celtique, elle devint ensuite colonie phénicienne, puis fut occupée par les Grecs. Sa race a gardé l'empreinte manifeste de son origine grecque; la beauté de sa population féminine est proverbiale; seulement ce type si remarquable, que M. Lentheric paraît vouloir restreindre à la seule ville d'Arles, appartient à toute une contrée assez étendue. Les femmes de Tarascon, Beaucaire, etc.., ont le profil aussi pur que l'Arlésienne; leur origine est certainement la même.

L'influence grecque s'accuse encore d'une façon positive, au dire de M. Lentheric, dans les monuments antiques si nombreux et si intéressants à Arles et surtout dans le théâtre et les statues qui y ont été découvertes. L'art y est plus fin, plus délicat qu'à Nîmes et à Orange, colonies purement romaines. Peut-être l'auteur se laisse-t-il entraîner par son sujet et se prononce-t-il d'une manière un peu trop absolue à cet égard : il est difficile, en présence du petit nombre de monuments antiques qui subsistent, de se rendre compte d'une façon complète de ce qu'étaient ces villes au moment de leur splendeur. Il nous paraît dangereux, quant à nous, de vouloir comparer, comme le tente l'auteur, la Vénus d'Arles à la Venus de Milo, dont elle est bien éloignée sous tous les rapports.

L'influence d'Arles au point de vue commercial fut considérable; la Gaule y venait échanger ses produits que les marins grecs transportaient sur tout le littoral de la Méditerranée. Des flottes de grandes barques à fond plat soulevées par des outres gonflées sillonnaient les étangs peu profonds qui environnaient la ville, sans craindre les bancs de sable et les hautes eaux; de nombreux navires se rangeaient le long de ses quais; enfin un grand nombre de vaisseaux étaient chaque année construits sur ses chantiers, et ses ouvriers jouissaient d'une réputation méritée. Lorsque César voulut assiéger Marseille par terre et par mer, il put faire sortir du port d'Arles en trente jours douze navires, d'autres disent vingt-deux, tout armés avec lesquels il bloqua le port de la cité phocéenne.

C'est pourtant de cette époque que date la décadence si rapide d'Arles. Tandis que Marseille, malgré se rébellion, conservait ses institutions autonomes et étendait de plus en plus le cercle de ses opérations commerciales, Arles voyait la navigation du Rhône devenir de plus en plus difficile, elle tombait au rang de simple colonie et recevait les vétérans de la 6e légion. Peu à peu, l'ensablement du

Rhône, le colmatage des étangs rendent la navigation plus pénible aux mains des marins arlésiens : Marseille ne cesse de grandir, tandis que son ancienne rivale voit chaque jour le commerce se frayer une autre route et la délaisser.

Marseille est une ville d'un tout autre aspect qu'Arles ; elle ne fut jamais qu'un centre commercial. Les temps antiques y ont à peine laissé leur empreinte ; de théâtres, d'arènes, de temples, peu ou point de traces ; c'est à peine si quelques grossières sculptures y sont venues rappeler la colonisation du pays par les Phocéens. Si la pauvreté artistique de Marseille surprend, l'étonnement redouble en face de sa prodigieuse prospérité commerciale ; on voit que la race qui l'habitait fut plus entreprenante et surtout plus favorisée par les lieux et les circonstances que la population arlésienne. Placée au bord même de la mer sur une côte rocheuse et inaltérable, possédant un port d'une sûreté extrême, elle était faite pour être la reine de la Méditerranée. Aussi voyons-nous ses colonies s'établir sur toute l'étendue des côtes entre l'Espagne et l'Italie, et ses navires devenir le trait d'union entre le Nord et l'Orient.

La numismatique, à défaut d'autre démonstration, nous fournit la preuve de la richesse et de la puissance de Marseille : non-seulement elle a répandu à profusion ses monnaies dans l'ancien monde, non-seulement ses types ont été imités depuis les hauteurs du Briançonnais jusqu'en Espagne, mais ses ateliers monétaires émettaient, comme l'a démontré le trésor d'Auriol, des monnaies au type de la plupart des villes grecques pour faciliter les moyens de transaction à ses négociants, qui transportaient leurs marchandises en Asie-Mineure et dans les îles.

Enfin Marseille n'a cessé de prospérer ; de nouveaux ports y ont été créés à grands frais, et le cercle de ses relations commerciales s'agrandit tous les jours : elle doit ce privilège exceptionnel à sa position merveilleuse à l'esprit d'initiative de ses habitants et surtout aux franchises municipales dont elle a toujours joui, aussi bien à l'époque romaine qu'au moyen âge.

Cette analyse sommaire du nouveau livre de M. Lentheric suffira pour démontrer que cet ouvrage est intéressant et mérite d'être lu ; les gens du monde y trouveront beaucoup à apprendre ; les savants, plus exigeants, demanderaient peut-être des études plus complètes sur les divers sujets traités et des dissertations plus étendues ; néanmoins la lecture ne leur en sera pas inutile, car l'œuvre est intéressante, nouvelle et pleine d'idées justes et vraies. G. R.

L'Égypte à petites journées, *Études et souvenirs,* par Arthur Rhoné. Paris, E. Leroux, 1877, in-8 de 431 p., avec plans, gravures et bois intercalés dans le texte. — Prix : 15 fr.

Au moment où, grâce à l'Exposition universelle, les curieux pourront admirer les objets précieux envoyés par le vice-roi d'Égypte et classés par M. Mariette-bey, nous croyons devoir signaler un volume qui nous paraît indispensable de bien connaître afin de pouvoir apprécier la valeur artistique et archéologique du *Musée* dont l'illustre égyptologue prépare lui-même l'arrangement.

M. Arthur Rhoné a entrepris, il y a quelques années, avec des amis, un voyage en Égypte ; il recueillit alors des notes qui, d'abord, ne devaient former qu'un simple volume destiné à fixer les souvenirs de ses compagnons et à être distribué dans une intimité très-limitée. Plus tard, l'auteur reçut des reproches de quelques-uns de ses lecteurs privilégiés. On lui fit observer que ses recherches sérieuses, ses observations aussi remarquables par leur finesse que par leur exactitude, ne devaient pas être réservées, par sa trop grande modestie, à un public très-restreint. M. Rhoné céda, et nous lui devons ainsi un livre très-goûté par les savants, et destiné à vulgariser, auprès des gens du monde, un sujet peu connu.

Le résumé clair et agréable à lire de l'histoire de l'art et de l'histoire politique de l'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1877 est, convenons-en, un livre précieux. Pour beaucoup de lecteurs, l'Égypte, avec ses nombreuses dynasties de souverains, avec ses monuments gigantesques couverts de dessins divers empruntés aux trois règnes de la nature, aux métiers, aux arts, etc., exprimant les uns des idées, les autres des sons, l'Égypte, dis-je, est entourée d'un rayonnement mystérieux qui ne laisse pas que de frapper l'imagination ; on admire de loin ; on craint d'avoir trop à apprendre pour arriver à savoir un peu de ce qu'il faut pour se guider dans ce monde antique. Le livre de M. Rhoné est fait pour dissiper ces appréhensions ; lorsqu'on le possède, on est étonné de voir si clair dans un sujet resté longtemps aussi peu accessible au commun des mortels.

Il y a deux ordres d'idées distinctes dans l'*Égypte à petites journées :* la période antique, sur laquelle j'insisterai surtout ; la période moderne, qui est bien faite pour satisfaire les curieux les plus exigeants. Dans celle-ci, M. Rhoné décrit sous une forme vive les usages et les mœurs actuelles de l'Égypte ; on parcourt avec lui les mosquées ; on assiste aux cérémonies des derviches tourneurs ; on est dans les bazars, à la curieuse foire de Tantah ; on circule dans les rues et les ruelles. Tous ces détails, et bien d'autres que je ne puis énumérer ici, sont décrits avec une sûreté d'observation, avec une humour qui n'exclut pas une simplicité de bon goût assez peu com-

mune ; l'auteur, en effet, évite avec soin de se mettre personnellement en avant. Il ne *pose* pas, faiblesse que les voyageurs évitent rarement.

Dans la partie du livre qui touche à l'histoire et à l'art de l'ancienne Égypte, nous trouvons, en maintes pages, le reflet des lumineuses théories de M. Mariette-bey, dont l'amicale bienveillance a permis à l'auteur de profiter largement ; c'est dire que, dans l'étude du Musée de Boulaq, dans l'excursion aux ruines de Memphis, dans le récit de la découverte et de l'exploration du Sérapéum, le lecteur suivra sans cesse un fil qui ne lui permettra pas de s'égarer. Notons que M. Rhoné a donné un certain développement aux circonstances qui précédèrent et accompagnèrent les fouilles du Sérapéum et les résultats inattendus de cette découverte qui fait le plus grand honneur à la science française ; la campagne de M. Mariette-bey présenta des incidents diplomatiques et presque tragiques qui mettent singulièrement en relief la ténacité, la finesse, le courage et la perspicacité de l'illustre archéologue.

Il reste encore bien des mystères à éclaircir dans l'histoire de l'Égypte ; aujourd'hui on admet que la première des trente-quatre dynasties commence cinq mille ans avant l'ère chrétienne environ ; je dis *environ*, parce que, s'il n'y a pas de divergences d'opinions sérieuses au sujet des périodes historiques, on en est encore réduit aux conjectures en ce qui touche la chronologie ; antérieurement au sixième siècle avant l'ère chrétienne, les dates sont approximatives. Admettons donc que la première dynastie remonte à l'an 5000 ; nous voyons des monuments qui sont de cette date reculée, mais qu'y avait-il auparavant ? D'où venait la race qui peuplait alors l'Égypte et qui, cinquante siècles avant l'ère chrétienne, était déjà dans un état de civilisation avancée ? — M. Mariette-bey se préoccupe de chercher le point chronologique où l'Égypte cessa d'être sauvage pour entrer dans l'état civilisé (page 263) ; je crois que, posée ainsi, la question ne peut pas avoir de solution. Un peuple sauvage ne devient pas civilisé de lui-même : c'est le contraire qui a lieu dans certaines circonstances. La véritable question est peut-être celle-ci : D'où est venue la civilisation apportée en Égypte antérieurement à l'an 5000 ?

Dans un appendice de près de cent pages, M. Rhoné a donné un résumé chronologique des annales égyptiennes ; il en a fait déjà un tirage à part, revu, augmenté et accompagné de cartes. Ce fascicule, que l'on pourra se procurer, est un véritable manuel que nous désirons voir répandu le plus possible ; il est à souhaiter que tous, et surtout les jeunes gens et les professeurs, lisent ce court résumé qui permet de mettre de l'ordre dans le cahos qui a longtemps passé pour représenter l'histoire d'Égypte.

A. DE B.

The Voyage of the Challenger. *The Atlantic* : A preliminary account of the general results of the exploring Voyage of H. M. S. Challenger during the yaer 1873 and the early part of the yaer 1876, by Sir C. Wyville Thomson. London, Macmillan and Cᵉ, 1878, 2 vol. in-8 de xxx-424 et xiv-396 p. — Prix : 36 fr.

Voici deux charmants volumes, qui se recommandent également aux naturalistes et aux simples amateurs de voyages; ils intéresseront les uns par de nombreux détails d'expériences scientifiques et d'observations de toute espèce ; ils amuseront les autres par la description de pays étrangers et les tableaux de mœurs qu'ils renferment.

L'expédition que sir Wyville Thomson nous raconte ici avait dû son origine à deux causes diverses; le gouvernement anglais et celui des États-Unis sentaient depuis longtemps la nécessité d'établir entre l'ancien et le nouveau monde une communication télégraphique régulière, et, d'un autre côté, beaucoup de savants anglais désiraient savoir à quoi s'en tenir sur la faune et la flore sous-marines. Quelques observateurs prétendaient qu'à une certaine distance, la vie diminuait graduellement pour disparaître ensuite tout à fait; il ne manquait pas de naturalistes pour soutenir le contraire ; il était utile de savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet, et les membres les plus influents de la Société royale de Londres résolurent d'adresser au gouvernement anglais un rapport circonstancié qui ferait ressortir la nécessité d'une expédition scientifique destinée à la fois à poser la ligne télégraphique en question et à étudier l'histoire naturelle de l'Océan.

Les conclusions du Dʳ Carpenter, qui représentait la Société royale, furent accueillies de la manière la plus favorable, et la corvette *Challenger* partit de Sheerness, dans la Tamise, le 7 décembre 1872, pour son voyage d'exploration ; elle était commandée par le capitaine Nares, richement fournie de tout l'outillage nécessaire, et avait à bord une commission scientifique dont le président était Sir Wyville Thomson, professeur d'histoire naturelle à l'Université d'Édimbourg ; c'est à ce *gentlemen* que nous sommes redevables de l'ouvrage analysé ici. Le voyage dura environ quatre ans, et, dans cet intervalle, le navire parcourut 68,890 mille nautiques, de Sheerness à Portsmouth, de Portsmouth à Ténériffe, de Ténériffe à l'île Saint-Thomas, de là aux Bermudes, puis à Madère, au Brésil et au Cap de Bonne-Espérance ; trois cent soixante-deux postes d'observation furent établis dans les localités les plus importantes, et, quand le *Challenger* entra en rade de Spithead, le 24 mai 1876, il rapportait une masse de notes, de faits et d'échantillons qui prouvèrent surabondamment l'utilité d'un voyage de longue durée terminé sans qu'il y eût un seul accident sérieux à déplorer.

On ne s'attend pas à ce que je reproduise les détails techniques dont les deux volumes de Sir Wyville Thomson sont pleins et qui en font,

pour les gens du métier, le principale mérite; je me bornerai à deux ou trois remarques portant sur la question de la flore et de la faune. 1. La vie animale existe au fond de l'océan à toutes les profondeurs. 2. La vie animale n'est pas à beaucoup près aussi abondante aux limites extrêmes que dans l'intervalle qui sépare ces limites, et cette différence tient probablement à certaines causes chimiques affectant la composition soit de l'eau soit des dépôts à de grandes profondeurs. 3. Il y a tout lieu de croire qu'à de grandes profondeurs la faune n'existe que dans deux zones, l'une près de le surface, l'autre près du fond; dans la zone intermédiaire, on ne trouve aucune ou presque aucune des grandes espèces animales, vertébrées ou sans vertèbres. 4. Quoique les principales espèces d'animaux marins sans vertèbres soient toutes représentées dans ce que l'on peut appeler la faune *abysmale*, la proportion relative de ces espèces est assez curieuse; ainsi les mollusques de toutes les classes sont comparativement rares, tandis que les échinodermes et les porifères prédominent. 5. Les faunes les plus caractéristiques et celles qui se rapportent le plus aux espèces disparues se trouvent principalement dans la mer du Sud, et, en étudiant d'une manière comparative les faunes de l'océan Atlantique et de l'océan Pacifique, on arrive à la conclusion que le déplacement des espèces a eu lieu dans la direction du nord.

Le premier chapitre du premier volume contient les particularités sur les préparatifs de l'expédition, et il est illustré de gravures sur bois représentant l'aménagement du navire, le laboratoire de chimie et les principaux instruments employés par Sir Wyville Thomson et ses collaborateurs. Je n'ai pas besoin de dire que, dans un livre de la nature de celui-ci, la science a la part du lion, et que le lecteur en quête d'*impressions de voyage* fera bien de passer outre; mais il serait injuste de supposer que le savant professeur néglige les considérations politiques ou ethonographiques, les descriptions de paysages ou les détails de mœurs; ainsi le premier volume contient une excellente notice sur les îles Bermudes accompagnée de cartes et de gravures, tandis que le second s'ouvre par un intéressant chapitre qui traite des Açores. Le style de Sir Wyville Thomson mérite un mot d'éloge; sobre sans être sec, pittoresque à l'occasion, et empreint de ce cachet de modestie tel qu'on devait s'attendre à le rencontrer chez un homme vraiment distingué dans sa spécialité. Cent soixante-seize gravures sur acier et sur bois et cinquante-six cartes ou diagrammes reproduisent, pour la meilleure intelligence de l'ouvrage, les observations météorologiques et hydrographiques, le parcours du *Challenger*, les échantillons les plus remarquables de plantes et d'animaux, les points de vue exceptionnellement pittoresques. Bref, ces deux volumes font beaucoup d'honneur à tous ceux qui en ont procuré la publication.

GUSTAVE MASSON.

Die bildlichen Darstellungen in den rœmischen Katakomben als Zeugen für die Wahrheit der christ-katholischen Lehre. (*Les Représentations figurées des catacombes romaines témoignage de la vérité de la doctrine catholique.*) Von Dr Alexander Grillwitzer, Stiftsprior in Rein. Mit 78 Abbildungen. Græz, Vereins-Buchdruckerei, 1876, in-4 de iv-69 p.

L'une des preuves les plus frappantes de la vérité de la doctrine catholique, c'est la perpétuité de ses croyances, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Les représentations figurées des catacombes nous fournissent une démonstration sensible et irrécusable de cette perpétuité, en nous mettant sous les yeux les monuments mêmes dans lesquels les premiers fidèles ont exprimé leur foi. Le P. Grillwitzer a recueilli celles de ces représentations qui sont les plus propres à établir que la foi des premiers chrétiens était la même que la nôtre. Au moyen de soixante-dix-huit d'entre elles, qu'il reproduit en bonnes gravures sur bois, il nous montre successivement, après une description des catacombes, les scènes principales de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'Église fondée sur les apôtres et sur leur enseignement, le bon pasteur, la sainte Trinité, les sept sacrements et surtout la sainte Eucharistie considérée comme sacrement et comme sacrifice, les opérations de la grâce en l'homme, les vertus chrétiennes, la résurrection des corps, etc. Le texte de l'auteur explique les représentations figurées et en justifie l'interprétation. Il fait connaître en quelques mots le lieu où a été découverte la peinture qu'il étudie et en donne le sens d'une manière simple, claire et précise. On apprend ainsi tout à la fois à connaître ce que nous offrent de plus intéressant les catacombes et les enseignements précieux qu'elles fournissent au chrétien, en même temps qu'au théologien et à l'historien du dogme. Du reste, les fresques des catacombes ont inspiré au P. Grillwitzer, non-seulement des pages instructives, mais aussi des lignes charmantes. Combien son langage est gracieux, lorsqu'il parle des fleurs symboliques, images des vertus des martyrs, qu'on voit sur leurs tombeaux? Avec quel à propos il cite le beau passage de Minucius Félix, protestant contre le mépris des fleurs que les païens attribuaient aux fidèles et déclarant qu'au contraire ils admirent leurs couleurs et aiment leurs parfums, mais qu'ils préfèrent encore être embaumés intérieurement par les vertus, les plus belles des fleurs ! On peut juger par là de l'intérêt et de l'utilité du travail sur les représentations figurées des catacombes : *miscuit utile dulci.*

N. O.

Der Brief des Julius Africanus an Aristides, *kritisch untersucht und hergestellt*, von Friedrich Spitta. Halle, Buchhandlung des Waisenshauses, 1877, in-8 de viii-122 p.

Jules Africain, né à Nicopolis, en Palestine, florissait au troisième

siècle. Il composa une chronique qui renfermait l'histoire universelle depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Mais à part quelques fragments, appartenant la plupart à cette chronique, il ne nous reste de lui qu'une lettre à Origène sur l'histoire de Suzanne qu'il regardait comme apocryphe et une lettre à Aristide, sur la généalogie de Notre-Seigneur, dans laquelle il se propose de concilier la double généalogie rapportée par saint Matthieu, d'une part, et par saint Luc de l'autre. C'est cette lettre à Aristide que M. Spitta vient d'étudier et de publier avec beaucoup de soin et d'érudition.

La tâche de M. Spitta était délicate et difficile. Le fragment principal de la lettre de Jules Africain à Aristide nous a été conservé en grec par Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* I, 7. Il existe de ce fragment trois traductions anciennes, la traduction latine de Rufin, et deux traductions syriaques, qu'on lit, l'une dans la traduction syriaque de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe d'un manuscrit de Saint-Pétersbourg, de l'an 462, et l'autre dans une seconde version syriaque conservée à Londres dans un manuscrit du sixième siècle. Un érudit anglais, Routh, a tiré de divers manuscrits quelques autres fragments qu'il a publiés dans le second volume de ses *Reliquiæ sacræ*. Enfin le cardinal Mai a également recueilli quelques débris de la lettre à Aristide.

M. Spitta a étudié, collationné et comparé tous ces fragments dans les textes imprimés et manuscrits; il a cherché à retrouver leur véritable place dans le corps de la lettre et l'a ainsi reconstituée dans la mesure du possible. Il n'a pu réussir à combler toutes les lacunes; cependant, grâce à lui, elle est maintenant à peu près complète. Son œuvre de reconstruction est nécessairement en partie conjecturale ; mais ses conjectures sont du moins très-plausibles et tout à fait acceptables. Le commencement et la fin de la lettre n'ont pas été retrouvés. Elle est aussi incomplète à la seconde page (p. 108) ; néanmoins nous possédons sûrement désormais les parties essentielles de l'écrit d'Africain, cet écrit intéressant par son sujet et son contenu, malgré sa brièveté, qui nous montre avec quel soin on s'est occupé, dès les premiers siècles, de la concorde et de l'harmonie des récits évangéliques. Par cette œuvre de patience autant que d'érudition et de sagacité, M. Spitta a rendu service aux études patrologiques.

G. K.

Five Lectures on the city of ancient Rome, *and her Empire over the Nations, the divinely-sent Pioneer of the way for the catholic Church.* A supplement to the Student's usual course of study in Roman History. By the Rev. Henry Formby. London, Burns and Oates (sans date), in-8 de viii et 88 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ces pages soutient une thèse générale qui obtiendra

sans peine l'assentiment de tous les catholiques, savoir que la Providence avait prédestiné Rome à devenir le centre de la véritable Église et avait, en conséquence, tout disposé à cet effet. Mais il soutient de plus une thèse particulière qui ne rencontrera pas autant d'approbateurs. C'est que Numa Pompilius, le second roi de Rome, le législateur religieux de son peuple, connaissait le vrai Dieu et la loi de Moïse et qu'il avait enseigné la vraie religion ; peut-être avait-il laissé aux Romains des extraits du Pentateuque. La principale autorité alléguée par le P. Formby, en faveur de sa thèse, est celle de Clément d'Alexandrie (qualifié à tort de saint); mais elle est très-contestable pour beaucoup de raisons, en particulier à cause de l'anachronisme que contient le passage cité et que l'auteur reconnaît; de plus, Clément est loin d'affirmer tout ce qu'affirme le P. Formby. Le savant religieux anglais a, du reste, le mérite d'attirer l'attention sur un point historique beaucoup trop négligé de nos jours et de présenter sur la mission providentielle de Rome des considérations propres, dans leur ensemble, sinon dans tous les détails, à frapper l'esprit et à exciter la foi. Nos livres d'histoire sont presque toujours terre-à-terre ; ils ne s'inquiètent pas de faire ressortir le rôle de Dieu, intervenant au milieu de l'agitation des passions humaines et faisant tout tourner à l'accomplissement définitif de ses desseins. C'est là une lacune fâcheuse et entièrement regrettable, comme le dit avec raison le P. Formby, Cette absence de la Providence dans les écrits qui devraient nous montrer partout son action produit un funeste résultat : les lecteurs s'habituent de la sorte à ne point songer à Dieu et il sort de leur vie s'il sort de leurs pensées. Ceux donc qui nous font voir la main de la Providence dans les grands événements de ce monde accomplissent une œuvre salutaire : c'est une bonne action en même temps que la vraie philosophie de l'histoire.

L. M.

Jean de Vienne, *amiral de France* (1341-1396). *Étude historique, suivie de documents inédits, pour servir à l'histoire de la marine française au quatorzième siècle*, par le marquis Terrier de Loray. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1877, in-8 de 276-ccxx p. — Prix : 6 fr.

Moins célèbre que Du Guesclin, Jean de Vienne a tenu pourtant, auprès des premiers Valois, une place presque égale à celle du grand connétable. Dans ses deux patries, la Franche-Comté et la France, en Flandre et en Normandie, en Hongrie et en Afrique, en Castille et en Écosse, sur terre et sur mer, on le vit successivement, simple chevalier, chef d'armée, amiral, ambassadeur, faire de sa vie une longue croisade au profit de la chrétienté et du royaume très-chrétien. Les chroniqueurs ont souvent parlé de lui, et néanmoins sa renommée

n'est point égale à ses services ; elle était demeurée comme enfouie dans les documents nombreux et variés dont M. de Loray vient de nous livrer à la fois la transcription et le commentaire. Ces documents consistent en près de deux cents pièces (mandements, montres, quittances, etc.), extraites de la Bibliothèque et des Archives nationales, du dépôt de la marine et de diverses archives départementales ; leurs titres suffiraient à démontrer la prodigieuse activité militaire, les talents et les occupations multiples de Jean de Vienne.

Dans l'étude historique qui les précède, et qui remplit les deux tiers du volume, M. de Loray a comparé les pièces recueillies par lui aux assertions des chroniques et aux documents déjà connus ; il en a ainsi fixé le sens et déterminé l'importance. Faut-il dire tout d'abord, pour faire la part de la critique, que dans les preuves immédiates de son travail, c'est-à-dire dans les notes qui accompagnent le récit, l'auteur a laissé passer quelques noms propres d'une orthographe incorrecte, *Arsonville* pour *Arronville* (p. 1), *Luo* pour *Luce* (p. 18, 26). *De Morice* pour *D. Morice* (p. 122), Drouet d'Arcq pour Doüet d'Arcq (p. 263). Çà et là, l'historien de Jean de Vienne a un peu trop compté sur l'érudition de ses lecteurs, il ne leur a pas donné suffisamment les moyens de vérifier ou de contrôler ses assertions ; ses indications de sources, ses renvois pèchent quelquefois par une concision excessive. Ainsi les *Monum. patr.* de la page 215 ne me semblent pas désigner clairement la grande collection parue à Turin sous ce titre : *Monumenta historiæ patriæ.* Ailleurs, quand M. de Loray cite Froissart, il se borne à nous donner le chiffre de la page consultée par lui, et l'on aimerait à savoir s'il s'agit des anciennes éditions, de l'édition Buchon ou de l'édition Luce. Je vois mentionnée, page 89, la *Revue archéologique de la Manche*, et je demande en vain quelle année, quelle livraison.

Ajoutons qu'on oublie vite ces négligences de détail en suivant dans le récit de M. de Loray la discussion des faits mémorables qui ont rempli la vie de Jean de Vienne. Dès les premières pages, on peut signaler un heureux essai de réhabilitation historique. Il s'agit du Jean de Vienne qui défendit Calais contre Édouard III, et que plus d'un écrivain a confondu avec l'amiral son neveu. M. de Loray, en s'aidant des chroniqueurs anglais, a montré que le gouverneur de Calais a au moins autant de droits à la renommée et à la reconnaissance nationale que les six bourgeois dont Froissart a célébré, avec une complaisance un peu exclusive, le généreux dévouement. Un peu plus loin (chap. II), c'est un épisode inconnu de l'histoire des croisades qui est remis au jour. Jean de Vienne fit, en effet, partie en 1366 d'une expédition commandée par le comte Amédée de Savoie au profit de l'empereur grec de Constantinople ; il aurait ainsi commencé sa car-

rière militaire dans cet Orient où il devait si glorieusement la terminer sur le champ de bataille de Nicopolis. Les chroniques italiennes ont fourni ici et ailleurs (voir p. 252-253), à M. de Loray des renseignements qui avaient échappé jusqu'ici à tous les historiens français.

De retour en France, Jean de Vienne devient un des intrépides champions de la guerre de revanche contre les Anglais, entreprise par Charles V. Il est de ceux qui reprennent château par château les provinces perdues. Toutefois, il fût resté au second rang, si la charge d'amiral, qu'il reçut en 1373, n'en eût fait sur mer l'auxilaire et l'émule de Du Guesclin. Les chapitres III, V, VI contiennent, sur la flotte française naissante, sur nos arsenaux et nos constructions maritimes au quatorzième siècle, sur les travaux de défense du littoral normand, sur les campagnes navales conduites de l'une à l'autre rive de la Manche, une foule de détails qui éclairent un côté très-peu connu de la guerre de Cent ans. La marine des Valois régna un moment sans conteste sur ces eaux qui devaient voir le désastre de la Hogue, et qui furent, même pour Napoléon Ier, une invincible barrière. Il est curieux de voir ici, dès le règne de Charles V, et grâce à Jean de Vienne, la ruine de la marine et du commerce suivre pour l'Angleterre la perte des conquêtes continentales, et les Normands victorieux commencer, sous la même impulsion, leurs voyages à la côte d'Afrique. L'Écluse est vengé comme Crécy. Il y a des années où Jean de Vienne, selon l'heureuse expression de son biographe, n'a guerre pris terre que sur le sol ennemi.

Sous Charles VI, une invasion aventureuse en Écosse montre son audace toujours croissante (ch. XI), et les armements maritimes auxquels il présida en 1836 et 1387 (ch. X) témoignent de l'ardeur avec laquelle il continuait, de concert avec Clisson, l'œuvre de Du Guesclin. Les divisions des princes, la chute des Marmousets empêchèrent ses efforts patriotiques d'aboutir. Il dut voir avant sa mort la marine délaissée, et les bâtiments de cette flotte qui était son œuvre, qui avait fait trembler l'Angleterre, vendus et convertis en navires de commerce. Au surplus, son dévouement aussi intelligent qu'infatigable le mettait à même de remplir les missions les plus diverses. Sa carrière diplomatique, si peu connue, ne fut pas marquée par de moins utiles triomphes que sa carrière militaire et maritime. Tantôt chargé de soutenir près de l'Université de Paris les droits du pape d'Avignon, tantôt négociant au nom du roi ou du duc de Bourgogne avec les Flamands et les Anglais, tantôt envoyé en Castille ou en Italie pour y travailler au maintien de l'alliance française, il n'en était pas moins présent partout où il y avait une brèche à ouvrir, un coup d'épée à donner. Les deux campagnes d'Afrique et de Hongrie,

qui couronnent cette vie si bien remplie, furent pour lui une distraction, presque une consolation, et restent pour nous le suprême témoignage de sa foi belliqueuse et de son ardeur chevaleresque.

M. de Loray a peu insisté et non sans raison sur ces derniers épisodes. C'est surtout l'homme de mer qu'il voulait faire connaître, et, après avoir lu son attachante étude, nous souscrivons volontiers à ces paroles qui terminent son introduction : « Notre temps ne doit pas oublier que ce vaillant capitaine qui adopta la France, lorsque sa patrie première en était encore séparée, paya son adoption par les plus signalés services, et devint non-seulement le créateur de la marine française, mais qu'il en fut encore, par son caractère, l'honneur et le modèle.»

L. PINGAUD.

Lettres d'Antoine de Bourbon et à Jehanne d'Albret, publiées pour la Société de l'histoire de France par le marquis DE ROCHAMBEAU. Paris, libr. Renouard, 1877, gr. in-8 de XL-418 p.— Prix : 9 fr.

Voici un recueil ajouté à beaucoup d'autres et capable de fournir de nouveaux éléments à notre histoire si riche déjà, du seizième siècle. Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret sont bien connus ; mais leur caractère s'éclaire encore à la lumière de ces lettres intimes que M. de Rochambeau a été chercher, avec le plus grand soin, dans nos grands dépôts publics de Paris, dans les archives départementales, dans les collections particulières, et jusque dans les bibliothèques étrangères.

Cette correspondance comprend trois parties, ou plutôt trois catégories de documents : les lettres d'Antoine à Jehanne dans les premières années de leur mariage, qui sont empreintes des sentiments les plus tendres et nous montrent, dans le roi de Navarre, un époux modèle, un père plein de sollicitude, un prince vertueux dont la vertu, malheureusement, ne durera pas toujours; viennent ensuite les lettres politiques, adressées aux principaux personnages de l'époque, et se rapportant, soit aux guerres avec Charles-Quint, soit aux luttes religieuses; enfin, le volume se termine par la correspondance de Jehanne d'Albret après la mort de son mari, alors qu'elle est le chef véritable des protestants de France, et que tous les partis portent les yeux vers elle. Le contraste est complet entre le caractère du prince brave, mais aussi léger qu'inconstant, et celui de sa femme, âme supérieure et capable de tenir tête aux plus vaillants capitaines et de dompter la plus mauvaise fortune.

Des notes intéressantes, des tables très-complètes et, enfin, un inventaire sommaire des lettres et pièces qui n'ont pas pu être imprimées font de ce volume une publication digne, en tous points, de la Société

qui l'a pris sous son patronage et de l'érudit qui s'est chargé d'en diriger la composition et l'impression.

G. B. DE P.

Louis XIV et Strasbourg, *d'après les documents officiels et inédits*, par A. LEGRELLE. Gand, Snoeck-Ducaju, 1877, in-8 de 252 p. — Prix : 4 fr.

Les historiens et les publicistes allemands de nos jours, voulant justifier l'annexion violente de l'Alsace et de la Lorraine à l'Empire d'outre-Rhin, essayent de démontrer que nos deux anciennes provinces sont allemandes par leurs traditions et leur histoire. La conquête pacifique de Louis XIV est souvent qualifiée de *vol*, de *brigandage*, et nos rancuneux voisins cherchent à refaire l'histoire, comme un criminel s'efforce de faire disparaître les traces de son acte coupable. Dans le livre plein de recherches qu'il offre aujourd'hui au public, M. A. Legrelle démontre, pièces en main, la fausseté des assertions des Allemands. Après avoir établi, en quelques pages, l'origine gauloise de Strasbourg, et fait ressortir les rapports des populations alsaciennes avec la France du moyen âge, l'auteur retrace les principales péripéties du débat diplomatique et militaire qui précéda et accompagna la conquête de Louis XIV.

Pendant la guerre de Trente ans, la ville de Strasbourg, pour conserver son independance menacée par les Impériaux, se tourna vers la France et réclama l'appui de Louis XIII. Plus tard, elle prit part à la lutte que la France, la Suède et une partie de l'Allemagne soutinrent contre l'Empire. Il faut avouer que la protection que la France accordait à Strasbourg était bien un peu intéressée, et qu'elle se changea rapidement en une sorte de convoitise : Richelieu écrivait en 1629 « qu'il fallait penser à se fortifier à Metz et s'avancer jusqu'à Strasbourg, s'il était possible, pour acquérir une entrée dans l'Allemagne; ce qu'il fallait faire avec beaucoup de temps, grande discrétion et une douce et couverte conduite. » Louis XIV devait exécuter ce projet qu'avait conçu le grand ministre de Louis XIII. Strasbourg ne pouvait rester neutre entre l'Empire et la France, deux rivaux trop intéressés à s'en disputer la possession. Trop faible pour se protéger elle-même, cette ville devait devenir tout à fait française ou tout à fait allemande : elle fut la proie du plus fort.

M. Legrelle met hors de doute qu'avant 1681, date de l'annexion, il existait dans Strasbourg un parti français très-puissant, « qui préparait peu à peu les meilleurs esprits de la ville et les plus soucieux de son bien à en ouvrir les portes aux armées d'un prince qui, étant décidément le plus puissant en Alsace, comme en Europe, tenait dorénavant entre ses mains la neutralité, c'est-à-dire le repos, et de

plus le commerce, la propérité de Strasbourg. » Les événements préparaient de longue date, comme on le voit, l'annexion de Strasbourg à la France ; si cette conquête fut peu régulière, elle était justifiée par la mauvaise foi des Allemands dans l'interprétation des traités de Munster et de Nimègue. La thèse que soutient M. Legrelle, c'est que Louis XIV, « s'il n'avait pas incontestablement le droit pour lui, avait du moins des droits ; et le seul point où l'on puisse justement incriminer sa conduite ne touche qu'à la manière préférée par Louvois pour faire valoir des titres sérieux..... Non-seulement la monarchie française, en 1681, ne faisait que reprendre ce qui lui avait été abandonné diplomatiquement dès 1646, mais surtout elle reprenait ce qui n'appartenait plus en réalité à personne outre-Rhin. Elle supprimait simplement une république plus unie de fait à la Suisse qu'au Saint-Empire. »

Ainsi, l'Allemagne n'avait aucuns droits à revendiquer sur Strasbourg, et le reproche de perfidie que ses historiens ont voulu infliger à Louis XIV ne peut soutenir la discussion. Voilà ce qui ressort scientifiquement du livre de M. Legrelle. On désirerait peut-être plus de clarté, un style plus correct et une meilleure disposition dans l'ensemble de l'ouvrage. Les nombreux documents inédits que l'auteur a utilisés font la valeur de cette étude. Sans doute, l'incendie des Archives de Strasbourg pendant la guerre de 1870 a privé M. Legrelle d'une source importante d'information ; mais les archives du ministère des affaires étrangères et celles du dépôt de la guerre, où il a puisé à pleines mains, l'ont amplement dédommagé et lui ont permis de faire la révision du procès intenté à la mémoire de Louis XIV.

ERNEST BABELON.

L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution, 1715-1789, par FÉLIX ROCQUAIN. Paris, Plon, 1878, in-8, cav. de XII-544 p.—Prix : 8 fr.

La Révolution française date-t-elle de 1789 ? A quelle époque faut-il la faire remonter? L'esprit révolutionnaire a-t-il précédé la Révolution? Quand a-t-il pris naissance? Quelles en ont été les vraies causes? Graves questions qui divisent aujourd'hui encore les esprits et que M. F. Rocquain vient d'aborder à son tour. A ses yeux l'esprit révolutionnaire, comprimé par le despotisme de Louis XIV, a commencé à paraître dès le lendemain de la mort du grand roi ; il s'est développé pendant le dix-huitième siècle, pour éclater foudroyant à la fin du règne de Louis XVI. Déjà, sous ce règne et sous le ministère du duc de Bourbon, il y a des germes puissants d'opposition, à ce point qu'il est un moment question d'un projet d'enlèvement du jeune roi. Les querelles dont la bulle *Unigenitus* est l'occasion, les lettres des jésuites et des jansénistes, des évêques et des parlements alimentent

les troubles. La philosophie s'en empare et les entretient. On ne parle plus seulement de réformes, on parle de *révolution*. Ce mot, qu'on croit éclos à la veille de 1789, a été prononcé pendant toute la seconde moitié du dix-huitième siècle. Dès 1743, d'Argenson écrit : « La *Révolution* est certaine dans cet État-ci. » Il se forme un parti de républicains. Les désordres de Louis XV, en fournissant au mécontentement populaire de nouveaux griefs, rendent le mouvement irrésistible. Un instant, il s'arrête, à l'avénement de Louis XVI. Mais, quand on voit les réformes abandonnées presque aussitôt après avoir été tentées, les ministres se succédant sans relâche surtout aux finances, le jeune monarque incertain dans sa voie, le déficit grandissant, l'irritation s'accroît de plus en plus. La convocation des notables ne sert qu'à jeter de l'huile sur le feu; Brienne tombe après Calonne; le Parlement, le clergé, le cri public, réclament les États généraux : la Révolution, qui n'était qu'un mot, devient un fait.

Telle est, si nous ne nous trompons, la thèse soutenue par M. Rocquain dans ce nouveau volume, thèse qu'il établit à l'aide de nombreuses recherches et d'un grand, nous dirons volontiers, d'un trop grand luxe de citations; le texte en devient parfois difficile à lire. Cette thèse, nous sommes très-disposés à l'admettre; nous croyons, comme M. Rocquain, que la Révolution n'a été ni spontanée, ni simple; c'est une explosion, préparée de longue date et due à des causes complexes. Mais, sur ces causes, nous différons avec l'auteur. Il nous paraît faire la part trop petite à l'esprit philosophique; en revanche, il la fait beaucoup trop large... à qui? — on le devinerait difficilement — au clergé et aux jésuites. Ce sont eux, suivant lui, qui auraient la plus grande responsabilité du divorce consommé entre la nation d'une part, l'Église et la royauté de l'autre. Que les querelles du jansénisme aient nui à l'esprit religieux, que l'incroyable intervention du Parlement dans le domaine ecclésiastique ait continué à répandre dans le public la haine et le dédain du catholicisme, cela nous semble incontestable; mais, que dans ces querelles, les torts ou presque tous les torts soient du côté des évêques, voilà ce contre quoi l'histoire proteste, et ce que M. Rocquain n'eût vraisemblablement pas écrit, s'il avait consulté des auteurs moins partiaux dans cette question que des parlementaires, Marais et Barbier, des philosophes, d'Argenson et Voltaire. M. Rocquain nous permettra aussi de lui dire qu'il est bien sévère pour Fleury, auquel il refuse toute capacité, pour Marie-Antoinette, contre laquelle il reproduit toutes les critiques sans jamais faire la part des circonstances et donner place aux témoignages favorables, et en revanche, bien indulgent pour Voltaire, chez lequel la « noblesse du but » lui semble presque racheter la violence et, en bien des occasions, la lâcheté des attaques.

La vieille monarchie a eu ses abus, nous n'avons jamais cherché à le nier; mais la Révolution n'a-t-elle pas eu les siens préparés, puis réalisés par cet esprit révolutionnaire dont l'auteur constate la lente genèse à travers le dix-huitième siècle? M. Taine vient tout récemment de dire ce que ces excès ont été, au début, dans les années que la légende regarde comme heureuses, de 1789 à 1792, et M. Rocquain, lui, nous a jadis montré, dans un livre irréfutable et irréfuté, ce qu'ils étaient devenus à la fin, dans les années terribles, après la Convention et le Directoire. M. DE LA ROCHETERIE.

Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire, par M. DOMENGET, docteur en droit, juge d'instruction près le tribunal de première instance de Bergerac. Paris, Paul Dupont, 1878, in-8 de x-413 p. — Prix : 5 fr.

Après M. Campardon et comme lui, M. Domenget a voulu retracer l'histoire du Tribunal révolutionnaire; il l'a fait en magistrat soucieux de montrer par un simple rapprochement ce que vaut notre magistrature moderne, tant attaquée par les radicaux, et ce que valait la magistrature révolutionnaire, tant prônée par eux. Ce tribunal, dont il semble que des esprits dévoyés souhaitent le retour, il a, en dix-huit mois et à Paris seulement, fait trois mille victimes, non pas seulement des classes privilégiées, mais de toutes les classes. Dans cette « épouvantable boucherie, » « les artisans et les ouvriers, cultivateurs ou autres, figurent pour les deux tiers, et les nobles et les prêtres, pour un dixième seulement; la bourgeoisie, pour le surplus. » L'auteur embrasse toute cette sombre période depuis le 10 mars 1793, date de la création du Tribunal révolutionnaire, jusqu'à la condamnation de son principal pourvoyeur, Fouquier-Tinville. Il passe successivement en revue tous les procès célèbres, Custine, Charlotte Corday, les Orléanais accusés de tentative d'assassinat contre Léonard Bourdon, Marie-Antoinette, les Girondins, Barnave, Hébert, Danton, Madame Elisabeth, Dillon, la prétendue conspiration du Luxembourg, André Chénier, et, après le 9 thermidor, quand le Tribunal révolutionnaire est réorganisé, le procès des monstres, Carrier et Fouquier-Tinville. Il ne disserte pas; il expose, d'après les documents les plus authentiques, les pièces même des procès. Rien n'est plus éloquent qu'une pareille exposition, claire, lumineuse, impartiale, dégagée de toute controverse. Nous ne savons pas de plus péremptoire réponse aux misérables esprits qui tentent aujourd'hui la réhabilitation des Marat et des Robespierre, pas de leçon plus convaincante pour les âmes honnêtes et naïves qui seraient tentées de se laisser prendre à ces sophismes et de se figurer que de pareils temps n'ont existé que dans

l'imagination des écrivains réactionnaires, que « de telles atrocités n'ont jamais été organisées en système. »

L'auteur, qui s'est borné aujourd'hui à peindre le régime de la Terreur à Paris, laisse entendre qu'il pourra bien quelque jour faire une étude analogue sur la Terreur en province : nous espérons qu'il ne tardera pas trop à mettre ce projet à exécution ; dans ce temps d'opinions flottantes et de doctrines incertaines, des livres comme celui-là ne sont pas seulement des œuvres de bonne foi, ce sont des œuvres moralisatrices et d'utile enseignement.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la monarchie de Juillet, de 1830 à 1848, *avec une Introduction sur le droit constitutionnel aux États-Unis, en Suisse, en Angleterre et en Belgique,* par VICTOR DU BLED, docteur en droit, ancien sous-préfet. Tome Ier. Paris, Dentu, 1877, in-8 de CI-429 p. — Prix : 8 fr.

« L'étude de l'histoire et de la philosophie politique nous enseigne qu'un peuple a pu remonter souvent de la République à la royauté, se retremper dans cette dernière, puiser dans cette métempsycose de longs siècles de grandeur et de prospérité, mais que jamais un État de quelque étendue n'a été de la royauté à la République sans que cette évolution ne fût le signal de la perte de son prestige, de sa décadence et de sa ruine. » Ainsi débute l'introduction de ce livre, et du premier coup se révèlent la fermeté de style et la franchise de l'auteur. La thèse ainsi posée, il la démontre par l'exemple des États-Unis, dont il juge la situation présente avec une large et juste compréhension des conditions particulières d'existence de ce grand peuple, — et par celui de la Suisse, dont, contrairement aux préjugés courants, il fait voir la rapide décadence morale et politique. Elle date précisément du jour où la constitution de 1848 y a, sur les ruines des antiques institutions cantonales, fait de la République une réalité ; depuis lors toutes les libertés périssent une à une.

A ces deux contrées M. du Bled oppose le spectacle de la liberté sagement réglée qui règne en Angleterre et en Belgique. Résumer en vingt pages la constitution anglaise, après tant de maîtres que ce grand sujet a attirés, était une lourde tâche : notre jeune auteur s'en tire à son honneur ; mais où il nous paraît surtout heureux, c'est dans son analyse sur la constitution belge. Le modèle moins vaste, moins difficile à saisir, est présenté d'une façon exacte et neuve ; il a fait une excellente étude de droit constitutionnel.

Excellent aussi est le chapitre consacré aux écrivains qui ont laissé des mémoires sur le Gouvernement de Juillet : Guizot, Salvandy, Dupin, Cormenin, Louis Blanc, Alphonse Karr y sont l'objet d'appréciations fines et judicieuses. Le style animé, le goût sûr, la har-

diesse heureuse d'expression, la passion politique même qui carac térisent M. du Bled le font exceller dans ce genre de portraits politico-littéraires.

Voilà plus de la moitié du volume parcouru et nous n'avons pas eu encore à signaler nos points de divergence. Ils existent cependant. Aussi bien ce livre n'est-il pas une histoire à proprement parler. *Scribitur ad probandum* pourrait être son épigraphe. Au milieu de toutes les difficultés qui assiégeaient la Restauration dans sa lourde tâche de rapprocher les deux sociétés que vingt-cinq ans de crimes et de despotisme avaient séparées, seuls les doctrinaires avaient raison. 1830 a sans doute été une faute, une erreur ; mais seuls encore ils voient juste dans les formidables conflits sociaux qui se préparent. Un gouvernement parlementaire, modèle belge, est la vraie panacée qui guérirait la France et l'Europe des maux profonds qui les minent. Dans cette société moderne, où la *Revue des Deux Mondes* paraît à l'auteur tenir aujourd'hui encore, comme sous le Gouvernement de Juillet, « le sceptre de la politique et de la littérature, » il n'y a qu'à demander aux fils de reprendre les exercices d'équilibre jadis si brillamment exécutés par le duc Decazes et le duc de Broglie.

Tel est au fond tout le livre, et c'est pour dire cela que ses six cents pages ont été écrites.

Nous ne discuterons pas cette thèse avec M. du Bled. Nous serons toujours à temps à y revenir, quand le deuxième volume qui doit compléter son ouvrage aura paru. D'ailleurs le cours inévitable des événements ramenera à la vraie tradition nationale, comprise dans son ampleur historique et dans toute son étendue sociale, un esprit aussi distingué et aussi sincère. En ce temps où les convoitises usurpatrices de toute sorte prennent des masques républicains et démocratiques, c'est un vrai mérite que d'attaquer si nettement les erreurs dominantes, que de battre en brèche les idoles du jour et de dire si franchement où l'on veut aller. Encore une fois, nous sommes sûrs de nous retrouver un jour avec M. du Bled, cette fois complétement unis sur le terrain de la vraie constitution française et de la défense sociale. Nous souhaitons que d'ici là il ait fait beaucoup de conversions parmi ses amis. C. J.

Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, *rédigée vers la fin du treizième siècle par Geoffroy de Courlon.* Texte et traduction publiés pour la première fois au nom de la Société archéologique de Sens, par M. G. Julliot. Sens, Ch. Duchemin, 1876, in-8 de XIV-600 p.

Geoffroi de Courlon ou Collon, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, vivait au treizième siècle et était con-

temporain de saint Louis; il mourut en 1281. On connait peu de détails sur sa vie, car il a négligé de parler de lui-même et de sa famille dans la chronique dont il est l'auteur. Le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, l'un des plus célèbres en France au moyen âge, a fourni plusieurs compilations historiques qu'on a déjà publiées en partie. Les plus importantes sont la chronique d'Odorannus qui ne dépasse pas la première moitié du onzième siècle, et la chronique de Clarius et de ses continuateurs qui s'arrête en 1267. Celle de Geoffroi de Courlon à laquelle M. J. V. Le Clerc avait consacré une notice dans le tome XXI de l'*Histoire littéraire,* est aujourd'hui publiée pour la première fois. Le manuscrit que M. G. Julliot a utilisé pour l'établissement de son texte appartient à la Bibliothèque communale de Sens; c'est un volume in-4 sur parchemin, de 163 feuillets à deux colonnes de vingt-cinq lignes, écrit en beaux caractères de la fin du treizième siècle, et relié en veau. Dans la suscription, plusieurs mots ont été grattés; quelques restes de lettres donnent lieu de penser que c'était le nom de l'auteur.

Mais ce manuscrit de la bibliothèque de Sens est loin d'être le seul. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, le P. Lelong et d'autres savants, ont signalé, à Paris même, un texte de Geoffroi de Courlon; malheureusement, depuis cette époque, ce manuscrit s'est égaré. M. J. V. Le Clerc, en 1844, n'a pu le retrouver, et M. Julliot n'a pas fait de nouvelles recherches. Un autre manuscrit aurait fait partie, jusqu'à l'année dernière, de la riche collection de M. Ambroise Firmin-Didot; l'éditeur de notre chronique s'est abstenu de vérifier ce fait. Une troisième copie de l'œuvre de Geoffroi de Courlon a été vendue en 1849 à M. de Salis, alors député de la Moselle; enfin, sous les nos 455 et 480, la Bibliothèque du Vatican conserve deux manuscrits du treizième siècle provenant du fonds de la reine Christine de Suède, ouvrages décrits par La Curne Sainte-Palaye, et qui sont la copie de la chronique éditée aujourd'hui. M. G. Julliot a eu le tort de ne consulter que le manuscrit de la Bibliothèque communale de Sens, d'autant plus que l'on sait que les différentes copies présentent des variantes assez nombreuses.

Geoffroi de Courlon, comme un grand nombre d'autres chroniqueurs, a la prétention de raconter les événements qui se sont passés depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année 1295. » Son livre est une compilation écrite en fort mauvais latin, remplie de fort intéressants détails, sans doute, mais tellement mélangés d'anachronismes et de fables, qu'il est difficile d'y distinguer la vérité de l'erreur. » Les notes critiques étaient d'autant plus nécessaires qu'il est plus difficile de démêler la légende d'avec l'histoire; or, M. Julliot a publié son texte sans aucune note; c'est, croyons-nous, une lacune regrettable.

Pour toute la période dont il n'est pas contemporain, Geoffroi de Courlon ne fait que résumer d'autres ouvrages ou d'autres chroniques qu'il enchaîne d'une manière plus ou moins habile. Il puise abondamment dans le Nouveau Testament, l'évangile de Nicodème, la chronique de saint Isidore de Séville, les Gestes des Francs, les chroniques d'Odorannus et de Clarius, etc.

Le livre de Geoffroi de Courlon s'ouvre par une liste chronologique assez exacte des archevêques de Sens, des rois de France, des papes, des abbés de Saint-Pierre-le-Vif, enfin, des empereurs depuis Auguste jusqu'à Frédéric II. Puis, en historien scrupuleux, notre chroniqueur cite les sources qui lui ont servi à composer son ouvrage : on peut dire que c'est un résumé des sciences historiques enseignées dans les monastères au moyen âge. Après avoir raconté les origines du christianisme, Geoffroi de Courlon s'étend assez longuement sur la mission de saint Savinien et de saint Potentin, envoyés, selon lui, par saint Pierre pour évangéliser la Gaule. Arrivé au cinquième siècle, il devient tout à coup très-sobre d'épisodes et se borne presque à la nomenclature des archevêques de Sens ; il nous annonce lui-même que c'est par scrupule historique : « A cette époque, dit il, les chroniques ne concordent pas, et, comme les écrits en désaccord engendrent l'ignorance, j'aime mieux passer outre que de m'exposer à mentir. » Le récit de l'honnête religieux reste sec et stérile jusqu'au treizième siècle ; il ne s'étend que sur les translations de reliques et sur les événements de l'histoire ecclésiastique de Sens. Dans les chapitres qu'on aurait lieu de s'attendre à trouver plus détaillés, puisque l'auteur raconte les événements dont-il est lui-même le témoin, on retrouve cependant encore presque la même aridité, et il n'y a pas de récit suivi. Pour cette dernière période, néanmoins, Geoffroi de Courlon nous fournit quelques faits intéressants et ignorés jusqu'à ce jour. Il s'arrête quelque temps sur la vie du pape Urbain IV né à Troyes et qui était presque son compatriote ; il donne aussi de précieux renseignements sur le pape champenois Martin IV ; il mentionne avec une sorte d'orgueil la visite du roi de Naples, Charles II, au monastère de Saint-Pierre-le-Vif.

En résumé, la chronique de Geoffroi de Courlon est surtout importante pour l'histoire ecclésiastique de la province de Sens. Nous ne parlerons pas du style qui est rude, barbare et incolore ; la traduction de M. G. Julliot n'est pas élégante, mais elle est correcte et exacte.

ERNEST BABELON.

Les Comtes et le comté de Soissons, par Édouard de Barthélemy, membre titulaire du Comité des travaux historiques. Paris, Menu, 1877, gr. in-8 de 146 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouveau livre de M. É. de Barthélemy a obtenu, en 1876, le premier prix avec médaille d'or du concours d'histoire locale ouvert par la Société académique de Saint-Quentin. Cette distinction méritée témoigne de sa valeur. En l'écrivant, le savant écrivain s'est principalement proposé de présenter au lecteur les biographies de tous les personnages qui portèrent dans l'histoire le titre de comtes de Soissons. Ils ont été nombreux et la plupart illustres.

L'ancien *pagus Suessionensis* confinait, à l'est, à l'évêché-comté de Laon et à la seigneurie de Coucy ; au nord, au Laonnois encore, aux comtés de Braine, d'Oulchy et de Valois ; à l'ouest, au Noyonnais, et au midi au Rémois. Il constituait un fief des plus considérables, en possession de l'ensemble des droits régaliens, même de celui de battre monnaie, mais qui néanmoins soumettait son titulaire à l'obligation de l'hommage entre les mains de l'évêque. Le nom du premier comte héréditaire de Soissons est entouré d'une certaine obscurité. M. de Barthélemy, s'appuyant particulièrement sur la chronique de Richer, croit pouvoir établir qu'il s'appelait Guy et était fils d'Héribert de Vermandois. Petite-fille et héritière de Guy, Alaïs de Soissons épousa, en 1058, Guillaume Busac, de la maison ducale de Normandie. A cette maison, une nouvelle alliance fit succéder, en 1146, celle de Nesle, qui donna huit comtes au Soissonnais et s'éteignit au commencement du quatorzième siècle dans la personne de Marguerite, femme de Jean de Hainaut. Les longs désastres de la guerre de Cent ans, les empiétements progressifs du pouvoir royal, qui se traduisirent, en 1325, par l'établissement à Soissons, d'une prévôté ressortissant directement au bailliage de Vermandois, devaient, à partir de cette époque, rendre désormais plus nominale qu'effective l'autorité des comtes dans leurs domaines. Ils n'en ont pas moins fourni à M. de Barthélemy la matière d'intéressantes études. Nous signalerons, entre autres, les pages consacrées à Charles de Bourbon et à Louis son fils, qui périt au combat de la Marfée (6 juillet 1641), et surtout la biographie vraiment complète dont a été l'objet Olympe Mancini. Rédigée sur des documents importants récemment publiés, cette biographie présente sous un jour parfois nouveau la vie aventureuse de la célèbre comtesse de Soissons, et les détails précis qu'elle révèle nous semblent laisser bien peu de place et de crédit à la thèse indulgente soutenue, il y a quelques années, par M. Amédée René.

A côté de l'histoire des comtes, M. de Barthélemy a placé celle du comté. Une transaction de l'année 1412 l'avait partagé par moitié, avec port simultané du titre comtal, entre les héritiers de Louis duc

d'Orléans et Robert de Bar, petit-fils du célèbre Enguerrand VII de Coucy, auquel Guy de Châtillon, héritier de Jeanne de Hainaut, avait vendu, en 1367, son domaine de Soissons. La moitié attribuée aux Orléans-Valois, après avoir fait retour sous François Ier à la couronne, devint, au dix-septième siècle, l'objet d'un engagement dont se rendit cessionnaire le mari d'Olympe Mancini, Eugène-Maurice de Savoie-Carignan, déjà propriétaire d'un quart du comté de Soissons du chef de sa mère, sœur de Louis de Bourbon, représentant médiat de la maison de Bar. Le dernier quart appartenait à sa cousine germaine, Marie d'Orléans-Longueville, duchesse de Nemours, à la mort de laquelle il échut à Philippe, duc d'Orléans (1706). Louis, duc d'Orléans, son fils, s'étant rendu acquéreur des droits de la princesse de Saxe-Hilbourghausen, héritière de la branche française de Carignan, réunit ainsi entre ses mains la totalité du comté et en obtint l'érection en apanage. Un arrêt du Conseil, du 5 février 1751 régla cette transformation, qui devait être la dernière jusqu'à la nuit du 4 août 1789, où l'apanage, le comté et la mouvance de Soissons disparurent avec l'ensemble de l'ancien régime.

COMTE DE LUÇAY.

Storia degli Italiani, per CESARE CANTU. Tomes XIV et XV. Torino, Unione tipografico-editrice, 1877, 2 vol. in-12 de 421 et 386 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Les tomes XIV et XV sont les deux derniers de cette édition populaire de la *Storia degli Italiani*. Le tome XIV comprend l'histoire de 1830 à 1870; le tome XV comprend neuf appendices sur les dialectes italiens, sur l'année et le calendrier, sur l'incertitude de l'histoire primitive de Rome, sur les sibylles, sur les noms et familles de l'ancienne Rome, sur les monnaies et mesures, sur les fables touchant Virgile, sur Dante hérétique. Des documents satistiques, une chronologie des princes et seigneurs des États italiens, quelques corrections et une table alphabétique des matières contenues dans tout l'ouvrage terminent le volume. Le récit des faits contemporains est des plus animés : on sent qu'on entre sur un terrain où l'auteur rencontre les compagnons de ses luttes : Cantù, on le voit, aime son Italie, sa Lombardie surtout; il a ressenti vivement la douleur de voir l'étranger dominer sur son pays natal, et, dans toutes ces pages, circule un souffle vraiment patriotique. Il dit comment naquirent et se développèrent les aspirations nationales, puis les complots, les insurrections nées de ces aspirations qui vinrent se confondre et se perdre dans les aspirations vers le Piémont. Évidemment il condamne les crimes, mais il est indulgent, mais volontiers dans un jury il admettrait bien facilement les circonstances atténuantes; n'est-on pas couvert par un désir d'être

une nation, et de donner une vie, une existence historique à l'expression géographique de l'Italie? Aussi plus d'un catholique trouvera que l'auteur ne blâme pas assez les révolutionnaires qui, peu délicats sur les moyens, compromettent tout en des aventures détestables; on trouvera qu'il ne discerne pas assez, sous le voile de sentiments patriotiques destinés à entraîner la foule, l'odieux des doctrines anticatholiques, ennemies de la société et de la religion. Et cependant M. Cantù doit bien connaître quel est le but constant des efforts de la secte perverse dont le génie a été d'aveugler les honnêtes gens sur leurs visées suprêmes. Mais M. Cantù reste calme en racontant l'invasion des Romagnes et de l'Ombrie qui, en 1860, souleva dans tous les cœurs catholiques d'au-delà des Alpes tant d'indignation. « C'est ainsi, nous dit-il, que les Marches et l'Ombrie furent amenées à faire partie de la famille italienne. » On peut donc croire que, tout en regrettant les moyens employés, M. Cantù est assez satisfait que l'unité territorale se soit formée. Cette étrange modération de langage du célèbre écrivain catholique devrait au moins donner à ses jugements en faveur de l'Église et à ses démonstrations de son rôle social si bienfaisant une autorité qu'aucun Italien ne devrait récuser. Si l'on trouve parfois à critiquer, dans l'ouvrage, on reconnaît qu'une pensée élevée conduit toujours la plume du savant publiciste qui, dans ses conseils aux Italiens, leur répète en terminant, ce qu'ils ne devraient jamais oublier, que la liberté est le droit limité par le devoir. H. DE L'É.

L'Age de pierre dans les souvenirs et superstitions populaires, par M. ÉMILE CARTAILHAC. Paris, C. Reinwald et Cᵉ, 1878, gr. in-8 de 102 p. avec 68 grav. 2 pl. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un fait fort curieux que cette superstition, si ancienne et si généralement répandue, qui attribuait et donne encore un pouvoir protecteur contre les effets du tonnerre à certaines pierres dites céraunies, d'aspect particulier, telles que les haches en pierre polie. Leur vertu magique ne se borna pas à préserver de la foudre, elle s'étendit à bien d'autres cas; de même, elle ne fut pas la propriété exclusive des haches polies, elle fut reconnue aux pointes de flèches en silex. Quelques musées possèdent des spécimens de ces armes montées en bijoux ou servant de pendants à de riches colliers, qui ne pouvaient être que des amulettes.

M. Émile Cartailhac, dans un intéressant travail, s'est livré à de savantes et laborieuses recherches pour remonter à l'origine de ces croyances, en constater la généralité, retrouver les formes variées qu'elles revêtaient et les cas nombreux auxquels elles s'appliquaient. Il voit dans ces superstitions, comme l'indique le titre de son livre, un souvenir de l'âge de la pierre, tout en faisant remarquer fort logi-

quement que la connaissance de la fabrication et de l'appropriation des instruments en pierre avait dû se perdre complétement pour que l'ignorance les aient ainsi détournés de leur usage primitif.

Il semble, en effet, que les attributions surnaturelles des céraunies découlent d'une tout autre idée : du phénomène de la chute des aérolithes. Aussi bien, est-il permis de douter que les pierres brutes, sous la forme desquelles certains mythes du paganisme étaient personnifiés, aient une connexité nécessaire avec l'âge de la pierre, — cet âge, qui est la préoccupation constante de M. Émile Cartailhac, qu'il affirme ou défend alors qu'en principe il n'est plus, que nous sachions, guère contesté.

Sauf ces quelques réserves, nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de M. Émile Cartailhac est un travail d'érudition dans lequel les citations de textes nombreux s'unissent à la production de faits intéressants et peu connus. H.-A. MAGARD.

Lectures on the manuscript materials of ancient Irish history, par EUGÈNE O'CURRY, professeur d'histoire et d'archéologie à l'université catholique d'Irlande. Nouveau tirage. Dublin, Hinch et Traynor, 1878, in-8 de XXVIII-722 p. — Prix : 8 fr. 50.

Nous sommes heureux d'annoncer cette réimpression d'un ouvrage qui devrait être plus connu en France. Les savants, qui ont jusqu'ici cherché dans les textes néo-celtiques l'explication des documents si peu nombreux que l'antiquité nous a laissés sur les Gaulois, se sont égarés dans l'étude des lois du pays de Galles, de la poésie galloise et de celle de la Bretagne française. La conquête romaine a détruit, en Grande-Bretagne et en Gaule les institutions celtiques. L'Irlande a échappé à cette conquête, elle a conservé les institutions celtiques intactes jusqu'à la conquête anglaise au douzième siècle de notre ère, et chez elle la littérature celtique survit dans des manuscrits nombreux dont quelques-uns remontent jusqu'aux huitième et neuvième siècles, et dont des gloses de tout âge, encore incomplétement publiées, expliquent les termes inusités aujourd'hui. La connaissance de ces manuscrits est d'une nécessité fondamentale; répandre cette connaissance est l'objet du livre d'O'Curry. O'Curry est un de deux savants que le gouvernement d'Irlande chargea, en 1852, de préparer l'édition des lois anciennes d'Irlande, dont trois volumes ont paru depuis : il était mort avant la publication du premier volume, en 1865, mais ses copies et ses traductions, comme les copies et les traductions d'O'Donovan, son collaborateur et son émule, ont servi de base à l'édition officielle. Ses *Leçons sur les matériaux manuscrits de l'histoire d'Irlande* ont été données à l'Université catholique d'Irlande en 1855 et en 1856 : elles ont paru pour la première fois en 1860. Depuis l'é-

poque à laquelle elles remontent, l'étude de la langue irlandaise a fait quelques progrès, la publication de glossaires restés manuscrits et d'un certain nombre de gloses inédites, les travaux grammaticaux de MM. Stokes, Ebel et Windisch permettent, sur quelques points de détail, d'atteindre le sens des textes avec plus de rigueur et de précision qu'il y a vingt ans. Ajoutons que, lorsqu'il existera un dictionnaire de l'ancien irlandais, on pourra encore aller plus loin dans la voie de l'exactitude. Quoi qu'il en soit, le livre d'O'Curry est classique parmi les savants qui s'occupent de littérature irlandaise, et mériterait d'être lu attentivement par tous ceux qui, d'une façon quelconque en France, se sont occupés de Mac Pherson, ou qui, après s'être laissés induire en erreur par les *Triades* galloises, désirent enfin trouver, dans le monde néo-celtique, un terrain littéraire solide.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Catalogue systématique des livres russes pour les années 1875 et 1876, par VLAD. MÉJOV. Saint-Pétersbourg, in-8 de XX-584 et LXXX p. — Prix : 10 fr.

M. Méjov s'est voué exclusivement aux recherches bibliographiques. S'il n'est pas le seul en Russie à s'y livrer tout entier, il surpasse les autres par une fécondité qui ne se démentit pas. En effet, il ne se passe guère d'année qu'il n'offre au public quelque nouveau fruit de ses labeurs, dont on ne saurait méconnaître l'utilité et le mérite. Il n'exclut aucune branche des connaissances humaines. A côté des travaux consacrés spécialement à la géographie, à la littérature, à l'histoire de l'instruction publique, aux sociétés de secours mutuels et aux corporations ouvrières, à la question israélite, etc., il dresse, année par année et d'après un plan uniforme, de volumineux inventaires de livres publiés en Russie sur toute sorte de matières.

Le nouveau *Catalogue systématique* que nous annonçons est la continuation du travail commencé par M. Méjov, il y a dix ans environ. Il fait connaître tout ce qui a paru dans la presse russe, durant les années 1875 et 1876, et se trouve chez Jacques Isakov, dont la maison compte déjà un demi-siècle d'existence. En même temps il sert de 7e et 8e supplément à ses catalogues des années précédentes. On comprend qu'il est impossible d'entrer ici dans des détails. Je ne parlerai pas non plus des défauts que des juges compétents ont fait remarquer dans la classification des matières, défauts que l'auteur est le premier à avouer, mais qu'il est souvent impossible d'éviter, vu la variété des sujets que peut contenir un même livre. Il y a aussi tel défaut qu'on lui reproche et qui pourtant n'en est pas un. Ainsi, M. Méjov a raison, selon nous, de tenir compte de la *forme*, et de mettre, par exemple, les poésies religieuses dans la section de littérature, plutôt que de

théologie ascétique ou d'histoire, d'autant que rien n'empêche de les y subdiviser d'après le *contenu*. Mais ce qu'on ne saurait assez approuver dans ses travaux bibliographiques, ce qui les rend particulièrement utiles, c'est la loi qu'il s'est faite d'indiquer à la suite des ouvrages, les articles de revues et de journaux qui en font la critique. Sous ce rapport, les catalogues systématiques de M. Méjov sont, on peut dire, *uniques*, et n'ont rien de comparable, non-seulement en Russie, mais encore en France et ailleurs.

J. Martinov.

BULLETIN

Aperçu sur la société moderne. *Sa maladie, sa guérison. Prochain et complet triomphe du catholicisme*, par Jules de Cacheleu. Amiens, typ. Yvert, 1877, in-12 de 371 p. — Prix : 2 fr.

M. Jules de Cacheleu est animé des meilleures intentions : nous sommes d'autant mieux disposé à lui rendre justice sur ce point que c'est là, croyons-nous, le seul compliment que nous puissions faire à son livre. Réunir dans un pêle-mêle sans nom, à travers lequel il nous a été impossible de découvrir la moindre velléité du plan, même le moins précis et le plus imparfait, réunir, dis-je, soixante-quinze articles de journaux où il est tour à tour question de la gendarmerie et de la Pologne, de la Sorbonne et du duc de Magenta, de philosophisme, de physiologie, de psychologie, de théologie et de cent autres choses fort diverses, c'est faire une œuvre qui n'a d'utilité pour personne, — ni pour son auteur, ni pour la cause qu'il veut défendre. Que M. de Cacheleu, qui a de la chaleur et de la vie dans son style, nous donne un bon livre, nous applaudirons des deux mains. Mais s'il avait l'intention de publier un nouvel ouvrage dans le genre de celui dont il vient d'être question, nous lui conseillerions franchement de ne pas recommencer. Nous avons besoin d'autre chose.

E. de la D.

Procédure des débats parlementaires, par Alfred Bonsergent, attaché à la présidence du Sénat. Paris, Cotillon, 1878, in-18 de 29 p. — Prix : 50 cent.

Le titre de cet opuscule en précise l'objet. Ce n'est pas un manuel complet, mais un exposé succinct de la législation sur la matière, que l'auteur s'est proposé de présenter à ceux qui s'intéressent aux choses de la politique, et on sait que le nombre s'en accroît chaque jour en France. Le mécanisme relativement compliqué de la constitution du 25 février 1875, des lois organiques et des règlements spéciaux qui régissent les rapports des Chambres entre elles avec le pouvoir exécutif, nous semble donner à son travail une opportunité et une utilité réelles.

H. de L.

L'Embryotomie *au point de vue théologique et moral, ou examen de la question s'il est permis de tuer l'enfant pour sauver la mère*, par le P. A. Eschbach, supérieur du séminaire français de Rome. Paris, Palmé, 1878, in-8 de 69 p. — Prix : 1 fr. 50.

Savante et curieuse étude sur une question fort débattue de nos jours, qui, à la fois, soulève les plus hautes responsabilités morales et entraîne les plus graves conséquences sociales. La pratique, venue d'Amérique et d'Angleterre, qui de plus en plus veut la résoudre par l'affirmative, ne s'arrêtera-t-elle pas elle-même indécise devant les abus qu'elle semblerait encourager? Même réduite à ses termes les plus étroits, aux cas le plus strictement définis, la question est tranchée par le respectable auteur, conformément à la tradition de l'Église, dans le sens de la non-licéité de l'acte. On lira avec intérêt l'exposé des opinions contradictoires émises sur ce grave sujet par les théologiens et les médecins. A. D.

Qu'appelle-t-on équivalent chimique? *Critique de la chimie actuelle*, par F.-A. Hartsen. Paris, Savy, 1877, in-8 de 32 p. — Prix : 1 fr. 25.

Pour les chimistes, les équivalents des corps sont les proportions en poids suivant lesquelles ils se substituent les uns aux autres dans leurs combinaisons avec un même poids d'un corps pris comme base de comparaison. Cette notion fort simple n'a pas tardé à être compliquée et obscurcie par la variété et la profusion des faits. La faute en est aux trop rapides progrès d'une science née d'hier, qui a grandi tout à coup et dont le langage, expression synthétique des phénomènes, ne peut se modifier aussi vite que les faits s'accumulent. Aussi, bien que l'auteur ait émis quelques justes critiques, nous ne voyons pas qu'il ait vraiment éclairé le sujet, et l'heure ne nous semble pas venue de renverser l'édifice des Lavoisier, des Berzélius et des Dumas, pour y substituer une philosophie nouvelle dont M. Hartsen croit avoir posé les bases. A. D.

L'Astronomie de la jeunesse, par H. Plessix, capitaine d'artillerie, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Plon, 1878, gr. in-18 de 267 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cet ouvrage, destiné à des enfants, l'auteur nous paraît avoir bien saisi le genre qui convient à ce jeune public. Ne pas chercher à tout dire, ne pas se perdre dans les détails, mais s'attacher aux questions fondamentales, et les traiter avec tous les développements nécessaires pour éviter l'aridité et pour épargner au lecteur toute contension d'esprit. L'exposition est claire et les démonstrations généralement présentées, sous une forme bien saisissante.

Quant au choix des questions, je reprocherai à M. Plessix de s'être trop exclusivement arrêté à ce qu'on pourrait appeler le squelette géométrique de l'astronomie, c'est-à-dire à tout ce qui se rattache aux mouvements de la terre et de la lune. De là, quelque chose de froid et de terne dans un sujet cependant si plein de grandeur et de poésie. Quelques détails physiques sur les planètes, les comètes, les étoiles, les nébuleuses, remplaceraient avec avantage certains développements plus qu'hypothétiques sur la cosmogonie de Laplace.

Chose plus fâcheuse : pourquoi M. Plessix, qui ne paraît cependant pas hostile aux idées religieuses, consacre-t-il six pages à développer la fable

surannée de Galilée et de son *E pur si muove*, en gratifiant d'ailleurs trop généreusement l'illustre Italien des découvertes de Copernic. Ne pouvait-il aussi présenter à son jeune auditoire un martyr plus intéressant que Giordano Bruno? V.

Le Multiplicateur à trois cents carrés *ou Table de multiplication de* 1 *à* 300, ouvrage utile aux commerçants, acheteurs, peintres, etc., par M. Maxime Cordier, professeur de comptabilité. 1 vol. in-8, cartonné. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est le barême de la multiplication; son titre suffit pour indiquer le profit que, dans beaucoup de cas, on en peut tirer. Il n'est pas une profession dans laquelle on n'ait à faire des calculs; ce volume peut les simplifier et faire réaliser ainsi une grande économie de temps. S.

Les Changes et les arbitrages, *rendus faciles et corrects*, par Hippolyte Vannier, directeur de l'École supérieure du Havre; extrait du cours de Bureau commercial, professé par l'auteur. Paris, Delagrave, 1877, in-18 de 280 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est un excellent petit traité sur toutes les matières relatives au commerce de banque. L'auteur commence par exposer et étudier à fond ce qui concerne le change, c'est-à-dire le calcul des effets sur l'étranger, des matières métalliques et des fonds publics; puis il passe à l'étude pratique des arbitrages, opérations plus délicates et plus compliquées, où la spéculation se trouve sans cesse à côté des opérations sérieuses. On peut rendre à ce livre cette justice qu'il expose avec précision et clarté tous les problèmes abordés, et qu'il indique les calculs à effectuer pour les principales places de l'Europe. S.

Notions pratiques d'hygiène populaire, par le Dr Picqué. Paris, Dejey, 1878, in-12 de 98 p. — Prix : 1 fr.

Leçons de législation usuelle, par Henri Viel-Lamare. Paris, Dejey, 1878, in-12 de xv-258 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux volumes, résultat de leçons données aux cours de l'Association polytechnique, se recommandent, comme ouvrages populaires, par l'ordre, la clarté, la méthode : le cadre en est bien tracé et bien rempli. Prenons-les pour modèles, mais gardons-nous de les envoyer à nos bibliothèques ouvrières : l'esprit en est équivoque et dangereux, sinon mauvais. On lit, à la première page du volume d'hygiène : « L'homme est un être complexe : il a une âme et des organes. Par son âme, qui le rend capable de *civilisation*, il est soumis à l'*hygiène* morale. » Certes, un spiritualiste de l'Université de France n'en demandera pas davantage; un catholique a le droit d'être plus exigeant. Les *Leçons de législation usuelle* ont des tendances plus accentuées : les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes sont exagérées (p. 19), les bienfaits de la Révolution pour la classe ouvrière trop vantés (p. 73, 74). — Ces critiques nous sont pénibles à faire, car ces deux ouvrages ont un mérite réel, et quelques retouches les rendraient irréprochables.

J.-A. de Bernon.

La Scriptolégie, *méthode accompagnée d'exercices gradués pour apprendre aux enfants à écrire et à lire l'écriture avant le livre imprimé, dans laquelle on applique le système de l'intuition des sons,* par J. Gheur, directeur de l'École des orphelins à Liège. Liège, H. Dessain, 1877, in-12 de VII-107 p. avec deux planches. — Prix : 1 fr.

Il est inutile d'insister sur les avantages qu'il y a d'apprendre aux enfants à lire en écrivant. Mais les instituteurs manquaient de guide pour appliquer cette nouvelle méthode avec fruit. Ils pourront d'autant plus se fier à celui-ci qu'il est à la fois le produit de l'étude consciencieuse des traités allemands les plus renommés et de l'expérience personnelle de l'auteur. M. Gheur y expose des procédés d'un caractère tout nouveau, qu'il a pratiqués lui-même pendant longtemps, et par lesquels il a obtenu les plus heureux résultats. L'auteur, pour faire connaître les principes de sa méthode, a suivi non la voie des préceptes, mais celle de l'exemple. Dans des dialogues animés, il nous montre l'instituteur à l'œuvre, conduisant ses élèves, par des moyens rapides, à l'art de représenter les sons et les bruits de la voix humaine et ne négligeant pas d'enrichir en même temps leur esprit d'une quantité de notions utiles. Les leçons sont accompagnées de notes philologiques fort intéressantes et d'utiles remarques sur la prononciation. X.

Notice historique sur les terres et seigneuries de la Borde et de Montdidier (1489-1780), par la baronne A. de Girard-Vezenobre. Paris, Auguste Ghio, 1877, in-8 de 24 p. — Prix : 1 fr.

Ces terres et seigneuries étaient situées sur les deux rives de la Seine, près de Saint-Germain-en-Laye. La notice historique dont elles sont l'objet est le résumé d'une série de titres provenant de la succession du célèbre fabuliste Florian, dont Madame la baronne de Girard-Vezenobre est la seule héritière. Cette trop brève étude, qui n'est, à tout prendre, qu'un inventaire exact et consciencieux des familles qui ont possédé la Borde et Montdidier, peut offrir quelque intérêt à ceux qui étudient l'histoire des environs de Paris.

Er. B.

De la protection accordée aux œuvres d'art, *aux photographies, aux dessins et modèles industriels et aux brevets d'invention dans l'empire d'Allemagne,* par André Morillot. Paris, Cotillon; Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht, 1878, in-8 de VII-164 p. — Prix : 2 fr.

Les droits désignés, à tort ou à raison, dans la langue de la doctrine et dans celle de la pratique, sous le nom de propriété artistique, littéraire, industrielle, ne sont pas encore complétement déterminés en théorie; et leur réglementation dans le droit positif trahit cette lacune de la science. La législation de l'empire allemand sur cette matière, formulée dans les lois des 11 juin 1870, 9, 10, 11 janvier 1876, 25 mai 1877, est un progrès considérable sur « notre législation disparate et incomplète, dont les innombrables lacunes n'ont pu être qu'imparfaitement comblées par une jurisprudence industrieuse, et que des retouches successives ont rendue tout à fait incohérente. » Ainsi s'exprime M. Morillot; c'est dire d'avance l'utilité de son travail, consacré : 1° à l'exposé historique et exégétique des lois allemandes de 1876 et 1877; 2° à la nature du droit d'auteur en lui-même. On y trouvera de précieux renseignements pour la réforme législative à réclamer en France; et si l'on ne partage pas en tout les vues de l'auteur, notamment sur ce qu'il dit de la perpétuité, on reconnaîtra du moins le service qu'il a rendu. J.-A. de Bernon.

Vingt nouveaux portraits, par Léon Gautier. Paris, Palmé, 1878, in-12 de II-405 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume continue la série des études littéraires de M. Léon Gautier dont la plupart ont déjà paru dans le journal *le Monde*. C'est une galerie où paraissent les figures les plus diverses, mais se rattachant toutes, soit à la littérature, soit à l'histoire et à l'érudition, soit à la théologie, soit aux beaux-arts : elles attestent l'étendue des connaissances de l'auteur, la variété de ses aptitudes et la facilité avec laquelle il s'assimile tous les sujets et exprime ses impressions toujours vives, ses sentiments toujours nobles, généreux et chrétiens. La liste des portraits suffira à faire ressortir les contrastes : Guizot, dom Guéranger, Michelet, Guillaume de Schlegel, André Chénier, Jean-Sébastien Bach, le compositeur; Gœthe, J.-F. Rio, Raymond Brucker, Villemain, Jules Quicherat, Alexandre Bida, l'artiste; le R. P. Victor de Buch, Victor Hugo, Gaston Boissier, Jules Sandeau, Léopold Delisle, le R. P. Faber, Armand Ravelet et Louis Veuillot. Beaucoup ont déjà posé devant le public, et la critique sûre, savante et d'une inspiration toujours si profondément catholique de M. Gautier, servira à rectifier bien des jugements portés sur les personnages dont nous venons de citer les noms. Mais d'autres figures sont presque nouvelles, ainsi celle de M. Armand Ravelet, dont le *Polybiblion* a reproduit les traits principaux; celle si originale de Raymond Brucker, qui semble s'être fait oublier des hommes, du jour où il ne les a plus divertis et où il a cherché à les ramener à Dieu; celle du R. P. de Buch, un des Bollandistes; et surtout celles de M. Léopold Delisle, le directeur général de la Bibliothèque nationale, et de M. Jules Quicherat, le savant directeur de l'École des chartes, qui seront de véritables révélations pour la plupart des lecteurs. Dans une si grande variété de sujets, il serait difficile qu'on s'accordât toujours sur les appréciations; mais ce que nous nous permettrons de regretter, ce sont des inégalités dans le style, qui n'est point toujours au niveau des idées.

R. S.

Chez nous et chez nos voisins, par Xavier Aubryet. Paris, E. Dentu 1878, in-18 j. de 336 p. — Prix : 3 fr.

Il y a des titres qui sont des trompe-l'œil. Ils promettent monts et merveilles — et finalement ne donnent rien qui vaille. Celui-ci est trompeur également, mais en bien. Il tient plus qu'il ne promet. Nos *voisins*, c'est-à-dire les Anglais, sont représentés par trois chapitres : *Byron et le byronisme*, *Charles Dickens*, et *Comme quoi l'Angleterre se suffit à elle-même*. Nous, au contraire, les Français, nous pouvons revendiquer ces charmantes études qui ont pour titre : *Théophile Gautier spiritualiste*, *Rivarol*, *les Éclaireurs intellectuels*, *Saintine*, *André Chénier*, *les Femmes de la Révolution*, *Madame de Lamballe*, *la Nature*, *la Race*, *l'Esprit public*, *les Mythologies*, *le Théâtre de nos pères*. M. Xavier Aubryet se laisse parfois entraîner dans le paradoxe; mais il ne tombe jamais dans le sophisme. C'est un Chamfort chrétien. Il a le trait, l'énergie, le pittoresque et l'originalité. Rien en lui de banal ni de vulgaire. Tout n'est pas à approuver dans son livre, mais il n'y a rien à maudire et il y beaucoup à louer — par exemple, l'étude consacrée aux *Femmes de la Révolution* et à *Mme de Lamballe*. Il est difficile de pousser plus loin l'émotion littéraire et l'indignation morale. Par contre, M. Xavier Aubryet dépasse la mesure quand il fait de lord Byron un modèle de bonté et de tendresse (lui le poëte du désespoir), et de Théophile Gautier un spiritualiste.

alors que l'auteur d'*Émaux et camées* ne vit jamais en tout et pour tout que le côté plastique des choses. Mais il a raison de placer Rivarol parmi les éclaireurs intellectuels, et de réduire à néant, dans les *Faux chefs-d'œuvre*, la littérature dramatique du dix-huitième siècle. Le livre de M. Aubryet s'ouvre par une lettre au comte d'Osmond, qui est une des plus belles pages que l'on puisse lire sur la résignation chrétienne. On sait que l'auteur de *Chez nous et chez nos voisins* est cloué depuis longtemps par la maladie sur un lit de douleur. F. B.

La Conquête du pôle Nord, par M. Wilfrid de Fonvielle. Paris, Plon, 1877, in-12 de 353 p., orné de cartes et de gravures. — Prix : 4 fr.

Le dernier ouvrage de M. de Fonvielle est à peu près exclusivement consacré, malgré son titre, aux expéditions polaires de la mer de Grœnland; il nous en donne l'historique complet, à partir de la fin du quinzième siècle. Pendant longtemps, elles eurent pour but principal la découverte du passage Nord-Ouest. Celle du capitaine Phips, en 1743, mérite d'être signalée, comme la première qui ait été faite, non plus dans l'intérêt exclusif du commerce, mais dans celui de la science. Nous appellerons l'attention du lecteur sur le récit émouvant des aventures de l'infortuné J. Franklin et sur les tentatives faites par sa veuve pour retrouver son époux, soit mort, soit vivant.

Ce qui, à notre avis, fait le principal charme de l'ouvrage en question, ce sont les renseignements donnés sur la plus récente des expéditions polaires, celle du capitaine Nares, lequel dépassa, comme l'on sait, le 83° L. N. L'expédition de Parry s'était arrêtée, on se le rappelle, cinquante lieues plus au sud. Les découvertes de Nares ont eu ce résultat important de faire justice des théories allemandes sur la mer libre du pôle.

Quelques jugements de M. de Fonvielle sur le rôle et l'esprit du clergé nous semblent légèrement déplacés; mais nous devons lui savoir un gré véritable des efforts par lui faits pour inculquer aux Français le goût des expéditions polaires. Nous en avons laissé le monopole aux Russes, Anglais, Américains, etc., et notre pays n'a guère été représenté, dans la mer du Grœnland, que par M. de Blosseville et l'héroïque Bellot.

H. de Charencey.

Grèce et Turquie, *notes de voyage,* par Alfred Gilliéron : *l'Épire, Janina, Ithaque, Delphes, le Parnasse, Athènes, Grecs et Turcs;* avec illustrations. Paris, Sandoz et Fischbacher, in-12 de xv-308 p. — Prix : 3 fr.

Le philhellénisme n'est plus guère de mode de nos jours. Le temps n'est plus où les hommes d'État et les poëtes de l'Europe occidentale s'enthousiasmaient et se croisaient pour l'indépendance de la Grèce. Aujourd'hui, dans le pays de Platon et de Thémistocle, on s'en tient aux romans de M. Edmond About. M. Gilliéron proteste contre cette opinion trop peu favorable à la Grèce. En parcourant cette contrée riche de tant de souvenirs, et toujours belle, quoique mélancolique, sous un ciel bleu, il n'admire pas seulement les paysages et ne se borne pas à la contemplation des mines et à la constatation des résultats des fouilles; il s'efforce d'étudier le peuple, de se rendre compte de ses qualités et de ses défauts, de deviner son avenir. Suivant lui, on est injuste pour les Grecs modernes; on voudrait qu'après quatre siècles d'esclavage, ils eussent, dès le premier jour, été

parfaits; on leur demande de marcher de pair avec les peuples qui ont toujours été libres, et, en leur donnant la vie, on leur a refusé les moyens de vivre. La Grèce, pour être un État complet, aurait besoin de posséder au moins l'Épire, la Thessalie et la Crète. Elle a fait déjà beaucoup depuis qu'elle existe; ses progrès sont très-réels et très-sérieux, et les vertus domestiques de ses familles sont très-remarquables. Qui sait même, si ce n'est pas de ce côté qu'il faudra chercher la vraie solution de la question d'Orient?

Telle est, si nous ne nous trompons, la thèse soutenue par M. Gilliéron. Nous ne savons ce qu'en penseront les diplomates; mais nous devons regretter qu'il ait mêlé à un récit intéressant et instructif des préjugés vraiment surannés contre l'Église romaine, qu'il accuse de « broyer la conscience humaine sous les roues de fer de son organisme. » M. Gilliéron estime qu'il faut infuser une vie nouvelle à l'Église byzantine, « mondanisée et fossilisée. » Qui peut lui rendre cette vie, si ce n'est le catholicisme?

M. DE LA ROCHETERIE.

La première communion, par Mme LÉON GAUTIER, précédé d'une lettre de Mgr MERMILLOD. Paris, Palmé, 1878, in-32 de XIX-472 p., avec vignettes, encadrements et culs-de-lampe. — Prix : 4 fr.

Ce petit volume, charmant pour le fond comme pour la forme, paraît sous le patronage d'un des noms les plus sympathiques à nos lecteurs et aux amis des lettres chrétiennes et avec la recommandation de l'éminent successeur de saint François de Sales. Que faut-il de plus pour qu'il devienne le cadeau préféré des parents à leurs enfants qui se disposent au grand acte de la première communion? La doctrine en est solide, les enseignements sérieux et pratiques; le style est simple et gracieux, et met bien à la portée des jeunes intelligences les considérations les plus élevées. Ce n'est point l'œuvre d'un écrivain, mais celui d'une mère, qui, suivant l'expression de Mgr Mermillod, « fait monter l'enfant de clarté en clarté, sans jamais surexciter chez lui l'imagination et la sensibilité. » La première partie contient des entretiens d'une mère avec ses enfants sur les actes principaux de la journée — le catéchisme, la prière, la méditation, le travail, les récréations, les repas; — sur les sacrements et la préparation immédiate à la première communion. La seconde partie est un recueil de fort belles prières pour tout le jour de la première communion, la plupart anciennes, et nous le supposons, sans croire faire un jugement téméraire, tirées des *Choix de prières d'après les manuscrits du moyen âge*, publié par M. Léon Gautier. Chaque page est encadrée de gracieuses vignettes dues au crayon de MM. Giacomelli et Ciappori, et représentant surtout des fleurs et des oiseaux.

R. S.

La Médaille miraculeuse. *Origine, histoire, diffusion, résultats*, par M. ALADEL, prêtre de la Mission. Edit. revue et augm. Paris, imprimé par Pillet et Dumoulin 1878, gr. in-18 de V-416 p., avec de très-nombr. illustrations. — Prix : 3 fr. 50.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre contient d'abord la biographie de Catherine Labouré, la sainte fille de saint Vincent de Paul morte le 31 décembre 1876, et qui, en 1836, avait été choisie par la sainte Vierge pour propager la médaille miraculeuse et préparer le mouvement qui devait aboutir, en 1854, à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Mais c'est, à vrai dire, le culte de Marie dans notre siècle qui fait l'objet du livre et qui lui donne une réelle importance. Le pieux auteur passe en revue les appa-

ritions de la sainte Vierge en 1830, les grâces extraordinaires obtenues par la médaille miraculeuse, la conversion de M. Ratisbonne en 1842, une multitude de traits recueillis de toutes parts; enfin il examine brièvement les manifestations récentes de la sainte Vierge à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, etc.

Le principal attrait du présent volume consiste dans les illustrations; une partie des faits était connue par les éditions antérieures du livre, — bien moins complètes, il est vrai. Mais il appartenait à M. D. Dumoulin, poursuivant l'œuvre entreprise par lui il y a quelques années, quand il prépara pour la maison Didot les éditions de Joinville et de Villehardouin, la *Jeanne d'Arc* et la *Vie de Jésus-Christ*, de faire d'un ouvrage d'édification, comme celui-ci, une œuvre artistique de la plus haute valeur, donnant, d'une part, l'histoire du culte de la sainte Vierge et en particulier de l'Immaculée Conception, et, de l'autre offrant comme un poëme sur la sainte Vierge, dû au pinceau de Victor Orsel et offrant un des plus remarquables spécimens de l'art chrétien au dix-neuvième siècle. G. DE B.

Tout le monde croit aux miracles, par le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française. Paris, Bray et Retaux, 1878, in-32 de 15 p. — Prix : 5 cent.

Vive et spirituelle réplique de l'éminent académicien à tous ceux qui prétendent ne pas croire aux miracles, et ne témoignent, par les difficultés qu'ils présentent sur les faits qu'on leur cite, que de la peur qu'ils ont de rencontrer un miracle auquel ils ne voudraient pas croire, et auquel cependant ils seraient forcés d'ajouter foi. S.

La Question religieuse et la solution protestante, par EUG. RÉVEILLAUD. Paris, Grassart, 1878, in-12 de 142 p.— Prix : 2 fr.

Cette petite brochure, pleine de haine, de fiel et de venin contre le christianisme, et surtout contre le catholicisme, ne mériterait guère d'être signalée dans le *Polybiblion*, dont les lecteurs ne sont point, Dieu merci, animés de l'esprit irréligieux si à la mode de nos jours. M. Réveillaud s'avoue libre-penseur. Il ne croit pas au christianisme, mais il n'en fait pas moins appel aux protestants contre les cléricaux et les catholiques, qu'il représente comme les ennemis de la société.

On devine aisément dans quel style est rédigée cette venimeuse brochure. Les jésuites y sont appelés « les janissaires de l'ultramontanisme, » les frères des écoles chrétiennes, traités d' « ignorantins qui prolongent les jésuites » et le clergé qualifié d' « engeance dangereuse. » P. M.

L'Année politique, 1877, par ANDRÉ DANIEL. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de 450 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette publication, commencée il y a quatre ans, est continuée cette année avec le même soin que précédemment. On y trouve, non-seulement les faits historiques de l'année, mais encore la physionomie de la presse, et par conséquent le reflet des diverses nuances de l'opinion publique, ou peut-être plus exactement le moule où elle s'est faite. On n'y lira pas sans émotion les patriotiques protestations de M. Bezanson, au Reichstag allemand (p. 18). L'acte du 16 mai est sévèrement apprécié. D'ailleurs, M. Daniel paraît prendre un soin scrupuleux à dissimuler sa pensée personnelle : son livre n'en est que plus agréable à consulter. J.-A. DE BERNON.

VARIÉTES.

LES BIBLIOTHÈQUES DES ÉTATS-UNIS (1).

Il semble vraiment que les Américains du Nord veuillent en tout regagner sur notre Europe le temps pendant lequel elle s'est permis de vivre sans eux. Qui eût jamais pu penser que, de leur pays, nous viendrait le premier répertoire de ces richesses intellectuelles que le temps semble seul capable d'accumuler? Qui eût pu penser qu'après un siècle d'existence un peuple arrivât à en posséder autant qu'on fait connaître le rapport que nous analysons? Il est vrai qu'il ne faut pas y chercher ces manuscrits précieux autant par leur vieillesse que par l'art qui les a décorés, ces éditions rares, qui font l'orgueil de nos grandes bibliothèques européennes; il est vrai aussi que la qualité, sinon la quantité des livres, accuse la jeunesse du public qui les lit. La plus grande partie appartient à ce qu'on pourrait appeler la littérature populaire: romans, fiction, poésies légères entrent pour les trois quarts dans la composition de ces bibliothèques; mais, il faut bien le dire, la lutte pour l'existence, qui est jusqu'à présent la condition commune de la majeure partie de la population américaine absorbe beaucoup de son temps et de ses forces; quand elle vient lire, c'est pour se délasser; et il est déjà beau qu'elle ne cherche que ce délassement. Elle n'est pas capable d'apprécier pleinement la valeur de la science et de la haute littérature, mais cela viendra, du moins les auteurs du rapport osent l'espérer; le temps n'est pas loin, il commence déjà, suivant eux, où l'aristocratie d'argent créée par l'industrie et le commerce, consacrera aux lettres et aux arts les loisirs que lui aura faits la fortune. D'ailleurs n'est-ce pas, en quelque sorte, un examen de conscience intellectuel que s'imposent les Américains. S'ils récapitulent avec fierté tout ce qu'ils ont fait, s'ils sont heureux de montrer tout ce qu'ils possèdent, ne consentent-ils pas en même temps à reconnaître ce qu'il leur manque? On ne peut donc qu'applaudir à la patriotique pensée des bibliophiles et des bibliothécaires américains. Ils ont voulu montrer au vieux monde convoqué à Philadelphie, à côté des produits de leur sol si riche et de leur puissante industrie, l'intérêt que prend leur pays aux choses de l'esprit; ce qu'il lit et ce qu'il écrit à côté de ce qu'il fabrique; ils ont voulu détruire ce doute qui peut exister même aujourd'hui et après cette épreuve, si une société démocratique est susceptible d'une haute éducation intellectuelle. Sans doute tout n'est pas à louer dans l'organisation de leurs bibliothèques; nous aurons à signaler en temps et lieu les erreurs, les illusions qu'ils se font sur le rôle attribué à la lecture. Ils n'en ont pas moins fait une grande chose; et ils l'ont faite à eux seuls, sans le concours de ce pouvoir central qui serait indispensable en Europe au succès d'une pareille entreprise, et qui n'y suffirait peut-être pas. Et ils ne se bornent pas à vouloir donner à l'étranger une idée favorable de la culture intellectuelle de leurs concitoyens; le système pratiqué par eux dans l'administration des dépôts qui leur sont confiés est des plus propres à produire ces heureux résultats qu'ils sont fiers de publier à l'honneur de leur pays. L'instruction, pour le plus grand nombre, s'y arrête

(1) *Public libraries in the United States of America, their history, condition and management. Special report Departement of the Interior, Bureau of Education.* Washington. Government printury office, 1876. 2 vol. in-8 de xxxv-1187 et 89 p.

forcément à ces connaissances usuelles indispensables dans la pratique quotidienne de la vie. C'est affaire à ceux qui veulent compléter ce bagage scientifique par trop réduit d'y pourvoir par eux-mêmes. Le bibliothécaire devient dans cette tâche leur principal collaborateur; il se fait véritablement professeur : *professeur de livres*, comme dit le rapport. Il doit, en cette qualité, connaître le caractère de ses lecteurs, diriger leur choix dans le sens où paraissent les porter leurs aptitudes, corriger le goût de ceux qui auraient pour les livres d'imagination un penchant trop exclusif. C'est donc une haute mission que la leur, et c'est à cause de son importance même que les femmes sont appelées à y prendre part. Chargées en grand nombre de donner aux enfants la première instruction, elles le sont aussi de diriger leurs lectures, quand ils ont grandi; elles les suivent de l'école à la bibliothèque; et, en effet, l'un des rapporteurs demande que cet établissement leur soit ouvert aussitôt que possible; « dans les âmes bien nées (c'est sa pensée sinon son expression), le génie n'attend pas le nombre des années, » et les précautions ordinaires ne sont pas de mise avec le génie; l'auteur admet pourtant la surveillance paternelle comme unique moyen de contrôle sur les lectures de ces enfants prodiges; même avec cette surveillance, la liberté nous paraît excessive; et puisque l'on sort l'enfant du foyer domestique, où son âge lui marque sa place, pour l'envoyer à la bibliothèque, sa mère fera bien de l'y suivre, et nous trouvons, en effet, la femme au milieu des livres, et du reste y rendant des services qu'elle pourrait rendre également dans nos bibliothèques européennes.

Telle est, sous son aspect le plus général, l'organisation que le régime social des États-Unis a imposée à leurs bibliothèques. Nous allons maintenant les suivre depuis leur naissance jusqu'à l'heure actuelle, les voir grandir et se développer, étudier leurs modes d'administration, d'accroissement, de quelle manière et dans quelle mesure le public peut y avoir recours. Tout ces faits, le rapport nous les raconte par le menu, et plus longuement même qu'il n'était nécessaire. Il prend les bibliothèques américaines à leur berceau, berceau bien humble en vérité, à en juger par les paroles de Franklin qui contribua tant à les faire naître. On aurait vite compté les livres qu'il pouvait trouver chez son père; sept ou huit volumes composaient alors toute sa bibliothèque; et quand il eut quitté son toit pour le séjour des grandes villes, il n'y trouva d'abord guère plus de ressources : « A la date où je me fixai à Philadelphie, écrit-il, il n'y avait pas, au sud de Boston, une seule bonne librairie; à New York, à Philadelphie, les imprimeurs étaient papetiers, et comme tels vendaient du papier, des chansons, des almanachs et quelques livres scolaires des plus usuels. Ceux qui aimaient la lecture devaient faire venir leurs livres d'Angleterre. Chacun des membres de la junte (une association qu'il avait essayé de fonder) en possédait quelques-uns. Nous nous étions rencontrés au cabaret, nous le quittâmes pour une petite chambre que nous avions louée à frais communs; je proposai que chacun de nous y apportât des livres; de cette façon tous pourraient les y consulter sur place, et même emporter ceux qui leur conviendraient. Ainsi fut fait, et, pour le moment, tout le monde fut content; mais le nombre de tous nos livres réunis était moindre que nous ne l'avions espéré, et, malgré l'avantage de leur mise en commun, le défaut de soin amena, au bout d'un an environ, chacun de nous à reprendre ce qui lui appartenait. Je mis alors en avant mon premier projet de souscription publique, j'esquissai un règlement dont un habile notaire, M. Charles Brockden, rédigea les articles. Chaque souscripteur s'engagea d'abord à payer une certaine somme pour le premier achat

de livres, et à faire ensuite un versement annuel pour en accroître le nombre. Il y avait alors si peu de lecteurs à Philadelphie et la plupart d'entre eux étaient si pauvres, que je pus réunir au plus cinquante personnes presque tous petits boutiquiers qui consentaient à payer d'abord 40 shillings chacun, plus 10 shillings par an; c'est avec ce petit fonds que nous commençâmes. Les livres arrivèrent; la bibliothèque fut ouverte un jour par semaine pour les prêter aux souscripteurs, qui s'engagèrent à les payer le double de leur valeur, s'ils ne les rendaient pas. L'institution eut bientôt fait ses preuves et fut imitée dans d'autres provinces et dans d'autres villes; les bibliothèques s'accrurent par des donations; la lecture devint à la mode, et notre peuple, n'ayant pas d'amusement public pour le détourner de l'étude, prit goût aux livres, et devint, au bout de quelques années, de l'aveu même des voyageurs étrangers, plus instruit et plus éclairé, que les gens de la même classe ne le sont généralement dans les autres nations. »

Telle fut l'origine des bibliothèques américaines; l'initiative privée en fait, comme on le voit, tous les frais; pendant longtemps encore, il en devait être ainsi; *les social librairies* que l'on rencontre aux États-Unis ont conservé cette tradition qui est bien vraiment américaine. Toutefois, l'avenir ne semble pas être pour ces bibliothèques fondées par association.

Nous rencontrerons sans doute dans le rapport de nombreuses sociétés possédant de riches bibliothèques, mais elles ne sont pas comme ici l'objet principal de l'association, elles n'en sont qu'un annexe; la société à sa bibliothèque parce qu'elle a ses études spéciales, dont elle pourrait difficilement trouver les éléments ailleurs; ses membres ont leur bibliothèque personnelle et ne viennent chercher dans celle de la société que les ouvrages tout à fait spéciaux, les collections trop considérables pour prendre place dans leur cabinet. Les jeunes gens des associations que nous étudions en ce moment n'ont pas de livres à eux; c'est pour s'en procurer qu'ils réunissent leurs minces ressources. Chaque membre étant tenu d'apporter à ces bibliothèques son obole, si mince soit-elle, son administration demandant à chacun son concours, à chacun une part de son temps et de ses efforts, elles devraient naturellement offrir moins d'attraits que celles où l'on ne demande au lecteur que sa présence et son respect pour les livres; elles avaient aussi moins de ressources; le renouvellement annuel par voie d'élection d'un comité trop jeune, en général, pour inspirer confiance aux donateurs, et que ses mutations fréquentes empêchaient d'acquérir l'expérience nécessaire, encourageait assez peu la générosité privée. Aussi trouve-t-on aujourd'hui relativement peu d'associations de ce genre, et leur nombre ne tend guère à s'accroître. On en peut citer pourtant comme spécimens les *Bibliothèques commerciales de jeunes gens*, *Young men mercantile libraries*. Une association du même genre paraît seule avoir bien réussi, c'est celle que le rapport mentionne sous ce titre d'*Association chrétienne de jeunes gens*. Composée de commis et d'ouvriers, elle a surtout un but de préservation et pourrait être comparée assez exactement à l'œuvre de nos cercles catholiques d'ouvriers; depuis un quart de siècle, elle a pris un développement considérable, et notamment depuis 1865; elle couvre d'un véritable réseau le sol entier des États-Unis, chaque groupe étant en relation avec ceux qui existent dans les autres villes; les bibliothèques sont un des éléments essentiels de l'institution, et celle que possède l'association de Washington possède jusqu'à 15,000 volumes; la première place y est faite aux ouvrages religieux, puis viennent l'histoire et les sciences exactes.

Les véritables bibliothèques publiques, celles qui vivent d'un revenu que

leur constituent les taxes levées chaque année sur les citoyens, où tous, par conséquent, ont le droit d'être admis gratuitement, affectent aux États-Unis deux formes différentes qui n'ont pas eu l'une et l'autre un égal succès: la *Free school library* et la *Free town library;* les bibliothèques de la première catégorie ont été fondées pour la première fois dans l'État de New York en 1827, sous les auspices du gouverneur Witt Clinton et avec le concours de généreux donateurs; sur leur sol natal, elles ont prospéré; au bout de quinze années d'existence elles réunissaient un total de plus de 160,000 volumes pour tout l'État; ces livres étaient mis à la disposition des jeunes gens, qui, après avoir fréquenté les écoles et en être sortis, étaient à la recherche des ressources littéraires ou scientifiques qui manquaient sous le toit paternel; les taxes destinées à l'entretien de la bibliothèque sont levées dans le district ou la commune qui possède l'école avec l'autorisation de la législature de l'État. Malheureusement l'exemple donné par l'État de New York n'a été que tardivement et très-mal suivi par les États voisins. Le rapport y attribue à deux causes la langueur dans laquelle y restent les *Free school libraries*, l'absence d'un contrôle sur l'emploi des fonds, votés soit par l'État, soit par le district, et sur le choix des livres; et la négligence des bibliothécaires sur lesquels ne pèse pas une assez lourde responsabilité: les *Free school libraries* sont surtout des bibliothèques rurales.

(*A suivre.*) J. Vaesen.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Eugène Belgrand, membre de l'Institut, inspecteur général des ponts et chaussées, directeur des eaux et égouts de la ville de Paris, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Paris, le 8 avril dernier, après une courte maladie. Né à Champigny (Côte-d'Or), le 23 avril 1810, il entra à l'École polytechnique en 1829 et en sortit dans le service des ponts et chaussées. Dès le début de sa carrière, il sut éclairer les unes par les autres les études pratiques de l'ingénieur et les recherches théoriques du savant. Dans un premier travail sur l'arrondissement d'Avallon, M. Belgrand mit en évidence les rapports qui unissent la nature géologique du sol et sa constitution plus ou moins perméable avec le régime des cours d'eau et le développement de l'agriculture. Chargé plus tard (1856), comme ingénieur en chef, des travaux relatifs à la dérivation de la Dhuys, puis de la Vanne, il put étendre ses observations à l'ensemble du bassin de la Seine. Appliquant alors à la géologie le résultat de ses recherches, il fut conduit à attribuer le relief du bassin parisien au déplacement violent d'une grande masse d'eau, rasant les plateaux et creusant les vallées; tandis que les dépôts quaternaires où se rencontrent les silex taillés et les ossements d'espèces perdues lui apparaissaient, à des degrés divers, comme les alluvions et les limons des grands fleuves de l'âge de pierre remaniant leurs lits trop larges que les sables et la tourbe venaient combler. Par l'étude minutieuse des cours d'eau et de leur régime violent ou tranquille suivant que les versants sont imperméables ou perméables, M. Belgrand parvint à préciser la loi des crues et organisa avec un jeune ingénieur, M. G. Lemoine, le service hydrométrique: grâce aux observations faites en des stations bien choisies du haut bassin, on peut prévoir, quelques jours d'avance, l'arrivée des hautes eaux, leur élévation probable et la durée de leur passage. Enfin ayant été appelé à présider pendant de longues années aux magnifiques

travaux souterrains (eaux et égouts) exécutés par la ville de Paris, M. Belgrand avait pris à tâche de décrire ce que les Romains avaient fait en ce genre, ce qui existait dans le vieux Paris et ce qui avait été fait sous sa direction. Malheureusement la plus grande partie des documents réunis pendant une vie entière consacrée aux mêmes études ont été détruits en 1871 dans l'incendie de l'hôtel de ville. Il avait fallu suppléer par de nouvelles recherches à la perte de ces précieuses archives. Ce retard a empêché le savant ingénieur d'achever la publication de l'œuvre qu'il avait entreprise et qu'un de ses collaborateurs zélés pourra sans doute terminer.

Un très-grand nombre de notes et de mémoires de M. Belgrand ont été insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans les *Annales des ponts et chaussées*, dans les *Bulletins de la Société géologique* et de la *Société météorologique*, etc...; mais la plapart de ses travaux sont résumés dans les ouvrages suivants. — *Carte agronomique et géologique de l'arrondissement d'Avallon* (*Annuaire de l'Yonne*, 1851); — *Hydrologie du bassin de l'Yonne* (ibid.); — *Le Bassin parisien aux âges antéhistoriques* (Paris, imprimerie impériale, 1869, 3 vol. gr. in-4, cartes, coupes, planches et héliogravures (*Histoire générale de Paris*); — *Les Travaux souterrains de Paris* : I. *La Seine; régime de la pluie, des sources, des eaux courantes; applications à l'agriculture* (Paris, Dunod, 1872; 1 vol. gr. in-8 et 1 atlas in-folio de 73 pl.); — II. *Les eaux; les aqueducs romains* (Paris, Dunod, 1875; 1 vol. gr. in-8 et 1 atlas in-folio de 12 pl.); — III. *Les anciennes eaux de Paris* (Paris, Dunod, 1878; 1 vol. gr. in-8 et 1 atlas in-folio de 29 pl.) On lui doit aussi une *Notice sur l'aqueduc romain de Sens*, avec M. Julliot (1875). Il faisait encore à l'Académie des sciences, où il avait succédé en 1871 à M. Duméril, une communication sur les tourbillons des cours d'eau, dans la séance du 1er avril. — A. D.

—M. Jean-Baptiste Huzard, membre du Conseil de salubrité de la Seine, des Sociétés d'agriculture et d'horticulture et de l'Académie de médecine depuis 1841, est mort le 7 avril à Paris, où il était né le 3 janvier 1793. Il était fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires, et fut son élève à Alfort. Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'il publia son premier ouvrage : *Nosographie vétérinaire* (1818; 2e éd. 1820, in-8). — On cite encore de lui : *De la garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques*, avec Adrien Harel (1825, in-12); — *Des haras domestiques en France* (1829, in-8, 2e éd , 1841, augmentée d'une étude sur les *Haras de l'État*); — *Multiplication des sangsues* (1841 et 1854, in-8); — *Formation des races chevalines* (1864, in-8). Son dernier ouvrage paru a pour titre : *Manuel du petit éleveur de poulains dans le Perche...* (1869, in-12). — M. Huzard avait collaboré assidûment aux « Annales de l'agriculture française, » et au « Dictionnaire d'histoire naturelle, » en 26 vol. in-8.

— M. Charles-Louis-Gaston, marquis d'Audiffret, né à Paris le 10 octobre 1787, ancien chef de bureau (1812) et de division (1814) aux Finances; auditeur, maître des requêtes (1817), conseiller d'État (1828); président de la Cour des comptes (1829); pair de France (1837-1848) et sénateur (1852); membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1855); président de la Société de crédit commercial et industriel (1859), a fini sa longue et féconde carrière le 19 avril. Grand économiste, c'est surtout à l'étude des finances qu'il avait consacré son aptitude naturelle pour les affaires. Nous devons citer de lui : *Examen des revenus publics* (1839, in-8); et surtout : *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8, 3e éd., 1863-1870, 6 vol. in-8). On a encore du marquis d'Audriffet : *Le Budget*

(1841, in-8); — *Libération de la propriété* (1844, in-8); —*La Crise financière* (1848, in-8); — *Souvenirs de l'administration de M. de Villèle* (1855, in-8); — *Progrès du crédit public* (1861, in-8); — *Service de trésorerie* (1870, in-8). C'est au marquis d'Audiffret que notre pays doit la plus grande partie des perfectionnements, réalisés depuis 1814, dans l'organisation de la comptabilité publique; on lira avec profit ses rapports, instructions, arrêtés et ordonnances recueillies comme *Œuvres choisies* dans la « Collection des nouveaux économistes, » (1844, 5 vol. in-8). Il a été président de la Société des livres utiles.

— M. Louis-Léonard DE LOMÉNIE, membre de l'Académie française (1871), né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), en 1818, vient de mourir à Menton, le 2 avril. D'Avignon, où il avait fait ses études, il vint à Paris, et fut accueilli par le groupe de Mme Récamier. Il avait à peu près vingt-deux ans, lorsqu'il entreprit sa *Galerie des contemporains illustres par un Homme de rien* (1840-1847, 10 vol. in-12 avec portr.), suivie plus tard de la publication, dans divers journaux, des biographies intitulées les *Hommes de* 1789. Collaborateur de *la Patrie* et de la *Revue des Deux Mondes*, M. de Loménie avait publié, dans ce dernier recueil, les recherches qu'il a fait paraître ensuite sous le titre de : *Beaumarchais et son temps* (1852-1854, 2 vol. in-8) et des *Études sur la littérature romanesque en France* (1857-1862). M. de Loménie, qui s'était vu appelé à suppléer J. J. Ampère dans la chaire de littérature du Collège de France, en 1845, avait été nommé professeur de littérature à l'École polytechnique en 1862. — On a encore de M. de Loménie : *La Comtesse de Rochefort et ses amis* dans la *Revue des Deux Mondes* (1870, in-8); — *Châteaubriant et la critique* (1861); — *Châteaubriant et l'Académie française* (1862) et *Les Mirabeau* (1870-1873), 1 vol. in-8), publié d'abord dans le *Correspondant*; — *Discours* pour la réception de M. Jules Sandeau à l'Académie française (1874, in-8), et des *Notices*, des *Mémoires*, etc. Il avait traduit de l'allemand de Gans, en 1845 : *Histoire du droit de succession en France au moyen âge* (in-12, Moquet).

— M. Roch-François-Marie-Nolasque, baron DE GUILHERMY, mort à Paris, le 27 avril, était né à Londres, le 18 septembre 1808, d'une famille d'ancienne noblesse française. Son père, victime des excès de la première Révolution, s'était réfugié en Angleterre, où il avait trouvé l'accueil dû à sa position sociale et à ses rares vertus. Revenu en France avec sa famille, lorsque les orages politiques se furent calmés, le baron de Guilhermy fit d'excellentes études au collège Henri IV. Admis au ministère des finances, en 1829, il fut appelé, en décembre 1846, aux fonctions de conseiller référendaire de 2e classe à la Cour des comptes, qu'il a remplies jusqu'à sa mort. Occupant noblement ses loisirs, il s'est livré à des travaux iconographiques et archéologiques d'un haut intérêt, parmi lesquels on doit placer en première ligne ceux qui concernent l'église de Saint-Denis. Dès 1845, il fut nommé, à Toulouse, correspondant du ministre de l'instruction publique pour les travaux historiques, et, quelque temps après, membre du Comité historique des arts et monuments, reconstitué par MM. Fortoul et Rouland. En 1860, le baron de Guilhermy fut également nommé, par décret, membre de la Commission des monuments historiques près le ministère d'État. Il a été chargé, en outre, par le ministre de l'instruction publique, de recueillir et de commenter les monuments épigraphiques de la France, pour faire suite à la publication des inscriptions antiques des Gaules, confiée à M. Léon Renier. Trois volumes ont été publiés depuis; le quatrième est très-avancé. L'auteur en corrigeait les dernières épreuves quand la mort

est venue le frapper. On lui doit : *Monographie de l'église de Saint-Denis*, avec planches et plans (1847); — *Itinéraire archéologique de Paris*, avec planches, par Fichot (1855); — *Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris* (1856); — *la Sainte-Chapelle de Paris* (1857, in-folio), et de nombreux articles dans les *Annales archéologiques*, de Didron, dans la *Revue des sociétés savantes*, la *Revue d'architecture*, le *Bulletin du Comité des Monuments historiques* et autres recueils spéciaux.

— M. l'abbé Joseph-Louis-Auguste Lacurie, chanoine honoraire de La Rochelle, est mort à Saintes le 31 mars. Il était né à Pons en 1799. Il fit ses études au petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély et fut ordonné prêtre en 1822. Après plusieurs années passées dans l'exercice du ministère paroissial, il fut appelé au grand séminaire de la Rochelle pour professer la philosophie. C'est à cette époque qu'il étudia la langue hébraïque et composa même une grammaire de cet idiome. Deux années plus tard, il était attaché au collège de Saintes comme aumônier, puis, comme professeur de philosophie; à l'enseignement, il joignait les œuvres de zèle pour le salut des âmes : on lui doit la fondation d'une conférence de Saint-Vincent de Paul dans le collége, et de conférences pour les gens de service. Bienfaiteur des œuvres catholiques en Orient, il fut nommé archiprêtre honoraire de Cilicie, chorévêque du patriarcat de Chaldée et chanoine honoraire de Smyrne. Ami des arts, de l'archéologie et de l'histoire, il a contribué à en répandre le goût dans le diocèse de la Rochelle; c'est à lui que revient l'honneur de la restauration de la crypte de Saint-Eutrope et une grande part dans la découverte des reliques de ce saint. Il fut un des fondateurs de la Société archéologique de Saintes; il était un des dignitaires de la Société française pour la conservation des monuments, membre de l'Institut des provinces, inspecteur divisionnaire des monuments historiques de la Charente-Inférieure et de la Vendée, président honoraire de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure et correspondant de l'Institut archéologique d'Angleterre et d'Irlande. Il a été secrétaire du congrès archéologique qui s'est tenu à Saintes. La plupart de ses travaux touchent à l'histoire de la Saintonge et à l'archéologie. Cependant on peut citer de lui une lettre, publiée en 1831, où il réfute les doctrines de Lamennais, un abrégé du catéchisme, une notice sur la *Sancta casa* et même des poésies. Il a publié : *Tableaux synoptiques de l'Histoire de France* (1828, Saint-Jean-d'Angély, in-folio); — *Manuel du jeune archéologue* (1842, Saint-Jean-d'Angély, in-8); — *Dissertation sur l'entrevue de Philippe le Bel et de Bertrand de Got* (1849, Saintes, Rose Scheffler, in-8); — *Histoire de l'abbaye de Maillezais, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, suivie de pièces justificatives, la plupart inédites* (1852, in-8, Fontenay-le-Comte); — *Excursion archéologique de Saintes à Luçon* (1853, in-8); — *Conseil pour l'entretien, la décoration et l'ameublement des églises* (1865, la Rochelle, in-8); — *Notice sur le pays des Santons*; — *Mémoire sur l'amphithéâtre de Saintes*; — *Monographie de Saintes*; — *Statistique monumentale de l'arrondissement de Saintes et de l'arrondissement de la Rochelle*; — *Journal de Legrix*. — Plusieurs discours et notes publiés dans le *Recueil des actes de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure*, etc. Il a aussi donné des articles dans le *Bulletin monumental* et les *Affiches de Saint-Jean-d'Angély*.

— M. Faustin Malagutti, successivement professeur de chimie, doyen et recteur de la faculté de Rennes, est mort au mois d'avril. Il était né le 15 février 1802, à Bologne, où il fit ses études; son père était pharmacien dans cette ville; ayant obtenu le diplôme de cette profession, dès

seize ans, il dirigea l'établissement de sa famille. Ce furent les événements politiques de 1831 qui lui firent prendre la France pour seconde patrie. Gay-Lussac l'admit dans son laboratoire et, après qu'il eût suivi les cours de l'École polytechnique, le fit attacher, comme chimiste, à la manufacture de Sèvres. Reçu docteur ès sciences, il obtint, à la suite d'un concours, en 1850, la chaire de chimie de Rennes. Il avait été élu correspondant de l'Institut en 1855; il était depuis longtemps membre de l'Académie des sciences de Turin. — Entre autres ouvrages remarquables, on cite de M. Malagutti : *Leçons de chimie agricole* (1848-1856, in-12); — *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques* (avec M. Durocher); — *Leçons élémentaires de chimie* (1853, 2e éd., in-12, 3e éd., 1864, 4 vol. in-12); — *Chimie appliquée à l'agriculture* (1853-1855, nouv. éd. 1863, 3 vol. in-12); — *Analyse annuelle des cours de chimie agricole professés à Rennes en* 1852-1855 (4 broch. réunies en 1 vol. in-12); — *Notions de chimie* (avec J.-H. Fabre), (1867-1868-1869, 3 vol. in-12); — *Chimie organique* (avec J.-H. Fabre), (1870, in-18). Les « Comptes rendus de l'Académie des sciences » et les « Annales de chimie et de physique » contiennent un grand nombre de *Mémoires* importants de M. Malagutti.

— M. le comte Wolf-Henri-Frédéric-Charles Baudissin, qui vient de mourir, était né le 30 janvier 1789, à Rantzau; il est un des littérateurs allemands qui ont le plus contribué à faire connaître dans sa patrie la littérature anglaise. Après une carrière diplomatique brillante au service du Danemarck, à laquelle il renonça cependant en 1814, il s'était fixé à Dresde, lorsqu'en 1827, il s'y lia avec le poëte Tieck, alors occupé, avec sa fille Dorothée et A. Guillaume Scheleg, de la traduction en allemand des œuvres de Shakespeare. M. de Baudissin avait déjà publié, en 1819, une traduction de *Henri VIII;* il fournit à ses amis, pour leur œuvre, douze pièces dont : *Antoine et Cléopâtre*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *les Joyeuses commères de Windsor*, *les Méprises*, *Othello*, *Peines d'amour perdues*, *le Roi Lear*, *Titus et Andronicus*, *Tout est bien qui finit bien*, etc. — Il avait traduit, depuis, de vieux drames anglais que l'on trouve dans son ouvrage : *Ben Johnson et son ecole*, avec des commentaires et un aperçu historique de la scène anglaise (Leipzig, 2 vol. in-8, 1836); et, une dizaine d'années plus tard, en allemand moderne, entre autres les deux anciennes épopées germaniques : *Iwein avec le lion*, de Hartmann von der Aue (Berlin, 1845), et *Wigalois*, de Wirat de Gravenberg (Leipzig, 1848).

— M. Gabriel-Gustave de Wailly, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, puis inspecteur général de la liste civile du roi Louis-Philippe, connu aussi comme auteur dramatique, vient de mourir à Paris, au mois d'avril, à l'âge de soixante ans. On a de lui : *Le Mort dans l'embarras*, comédie en trois actes (1825); — *Amour et intrigue* (1826), drame en cinq actes, en vers, imité de Schiller; — *La Folle ou le Testament d'une Anglaise*, comédie en trois actes (1827); — de la même année, *L'Oncle Philibert;* — puis : *Ma place et ma femme* (1830); — *L'Attente* (1838), drame en un acte, en vers, paru sous le pseudonyme de « Mme Marie Sénan; » — *Elzéar Chalamel ou une Assurance sur la vie* (1849), comédie-vaudeville en trois actes; — *Monck ou le Sauveur de l'Angleterre* (1850), comédie en cinq actes; — *Les premières armes de Blaveau* (1852), comédie-vaudeville, en un acte, etc, etc.

— M. Guillory aîné, mort à Angers, le 16 janvier 1878, à l'âge de quatre-vingt-un ans, a beaucoup contribué aux progrès de l'agriculture et de la viticulture en Anjou, par ses publications et par la fondation, en 1830, de la *Société industrielle et agricole de Maine-et-Loire*, qu'il présida sans inter-

ruption de 1830 à 1865, et dont il était président honoraire au moment de sa mort. Outre un grand nombre de travaux insérés dans le *Bulletin* de cette société et dont il réunit les principaux en 1875 sous le titre de *Mélanges d'agriculture, industrie, sciences et arts* (Angers, in-8), il a publié : *Notice sur le marquis de Turbilly, agronome angevin du dix-huitième siècle* (Angers, in-8, 1849; 2e édition, augmentée d'appréciations historiques et critiques, par MM. Chevreul et P. Clément, 1868); — *Les Vignes rouges et les vins rouges en Maine-et-Loire* (in-8, 1861); — *Les Vins alimentaires considérés au point de vue hygiénique* (in-12, 1869); — *Les Vins blancs d'Anjou et de Maine-et-Loire* (in-12, 1874); — *Sur la viticulture du département de Maine-et-Loire, d'après le docteur J. Guyot* (in-8); — *Le Calendrier du vigneron* (in-12); — *Opuscules relatifs à la viticulture et à la fabrication des vins*; — *Essai historique sur le canal de Monsieur, en Anjou* (in-8); — *Le Congrès des Vignerons français* (in-8), recueil de rapports sur plusieurs sessions de ce congrès dont il était fondateur.

— Le P. Joseph Romano, mort à la fin de mars, était né à Termini Imerese, en Sicile, le 3 janvier 1810. Il fut reçu dans la Compagnie de Jésus, le 1er février 1824 : antiquaire distingué, il fut membre de plusieurs académies et secrétaire de celle de Palerme. En 1860, après la révolution italienne, il se retira en Espagne et professa la théologie à Salamanque. En 1865, il alla à Constantinople, y fonda le collège des Pères-Jésuites italiens et en fut le premier recteur. Voici, d'après la *Bibliothèque des écrivains de la compagnie de Jésus*, la liste de ses publications. — *Philosophicorum selecta capita quæ in Collegio Maximo Societatis Jesu Joseph Romano ejusdem societatis publicæ disceptationi proponebat* (Panormi, typ. Solti, 1831 in-8); — *Theologicorum dogmatum conclusiones* LXIX *ad disputandum propositæ* (Panormi, 1835, in-8); — *La scienza dell' uomo interiore e delle sue relazioni con la natura e con Dio* (Palermo, 1840-1844, 4 vol. in-12); — *Un dubbio sulla esistenza delle verità filosofiche sciolto dal P. Fr. Antonio Maugere M. O. Messino*; dans la *Scienza e la fede* (1846); — *Introduzione alla conoscenza del moppamondo e della geographia di Sicilia ad uso de' fanciulli della prima classe nelle scuole della Compagnia di Gesù* (Palermo, 1839, Virzy, in-12); — *Elogio funebre del sacerdote Giuseppe Gondolfo* (1849, Palermo, in-8); — *Meditazione sopra i misteri de N. Signori VIII e della SSma Vergine*, dans les *Patriche cristiane...* (1851, Palermo, in-18); — *Elementi di filosofia* (1853, Pelermo, in-8); — *Sopra un antica imagine che esiste nel Duomo di Monreale per Dom. Bened. Gravina Cassinente, revista di D. G. Romano*, dans la *Revista* (1854); — *Antiche monete Dionisio I*, dans la *Revista* (1855); — *Dei pesi e delle monete stati in uso anticamente in Sicilia*, dans la *Revista* (1834); — *La Creazione, quadro filosofico del professore Carlo Gemellaro*, dans le *Poligrafo* (1856); — *Elogio funebre del P. Francesco Palumbo, provinziale del terzo ordine di S. Francesco* (Palerma 1858); — *Monete romane sicule del municipio di Alesa...* dans les *Atti dell' Academia di scienze e belle littere di Palermo* (1853); — *Iconographia numismatica dei tiranni di Siracusa*. Memoria letto all' Academia di scienza (1858); — *Sopra alcune monete scoverte in Sicilia* (1862 Paris, Plon, in-8). — Il a traduit les éléments d'arithmétique et d'algèbre de Bezout.

— Nous apprenons, par la *Revue historique archéologique du Maine*, la mort de M. Louis-François Pommerais, curé de Pincé, décédé le 22 janvier, auteur de : *Notice sur les vitraux de Notre-Dame de Sablé* (1850, Sablé); — *Le Pèlerinage de Notre-Dame du Chêne au diocèse du Mans* (1853, 2e éd., Sablé); — *de sainte Hyacinthe Mariscotti* (1852, Sablé). (Il a aussi donné des articles

dans plusieurs journaux et revues et laissé en manuscrit quelques œuvres poétiques et de nombreuses notes.

— On annonce encore la mort de M. Jean-Baptiste-Ernest CAYLUS, ancien élève de l'École polytechnique, et ancien correspondant et administrateur du *National;* il est auteur de : *Politique extérieure des États-Unis. Doctrine Monroë* (1865, in-8); — de M. Léon GAILLARD, archiviste et lecteur de la Comédie-Française depuis 1855, né à Montpellier le 11 avril 1816, et auteur de plusieurs œuvres dramatiques jouées à l'Odéon, au Théâtre-Français, au Vaudeville et au Gymnase; — de M. RIBAN, ancien administrateur de la *Patrie*, de l'*Opinion nationale*, et en dernier lieu du *Constitutionnel*; — de M. Eugène GAUTIER, compositeur lyrique, suppléant plus d'une fois de Roqueplan dans ses feuilletons musicaux, auteur lui-même de souvenirs, *Un musicien en vacances* (1873, in-8) ; mort prématurément le 3 avril, alors qu'il travaillait au 2e volume d'une *Histoire générale de la musique ;* — de M. Eugène DE LIGONDÈS, collaborateur pour la science météorologique du *Moniteur universel*, de la *Petite Presse* et de plusieurs autres journaux; — de M. le Dr BOUCHARD, membre de l'Académie de Mâcon, mort dans cette ville le 8 avril à l'âge de soixante-seize ans, praticien aussi modeste qu'instruit en même temps que poëte aimable. Les *Annales* de l'Académie de Mâcon, ainsi que le *Journal de Saône-et-Loire* ont publié plusieurs de ses compositions; — de M. Auguste ROUGEVIN, ancien architecte de l'hôtel des Invalides, fondateur du prix Rougevin à l'Ecole des beaux-arts; — de M. Amand VIGNAL, mort à Paris le 22 avril, né à Aubenas (Ardèche) en 1824 : il cultivait la poésie, se livrait à l'enseignement et se faisait remarquer par ses idées démocratiques et irréligieuses. Il a donné plusieurs recueils de poésie; — de M. Adolphe JOLY, secrétaire de la rédaction de l'*Orchestre*, homme de lettres, auteur dramatique, professeur de langues étrangères ; — de M. Anders Eidvinson VANG, né en 1795; casseur de pierres, puis maître d'école, il fut poussé par son goût vers la littérature et a recueilli les légendes et les chants populaires de la Norwège, dont il a publié plusieurs collections; il a écrit aussi son autobiographie en 1870; — de M. le Dr HOFFMAN, décédé à Leyde; il est l'auteur d'un dictionnaire japonais et d'une grammaire japonaise à l'usage des Anglais et des Hollandais ; associé à la publication des archives de Nippon et interprète du gouvernement hollandais pour les langues japonaise et chinoise; — de M. TEUFFEL, professeur à l'Université de Tubingue, philologue allemand, auteur d'une *Histoire de la littérature romaine*, d'articles dans l'*Encyclopédie* de Pauly, de monographies sur des sujets de littérature moderne; il préparait une histoire de la littérature grecque qui est restée inachevée ; — de M. A. FORBIGER, auteur du *Handbuch der alten geographie ;* — de M. WILSON, directeur du *Chicago Evening Journal*, — de M. C.-W. GOODWIN, juge à Shanghaï, égypotologue distingué, auteur d'ouvrages et d'articles publiés dans les revues scientifiques; — du colonel T.-G. MONTGOMERIE, célèbre par ses explorations scientifiques dans l'Inde et l'Asie centrale ; — de M. Nicole-Alexander DOLZELL, ancien conservateur des forêts à Bombay, auteur de la *Flore de Bombay* (1861), mort à Édimbourg; — de Brisk-Allah HASSOUN, d'Alep, savant et poëte arabe ; — de M. Ernest GROSSERACH, professeur de philosophie et de littérature allemande, à Lucerne ; auteur d'un cours sur l'esthétique et l'histoire littéraire qui n'a pas été publié.

INSTITUT. — *Académie française*. — L'Académie française vient de statuer définitivement sur quatre de ses principaux concours pour l'année 1878. Le grand prix Gobert a été décerné à M. R. Chantelauze, pour un ouvrage sur *le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau*. Le second prix Gobert a été attri-

bué à un travail de M. L. Pingaud, intitulé : *les Saulx-Tavannes et Correspondance de Saulx-Tavannes au seizième siècle.* — Concours Thérouanne : Une moitié de ce prix a été décernée à M. H. Forneron pour son ouvrage sur *les Ducs de Guise et leur époque.* L'autre moitié a été partagée par portions égales entre les deux livres suivants : *Alain le Grand,* par M. A. Luchaire, et *la Fronde angevine,* par M. A. Debidour. — Concours Bordin : Un prix de deux mille francs a été décerné à M. Gustave Merlet, pour un ouvrage intitulé : *Tableau de la littérature française,* 1800 *à* 1815. — Un autre prix de mille francs a été attribué à M. le comte de Gobineau, pour son livre sur *la Renaissance.* — Concours Marcelin Guérin : Un prix de deux mille francs a été décerné à M. Alfred Rambaud pour une *Histoire de la Russie, depuis ses origines jusqu'à l'année* 1877. — Trois autres prix de mille francs chaque ont été accordés : A M. Hippeau, pour un mémoire sur l'*Instruction publique dans les États du nord.* A M. H. Jouin, pour une étude sur *David d'Angers.* Et à M. Rambosson pour un traité scientifique sur *les Harmonies du son et les instruments de musique.*

Académie des sciences morales et politiques. — La séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques a eu lieu à l'Institut, sous la présidence de M. Vuitry, le 6 avril. Après le discours de M. le président annonçant les prix décernés et les sujets de prix proposés, M. Ch. Giraud, membre de l'Académie, doyen de la section de législation, a lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Bérenger, membre de l'Académie. Le prix Bordin a été décerné à MM. Desdouits et Liard (voir t. XX, p. 173). Pour le prix du budget, l'Académie avait proposé, pour le 31 mars 1876 et prorogé au 31 mars 1878, le sujet suivant : *De la philosophie de l'École de Padoue.* Ce prix est de la valeur de 1,500 fr.

L'Académie rappelle qu'elle a proposé, pour l'année 1879, le sujet suivant :

« Exposer et discuter les doctrines philosophiques qui ramènent au seul fait de l'association les facultés de l'esprit humain et le moi lui-même.

« Rétablir les lois, les principes et les existences que les doctrines en question tendent à dénaturer ou à supprimer. »

Faculté des lettres. — M. l'abbé Variot, directeur de l'École Bossuet, a soutenu, le 13 avril, à Lyon, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De Plinio Juniore et imperatore Trajano apud christianos,* et *de christianis apud Plinium Juniorem et imperatorem Trajanum.* — *L'Histoire littéraire, la forme primitive et les transformations des Évangiles apocryphes.*

Réunion des sociétés savantes a la Sorbonne. — La réunion des délégués des sociétés savantes des départements s'est ouverte à la Sorbonne le 24 avril par un discours de M. Milne-Edwards, président de la section des sciences. Voici la liste des principales lectures qui y ont été faites :

Dans la section d'histoire et de philologie : *La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion,* par M. l'abbé Arbellot ; — *La Législation des petites écoles,* par M. Maggiolo de l'Académie de Stanislas ; — *La Mort de François Ier et l'événement de Henri II d'après les dépêches secrètes de l'ambassadeur impérial Jean de Saint-Mauris,* par M. Castan, secrétaire de la Société d'émulation du Doubs ; — *Le Guet et la milice bourgeoise à Troyes,* par M. Albert Babeau ; — *L'Espagne a-t-elle exercé une influence artistique dans les Pays-Bas,* par M. l'abbé Dehaisnes ; — *Le Commerce de la boulangerie à Amiens au quinzième siècle, fragment d'une étude sur l'alimentation d'une grande cité,* par M. le baron de Calonne ; — *La Guerre de Cent ans et le comte de Richemont,* par M. Guyot-Je-

mard; — *Le Chevalier de Méré, seigneur de Plassac en Saintonge*, par M. Jouan; — *Lieu de naissance de Charles de Saint-Maure, duc de Montausier*, par M. Pelisson; — *Deux lettres inédites de la princesse Palatine, mère du régent*, par M. Gasté; — *Notes biographiques sur le vicomte Guillaume de Joyeuse, lieutenant au gouvernement du Languedoc*, par M. Fédié, de Carcassonne; — *Le Bouclier d'état et de justice du baron de Lisola*, par M. Reynald, professeur à la faculté des lettres d'Aix; — *Le Capitaine de la ville et les abbés de jeunesse dans les communes de la haute Provence*, par M. de Berluc-Perrussis; — *Un bibliophile au quinzième siècle, étude sur les lettres de Philelphe*, par M. Fierville, de Saint-Brieuc; — *Jean Bologne, sa vie, d'après des documents inédits*, par M. Abel Desjardins, doyen de la faculté de Douai; — *Hugues de Lionne, d'après des publications récentes*, par M. Macé de Lépinoy, doyen de la faculté de Grenoble; — *Lettres inédites de Victor-Amédée II, duc de Savoie et de la duchesse de Bourgogne, sa fille*, par M. Combes, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux; — *La Polyptique de Vuadalde, étudiée au point de vue de la condition des personnes, aux huitième et neuvième siècles*, par M. Blancard, de Marseille; — *L'Armée anglaise au siège d'Orléans en 1429, d'après les documents anglo-normands, inédits*, par M. Boucher de Molandon; — *Du droit d'emmortgagement ou vente à titre de mortgage, usité autrefois dans le pays de Saint-Amand, en Flandre*, par M. Thellier de Poncheville.

Dans la section d'archéologie, nous citerons les communications de M. Adolphe de Dion sur quelques châteaux des environs de Paris, antérieurs au règne de Philippe-Auguste; — de M. Borel, sur la découverte des ruines d'un édifice romain et de celle d'une église des premiers temps du christianisme sur l'intérieur de l'église de Saint-Martin, à Aime (Savoie), — de M. G. George, sur les habitations grecques dans les temps héroïques et dans les temps historiques; — de M. l'abbé Renet, sur les fouilles exécutées par M. l'abbé Hamard, à Hermes (Oise); — de M. Bulliot sur les loges des frondeurs nomades à la foire de Bibracte; — de M. Quintard, sur le cimetière franc du Champ-des-Tombes à Pompey (Meurthe-et-Moselle); — de M. Charles Robert, de l'Institut, sur une fibule mentionnée par M. Quintard dans le mémoire précédent; — de M. Morel, sur le cimetière gaulois de Somme-Bionne; — de M. Lémarié sur le puits du pilori à Saint-Jean-d'Angély; — de M. le Dr Mougin, sur le cimetière gaulois de Charvais, commune d'Heiltz-l'Évêque (Marne); — de M. Reboux, sur l'ambre préhistorique; — de M. Édouard Fleury sur les cinq grandes sépultures mixtes de Verly, Caranda, Chassemy, Sablonières et Arcy-Sainte-Restitue (Aisne); — de M. le baron de Wismes, sur un coffret de bois revêtu de cuir de sa collection; — de M. Auguste Nicaise, sur le tumulus de Hamant (Marne); — de M. Ed. Fourdrignier sur la peinture des vases et l'ornementation à enroulements chez les Gaulois de la Marne; — de M. Voulot, conservateur du musée d'Épinal, sur une roche qui paraît avoir servi de pierre à sacrifice; — de M. Clément Simon, procureur général à Aix, sur une statue mitriaque, découverte dans le département du Gers; — de M. l'abbé Richard, sur la découverte d'une excavation à Tesson (Charente-Inférieure); — de M. Godard-Faultrier, sur les croix en forme d'X de divers cercueils de plomb au quatrième siècle; — de M. Gratien-Charvet sur les découvertes faites en 1876 et 1877 dans la source antique des Fumades; — de M. Hayaux du Tilly, sur les vases trouvés à Vicarello près de Rome.

Dans la section des beaux-arts, nous citerons les communications de M. Charvet, sur les *Origines de l'enseignement public des arts du dessin*, à Lyon; — de M. Noël, d'Orléans, sur les *Arts industriels au moyen âge et à*

l'époque moderne; — de M. de Berlue-Perussis, sur les *Travaux de l'Académie d'Aix relatifs aux beaux-arts de* 1808 *à* 1878; — de M. E. Jolibois, sur l'*Inventaire des richesses de l'art dans le Tarn;* — de M. Véron, directeur de l'école des beaux-arts de Poitiers, sur le *Peintre sculpteur et le Sculpteur peintre;* — sur *Le grand art et sa mission;* — sur le *Musée de Poitiers;* — de M. l'abbé Julien Laferrière, sur l'art en Saintonge et en Aunis; — de M. Brocard, sur les origines de la Société archéologique de Langres; — de M. Parrot, sur les richesses artistiques de Notre-Dame de Behuard, en Anjou; — de M. l'abbé Cheyssac, sur une peinture murale de l'église de Cumont (Dordogne); — de M. le chanoine Deshaines, sur l'inventaire des richesses d'art dans le département du Nord; — de M. Marionneau, de Nantes, sur l'architecte Louis; — sur les lettres inédites du Frère André, dominicain, peintre du dix-huitième siècle; — de M. George, de Lyon, sur l'*Habitation dans l'Assyrie et le Babylonie antique;* — de M. Braquelaye, sur la fondation de l'École académique de peinture et de sculpture de Bordeaux; — de M. de Saporta, sur les travaux de l'Académie d'Aix, au point de vue de l'inventaire des richesses d'art; — de M. l'abbé Juteau, sur l'église des Minimes à Tours; — de M. Sicard, sur les origines de la Société de statistique de Marseille; — de M. Vidal, de Marseille, sur les dernières applications de la photographie à la reproduction des œuvres d'art; — de M. de Parroul, sur l'importance des artistes provençaux dans l'antiquité; — de M. Bulliot, sur les origines de la Société éduenne; — de M. A. Durieu, sur la section des beaux-arts de la Société d'émulation de Cambrai.

Dans la section des sciences, nous relevons les communications de M. le Dr Lemoine, de Reims, sur des pièces osseuses recueillies dans les terrains tertiaires inférieurs des environs de Reims; — de M. Lichtenstein, de Montpellier, sur la génération des pucerons; — de M. Lechartrier, professeur à la faculté des sciences de Rennes, sur la condition des eaux de sources et de rivières dans le département d'Ille-et-Vilaine; — de M. Rolland-Banès, du Havre, sur les moyens de prévenir les explosions de grisou dans les mines de houille; — de M. Morière, sur les fossiles du grès armoricain de Bagnoles (Orne); — de M. Pierre Faivre, de Chalon-sur-Saône, sur la préparation du miel et de la cire; — de M. Dieulafait, de Marseille, sur les métaux rares dans les mers modernes et dans les mers anciennes; — de M. A. Sicard, sur un semis d'éponges recueillies à Bengazi; — de MM. E. Filhol et Garrigou, sur les analyses d'eaux minérales; — de M. Gosselet, de la faculté des sciences de Lille, sur les changements orographiques survenus dans le nord de la France depuis l'invasion romaine; — de M. Hebert, de Moulins, sur les grands mouvements de l'atmosphère; — de M. Scheneider, de la faculté des sciences de Poitiers, sur les Rhizopôdes terricoles; — de M. Alluard, de la faculté de Clermont, sur un nouvel hygromètre à condensation; — de M. Duclaux, de Clermont-Ferrand, sur le développement des œufs de ver à soie; — de MM. Olivier et Alluard, sur le téléphone; — de M. l'abbé Vassart, de Roubaix, sur l'unification de l'heure des horloges publiques; — de M. Lory, de Grenoble, sur les massifs centraux des Alpes; — de M. Leymerie, sur la géologie et la paléontologie des Pyrénées de la Haute-Garonne; — de M. Sirodot, sur les recherches pour fixer l'âge géologique du gisement préhistorique de Mont-Dol; — de M. Rey-Lescure, sur les terrains jurassiques et leur dislocation dans le Quercy; — de M. le Dr Paul Fabre, de Gannat, sur les conditions hygiéniques des houillères; — de M. E. Marchand, de Fécamp, sur les procédés employés pour faire l'examen chimique du lait; — de M. Cotteau, sur les échinides du calcaire grossier de Mons (Belgique).

Dans la section des mathématiques, on a entendu des lectures de M. Gruey de la faculté de Clermont, sur la *Distribution par groupes géométriques des accélérations d'un solide en mouvement;* — de M. Delègues, sur deux formules nouvelles pour la résolution très-approchée des équations numériques du troisième degré, dans le cas irréductible; — de M. Mathieu, de Rennes, sur le refroidissement d'un corps indéfini terminé par un plan ou par une sphère; — de M. Sawicki, sur les marées.

Congrès. — Le Congrès Bibliographique international, organisé sous la direction de la Société Bibliographique se tiendra à Paris, du 1er au 4 juillet, dans le local de la Société d'horticulture, 82, rue de Grenelle. Ce congrès a pour objet l'étude de tout ce qui se rattache : 1° au mouvement scientifique et littéraire depuis dix ans; 2° aux publications populaires; 3° à la bibliographie proprement dite; 4° aux sociétés et relations internationales.

Société de l'Histoire de France. — L'Assemblée générale de la Société de l'histoire de France a eu lieu, le mardi 7 mai, sous la présidence de M. le marquis de Chantérac, président. Après le discours de M. le président et le rapport de M. Jules Desnoyers, secrétaire, sur les travaux de la Société depuis la dernière assemblée générale, on a entendu une intéressante lecture de M. Siméon Luce sur *le Maine sous la domination anglaise en* 1433 *et* 1434. Ont été réélus membres du Conseil : MM. Desnoyers, E. Dupont, Lacabane, Laloy, de Luçay, de Mas-Latrie, Mignet, Picot, membres sortants; MM. Léon Gautier, le duc de la Trémoille et J.-E. de Rothschild ont été élus en remplacement de MM. Thiers, Boutaric et de Godefroy-Ménilglaise, décédés.

Association pour l'enseignement des études grecques. — L'Association pour l'encouragement des études grecques en France a tenu sa séance publique annuelle au palais des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Chassang, inspecteur général de l'Université, président sortant. Après un discours de M. Chassang, M. Alfred Croiset, secrétaire, a lu un rapport sur les travaux de la Société et proclamé les prix décernés pour les concours de 1877-1878. Le prix de 1,000 francs, fondé par M. Cristaki-Zographos, a été obtenu par le *Bulletin de correspondance hellénique,* recueil franco-grec fondé sous les auspices de notre école française d'Athènes, par l'initiative de son nouveau directeur, M. Albert Dumont; un prix de 500 fr. (fondation de Mme veuve Deville), au discours véritable de Celsus, reconstitué sous la forme d'une traduction française, par M. Aubé, professeur de philosophie au lycée Fontanes; — le prix ordinaire de 500 fr. à M. Victor Pron, ingénieur civil, pour son travail de restitution de la Chirobaliste d'Iléron d'Alexandrie. L'Assemblée a entendu ensuite la lecture d'un intéressant mémoire de M. Lallier, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, sur les traditions judiciaires athéniennes conservées dans le Phormion de Tréno. Le bureau de l'association a été reconstitué comme suit : président honoraire, M. Egger; président annuel, M. Foucart; vice-présidents, MM. Gidel et Dareste; secrétaire, M. A. Croisit; secrétaire adjoint, M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire; trésorier, M. Pépin Lehalleur; trésorier adjoint, M. Em. Legrand.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 avril, M. Edmond Le Blant a communiqué une note de M. Prost sur la découverte de fragments d'un monument antique à Merten (Alsace-Lorraine). M. Léon Heuzey a donné lecture d'une note de M. Dumont, directeur de l'École d'Athènes, sur une sculpture ancienne découverte à Tanagre, en Béotie. M. Pavet de Courteille a communiqué une note de

M. Dabry de Thiersant, sur Chen-Chen, ville du Turkestan-Oriental. — Dans les séances des 5 et 12 avril, M. Benlœw, professeur de l'Université, a communiqué un mémoire sur la langue albanaise. — Dans les séances des 12 et 17, M. J. Halévy a lu un travail sur l'inscription phénicienne de la stèle de Byblos. — Dans la même séance, M. Léopold Delisle a communiqué une note sur une bible appartenant au trésor de la cathédrale du Puy; M. Dubois, professeur à la faculté de droit de Nancy, a communiqué un travail sur les rapports entre les Sénones gaulois et les Ananes, les Agaunes et autres peuples. — Dans la même séance, M. Fr. Lenormant a donné lecture d'un mémoire sur les magistrats monétaires de l'antiquité. — Dans la séance du 26, M. Casati a donné communication d'une étude sur les principaux musées archéologiques et historiques de l'Europe; M. Miller a signalé la découverte qu'il vient de faire d'une pièce du treizième siècle, relative à la susception, par saint Louis, des saintes reliques de le Passion; M. Paulin Paris a fait une communication sur un beau manuscrit du neuvième siècle, envoyé par la ville d'Épernay à l'Exposition; M. Ernest Renan a fait une communication sur une inscription latine trouvée à Rome.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 13 avril, M. Aucoc a achevé la lecture de son mémoire sur les recours pour abus de pouvoir devant le Conseil d'État. — Dans les séances du 13 et du 27, M. Baudrillart a lu un nouveau fragment de son rapport sur la condition des populations agricoles en Normandie. — Dans la séance du 27, il a été donné lecture d'une note de M. Drouyn de Lhuys sur la Société des prisons à Philadelphie.

Bibliographie des beaux-arts. — Le deuxième fascicule de la *Bibliographie des beaux-arts*, entreprise par M. Ernest Vinet, bibliothécaire de l'École des beaux-arts, a récemment vu le jour (*Paris, Firmin-Didot et Cie*, in-8, VIII et pag. 186-328); la mort est venue inopinément frapper M. Vinet (le 10 février) au moment où il s'occupait avec ardeur d'achever, le grand travail auquel il consacrait les soins les plus attentifs, mais il laisse de précieux matériaux, et grâce au dévouement de zélés continuateurs, l'œuvre sera menée à bonne fin. L'histoire générale de l'art, l'archéologie classique (monuments de divers genres, vases peints, pierres gravées, etc.), l'archéologie du moyen âge (œuvres d'art, orfévrerie, costumes, etc.), telles sont les divisions qu'embrasse le fascicule placé sous nos yeux: les titres des ouvrages, transcrits avec une minutieuse exactitude, sont accompagnés de renseignements bibliographiques et presque toujours de notes qui indiquent le plus ou moins de mérite de ces publications.

La *Bibliographie des beaux-arts* est imprimée avec tout le soin qui caractérise les publications de la maison Didot; nous n'affirmerons pas qu'elle est exempte de toute faute d'impression, mais nous pouvons dire du moins que, dans le cours de notre lecture, nous n'en avons pas rencontré une seule. Exprimons toutefois le regret qu'on ait choisi pour l'impression des notes un caractère minuscule, bien peu ami de l'œil. — B.

Les Livres anglais en 1877. — Le *Publisher's Circular* contient quelques chiffres intéressants sur le commerce des livres dans le Royaume-Uni en 1877. Malgré l'atonie presque générale des affaires, on remarque une légère augmentation sur les années précédentes dans le nombre des livres publiés l'année dernière en Angleterre. 1875 avait fourni un total de 4,834; 1876, de 4,888; on trouve, en 1877, 5,095 livres inscrits au *Row* ou *Stationer's Hall Court* de Londres. Les ouvrages de théologie figurent pour 485; ceux d'éducation, de philologie pour 539, contre 470 en 1876. Les livres destinés à la jeunesse

sont portés pour 522. Les ouvrages de fiction ont atteint le chiffre de 854 ; ceux de jurisprudence, celui de 118. L'économie politique comprend un total de 189 publications nouvelles ; les beaux-arts, les sciences et les livres illustrés donnent le même chiffre de 189 ; l'histoire, la biographie, celui de 373 ; les voyages, la géographie, 209 ; la poésie, le drame, 572 ; la médecine, 215 ; les monographies, brochures, essais, 588.

La Presse catholique. — Une revue de la presse périodique catholique est publiée à Wurzbourg depuis deux années. En 1878, elle embrasse un champ plus large, s'étendant non-seulement à l'Europe, mais encore à toutes les contrées de l'univers. L'auteur joint à son catalogue des observations critiques, et, toutes les fois que cela est possible, le chiffre du tirage pour chaque publication. On peut juger ainsi quelle est l'activité des amis de l'Eglise. Pour l'Allemagne, c'est en Bavière que la presse catholique est la plus florissante : elle y compte 76 organes et près de 4 millions d'abonnés. Il est à remarquer que le nombre des champions du catholicisme croît, dans un pays, en proportion des efforts du culturkampf. Par exemple, le million de Suisses catholiques compte 50 journaux et un tirage considérable, tandis que l'Autriche-Hongrie, avec trente fois plus de catholiques, ne possède que 90 journaux. La Belgique, avec ses 117 journaux et revues, l'emporte sur tous les autres Etats, tandis que dans la catholique Espagne, la presse religieuse meurt de faim, et même en France fait souvent triste mine. Des 1,400,000 feuilles que la presse produit journellement à Paris, 56.000 seulement sont, d'après l'auteur de la revue, excellentes, et 344,000 passables ; le reste est détestable. En Italie, la situation est encore pire. A peine un quart des rares journaux catholiques peut se soutenir par ses propres ressources. Ils ont besoin de l'appui d'un riche patronage. La plupart ne tirent qu'à quatre ou cinq cents. (*Academy*.)

Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne. — On annonce la prochaine publication (Montauban, Forestié) de deux volumes in-8, imprimés en caractères elzéviriens sur papier vergé, qui contiendront d'importants documents historiques sur le Tarn-et-Garonne (abbayes, chapitres, commanderies, églises, seigneuries, etc.), publiés sous les auspices du Conseil général et de la Société archéologique du département de Tarn-et-Garonne, par M. François Moulenq, secrétaire général de ladite société. L'ouvrage paraîtra d'autant plus précieux aux érudits, que rien encore en ce genre n'avait été publié dans le Tarn-et-Garonne, et que M. Moulenq est un de ces consciencieux et savants travailleurs qui méritent d'inspirer toute confiance. — T. de L.

Une bibliothèque provençale. — Nous avons sous les yeux le *Catalogue des livres anciens et modernes, composant la bibliothèque de* M. L.-N. Meilleur (Marseille, Lebon, 1878, in-8). — Ce catalogue (943 n°s), destiné à une vente publique, mérite d'être signalé ; il offre l'inventaire d'une bibliothèque spéciale provençale et nous avons pu nous convaincre qu'il signale un certain nombre d'anonymes et de pseudonymes qu'on chercherait en vain dans les dernières éditions du *Dictionnaire* de Barbier et des *Supercheries littéraires* de Quérard. Circonstance remarquable et touchante ; cette bibliothèque est celle d'un ouvrier, tous ces livres parmi lesquels il en est de précieux, ces milliers de brochures (beaucoup sont devenues introuvables) furent réunis au prix de bien des sacrifices par la main d'un homme de travail ; il avait pourtant à élever, à soutenir une nombreuse famille, mais pour l'homme doué d'une énergique et patiente volonté, rien n'est impossible. Collection sérieuse où ne figure aucun roman.

Ajoutons que Meilleur, chrétien et royaliste, professa toujours hautement des sentiments qui furent l'honneur de sa vie, des croyances qui firent la consolation de ses derniers moments.

— L'imprimerie de la Propagande a publié l'année dernière une nouvelle édition d'un ouvrage qui se recommande à l'attention des personnes qui cherchent des guides assurés pour leurs lectures et surtout de celles qui sont consultées sur les livres auxquels on peut avoir confiance. On n'y trouvera que des renseignements *négatifs*, si l'expression est permise, c'est-à-dire sur les ouvrages condamnés, car nous voulons parler du catalogue des livres mis à l'index : *Index librorum prohibitorum sanctissini Domini Nostri Pii II Pont. Max. jussu editus. Editio novissima in qua libri omnes ab Apostolica Sede usque ab annum* 1877 *proscripti suis locis recensentur*. Roma, ex typographia Polyglotta S. C. de Propaganda fide, 1877, in-8 de LI-352 p. Les livres sont classés par ordre alphabétique des noms d'auteurs, et des titres pour les anonymes. Le volume s'ouvre par le bref de Benoît XIV du 23 décembre 1757, par une préface de Fr. Hieronymus Pius Saccheri, ordinis predicatorum sacræ congregationis Indicis, et par des documents relatifs à la congrégation de l'Index.

— M. Henri Batault vient de publier un intéressant travail qui touche à la grande question de l'histoire de la charité. C'est une *Notice historique sur l'Association des Dames de la Miséricorde de Chalon-sur-Saône* (1638-1877), avec documents inédits sur l'assistance publique dans la même ville depuis 1466. (Chalon, imp. Dejussieu, 1878, in-8 de VIII-328 p.), dont l'origine est due à saint Vincent de Paul. Elle lui fournit l'occasion de rappeler d'autres œuvres de charité qui s'y rattachent et de faire, en quelque sorte, l'histoire de la charité dans sa ville natale d'après les documents qu'il a trouvés, soit dans les archives municipales, soit dans les archives de l'hôpital, soit dans les protocoles des notaires de Chalon.

— M. Henri Jadart vient de publier un travail intéressant pour l'histoire de la charité : *les Traditions de charité dans le Rethelois, recueil de documents inédits sur les fondations, les hôpitaux, les écoles et les bienfaiteurs du pays* (Rethel, imp. G. Beauvarlet, 1878, in-8 de 64 p.). On y trouve (p. 36) une lettre de saint Vincent de Paul dont l'original avec signature autographe est conservé aux archives de Rethel.

— M. L. Petit de Julleville vient de publier (Paris, Lemerre) une nouvelle traduction de la *Chanson de Roland*. Ce qui la distingue des précédentes c'est qu'elle a conservé, non-seulement le rhythme de l'original, comme celle de notre collaborateur M. le baron d'Avril, mais qu'elle a cherché à conserver, autant que possible, les assonnances.

— On parle de la prochaine publication des mémoires de Barras, dont le manuscrit est entre les mains des héritiers de M. Hortensius de Saint-Albin.

— La publication, entreprise, par M. Louis Paris, de l'*Impôt du sang ou la Noblesse de France sur les champs de bataille*, se poursuit et paraît maintenant à la librairie H. Champion, à Paris. Cette œuvre inédite de J. François d'Hozier en est au tome III, dont nous avons sous les yeux la première partie (198 p.), qui comprend les lettres N, O, P, Q. Le *Polybiblion* a rendu compte des précédents volumes.

— Il a paru récemment, comme extrait de *la Revue des questions historiques*, un article publié dans le *Bulletin bibliographique* de ce recueil, (n° de janvier 1878), sous la signature de M. W. Derrien. Cet article, qui ne porte pas de nom d'imprimeur, n'est pas un tirage à part, mais une reproduction

faite en vertu d'une initiative privée. Nous sommes autorisés par la direction de la *Revue* à déclarer qu'elle est complétement étrangère à cette publication, qu'on n'avait pas le droit de faire, en présence de l'avis qui interdit la reproduction des articles.

— Notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque vient de publier deux nouveaux opuscules, la *Vie de Jean Pierre de Mesmes*, par Guillaume Colletet, et *Un cantique inédit de Charles Sévin, chanoine d'Agen*.

— Les *Conversations de Senior* (M. W. Nassau) avec M. Thiers, M. Guizot, et autres personnages de distinction, dont une partie a paru dans des revues et journaux, vont être publiées à Londres en corps d'ouvrage.

— La Société paléographique anglaise continue sa publication de fac-simile. La 8e livraison contient 24 planches, dont les principales sont l'inscription grecque de Rosette, des spécimens des plus fameux manuscrits grecs de la Bible et de l'ancien manuscrit de Virgile du Vatican; deux chartes mérovingiennes, etc.

— La Société des anciens textes anglais va reproduire intégralement, par la photolithographie, l'unique manuscrit du plus ancien poëme anglo-saxon *Beowulf*. L'éditeur y joindra une traduction, un glossaire, des notes, qui rendront accessible à la généralité des lecteurs ce vieux monument de la langue anglo-saxonne.

— *The Academy* du 20 avril contient un catalogue, par ordre alphabétique, des auteurs des 667 lettres adressées à Michel-Ange par les personnages les plus importants de son époque. La collection de ces lettres est conservée dans les archives de la maison Buonarotti, à Florence. Il est question de la publier.

— Le comte Ercolano Gaddi-Hercolani, professeur à Rome, s'occupe depuis des années d'un travail qui sera incontestablement l'explication scientifique la plus complète de la *Divine Comédie*. Vient de paraître le *Vocabolario encyclopedico Dantesco* (Rome, Société typographique).

— Le premier volume du *Corpus poetarum hungaricorum* vient de paraître sous les auspices de l'Académie des sciences hongroise. Il est annoté par M. Aron Szilady et contient des œuvres antérieures au seizième siècle.

— *The Athenæum* annonce que le gouvernement français a offert d'acheter la riche bibliothèque de feu sir Thomas Phillipps, mais qu'elle ne peut être vendue que dans plusieurs années, conformément aux dispositions de son testament.

— D'après la *Correspondance de Leipzig*, il se publie aux États-Unis, 8,119 journaux, dont 749 sont quotidiens.

Publications nouvelles. — *Le Sacerdoce*, par Mgr Isoard (2 vol. in-12, Palmé). — *Le Cléricalisme et l'esprit moderne*, par l'abbé Chapot (in-8, Palmé). — *Pie IX*, par Louis Veuillot (in-12, Palmé). — *Le Pape Pie IX et l'empereur Napoléon III*, par l'abbé Marty (in-8, Douniol). — *Histoire d'un conclave*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Palmé). — *Instruction pastorale et mandement de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais, sur la Franc-Maçonnerie* (6e édit. in-18, librairie de la Société Bibliographique). — *Nouvelles études sur la littérature grecque moderne*, par Ch. Sidel (t. III, in-8, Maisonneuve). — *L'Iliade d'Homère*, par F. Daburon (in-18, Ph. Reichel). — *La Cité divine, poëme de la religion*, par l'abbé A. Fayet (in-12, Allard). — *La Niania*, par H. Gréville (in-18, Plon). — *Barnabas Twites*, par Mme Édouard de Lalaing (in-12, Téqui). — *La Princesse de Clèves*, par Mme de Lafayette (in-8, Quantin). — *La Suisse*, par Jules Gourdault (paraît en livraisons de 16 p., 1re livr., Hachette). — *Aux Antilles*, par Victor Meignan (in-12, Plon). — *Essai sur l'administration des*

provinces romaines, sous la république, par E. Person (in-8 Thorin). — *Nestorius et Eutychès*, par Amédée Thierry (in-8, Didier). — *Hamlet le Danois*, par A. Büchner (in-8, Hachette). — *Histoire des Capucins de Flandre, écrite au dix-huitième siècle*, par une religieuse de cet ordre (t. Ier, in-8, Poussielgue). — *La Jeunesse d'Élisabeth d'Angleterre* (1533-1558) par Louis Wiesener (in-8, Hachette). — *Histoire de la Russie*, par Alf. Rambaud (in-18, Hachette). — *La Princesse d'Eboli*, par Gaspar Muro, trad. d'Alf. Weil (in-8, Charpentier). *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, par H. d'Ideville (in-12, Charpentier). — *Voltaire*, par Stoffels de Varsberg (in-32, librairie de la Société Bibliographique). — *Lettre encyclique de notre très-saint Père le Pape Léon XIII* (in-18, j., librairie de la Société Bibliographique).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

La fin du Vengeur. — On lit, dans une note de l'*Histoire de la Révolution* (t. III, p. 103), que M. Emmanuel de Saint-Albin a donné pour la *Bibliothèque à vingt-cinq centimes* : « La fin du *Vengeur*, fort embellie par le récit de Barère, est devenue légende. Ce serait, d'après Carlyle, « la plus grande, la plus enthou- « siasmante *blague* forgée depuis « des siècles par un homme ou par « une nation. »

J'avais vécu jusqu'à présent dans une patriotique illusion sur ce fait légendaire. Dans quels ouvrages ou documents trouverait-on la lumière?

R. S.

Sur un mot du cardinal Maury. — On lit dans un article de M. Hermile Reynald sur le *cardinal de Retz et l'affaire du chapeau*, par M. R. Chantelauze (*Le Temps*, n° du 17 avril 1878) : « Il nous est donc permis de dire de notre temps ce que le cardinal Maury répondait à un grand seigneur qui lui demandait combien il s'estimait : *Peu quand je m'examine, beaucoup quand je me compare.* » J'ai souvent entendu attribuer à Rivarol ce mot si piquant. Je demande s'il faut décidément le rendre au cardinal Maury.

T. DE L.

D'une anecdote napoléonienne. — M. Rapetti (*La défection de Marmont*, 1852, in-8, p. 276) a raconté l'anecdote que voici : « Napoléon voguait pour Sainte-Hélène sur le *Northumberland*, et était déjà loin des côtes d'Europe. On vit apparaître à l'horizon un nuage qui semblait courir sur l'eau. Bientôt on distingua un navire dont la marche était surprenante : il filait rapidement, il n'avait point de voiles, il laissait derrière lui des tourbillons de fumée. Tous les passagers étaient sur le pont, suivant des yeux cette merveille. On sut le nom de ce navire ; c'était le *Fulton*, le premier bateau à vapeur qui ait navigué sur la haute mer. « Fulton ! » s'écria l'empereur tout à coup reporté par ce nom à ses souvenirs de 1804 ; puis il ajouta, dit-on, tout soucieux : « O les savants ! les savants ! » Je demande où M. Rapetti a trouvé cette historiette, dont j'avoue que je doute très-fort. Est-ce dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* où abondent les récits suspects ? Est-ce dans un de ces livres où M. Emile Marc-Hilaire, plus connu sous le nom de *Marco Saint-Hilaire*, a de son mieux embelli les légendes napoléoniennes ?

UN CURIEUX DE PROVINCE.

Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. — Quel est l'auteur de cette diction célèbre : « Mentez, mentez, » (selon les uns), ou « Calomniez, calomniez, » (selon les autres), « il en restera toujours quelque chose ? »

Les uns l'attribuent à Beaumarchais qui l'aurait placé dans la bouche de Bazile, soit dans le *Barbier de Séville*, soit dans le *Mariage de Figaro*. — Les autres l'attribuent

Voltaire. Dans ce dernier cas, dans lequel des écrits de Voltaire se trouve-t-il, et quelle est la vraie version ?

Carcel. — On désire avoir la date de naissance et celle de décès de *Carcel*, horloger, inventeur du système de lampes, dites *Lampes-Carcel*. Ces dates doivent être données dans quelque dictionnaire biographique ? On voudrait savoir également où se trouve le portrait dudit *Carcel* qui a été publié et n'est pas conservé dans la collection de la Bibliothèque nationale, à Paris. T.

Trois portraits à retrouver. — Pourrait-on dire où l'on peut trouver les portraits suivants : *Parent du Châtelet*, docteur-médecin (mort 1836); *Gault de Saint-Germain*, peintre (mort 1842); *Parseval-Deschênes*, amiral (mort en 1860), qui ont été gravés ou lithographiés ; mais que la collection de la bibliothèque ne possède pas. Soit dit en passant, comment se fait-il que ces portraits manquent dans la collection ci-dessus mentionnée? N'y a-t-il pas une loi qui oblige les éditeurs de portraits à déposer un exemplaire de chaque à la Bibliothèque nationale? T.

Une épigramme dirigée contre Napoléon Ier. — Une publication périodique des plus sérieuses et des plus instructives, mais qui ne sort guère d'un cercle restreint de graves lecteurs, le *Journal des Savants*, contient dans son cahier de 1878 un article de M. E. Caro sur un ouvrage récent de M. E. Merlet (*Tableau de la littérature française*, 1800-1815). Nous y lisons ceci, page 107 : « L'épigramme, voilà le seul genre « qui ne fût pas en décadence. Les « traits volaient dans l'air. Un jour, « César même ne fut pas épargné; « c'est dans un dialogue en vers « caché dans un numéro du *Mercure*, « échappé, on ne sait comment, à la « vigilance de la censure :

« Sire, dit Bertrand à l'Empereur,
« Sire, il ne reste plus un seul homme [des nôtres.
« — Ami, fais-toi tuer; je vais en [chercher d'autres. »

Le trait est vif, il porte juste ; mais il paraît bien extraordinaire qu'il ait pu être inséré dans *le Mercure* avant la chute de Napoléon. Ne serait-ce pas après l'abdication de Fontainebleau qu'il aurait vu le jour, à une époque où l'on pouvait très-impunément attaquer le lion tombé? Il y a là un petit problème littéraire qui mériterait d'être éclairci. A. V.

Lettres de M. Sylvain, bourgeois de Paris. — Qu'était-ce que M. Sylvain? De quoi traitait cet ouvrage? Où peut-on le trouver? Il fit beaucoup de bruit pendant la Révolution de 93. M.

RÉPONSES.

Les Martyrs de la Révolution (XXII, 286). — Aux ouvrages cités par M. S... nous ajouterons l'intéressant travail de M. l'abbé Péala, intitulé : *Résultat d'une conférence ecclésiastique du diocèse du Puy, tenue en l'année 1844, sur les martyrs du diocèse du Puy, pendant la Révolution française*. Au Puy, Gaudelet, 1845, in-8. — *Les Tribunaux criminels et la Justice révolutionnaire en Auvergne* (Les exécutés), par M. Marcellin Boudet. Paris, Auguste Aubry, 1873, in-8. — Nous signalerons aussi à M. S... une correspondance inédite d'un chanoine du chapitre cathédral de Chartres, Jean-Bruno Ranchoup, que possède notre ami M. Paul Le Blanc, de Brioude. Elle renferme de précieux renseignements sur l'Eglise de Chartres pendant cette période. Nous citerons notamment deux ou trois lettres relatives au célèbre Sieyès et à M. du Fournel, curé de Coltainville. — Je suis convaincu que M. Paul Le Blanc s'empresserait de communiquer ces documents à tout travailleur sérieux qui les lui demanderait. A. V.

— Voici quels sont, à notre connaissance, les ouvrages publiés sur *les Martyrs de la Révolution* :

Martyrologe du clergé français pendant la Révolution ou Liste alphabétique des ecclésiastiques et des religieuses qui sont morts pour la religion pendant la tourmente révolutionnaire, Paris, *Journal des villes et des campagnes*, 1840, in-18 (sans nom d'auteur). — *Histoire du clergé de France*

pendant la Révolution, par M. R. (Régnier-Destourbet), Paris, Edouard Bricon, 1828, in-18, 3 vol. in-12. — *Martyrs et Bourreaux de 1793, ou Histoire des atrocités révolutionnaires depuis les Etats généraux jusqu'au Concordat de* 1801, par l'abbé Cordier, de Tours, 3 vol. in-12. — *Les Confesseurs de la foi dans l'Église gallicane à la fin du dix-huitième siècle*, par Carron. Paris, 1820, 4 vol. in-12. — *Histoire particulière des événements qui ont eu lieu en France pendant les mois de juin, juillet, août et sept.* 1792, par M. M... de la Varenne, jurisconsulte, l'*une des victimes échappées à la Saint-Barthélemy de* 1792. A Paris, chez Perisse et Compère, 1806. in-8. — A. Barbat de Bignicourt : *Les Massacres à Reims* en 1792, *d'après des documents authentiques*. Reims, chez tous les libraires, 1872, in-8 de 48 p. — *Jugement du Tribunal criminel du département de la Marne, séant à Chalons, du 26 messidor, an III*. Imprimé à Châlons, chez Mercier, s. d., 50 p. in-4. (La brochure de M. Barbet est en grande partie la reproduction de ce jugement). — *La Vie de M. Massart, curé des Paroisses de Somme-Vesle et Poix, diocèse de Châlons-sur-Marne, guillotiné à Reims en haine de la religion catholique*, par M. J. N. Loriquet, prêtre. Reims, imp. de Delaunois, 1823, in-8, de 96 p. — *Mémoires ecclésiastiques concernant la ville de Laval et les environs, pendant la Révolution*, par un Prêtre de Laval. Laval, imp. de Guerley-Portier, 1841, 2 parties in-8. (Cet ouvrage n'est pas dans le commerce). — *Ballon, Saint-Mards et Saint-Ouen, ou Histoire religieuse de ces trois paroisses, contenant près de cinquante notices biographiques de prêtres existant au commencement de la Révolution*, par l'abbé Aubry, aumônier de l'hôpital de Ballon. Le Mans, Gallienne, 1853, in-8. — *Vie des Saints du diocèse de Langres, avec une notice sur des personnages vénérables, morts en odeur de sainteté*, par l'abbé Caillet, curé de Rosoy. Langres, Crapelet, 1873, in-8. — *Etude historique sur l'abbaye de Remiremont*, par M. A. Guinot, curé de Contrexéville. Paris, Douniol, 1839, in-8. — *Déportation et naufrage de J.-J. Aymé, ex-législateur; suivis du tableau de vie et de mort des déportés, à son départ de la Guyane*. Paris, Maradan, in-8, s. d. (On trouve, à la fin de cet ouvrage, la liste alphabétique des déportés, avec l'indication de leur âge, qualités, domiciles, et celles de leur morts ou évasions.) B. de F.

— On a oublié de citer, parmi les ouvrages se rattachant à cette question : *La Persécution révolutionnaire dans le département du Doubs*, par M. Jules Sauzay (Besançon, Turbergue, 10 vol. in-12, 1861-1873), et l'ouvrage que j'ai publié moi-même : *Histoire de la Persécution religieuse en Alsace, pendant la grande Révolution*, 1878, in-8. L. Winterer, curé de Mulhouse.

— Citons encore : *Un Martyr bordelais sous la Terreur. Vie et mort du R. P. Pannetier, grand-carme du couvent de Bordeaux*, par Charles Chamiliac. Bordeaux, Feret, 1877, in-12, 334 p. — *La seconde Terreur, ou histoire d'un prêtre déporté à la Guyane, en* 1879, par M. l'abbé Chambard. Paris, Lefort, 1876, in-8, de 239 p. (C'est la relation de M. l'abbé Bétant, du diocèse de Lyon.) — *Histoire des Prêtres du Sacré-Cœur de Marseille* (1732-1832) *communément appelés prêtres du Bon Pasteur*. Paris, Sarlit; Marseille, Œuvre du Bon Pasteur, in-8, II-VI-507 p. (Livre III : Histoire des Prêtres du Sacré-Cœur pendant la Révolution). — *Tableau historique du diocèse de Lyon pendant la persécution religieuse de la grande Révolution française, d'après des documents authentiques déposés dans les archives de l'archevêché*, par M. l'abbé J. Barrieux. Lyon, Briday, 1869, in-8. R. S.

Le Gérant : L. Sandret.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

Le *Polibyblion, Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion*.

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire payè une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, 7, rue de Grenelle.

Publications de la Société Bibliographique

COLLECTION DE PETITS MÉMOIRES
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

publiée sous la direction de M. MARIUS SEPET

1er volume

VIE ET VERTUS DE SAINT LOUIS

d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite

TEXTE ÉTABLI PAR **RENÉ DE LESPINASSE**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

2e volume

LES DERNIERS CAROLINGIENS

d'après Richer et d'autres sources originales

PUBLIÉS PAR **ERNEST BABELON**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE

DES

LITTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES

P. CORNEILLE, éd. annotée par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tomes I et II parus.* (*Les tomes III et IV sous presse.*)

LA CHANSON DE ROLAND, traduite du vieux français par M. Adolphe d'Avril. 1 vol.

CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *t. I, paru.* (*Les tomes II, III et IV sous presse*)

Poèmes bibliques. — PSAUMES, trad. nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, inst. primaire. 2 vol.

LE ROMANCERO ESPAGNOL, traduction nouvelle avec notes, par le comte de Puymaigre. 1 vol.

Chaque volume in-18 broché..... » 50

Reliure anglaise..... 1 »

Quelques exemplaires de chaque ouvrage sont tirés sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 2 50

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

A 92,1

JUL 24 1878

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SEPTIÈME — XXIIe DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON — JUIN

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUIN

I. — PUBLICATIONS SUR VOLTAIRE, A L'OCCASION DU CENTENAIRE, par M. P. TALON.
II. — COMPTES RENDUS.
Théologie. — Abb. VINCENZO D'AVINO : Enciclopedia dell' ecclesiastico (p. 487). — Dr ALZOG : Patrologie (p. 488). — G. MEY : Cours complet et détaillé de catéchèses pour l'instruction des enfants de la classe inférieure des écoles [trad. de M. l'abbé J. GAPP] (p. 491). — R. P. VINCENT DE PASCAL : La Foi : Conférences de Saint-Joseph de Marseille (p. 492). — ERNEST HELLO : Parole de Dieu. Réflexions sur quelques textes sacrés (p. 493). — R. P. AUGUSTIN LARGENT : Méditations sur la vie de la sainte Vierge.
Jurisprudence. — Explication méthodique des Institutes de Justinien; t. Ier (p. 495). — J.-J. DELSOL : Explication élémentaire du code civil (p. 495). — ERNEST LEHR : Eléments de droit civil russe (p. 495).
Sciences & Arts — HENRI MAGUIN : Notes et documents sur l'état de l'instruction populaire en Prusse (p. 497). — CLÉMENT FAVAREL : Théorie du crédit (p. 498). — F. JACQMIN : Etude sur l'exploitation des chemins de fer par l'Etat (p. 498). — LÉON DEGEORGE : La Maison Plantin d'Anvers (p. 499).
Belles-Lettres. — MICHEL BRÉAL : Mélanges de mythologie et de linguistique (p. 501). — L'Iliade d'Homère, mise à la portée de tout le monde, suivie du deuxième livre de l'Enéide de Virgile, par F. DABURON. — ALESSANDRO MANZONI : Del trionfo della libertà (p. 504). — GEORGES EBERS : La Fille du Pharaon (p. 504). — AUGUSTE CHARAUX : Corneille, la critique idéale et catholique (p. 506). ALESSANDRO D'ANCONA : La Poesia popolare italiana (p. 507).
Histoire. — V. DURUY : Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares (p. 509). — R. P. CLAIR : Pierre Olivaint, prêtre de la Compagnie de Jésus (p. 509). — La Famille de Jeanne d'Arc, documents inédits, généalogie, etc., publiés pour la première fois par E. de Bonteiller & G. DE BRAUX (p. 511). — Comte DE GOBINEAU : La Renaissance, scènes historiques (p. 513). — Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile, édition pour la première fois complète. t. IV : Les belles figures et drolleries de la Ligue (p. 513). — R. CHANTELAUZE : Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau (p. 514). — A. DEBIDOUR : La Fronde angevine (p. 517). — Lettres de la marquise du Châtelet, réunies pour la première fois, etc., par EUG. ASSE (p. 518). — CH. VALFRANDERT : Répertoire politique, historique et littéraire (p. 519). — B. HITROVO : La Palestine et le Sinaï (p. 521). — B. HITROVO : Une semaine en Palestine (p. 521). — S. PONOMAREV : Jérusalem et la Palestine dans la littérature, la science, la peinture et dans les traductions russes (p. 521). — D. SMYCULAIEV : Sinaj i Palestina (p. 521). — GODFREDO DI CROLLANZA : Gli Emblemi dei Guelfi e Gibbellini (p. 524).
III. — BULLETIN. — Annuaire de l'enseignement libre (p. 525). — PAUL FÉVAL : Le Denier du Sacré-Cœur (p. 526). — HENRI LASSERRE : Le Miracle du 16 septembre 1877 (p. 526). — FULBERT DUMONTEIL : Voyage aux pays du bien (p. 526). — CHARLES BIGOT : La Fin de l'anarchie (p. 527). — Mgr BESSON : La Franc-Maçonnerie (p. 527). — P. Larroque : De la création d'un cours de droit international (p.527). — AUDOYNAUD : Entretiens familiers sur la cosmographie (p. 528). — SCHULZE-DELITZSCH : Manuel pratique pour l'organisation et le fonctionnement des sociétés coopératives de production (p. 528). — Comte D'IDEVILLE : Victor-Emmanuel, sa vie, sa mort, souvenirs personnels (p. 529). — Mgr X. BARBIER DE MONTAULT : Le Conclave (p. 530). — R. P. LESCŒUR : Histoire d'une vocation; Mme Nicanora-Izarié (p. 530). — Mgr X. BARBIER DE MONTAULT : Le Guide du pèlerin aux églises de Rome et au palais du Vatican (p. 530). — Baron D'ESTOURNELLE DE CONSTANT : La Vie de province en Grèce (p. 530). — P. TOURNAFOND : Havai. Histoire de l'établissement du catholicisme dans cet archipel (p. 531). — Baron ERNOUF : Cachemire et Petit-Thibet, d'après les relations de M. F. Drew (p. 531). — VICTOR FOURNEL : Voyages hors de ma chambre (p. 532). — Comte GOBLET D'ALVIELLA : Inde et Himalaya (p. 533).
IV. — VARIÉTÉS. — I. Les Bibliothèques aux Etats-Unis (suite), par M. J. VAESEN (p. 533). — II. Une lettre inédite de Voltaire, par M. JULES COURTET (p. 544).
V. — CHRONIQUE. — Nécrologie : MM. Eug. Boré, J.-B. Alzog, Sigismond Ropartz, Louis Asseline. — Institut. — Muséum d'histoire naturelle. — Faculté des lettres. — Congrès archéologique de France. — Sociétés savantes. — Académie des Jeux Floraux. — Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le British Museum. — Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — Bibliothèque sur Pascal. — Les Ventes récentes. — Une méprise de M. Spuller. — Faits divers. — Publications nouvelles.
VI. — QUESTIONS & RÉPONSES. — QUESTIONS : Les Sociétés de bibliophiles en France. — La Collection des manuscrits de M. de Cambis. — Seize cents juifs ont-ils été brûlés à Vienne en un an? — La mort de Louis XVI fut-elle votée par la majorité de la Convention? — A-t-il été publié, à l'époque du premier Empire, des éditions d'auteurs classiques mutilées par la censure? — M. Victor Hugo et un coup d'Etat qui n'a pas eu lieu. — Montaigne a-t-il déserté son poste à l'heure du danger? — Un privilège de libraire mis en musique. — Le Peintre Alluys. — L'abbé de Montépin. — Lombard des Evers. — Croisade de 1239. — RÉPONSES : Mélusine. — Dictionnaire des synonymes. — Vie des cardinaux. — Les Rossett.
VII. — TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS.
VIII. — TABLE DES AUTEURS.
IX. — TABLE DES VARIÉTÉS.
X. — TABLE DE LA CHRONIQUE.
XI. — TABLE DES QUESTIONS & RÉPONSES.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS SUR VOLTAIRE

A L'OCCASION DU CENTENAIRE.

Premières lettres à MM. les Membres du Conseil municipal de Paris, sur le Centenaire de Voltaire, par M. l'Evêque d'Orléans. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-12 de 54 p. — *Nouvelles lettres*, etc., par le même, in-12 de 51 p. — *Dernières lettres*, etc., par le même, in-12 de 66 p. Prix de chaque brochure : 25 c. — *Voltaire*, par Adrien Maggiolo. Paris, Victor Palmé, in-12 de 128 p. Prix : 1 fr. — *Le Centenaire du grand Voltaire*, par Rusticus. Paris, 30 mai 1878, in-32 de 64 p. Prix : 15 c. — *Rêve d'un conseiller municipal à propos du centenaire de Voltaire*. Paris, Bray & Retaux, 1878, in-32 de 13 p. Prix 10 c. — *Véritable portrait de Voltaire peint par lui-même, ou tableau des vices et des vertus du patriarche de Ferney, d'après sa correspondance*, par l'abbé Tassy. Paris, Olmer, 1878, in-32 de 72 p, Prix : 30 c. — *Epître du Diable à M. de Voltaire*. Paris, 1878, in-8 de 28 p. Prix : 50 c. — *Voltaire*, par Stoffels de Varsberg. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, in-32 de 31 p. Prix : 5 c. — *Voltaire. Ricerche e conclusioni, esporte al popolo* dal Prof. D. L. P. Padova a cura della *Biblioteca cattolica per il popolo*, in-12 de 239 p. Prix : 1 lira. — *Voltaire! son centenaire*. Troyes imp. Bertrand-Hu, 1878, in-12 de 27 p. Prix : 5 c.

Frédéric II et Voltaire, dédié à la commission du centenaire, par l'abbé V. Bénard. Paris, Ch. Douniol, 1878, in-12 de xxiii-550 p. Prix : 3 fr. 50.

Centenaire de Voltaire. Appel au bon sens, à l'honneur et au patriotisme des hommes de tous les partis. Nîmes, typ. Dubois, 5 c. l'exemplaire ; 1 fr. les 25 ; 4 fr. le 100. — *Souvenir du centenaire*, avec portrait de Voltaire. 2 fr. le 100. — *L'Homme du centenaire*, avec les titres particuliers suivants : 1. *Le Patriote ;* — 2. *l'Ami du peuple ;* — 3. *Son désintéressement ;* — 4. *Sa sincérité ;* — 5. *Sa mort ;* — 6. *L'Homme du centenaire jugé par J.-J. Rousseau, Marat, Louis Blanc et Victor Hugo ;* — 7. *Le Cœur français de Voltaire. Tracts* de la Société Bibliographique. Prix : 1 fr. le cent variés, *franco*.

Voltaire. *Œuvres choisies*. Edition du centenaire. 30 mai 1878. Paris, aux Bureaux du Comité central, in-12 de 1000 p. Prix : 2 fr. 50.

Les fêtes du Centenaire sont passées. Le rôle des combattants est fini. Celui des bibliographes commence. Que d'autres s'appliquent à tirer du récit de ces tapageuses solennités des leçons dont l'avenir pourra tirer profit : plus modeste, notre rôle doit se borner à retracer brièvement l'histoire bibliographique du Centenaire. Indiquer les livres qu'il faut lire, et surtout faire lire, pour combattre les funestes effets de la propagande impie qui s'est faite et se fera sous le patronage de Voltaire, tel est notre but. Il faut que la lumière se fasse, et que la France, désabusée, comprenne enfin qu'il y va de son honneur, de son avenir peut-être, de reléguer aux gémonies cette mémoire maudite. Alors le Centenaire aura du moins produit un bon résultat et l'on se souviendra du 30 mai 1878 comme d'un jour où les cloches, à joyeuses volées, fêtaient l'Ascension du Sauveur et tintaient en même temps le glas funèbre d'une gloire à jamais éteinte.

Entre tous les polémistes qui se sont si vaillamment mis en campagne pour détrôner *le Roi Voltaire* et le jeter à bas de son piédestal usurpé, c'est Mgr l'Évêque d'Orléans que nous devons signaler avant

tous à la reconnaissance des honnêtes gens. Quand il s'agit de combattre, il est toujours le premier. Ni l'âge, ni les fatigues d'un épiscopat long et laborieux n'ont pu affaiblir son ardeur, et nous venons de le voir, avec son intrépidité toute française des anciens jours, tempérée pourtant d'un peu de tristesse, livrer sous nos yeux un nouveau combat, et, nous pouvons le dire aussi, remporter une nouvelle victoire. Quand même le caractère sacré de l'auteur et le souvenir de ses services passés ne nous commanderaient pas de lui donner ici la première place, la vigueur et l'éloquence de ses *Lettres* au Conseil municpal de Paris nous feraient un devoir de le mentionner au premier rang. On a fait de plus gros livres sur Voltaire, on n'en fera pas de plus décisif ni qui doive peser plus lourdement sur cette mémoire à jamais flétrie. Je ne serais pas étonné qu'en les lisant les organisateurs du Centenaire eussent senti s'éveiller en eux au moins quelques velléités de remords. L'œuvre de Mgr Dupanloup forme trois brochures, que leur dimension et leur prix rendent très-commodes pour la propagande : elle comprend en tout dix lettres, de forme vive, d'allure fière, et toutes vibrantes de ces chauds accents qui sonnent comme le clairon parmi les ardeurs de la mêlée et raniment les courages prêts à faiblir.

Dans sa première lettre, où se trouvent expliqués les motifs qui font que, pour un jour, les conseillers municipaux de Paris sont involontairement devenus les correspondants d'un évêque, Mgr d'Orléans met à nu la véritable pensée des organisateurs du Centenaire. Il n'a pas de peine à démontrer, par la citation d'aveux absolument dépouillés d'artifices, que la littérature, le patriotisme et l'humanité n'ont rien à voir dans cette fête. C'est l'adversaire du christianisme que l'on prétend glorifier; c'est aux héritiers de sa haine, non de son esprit, que l'on veut rendre courage, pour raviver la guerre contre cette Église catholique que Voltaire appelait l'*infâme*, appliquant à la plus auguste et à la plus bienfaisante des institutions une qualification que nul ne mérita jamais mieux que lui.

Dans la seconde lettre, l'éloquent prélat fait un piquant rapprochement entre Voltaire et Rousseau, deux noms que les organisateurs du Centenaire eurent un moment l'idée d'associer dans une commune apothéose. Il cite quelques-unes des aménités échangées entre ces deux hommes qui se connaissaient trop bien pour se calomnier l'un l'autre. Pour Rousseau, Voltaire est un *fanfaron d'impiété*, une *âme basse et vile*, un *cœur dépravé*, un *polichinelle*, un *lâche et un fourbe* dont la France devrait *détester et maudire la mémoire*. Pour Voltaire, Rousseau est un *écervelé*, *un magot ambulant*, *un ignoble babouin*, un *fou et un plat monstre d'orgueil*, *un brouillon*, *un délateur*, *un calomniateur*, *une âme pétrie de boue et de fiel*, *un judas*, *un singe*, *un Dio-*

gène, descendant direct et descendant enragé du chien de Diogène et de la chienne d'Érostrate. J'en passe et des meilleures. Ces deux hommes méritaient bien d'être chantés le même jour et par les mêmes voix. Mais quel supplice pour leurs deux ombres.

Il est certain qu'en tenant ce langage, ni Voltaire ni Rousseau n'a menti. Toutefois comme le témoignage d'un ennemi paraît toujours quelque peu suspect, Mgr Dupanloup ne s'en tient pas là : il fait comparaître tour à tour à sa barre ceux qu'il appelle à bon droit les *juges irrécusables* et il se trouve que Marat et Mirabeau, Brissot et La Harpe, Béranger et le *Journal des Débats* (l'ancien), M. Renan et M. Taine, M. Henri Martin et M. Sainte-Beuve, M. Louis Blanc et Lamartine, M. Victor Hugo lui-même (je parle de celui qui est mort, pour emprunter le mot charmant d'un ami) sont d'accord pour flétrir Voltaire et les multiples prostitutions de son génie.

Mais un serviteur ardent de la vérité, comme l'est l'évêque d'Orléans, ne saurait s'en tenir là : après avoir pris acte de cette condamnation sévère, prononcée avec une unanimité vraiment touchante, il entreprend de refaire lui-même le procès, et de voir si l'étude attentive de la longue existence de Voltaire n'est pas de nature, sinon à faire lever la condamnation, du moins à mériter au condamné le bénéfice des circonstances atténuantes. C'est à cet examen que les sept dernières lettres sont consacrées. Les vices de Voltaire ont désormais chacun leur histoire, courte, mais pleine de leçons.

Quelle est la conclusion qui ressort de chacune de ces lettres? On la divine aisément, pourvu que l'on ne soit pas tout à fait étranger aux écrits et aux aventures du héros. Pour tout homme de bonne foi, il reste désormais établi de façon à défier toute contradiction que Voltaire méprisa le peuple, ce *troupeau de bœufs*, *cette canaille*, *cette populace faite pour être guidée mais tout à fait indigne d'être instruite ;* que Voltaire fut toute sa vie le plat adulateur des ennemis de la France, aussi bien que des créatures les plus infâmes, et *qu'à ce métier de courtisan*, pour emprunter le langage de M. Louis Blanc, *il perdit tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes viriles ;* qu'il a detesté la France, qu'il a bafouée jusque dans ses malheurs; qu'il a célébré son vainqueur dans des vers que ni la pudeur ni le patriotisme ne nous permettent de reproduire. Tel est le résumé de la quatrième, de la cinquième et de la sixième lettre.

Nous arrivons à la septième. C'est la plus éloquente et la plus belle peut-être. Il y est question de l'immoralité de Voltaire et de ses insultes à Jeanne d'Arc : il appartenait à l'évêque d'Orléans de venger cette grande mémoire outragée par un ami de la Prusse. Grâce à lui, l'étranger saura que la France n'est pas morte et que l'insulteur de Jeanne d'Arc n'y rencontre plus d'échos.

Voltaire menteur, *Voltaire intolérant*, *Voltaire insulteur du christianisme :* ces quelques mots résument les trois dernières lettres. Nous signalons tout particulièrement l'avant-dernière à l'attention du lecteur : il y verra ce qu'il faut penser de cette humanité de Voltaire tant célébrée, pure comédie dont l'évêque d'Orléans nous raconte avec vigueur les édifiants intermèdes. Félicitons et remercions du fond du cœur l'éloquent écrivain d'avoir « élevé à l'encontre d'un grand scandale, la protestation de sa conscience, et poussé contre les audaces ennemies le cri de l'honneur épiscopal, de l'honneur chrétien, et de l'honneur français. »

Nous avons longuement insisté sur ces lettres, parce qu'elles sont le monument capital qui doit rester de cette lutte : lisons-les, faisons-les lire et relire, que la France en soit inondée, il y va de notre foi de chrétien et de notre patriotisme de Français.

Les ouvrages suivants ne nous arrêteront pas longtemps : les faits étudiés étant les mêmes, les conclusions sont identiques, par conséquent, nous n'y reviendrons pas, nous contentant d'indiquer la marche suivie par chaque auteur et la tactique qu'il a choisie.

— Le *Voltaire* de M. Adrien Maggiolo est écrit d'une plume alerte et vive. Dans une première partie, l'auteur raconte brièvement la *Vie de Voltaire :* dans la seconde, il étudie ses *vertus :* son *patriotisme*, son *courage*, son *désintéressement*, sa *sincérité*, sa *tolérance*, son *humanité*. Il faut lire surtout les deux chapitres curieux où il est question du *courage* et du *désintéressement* de Voltaire, deux points que, si nous ne nous trompons, l'évêque d'Orléans n'a pas touchés. La brochure est fort bien imprimée et de gracieuse apparence, mais peu à la portée des petites bourses. Nous reprocherons à l'auteur de mettre parfois tant de brièveté dans ses récits que le sens et la portée de plusieurs incidents doivent nécessairement échapper au lecteur qui n'est pas familiarisé avec la vie de Voltaire.

— *Le Centenaire du grand Voltaire*, par Rusticus, est une brochure tout à fait populaire, intéressante et bien remplie, mais peut-être un peu triviale de ton. Un brave homme, M. Lafleur, entreprend de prouver à son ami, M. Fripart, qu'il a grand tort de vouloir aller à Paris fêter le centenaire de Voltaire : car Voltaire est un gredin qui ne mérite pas tant d'honneur. Le débat s'engage devant un bon docteur de village entre l'avocat Tapajot et le clérical *Corcorus*. Comme la cause est très-mauvaise, l'avocat est battu mais content : il prend la résolution de ne plus recevoir son mauvais journal et le Père Frippart enverra pour la canonisation de Jeanne d'Arc l'argent qu'il destinait au centenaire. Cette brochure est faite avec esprit : sa forme dialoguée contribuera à la faire lire.

— *Le Rêve d'un conseiller municipal* est charmant et d'une forme

très-originale. Un conseiller municipal, tout fier d'avoir décidé ses collègues à célébrer le centenaire de Voltaire, s'endort sur ses lauriers, et rêve qu'il va rendre visite aux enfers à la grande ombre de Voltaire pour lui faire part des fêtes qu'on lui prépare. Naturellement Voltaire se moque de lui, réédite pour son édification quelques-unes des insolences qui lui étaient familières et des injures qu'il aimait à jeter au peuple et à la France : le conseiller municipal est très-attrapé, et, de retour sur la terre, il est heureux d'apprendre que, de par la volonté du gouvernement, le centenaire de Voltaire devra se faire à huis-clos. Brochure excellente ! Seulement je crains qu'en nous donnant cet heureux dénoûment l'auteur lui-même n'ait fait un vain rêve.

— *Le véritable portrait de Voltaire* mérite parfaitement son titre : il est très-ressemblant, c'est dire qu'il est hideux. Une longue série d'anecdotes et de citations bien choisies, mais que l'auteur aurait mieux fait de grouper autour de quelques chefs principaux pour épargner au lecteur la fatigue de divisions vraiment beaucoup trop nombreuses, nous montre la façon peu charitable dont Voltaire s'est toujours conduit envers le prochain, et nous expose les vices de toute espèce qui constituent avec son esprit de démon le seul agrément de cette peu sympathique personnalité. Dans un dernier chapitre, qui sert de conclusion, l'auteur montre en quelques mots que ni les amis du peuple, ni les amis de la France, ni les amis de la vérité, ni les amis de la vertu ne doivent aucun hommage à Voltaire, et que l'intérêt du personnage aussi bien que l'honneur de la France exigeraient plutôt qu'on jetât un voile sur les infamies de sa vie.

— *L'Épître du Diable à Voltaire* est une très-spirituelle satire en vers, que Voltaire reçut un beau jour de Franche-Comté et qui lui fit passer de mauvais moments. Le docteur Girod en était l'auteur. Voltaire fut d'abord peu satisfait de mériter les compliments du diable : il sembla même, pendant quelques jours, vouloir venir à resipiscence et se réconcilier avec le bon Dieu. Cette bonne disposition ne dura guère, et les leçons du bon docteur furent oubliées. Souhaitons qu'en relisant cette *épître* à cent années de distance, les disciples de Voltaire l'apprécient comme leur maître et que leur conversion soit plus durable que la sienne.

— Nous nous bornerons à recommander spécialement pour la propagande populaire, le *Voltaire* de M. Stoffels de Varsberg. Cette brochure a le triple mérite d'être très-bien faite, d'être courte et de ne coûter qu'un sou. Voltaire et le peuple, Voltaire patriote, Voltaire hypocrite, Voltaire précurseur de la Révolution, tel est le quadruple aspect sous lequel le personnage est présenté aux lecteurs. Aucun n'est de nature à lui conquérir beaucoup d'amis. C'est

juste. Le *dernier des hommes par le cœur,* — c'est la nièce de Voltaire qui le définit ainsi! — ne mérite pas qu'on l'aime.

— La brochure italienne du professeur D. L. P... est intéressante. Le poëte et le littérateur, l'historien et le philosophe, l'homme et le citoyen sont tour à tour étudiés dans Voltaire : c'est la première partie qui a pour titre général les *Écrits et le caractère de Voltaire.* Dans une seconde partie, nous trouvons le récit détaillé de la mort de Voltaire et des circonstances qui l'ont accompagnée et suivie. Tout cela est fait avec soin et laisse deviner un esprit déjà mûr, servi par une sérieuse érudition. Mais n'est-ce pas un peu trop savant pour une brochure populaire! Nos plus vifs remercîments à notre confrère d'Italie.

— La brochure sur Voltaire publiée à Troyes sans nom d'auteur se recommande par son bon marché. Sa forme vive, claire, précise en fait un excellent opuscule de propagande. La matière est bien divisée et chacune des parties se termine, en manière de conclusion, par une phrase qui la résume et doit, en raison même de sa concision, vivement frapper l'esprit du lecteur. Nous recommandons le procédé qui paraît de bonne guerre, et permet au lecteur de condenser en quinze ou vingt phrases courtes et nettes l'histoire de la vie et des exploits du héros.

— Les auteurs dont nous venons de parler n'ont fait que des brochures de circonstances destinées à alimenter la propagande : M. l'abbé Bénard a fait mieux. Prenant un des côtés les plus intéressants de la vie de Voltaire, ses rapports avec le roi de Prusse, il en a fait la matière d'un livre qui restera, alors même que nous n'entendrons plus que les lointains échos de la bataille qui vient de se livrer autour de cette renommée quelque peu compromise. Ce n'est pas que le livre de M. l'abbé Benard soit parfait : le style n'en est pas toujours correct, si toujours clair. Mais, en dépit de ces défauts, on le lit sans fatigue, et l'intérêt ne languit pas un instant. Nous voudrions qu'il fût beaucoup lu. Car, si quelque chose peut contribuer à faire maudire en France la mémoire de Voltaire, c'est le spectacle des servilités de ce Français qui passe sa vie à encourager dans ses usurpations le plus redoutable et le plus perfide ennemi de la France. On y verra qu'une fois au moins en sa vie, Voltaire n'a pas menti, c'est le jour où il écrivait à Frédéric de Prusse que : « *son cœur était à Berlin et pour jamais érigé en autel sur lequel il sacrifierait tout pour la gloire de son Jéhovah.* » Laissons donc ce cœur à la Prusse, puisque c'est à elle qu'il s'est donné.

— La brochure et le livre ne sont pas le seul mode de propagande : il y a encore le *tract*, la feuille qui se distribue, passe de main en main, et n'exige ni beaucoup d'effort ni beaucoup de loisir pour être

lue. La propagande catholique ne pouvait négliger ce moyen. Nos amis de Nîmes ont résumé en quatre pages d'une vivacité toute méridionale la vie si peu édifiante de Voltaire. A Paris, la Société Bibliographique a publié sept *tracts* excellents dont nous avons donné les titres en tête de cet article. C'est court, net, précis et tout à fait de nature à jeter dans les esprits et le cœur du peuple la bonne semence de la vérité. Citons enfin un tract charmant, orné à sa première page d'un portrait de Voltaire, élégamment encadré. Il a pour titre *Souvenir du Centenaire*, et, à l'aide de citations bien choisies, fait connaître Voltaire mieux que toutes les déclamations et tous les discours.

— Nous ne voulons pas prendre congé de nos lecteurs sans leur signaler un mauvais livre dont ils ne devront s'occuper que pour empêcher qu'il ne soit lu. Les organisateurs du Centenaire ont extrait, en mille pages compactes, la quintessence du poison que Voltaire a répandu à pleines mains dans ses œuvres. Poésie, roman, histoire, philosophie, théâtre, ils ont tout fouillé pour former cet arsenal où le vulgaire pourra trouver des armes aux blessures desquelles nos adversaires croient bien sincèrement que la religion ne pourra longtemps survivre. Nous les avertissons que le livre est bien gros pour devenir populaire; qu'il contient une multitude de théories surannées qui donneront une piètre idée de la science de leur héros; enfin qu'il n'est pas complet, car nous ne trouvons là aucune des lettres de Voltaire au roi de Prusse et les aménités qu'il écrivait sur le peuple sont absolument passées sous silence. Tel qu'il est, le livre fera du mal aux ignorants qui auront l'imprudence de le lire. Mais il y a dans les petits livres dont nous avons parlé plus haut, assez de contre-poison pour combattre les funestes effets de ce détestable recueil. Aussi sommes-nous rassurés pour l'avenir. Le *Catéchisme ne sera pas détrôné, les églises ne se videront pas*, et la religion catholique n'est pas près de mourir; elle a survécu à Julien l'Apostat et à Néron, elle enterrera les héritiers de la Terreur et les médiocres successeurs de Voltaire. P. Talon.

THÉOLOGIE

Enciclopedia dell' Ecclesiastico, opera dell' abb. Vincenzio d'Avino, terminata del P. Antonio Pellicani. Edizione terza, riveduta, aumentata ed in parte rifusa. Fascicolo I. Torino, Marietti, 1878, in-4 de 160 p. à deux colonnes. — Prix du fascicule : 2 fr. 50. L'ouvrage complet formera vingt-cinq fascicules environ. Un fascicule par mois.

Nous avons entre les mains la première livraison de la troisième édition de l'*Encyclopédie de l'Ecclésiastique*, qui jouit en Italie d'une

réputation méritée. L'auteur, M. l'abbé d'Avino, avait commencé, avant sa mort, qui a eu lieu en 1868, à préparer cette troisième édition. Son œuvre de correction et de remaniement est continuée par le P. Pellicani. Le fonds de ce travail est tiré de l'Encyclopédie allemande de Wetzer et Welte, mais il est moins développé que l'ouvrage auquel il a emprunté.

Aujourd'hui, plus que jamais, tout le monde sent le besoin d'avoir sous la main un livre qui lui fournisse, en un clin d'œil, les renseignements courants sur une question donnée. Le domaine des sciences s'est tellement étendu qu'il est impossible d'étudier tout par soi-même et qu'il est impossible aussi de consulter des traités complets et approfondis sur chaque branche de la science. De là l'utilité, la nécessité même de ces dictionnaires qui se multiplient tous les jours pour tous les genres d'étude et pour chaque classe de personnes. Leur succès est la meilleure preuve de leur opportunité. L'ecclésiastique doit avoir son Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, comme le médecin son Dictionnaire de médecine. Celui d'Avino, pour qui peut comprendre l'italien, est un des plus commodes, des plus accessibles et des plus sûrs. On peut juger de la troisième édition par la seconde et par ce premier fascicule : l'esprit en est parfaitement catholique, la rédaction en est claire, précise, sans longueurs. On y trouve une foule de renseignements précieux qu'on chercherait vainement ailleurs, sur l'état actuel des Églises, par exemple, comme celui de l'Église d'Afrique au moment présent, p. 46-47. Cette Encyclopédie contient d'ailleurs tout ce qu'il est utile à un prêtre de savoir : l'herméneutique, la critique sacrée, la géographie biblique, la philologie de l'Ancien et du Nouveau Testament ; l'apologétique, la théologie dogmatique et morale, la prédication, la liturgie, l'art chrétien, le droit canon ; l'histoire de l'Église, la patrologie, l'histoire de la littérature théologique, les conciles, les hérésies, les schismes, et des notions sur toutes les principales religions et leur culte. L. M.

Patrologie, par le docteur Alzog, professeur de théologie à l'Université de Fribourg. (Forme le tome Ier de la *Bibliothèque théologique du dix-neuvième siècle*, rédigée par les principaux docteurs des Universités catholiques. Encyclopédie, apologétique, introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, archéologie biblique, histoire de l'Église, patrologie, dogme, histoire des dogmes, droit canon, liturgie, pastorale, morale, pédagogie, catéchétique et homilétique, histoire de la littérature théologique.) Traduction de l'abbé P. Belet. Paris, Victor Palmé, 1877, in-8 de 740 pages. — Prix : 7 fr. 50.

La Société générale de librairie catholique a entrepris de publier une traduction française de la *Bibliothèque théologique*, due à la célèbre librairie de Herder, à Fribourg-en-Brisgau. Elle n'est pas

encore terminée dans l'original allemand, mais les parties déjà parues sont remarquables et le *Polybiblion* a eu l'occasion de faire l'éloge de quelques-unes d'entre elles. L'un des meilleurs volumes de cette collection est incontestablement la *Patrologie* d'Alzog et elle ouvre dignement cette excellente série.

Jean Alzog, né en 1818, est mort le 28 février 1878 à Fribourg-en-Brisgau. Il a professé l'histoire ecclésiastique dans cette ville, depuis 1853 jusqu'à sa mort. Pendant cet enseignement de vingt-cinq ans, il a étudié à fond l'histoire de l'Église. Aussi, ses leçons publiées dans son *Histoire de l'Église*, ont-elles eu un immense succès, non-seulement dans toute l'Allemagne, mais aussi en France, où la traduction de cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Le docteur Alzog a étudié les Pères en même temps que l'histoire des premiers siècles, et la première édition de sa *Patrologie* a été traduite en français. La nouvelle traduction, faite sur une nouvelle édition, est naturellement plus complète.

L'auteur possède parfaitement sa matière, et, en le lisant, on s'abandonne à sa conduite avec confiance, parce que l'on sent qu'on a un guide éclairé, ferme et sûr. Son livre s'ouvre par une introduction sobre, mais pleine et fort instructive, à l'histoire de la littérature chrétienne pendant la période des Pères. Il nous fait étudier ensuite successivement les Pères apstoliques, depuis les origines de la littérature chrétienne jusqu'à l'an 150, puis les Pères et écrivains apologistes et polémistes, grecs et latins, de 150 à 325, jusqu'au concile de Nicée. La troisième période comprend l'apogée de la littérature patristique, et s'étend de l'an 325 à la mort de saint Léon le Grand, en 461. Un premier chapitre fait connaître les écrivains orientaux, et un second les écrivains latins. La quatrième et dernière période, celle de la décadence de la littérature patristique, va de saint Léon le Grand jusqu'à Alcuin et Charlemagne. Un premier chapitre étudie les prosateurs grecs, un second les prosateurs latins, un troisième les poëtes chrétiens de toutes les époques. Ce chapitre se termine par une étude sur les origines de la poésie chez les Francs et les Germains. A la fin du volume est placée une table chronologique des anciens auteurs ecclésiastiques.

Le docteur Alzog place ordinairement en tête de chaque article de sa *Patrologie* la bibliographie du sujet. Il fait ensuite la biographie de l'auteur dont il parle, il donne une analyse critique de ses œuvres, souvent entremêlée de la traduction de passages bien choisis, pour donner une idée du genre et de la manière de l'écrivain ; il fait enfin connaître les points principaux de sa doctrine, avec des citations plus ou moins nombreuses. Le tout se termine en général par l'indication des principales éditions de l'auteur qu'il vient d'étudier. Dans le der-

nier chapitre, sur les poëtes chrétiens, les morceaux cités sont reproduits dans la langue originale, le grec ou le latin. Le texte grec est presque toujours accompagné d'une traduction, quelquefois française, généralement latine.

La *Patrologie* du docteur Alzog est une véritable mine de renseignements précieux et d'une doctrine sûre. La connaissance des Pères est d'une grande importance pour tous les chrétiens instruits : elle est utile à tout le monde, non-seulement pour connaître la littérature catholique dans ses origines, mais aussi pour fortifier la foi en remontant à ses sources vivifiantes et fécondes. Il y a, dans ces extraits des Pères, choisis par leur historien, une sève, une fraîcheur de jeunesse et de vie qui fait du bien à l'âme et la nourrit en même temps qu'elle l'éclaire. Ce livre est un véritable trésor pour l'intelligence comme pour le cœur.

Quant à la traduction, elle est bonne et pleine de mérite. Il n'est pas toujours aisé d'éviter la lourdeur et même l'obscurité en faisant passer un écrit allemand dans notre langue. Le traducteur a réussi à nous procurer une lecture aisée et facile. Il a ajouté quelques notes et nous l'en félicitons. Nous n'aurons garde de lui reprocher de n'en avoir pas ajouté davantage, car il serait injuste d'exiger d'un traducteur qu'il perfectionne son auteur ; nous nous permettons cependant, dans l'intérêt de ses lecteurs et aussi d'une prochaine édition, qui ne se fera pas sans doute longtemps attendre, de faire quelques observations.

Le docteur Alzog a tenu très-consciencieusement son livre au courant de tous les travaux patristiques, mais en ce temps d'études et de recherches, chaque année apporte son contingent de découvertes à la patrologie, comme aux autres branches du domaine scientifique. Depuis que le livre du professeur de Fribourg a paru, on a découvert et publié le texte complet de la première Épître de saint Clément Romain aux Corinthiens, et de ce qu'on appelle sa seconde Épître aux Corinthiens. Les fragments retrouvés de la première Épître contiennent des passages fort importants sur la liturgie primitive et sur l'autorité de l'Église romaine, lesquels méritent d'être signalés. Le docteur Alzog dit sur la seconde Épître : « Cette lettre ne commence et ne finit point avec les formules accoutumées du genre épistolaire et ne roule point sur un sujet précis, ce qui a fait supposer que c'était un fragment d'homélie ecclésiastique. » Il est certain que c'est une homélie, depuis qu'on possède le texte entier de cet écrit. On ne pourra plus guère désormais non plus l'attribuer à saint Clément Romain, et il faudra le placer, non plus parmi les ouvrages douteux de ce pape, page 34, mais parmi les ouvrages qui ne sont pas de lui.

Les indications bibliographiques données par le docteur Alzog sont

précieuses, mais surtout pour les Allemands, puisqu'elles ont presque toujours pour objet des livres allemands. Ne serait-il pas à propos de joindre aux indications allemandes les indications des ouvrages publiés en français sur les Pères, dans ces dernières années, par exemple, A. Guilloud, S. J., *Saint Irénée et son temps;* Cruice, *Essai critique sur l'Hexaméron;* l'abbé Benoît, *Saint Grégoire de Naziance, sa vie, ses œuvres;* l'abbé Delacroix, *Saint Cyrille de Jérusalem, sa vie et ses œuvres;* l'abbé Martin (d'Agde), *Saint Jean-Chrysostome, ses œuvres et son siècle*, etc. Plusieurs des travaux si remarquables de Mgr Freppel sur les Pères sont indiqués, mais ils ne le sont pas tous. G. K.

Cours complet et détaillé de catéchèses pour l'instruction des enfants de la classe inférieure des écoles, traduit de l'allemand, de G. Mey, par l'abbé J. Gapp. Lyon, Vitte et Lutrin; Paris, Jules Vic, 1877, 2 vol. in-12 de xi-300 et 312 p. — Prix : 5 fr.

La plupart des méthodes de catéchisme et des cours d'instruction religieuse sont composés pour les enfants que l'on prépare immédiatement à la première communion, ou même pour ceux que l'on appelle persévérants et qui complètent leur éducation chrétienne. Ce livre est destiné aux petits enfants de huit à dix ans. Il contient non-seulement des conseils ou des plans d'instruction, mais les catéchèses développées, telles qu'elles ont été prononcées par l'auteur. Partout nous avons remarqué une connaissance profonde du caractère, des défauts et des qualités, des habitudes d'esprit, de l'imagination des enfants. Le style est précis et clair, familier, sans être jamais vulgaire. La phrase est courte, rapide : c'est bien ainsi qu'il faut parler à ces intelligences si mobiles et faire entrer dans ces âmes, à l'aide des comparaisons et des récits, les idées les plus abstraites. Mais surtout le cœur du prêtre, qui aime tendrement ses petits auditeurs, qui les veut former aux vertus et à la piété chrétiennes, se montre à chaque page. Quoi de plus touchant que les conseils donnés par l'auteur pour la confession des petits enfants! (Tome II, p. 308.) Avec quel bonheur sont expliquées les paroles de l'Évangile : *Jésus croissait en sagesse et en grâce!* Le commentaire en est cependant difficile même aux plus hauts théologiens (tome II, p. 75). De nombreuses observations, rejetées à la fin de chaque volume, exposent la méthode de l'auteur, et contiennent les plus utiles remarques.

Si nous avons loué sans réserve cet excellent ouvrage, nous devons aussi rendre justice au traducteur, M. l'abbé Gapp, qui a su rester fidèle au texte, et garder les allures vives de notre langue.

E. Poussset.

La Foi. *Conférences de Saint-Joseph de Marseille*, par le R. P. Vincent de Pascal, des frères prêcheurs. 2e édition, revue et corrigée. Poitiers et Paris, Oudin, 1877, in-8 de 109 p. — Prix : 3 fr.

Le R. P. de Pascal ne pouvait aborder dans la chaire un sujet plus essentiel, ni qui exigeât, chez celui qui voulait le traiter, plus d'exactitude, de précision et de clarté. Quelle est la nature de la foi? L'acte qu'elle produit est-il raisonnable et libre, ou bien, comme le prétendent nos adversaires, faut-il n'y voir que le fruit de l'ignorance, du caprice, de l'obstination? La révélation divine à laquelle la foi adhère, est-elle pourvue de titres qui l'accréditent auprès du genre humain; et, si ces titres existent, en a-t-elle jamais refusé la communication à l'esprit sincère qui la lui a demandée? L'enseignement catholique affirme que la foi et la raison découlent de la même source, quoique par des canaux divers; que l'une et l'autre, quoique radicalement distinctes, émanent du même Dieu : s'il en est ainsi, se peut-il qu'elles soient condamnées à se contredire et à se combattre? L'harmonie n'est-elle pas plutôt la loi de leurs mutuels rapports; et le devoir de l'apologiste et du théologien n'est-il pas de mettre en lumière cette harmonie, de la rendre visible, et s'il se peut, éclatante au regard de l'homme, comme elle l'est éternellement au regard de Dieu? Enfin, quels sont les devoirs privés et publics qu'impose la foi à ceux qui en ont reçu le bienfait? Le R. P. de Pascal a répondu à toutes ces questions en s'inspirant de la première Constitution dogmatique du concile du Vatican, et de ces pages si fortes et si pleines où saint Thomas a posé et a résolu, avec un merveilleux bon sens et une admirable sûreté, tous les problèmes qui concernent la nature de la foi. C'est surtout après avoir relu ces pages, que l'on comprend toute la justesse du conseil donné par le R. P. de Pascal à ses auditeurs. « Sous prétexte de fuir la routine, » leur disait-il, « ne rejetons pas la tradition, et... ne délaissons pas les bons vieux arguments de nos pères, solides, vigoureux, éprouvés en cent batailles intellectuelles. Rajeunissez-les, appropriez-les à la situation présente, donnez-leur un tour plus moderne, et fortifiez-les par les résultats acquis de la science contemporaine, à la bonne heure; mais, de grâce, ne les considérez pas comme d'antiques armures bonnes à orner les musées de la théologie. »

Ce conseil, le R. P. de Pascal avait commencé par le suivre; lui aussi, il a su approprier aux besoins présents, aux préoccupations actuelles des âmes, de vieux arguments qui sont plus particulièrement pour lui un bien de famille. J'ajouterai qu'une flamme oratoire, allumée dans son cœur et nourrie par le zèle, échauffe ces conférences, auxquelles NN. SS. les évêques de Marseille et de Poitiers ont décerné les plus honorables éloges.

A. Largent.

Parole de Dieu, *Réflexions sur quelques textes sacrés*, par Ernest Hello. Paris, Palmé, 1878, in-8 de xx-507 p. — Prix : 4 fr.

M. Hello ne prétendait pas faire, il n'a pas fait un commentaire suivi de la Bible. Il en a détaché quelques textes dont la mystérieuse beauté l'attirait davantage, il les a médités, et ses réflexions, à mesure qu'il les écrivait, sont devenues un livre. Livre étrange, où ne manquent ni les aperçus profonds, ni les vues ingénieuses, ni les bonheurs d'expression, ni les vigoureux coups d'aile! Pourquoi donc la hauteur s'y guinde-t-elle parfois; pourquoi la profondeur y ressemble-t-elle trop souvent a la subtilité; pourquoi le style de cet ouvrage est-il si proche parent de la prose de M. V. Hugo? Il se peut, comme l'avance M. Hello, que notre langue soit de toutes les langues *la plus accidentelle et la moins essentielle;* elle est aussi celle où les raffinements, où les bizarreries de pensée et d'expression se dissimulent et se supportent le moins. Je voudrais enfin dans ce livre une exégèse mieux fondée et des étymologies moins fantaisistes. L'ouvrage de M. Hello lance des éclairs et fait entendre le grondement de la foudre; les éclairs ont leur prix, et le tonnerre a sa grandeur; cependant, à l'orage je préfère la lumineuse sérénité d'une belle journée, aux éclairs je préfère les rayons. H. A.

Méditations sur la vie de la sainte Vierge, pour tous les jours du mois de mai, par le P. Augustin Largent, de l'Oratoire, docteur en théologie, avec approbations de Mgr l'évêque de Cahors et de Mgr l'évêque d'Autun. Paris, Sauton, 1878, in-16 elzévirien de 332 p. — Prix : 3 fr.

Les bons écrivains écrivent peu, dit Joubert, parce qu'il leur faut du temps pour réduire en beauté leur abondance ou leur richesse. Le P. Largent n'a pas mis moins de deux années à composer ce livre, qui sera le charme des âmes chrétiennes et des lettrés. Il a voulu faire servir à la piété les trésors d'érudition théologique dont ses vastes lectures et ses fortes études l'ont enrichi. C'est dire que l'ouvrage du savant oratorien, nourri de la substance des Pères, « de cet esprit primitif qui sort naturellement de leur plénitude,» (Bossuet) n'a rien de commun avec cette *littérature pieuse*, sans doctrine, sans amour, et trop souvent sans grammaire, qui malheureusement abonde de nos jours en productions frivoles, sinon malsaines. Des juges autorisés ont d'ailleurs déclaré qu'il n'y a pas un mot dans ces *Méditations* que puissent reprendre les censeurs les plus austères. Remercions donc le digne fils du cardinal de Bérulle et du P. de Condren d'avoir versé à flots pour nous aux pieds de la très-sainte Vierge tous les parfums de sa science et de sa tendre piété, parfums qui s'épanchent, pour emprunter au Père lui-même un mot charmant, « de l'albâtre d'une doctrine sans tache. »

N'est-il pas superflu d'ajouter que les recherches du savant ne nuisent en rien aux qualités de l'écrivain? Ce n'est ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que l'on rencontre dans cet ouvrage, mais le beau que prisait tant Fénelon, *le beau simple, aimable et commode*, une lucidité admirable dans l'ordonnance des idées, la plus rigoureuse précision dans le choix des mots, et cet éclat doux et paisible qu'un penseur exquis appelle *la splendeur*.

Enfin, ce qui nous plaît par-dessus tout, c'est que ce livre est *humain*. Ne craignons pas de le dire: « à l'invulnérable doctrine d'Athanase,» s'allient dans ces pages consolantes et fortifiantes « l'expansive charité de Chrysostome et la tendresse d'Augustin. » *Homo sum*. Rien n'est beau que ce qui sort de l'âme. J. VAUDON.

JURISPRUDENCE

Explication méthodique des Institutes de Justinien. T. Ier. Paris, Durand et Pedone, 1878, in-8 de 875 p. — Prix: 9 fr.

Le titre de cet ouvrage ne porte pas de nom d'auteur: l'avertissement en donne le motif. Les matériaux ont été réunis par M. Lariche, que la mort a surpris; M. Georges Bonjean, qui les a mis en œuvre, ne sachant quel nom mettre, n'en a mis aucun. On ne partagera pas son scrupule. En cette matière, ce qui est personnel à l'auteur, c'est l'arrangement, et l'arrangement lui appartient. Déjà connu par d'excellents *Tableaux synoptiques de droit romain* (Paris, Durand et Pedone, 1876, 1 vol. in-8, — prix: 15 fr.), il a suivi, dans l'explication, la même méthode simple et claire d'exposition: le présent livre a toutes les qualités d'un ouvrage d'enseignement. — On y verra des développements fort utiles sur certaines théories que les manuels de ce côté-ci du Rhin sont trop portés à négliger: le colonat, le domaine bonitaire. Sur le premier sujet, M. Bonjean cite avec raison le travail de M. Ch. Revillout, publié dans l'ancienne *Revue historique*, t. III; il fallait également, sous peine d'être incomplet, parler de l'étude de M. Terrat, professeur à l'Université catholique de Paris. Sur l'acquisition des fruits par le possesseur de bonne foi, je ne trouve cité que le système vraiment divinatoire de M. Pellat. Ne fallait-il pas tout au moins indiquer un système plus judicieux, fondé principalement sur deux passages des Institutes, et dont l'honneur, si mes souvenirs d'étudiant sont exacts (1872-1873), revient à M. Paul Gide? J.-A. DE BARNON.

Explication élémentaire du code civil, par J.-J. Delsol, 3e éd., avec la collaboration de Ch. Lescœur. T. Ier. Paris, Cotillon, 1878, in-8 de VII-583 p. — Prix : 10 fr.

Le public des écoles de droit apprendra avec plaisir la réimpression de cet ouvrage, mis au courant des lois récentes, et joignant au mérite des autres éditions celui d'offrir aux étudiants les derniers renseignements sur la partie mobile de la législation : confection et publication des lois, etc. Ce qui recommande le livre de M. Delsol, c'est moins l'abondance que l'heureuse distribution des matières : il s'adresse aux esprits peu familiers encore avec la science juridique. C'est un guide sûr, un merveilleux simplificateur, un initiateur habile et séduisant. Le premier volume comprend les matières du premier examen (Code Napoléon, art. 1 à 710). Nous serons heureux d'avoir à constater le succès des suivants. — M. Delsol s'est adjoint, dans le remaniement de son ouvrage, un professeur de l'Université catholique de Paris, M. Ch. Lescœur, déjà honorablement connu par une étude sur la dot mobilière et par un mémoire sur la législation des sociétés de commerce.

J.-A. de Bernon.

Eléments de droit civil russe. (*Russie, Pologne, Provinces Baltiques*); *droit des personnes et droit de famille; droits réels; successions ab intestat*; par Ernest Lehr, professeur de législation comparée à l'Académie de Lausanne. Paris, Plon, 1877, in-8 de 496 p. — Prix : 10 fr.

C'est une entreprise longue et difficile, presque ingrate, et cependant hautement utile, que d'écrire un traité théorique sur le droit privé d'un pays étranger parlant une autre langue. Aussi le droit civil de l'Allemagne, et celui de l'Angleterre elle-même, nous sont-ils plutôt connus par des traductions ou des monographies, que par des ouvrages originaux et complets. Que dire lorsqu'il s'agit du droit privé d'un pays aussi éloigné de nous que la Russie, par la situation, la civilisation, le droit et la langue; surtout quand l'on songe que ce vaste État renferme, aujourd'hui encore, au moins quatre législations principales : 1° la législation russe proprement dite, applicable dans tout l'empire à moins d'exception formelle; 2° la législation polonaise; 3° celle des provinces baltiques; 4° celle du grand-duché de Finlande.

C'est là cependant l'œuvre laborieuse et méritoire que vient de réaliser le jeune et intelligent professeur de Lausanne, dans ses *Éléments de droit civil russe*. Pour ceux qui connaissent ses travaux sur le droit privé de la Suisse et de l'Allemagne, il n'est pas besoin de dire qu'il a travaillé, ici comme toujours, sur les sources, et qu'il a su en faire le meilleur emploi. Aucune de ses allégations qui ne soit appuyée par les textes; sa méthode est bonne; et son œuvre embrasse presque toutes les matières importantes du droit civil : mariage, pa-

ternité et filiation, tutelle ; distinction des choses, possession, propriété, servitudes, hypothèques; successions, leur ordre, leur ouverture, les droits et devoirs qui en résultent. Le droit des *obligations* et les successions *testamentaires* n'y manquent, qu'en raison des lois nouvelles que la Russie prépare sur ces matières. Le droit de la *Finlande* est réservé à une étude ultérieure.

Ce qui frappe à la lecture de cet ouvrage, c'est peut-être moins l'originalité du droit russe actuel, que ses traits de ressemblance avec nos législations occidentales, et sa tendance à les imiter de plus en plus. On peut affirmer que le droit anglais diffère bien davantage du droit français; et que c'est en Angleterre, ce pays ennemi des codifications, que les particularités du droit privé semblent s'être le mieux conservées, et devoir persister le plus longtemps. La Pologne a, depuis 1808, le code civil français un peu modifié. Le *Svod*, qui est le vaste digeste du droit russe, a été rédigé en 1838, et son dixième volume, véritable code civil russe, a largement subi les influences de l'Occident. Il en est de même pour le code des Provinces Baltiques, qui date de 1864.

Cependant des différences nombreuses subsistent; et peut-être est-ce un tort de M. Lehr de ne les avoir pas suffisamment mises en relief. Le ton de son livre est un peu uniforme. Il lui manque une introduction d'ensemble qui eût dégagé les grandes lignes, présenté une vue générale, et soutenu l'esprit dans l'étude des détails. On est trop forcé de se demander quelle est la véritable place du droit russe entre les législations des pays chrétiens. Il y avait à relever bien des points: questions de validité du mariage soumises au juge ecclésiastique; esprit de prosélytisme qui impose, dans les mariages mixtes, un engagement écrit d'élever tous les enfants dans le culte grec-russe: indépendance de la femme mariée quant à la disposition de ses biens: législation remarquable des provinces baltiques en matière de séduction ; division de la minorité en trois périodes, amenant graduellement le mineur à savoir gérer son patrimoine ; maintien de l'ancienne distinction des biens par l'origine ; exploitation indivise du sol ; publicité de tous les droits immobiliers ; biens interdits (majorats), etc. Mais, si ces traits importants n'ont pas été mis en lumière dans une introduction générale, il faut s'empresser de dire qu'ils se trouvent parfaitement décrits à leur place dans le cours de l'ouvrage.

M. Lehr a donc rendu un véritable service à la science ; son œuvre peut même avoir de l'utilité pour la pratique ; et elle contribuera certainement à nous acheminer vers la codification générale des lois de l'Europe, qui est la grande préparation juridique de la seconde moitié de notre siècle, et que le vingtième siècle réalisera.

A. DE RIEDMATTEN.

SCIENCES ET ARTS

Notes et documents sur l'état de l'instruction populaire en Suisse, par Henri Maguin, membre des académies de Metz et de Stanislas. Paris, Ch. Delagrave, 1878, in-8 de xvii-190 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume n'est qu'un recueil de notes et de documents accompagnés de peu d'observations et de critiques. Nous en ferions des reproches à l'auteur, si la mort n'était venue arrêter ses travaux, tandis que nous n'avons qu'à remercier l'ami, M. E. Villard, qui nous a donné l'ébauche du travail de M. Maguin. L'ancien président de l'Académie de Metz avait commencé, en 1875, un voyage en Suisse, pour remplir une mission dont l'avait chargé le gouvernement français au sujet de l'instruction populaire en Suisse ; il revint après avoir exploré les cantons de Neufchatel, de Vaud et de Genève. La mort le surprit en 1876, au moment où il allait reprendre ses courses. Nous avons, dans quelques notes, sa pensée sur l'instruction et l'éducation populaires. Esprit libéral, français et chrétien, il a. sur la gratuité et la laïcité, des idées que nous approuvons pleinement; mais nous sommes moins favorables que lui à l'obligation, et notre divergence d'opinions vient plutôt de confusion, que de différence de principes. Il donne, sur les trois cantons qu'il a visités, l'analyse des documents législatifs, la description physique et morale des principaux établissements scolaires, les rapports des inspecteurs, sur leur fonctionnement et leurs méthodes, le résultat de ses propres inspections et beaucoup de renseignements statistiques. Comme dans cet ouvrage, à cause de son origine même, il y a peu d'appréciations, nous aurons peu à en donner, ne pouvant refaire ici l'œuvre dont la mort n'a pas permis la réalisation à M. Maguin. Disons seulement que ces documents et ces notes offrent le plus grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent à l'instruction publique : il y a de bons exemples à imiter en Suisse. Nous avons été particulièrement frappé, pour ne toucher qu'à un point, des raisons et des faits allégués en faveur de l'instruction non laïque (p. 78, 79, 85, etc.). Nous ne ferons qu'une critique; c'est au sujet de la statistique du pénitencier de Neufchatel (p. 60); loin de nous la pensée de contester l'heureuse influence de l'instruction; mais on ne peut rien conclure de ce que le nombre des illettrés y est plus grand que celui des lettrés; ce qu'il faudrait établir, ce serait le rapport entre les lettrés non criminels et les lettrés criminels.

R. de Saint-Mauris.

Théorie du crédit. *Étude économique*, par Clément Favarel. Paris, Guillaumin, 1876, 2 vol. in-18 de xvi-431-424 p. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Favarel est dédié à M. Le Play. Cette dédicace à l'éminent économiste est une recommandation; malheureusement, si M. Favarel reconnaît en M. Le Play un maître de la science économique, il s'écarte complétement de la sage méthode tracée par l'auteur de la *Réforme sociale*. Partout dans son livre, à l'observation des faits il substitue des théories personnelles plus ou moins heureuses.

Le titre, du reste, ne donne qu'une idée assez inexacte de l'ouvrage. M. Favarel attribue au mot *crédit* un sens bien plus étendu que celui fourni par l'étymologie et admis de tout temps par tous les publicistes et économistes. Pour lui, le crédit est beaucoup plus que la confiance qu'une personne accorde à une autre (*alienam fidem secuti credere dicimur*, disait le Digeste); « le crédit est la production et la conservation des valeurs ou capital (p. 1). » Partant de cette notion, l'auteur est amené à exposer un programme complet d'économie politique. Il se rend compte d'ailleurs de l'immensité du champ qu'il a à parcourir : « J'ai dû, dit-il dans sa préface, *poser le problème social;* » et il a confiance que les solutions qu'il indique mettront fin à toutes les divisions, rétabliront l'harmonie entre tous les intérêts, « comme Archimède, comme Galilée, je puis annoncer joyeusement une grande découverte, comme Jésus je puis dire que j'annonce au monde, une bonne nouvelle (p. 8). »

M. Favarel a-t-il réussi dans la proportion qu'il pense? — Non assurément; mais son livre contient des réflexions ingénieuses, des aperçus nouveaux, des renseignements historiques et statistiques qu'on lira avec fruit. On ne saurait partager les nombreuses illusions de l'auteur, ni admettre ses théories sur certains points, mais on doit rendre justice à sa bonne foi et à ses bonnes intentions.

A. C.

Étude sur l'exploitation des chemins de fer par l'État, par M. F. Jacqmin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est. Paris, impr. J. Claye, 1878, gr. in-8 de 104 p.

Au moment où tant de questions s'agitent au sujet de plusieurs compagnies de chemins de fer en souffrance, et où l'on préconise le rachat de ces compagnies par l'État, il est bon que des renseignements techniques, exacts et précis apportent la lumière au milieu de complications qu'on pourrait croire embrouillées à plaisir. Beaucoup parlent des chemins de fer; beaucoup présentent des solutions et des spécifiques ; mais bien peu osent envisager le problème d'un esprit désintéressé ou de sang-froid : bien peu surtout connaissent à fond

leur sujet, et l'ont étudié sous toutes ses faces les plus diverses. La question du rachat des compagnies par l'État n'est pas la plus difficile, malgré les problèmes financiers qui la compliquent ; celle de l'exploitation après le rachat est encore plus importante, et nul, mieux que l'ancien professeur à l'École des ponts et chaussées, n'était capable de la traiter dans ses plus minutieux détails. On a dit à la tribune de la Chambre des députés, et l'on répète souvent dans les journaux que, chez toutes les nations étrangères, il n'y avait plus d'hésitation, que l'exploitation des chemins de fer par l'État était désormais la solution certaine, indiscutée, indiscutable. Or, il y a aujourd'hui, dans le monde entier, environ 300,000 kilomètres de chemins de fer. Près de la moitié existe en Amérique, et la plupart des États de l'Amérique du Nord ont inscrit dans leurs lois fondamentales la prohibition absolue pour l'État de construire ou d'exploiter des chemins de fer. Il n'y a de chemins de fer exploités par l'État qu'en Europe, et sur les 140,000 kilomètres qui la sillonnent, les cinq sixièmes sont exploités par des compagnies. M. Jacqmin examine à fond la situation des portions de réseaux exploitées par l'État en Belgique, en Hollande, en Prusse, en Autriche, dans tous les pays où l'on a tenté d'entrer dans cette voie, et il prouve de la façon la plus péremptoire que des raisons politiques ou stratégiques peuvent seules motiver l'application de ce système. Au point de vue économique général, il est de toutes façons déplorable ; et l'expérience que la France en a faite partiellement, de 1849 à 1852, est fort peu encourageante pour une nouvelle épreuve. Tout cela est démontré par des chiffres empruntés aux sources les plus authentiques ; et, pour conclure, M. Jacqmin n'hésite pas à déclarer que la théorie de l'État entrepreneur général des transports, désastreuse au point de vue financier général, n'est qu'un acheminement à l'État souverain dispensateur de toutes choses, c'est-à-dire au communisme. Si l'État doit remplacer les compagnies de chemins de fer et se charger de transporter hommes et choses sur tout le territoire français, pourquoi ne pas lui attribuer, comme accessoires de son entreprise, les omnibus, les fiacres, les camions, les tramways, les bateaux, en un mot tous les moyens de locomotion ?

René Kerviler.

La Maison Plantin à Anvers. *Monographie complète de cette imprimerie célèbre aux seizième et dix-septième siècles.* Seconde édition, augmentée d'une liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin, à Anvers, de 1555 à 1589, par Léon Degeorge. Bruxelles, Gay, 1878, in-8 de III-6, et 125 p. (Tiré à 500 exempl. numérotés.)

Christophe Plantin est un de ces noms glorieux dont s'honore la typographie au seizième siècle ; aussi actif qu'intelligent, il donna

à l'imprimerie, dans les Pays-Bas, une impulsion des plus vives; il méritait bien qu'une monographie lui fût consacrée ; quelques travaux avaient déjà été faits, mais ils étaient fort incomplets; un fervent ami des livres, M. L. Degeorge, a eu l'heureuse idée de décrire cette *Maison Plantin,* dont l'accès avait été longtemps interdit au public; il s'est trouvé en mesure de donner le premier une description détaillée de ce musée célèbre. En 1875, la ville d'Anvers fit l'acquisition de la *Maison Plantin;* quelques changements ont été opérés.

Rappelons que Plantin, né en 1514, près de Tours, mourut le 1er juillet 1589, à Anvers, où il avait fondé, en 1550, un établissement typographique, qui devint un des premiers de l'Europe ; l'historien Guichardin le signale comme une des merveilles de l'époque. Fidèle à la ville qu'il avait adoptée, Plantin refusa le titre et la place d'imprimeur du roi, que lui offrit Henri II, en l'engageant à se transporter à Paris ; la devise qu'il avait adoptée : *Constantia et labore,* est bien l'image de son noble caractère ; il lui fallut, en effet, de la constance pour rester imperturbablement laborieux au milieu des troubles qui désolaient la Belgique et en dépit des guerres sanglantes qui tourmentaient l'Europe ; après sa mort, l'établissement passa aux mains de son gendre Jean Moretus (Moorentorlff), mais il ne tarda pas à tomber en décadence, et ce fut en Hollande, chez les Elzevier et chez quelques-uns de leurs émules, que la typographie prit un essor nouveau.

Le catalogue des impressions plantiniennes comprend une multitude d'ouvrages en hébreu, en grec, en français, en flamand; tous livres d'un genre sérieux ; au seizième siècle, les lectures frivoles étaient bien loin d'avoir le développement qu'elles ont acquis depuis ; la plus importante de ces publications est la *Biblia polyglotta,* en cinq langues (hébreu, chaldaïque, syriaque, grec et latin), 8 vol. in-fol., 1573-1578; quarante ouvriers y travaillèrent consécutivement pendant quatre ans ; c'est, en son genre et au point de vue de la difficulté de la composition, un des travaux les plus remarquables qui aient été exécutés ; la correction, hérissée d'obstacles, ne laisse rien à désirer; cette Bible fut l'événement à la fois important et glorieux de la vie du grand typographe.

Le volume que nous signalons est d'une exécution très-soignée; il renferme, entre autres illustrations, un portait, d'après Wierix, de Plantin, déjà vieux, figure peu agréable, mais empreinte de fermeté et de résolution ; diverses gravures nous montrent les détails de construction de cette *Maison* célèbre, dont la façade est si délicatement ciselée, si finement ornée.

Un des principaux ornements de cette antique demeure, c'est une bibliothèque des plus riches. Indépendamment de la collection à peu

près complète des ouvrages sortis des presses de l'illustre typographe, on y trouve une très-remarquable réunion de manuscrits, d'incunables, d'ouvrages rares ou de luxe, provenant d'imprimeries célèbres. Les manuscrits sont au nombre de 200 environ ; on y distingue un Sedulius du neuvième siècle, une Bible latine de 1402, les *Chroniques* de Froissart (3 gros volumes) ; beaucoup de ces *codices*, la plupart sur vélin, sont ornés de miniatures. Parmi les imprimés au quinzième siècle, les *Dictz des philosophes*, par C. de Tignoville, volume d'une excessive rareté, imprimé à Bruges, vers 1475, par Colard Mansion. En tout 8,000 à 9,000 volumes, parmi lesquels de nombreuses et importantes éditions de l'Écriture sainte, de livres liturgiques, de classiques grecs et latins. Dans la classe de l'histoire de la Belgique, on rencontre un nombre considérable de ces *Joyeuses entrées*, de ces *Pompes funèbres*, qu'on recherche très-vivement et dont la rareté ne constitue pas le seul mérite. Quelques grandes publications, telles que les *Acta Sanctorum*, publiés par les Bollandistes (54 vol. in-fol.), et la *Collectio regia conciliorum* (37 vol. in-fol.).

La *Maison Plantin* est un livre digne de l'homme célèbre qui fut une des gloires de la ville d'Anvers ; sous tous les rapports, il offre à tous les amis des études bibliographiques un intérêt très-vif. B.

BELLES-LETTRES

Mélanges de mythologie et de linguistique, par Michel Bréal, membre de l'Institut, professeur de grammaire comparée au Collège de France. Paris, Hachette, 1878, in-8 de vii-416 p.

M. Bréal a groupé dans ce volume douze morceaux publiés par lui séparément, de 1863 à 1873, et qu'il était difficile de réunir. Nous sommes heureux de signaler à l'attention des lecteurs du *Polybiblion* cette publication d'un maître à la sage direction et aux savants conseils duquel nous devons ce qui peut avoir quelque valeur dans les travaux du même ordre que nous avons entrepris. Nous déclarons toutefois que nous n'acceptons pas sur tous points, les résultats auxquels M. Bréal est arrivé. Ainsi, dans ses deux mémoires sur *Hercule et Cacus* et sur la *géographie de l'Avesta*, il nous semble exagérer beaucoup l'influence de la littérature iranienne aux premiers âges de l'histoire. A partir des conquêtes de Cyrus, cette influence est incontestable. M. Bréal fait observer avec raison que le démon Asmodée du livre de *Tobie*, iii, 8, porte un nom iranien. Mais il est inadmissible que, dans les chapitres ii et iii de la Genèse, le serpent, l'Eden, l'arbre de vie, l'arbre de la science soient d'origine iranienne. Cette doctrine est inconciliable avec ce que nous savons de l'histoire

la plus ancienne du bassin de l'Euphrate, où la race sémitique a si longtemps dominé à l'exclusion des Iraniens. Dix siècles au moins avant Cyrus, les Chaldéens y connaissaient le serpent et l'arbre mystérieux du bosquet des dieux. Un cylindre babylonien, publié dans la *Genèse chaldaïque* de George Smith (p. 84 de la traduction allemande), nous montre cet arbre surmonté d'une fleur et de sept fruits; sur un autre cylindre babylonien (p. 87), cet arbre porte sept branches, et les sept fruits du premier cylindre apparaissent derrière Bel, combattant le dragon dans un cylindre assyrien où l'on reconnaît aussi le type primitif de l'Atlas grec (p. 93). Il est donc inutile de chercher comme M. Bréal, dans les livres III et V, l'origine de l'importance du nombre sept dans la littérature judaïque et dans d'autres littératures antiques. Le nombre sept est encore désigné chez nous, par un des mots si rares qui sont demeurés communs à la fois et aux langues sémitiques, et aux langues indo-européennes. L'ensemble des idées cosmographiques qui se groupent autour de ce mot découle en grande partie d'un fonds commun, antérieur à la séparation des deux grandes races qui ont joué un rôle si considérable dans l'histoire de l'humanité. C'est comme un fleuve dont la terre iranienne a subi l'influence, mais dont la source est placée bien plus haut, au berceau même du genre humain. Il est facile de voir que M. Bréal a fait, des livres sacrés de la Perse, une étude toute spéciale, et qu'il n'a pu échapper à la loi fatale qui nous fait toujours sur quelque point exagérer l'importance des questions dont notre esprit s'est principalement occupé. Malgré ce dissentiment et quelques autres, qu'il est inutile de mentionner, je considère les *Mélanges de mythologie et de linguistique* comme un des livres les plus instructifs que puissent lire ceux qui s'intéressent aux questions les plus élevées que touche la grammaire comparée. Je signalerai, par exemple, le discours de l'auteur sur les *idées latentes du langage*. Il est difficile d'allier avec plus de talent la profondeur des aperçus psychologiques, la clarté des idées et l'élégance de l'expression. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

L'Iliade d'Homère, *mise à la portée de tout le monde, suivie du deuxième livre de l'Enéide de Virgile*, par F. DABURON. Paris, Reichel, 1878, in-12 de 500 p.

Voici enfin une Iliade, sans ce cortège parfois interminable de discussions soulevées par l'érudition moderne autour du grand nom d'Homère. Pas un mot d'Aristarque ni de Wolf : pas une allusion à la rédaction de Pisistrate ni aux scholies de Venise : rien que les chants du vieux poëte, objet de l'admiration des siècles.

Ce n'est pas que la traduction de M. Daburon se pique d'une exac-

titude rigoureuse. Tantôt elle saute à pieds joints sur des vers et même sur des passages entiers jugés sans doute inutiles : tantôt, au contraire, elle développe complaisamment la pensée de l'original. Que M. Daburon ait supprimé le plus souvent les épithètes traditionnelles des héros de l'Iliade, épithètes qui les suivent partout comme l'ombre suit le corps, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; et cependant n'a-t-il pas dit lui-même, à propos de certaines digressions tout à fait inattendues : « Homère ne rencontre point de veine un peu féconde qu'il ne l'exploite. Je ne sais si un goût sévère peut le lui reprocher : mais on ne consentirait point à voir retrancher ces réflexions. » Voici qui est plus grave. Ouvrez le volume au premier chant. Ces vers si connus : « Chante, ô Muse, la colère d'Achille, colère funeste, cause de tant de maux pour les Grecs, etc., » sont remplacés par un exposé sommaire des événements dont la connaissance importe à l'intelligence du poëme. Puis, tout à coup, et sans que le lecteur en soit averti, on se retrouve en plein texte homérique. L'innovation est au moins bizarre.

Parfois la traduction tourne à la paraphrase. Je prends pour exemple les deux vers du premier chant d'où est née l'expression proverbiale : « un rire homérique. » Voici comment ils sont rendus par l'auteur : « Comme les dieux voient Vulcain s'agiter et courir de tous côtés dans le palais, avec une gaucherie pleine de grâce et de charme, un rire inextinguible fait retentir la voûte fortunée. » Ailleurs la pensée est plus ou moins modifiée, sous prétexte de lui donner plus de délicatesse : ainsi, au sixième chant, à propos du célèbre *troc de Glaucus* : « J'ai mis, dit le traducteur lui-même, plus de désintéressement de part et d'autre dans l'échange des armes que ne l'a fait Homère. Pope m'en a donné l'exemple. Je l'ai suivi et même dépassé, espérant que, vu la bonne intention, on me le pardonnera (p. 104). » Assurément nous serons indulgents, d'autant plus indulgents que M. Daburon destine son Iliade aux gens du monde, lesquels, on le sait ignorent ces scrupules qui affligent les érudits.

Chaque chant est suivi de notes explicatives rédigées avec une sobriété trop rare en pareil cas. La plupart portent l'empreinte d'une douce et pieuse philosophie. M. Daburon a raison d'affirmer que ces vieilles épopées contiennent tout un code de morale. Il a voulu montrer en quelle estime Homère tenait le sentiment religieux, et à quelle hauteur s'était élevée sur certains points la sagesse païenne. En même temps, il nous fait voir le christianisme substituant à l'impitoyable destin une Providence miséricordieuse, à la vengeance le pardon des injures, et apportant à l'humanité malheureuse d'immortelles espérances. C'est par là, il me semble, que se distingue de toutes les précédentes cette nouvelle traduction d'Homère ; c'est pour ce motif

surtout qu'elle sera la bienvenue auprès des maitres et des élèves de nos établissements religieux. C. Huit.

Del trionfo della libertà, *poema inedito di* Alessandro Manzoni *con lettere dello stesso e note precedute de uno studio* di C. Romussi. P. Carrara, 1878, in-8 de 285 p. — Prix : 5 fr.

Les revues italiennes ont parlé d'un poëme appartenant à la jeunesse de Manzoni et portant ce titre *Il trionfo della libertà*. Ce poëme, que nous venons de lirea, été publié comme œuvre inédite ; mais, d'après un article de l'*Univers* (numéro du 13 avril 1878), il fut imprimé dès 1806. Suivant le même journal, Manzoni rétracta plusieurs fois les opinions qu'il avait émises dans cette œuvre juvénile, sur laquelle, en 1847 encore, il s'exprimait avec dédain, dans une lettre adressée à Don Francesco Calandri, recteur du collège de Saint-André de Lugano. Ce poëme, écrit par un écolier de seize ans, révèle certainement de grandes aptitudes littéraires, mais fût-il inédit, le publier n'eût pas été une manière d'honorer la grande mémoire de son auteur. Toutes les autres œuvres de Manzoni sont la condamnation des doctrines qui ont inspiré ce coup d'essai.

Il trionfo della libertà est précédé d'une étude de M. C. Romussi, étude intéressante à bien des égards, mais composée sous l'influence d'opinions qui ne sont pas les nôtres. Il y a, dans ce travail, des particularités curieuses, des lettres inédites de Manzoni, des renseignements que ne négligeront certainement pas les biographes du célèbre écrivain. Suivant M. Romussi, l'anecdote qui fait dater la conversion de Manzoni d'un jour où, par hasard, il entra dans l'église Saint-Roch est fort peu probable. Manzoni avait épousé une protestante, qui, convertie au catholicisme y ramena son mari, égaré, mais non devenu athée comme on l'a prétendu. Cette étude de M. Romussi contient aussi des détails sur la situation littéraire de l'Italie au commencement de ce siècle et sur les œuvres de l'homme qui devait faire si grand honneur à sa patrie. Th. P.

La Fille du Pharaon, *roman historique*, traduit de l'allemand de de M. Georges Ebers. Liège, Grandmont-Donders ; Bruxelles, Lebègue ; Paris, Sandoz et Fischbacher, 3 vol. petit in-8 de 287, 313, 300 p.

La *Fille des Pharaons*, l'un des meilleurs ouvrages que M. Ebers ait consacrés à l'ancienne Égypte, est le dernier mot de cette science infatigable et persévérante, dont nos voisins prétendent, sans trop de raison, avoir le privilège. Il a fallu un prodige de travail et d'érudition pour recueillir dans les livres des égyptologues modernes tous les traits d'une peinture fraîche comme si elle datait d'hier, exacte par-

fois jusqu'à la minutie et qui nous rend dans toute sa réalité l'Egypte d'il y a vingt-quatre siècles. Depuis les pompes des fêtes religieuses et des solennités royales jusqu'aux détails familiers de la vie domestique, tout revit à nos yeux; et, en plus d'un point, l'auteur déchire le voile qui couvre à notre curiosité les mœurs, les habitudes, les traditions religieuses, l'existence politique des peuples de l'antiquité. Mais la *Fille du Pharaon* n'est pas seulement un livre de science; c'est aussi un roman. On se récriera peut-être; on se rappellera tant de tentatives malheureuses pour unir l'utile à l'agréable, le plaisant au sévère, qui ne se sont pas assez défiées du genre ennuyeux. Cette prévention se dissipera dès les premières pages de l'œuvre de M. Ebers : elle ne se compose pas d'une suite de descriptions et de dissertations péniblement reliées entre elles. Les préoccupations scientifiques n'ont pas réduit à de simples accessoires la peinture des caractères et le développement des passions; et, sous ce dernier rapport, l'amour, la jalousie, l'ambition humaines d'il y a deux mille cinq cents ans ne diffèrent pas assez, que je sache, de nos passions d'aujourd'hui, pour n'avoir pas le don d'exciter notre intérêt.

A l'époque où M. Ebers se reporte, l'Égypte était gouvernée par le roi Amasis. Grâce à la protection dont il les entourait, un grand nombre de Grecs s'étaient fixés dans le pays, et ce n'est pas l'un des côtés les moins attachants de l'ouvrage que la peinture de ces Grecs plus civilisés que leurs hôtes, regardant d'un œil méprisant leurs traditions surannées, conservant, loin du sol natal, non-seulement l'amour de la patrie, mais leurs caractères propres, l'Ionien sa vivacité, le Spartiate sa rudesse, l'Athénien cet ensemble de qualités raffinées qui est l'atticisme. Les prêtres détestent en eux des obstacles à leur domination; le fils du roi, Psamtic, est entre leurs mains un instrument qu'ils dirigent contre les odieux étrangers et contre Amasis lui-même, coupable de s'être affranchi de leur empire. Le caractère faible, défiant et ombrageux de Psamtic, est tracé avec une vérité admirable; mais l'héroïne du roman, c'est Nicetis, la fille du Pharaon, fiancée au roi des Perses, Cambyse. Le fils de Cyrus a une âme fière, indomptable; la jalousie le dévore : des intrigues de palais s'ourdissent contre la jeune reine et parviennent à rendre sa vertu suspecte à Cambyse. L'innocente victime succombe à la douleur de se savoir soupçonnée. Cet épisode est traité avec une grande habileté; l'âme farouche du roi des Perses, qui s'adoucit un instant au contact de l'âme pure et tendre de Nicetis, est merveilleusement dépeinte. La conquête de l'Égypte par Cambyse et la chute de Psamtic que sa tyrannie et sa soumission aux ordres des prêtres ont fait détester, terminent le roman.

La *Fille du Pharaon* avait déjà été traduite en danois, en anglais,

en hollandais, etc., et toutes ces traductions avaient obtenu plusieurs éditions. Ce succès a encouragé M. Grandmont à transporter dans notre langue l'ouvrage de M. Ebers. L'entreprise n'était pas sans difficultés; les lecteurs français ont, en fait de style et de clarté, d'autres exigences que les lecteurs allemands. M. Grandmont l'a parfaitement compris, et nous osons présager à sa traduction une bonne fortune égale à celle de ses devancières. Les liseurs et les amateurs de l'antiquité y trouveront chacun leur compte; nous recommandons à ces derniers d'une manière toute spéciale les nombreuses et intéressantes notes qui terminent chaque volume. Elles ajoutent d'utiles développements aux points que le romancier n'a pu qu'effleurer dans son récit et contiennent l'indication des sources où M. Ebers a puisé.

HENRI FRANCOTTE.

Corneille, *la critique idéale et catholique*, par AUGUSTE CHARAUX, professeur de littérature à l'Université catholique de Lille, avec une introduction par le R. P. MARQUIGNY. Lille, Ch. de Muyssart, 1878, in-12 de XIII-352 p.

Il y eut un temps — pas bien éloigné de nous — où le respect humain arrêtait les catholiques dans la démonstration de leur foi. Alors, c'était déjà beaucoup d'exprimer de vagues sentiments religieux. Nous n'en sommes plus là, et voici un jeune et brillant professeur qui, dès le début de son cours, se pose nettement comme catholique et démontre que le vrai beau émane de la foi dont il se fait l'éloquent défenseur. Comme on pourrait le croire d'après le titre de son livre, ce n'est pas uniquement de Corneille que M. Charaux a entretenu ses auditeurs. Avant d'arriver au grand tragique, il a entrepris une étude sur les lettres contemporaines. M. Charaux a le style énergique, la pensée élevée; en général, le jugement impartial, et l'on comprend tout le succès qui s'est fait autour de sa chaire. Dans le volume que nous avons sous les yeux, le *Cid* et *Nicomède* sont les seules pièces de Corneille dont M. Charaux se soit occupé. Le premier a été pour lui le sujet d'un examen approfondi, et le professeur nous a parlé du héros castillan, qui devait devenir un héros si français, en homme à qui ni les anciens poëmes espagnols, ni le drame de Guillen de Castro ne sont étrangers. Peut être serions-nous plus indulgents que M. Charaux pour quelques écrivains contemporains et un peu moins pour quelques auteurs anciens; ainsi, après avoir parlé de nos vieilles épopées, et notamment de celles de la Table ronde, le professeur ajoute : « Ce fut longtemps le récit tourmenté d'exploits merveilleux, de longs combats, d'efforts sublimes où l'esprit pouvait s'ennuyer, mais où le cœur ne pouvait se corrompre (p. 61). » Certes, bon nombre de nos an-

ciens romans sont loin d'être édifiants et les amours de la reine Genièvre et de Lancelot, de Tristan et d'Iseult peuvent très-bien comme au temps de Dante :

Noi leggevamo un giornio...

avoir encore aujourd'hui une influence corruptrice.

Le cours de M. Charaux est précédé d'une introduction qui avait antérieurement paru dans les *Études religieuses de la Compagnie de Jésus*, et dans laquelle le R. P. Marquigny met bien en relief les qualités du professeur, qualités qui lui assignent une place à part, car la critique telle qu'il l'exerce est neuve, et il la définit en la nommant très-bien « la critique idéale et catholique. » TH. P.

La Poesia popolare italiana, *studj di* ALESSANDRO D'ANCONA. Livourne, V. Vigo, 1878, in-12 de XII-476 p. — Prix : 5 fr.

Nous avons parlé, il y a peu de temps, d'une histoire de la poésie populaire italienne de M. Rubieri. Elle a été suivie de très-près par l'ouvrage de M. d'Ancona. Les deux écrivains, à l'insu l'un de l'autre, avaient entrepris, non une tâche tout à fait semblable, mais une besogne dont nécessairement bien des points étaient identiques. M. d'Ancona a, du reste, procédé d'une autre manière que M. Rubieri ; il a moins voulu écrire une histoire complète et méthodique qu'une étude dont, on pourrait le croire, le plan n'a pas été tout d'abord très-nettement arrêté. Tel qu'il est, du reste, nous préférons le livre de M. d'Ancona, tout en reconnaissant qu'il pèche peut-être un peu au point de vue de la composition. On ne se rend — selon nous — pas assez vite compte du dessein de l'auteur ; son système ne s'expose que tardivement, que par pages isolées et qu'il faut relier pour bien comprendre la pensée dominante de l'œuvre. Nous essayerons d'abord de résumer très-brièvement l'opinion dont M. d'Ancona a trop éparpillé le développement. Il existe entre les poésies populaires lyriques de l'Italie une étrange ressemblance, ou, pour mieux dire, la lyrique populaire y est partout la même. La grande source a été la Sicile dont Dante et Pétrarque reconnaissaient déjà les vieux poëtes comme les plus anciens et les meilleurs de l'Italie. Mais de la Sicile et du dialecte qu'on y parle, les chants passèrent à la Toscane et à sa langue plus pure (p. 287, 293, 295), et se répandirent ensuite dans toute la péninsule. Dans des pages finales, M. d'Ancona revient à cette opinion et la complète par quelques considérations nouvelles. Il distingue, dans la poésie italienne, une forme spontanée plus plébéienne, quoique non exempte de quelques visées artistiques, et une forme plus artificielle, plus littéraire ; l'une antique, remontant aux premiers temps de la langue, l'autre ne datant que de trois ou quatre

siècles. La source de toutes deux, il le répète, est la Sicile. Souvent ces deux poésies, marchant de conserve, s'envoyèrent de réciproques influences et, en réalité, elles ne diffèrent pas autant qu'on pourrait le supposer. Une bonne partie du volume est consacrée à la démonstration de cette thèse, en faveur de laquelle l'auteur prodigue des citations en général assez bien choisies pour faire oublier au lecteur la longueur du chemin. Des découvertes curieuses, des observations intéressantes parsèment le livre de M. d'Ancona. On lira avec profit ses recherches sur les traces que d'anciennes chansons ont laissées dans les récits des vieux conteurs italiens (p. 99); sa discussion, toute courtoise, avec Pitrè (p. 117); M. d'Ancona ne pense pas que la présence d'un nom historique dans un chant populaire puisse autoriser à croire ce chant contemporain du personnage cité. Il a bien raison. A ce compte, notre chanson du roi Dagobert remonterait au septième siècle. L'auteur nous montre très-bien (p. 124), comment le peuple, sous l'influence d'événements contemporains, transforme des chants plus anciens. — En parlant d'une célèbre légende sicilienne, *la Baronessa di Carini*, publiée par Salomone Salvatore Marino, M. d'Ancona émet une opinion que nous-même nous avons jadis timidement exprimée (*Revue critique* du 14 juin 1873) et à laquelle nous tenons bien davantage maintenant. Il pense, comme nous, que la rencontre de Vincenzo Vernagallo et de sa maîtresse damnée doit être une interpolation. A propos de cette situation, M. d'Ancona cite un chant du Pays messin (*Chants populaires du Pays messin*, p. 71), mais il se trompe en représentant l'entrevue qui en fait le sujet comme ayant lieu en enfer, et oublie un chant breton qui a plus de rapport avec la pièce sicilienne (*Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, p. 45). En général l'auteur a beaucoup négligé les parallèles pris en-dehors de l'Italie ; il ne compare guère que quatre ou cinq poésies populaires françaises à des chants italiens, et ne s'occupe pas des rapprochements que pouvait lui offrir l'Espagne. Que M. d'Ancona ouvre les *Cuentos y poesias populares andaluces*. Il y trouvera de nombreuses analogies que je ne puis rappeler ici, mais que j'ai signalées jadis à Giuseppe Pitrè (*Rivista sicula. Della letteratura popolare dell' Andaluzia*, vol. VI, 1871).

Malgré ce peu de souci des rapprochements, le livre de M. d'Ancona nous semble ce que nous possédons de plus complet sur la lyrique populaire italienne. Malheureusement le savant critique a négligé la poésie épique, il l'a négligée à tel point qu'on peut espérer de lui un nouvel ouvrage sur ce sujet. En effet, dans le présent volume, il n'est question qu'épisodiquement (p. 124, 146, 177) de cette branche très-féconde de la littérature populaire de l'Italie du nord.

TH. DE PUYMAIGRE.

HISTOIRE

Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares, par V. Duruy. Nouvelle édition, revue, augmentée et enrichie de plus de 2,000 gravures et de 100 cartes ou plans. Hachette, 1878. — Une livraison gr. in-8 par semaine, 50 c.

Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage important à mesure que paraissait l'un des six volumes qui forment la première édition; nous avons rendu hommage à l'érudition et au talent d'écrivain de l'auteur; nous avons dit et répété que cette *Histoire des Romains* était la meilleure qui eût été composée, la seule qui fût au courant de la science; nous avons posé quelques réserves, principalement à l'occasion de certaines appréciations religieuses; nous les maintenons. Il appartient à l'auteur de voir si, dans une édition nouvelle, *refondue*, et destinée à être très-répandue, il ne sera pas opportun de modifier certaines pages où ses opinions personnelles priment l'impartialité de l'historien et peuvent mettre en défiance toute une catégorie nombreuse de lecteurs.

La maison Hachette a eu une heureuse idée en vulgarisant l'*Histoire des Romains* par une édition enrichie de nombreuses gravures (il n'y en a jamais trop) et paraissant par livraisons. En notre temps, les gros volumes effrayent les lecteurs pour qui les journaux politiques ne sont jamais assez bavards et les in-octavos toujours trop épais. Il faut instruire le vulgaire à son insu par de nombreuses et bonnes images, et à petite dose. Nous sommes convaincu que, grâce à la nouvelle édition, dans deux ans, il y aura un certain nombre de Français sachant l'histoire romaine beaucoup mieux que la plupart des bacheliers sortant de l'examen.

Les illustrations, ici, jouent un rôle très-important; nous ne saurions trop recommander aux éditeurs d'apporter un soin scrupuleux dans leur choix. Dès à présent, je les engage à s'assurer que le vase panathénaïque de Chiusi, est bien authentique. Je les engage aussi à renoncer au mode de gravure employé pour la monnaie représentée page 11; cela est très-mauvais et rappelle ces clichés banaux qui traînent partout; je leur signale enfin le mot *médaille* employé pour *monnaie*, très-improprement. Nous reviendrons sur cette belle publication dès que le premier volume aura paru.

A. de B.

Pierre Olivaint, prêtre de la Compagnie de Jésus, par le P. Clair, de la même Compagnie. Paris, Palmé; Bruxelles, J. Albanel, in-12 de iii-490 p. avec portrait gravé. — Prix : 3 fr. 50.

Témoin de nos luttes, auxquelles il a pris part, et de nos défail-

lances, de nos victoires et de nos défaites, le P. Olivaint semble revenir parmi nous pour nous jeter son cri favori « courage et confiance ! » C'était comme la théorie de sa direction, c'est la conclusion de sa vie que le P. Clair vient de retracer sous des couleurs si vraies, avec tant d'amour et d'émotion et dans un récit si attachant. On voit qu'il n'écrit pas seulement d'après les documents les plus précieux, mais qu'il connaît son sujet à fond et *de visu*.

On ne saura jamais assez avec quelle perfection le P. Olivaint a accompli ses devoirs de religieux, quelle douceur et quelle force il avait dans sa direction, inspirée par ces deux mots : courage et confiance, quel attrait il exerçait sur la jeunesse, comme le professeur et le maître savaient se faire aimer, quelle action il eut par ses conseils sur les personnes et les œuvres de son temps, quelles larges et grandes idées il avait sur les questions agitées autour de lui—indiquons seulement ici l'enseignement de l'histoire (p. 263), — quelle mort glorieuse est venue couronner sa vie. Il semble que le récit qu'en fait le Père Clair est neuf, tant on y découvre de choses admirables. On apprend encore beaucoup, quoique la plupart de ces choses fussent connues au moins dans leur ensemble.

Mais Pierre Olivaint, avant sa conversion, avant son entrée dans la Compagnie de Jésus, est un homme nouveau pour le plus grand nombre. On assiste à tout le travail qui se fait dans cette âme d'abord éloignée du Dieu auquel elle devait se donner tout entière, travail intéressant à suivre au point de vue psychologique, d'abord, puis au point de vue historique, car il montre bien l'état des esprits à cette époque, comme la seconde partie de cette vie fournit de fort belles pages à l'histoire de la liberté d'enseignement. Né dans un intérieur où Dieu était absent, élevé dans des établissements universitaires, disciple et admirateur de Michelet, si son esprit fut le jouet de l'erreur, son cœur paraît s'être conservé pur : c'est pour cela qu'il fut toujours si tendre, si dévoué pour sa mère qu'il eut le bonheur de conquérir à Dieu : « Tout pour elle et rien pour moi, » disait-il ; qu'il eut ces fortes et vigoureuses amitiés qui se sont mutuellement soutenues jusqu'à l'arrivée au port; qu'il sentit toujours des aspirations au dévouement et au martyre : « Je voudrais, si par impossible j'étais prêtre, devenir missionnaire et si j'étais missionnaire être martyr. » Aussi sa conversion fut plus facile que celle de beaucoup d'autres et, quand une fois il fut dans la bonne voie, il put se comparer à « un wagon qui a trouvé les rails et que rien n'arrête plus. » Son zèle toujours prudent n'a pas de bornes ; il l'exerce sur ses amis, sur tous ceux qui l'entourent et acquiert sur tous ses camarades, par sa droiture et sa générosité, un ascendant qu'ont subi tous ceux qui l'ont approché. A l'École normale, il sut conquérir l'estime pour la « bande des niais, » autre-

ment dit des catholiques, dont il était l'honneur, et plus tard, lorsqu'il concourut pour l'agrégation, le président du jury, M. Saint-Marc Girardin, le félicitant de la manière dont il avait défendu la cause de Grégoire VII, lui adressa cet éloge : « Nous venons d'entendre la vertu plaider la cause de la vertu. » On trouve le P. Lacordaire et le P. de Ravignan dans le grande œuvre de son retour à Dieu ; et lui, on le rencontre dans toutes les bonnes œuvres : il fut un des plus zélés propagateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul. Les circonstances de son entrée dans la Compagnie de Jésus ont un caractère providentiel bien marqué et sont bien de nature à piquer la curiosité. Nous devons nous borner à les signaler, comme beaucoup d'autres choses. Mais nous avons la conviction que tous ceux qui liront *Pierre Olivaint* nous sauront gré de leur avoir indiqué un si bon livre.

René de Saint-Mauris.

La Famille de Jeanne d'Arc, *documents inédits, généalogie, lettres de G. Hordal et de Cl. du Lys à Ch. du Lys*, publiées pour la première fois par E. de Bouteiller et G. de Braux. Paris, Claudin, 1878, pet. in-8 de vi-293 p. — Prix 12 fr. 50. Tiré à petit nombre.

« S'occuper de la famille de la Pucelle, c'est encore s'occuper d'elle en rappelant son souvenir. Aussi est-ce sous le patronage de ce souvenir sacré que nous plaçons nos modestes études. » Ces lignes terminent la préface du beau volume que viennent de publier MM. E. de Bouteiller et G. de Braux, et elles font pressentir tout l'intérêt qu'il inspirera. — Au dix-huitième siècle, Charles du Lys, descendant d'un des frères de Jeanne, fit paraître trois éditions, successivement améliorées, d'un ouvrage sur la famille de la Pucelle. Ce travail était devenu fort rare, lorsque M. Vallet de Viriville le comprit dans sa collection, publiée par Aubry. L'obligeance de M. le comte de Maleissye, arrière-petit-fils de Charles du Lys et possesseur de ses manuscrits, a permis à nos deux Lorrains de consulter tous les documents employés par le généalogiste, et d'infatigables recherches personnelles les ont mis à même de rétablir des branches dont l'existence était ignorée, et de continuer les filiations jusqu'à nos jours. Le nombre de familles se rattachant à la bonne Lorraine est très-considérable. Dix pages de table suffisent à peine à en contenir l'indication. On rencontre là le nom d'un de nos poëtes les plus lus, mais je ne pardonne pas à Alfred de Musset d'avoir, dans un de ses poëmes moqueurs, plaisanté avec le souvenir de Jeanne d'Arc, d'avoir dit en se peignant dans Mardoche :

> Bornez-vous à savoir qu'il avait la Pucelle
> D'Orléans pour aïeule en ligne maternelle...

Les familles qui rencontrent dans leur arbre généalogique cette grande illustration de Jeanne d'Arc — c'est un honneur que peut revendiquer l'un de nos deux auteurs, M. de Braux — liront avec empressement l'ouvrage que nous annonçons. Mais, abstraction faite de ce motif, ce livre se recommande encore vivement par ses mérites intrinsèques à des lecteurs plus désintéressés.

Il commence par des lettres inédites de Jean Hordal et de Claude du Lys, lettres relatives aux recherches de ce dernier. Elles sont suivies d'éclaircissements pleins de curieuses recherches. N'oublions pas de mentionner une note (p. 83) sur l'orthographe du nom de Jeanne. Vient, après cela, la généalogie dont nous parlions tout à l'heure, et que complètent des preuves, où MM. de Bouteiller et de Braux ont réuni patiemment beaucoup de faits peu connus, de documents inédits pour la plupart. Nous avons trouvé là (p. 185), sur la fortune des parents de la Pucelle, des détails qui ont leur prix. Les biens que possédaient son père et sa mère, se composaient d'environ vingt hectares, douze en terre, quatre en prés et quatre en bois, desquels faisait partie ce fameux bois Chenu, dont il a été tant parlé; ils avaient de plus leur maison et, en réserve, une certaine somme destinée aux dépenses d'une fuite en cas d'invasion. Tout cela pouvait constituer une fortune qui équivaudrait aujourd'hui à 80,000 francs.

Sur la maison dont il vient d'être question, MM. de Bouteiller et de Braux ont publié une pièce inédite jusqu'à eux, c'est l'acte d'acquisition de cette maison, acquisition faite en 1586 par Mme Louyse de Stainville. Lorsque cette vente eut lieu, il y avait cinq à six ans, que l'illustre masure avait été visitée par Montaigne. Comme on lit beaucoup plus les *Essais* que *Le Voyage en Italie*, on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici, les quelques lignes peu connues, je le crois, où Montaigne parle de Domremy : « Domremy sur Meuse, à trois lieues dudit Vaucouleurs. D'où estoit natifve, cette fameuse pucelle d'Orléans qui se nommoit Jane Day ou Dallis. Ses descendants furent anoblis par faveur du roi, et nous monstrarent les armes que le roi leur donna, qui sont d'azur à un' espée droite couronnée et poignée d'or et deux fleurs de lis d'or au côté de ladite espée ; de quoy un receveur de Vaucouleurs donna un escusson peint à M. de Caselis (un des compagnons de voyage de Montaigne). Le devant de la maisonnette où elle naquit est toute peinte (*sic*) de ses gestes; mais l'aage en a fort corrompu la peinture. Il y a aussi un abre (*sic*) le long d'une vigne qu'on nomme l'*abre de la Pucelle*, qui n'a nulle autre chose à remarquer. » (T. Ier, p. 16, éd. de 1774).

Mais revenons à l'ouvrage de MM. de Bouteiller et de Braux. Un beau frontispice, d'après le livre de Hordal, et de nombreux blasons

ornent ce volume, dont l'excellente exécution ravira les bibliophiles, et à la composition duquel les deux auteurs ont mis tant de soin. Malgré leurs recherches si actives, ils n'espèrent pas avoir donné toutes les descendances des frères de Jeanne, et accueilleront avec empressement des détails sur les branches ignorées. Dès à présent, du reste, ils nous promettent une autre publication : trois documents d'une grande importance, qui font partie des archives de M. de Maleissye, et qui n'avaient pas trouvé place dans les *Preuves*, formeront ce nouvel ouvrage. Nous ne manquerons pas d'en signaler l'apparition.

TH. P.

La Renaissance, *scènes historiques*, par le comte DE GOBINEAU. Paris, Plon, 1878, in-8 de 539 p. — Prix : 6 fr.

M. le comte de Gobineau a voulu donner une forme dramatique à quelques épisodes de l'histoire de la renaissance. Les personnages qui ont posé devant lui sont Savonarole, César Borgia, Jules II, Léon X et Michel-Ange. On se rappelle le succès qu'obtint la trilogie de M. Vitet, mais les événements dont il s'inspira offraient, il faut en convenir, une sorte d'unité et un intérêt dramatique qui n'existent pas au même degré dans les sujets traités par M. de Gobineau. La mort d'Henri III terminait aussi bien le second volume de cette trilogie que celle du duc de Guise le dernier. Il faut remarquer encore que le lecteur français avait, sur cette période de notre histoire, des notions qui sont moins nettes à l'égard d'événements passés au-delà des Alpes et qui rendaient la tâche de l'auteur plus facile. Ajoutons qu'alors cette forme dialoguée était protégée par une sorte de mode littéraire. On reconnaît d'ailleurs que M. de Gobineau connaît bien l'Italie et l'époque où il s'est transporté, mais a-t-il pu assez s'isoler de son temps pour faire toujours parler ses personnages en hommes du seizième siècle? mais le diplomate de la France de nos jours n'a-t-il pas quelquefois soufflé les politiques qu'il a ranimés? Nous ne savons si nous n'aurions pas préféré voir M. de Gobineau employer son talent d'écrivain et son érudition à écrire une véritable histoire de l'époque qu'il a tenté de dramatiser.

J. V.

Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile, édition pour la première fois complète et entièrement conforme aux originaux, etc. Tome IVe. *Les belles figures et drolleries de la Ligue*, 1589-1600. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1878, gr. in-8 de VIII-416 p. — Prix : 15 fr.

Avant de passer du Journal de Henri III à celui de Henri IV, les savants éditeurs de l'Estoile ont eu la bonne pensée d'intercaler, dans leur édition définitive, un volume entier du même chroniqueur, celui-là

tout à fait inédit et bien connu des érudits qui en réclamaient depuis longtemps la publication. C'est, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle un *recueil;* l'Estoile l'avait composé pendant la Ligue, en ramassant tous les jours les libelles, placards diffamatoires, écrits séditieux, « jusques à plus de trois cents, » qui se criaient et se vendaient dans les rues de Paris. Malgré l'édit sévère de 1594, le « curieux, » qui aimait passionnément sa collection, n'avait pu se résoudre à la détruire entièrement; et il en est resté un gros volume in-folio qui, de l'abbaye de Saint-Acheul, est passé à la Bibliothèque nationale.

Le plus souvent, le texte imprimé est accompagné de *figures* bizarres, parfois des plus intéressantes; mais les éditeurs n'ont pas cru pouvoir les reproduire; ils se sont contentés de donner une description « iconographique » des estampes et dessins. Il sera toujours loisible de recourir au recueil de la Bibliothèque, d'autant plus aisément qu'on possède maintenant l'indication précise des pièces qui s'y trouvent.

Le présent volume a donc tout l'intérêt de la nouveauté; il pourrait, à la rigueur, être détaché de la belle collection qui se poursuit avec tant de soin et de goût. En tous cas, il fera prendre patience à ceux qui trouvent que les œuvres complètes de Pierre de l'Estoile n'avancent pas au gré de leur plaisir et de leur curiosité.

G. B. DE P.

Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau. *Étude historique suivie des correspondances inédites de Retz, de Mazarin, etc...*, par R. CHANTELAUZE. Paris, Didier, 1878, 2 vol. in-8 de XVI-492-494, p., avec portrait et fac-simile d'autographe. — Prix : 16 fr.

Il y a, dans l'histoire des peuples, des périodes de trouble et de confusion pendant lesquelles tout ce qu'il y avait de passions néfastes accumulées dans le cœur des hommes à l'état latent éclate au grand jour et s'étale sans vergogne. Ce sont les périodes honteuses des sociétés et ces accidents périodiques semblent leur rendre le service des soupapes de sûreté dans les machines à vapeur. Quand la pression développée dans le calme par les pires appétits de l'âme en ébullition est devenue trop forte, une détente est nécessaire, et si elle ne se produit pas trop brusquement, la machine conserve assez de ressort pour retrouver ensuite son équilibre. Il arrive aussi presque toujours que quelques hommes dominent pendant ces périodes de trouble et représentent assez exactement par leur tempérament, par leur esprit et par leurs passions effrénées l'état moyen de la maladie sociale : ils en sont comme le prototype; et leur étude, malgré la boue qu'elle remue, est

singulièrement instructive. Les quatre années de la Fronde marquèrent une de ces périodes pour la France, et Paul de Gondi, à qui les circonstances et les nécessités politiques préparèrent malheureusement les voies vers le chapeau de cardinal, nous paraît avoir résumé dans sa personne tous les appétits et toutes les hontes de cette période. Quoique, d'après son propre aveu, il eût l'esprit aussi peu ecclésiastique qu'il fût possible de l'imaginer, il s'était proposé pour buts, dès sa première jeunesse et au milieu des écarts du plus indiscipliné des caractères, l'archevêché de Paris et le cardinalat. Rien n'est impossible à ces sortes d'hommes, et Retz parvint à ses deux buts : mais Dieu sait au prix de quelles bassesses et de quelles intrigues.

M. Chantelauze a consacré deux volumes, dont l'Académie française vient de reconnaître le mérite en leur décernant le grand prix Gobert, à retracer toutes les intrigues spéciales et toutes les péripéties de l'*affaire du chapeau*. C'est l'histoire de la lutte redoutable engagée pendant trois ans entre Retz et Mazarin, lutte pendant laquelle le premier faillit succomber, mais dont il sortit enfin victorieux. La découverte assez inattendue de la correspondance secrète de Retz avec l'abbé Charrier, son agent à Rome, et d'autres précieux documents inédits ont permis à M. Chantelauze de jeter sur cette affaire embrouillée une lumière nouvelle : lumière, hélas! qui ne fait que mettre en relief plus accusé bien des hontes et des turpitudes. L'auteur nous montre le chef de la Fronde méditant, peu après la mort tragique de Charles Ier et à l'exemple de Cromwell, l'abolition de la royauté en France, et allant même jusqu'à rêver l'établissement d'une république oligarchique à la tête de laquelle aurait été appelé soit le duc d'Orléans, soit le grand Condé, et dont lui, Paul de Gondi, aurait été le premier ministre. Aussi peu scrupuleux qu'un Italien du quinzième siècle, aussi violent que les chefs de la Ligue, sans avoir l'intérêt religieux pour excuse, il ne lui aurait manqué pour tenter un si grand changement que de rencontrer un homme de la trempe de Henri de Guise.

Cette étude n'est que le premier chapitre d'une série de travaux dans lesquels M. Chantelauze a l'intention de refaire l'histoire complète du cardinal de Retz, de la lutte acharnée qu'il soutint pendant sept ans contre Mazarin, après la Fronde et à partir de sa sortie de prison, de sa transformation politique après la mort du premier ministre, de ses missions à Rome et du rôle qu'il joua dans les conclaves où furent élus les papes Clément IX, Clément X et Innocent XI : vaste projet qui demande, en raison des questions fort délicates qu'il soulève, une pénétration et une impartialité d'esprit toutes particulières.

Dans cette affaire du chapeau, que M. Chantelauze appelle, à l'italienne, *commedia in commedia*, il y a beaucoup de boue remuée : et peut-être en quelques passages est-elle trop complaisamment remuée. Quand l'auteur, appelant Mazarin, avec Retz, *ignorantissime* sur toutes les matières d'administration et de finances, n'accorde au premier ministre que le génie de la politique extérieure, et borne son seul mérite au dedans à l'heureuse fortune d'avoir compris la valeur de Colbert et de l'avoir légué à la France ; quand il consacre plus de trente pages à la peinture de la corruption qu'entretenait depuis trois siècles à la cour de Rome le népotisme de certains papes; ou quand il insiste sur l'influence de Dona Olympia et de la princesse de Rossano dans les décisions d'Innocent X, il y a un fonds de vérité incontestable dans ces diverses situations : mais les déductions générales découlent trop vite de quelques faits particuliers, et l'auteur nous paraît avoir une pente naturelle à exagérer le mauvais côté des choses. Retz étant capable de tout, ce que nous accordons volontiers, M. Chantelauze élèverait volontiers ses adversaires à sa hauteur d'audace criminelle: il y a là une sorte d'influence de contact qui doit être signalée. On se salit à remuer le fumier. C'est ainsi que presque tous les ministres d'Anne d'Autriche sont formellement et successivement accusés de projets d'assassinats. Mazarin fait à Chateauneuf, « âme féroce et capable de se porter aux dernières extrémités, » des insinuations mystérieuses qui cachent un sens terrible (I,128) : et l'on dit catégoriquement d'Abel Servien que « c'était un homme capable de se porter, en politique, aux dernières violences, et qui ne se fit jamais faute de les conseiller. Il était de l'école de Machiavel et n'eut pas reculé devant un assassinat... » (II, 139.) Ce sont là des accusations qui auraient besoin de preuves authentiques et très-nettes : et pour Servien en particulier, la récente étude que nous venons de publier sur ce ministre, signataire des traités de Westphalie (Le Mans, Pellechat, in-8), nous met en situation de pouvoir protester contre de pareilles imputations. En semblables circonstances, il ne faut pas écouter seulement les ennemis ou les pamphlets : Servien fut dévoué à l'autorité royale et il n'hésita pas à proposer des *arrestations*, voilà ce qui n'est pas contestable. D'arrêter à empoisonner il y a loin, et nous demandons des preuves formelles avant de croire à tant de lâcheté.

Ces critiques n'enlèvent pas à l'œuvre de M. Chantelauze sa valeur réelle : son livre est très-étudié, très-fouillé, riche en documents nouveaux et en aperçus historiques d'importance sérieuse : c'est ainsi qu'il nous apprend, à n'en pouvoir douter, que la reine eut, au moins d'août 1651, la pensée de nommer le coadjuteur premier ministre, et que ce fut Mazarin qui la détourna de ce projet : mais le plaisir qu'on

éprouve à voir débrouiller ces problèmes est bien amorti par la tristesse qui saisit l'âme devant tant de fange morale. Cette tristesse est instructive. Fasse le ciel que la France soit à jamais délivrée d'ambitieux et d'intrigants comme Paul de Gondi !

RENÉ KERVILER.

La Fronde angevine. *Tableau de la vie municipale au dix-septième siècle*, par A. DEBIDOUR, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire, docteur ès lettres. Paris, E. Thorin, 1877, in-8 de 427 p. — Prix : 6 fr.

De grands éloges ont été déjà donnés, soit en Sorbonne, soit dans la presse, au travail de M. Debidour. A mes yeux, c'est un des meilleurs qui aient depuis longtemps paru sous la forme d'une de ces thèses pour le doctorat dont l'ensemble fait vraiment honneur à l'érudition française. M. Debidour, en étudiant avec la plus clairvoyante attention l'histoire de la Fronde angevine, a étudié l'histoire même de la France provinciale au dix-septième siècle, et nous avons ainsi dans son livro, à côté d'un sujet spécial traité d'une remarquable façon, un sujet d'un intérêt général traité d'une non moins remarquable façon. C'est après avoir lu, relu, discuté d'innombrables documents imprimés et manuscrits, que l'auteur, guidé par un esprit juste et droit, s'occupe tour à tour de l'origine et des premières transformations de la mairie d'Angers, de l'état des partis dans cette ville au commencement du dix-septième siècle, du gouvernement du maréchal de Brézé (1636-1648), des atteintes portées aux privilèges des Angevins, des impôts nouveaux qui pesèrent sur eux, des causes de la fronde parisienne, du contre-coup des mouvements de Paris en province, du soulèvement du peuple à Angers, de la noble conduite de l'évêque Henri-Arnauld préservant, à force de dévouement, cette ville du pillage dont la menaçait l'armée du maréchal de Brézé, des incidents si divers qui suivirent la réconciliation du farouche maréchal avec les Angevins, incidents auxquels furent mêlés Rohan-Chabot, La Meilleraye, surtout l'évêque Arnauld, dont on admirera les généreux efforts (1651-1652), pour épargner à l'Anjou les horreurs d'une nouvelle guerre civile, M. Debidour raconte en une très-bonne langue l'orageuse histoire de la ville d'Angers jusqu'à l'époque (mai 1657), de la suppression définitive des libertés municipales de la capitale de l'Anjou. Je doute qu'on puisse lui reprocher une seule grave erreur, une seule grave omission, ce qui n'a rien d'étonnant quand on voit, d'abord au bas des pages, puis à la *Table bibliographique* (p. 405-423), l'indication des sources auxquelles a puisé le consciencieux historien. Cette *Table* mérite une mention particulière à cause de l'abondance

et de la précision des renseignements qu'elle fournit pour la bibliographie de l'Anjou. Parmi les autres pages importantes des *Eclaircissements et pièces justificatives* (p. 329-404), j'indiquerai, en-dehors des documents inédits (lettres patentes de Louis XI, de Charles VIII, etc.), les notices bibliographiques sur le maréchal de Brézé, sur Henri-Arnauld avant son épiscopat, sur Rohan-Chabot. En résumé, la *Fronde angevine* me paraît digne à tous égards d'être rapprochée de la *Réforme et la ligue en Anjou*, de M. Ernest Mourin (1856), livre que M. Debidour (p. 2), appelle avec raison un « beau livre. »

T. DE L.

Lettres de la marquise du Châtelet, réunies pour la première fois, revues sur les autographes et les éditions originales, augmentées de 38 lettres entièrement inédites, de nombreuses notes et d'un index, et précédées d'une notice biographique, par EUGÈNE ASSE. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de XLIV-496 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Eugène Asse, qui a déjà édité les lettres de Mlle Aïssé et de Mlle de Lespinasse, vient de rassembler en un volume les lettres de la marquise du Châtelet, jusqu'ici éparses dans des publications diverses; il les a augmentées de trente-huit lettres inédites, enrichies de notes nombreuses et d'une très-curieuse et très-intéressante notice. Malheureusement la correspondance de Voltaire et de Mme du Châtelet a été anéantie. Mais, telles quelles sont, les lettres publiées par M. Asse sont encore le portrait le plus fidèle de la *belle Émilie* pendant les quinze dernières années de sa vie. Étrange figure que celle de cette femme à la fois passionnée et positive, sentimentale et géomètre, aimant la parure et la science, cultivant les mathématiques et la poésie, dédaigneuse de ses devoirs, ou pour mieux dire ne paraissant pas se douter qu'elle eût des devoirs, et ne connaissant d'autre fidélité que celle de sa passion du moment. Correspondante de Maupertuis et ayant en somme des titres scientifiques sérieux, Mme du Châtelet a dû cependant à peu près uniquement sa célébrité à sa longue liaison avec Voltaire. « C'est à lui, écrivait Mme du Deffand, qui ne l'aimait pas, qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent. » La note n'est pas tout à fait juste : si Mme du Châtelet doit beaucoup à Voltaire, Voltaire, de son côté, doit beaucoup à Mme du Châtelet. Elle le cacha à Cirey, lorsqu'il était menacé d'être arrêté pour ses *Lettres sur les Anglais*, et plus tard pour la publication du *Mondain;* elle le dirigea parfois dans ses travaux, contint sa bile, et, ceci est une bonne note pour elle; retint sous clef, tant qu'elle vécut, le manuscrit de la *Pucelle*. Elle s'ingénia à entourer son ami de tout le luxe, de tout le bien-être qu'il aimait, et

le tableau de ces recherches de confortable auxquelles tenait le poëte et qu'on lui ménageait à Cirey, de ces glaces, de ces statues, de ces appartements vert céladon et or n'est pas un des moins piquants de cette existence brillante et coupable. La passion, pendant près de quinze ans, fut réciproque, et elle fut même plus persévérante chez Voltaire que chez la marquise. Tout le monde connaît cette anecdote de M. du Châtelet ouvrant, après la mort subite de sa femme, le châton d'une bague qu'elle portait habituellement et y trouvant, à sa grande stupéfaction et à celle de Voltaire qui était présent, le portrait, non pas de celui-ci, mais de Saint-Lambert : dernier caprice d'une femme pour laquelle, au fond, il est difficile d'éprouver une grande sympathie; car elle n'a même pas dans ses passions ce trouble et cette faiblesse qui peuvent rendre les fautes touchantes, en faisant croire à un commencement de repentir; et elle porte jusque dans ses sentiments de famille une sécheresse et une prudence mathématiques qui font mal; elle écrit, après la perte d'un fils : « J'en ai été plus fâchée que je ne l'aurais cru et j'ai senti que les sentiments de la nature existaient en nous, sans que nous nous en doutassions. » Nous n'en remercions pas moins M. Asse d'avoir réuni et publié cette correspondance, qui jette un jour si triste mais si instructif sur ce dix-huitième siècle où il y avait tant de ménages comme celui du marquis et de la marquise du Châtelet.

M. DE LA R.

Répertoire politique, historique et littéraire, par M. CH. VALFRAMBERT, docteur en droit. Années 1876 et 1877. Paris, Larose, 2 vol. in-8 de 591 p. chacun. — Prix : 12 fr.

J'en demande pardon à M. Valframbert, mais il m'est difficile de parler avec sang-froid de son *Répertoire*. Voilà une publication essentiellement utile, dont il a su concevoir le premier la pensée; un monument de travail et de patience, un chef-d'œuvre de méthode... ; et il faut que tous ces mérites soient compromis par la passion politique, d'autant plus répréhensible ici que rien ne l'excuse et que tout devait l'exclure !

Résumer en un volume, au commencement de chaque année, l'histoire de l'année qui vient de finir, c'est là une idée vraiment ingénieuse, et qui, tout au moins dans le sens où elle a été comprise et réalisée par notre auteur, est absolument neuve. Son recueil, élaboré au prix de recherches incessantes, évitera la fatigue des mêmes recherches à tous ceux qui ont besoin, par devoir ou par goût, de suivre la marche des événements comme le mouvement des esprits.

Veut-on se tenir au courant des travaux parlementaires et législatifs ? M. Valframbert fait passer rapidement sous nos yeux, avec

renvois aux documents officiels, les interpellations qui se sont produites, les incidents qui ont eu lieu, les lois qui ont été discutées et votées, les projets qui sont en cours de préparation.... Il relate, arrondissement par arrondissement, les résultats électoraux et indique les journaux où l'on retrouvera les circulaires des candidats, les comptes rendus des réunions publiques, etc. Les débats budgétaires sont groupés dans un chapitre spécial. Il rapproche ensuite et coordonne les actes et documents divers qui intéressent chaque département ministériel. Les beaux-arts, les théâtres, la littérature trouvent leur place dans cette encyclopédie annuelle. Tous les faits de l'ordre politique et intellectuel sont saisis au fur et à mesure de leur apparition : c'est une photographie qui reproduit en réduction le tableau de l'année.

On aperçoit par là quels services le *Répertoire* est susceptible de rendre ; mais, d'autre part, on comprendra que nous nous sentions autorisé, pour ne pas dire obligé, à ménager d'autant moins les critiques, que nous sommes plus convaincu de l'utilité de l'œuvre et plus désireux de la voir se perfectionner. La passion politique, que tout à l'heure nous reprochions à M. Valframbert, ne lui a pas seulement dicté des appréciations souvent fausses et presque toujours contestables : elle l'a conduit, et ceci est plus grave, à fournir des renseignements inexacts..... Prenons un exemple. A la fin du chapitre consacré aux *Cultes*, nous trouvons mentionnés, sous le rubrique *Variétés*, quelques travaux relatifs à des questions religieuses. Quels sont ces travaux ? Les conférences de M. Loyson, un article du *XIX*e *Siècle* sur les jésuites, un rapport de la conférence Molé-Tocqueville sur le même sujet et dans le même sens, un article de la *Revue de France*, et... c'est tout. En vérité, Monsieur Valframbert, vous aviez d'autres écrits à signaler ! En ignoriez-vous l'existence ? Mais alors vous avez manqué à la mission que vous vous êtes attribuée. Les avez-vous dédaignés ? Mais, outre que ce dédain ne ferait de tort qu'à vous-même, vous n'avez plus le droit de le professer, du moment qu'il s'agit de renseigner tout le monde, amis et ennemis.

Nous souhaitons que M. Valframbert comprenne la portée de nos critiques et qu'il y fasse droit dans la suite : nous lui affirmons qu'elles s'inspirent de l'intérêt même de la publication qu'il a entreprise.

A. DE CLAYE.

La Palestine et le Sinaï, par B. Hitrovo. Saint-Pétersbourg, 1876, in-18 de 151 p. — Prix : 4 fr.

Une semaine en Palestine (*Nediela v Palestinié*), par B. Hitrovo. Saint-Pétersbourg, 1876, in-8 de 91 p., avec 36 photographies.

Jérusalem et la Palestine dans la littérature, la science, la peinture et dans les traductions russes, par S. Ponomarev. Appendice au tome XXX des *Mémoires de l'Académie des sciences*. Saint-Pétersbourg, 1877, in-8 de xx-128 p. — Prix : 5 fr.

Sinaj i Palestina (*Sinaï et Palestine*), par D. Smychlaiev. Perm, 1877, in-8 de xvii-241 p. — Prix : 8 fr.

Le pèlerinage à Jérusalem semble avoir produit sur M. Hitrovo une impression profonde et durable. On peut en juger par la publication intitulée : *la Palestine et le Sinaï*. C'est un inventaire raisonné de tous les écrits sur la Palestine et le Sinaï faits par des Russes, y compris les articles de revues et de journaux. Il se distingue des autres travaux du même genre en ce qu'il ne se contente pas de donner les simples titres des ouvrages, mais il indique aussi les routes que les voyageurs ont suivies, les principaux monuments qu'ils ont vus, et il y ajoute une appréciation sommaire des livres. Vu la pénurie de pareils recueils en Russie, celui de M. Hitrovo sera fort apprécié du public ; il est fait avec soin, et, bien que l'auteur n'ait pu trouver plus de deux cents écrits, les lecteurs le trouveront suffisamment complet.

L'ouvrage comprend les pèlerins-écrivains, russes ou non, et ceux qui ont écrit sans avoir visité les lieux saints. Il peut servir de supplément à la *Bibliographia geografica Palæstinæ*, du regretté Tobler, qui lui a servi de modèle. Toutefois, il en a élargi le cadre, en faisant entrer dans son plan le Sinaï, inséparable de la Palestine. Le volume que nous avons sous les yeux n'est que l'avant-courreur de plusieurs autres, que l'auteur annonce dans sa préface. Le second volume contiendra la bibliographie des cartes, plans et dessins de la Palestine ; les dix-huit suivants seront consacrés à la description de la Terre-Sainte, au triple point de vue de la géographie, de la topographie et de l'archéologie, et ornés de plans et de gravures qui aideront l'intelligence du texte. Un travail qui renfermerait le dernier mot de la science occidentale serait un véritable trésor pour la Russie, encore peu au courant de ces richesses littéraires ; celles qu'elle possède déjà et qu'elle a puisées dans son propre fonds pourraient, à leur tour, servir aux savants d'Occident. Tel est le double but que se propose M. Hitrovo, en mettant la main à la publication dont il s'agit. Nous ne pouvons qu'y applaudir ; seulement, nous nous demandons comment l'Occident pourra profiter d'un ouvrage écrit dans une langue qui lui est étrangère ?

— Le petit volume : *Une semaine en Palestine*, est un vrai bijou et une rareté bibliographique ; il a été tiré avec beaucoup de soin à vingt exemplaires. L'auteur partait pour la Chine; arrivé à Alexandrie, il n'a pas voulu passer si près de Jérusalem sans aller y vénérer les souvenirs de notre rédemption. Le récit est simple, aimable ; les descriptions sont exactes, les sentiments sont chrétiens. Naturellement, en huit jours, notre pèlerin n'a approfondi aucune question. Ce qu'il dit de la situation des Russes à Jérusalem témoigne de sa sincérité. Il indique très-nettement le peu d'accord qui existe entre le clergé russe et le clergé grec, entre le consul de Russie et la mission ecclésiastique. On y lit d'intéressants détails sur les principaux représentants de celle-ci : l'évêque Cyrille, les archimandrites Porphyre et Antonin. En passant en revue les divers consuls, l'auteur a omis, probablement par oubli, le nom de Sokolov, qui a succédé à M. Dorogoboujinov, et précédé M. Kartsev; Sokolov est mort à Jérusalem peu de temps après son arrivée (1861). Il dit quelques mots de la propagande catholique et trouve qu'elle est bien moins dangereuse pour l'Église grecque que celle des protestants, qui, depuis quelques années surtout, déploient une grande activité. — Cela ne fait que ranimer ses espérances. « Nous sommes, écrit-il, des héritiers naturels des Grecs, partout où existe l'orthodoxie ; on peut battre les Turcs, non-seulement sur le Danube, mais encore sur l'Euphrate et sur les rivages de la Méditerranée, en s'appuyant sur la population orthodoxe, arabe. Par la Géorgie et l'Arménie, nous touchons presque à la Palestine et rognons l'Asie-Mineure, qui ne pourra certainement pas rester seule à la Turquie ou former l'Empire turc. Ce n'est ni sur le Hindoukousch ni sur les Himalayas, c'est dans les vallées de l'Euphrate et les défilés du Liban que la lutte pour la prédominance en Asie aura lieu (p. 68). » Les espérances exprimées dans ce passage, sont partagées par bien des Russes. — Les photographies sont très-agréables à voir et donnent une idée fort exacte des monuments. On est bien en droit de mettre parmi ces derniers les édifices imposants de la mission russe. Si M. Hitrovo se décidait à réimprimer son livre pour le public, il donnerait aux pèlerins et aux voyageurs russes qui se rendent à Jérusalem, un petit volume qu'ils aimeraient à emporter avec eux et qui, au retour, rendrait plus présents leurs souvenirs.

— L'ouvrage de M. Ponomarev : *Jérusalem et la Palestine*, a paru aussitôt après celui de M. Hitrovo : *la Palestine et le Sinaï*, dont il a encore le temps de profiter, tout en restant complétement indépendant. L'auteur a séjourné à Jérusalem plus d'un an (1873-1874), et c'est même dans la ville sainte qu'il a commencé à faire son indicateur

bibliographique de la Palestine, le plus complet qui existe jusqu'à présent en langue russe. On y compte plus de neuf cents articles, tandis que le recueil de M. Hitrovo n'en contient que deux cents. L'écart est considérable; il vient en grande partie du plan adopté par les deux auteurs et du cadre qu'ils ont donné à leurs ouvrages. Quoi qu'il en soit, la presque simultanéité de ces publications montre l'intérêt qu'excite aujourd'hui la Terre-Sainte dans le monde russe, et qui, du reste, n'y a jamais été méconnu, ainsi que nous l'apprend M. Ponomarev dans son intéressant avant-propos.

Le livre se partage en quinze sections, parmi lesquelles la huitième, sur la mission ecclésiastique et les constructions russes à Jérusalem, attire le plus l'attention du lecteur. En y ajoutant ce que l'auteur en dit dans l'avant-propos, on aura une idée assez nette des travaux littéraires et scientifiques des chefs de cette mission, les archimandrites Porphyre, Léonide, Antonin. L'histoire de la ville sainte et celle de l'Église de Jérusalem occupent deux sections. Les quatre dernières sont consacrées à la géographie, l'archéologie, la poésie et la peinture. Il y aurait de quoi former un charmant volume rien qu'en réunissant les pièces de poésie, inspirées par les lieux saints. Celles de l'auteur lui-même, que nous avons eu la satisfaction de lire ailleurs, y figureraient avec avantage. Parmi les peintres, Vorobiev, Granovski et Tchernetsov paraissent au premier rang. Trois index des noms, des choses et des périodiques cités dans le texte facilitent l'usage de cet excellent manuel.

Nous n'y avons relevé que quelques inexactitudes, peu importantes d'ailleurs; M. E. Boré n'a jamais été *jésuite* (n° 533); il faisait partie de la congrégation des lazaristes, dont il était supérieur général. L'auteur de *Visits to monasteries in the Levant* s'appelle Robert Curzon, et non Rob-Curzon (n°s 525 et 631). En citant l'ouvrage de Sepp, il eût été mieux de renvoyer le lecteur à la deuxième édition, de 1873 et 1876, bien plus complète que la première. De même, les articles supplémentaires (n°s 908-914), empruntés à l'ouvrage de M. Hitrovo, auraient dû être accompagnés de leurs numéros correspondants. Ces remarques, nous les faisons, tant pour répondre à l'invitation de l'auteur lui-même (p. VII), que pour témoigner de l'attention avec laquelle nous avons lu son ouvrage, dont une des meilleures recommandations est d'avoir paru sous les auspices de l'Académie des sciences.

— En 1865, M. Smychlaïev eut occasion de visiter les Lieux-Saints de la Palestine. Il voulut que son pèlerinage fût complet, et il poussa jusqu'au mont Sinaï, malgré les difficultés que présentait cette excursion et qu'elle présente encore. De retour dans le pays, il com-

muniqua ses *Notes de voyage*, comme il les intitule modestement, à une feuille quotidienne de Saint-Pétersbourg, le *Bulletin de Bourse*, où elles parurent par parties, dans des numéros supplémentaires, et à grands intervalles les unes des autres (1866 et 1867). Ce journal n'était pas fait pour donner à ces récits la publicité qu'ils méritaient; aussi passèrent-ils presque inaperçus du public et les spécialistes eux-mêmes en ignorèrent longtemps jusqu'à l'existence.

Ce fut donc une bonne pensée que de réunir les articles détachés en un volume et de les rendre accessibles à la masse des lecteurs, si avides, en Russie, de tout ce qui les initie à la connaissance des Lieux-Saints.

L'ouvrage se compose de deux parties bien distinctes, dont la première contient la description du mont Sinaï; la seconde, partagée en six chapitres, traite de la Palestine. En voici les titres, qui indiquent en même temps la marche suivie par le voyageur : 1° Jaffa et Jérusalem; 2° Jérusalem; 3° Hébron et Bethléem; 4° Jourdain et la mer Morte; 5° de Jérusalem à Nazareth; 6° Nazareth, Tibériade et Kaïphe.

L'ouvrage se lit avec intérêt; le style en est simple et coulant. La description des Lieux-Saints est faite avec soin, et témoigne chez l'auteur de la connaissance de la littérature occidentale relative à son sujet. Malgré son peu d'étendue, le livre de M. Smychlaïev est un des meilleurs que la Russie possède sur la Palestine — le nombre en est assez restreint, — et il pourra être consulté avec profit par quiconque s'intéresse aux études sur la Terre-Sainte, dont les Russes apprécient plus que jamais l'importance et l'opportunité. J. Martinov, S. J.

Enciclopedia araldico-cavalleresca. *Prontuario Nobiliare*, par Gofredo di Crollanza. Pise, 1877-78, in-4, avec planches (en cours de publication).

Gli emblemi dei Guelfi e Ghibellini, par le même auteur. Pise, 1878, à la direction du *Giornale araldico*, in-12 de 164 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage, arrivé à la lettre S, est assez près d'être terminé pour que nous puissions en parler. Le plan de M. de Crollanza a été de faciliter l'étude des sciences héraldiques, en faisant de tout ce qui les concerne une encyclopédie. Sous la forme si commode de dictionnaire, on trouve dans son œuvre les détails techniques, historiques, archéologiques qui appartiennent à ce vaste sujet, et à la fois les armoiries d'un grand nombre de familles d'Europe, spécialement de celles, qui, par leur composition peuvent servir d'exemples. On a donc entre les mains et en un seul volume, un dictionnaire, une grammaire, un traité et, dans une certaine mesure, un armorial. On ne considérerait cette œuvre

qu'au point de vue historique, qu'elle serait déjà d'une grande importance; en effet, elle peut, pour l'étranger, éclaircir bien des points des chroniqueurs italiens. M. de Crollanza n'a d'ailleurs pas négligé les éléments que lui présentait la France. Les ordres de chevalerie de tous les pays ont été aussi l'objet de notices étendues, et l'auteur, se préoccupant de tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à l'ensemble de ses études, n'a oublié ni les joutes, ni les tournois, ni les pas-d'armes. A ce dernier mot, disons-le cependant, nous pensions trouver plus de détails. N'y aurait-il pas eu lieu de rappeler le pas d'armes de Charlemagne donné par le sire de Beauffremont, et tant d'autres entreprises semblables. Le très-curieux livre espagnol qui porte ce titre *El Paso honroso* aurait pu aussi être mis à contribution et fournir des renseignements sur une foule de singuliers usages chevaleresques. Peut-être M. de Crollanza ne s'est-il pas suffisamment enquis des matériaux que l'Espagne lui aurait offerts si largement. Une remarque encore, l'auteur nomme certaines familles en indiquant le lieu où elles se sont trouvées dans ces derniers temps, n'eût-il pas été bon de rappeler surtout le lieu de l'origine ?... Ainsi les Bassompierre sont désignés comme appartenant à l'Ile-de-France. Les armes que leur attribue M. de Crollanza ne sont pas, du reste, celles du célèbre maréchal, qui portait d'argent à trois chevrons de gueules. Y a-t-il eu erreur ou s'agit-il d'une autre famille ? L'*Enciclopedia araldica*, publiée dans de bonnes conditions typographiques, est ornée de blasons soigneusement exécutés.

— Ne quittons pas M. de Crollanza sans dire un mot d'un savant et curieux petit volume publié à 200 exemplaires seulement et ayant pour sujet les emblèmes des Guelfes et des Gibelins. Ce livre qui fera honneur à l'érudition de l'auteur, a été couronné par l'Académie héraldique italienne. Il est terminé par un armorial des principales familles qui se sont le plus distinguées dans les deux célèbres factions.

TH. P.

BULLETIN

Annuaire de l'enseignement libre pour 1878. Paris, Gaume, 1878, in-18 de 278 p. — Prix : 2 fr.

C'est, croyons-nous, la seconde année de cet annuaire, augmenté, cette fois, d'un calendrier et d'une carte de la France par provinces ecclésiastiques et donnant l'état de la cour de Rome et du clergé de France (évêques et secrétaires d'évêchés, grands séminaires); — l'organisation de l'administration des cultes au ministère; — renseignements sur les bibliothèques publiques de Paris, sur l'Institut, sur les écoles spéciales; — lois et décrets relatifs à l'enseignement secondaire libre, au volontariat d'un

an; — notices sur les établissements d'enseignement libre, par diocèse; — programme et personnel des universités catholiques; — personnel de quelques grands séminaires. Cette simple énumération suffit pour marquer l'intérêt et l'utilité de cette publication, ce qui est préférable à des éloges. L'annuaire, devant avoir une nouvelle édition chaque année, nous signalerons quelques améliorations à introduire, quelques corrections à faire. Nous voudrions à l'Institut le nom de ses membres; la mention de l'Académie de médecine sous la rubrique de l'Institut, dont elle ne fait pas partie — on le dit bien, — ne peut occasionner que des erreurs. Les notices sur la Bibliothèque nationale et sur l'École des chartes ne sont pas exactes. Il ne serait pas difficile de se procurer des renseignements sur différentes bibliothèques fort importantes dont on ne donne que le nom et l'adresse, sur les archives nationales, pour les formalités relatives aux communications de pièces. Les notices sur les établissements d'instruction secondaire ne concernent que les établissements pour les garçons; elles sont très-inégales, incomplètes et parfois erronées. Ainsi, pour le diocèse d'Autun, nous ne voyons pas figurer l'important établissement des prêtres de Saint-Bertin et personne ne pourrait soupçonner que « l'Institution diocésaine et municipale » est le collège de Paray-le-Monial. R.

Le Denier du Sacré-Cœur, extrait de *Pierre Blot. Second épisode des Étapes d'une conversion*, par Paul Féval. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 83 p. — Prix : 1 fr.

C'est ici un appel aux « deniers » du riche et du pauvre, en faveur du Sacré-Cœur, c'est-à-dire du Vœu national, de l'église du Sacré-Cœur de Montmartre. M. Paul Féval raconte comment il a été « converti » à l'œuvre du Vœu national, qu'il avait envisagée en artiste avant de l'apprécier comme chrétien. Il mêle le récit dramatique, le dialogue mouvementé aux considérations ascétiques, aux réflexions piquantes et originales dans ce style vif, coupé et brillant qui caractérise les œuvres du célèbre romancier. Ce sera un éloquent quêteur partout où il pourra s'introduire. S.

Le Miracle du 16 septembre 1877, par Henri Lasserre. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 126 p. — Prix : 1 fr.

Le miracle raconté dans cette brochure est celui de la guérison de Mme Guerrier, née Biver, dont le mari est juge de paix à Beaune. Quand nous disons « miracle, » c'est comme l'auteur pour employer le terme usuel, sans vouloir préjuger la décision de l'Église. Ce récit, plein de vie, d'originalité et d'esprit, comme tout ce qu'a écrit M. Lasserre, animé par un profond esprit de piété et de confiance, est donné avec tous les détails, avec toutes les preuves, et relevé par des considérations intéressantes et touchantes, même pour ceux qui ne croient pas. Il ne fera qu'augmenter chez les croyants leur vénération et leur confiance en Notre-Dame de Lourdes. C'est un chapitre détaché d'un nouveau volume que prépare l'historien de Lourdes et qui aura certainement le même succès que le premier. R.

Voyage au pays du bien, par Fulbert Dumonteil. *Première série.* Paris, Palmé, 1878, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume est un recueil de causeries « parisiennes » qui ont dû paraître dans la *Revue du monde catholique*. Elles roulent sur les innombrables

œuvres de charité, qui fleurissent sur le sol si fertile en tout genre de la grande cité parisienne. Ce sont des considérations à propos de ces œuvres et des détails sur leur but et leur fonctionnement capables d'éclairer la charité et de l'exciter. Le récit de beaux traits et les sociétés purement philanthropiques ont leur place dans cette revue : le frère Philippe, la sœur Pellegrin ont, avec les aéronautes du siège de Paris, l'instituteur et l'institutrice, place à côté de l'Infirmerie Marie-Thérèse, des Orphelins de la guerre, de l'Œuvre de la miséricorde, de l'Œuvre des Loyers, etc., etc. Ce sont des pages qui se lisent avec plaisir, reposent l'esprit et laissent une bonne impression. Ecrites avec facilité et esprit, d'un style coulant, sous l'inspiration d'une excellente pensée, elles ne paraissent pas avoir la prétention d'être autre chose que des causeries et s'adressant plus spécialement aux personnes du monde. C'est une série qui se continue dans la *Revue du monde catholique*. V. M.

La Fin de l'anarchie, par Charles Bigot. Paris, Charpentier, 1878, in-18 de 468 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est exclusivement politique; il est dédié à M. Thiers et à M. Gambetta. C'est un long plaidoyer dans lequel on sent à chaque ligne le parti pris de tout arranger même l'histoire pour les besoins de la cause. Ne pouvant pas le combattre, nous renonçons à l'analyser. Du reste, la citation seule des sommaires suffira pour donner l'idée du but et de l'esprit de l'ouvrage : les voici : « Les deux problèmes : question sociale en 1789, question politique en 1792. — L'odyssée de la France. — La république nécessaire. — Les obstacles à la république, et nous enregistrons parmi ces obstacles, d'après l'auteur, les *préjugés sociaux* et les *préjugés religieux*. — Enfin le programme de la république. »

Si l'on arrive à la fin de la dernière page, l'impression du lecteur sera souvent celle-ci : le titre du livre se modifierait très-bien ainsi : Continuation de l'anarchie. L. T.

La Franc-Maçonnerie, *Instruction pastorale et mandement pour le Carême de* 1878, par Mgr Besson, évêque de Nîmes. 7e édition. Paris, librairie de la Société Bibliographique, 1878, gr. in-18 de 46 p. — Prix : 30 c.

Mgr l'évêque de Nîmes a publié, sur la franc-maçonnerie, un mandement qui est une page d'histoire d'une grande valeur. Ce résumé rapide et saisissant de faits établis par des preuves irrécusables montre le rôle de la secte dans les plus graves événements du monde moderne. Le prélat plaint les personnes; il ne flétrit que les actes et les doctrines. Quoiqu'il se montre d'une grande réserve lorsqu'il aborbe les faits contemporains, son récit, dont l'intérêt ne se ralentit pas un instant, aboutit avec une logique invincible à cette conclusion : « La Franc-Maçonnerie règne, et c'est par elle, ce semble, et par elle seulement, qu'il est permis de régner encore. On peut dire d'elle ce que Montesquieu a dit de l'ancienne Rome : « Elle mit d'abord les rois dans le silence et les rendit comme stupides. » H.

De la création d'un cours de droit international, par M. P. Larroque. Paris, Henri Bellaire, 1875, in-12 de 183 p. — Prix : 2 fr.

M. Larroque nous apprend, dans ce livre, que les guerres sont désas-

treuses au point de vue des intérêts matériels : nous sommes assez de son avis. Il soutient qu'elles ne sont pas moins funestes au point de vue moral: sous ce rapport, et au risque de chagriner son cœur sensible et son âme pacifique, nous aurions des réserves à exprimer. Il rend les institutions monarchiques responsables de ce fléau, dont la République doit nous préserver : nous le renvoyons à l'histoire. Il conclut à la création d'un *Code international* et à l'institution d'un *Tribunal suprême* chargé de vider les différends entre nations. Bien entendu, la suppression des armées permanentes devrait suivre et compléter les autres mesures. Toutes ces théories nous semblent manquer du mérite de l'à-propos; nous ne croyons pas qu'elles rentrent dans le cadre des grandes controverses européennes qui sont à l'ordre du jour. A. DE CLAYE.

Entretiens familiers sur la Cosmographie, par M. AUDOYNAUD, officier d'Académie. Paris, J. Hetzel et Cie, in-8 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce un éloge, est-ce une critique ? C'est au moins un fait que chacun pourra apprécier suivant ses goûts et ses tendances : l'ouvrage de M. Audoynaud, que publie la librairie Hetzel, n'a aucune ressemblance avec les fantaisies pseudo-scientifiques de M. Jules Verne auxquelles cette même librairie a donné le jour. C'est un véritable traité de cosmographie où l'auteur n'a pas craint d'appuyer ses explications de figures géométriques et d'employer les termes scientifiques, avec sobriété toutefois et sans vain étalage d'érudition. Seulement la forme dialoguée lui permet de donner à son exposition une allure un peu plus libre, d'y introduire des comparaisons familières et d'y supposer de petites expériences souvent fort utiles pour la clarté, enfin d'entrer dans quelques digressions historiques ou scientifiques qui, dans un traité proprement dit, pourraient paraître hors de leur place.

L'esprit général est très-satisfaisant, et, sur la question de Galilée, qui est une bonne pierre de touche à cet égard, bien que M. Audoynaud en parle d'après des auteurs un peu suspects, il est fort modéré et presque irréprochable.

Il prend pour interlocuteur un jeune homme « âgé de seize ans, qui venait d'achever sa seconde..... un peu d'arithmétique et un peu de géométrie, tel était tout son petit bagage scientifique. » Il nous donne ainsi la mesure du public auquel il s'adresse. Le « petit bagage scientifique » nécessaire pour le suivre est vraiment si peu de chose que, parmi les personnes qui s'intéressent assez aux questions scientifiques pour n'avoir pas besoin de les avaler sous forme de romans, il y en a bien peu, croyons-nous, qui ne puissent comprendre son ouvrage et y trouver agrément et profit. E. Z.

Manuel pratique pour l'organisation et le fonctionnement des sociétés coopératives de production, dans leurs diverses formes, par SCHULZE-DELITZSCH, avec la collaboration du docteur SCHNEIDER. 2e partie. *Agriculture, précédée d'une lettre aux cultivateurs français*, par BENJAMIN RAMPAL. Paris, Guillaumin, 1878, in-12 de 176 p. — Prix : 2 fr.

Parmi les écoles socialistes qui se partagent l'Allemagne, celle de Schulze-Delitzsch, et celle de Lassale, cette dernière plus radicale que l'autre, se réunissent dans une guerre commune contre l'esprit religieux. Ce point de

ressemblance est assez significatif. M. Rampal, partisan déclaré des doctrines de Schulze, veut les faire connaître et les propager en France. Déjà, il y a deux ans, il a publié un cours d'économie politique composé par le réformateur allemand « à l'usage des ouvriers et des artisans. » On y trouvait le texte des formules « relatives aux combinaisons industrielles. » Aujourd'hui paraît la seconde partie consacrée « aux combinaisons agricoles. »

L'éditeur s'adresse donc spécialemement aux petits cultivateurs, qu'il voudrait voir réunis en association et développer ces « combinaisons principales qui ont été proposées par Schulze et ses amis pour faire participer la petite et la moyenne culture aux avantages attachés à la grande. »

Le but sans doute est louable ; mais sera-t-il atteint par les moyens préconisés ? Il est permis d'en douter. Car, sans parler de ce qu'il peut y avoir d'utopique dans de semblables conceptions et la pensée que les sociétés coopératives de production seront un remède infaillible, l'auteur paraît en réalité poursuivre beaucoup plus un but politique qu'une réforme économique. Celle-ci n'est pour lui qu'un prétexte ; il faut arriver au règne de ses doctrines. La Révolution a tout fait pour le peuple, qui n'était rien avant elle, et est, sous elle, plus heureux que jamais. Depuis 89, aucun régime ne s'est vraiment préoccupé de lui, l'Empire l'a étouffé, la Restauration n'a rien fait, à peine quelque espoir de liberté en 1830, puis régime oppressif ; la République de 1848 elle-même « n'a été qu'une tentative avortée ; » l'Empire, « le règne de l'équivoque. » Aujourd'hui seulement s'ouvre une ère féconde dont l'exposé amène la conclusion de la longue préface de M. Rampal : « Aimez la Révolution qui vous a faits ce que vous êtes, et défendez la République, qui en est la fidèle et vivante expression. » Quoi qu'il en soit et à titre de document, ce volume méritera d'être consulté par ceux qui veulent se tenir au courant du mouvement coopératif. G. S.

Victor-Emmanuel, *sa vie, sa mort, souvenirs personnels*, par le comte D'IDEVILLE. Paris, Palmé, 1878, in-12 de 100 p. — Prix : 1 fr.

M. le comte d'Ideville a été attaché d'ambassade à Turin, en 1859-1862 ; cette situation l'a mis à même de savoir bien des choses ; grâce à elle, il connaît les Piémontais : aussi ne les aime-t-il pas, et ce sentiment paraît assez justifié dans les volumes déjà publiés par lui et dans celui-ci, simple plaquette, dont quarante pages sur cent, sont tirées d'un précédent ouvrage. Hâtons-nous de dire, que ce ne sont pas les moins intéressantes, et qu'on y trouve, sur l'éducation, la vie privée, le caractère de l'ex-roi de Piémont des détails curieux et bien présentés. Toutefois nous avons en vain cherché dans ce récit les anecdotes que le titre semblait promettre, et c'est là une lacune regrettable, surtout en ce qui touche aux derniers moments du roi *galantuomo*. Les circonstances de la visite du chanoine Anzino au Quirinal sont encore si mal connues que nous étions fort désireux de savoir ce que M. d'Ideville pourrait nous en apprendre ; mais il a ici poussé la discrétion jusqu'à ses dernières limites, et nous sommes forcés d'attendre un autre historien pour être pleinement renseigné. Par ailleurs, du reste, je le répète, les souvenirs personnels ne manquent pas de charme et ils font connaître comme il doit l'être un souverain qui fut, en somme, plus heureux qu'il ne l'a mérité. R.

Le Conclave et le Pape, par Mgr X. Barbier de Montault, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Oudin, 1878, in-12 de 175 p. — Prix : 2 fr.

Livre d'actualité s'il en fût, et d'autant plus précieux pour les catholiques qu'il répond avec la plus entière compétence à une foule de questions, et donne les détails les plus exacts sur les cérémonies, et ce qu'on pourrait appeler le *rituel* de l'élection des souverains pontifes. Sans doute, vu les circonstances, certaines prescriptions canoniques n'auront pu être observées dans le Conclave qui vient d'avoir lieu, et certaines formalités, notamment de la prise de possession par le pape élu, n'auront pu être accomplies : mais il n'en est pas moins d'un intérêt tout particulier de bien connaître, sur tous les points, les règles et la tradition de l'Église, afin de mieux se rendre compte de ce que le malheur des temps et la présence des Italiens à Rome aura enlevé de liberté et de prestige *extérieur* à la papauté. Je dis *extérieur* à dessein; car, après tout, la pompe d'un cérémonial n'est pas la souveraineté, ne fait pas le droit, et son amoindrissement momentané n'enlève rien à la grandeur, à la majesté de la papauté, ni à la confiance pleine d'allégresse des catholiques, saluant dans Léon XIII le successeur infaillible de Pierre et le continuateur légitime de Pie IX. R.

Histoire d'une vocation. Mme Nicanora Izarié, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. Paris, Sauton, 1878, in-18 j., de 234 p. — Prix : 3 fr.

Le dernier ouvrage du R. P. Lescœur est simple et édifiant comme la vie qu'il retrace. Mme Izarié était une femme d'une grande vertu que la douleur acheva de sanctifier. Après la mort prématurée de son mari, elle conçut le projet de se donner à Dieu, mais elle fut bientôt emportée à son tour et ne revêtit que dans le cercueil l'habit qu'elle avait demandé au Carmel. Les personnes pieuses, que les vies extraordinaires étonnent quelquefois, ne trouveront ici rien qu'elles ne puissent imiter; elles voudront connaître cette servante de Dieu qui a vécu de leur vie, et qui est morte de la mort des justes. G. P.

Le Guide du pèlerin aux Églises de Rome et au palais du Vatican, par Mgr Barbier de Montault. Arras, Rousseau-Leroy, sans date, in-12, de XI-496 p. — Prix : 3 fr.

On a écrit beaucoup de pages sur Rome et on en écrira beaucoup encore, car le sujet est inépuisable. Toutefois un archéologue, un érudit, un prêtre comme Mgr Barbier de Montault n'omet rien de ce qui peut intéresser le pèlerin et le savant. Tout est minutieusement étudié et a été contrôlé sur place : c'est précis, exact. Même lorsque l'on croit avoir vu, on apprend là beaucoup de choses encore. La note sur le musée chrétien du Latran est cependant confuse et, pour les inscriptions notamment, laisse à désirer : elle ne donne pas l'idée de leur sujet et de leur importance. Format commode, cartonnage à l'anglaise, ordre alphabétique pour l'inventaire, tels sont les avantages matériels d'un livre que l'on trouvera profit à étudier pendant un voyage et que l'on aimera à feuilleter après le retour. H. de L'E.

La Vie de province en Grèce, par le baron d'Estournelles de Constant. Paris, Hachette, 1878, in-18 jésus de 304 p. — Prix : 3 f. 50.

Les personnes qui aiment les voyages au coin de leur feu ou sur le banc

de leur jardin ne liront pas sans plaisir le volume de M. d'Estournelle de Constant. Il y a là, sur la vie intime en Grèce, de curieux détails qu'à notre connaissance, on n'avait pas jusqu'ici pensé à recueillir. Mais on perdra quelques illusions : ainsi les femmes semblent, en Grèce, avoir laissé aux hommes le privilège de la perfection physique. On voit, d'après cet aveu, que M. d'Estournelle doit être un voyageur sincère et véridique. Il a cherché à s'initier à la vie provinciale et ses nombreuses excursions, notamment sa visite à l'ancienne Locride, sont narrées d'une manière agréable. Le volume se termine par trois contes populaires dont l'auteur étudie avec soin les singulières ramifications et dont l'origine est fort lointaine. M. d'Estournelle promet un livre complet sur ces antiques fictions. C'est une nouvelle qui sera accueillie avec joie par les très-nombreux amis de la littérature populaire.

TH. P.

Haval. *Histoire de l'établissement du catholicisme dans cet archipel*, par P. TOURNAFOND. Paris, Lethielleux, 1877, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr.

Depuis quelques années, le nombre des publications relatives à l'archipel Havaien s'est assez multiplié. Toutefois, il nous manquait une histoire un peu détaillée de l'établissement et des progrès de la religion catholique dans ce pays. Le public français était obligé de feuilleter les annales de la propagation de la foi pour rencontrer des renseignements souvent assez incomplets à cet égard ; telle est précisément la lacune que M. Tournafond a entrepris de combler.

Ce n'est toutefois que dans les deux dernières parties de son ouvrage que l'auteur entre résolûment en matière. Les trois premières sont consacrées à nous donner des détails sur l'histoire ancienne de l'archipel. Ainsi que M. de Varigny, M. Tournafond se prononce en faveur de Don Gaétano, navigateur espagnol, comme ayant visité le premier l'archipel d'Havai. Force serait donc de supprimer ces îles de la liste des terres découvertes par Cook. Nous n'approuverions qu'à moitié l'espèce de roman imaginé par l'auteur pour nous raconter l'histoire des temps anciens d'Havai, depuis ses premières relations avec les Européens. Il nous rappelle tour à tour la mort tragique de Cook et les conquêtes de Kamea-Mea, le *Napoléon de la Polynésie*. Mais ces détails sont déjà connus. La portion la plus intéressante de l'ouvrage est bien certainement celle qui nous expose l'établissement des missions protestantes, puis celui des missions catholiques.

H. DE C.

Cachemire et Petit-Thibet, *d'après les relations de M. F. Drew*, par le baron ERNOUF ; ouvrage enrichi d'une carte spéciale et de onze gravures. Paris, Plon, 1877, in-12 de VI-336 p. — Prix : 4 fr.

M. Drew, ingénieur des mines distingué, a été pendant dix ans au service de Ranbir-Singh, maharaja de Cachemire. Occupé d'abord de recherches géologiques et minéralogiques, puis chargé de l'administration des forêts, enfin gouverneur du Petit-Thibet, il a, à ces divers titres, et dans les meilleures conditions, parcouru toutes les parties du royaume de Cachemire. Il a donc vu beaucoup et bien, et le récit de ses voyages n'est pas la narration d'un touriste ordinaire, mais celle d'un homme qui étudie les ressources du pays avec une sollicitude éclairée pour l'honneur du prince auquel il est attaché, l'amélioration de son gouvernement et le bien-être de ses sujets. Grande et

noble mission que M. Drew a remplie avec persévérance et succès. Son livre contient de très-curieux et peu connus détails sur l'avénement de la dynastie qui règne aujourd'hui dans les États de Jummoo, c'est le nom officiel du Cachemire, sur le climat et la nature d'une contrée qui, pour tous les voyageurs, est une sorte d'Eden, enfin sur les mœurs et les paysages grandioses du Dartistan, du Baltisvan et du Ladakh. Cette partie de son récit en est la plus nouvelle; elle est en même temps le complément naturel du bel ouvrage de M. Rousseler sur l'Inde des rajahs.

M. le baron Ernouf a traduit et livré au public français cette très-remarquable relation de cet ingénieur anglais; il l'a abrégée et résumée sur quelques points; mais il l'a surtout complétée par de nombreux emprunts faits à une vieille relation qui remonte au dix-septième siècle, mais qui est toujours vraie, celle d'un voyageur de notre race, Bernier, qui le premier visita ces pays rigoureusement fermés aux Européens. Une bonne carte et onze gravures ajoutent encore à l'intérêt de ce livre et à la reconnaissance que tous les amateurs de voyages doivent à son savant traducteur.

M. DE LA R.

Voyages hors de ma chambre. *En Danemark, une excursion en Suède, de Paris à l'Exposition de Vienne; la Hollande artistique*, par VICTOR FOURNEL. Paris, Charpentier, 1878, in-12 de IV-384 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Fournel n'est pas seulement un des plus spirituels chroniqueurs et un des plus savants érudits de ce temps: c'est aussi un intrépide voyageur. Après les *Vacances d'un journaliste* et les *Promenades d'un touriste*, voici les *Voyages hors de ma chambre*, en attendant les *Voyages au pays du soleil*. Cette fois ce sont plutôt les pays du Nord que l'infatigable écrivain a parcourus. En Hollande, il étudie l'art national dans les œuvres de ses principaux représentants : Rembrandt, Van der Helst, Jean Steen; Rembrandt, qui peint la Hollande lumineuse; Van der Helst, qui peint la Hollande flegmatique; Jean Steen, qui peint la Hollande déridée.

De Hollande en Danemark, et c'est peut-être la partie la plus importante du volume, M. Fournel a visité avec intérêt, disons mieux, avec amour, ce vaillant petit peuple sur lequel sa défaite même a jeté un si vrai et si héroïque éclat. Il l'admire dans son courage, il l'admire dans sa poésie et il se plait à citer des échantillons de cette poésie populaire d'un si vif et si mélancolique attrait. Copenhague lui apparait avec un cachet d'honnêteté bien rare dans les grandes villes. La Suède lui plaît aussi, mais moins peut-être, malgré sa dynastie d'origine française et les longs et intimes liens qui ont uni jadis ce pays à la France. Et comment aller à Stokholm sans invoquer les noms de Gustave III, de Stedingk et de Fersen ?

Un mois et cent pages suffisent à notre touriste pour visiter et décrire l'exposition de Vienne. Encore a-t-il pris le chemin des écoliers. Mais on a vu déjà tant d'expositions et elles se ressemblent tellement toutes qu'on finit par être blasé. Pourtant on aimerait à les parcourir toujours avec d'aussi agréables compagnons de voyage que M. Fournel, il critique avec tant de verve il peint avec tant d'humour. En quelques pages, il vous initie si complétement aux mœurs de l'Autriche, à l'aspect de Vienne, aux merveilles de l'exposition. Vienne en 1873, Paris en 1878, que de rapprochements entre les deux pays et les deux peuples. Même entrain, même vie de plaisirs, même insouciance et aussi, hélas ! mêmes redoutables problèmes de l'avenir. L'auteur résume tout ce qu'il a vu à Vienne en ce mot profond et triste :

« La décomposition morale d'un empire dans sa prospérité même.» Ne serait-ce pas là, moins la prospérité peut-être, le spectacle que nous offrirons aux visiteurs de notre Exposition de 1878 ? M. DE LA R.

Inde et Himalaya, *souvenirs de voyage*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Ouvrage enrichi d'une carte spéciale et de dix dessins par Henry de Montaut. Paris, Plon, 1877, in-12 de 392 p. — Prix : 4 fr.

On a déjà tant écrit sur l'Inde qu'il semble vraiment superflu de consacrer un nouveau volume à ce pays du soleil. M. le comte Goblet d'Alviella l'a essayé cependant, séduit par les facilités exceptionnelles que lui donnait le voyage de l'héritier de la couronne d'Angleterre dans le grand empire asiatique. Sans cette présence du prince de Galles, en effet, il eût été impossible d'assister à des spectacles aussi extraordinaires que l'assemblée des rajahs à Bombay, la procession de la Dent sacrée à Ceylan, l'illumination du Gange à Bénarès. Mais, en même temps, l'auteur s'enfonçait dans les parties éloignées de l'itinéraire officiel et pouvait ainsi saisir la vie hindoue dans son développement naturel. Il a visité successivement Bombay, Ceylan, le Nizam, Calcutta, la vallée du Gange, le royaume de Cachemire. Mais la partie la plus curieuse de son voyage est certainement son excursion dans le Sikhim et à l'Himalaya. De tout cela, M. le comte Goblet a composé un récit qui, sans avoir rien de très-neuf, offre pourtant son intérêt. Malheureusement, ce récit est déparé, en bien des points, par les préjugés et les passions anticatholiques qui, tout récemment encore, faisaient au nom de l'auteur, en Belgique, une si fâcheuse notoriété. M. DE LA R.

VARIÉTÉS.

I

LES BIBLIOTHÈQUES AUX ÉTATS-UNIS

(Suite.)

Les villes en ont formé sur le même modèle, les *Free town libraries*, qui ont eu beaucoup plus de succès; quelques-unes n'ont rien à envier sous le rapport de l'organisation aux plus grandes bibliothèques de l'Europe, et nous décrirons plus loin celle de la bibliothèque de Boston qui peut en être considérée comme le type le plus parfait. Ce sont là les bibliothèques populaires et publiques par excellence.

Les bibliothèques, nous venons de le voir, sont considérées par les Américains surtout comme un moyen d'éducation et d'enseignement populaires; ce doit être aussi, pensent-ils un moyen d'amélioration pour ceux qui n'ont pas su d'abord puiser à cette école des leçons de vertu. Il ne semble pas, en effet, qu'en Amérique plus qu'ailleurs l'instruction ait contribué à élever la moralité. « La majorité des détenus dans les prisons du Nord et de l'Ouest, dit le rapport, savent lire, une forte proportion sait lire et écrire, et beaucoup avant leur emprisonnement, ont reçu un enseignement supérieur à celui des écoles populaires. » La proportion des détenus illettrés varie, d'après un rapport de 1867, d'un vingtième dans l'État de Vermont à un tiers dans celui de New York et dans le Wisconsin; dans le Sud, elle est plus considérable;

seize détenus seulement sur cent savent lire, au pénitencier de la Caroline du Nord. Les bibliothèques des prisons ont pour but de compléter leur instruction, et surtout leur éducation morale. Créées d'abord exclusivement par l'initiative privée, elles ont bientôt, par leurs heureux résultats, attiré l'attention et le concours de l'autorité publique. Ce bienfait a même été en certains endroits assez apprécié de ceux qui en étaient l'objet pour qu'ils aient voulu y faire participer d'autres détenus qui en étaient privés. Ainsi la bibliothèque de la prison d'Alton (Illinois) a été fondée par les dons des détenus de Charlestown (Massachussetts). Les rapports reçus par le Bureau d'éducation attestent l'existence de quarante bibliothèques de prison contenant ensemble 61,095 volumes. La plus riche se trouve au pénitencier de Philadelphie; elle compte 9,000 volumes, non compris un millier d'ouvrages scolaires. Un contrôle sur les lectures est nécessaire, on le conçoit, dans les prisons plus qu'ailleurs; dans l'Illinois et le Wisconsin, il va jusqu'à enlever aux détenus la liberté de choisir leurs livres; partout ailleurs, on les laisse libres de prendre ce qu'ils veulent, la composition de la bibliothèque étant d'ailleurs rigoureusement surveillée. Les modes de distribution diffèrent beaucoup, suivant les prisons; tantôt le détenu, grâce à un catalogue mis à sa disposition, peut inscrire sur une fiche plusieurs des livres qu'il désire, parmi lesquels le bibliothécaire choisira celui qu'il jugera le plus convenable. Lorsque le volume rentre sur les rayons, le titre disparaît de la fiche de l'emprunteur; tel est le système usité au pénitencier de l'Est, en Pensylvanie; tantôt, comme dans les prisons de Sing Sing et de Clinton, à New York, les prisonniers se rendent eux-mêmes à la bibliothèque, soit pour prendre les livres, soit pour les rendre. Ce sont des livres de religion, de morale, d'histoire, de voyages, de science, des magazines, même des romans, à l'exception de ceux qui pourraient surexciter trop vivement l'imagination. Ainsi choisies, ces lectures font du bien aux détenus, et ils les goûtent; le rapport en constatent les heureux effets, tout en déplorant que, pendant les longues nuits d'hiver, ces ressources d'instruction et de distraction manquent aux prisonniers, faute de lumière, dont l'usage est interdit par les règlements.

Toutes les bibliothèques que nous venons d'énumérer s'adressent plus spécialement au public populaire ; mais il n'est guère de grand corps dans l'État, de service public, d'école, d'association revêtue d'un caractère officiel qui n'ait sa bibliothèque. Chacune a ses lecteurs spéciaux, et notamment les anciens élèves de l'école à laquelle elle est attachée, qui ne l'oublient pas dans leur testament, après avoir eu recours à elle de leur vivant ; et, d'autre part, l'institution, communiquant à sa bibliothèque le caractère de stabilité et de permanence dont elle jouit elle-même, lui attire plus aisément cette générosité privée que nous avons vue s'éloigner des bibliothèques fondées par association. Ainsi l'Université d'Harward possède une bibliothèque générale, riche, en 1875, de 154,000 volumes, sans compter les brochures, et de 227,650 volumes en y joignant les bibliothèques spéciales et celles des sociétés scientifiques qui dépendent de l'Université. Le collège d'Yale, à la même date, avait dans sa bibliothèque 18,000 volumes et 25,000 brochures; l'accroissement annuel est de plusieurs milliers de volumes.

La théologie et les ouvrages religieux trouvent, aux États-Unis, d'assez nombreux lecteurs ; toutefois, il est peu de bibliothèques publiques qui en soient exclusivement composées ; celle de Boston, fondée en 1860, et qui compte aujourd'hui 12,000 volumes, en fournit un rare exemple. La théologie a sa place soit dans les bibliothèques des séminaires, soit dans celles des

facultés de cette science; quand la bibliothèque n'est pas attachée à une faculté, elle ne se borne pas aux seuls ouvrages de théologie, mais elle comprend aussi tous ceux qui sont nécessaires à une éducation ecclésiastique complète. La plus ancienne, la bibliothèque catholique du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, fondée par les Sulpiciens, en 1791, compte aujourd'hui 15,000 volumes; après elle, par ordre d'ancienneté, vient la bibliothèque fondée par John Anderson, nommé en 1794, professeur à l'*Association sacerdotale* (*Presbitery associate*) de Pansylvanie. Les progrès de ces bibliothèques commencent à s'accuser depuis vingt-cinq ans. Presque toutes les communions représentées aux États-Unis y ont des séminaires, et chacun d'eux a sa bibliothèque. Il y a aujourd'hui, aux États-Unis, 120 à 180 séminaires; les mieux fournis en livres, en 1838, possédaient 3,000 volumes; aujourd'hui, deux d'entre eux en ont jusqu'à 30,000, trois dépassent le chiffre de 20,000, huit celui de 15,000. En 1838, tous les séminaires réunis atteignaient le chiffre de 100,000 volumes; aujourd'hui, il est de 5 ou 600,000. Avant leur fondation, l'éducation cléricale, se faisant dans les collèges, imposait à ces derniers l'obligation de faire une place à la théologie dans leurs bibliothèques; elle l'a gardée encore maintenant que les séminaires existent, et cette place est même assez large, ce qui n'empêche pas les travailleurs de se plaindre de l'insuffisance des instruments mis à leur disposition. De riches collections, acquises à l'étranger et notamment en Allemagne, sont venues atténuer ces regrets. Entre toutes les bibliothèques de théologie, le rapport distingue particulièrement celles des catholiques, elles se signalent par un choix plus grand des ouvrages consacrés à l'explication du dogme et de la morale, à la littérature ecclésiastique, principalement à l'histoire et à la biographie religieuses; toute science d'ailleurs est la bien venue sur leurs rayons, on y trouve même les œuvres des adversaires, pour peu qu'ils aient une valeur scientifique; l'histoire universelle, inséparable de celle de l'Église, les monuments de la littérature que ses moines nous ont conservés, les découvertes de la science si importantes par les armes que la foi peut et que l'incrédulité prétend leur emprunter; tout lecteur, catholique ou non, est également bien accueilli dans leur enceinte. Aussi jouissent-elles, au-delà de l'Atlantique, d'une popularité dont le rapport s'est fait justement l'écho.

Les autres sciences et les autres écoles ont aussi leurs bibliothèques spéciales; l'étude du droit a fait surgir des sociétés dont chacune a sa bibliothèque où le chiffre des volumes varie de quelques centaines à 20,000. Elle a ses écoles au nombre de 38, sur lesquelles 21 ont leur bibliothèque, où le minimum est de 300 volumes et le maximum de 20,000. La plus importante est celle de la faculté de droit d'Harward, qui possède, proportionnellement, d'après le rapport, plus de documents juridiques et législatifs anglais que les bibliothèques anglaises n'en possèdent d'américains. Et pourtant, quelques-unes des bibliothèques d'Angleterre datent de plusieurs siècles : celle de Lincoln s' Inn à Londres, entre autres, remonte à 1497. Trois catégories de documents, exclus par leur excessive abondance des bibliothèques privées, affluent dans les bibliothèques publiques de droit, les lois municipales, celles de l'État ou de l'Union, qui s'impriment toutes ; les commentaires de ces lois, et les rapports judiciaires.

La médecine a réuni, depuis un siècle, dans les écoles et les hôpitaux, 2 ou 300,000 volumes. Il y en a peu qui aient une valeur sérieuse, mais il y a à prendre dans tous. Le rapport ne mentionne que les bibliothèques médicales d'une certaine importance, celle de Boston, de Philadelphie, de New York,

de Cincinnati et de Washington. Les journaux de médecine et les thèses doctorales y occupent la plus grande place.

Les sciences mathématiques et les sciences physiques et naturelles sont assez mal représentées dans les bibliothèques américaines : parmi celles qui essayent de combler cette lacune, il faut citer la bibliothèque du Congrès à Washington, la bibliothèque de Boston, la bibliothèque Astor à New York et l'Institut Peabody à Baltimore ; à leur défaut, il faut recourir aux bibliothèques des sociétés scientifiques, très-peu nombreuses encore, qui existent aux États-Unis.

L'histoire locale a provoqué les études de 160 sociétés nées depuis 1789 sur le sol américain; leurs bibliothèques, d'après les rapports reçus au Bureau d'Éducation, réunissent aujourd'hui 482,000 volumes et 568,000 brochures. La *Société historique de Massachussetts*, fondée la première, en 1791, a rassemblé un millier de manuscrits ; la *Société historique de New York* en compte 15,000 ; le chiffre de ceux de toutes les sociétés réunies s'élève à 90,132 : elles ont été longtemps les seules à en posséder avant l'organisation des bibliothèques d'État. Elles se recrutent, en général, comme nos sociétés françaises, c'est-à-dire par l'élection de membres payant une cotisation; les fonds ainsi obtenus servent à publier des mémoires consacrés à l'histoire locale. Le rapport leur assigne un rôle social important : développer aux États-Unis le goût des études généalogiques tout à fait propres à entretenir le sentiment républicain en rattachant à une tige unique et primitive les plus grandes et les plus humbles familles d'un même pays, exciter le patriotisme en réveillant ces souvenirs locaux qui font aimer au citoyen le sol natal, ramener vers le passé les regards du peuple américain toujours trop porté à regarder l'avenir, oublieux du culte des ancêtres et de la tradition qui, seule, assure la grandeur d'un pays. Seules, ces sociétés ou ceux de leurs membres qui ont puisé chez elles la curiosité de l'érudit sont capables d'accumuler ces reliques du passé pour la recherche et la découverte desquelles il faut compter bien plutôt sur l'amour-propre scientifique que sur le dévouement aux intérêts publics, quoique ceux-ci finissent toujours par en profiter.

Au-dessus de toutes ces bibliothèques se trouvent celles des corps électifs et des hautes administrations de l'État ; la plupart sont exclusivement ouvertes au personnel du corps dont elles dépendent ; chaque État a la sienne, qui présente à peu près et en petit les caractères que nous retrouverons tout à l'heure dans la bibliothèque du Congrès. Celle du departement d'État, dont la création date d'une résolution du Congrès du 23 septembre 1789, est avant tout une bibliothèque diplomatique, elle renferme surtout des collections de lois étrangères, d'histoire étrangère et diplomatique, des traités de science politique ; elle compte aujourd'hui, autant qu'on en peut juger en l'absence du catalogue actuellement en cours d'exécution, environ 23,000 volumes; citons aussi celles de la *Trésorerie*, qui ne remonte en fait qu'à 1867 et qui compte déjà 8,450 volumes dont beaucoup de géographie et d'histoire, celles du *Bureau de statistique*, du *First auditor Office*.

Une bibliothèque qui domine toutes les précédentes et qui s'en distingue surtout depuis que la législature des États-Unis en a fait leur Bibliothèque nationale, c'est celle du Congrès établie comme lui d'abord à Philadelphie, puis à Washington. Grâce à deux votes du Congrès, l'un de 72,500 dollars, l'autre de 75,000 dollars, sa bibliothèque, devenue la Bibliothèque nationale des États-Unis, a pu se relever du terrible incendie qui, en 1855, la réduisit de 55,000 à 20,000 volumes, et maintenant elle est à l'épreuve du feu ; elle est

construite entièrement en fer à l'intérieur; elle a pu regarnir ses rayons dévastés. Depuis lors, elle s'est encore accrue de la bibliothèque Smithsonienne, l'une des plus riches qu'il y ait au monde en sciences naturelles et en sciences exactes; de la bibliothèque Force, comprenant plus de 60,000 ouvrages et documents tous relatifs à la colonisation et à l'histoire des États-Unis. Dotée d'une allocation annuelle de 10,000 dollars, augmentée de jour en jour et sans frais par le dépôt légal, cette bibliothèque compte aujourd'hui 300,000 volumes et 60,000 brochures. Les dépenses y sont contrôlées par un comité composé de trois sénateurs et de trois représentants, qui ont le droit de faire tous les règlements nécessaires, Le prêt des livres, restreint à l'origine aux seuls membres du Sénat et de la Chambre des représentants, au président et au vice-président des États-Unis, a depuis été étendu à tous les hauts fonctionnaires de l'État. Rien dans le rapport n'indique que depuis ces limites aient été dépassées. Il est regrettable pourtant que dans un pays comme les États-Unis, qui se pique d'être la patrie de toutes les libertés et où il n'y a pas de place pour les privilèges, les gouvernants se soient réservé celui-là, bien moins justifiable que ceux qui les choquent chez d'autres nations.

La lecture est considérée aux États-Unis comme le supplément indispensable d'un enseignement forcément écourté, et si elle n'est pas devenue obligatoire, comme l'instruction elle-même l'est aujourd'hui dans bon nombre d'États, du moins particuliers et pouvoirs publics n'ont rien épargné pour la rendre attrayante, et en faire, pour ainsi dire, une obligation morale à chaque citoyen par la facilité qu'il a de s'y livrer. Mieux vaut, pour l'amélioration d'un peuple, et même au seul point de vue économique, construire des bibliothèques que des prisons et des maisons de correction. Telles sont les idées qui ont fait surgir ces bibliothèques ouvrières, dues tantôt à la générosité d'un patron intelligent, tantôt à l'association des travailleurs, et surtout les bibliothèques vraiment publiques, les *Free towns libraries*, soutenues par des taxes locales et par des donations privées, regardées comme une branche de l'administration, et où tout citoyen participant aux charges de la ville a le droit de venir lire et emprunter des livres. Ce ne sont pas là, en effet, des bibliothèques ouvertes exclusivement aux gens d'étude, aux hommes des carrières libérales, mais à toute la population municipale. Toutefois à côté ou au-dessous de la salle d'étude, il y a la salle de lecture; là se rencontrent l'ouvrier des usines, le journalier, la couturière, les employés de commerce, tous ceux qui veulent lire quels qu'ils soient. Tout est mis en œuvre pour leur rendre le local agréable, tapis, fleurs et autres ornements, chauffage et éclairage qui ne coûtent rien; tel est le coup d'œil que présente chaque soir la salle de lecture de Newburyport (Massachussetts).

De toutes les bibliothèques des États-Unis, celles de ce ce genre sont peut-être les plus intéressantes à étudier; parce qu'elles sont une institution populaire spéciale au pays et à la société au sein de laquelle elles fonctionnent, et dont elles accusent le mieux le caractère et les goûts; il n'en est peut-être pas dont l'organisation soit plus compliquée, en raison des besoins si nombreux et si variés qu'elles sont appelées à satisfaire. C'est donc sur elles que portera notre étude et principalement sur celle qui peut en être considérée comme le type le plus parfait jusqu'à ce jour, la bibliothèque publique de Boston. Nous nous réservons seulement de signaler en leur lieu les détails qui, chez d'autres, méritent l'attention, et les organes spéciaux dont elle peut se passer, mais qui sont nécessaires ailleurs.

Pour les Américains, le journal, la revue, le *magazine* ont une importance énorme; dans cette démocratie si occupée à faire fortune, on n'a pas le temps de lire le livre, des hommes fort intelligents, des hommes d'affaires surtout ne lisent pas un volume par an, mais ils trouvent une heure par jour pour lire un journal. Le journal aura de plus pour eux cet avantage, qu'il pourra reprendre le lendemain la discussion commencée la veille et y revenir jusqu'à entière conviction du lecteur ; il rend compte, à mesure qu'ils se produisent, des événements et des découvertes de la science. Le journal, la revue, c'est là le principal attrait de la *Free town library*. Tel de ces établissements, la Cooper Union de New York, par exemple, en reçoit jusqu'à 318, presque tous en lecture chaque soir ; la bibliothèque est donc fondée plus que tout autre établissement à demander avant tout à une taxe municipale ses moyens d'existence, c'est là le véritable mode d'entretien d'une institution d'intérêt aussi général. Aussi l'autorisation de l'État nécessaire pour la levée de cette taxe ne souffre-telle aucune difficulté. Un bureau de directeurs est chargé de la surveillance du personnel, mais non du maniement des fonds; la gestion en appartient soit au *bureau d'éducation* de l'État, comme dans l'Ohio et l'Indiana, soit à un bureau spécial, comme dans l'Illinois, chargé en même temps d'exercer un contrôle sur les directeurs. La bibliothèque, outre le revenu fixe provenant de la taxe locale trouve souvent un moyen d'accroissement dans les bibliothèques des sociétés savantes de la ville, qui viennent s'abriter sous son toit.

Une fois en possession d'un local et de revenus fixes, il faut à la *Free town library* une clientèle ; elle cherche les lecteurs et les emprunteurs, comme les marchands cherchent l'acheteur; et fait très-peu de difficulté pour les admettre. A Boston, il suffit de la simple signature d'une personne déclarant qu'elle connaît l'emprunteur, pour qu'un inconnu puisse emporter les livres de la bibliothèque; en Angleterre, à Manchester, on exige, dans ce cas, une somme égale à la valeur du livre emporté. Cette facilité est un encouragement puissant à la lecture; à Boston, 90,000 personnes sont inscrites sur les registres de la bibliothèque, et les deux tiers des inscrits y ont effectivement recours; et il ne semble pas que la bibliothèque ait à souffrir d'un excès de confiance; les volumes empruntés reviennent pour la plupart, le vol est chose rare et les pertes, quand il y en a, proviennent surtout de la négligence. Sur une circulation annuelle de 6,475,346 volumes dans les bibliothèques qui ont fourni un rapport, il se gâte 9,089 volumes, il s'en perd 3,068, soit une perte totale de 12,157 volumes ou 0,2 0/0. Le danger le plus sérieux de pertes provient des déplacements fréquents auxquels est sujette la population ouvrière, bien que, d'après le rapport, les habitudes d'ordre et de régularité que lui fait contracter l'organisation des usines tendent à l'atténuer. Toutefois, pour parer à ces inconvénients, la surveillance la plus active est nécessaire. Le procédé employé à Boston consiste à inscrire les sorties sur les fiches séparées et renfermées dans un casier où chaque jour du mois a son compartiment. Chaque lecteur présente avec le livre qu'il rapporte le double de la fiche du casier, ce qui permet de la retrouver immédiatement et d'y effacer le volume rendu, et tous les jours, un coup d'œil jeté sur la case renfermant les fiches des volumes pour lesquelles la date de rentrée est arrivée permet d'envoyer une lettre d'avis aux retardataires. Les habitués, sous peine de perdre leurs droits, sont tenus de prévenir la bibliothèque d'un changement de domicile. Une revue mensuelle des rayons permet, en outre, de se rendre compte de ce qui est à la reliure ou en circulation,

et d'apercevoir ainsi les volumes dont l'absence ne serait pas justifiée.

Les périodiques qu'on ne peut laisser sur la table à la disposition du public sont placés dans un casier derrière le bureau de l'employé, de façon que le public puisse en voir les titres. A la place de chaque périodique, demandé, l'employé met une fiche portant son titre et le nom de l'emprunteur, cette fiche ne disparaît que quand la livraison revient.

Une mesure utile, sinon toujours efficace, pour assurer le respect des livres, soit à l'intérieur des bibliothèques, soit au dehors, consiste à y insérer des signets de couleur portant promesse d'une récompense aux dénonciateurs de toutes personnes qui gâtent les livres, en y écrivant, en déchirant ou en maculant les feuillets, et l'indication de la peine dont est passible quiconque se rend coupable d'un acte de cette nature. Cette peine, dans l'État de Massachussetts, consiste en une amende de cinq dollars au minimum et de dix au maximum, et d'un emprisonnement qui peut durer jusqu'à six mois.

Ces rigueurs sont justifiées par les facilités que les bibliothèques procurent à leurs lecteurs; il n'y en a peut-être pas au monde qui en soient plus prodigues, on y va, pour ainsi dire, au-devant des désirs respectables du public. Elles mettent à la disposition du lecteur, sur la table où il travaille, des bulletins imprimés où il peut formuler les demandes de livres qui manqueraient à la bibliothèque, ou dont elle ne posséderait qu'une édition; ce bulletin renferme une notice sommaire indiquant combien de temps il faut à l'ouvrage demandé pour arriver à la bibliothèque et être mis en lecture; la bibliothèque de Boston aime mieux, en effet, s'adresser au lieu même de provenance que de recourir à des libraires américains, dont le bénéfice se ferait à ses dépens; les lois de l'Union facilitent ce procédé en affranchissant de droits d'entrée les livres à destination des bibliothèques publiques. La bibliothèque fait faire ses achats par ses correspondants de Londres, de Paris, de Berlin; ces correspondants se tiennent au courant de ce qui paraît dans leurs pays, du prix des livres, des ventes publiques; la bibliothèque leur laisse une certaine marge sur les prix d'achat, mais elle a soin de les faire surveiller. Quand le livre demandé est arrivé, elle en fait prévenir l'intéressé. Chaque travailleur a sa table, et, sur cette table, des rayons, où les livres restent à sa disposition autant de jours qu'il en a besoin, s'il ne préfère les emporter chez lui, ou si quelque motif s'oppose à leur déplacement. Il faut dire toutefois que les bibliothécaires américains, si complaisants qu'ils soient pour le public, ne font de pareils frais que pour le véritable travailleur.

Ce n'est pas à dire que les intérêts du commun des lecteurs soient oubliés; le principe qui domine toute l'organisation des bibliothèques publiques, c'est qu'elles doivent être ouvertes à tous les citoyens. Mais, dans une grande ville comme Boston, bien des gens ne liraient jamais un livre s'il fallait perdre trop de temps à l'aller chercher. Aussi la bibliothèque centrale a-t-elle des succursales, des *branches*, dans chaque quartier de la ville, elle en compte dix à ce jour, avec lesquelles elle est en relations continues, pour leur envoyer des livres ou recevoir ceux qui en reviennent.

A chaque envoi de livres, le bibliothécaire vérifie s'il contient bien ceux qu'il a demandés, et rien que ceux-là, puis les volumes reçoivent l'estam-

pille de la bibliothèque à la première page et dans un autre endroit dont on a soin de prendre note, une étiquette est mise au dos, puis on l'inscrit sur la liste du contenu de chaque case et de chaque rayon. Ces listes, une fois dressées, constituent de véritables répertoires, *finding list*, dont la bibliothèque de Chicago, reconstituée en 1874, après l'incendie de la ville, nous offre les spécimens. Pour obtenir l'impression gratuite et en assurer l'écoulement, la bibliothèque a autorisé l'imprimeur à insérer des annonces en tête et à la fin du volume.

Dans les grandes bibliothèques, chaque opération que comportent le triage et la mise en place des nouvelles acquisitions est confiée à un employé spécial dont le bureau est en communication directe avec la salle où sont déposés les livres à leur arrivée.

Ce premier travail suffit pour permettre de communiquer sans trop grand danger de perte les volumes au public. Toutefois, quand ils sont de nature à être très-demandés, la bibliothèque commence par les faire relier avant de les mettre en circulation. Tous les bibliothécaires se prononcent en faveur du cuir comme matière première, les reliures en carton ou en toile n'ont jamais que quelques jours à vivre, dans les conditions qui leur sont faites aux États-Unis; parmi les cuirs, le maroquin d'Orient est de beaucoup meilleur, la peau de veau est trop sujette à se fendre sur les joints; le cuir de Russie a le même inconvénient que ne compense pas l'avantage indûment prétendu d'écarter les vers par son odeur. Quant à la couleur, le rouge est préférable, les autres ont le défaut de prendre à la longue une teinte sale. Le rapport ne serait pourtant pas éloigné de conseiller la différence des couleurs dans la reliure comme un moyen facile de classification. C'est un usage qui peut se recommander de l'autorité du British Museum où la reliure rouge est réservée à l'histoire, le bleu à la théologie, le jaune à la poésie, le vert à l'histoire naturelle. Les Américains, du reste, n'ont pas réussi à égaler sous ce rapport les ouvriers européens, et c'est encore en Europe, et surtout à Paris qu'ils envoient relier leurs livres. Dans leurs bibliothèques, fréquentées surtout le soir, on a remarqué aussi que l'action du gaz était nuisible aux reliures, ce qui conduira certainement toutes les bibliothèques à n'admettre dans leur salle de lecture que les livres indispensables, c'est-à-dire les livres de renseignements, et à prendre les moyens de ventilation les plus efficaces, pour combattre ce danger.

Nous venons de voir à quoi s'en tenaient, en fait de catalogue, les bibliothèques qui, comme celle à peine renaissante de Chicago, sont forcées de courir au plus pressé; elle comptait déjà, en 1876, au lendemain de l'incendie qui l'avait détruite, 49,000 volumes : chacun a sa fiche; elles sont réparties dans de grandes divisions : histoire, biographies, voyages, avec des subdivisions où les titres se suivent par ordre alphabétique.

Mais ce système, aussi simple que possible, ne peut suffire aux grandes bibliothèques; celles-ci doivent faire imprimer leur catalogue et le tenir sans cesse au courant à l'aide de suppléments qui, à certains intervalles, viennent se fondre dans le corps de l'ouvrage. Un catalogue bien fait doit pouvoir répondre à une foule de questions. Avez-vous tel ouvrage de tel auteur? Lequel de ses ouvrages avez-vous? Avez-vous tel livre sur tel sujet? Quels livres avez-vous sur ce sujet? Quels livres avez-vous dans tel genre ou dans tel langue? Le catalogue qui répondra à toutes les questions possibles ou au plus grand nombre sera le meilleur. Mais cet idéal est encore à

trouver, et les Américains n'y ont pas réussi mieux que d'autres, bien qu'ils aient peut-être fait plus d'efforts. A toutes les questions que nous venons de poser, à toutes celles qu'il est possible de poser, ils ne se flattent pas d'avoir pu donner la meilleure et la dernière réponse ; ils se contentent seulement d'indiquer comment, en fait, elles ont été résolues dans les bibliothèques les mieux organisées de leur pays.

Le catalogue par ordre de matières semble, au premier abord, le plus simple; il a l'avantage d'indiquer, pour un seul sujet, tous les auteurs qui l'ont traité et que possède une bibliothèque, et de présenter ainsi au lecteur la question qu'il étudie sous des faces qui auront pu lui échapper. Mais, d'autre part, ces catalogues exigent de ceux qui les consultent des connaissances bibliographiques plus grandes que celles du commun des lecteurs ; chaque personne, même instruite, et peut-être surtout la plus instruite, s'est fait à l'avance sa classification, qui ne correspond pas toujours avec celle de la bibliothèque, et qui l'empêche de chercher le livre qu'elle désire là où il se trouve. Pourtant ce système a ses partisans qui cherchent à en atténuer les inconvénients, c'est celui qu'a suivi M. William Harris pour la *School Library* de Saint-Louis. Il y applique, en les modifiant, les règles de la classification des sciences données par Bacon. Le catalogue d'*Amherst College*, qui repose aussi sur l'ordre des matières, le combine avec le système décimal, qui établit une correspondance entre la place des livres sur les rayons et leur place dans le catalogue. Ce système consiste à réunir par groupes de dix, sous un titre général de pays ou de science, les noms des branches de cette science ou des provinces de ce pays, ou des régions et des sciences les plus voisines, quand le titre choisi comme chef de dizaine ne peut réunir autour de lui un nombre suffisant de divisions; chaque chef de dizaine porte un numéro décimal, les numéros intermédiaires sont affectés à ses différentes branches.

La bibliothèque publique de Boston et la *Mercantile Library* de Brooklyn ont adopté pour leurs catalogues la forme du dictionnaire, c'est-à-dire que l'ordre alphabétique y sert de point de départ à la classification; mais l'index qui termine l'ouvrage vient corriger ce que cette classification a d'artificiel. Toutefois, tandis qu'à Boston les ouvrages sont rangés par ordre alphabétique de noms d'auteurs, sans distinction de sujets, que l'index seul est appelé à établir à la fin du catalogue, à Brooklyn le catalogue comprend un certain nombre de divisions : *Biographies*, *Contrées*, *Fictions*, *Pièces de théâtre*, où les ouvrages sont disposés par ordre alphabétique.

Quant aux périodiques, un catalogue leur est plus nécessaire peut-être encore qu'aux livres : sans lui, des articles très-bien faits, où des spécialistes ont concentré les résultats de longues années d'études, seront perdus pour le lecteur, qui ne saura où les trouver; la revue est du reste, nous l'avons dit, beaucoup plus lue que le livre aux États-Unis. M. Robinson, bibliothécaire de l'Université de Rochester, a trouvé le moyen de dresser, pour le fonds confié à ses soins, un catalogue de 15,000 articles, c'est-à-dire plus que la bibliothèque ne contient de volumes. Ce catalogue consiste en un casier dont chaque compartiment est destiné à telle lettre de l'inventaire. Pour une lettre il peut y avoir un ou plusieurs volumes, suivant le chiffre des articles catalogués; dans ces volumes, les feuilles, dont chacune est consacrée à un ou plusieurs articles, au lieu d'être reliées, sont attachées seulement au dos avec du fil de relieur; chaque feuillet a une dimension de 8 pouces de hauteur sur 5 1/2 de large ; on en ajoute au fur et à mesure

que le dépouillement des périodiques grossit le chiffre des articles inventoriés.

Il est un genre de documents qu'il importe de recueillir et, par suite, de cataloguer, mais dont on ne peut imposer la charge aux petites bibliothèques : ce sont les placards, affiches, annonces, qu'il appartient aux principales bibliothèques d'une région de réunir : à celle de Boston pour la Nouvelle-Angleterre, à celles d'Albany ou du Congrès, ou à la *Library Company* de Philadelphie pour le Centre; à celle de Cincinnati ou de Chicago pour l'Ouest; à la *Mercantile Library* de San Francisco pour la côte du Pacifique. La part des petites bibliothèques locales, dans ce travail important, doit être de servir d'intermédiaire entre le dépôt central de la région et les personnalités ou autorités locales dont émanent les documents. Il est bien peu de ces brochures, journaux, placards imprimés ou manuscrits, photographies, caricatures, chansons, d'un intérêt si mince aujourd'hui, auxquels un laps de quelques années ne puisse donner une valeur historique.

Une source d'ennuis sans fin pour le bibliothécaire qui prétend adopter l'ordre des matières dans son catalogue, ou pour le lecteur qui cherche un volume sur tel sujet, c'est la bizarrerie des titres adoptés par les auteurs. Qui soupçonnerait, par exemple, une série d'esquisses biographiques sous ce titre : *Étoile du matin du Nouveau-Monde?* (*Morning Star of the New World.*) Quelqu'un prépare sept essais religieux, il les réunit sous le titre de *Sept Dimanches orageux* (*Seven stormy Sundays*). Un éditeur, dans ses moments de loisir, et par complaisance pour ses amis, s'abandonne à son goût pour la poésie; au lieu de faire imprimer ce passe-temps sous le titre de *Poésies diverses*, il lui donnera le titre suivant, également incompréhensible en anglais et en français : *Asleep* (sommeil) *in sanctum*. Quelquefois l'éditeur ne se contente pas à moins de deux énigmes, aussi trouve-t-on, à la suite d'un titre tel que *la Grande Roue de fer*, un sous-titre ainsi conçu : *Républicanisme en arrière et Christianisme à rebours*, par J.-R. Graves. L'étrangeté du titre est une réclame de plus, dans ce pays qui en est la terre classique ; elle jure parfois tellement avec les sujets eux-mêmes, qu'elle en devient grotesque : un recueil de maximes des Pères s'intitule *la Pharmacie spirituelle, Mèches allumées au feu divin, Six pennys d'esprit divin, Quelques beaux biscuits, cuits dans le four de la charité, soigneusement conservés pour les poussins de l'Église.* Voilà des titres d'ouvrages assez ridicules. Et c'est quelquefois ce qui fait leur succès ; les lecteurs les achètent, s'attendant à y trouver tout autre chose que ce qu'ils renferment. Ruskim a trouvé, parmi les bergers du Maryland, beaucoup d'acheteurs pour son traité de doctrine et de discipline ecclésiastique intitulé *Notes sur la construction d'une bergerie.* Ces braves gens espéraient bonnement y trouver des conseils sur la manière d'abriter leur bétail. On comprend après cela que M. Disraëli ait pu dire : « Si vous demandez à un auteur quelle partie de son livre lui a coûté le plus de peine, il répondra que c'est le titre. »

Le zèle des bibliothécaires américains ne s'arrête pas aux frontières de leur pays, c'est chez eux qu'est née l'idée d'un catalogue international, et c'est à M. Justin Winsor, de la bibliothèque publique de Boston, qu'il faut en faire honneur. Il réclamait, dans *la Semaine des éditeurs*, l'envoi, par chacun d'eux, de pluseiurs exemplaires d'une fiche imprimée, contenant l'indication de chaque livre publié par eux, avec une courte notice, et destinée à figurer au catalogue. Cette idée fut accueillie avec faveur, et, le

20 mai 1876, le même journal proposait d'imprimer ces fiches en nombre suffisant pour qu'on en pût envoyer aux bibliothèques qui en demanderaient. Le 18 mai 1876, un correspondant de l'Académie royale de Londres se faisait, dans le *Times*, l'écho inconscient de cette idée : « Quand j'étais bibliothécaire, écrivait-il, je me suis toujours étonné de l'énorme perte de temps que causait le catalogue. Tout en écrivant ma fiche, suivant les règles usitées en Angleterre, je me disais que, probablement à la même heure, des centaines d'individus, dans le monde entier, étaient occupés au même travail que moi, qu'il serait beaucoup plus simple, une fois ma fiche rédigée, de la faire imprimer et de l'envoyer à toutes les bibliothèques de l'Europe, et bien facile à toutes ces bibliothèques elles-mêmes de se charger de faire ainsi, sur fiches imprimées, le catalogue de toutes les publications de leur pays, à la Bibliothèque nationale de Paris celui des ouvrages français ; à la Bibliothèque royale de Berlin, à celle de Saint-Pétersbourg le catalogue des ouvrages allemands et celui des ouvrages russes, et de se les envoyer les uns aux autres; la dépense serait insignifiante et permettrait de publier trois ou quatre catalogues : un catalogue alphabétique par noms d'auteurs, un catalogue par matières, un catalogue par pays, un catalogue chronologique à l'usage de toutes les nations comprises dans cette union bibliographique. Les bibliothèques trop pauvres pour acheter les livres auront toujours avantage à en connaître l'existence ; l'économie réalisée sera considérable, car cette mesure amènerait une réduction notable de l'état-major des bibliothécaires et des frais de confection des catalogues. » D'autres moyens pourraient d'ailleurs produire les mêmes résultats, à la condition, toutefois, d'une entente préalable entre les bibliothécaires des différents pays. On pourrait demander à l'auteur lui-même de rédiger la fiche de son ouvrage, et en exiger l'envoi par l'éditeur en même temps que celui du volume; ce serait un moyen de diminuer et le travail et les frais à la bibliothèque même. J. VAESEN.

(A suivre.)

II

UNE LETTRE INÉDITE DE VOLTAIRE

On sait que Voltaire, si riche en invectives contre ceux qui se permettaient de le contredire et de le combattre, ne marchandait jamais les éloges quand il s'agissait d'un *frère*, d'un *cacouac*, comme il appelait les adeptes enrôlés sous les bannières de l'*Encyclopédie*. Le nom valait bien la chose. Ce n'était pas seulement aux réputations établies qu'il prodiguait les éloges ou les compliments. Il n'est pas de rapsodie en prose ou en vers, pas de débutant de province ou de l'étranger qui n'ait reçu de lui quelque apologie ou quelque épître flatteuse, pourvu qu'il reconnût ou entrevît le cachet de l'esprit *philosophique*.

Que de brevets de génie délivrés par le *maître* et qui n'ont pas été confirmés ou acceptés par la postérité! Nous en citerons un exemple sur mille, puisqu'il nous fournira l'occasion de donner aux lecteurs du *Polybiblion* une lettre *inédite* de Voltaire.

M. d'Alissac, de Valréas, chef-lieu de canton du département de Vaucluse, se proposait d'écrire l'*Histoire des papes*. On devine quel pouvait être l'esprit de cette composition. L'auteur en soumit la préface à Voltaire, qui s'empressa de lui répondre par la lettre suivante :

Vous avez orné, Monsieur, le tombeau d'un vieillard octogénaire qui se meurt. Vous lui avez envoyé de trop belles choses et vous lui en dites de trop flatteuses pour qu'il lui soit facile de vous exprimer toute sa sensibilité. J'ai lu deux fois la préface de l'*Histoire des Papes :* elle est écrite avec autant de force que de vérité, et je n'y a trouvé d'autre défaut que les éloges que vous voulez bien m'y donner. Votre entreprise est grande et utile. Je voudrais être à portée de vous en faciliter l'exécution. J'y trouverais ma gloire dans ce monde et mon salut dans l'autre; mais il siérait tout au plus à un vieux pécheur tel que moi d'être l'historien de la papesse Jeanne, et après avoir tant parlé des souverains pontifes, il ne me reste rien à démêler avec eux que le soin de recourir à leur indulgence et à leur... (*un mot illisible*). C'est à vous, Monsieur, sujet des successeurs de saint Pierre et leur historien, à m'obtenir cette double faveur. Je vous en demande pour gage un exemplaire de la première édition de votre ouvrage et vous prie de me croire, etc., etc.

VOLTAIRE,

gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi,

à Fernei, 2 auguste 1777.

L'original de cette lettre est collé au verso de la couverture du premier volume in-folio de l'*Histoire des papes*, qui n'a jamais été achevée. J'ai eu longtemps ce manuscrit entre les mains et, franchement, j'avoue que le monde savant n'y a rien perdu. L'ouvrage porte pour épigraphe : « *Omnis pontifex ex hominibus assumptus circumdatus est infirmitate*. Paul, epist. ad Hebr., v, 1 et 2. » Tout le procédé philosophique de l'époque est là. Les véritables paroles de saint Paul sont celles-ci : « *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offeret dona et sacrificia pro peccatis; qui condolere possit iis, qui ignorant et errant, quoniam et ipsa circumdatus est infirmitate.* » On comprend quelle différence il y a entre les deux textes. Le premier devait être du goût de Voltaire, dont les compliments étaient du reste provoqués par les éloges de la préface.

JULES COURTET.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Eugène BORÉ, né à Angers le 15 août 1809, est mort à Paris le 3 mai 1878. Il était, depuis le 8 septembre 1874, supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. Après s'être de bonne heure fait connaître à Paris, d'abord comme lauréat du grand concours général, étant élève du collège Stanislas, et ensuite comme professeur suppléant de langue arménienne, M. E. Boré partit, au mois de juillet 1837, chargé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il devint correspondant, d'une mission scientifique spéciale en Orient. Il y a passé une trentaine d'années consacrées aux études linguistiques, aux recherches historiques et archéologiques, ainsi qu'aux œuvres de charité chrétienne. Porté depuis longtemps par sa vive piété vers le sacerdoce, il fut ordonné prêtre à Constantinople le 15 août 1850, par conséquent dans la maturité de l'âge et du talent. Ce grand acte accompli, M. E. Boré s'empressa de revenir

à Paris s'enfermer au noviciat des disciples de saint Vincent de Paul, avec lesquels, dans le cours de ses voyages, il avait toujours entretenu d'étroites relations. L'épreuve décisive terminée, M. Etienne le fit immédiatement retourner à Constantinople, où il succéda, dans l'important emploi de supérieur du collège de Bébeck, à M. Leleu, fondateur de cet établissement, qui, plus qu'aucun autre, a répandu, dans de vastes contrées soumises à la domination musulmane, les bienfaits de la vraie civilisation française, appuyée sur les innombrables œuvres de la propagande catholique. C'est là que, durant une quinzaine d'années consécutives, il fit sentir l'influence des éminentes qualités de son esprit, de son cœur et de son caractère, soutenues et développées par le dévouement sacerdotal. En effet, en 1866, rappelé par M. Etienne, qui lui confia la tâche de secrétaire général, notre voyageur se vit désormais fixé à la maison-mère de la rue de Sèvres, 95, où la mort vient de le frapper dans la soixante-huitième année de son âge, et dans la quatrième de son généralat. Voici la liste des publications de M. Boré.

Analyse de l'ouvrage de Bar-Hebræus, intitulé le Flambeau des saints (extrait du nouveau *Journal asiatique*, décembre 1834). — *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient*, par Eug. Boré, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1840, Paris, Olivier Fulgence, 2 vol. in-8); — *Saint Lazare, ou Histoire de la Société religieuse arménienne de Méchitar*, par E. Boré, membre de la Société asiatique de Paris (1835, Venise, impr. Saint-Lazare) : il est dit, p. 96, note : « L'auteur... prépare en ce moment la traduction de l'*Histoire arménienne*, de Jean VI, patriarche, surnommé l'Historien ; » — *Croyances primitives des Arméniens et histoire de leur conversion au christianisme* (1836, *Annales de Philos. chr.*, juillet 1836): en tête de l'ouvrage, M. Bonnetty fait quelques réflexions où on lit ces mots : Ce fragment sur l'état primitif de la religion en Arménie est extrait d'une *Introduction à la Vie de saint Grégoire, l'Illuminateur*, que se propose de publier prochainement M. E. Boré (*Annales de Philos. chr.*, juillet 1836); — *Jugement sur la traduction nouvelle de la Bible, avec l'hébreu en regard, par J. Cahen* (1836, *Annales de Philos. chr.*, août); — *De la Vie religieuse chez les Chaldéens et histoire du couvent de Rahban-Ormuzd* (1843, *Annales de Philos. chr.*, déc. 1842, janv., mars, avril, juillet, août 1843; publié à part à Paris, en 1843, in-8); — *Lettres sur l'Arménie* (1843, *Annales de Philos. chr.*, novembre); — *Nouvelle description des ruines de Persépolis et de ses environs, par MM. Flandrin et Coste*, par E. Boré, membre correspondant de l'Institut (1847, *Annales de Philos. chr.*, février, mars); — *Tableau général des races, des cultes et de la population de l'empire ottoman* (1850, *Annales de Philos. chr.*, juillet, août, novemb.); — *Question des Lieux-Saints*, par E. Boré (1850, Paris, Lecoffre); — *Description statistique de l'Arménie*, publiée dans *l'Univers pittoresque*, de Didot; — *Vie, vertus et mort de M. Jean-Marie Aladel*, prêtre de la congrégation de la Mission (l'auteur de la *Médaille miraculeuse*) (1873, Paris, J. Le Clere, in-12 VI-301 p.). Les 3e, 4e, 5e de ces ouvrages ont été réunis par M. Léon Boré en un seul volume, sous ce titre : *Le Couvent de Saint-Lazare à Venise*, ou histoire succincte de l'ordre des Méchitaristes arméniens, etc.

— M. Jean-Baptiste ALZOG, était né le 29 juin 1808, à Ohlau (en Silésie prussienne), d'une famille de la bourgeoisie ; il a fait ses études au collège « gymnasium » de Brieg et aux universités de Breslau et de Bonn, et, de 1830 à

1833, il fut percepteur dans une famille à Aix-la-Chapelle. Il fut ordonné prêtre en 1834, à Cologne, se fit recevoir docteur en théologie à l'académie de Münster (en Wesphalie, en 1835). Aussitôt après, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique et d'exégèse au grand séminaire de Posen. Mgr Martin de Dunin, archevêque de Gnesen-Posen, le fit entrer dans son conseil; il lui fut particulièrement utile dans son affaire avec le gouvernement prussien au sujet des mariages mixtes. On sait que Mgr de Dunin, à cause de cette affaire, fut emprisonné à Kolberg, forteresse sur la mer Baltique. En 1845, M. Alzog fut nommé professeur et directeur du grand séminaire de Hildesheim (en Hanovre), et chanoine de l'église métropolitaine (Dom-capitular) de cette ville. Il accompagna l'évêque de Hildesheim à l'assemblée des archevêques et des évêques allemands à Würzburg, en 1848, et participa aux discussions de cette célèbre assemblée qui a été de la plus importante influence sur la nouvelle organisation ou plutôt sur la délivrance de l'Église catholique en Allemagne du joug des gouvernements séculiers. En 1853, il fut nommé conseiller spirituel (Geistlicher-Rath), et professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Fribourg (en Bade), et plus tard, en 1869, il fut appelé à Rome aux travaux préparatoires du concile du Vatican, pour la section dogmatique. Il est mort le 1er mars 1878, à Fribourg, vers quatre heures de l'après-midi.

Son œuvre capitale est son *Compendium de l'histoire universelle de l'Église chrétienne*. (« *Lehrbuch der Universalgeschichte der christlichen Kirche* »), dont la première édition parut en 1840 (Mayence, Florian Kupferberg).

De plus en plus augmenté, ce livre, dans la *huitième* édition (1867), changea son titre de « *Compendium* » (« *Lehrbuch* ») en celui de *Manuel* « *Handbuch* » *de l'histoire universelle*, etc., et parut en deux volumes. La *neuvième* édition parut en 1872-73 en deux forts volumes. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues principales de l'Europe : en français, anglais, italien, espagnol, portugais, bohémien, polonais; même dans l'ancien arménien (édition des PP. Méchitaristes). En français, il y a deux traductions, l'une de MM. Goschler et Audley (1845-46, 4 vol. in-12) dont la quatrième édition (1874-75) a été donnée sur la septième édition allemande, continuée par l'abbé A. Sabatier; l'autre traduction française est de M. le professeur Loiseaux, à Tournai (Belgique). En Belgique, Hollande et Amérique, on s'est longtemps servi d'un extrait *latin* de l'*Histoire universelle de l'Église chrétienne*, par M. Alzog. En Amérique, cet extrait fut remplacé par une version anglaise du livre complet, en trois volumes, faite par MM. F.-J. Pabisch et Th.-S. Byrne, professeurs au séminaire provincial de Mount St. Mary's of the West à Cincinnati (Ohio). Cette version est signalée comme modèle d'une excellente et parfaite traduction et comme chef-d'œuvre de stéréotypie.

En 1866 a paru : *Grundriss der Patrologie oder der aelteren christlichen Literaturgeschichte* (Compendium de la patrologie ou de l'ancienne histoire littéraire chrétienne, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1866), dont la *troisième* édition porte le titre de *Handbuch* [manuel] *der Patrologie oder der aelteren christlichen Literaturgeschichte* (Fribourg, Herder, 1875); sous cette nouvelle forme, il compose le septième volume de la *Theologische Bibliothek* (Bibliothèque théologique) qui s'édite chez Herder; l'éditeur Palmé en publie la traduction.

De la première édition de la *Patrologie*, il existe une traduction française donnée par M. l'abbé P. Belet (1867). M. Alzog est l'auteur de plusieurs travaux moins étendus. Notice historique sur *Johann Nicolaus Weislinger*, dans le Freiburger Diocesan archiv (*Archives du diocèse de Fribourg*, feuille pério-

dique de la Société historico-ecclésiastique pour l'histoire, archéologie et l'art chrétiens du diocèse de Fribourg], tome I"; — *Itinerarium oder Raisbüchlein des Cisterzienserpaters Conrad Burger* [Itinéraire ou petit livre de voyage de Conrad Burger, P. Cisterc.], du temps de la guerre de trente ans; dans les tomes V et VI de la même revue; — *Beschreibung der Plenarien oder postillen zu Ende des 15 und Anfang des 16 Jahrhunderts* [Description des Plénaires ou Pastilles à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle], dans le tome VIII. Il a fourni plusieurs articles dans le *Kirchen lexikon* [Dictionnaire ecclésiastique] de *Aschbach*, et à celui de *Wetzer et Welte*. C'est lui aussi qui a donné l'édition de l'*Histoire de la domination de Ebingen* [appartenant au couvent de S. Galles en Suisse], par Ildephonse de Arx, Père du monastère de S. Galles, quoiqu'il ait eu la courtoisie de nommer sur le titre, comme éditeur de ce livre, *M. Booz, curé de Ebingen*. — G. P.

— M. Sigismond Ropartz, avocat au barreau de Rennes, est mort le 18 avril dernier, à Iffendie (Ille-et-Vilaine), au château de la Chasse, chez M. le comte d'Andigné. Appartenant à une honorable famille de la ville de Guingamp, qu'il a longtemps habitée et où il a laissé les meilleurs souvenirs, il débuta dans la carrière du barreau à Saint-Brieuc et vint, en 1860, habiter Rennes, où sa science du droit, sa sagacité dans la discussion des affaires, son élocution aisée, claire et brillante, son affabilité et son heureux caractère lui assurèrent bientôt l'une des premières places au barreau de la cour. Membre de la plupart des sociétés savantes de Bretagne, il était dernièrement président de la *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*. Il fut un des membres les plus actifs de l'ancienne *Association bretonne*, et il contribua beaucoup à sa résurrection en 1873 : il était, depuis cette époque, président de la section historique et archéologique de l'association. Il était enfin vice-président de la *Société de l'enseignement libre du département d'Ille-et-Vilaine*, qui rend tant de services à la diffusion de l'enseignement chrétien du peuple. C'est dire qu'il devait à une éducation fortement religieuse la fermeté de principes et la foi agissante dont sa vie tout entière a été un exercice ininterrompu. On a de lui un grand nombre de publications dont voici les principales : *Œuvres choisies du B. Thomas à Kempis*, traduites par S. Ropartz et F. Baudry (Paris, Waille, 1844-1845, 5 vol. in-8) : les volumes nos 1, 3 et 5 sont de M. Ropartz, les volumes nos 2 et 4 sont de M. Baudry; — *Guingamp et le pèlerinage de Notre-Dame-de-Bon-Secours* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1850, in-18); — *Annales briochines*, par M. l'abbé Ruffelet, nouvelle édition précédée d'une notice par M. S. Ropartz (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1851, in-8 et in-12); — *Histoire de saint Yves, patron des gens de justice* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1855, in-8) : cet ouvrage a valu à l'auteur un bref du Souverain-Pontife, Pie IX; — *Portraits bretons des dix-septième et dix-huitième siècles*, d'après des documents inédits (Saint-Brieuc, 1857, in-12); — *Récits bretons* (Saint-Brieuc, 1858, in-12); — *Guingamp, études pour servir à l'histoire du tiers état en Bretagne* (Saint-Brieuc, 1859, 2 vol. in-8, deuxième édition complétement refondue avec carte, blasons et sceaux, *ibid*, 1875, 2 vol. in-8); — *Notice sur la ville de Ploërmel* (br. in-8); — *Pierre Morell, bourgeois de Guingamp et évêque de Tréguier au quatorzième siècle* (br. in-8); — *Paraboles évangéliques*, traduites littéralement en vers français (in-8); — *Scènes de la vie rurale en Bretagne*, avec 12 dessins de H. Lalaissé (album in-folio, Charpentier); — *Compte rendu de l'exposition artistique et archéologique ouverte à l'hôtel de ville de Rennes, en septembre* 1872 (Rennes, 1872, in-8); — *Poëmes de Marbode*, évêque de Rennes au onzième siècle, traduits en vers français (Rennes, 1873,

in-8); — *La Vie et les œuvres de M. Jean-Marie de Lamennais, prêtre fondateur de l'Institut des frères de l'instruction chrétienne* (Paris, Lecoffre, 1874, in-8 et in-18, portrait); — *La Vie, les miracles et les éminentes vertus de saint Brieuc et de saint Guillaume, évêques de Saint-Brieuc*, par L. G. de la Devison, avec notices par M. Ropartz (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1875, 2 vol. in-18); — *L'Exil du Parlement de Bretagne à Vannes, à la fin du dix-septième siècle* (Rennes, 1875, in 8); — *La Famille Descartes en Bretagne* (1586-1692) (Rennes, 1877, in-8); — *La Journée des barricades et la ligue à Rennes* (mars et avril 1589), d'après les documents contemporains inédits (Rennes. Plihon, 1877, in-8). Nous devons ajouter que, depuis vingt ans, M. Ropartz était un collaborateur assidu de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, dans les livraisons de laquelle on trouve de lui une foule de notices littéraires ou archéologiques, de comptes rendus, de nouvelles et même de poésies. Citons en particulier les articles suivants : *Les Offices municipaux de la création royale sous Louis XIV et sous Louis XV*; — *Pèlerinage archéologique au tombeau de sainte Onenne*; — *Le Collier de l'Ordre*, comédie en un acte; — *Les Frères nantais*, mystère en un acte; — *Le Bœuf de Malestroit*, légende bretonne; — *Une société de secours mutuels au quinzième siècle*; — *Un livre de controverse contre les calvinistes*; — *François Auffray Pluduno, chanoine de Saint-Brieuc*, etc., etc.; et, tout récemment, une importante série d'études sur la bibliographie bretonne. — R. K.

— M. Louis Asseline est mort subitement à Paris, le 6 avril à l'âge de quarante-neuf ans. Il était né à Versailles en 1829; il avait fait ses études au lycée Charlemagne, avait obtenu le diplôme de licencié en droit, et s'était fait inscrire au barreau de Paris. « Dès qu'il eut l'âge d'homme, dit un de ses panégyristes, il déclara la guerre à l'idée théocratique et autoritaire. » Disciple de Diderot, il fonda en 1866 la *Revue encyclopédique* qui fut arrêtée au second numéro, puis la *Libre-Pensée*, ressuscitée sous le titre *Pensées nouvelles*, continuées dans l'*Encyclopédie générale*. Il était rédacteur du *Rappel* et directeur d'une correspondance départementale. Il avait dû à ses opinions avancées d'entrer au Conseil municipal de Paris. Il a travaillé à l'édition de Diderot donnée par M. Assézat; il préparait un choix de morceaux de cet auteur, et a fait bon nombre de conférences. Celle qu'il fit en 1865, dans la salle de la rue de le Paix, a été publiée sous le titre de : *Diderot et le dix-neuvième siècle*, conférence (1866, in-8). On lui doit encore *Les Nouveaux saints. I, Marie Alacoque et le Sacré-Cœur* (1873, in-12). — *Histoire de l'Autriche depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours* (1878, in-18 j., dans la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*). Il a donné sa collaboration à la *Revue de Paris*, à la *Tribune universelle*, à la *Gironde*. Il était de la Société d'autopsie mutuelle.

Institut. — *Académie française*. — Le jeudi 23 mai, l'Académie a procédé à la réception de M. Victorien Sardou, élu en remplacement de M. Autran, décédé. C'est M. Charles Blanc qui a répondu au nouvel académicien.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans sa séance du 10 mai, l'Académie a nommé membre titulaire, en remplacement de M. de la Saussaye, décédé, M. Mariette, le savant égyptologue, devant la candidature duquel tous les concurrents s'étaient retirés.

L'Académie a entendu, dans sa séance du 31 mai, les rapports de ses commissions; du prix Stanislas Julien, décerné pour 1878 à M. le docteur Bretschneider, médecin de la légation russe à Pékin, pour ses ouvrages relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Asie centrale au moyen âge; — du

prix Volney, décerné, le premier, à M. Joseph Halévy, pour son travail sur la description du Safa, et le second à M. Lucien Adam, pour trois ouvrages relatifs aux idiomes de l'Amérique; — du prix Bordin, dont le sujet était de rechercher à quelle époque et sous quelle influence ont été composées les grandes chroniques de France, décerné à M. Élie Berger, ancien élève de l'École des chartes, membre de l'École française de Rome.

Académie des sciences. — Dans sa séance du 6 mai, l'Académie a élu M. Chauveau, de Lyon, correspondant, pour remplir la place vacante dans la section de médecine et de chirurgie, par suite du décès de M. Gintrac, de Bordeaux, par 30 voix contre 8 accordées à M. Desgranges, 6 à M. Stolz, 2 à M. Rouget, 1 à M. Courty.

Muséum d'histoire naturelle. — Par décret du 22 mai, M. Alexandre-Edmond Becquerel, docteur ès sciences, membre de l'Institut, a été nommé professeur titulaire de la chaire de physique appliquée à l'histoire naturelle, en remplacement de M. Antoine Becquerel, décédé.

Faculté des lettres. — M. J. Parmentier, agrégé d'histoire, a soutenu à Paris, le 15 mai, ses thèses pour le doctorat ès lettres. Les sujets étaient : *De patris Josephi capucini publica vita; — Étude sur un supplément inédit des mémoires de Richelieu.*

Congrès archéologique de France. — Le Congrès archéologique de France a tenu, du 20 au 28 mai, sa session de 1878, au Mans et à Laval. Le Mans avait déjà été, en 1837, le siège d'une des premières réunions de cette association, arrivée aujourd'hui à sa quarante-cinquième année d'existence, mais à bien peu des membres de cette session il était possible aujourd'hui de répondre au nouvel appel qui leur était adressé, et seul peut-être, avec M. Hucher, M. de la Sicotière, sénateur de l'Orne, pouvait, en prenant part à une des excursions du Congrès, s'aider comme d'un guide, du compte rendu rédigé par lui, il y avait plus de quarante ans.

Dès la première séance, présidée par Mgr d'Outremont, évêque du Mans, on voyait, groupés autour de M. Palustre, un assez grand nombre d'archéologues des diverses provinces de France, et même quelques étrangers, qui, avec plus d'ardeur en quelque sorte que les habitants du Mans, avaient répondu à l'appel de leur directeur.

L'archéologie préhistorique a fait le sujet des premières discussions. On a entendu successivement M. Moreau, qui a présenté une carte préhistorique de la Mayenne; M. l'abbé Haymard, qui a combattu le système de classification de M. de Mortillet et M. l'abbé Maillard, qui a fait connaître le résultat des fouilles exécutées par M. le duc de Chaulnes et M. Chapelain-Duparc, et par Mlle de Boxberg, Mme de la Rochelambert et lui dans les grottes de la vallée de l'Erve. MM. Moulin et le Fizelier ont cherché ensuite à faire connaître la situation géographique des *Ambivarii* et des *Arvii*, en même temps que M. l'abbé Maillard recherchait la date du *castellum* de Thorigné en Charnie, et que le commandant Mowat interprétait, avec une rare sagacité, les inscriptions romaines de la Sarthe et de la Mayenne.

Une communication pleine d'intérêt a été faite par le R. P. de la Croix sur les fouilles entreprises par lui dans la ville de Poitiers, et qui ont déjà amené la découverte de thermes et de restes romains importants; une étude sur les thermes de Sceaux a été lue aussi au nom de M. l'abbé Charles, par M. de Laurière.

La question de l'évangélisation des Cénomans et de la date de l'apostolat de saint Julien a été l'objet d'une discussion des plus sérieuses entre les abbés de Meissas, Albin et Pottier.

L'archéologie du moyen âge a donné lieu à des études et communications sur la date de la construction de la cathédrale du Mans, sur les auteurs et le style des groupes dits les saints de Solesmes, sur l'abbaye de Clermont, sur l'église de la Cascine, dues à MM. Palustre, de Dion, Hucher, Grandmaison, le comte de Marsy, l'abbé Pointeau, Chardon, le comte Lair, Garnier de Laurière et le Fizelier. Citons encore un mémoire de M. d'Espinay, sur l'église de la Couture, une très-intéressante lecture de M. Chardon, sur les artistes du Mans au moyen âge, un curieux travail de M. Bellée sur la langue française, dans le Maine et des communications numismatiques et épigraphiques de MM. Bertrand, de Farcy et de Marsy.

Les dernières séances du Congrès ont été tenues à Laval, où le Congrès s'est rendu en visitant l'église d'Evron, le donjon de Sainte-Suzanne et les grottes de Thorigné et de Saulges. D'autres excursions, organisées par M. Bertrand, ont été faites à l'abbaye de Solesmes, à l'église de la Ferté-Bernard, à celles de Prisces et d'Avenières et à l'abbaye de Clairmont.

Sociétés savantes. — La Société des études historiques, dans sa séance du 12 mai, a décerné ses récompenses pour l'histoire du portrait en France, qu'elle avait mis au concours. Une médaille de 500 francs a été accordée à M. Raphaël Pinset, instituteur primaire à Paris; une de 300 francs à M. Jules d'Auriac; une mention très-honorable à M. Marquet, de Vasselot, statuaire.

— La Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de la Bretagne a tenu une séance, le 5 avril, sous la présidence de M. Arthur de la Borderie, son président. On y a admis 35 nouveaux membres, portant à 201 le chiffre total des adhésions recueillies depuis la fondation de la Société, et à 197 le nombre actuel des sociétaires. Nous empruntons à la *Revue de Bretagne et Vendée* les détails suivants sur les publications en cours d'exécution. L'ouvrage intitulé *la Conquête de la Bretagne par Charlemagne sur le roi Aquin* pourra être distribué vers la fin de mai. Sont en préparation : le premier volume des *Mélanges bibliographiques, historiques et littéraires*. Ce volume, qui sera composé d'études et de documents très-variés dus à MM. A. de la Borderie, A. de Barthélemy, S. Ropartz, Kerviler, etc., sera distribué vers le mois d'octobre 1878. Sont en projet de publication : 1° par M. H. Lemeignen, réimpression des *Grandes cronicques de Bretaigne*, d'Alain Bouchard; 2° par M. de la Nicollière-Teijeiro, *La joyeulse advenue et nouvelle entrée des Roy et Royne, Duc et Duchesse de ce pays et duché de Bretaigne, nos souverains seigneur et dame en ceste ville de Nantes en l'an* 1518, d'après des documents inédits du manuscrit Juchault, d'un manuscrit de la collection La Jarriette, complétés à l'aide des registres de la chancellerie ducale et des archives municipales de Nantes; cette publication, qui sera suivie d'une notice biographique sur la reine Claude, formerait environ 150 pages; 3° par M. Joseph Rousse, *Anthologie des poëtes bretons*; 4° par M. A. de la Borderie, *Poëme du combat des Trente*, nouvelle version, d'après un manuscrit inédit du quatorzième siècle de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. M. Pol de Courcy veut bien se charger du travail historique avec notre collaborateur M. Pawlowski.

— La Société historique et littéraire polonaise, à Paris, a tenu, le 3 mai, sa séance publique annuelle dans le local de la Bibliothèque polonaise qui

lui appartient, quai d'Orléans, 6. La séance fut présidée par le prince Ladislas Czartoryski, président à vie de la Société. M. Bronislas Zaleski y a donné lecture d'un travail sur *le Ministère des affaires étrangères du prince Adam Czartoryski en Russie*. Le sujet pour le concours biennal de la Société est : *Le Règne du roi Miecislas le Vieux, d'après les nouvelles sources et documents historiques*.

Académie des Jeux Floraux. — Le 3 mai, l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse a célébré, avec la solennité traditionnelle, la fête des Fleurs, c'est le nom que l'on donne à la distribution des prix de poésie et de prose décernés, chaque année, par l'Académie. M. le marquis d'Aragon, mainteneur, occupait le fauteuil de la présidence. A côté de lui se trouvaient les mainteneurs présents à Toulouse : MM. F. de Rességuier, Gustave d'Hugues, Delavigne, Hamel, l'abbé Duilhé de Saint-Projet, de Toulouse-Lautrec, de Cambolas, de Lordat, de Villeneuve-Arifat, d'Ayguevives, d'Adhémar, l'abbé Lézat, de Marion-Brésilhac, Marchal, de Sambucy-Luzançon, le Père Caussette, Dubédat, et Gatien-Arnoult. Cette fête poétique avait attiré, dans la salle des Illustres, au Capitole, l'élite de la population toulousaine.

La séance a été ouverte par l'éloge de Clémence Isaure. Cette tâche incombait, pour l'année 1878, à M. de Marion-Brésilhac. Le mainteneur a eu l'heureuse inspiration de chanter en vers les louanges de dame Clémence. Cette innovation a été fort goûtée. Ensuite, M. le comte Fernand de Rességuier, secrétaire perpétuel de l'Académie, a lu le rapport sur le concours de l'année. Dans ce style impeccable et distingué dont il a le secret, M. de Rességuier a analysé les poésies qui ont obtenu les fleurs d'Isaure ou qui ont été distinguées par l'Académie. Puis, abordant les œuvres en prose, M. de Rességuier a constaté avec regret la faiblesse de ce concours. Là où elle pouvait espérer des œuvres savantes et fortes, l'Académie n'a trouvé que des essais timides. Et pourtant, quel sujet plus fertile en ressources que le sujet du discours proposé par le programme : l'*Éloge de Montalembert?* Mais ce que les concurrents n'ont pas su ou voulu faire, M. le comte de Rességuier l'a fait avec un rare bonheur d'idées et d'expressions. Les pages du rapport consacrées à Montalembert sont un des meilleurs éloges que l'on connaisse de l'éminent auteur des *Moines d'Occident* et de *Sainte Élisabeth de Hongrie*. M. de Rességuier a loué, dans Montalembert, le grand chrétien, l'orateur éloquent, l'écrivain supérieur, le défenseur des nobles causes opprimées et le champion valeureux de la liberté d'enseignement.

La séance s'est terminée par la distribution des prix. Voici la liste des ouvrages couronnés : *Roncevaux*, ode, par M. Emmanuel Besson (une violette); *André Chénier*, ode, par M. Pierre Mieusset (un souci); *Le Mal du pays*, poëme, par M. Léon Advier (une églantine); *Sœur Simplice*, poëme, par Mme Raoul de Navery, de Paris, dont le nom est bien connu des lecteurs du *Polybiblion* (un souci réservé); *Voyage aux Grandes-Indes*, par M. Tronche, chef de bureau au ministère de la guerre (une violette réservée); *Le vieux Faune*, sonnet, par M. A. Rocoffort, membre de la Société Bibliographique (un lis d'argent). Après la distribution des prix, M. de Rességuier a annoncé la fondation d'une nouvelle fleur de 1,000 francs, le jasmin, destinée à récompenser le meilleur travail de philosophie spiritualiste proposé par l'Académie. La généreuse et trop modeste fondatrice de ce nouveau prix désire garder l'anonyme.

A propos des Jeux Floraux, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'une médaille d'argent à l'effigie de Clémence Isaure a été dé-

cernée, par l'Académie, à notre collaborateur, M. Firmin Boissin, pour son ouvrage *Le Vivarais et le Dauphiné aux Jeux Floraux de Toulouse.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 mai, M. Baudrillart a continué la lecture de son mémoire sur les conditions des populations agricoles en Normandie. — Dans la séance du 9, il a été donné communication d'une note de M. Drouyn de Lhuys sur un ouvrage de M. Dabry de Thiersant consacré au mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental. — Dans la séance du 18, M. Hippolyte Passy a présenté des observations au sujet d'un tableau de diagrammes dressé par M. A. de Malarce, et résumant l'histoire des caisses d'épargne en France. M. le docteur Marjolin a lu un mémoire sur la nécessité du rétablissement des tours. — Dans la séance du 25, MM. Frédéric et Hippolyte Passy ont présenté des observations contre le rétablissement des tours.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 mai, M. Th.-H. Martin a communiqué un mémoire sur la doctrine astronomique de Parménide. — Dans les séances des 4, 10, 17 et 24 mai, M. François Lenormant a continué la lecture de son mémoire sur les magistrats monétaires dans l'antiquité. — Dans la séance du 10 mai, M. Edmond Le Blant a communiqué une note sur une stèle à inscriptions portant le nom de saint Ménat. M. Th.-H. Martin a adressé à l'Académie une lettre où il discute l'interprétation donnée par M. Renan, dans une séance précédente, à une inscription funéraire. M. J. Halévy a lu une étude philologique et archéologique sur la stèle de Byblos. — Dans la séance du 17, M. E. Miller a fait une communication sur une lampe en terre cuite qu'il a rapportée d'Éléphantine. — Dans la séance du 24, M. Benlœw a fait une communication au sujet de l'occupation de la Grèce par les Pélasges antérieurement aux Hellènes. M. de Rozières a donné lecture d'une seconde étude de M. Finot, archiviste de la Haute-Saône, sur le royaume de Bourgogne. — Dans la séance du 31, M. Ferdinand de Lasteyrie, a communiqué une note sur le véritable sens d'*Anacleus*. — M. le baron de Wite a communiqué une note sur un nouveau mémoire grec décoré de figures au trait. M. Max. Deloche a commencé la seconde lecture de son mémoire sur les invasions gauloises en Italie.

Le British Museum. — L'état des recettes et dépenses du *British Museum* pour l'année commençant le 1er avril 1877 et finissant le 31 mars 1878, donne des détails sur le nombre des visiteurs de cet établissement et sur les accroissements et modifications de ses diverses collections. Le nombre des visiteurs, dans les divers départements, s'accroît d'année en année. En 1872, il s'élevait à 548,494 personnes; durant l'année dernière, il monte à 699,511. Le nombre des lecteurs pendant la même période a été de 118,594, au lieu de 105,006 en 1872. Les acquisitions ont été très-importantes. Nous indiquerons seulement dans les imprimés environ cent ouvrages publiés au quinzième siècle; dans la collection de musique, un bon nombre d'œuvres rares, provenant en grande partie de la bibliothèque de M. de Coussemaker; dans les cartes géographiques, un portulan de 1470; dans les manuscrits, plus de 700 numéros, dont 174 en manuscrits orientaux; dans les monnaies et médailles de nombreux exemplaires des types anciens d'Orient, de Rome, de Grèce, et des plus rares médailles des temps modernes.

Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot. — La bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot jouit en Europe d'une juste célé-

brité ; les livres les plus précieux et les plus rares y abondent, les premiers monuments de la typographie, les romans de chevalerie, les ouvrages illustrés de gravures sur bois y sont réunis en grand nombre; ils attestent les études spéciales que leur savant et laborieux propriétaire avait consacrées à ces importantes portions de la science des livres. La mort de M. Didot amène la dispersion de ces richesses; elles iront se placer dans quelques grands dépôts publics, dans les cabinets de bibliophiles opulents. Le catalogue que nous avons sous les yeux (grand in-8, XIV-24 pages) est précédé d'une intéressante notice due à M. Paulin Paris, membre de l'Institut; il comprend 705 numéros; les 70 premiers font connaître des manuscrits de divers genres, tous d'une grande beauté; le surplus énumère des ouvrages de littérature et d'histoire; les autres classes viendront plus tard; cet inventaire ne présente d'ailleurs qu'une faible portion de ce que possédait M. Didot.

Rédigé avec le plus grand soin, par notre collaborateur, M. Pawlowski, le catalogue dont il s'agit se recommande à l'attention toute spéciale des bibliographes, par les notes nombreuses qu'il renferme; elles présentent bien des détails nouveaux; nous allons essayer de tracer une esquisse rapide de ce qu'offre de plus remarquable cette vente destinée à faire époque, et qui doit avoir lieu du 6 au 15 juin.

Nous signalons deux volumes aux emblèmes de François Ier, trois, ayant appartenu à Henri II, deux à Diane de Poitiers, un à Henri III. D'illustres bibliophiles, Canevari, Laurin, Maioli, le président de Thou, le comte d'Huyne sont dignement représentés; n'omettons pas le plus fameux des amateurs du seizième siècle, Grolier; nous rencontrons trois volumes décorés de ses insignes; l'un deux, le *Florilegium diversorum epigrammatum* (Venetiis, Aldus, 1503) est resté inconnu à M. Le Roux de Lincy, qui a publié au sujet de Grolier une très-bonne monographie spéciale.

Les éditions originales de nos auteurs classiques, si recherchées aujourd'hui, sont en grand nombre. Voici (no 450 et suiv.) cinq des éditions primitives du théâtre de Corneille et dix-huit pièces séparées en éditions originales; voici (no 478 et suiv.) trois des éditions primitives de Molière et les éditions originales de dix-huit comédies; nous trouvons, pour Racine, trois des éditions primitives et les éditions originales des onze pièces; Boileau et La Fontaine tiennent également un rang fort honorable; nous remarquons (no 636) la première édition (Paris, 1699) de *Télémaque*, non achevée et arrêtée par la police du temps. Six éditions anciennes de diverses parties de l'épopée satirique de Rabelais (no 625 à 630), mises au jour de 1537 à 1574, sont des livres de la plus insigne rareté.

Un assez grand nombre de volumes sont marqués comme *uniques;* on n'en connaît du moins, aucun autre exemplaire; nous indiquerons entre autres le *Codicille* de Jean de Meung (no 136); les *Folles entreprises*, par Gringore, Paris, 1507 (no 180); *Malvian, histoyre des faitz et contes des quatre fils Aymon*. Paris, Galliot du Pré, s. d., mais en 1525 (no 563); *Pierre de Provence*, s. l. n. d. (unique exemplaire complet, no 611), etc.

On place avec raison parmi les raretés les plus dignes d'attention, les anciens volumes imprimés sur peau-vélin; le cabinet de M. Didot renferme en ce genre de véritables trésors; nous y trouvons (no 127) le *Roman de la Rose* (Paris, Vérard, s. d., mais vers 1496); volume dont on ne connaît que deux autres exemplaires sur vélin conservés à la Bibliothèque nationale (no 177); les *Folles entreprises*, par Gringore. Paris (no 179); *le Droit* (185);

les *Heures de Nostre-Dame*, par le même auteur. Paris, Jehan Petit, s. d., édition dont on ne connaît que cet exemplaire, et sur papier qu'un seul autre sur vélin, conservé dans la belle bibliothèque de M. James de Rothschild (nº 402); *le Cose volgari di F. Petrarca*, Aldo, 1501. Donnons une mention spéciale au livre de *Cleriadus et Meliadice* (nº 578), Paris, Verard, 1495, exemplaire unique sur vélin; on n'en connaît aucun sur papier. A la vente Yemeniz, en 1867, ce volume fut adjugé à M. Didot pour la somme de *dix mille* francs.

On sait avec quelle attention scrupuleuse et persévérante, le savant auteur du *Manuel du libraire* s'attacha, en perfectionnant cinq éditions successives, à y faire figurer tous les livres rares publiés en français; il explora toutes les grandes collections publiques ou particulières. Il consulta tous les ouvrages de bibliographie et tous les catalogues. Rencontrer une édition ancienne non mentionnée au *Manuel*, c'est démontrer combien elle est précieuse. Le catalogue de M. Didot révèle une foule de ces surprises; on y trouve, par exemple, en fait de romans de chevalerie : *Milles et Amys* (Lyon, Olivier Arnouller, 1553); *Les quatre filz Aymon* (Lyon, Claude Nourry, 1506); *Artus de Bretagne* (Paris, Alain Lotrian, sans date), *Ceiglon* (Paris, N. Chrestien, s. d.); *Flores de Grèce* (Paris, P. Ruelle, 1573); *Robert le Diable* (J. Canterel, 1545); *Melusina* (Aug. purgs. J. Bamber, 1480); *Le Livre des trois filz de Roy* (Paris, A. Lotrian, s. d.); *Florent et Lyon* (Paris, sans date). Nous regardons comme inutile d'ajouter que tous les livres de M. Didot sont revêtus de riches reliures exécutées, pour la plupart, par des artistes contemporains tels que MM. Durie ou Frantz Bauzonnet.

Il resterait encore bien des choses à dire; nous voudrions signaler six volumes, dont trois avec des notes autographes de La Fontaine, trois annotés par Jean Racine., mais il faut savoir s'arrêter; nous ajouterons seulement qu'il sera publié une édition illustrée du catalogue, format in-4 avec gravures sur bois; chromolitographie et photographies; elle sera vendue 30 francs au profit des pauvres. — B.

Bibliothèque sur Pascal. — Le *Catalogue des livres de M. H. Basse* (Paris, L. Téchener, 1878, 210 numéros) mérite d'être signalé; il offre une importance réelle au point de vue de la bibliographie, et à l'égard d'un des génies les plus éclatants dont la France a le droit d'être fière; il s'agit de Blaise Pascal, Pascal, que M. d'Israéli (devenu lord Beaconsfield) appelle *the greatest of Frenchmen*. M. Basse avait voulu former une *Bibliothèque pascalienne*, émule de cette importante collection *montaignesque* à laquelle feu le Dr J. F. Payen avait consacré quarante ans de recherches, et dont la Bibliothèque nationale a fait l'acquisition.

Le catalogue Basse décrit minutieusement cent trente-sept éditions ou traductions des *Provinciales*, depuis 1656 jusqu'à 1867; il fait connaître pour la première fois vingt recueils différents des éditions originales des fameuses *Lettres* publiées successivement (depuis le 23 janvier 1656 jusqu'au 24 mars 1657), imprimées simultanément en divers lieux et quelquefois accompagnées de pièces relatives aux disputes du temps. — Les éditions des *Pensées* sont au nombre de onze, les autres articles se composent d'ouvrages relatifs à Pascal ou à Port-Royal; de nombreuses notes contiennent des détails qui sont des matériaux nouveaux et importants pour une bibliographie complète des écrits d'un des plus éminents des classiques français. Observons en passant que diverses traductions anglaises des écrits de Pascal manquaient

dans la collection de M. Basse ; on en trouvera l'indication dans le *Bibliographer's Manual* de Lowndes, 1861, p. 1795.

Les Ventes récentes. — Des collections de livres d'élite ont passé aux enchères, et les prix obtenus donnent lieu de croire qu'en dépit des préoccupations de la politique, l'enthousiasme des bibliophiles ne s'est nullement refroidi. Citons quelques exemples :

*Vente de M. P**** (de Portalis). *Œuvres de Rabelais*, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4, grand pap. maroquin citron, 5,900 fr. (exempl. du prince Radziwill, 1,610 fr., et de Benzon, 5,500 fr.).— *Biblia, Lutetiæ, R. Stephanus*, 1545, in-8 exempl. de Diane de Poitiers avec les D et les croissants enlacés, 1,805 fr. (payé 24 livr. st., 10 sh., vente Perkins, à Londres, en 1874).— *Oraison funèbre de la princesse Anne de Conzague*, par Bossuet, 1685, in-4 ; exempl. en grand papier, aux armes de la princesse Palatine, 1,600 fr.— *Essais de Montaigne*, 1588, in-4, 1,100 fr. — *Marguerites de la Marguerite* (la reine de Navarre), Lyon, 1547, in-8, 1,400 fr.

Dans une autre vente d'une collection peu nombreuse, mais très-soigneusement formée, nous pouvons noter : *Essais de Montaigne*, 1595, in-fol., 1,020 fr.—*Le Temple de Gnide*, 1772, gr. in-8, mar. rouge, texte gravé, figures d'Essen, 1,110 fr. (prix certainement fort exagéré, mais ce volume prend place parmi les livres à la mode en ce moment). — Marmontel, *Contes moraux*, 1765, 3 vol. in-8, 1,880 fr., exempl. en papier de Hollande, belle reliure aux armes du comte de Maurepas, premières épreuves des figures de Gravelot, telles sont les circonstances qui ont fait payer aussi cher un ouvrage qui a perdu toute la vogue qui fut son partage il y a plus d'un siècle.

Une méprise de M. Spuller. — M. Spuller, qui, le 31 mai, a tant et tant parlé de Voltaire, dans la salle du théâtre de la Gaîté, ne l'aurait-il jamais lu, par hasard ? Ce qui me le ferait facilement croire, c'est qu'il s'est exprimé ainsi : « Je m'arrête, Mesdames et Messieurs, je n'oublie pas que c'est Voltaire qui a dit avec autant de raison que de grâce :

« Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Mais non, Voltaire n'a jamais dit cela, et M. Spuller n'a pas même lu le volume de poésies de son héros. C'est Roy, comme tout le monde le sait, surtout depuis que M. Édouard Fournier l'a rappelé dans son populaire *Esprit des autres* (9me édition, p. 167), qui a fait de ce joli vers le mot de la fin d'un quatrain sur les patineurs. Le poëte Roy fut bâtonné comme le fut Voltaire, mais ce n'est pas une raison — même à la Gaîté — pour confondre l'un avec l'autre. — T. de L.

— Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, a offert à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par l'intermédiaire de M. Léon Renier, deux exemplaires de la carte topographique de l'emplacement des ruines de Carthage exécutée par M. Caillat, aux frais et par les soins des Pères de la chapelle Saint-Louis établis en ce lieu. Il doit envoyer aussi l'estampage de toutes les inscriptions qui seront découvertes.

— M. Jules Finot, architecte du département de la Haute-Saône, vient de publier une étude sur la géographie historique de la Saône et le rôle qu'elle a joué comme frontière dans l'antiquité et au moyen âge. Il s'est particulièrement appliqué à résoudre la question agitée par nos voisins de la Saône considérée comme frontière entre la France et l'Allemagne.

— Les journaux allemands annoncent qu'on a découvert dans le bailliage

de Mosbach plusieurs manuscrits du fameux Goetz de Berlichingen, le chevalier « à la main de fer, » manuscrits écrits les uns avec la main droite, les autres avec la main gauche, quand la droite lui eut été enlevée. C'est dans le voisinage que se trouve le château de Hornberg, sur le Neckar, résidence de l'ancien chevalier. Ces écrits vont être transportés aux archives générales de Wurtemberg.

— Les bibliothécaires du Congrès des États-Unis ont publié leur rapport pour 1877. On y voit que la bibliothèque possède 331,118 volumes, et environ 110,000 brochures. Le dépôt légal a produit durant l'année, 4,476 volumes, sans compter un plus grand nombre de publications périodiques. On a commencé l'impression du catalogue.

— Le Dr Awid Ahufelt, de Stockholm, vient de publier un mémoire sur la vie de Linné, où se trouvent beaucoup de faits restés jusqu'ici inconnus. Un des plus curieux chapitres est celui où il est traité de l'amitié passionnée du grand naturaliste pour Abraham Back, l'*Oreste* de ses lettres, « sans lequel, dit-il souvent, le monde n'aurait été pour moi que ténèbres. » — (*Academy*).

— On annonce, à Londres, la publication, par souscription, d'une traduction en vers anglais des œuvres de François Villon, faite par M. J. Payne. Le prix de souscription est d'une guinée.

— La Société des *Index*, de Londres, ne se contente pas de publier les catalogues de bibliothèques, de collections, etc. Elle va étendre ses travaux aux personnes. Ainsi il est question de donner la liste des noms de tous les Anglais, Écossais et Irlandais qui ont étudié à l'Université de Leyde. On publiera aussi la liste des souscripteurs pour l'œuvre de la défense nationale, lors de l'expédition de l'*Armada* espagnole, sous Philippe II.

— La commission allemande des *Monumenta Germaniæ historica* a publié dans le cours de 1877, les ouvrages suivants : Le premier volume de la série des *Auctores antiquissimi*, contenant Salvien et la vie de Severinus; un volume des *Scriptores rerum Longobardicarum et Italicarum*; l'*Historia Longobardorum* de Paulus, in-8. Sont en préparation deux volumes in-8 : Les *Historiæ* de Richer, les *Annales hildeisheimenses*, publiées d'après le manuscrit original de Paris.

Publications nouvelles. — *Le Directeur des catéchismes*, par l'abbé R. Turcan (3 vol. in-12, Bray et Retaux). — *Leçons de philosophie chrétienne et de droit naturel*, par l'abbé Champenois (2 vol. in-12, Vivès). — *Le Préhistorique rajeuni par l'histoire et la géologie*, par A. de Chambrun de Rosemont (in-8, Nice, imp.-lib. Gauvin-Empereur). — *Théâtre de P. Corneille*, préface par V. Fournel (t. III, in-16, lib. des Bibliophiles). — *Précis du cours d'économie politique*, par Paul Cauwès, (t. 1er, 1re partie, in-8, Larose). — *Une question d'Orient au moyen âge*, par E. Vanden Bussche (in-8, Bruges, imp. Daveluy). — *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique*, par G. Boissière (in-8, Hachette). — *Les Dominicains en Amérique*, par le R. P. Marie-Augustin Roza (in-12, Poussielgue). — *Dix-huit mois dans l'Amérique du sud*, par le comte Eug. de Robiano (in-18, Plon). — *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et en Orient*, par L. A. Burgault-Ducoudray (in-8, Hachette). — *Maret, duc de Bassano*, par le baron Ernouf (in-8, Charpentier). — *La Terreur blanche*, par E. Daudet (in-8, Quantin). — *Hauteluce et Blanchelaine*, par Charles Buet (in-12, Th. Olmer). — *La grande ville*, par H. Audeval (in-12, Th. Olmer).

Visenot.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS.

Les Sociétés de bibliophiles en France. — Existe-t-il un travail spécial sur les publications, sur les travaux des Sociétés savantes en France (je ne parle point des académies, soit de Paris, soit de province; à l'égard de ces dernières, l'infatigable Querard avait entrepris des recherches dont le commencement seul a paru dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et polyonimes* reste à la page 240 du tome 1er. Je possède un livre anglais curieux et bien fait : *Learned Societies and Printing clubs of the United Kingdom*, by the rev. A. Hume (London, Willis, 1853, in-8, XXXII, 274 et 72 pages). Tous les bibliophiles, tous les amis des études sérieuses feraient sans doute bon accueil à un livre semblable qui exposerait en détail les services rendus par la Société des Bibliophiles français, par celle des Bibliophiles lyonnais, par celle des Bibliophiles de Guyenne, par celle des Bibliophiles de Normandie, et par bien d'autres qui méritent d'être mieux connues qu'elles ne le sont.

T. B.

La Collection des manuscrits de M. de Cambis. — Le marquis de Cambis-Velleron, né à Avignon, en 1706, mort dans la même ville en 1772, était dévoué aux études littéraires et historiques; il a laissé divers ouvrages imprimés ou manuscrits (parmi ces derniers, cinq volumes in-folio intitulés : *Annales du comté d'Avignon*); il avait consacré beaucoup de temps et d'argent à former une importante collection de manuscrits et il fit imprimer, en 1770, à très-petit nombre un catalogue des principaux d'entre eux; ce volume ne se composait d'abord que de 519 pages; des additions ultérieures le portèrent à 766. Sait-on ce qu'est devenu ce riche cabinet? Existe-t-il encore? A-t-il été dispersé? Je n'ai pas réussi à rencontrer encore des renseignements à cet égard. C. D.

Seize cents Juifs ont-ils été brûlés à Vienne en un an? — M. Victor Tissot a publié dans le *Correspondant* une série d'articles intitulés : *A travers l'Autriche* : nous y lisons (livraison du 25 décembre 1877, page 1079) les lignes suivantes : « Sous le règne d'Albert II et de Frédéric III, héritiers de la dynastie luxembourgeoise, Vienne se hérissa de bûchers; en 1620, seize cents Juifs furent brûlés vivants. » Il est de toute évidence qu'il y a là une exagération gigantesque et très-vraisemblablement une fausseté complète. Il est fort probable qu'en 1620 on ne *brûla* personne à Vienne. Que du moins M. Tissot fasse connaître d'après quelles autorités il avance, comme chose toute simple, un fait aussi monstrueux. B. C.

La mort de Louis XVI fut-elle votée par la majorité de la Convention? — Il y a assez longtemps qu'en parcourant un catalogue de livres, je rencontrai un livre qui frappa mon attention : *Vie politique de tous les députés à la Convention nationale*, par M. R. Paris, 1814, in-8 (et en note : « Ouvrage dans lequel on trouve la preuve que, dans le procès de Louis XVI, la peine de mort fut rejetée à une majorité de six voix. ») J'ai fait d'inutiles tentatives pour me procurer cet ouvrage; il serait intéressant de connaître sur quels arguments s'appuie la thèse qu'il soutient; les meneurs de la Convention, les montagnards qui organisèrent le règne de l'échafaud, étaient d'ailleurs parfaitement capables d'une fraude aussi exécrable. J. S.

A-t-il été publié à l'époque du premier Empire, des éditions d'auteurs classiques, mutilées par la censure. — Chateaubriand, dans sa célèbre brochure : *Bonaparte et les Bourbons*,

avance, p. 14 : « Dans les nouvelles « éditions des anciens auteurs, la « censure faisait retrancher tout ce « qui se trouvait contre les conqué- « rants, la censure et la tyrannie. » Un autre pamphlet de la même époque transcrit un long passage de Massillon, comme supprimé par ordre dans une édition du Petit-Carême. (*Tout ce qui lui paraîtra glorieux deviendra légitime*, etc.). Est-il vrai qu'il existe en effet des éditions ainsi mutilées et expurgées? Pourrait-on les indiquer d'une façon précise ? A. M.

M. Victor Hugo et un coup d'État qui n'a pas eu lieu. — Dans le tome second de l'*Histoire d'un crime*, Victor Hugo raconte un fait étrange qui a certainement frappé tous ses lecteurs. Pendant la nuit du 16 novembre 1851, un prince de la famille Bonaparte vient dans l'ombre (seul et masqué sans doute, mais non muet); il engage le poëte à devancer le coup d'État qui se prépare, il le presse de s'emparer du président de sa propre autorité, de le jeter en prison. — Le prince postiche d'ailleurs très-bien le style de l'auteur des *Misérables*; mêmes antithèses, mêmes phrases courtes, incisives. « Je sens et je vois ma « conscience. Elle m'approuve. J'ai « l'air de trahir Louis, eh bien, non, « je le sers. Le sauver d'un crime, « c'est le sauver. En venant vous « voir, je conspire à la fois contre « lui et pour lui. »

Victor Hugo refuse la périlleuse proposition qui lui est faite, ce qui d'ailleurs aurait pu tourner à son détriment. Morny, Persigny, Saint-Arnaud et autres intimes de l'Élysée ne se seraient point sans doute résignés à cette arrestation subite qui changeait de fond en comble les destinées du pays. « J'aime mieux subir le crime que le commettre, » répond le poëte.

Personne n'a ajouté grand'foi à cette dramatique confidence; les lecteurs qui ont admis la sincérité du grand Victor, admettent qu'il est de bonne foi l'objet d'une de ces hallucinations dont des traces assez nombreuses se retrouvent dans ses écrits. Le prince n'est pas nommé, mais il s'agit sans doute de celui qu'on appelait en 1850, le prince de la Montagne, qu'on a depuis qualifié de « César déclassé » et qui tout récemment s'est fait inscrire, d'une façon bruyante, parmi les rédacteurs de la *Revue des deux Mondes*. Quoi qu'il en soit, il serait à propos que les historiens futurs eussent sur cet épisode étrange quelques notions plus explicites que celles que leur fournit l'*Histoire d'un crime*. J. A.

Montaigne a-t-il déserté son poste à l'heure du danger ? — On lit dans la *Correspondance* de Sainte-Beuve, récemment publiée, une lettre à M. Chantelauze dans laquelle il demande (t. II, p. 205) s'il est vrai que Rabelais, médecin à Lyon, quitta la ville dans une épidémie et s'en alla à Tournon ou ailleurs, ce qui le fit rayer de la Faculté. Le célèbre critique ajoute : « Ceci ferait le pendant de Mon- « taigne, quittant Bordeaux où il « était maire, et n'y revenant pas à « cause de la peste. » — Est-il vrai que Montaigne ait agi de la sorte? Qu'en disent ses biographes et notamment M. Grun, auteur d'un travail fort étendu sur la vie publique de l'auteur des *Essais*, livre que je n'ai pas sous la main?

(Toulouse.) V. A.

Un Privilège de librairie mis en musique. — On raconte que le fermier général Benjamin de la Bercle, grand amateur des arts de tout genre, mit un jour, par suite d'un défi, en musique un privilège de librairie; ce morceau singulier fut gravé. M. le baron Roger de Portalis a reproduit cette anecdote (*Les Dessinateurs d'illustrations au dix-huitième siècle*, p. 427). Pourrait-on avoir quelques détails sur cette production originale; a-t-elle été insérée dans quelque recueil.

J. M.

Le peintre Alluys. — Né en Auvergne, Alluys fut attaché aux ateliers de restauration du Louvre, fit de la peinture de portrait au Chili en 1846 et 1847, revint en France en 1848, et publia dans l'*Illus-*

tration des notes et dessins sur ses voyages. Pourrait-on nous dire ce qu'il est devenu depuis? A. V.

L'abbé de Montépin. — Où pourrait-on trouver les deux ouvrages suivants, le premier de l'abbé de Montépin, ancien jésuite, l'autre édité par lui : *Epistolæ Turselini*, 1743, in-12; — *Histoire de l'hostie miraculeuse de Paris, par Léon de Saint-Jean*, 1753, in-12. M.

Lombard des Evers. — J'ai rencontré fréquemment un portrait in-folio gravé portant le titre suivant : Antonius Lombard des Evers Presbyter Florapolis, natus 11 nov. 1721, obiit 4 ap. 1780. (Bauvais delineavit.— Ch Duflos sculpsit.) — Je serais reconnaissant à celui qui pourrait me renseigner sur la naissance, la vie, les travaux et la mort de cet ecclésiastique. A. V.

Croisade de 1239. — Quels sont les documents originaux et les historiens spéciaux à consulter en-dehors de l'*Historia diplomatica Frederici secundi* de M. Huillard-Bréholles?

Cte DE GALAMETZ.

—

RÉPONSES

Mélusine (XX, 191). — Les fées comme Mélusine se retrouvent dans l'histoire légendaire de chaque pays. Elles sont toutes, — à mon avis — de la famille des classiques sirènes et de cette fabuleuse *Echidna*, dont parle Hérodote (*liv. IV*, § 9), moitié jeune fille et moitié serpent, rencontrée par Hercule dans les déserts de la Scythie.

— Il serait intéressant de rechercher le sens primitif d'une aussi antique légende, qui semble se rattacher au souvenir défiguré d'Ève et du serpent. A. B. A.

Dictionnaire des synonymes (XXII, 384). — Le meilleur ouvrage pour le but énoncé dans la question me paraît être le *Dictionnaire complet des langues française et allemande*, par Mozin et Peschier, avec le concours de M. Guizot pour les synonymes (4e édition, Stuttgart, J.-G. Cotta, 1863). J -A. DE BERNON.

Vie des Cardinaux (XXII, 287). — Œttinger, dans sa *Bibliographie biographique* (*Bruxelles*, 1854), indique, p. 2006, trois ouvrages latins relatifs à l'histoire générale des cardinaux; deux ont été publiés au dix-septième siècle; le plus récent, intitulé *Purpura docta*, a paru à Munich en 1716; il forme 4 volumes in-folio, y compris 1 volume de supplément. Une biographie spéciale et complète des membres du sacré Collège, à partir de l'époque de sa création jusqu'à nos jours, est encore à faire. J'ajouterai que l'ouvrage d'Œttinger sera également consulté avec profit à l'égard de la vie des fondateurs et fondatrices d'ordres religieux. B. C.

Les Rossett (XXII, 95). — On peut trouver des renseignements sur la noblesse du Dauphiné dans le *Nobiliaire du Dauphiné, par Nicolas Chorier*. (Bibl. nationale, Lm², 48, in-12); dans le *Nobiliaire du Dauphiné, par Guy Allard*, 4 vol. in-12. (Bibl. nationale, Lm², 43), et dans l'*Armorial du Dauphiné par Rivoire de la Bâtie* (Lm, 185, in-4). On trouvera certainement aussi des renseignements dans les nobiliaires généraux de la France.— Quant aux Rossett, on ne les trouve pas, du moins avec cette orthographe, dans les ouvrages spéciaux que j'ai cités plus haut.— On y trouve une famille Rosset ou Rousset, seigneurs de La Martellière, Riors, Laval, qui a pour armes : d'azur à trois trèfles d'or. — La Chesnaye des Bois (*Dict. de la noblesse*) donne aussi cette famille *Rosset, anciennement Rousset*. Est-ce la même que les Rossett?

A. F.,
employé à la Bibl. nationale.

Le Gérant : L. SANDRET.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Généralités. Enciclopedia dell' Ecclesiastico (*abb. Vicenzio d'Avino* term. *P. Ant. Pellicani*). 487

Écriture sainte. Biblia Fede e Scienza ossia lezioni bibliche sulla cosmogonia mosaica (*Fr. Miglior.*). 97
Naturforschung und Bibel in ihrer Stellung zur Schopfung (*Carl Güttler*). 98
Die biblische Schöpfungsgeschichte und ihr Verhaltniss zu den Ergebnissen der Naturforschung (*le Dr. Fr. H. Reusch*). . . . 100
Comment s'est formé l'univers (*Jean d'Estienne*). 99
Zur Authentic und Integrität des Mosesliedes (*le Dr. Carl Flockner*). 100
La Sainte Bible : Les Juges et Ruth (*l'abbé Clair*, trad. de *l'abbé Bayle*). 101
Die Bücher Esdras, Nehemias und Esther (*le Dr. B. Neteler*) . . 101
Das Buch Tobias (*le Dr. C. Gutberlet*). 102
Theologie der Propheten des Alten Testamentes (*le Dr. Hermann Zschokke*). 103
Des Heiligen Hippolytus von Rom Commentar zum Buche Daniel (*Otto Bardenhewer*). 104
Einleitung in das Neue Testament (*le Dr. Ch. V. Aberle* und *Dr. Paul Schanz*). 105
Zur Johanneischen Frage (*le Dr. Willibald Beyschlag*). 106
Dictionnaire de la Bible (*E. Spol*). 108
Die biblischen Darstellungen in den roemischen Katakomben als Zeugen für dei Wahrheit der Christ-Katholischen Lehre (*le Dr. Alex. Grillwitzer*). 433
Novum Testamentum græce (*Constant de Tischendorf*) 219

Saints-Pères. Patrologie. T. Ier (*le Dr Alzog*). 488
Corpus apologetarum Christianorum sæculi secundi. T. Ier (*J. C. Th. de Otto*). 313
Hermæ Pastor græce, addita versione latina recentiore e codice Palatino (*Oscar de Gebhardt* et *Ad. Harnack*). 126
Patrum Apostolicorum opera (*Oscar de Gebhardt, A. Harnack, Th. Zahn*). 220
S. Clement of Rome (*J. B. Lightfoot*). 46
S. Isaaci Antiocheni, doctoris Syrorum, opera omnia (*le Dr. Gustave Bickell*). 47
Saint Bernard, orateur (*l'abbé Vacandard*). 316

Théologie dogmatique. Das heilige Messopfer dogmatisch, liturgisch und ascetisch erklart (*le Dr. Nikolaus Gihr*). 221
Clementis Schrader, S. J., de theologico testium fonte deque edito fidei testimonio seu traditione commentarius. 409
Le Christianisme et les temps présents. T. III (*l'abbé Em. Bougaud*). 318
Œuvres de Mgr Freppel. 141
La Foi (*le R. P. Vincent de Pascal*). 492
Le Syllabus, base de l'Union catholique (*le R. P. Petitalot*). . . . 128
L'Eglise et la Civilisation (*Son. Em. le cardinal Pecci*, trad. de *Paul Lapeyre*). 410
L'Eglise et la Civilisation (*Son. Em. le cardinal Pecci*). 410
Cours complet et détaillé de catéchèses pour l'instruction des enfants de la classe inférieure des écoles (*G. Mey*, trad. de *J. Gapp*). 491
Explications sommaires du catéchisme (*l'abbé F. Loizellier*). . . . 403

Le Directeur des catéchismes de première communion et de persévérance (*l'abbé R. Turcan*) 403
L'Evangile interprété selon l'esprit de Jésus-Christ (*G. Domini de Feret*). 253
Les Paraboles évangéliques (*Mgr Pichenot*). 106
Théologie ascétique. Méditations sur la vie de la sainte Vierge (*le R. P. Largent*) 493
La Première Communion (*Mme Léon Gautier*, précéd. d'une lettre de *Mgr Mermillod*) 458
La Vie chrétienne : lectures pour les familles et instructions pour les familles et instructions pour les paroisses (*l'abbé Berseaux*). . 386
Vie et Œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique, le B. Père saint Jean-de-la-Croix, introduction du (*R. P. Chocarne*). 387
Spiritual Letters of Archbishop Fenelon. 349
La Vie de Notre-Seigneur (*l'abbé G. J. Hurdebise*). 389
Le Missionnaire du jour de la première communion (*l'abbé Hébert*). 391
Les Gloires du Sacré-Cœur (*Son. Em. le cardinal H. E. Manning*, trad. de *l'abbé A. Goemaere*). 393
Les Anges dans la tradition catholique (*le P. Bertin Hermans*) . . 398
Pratique de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. 400
Esther ou quelques mots sur le mystère de la B. vierge Marie (*l'abbé Pius*) 394
Les Douleurs de la vie, la mort, le purgatoire : espérance et consolation (*l'abbé V. Postel*) 130
Heures de tristesse et d'espérance (*l'abbé de Bellune*). 395
Tratado de la tribulacion (*P. Pedro de Ribadeneira*) 397
Le Livre unique des fidèles (*l'abbé Peyre*). 399
Les Excellences du saint cœur de Marie (*le P. Pinamonti*). . . . 399
La Médaille miraculeuse (*Aladel*). 458
Soumission du chrétien aux arrêts de la Providence (*le R. P. Antoine Touron*). 400
Les Secrets desseins de la Providence (*le R. P. Ant. Touron*). . . 400
De la paix intérieure ou le sentier du paradis (*le P. Laurent Scupoli*). 401
Avantages de la charité envers les âmes du purgatoire (*le P. Jacques Mumford*). 401
La Figlia cristiana provveduta (*sac. Bosco*). 402
Uffizio della settimana santa. 402
La SS. Communione (*Mgr de Ségur*).. 402
Il Maggio in Campagna. 402
Le Denier du Sacré-Cœur (*Paul Féval*). 526
Le Miracle du 6 septembre 1878 (*Henri Lasserre*). 526
Mélanges. Paroles de Dieu (*Hello*). 493
El arbor de la Vida (*Abdon de Paz*). 222
L'Embryotomie (*le P. A. Eschbach*). 453
Religion des peuples orientaux. Prières des Falashas ou juifs d'Abyssinie (*J. Halévy*). 49
Sociétés secrètes, etc. La Franc-Maçonnerie, révélation d'un rose-croix 69
La Franc-Maçonnerie (*Mgr Besson*). 527
Le Spiritisme (*l'abbé Durand*). 348

JURISPRUDENCE

Droit romain. Explication méthodique des Institutes de Justinien. T. Ier. 494
Droit civil. Leçons de législation usuelle (*H. Viel-Lamare*). . . . 454
Etudes sur la communauté réduite aux acquêts (*Ch. Piolet*) . . . 308
De la séparation de biens sous le régime dotal (*Vuérat*). 308
Etude sur le caractère et les conditions constitutives du mariage

en droit romain et en droit français (*Bedros Th. Chachian*). . . 308
De la succession légitime et testamentaire en droit international privé (*Charles Antoine*). 308
De la propriété des mines (*E. Chevallier*). 313
Leçon d'ouverture du cours de droit civil approfondi dans ses rapports avec l'enregistrement (*E. Dubois*). 314
Explication élémentaire du code civil (*J. J. Delsol*, avec collab. de *Ch. Lescœur*). 495
Eléments de droit civil russe (*Ernest Lehr*). 495
Droit pénal et criminel. Des excuses légales en droit pénal (*A. de Sarrau de Boynet*). 311
Code-Manuel du juré d'assises (*C. Fenet*). 311
Précis d'un cours de droit criminel (*E. Villey*). 311
Droit commercial. Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime (*Goujet et Merger de J. Rouben de Couder*). 131
La Faillite dans le droit international privé (*G. Carle*, trad. de *E. Dubois*). 309
Les Changes et les arbitrages (*Hipp. Vannier*). 454
Droit administratif. Traité de l'administration temporelle des associations religieuses et des fabriques paroissiales (*G. Calmette*). 70
La Législation de l'Algérie (*Jeanvrot*). 309
Code des lois de la Presse (*Rolland de Villargues*). 312
Dictionnaire de droit électoral (*A. Bavelier*. 312
Code des théâtres (*Ch. Constant*). 314
Droit public. Procédure des débats parlementaires (*Alfred Bonsergent*). 452
Etude sur l'extradition (*E de Vazelhes*). 310
De la protection accordée aux œuvres d'art (*André Morillot*). . . . 455
De la création d'un cours de droit international (*P. Larroque*) . . 527
Mélanges. Valeur de l'assemblée qui prononça la peine de mort contre Jésus-Christ (*les abbés Lémann*). 107
Traité de droit français privé et public (*A. Moullart*). 307
Manuel de législation française à l'usage de tout le monde (*Emile Benoit*). 308
L'Egypte et sa réforme judiciaire. 310
La Séduction (*A. Millet*). 311

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Das Gewissen (*Prof. J. J. Hoppe*). 133
La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique. T. I. (*Ed. Zeller*, trad. de *E. Boutroux*) 319
Philosophie de l'Inconscient (*Ed. de Hartmann*, trad. de *D. Nolen*). 199
Les Causes finales (*Paul Janet*). 206
Philosophie de la religion de Hégel (trad. de *A. Véra*) 209
Principes de philosophie (*A. Hartsen*, trad. de *Paul Regnaud*) . . 210
Dieu, l'homme et la société. Première partie : Dieu (*B. Sernin-Castex*). 212
La Nature et la vie, faits et doctrines (*Fernand Papillon*). 213
Les Merveilles du cœur (*A. Riche*). 212
De l'Essence des passions (*Eug. Maillet*). 412
Recherches sur le dimanche (*P. Lescuyer*) 251
La Guida del Galantuomo (*Francesco Rapisardi*) 176
Le Bonheur au foyer. Lettres d'une mère à sa fille (*Mme Julie Fertiault*) 72
Education et Enseignement. De l'éducation intellectuelle, morale et physique (*Herbert-Spencer*) 49
Notes et documents sur l'état de l'instruction populaire en Suisse (*Henri Maguin*) 497

La Lecture ou le choix des livres (*l'abbé J. Verniolles*) 69
L'Art d'écrire (*Antonin Rondelet*) 140
Annuaire de l'enseignement libre pour 1878 525
La Scriptolégie (*J. Gheur*) 455
Politique. Théorie générale de l'Etat (*Bluntschli*, trad. de *Armand de Riedmatten*) 50
Philosophie de la science politique et commentaire de la déclaration des droits de l'homme de 1793 (*Emile Accolas*) 325
La Teoria del Progesso legislativo (*Nunzoi Nasi Virgilio*) 347
Economie politique. Introduction à l'étude de l'économie politique (*H. Dameth*) 414
Traité élémentaire d'économie politique (*Rozy*) 170
Théorie du Crédit (*Clément Tavarel*) 498
L'Or et l'argent (*L. Simonin*) 71
Manuel pratique pour l'organisation et le fonctionnement des sociétés coopératives de production (*Schulze-Delitzsch* et le *Dr. Schneider*, précédé d'une lettre de *Benjamin Rampzl*) 528
Etude sur le travail (*S. Mony*) 53
Statistique. Forces matérielles de l'empire d'Allemagne (*Legoyt*). . 252
Industrie. Etude sur l'exploitation des chemins de fer par l'Etat (*F. Jacqmin*) 498
Physique et chimie. Le Télégraphe terrestre, sous-marin, pneumatique (*Paul Laurencin*) 171
L'Etincelle électrique (*A. Cazin*) 170
Qu'appelle-t-on équivalent chimique? (*F.-A. Hartsen*). 453
Géologie. Sur l'état présent des rapports de la science et de la religion au sujet de l'origine des êtres organisés (*A. Béchamp*) . . . 218
Les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques : mammifères tertiaires (*Alb. Gaudry*) 322
Le Monde où nous vivons (*F. Maury*, trad. de *Zurcher* et *Margollé*). 70
Botanique. Flore de la Suisse et de la Savoie (le *Dr Louis Bouvier*). 324
A travers champs, botanique pour tous (*Mme J. Le Breton*) 325
Agriculture. Vocations agricoles (*J. B. Busseuil*). 347
Hygiène. Notions pratiques d'hygiène populaire (*le Dr Picqué*) . . . 454
Mathémathiques. Le Multiplicateur à trois cents carrés (*Max. Cordier*) 454
Cosmographie et Astronomie. Entretiens familiers sur la Cosmographie (*Audoynaud*) 528
L'Astronomie de la jeunesse (*H. Plessix*) 453
Le Monde sidéral (*Zurcher et Margollé*) 348
Le Soleil, 2e part. (*le P. A Secchi*) 325
Lettre à un matérialiste sur la pluralité des mondes habités et les questions qui s'y rattachent (*Jules Boiteux*) 214
Cours de mécanique analytique (*Ph. Gilbert*). 223
Art militaire Mes Rêveries (*Maréchal Maurice comte de Saxe*) . . . 225
Beaux-Arts. Causeries sur l'art et la curiosité (*Edm. Bonnaffé*) . . 419
Notes sur l'Espagne artistique (*Fernand Petit*) 72
La Maison Plantin à Anvers (*Léon Degeorge*). 499
Le Verre, son histoire, sa fabrication (*E. Péligot*). 138
La Cour et l'Opéra sous XVI ; Marie-Antoinette et Sacchini, Saliéri, Favart et Gluck (*Adolphe Jullien*) 54

BELLES-LETTRES

Philologie. Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale (*Léon de Rosny*) 230
Supplément au dictionnaire de la langue française (*E. Littré*) suivi d'un diction. étymologique (*Marcel Devic*) 229
Poésie ancienne. Œuvres d'Horace (*Ch. Chautard*, précédée d'une étude de *V. de Laprade*) 327

Odes d'Horace (*Et.-Aug. de Wailly et G.-G. de Wailly*) 327
Poésie du moyen âge. Beuve de Commarchis (*A. Scheler*). . . . 197
Deux rédactions du roman des sept sages de Rome (*G. Paris*) . . . 194
Mélanges de mythologie et de linguistique (*Michel Bréal*) 501
L'Iliade d'Homère (*F. Daburon*) 502
Brun de la Montagne (*P. Meyer*). 195
Guillaume de Palerme (*H. Michelan*). 196
Aiol (*J. Normand et G. Renaud*) 196
Les Enfances Ogier (*A. Scheler*) 196
Li Roumans de Berte aux grans piés (*A. Scheler*) 197
Trouvères belges du douzième au quatorzième siècle (*A. Scheler*) . 197
Li Bastars de Buillon (*A. Scheler*) 198
Miracles de Notre-Dame (*G. Paris et T. Robert*) 194
Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du Paradis terrestre (*Fr. Michel*) 330
Recueil général des fabliaux des treizième et quatorzième siècles (*Anatole de Montaiglon*) 55
Chansons du quinzième siècle (*G. Paris*) 193
Œuvres complètes de Gringore, T. II. (*A. de Montaiglon et J. de Rothschild*). 232
Petit Romancero (*le comte de Puymaigre*) 71
Poésie moderne. Premières poésies (*Achille Millien*) 331
Nouvelles poésies (*Achille Millien*) 331
Le Presbytère de Plouarzel (*Mme C. E. Puissan*) 111
Un mariage sous la Terreur (*Ch. Yrtal*) 113
Une martyre (*l'abbé Buis*) 114
Le Siège de Caderousse (*l'abbé Favre*, trad. de *Placide Cappeau*) . . 115
Le Château de Roquemaure (*l'abbé Favre*, trad. de *Placide Cappeau*). 115
Quatre ballades (*P. Ristelhuber*) 116
A travers bois, près et sillons (*Yger*) 116
Notre-Dame de Lourdes (*l'abbé Chambaud*). 117
Pie IX, ses gloires, ses épreuves, ses trois jubilés (*l'abbé Houvine*). . 117
Roma, poésies catholiques (*Victor Chrétien*) 118
Poésies inédites du *comte Lafond* 118
Les Deux frères martyrs 119
Nouvelles poésies chrétiennes (*Fr. Goulin*). 119
Les Fleurs de Bretagne (*Edm. Frain*) 119
Au fil de l'eau (*Albert Mérat*) 120
Les anciens jours (*H. de Blazac*) 120
Poëmes dramatiques (*A. Mauroy*). 120
Les Chants de la montagne (*A. Schuré*). 121
Premiers vers (*Henry de Fleurigny*) 121
Les Primevères (*P. Marmottan*). 121
La Fanfare du cœur (*L. Solvay*) 121
Myrtes et Cyprès (*Georges Eckoud*) 122
Printemps et Neiges (*L. Béor*) 122
Poésies intimes (*A. de Larochefoucauld*) 122
Poésies contemporaines (*Desyr Ravon*) 123
Dieu et Patrie (*Marc Bonnefoy*) 123
Rime de cape et d'épée (*Ogier d'Ivry*) 123
Les Vallonnaises (*E. Villard*) 124
Ai-je des ailes? (*Anna Roberjot*) 124
Antiques et modernes (*Germain Picard*) 125
Sœur Marthe (*Germain Picard*). 125
Cent fables nouvelles (*A. F. Théry*) 125
Le Livre d'un père (*V. de Laprade*). 125
Petite anthologie des poëtes de la Drôme (*Jules Saint-Remy*). . . 254
Del trionfo della liberta poema inedito (*Alless Manzoni Ed. Romussi*) 504
Romans contes et nouvelles. L'Amour et Psyché (*Apulée*, no-

tice de *A. Pons*) 233
Paul et Virginie (*Bernardin de Saint-Pierre*, préface de *J. Claretie*). 233
Adolphe (*Benjamin Constant*, préface de *A. F. Pons*). 233
Etapes d'une conversion, (*Paul Féval*) 6
Les Contes de Bretagne (*Paul Féval*). 8
La Belle-Etoile (*Paul Féval*) 9
La Fée des grèves (*Paul Féval*). 10
L'Homme de fer (*Paul Féval*) 10
Châteaupauvre (*Paul Féval*). 10
Frère Tranquille (*Paul Féval*) 11
Le dernier chevalier (*Paul Féval*). 11
La Reine des épées (*Paul Féval*) 12
La Première tache de sang (*A. Labutte*). 13
Les Causes sacrées, le Roi (*Raoul de Navery*) 13
L'Affiquet de la marquise (*A. de Barthélemy*). 13
Marcie (*Charles du Boishamon*) 13
Le Secret du château de Rocnoir (*J. Gondry du Jardinet*). . . . 13
Pour la Patrie (*Etienne Marcel*). 13
La Foi jurée (*Raoul de Navery*). 15
Les Héritiers de Judas (*Raoul de Navery*) 16
L'Honneur du nom (*Charles Buet*). 16
Corbin et Aubecourt (*Louis Veuillot*) 17
Les Ronces du chemin (*Claire de Chandeneux*). 18
Sabine de Rivas (*Marie Maréchal*) 18
Jacques Bernard (*Mme Guerrier de Haupt*) 19
Première et dernière dette (*Gabrielle d'Arvor*). 20
Les Neiges d'Antan (*Mme Julie Lavergne*). 20
Les Soirées du Château de Kerilis (*J. de Launay-Overney*) 20
Marguerites en fleur (*Jean Lander*). 20
Nouvelles et récits villageois (*Jean Lander*) 20
Le Supplice d'une mère (*J. Gondry du Jardinet*). 20
Les Amours de Philippe (*Octave Feuillet*) 21
Samuel Brohl et Cie (*Victor Cherbuliez*) 23
Daniel de Kerfons (*Ernest Daudet*). 28
Le Nabad (*Alph. Daudet*) 25
Oblomoff (*Ivan Gontcharoff* trad. de *Charles Deulin*) 29
Dosia (*Henry Gréville*). 30
L'Expiation de Savoli (*Henry Gréville*) 30
La Princesse Ogheroff (*Henry Gréville*) 30
A Travers Champs (*Henry Gréville*. 30
Les Koumiassine (*Henry Gréville*) 30
Sonia (*Henry Gréville*) 30
La Maison de Maurèze (*Henry Gréville*) 30
Suzanne Normis (*Henry Gréville*) 30
Flora Bellasys (*G. A. Laurence*, trad. *de Ch. Bernard-Derosne*) . . 32
Sans issue (*Elisabeth Stuart Phelps*) 32
Le Baiser de la comtesse Savina (*A. Caccianiga*, trad. de *Léon Dieu*). 32
Sous le grand hêtre (*A. Snieders* 32
Jean Dagoury (*Charles Canivet*). 34
La Veuve (*Louis Enault*) 35
Un Amour de grande dame (*Alfred de Besuncenet*) 35
Le Mari de la vieille (*Gabriel Prévot*) 35
Une femme à bord (*René de Maricourt*) 35
La Grande falaise (*Albert Sorel*) 35
La Bâtarde (*X. de Montépin*). 37
Près du gouffre (*Saint-Patrice*) 37
Le Numéro 11 de la rue Marlot (*René de Pont-Jest*) 37
Kousouma (*Marie Bogor*). 37
Dona Maria (*L. Cambier*). 38

Les Diables de Loudun (*Jean de Poitiers*) 39
Elisée (*Eugène Pelletan*) 39
Le Degrossi (*Victor Le Febvre*) 40
Maître Guillaume (*Charles Deslys*). 41
Pauvres et mendiants (*G. de La Landelle*) 41
Deux croisières (*G. de La Landelle*) 41
Hector Servadac (*Jules Verne*) 42
L'Ame de Beethoven (*Pierre Cœur*). 42
Une rivale de Marguerite (*Le baron de Fauconnet*). 43
Un mélange diabolique (*Le baron de Fauconnet*) 43
Contes triste (*Louis Haumont*) 43
Trois contes (*Gustave Flaubert*) 44
Un plaidoyer en faveur du vrai roman catholique. Le Maréchal de Montmayeur (*Ch. Buet*) 290
La Circassienne (*Louis Enault*) 291
La Fée du logis. (Mme la comtesse *Drohojowska*) 292
En Poiton (Mme *Maryan*) 293
Les deux clochers (*J. Chantrel*). 293
Pierre Plot (*Paul Féval*) 294
Douze femmes (*Paul Féval*) 295
Le Talisman de Marguerite (*Alfred Seguin*) 297
La Rose d'Antibes (*Edouard Didier*) 297
Le Secret de Valrège (*Ch. d'Héricault*) 298
Dolorita (le baron *de Wogan*) 299
La Comtesse Damalanty (*le Prince J. Lubomirski*) 300
La Maison Vidalin (*Alphonse de Launay*) 299
La Servante du diable (*Emmanuel Gonzalès*) 301
Le Plus hardi des gueux (*Alfred Assolant*) 302
Œuvres posthumes : La Coupe. Les Contes d'une grand'mère (*Georges Sand*) 303
Nouvelles russes (*Henry Gréville*) 305
Trois nouvelles (*Emile Bosquet*). 305
Contes en l'air (*Georges de Peyrebrune*) 306
La Fille de Pharaon (*Goerges Ebers*) 504

Ouvrages pour la jeunesse. L'Hôtel Woronzoff (*Mlle Marie Maréchal*) 404
De Rio Janeiro à San Paulo (*F. Houssay*). 405
Mélanie Gerbier (*la comtesse de la Rochère*). 405
Le Monde des jeunes filles (*Victor Henrion*). 406
Fauvette (*Mme de Stolz*). 406
Paul, souvenirs d'Australie (*Mlle Marie de Besneray*). 407
Le Lion de Coëtavel (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*). 407
La Fille du Kabyle (*Mlle Guerrier de Haupt*). 408
La Dette au bon Dieu (*Mlle Guerrier de Haupt*). 408
Où se cache le bonheur (*Roux-Ferrand*). 408
Les Merveilles du bon Dieu (*Mlle Barbier*). 409
Biblioteca della Gioventu. 172

Histoire et critique littéraire. Vie et mort du génie grec 421
(*Edg. Quinet*) 421
Horacio en Espana (*Menendez Pelayo*). 327
Les Prophètes du Christ (*Marius Sepet*) 143
Le Drame chrétien au moyen âge (*Marius Sepet*). 143
Storia della poesia popolare italiana. (*Erm Rubieri*). 57
La Poesia popolare italiana (*Aless. d'Ancona*) 529
Précis de l'histoire de la littérature française (*D. Nisard*) 420
Tableau de la littérature française, 1800-1815 (*Gustave Merlet*). . . 147
Etude sur les œuvres de Jean de Mairet (*Gaston Bizos*) 146
Corneille, la critique idéale et catholique (*Aug. Charaux*, avec introd. du *R. P. Marquigny*). 501

Histoire de deux fables de La Fontaine, leurs origines et leurs pérégrinations (*A. Joly*). 145
Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé Jean-Jacques Boileau (*Ph. Tamizey de Larroque*). 332
Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent-Josse Le Clerc (*l'abbé L. Bertrand*) 58
Molière et Bourdaloue (*Louis Veuillot*). 234
Molière et Bossuet (*Henri de la Pommeraye*). 234
Etude sur Bourdaloue (*Frédéric Poulin*) 235
Nouveaux samedis, 15e série (*A. de Pontmartin*) 238
Vingt nouveaux portraits (*Léon Gautier*). 456
Les Bas-Bleus (*J. Barbey d'Aurevilly*). 349
Le Théâtre en Angleterre (*Jules Jusserand*). 422
Polygraphes. Œuvres choisies de F. Ozanam. 349
Epistolaires. Correspondance de Jules Janin (*de la Fizelière* et *Clément Janin*). 239
Correspondance inédite du comte de Caylus (*Ch. Nisard*) 336
Mélanges. L'Amour (*le chevalier de Maynard*) 252
Le Vieux-Neuf (*Edouard Fournier*). 415
Voyages hors de ma chambre (*V. Fournel*) 532
Chez nous et chez nos voisins (*Xavier Aubryet*). 456

HISTOIRE

Généralités. Essai sur l'esprit public dans l'histoire (*le vicomte Ph. d'Ussel*). 149
Géographie. L'Année géographique (*E. Maunoir* et *H. Dmveyrier*). 424
Littérature de géographie de statistique et d'ethnographie russe pour les années 1874-1875 (*V Méjov*). 425
Dictionnaire topographique abrégé de la Terre-Sainte (*F. de Saulcy*) 108
Voyages. Le Guide du pèlerin aux églises de Rome et au palais du Vatican (*Mgr Barbier de Montault*) 530
Grèce et Turquie (*Alfred Gilliéron*). 457
L'Egypte à petites journées (*Arthur Rhoné*). 422
L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles (*E. Banning*). 151
A travers l'Afrique (*le commandant V. L. Cameron*, trad. de *H. Loreau*). 152
Souvenirs de l'Algérie et d'Orient (*Horace Fabiani*). 173
L'Afrique centrale (*le colonel Chaillé-Long*, trad. de *Mme Fossé de Saye*) 73
The Voyage of the Challenger (*Sir C. Wyville Thomson*). 431
Le Trésor des Incas à la Terre-de-Feu (*E. Pertuiset*). 252
Ma vie nomade aux montagnes Rocheuses (*le baron A. de Woelmont*) 350
Une visite à Khiva (*Fred. Burnaby*, trad. de *Hephell*) 350
Un été en Amérique (*Jules Leclercq*) 73
Inde et Himalaya (*le comte Goblet d'Alviella*). 533
Cachemire et Petit Thibet (*le baron Ernouf*). 531
Haval (*P. Tournafond*) 531
La Conquête du Pôle Nord (*Wilfrid de Fonvielle*). 457
Histoire biblique. Ancient History from the Monuments. The History of Babylonia (*George Smith*, edit. *Rev. A. Sayce*). . . . 60
Histoire ecclésiastique. Les Premiers convertis au christianisme (*l'abbé A. Laurent*). 390
Les Eglises du monde romain (*R. P. Dom François Chamard*). . . 61
Der Brief des Julius Africanus an Aristides (*Fried. Spitta*) . . . 433
Die Zeit des Ignatius und die Chronologie der Antiochenischen Bischofe bis Tyrannus (*A. Harnack*). 240
Le Pape saint Grégoire VII et l'empereur d'Allemagne Henri IV. . 401
Pie IX; sa vie, sa mort (*le comte d'Ideville*). 253
Le Pape Léon XIII, sa vie, son élection (trad. de *l'abbé Ant. Ricard*) 410

Hagiologie. Légende de sainte Catherine d'Alexandrie. 401
Ordres religieux. Le Révérend Père de Poulevoy, de la compagnie de Jésus. T. II (*le P. Alex. de Gabriac*). 241
Pierre Olivaint prêtre de la Compagnie de Jésus (*R. P. Clair*) . . 509
Vie de Mme de la Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville, fondatrice de la Société de Nazareth. 154
Hérésies. Histoire de la persécution religieuse à Genève. Essai d'un schisme par l'Etat. 172
Histoire romaine. Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares (*V. Duruy*). . . . 509
Five Lectures on the city of ancient Rome (*Rev. H. Formby*). . . 434
Histoire moderne. La Renaissance, *études historiques* (*le comte de Gobineau*). 513
Histoire contemporaine. L'Année politique, 1877 (*André Daniel*). 459
Répertoire politique, historique et littéraire (*Ch. Valframbert*). . .
Questions contemporaines. Aperçu sur la société moderne (*Jules de Cacheleu*). 452
Voyage au pays du bien (*Falbert Dumonteil*) . . . . . .
Allarme pei cattolici (*Luigi Nicora*). 253
Le Conclave et le Pape (*Mgr X. Barbier de Montault*). 530
La Fin de l'anarchie (*Ch. Bigot*). . . . . .
Tout le monde croit aux miracles (*le comte de Champagny*) . . . 459
La Question religieuse et la solution protestante (*Eug. Réveilland*). 459
La Guerre aux jésuites (*le R. P. Félix*). 255
Curés et Prussiens (*J. Villefranche*).. 173
Le Fonds des reptiles (*H. Wuttke*, trad. de *B. Pommerol*). . . . 158
La Question d'Orient (*Emile Collas*). 351
Premières lettres à MM. les membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire (*Mgr Dupanloup*). 481
Nouvelles lettres à MM. les Membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire (*Mgr Dupanloup*). 481
Dernières lettres à MM. les Membres du Conseil municipal de Paris sur le centenaire de Voltaire (*Mgr Dupanloup*). 481
Voltaire (*Adrien Maggiolo*). 484
Le Centenaire du grand Voltaire (*Rusticus*). 484
Rêve d'un conseiller municipal à propos du centenaire de Voltaire. 484
Véritable portrait de Voltaire peint par lui-même (*l'abbé Tassy*). . 485
Epître du diable à M. de Voltaire. 485
Voltaire (*Stoffels de Varsberg*). 485
Voltaire! son centenaire. 486
Frédéric II et Voltaire, dédié à la Commission du centenaire (*l'abbé V. Benard*). 486
Centenaire de Voltaire. Appel au bon sens, à l'honneur et au patriotisme des hommes de tous les partis. 486
Souvenir du centenaire, avec portrait de Voltaire. 487
L'Homme du centenaire : le Patriote, l'Ami du peuple, son désintéressement, sa sincérité, sa mort, l'homme du centenaire, jugé par J.-J. Rousseau, Marat, Louis Blanc et Victor Hugo. Le cœur français de Voltaire. 486
Voltaire. Œuvres choisies, édition du centenaire. 487
Histoire de France. Procès des Templiers (*l'abbé Léon Neveu*). . 174
Jean de Vienne (*le marquis Terrier de Loray*) 435
La Domination bourguignonne à Tours et le siège de cette ville (*Delaville L. Roulx*) 74
Le Livre d'or français : la Mission de Jeanne d'Arc (*Frédéric Godefroy*) 245
La Famille de Jeanne d'Arc (*E. de Bouteiller* et *G. de Braux*). . . 511
Le Seizième siècle en France (*A. Darmesteter* et *Adolphe Hatzfeld*) 334

Les Ducs de Guise et leur époque (*H. Forneron*). 337
Lettres d'Antoine de Bourbon et à Jehanne d'Albret (*le marquis de Rochambeau*) 438
Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile. T. IV. 513
La Fronde angevine (*A. Debidour*). 517
Le Cardinal de Retz et l'affaire du chapeau (*R. Chantelauze*). . . 514
Souvenirs du règne de Louis IV. T. VI (*le comte de Cosnac*) . . . 338
Louis XIV et Strasbourg (*A. Legrelle*). 439
La Diplomatie française au dix-septième siècle. Hugues de Lionne (*J. Valfrey*). 62
Mémoires du duc de Saint-Simon. T. XX (*Chéruel* et *Ad. Regnier fils*). 64
L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution (*Félix Rocquain*). . . 440
Lettres de la marquise du Châtelet (Éd. *Eug. Asse*), ... 518
Les Origines de la France : la Révolution. T. Ier (*H. Taine*). . . 339
Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire (*Domenget*). . . 442
Le Portefeuille d'un général de la République (*Alfred de Besancenet*) 65
Le Procès des ministres, 1830 (*Ernest Daudet*). 66
Histoire de la monarchie de juillet, de 1830 à 1848. T. Ier (*Victor du Bled*). 443
Histoire civile et politique. Les Éléments de l'ancienne constitution française (*V. Canet*). 136
Essai sur les réformes des institutions politiques de la France (*Joseph Ebor*). 346
Etudes sur le régime financier de la France avant la Révolution de 1789 (*Ad. Vuitry*) 246
La Vie de province au dix-huitième siècle (*Anatole de Gallier*) . . 155
Le Village sous l'ancien régime (*A. Babeau*) 155
Les Lieutenants des maréchaux de France (*marquis de Belleval*). . 174
Histoire des provinces. Les Comtes et le comté de Soissons (*Ed. de Barthélemy*) 447
Notice historique sur les terres et seigneuries de la Borde et de Montdidier (*la baronne A. de Girard-Vezenobre*). 455
Chronique de l'abbaye de Saint-Pierre le Vif de Sens (*G. Julliot*) . 444
La Chartreuse de Valbonne (*L. Bruguier-Roure*) 74
Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et mederne (*l'abbé A. Hanauer*) 248
La Grèce et l'Orient en Provence (*Lenthéric*). 426
Servières et son petit séminaire (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). . . . 175
Une page ignorée de l'histoire de Tulle (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). 175
Histoire des colonies. La Martinique (*Théophile Huc*). . . . 254
Histoire étrangère. Storia degli Italiani. T. XIV-XV (*Cesare Cantù*) 448
Victor-Emmanuel (*le comte d'Ideville*). 529
Histoire de la Confédération suisse (*L. Vulliemin*). 342
Vienne et la vie viennoise (*Victor Tissot*) 344
Histoire de la civilisation hellénique (*Paparrigopoulo*). 243
La Grèce telle qu'elle est (*Pierre Moraïtinis*) 345
La Vie de province en Grèce (*le baron d'Estournelle de Constant*). . 530
La Palestine et le Sinaï (*V. Hitrovo*). 521
Une semaine en Palestine (*V. Hitrovo*). 521
Jérusalem et la Palestine dans la littérature, la science, la peinture russes et dans les traductions (*S. Ponomavei*) 521
Sinaï et Palestine (*D. Smychlaiev*). 521
Archéologie. L'Age de la pierre dans les souvenirs et superstitions populaires (*Emile Carthailhac*) 449
Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie (*J.-J.-L. Bargès*) 242

Les Ex-Voto du temple de Tanit à Carthage (*Philippe Berger*). . 160
La France archéologique (*Bélisaire Ledain*). 67
Monographie de la cathédrale de Quimper (*R. F. Le Men*) . . . 68
L'Eglise de Saint-Pierre de Beaulieu (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). . . 175
Promenade à Gimel (Corrèze) (*l'abbé J.-B. Poulbrière*). 175
La Panagia du dôme de Strasbourg (*Gaston Save*). 173
Histoire nobiliaire. Enciclopedia araldico-cavalleresca (*Gofredo di Crollenza*). 524
Gli emblemi dei Guelfi e Ghibellini (*Gofredo di Crollanza*). . . . 524
Mélanges Les Curiosités de l'histoire : le Roy des Ribauds (*Ludovic Pichon*) 250
Les Comptes des bâtiments du Roi (*le marquis Léon de Laborde*). . 227
Biographie. Souvenirs d'un magistrat (*A.-L. Martin*). 171
Le Travail d'une âme (*Mme Aug. Craven*) 251
Histoire d'une vocation. Mme Nicanora Izarié (*le R. P. Lescœur*). . 530
Bibliographie. Lectures on the manuscript Materials of ancient irish history (*Eug. O'Curry*). 450
Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale (*Van Praet*) 167
Lettres d'un bibliophile (15e série) (*J.-P.-A. Madden*). 165
Tablettes littéraires des bibliophiles de Guyenne. T. II. 161
Catalogue systématique des livres russes pour les années 1875 et 1876 (*V. Méjov*) 451

TABLE DES AUTEURS

Aberle (le Dr M. V.). 105
Accolas (Emile.). 325
Aladet. 458
Alzog (le Dr) 488
Ancona (Aless. d'). 507
Antoine (Charles). 308
Apulée. 213
Assolant (Alfred) 302
Aubryet (Xavier). 456
Audoynaud 528
Avino (abb. V. d') 487
Avor (Gabrielle d'). 20
Babeau (A.) 155
Banning (E.). 151
Barbey d'Aurevilly (J.). . . . 349
Barbier (Mlle) 409
Barbier de Montault (Mgr) . . 530
Bardenhewer (Otto). 104
Bargès (l'abbé J. J. L.). . . . 242
Barthélemy (A. de). 13
Barthélemy (Ed. de) 447
Bavelier (A.) 312
Bayle (l'abbé) 101
Béchamp (A.) 218
Belleval (le marquis de) . . . 174
Bellune (l'abbé de) 395
Benard (l'abbé V.). 486
Benoit (Emile). 308
Béor (L.) 122
Berger (Philippe). 160
Bernard-Derosne (Ch.) 32
Bernardin de Saint-Pierre. . . 233
Berseaux (l'abbé). 486
Bertrand (l'abbé L.) 58
Besancenet (Alfred de) . . 35 63
Besneray (Mlle Marie de) . . . 407
Besson (Mgr) 000
Bickell (le Dr Gustave) 47
Bigot (Ch.) 000
Bizos (Gaston). 146
Balzac (H. de) 120
Bled (Victor du) 443
Bluntschli. 50
Bogor (Marie) 37
Boishamon (Charles du) 13
Boiteux (Jules). 214
Bonnaffé (Edm.). 419
Bonnefoy (Marc) 123
Bonsergent (Alfred). 452
Bosco (Sac.) 402
Bosquet (Emile) 305
Bougaud (l'abbé Em.). 318
Bouteiller (E. de) 511
Boutroux (E.) 319
Bouvier (le Dr Louis). 324
Braux (G. de) 511
Bréal (Michel). 501
Brugnier-Roure (L.) 74
Buet (Charles) 16 290
Buis (l'abbé). 114
Burnaby (Fred.) 350
Busseuil (J. B.) 347
Caccianiga (A.). 32
Cacheleu (Jules de). 452

Calmette (G.) 70
Cambier (L.) 38
Cameron (le commandant V. L.) 152
Canet (V.). 136
Canivet (Charles). 34
Cantu (César) 448
Cappeau (Placide). 115
Carle (G.). 309
Carthailhac (Emile). 449
Cazin (A.). 170
Chachian (Bedros-Th.). 308
Chaillé-Long (le colonel) . . . 73
Chamard (le R. P. Dom. François). 514
Chambaud (l'abbé). 61
Champagny (le comte de). . . . 117
Chandeneux (Claire de) 459
Chantelauze (R.) 18
Chantrel (J.) 514
Charaux (Aug.). 293
Chautard (Ch.) 000
Cherbuliez (Victor) 327
Chéruel. 23
Chevallier (E.) 64
Chocarne (le R. P.) 313
Chrétien (Victor). 387
Clair (l'abbé) 118
Clair (le R. P. Ch.). 101
Claretie (J.). 509
Coeur (Pierre) 233
Collas (Emile) 42
Constant (Benjamin). 351
Constant (Ch.). 233
Cordier (Max) 314
Cosnac (le comte de) 454
Craven (Mme Aug.). 338
Crollanza (Gofredo de) 251
Daburon (F.). 524
Dameth (H.) 502
Daniel (André). 414
Darmesteter (A.) 419
Daudet (Alphonse) 334
Daudet (Ernest). 28 25
Debidour (A.) 66
Degeorge (Léon) 517
Delaville le Roulx. 499
Delsol (J. J.). 74
Deslys (Charles) 495
Deulin (Charles) 41
Devic (Marcel) 29
Didier (Edouard) 229
Diku (Léon) 297
Domenget 32
Domini de Ferrt (G.). 442
Drohojowska (Mme la comtesse) 253
Dubois (E.) 309 292
Dumonteil (Fulbert). 314
Dupanloup (Mgr) 526
Durand (l'abbé) 481
Duruy (V.) 348
Duveyrier (H.). 509
Ebers (Georges) 424
Ebor (Joseph) 504
Eckoud (Georges) 346
Enault (Louis). 25 122
Eschbach (le P. A.) 291
Ernouf (le baron). 453
Estienne (Jean d'). 531
Estournelle de Constant (le baron d') 99
Ethampes (Mlle Gabrielle) . . . 530
Fabiani (Horace) 407
Fauconnet (le baron de). . . . 173
Favre (l'abbé) 43
Félix (le R. P.) 115
Fenet (C.). 255
Fertiault (Mme Julie). 311
Feuillet (Octave). 72
Féval (Paul). 6 et suiv. 294 295 21
Flaubert (Gustave) 526
Fleurigny (H. de) 44
Flockner (le Dr Carl) 121
Fonvielle (Wilfrid de) 100
Formby (Rev. H.). 457
Formeron (H.) 434
Fournel (V.). 337
Fournier (Edouard). 632
Foussé de Sage (Mme) 415
Fraie (Edm) 73
Freppel (Mgr) 110
Gabriac (le R. P. A. de). . . . 141
Gallier (A. de) 241
Gapp (J.). 155
Gaudry (Alb.) 491
Gautier (Léon). 322
Gautier (Mme Léon) 456
Gebhardt (Oscar) 458
Gebhandt (Oscar de) 162
Gheur (J.) 220
Gihr (le Dr Nikolaus) 145
Gilbert (Ph.). 221
Gilliéron (Alfred). 223
Girard-Vezenobre (la Bne A. de) 457
Gobineau (le comte de). 453
Goblet d'Alviella (le comte). . 513
Godefroy (Frédéric) 533
Goemaere (l'abbé A.) 245
Gondry du Jardinet (J.). . 13 393
Gontcharoff (Ivan) 20
Gonzalès (Emmanuel). 29
Gonjet. 301
Goulin (Fr.) 131
Gréville (Henry) 30 119
Grilliwitzer (le Dr Alex.) . . . 305
Guerrier de Haupt (Mlle) . 19 433
Gutberlet (le Dr C.) 408
Guttler (Carl) 102
Halévy (J.) 98
Hanauer (l'abbé A.). 49
248

Harnack (A.). 126, 220 240
Hartmann (Ed. de) 199
Hartsen (A.). 210
Hartsen (F.-A.). 453
Hatzfeld (Adolphe). 334
Haumont (Louis) 43
Hébert (l'abbé). 391
Hello (E.) 493
Henrion (Victor) 406
Hephell. 350
Herbert-Spencer. 49
Héricault (Ch d'). 298
Hermans (le P. Bertin) 398
Hippolyte (Saint) 104
Hitrovo (V.) 521
Hoppe (J.-J.). 133
Houssay (F.). 405
Hovine (l'abbé). 117
Huc (Théophile). 254
Hurdebise (l'abbé G.-J.) 389
Ideville (le comte d'). . . 253 529
Jacqmin (F.) 498
Janet (Paul) 206
Janin (Clément) 239
Jeanvrot 309
Joly (A.) 145
Julien (Adolphe). 54
Julliot (G.) 444
Jusserand (Jules) 422
Laborde (le marquis Léon de) . 227
Labutte (A.). 13
La Fizelière (de). 239
Lafond (le comte) 118
La Landelle (G. de). 41
Lander (Jean) 20
Lapeyre (Paul). 410
Lapommeraye (Henri de). . . . 234
Laprade (V. de) 125 327
Largent (le R. P.). 493
Larochefoucauld (A. de) . . . 122
La Rochère (Mme la comt' de). . 405
Larroque (P.) 527
Lasserre (Henri) 526
Launay (Alphonse de). 299
Launay-Overney (J. de) 20
Laurence (G.-A.). 32
Laurencin (Paul). 171
Laurent (l'abbé A.). 390
Lavergne (Mme Julie) 20
Le Breton (Mme J.). 325
Leclercq (Jules). 73
Ledain (Bélisaire) 67
Le Febvre (Victor) 40
Legoyt. 252
Legrelle (A.). 439
Lehr (Ernest) 495
Léman (Abbés). 107
Le Men (R.-F.). 68
Lenthéric. 426
Lescœur (le R.-P) 530
Lescœur (Ch.) 495
Lescuyer (P.) 251
Lightfoot (J.-B) 46
Littré (E.). 229
Loizellier (l'abbé F.) 403
Loreau (H.) 152
Lubomirski (le Prince J.). . . . 300
Madden (J.-P.-A.). 165
Maggiolo (Adrien). 484
Maguin (Henri) 497
Maillet (Eug.) 412
Manning (S. E. le Cardinal. H. E.) 393
Manzoni (Al.). 504
Marcel (Etienne) 13
Maréchal (Mlle Marie) . . . 18 404
Margollé 70 348
Maricourt (René de) 35
Marmottan (P.) 121
Marquigny (R.-P.). 506
Martin (A.-L.). 171
Maryan (Mme). 293
Maunoir (E.) 424
Mauroy (A.) 120
Maury (F.). 70
Maynard (le chevalier de) . . . 252
Méjov (Vl.). 425 451
Menendez Pelayo. 327
Mérat (Albert) 120
Merger. 131
Merlet (Gustave) 147
Mermillod (Mgr) 458
Mey (G.). 491
Meyer (P.). 195
Michel (Fr.) 330
Michelan (H.). 196
Miglior (Fr.) 97
Millet (A.). 311
Millien (Achille). 331
Montaiglon (Anatole de) . . 55 232
Montépin (X. de) 37
Mony (S.) 53
Moraïtinis (Pierre) 345
Morillot (André). 455
Moullart (A.) 307
Mumford (le P. Jacques). . . . 401
Navery (Raoul de). . . 13, 15 16
Neteler (le Dr B,) 101
Neveu (l'abbé Léon). 174
Nicora (Luigi) 253
Nisard (Ch.). 336
Nisard (D.) 420
Nolen (D.). 199
Normand (J.). 196
Nunzoi Nasi Virgilio 347
O'Curry (Eug.). 450
Ogier d'Ivry 123
Otto (J.-C. Th. de). 315
Ozanam (F.) 349
Paparrigopoulo. 243
Papillon (Fernand). 213

Paris (C.) 193 194
Pascal (le R. P. Vincent de) . . 492
Paz (Abdon de). 222
Pecci (Son Em. le Cardinal) . . 410
Péligot (E.) 138
Pelletan (Eugène) 39
Pellicani (P. Ant.) 487
Pertuiset (E.) 252
Petit (Fernand) 72
Petitalot (le R. P.). 128
Peyre (l'abbé) 399
Peyebrune (Georges de) . . . 306
Picard (Germain). 125
Pichenot (Mgr) 610
Pichon (Ludovic) 250
Picqué (le Dr) 454
Picus (l'abbé) 394
Pinamonti (le P.) 399
Piolet (Ch.) 308
Plessix (H.) 453
Poitiers (Jean de). 39
Pommerol (B.) 158
Ponomarev (S.). 521
Pons (A.) 233
Pont-Jest (René de) 37
Pontmartin (A. de). 238
Postel (l'abbé V.) 130
Poulbrière (l'abbé J.-B.). . . . 175
Poulin (Frédéric). 235
Prévot (Gabriel) 35
Puissan (Mme C.-E.) 111
Puymaigre (le comte de). . . . 71
Quinet (Egd.) 421
Rampal (Benjamin). 528
Rapisardi (Francesco). 176
Ravon (Desyr) 123
Regnier fils (Ad.). 64
Renaud (G.) 196
Reusch (le Dr Fr. H.). 100
Réveillaud (Eugène) 459
Reynaud (Paul) 210
Rhoné (Arthur). 429
Ribadeneira (P. Pedro de). . . 397
Ricard (l'abbé Ant.) 410
Riche (A.). 212
Reidmatten (Arm. de). 50
Ristelhuber (P.) 116
Roberjot (Anna). 124
Robert (T.) 194
Rochambeau (le marquis de) . . 438
Rocquain (Félix) 440
Rolland de Villargues. . . . 312
Romussi (C.). 504
Rondelet (Antonin). 140
Rosny (Léon de) 230
Rothschild (J. de). 232
Rouben de Couder (J.) 131
Roux-Ferrand 408
Rozy 170
Rubiéri (Ern.) 57
Rusticus. 484
Saint-Patrice 37
Saint-Remy (Jules) 254
Sand (George) 303
Sarrau de Boynet (A. de). . . 311
Saulcy (F. de). 108
Save (Gaston) 173
Saxe (Maréchal Maurice comte de) 225
Sayce (Rev. A.) 60
Schanz (le Dr Paul). 105
Scheler (A.) 196, 197, 198
Schneider (le Dr). 528
Schrader (le P. Cl.) 409
Schulze-Delitzsch 528
Schuré (Ed.). 121
Scupoli (le P. Laurent) 401
Secchi (le P. A.). 325
Seguin (Alfred). 297
Ségur (Mgr de). 402
Sepet (Marius) 143
Sernin-Castex (B.). 212
Simonin (L.) 71
Smychlaiev (D.). 521
Snieders (A.) 32
Solvay (L.) 121
Sorel (Albert). 35
Spitta (Fried.). 433
Spol (E.) 108
Stoffels de Varsberg. 485
Stolz (Mme de). 406
Stuart-Phelps (Elisabeth). . . 32
Taine (H.). 339
Tamizey de Larroque (Ph.). . . 332
Tassy (l'abbé) 485
Tavarel (Clément) 498
Terrier de Loray (le Marquis). 435
Théry (A.-F.) 125
Tischendorf (Constant de). . . 219
Tissot (Victor) 344
Tournafond (P.) 531
Touron (le R. P. Ant.) 400
Turcan (l'abbé R.). 403
Ussel (le Vicomte Ph. d'). . . 149
Vacandard (l'abbé) 316
Valframbert (Ch.). 519
Valfrey (J.). 62
Vannier (Hipp.). 454
Van Praet. 167
Vazelhes (E. de) 310
Véra (A.) 209
Verne (Jules). 42
Verniolle (l'abbé J.) 69
Veuillot (Louis). 17 234
Viel-Lamare (H.) 454
Villard (E.) 124
Villefranche (J.). 173
Villey (E.). 311
Vuérat 308
Vuitry (Ad.). 246
Vulliemin (L.). 342

Wailly (Et. Aug. de). 327
Wailly G.-G. de) 327
Willibald-Beyxhlag (le Dr). . 106
Woelmont (le baron A. de) . . 350
Wogan (le baron de) 299
Wuttke (H.). 158
Wyville Thomson (Sir C.) . . . 431
Yger 116
Yrtal (Ch.). 113
Zahn (Th.). 220
Zeller (Ed.). 319
Zschokke (le Dr Hermann). . . 103
Zurcher 70 348

TABLE DES VARIÉTÉS

Les publications de la Camden Society, par M. Gustave Masson, 75, 351. — Publications de la Clarendon press, par M. Gustave Masson, 255. — A propos d'américanisme, par M. Baumfeld, 357. — Les Bibliothèques des Etats-Unis, par M. J. Vaesen, 460, 533.— Une lettre inédite de Voltaire, par M. Jules Courtet, 543.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Alzog (J. B.), 545. — Asper de Boaça (le baron François), 363. — Asseline (Louis), 548. — Aubry (François-Auguste), 270. — Audiffret (Ch. L. G. marquis d'), 464. — Aurelle de Paladines (le général d'), 83. — Barante (Mme la baronne de), 83. — Barth (le Dr J. B. Ph.), 83. — Baudissin (le comte Wolf-Henri Fr. Charles), 467. — Becquerel (Ant. César), 176. — Belgrand (Eugène), 463. — Benoist (Adolphe), 83. — Bères (Emile), 82. — Berge (Camille de la), 364. — Bernard (Claude), 270, 358. — Berthier (Huguet), 270. — Berthier (le Dr Pierre), 269. — Bichi-Borghiari (Scipion), 367. — Boré (Eugène), 544. — Bouchard (le Dr), 469. — Boutaric (Edgard-Paul), 79. — Brame (Jules Louis Joseph), 268. — Brossais Saint-Marc (Mgr Godefroy), 361. — Cap (Paul Antoine), 269. — Cappeau (Placide), 180. — Caylus (J. B. E.), 469. — Chéruel (l'abbé P. Paul), 363. — Courbet (Gustave), 83. — Cousin-Montauban, comte de Palikao (le général Ch.), 83. — Croiset (G. E. C.), 83. — Cruikshank (Georges), 364. — Daubigny (Ch. P.), 367. — Deberle (Alfred), 83. — Demolière (Hippolyte-Jules), 81. — Desmoulin (Adolphe), 180. — Dietl (le Dr Joseph), 266. — Dolzell (N. A.), 469. — Donné (Alexandre), 364. — Doran (le Dr), 180, 363. — Dours (Mgr J. P. J.), 363. — Dugas (le P. Joseph), 82. — Ehrard, 367. — Ferrero, marquis de La Marmora (Alphonse), 267. — Forbiger (A.), 469. — Gaillard (Léon), 469. — Gautier (Eugène), 469. — Gignoux (Mgr Joseph Armand), 362. — Ginestous (M. A. vicomte de), 366. — Gintrac (le Dr Elie), 266. — Goodwin (C. W.), 469. — Grossebach (Ernest), 469. — Guilhermy (R. Fr. M. N. baron de), 465. — Guillory, 467. — Hassoun (Brisk-Allah), 469. — Hoffman (le Dr), 469. — Huzard (J. B.), 464. — Janin (François Eugène), 269. — Joly (Adolphe), 469. — Jotterand (Lucien Léopold), 268. — Lacurie (l'abbé J. L. A.), 466. — La Fare (le comte A. J. E. de), 180. — Lamy (Auguste), 364. — La Saussaye (de), 270. — La Saussaye (J. Fr. de Paul Louis de) 362. — Leitzmann, 367. — Lemire (P. N. Jules), 270. — Levot (Prosper-Jean), 267. — Ligondès (Eugène de), 469. — Liltrow (Charles de), 270. — Loménie (L. L. de), 465. — Malagutti (Faustin), 466. — Marshall (Thomas-William), 270. — Martinet (Achille), 180. — Mayer (Robert de), 367. — Minutoli (Carlo), 367. — Moerikoser (J. B.), 270. — Monier de la Sizeranne (P. J. A. H.,) 178. — Montaland (Philippe), 180. — Montgomerie (le colonel T. G.), 469. — Patin de La Fizelière (Albert), 268. — Pavy (l'abbé L. Cl.), 179. — Pie IX, Mastaï (J. M. J. B. P. P. J. Sa Sainteté), 259. — Piel de

Troismonts (Ch.), 83. — Pommerais (Louis François), 468. — Poulet-Malassis (Aug. P.), 266. — Rasch (le Dr Gustave), 367. — Raspail (François-Vincent), 177, 367. — Regnault (Henri-Victor), 176. — Riban, 469. — Rios (J. A. de los), 366. — Romano (le P. Joseph), 468. — Ropartz (Sigismond), 547. — Rougevin (Auguste), 469. — Roulez (J. E. G.), 366. — Rousselin Corbeau de Saint-Albin (comte Hortensius), 364. — Rousset (Ildefonse), 367. — Roux (le Dr Jules), 83. — Royer (P. H. E. de), 179. — Ruelens (Mme C.), 367. — Rydquist (Johan-Erik), 270. — Scarabelli (Luciant), 367. — Scolpis de Salerano (le comte Frédéric), 365. — Scrugli (Filippo), 367. — Secchi (le R. P. Ange), 270, 360. — Seré (Henri de), 366. — Semienski (Lucien), 178. — Stourm (Eugène), 270. — Teuffel, 469. — Théry (Fr. Aug.), 362. — Tschabuchnigg (Ritter-Adolfe von). 83. — Vang (Anders Eidvinson), 469. — Vignal (Amand), 469. — Vinet (Ch. E.), 264. — Viollet-Leduc (Adolphe), 366. — Wailly (Gabriel-Gustave de), 467. — Wilson, 469. — Wornum (Ralph), 270. — Wright (Thomas), 82. — Yvert (Eugène), 367.

Institut, 83, 271, 367, 469, 548.

Faculté des lettres, 84, 180, 368, 470. 549.

Bureau des longitudes, 84.

Muséum d'histoire naturelle, 549.

Ecole des Chartes, 274, 368.

Concours, 180, 369.

Congrès, 368, 473, 549.

Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, 470.

Association pour l'enseignement des études grecques, 473.

La Commission royale d'histoire de Belgique, 372.

Le British Museum, 552.

Société de géographie, 181.

Académie des Jeux floraux, 551.

Société de l'Histoire de France, 473.

Société des publications populaires, 181.

Sociétés savantes, 558.

Lectures faites aux Académies, 84, 181, 274, 371, 473, 552.

Mélanges scientifiques : L'annuaire de l'économie sociale, 378. — La Science politique, 378. — L'éducation de l'avenir, 279.

Mélanges philologiques et littéraires : Les origines linguistiques de l'Aquitaine, 87. — Une encyclopédie chinoise, 188. — Une fée Mélusine au Dauphiné, 186. — Un exemplaire unique des fables de La Fontaine, 375. — La Revue l'Instruction publique et les Pensées de Pascal, 278. — Le Mouvement littéraire en Catalogne en 1877, 275. — La Comedia de Dante, en Catalan, 279. — Un poëme italien sur Lucifer, 188. — Une rectification d'histoire littéraire : Le portefeuille de M. L.-D. F. ***, 185. — Querelle littéraire en Sicile, 277. — Une mystification littéraire, 276. — Une fête latine à Montpellier, 182.

Mélanges historiques : Statuts de l'Université d'Angers, 374. — Découverte du texte original du Livre de Tobie, 85. — Corpus inscriptionum græcarum de Bœckh, 86. — Le Droit du seigneur, 88, 278, 376. Cours d'histoire de France à l'Université catholique de Paris, 184. — Publication des registres de la ville de Tours, 280. — Documents historiques sur le Tarn et Garonne, 475. — Le contrat de mariage de Racan, 188. — Le duc de Saint-Simon et le cardinal de Gualteria, 375. — Une lettre inédite du chevalier d'Eon, 277. — Un petit-neveu de Chateaubriand, 89. — M. Taine et la Revue politique et littéraire, 378.

Mélanges bibliographiques : L'établissement de l'imprimerie dans le Vivarais, 86. — Bibliographie et iconographie des œuvres de J.-F. Regnard, 88. — Bibliothèque sur Pascal, 554. — Une bibliothèque provençale, 475. — La bibliothèque de l'Université d'Harward, 185. — Vente de la bibliothèque de M. Robert S. Turner, 376. — Vente de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot, 552. — L'inventaire de la collection Payen, 88. — Fautes d'impression du Manuel du libraire, 279. — Bibliographie des beaux-arts, 474. — La Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne, 182. — Le Bulletin de correspondance hellénique, 183. — La Gazette russe de Saint-Pétersbourg, 187. — Annales da Bibliotheca nacional de Rio de Janeiro, 188. — La Presse catholique, 475.

Renseignements divers : Index expurgatorius anglicanus, 277. — Livres à l'index, 275. — Mandements pour le carême, 373.
Notes diverses : Petit armorial romanais, 279. — Le Vivarais et le Dauphiné aux Jeux floraux de Toulouse, 374. — Erreurs de la Revue des Deux-Mondes, 187. — Une méprise de M. Spuller, 555.
Revues, livres et journaux, 91, 189, 280, 376, 476, 555.
Publications nouvelles, 92, 190, 282, 382, 477, 556.

TABLE DE LA CORRESPONDANCE, DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Alluys (le peintre), 558. — Andorre (le pays d'), 384. — Anecdote napoléonienne (d'une), 478 — Angelo Catho (où et quand mourut), 287. — Annales breves ordinis Præmonstratensis, 95. — Bible (traduction de la), 286, 384. — Bibliographie de Galilée, par M. H. de l'Epinois, 93. — Blois (portrait de Charles de), 191, 287. — Calais pendant l'occupation britannique (l'histoire de la ville de), 286. — Cambis (la collection des manuscrits de M. de), 557. — Carcel, 479. — Cardinaux (vie des), 287, 559. — Causo de S. Gili (la), 285. — Clément (feu M. P.) et Ondedei, 383. — Coyssard (un livre du P.), 95, 384. — Croisade (la) de 1239, 559. — Dépopulation (la), 96. — Dictionnaire des synonymes, 384, 559. — Dubuisson-Aubenay (le Journal de), 286 — Editions d'auteurs classiques mutilées par la censure (a-t-il été publié, à l'époque du premier Empire, des), 557. — Fonteny (le poëte N.), 96. — Garde écossaise des rois de France (la), 286. — Gordes (les Mémoires du baron de), 287, 384. — Heifs (un bibliophile du siècle dernier : le baron de), 285. — Histoire n'apprend rien (l'), 286. — Hugo (M. Victor) et un coup d'Etat qui n'a pas eu lieu, 558. — Isabeau et Tallien, 286. — Instruction primaire avant 1789 (l'), par M. E. Allain, 283. — Juifs : Seize cents juifs ont-ils été brûlés à Vienne en un an? 557. — Lombard des Evers, 559. — Louis XVI, sa mort fut-elle votée par la majorité de la Convention? 557. — Louis XVII (Vie de), 95 — Martyrs de la Révolution (les), 286, 479. — Maury (sur un mot du cardinal), 478. — Mélusine, 559. — Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose, 478. — Montaigne a-t-il déserté son poste à l'heure du danger? 558. — Montépin (l'abbé de), 559. — Murat, roi de Naples, 95. — Napoléon Ier (une épigramme dirigée contre), 479. — Notice sur Antoine de Govèa, 383. — Notre-Dame de Garaison, 191. — Ophir signalé dans l'histoire de Salomon (l'), 191. — Ordres (vie des fondateurs d'), 287. — Papiers trouvés aux Tuileries en 1848 (les), 283. — Parisiens célèbres (les), 95. — Pêches et le duc de Guienne (les), 191. — Piémont (campagnes du), 384. — Privilège de librairie mis en musique (un), 558. — Proverbes, 287. — Rossett (les), 95, 559. — Sociétés de bibliophiles en France, 557. — Sol marqué (un), 285, 384. Sur le mot brillanté, 384. — Sylvain, bourgeois de Paris (lettres de M.), 479, — Tours de Notre-Dame (les), 286, — Tribunaux de basse lo', 95. — Trois portraits à retrouver, 479. — Vengeur (la fin du), 478. — Westphalie (le tribunal de), 191.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules MOUREAU.

Le *Polibyblion*, *Revue bibliographique universelle*, paraît du 10 au 15 de chaque mois, en deux parties distinctes : PARTIE LITTÉRAIRE et PARTIE TECHNIQUE.

La PARTIE LITTÉRAIRE forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La PARTIE TECHNIQUE forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

COMITÉ DE RÉDACTION. — MM. DE BEAUCOURT, *Président ;* Anatole DE BARTHÉLEMY ; comte de PUYMAIGRE ; René DE SAINT-MAURIS ; Marius SEPET. — *Secrétaire de la rédaction,* M. J.-A. DE BERNON.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées au Gérant du *Polybiblion*.

PRIX D'ABONNEMENT. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies, France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables n un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant.

COLLECTIONS. — Les années 1868-77 sont en vente, et forment dix-huit olumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices e la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés orrespondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après voir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires u associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société, , rue de Grenelle.

Publications de la Société Bibliographique

COLLECTION DE PETITS MÉMOIRES
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

publiée sous la direction de M. MARIUS SEPET

1er *volume*

VIE ET VERTUS DE SAINT LOUIS

d'après Guillaume de Nangis et le confesseur de la reine Marguerite

TEXTE ÉTABLI PAR **RENÉ DE LESPINASSE**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois..... 3 fr.

2e *volume*

LES DERNIERS CAROLINGIENS

d'après Richer et d'autres sources originales

PUBLIÉS PAR **ERNEST BABELON**, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

1 vol. gr. in-18 jésus (elzévir) avec gravures sur bois. ..... 3 fr.

CLASSIQUES POUR TOUS

CHOIX DE CHEFS-D'ŒUVRE

DES

LITTÉRATURES FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES

P. CORNEILLE, éd. annotée par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *tomes I et II parus. (Les tomes III et IV sous presse.)*

LA CHANSON DE ROLAND, traduite du vieux français par M. Adolphe d'Avril. 1 vol.

CHOIX DE LETTRES DE Mme DE SÉVIGNÉ, publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Frédéric Godefroy. 4 vol., *t. I, paru. (Les tomes II, III et IV sous presse)*

Poëmes bibliques. — PSAUMES, trad. nouvelle avec notes, commentaires, imitations, paraphrases, études historiques et littéraires d'après les plus célèbres écrivains sacrés et profanes, par Alexis Clerc, inst. primaire. 2 vol.

LE ROMANCERO ESPAGNOL, traduction nouvelle avec notes, par le comte de Puymaigre. 1 vol.

Chaque volume in-18 broché..... » 50

Reliure anglaise..... 1 »

Quelques exemplaires de chaque ouvrage sont tirés sur papier de Hollande. Prix de chaque volume..... 2 50

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE -9 '46